



8186-508 1147

7
1723
1724

HISTOIRE
DE
JACQUE-AUGUSTE
DE THOU.

TOME SECOND.



HISTOIRE
DE
JACQUE-AUGUSTE
DE THOU.

TOME SECOND.



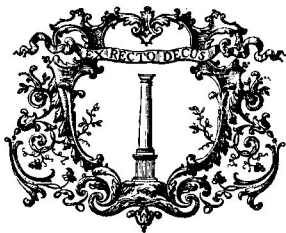
HISTOIRE
UNIVERSELLE
DE
JACQUE-AUGUSTE
DE THOU,

Depuis 1543. jusqu'en 1607.

TRADUITE SUR L'ÉDITION LATINE DE LONDRES.

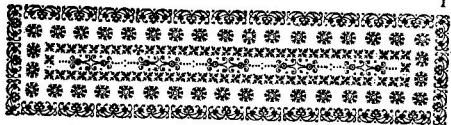
TOME SECOND.

1550. — 1555.



A LONDRES.

M. DCC. XXXIV.



SOMMAIRES

DES LIVRES

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

SOMMAIRE DU LIVRE VII.

L'Empereur tâche de disposer Ferdinand son frere, & ses enfans, à renoncer à l'Empire en faveur de son fils. L'Archiduc Maximilien revient promptement d'Espagne, pour s'y opposer. Il amene avec lui Buhaçon parent du Roi de Fez; ce qui donne sujet à l'auteur de parler des Royaumes de Fez, de Maroc, de Tremesen, de Tunis, de leurs anciens Rois, & de ces regions d'Afrique. L'origine & le progrès des Cherifs. Ils font périr la race des anciens Rois. Dissention entre les Cherifs, ce qui allume la guerre entre Oatas, le Roi de Fez & le Cherif Mahamet. Oatas est fait prisonnier. Le Cherif se moque de ce Prince, sous une apparence d'humanité, & se rend maître de Fez. Guerre de Mehedia, entreprise par Jean de Vega, viceroi de Sicile. Description du Royaume de Tunis. Prise de Monastier. Prise de Mehedia. Revolte de Soliman, seigneur de l'isle de Gelves, & tributaire de l'Empereur. André Doria pour- suit le Corsaire Dragut, qui vouloit entrer dans cette Isle.

HENRI II.
1550.

1551.

Tom. II.

a

HENRI II.

1551.

Le Grand Seigneur, pour se venger des injures qu'il avoit reçues l'année précédente, fait équiper une flotte. Elle prend d'abord la route de Sicile, ensuite celle de Malthe, & descend enfin en Afrique. Elle assiège Tripoli, & le prend. On impute aux François la perte de cette place. L'Auteur prouve que c'est une calomnie.

SOMMAIRE DU LIVRE VIII.

EDit de l'Empereur touchant le Concile. Diete de Nuremberg, au sujet de la guerre de Magdebourg. L'empereur traite envain avec son frere pour la succession de l'Empire. Les Lutheriens sont inquiétés. Traité fait avec ceux de Magdebourg. L'Eleveur Maurice fait une alliance secrète avec le Roi, par l'entremise de l'Evêque de Bayonne. Les Princes intercedent auprès de l'Empereur, pour la liberté du Landgrave de Hesse. Le Roi n'est pas d'accord avec le Pape, touchant les affaires du Concile. Il écrit aux Prélats assemblés à Trente. Discours de Jacques Amyot abbé de Bellozane au Concile de Trente. Le Parlement verifie un Edit, qui défend de porter de l'argent à Rome pour l'impetration des Benefices. Pour adoucir le Pape au sujet de cette Ordonnance, on poursuit les Heretiques. Les Suisses ne se veulent pas soumettre à l'autorité du Concile. Les Protestans y envoient des Ambassadeurs. Le Roi fait alliance avec Ottavio Farnese. Commencement de la guerre de Parme. Son succès. L'Empereur & le Roi publient à ce sujet plusieurs écrits pleins d'animosité. Frederic de Gonzague somme le duc de Ferrare, au nom de l'Empereur, de lui rendre Reggio. La Mirandole assiégée par les Imperiaux.

SOMMAIRES.

iiij

Origine de la maison des Pics. Le Roi & l'Empereur se font la guerre en Lombardie, & dans les Pays-Bas. Le Pape ennuyé de cette guerre, envoie le cardinal Carpi à l'Empereur, & le cardinal Verallio en France, en qualité de Legats. Les pouvoirs de celui-ci sont portés au Parlement, & enregistrés avec les mêmes restrictions que ceux de ses prédécesseurs. On y en ajoute d'autres à cause de l'Edit publié contre les Notaires Apostoliques. Troubles en Angleterre. Le duc de Sommerfet regent du Royaume a la tête tranchée. Le duc de Northumberland se veut rendre maître du Royaume. Mort de Martin Bucer, d'André Alciat, de Marc-Antoine Flaminio, de Jean-Baptiste del Monte, & de Joachim Vadiano.

HENRI II.

1551.

SOMMAIRE DU LIVRE IX.

Troubles en Hongrie. Description de ce Royaume. Le Roi Louis est tué à Mohacz. Jean Zapoli prend le titre de Roi, & dispute à Ferdinand le droit de cette succession. Etienne fils de Jean Zapoli & d'Isabelle, sœur de Sigismond Auguste, roi de Pologne, succede à son pere. George Martinuse & la Reine-mere lui sont laissés pour tuteurs par le feu Roi. Origine, mœurs & qualitez de Martinuse. La guerre est allumée entre le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle. L'Empereur donne le titre de Marquis de Cassano à Jean-Baptiste Castaldo. Il l'envoye à son frere pour commander son armée. Traité de Paix fait entre la Reine Isabelle & Ferdinand, par l'entremise de Martinuse. Il se rend odieux aux deux partis. Cette paix occasionne la guerre du Turc. Le succès de cette guerre. Lippe est prise & reprise.

a ij

HENRI II.

1552.

Martinuse est fait Cardinal. Il se rend suspect. On conspire contre lui, & il est assassiné par l'ordre de Ferdinand. Sa mort est vengée. Prise de Zeghedin, qui est repris. André Battori est fait Vaivode de Transilvanie. Laurent Lossoncky obtient le Comté de Temesvvar. Exploits du Bacha Mahomet, & d'Etienne Vaivode de Moldavie. Le Vaivode est mis en fuite. Temesvvar est repris par les Turcs. Ils sont pévri indignement Lossoncky, contre la foi promise, pour se venger de ce qu'à Lippe Castaldo n'avoit pas tenu à Oliman la parole qui lui avoit été donnée. Lippe est mal défenduë par Bernard d'Aldana. La Reine Isabelle se plaint de ce que Ferdinand ne lui tient point parole. Elle traite secretement avec le Grand-Seigneur. Etienne Vaivode de Moldavie est tué. Le siège de Magdebourg cause la dissipation de l'armée. Les gens de guerre font de grands ravages en Allemagne. Les Deputez des Protestans viennent au Concile. Ceux de l'Electeur Maurice s'y rendent aussi, avec des desseins cachés. Melanchton se met en chemin pour y aller. Il s'arrête à Nuremberg. Rupture du Concile.

SOMMAIRE DU LIVRE X.

Maurice découvre les desseins de l'Empereur, & publie un manifeste contre lui. Albert de Brandebourg répand un écrit, où il se plaint de ce que Louis d'Avila lui impute dans ses memoires de la guerre d'Allemagne. Ce qui s'est passé à Rochlitz. On fait courir un écrit de la part du Roi, où l'on reproche à l'Empereur plusieurs choses, entr'autres la conduite du comte de Buren, qui avoit tâché d'exciter quelque révolte en France, pendant les troubles de la Guyenne,

SOMMAIRES.

& le supplice indigne de Sebastien Vogelsperger. Maurice use de dissimulation. Il vient à Ausbourg. Il joint ses troupes à celles de Guillaume fils du Landgrave de Hesse. Il change le Conseil établi par l'Empereur. Il assiège Ulme au commencement de la conference établie à Lintz par Ferdinand. Le Palatin Henry Othon reprend Laugigen. Bataille de Reut donnée au pié des Alpes. Prise d'Erenberg. L'Empereur s'enfuit d'Inspruck pendant la nuit. Le duc de Saxe est mis en liberté. On s'empare d'Inspruck. Le Roi, suivant le traité secret fait avec Maurice, se rend sur la frontiere. Il s'empare de Metz, de Toul & de Verdun. Il reçoit Charle duc de Lorraine & Christine sa mere. Traité fait entre le Roi & le Pape, par l'entremise du cardinal de Tournon. Le Pape traite avec les Farneses. Ambassades des Suisses. Assemblée à Vormes, touchant la paix entre le Roi & l'Empereur. Le Roi s'aperçoit que Maurice est sur le point de s'accorder avec l'Empereur & avec le Roi Ferdinand. Il retourne dans ses Etats après plusieurs heureux succès. Les Protestans publient un manifeste à Ausbourg. Ils exposent les raisons pour lesquelles ils ont rétabli leurs Professeurs & leurs Théologiens chassés par l'Empereur. Albert de Brandebourg fait la guerre à part, sans les autres Conféderez. Il tourmente & persécute les Evêques. Harangues de Maurice & de l'Evêque de Bayonne, dans l'assemblée de Passavv. Lettres qui y sont envoyées. Réponses de l'Empereur. Francfort assiégé par les Conféderez. George duc de Mekelbourg y est tué. On leve le siège en vertu du traité de Passavv. Maurice, suivant ce même traité, va en Hongrie pour y commander. Agria assiégée par les Turcs, & défendue par le grand courage des femmes. Le Pape examine la cause de l'assassinat du cardinal Martinuse. Il fulmine plusieurs

HENRI II.

1552.

a iij

HENRI II.

1552.

excommunications. Il absout enfin Ferdinand, avec les auteurs & tous les complices de ce meurtre. Mouvements en Valachie excités par Ranulfe legitime Seigneur de ce pays. Il marche avec le secours de Castaldo, contre Mirce & contre les Turcs. Il remporte la victoire, & est rétabli dans la Principauté de son pere. Lettre de Soliman. On en fait la lecture dans l'assemblée de Wassar-bel. Reproches que se font Maurice & Castaldo.

SOMMAIRE DU LIVRE XI.

Guerre de Piémont. Prise de Saluces par les Impériaux. Descente de l'armée navale des Turcs sur les Côtes d'Italie. Assemblée des François dans la ville de Chioggia, dépendante des Venitiens. Les Siennois, avec le secours des François, commencent à recouvrer leur liberté. Ils chassent la garnison Espagnole. André Doria est défait par Dragut auprès de l'isle de Ponza. On rend aux Siennois les Villes qu'on leur avoit prises. Les Impériaux en même tems font fortifier Orbitello, place maritime. On accuse Ferdinand de Gonzague de s'être mal acquitté de sa charge. Heureux succès des François, après la prise de Veruè & d'Alba. L'Empereur fait une irruption sur les frontieres de France, après le traité de Passavv. Droit des François sur les trois Evêchez, Toul, Metz & Verdun. On y envoie François de Lorraine duc de Guise avec une puissante armée. Albert de Brandebourg, qui suivoit d'abord le parti de la France, devient suspect au Roi. Albert fait un accommodement secret avec l'Empereur. Il se déclare ennemi de la France, & fait prisonnier le duc d'Aumale frere du duc de

SOMMAIRES.

vij

Guise. Siege mémorable de Metz par Charles V. Prise de Sedan par les Imperiaux. Harangue du duc de Guise à ses gens le jour de l'assaut général. Duel de Charles de la Rochefoucault de Randan, contre Henri Manriquez. Levée du siège de Metz. Volrad de Mansfeld, sous la conduite d'Albert, s'empare de l'Etat de Brunsvick. Prise d'Elrvangen par le duc de Wittemberg, sur le Grand-maître de l'ordre Teutonique. Mort de plusieurs grands hommes, de Henri duc de Meckelbourg, de Germain duc de Weda, d'Evrard Billich, de Jean Cochlée, de Gaspar Hedion, d'André Ostander, de Sebastien Munster, de Joffe Villic, de Lazare Bonnami, de George Giraldi, de Paul Jove, de Ferdinand Nuñes de Valladolid.

 HENRI II.
 1552.

SOMMAIRE DU LIVRE XII.

Albert continuë ses persecutions contre les Evêques. Les rémontrances de l'Empereur ne sont pas capables de l'arrêter. Il fait toujours la guerre dans la Franconie. Assemblée à Francfort à ce sujet. Albert va en Saxe. Maurice lui déclare la guerre. On publie de part & d'autre quantité d'écrits. Bataille sanglante donnée dans le Diocèse d'Hildesheim, auprès de Peime, place du pays de Luxembourg. Maurice victorieux meurt de ses blessures. Ses mœurs, son esprit, ses actions dans la paix & dans la guerre. Auguste son frere, qui étoit alors chez son beau-pere le Roi de Dannemarc, succede à Maurice. Il fait la paix avec Albert de Brandebourg, qui avoit été défait par Henri de Brunsvick. Levée du siège de Brunsvick, sous certaines conditions. Albert est pros crit par la chambre de

 1553.

HENRI II.

1553.

Spire. Terouënné prise & démolie par les Imperiaux. François de Montmorency y est fait prisonnier. Les ennemis prennent Hedin avec le même succès. Plusieurs François périssent en cette occasion. Horace Farnese, qui avoit épousé depuis peu Diane fille naturelle du Roi, y est tué. Robert de la Marck de Bouillon, qui défendoit la place, est fait prisonnier. Défaite des Imperiaux près de Dourlens, par le Connétable Anne de Montmorency. Le prince d'Espinox y est tué, le duc d'Arſchot est fait prisonnier, & les François gagnent six enseignes sur les ennemis. On assiége inutilement Bapaume & Cambrai. Dom Garcie de Tolède commence la guerre contre les Siennois, qui avoient pris notre parti : ses premiers succès. Montalcino assiégé inutilement. Affaires du Piémont. Ferdinand de Gonzague veut surprendre Bene. Prise de Cortemiglia & de Ceva par Brissac. Pillage de Vercell. Mort de Charle duc de Savoye. Guerre de Corse. Guerre de Toscane. Droit des Rois de France sur Gennes. On donne à Paul de Thermes la conduite de la guerre de Toscane & de Corse. Armée auxiliaire du Turc, sous la conduite de Dragut. Prise de Bonifacio, place de Corse. On tâche de surprendre Calvi. Les Siennois reprennent San-Fiorenzo & Bastia. Nouvelle persécution contre les Héretiques. On fait mourir à Geneve Michel Servet de Tarragone. Mort de plusieurs personnes illustres ; de Jean Rivius, d'Erasme de Reinhold, de Jacques Sturm, de Jean Dubravius évêque d'Olmants, de Jean-Baptiste Egnatius, de Jérôme Fracastor. Isabelle assistée du Turc excite des troubles dans la Hongrie. Castaldo se retire de la Province, hâï des peuples. Soliman, dans la crainte de quelques révolutions, part pour la Syrie. Il fait venir Mustapha son fils aîné à Aleph, & le fait mourir à la sollicitation de Roxelane & de Rustan

Rustan Grand-Vizir. Zeangir affligé de la mort de son frère, meurt au Camp ou à Constantinople. Soliman fait mourir peu de tems après le fils de Mustapha. Ibrahim exécute cet ordre malgré lui.

HENRI II.

1553.

SOMMAIRE DU LIVRE XIII.

GRands troubles en Angleterre, après la mort d'Edouard VI. L'ambition de Jean Dudley comte de Northumberland en est l'origine. Il veut exclure Marie de la succession à la Couronne. Jeanne de Suffolk est élevée sur le trône malgré elle. Dudley son beau-pere, auteur de cette entreprise, a la tête tranchée. Couronnement de Marie. Genealogie du cardinal Poole, & son ambassade. On propose à la Reine plusieurs mariages. Elle épouse Philippe prince d'Espagne. Wiat est pris & puni de mort. Jeanne, son pere le duc de Suffolk, & Gilford son mari, ont la tête tranchée. Ordonnances touchant la discipline Ecclesiastique, & l'autorité du Pape. Elizabeth, sœur de Marie, est mise en prison. Célébration des nœces de Marie avec Philippe. Charles V. cède le royaume de Naples à son fils, en faveur de ce mariage. Traité de Paix entre le Roi & l'Empereur, par l'entremise du cardinal Poole. Arrivée de ce Cardinal en Angleterre. Il rétablit l'ancienne Religion. Affaires d'Allemagne. Accommodement de Jean Frederic avec Auguste de Saxe. Jean Frederic meurt peu de tems après. Albert continuë la guerre contre ceux de Nuremberg & de Schyrveinfurt. Succès de Henri Playven contre Albert. Après la bataille de Kitingen, Albert se retire en France. On écrit en sa faveur aux Etats de l'Empire,

Tom. II.

b

1554.

HENRI II.

1554.

assemblez à Francfort. Réponse des Etats. Mort de quelques gens de Lettre, de Jean Friez, de Xiste Betulée, de Simon Portis, de Sigismond de Ghelen, de François Frauchini. Entreprises du Roi contre l'Empereur : ses progrès dans le pays ennemi. Le Roi se rend maître de Beaurin, de Mariembourg, de Bouvine, de Dinan, & du port de Givets. Pillage de Bains. Siège de Renti. Combat où le duc de Guise acquiert beaucoup de gloire. Affaires de France. Le Parlement rendu Semestre. Etablissement d'un Parlement à Rennes, & de la Gabelle dans la Guienne. Augmentation du nombre des Secretaires du Roi.

SOMMAIRE DU LIVRE XIV.

Guerre de Toscane : Jean Medichino ou Medici, marquis de Marignan général des troupes. Son origine & sa fortune. Mariage de Fabiano de Monte, avec la fille de Côme. Sienne est assiégée. Les Florentins sont défaits auprès de San-Gusme. Jourdain des Ursins remet San-Fiorrenzo, place de l'isle de Corse, entre les mains de Doria. Malheureuse expedition de Chiufi. Ruse de Santaccio. On envoie Pierre Strozzi avec du secours pour faire lever le Siège de Sienne. Leon Strozzi est tué d'un coup d'arquebuse par un Payisan, auprès de Scarlino. Le Roi donne le commandement de Sienne à Blaise de Montluc. Bataille de Marciano, où Pierre Strozzi, qui commandoit nos troupes, est défait par le marquis de Marignan. Prise de Lu-eignano, par Joanin Zeti. Strozzi s'ouvre un passage, & se jette dans Sienne. Il encourage les assiégés par l'esperance d'un secours. Strozzi sort de la ville. On découvre

L'armée navale des Turcs. Mehedia en Afrique est rasée. Monte-Reggioni est trahi par Joanin Zeti. Les ennemis attaquent Sienne pendant la nuit, mais sans succès.

HENRI II.

1554.

SOMMAIRE DU LIVRE XV.

ON prend le château de la Corte, dans l'isle de Corse. Brissac fait de vains efforts dans le Piémont, pour se rendre maître de Valsenera. L'Empereur rappelle Ferdinand de Gonzague. Les nôtres s'emparent d'Yvrée. Brissac fait fortifier Santia. Jacque de Salvaïson surprend Casal-Saint-Vas, dans le Montferrat. Le marquis de Marignan donne une rude attaque à la ville de Sienne : il est repoussé : les assiégez sont pressés par la faim. Mort de Paul III. Marcel II. est élu en sa place. Conditions de la reddition de Sienne. Les François en sortent honorablement avec Montluc. Affaires des Pays-Bas. Les nôtres attaquent sans succès un Fort appelé la Mauvaise, auprès de Metz. On découvre à Metz & à Abbeville le complot des Cordeliers. On envoie du secours à Mariembourg. Negociations pour la Paix entre le Roi & l'Empereur. Les Députés, par l'entremise des Anglois, s'assemblent de part & d'autre à Gravelines. Mort du Pape Marcel : sa vie & ses mœurs. Paul IV. lui succede. Côme donne le Gouvernement de la République de Sienne à Agnolo Nicolini. Le marquis de Marignan assiège & prend Portercole, dont les nôtres étoient en possession. Otobon de Fiesque y est fait prisonnier. Doria le traite fort cruellement. On exerce mille cruautés sur le cadavre de Leon Strozzi. Les nôtres font en vain leurs efforts pour

1555.

b ij

HENRI II.

1555.

surprendre Valenza. Le duc d'Albe obtient le Gouvernement de Milan. Ses exploits. Il campe sans succès auprès de Santia. Il tâche en vain de surprendre Casal. Prise de Moncalvo par Salvaïson. Le Gouverneur, peu de tems après, lui rend la Citadelle. Arrivée des Turcs en Italie, pour secourir les François. Les nôtres assiègent inutilement Calvi, en Corse. Miserable état de Sienne après sa reddition. L'Empereur donne cette place à Philippe son fils.

SOMMAIRE DU LIVRE XVI.

LE nouveau Pape fait quelques mouvemens dans la Toscane. Entreprises & projets de ses parens. Côme use d'abord de dissimulation. Jean-François Guidi comte de Bagno, est dépouillé de ses biens, & cité à Rome. Haine des Caraffes contre l'Empereur, & le parti Imperial. Les Sforces sont inquiétez à ce sujet. Conditions d'un traité fait à Rome par d'Avençon ambassadeur, & le cardinal d'Armagnac; Annibal Rucellay en apporte le projet en France. Le Roi le ratifie, & s'engage dans une alliance fatale à son Royaume. Le cardinal de Tournon prévoit prudemment tous les malheurs dont elle fut l'origine, & la seule cause. Prise de Crevoli dans la Toscane, par les Imperiaux. Heureux succès de Corneille Bentivoglio. Perte de Sarteano. Mort du marquis de Marignan gouverneur du Milanois; son habileté, sa cruauté & son caractère. Le cardinal Christophe Madruce lui succede. Le duc d'Albe vient à Gennes, d'où il passe à Naples, pour y prendre le commandement des troupes destinées à la guerre contre le Pape. Magnifique éloge de Jean Gropper, & de Claude

Despenſe. La guerre ſe rallume entre l'Empereur & le Roi, à l'occaſion des Caraffes. Heureux ſuccès des François ſur la frontière de Flandres. Combat de Germigni près de Givets, ſuivi peu après de la bataille de Givets. La flotte Hollandoiſe, en revenant des Indes, eſt pillée & brûlée par les François, avec une perte conſidérable de part & d'autre. Epineville, de Harfleur, qui commandoit nôtre armée navale, eſt tué dans cette action. Henri d'Albret roi de Navarre meurt à Pau en Bearn, laiſſant pour heritiere Jeanne ſa fille, qui avoit épouſé Antoine duc de Vendôme. Affaires de France. Inſtitution des Lieutenans Criminels de robe-courte. Le Roi qui s'étoit reſervé, & aux Juges Royaux, la connoiſſance du crime d'héſie, fait une Déclaration par laquelle il la laiſſe aux Juges Eccleſiaſtiques, & enjoint aux Gouverneurs de faire punir ſans aucun délai, & ſans avoir égard à l'apel, ſelon l'énormité du crime; ceux qui avoient été condamnés par les mêmes Gouverneurs, ou par des Commiſſaires, comme convaincus d'héſie. Vives rémonſtrances du Parlement de Paris contre cette Déclaration. Traité avec Jean de Broſſe duc d'Etampes, au ſujet de la principauté de Bretagne. Mouvemens à Geneve, & à Lucerne. Mort d'hommes illuſtres, de Volfang Laſius, de Conrad Pellican, de George Agricola, de Gemma Friſon, d'Edouard Woton, d'Iſidore Clario, d'Olimpia Fulvia Morata, de Marc-Antoine Majoragio, d'Oronce Finé, de Pierre Gille. Expédition de Nicolas Durand de Villegagnon, en Amerique. Mauvais ouvrages d'André Thevet. Diete d'Ausbourg, ſuivie de l'aſſemblée de Naumbourg, où les Proteſtans forment une ligue. On agite inutilement le differend au ſujet de Catzenelnbogen, entre Philippe Landgrave de Heſſe, & Guillaume de Naſſau prince

HENRI II.

1555.

d'Orange. Traité conclu le 25 de Decembre, qui termine, après de grandes contestations, les troubles de la Religion : la crainte des Turcs d'un côté, & des François de l'autre, est le motif de cet accommodement. Les Protestans peuvent suivre la confession d'Ausbourg, sans craindre d'être poursuivis à ce sujet. Question sur la Cène entre les Protestans. Mort de Jeanne mere de l'Empereur & de Ferdinand. L'Empereur songe à se décharger des soins du gouvernement. Il convoque à Bruxelles une nombreuse & célèbre assemblée. Il donne ses Royaumes & ses Principautés à son fils, qu'il avoit fait chevalier de la Toison d'or, après avoir abdicqué l'Empire en faveur de Ferdinand son frere, qui étoit déjà roi des Romains.

Fin des Sommaires de ce second volume.



HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SEPTIEME.



MAXIMILIEN, gendre de l'Empereur, partit alors d'Espagne pour se rendre à Aubourg; Ferdinand son pere l'avoit engagé à ce voyage, pour conferer ensemble sur la succession à l'Empire. L'Empereur, voyant combien il lui étoit important de maintenir dans sa maison la dignité Impériale, avoit eu recours à la reine Marie sa sœur, qu'il fit venir des Pais-bas au mois de Septembre, & il l'avoit chargée de solliciter son frere Ferdinand, pour l'engager, s'il étoit possible, par des offres avantageuses à renoncer au titre de Roi des Romains, en

Tom. II.

A

HENRI II.
1550.

HENRI II.

1550.

favor du Prince Philippe son fils. Mais Ferdinand, qui avoit en partage tous les biens que l'Empereur Maximilien leur pere avoit possédez en Allemagne, & outre cela ses droits & les prétentions de ses enfans à soutenir, s'éleva contre cette renonciation, & refusa pour la premiere fois de seconder les intentions de son frere. Le Prince Maximilien, élevé dans l'idée fatale de parvenir un jour à l'Empire, voyant à la fin son pere fort ébranlé, & prêt à se rendre aux pressantes sollicitations de la Reine sa sœur, employa tout ce qu'il crut propre à l'affermir dans la résolution qu'il avoit prise d'abord de conserver sa dignité. Sa vivacité à ce sujet l'exposa au ressentiment & à la colere de l'Empereur & du Prince Philippe.

Maximilien, à son retour d'Espagne, avoit amené avec lui Buhazon parent du roi de Fez : ce Prince persecuté, & depuis peu dépouillé de ses Etats par le Cherif, étoit venu reclamer le secours de l'Espagne contre cet ennemi commun. Les Lecteurs me sçauront, je croi, bon gré de remonter à l'origine des rois de Fez, de Maroc, & à celle des Cherifs, pour leur faire part ici de ce que nous sçavons des Princes qui regnent aujourd'hui en Afrique. J'ai remarqué que Paul Jove, exact d'ailleurs dans ce qui concerne les faits étrangers, n'en parle point dans ses histoires, & fort peu dans ses éloges.

Description
de la partie
septentrionale
de l'Afrique.
Révolutions
arrivées dans
ces pays.

Ptolomée n'a eu qu'une idée imparfaite de l'Afrique, regardée par les anciens comme la troisième partie du monde; les lumieres s'étendoient seulement sur cette portion qui est en-deça de la ligne équinoxiale : nous devons aux Portugais la connoissance de celle qui est au-delà. Je ne parlerai ici que de la partie d'en-deça; qu'il me soit permis de l'appeler ainsi. Elle renferme premierement les deux Mauritanies; l'une étoit anciennement la Tingitane, où sont les royaumes de Fez & de Maroc; & l'autre la Césarienne, qui contient celui de Tremesen, avec Alger, sa ville capitale, autrefois *Julia Cæsarea*. Ce pays que les anciens appelloient proprement l'Afrique, s'étend de-là vers l'Orient; quelques-uns l'appellent aujourd'hui Barbarie, d'autres seulement partie de Barbarie; là est le royaume de Tunis. On trouve ensuite la Cyrenaïque, & la Marmarique, appelée aujourd'hui de son ancien nom, Terre de Barca, & enfin l'Egypte, ou du moins cette partie au-delà du Nil, que

plusieurs ont mise dans l'Asie. Toutes ces provinces, plus cultivées & plus peuplées que le reste de l'Afrique, sont situées sur la mer Atlantique & sur la Méditerranée; à leur extrémité est le mont Atlas, qui s'élevant de la Marmarique¹, semble du Levant au Couchant, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Sus, qui arrose la ville de Messa, former une chaîne de montagnes, pour aller donner le nom d'Atlantique à cette mer qui lui sert de bornes. Au-delà sont la Numidie & la Gétulie, pays beaucoup moins habitez: l'Afrique interieure & le Desert occupent cet espace vuide qui est en-deça de la ligne Equinoxiale. Tout ces pays étoient autrefois soumis aux Romains; mais sur le déclin de leur empire, les Alains, les Vandales, & les Gepides, après avoir ravagé les Gaules & les Espagnes, s'en rendirent les maîtres; ils en jouirent jusqu'à la conquête des Arabes Mahometans, qui en chasserent les Vandales, & qui pour assurer leur barbare domination, les massacrerent, avec tous les Chrétiens qui étoient en Afrique. Ils divisèrent ces Etats conquis en plusieurs Royaumes: cette division leur donna des Rois de différentes familles, qui en se succedant, affectoient de tout changer, pour éteindre la memoire de leurs prédecesseurs. Tant de révolutions ont confondu les anciens noms des peuples, des provinces, & des villes.

La Tingitane, dont il s'agit ici, est bornée par la mer Oceane du côté de l'Occident, & par celle d'Espagne & de Sardaigne du côté du Septentrion; elle touche la Césarienne vers l'Orient; & vers le Midy elle s'étend jusqu'au mont Atlas. Mais selon la disposition présente, le royaume de Maroc, situé dans la Tingitane, renferme des contrées, qui sont sur le mont Atlas & au-delà, du côté du Midy. Cette province contient le royaume de Fez, autrefois peu considérable, mais qui s'est agrandi aux dépens de celui de Maroc, sur lequel il l'emporte aujourd'hui; tel qu'il est, nous commencerons par sa description.

Mâroc; la capitale de ce royaume, où l'on croit qu'anciennement le roi Bocchus tenoit sa cour, commande à sept provinces; la plus fameuse est celle de Susa, qui, au-delà du mont Atlas, s'étend jusqu'à la forteresse de Gartguessem. Ses villes principales sont Tedi, Tagavost, Tarudante, Tejeut, & Messa.

¹ *Marmarica & Barca vera* dans Ptolomée se prennent pour le même pays.

HENRI II.

1550.

Les six autres provinces sont moins peuplées & moins fertiles ; & si l'on en excepte le territoire de Maroc, toutes sont remplies de montagnes escarpées & couvertes de neiges dans toutes les saisons. Maroc, que quelques-uns prétendent avoir été appelé autrefois *Bocanum Himerum*, est située dans une plaine, à quatorze milles du mont Atlas, & à six milles du fleuve Tenisist, près du pas d'Agmet ; qui conduit dans les deserts où sont répandus les peuples de Lumptune ; ses murailles, autrefois percées de vingt-quatre portes, contenoient plus de cent mille maisons. C'est dans cette ville si magnifique par ses Temples, ses bains, ses Colleges, & ses Hôtels, que le roi Mansor avoit fait bâtir une tour en forme d'amphithéâtre : cette tour, qui étoit comme une vaste citadelle, renfermoit un temple auguste & un college fameux.

Après ce royaume, celui de Fez tient le premier rang dans la Tingitane. Maroc a sur Fez l'avantage de l'ancienneté & de la réputation ; Fez a sur Maroc celui des forces & des richesses. La riviere d'Omirabih & les Provinces de Ducala & de Tedela, qui sont du royaume de Maroc, le bornent du côté de l'Occident ; il est séparé de celui de Tremezen, du côté de l'Orient, par la riviere de Muluva ; il a vers le septentrion le détroit de Gibraltar, & vers le midy le pied du Mont-Atlas, d'où il s'étend jusques dans la Getulie & dans la Numidie. Il est aussi divisé en sept provinces : Temesna ou Sevie est la première. Cette province très-fertile étoit autrefois remplie de villes bien peuplées ; elles ont été détruites par les Almodas & les Merinis, à cause des guerres continuelles & de la puissance de leurs habitans, qu'ils ont réduits à vivre sous des tentes & des cabanes. On voit pourtant encore quelques vestiges des villes d'Anfa, Mançora, Rabato, Nuchaila, Menzala, Adendum, Tegeger, Maderauvan, Taggia & Zarfa, reste de plus de quarante villes très-considérables par le nombre des maisons & des habitans.

Fez est la seconde province, où sont les villes de Sala ou Sella, sur une riviere du même nom, de Mequinez & de Fez ; celle-ci est aujourd'hui si puissante en Afrique, que les Sarrazins l'appellent la Cour d'Occident, & la regardent comme le second siege de l'Empire Mahometan. Elle est composée de trois villes ; la première & la plus ancienne s'appelle à présent

Beleide, située où étoit autrefois Bilibilis, dont parle Ptolomée *. Elle a du côté du levant la rivière de Sala; son enceinte peut contenir quatre mille maisons. Idris, le second des Caliphes d'Afrique, la fit bâtir l'an 798, dans le tems que Mahomet & Abdala, tous deux fils d'Aaron Rafis, se faisoient après la mort de leur pere, une guerre aussi longue que cruelle. L'ayant enfin terminée par une paix mal assurée, Mahomet transféra le siege de son empire de Damas à Baldac, qu'il avoit fait construire près des ruines de l'ancienne Babylone, sur le même terrain qu'occupoit autrefois la ville de Seleucie: Abdala choisit l'Egypte pour son séjour. En Espagne, à leur exemple, on créa un Caliphe égal en autorité à celui de Baldac & d'Egypte, & d'Occ en Afrique. Le premier résidoit à Carvan. Cette ville qu'Occuba, fils de Nafic, avoit fait bâtir dans la Cyrenaique deux cens ans auparavant, après deux grandes victoires remportées par les Arabes sur les Chrétiens, fut ainsi nommée pour éterniser la gloire des vainqueurs: les peuples de toutes parts empressés de l'habiter, y vinrent en si grand nombre, qu'il fallut y ajouter une nouvelle ville, appelée Raqueda. Carvan étoit le siege de l'empire Oriental des Mahometans en Afrique, & Fez de l'Occidental. Cette ville, comme nous l'avons déjà dit, étoit l'ouvrage d'Idris, descendant d'Hali & de Fatime fille de Mahomet.

La seconde ville qui compose Fez, est appelée le vieux Fez, & est arrosée d'une rivière du côté de l'Occident; elle contient, avec le grand temple de Carruen, quatre-vingt mille maisons, & un grand nombre de fontaines & de ruisseaux. On bâtit cette ville long-tems après la mort d'Hascen, petit-fils d'Idris; la désunion de deux freres qui se disputoient l'empire, en fut l'occasion. L'un des deux, croyant mettre fin à leurs differends, fit bâtir le vieux Fez, mais si près de l'autre, que n'étant séparés que par la rivière & un petit sentier, cette proximité les faisoit souvent renaître. Joseph, second Roi des Almohadas & fils d'Abdaluc, déjà possesseur du royaume de Tremezen, sous prétexte de donner la paix à cette province; mit cette ville au rang de ses Etats, & s'étant rendu l'arbitre des deux freres, il leur ôta la vie, pour terminer leurs querelles. Ces deux villes n'en formerent bientôt qu'une, par la destruction des murs qui les séparoit, & par les ponts qu'il fit faire pour les joindre.

HENRI II.

1550.

* Ptolomée,
lib. 4. cap. 1.
l'appelle *Polu-*
bilis.

HENRI II.

1550.

La troisième ville comprise aussi sous le nom de Fez, un peu plus éloignée, contient environ huit mille feux; elle doit sa fondation à Jacob, premier Roi de la famille des Beni-Merinis. Le palais royal, les temples, les hôpitaux, les bains, & tous les édifices publics, dont elle est ornée, sont d'une magnificence difficile à décrire; ses murs sont doubles & flanqués d'un grand nombre de tours. La plupart des autres villes de cette province sont sur des montagnes voisines du Mont-Atlas, & qui semblent en être comme les racines.

La province d'Asgar, possédée par les Arabes, est très-fertile; les Holotes & les Meleches, leurs Sophis, sont tributaires du roi de Fez. Les villes de Larache, d'Alcazar, & d'Arzilla entretiennent une forte garnison de Maures, pour contenir les Chrétiens, maîtres aujourd'hui de Tingis, ou Tanger, & qui est de la dépendance de la province d'Habat, la quatrième du royaume de Fez. Là sont les villes d'Ezaggen, de Baniteude, de Mergo, de Tanfor, d'Agla, de Bezat, de Tetuan, & de Tingis ou Tanger, qui a donné le nom de Tingitane à toute la Province, appelée depuis par les Arabes la seconde Mecque. Alphonse V. roi de Portugal, après avoir pris Arzilla, qui fut néanmoins bien-tôt reprise par les Maures, mit toute la province Tingitane sous l'empire des Chrétiens. On voit encore dans l'Habat, Arzilla, Casarezzaghir, & Septa ou Ceuta, ville autrefois fort renommée. Les auteurs Africains, qui la croient l'ouvrage des Romains, disent qu'elle a été appelée la Cité Romaine; Ptolomée la nomme Exilissa. Il y a cent quatre-vingt ans que Jean premier du nom roi de Portugal, la réduisit sous son obéissance *.

* En 1415.
par conséquent M. de Thou écrivoit ceci en 1595.

Après la province d'Habat, est celle d'Errif, presque toute remplie de montagnes; c'est dans cette contrée que se trouve la ville de Bedis, autrement Velez de la Gomera, fameuse par les guerres qu'elle a soutenuës de notre tems. Les Espagnols depuis trente ans, se sont rendus maîtres de cette place, sous le commandement de D. Garcie de Toledo. Outre cette ville, il y a encore dans l'Errif celles de Jelles, de Tegassa, de Gebha & de Megime.

Garet est la sixième Province; elle joint le royaume de Tremezen; Melilla l'une de ses villes, nommée par Ptolomée la cité des Russadires, fut prise sous le regne de Ferdinand &

d'Isabelle, par Jean de Guzman duc de Medina Sidonia, & depuis cedée aux rois d'Espagne. Ses autres villes sont Chafasa, Tezzota & Meggeo. Chauz ou Elcaon, Province déserte, voisine de la Numidie, est la dernière & la plus étendue du royaume de Fez; elle a pour villes Teurerto, Dubdu, Teza, Ainelginum, Mahdia, Umengiunaibe, & Gerseluin.

HENRI II.

1550.

Depuis que l'Afrique a été infectée de la pernicieuse doctrine de Mahomet, les Califes Arabes, possesseurs de la Tingitane, l'ont gouvernée eux-mêmes, ou en ont confié le gouvernement à des lieutenans. Mais Adu Texifen, prince des Almohadas, ou des peuples de Lumptune, ennemi de la domination des étrangers, les fit tous périr, & s'empara de la souveraineté de ce pays, l'an 1051. Il choisit Agmet pour le siège de son empire, & pour son séjour. Joseph son fils lui succéda. Dans le cours de son regne, qui fut de 35 ans, il fit achever la ville que son pere avoit commencée, conquit les royaumes de Tremezen, de Fez & de Tunis, prit plusieurs villes en Espagne, & se rendit maître de presque toute l'Andalousie. Hali son fils fit bâtir dans Agmet la principale Mosquée qui a toujours conservé son nom, quoique souvent détruite & rétablie. Après un regne de sept ans, il périt dans une sanglante bataille qu'il perdit dans l'Andalousie contre Alonse VII.

Ibrahim, ou Abraham, son fils & son successeur, eut une fin bien tragique. Un étranger de basse condition, nommé Abdala, & qui pour marquer son penchant pour l'union & la concorde, se faisoit appeller Mouahedin, de maître d'école qu'il étoit, devint si puissant qu'Ibrahim se trouva dans la nécessité de lui livrer bataille, comme à un rival redoutable. Ce Prince fut vaincu l'an 1140. Les portes de sa capitale lui ayant été fermées, lorsqu'il fuyoit, pour échapper à la fureur des rebelles, il se réfugia à Oran, croyant que cette ville seroit pour lui une retraite assurée, & ne pouvant se retirer ailleurs. Mais Abdul Mumen chargé par Mouahedin du soin de le poursuivre, trouva les habitans d'Oran disposés à lui ouvrir leurs portes. Le Prince infortuné se sauva de la ville, à la faveur de la nuit; mais au milieu des ténèbres ne sachant où fuir, ni quel parti prendre, il se précipita de desespoir avec sa femme. Abdul Mumen, après avoir ainsi terminé la guerre, vint retrouver

HENRI II.
1550.

Mouahedin ; mais en arrivant il apprit sa maladie & sa mort. Cet Abdul Mumen , d'une naissance aussi obscure que Mouahedin , & qui comme lui avoit été maître d'école , fut proclamé premier Pontife d'Afrique par quarante de ses disciples & seize Scribes , & l'armée ajouta à cette dignité le titre d'Empereur. Ce nouveau souverain assiegea Maroc , qu'il prit sur la fin de l'année ; il y trouva , comme une victime qui sembloit lui être préparée , Isaac fils d'Ibrahim , qu'il égorga de sa propre main. Par ce meurtre sa race étant éteinte , il s'empara de la plus grande partie de l'Afrique , & étendit les bornes de son Empire jusqu'à Tripoly. Aben Joseph son fils , & Abu Jacob Almançor son petit-fils , lui succederent. Ce dernier joignit à la grandeur de sa puissance un profond savoir , & fit fleurir les sciences à Maroc , & en d'autres lieux d'Afrique. Le fils d'Almançor , Mahamet Enacer , surnommé Miramolin * , posséda , comme son pere & son ayeul , une grande étendue de pays , non seulement en Afrique , mais encore en Espagne. Le Roi de Castille , Alfonso X. par une victoire complete qu'il remporta sur ce dernier en l'année 1200. lui fit abandonner ce qu'il possédoit en Espagne , & l'obligea , après la perte d'une bataille , qui lui coûta celle de plus de soixante mille hommes , de se retirer en Afrique. Les Chrétiens animés par ce succès , reprirent dans l'espace de trente années , Valence , Cartagene , Cordouë , Murcie & Seville.

* C'est-à-dire , Chef des fidèles.

Mahamet Enacer mourut vers ce tems là & laissa beaucoup d'enfans. L'union des freres est ordinairement le soutien des familles : la méintelligence de ceux-ci causa la perte de l'Empire des Maures & celle de leur maison , & tous enfin périrent dans différens combats qu'ils se livrerent les uns aux autres. Leur entiere destruction occasionna les révoltes des Viceroy de Fez , de Tremezen & de Tunis ; Gamarazan , issu des rois de Tremezen , exhorta ces peuples à s'affranchir ; il fit mourir Ceyed petit-fils de Mahamet , & ayant ensuite défait tous les Almohadas (ainsi s'appelloient les successeurs d'Abdul Mume) il donna une nouvelle face au gouvernement. D'un autre côté Abdulach de la famille des Merinis , après avoir pris quelques villes du Royaume de Tremezen , réduisit sous son obéissance celui de Fez vers l'année 1210. Il mit donc la royauté dans sa famille , & par ses conquêtes il recula les

les frontieres de son empire. Le choix que ses successeurs firent de Fez pour leur séjour, dépeupla peu à peu Maroc ; & cette ville en proie à des gouverneurs avarés & cruels devint inhabitée. Mais Abdulach, le dernier des Merinis, ayant été tué par le Cherif Saïd, qui étoit du sang des Oatazes & gouverneur d'Arzilla, prit les armes pour venger la mort du Roi. Il livra bataille au Cherif l'an 1481, défit son armée, & l'obligea de se réfugier à Tunis. De ce Saïd qui a régné à Fez, descendent les rois Oatazes. Les royaumes d'Afrique, ainsi que les provinces & les villes particulieres de chaque Royaume, furent désolez sous leur regne, & exposez à l'ambition des gouverneurs révoltez. Les peuples réduits à une misere extrême souffrirent beaucoup, jusqu'au tems que les Cherifs ayant chassé les Oatazes, réunirent enfin ce qui avoit été démembré de leurs Etats, dont ils ont formé de notre tems un nouvel empire dans l'Afrique. Voici quelle a été leur origine.

Le Cherif Huscenis* né à Tigumedet, ville du pays de Dara dans la Numidie, étoit un homme artificieux, & qui possédoit parfaitement la Philosophie, alors fort cultivée chez les Maures ; mais la magie étoit ce qu'il sçavoit le mieux. Pour s'attirer la confiance publique & s'accréditer, il se donna pour descendant du prophete Mahomet & de ce Cherif, qui, comme je l'ai dit, fut auteur de la mort d'Abdulach, dernier roi de la famille des Merinis. Mais comme il est aisé de séduire le peuple par des apparences de religion & de pieté, il affectoit une gravité, & une sainteté de vie égale à celle d'Abdul Mumen, dont j'ai déjà parlé. Il avoit trois enfans, Abdelquivir, Hamet & Mahamet, capables de seconder les vastes projets d'un tel pere. Pour les rendre recommandables parmi le peuple, il leur ordonna d'aller visiter le tombeau de Mahomet. Ces trois freres, à leur retour, parurent avec un dehors de pieté, accompagné d'extases & d'inspirations divines si bien concertées, que le peuple en foule, attaché à leur suite, s'empressoit de toucher leur robe ; qui la pouvoit baiser s'estimoit heureux. Ils revinrent à Tigumedet retrouver leur pere, qui inspira à Hamet & à Mahamet, qu'il avoit instruits dans l'art de la magie, d'aller à Fez, où regnoit alors Mahamet Oataz. Vers l'an 1508 Hamet

HENRI II.

1550.

Origine des
Cherifs.
* ou Huscep.

1 Ce nom signifie en Arabe Prince, | prend aujourd'hui le titre de Cherif
ou grand Seigneur. Le roi de Maroc | des Cherifs.

HENRI II.
1550.

estimé pour sa doctrine obtint une chaire dans le college de Mo-daraca , & Mahamet eut l'honneur d'être précepteur des enfans du Roi. Enfin ces deux freres parvinrent au degre de réputation & de faveur , qu'attendoit leur pere pour faire éclater ses desseins.

Depuis la ruine del'Empire des Merinis , la Tingitane alors affoiblie par le trop grand nombre de Seigneurs qui la possédoient , étoit désolée par les fréquentes incursions des Portugais , qui de jour en jour étendoient leur puissance en Afrique. Le Cherif , qui voyoit ceux de sa secte murmurer des avantages , que les Chrétiens tiroient des divisions qui regnoient entre les différens Princes de sa nation , conseilla à ses enfans de demander au Roi un tambour & un étendart avec quelques cavaliers , afin de parcourir le pays & d'exhorter les peuples à défendre la loi de Mahomet , & les animer à s'opposer aux Chrétiens. Ces deux freres , instruits par leur pere , représenterent au Roi qu'il étoit du devoir des Cherifs , issus du Prophete , & interprètes de sa loi , d'exciter les Arabes à prendre les armes pour le soutien de la Religion & la défense de la liberté du pays ; ils le prièrent en même-tems de leur accorder le gouvernement des Provinces de Sufa , d'Hea , de Ducala , de Maroc & de Tremezen , pour y commander en son nom , & les défendre contre les Chrétiens.

Le Roi goûta cette proposition ; mais avant que d'y souscrire , il voulut consulter Muley Nacer son frere , homme très-habile & très-expérimenté dans les affaires. Celui-ci représenta au Roi de quelle importance il lui étoit de rejeter la proposition des Cherifs ; il lui dit qu'elle cachoit une ambition démesurée , dont la Religion étoit le voile ; qu'après s'être fait une grande réputation par leur pitié apparente , & s'être en quelque sorte rendus les chefs de la religion , ils briguoient des emplois & des gouvernemens , & qu'on les verroit successivement aspirer à la royauté. Il appuya ses remontrances sur les exemples récents des descendans d'Idris , des Magoraves , des Almoravides , dont le chef étoit Habul-Texif , & des Almohadas conduits par Mouahedin , qui tous , sous le prétexte spécieux de la religion , s'étoient emparez du trône , dont ils avoient enfin été chassés par les princes Merinis protecteurs de la religion & défenseurs de l'Afrique ; il ajouta qu'un sceptre usurpé

par le crime, ayant été faisi par leurs pieux & vertueux ancêtres, aidez du secours du ciel, méritoit d'être soigneusement conservé; que des propositions colorées de Religion ne devoient point l'éblouir, & qu'il falloit se précautionner contre un projet, qui paroissoit tendre à leur destruction, & à la ruine entiere de l'Etat; que la demande des Cherifs paroissoit simple, & fondée sur des motifs très-louables; mais qu'il prévoyoit, que si le titre de défenseurs de la religion leur étoit une fois accordé, ils sçauroient un jour prendre les marques de la royauté.

Ce conseil étoit sage, mais le Roi ne le suivit point; soit que la fausse pieté du Cherif l'eût séduit, soit qu'il lui fût indifférent de leur céder des provinces possédées par divers Souverains, & exposées aux incursions continuelles des Chrétiens: peut être aussi craignoit-il qu'un refus fait à ces défenseurs de la loi de Mahomet, si cheris du peuple, ne lui attirât la haine publique, & ne le fit soupçonner de mépriser & de trahir la Religion. Ces réflexions le déterminèrent à leur accorder le tambour & l'étendart qu'ils demandoient, & à leur donner des lettres de recommandation adressées aux Seigneurs & aux Gouverneurs de ces païs.

Leur première expédition fut dans la province de Ducala au royaume de Maroc; le dessein de s'essayer, & l'envie de complaire à leurs amis, les y guida: ils ne pouvoient faire d'entreprise considérable n'ayant que fort peu de troupes; d'ailleurs la ville d'Asafi, jusqu'où ils portèrent leurs pas, avoit une forte garnison: delà ils s'avancerent jusqu'au cap d'Aguer, qui, comme Asafi, étoit sous la domination des Portugais. La réputation des Cherifs s'étendoit déjà au loin, lorsqu'ils se trouverent hors d'état de fournir à la subsistance de leurs troupes. Mais les peuples, en faveur d'une guerre si sainte, leur accorderent la dixième partie de leur revenu. Dans la province de Dara, les peuples de Quiteva, de Timesguita, de Tinzulin, de Tenzeta, de Tagamadurt, & de plusieurs autres villes, se soumirent à cette contribution. Ceux de Tarudante, qui vivoient en liberté depuis le pillage de leur ville, engagerent les habitants de Tedi & les peuples voisins, à donner cinq cens chevaux au pere des deux Cherifs, & à le nommer leur chef, pour aller sous ses ordres assiéger les Chrétiens qui étoient dans Aguer.

HENRI II.

1550.

Première
expédition
des Cherifs :
leurs conquêtes.

B ij

HENRI II.

1550.

Mahamet le plus jeune fixa son séjour à Tarudante, qui autrefois avoit été celui des Merinis dès le commencement de leur domination ; & il fit bâtir assez près de cette ville une forteresse, à laquelle il donna le nom de Faraixa. La faveur des Maures qu'il sut gagner, l'éleva à la dignité de commandant des armées & d'administrateur des affaires civiles : ces peuples impatients de s'affranchir du joug des Chrétiens, se flattoient d'y réussir sous ce chef. Il conduisit ses troupes du côté de la province de Susa, attaqua & défit les Mezuars amis des Chrétiens d'Aguer, & se rendit maître de la province de Dara qui leur étoit soumise. Le voisinage de Susa lui fit naître le dessein d'aller jusque dans cette Province ; pour y pénétrer, il falloit passer par Tiguiut, ville située au pied du mont Atlas, commise à la garde de Mahamet Elche, Genoïs & renegar, qui par un traité lui accorda le passage. Il entra dans la province de Susa, & s'empara de tout le pays, sous prétexte de venir au secours des peuples d'Hea, de Duccala, & de Tremefen ; desolés par les incursions des Arabes des montagnes, & par les hostilités de la garnison d'Asafi.

Sa puissance étant augmentée par ses conquêtes, & son armée fortifiée par les contributions de tant de peuples, il emporta d'assaut Tednest capitale d'Hea, ville voisine d'Asafi & d'Azaamor ; & y fit bâtir un Palais, qui sembloit être destiné au repos de sa vieillesse. La Fortune jusqu'alors avoit secondé ses entreprises ; mais Yahay Ben-ta-fuf, tributaire du roi de Portugal, & ennemi déclaré des Cherifs, se représentant qu'il avoit plus d'intérêt qu'aucun autre, d'arrêter le cours rapide de leur fortune naissante, engagea Nugno Fernandez d'Atayde commandant d'Asafi, à unir ses forces aux siennes, pour aller surprendre Tednest, & y faire périr le Cherif. Ils rassemblèrent avec une diligence extrême quatre cens chevaux Espagnols, & trois mille Maures, avec huit cens Arabes habitans des montagnes d'Abda & de Guarbia, dans la province de Duccala, & s'avancèrent ensuite vers Tednest. Leur marche, quoique secrète & bien concertée, fut découverte par le Cherif. Tenant sa fortune de sa réputation, il crut devoir tout oser pour la soutenir. Il alla donc au devant de l'armée ennemie à la tête de quatre mille chevaux. A peine fut-il éloigné d'une lieue & demie de Tednest, que le jour commença

à paroître avec son ennemi, qu'il ne croyoit pas si proche. Yahay qui commandoit l'avantgarde, sans attendre Nugno, transporté de fureur à la vûe du Cherif, s'avança sur lui, & la haine anima tellement son courage, qu'il l'obligea à fuir; il le poursuivit le reste du jour, accompagné de Nugno, qui étoit survenu. Outre le butin qu'il fit sur le Cherif, il fit prisonniers deux cens de ses gens, & huit cens restèrent sur le champ de bataille; ce combat lui coûta la perte d'environ cent douze Maures, & il n'y périt aucun Chrétien. Le Cherif avec ses enfans, échapé par la fuite à la fureur de l'ennemi, quitta Tedneft, qui après sa défaite ne lui parut pas un azile assuré; les habitans de cette ville se réfugièrent dans les montagnes voisines, & le vainqueur y entra aussi-tôt, sans y trouver de résistance. De-là Nugno suivit de Dom Juan Meneles, gouverneur d'Azaamor, qui lui avoit amené six cens chevaux & mille hommes d'infanterie, rangea sous son obéissance le pays d'alentour: une partie se soumit volontairement, mais il fallut employer la force pour soumettre l'autre.

A peine les Portugais furent-ils retirés, que les Cherifs remirent une armée sur pied. Une sédition arrivée alors à Tedneft, leur facilita le moyen de rentrer dans cette ville. Ce fut alors que le Pere des trois Cherifs mourut de maladie. Après sa mort, ses trois enfans se servirent utilement de ses leçons, & sçurent se maintenir eux-mêmes par leur propre habileté: ils forcerent Alguel soumise à Cydi Bugima tributaire des Portugais, & se l'assurèrent par une bonne garnison. Le château de Xauxava, au dessous de Maroc, fut ensuite fortifié par leurs ordres, pour s'opposer aux courses des Chrétiens; les contributions qu'ils mirent sur le pays circonvoisin servirent à l'entretien de leur armée. La fortune depuis ne leur fut ni favorable ni contraire dans leurs combats contre les Portugais; le prompt secours qu'exigeoit d'eux Anega, petite ville que Dom Lopez Barriga maréchal de camp avoit assiégée, les engagea dans une bataille, où ils remportèrent la victoire & firent Barriga prisonnier. Cette perte des Chrétiens fut compensée par la mort d'Abdelquivir l'ainé des Cherifs, qui fut tué dans cette action. Hamet & Mahamet revinrent triomphans à Xauxava, où ils conduisirent Barriga.

A leur arrivée, ils formèrent le dessein d'envahir Maroc:

Bij

HENRI II.

1550.

HENRI II.

1550.

Cette ville presque détruite, comme je l'ai dit, sous la domination des Merinis, étoit alors sous celle de Nacer Buxentuf, de la famille de Hentera; & comme elle étoit médiocrement peuplée, & sans relâche inquiétée par les Arabes des montagnes, ce Prince étoit fort foible. Les deux freres artificieux & adroits s'insinuerent dans son amitié, en lui donnant part dans leur butin, & par la promesse qu'ils lui firent d'étendre son Etat. Séduit par l'intérêt & par l'ambition, il consentit à les recevoir, & leur fit rendre à leur entrée les honneurs dûs à leur caractère, & à la profession qu'ils faisoient d'une haute piété. Ils n'eurent pas besoin d'employer tout leur art, pour tromper ce Prince crédule & peu éclairé. Les fréquentes parties de chasse qu'ils faisoient avec lui, leur fournirent l'occasion de l'empoisonner avec un gâteau fait de sucre & de farine de froment, à la mode du pays; il revint à la ville après en avoir mangé, & mourut aussi-tôt, sans qu'on pût découvrir alors la cause de sa mort. Alors Hamet, l'ainé des deux Cherifs, qui avoit gagné les habitans par ses présents & par ses promesses, fut proclamé Roi. Le nouveau tyran, pour se garantir des entreprises; que les enfans de Buxentuf, injustement privés d'une légitime succession, auroient pu former contre lui, leur donna, à titre de dédommagement, des terres dans des lieux fort éloignez. Il envoya aussi-tôt des Ambassadeurs au roi de Fez, pour l'informer de ses exploits, lui offrir des présens de sa part, s'engager à lui payer un tribut annuel, & l'assurer qu'ils étoient prêts à lui obéir en tout.

Il s'alluma alors une guerre sanglante entre les Arabes de Zarquia & ceux de Garbia, dans la province de Ducala. Les Cherifs accoutumés à tirer avantage des malheurs d'autrui; promirent à l'un & à l'autre parti de leur donner secours; ces peuples séparément flatzés du même espoir, vinrent pleins de confiance camper à Quehera, à deux lieues de Maroc, & là se livrerent bataille. Les Cherifs spectateurs avec leur armée, voyant qu'après un combat aussi long que sanglant, la victoire ne panchoit encore d'aucun côté, & qu'il leur seroit facile de l'emporter sur ces combatans également affoiblis; vinrent fondre sur eux, comme sur des ennemis, les désirant aisément, & s'en retournerent à Maroc chargés de dépouilles. Leur infanterie, leur cavalerie, leurs munitions de guerre

augmentées par tant de victoires, inspirèrent aux deux Cherifs une fierté, qui alla jusqu'à mépriser le roi de Fez; ils lui refusèrent la cinquième partie des dépouilles des vaincus, & de lui payer le tribut auquel ils s'étoient soumis : pour insulte ce Prince, ils lui envoyèrent les plus mauvais chevaux pris à la guerre. Le Roi offensé ordonna à son résident à Maroc de sommer Hamet de sa parole, & que s'il différoit de l'acquiescer, il lui déclaroit la guerre : ce Prince, dans le déclin de l'âge, mourut sur ces entrefaites. Hamet Oataz son fils, qui avoit eu pour précepteur le Cherif Mahamet, loin de venger l'injure faite à son pere, l'oublia jusqu'à signer un traité, où il se contentoit d'un léger tribut payable tous les ans, & qui n'étoit qu'honorifique. Cependant les Cherifs enhardis par leurs heureux succès, & appuyez de l'amitié des Seigneurs du pays qui habitoient dans les montagnes, se mirent peu en peine d'observer ce dernier traité : lorsque le tems d'y satisfaire fut arrivé, ils envoyèrent dire au Roi, que leur qualité de légitimes héritiers de Mahomet, leur donnant plus de droit à l'empire d'Afrique qu'à lui-même, ils devoient être exempts de tout genre de tribut; que s'il vouloit pourtant leur accorder son amitié, ils sçauroient y répondre; mais que s'il prétendoit les troubler dans leurs guerres contre les Chrétiens, Dieu & Mahomet vengeroient le tort qu'il feroit à la Religion; que de leur côté ils avoient assez de force & de courage, pour rendre ses efforts inutiles, & le traverser dans ses desseins.

Le malheureux succès de la tentative que le Cherif Mahamet, gouverneur de la province de Sufa, avoit faite contre la ville d'Aguer, l'avoit obligé de retourner à Tarudante, qu'il faisoit fortifier à la hâte : Hamet son frere, aidé de ses amis, avoit conquis tous les pays d'alentour; la dixme dont nous avons parlé, suffisoit à la subsistance de son armée; il continuoit toujours à l'exiger sous prétexte de Religion, & n'avoit encore osé imposer d'autre contribution, ni sur les peuples qu'il avoit subjugués par les armes, ni sur ceux qui s'étoient soumis volontairement à lui. Le roi de Fez ouvrit enfin les yeux, & reconnut sa faute un peu tard. Allarmé de la puissance des Cherifs qui augmentoit de jour en jour, il leur déclara la guerre, & mit le siège devant la ville de Maroc. Les efforts qu'il fit pour la prendre furent inutiles; Mahamet y avoit fait entrer

HENRI II.

1549.

Le roi de Fez declare la guerre aux Cherifs.

HENRI II.

1550.

des troupes, qui dans une sortie forcerent le camp du Roi & repousserent son armée avec une grande perte. Le Roi averti alors que son frere Muley Muçaud avoit pris les armes contre lui, & que sa marche faisoit juger qu'il avoit des desseins sur Fez, leva le siege & regagna promptement cette Capitale. Les Cherifs profiterent de l'occasion, poursuivirent le Roi, défirent son arriere-garde, & entrerent dans la province d'Hescure. Après l'avoir dévolée, ils forcerent les peuples, ainsi que ceux de la province de Tedla, à leur donner la dixme & le tribut qu'ils payoient au roi de Fez. L'ambition & la fortune de ces deux freres l'emportant alors sur la modestie & la politique, leur firent souffrir sans peine qu'on leur donnât le nom de Roi, à l'aîné le titre de roi de Maroc, & au cadet celui de roi de Susa ou Sus. Cependant Oataz projecta de tout tenter, pour étouffer dans l'Afrique ce mal naissant, en exterminant des ennemis si formidables; ainsi après avoir rendu le calme à ses états, il entreprit une nouvelle expédition contre les Cherifs.

Ces deux freres n'attendirent pas qu'on vint les assieger, & ne se bornerent pas à se tenir sur la défensive, ce qui auroit marqué quelque foiblesse. Se croyant assez forts pour risquer une bataille, ils marcherent au devant de leur ennemi, & camperent sur les bords de la riviere des Negres, à l'endroit d'un gué nommé Buacuba. L'armée du Roi étoit composée de dix-huit mille chevaux, parmi lesquels il y avoit deux mille tant arquebusiers qu'arbalétriers, & dix-sept pieces de campagne. Les Cherifs campés de l'autre côté de la riviere, n'avoient que sept mille chevaux & deux cens arquebusiers. Les deux armées resterent trois jours dans l'inaction. Les Cherifs n'avoient dessein que de s'opposer au passage des ennemis: mais le Roi déterminé à passer la riviere pour donner bataille, quoi qu'il lui en dût coûter, disposa ainsi son armée. Mahamet son fils eut le commandement de l'avantgarde, avec Abdala Zagoybi, arrivé depuis peu d'Espagne, où il avoit été obligé de ceder la couronne de Grenade, que possédoient ses ancêtres, à Ferdinand & à Isabelle: le corps de l'armée étoit conduit par Muley Dris, proche parent du Roi, & qui avoit épousé la sœur nommée Ayxa, & par l'Alcayde Laatar. Le Roi se reserva l'arrierregarde, soutenue des principaux Gouverneurs & Seigneurs de son Royaume.

Zagoybi

Zagoybi fut le premier qui s'exposa à passer le fleuve ; & il gagna le rivage , tandis que le reste de la cavalerie passoit. Mais l'armée des Cherifs partagée en deux corps , le premier sous les ordres du roi de Sufa , l'autre commandé par celui de Maroc , voyant le reste des ennemis entrer dans la rivière , sans attendre que tous fussent passez , fondit avec tant de vigueur sur la troupe de Zagoybi , qu'il fut forcé de reculer & de rentrer dans la rivière. La rencontre de ceux qui la traversoient , pour venir à son secours , fut cause que les uns & les autres s'embarassèrent de telle sorte , que l'ennemi rangé sur le rivage pouvoit à son gré les choisir & les tuer à coups d'arquebuse : ils périrent tous de cette maniere ou furent noyés. Mahamet fils du roi de Fez , & Zagoybi autrefois roi de Grenade , furent tués dans cette action. La mort de ce dernier est un grand exemple des caprices de la Fortune : ce Prince en perdant ses Etats , ne perd point la vie ; il la perd en défendant ceux d'autrui.

HENRI II.
1550.

Le roi de Fez , qui n'avoit pas encore tenté le passage du fleuve , forcé d'être spectateur inutile du désastre de son armée , sans esperance de pouvoir la secourir , prit la fuite , & alla droit à Tedla , pour se rendre à Fez ; il perdit tout son canon & ses tentes , & ce qui le toucha beaucoup plus , ses femmes. Les Cherifs animés par une si grande victoire , & par le butin qu'ils avoient fait , passerent le mont Atlas pour former le siege de Tafilet capitale de Numidie , qu'ils attaquèrent avec le canon du roi de Fez. Xec Amar , qui commandoit dans cette ville , la rendit , & fut amené à Maroc par les deux freres , qui prirent en chemin plusieurs villes , & rangerent sous leur obéissance divers peuples des montagnes ; les uns se soumirent volontairement , entraînés par la fortune de ces vainqueurs ; ceux qui firent quelque résistance y furent contraints par les armes ; aucune de ces contrées ne fut exempte de leur payer les tributs & les impôts , qu'elles payoient au roi de Fez.

Ce Prince infortuné , pour soutenir la dignité royale & paroître au dessus de ses malheurs , chargea Laatar & Muley Dris , d'aller avec ce qu'il leur restoit de troupes , ravager la province de Suza & en tirer autant de contributions qu'ils pourroient. Mais le Cherif Mahamet les obligea de retourner sur leurs pas , & après avoir mis la province en sûreté , il reprit le

Tom. I.

C

HENRI II.

1550.

chemin de Tarudante, siège de son Empire, qu'il se hâtoit de faire fortifier. Après avoir attiré à son parti plusieurs peuples de la Numidie & de la Lybie, soit par la terreur de ses armes, soit par la manière dont il en usa à leur égard, il forma le dessein de tout tenter pour s'emparer d'Aguer, qui étoit un grand obstacle à ses entreprises.

* Ptolomée
l'appelle *Uja-*
dum.

Siège d'A-
guer.

Aguer est situé sur un cap, appelé par les anciens *Visagrums**, au pied du mont Atlas, entre Messa & Tednest du côté du couchant : son port est commode & fameux pour la pêche. Diego Lopez de Sequera, qui entreprit depuis le voyage des Indes orientales, y avoit fait bâtir un Fort. Emanuel roi de Portugal jugeant que ce Fort lui seroit d'un grand secours pour l'exécution des desseins qu'il avoit sur l'Afrique, l'acheta une somme considérable. Il étendit son enceinte, & y mit une bonne garnison, avec du canon. Le Cherif Mahamet y envoya l'an 1536 une armée de cinquante mille hommes, sous les ordres de son fils Harran. Gutierre de Monroy commandant de cette place, peu effrayé du péril qui le menaçoit, manda d'abord au roi de Portugal, qu'il n'avoit besoin que de vivres & de munitions de guerre. Le Cherif voyant que malgré tout le feu de son artillerie & les fréquentes attaques de ses troupes, ses efforts étoient rendus inutiles par la valeur des assiégés, prit la résolution de faire construire une Tour, sur une colline voisine qui commandoit la ville, pour y placer des coulevrines & empêcher les assiégés de défendre leurs murailles ; il vint à bout de cette entreprise, à la faveur d'une trêve de deux mois qu'il proposa & qu'il fit accepter à Monroy. Les conditions portoient, qu'il seroit permis de part & d'autre de réparer les ouvrages & d'en construire de nouveaux. Le Gouverneur ne prévint pas d'abord la conséquence de cet article : il s'imagina au contraire qu'il étoit de son avantage de souscrire à un traité, qui lui donnoit le tems de recevoir du secours & de réparer ses murailles. Il reconnut, mais trop tard, à quoi il s'étoit engagé. La trêve n'étoit pas encore expirée, que les ennemis avoient achevé la Tour. Ils recommencerent leurs attaques, & à faire feu sur la ville ; le canon eut bien tôt fait brèche : la batterie dressée sur le nouvel édifice défoloit les assiégés, sans néanmoins ralentir leur ardeur. Il y avoit déjà six mois qu'ils résistoient courageusement, lorsqu'ils reçurent enfin des secours qui leur furent

plutôt funestes qu'avantageux. Le quartier de la ville le plus à couvert des attaques de l'ennemi , étoit celui qui dominoit sur la mer ; il fut confié à la garde des troupes nouvellement débarquées ; la facilité qu'elles trouverent à se sauver de ce côté-là, fit qu'elles furent les premières à fuir.

Cependant l'ennemi ayant donné un assaut , & étant monté à la brèche , il arriva dans la chaleur du combat que le feu prit à un tonneau de poudre ; le bastion qui le renfermoit sauta , & ensevelit sous ses ruines près de soixante des assiégez. Cette perte redoubla l'ardeur des assiégeans. La garnison alarmée n'étoit pas encore remise de son effroi , qu'ils donnerent un second assaut. Les troupes nouvellement venues d'Espagne en furent épouvantées , & se sauvèrent dans les vaisseaux qui les avoient amenées. L'ennemi devint enfin maître de la ville, malgré la vive résistance de ses braves défenseurs. Mahamet irrité d'avoir acheté la prise de cette place , par la perte de dix-huit mille hommes , fit passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva , sans distinction d'âge ni de sexe. Le Gouverneur réfugié dans le Fort , ayant été fait prisonnier , avec ceux qui l'avoient suivi , ils furent traités avec douceur par Mumen Belelche , fils de ce renegat Genoïs , dont nous avons parlé. Dona Mencia , fille de Monroi , se trouva au nombre des prisonniers ; sa parfaite beauté inspira à Mahamet le plus violent amour ; mais il ne put lui en donner , ni la déterminer à payer par la perte de son honneur le prix de la liberté de son pere ; ce barbare alors , passant de l'amour à la rage , ordonna qu'elle fut abandonnée à la brutalité des Negres. Dans cette cruelle extrémité , cette fille consentit à se rendre , s'il vouloit la prendre pour sa legitime épouse , & la laisser libre dans l'exercice de sa Religion. A ces conditions le mariage fut conclu. Mais la grosseffe de Dona Mencia , peu de tems après déclarée , porta les autres femmes de Mahamet à un tel excès de jalousie , qu'elles l'empoisonnerent. La liberté que son pere obtint après sa mort , les grands honneurs & les riches présents dont Mahamet le combla en le renvoyant en Portugal , témoignent quelle étoit la force de son amour.

La puissance des Cherifs affermie par cet heureux succès , porta la terreur chez les Princes Afriquains , dépendans de la couronne de Portugal ; tous ceux de la contrée se mirent sans

HENRI II.
1550.

Prise d'A-
guer par le
Cherif Maha-
met.

HENRI II.

1550.

Les deux
Cherifs se
brouillent, &
se font la
guerre.

balancer sous leur obéissance. Cette nouvelle fit prendre aux Portugais le parti de démolir & d'abandonner les forteresses d'Asafi, d'Azamor, d'Arzila, & d'Alcaçar, qui leur étoient plus à charge qu'avantageuses.

Cependant la discorde, que la prospérité fait souvent naître, vint troubler ces deux freres au sein de leur félicité. Mahamet plus jeune, plus vertueux, moins barbare, & en apparence de meilleur foi, que son aîné, n'ayant au commencement possédé Sufa qu'en qualité de Gouverneur, prenoit alors le titre de Roi, & refusoit de payer le tribut à son frere. A la sommation que Hamet lui fit de le satisfaire, il répondit que son refus étoit fondé sur des droits, qui s'étendoient encore à exiger de lui le partage des trésors déposés par leur pere à Tazarot, après la défaite du Roi de Fez, & à faire reconnoître son fils Harran heritier du Royaume; que telle étoit la disposition du testament de leur pere, qui portoit que le premier mâle né de l'un d'eux seroit Vizir, & succéderoit à la Couronne. Ces prétentions alloient devenir le motif d'une sanglante guerre, lorsque Cidi Arrahal, du nombre de leurs Sages, qu'ils nomment Alsaqui, homme distingué par sa haute prudence, & par la pureté de ses mœurs, s'offrit d'être le médiateur de ces différends: pour les terminer on convint du tems, & du lieu. Ce fut auprès de la riviere d'Hued- Issir que l'entrevûe se fit. Dans les embrassemens mutuels que ces deux freres se donnerent, l'aîné essaya de jeter par terre son cadet, qui par son agilité se garentit de la chute: dès qu'il fut remis de l'émotion que la perfidie de son frere lui avoit causée, il se contenta seulement de la lui reprocher, & sortit de la conference sans rien conclure.

Cet incident fut suivi des ordres que Hamet donna à son fils aîné Muley-Zidan, & peu après à son second fils Muley-Gaid d'aller attaquer Mumen Belelche & Hascen Gelbi, lieutenans généraux de son frere. Ils remporterent sur eux la victoire, & revinrent triomphans à Maroc. Ce début heureux donna de la hardiesse au pere, & lui fit concevoir de plus hautes idées. Mahamet alors assembla ses amis, & leur repré-
senta que la guerre qu'il étoit obligé de soutenir, étoit odieuse, & qu'il la détestoit lui-même; mais qu'il falloit s'en prendre à la perfidie & à l'iniquité de son frere Hamet, qui étoit

l'agresseur : qu'il les prioit de le secourir dans une si juste cause, & de s'armer pour la défense. Son discours plein de vérité fut applaudi ; & tous unanimement promirent de lui donner du secours. Cette promesse ne lui laissant rien à désirer, il porta la main à sa barbe, suivant l'usage de la nation, & se flattant par avance d'un heureux succès, il dit à ses amis, qu'ils pouvoient compter sur une victoire certaine, & leur prédit même que dans peu, secondé de leur valeur, il feroit maître de la personne de son frere. Il leva donc une armée la plus nombreuse qu'il lui fut possible, & en détacha une partie pour s'emparer du pas de Mascarat, auprès du mont Atlas, du côté du midi, sur le chemin, qui de Maroc conduit à Tarudante. Mais Hamet instruit de ses desseins par ses espions, prit son chemin à gauche, & distribua son armée sous quatre chefs : Muley-Nacer son second fils commandoit quatre mille chevaux qui formoient l'avant-garde ; il se réserva, avec Buahaçon son troisième fils, le même nombre de cavalerie pour le corps de bataille : l'arrière-garde pareillement composée de quatre mille chevaux marchoit sous les ordres de Muley-Zidan son fils aîné ; Muley-Qaid, le plus jeune de tous conduisoit les bagages : les armées des deux freres ennemis n'étoient composées que de cavalerie.

Mahamet, pour prévenir son frere qui avoit pris un chemin détourné, commanda à son fils Mahamet Harran d'aller au-devant de lui avec trois mille chevaux, & de donner sur les premiers escadrons qui paroïtroient dans la plaine, sans attendre la jonction des autres. Harran exécuta cet ordre avec tant de promptitude, qu'il en vint aux mains avec Nacer, dans le tems que le reste de l'armée défiloit avec peine par un chemin étroit. L'attaque fut vigoureuse ; l'égalité de valeur tint la victoire incertaine pendant une heure de combat ; ce qui donna le tems à Mahamet de s'avancer avec le reste de son armée soutenue de quelques arquebusiers des montagnes. A peine fut-il arrivé, que Hamet fils de Muley-Ferez & principal officier de Nacer, fut tué. Les troupes du Roi de Maroc furent bien-tôt contraintes d'abandonner le champ de bataille : & de se retirer avec perte de huit mille hommes. Hamet suivi de Buahaçon son fils s'étant trop avancé dans la mêlée pour secourir Nacer, fut pris & conduit à Tarudante avec ses équipages, ainsi que l'avoit prédit Mahamet.

HENRI II.
1550.

Hamet, l'aîné des Cherifs, est défait & fait prisonnier par son frere Mahamet.

HENRI II.
1550.

Muley-Zidan, échappé des périls, revint à Maroc suivi d'un petit nombre de siens. Comme il n'étoit pas ennemi de la Religion Chrétienne, son désastre & celui de sa patrie qu'il déplorait, lui firent naître l'idée de demander du secours à Charles-Quint; il fit part de ce projet à quelques Espagnols, particulièrement à Louis de Marmol, né à Seville, à qui nous devons l'histoire fidele de ces troubles d'Afrique; mais Gihani gouverneur de Maroc lui fit entendre, qu'en faisant un traité d'alliance avec les Chrétiens, il alloit s'attirer la haine des Maures, & soulever toute l'Afrique contre lui: il abandonna donc ce dessein, & résolut de faire la paix avec son oncle. Il la lui fit proposer par Marie fille du Cherif Mahamet, qui étoit sa femme & sa cousine germaine. Le traité fut conclu, aux conditions que les conquêtes seroient partagées entre l'oncle & le neveu; sçavoir, que la province de Susa & ses dépendances au-delà du mont Atlas du côté du midi, avec la Numidie & la Lybie, seroient sous la puissance de Mahamet; que Hamet auroit sous la sienne, avec Tafilet, toutes les autres provinces vers le septentrion; que le trésor, laissé par leur pere à Tazarot, seroit également partagé; que Mahamet Harran, le plus âgé de tous leurs enfans de part & d'autre, seroit déclaré successeur des deux Royaumes suivant la volonté de leur ayeul, & qu'à son défaut Muley-Zidan fils de Hamet seroit appelé à la couronne; que tous les prisonniers seroient rendus réciproquement sans rançon; que tous ceux qui étoient retenus à Tarudante, s'obligeroient par serment de ne jamais porter les armes contre Mahamet, & de ne point contrevenir à ce traité; que Hamet, comme aîné, auroit la cinquième partie dans le butin, lorsqu'il en seroit fait par les troupes des deux freres jointes ensemble; que lorsqu'ils les commanderoient en personne, Hamet auroit le commandement général, & Mahamet la qualité de Vizir ou de lieutenant de son frere.

Ce traité fait par l'entremise de Marie l'an 1543. procura la liberté de Hamet & son retour à Maroc; mais il ne voulut point souscrire aux conditions qu'il contenoit, prétendant qu'elles

Traité conclu entre les deux Cherifs, Hamet est mis en liberté.

1 Auteur Espagnol qui a écrit dans le seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont la *Description générale de l'Afrique*, avec l'*histoire de la Rebellion & du châtiement des Maures du royaume*

de Grenade. Cet auteur étoit né en cette ville. La *Description de l'Afrique* a été traduite en François par d'Abblancourt, & imprimée à Paris en 1667.

bleissoient les intérêts de son fils aîné, & que s'il avoit paru les accepter, il ne l'avoit fait que par force. Il déclara donc une seconde fois la guerre à son frere. Le premier combat fut donné le 19 d'Août de l'année suivante, auprès de Quehera, à deux lieues & demie de Maroc. Hamet ne fut pas plus heureux qu'il l'avoit été auparavant. Ce qui précéda sa défaite sembloit l'annoncer : l'air étoit calme & serain ; son armée marchoit le drapeau Royal déployé : ce drapeau, sans être agité par le vent, s'attache par malheur à un buisson d'épines de telle sorte, qu'un quart d'heure put à peine suffire pour le dégager. Tandis qu'on étoit occupé en présence du Roi à dégager le drapeau, Mahamet vint fondre sur ses ennemis, & les obligea à fuir. Il passa le reste du jour & toute la nuit à les pour suivre si vivement, qu'il se trouva le matin aux portes de Maroc. Son arrivée annonçant aux habitans sa victoire, ils les fit sommer de se rendre ; le Gouverneur persuadé que Hamet étoit mort ou prisonnier, de crainte d'irriter le vainqueur dont il vouloit gagner les bonnes grâces, lui rendit la ville, sans faire aucune résistance. Les portes furent à l'instant ouvertes, & Mahamet entra dans Maroc au milieu des acclamations publiques. Il fit éclater dans son triomphe autant de probité que de modération ; s'étant rendu maître du ferrail, il pouvoit disposer du trésor, des femmes, & de tout ce que son frere y avoit de plus cher & de plus précieux ; mais loin de s'en emparer, il ne voulut ni toucher ni regarder le trésor, & s'il jeta les yeux sur les femmes de son frere & sur ses nieces, ce fut pour les consoler & les assurer qu'on les traiteroit avec douceur. Il alla de là prendre possession de l'arsenal.

Hamet, qui dans l'obscurité de la nuit s'étoit écarté du droit chemin, vint se présenter avec peu de suite à la porte de derrière du Palais : quel fut son étonnement lorsqu'il apprit que son frere y étoit ! il se retira pénétré de douleur chez Cidi-Abdal Ben-Cefi, qui étoit un solitaire tel qu'on en voit un grand nombre chez cette nation. De cette retraite il envoya Nacer & Zidan, ses deux enfans, à Oataz Roi de Fez, qu'il avoit traité auparavant avec beaucoup de mépris, pour lui représenter les injustices de son frere, & pour implorer son secours contre cet ennemi commun. Le roi de Fez les reçut avec beaucoup de bonté ; l'espérance qu'il leur donna d'accorder à leur pere le

HENRI II.

1550.

Hamet déclare la guerre à son frere & est encore défait.

secours dont il avoit besoin , leur fit connoître que ce Souverain vouloit bien oublier le passé.

HENRI II.

1550.

Quoique Mahamet , homme habile & pénétrant , se fût concilié l'amitié des peuples de Maroc & des princes voisins , & qu'il eût gagné les soldats , en leur payant tout ce qui leur étoit dû par son frere , il craignoit cependant que la ligue faite avec le Roi de Fez ne leur fût à tous deux également funeste. Cette réflexion le détermina à faire parler de paix à Hamet ; on convint que leur entrevûe se feroit sur la riviere de Luyden , environ à une lieuë de Maroc , & le tems fut fixé au mois d'Avril de l'année qui suivit la bataille. On dressa une tente sur une hauteur , où l'on étoit de toutes parts à couvert des embûches ; elle fut environnée des gardes de l'un & de l'autre Souverain , & on les rangea de façon , que le trône du vainqueur n'étoit accessible que par un chemin fort étroit. Les deux fils de Hamet ayant été les premiers introduits , leur oncle les embrassa tendrement. Ensuite Hamet parut : Mahamet se leva pour aller au-devant de lui ; dans ce premier abord , la joye leur fit répandre des larmes à l'un & à l'autre. Après avoir satisfait à ce premier mouvement , Mahamet fit asseoir son frere sur le trône auprès de lui. Les premiers momens se passerent en regards réciproques ; tous deux vouloient se parler , & attendoient celui qui commenceroit. Mahamet rompit enfin le silence , & dit en s'adressant à son frere : » Vous avez à vous » plaindre de la Fortune , & moi j'ai à me plaindre de vous ; » vous n'avez pas tenu la parole que vous m'aviez donnée à » Tarudante. Sans consulter le sang qui nous unit , ni les obligations qui doivent vous attacher à moi , à peine avez-vous » été libre , que vous avez crû être en droit de me déclarer la » la guerre. Dans toutes les conditions , on blâme un homme » qui manque à sa foy. De quel œil doit-on regarder les princes qui ne gardent pas la leur ? Leur rang qui les met au » dessus des loix qui peuvent y contraindre , devroit les rendre plus esclaves que les autres hommes. Nous voyons tous » les jours la colere de Dieu éclater sur les parjures ; la perte » subite de vos Etats , & la défaite de vos armées , vous l'ont » fait éprouver. Car ce n'est ni à ma valeur , ni à ma conduite » qu'il faut attribuer les avantages que j'ai eus sur vous ; sans » une grace particuliere du ciel , il ne m'auroit pas été possible » de

Discours de
Mahamet à
son frere Ha-
met.

» de vaincre tant d'ennemis avec si peu de troupes , encore
 » moins de réduire en ma puissance tant de villes & tant de
 » provinces. C'est Dieu justement irrité contre vous , qui pour
 » vous punir , vous afflige de tant de disgrâces ; la haine de vos
 » sujets & l'affection de vos enfans diminuée, sont les châtimens
 » de votre perfidie Mais vous êtes mon frere , & mon frere
 » aîné , je ne puis vous méconnoître ; je sens tout l'avantage
 » que cette qualité vous donne sur moi , & le respect qu'elle
 » m'impose ; je ne croi pas jusqu'ici m'en être écarté ; plus je
 » m'examine , moins je trouve de reproches à me faire. Je me
 » comporterai toujours de même à l'avenir , pourvû qu'à votre
 » tour vous ayez pour moi les égards que vous devez avoir
 » pour un frere ; vous devez m'aimer non-seulement comme
 » votre frere , mais en quelque sorte comme votre fils. Votre
 » âge vous donne sur moi une autorité de pere ; je vous regarde
 » comme tel , & je vous reconnois encore pour mon roi &
 » pour mon souverain ; il n'est rien que je n'entreprenne pour
 » vous faire reconnoître en cette qualité : je ne demande qu'à
 » vous servir comme Vizir , mais accordez-moi la grace de
 » vous retirer pour quelque tems dans votre palais à Tafilet ;
 » je n'ai que cette voye pour m'acquitter de la parole que j'ai
 » donnée aux habitans de Maroc , & pour bannir la crainte
 » qu'ils ont d'être exposés à votre colere. Si Dieu seconde
 » nos vœux , & si nous réunissons nos cœurs & nos forces , com-
 » me je l'espere , dans la guerre que nous avons commencée
 » pour les interêts de la religion , je vous promets des conquê-
 » tes , qui vous feront regarder comme peu de chose ce que
 » nous possédons aujourd'hui ; vous regnerez sur des provin-
 » ces & des royaumes , plus beaux & plus puissans , que vous
 » pourrez laisser à vos enfans : jouïssiez désormais avec eux
 » d'une douce tranquillité ; lorsqu'il s'offrira des occasions de
 » leur donner des emplois à la guerre , & de partager avec eux
 » la gloire de mes exploits , je ferai ce que le devoir & la ten-
 » dresse m'ordonnent de faire pour eux ; reposez-vous sur moi . »
 A ce discours sincere en apparence , mais au fond plein d'artifi-
 ce , Hamet répondit peu de chose , tâcha de justifier sa condui-
 te , & assura son frere qu'il prenoit en bonne part tout ce qu'il
 lui avoit dit. Il passa la nuit dans ce même lieu , & en partit
 le lendemain pour se rendre à Tafilet.

HENRI II.

1550.

Guerre des
Cherifs contre le roi de
Fez.

Mahamet livré à une ambition demesurée concevoit les plus hautes esperances , & se flatoit de réussir dans ses vastes projets. Oataz roi de Fez , aussi respectable par son nom & par l'ancienneté de sa race , que redoutable par ses forces , étant celui qui pouvoit principalement le traverser , il résolut sa perte. Il envoya Abdel Cadcr son second fils avec ses troupes joindre celles de Mumen Belelche , pour demander à Oataz la province de Tedela , dépendante du royaume de Maroc. Le refus qu'il en fit , fut une occasion de lui declarer la guerre. Les Cherifs commencerent par ravager ces contrées , & après avoir enlevé l'argent du tribut , ils allerent assieger le château de Fixela situé sur la frontiere & qui étoit gardé par une bonne garnison , que commandoit Onzar. Le succès ne répondit point à leur attente ; on les repoussa aussi vivement qu'ils attaquèrent , & toutes leurs mines furent éventées. Le roi de Fez parut alors avec trente mille hommes de la premiere noblesse des pays de Fez , de Velez & de Dubudu. Les Holotes , Princes Arabes , & le Sophi Benimelec se joignirent à cette armée avec huit cens Turcs , commandez par Marian, Persan de nation , venu depuis peu d'Alger pour faire la campagne ; il y avoit encore mille archers à cheval , & vingt-quatre pieces de canon. Mahamet informé du nombre de troupes de son ennemi , fit avancer avec diligence celles qu'il avoit levées dans les pays de Maroc & de Susa ; il entra dans Tedla avec dix-huit mille hommes , douze cens archers & du canon , pour se joindre à Belelche près de la riviere des Negres. Il en partit , & ne marcha qu'à petites journées , dans l'esperance que ceux de Fez , impatiens de revoir leurs familles , ne tiendroient pas long-tems la campagne , & que les Arabes naturellement inconstans & legers se retireroient en leurs pays , si la guerre duroit. Malgré l'envie qu'il avoit de combattre , il fut quelque-tems sans faire aucun mouvement. Mais dès qu'il vit le Roi campé auprès de Fixela sur la riviere de Derna , du côté du levant , & que la retraite des Arabes & de ceux de Fez diminuoit ses forces , il rangea son armée en bataille , croyant par ce mouvement attirer Oataz en plaine & le faire sortir de ses retranchemens. Le Roi qui voyoit tous les jours ses troupes quitter son camp , ayant intérêt d'en venir aux mains avant que d'en être entierement abandonné , se mit en état de combattre.

Il divisa donc son armée en cinq corps. Le premier qui formoit l'aile droite, étoit commandé par Muley Buhaçon de la maison des Beni-Merinis Oatales, seigneur de Verez de la Gomer, Lieutenant général des armées du roi de Fez. Le second à l'aile gauche avoit à sa tête Buzqueri frere du Roi, seigneur de Dubudu; les deux autres étoient commandez par Muley-Cazer & Muley-Xeque tous deux fils du Roi, qui s'étoit réservé la conduite du cinquième, rangé au centre, où étoit avec lui son fils Muley Bubquer & l'élite de ses troupes; l'artillerie fut placée sur une éminence au pied de la montagne; elle étoit commandée par Marian, dont j'ai parlé.

Le jour qui précéda le combat, Mahamet fit assembler ses enfans, les chefs de son armée, & tous ses amis, pour les exhorter à signaler leur valeur; leur représentant d'un ton pathétique, que la victoire dont il étoit certain les conduisoit à la conquête de l'Empire de toute l'Afrique; mais comme le succès d'une bataille dépendoit de la bonne volonté des combattans, que ceux qui n'étoient pas disposez à se battre, pouvoient se retirer, sans crainte d'encourir sa disgrâce. Ce discours fut suivi d'une conférence particuliere qu'il eut avec les chefs de son armée; il leur persuada qu'il sçavoit par le moyen de la magie, que de tous les siens il ne feroit tué qu'un seul Negre dans l'action, & que le roi de Fez feroit fait prisonnier. Animez par ces idées, le lendemain dès la pointe du jour, tous se préparèrent au combat. L'armée fut partagée en sept corps, rangez en forme de croissant. Mumen-Belelche étoit à la pointe droite, à l'opposite du seigneur de Dubudu, & Muley-Muçaud fils du Cherif à la gauche contre Muley-Buhaçon; Mahamet avec cinq mille hommes étoit au centre, précédé des arquebustiers Turcs, qui étoient entre les deux pointes du croissant, avec quelques pieces de campagne que les ennemis ne pouvoient voir: le reste du canon avoit été laissé sur une éminence voisine, d'où l'on pouvoit le faire venir sans peine avec le secours des pionniers. Le Cherif qui n'avoit que de la cavalerie, menaça de peines rigoureuses ceux qui quitteroient leur rang avant le signal. Les deux armées restèrent quelque tems dans l'inaction; mais dès que Mahamet vit qu'il avoit le soleil derriere lui, & que les ennemis l'avoient en face, il s'avança, fit tirer un coup de canon, & fit déployer en même-tems un drapeau, qui étoit le signal

Dij

HENRI II.

1550.

Le roi de
Fez est fait
prisonnier.

Discours du
Cherif Maha-
met au roi de
Fez son pri-
sonnier.

dont on étoit convenu. Alors les arquebusiers Turcs qui couvroient le canon, s'ouvrirent : le feu qu'on y mit aussitôt, tua peu de monde, mais causa beaucoup de désordre dans l'armée de Fez, qui ne s'attendant point à cette décharge, en fut si effrayée, qu'à l'instant la confusion se mit dans leurs rangs. Buhaçon, qui s'étoit présenté au combat, secondé par son aile qui se défendoit avec valeur, ne pouvant résister aux efforts du Cherif, fut obligé de prendre la fuite. Jamais victoire si complète ne coûta si peu de sang ; la perte fut bornée à quarante hommes du côté des vaincus, & à un seul négre du côté des vainqueurs, ainsi que Mahamet l'avoit prédit. Le roi de Fez passant de l'autre côté de la rivière pour rallier ses troupes, fut désarçonné par la chute de son cheval, qu'un monceau de pierres fit tomber ; quoique défiguré par les coups dont il étoit blessé à la tête, il fut reconnu & pris par Muley Muçaud, avec son fils Muley Bubquer, qui dans ce péril ne voulut jamais s'éloigner de son perc. Buhaçon, qui avoit fait tout ce qu'on peut exiger d'un grand capitaine, se retira en bon ordre avec ce qu'il rassembla de troupes ; la crainte d'être suivi par son ennemi, & d'en être surpris, l'obligea à tourner souvent la tête. Marian se retira sur une éminence, & fit pointer le canon contre le Cherif, sans néanmoins faire feu sur lui, attendant que la première ardeur de l'armée victorieuse fût rallentie. Mahamet lui envoya Muley Çaid son fils, pour lui proposer de se ranger de son parti ; ce qu'il accepta, aux conditions qu'il lui donneroit les mêmes appointemens, & à ses gens la même solde, qu'ils avoient au service du roi de Fez ; il fut encore couvenu que plusieurs des sujets du Roi qui étoient avec Marian, & qui desiroient rejoindre leurs femmes & leurs enfans, seroient congédiés, après avoir mis bas les armes.

Le camp des ennemis fut ensuite abandonné au pillage. Mahamet fit amener devant lui le roi Oataz, à qui il tint ce discours en présence des chefs de son armée. » Souffrez que » le pouvoir que la Fortune me donne aujourd'hui sur votre » personne, & celui que la qualité de votre précepteur m'a » autrefois donné sur votre jeunesse, me fassent entreprendre » de vous parler librement ; mon discours n'aura rien d'offen- » sant, & ne pourra que vous être utile. Dieu vous a fait res- » sentir sa juste colere ; votre malheur est une punition visible

de votre négligence à réprimer les crimes que commettent
 les peuples dont il vous avoit confié le gouvernement. Fez,
 autrefois le soutien de la religion & le séjour des sciences,
 si vantée par la pureté des mœurs de ses habitans, & par
 leur zèle pour le culte divin, si florissante par leur émulation
 & leur amour pour les beaux arts, n'est plus aujourd'hui cé-
 lèbre que par les vices. Cependant dans votre malheur pré-
 sent la bonté de Dieu se manifeste; il vous a réduit à ce triste
 état, pour vous avertir de votre devoir, & non pour vous
 perdre: il pouvoit vous faire tomber entre les mains des
 Chrétiens, & il a permis que vos vainqueurs fussent ceux qui
 professent le même culte que vous, & qui n'ont pour vous
 que de la bienveillance. Vous vous imaginez peut-être que
 je suis irrité contre vous par rapport aux secours que vous
 avez donnés à mon frere, & à l'accueil favorable que vous
 avez fait à ses enfans, lorsqu'ils conspiroient contre moi: ban-
 nissez ces soupçons; mon naturel, & l'inclination que j'ai pour
 vous, me font aisément oublier ces injures, dont tout autre
 conserveroit un vif ressentiment. Je demande seulement
 que vous reconnoissiez votre faute, & que vous pensiez à la
 réparer, en vous formant un genre de vie, qui vous fasse ob-
 server ce que vous devez à Dieu, & à ceux qui vous sont
 attachés. Ne vous laissez donc point abattre par la vûe de
 votre situation: ne vous occupez que du soin de guérir vos
 blessures, & comptez que je vous ferai bien-tôt revoir vos
 Etats, & remonter sur votre trône.

Le roi Oataz, affoibli par la grande chaleur, plus encore
 par les blessures, retint autant qu'il put les mouvemens de co-
 lere, que l'insolence de Mahamet excitoit dans son cœur: Il
 étoit prisonnier. Il leva seulement un peu la tête, & fit cette
 réponse modeste.

« Les droits, que vous prétendez avoir sur moi, doivent être
 distinguez les uns des autres. On a vû peu de vainqueurs
 user de la victoire avec autant de grandeur, & il n'en est
 point qui se soient, comme vous, restraints dans les bornes
 d'une honnête liberté avec le vaincu. Mais les Maîtres doi-
 vent avoir pour leurs disciples la douceur & la bienveillan-
 ce des peres à l'égard de leurs enfans. Ainsi comme j'ai
 à traiter avec vous, je vous parlerai en disciple & non en

HENRI II.

1550.

Réponse du
roi de Fez.

HENRI II.

1550.

» prisonnier. Accordez-moi la même liberté que vous avez prise
 » avec moi ; si votre discours doit m'être utile un jour , peut-
 » être que le mien ne vous le fera pas moins. Il n'est pas tou-
 » jours au pouvoir des Princes de réprimer les désordres de
 » leurs peuples , & de les rendre vertueux. J'avoue que Dieu
 » est justement irrité contre mes sujets ; mais sa colere ne vous
 » a pas autorisé à prendre les armes contre moi , qui ai
 » comblé de tant de bienfaits , vous & votre frere. Vous ne
 » pouvez nier , qu'avant que la Fortune vous eût élevé au
 » point de grandeur où vous êtes , mon pere n'ait fait pour
 » vous & pour votre frere pendant sa vie , & à ma priere ,
 » tout ce qu'on peut attendre de l'ami le plus sincere : après sa
 » mort ai-je fait moins que lui ? Je ne m'attendois pas que ces
 » bienfaits dussent être payez de cette maniere : vous deviez
 » être plus reconnoissant. Ne rappelez donc plus ces choses ,
 » qui vous rendent plus odieux , qu'elles ne tournent à ma
 » honte. Pensez plutôt que Dieu ne m'a fait votre prisonnier ,
 » que pour éprouver , si vous pourriez être dans la prospérité
 » ce que vous avez été dans une fortune mediocre , & si vous
 » seriez assez généreux pour payer de reconnoissance les bien-
 » faits que vous avez reçus de mon pere , & de toute notre
 » maison. Vous m'avez averti de mon devoir , je vous avertis
 » aussi du vôtre. C'est à vous maintenant d'exécuter ce que
 » Dieu exige de vous , à répondre à mon attente , & à celle
 » de tous les gens de bien. Soyez persuadé que tel est la na-
 » ture des choses humaines , que l'inconstance de la Fortune
 » nous assujettit à avoir besoin les uns des autres , & nous met
 » dans une mutuelle dépendance. Les secours que j'ai donnez
 » à votre frere , & la reception que j'ai faite à ses enfans ,
 » vous ont déplû ; mais vous n'avez pas dû vous en offenser ; j'ai
 » fait pour eux ce que j'aurois fait pour vous , si le sort vous
 » eût été aussi contraire ». Mahamet écouta ce discours d'un air
 » tranquille , & sourit au Roi , d'une maniere à faire douter ,
 » s'il vouloir consoler ce malheureux Prince ou l'insulter. Il le
 » fit conduire ensuite dans une tente proche de la sienne , pour
 » faire panser ses playes. Le même jour Aben Onzar , informé
 » de la perte de la bataille , vint remettre au vainqueur les clefs
 » de Fixtela. Le Cherif loua beaucoup son courage & sa fer-
 » meté , & reçut son hommage.

L'armée fut de là conduite à Fez, sur les espérances que le Roi avoit données, que si Mahamet approchoit de la ville, les habitans n'hésiteroient pas à lui livrer le pays de Mequinez pour sa rançon ; mais il en arriva autrement. Buhaçon, accompagné de Muley Buzqueri frere du Roi, & de Muley Cazer son fils, qu'il avoit eu d'une femme chrétienne de Cordouë, avoient été reçus dans la ville avec le reste de l'armée. Le peuple qui voyoit le fils & le frere de son Roi prisonniers, & qui se voyoit sans Roi, se souleva. Pour calmer ces mouvemens, le Conseil secret s'assembla, afin d'en élire un. Buhaçon préféra le fils au frere, & consentit que Muley Cazer, montât sur le Trône, pour en descendre dès que son pere seroit libre. On vit donc Buhaçon prosterné en terre, suivant l'usage du pays, baiser les pieds du nouveau Roi. Après cette cérémonie le Prince se montra au peuple, & fut à l'instant proclamé Roi ; par reconnoissance il fit Buhaçon, qui étoit, comme je l'ai dit, de la race des Beni-Merinis-Oatazes, Vizir, ou premier Ministre, & lui représenta qu'il étoit de son intérêt & de son devoir de défendre son Royaume contre l'ennemi commun. Muley-Cazer s'aperçut que les Maures superstitieux attribuoient la défaite & la captivité de son pere à la liberté qu'il avoit laissée aux Chrétiens, de faire entrer du vin dans Fez, & au plaisir qu'il prenoit à nourrir des lions ; pour satisfaire le peuple, il commanda aussi-tôt que tous les vins des caves de la ville fussent répandus, & les lions percez de flèches.

Cependant Mahamet passa avec son armée le détroit du mont Atlas, nommé Honegui, à huit lieues de Fez, & s'avança ensuite jusqu'au pas d'Azuaga, qui n'en est éloigné que de deux. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya les lettres de son prisonnier à sa mere, à son fils & à Buhaçon, par lesquelles ce Prince malheureux leur faisoit sçavoir, que s'ils le vouloient voir libre & rétabli dans ses Etats, il s'agissoit de ceder le pays de Mequinez au Cherif, & qu'il les prioit de ne pas balancer à le lui abandonner. Buhaçon d'un air empressé, sembla se disposer à exécuter les ordres du Roi ; il ne fut pas néanmoins aussi diligent qu'il affectoit de le paroître ; il donna quelques momens à la réflexion, qui lui fit connoître que Mahamet cherchoit à les surprendre. Pour le surprendre à son tour, il écrivit à ceux de Mequinez, de se saisir du détroit d'Honegui,

HENRI II.

1550.

HENRI II.

1550.

persuadé ; que s'il se rendoit maître de ce poste , l'ennemi n'auroit plus de retraite , & ne pourroit éviter d'être taillé en pieces. Il résolut en même tems de fondre sur le camp du Cherif avec les troupes qu'il avoit , dès que la nuit seroit venuë. Son entreprise , quoique secrette , ne le fut pas pour le vigilant Mahamet : il en devint si furieux , que pour s'en venger , il s'avança jusqu'aux portes de la ville , où il prit deux cens Bourgeois qui se promenoient tranquillement , & les fit étrangler devant lui. Sans perdre de tems il partit , & se trouva la nuit suivante au détroit d'Honegui , avant que ceux de Mequinez s'en fussent emparez , comme il leur avoit été ordonné ; de-là , il fit conduire à Maroc le Roi & son fils les fers aux pieds. Peu de tems après , (l'année suivante 1548.) il envoya ses deux fils , Mahamet Harran & Abdel Cader , avec une armée pour entrer dans le territoire de Fez. Ganem Prince Holote , leur facilita le passage.

* ou Bertrez.

Plusieurs Princes voisins s'étoient déjà révoltez contre Muley-Cazer , particulièrement Mahamet Barrax * seigneur de Sefuan , qui s'étoit uni avec Hescin seigneur de Tetuan , pour se soustraire à la domination du nouveau roi. Ce Prince envoya Buhaçon pour s'opposer à leur entreprise. Buhaçon ne réussit point , & les vains efforts qu'il fit pour engager dans son parti les seigneurs de Cazar - Quibir , de Larache , d'Esfegen , hâterent son retour à Fez. A peine y fut-il arrivé , qu'il en sortit pour se retirer à Velez. L'indignation qu'il conçût de la méintelligence & du désordre qu'il trouva parmi les chefs , fut le motif de sa retraite. Mais le Roi par ses prieres le déterminâ enfin à revenir. Ayant été rétabli dans sa charge de premier Ministre , il traita ensuite avec les fils du Cherif , dont j'ai parlé , qui avoient obtenu le passage par Cazar-Quibir , & les mit en possession du territoire de Mequinez. Mahamet seignant d'ignorer les conditions du traité que ses enfans avoient fait , ne voulut point mettre Oataz en liberté , qu'il ne lui eût fait promettre de lui livrer Fez , dès qu'il l'exigeroit. Le Roi impatient de sortir de captivité , promit , que dès qu'il seroit maître de la ville , il lui en remettroit les clefs à la première sommation. L'artificieux Mahamet n'obligea le Roi à souscrire à cette injuste condition , qu'à dessein de lui faire une nouvelle guerre , dont il avoit déjà formé le projet , & qu'il devoit lui déclarer

Le roi de
Fez est mis en
liberté.

déclarer, aussi-tôt qu'il seroit maître de la ville de Mequinez. Oataz forcé de s'en dépoüiller pour le prix de sa rançon, revint enfin la ville de Fez, & reprit son sceptre, qui étoit entre les mains de son fils Muley-Cazer.

HENRI II.
1550.

Deux mois n'étoient pas encore écoulés, lorsque le Cherif possesseur du pays de Mequinez, & brûlant d'un désir insatiable d'augmenter sa puissance, vint camper auprès de Fez, & envoya sommer Oataz d'exécuter sa parole. Le Roi qui craignoit sa colere, croyant l'éviter par des excuses, lui fit représenter qu'il ne pouvoit disposer d'une ville, qui étoit plus au pouvoir de son fils & des habitans qu'au sien. Cette réponse, à laquelle le Cherif ne s'attendoit pas, exposa celui qui la lui apporta, à toutes ses fureurs. Dans le transport de sa colere, il lui fit couper la tête, & s'avança jusqu'aux portes de la ville, où il fit passer au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouverent. Mais ayant perdu quelques soldats dans cette occasion, il se servit de ce prétexte pour lever une grande armée, & faire venir de Dara Abdala & Abdarrahaman ses deux plus jeunes fils. Il passa encore par Caçar-Quibir, & par la Province d'Azgar, pour venir près de la riviere de Subu, camper devant la ville. Cependant Muley-Zidan, envoyé de Tafilet par Hamet son pere au secours d'Oataz contre son oncle Mahamet, en vint aux mains avec les ennemis; qu'il rencontra en chemin sur les bords de la riviere de Subu; le combat fut très-sanglant, & se termina par une perte & un avantage égaux. Muley-Zidan ne put ensuite s'accorder avec Buhaçon; ainsi voyant que tant de discordes ruinoient les espérances dont il s'étoit flaté, il retourna à Tafilet auprès de son pere,

La ville de Fez étoit vivement assiégée: ses habitans dégoûtés d'un Roi malheureux, inclinoient pour l'heureux Cherif, & leurs vœux secrets sembloient hâter le succès de ses entreprises; l'extrême misere où ils étoient réduits leur faisoit souhaiter un Roi qui les fit au moins subsister; plusieurs pressés par la faim avoient déjà abandonné la vieille ville pour se rendre dans le camp des ennemis. La longueur de ce siège, commencé depuis deux ans, rendit le Prince si odieux à ses sujets, qu'ils perdirent tout le respect qu'ils avoient autrefois pour lui, & s'affranchirent de l'obéissance qui lui étoit dûe. Le Cherif alors fit un traité secret avec eux, s'approcha de la ville, & fit rompre

La ville de Fez est assiégée & prise par le Cherif Mahamet.

Tome II.

E

HENRI II.

1550.

pendant la nuit, avec des leviers & des crocs, une partie de la muraille : ce qui lui donna l'entrée dans le vieux Fez. Les habitans le reçurent avec tant d'empressement, qu'il étoit maître de la vieille ville, avant que la nouvelle en pût être portée au Palais du Roi, situé dans la nouvelle ville. Ce Prince accourut pour chasser son rival ; mais ses sujets, devenus ses ennemis, l'obligèrent bien-tôt à se retirer. Le Cherif maître du vieux Fez en donna le gouvernement à Hamu Bendeud, & retourna rejoindre son camp. Alors Buhaçon voyant le Roi irrésolu sur le parti qu'il avoit à prendre, lui conseilla de profiter de la nuit, pour se sauver avec lui à Velez ; il lui dit qu'ils pourroient y traiter sans danger avec les Chrétiens, & en obtenir des secours contre un ennemi, dont la puissance étoit pour eux-mêmes redoutable. Le Roi ne goûta point cet avis ; il aima mieux tenter de faire la paix avec Mahamet, que de fuir le péril où il étoit, en exposant sa mere, sa femme & ses enfans. Buhaçon monta à l'instant sur un excellent coureur, sortit par une porte de derriere, & prit le chemin de Velez. Oataz réduit à se rendre, envoya Lela Mahabib sa mere au Cherif, pour obtenir de lui, par ses prieres & par ses larmes, la vie & un entretien convenable à un Souverain ; ce qui lui fut accordé.

Mahamet par ces conditions devenu maître de la nouvelle ville, y mit une bonne garnison, & assigna des retraites & des pensions viageres à Oataz, & à ses fils Abu-Nacer & Muley-Çazer. Le Roi fut conduit à Maroc & ses enfans à Tarudante. Le nouveau tyran, soit pour satisfaire sa passion, soit pour insulter au Roi déthrôné, épousa sa fille : il avoit coutume de prendre tous les ans une nouvelle femme. Cependant il fit dire à son frere de sortir de Tafilet, & de se retirer à Tiguret dans la province de Zahara, parce qu'il s'étoit ligué avec Oataz. Hamet eut recours aux excuses, & lui envoya ses enfans pour en disposer. Nacer & Zidan, les deux plus âgés lui furent renvoyez, parce qu'il les craignoit : il retint seulement les deux plus jeunes, Buhaçon & Mançor, qu'il maria à deux de ses filles. Ce fourbe affectoit de faire paroître des sentimens de bonté, d'affection, & d'humanité, dans le tems même qu'il cachoit les desseins les plus pernicioeux. Cependant Abdarrahaman alla, sans perdre de tems, s'emparer de Tafilet. Le Cherif contraignit Amar seigneur de Dubudu de quitter son pays, & de se réfugier à

Melilla en Espagne, pour avoir différé sous de faux prétextes de venir, suivant les ordres du vainqueur, lui rendre l'hommage qu'il lui devoit. Il envoya ensuite ses trois fils Harran, Abdel Cader, & Abdala, à Tremezen. Mahamet gouverneur de la place la rendit sans aucune résistance. Abdala y resta, & Harran son frere en partit, comme pour faire le siège d'Orran; mais une maladie, dont il fut attaqué sur la route, renversa ce projet; on le transporta à Fez où il mourut peu de jours après.

HENRI II.
1550.

Le bruit se répandoit alors que les Turcs s'avançoient avec beaucoup de troupes, pour recouvrer la ville de Tremezen. Le Cherif fit partir Abdel Cader avec quatre mille chevaux: Abdarrahaman, qui étoit à Tafilet, eût ordre de le suivre avec le même nombre de troupes. La méfintelligence de ces deux freres leur fut également funeste; Abdarrahaman se contenta d'être spectateur du combat que livrerent les Turcs; les troupes du Cherif furent défaites; Abdel Cader perdit la vie, & Abdala fut dangereusement blessé. La perfidie d'Abdarrahaman ne resta pas impunie. Bahami fils d'Abdel Cader, touché de la mort de son pere, se plaignit à son ayeul, & n'omit aucune des circonstances qui pouvoient charger son oncle. Mahamet, comme on le croit, le fit empoisonner peu de tems après. Le Cherif, qui ne connoissoit point encore l'adversité, furieux de la mort de ses trois enfans, soupçonna le roi de Fez d'être l'auteur de la rebellion des barbares qui habitoient la province de Derenderen: sans chercher à s'en éclaircir, le pere & le fils furent les victimes innocentes de sa rage: les gouverneurs de Maroc & de Tarudante les firent étrangler par ses ordres tous deux en même-tems.

Buhaçon informé de cet événement, envoya aussi-tôt dire à Alvaro Baçan, qu'il étoit prêt de se rendre tributaire de l'Empereur Charles V. & de lui livrer la forteresse de Pennon de Velez, s'il le vouloit rétablir dans un Royaume qui appartenoit à sa maison. Le retardement de Baçan le fit changer de dessein; il équippa deux petits vaisseaux & affranchit des esclaves Chrétiens, pour les faire passer avec lui en Espagne; se conduisant cependant de maniere à faire croire qu'il se préparoit à aller à Fez, où le Cherif, informé de ses projets, le vouloit attirer, sous prétexte de quelques affaires qu'il avoit à lui communiquer;

E ij

HENRI II.
1550.

mais Buhaçon n'ayant pû réussir auprès du Gouverneur de Pennon, laissa dans la place publique le cheval sur qui il se préparoit à monter, comme pour se rendre à Fez; il entra à la faveur de la nuit dans une barque de pêcheur, qui le descendit à Melilla, où il traita avec l'archiduc Maximilien, aux conditions de lui livrer la forteresse de Pennon. Bernardin Mendose, général des galeres, fut chargé par Maximilien, de passer avec Buhaçon en Afrique. Mendose partit de Melilla le vingt-six d'Août, & fut obligé de revenir à Malaga avec le même Buhaçon, sans avoir pû engager, par les conditions les plus avantageuses, Sorognes gouverneur de Pennon, à livrer cette place à Bahaçon, qui revint à Valladolid trouver l'archiduc Maximilien. N'en ayant pû rien obtenir, il entreprit (cette année 1550.) de le suivre à Ausbourg pour y parler à l'Empereur. Le Monarque alors accablé d'affaires ne put lui accorder ce qu'il lui demandoit. Buhaçon retourna donc avec le prince Philippe en Espagne. Ayant ensuite abandonné tous les projets dont il lui avoit fait part, il en forma de nouveaux, qu'il communiqua au Roi de Portugal, avec lequel il traita; le commencement de cette entreprise fut heureux, mais la fin funeste, comme nous le verrons dans la suite.

Guerre de
Charles V. en
Afrique.

*ou Mytilene.

Les Imperiaux commencerent & terminerent cette même année la guerre d'Afrique qu'ils avoient entreprise, pour les raisons que nous allons dire. Après la mort des deux freres Horruc & Airadin¹, ces fameux pirates natifs de Metelin*, qui pendant quarante ans infesterent par leurs courses la mer de Toscane, & qui furent long-tems maîtres d'Alger², Dragut Rais³, natif d'un petit hameau de l'isle de Rhodes⁴, qui avoit servi plusieurs années sous Airadin, & qui s'étoit acquis une grande réputation par son courage & par la parfaite

¹ Barberousse I. & Barberousse II. le premier appellé Horruc au Aruch; le second nommé Airadin ou Ariadin, ou Cheredin: celui-ci succeda au royaume d'Alger à son frere aîné, qui fut défait & tué en 1518. par le marquis de Comarès général Espagnol.

² L'histoire des deux Barberouffes & de leurs exploits a été traitée fort au long & très exactement par Paul-

Jove dans le trente-quatrième livre de ses Histoires. Cette note est tirée du texte Latin: On a cru que dans le François elle auroit embarrassé la narration.

³ Rais signifie Capitaine ou Commandant.

⁴ D'autres auteurs disent qu'il étoit né dans un petit village de la Natolie, situé vis-à-vis l'Isle de Rhodes.

connoissance qu'il avoit de la navigation & des côtes de cette mer¹, n'étoit pas moins redouté qu'eux des marchands qui font le commerce d'Italie & d'Afrique. Dix ans auparavant Soliman avoit donné à Airadin Barberouffe le titre de grand Amiral de Turquie & à Dragut celui de général des Corsaires. Les ravages que ce dernier fit sur la mer de Toscane & de Sicile, les vaisseaux qu'il prit & le nombre de Chrétiens qu'il fit esclaves, déterminèrent enfin l'Empereur à charger André Doria d'armer une flotte pour donner la chasse à ce Pirate, qu'il vouloit qu'on tuât, ou qu'on prît, à quelque prix que ce fût. Dès que la flotte fut équipée, André en donna le commandement à son neveu Jannetin Doria, qui fit sa course avec tant de diligence & de succès, qu'il amena Dragut prisonnier les fers aux pieds. Il le prit avec treize galeres dans le port de Giralate², entre Calvi & Ajazzo en Corse, où il se croyoit en sûreté. On ne peut exprimer la fureur & la rage de ce vieux Corsaire, lorsqu'il se vit surpris & fait prisonnier par un jeune soldat. Jannetin l'insulta & le maltraita dans cet état, ce qui augmenta son desespoir³. Mais quatre ans après Airadin Barberouffe vint croiser sur les côtes de Provence; sa flotte approcha si près de Toulon⁴, qu'André Doria pour appaiser la fureur de ce barbare, fit consentir son neveu à recevoir la rançon de Dragut & à le mettre en liberté⁵. La honte d'avoir été pris, & le souvenir des mauvais traitemens qu'il avoit

¹ Il avoit servi dès l'âge de 12 ans sur les galeres du Grand Seigneur, d'abord Mouffe, puis Matelot, ensuite Pilote, & depuis excellent Canonier. Étant parvenu à être de part dans un brigantin de Corsaires, il eut bientôt à lui seul une galiote, avec laquelle il fit des prises considérables. Il grossit ensuite son armement & se rendit redoutable sur toute la Méditerranée. Aucun pilote Turc ne connoissoit si-bien les Îles, les ports & les rades de cette mer. Airadin le chargea de différentes expéditions, dont il s'acquitta avec succès, & après l'avoir fait passer par tous les degrés de la milice, il le fit son Lieutenant, & lui donna le commandement d'une escadre de Galeres.

² Le long des côtes de l'Île de Corse

dans la Cale de Giralate, qui forme une anse.

³ On le fit passer avec ses officiers sur la Capitane à la vue du jeune Doria, qui n'avoit pas encore de barbe. Ce vieux Corsaire transporté de rage s'écria : *Faut-il qu'à mon âge je me voye vaincu & fait prisonnier par un petit...* On prétend qu'il se servit d'un terme très injurieux & très-mal honnête, & que Jannetin irrité de son insolence lui donna plusieurs coups & le fit mettre aux fers.

⁴ Il étoit venu avec cent Galeres sur la côte de Genes.

⁵ Il avoit offert la carte blanche pour sa rançon, & on avoit toujours refusé de le mettre en liberté. Les Genoïs le renvoyèrent enfin avec des présents à l'Amiral Airadin Barberouffe.

HENRI II.

1550.

* ou Gerbe.

* ou Ruspina.

Description
du royaume
de Tunis.* Africa ou
Aphrodifia.

reçus, restèrent si profondément gravez dans son cœur, qu'il devint l'ennemi mortel & furieux de tous les chrétiens. Après la mort d'Airadin¹ les peuples de l'Isle de Gelve * & d'Es-facos * lui faciliterent l'armement de vingt-quatre brigantins, avec lesquels il vint jusqu'à Naples, mit à feu & à sang toute la côte de Calabre, & prit une galere des Chevaliers de saint Jean de Jerusalem, arrivée depuis peu de la Goulette, & qui mouilloit dans le Golfe de Puzzuolo. L'Empereur irrité de son insolence, envoya encore contre lui André Doria, qui par son ordre avoit parcouru la côte d'Afrique l'année précédente. Doria mit en fuite ce Corsaire, reduisit à leur devoir les villes de Soufa, de Monaster, de Mehedia², d'Es-facos, & de Calibia, qui s'étoient revoltées contre le roi de Tunis, & les soumit à l'obéissance de Muley Bucar son fils.

Il est à propos, avant de m'engager plus avant, de m'arrêter sur cette contrée, pour parler de son étendue de ses Isles, & des Rois qui l'ont possédée. Après la Mauritanie Tingitane dont nous avons déjà parlé, on trouve la Mauritanie Cesarienne du côté du Levant, la riviere de Suf Gemar & le royaume de Bugie, qui lui servent de bornes. Là, est la ville d'Alger, autrefois *Julia Casarea*, fameuse par son port, le plus commode qui soit dans l'Empire des Turcs, & tout ce qui compose le royaume de Tremezen; ensuite cette Région, que les anciens appelloient proprement Afrique *, s'étend jusqu'à la Cyrenaique, en tirant toujours vers l'Orient; on y voit maintenant le royaume de Tunis, divisé en quatre Provinces. La premiere est la Costentine, qui contient les villes de Col, d'Estora, de Sucaycada, de Bone ou Hipponne, dont S. Augustin étoit Evêque; de Biserte, de Costantine, qui a donné le nom à la province, de Mila, de Tifex, & de Tebeça. La seconde Province est la Tunitane; elle renferme la ville d'Utique, appelée aujourd'hui Portofarina, célèbre par la mort du

¹ Barberouffe, quoiqu'agé de plus de 80 ans passoit à Constantinople les jours & les nuits avec de belles esclaves. On le trouva mort dans son lit de ses excès. Après sa mort Soliman II. ordonna à tous les Corsaires de reconnoître Dragut pour Général, mais sans le revêtir de la dignité d'Amiral.

² Mehedia ou Mahdia, ou Elmadia, autrement Africa, connuë du tems des Romains sous le nom d'Adrumette, appelée aussi *Aphrodifium*, ville située sur la côte de Barbarie, entre Tunis & Tripoli, avec un bon port & des fortifications.

jeune Caton, les ruines de l'ancienne Carthage¹, les villes de Tunis, de Cammart, de Martia, d'Arriana, de Nebel, de Calibia, d'Hamameta, d'Eraclia, de Soufa, de Tobulba, de Monaster, de Mehedia, d'Esfacos, de Lorbus, d'Ainzamith, de Cazbat & de Caruan. La troisième Province est celle de Tripoli² : elle joint du côté du Levant la région Cyrenaique, aujourd'hui appelée Cyret ; elle contient les îles de Cherchenes ou Querquenes, & de Gelve, que les anciens nommoient l'île Lotophagis, & les villes de Zaorat, de Lepide, & de Tripoli, la capitale de tout ce pays. La contrée de Zeb, qui fait la quatrième province du royaume de Tunis, est une partie de la Numidie qui touche à la Lybie intérieure. Jamais pays n'a été exposé à tant de révolutions ; cette Province a été gouvernée par différens Princes étrangers, & habitée par diverses Nations. Les Gots, les Vandales en ont chassé les Romains ; les Arabes à leur tour en ont fait la conquête sur les Gots & les Vandales. Les villes y ont été prises & détruites, & d'autres bâties à la place. La diversité des langues, & l'orgueil des fondateurs de ces nouvelles villes, ont causé un si grand changement dans les noms anciens, qu'il seroit inutile d'en vouloir faire une recherche exacte.

Les Carthaginois ont été les premiers maîtres de tout ce pays ; les Romains l'ont possédé après eux : les Vandales, leurs successeurs, en ont été chassés par les Arabes Mahometans. Mais vers l'année 1370, un certain Abdelchit, qui avoit scû par un dehors de piété s'accréditer chez les Arabes, se révolta contre Caim Adam, Caliphe de Caruan. Le crédit qu'il s'étoit acquis n'empêcha pas les Arabes de le tuer par les ordres de Caim. Il laissa deux enfans, l'un fut roi de Bugie, & l'autre de Tunis. Ces deux frères, pour se maintenir dans leurs États & trouver des secours dans leurs besoins, se rendirent tributaires de Joseph Texif, dont nous avons parlé, & des Almoravides ses successeurs, qui furent chassés de l'empire d'Afrique par les Almohadas. Jacob Almançor s'empara alors du royaume de Tunis, & en dépouilla les successeurs d'Abdelchit.

La fameuse bataille de las Navas de Tolosa, ayant affoibli

¹ Il y a maintenant une tour en ce lieu, appelée par les Chrétiens *Roca de Mastinaces*, & par les Africains *Al-menara*.

² La province de Tripoli est aujourd'hui un Royaume séparé de celui de Tunis.

HENRI II.

1550.

les forces des Almohadas, les Arabes rentrèrent dans le royaume de Tunis, & réduisirent celui qui gouvernoit la ville, au nom du roi de Maroc, à chercher du secours dans des pays fort éloignés. Il en reçut enfin d'Abdul Hedi de Seville, qui sortit du port de Carthagene avec vingt vaisseaux chargés d'un grand nombre de gens de guerre. A son arrivée à Tunis, il employa toute sa prudence & son adresse à faire la paix avec les Arabes. Cette Nation, qui ravageoit sans cesse le pays, accepta enfin la paix, au moyen d'un tribut léger, qui leur a toujours été depuis payé par les rois de Tunis. Abdul Hedi qui avoit habilement négocié cette paix, profita de la ruine des Almohadas, pour s'emparer lui-même de ce Royaume. Zacharie son fils & son successeur, après avoir fait la guerre aux Beni Merinis avec beaucoup de succès, tourna toutes ses forces contre les peuples de Numidie & de Tripoli. La victoire qui accompagna toujours ses armes, lui donna lieu d'acquiescer de grandes richesses, qu'il laissa à son fils Abu Ferez, qui saisit l'occasion des troubles qui s'élevèrent entre les rois de Fez, de Tremezen & de Maroc, pour chasser les Beni-de-Zeyenes du royaume de Tremezen, qu'ils possédoient depuis long-tems. Après cette expédition il fit la paix avec le roi de Fez, & mérita le nom de roi d'Afrique, qui lui fut donné. Hufmen son fils monta sur le trône après lui, & fut le digne héritier du sceptre, de la fortune & des richesses d'un pere qui avoit régné si glorieusement. Après sa mort les Merinis recouvrèrent encore l'Empire d'Afrique, qu'ils étendirent jusqu'au cap de Mesurata*. Les petits-fils d'Hufmen, retirés dans les montagnes & dans les déserts, attendoient le moment favorable pour remonter sur le trône de leurs ayeux. L'un d'eux, nommé Muley Bula-Bez, fut vaincu & pris prisonnier dans une grande bataille, par Abu Henun roi de Fez; Abu Celeni son fils qui lui succéda, rendit généreusement la liberté à Muley Bula-Bez, qui recouvra le royaume de Tunis, auquel il réunit Tripoly, & toutes les autres provinces qui en dépendoient.

Appellé par
les anciens,
Sepulchra ou
*Ara Philanor-
um*, dit Mar-
moi.

Depuis son regne, l'ordre de la succession a été interrompu dans cette famille, par les massacres assez fréquens chez cette nation. Après que trente-cinq Rois eurent régné pendant quatre cens dix ans, le Royaume passa à Mahamet, pere de Muley-

Muley-Hassen, dont nous avons parlé. Celui-ci pour régner, commit le plus grand des crimes, & répandit le sang de tous ses freres. Barberousse chargé, pour ainsi dire, de la vengeance divine, le détrôna; mais l'Empereur le rétablit dans la suite. Ce n'étoit pas assez pour expier le crime de Muley-Hassen, d'avoir été une fois détrôné; il le fut encore une seconde fois par Hamida son fils, qui lui fit crever les yeux. Ce fut lui qui en l'année 1548. après la bataille gagnée sur l'électeur de Saxe, vint trouver l'empereur Charle V. à Ausbourg, pour lui demander vengeance de ce crime énorme. Ce Monarque, qui avoit passé en Afrique, à dessein seulement d'en chasser Barberousse, & de faire élever une forteresse à l'entrée de la Baye ou Lac de Tunis, afin de rendre libre la mer de Sicile, & la garantir des courses des Pirates, plaignit beaucoup le sort de ce malheureux Prince, & lui représenta qu'il ne pouvoit alors lui donner de secours; il l'exhorta à se retirer en Sicile, lui assigna une pension proportionnée à son rang, & lui promit qu'aussi-tôt que ses Etats seroient tranquilles, il le seconderoit dans la vengeance qu'il prétendoit tirer de son fils.

Dragut, qui jugeoit ces dissensions domestiques propres à l'exécution de ses desseins, crut devoir profiter d'une si belle occasion. Il résolut donc de s'emparer de Mehedia, qu'il regardoit comme une retraite aussi assurée pour sa personne, qu'avantageuse pour son parti. La ruse qu'il employa pour s'en emparer n'ayant pas réussi, il eut recours à la force & à une perfidie digne d'un Corsaire. On lui apprit dans l'isle de Gelve¹, où il passoit l'hiver, que les habitans de Mehedia avoient secoué le joug du Roi de Tunis, pour former une République, & qu'ils étoient si peu disposés à se mettre sous la protection du prince de Carvan, qui n'avoit épargné ni les artifices, ni les offres avantageuses pour les gagner, qu'ils avoient au contraire chassé le corsaire Hassen-Gelbi, envoyé par Soliman, sur le soupçon qu'il n'avoit fait bâtir un Fort, que pour

HENRI II.
1550.

Siege & prise de Mehedia par Dragut.

¹ Ou l'isle des Gerbes, proche la sortie du golfe de Capes; elle est du royaume de Tunis. Elle n'est séparée de la terre ferme que par un fort petit espace qu'on passe à pié quand la mer est basse, & sur un pont de bois, lorsqu'elle est fort haute. Elle a environ

dix-huit milles de tour avec une petite ville du même nom. Ptolomée lui donne le nom de *Lotophagitis*, Polybe celui de *Myrmex*, Strabon & Plin ce lui de *Meninx*. Les Arabes l'appellent *Zerbi*, les Espagnols la nomment *los Gelves*.

HENRI II.
1550.

se rendre maître de leur ville. Dragut partit au mois de Février de cette année, de l'isle de Gelve. Les mouvemens & les séditions qu'il excita parmi les peuples de Soufa, de Monaster, & de Tabula, lui faciliterent les moyens de s'emparer de ces villes. Il chassa aussi Budcar le plus jeune des fils de Muley-Hassen, qu'André Doria, comme nous l'avons dit, avoit rétabli l'année précédente. Enfin tout sembloit favoriser ses projets, & il étoit déjà fort près de Mehedia.

* Autrement
Abraham ou
Hebraim.

Avant que de rien tenter, il s'adressa à Brahem * Embarc son intime ami, fort accredité parmi les habitans, pour les sonder, & sçavoir s'ils le voudroient recevoir dans leur ville, & y donner retraite à ses navires : il lui représenta qu'il la garantiroit des incursions des ennemis, & que dans peu elle deviendroit riche & puissante. Brahem obtint des habitans qu'on donneroit audience à Dragut, dans une assemblée des principaux de la ville. Dragut y fut admis, & fit une harangue adroite & séduisante; mais l'exemple recent de Muley-Hassen la rendit inutile : les habitans le remercierent des bonnes intentions qu'il avoit, & lui accorderent la liberté de mouiller ses vaisseaux en rade, à condition qu'il ne feroit entrer aucun Turc dans la ville. Le Corsaire frustré de ses espérances, résolut d'employer également la ruse & la force : il partit d'Esfacos, & secondé de Brahem, il s'approcha de cette partie de la ville qui domine sur le port, entre le Levant & le Midi, suivant la permission qu'il en avoit obtenuë; il mit ensuite quatre cens Turcs à terre; les fit entrer dans la ville, se saisit de quelques Tours voisines, & fit en même tems sonner les trompettes, comme s'il eut remporté une victoire. Les habitans, qui d'abord s'étoient défendus avec valeur, prirent l'épouvante; le nombre de leurs gens étendus sur la place, & celui des ennemis qui augmentoit, les effrayèrent, & ralentirent leur ardeur. Dès qu'ils virent Brahem même soutenir Dragut, ils mirent bas les armes, se rendirent, & reçurent pour maître celui qu'ils avoient refusé pour citoyen. La citadelle lui fut aussi-tôt livrée; il donna ensuite ses ordres, suivant la conjoncture, & mit la ville sous la garde de quatre cens Turcs commandez par Hez Rais son parent. Pour payer la perfidie de Brahem par une plus grande, il ordonna à Hez Rais de le faire mourir, se persuadant qu'un homme capable de trahir sa patrie, à laquelle il étoit obligé,

Dragut se
rend maître
de Mehedia.

étoit à craindre pour lui, à qui il étoit bien moins redevable. Dragut après avoir donné cet ordre, partit, & emmena avec lui les principaux habitans, pour lui servir d'otages.

Le bruit de cette conquête fut aussi-tôt répandu ; André Doria considerant de quelle importance étoit cette ville pour les progrès de Dragut en Afrique, & en jugeant par la seule retraite qu'il avoit eüe dans l'isle de Gelve & dans les lieux voisins, qui l'avoit mis à portée de désoler les Chrétiens, résolut de s'opposer promptement aux desseins d'un Corsaire si formidable. Pour y réussir, il fit embarquer mille Espagnols, que Ferdinand de Gonzague lui avoit envoyez sous la conduite de Ferdinand Lopes Portugais, & partit de Genes pour se rendre à Naples ; le grand Duc lui donna en passant à Livourne, trois galeres commandées par Giordano des Ursins ; il en prit trois autres à Civita Vecchia, conduites par Charles Sforce, qui lui furent accordées par le Pape. A son arrivée à Naples, huit cens Espagnols, sous les ordres de D. Garcie de Tolede, fils du Viceroy de Naples, se joignirent à ses troupes, & il prit le chemin de Palerme. D. Juan de Vega Viceroy de Sicile, qui ne sçavoit pas encore la cause de ces préparatifs, lui donna cinq cens Espagnols des garnisons de Cefalu, & de Termini, qu'il fit embarquer sur cinq galeres sous la conduite d'Alvarez son fils, à qui il donna ordre de partir, accompagné de Budcar fils du Roi de Tunis, avec quatre vaisseaux de Malthe commandés par le Chevalier de la Sangle. André Doria, encore incertain de ce qu'il avoit à faire, ne voulut rien regler que sur les lieux, & qu'il n'eût conféré avec Louis Perez de Vargas gouverneur de la Goulette. Il mit donc à la voile & se rendit à Trapani. Delà il vint avec toute sa flotte jeter l'ancre à l'isle de Favigliana, où il assambla tous les chefs

HENRI II.

1550.

André Doria s'oppose aux conquêtes de Dragut.

1 Claude de la Sangle de la langue de France, fut grand Hospitalier, & dans la suite grand Maître de l'Ordre. Il employa des sommes considérables à fortifier l'isle de Malthe, & mourut en 1557.

2 C'est un Fort situé entre la mer Méditerranée & le lac ou baye de Tunis. Ce n'étoit autrefois qu'une tour carrée, à l'entrée du canal par où la mer entre dans le lac, & qui est si étroit qu'une galere y peut à peine pas-

ser. Charles V. fortifia cette place en 1535. C'est aujourd'hui une petite ville. Le lac a environ trois lieues de long sur deux de large. Comme ce lac est tout rempli de bancs de sable, on n'y passe qu'avec des barques en suivant le courant de l'eau. Ce Fort de la Goulette fait route la sûreté de la ville de Tunis, qui d'ailleurs n'est point fortifiée. Les Turcs reprirent la Goulette en 1574.

F ij

HENRI II.

1550.

pour délibérer sur les affaires présentes. Il commença par proposer, s'il étoit plus expédient d'attaquer promptement Mehedia, ou de poursuivre Dragut; le Chevalier de la Sangle fut d'avis qu'on se servit des quinze galeres avec lesquelles Bernardin de Mendose gardoit la côte d'Espagne contre les pirates, & qu'on les distribuât sur les côtes de Catalogne, de Sardaigne & d'Afrique; que ces mesures pourroient procurer la prise de Dragut; que si l'on n'y réussissoit pas, on se détermineroit à faire le siège de Mehedia. Cigala au contraire disoit que l'on ne pouvoit trop tôt en tenter l'entreprise; que la puissance du nouveau Souverain n'étant pas encore bien établie, il prévoyoit que les habitans se révolteroient à la vûe de leur flotte, & qu'il leur seroit facile de prendre cette ville. Mario Centurione lieutenant de Doria, fut d'avis qu'on ne décidât rien, sans avoir consulté Vargas sur l'état des affaires de Dragut & de Mehedia. André Doria n'avoit d'autre intention, en convoquant cette assemblée, que de faire honneur aux Chefs; il n'avoit nulle envie de suivre leurs conseils, pour l'exécution de ses desseins.

La flotte après avoir été long-tems battuë par la tempête; arriva enfin au Cap Bon. Là est une plage qui s'étend depuis la riviere de Hued-il-Barbar jusqu'à la ville de Bone vers le levant; elle avance ensuite un peu au dedans des terres, en se recourbant vers les marais de Guad-il-Barbar, d'où elle s'approche de la mer, pour former le cap Zaffran. La ville d'Utique, aujourd'hui Porto-Farina, est sur la droite: dans le lieu le plus enfoncé du golfe la riviere de Bugrada entre dans la mer au-delà de Biserte. On voit entre cette riviere & celle de Catada des ruines de la superbe Carthage, malheureuse rivale de Rome. De cet endroit, où le rivage semble se retirer toujours vers l'Orient, on découvre l'ancien port des Carthaginois, qui a environ sept lieues de circuit, & à peu près deux de longueur, & autant de largeur. La ville de Tunis, capitale de la province, est bâtie à l'entrée de ce port; les deux rivages s'approchent ensuite l'un de l'autre, & forment une espee d'anse ou de gueule, qui se termine en une gorge étroite. C'est-là que l'Empereur avoit fait construire, quinze ans auparavant¹, une forteresse appellée la

¹ En 1535. comme il est marqué ci-dessus.

Goulette , qui a été depuis prise & détruite par les Turcs. De l'autre côté du rivage , en avançant toujours vers le Levant , on voit le Cap Bon , qui contient la ville de Calibia , & plus avant sont celles de Mahameta , de Soufa , de Mehedia , & d'Esfacos , qui domine sur les isles Coniglieres ; en se retirant on découvre Cherchene ou Cercenna , & Cercinitis , anciennement jointes par un pont ; ensuite l'isle de Gelve & toutes les autres Isles de la petite Syrte , & la riviere de Triton qui borne cette contrée.

La flotte arrivée , & arrêtée au Cap Bon par les vents contraires , ne pouvoit faire voile jusqu'à la Goulette , comme on l'avoit projeté. Les soldats qu'on mit à terre pour soutenir ceux qu'on avoit envoyez faire aiguade , prirent & pillèrent la ville de Calibia bâtie sur un lieu élevé & voisin de la mer , où il y avoit de fort bons puits d'eau vive. De là ils furent portez aux Isles Coniglieres ¹ où la tempête les obligea de rester deux jours. Ils arriverent enfin devant la ville de Mehedia. Les Chefs , après en avoir examiné de près l'affiète , & de loin toute la côte , furent obligez de se retirer , ne pouvant résister au feu de la place. Ils délibérerent alors entr'eux s'il étoit à propos de l'attaquer : la plupart étoient d'avis qu'il n'y avoit pas à balancer , & qu'il étoit aisé de l'emporter , quoique bien munie de toute maniere , & entourée , de bonnes murailles & d'un large fossé : On devoit , disoient-ils , faire attention que deux cens Turcs ne suffisoient pas pour garder un lieu si spacieux ; ils ajoûtoient que les habitans étant divisez , il falloit profiter des conjonctures pour battre la place , sans donner le tems à la garnison de se reconnoître ; que n'étant point assez nombreuse pour résister , & que soupçonnant la fidélité des habitans , il étoit à présumer qu'elle se retireroit , ou du moins qu'elle se rendroit , après une legere résistance. Mais D. Berenger de Requesens , grand Amiral de Sicile , qui ne pouvoit disputer à D. Juan de Vega , à cause de sa dignité de Vice-roi de ce Royaume , le commandement des troupes , si on les débarquoit , exposa toutes les difficultez de cette entreprise , en sorte qu'il fut décidé qu'on ne feroit rien , sans avoir consulté Vega , & sans avoir

HENRI II.
1550.

¹ Ce sont cinq petites Isles de la mer de Barbarie , entre les côtes de Sicile , de Malthe & du Royaume de

Tunis , vers le golfe de Mahometa. On les appelloit anciennement *Phanicon insula* , *Pelagia* , *Tatichæ*.

HENRI II.

1550.

Prise de
Monastir par
les Chrétiens.

auparavant reçu un renfort de troupes. La flotte qui manqua alors d'eau douce, prit la route de Monastir, où il y a d'excellentes eaux & en quantité. Les Chefs, qui connoissoient la commodité & la sûreté de son port, se déterminèrent à ne rien négliger pour s'en emparer. Les soldats débarquèrent, & on les fit marcher droit à la ville. Le premier escadron, commandé par D. Alvare de Vega, étoit soutenu par D. Garcie de Toledo, avec les troupes qu'il avoit amenées de Naples. Ils firent faire alte, suivant les ordres d'André Doria, qui étoit resté sur la flotte, & attendirent que les habitans se rendissent, ainsi qu'ils l'avoient fait espérer. Alors les soldats, qui les voyoient fuir par la porte opposée à celle qu'ils alloient attaquer, impatiens de ce qu'on ne donnoit ni signal ni ordre, quitterent leurs rangs pour courir aux murailles. Les uns les escaladerent aidés de leurs piques, & d'autres se prirent où ils purent; enfin ils entrèrent dans la ville & la mirent au pillage. On prit trois cens habitans: le reste se refugia dans le château, qui fut aussi-tôt investi par D. Alvare; le lendemain ce château se rendit, après avoir été battu du canon des navires, & de celui qui avoit été conduit sur des charrettes devant la place. Les soldats qui se signalerent le plus en cette attaque, furent ceux d'Antoine Doria, qui planterent leurs drapeaux jusque sur les murailles; il y eut six cens habitans faits prisonniers, & tous ceux qui firent résistance furent tués. Les plus considérables d'entre les chrétiens qui y périrent, furent François de Mendose, chevalier de l'Ordre de St. Jean de Jerusalem, Diego Ruis, Navarreto & Gerro. La flotte de Sicile fut endommagée par des canons mal fondus qui creverent; une galere coula à fond, mais on eut heureusement le tems de sauver sa chiourme & tout le reste de son équipage; une autre eut une partie de sa proue emportée, & son fond de calle fort maltraité. André Doria ne croyant pas une garnison nécessaire dans cette ville, qui avoit perdu presque tous ses habitans, & dont la citadelle avoit été détruite, fit voile droit à la Goulette, où les vents contraires l'avoient empêché d'aborder auparavant. Il y conféra avec Vargas qui en étoit le Gouverneur, & qui l'affermir dans le dessein d'assiéger Mehedia. D. Ferdinand de Vega, qui étoit venu avec lui, partit à sa sollicitation, pour aller informer le vice-roi de Sicile son pere, des

sentimens des Chefs de l'armée, & pour le prier d'ordonner du nombre des soldats & de tout ce qui étoit nécessaire pour cette expedition, & l'exhorter de sa part à venir lui-même. D. Garcie de Toledé, qui aspiroit au commandement de l'armée de terre, partit aussi pour Naples. Lorsque ces deux officiers furent arrivés au Cap de Marsalo, l'un prit le chemin de Palerme, & l'autre celui de Naples.

HENRI II.
1550.

Cependant André Doria, par les conseils de Budcar, envoya sommer les habitans de Soufa-de se rendre, & leur fit annoncer que l'Empereur désiroit qu'ils reconnussent pour leur seigneur Budcar fils de Muley Hassen, qui étoit sur leur flotte. Ils ne balancerent pas à le recevoir, & chasserent le vaillant Hali, qui suivi d'un petit nombre de soldats, se jeta dans Mehedia, dont il retarda la prise par sa bravoure & son habileté. Le vice-roi de Sicile, instruit par son fils du dessein d'André Doria, vouloit commencer par la conquête de l'isle de Gelve. Ayant été nommé par l'Empereur pour commander dans cette expedition, il prétendoit qu'on ne devoit point faire de descente en Afrique, jusqu'à ce qu'on fût muni de toutes les provisions nécessaires. Cependant les sentimens des Chefs opposés au sien, & la crainte qu'un trop long délai ne donnât à Dragut le tems de fortifier Mehedia, qui n'étoit déjà que trop forte par sa situation, & de rendre cette ville imprenable, lui firent ouvrir les yeux; il fit tout ce qu'il put de provisions dans le peu de tems qu'il avoit, donna ses ordres pour l'embarquement de trois cens Espagnols & de cent Grecs, & résolut enfin de s'embarquer lui-même : résolution qu'il avoit dissimulée jusqu'alors.

Dom Garcie fut bien surpris de ce départ du Vice-Roi; le commandement dont il s'étoit flaté, l'avoit engagé à faire de grands préparatifs; & le désir de venger la mort de son oncle D. Garcie, tué trente-neuf ans auparavant dans la guerre de Gelve, sous le roi Ferdinand, lui avoit fait prendre le parti de tirer presque tous les soldats des garnisons du royaume de Naples. Son but étoit d'aller en Afrique, sans passer par la Sicile, afin d'y terminer la guerre, s'il lui étoit possible, avant que le Vice-roi en pût être instruit. Mais il fut si vivement pressé par Berenger de Requesens, & par François de Guimeran, qui étoient

1 Comme fils du Viceroy de Naples, qui devoit envoyer des troupes

tirées de ce Royaume pour cette expedition.

HENRI II.
1550.

avec lui, d'aller trouver D. Juan de Vega, avant qu'il tentât de rien tenter, qu'il abandonna ses idées, & prit malgré lui le chemin de Trapani¹. André Doria qui avoit des provisions à faire pour le siège, & qui vouloit que les Africains crussent qu'il partoît, afin que cette idée les rendit moins précautionnez, étoit venu à Trapani trois jours auparavant. Son projet, quoique conduit avec grande prudence, fut exécuté à contretems, comme l'événement le fit connoître.

Trois vaisseaux d'Egypte, chargés de vivres & de soldats; aborderent à Mehedia. Par ce nouveau secours la garnison se trouva composée de six cens Turcs, qui mirent aux fers les habitans qui leur étoient suspects; tous les autres concoururent unanimement à la défense de leur ville. D. Juan de Vega n'avoit alors plus rien à préparer pour son embarquement; il n'étoit occupé que de la crainte des troubles que son absence pourroit exciter en Sicile; il craignoit aussi le refroidissement du zèle que Dom Garcie avoit fait éclater pour cette entreprise, s'il étoit frustré de l'esperance de commander en Chef; mais d'un autre côté, il vouloit conférer avec André Doria; au sujet de cette guerre, ce qu'il n'avoit point encore fait. Enfin il publia le dessein qu'il tenoit caché depuis longtems, de passer en Afrique, & remit à D. Ferdinand de Vega son fils, l'autorité du gouvernement, & le soin des affaires dans l'intervalle de son absence. Le 21. de Juin, sur le soir, il partit de Palerme avec Muley-Hassen, & se rendit en deux jours à Trapani, où il trouva André Doria avec Dom Garcie arrivé de Naples depuis trois jours. Dom Garcie, sans marquer aucun mécontentement, rendit à Vega tous les respects dûs à un Commandant Général, & lui obéit pendant toute cette guerre. Ils partirent de-là & prirent la route de la Favagnana. Ils arriverent le lendemain vers le midi à l'isle de Pantalarée², & se rendirent ensuite devant Mehedia.

Aussitôt qu'on eut jetté l'ancre, le Viceroy alla rendre visite

¹ Ville & port de Sicile dans la province de Mazare: les Latins l'appelloient *Drapanum*. Il y a le Trapani Vecchio, bourg à deux lieues de là, & qui à ce qu'on prétend, portoit anciennement le nom d'Erix, ainsi que la montagne appelée aujourd'hui le mont de

Trapani.

² Cette Ile dépendoit autrefois du royaume de Tunis, & dépend aujourd'hui du royaume de Sicile. La maison du Requetens en jouit, à titre de Principauté, sous la souveraineté de l'Empereur.

à André Doria. Le commandement occasionna d'abord un combat de civilité & de modestie entre ces deux Généraux; l'un & l'autre se deffendoient de l'accepter. Cependant D. Juan de Vega, qui ne résistoit qu'en apparence, se laissa vaincre sans peine, & consentit à recueillir les avis des Chefs, qui tous approuverent le siège de Mehedia. Antoine Doria ajouta, qu'avant d'approcher de la place, & d'ouvrir la tranchée, il lui sembloit nécessaire d'élever quelques Forts sur le rivage, pour soutenir les convois & mettre en sûreté toutes les provisions de l'armée.

Mehedia, bâtie sur un roc bas & plat, est presque toute environnée de la mer, qui y est si basse en plusieurs endroits, que les galeres ont peine à aborder. Sa muraille, du côté de la terre, a deux cens trente pas de longueur, & est flanquée de tours & de bastions. Elle est commandée par une colline, dont la pente est douce du côté du Septentrion, mais roide & escarpée du côté du midi. Les Turcs de la garnison n'avoient pas manqué d'occuper cette colline. Les Chrétiens résolurent d'abord de s'emparer promptement de ce poste, qui devoit les mettre à couvert des incursions des ennemis, & empêcher les convois & tous les secours d'entrer dans la Ville. Aussi-tôt que les Forts dont nous avons parlé, furent achevés, Ozorio de Quignones attaqua la colline, & s'en rendit maître sans effort. Ce petit avantage fut accompagné d'un autre. Quelques Numides étant venus au camp, demander si le roi de Tunis étoit sur les galeres, ils obtinrent du Viceroi & d'André Doria la permission de lui parler. Ce Prince, après leur avoir donné audience, apprit à Doria que ces Numides avoient envie de le servir, & qu'ils avoient une troupe de cent Cavaliers peu éloignée du camp, & disposée à le venir trouver dans le même dessein; elle étoit commandée par une femme d'une vertu, d'un genie, & d'une prudence si rares, qu'elle étoit estimée & adorée de tous les soldats, qui après la mort de son mari l'avoient d'eux-mêmes reconnuë pour leur Chef, & lui obéissoient comme à leur Capitaine.

Pendant le siège, les Imperiaux n'eurent qu'à se louer des bons services & des vivres qu'ils reçurent en abondance des Numides. On commença alors à amener le canon : deux batteries de neuf pieces chacune furent dressées, l'une au pied de

Tome II.

G

Siege de
Mehedia, par
André Doria
& D. Juan de
Vega.

HENRI II. la colline, proche du camp, à trois cens cinquante pas de la Ville, & l'autre à deux cens cinquante, du côté de cette partie de la muraille qui étoit près de la mer vers le Levant. Dom Garcie, chargé de conduire les travaux, avoit fait faire une ligne depuis le bas de la colline jusqu'en haut, à la faveur de laquelle les soldats pouvoient communiquer ensemble sans danger, & recevoir toutes les munitions dont ils avoient besoin. Le Viceroi voyant que l'on avoit tiré longtems & inutilement contre la muraille, dont la solidité étoit encore fortifiée par un terre-plein, fit cesser les batteries, & crut devoir attendre, pour les faire recommencer avec encore plus de vivacité, qu'il se fût mis en état de le faire, par de nouveaux ouvrages & par les secours qu'il eseroit. L'abondance des vivres l'assuroit de la perseverance de ses soldats; & il n'avoit point à craindre la désertion; il pouvoit d'ailleurs compter que les Maures, ennemis mortels des Turcs, lui étoient attachés pour toute la campagne, surtout après la déroutte de Dragut, qui lorsque la ville de Monaster eut été prise, avoit été abandonné de la plus grande partie de ses gens, & depuis en avoit encore perdu environ quatre cens dans la Sardaigne.

Le jour destiné à recommencer l'attaque étant arrivé, un jeune garçon natif de Messine, qui s'étoit enfui de la ville assiégée, vint avertir le Viceroi que la muraille qui étoit détruite & prête à tomber par dehors, n'étoit point endommagée par dedans; que les Turcs avoient creusé au pied un fossé large & profond, où ils avoient mis de longues planches percées de grands cloux, & des pieux très-pointus, avec des chaufsetrappes, pour faire périr tous ceux qui voudroient y descendre; que ce fossé étoit d'ailleurs couvert de planches fort minces, & si bien revêtues de gazon, que le soldat qui iroit à l'assaut y seroit trompé. Il ajouta qu'ils avoient fait plusieurs mines, préparé des feux d'artifice, placé du canon des deux côtés du fossé; enfin que tout étoit ordonné de maniere, que ceux qui pourroient se garentir du piège seroient nécessairement consumés par les flammes, ou criblés par l'artillerie. Cet avis, comme s'il eût été envoyé par Dieu même, fit abandonner le dessein que l'on avoit formé de donner l'assaut: les Chefs résolurent seulement de s'emparer de quelques Tours, principalement de celle qui étoit au Couchant. Pour cet effet, on choisit

un nombre d'officiers & de soldats , qui pendant la nuit devoient l'attaquer par escalade. Dans cette malheureuse entreprise on perdit beaucoup de monde : les têtes de soixante Chrétiens , qui restèrent sur la place , furent élevées sur des piques à la vûe de notre camp , & servirent de trophée aux Turcs. Ensuite de l'avis unanime de tous les Chefs de l'armée , il fut arrêté , qu'on feroit des mines , qu'on répareroit les batteries , & les machines , & qu'enfin l'on se mettroit en état de battre la muraille en brèche.

Avant que d'exécuter ce nouveau projet , on envoya quatre galeres à la Goulette , & deux en Sicile , pour y charger de la poudre & des boulets ; & les soldats blessés furent transportés à Trapani. On fit ensuite partir cinq autres galeres , pour aller à Naples embarquer trois cens soldats destinés pour l'Afrique. Peu de tems après Marco Centurione alla en Sicile avec seize Flûtes , afin de poursuivre & tâcher de prendre Dragut , qui avoit , disoit-on , paru entre le cap Passaro & celui de Faro. Muley-Hassen accablé de tristesse & ennuyé de cette longue guerre , tomba alors dangereusement malade , & mourut âgé de soixante & six ans , après avoir respiré la vengeance jusqu'au dernier soupir. Son corps fut porté , par l'ordre de Budcar son fils , à Caruan , & mis dans le tombeau de ses ancêtres. Mahomet fils de Botuibe & petit-fils de Cedi Arse , regnoit alors à Caruan. Il haïssoit aussi mortellement les Turcs & le parricide Muley Hamida , qu'il aimoit tendrement D. Perez de Vargas gouverneur de la Goulette ; il lui fit proposer par Mahomet Beucin , de la famille des Cherifs , d'unir ses forces aux siennes contre le Turc , leur ennemi commun , aux conditions que les Chrétiens lui donneroient du secours contre Hamida : pour gage de leur foi , il demandoit les villes de Monaster & de Soufa , abandonnées par Budcar qui n'avoit pû les défendre , & qu'en cas qu'il arrivât que Budcar fût remis en possession de ses Etats , il auroit néanmoins pendant sa vie la jouissance de ces deux villes , dont il feroit hommage à l'Empereur.

Ces conditions furent acceptées ; mais le roi de Caruan , qui souhaitoit voir l'issue de cette guerre , ne parut pas fort empressé à signer le traité ; il auroit voulu , avant de s'engager , que Dragut , qu'on disoit faire tous ses efforts pour secourir Medhia , eût été battu & chassé par les Impériaux. Ce Corsaire ,

G ij

 HENRI II.
1550.

Mort de Muley Hassen.

HENRI II.

1550.

depuis la perte de Monaster & de Soufa, & depuis sa défaite en Sardaigne, ayant été informé que les Chrétiens continuoient avec vigueur le siège de Mehedia, étoit sorti de Gelve le 20 de Juillet avec sept flûtes & quatre brigantins, chargés de douze cens hommes d'élite, partie Turcs & partie Africains, pour les joindre aux deux mille Maures qu'il avoit levés auparavant dans le voisinage de Capes & dans Capes même, ville éloignée de soixante lieues de Mehedia. Avec ces troupes étant abordé au port de Sfax, près de la rivière de Triton, il y fit son débarquement. Des émissaires du roi de Caruan eurent alors un entretien avec lui auprès de Marnabe, & eurent soin de rendre compte à leur maître de ce qu'ils avoient pu entrevoir de ses desseins. Ce fut pour cela que ce Prince, dans l'incertitude de l'événement, n'écrivit point aux Impériaux; il s'excusa en même tems auprès de Dragut, qui lui demandoit du secours contre l'ennemi commun.

Dragut vient
au secours de
Mehedia, &
est défait.

Dragut informé que le jour de la Fête de Saint Jacques devoit être celui de l'assaut, s'étoit préparé à surprendre le camp par derrière, & avoit fait avertir les assiégés de faire une sortie de leur côté, pour envelopper les Chrétiens & les tailler en pièces. Ce projet n'eut point son exécution; l'assaut fut différé, parce qu'avant de le donner, on étoit convenu de faire des mines, & d'élever des galeries; il falloit outre cela faire des palissades. Le 25 Juillet, jour de la fête de S. Jacques, le Viceroy alla lui-même à la forêt faire couper du bois; & quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de l'arrivée de Dragut, la crainte néanmoins de tomber entre les mains de certains Africains, qui infestoient le pays par leurs brigandages, l'engagea à prendre sept cens soldats d'élite, avec lesquels il partit sur le milieu du jour, & qu'il partagea en trois corps. Le premier, composé d'arquebusiers, étoit conduit par D. Perez de Vargas & Hernan Lobo. Le second étoit destiné pour couper le bois & le transporter au camp; & cette troupe étoit au milieu des deux autres, avec les goudats & les valets d'armée; il se réserva le troisième corps qui formoit l'arrière-garde. Sa troupe ainsi disposée marchoit vers le bois, lorsqu'on vint lui dire que les ennemis paroissoient avec plus de troupes qu'il n'en avoit. Cette nouvelle ne l'empêcha pas d'avancer & d'arriver sur le lieu. Ses gens ne faisoient encore que commencer à couper du

bois, lorsqu'ils apperçurent du haut de la colline à main gauche un corps d'Africains, qui paroissoit être de plus de deux mille cinq cens hommes, & à la droite un détachement de cent cinquante chevaux, suivis d'un nombre considerable de fantassins. Le Viceroi anima alors ses soldats à se bien défendre; il mit à la tête ses arquebusiers, qui repoussèrent vigoureusement l'ennemi. Ceux qui étoient à l'aile droite, commandés par D. Perez de Vargas, combattirent aussi avec beaucoup de valeur; mais leur nombre inferieur à celui des ennemis étoit prêt de succomber, lorsque le Viceroi arriva. Encouragés par sa présence, ils chargerent l'ennemi avec fureur, & lui arracherent une victoire qu'il croyoit déjà certaine. Malgré les ordres du Général, Perez emporté par l'ardeur du combat & par son zele, les poursuivit, pour sauver un Enseigne, nommé Palomares, du péril où il le voyoit: dans cette occasion il fut tué d'un coup d'arquebuse par des soldats de l'isle de Gelve, que Dragut avoit mis en embuscade. Les Turcs qui le virent tomber, & qui crurent, à ses habits & à l'éclat de ses armes, que c'étoit le Viceroi, reprirent courage. L'un & l'autre parti, rassemblé autour du mort, se battit avec plus de chaleur qu'il n'avoit encore fait; mais par la valeur de François Amador officier général, on retira le corps de D. Perez de Vargas; un grand nombre des ennemis resta sur le champ de bataille & le reste prit la fuite. Il y eut dans cette rencontre cent quatre-vingt Turcs tués & trois cens blessés; il y périt soixante & dix Chrétiens, & quatre-vingt deux furent blessés.

Après cette victoire, remportée par une grace particuliere du Ciel, le Viceroi retourna au camp, très-touché de la perte du Gouverneur de la Goulette. Il rencontra D. Garcie, qui venoit un peu tard à son secours: il apprit de lui que les alliés avoient fait une sortie, suivant le projet de Dragut, qui s'entendoit avec eux, & qu'ils avoient été forcés, par la maniere dont on les avoit reçus, de rentrer dans la ville. Dragut après cette défaite voyant que tous ses gens le quittoient, & que ses allies l'avoient abandonné, reprit le chemin de ses vaisseaux; sa retraite eut tout l'air d'une fuite. Il s'embarqua & fit voile vers l'isle de Gelve, avec les navires qui lui restoient, résolu de ne point quitter cette isle, & d'attendre pour se remettre en mer, qu'il eût des nouvelles de ce qui se

HENRI II.
1550.

HENRI II.

1550.

passeroit dans la suite, & qu'il eût réparé ses pertes. André Doria & le Viceroi furent informés du parti qu'il prenoit, par des déserteurs de sa flotte, & par des esclaves de cette île, qui avoient brisé leurs fers, & s'étoient sauvés.

Sur l'avis de ces fugitifs, on équipa dix galeres pour courir sur Dragut. Antoine Doria chargé de cette expédition, eut ordre, s'il ne pouvoit réussir à le prendre, d'aller en Sicile enlever toute la poudre qu'il pourroit trouver dans les citadelles de Syracuse, de Messine, de Melazzo, & de Palerme, & d'embarquer un nouveau renfort de soldats. Marco Centurione fut aussi envoyé à Genes, pour aller par terre demander à Ferdinand de Gonzague de nouvelles troupes. Ces deux Officiers revinrent, après avoir exécuté leur commission. Marco Centurione, au bout d'un mois, amena au camp mille cinquante Espagnols, avec quantité de vivres & de munitions de guerre. Antoine Doria s'y rendit aussi avec près de deux cens Espagnols, que D. Jean de Gusman tira des garnisons, par les ordres du Viceroi; il amena de plus une compagnie de volontaires, Italiens, Grecs, & Espagnols. On faisoit souvent des détachemens pour aller couper du bois; les Impériaux essayèrent des attaques, dans lesquelles ils perdirent deux Grecs, Matthieu & André. Ferramolioda de Bergame, excellent ingénieur, périt aussi, en faisant faire une mine, qui fut éventée par l'ennemi. Le Viceroi, qui se confioit dans l'habileté de cet ingénieur, le regretta beaucoup. Il fut remplacé par Andronic Espinosa.

Cependant les vivres étoient en abondance dans le camp, par les soins des Nimides, qui sembloient les redoubler, depuis que la défaite de Dragut avoit donné lieu à l'exécution du traité fait avec le roi de Caruan, aux conditions de lui livrer Monaster & Soufa. On continuoît toujours le siege de Mehedia; le peu d'effet que faisoit le canon sur la muraille, du côté de la terre ferme, avoit engagé à dresser une batterie du côté qui étoit baigné de la mer, où la muraille étoit foible; mais l'eau très-basse & les bancs de sable la rendoient inaccessible aux galeres. Cet obstacle, qui sembloit insurmontable, fut levé par l'habileté de D. Garcie; il prit une galere qui avoit été construite pour un spectacle de combat naval; après l'avoir fait avancer à force de rames, il fit attacher une

barque à chacun de ses côtez, & de ces trois pieces, il n'en forma qu'une par des traverses. Il eût encore la précaution de munir l'édifice flottant de tonneaux vuides, pour le garantir d'être coulé à fond par le canon, & de mantelets très-élevés, qui pouvoient mettre à couvert un grand nombre de soldats. On résolut alors que la ville, qui n'avoit encore été attaquée que du côté du couchant, le seroit du côté du levant; les Chefs jugerent, que la muraille foible en cet endroit, étant abbatuë, l'eau peu profonde dont elle étoit mouillée, n'empêcheroit pas le soldat d'y monter. Du côté du couchant où la muraille étoit très-forte, on faisoit peu de progrès; mais D. Juan de Vega, averti par un Maure d'Andalousie, fit pointer le canon contre un endroit creux, qui renfermoit un escalier, par lequel on montoit à une Tour qui étoit proche; l'escalier fut bien-tôt bouleversé, & on ôta par-là aux Turcs le moyen de monter à la Tour.

L'amiral André Doria, qui jusque là avoit déferé le commandement au Viceroy de Sicile, s'en saisit alors, avec une hauteur, qui causa de grandes contestations entre ces deux chefs. Les prétentions de D. Garcie au commandement des troupes sur terre, appuyées, disoit-on, par Doria, furent la source de ce différend. Pendant tout le siège le Viceroy fit éclater son ressentiment contre l'Amiral; dans tous les conseils il s'attacha à le contredire, de sorte que si Doria opinoit pour une prompte exécution, Vega trouvoit des prétexte pour la différer, en feignant de préférer le parti le plus sûr aux entreprises hardies & périlleuses. C'est ce qui a fait croire que le Viceroy n'avoit pas beaucoup contribué au succès de cette expédition. Philippin Doria se donna de grands mouvemens pour terminer ce différend, & ménagea entre eux une espece d'accommodement, qui suspendit leur querelle au moins pour quelque tems.

Les assiégeans n'avoient point cessé de battre la ville par trois endroits, pour diviser les forces des assiégés. Le jour de l'assaut fut indiqué au 10. de Septembre. Dom Garcie, suivi d'Amador & de Gaspar de Gusman, eut ordre d'attaquer du côté du couchant, avec huit cens hommes. D. Ferdinand de Toledé, secondé des capitaines Moreno & Moreruella, fut chargé de marcher à la tête de mille cinquante hommes,

HENRI II.
1550.

HENRI II.

1550.

vers cet endroit, où une partie d'une tour de forme octogone, & la muraille qui lui étoit contiguë, avoient été renversées; après avoir effuyé pendant dix jours le feu continuel du canon; Ferdinand Lobô & Jérôme Manrique, avec neuf cens hommes sous leur conduite, devoient faire leur attaque du côté de la mer: l'artillerie fut laissée à la garde de Ferdinand de Sylva, de Pierre d'Acugna & de Rodrigue Pagan, avec leurs compagnies. Il y avoit encore un corps de réserve de trois cens hommes, presque tous Siciliens, commandez par Constantin Sacano, descendant de ce Giacobino Sacano de Messine, qui 580 ans auparavant, du tems du pape Sergius IV. avoit suivi le comte Roger à cette célèbre & heureuse guerre contre les Sarrafins, où il défit cinq de leurs Chefs, & affranchit la Sicile du joug de ces tyrans. La garde du camp fut confiée à D. Jean de Gufman & à Bernard Soler sous le commandement de Dom Alvare de Vega, fils du Viceroy; il y avoit dans l'armée des Chrétiens des personnes de la premiere distinction; comme Charle Sforce, Giordano des Ursins, Astor Baglioni & Antoine Savelli, qui étoient attachez au parti de l'Empereur, & étoient venus à ce siège en qualité de volontaires. Il y avoit outre cela plusieurs Chevaliers de Malthe, sous la conduite du Commandeur de Guimeran.

Les Turcs, bien surpris de voir que leur ville étoit attaquée du côté de la mer, tournerent à l'instant leur canon, & le pointerent contre la machine inventée par D. Garcie; les décharges, qu'elle ne pouvoit éviter, incommoderent beaucoup les soldats qu'elle portoit. Les assiégeans à leur tour firent grand feu. La muraille qu'ils attaquoient rallentit par sa chute l'ardeur des assiégez. Vega alors anima ses soldats, & fit donner le signal pour l'assaut. La résistance vigoureuse des assiégez égala la furie de l'attaque. La garnison étoit rangée sur les remparts; la cavalerie étoit postée dans la grande place, pour contenir le soldat qui auroit voulu fuir, & pour soutenir ceux qui défendoient la breche, s'ils avoient été forcez de reculer; cette troupe se trouvoit encore prête à fondre sur les Impériaux, au cas qu'ils fussent entrez dans la ville, & devoit tomber avec fureur sur un ennemi épuisé par la fatigue du combat. Haly, brave & habile capitaine, étoit de tous les officiers de la garnison celui qui sçavoit le mieux encourager le soldat,

foldat, en le flatant que la ville ne seroit jamais prise tant qu'il respireroit. Ils ne connurent que trop tôt la vérité de ces paroles : car en achevant de les prononcer, il se mit à leur tête, & aussi-tôt il fut tué. Les Impériaux-accoururent de toutes parts au signal : la longueur du chemin que ceux qui venoient du côté du levant avoient à faire, les exposa à une grêle de mousqueterie des ennemis, & causa la perte de deux cens deux hommes, avant qu'ils eussent pû combattre. Il y en eut aussi beaucoup de blesez, & Ferdinand Lopés se trouva du nombre. Les corps morts de leurs compagnons, l'eau qu'ils avoient jusqu'à l'estomac & souvent jusqu'aux épaules, rien ne les arrêta ; ils parvinrent jusqu'à la muraille, & malgré la résistance des Turcs, ils planterent leur drapeau sur l'un des créneaux ¹.

La communication des deux murailles qui joignoient la tour octogone, dont nous avons parlé, étant rompuë par la destruction de cette tour, les assiégez, afin d'aller de l'une à l'autre pour s'opposer à l'ennemi, avoient formé une espee de galerie, par le moyen d'une piece de bois, longue & étroite, à laquelle ils avoient attaché un cable pour pouvoir la retirer, en cas que les Imperiaux fissent une irruption de ce côté-là ; mais cette invention ne servit qu'à hâter leur perte ; car les assiégeans s'avancerent avec tant d'impetuosité & en si grand nombre sur cette piece de bois, que les efforts des assiégez pour la retirer furent inutiles. Dom François de Toledo entra

HENRI II.
1550.

¹ L'Historien moderne de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem attribué principalement aux Chevaliers de Malthe le succès de cet assaut. « Les Chevaliers, dit-il, se jetterent l'épée à la main dans la mer, & ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, & souvent jusqu'aux épaules, ils gagnerent le pied de la muraille. . . . Les Chevaliers sans s'étonner du nombre de leurs morts, surmonterent tous ces obstacles, gagnerent le haut de la breche, du côté d'une tour attachée au coin de cette muraille. Le commandeur de Giou arbora aussi-tôt l'enseigne de la Religion : mais il fut au même instant renversé d'un coup de mousquet. L'enseigne fut relevée par le commandeur Copier, qui pendant

» toute l'action, & au milieu du feu
» & d'une nuée de traits d'arbalète, la
» tint toujours élevée. Cependant les
» coups de canon qui partoient de la
» tour voisine, & le feu de la mousque-
» terie qui venoit des retranchemens,
» foudroyoient les Chevaliers, sans
» qu'ils pussent avancer, ni faire re-
» culer les Infidèles. Un grand nom-
» bre de Chevaliers, d'illustres vo-
» lontaires, qui combattoient sous
» leur Enseigne, & la plupart des sol-
» dats de Malthe périrent dans cette
» occasion. . . &c. Liv. xi. Le détail
du siege de Mehedia ou Africa, dans
l'histoire moderne dont il s'agit, n'est
pas fort conforme au récit de M. de
Thou.

Tom. II.

H

HENRI II.

1550.

Prise de
Mehedia.* Chevaliers
de Malthe.

le premier dans la ville par ce chemin¹ ; il alla droit à la place, où il reçut une blessure dangereuse, dont il mourut peu de tems après. Le vaillant capitaine Zumarraga, qui l'accompagnait, eut le même sort. Au même instant Barthelemi Perez Cumel, enseigne de Pierre d'Acugna, escalada la muraille du côté de la mer, & y planta son drapeau. André Doria fit aussi avancer ses brigantins & ses esquifs, afin de mettre à terre les soldats reservez pour le secours. Ils entrèrent tous dans la ville, où ne croyant plus trouver de resistance, ils s'avancerent jusqu'à la Mosquée. Là tout à coup ils se trouverent environnez des Turcs qui étoient dans la place, & ils eurent à combattre en même-tems, contr'eux, & contre les habitans, qui cherchoient à sauver leurs femmes, leurs enfans, & leur vie. Le Vice-roi informé de ce qui se passoit, & dégagé de toute crainte pour le dehors de la place, ne songea qu'à donner ses soins pour le dedans; il y envoya Dom Garcie qui étoit resté pour garder le camp. Les Imperiaux tuerent ou prirent prisonniers tout ce qui fit resistance, & se virent enfin maîtres de la place, après soixante & quatorze jours de siege. Ce que fit une biche, que D. Juan de Vega nourrissoit, fut d'un heureux augure; cette bête, le plus timide de tous les animaux, monta le jour de l'assaut à la brèche, & sans s'effrayer ni des cris des combattans, ni du mouvement des troupes, ni du fracas de l'artillerie, elle entra dans la ville avant tous les soldats. Le nombre des morts du côté des ennemis, soit Turcs, soit Africains, fut de sept cens hommes, & celui des prisonniers, de tout sexe & de toute condition, de dix mille. Il y eut quatre cens Chrétiens tués à ce siege & cinq cens blesez. Outre ceux dont nous avons déjà parlé, Lope de Ulloa & Morroy^{*} périrent en combattant. Moreruola avec deux de ses freres, voulant l'un après l'autre arborer le même drapeau, perdirent successivement la vie. Six vingts Turcs qui s'étoient refugiez dans les tours, après la prise de la ville, firent demander par le Cherif qu'on leur donnât la vie, ajoutant qu'ils étoient prêts à se rendre. On leur envoya aussi-tôt Budcar; mais ils ne voulurent pas se

¹ L'Historien de Malthe dit que ce fut le Commandeur de Guimeran à la tête des Chevaliers. Si on l'en croit, ce furent les Chevaliers de Malthe qui prirent la ville, & il semble que les

autres troupes ne firent presque rien. M. de Thou se contente de dire; qu'il y avoit à ce siege des Chevaliers de Malthe commandés par Bernard de Guimeran.

fer à lui, parce qu'il étoit Africain. Alonço de Coïa, que l'Empereur avoit nommé au gouvernement de la Goulette, après la mort de D. Perez de Vargas, leur porta un signe de paix de la part du Viceroi, & ils n'hésiterent pas à traiter avec lui. Hez Rais parent de Dragut fut fait prisonnier, & mis sous la garde de Cigala, pour payer de sa rançon celle de son fils, qui étoit entre les mains de Dragut. D. Garcie fit benir la Mosquée pour en faire la sepulture des Chrétiens. Par ses soins, tous les morts du côté des assiégeans y furent promptement inhumés, pour cacher aux ennemis ce que coûtoit cette conquête.

Cependant le Viceroi dépêcha en Allemagne Ozorio de Quignones, pour informer l'Empereur du succès de cette entreprise, & il le chargea de présenter en passant à Rome une lettre écrite au Pape. Peu de tems après le Viceroi envoya au S. Pere Horatio Nucula de Terni, qui auroit plus réussi dans l'histoire de cette guerre qu'il a écrite, s'il avoit donné des éloges moins outrés au Viceroi D. Juan de Vega. Il presenta de sa part au Pape des lions apprivoisés, & des chevaux enharnachés à la mode du pais; il présenta aussi au S. Pere, par une fastueuse ostentation, la serrure de la prison où l'on enfermoit les Chrétiens, & la chaîne à laquelle ils étoient attachez.

Il fut question de fortifier la ville. Le Viceroi jugeant que la vaste enceinte exigeoit une nombreuse garnison, fut d'avis de diminuer son étendue, & d'en faire dresser un plan, qu'il envoya à l'Empereur. Les brèches furent néanmoins réparées, la place munie d'hommes & de vivres, & D. Alvare de Vega en fut fait gouverneur. Le Viceroi qui ne disputoit plus le commandement à André Doria, de concert avec lui, forma le dessein de poursuivre Dragut, sur les avis que ces esclaves, qui avoient rompu leurs chaînes & s'étoient échapez de l'Isle de Gelve, lui avoient donnez. Ils lui apprirent qu'Othoman, surnommé l'Aveugle, seigneur de cette Isle, pour avoir favorisé les Turcs, & recherché avec empressement l'amitié de Dragut, avoit été tué par le Commandant, & que par les défenses rigoureuses que celui-ci avoit faites aux insulaires de recevoir des Turcs, & de leur donner aucun secours, Dragut contrainct de rassembler ses effets, & de se retirer avec sa femme & ses enfans, ne sçavoit où trouver une retraite assurée; qu'il

HENRI II.
1550.

André Doria
poursuit
Dragut.

H ij

HENRI II.

1550.

couroit pourtant un bruit de son arrivée dans l'Isle de Cherchene, où il avoit abordé avec quatorze navires, dans le dessein d'y passer l'hiver. Ils mirent donc à la voile le 18 de Septembre, & tournerent leur prouë vers le Levant; mais les vents contraires les obligerent de relâcher au port de Sfax, en renonçant à poursuivre Dragut, & de revenir à Mehedia; d'où ils partirent bien-tôt après pour la Sicile. Après avoir été battus d'une rude tempête, ils arriverent enfin à Trapani; où le Viceroi & Doria eurent encore une nouvelle contestation: Vega vouloit qu'on y laissât une partie de la flotte, pour s'opposer aux entreprises que Dragut pourroit faire: Doria au contraire soutenoit qu'avec une flotte, que la tempête avoit mise en mauvais état, on ne pouvoit rien entreprendre; qu'il étoit plus à propos de radoubier les navires, & qu'il falloit remettre au printems l'exécution de ce projet. Enfin, quoi que pût dire le Viceroi, Doria se rendit au mois de Novembre à Naples & de là à Genes, resolu de ne faire aucune entreprise qu'au mois de Mars suivant.

1551.

La nouvelle qu'il apprit bien-tôt après, du traité que Dragut avoit fait pendant l'hiver avec le seigneur de l'Isle de Gelve nommé Soliman, & de la retraite de ses Galeres dans le port, l'engagea à équiper dès le commencement de Mars une partie de ses Galeres & de celles de Naples, pour faire voile en Afrique. Le hazard le conduisit à l'Isle de Gelve; dans le même tems que Dragut se disposoit à en partir avec sa flotte pour aller en course. La liberté de se sauver lui étant interdite par l'arrivée de Doria, il se retira au Havre de Cantara; qu'il connoissoit inaccessible aux Galeres, à cause du canal trop étroit par où il falloit passer. Il fit donc tirer ses Navires à terre & élever un retranchement, pour se garantir des attaques de Doria, qui de son côté ne crut pas devoir s'exposer ni par mer, ni par terre, à attaquer ce Corsaire si-bien retranché; avec un si petit nombre d'hommes & de galeres, sans être appuyé de Soliman & des habitans de l'Isle. Il envoya donc un de ses gens, pour donner à ce Prince une juste idée du caractère de Dragut, & pour lui représenter par quel trait de perfidie il avoit usurpé Mehedia sur les Maures, & ce qu'il avoit fait enfin pour les perdre; qu'il étoit de son intérêt de lui livrer ce Corsaire haï de Dieu & detesté des hommes; que par cette action il

délivreroit son isle d'un fleau dangereux ; que lui-même rentreroit dans les bonnes grâces de l'Empereur , qu'il avoit perduës , pour n'avoir pas entierement payé le tribut qu'il lui devoit. HENRI II.
1551.

Soliman répondit, qu'il n'y avoit rien à répliquer aux remontrances de Doria ; mais qu'il étoit engagé avec Dragut , & que lui ayant donné sa parole , il ne pouvoit changer : Qu'inutilement il lui demandoit du secours contre ce Pyrate ; mais que s'il vouloit l'attaquer avec ses seules forces , il lui promettoit d'être neutre. Doria voyant qu'il n'y avoit rien à esperer de Soliman , fit venir de Sicile , de Naples , & de Genes , une partie des galeres qui y étoient , avec un nombre considerable de soldats , & toutes les munitions qui convenoient à l'attaque d'un retranchement. Dragut dans cette circonstance n'eut recours qu'à lui-même : sans s'alarmer de l'impossibilité de s'échaper par le canal , dont l'embouchure étoit gardée par l'ennemi , il chercha à se sauver secrètement par une autre voye. La plus sûre & la plus courte qui s'offrit à son esprit , fut de faire creuser pendant dix jours le lit du nouveau canal , qui est entre l'isle & la terre ferme. Après cette opération , il fit décharger pendant la nuit ses vaisseaux , qui devenus plus legers , furent conduits par terre avec moins de peine de l'autre côté de l'isle , par deux mille esclaves , qui dans cette occasion le servirent avec beaucoup de zele & de fidelité ¹.

Habileté de
Dragut qui
échape à Do-
ria.

Doria ne pouvoit voir ces travaux , ni en être instruit par les insulaires , qui favorisoient Dragut. Supposé même qu'il en eût eu quelque connoissance , comment auroit-il pû y mettre obstacle ? Du lieu où il étoit jusqu'au canal par lequel le Corsaire se sauva , on comptoit près de dix-sept lieues ; d'ailleurs il avoit trop de prudence pour diviser sa flotte , dont une partie n'auroit pas suffi pour attaquer celle du Corsaire. Ainsi Dragut échapé du péril se retira dans l'isle de Cherchene , & prit sur

¹ Cette action de Dragut est aussi hardie qu'extraordinaire , & l'histoire n'en fournit point d'exemple. Il avoit fait applanir un chemin , qui commençoit à l'endroit où ses galeres étoient mouillées , & sur lequel on mit plusieurs pieces de bois qui furent couvertes de planches frotées de graisse & glissantes. On guida ensuite par la force des cabestans ses galeres sur ce

plancher , & avec des rouleaux de bois on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'isle , dont le terrain étoit beaucoup plus bas , & où il avoit fait creuser un nouveau canal , du côté de l'isle opposé au canal de Cantara , & par lequel ses galeres passèrent d'une mer à l'autre. Ce détail , qui explique bien la manœuvre de Dragut , se trouve dans la nouvelle Histoire de Malthe. L. XI.

HENRI II.

1551.

sa route la Capitane de Sicile qu'il rencontra. Budcar fils de Muley Hassen, embarqué sur ce vaisseau, eut le malheur de tomber entre ses mains; il l'emmena à Constantinople; de-là il fut envoyé aux Tours noires, où il finit misérablement ses jours.

Dragut ne prit la route de Constantinople, qu'afin de hâter par sa présence le départ de la flotte qu'on équipoit, pour se venger de la prise de Mehedia. Le Bacha Sinan, Général de cet armement, revenu depuis peu de Perse avec le chagrin d'y avoir mal réussi, voyant que la trêve faite avec Soliman son maître avoit été violée par le roi Ferdinand en Hongrie, & par l'Empereur en Afrique, résolut de ne pas attendre qu'elle fut expirée, pour venger le Grand Seigneur. Cette flotte étoit composée de cent douze galeres, de deux grands vaisseaux, d'une galliote, de trente flûtes, & de quelques brigantins, avec douze cens soldats. Sinan avoit pour lieutenans Dragut & Sala Rais. Dès que l'on vit paroître cette armée navale sur la côte d'Italie, on trembla pour Malthe: cependant Omedès, Grand-Maitre de l'Ordre, s'imagina que ce grand armement regardoit la Provence, & étoit destiné pour le service du roi de France, qui appuyé d'un si puissant secours, pourroit faire de nouvelles entreprises sur l'Italie, & y déclarer la guerre à l'Empereur. Soit qu'il le crût sincèrement, soit que dépourvu de tout & n'ayant aucune ressource, il crût devoir parler ainsi, il est certain qu'il ne se donna aucuns mouvemens pour fortifier son Isle, & se pourvoir de soldats & de vivres; & quoiqu'il ne pût ignorer que Sinan avoit pris la route de Sicile, & demandé au Viceroi la restitution de Mehedia, de Monaster, & de Soufa, il prétendit que le Bacha ne faisoit ces démarches, que pour mieux couvrir ses desseins, & persista avec opiniâtreté dans ses sentimens.

Comme le Bacha se plaignoit de la rupture de la trêve, &

1 Soliman avoit envoyé à ce sujet un Chiaoux à Charles V. pour lui demander la restitution de Soufa, de Monaster & de Mehedia. Charles répondit que ces villes étoient de la dépendance du royaume de Tunis, qui relevoit de la couronne de Castille; qu'il avoit en cela exercé ses droits de haute souveraineté; que d'ailleurs, sans vouloir

rompre la trêve avec sa Hauteffe, il avoit crû devoir poursuivre un pirate tel que Dragut. Soliman fut fort irrité de la fierté de cette réponse. Comme il regardoit les chevaliers de Malthe comme des corsaires, il voulut aussi rendre la pareille à l'Empereur; en ordonnant à Dragut de les aller attaquer dans leur île, & à Tripoli.

prétendoit que les villes qu'on avoit prises fussent rendues à Soliman, le Viceroy répondit, que la trêve avoit été violée par Dragut, & non par l'Empereur, qui avoit été en droit de poursuivre un Corsaire, qui l'avoit attaqué le premier, & de reprendre des villes injustement usurpées, afin de les rendre à ceux qui étoient sous sa protection. Sinan, qui ne cherchoit qu'un spécieux prétexte pour commencer la guerre, parut irrité de cette réponse, & fit une descente en Sicile. Après s'être seulement montré à la vue de Messine, il fit un mouvement du côté de Catane, qui sembloit annoncer qu'il avoit dessein de l'assiéger. Il alla enfin à Augusta, ville que l'Empereur Frederic II. avoit fait bâtir l'an 1229. dans une péninsule au dessus de Syracuse. Il commença par se rendre maître de la citadelle, & il le fut bien-tôt après de la ville, qu'il pillâ & brûla le 17 de Juillet.

De-là il alla à Malthe, à la faveur d'un petit vent, & il entra dans le port, qui touche presque à celui qui est au pied du Château, l'un & l'autre n'étant séparés que par une petite colline, sur laquelle est aujourd'hui le Fort Saint-Elme¹. L'effroi qu'inspira son arrivée fut d'autant plus grand, qu'elle étoit, pour ainsi dire, imprévue, par la faute du Grand-Maître, qui avoit toujours soutenu que cette armée navale étoit destinée pour aller à Toulon, & qu'elle n'avoit cotoyé la Sicile du côté du midi, que pour abréger son chemin. Tout étoit saisi de crainte; on ne voyoit de tous côtes que des gens occupés à se sauver avec ce qu'ils avoient de plus cher. Il n'y a que deux villes dans l'Isle². Celle qui est au pied du Fort ne paroissoit pas pouvoir être défendue, à cause des collines qui l'environnent de tous côtes. L'étendue de ces deux villes éloignées l'une

HENRI II.

1551.

Sinan Bacha
attaque l'Isle
de Malthe.

1 Le Fort S. Elme, ainsi appelé par corruption, pour le Fort S. Anselme.

2 La première est la cité vieille appelée *Citrà vecchia*, qui est au milieu de l'Isle & est le siège de l'Evêque. La seconde s'appelle Malthe, & est aujourd'hui la capitale de l'Isle. Le Grand-Maître de la Valette fit bâtir en 1566. ce qu'on appelle la Valette, qui fait partie de la ville de Malthe. Le fort Saint Elme qui est à la pointe de cette ville du côté de la mer,

commande l'entrée des deux ports, c'est-à-dire du grand port & du port de Marsamouchet, séparés l'un de l'autre par une petite colline. Cette ville est aujourd'hui si bien fortifiée, qu'elle brave toute la puissance de l'Empire Ottoman. Lorsque Sinan fit cette descente dans l'Isle de Malthe, il n'y avoit que vingt ans ou environ que les Chevaliers de S. Jean de Jerusalem possédoient cette Ile, qui après la prise de celle de Rhodes, leur fut inféodée par l'Empereur Charles V. en 1530.

HENRI II.

J 55 f.

de l'autre de six milles , ne pouvant contenir les peuples qui accouroient en foule pour s'y réfugier , ceux qui ne pouvoient y trouver d'azile , se rendoient au Fort. Mais comme ce Fort fuffifoit à peine au logement des Chevaliers & des foldats , on étoit contraint d'en interdire l'entrée aux Infulaires , & de les laiffer expofés aux injures de l'air , & aux ardeurs de la canicule. Les Chevaliers avoient d'ailleurs à fôutenir , avec les travaux de la guerre , les mauvaiſes odeurs qu'exhaloient les excremens. Les ennemis , après avoir fait beaucoup de butin , & amené fur les navires ou enterré le bétail , voyant que quelques-uns de leurs foldats qui s'étoient trop avancés dans l'ifle , avoient été surpris dans des chemins étroits , que les Infulaires font dans l'ufage de border de murailles ſèches , confidérant d'ailleurs que le Château très-fort par fa ſituation n'étoit pas facile à prendre , s'avancerent dans la campagne , & allerent attaquer la ville qui eſt à ſix milles de la mer. Ils formèrent leur attaque du côté du Levant , où les fauxbourgs ſont éloignez de la ville d'environ la portée d'une Coulevrine. Il n'y avoit encore eu que de petits combats , lorsque Sinan fit attention , que deux parties de la ville étoient bâties ſur un rocher , & que la troiſième , quoiqu'elle parût d'un abord rude & difficile , formoit néanmoins une pente , qui ſe terminoit imperceptiblement en une vallée , entourée d'une montagne eſcarpée de tous côtez , dont le ſommet étoit de niveau à la ville. Jugeant donc que cet endroit , qui n'étoit muni ni de tours , ni de baſtions , devoit être le plus foible , il ne balança pas à faire diſpoſer ſes batteries pour l'attaquer. George Adorne commandant de la place , qui rempliſſoit ſon devoir en grand Capitaine , n'ayant qu'un petit nombre d'habitans pour ſeconder ſes efforts , craignit que l'ennemi , en redoublant les ſiens , ne le réduiſit bien-tôt à ſe rendre. Il envoya donc demander du ſecours au Grand-Mâitre. Le commandeur Nicolas Durand de Villegagnon , depuis peu revenu de France , qui avoit entrepris vainement de réformer l'idée du Grand-Mâitre touchant la flotte du Turc , fut envoyé au ſecours d'Adorne avec ſix autres Chevaliers ſeulement. Quel renfort , ſi les Turcs avoient ſuivi leur projet !

Cependant les aſſiégés , ſans perdre de tems , réparèrent la muraille à l'endroit le plus foible ; pratiquerent un foſſé de dix

dix pieds de profondeur sur seize de largeur, & éleverent sur son bord le plus éloigné une muraille de pierres sèches, de trois pieds seulement de hauteur, pour éviter qu'elle ne comblât le fossé par sa ruine, que le canon pouvoit causer. Aux deux extrémités de ce fossé, ils abbattirent des maisons à moitié, & les remplirent de terre, pour former deux bastions, sur lesquels ils placèrent du canon, à dessein de pouvoir sans danger battre l'ennemi en flanc, prévoyant que s'il détruiroit la muraille, il franchiroit le fossé. Mais les Turcs étoient dépourvus des machines nécessaires à rouler leur canon; & pour en construire il falloit un tems considérable. Ils firent d'ailleurs attention, qu'étant éloignés de leurs vaisseaux, où ils n'avoient laissé que peu de soldats, ils avoient à craindre l'arrivée de la flotte de l'Empereur, qui trouvant la leur sans défense, pouvoit aisément l'attaquer & la prendre; & que si en ce cas ils entreprenoient de défendre leurs vaisseaux, ils diviseroient leurs forces, & seroient peut-être contraints de fuir, & d'abandonner honteusement leur canon. Sinan, après avoir pendant quelques jours réfléchi sur ces inconveniens, se mit à ravager le pays, & y mit tout à feu & à sang. Il fit ensuite transporter son canon sur ses vaisseaux, qu'il alla rejoindre avec ses troupes, & mit aussi-tôt à la voile. Il se rendit d'abord à l'isle du Goze, éloignée d'une lieue & demie de Malthe, du côté du Couchant. On avoit agité auparavant à Malthe, quel parti seroit le plus avantageux, ou de défendre cette Ile, ou de l'abandonner. Plusieurs opinèrent pour l'abandonner. Mais le Grand-Maitre qui ne pensoit pas que l'ennemi eût des desseins sur Malthe, fut d'avis de la défendre, & prétendit en même tems qu'il étoit inutile d'y envoyer des troupes; que la forteresse, élevée sur un roc escarpé & inaccessible de toutes parts, n'avoit besoin, pour résister aux attaques d'une nombreuse armée, que de peu d'hommes; que les Insulaires pourroient s'y retirer; qu'il n'étoit point de danger que l'on ne bravât, lorsqu'il s'agissoit de conserver sa patrie, sa famille & ses enfans; qu'il comptoit beaucoup sur la valeur du Gouverneur de l'Ile, qui étoit Espagnol; qu'on étoit encore incertain, si la flotte des Turcs iroit attaquer cette Ile; qu'il y avoit enfin de la foiblesse & de la lâcheté à s'altarmer sur un simple bruit, & de vouloir abandonner l'Ile, sans

HENRI II.

1551.

Sinan leve
le siege & se
rembarque.

HENRI II.

1551.

considérer que c'étoit ruiner le peuple du Goze, & deshonoré l'Ordre. Les Insulaires se voyant donc sans espérance de secours, amenèrent à Malthe sur deux barques leurs femmes, leurs enfans, & les vieillards de l'Isle. Mais le Grand-Maitre, informé de leur arrivée, ordonna qu'on les renvoyât aussi-tôt, afin, dit-il, que la tendresse & la pitié inspirât plus d'ardeur à ceux qui combattoient, & les animât, par la vûe du danger où étoit leur famille, à défendre l'Isle avec plus de zèle & de courage.

Sinan atra-
que l'Isle du
Goze.

Les Turcs à leur arrivée commencèrent à battre avec vingt pieces de canon le Château, qui est sur le bord de la mer. Ses murailles ébranlées par les décharges continuelles qu'elles effluerent, étoient prêtes à tomber ; mais la situation du Château ne le rendoit pas moins inaccessible, & quand même toutes les murailles eussent été abattues, il pouvoit encore braver les efforts des ennemis. Cependant Galatien de Sessa qui y commandoit, & sur qui Omedes comptoit beaucoup, apprennant qu'il n'avoit point de secours à esperer, perdit courage. Envain les Insulaires l'exhorterent à ne les point abandonner, & à ne se point laisser abattre ; il se retira dans son appartement sans vouloir combattre, & sans se mettre en peine de défendre le Château. Alors un Anglois * d'une valeur extraordinaire, encouragea les assiégés par son exemple, & fit si bien que les ennemis furent contraints de s'éloigner ; mais ce brave homme ayant été tué, sa mort rallentit l'ardeur qu'il avoit inspirée aux autres. On ne songea plus qu'à capituler & à se rendre, à condition que les Insulaires auroient la vie sauve. A ces propositions Sinan répondit, que puisqu'ils avoient attendu pour se rendre, qu'on tirât le canon, ils ne devoient pas prétendre à cette grace. Il exigea donc qu'ils se rendissent à discretion ; mais il fit esperer qu'il agiroit avec douceur. Le Gouverneur demanda qu'on exceptât deux cens personnes ; elles furent réduites à quarante ; on se rendit, & les portes furent ouvertes. Un Sicilien, du nombre des assiégés, préférant la mort à l'esclavage, & étant au désespoir de s'y voir réduit, scût s'en affranchir, & en garantir sa famille, par un action barbare. Il avoit fixé son séjour dans cette Isle, s'y étoit marié, & avoit deux filles de sa femme : Voyant qu'elles alloient perdre leur liberté, il les perça de son épée, & les tua. Leur mere, attirée par leurs cris, accourut & eut le même sort ; mais pour ne leur pas

* C'étoit un
Canonier.

survivre, & venger la mort qu'il venoit de leur donner, il s'arme aussitôt d'une arquebuse & d'un arbaletre, ouvre la porte de sa maison, tue à coups de flèches deux Turcs qui accouroient pour la piller, à l'instant met l'épée à la main, & pour chercher la mort, se jette au milieu d'une troupe de soldats Turcs, qui le percent de mille coups. Le nombre des prisonniers fut de six mille trois cens personnes: le Château fut pillé, brûlé, & l'Isle rendue deserte. Sinan voulant faire voir qu'il étoit homme de parole, donna la liberté à quarante Insulaires; mais il choisit parmi eux quarante personnes accablées de vieillesse & d'infirmité. Le Gouverneur, qui se plaignit de n'être pas de ce nombre, & qui reprocha à Sinan sa mauvaise foi, fut aussitôt dépouillé & mis à la rame. Le grand Maître, pour cacher la honte d'un si malheureux succès, fit publier partout, que le Gouverneur avoit été tué d'un coup de canon, & que le Château s'étoit bien défendu, tant que ce Gouverneur avoit vécu; mais que les Insulaires, découragés par sa mort, avoient été contraints de se rendre.

Après cette expédition, Sinan profitant de la saison qui étoit favorable, fit voile en Afrique, dans le dessein d'assiéger Tripoli¹, capitale de la troisième province du royaume de Tunis, du côté de l'Orient. Au-delà de la rivière de Triton est la ville de Capes, & entre le cap de Ruspine & celui de Zethe, on trouve la petite Syrthe, aujourd'hui appelée le Sec de Palo, où sont les Isles de Cherchene & de Gelve. Du cap de Zethe on va droit au vieux Tripoli, bâti vraisemblablement par les Phéniciens qui lui ont donné le nom d'un autre Tripoli², qui est en Syrie. La rivière de Cyniphe arrose cette ville, suivant les tables de Ptolomée. Mais les Arabes, qui en firent la conquête, du tems du Calife Omar (qui

HENRI II.

1551.

Siège de
Tripoli dé-
fendu par les
Chevaliers de
Malthe.

1. Cette ville prise en 1510. par les Espagnols, fut cédée en 1528. aux Chevaliers de Malthe. Les Turcs l'ayant prise en 1551. comme on va le voir ici, l'ont gardée fort longtems; mais elle s'est enfin soustraite de leur domination, & s'est érigée elle-même en République, sous le gouvernement d'un Chef qu'on nomme Dey, & sous la protection du Grand-Seigneur, dont elle ne dépend que foiblement. Cette ville, comme l'on sçait, fut bombardée &

fort maltraitée par les François en 1685. Depuis quelques années, elle a été menacée du même traitement sous le regne de Louis XV. Pour s'en garantir, elle a envoyé demander pardon au Roi.

2. Outre ce Tripoli de Syrie, nommé par les Turcs *Tayabolas-Scham*, il y a encore un autre Tripoli en Natolie dans la province de Genech, & un autre aussi en Natolie dans la province de Bolli: ce sont deux villes fort petites.

HENRI II.

1551.

fut le second après Mahomet) la détruisirent entièrement, après en avoir chassé les Goths. Dans la suite les Africains en bâtirent une autre, près des ruines de l'ancienne, qui porte le même nom, & qui est celle, dont nous parlons. De-là la grande Syrte s'étend jusqu'aux bords du cap Misurato.

Depuis ce tems-là Tripoli a toujours été sous l'obéissance du roi de Tunis, ou soumise à des Gouverneurs, qui se sont quelquefois revoltés; ce qui arrive souvent en ce pays-là. Enfin Pierre Navarre, qui s'attacha depuis à la France, ayant pris Bugie l'an 1510. & voulant préserver ses troupes de la peste qui regnoit dans cette Ville, envoya à Naples Diego de Valencia avec deux navires chargés de soldats; pour lui il alla dans l'Isle de Pantalarée, avec le reste de son armée, qui étoit de quinze mille hommes, & après y avoir reçu les vivres & les munitions que Diego lui avoit amenés, il passa en Afrique; là un Venitien nommé Vionello, qui connoissoit parfaitement Tripoli, à cause du grand commerce de Venise avec cette Ville, lui persuada de l'attaquer. Pierre Navarre mit à la voile, fit une descente sur la côte de Tripoli, battit l'ennemi, & se rendit maître de la Ville. Six mille Maures périrent dans cette attaque, & plus de quinze mille furent faits prisonniers: le Gouverneur ou Seigneur de la Ville, ses femmes, & ses enfans se trouverent du nombre; on les conduisit sous bonne garde en Sicile, & peu après l'Empereur leur donna la liberté.

Cette Ville, après sa prise, fut détruite, & l'on ne conserva que le vieux Château; les Imperiaux en firent construire un neuf auprès du port, & y resterent en garnison, jusqu'à ce que les Chevaliers de l'ordre de St. Jean de Jerusalem chassés de Rhodes par Soliman, huit ans auparavant*, obtinrent l'Isle de Malthe de l'Empereur². En leur faisant ce don, il les obligea de défendre Tripoli, qui n'est éloignée de Malthe que de deux cens cinquante-cinq milles. Les Chevaliers, incertains de la route que devoit prendre l'armée navale des Turcs, se proposoient de fortifier cette ville, lorsque Jean

* En 1522.

1. Ville & Port du royaume d'Alger en Barbarie; elle donne son nom au golfe de Bugie; on croit que c'est l'ancienne *Saida*.

2. Elle leur fut infeodée l'an 1530. à condition de la défendre contre les Turcs, ainsi que le Goze & Tripoli.

d'Omedes¹, leur grand maître, toujours obstiné, soutint que le secours des payfans de Sicile envoyé par le Viceroy de cette Isle, étant suffisant pour garder Tripoli, il étoit inutile de dégarnir Malthe de Chevaliers. Cependant l'Isle du Gose fut prise, comme on vient de le voir, & la flotte des Turcs ne prit point la route de France, comme le Grand Maître l'avoit voulu faire croire. Il connut alors son erreur, & se repentit trop tard de son opiniâtreté.

Aussi-tôt que les Turcs furent débarquez, ils pointerent trente-six pieces de leurs plus gros canons contre le château, qui est du côté du levant. Un chevalier de Dauphiné, nommé Valier², qui y commandoit, homme aussi brave qu'expérimenté dans le métier des armes, & qu'Omedes étoit forcé d'estimer, malgré la haine qu'il avoit pour les François, usa de toute la précaution que le peu de tems lui permit de prendre; il fit de si solides réparations à la muraille, qui étoit terrassée de ce côté là, que tout le canon de l'ennemi ne put jamais l'abattre. Mais un fugitif de Cavaillon, du comtat d'Avignon, & sujet du Pape, homme connu par ses fourberies, & que le commerce fréquent qu'il avoit avec les Maures avoit fait renoncer à la religion Chrétienne, tira les Turcs de l'erreur où ils étoient. Ce scelerat leur fit connoître que leurs travaux étoient inutiles; Sinan par ses avis fit pointer le canon contre un pan de la muraille; où se renfermoient les viandes destinées pour la table du gouverneur; cet endroit, qui n'étoit point terrassé, ne tarda pas à être abattu. Valier s'apercevant alors que la frayeur s'emparoit déjà de ses compagnons, envoya le chevalier de Poissieu, qui étoit François & très-brave, pour les rassurer, & pour leur représenter, que la breche n'étoit pas si grande, qu'elle ne pût être aisément réparée; qu'il s'agissoit de ne se point laisser abattre; & que rappelant leur courage, ils auroient assez de force pour s'opposer aux efforts de l'ennemi. Les chevaliers Espagnols furent sourds à la voix; le danger leur paroissoit pressant: ils vouloient promptement le prévenir, & pour rendre la valeur de notre nation suspecte, ils disoient que leurs intérêts & les nôtres étoient bien différens, & qu'étant tous les jours aux

HENRI II.
1551.

4. Il étoit de la langue d'Arragon, & avoit perdu un œil au siège de Rhodes. Ce fut un homme intéressé, par-

tial, & fort dur.

2. Il étoit de la langue d'Auvergne & Maréchal de l'Ordre.

HENRI II.

1551.

maines avec les Turcs, leur perte étoit certainé, s'ils différoient à se rendre; que cela au contraire étoit indifférent aux François; qu'étant alliez des Turcs, & ayant des vaisseaux mêlez avec ceux du grand Seigneur, ils avoient une retraite assurée; que sur cette confiance il convenoit au chevalier de Poisieu de faire parade de bravoure; que le tems qu'ils avoient pour se déterminer étoit court; que si on le laissoit écouler sans se rendre, ils ne seroient que différer un peu leur esclavage, qu'ils ne pouvoient éviter, puisqu'il n'y avoit nulle apparence qu'on leur envoyât du secours. C'est ainsi que s'exprima un officier Espagnol. Le Chevalier de Poisieu, qui ne pût l'entendre sans beaucoup souffrir, sortit brusquement de l'assemblée, & alla se renfermer dans sa maison.

* En qualité
d'Ambassadeur
du Roi à
la Porte.

Cela se passa peu de tems après le départ de Gabriel d'Aramont, qui avoit passé à Malthe accompagné de Seurre & de Cotignac, en allant par ordre de la Cour de France à celle de Constantinople *. La même route qu'il prit pour revenir, sur la fin de l'année, mit d'Omedes à portée de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé à Malthe & au Goze: d'Aramont, après l'avoir écouté, l'assura de la bonne volonté que le Roi son maître avoit pour un Ordre si utile à toute la Chrétienté, & lui ajouta qu'il avoit un extrême regret de n'être pas arrivé plutôt; mais qu'une maladie l'avoit contraint de rester en chemin.

» Vous êtes assez tôt arrivé, lui répliqua le grand Maître, en

» l'interrompant, si vous voulez bien, sans négliger vos affaires, passer jusqu'à Tripoli; la perte de cette ville est prochaine; ne; vous pouvez l'en garantir, & en faire lever le siège en

» interposant l'autorité du Roi, & vous servant du crédit que

» vous avez sur Sinan & sur Dragut. Faites cette démarche; je

» vous en conjure au nom de Jesus-Christ, & du Roi votre

» maître, qui, comme vous venez de nous en assurer, nous

» honore de sa protection: différez votre départ; sacrifiez quelques

» jours pour un Ordre qui conservera un éternel souvenir de vos services: ce que vous ferez pour lui tournera à

» la gloire & à l'utilité du Christianisme; hâtez vous donc de

» nous délivrer de l'ennemi redoutable qui nous menace: par

» une si belle action, outre le plaisir de l'avoir faite, vous éterniserez la gloire du Roi très-Chrétien.

D'Aramont, quoique déterminé à partir, attendri par une

prière si vive, ne put se défendre d'accorder une chose qu'il comprit devoir lui être très-glorieuse, & même agréable au Roi son maître; ainsi, sans différer, il s'embarqua sur un brigantin, qui le conduisit à Tripoli. Tout étoit prêt pour commencer le siège, lorsqu'il y arriva; mais ni les prières ni tout l'art qu'il employa, ne purent fléchir le Bacha, qui s'excusa sur l'engagement que les Chevaliers avoient contracté, après la prise de Rhodes, de ne jamais porter les armes contre les Turcs¹; qu'au mépris de leur serment, ils avoient toujours été prêts à le faire, dans toutes les guerres de l'Empereur contre le grand Seigneur; que nouvellement encore ils avoient troublé Dragut dans le siège de Mehedia; que le grand Seigneur, pour se venger, les vouloit chasser d'Afrique; qu'il n'avoit armé une si nombreuse flotte qu'à ce dessein, & qu'enfin il ne pouvoit, à la considération de qui que ce fût, se dispenser de suivre les volontés de son Maître. D'Aramont voyant le Bacha inflexible, résolut de continuer son voyage, & d'aller promptement demander à Soliman ce qu'il n'avoit pu obtenir de son lieutenant: mais Sinan s'opposa à son départ, & l'obligea de rester à bord avec les François, pour être spectateur du succès de son entreprise.

La question, de défendre ou d'abandonner la ville, étoit encore indécise. Poissieu soutenoit toujours qu'il n'y avoit pas tant de danger, & les Espagnols en trouvoient beaucoup. Cette contrariété partageant les opinions des Chevaliers, on choisit un arbitre, pour visiter la breche & en faire son rapport au Conseil; le choix tomba sur Guevara, pour qui les troupes avoient une grande considération, à cause de son âge & de son habileté dans la guerre. Sur son rapport, que le péril étoit fort grand, toute la garnison contraignit le Gouverneur à arborer le pavillon. Guevara avec deux Chevaliers fut chargé d'aller proposer qu'on leur donnât la vie, la liberté, & des vaisseaux pour les transporter; qu'à ces conditions ils étoient prêts à se rendre. Le Bacha feignit d'abord de les vouloir accepter, pourvu néanmoins qu'il fût dédommagé des frais de cette guerre: l'impuissance d'y satisfaire les obligea à le refuser, & ils furent aussitôt renvoyez. Mais Dragut fut d'avis qu'on les rappellât: il fit reflexion qu'en les congédiant sans espérance de

¹ L'Ordre de saint Jean de Jerusalem n'est jamais convenu de cet engagement.

HENRI II.

1551.

composition, il étoit à craindre qu'ils ne s'abandonnassent au désespoir, & qu'en cet état ils ne se défendissent jusqu'à l'extrémité. Sinan accepta donc l'offre qu'ils faisoient de se rendre aux conditions qu'ils avoient proposées, & dit qu'en considération de Dragut, il les dispensoit de lui payer les frais de la guerre. Après avoir juré sur la tête de Soliman, qu'il tiendrait sa promesse, il envoya un de ses domestiques, sous prétexte de faire venir Valier, afin de traiter avec lui, du nombre de vaisseaux dont il avoit besoin, pour le transport de ses gens. Ce n'étoit pas le vrai motif de la démarche qu'il faisoit faire à son domestique : il ne l'envoyoit que pour examiner les assiégés, & pour juger, par leur contenance, de leur situation, & de ce qu'elle leur permettoit d'entreprendre. Ce domestique montra l'ordre qu'il avoit reçu de Sinan, & ajouta, pour mieux tromper le Gouverneur qui balançoit à sortir, qu'il avoit été envoyé pour servir d'otage. Valier fut séduit par ce discours ; & pour marquer plus de confiance, il ne prit qu'un Chevalier à sa suite, & ramena ce domestique, qu'il pouvoit au moins faire garder pour otage. Lorsqu'il fut proche de la tente de Sinan, le domestique prit le devant, pour informer son Maître que tout étoit conterné dans la ville, & que les assiégés se rendroient à telles conditions qu'on leur imposeroit. Sinan s'applaudissoit du succès de son artifice, lorsque Valier parut ; il le traita avec indignité, lui réitéra qu'il vouloit être remboursé des frais de la guerre, & lui fit mettre les fers aux pieds. Le Chevalier, qui avoit accompagné le Gouverneur, porta dans la ville la nouvelle de cet indigne traitement ; dès que les assiégés en furent informez, le ressentiment, la colere, & plus encore la frayeur, s'emparerent de tous les esprits, & les jetterent dans le trouble & dans la consternation.

Le Bacha, qui s'étoit proposé de conserver le château, crut devoir se hâter de mettre encore quelque supercherie en pratique, pour se rendre maître de la place & des Chevaliers qui la défendoient. Dans ce dessein il ordonna qu'on lui amenât le Gouverneur. Il lui dit qu'il acceptoit les conditions, & qu'il accordoit la liberté aux assiégés. Mais le lendemain l'ayant pressé de souscrire au paiement des frais de la guerre, Valier lui représenta qu'un captif ne pouvoit former d'engagement, &

&c

& que celui qu'il vouloit exiger de lui, seroit vain, puisqu'avec la liberté il avoit perdu tout pouvoir & toute autorité. Par une réponse si sage, il eut la consolation dans son malheur, de ne point contribuer à celui de ses confreres. Le Turc voyant de ce côté son projet échoué, envoya aussi-tôt annoncer aux assiégez, qu'ils eussent à capituler, & leur jura encore par la tête de Soliman, qu'ils devoient s'attendre à être bien traitez. Par une legereté qui ne leur étoit plus pardonnable, la seule crainte de voir leur ville prise d'assaut, leur fit ajouter foi aux promesses de ce parjure. Ainsi les Chevaliers pleins de confiance, suivis du reste des soldats avec leurs femmes & leurs enfans, sortirent de la ville ; mais ils trouverent les Turcs aux portes, qui après les avoir dépoüillés, les emmenerent captifs dans leurs vaisseaux. Deux cens Maures, qui restoient de ceux qui avoient servi les Chevaliers à ce siège, furent tuez.

Lorsque le Gouverneur somma le Bacha de sa parole & de son serment, celui-ci lui répondit que l'on ne devoit pas se piquer de bonne foi avec des chiens, qui avoient été les premiers à violer la parole qu'ils avoient donnée à Soliman à la prise de Rhodes. D'Aramont obtint cependant la liberté de deux cens Chevaliers, dont la plupart étoient François. Peu de tems après il racheta de Sinan quelques Chevaliers Espagnols, & quelques jeunes François. Après la prise du château, il ne restoit plus qu'une tour dans le port, anciennement bâtie par les Espagnols, & qui étoit gardée par trente soldats que commandoit un Chevalier François. Ce capitaine précautionné & peu credule, pendant que les autres étoient occupez à se rendre, n'étoit qu'à s'arranger & à rassembler ses effets, qu'il mit dans une barque, sur laquelle il alla joindre d'Aramont. Les Turcs se trouverent ainsi maîtres de la ville & du château le feize Août, quarante-un ans après la conquête qui en avoit été faite par Pierre Navarre. Cette place fut donnée à Dragut à titre de Sangiacat, ou plutôt de Bachalic. Il y fit faire deux Forts, l'un près de la Tour bâtie par les Espagnols, & l'autre un peu plus avant, où les Turcs depuis ont toujours tenu une bonne garnison.

Le jour de cette prise fut célébré dans tout le camp, par des plaisirs divers & de grandes réjouissances. D'Aramont ne fut pas fort approuvé, d'avoir assisté au festin que ces barbares avoient

HENRI II.

1551.

préparé. Leur artillerie se répondoit de tous côtes, & le soir tous leurs vaisseaux furent illuminés. Pour qu'il ne manquât rien à cette fête, on voulut aussi se repaître les yeux d'un spectacle agréable pour cette nation. Jean Cabasse canonier, qui avoit emporté d'un coup de canon la main du Secrétaire de l'armée, fut attaché au milieu de la place, où il eut les mains les oreilles, & le nez coupés. Après avoir subi cette barbare operation, on l'enterra jusqu'à la ceinture, & le reste de son corps servit toute la journée de but aux flèches qu'on lui tira: ce malheureux percé de coups fut enfin étranglé.

Le départ d'Aramont succéda à cette fête; il partit avec la permission de Sinan, & retourna à Malthe. Valier fut mis en prison à son arrivée, par ordre du Grand-maître. Les Espagnols animés contre les François voulurent leur imputer ce qui étoit arrivé; mais le commandeur de Villegagnon les justifia par un écrit, & fit tout tomber sur le Grand-maître. Il représenta qu'il avoit détourné à son profit les deniers du trésor de l'Ordre, & que par avarice & par obstination, ayant négligé d'envoyer à propos les secours nécessaires à la conservation de Tripoli, Valier & les autres Chevaliers, sans esperance d'en recevoir, avoient été réduits à faire une capitulation précipitée & honteuse, sans prendre les mesures nécessaires¹.

Ceux qui jugent de cette affaire avec moins de prévention & plus de sincérité, conviennent que l'opiniâtreté du Grand-maître, la credulité de Valier, & la trahison de ce réfugié de Cavaillon, hâterent & faciliterent aux Turcs la conquête de cette place forte, qui pouvoit résister au moins plus long-tems. Mais soupçonner d'Aramont de prévarication, l'accuser, comme faisoit le Grand-maître, d'avoir sollicité Valier à se rendre; c'étoit blesser toute vraisemblance: car on ne peut contester que le connétable de Monmorenci, qui gouvernoit alors les affaires de France & étoit comme premier ministre, l'avoit chargé particulièrement de passer à Malthe, pour assurer le Grand-maître de l'affection qu'il avoit pour son Ordre, & pour lui déclarer, combien depuis la mort de Philippe de Villiers l'Isle Adam son parent, il prenoit part à tout ce qui pouvoit l'intéresser. Le regret qu'eut le connétable de la perte de

¹ On trouve un détail très ample & très curieux à ce sujet, dans le livre onzième de la nouvelle histoire des

Chevaliers de S. Jean de Jerusalem, par M. l'Abbé de Vertot.

Tripoli, se fait sentir dans une lettre, que j'ai actuellement entre les mains. Il l'écrivit dans ce tems-là à Brissac Gouverneur de Piémont, à qui il ne cachoit rien : il y exprime le déplaisir extrême qu'il avoit, qu'une ville, qui avoit été le séjour des Chrétiens, fût devenue une retraite de brigands.

HENRI II.

1551.

Le Roi justement irrité, de ce que les Imperiaux soupçonnoient ouvertement les François, particulièrement d'Aramont ; d'avoir facilité aux Turcs la prise de Tripoli, envoya Belloy, gentilhomme ordinaire de sa maison, au Grand-maître, avec une lettre datée du dernier de Septembre, par laquelle il lui marquoit, qu'il étoit offensé des bruits qui se répandoient ; qu'il demandoit à être éclairci sur ce qu'on imputoit à d'Aramont, afin de mesurer la peine au crime, s'il en étoit convaincu, ou de le justifier par son témoignage chés les nations étrangères, s'il étoit innocent. Le Grand-maître répondit au Roi le 17 de Novembre en ces termes :

» Pour satisfaire aux volontez & aux ordres de votre Majesté,
 » nous lui répondrons qu'Aramont aborda ici le premier jour
 » d'Août, avec deux galeres & un brigantin. Après que nous lui
 » eûmes fait une reception digne de lui, il nous montra l'or-
 » dre que vous lui aviés donné, de passer ici en allant à Con-
 » stantinople, pour nous promettre de votre part tous les bons
 » offices possibles : nous le priâmes d'aller en Afrique, pour dé-
 » tourner les Turcs de l'entreprise du siège de cette ville, s'ils
 » ne l'avoient pas encore commencé, ou si la ville étoit déjà
 » assiégée, d'employer son crédit, pour les engager à se retirer.
 » Aramont se rendit sans peine à nos prieres ; nous le vîmes
 » s'embarquer sur un de nos brigantins, pour aller en Afrique ;
 » mais il revint, sans avoir pû rien gagner sur les Turcs. Les
 » regrets qu'il a eus de la perte de Tripoli ont égalé les nôtres ;
 » il nous en donna des témoignages, dans le conseil public de
 » nôtre Religion, en nous assurant qu'il n'avoit rien négligé
 » pour obtenir ce que nous desirions, qu'il y avoit travaillé
 » avec d'autant plus de zèle, qu'il s'agissoit d'obéir aux ordres
 » de votre Majesté. Pour découvrir la source de ce malheur,
 » nous avons fait faire des informations de tous côtez, avec toute
 » la diligence & l'exaëtitude possible, & nous n'avons rien trou-
 » vé, qui puisse rendre suspect d'Aramont, & nous donner lieu
 » de lui attribuer ce qui s'est passé dans la perte de cette place.

K ij

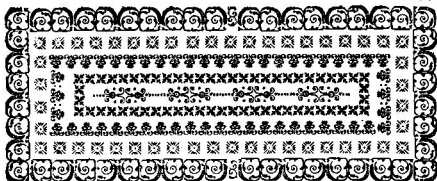
HENRI II.

1551.

» Au contraire nos Chevaliers prisonniers, à leur retour, nous ont
 » assuré, que non-seulement il n'y avoit rien à lui reprocher,
 » mais que nôtre Ordre devoit se souvenir éternellement de ses
 » bons offices. Ainsi nous attestons que les bruits qui se sont ré-
 » pandus sont sans fondement. »

Cette lettre, dont j'ai une copie entre les mains, fut depuis
 envoyée par ordre du Roi à tous ses Ambassadeurs, dans les
 Cours étrangères: par ce moyen on fit cesser les plaintes des
 Imperiaux, & les bruits injurieux à la gloire du nom François.

Fin du septième Livre.



HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE HUITIEME.



Près avoir traité au long des affaires d'Afrique, dont on n'a communément qu'une connoissance imparfaite, il est tems de revenir à celles de l'Europe. L'Empereur renvoya au 13 de Fevrier la Diete, qu'on avoit commencé à tenir l'année précédente; mais il fit auparavant un édit qui portoit, que puisqu'il étoit constant qu'un Concile Ecumenique pouvoit seul terminer les disputes de la Religion, il promettoit de donner tous ses soins, pour que tout se passât dans cette affaire importante, avec équité & avec ordre, & qu'on y décidât sans partialité, conformément à l'Ecriture & à la doctrine des Peres: qu'il donneroit toute son attention à cette

HENRI II.
1551.

Affaires d'Allemagne. Edit de l'Empereur au sujet du Concile.

K iij

HENRI II.

1551.

affaire, qui le regardoit personnellement, comme protecteur de l'Eglise & défenseur des Conciles; ce sont les titres qu'il se donne dans cet édit, en vertu desquels il ordonne qu'on ait toutes sortes d'égards pour ceux qui viendroient au Concile, soit qu'ils changent de sentiment sur la Religion, soit qu'ils persévèrent dans la confession d'Ausbourg; il y déclare qu'il leur sera libre de rester à Trente, tant qu'ils voudront, & de proposer à l'Assemblée tout ce qu'ils jugeront à propos, pour la tranquillité de leurs consciences, ou pour l'éclaircissement des matieres; il prie aussi tant les ecclésiastiques Romains, que ceux de la confession d'Ausbourg, de ne point négliger la bulle du souverain Pontife, mais de venir bien préparés à tout ce qu'on pourroit objecter pour, ou contre; afin que dans la suite ils n'ayent pas à se plaindre avec raison, ou de ce qu'on les aura exclus par trop de précipitation, ou de ce qu'on ne leur aura pas permis d'expliquer suffisamment leur doctrine. On parla alors du formulaire d'Ausbourg; & comme plusieurs opposoient différentes raisons pour ne le pas recevoir, l'Empereur se chargea lui-même d'en prendre une plus ample connoissance.

C'est un usage en Allemagne, que quand le nombre des affaires s'accroît considérablement, celles qui n'ont pû être terminées dans les diètes soient de nouveau examinées dans des Conseils particuliers, par l'ordre de l'Empereur & des Etats de l'Empire. Ces Conseils ont la même autorité que la diète même; enforte que s'il se trouvoit pourtant quelque affaire d'une conséquence, qui exigeât l'autorité & la présence de l'Empereur, le rapport lui en feroit fait, avant que d'en décider souverainement.

Il fut donc résolu que les Députés des sept Electeurs & des six autres Princes viendroient à Nuremberg le premier jour d'Avril, pour délibérer de quelle maniere on devoit remplacer l'argent, qui avoit été tiré du trésor public pour la guerre de Magdebourg. Et comme cette guerre étoit très-importante pour le salut de l'Empire, & devoit servir d'exemple, pour contenir ceux, qui dans la suite se voudroient révolter, on permettoit aux Magistrats d'imposer pour les frais de cette guerre, un tribut sur chacune des villes de leur dépendance, & l'Empereur lui-même promit de payer son

contingent. Comme le bruit couroit que le prince Albert de Mansfeld & le colonel Heidek, avoient résolu l'hiver précédent, de donner du secours à ceux de Magdebourg, on ordonna que, s'il arrivoit dans la suite que des troupes se répandissent en quelque endroit de l'Allemagne, les Princes voisins & les villes joindroient leurs forces pour les surprendre, les tailler en pieces, & étouffer promptement les premiers feux de la révolte, avant qu'ils pussent allumer un incendie. On déclara que l'Empereur se chargeoit de faire rendre justice à ceux qui se plaignoient, qu'on ne l'avoit pas observée à leur égard; que les biens de l'Eglise usurpez & pilliez, avec une licence sacrilege, dans les guerres précédentes, seroient restitués, & qu'on remettroit chacun en possession de ce qui lui appartenoit.

Le roi Ferdinand avoit porté déjà ses plaintes aux Etats de l'Empire, au sujet des nouvelles hostilités des Turcs; il représentoit qu'ils avoient pris les armes en Hongrie pendant la trêve; qu'ils élevoient une citadelle sur les frontières; qu'ils avoient tâché de s'emparer de Zalnoch, une de ses plus fortes places; qu'ayant fait une irruption dans la Valachie, sans qu'il leur eût donné sujet d'en agir ainsi, ils ne cherchoient qu'à mettre par-tout le trouble & la division, & à rallumer la guerre.

Sur ces représentations, on lui accorda, quoiqu'avec peine, les secours qu'on lui avoit promis dans la Diète précédente. L'Empereur peu de tems après ôta le comté de Dietz au Landgrave de Hesse: on le jugea comme par contumace, & on ne reçut point ses défenses. En vain il allegua qu'on ne lui avoit pas permis de répondre; qu'on l'avoit empêché de consulter son Conseil; qu'on lui avoit donné des espions, & qu'après que la fuite qu'il méditoit eut été découverte, on l'avoit toujours gardé si étroitement, que personne n'avoit pu le voir, ou lui parler sans témoins.

On avoit traité jusqu'alors de la succession à l'Empire, entre l'Empereur & le roi Ferdinand. Marie, sœur de Ferdinand & reine de Hongrie, étoit la médiatrice de cette grande affaire; ce fut néanmoins sans aucun fruit. L'Archiduc Maximilien, dont on croyoit que les conseils & les intérêts avoient détourné Ferdinand de se conformer aux intentions de l'Empereur, craignant l'indignation de son beau-pere, songea à passer

HENRI II.

1551.

Jugement
rendu par
l'Empereur
contre le Land-
grave.

HENRI II.

1551.

incessamment en Espagne, & à en tirer sa femme, déjà mère de deux Princes. Il partit donc d'Ausbourg avec son pere le 13 de Mars; & sur la fin de Mai, il se rendit en Espagne par l'Italie, avec le prince Philippe fils de l'Empereur. Dans la route il logea à Genes chez André Doria, avec qui il avoit déjà lié une étroite amitié, & qui avoit coûtume de le recevoir, lorsqu'il passoit par cette ville.

Cependant les députez de Breme, convoquez à Ausbourg l'année précédente par l'Empereur, s'en retournerent sans avoir rien fait. Tandis que ce Prince étoit à Ausbourg, il fit, à la persuasion, comme l'on croit, de Granvelle évêque d'Arras, interroger séparément les Prédicateurs, par Selde, Haafon & Malvende; il les reprit ensuite très-aigrement, étant persuadé qu'ils étoient cause que la dernière profession de foi* qu'on avoit prescrite, n'étoit pas reçue de tout le monde: & comme peu de tems auparavant l'évêque de Strasbourg en avoit déjà fait des plaintes assez vives, les Prédicateurs furent chassés de la ville, avec défense de prêcher en aucune façon au peuple dans toute l'étendue des terres de l'Empire. On leur prescrivit qu'ils n'iroient point trouver leurs amis ou leurs proches, qu'ils ne diroient à personne les raisons de leur exil; qu'enfin après leur départ ils ne découvroient ou n'écriroient à qui que ce fût la conduite qu'on avoit tenue à leur égard. On les intimida, & ils promirent tout ce qu'on exigea d'eux, en levant publiquement la main, selon la coutume; il fut ensuite recommandé au Senat d'empêcher que l'on continuât d'enseigner dans les Eglises la doctrine de Luther, jusqu'à ce que l'Empereur en eût ordonné autrement. On chassa aussi les Professeurs & Régens, parce qu'on les rendoit responsables de ce que le formulaire d'Ausbourg n'avoit pas été suivi. On en agit de même avec ceux de Memmingen, & avec les autres villes de la Souabe, qui, comme l'Empereur en avoit été informé, étoient rentrées dans la ligue de Saxe. Il envoya ensuite Henry Haafon pour y changer l'ordre de la Police, établir de nouveaux Senateurs, chasser les Ministres, & casser les Professeurs, s'ils n'obéissent. On défendit aussi à ceux qui étoient venus à Ausbourg, pour y enseigner, de faire leurs fonctions; & on leur enjoignit de retourner chez eux. Un d'eux ayant allegué, que sa femme étoit prête d'accoucher, &

suppliant

* Le formulaire appelé
Interim.

suppliant avec instance qu'il lui fût au moins permis d'aller la voir. Granvelle se tournant vers ceux qui étoient avec lui : Il appelle, dit-il, sa concubine, sa femme. Tel fut l'expédient qui parut le plus convenable aux Ministres de l'Empereur, pour faciliter la tenuë du Concile, & pour faire en sorte que, les Théologiens étant chassés des villes qui auroient pû les envoyer à Trente, les Peres de ce Concile eussent moins d'adversaires. Les exilés se réfugièrent les uns en Suisse, les autres en différens pays : la plupart des bourgeois des villes, d'où ils étoient chassés, leur donnerent du secours ; l'électeur Jean Frederic, quoique prisonnier, leur fit tenir de l'argent par ses officiers, leur témoigna qu'il prenoit beaucoup de part à leur disgrâce, les consola, & leur donna enfin toutes sortes de marques de bienveillance.

Cet exil des Prédicateurs fit qu'on abandonna toutes les Eglises : la solitude y devint si grande, qu'on s'en plaignit hautement. On disoit que l'Empereur ne se contentoit pas d'exercer sa tyrannie à l'égard des biens & de la liberté des sujets, mais qu'il tyrannisoit encore les consciences. Les Magistrats, contre lesquels on étoit extrêmement indigné, vinrent enfin à bout de trouver un Ministre de la Confession d'Ausbourg, nommé Gaspard Hubert, qui après avoir desavoué publiquement la doctrine de Luther, qu'il avoit autrefois professée, se mit à prêcher, au grand étonnement de plusieurs personnes, en faveur du formulaire dressé par l'Empereur.

Cependant les affaires de Magdebourg étoient toujours dans le même état ; le siege continuoit foiblement pendant l'absence de Maurice, qui, comme nous l'avons dit dans le livre précédent, s'étoit mis en chemin, pour surprendre ou combattre ouvertement les troupes auxiliaires, que les villes Vandaliques avoient envoyées au secours de cette place. Le comte Albert de Mansfeld, qui conduisoit ces troupes, fut battu, & ses gens mis en fuite ; il entra néanmoins dans la ville. Ce Général forma alors le dessein d'attaquer Neustat, dont les troupes de Maurice s'étoient saisies ; mais il fut contraint de se retirer avec perte. Maurice revint le 26 Janvier : on commença par quelques legeres escarmouches ; mais quatre jours après on combattit avec tant d'ardeur, qu'il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre, & que Maurice, reconnu & investi

HENRI II.
1551.

Continuation
du Siege de
Magdebourg.

HENRI II.

1551.

par ceux de Magdebourg, courut risque d'être fait prisonnier. Tandis que l'on combattoit, un heraut envoyé de la part de l'Empereur fut introduit dans la ville le 6 de Fevrier; mais on ne conclut rien avec lui, parce qu'il n'étoit porteur d'aucune lettre de ce Prince, & que le sénat ne crut pas devoir autoriser de pareilles conférences.

Les Imperiaux dresserent une batterie de sept grosses pieces de canon, qu'ils avoient fait venir de Neustat, dont ils battirent la ville, & principalement la tour de St. Jacques; ce qui causa une grande perte aux assiegez; cependant quoique la tour eût essuyé dix-sept cens coups de canon, elle n'en fut point ébranlée. Le 27. Fevrier les assiegez firent une sortie; on combattit en deux endroits differens plus vivement que jamais: la perte fut si grande du côté des Imperiaux, qu'ils furent contraints d'employer plusieurs charrettes pour porter leurs morts à Neustat, & les y enterrer. La riviere d'Elbe s'enfla alors extraordinairement par les pluies abondantes; les moulins, qui étoient sur cette riviere, furent emportez par la violence des eaux, & une partie des remparts de la ville fut abatuë; ce qui fut très fâcheux pour les assiegez.

Pour reparer ces pertes, le sénat fit équiper & armer deux navires, dont on se servit principalement pour porter des vivres à la ville, & pour se saisir de ceux des ennemis. A ces maux se joignit une violente sédition de la part des soldats de la garnison, qui n'étoient point payez; elle ne fut apaisée que par un prompt payement, & par le comte Albert de Mansfeld, qui y mit ordre. Il parut peu de tems après dans l'air des parelies de différentes couleurs, & la nuit suivante trois lunes se firent voir dans le ciel: spectacle qui redoubla la terreur, & qui regardé des deux côtés comme un prodige, fut interprété suivant les interêts & les vœux des deux partis contraires. Enfin les Imperiaux ayant armé un navire, & conduit leurs travaux jusqu'au bord de la riviere d'Elbe, empêcherent les assiegez de naviger sur ce fleuve, & leur ôterent toute esperance de recevoir le secours, que Volrad & Jean, fils du comte de Mansfeld, étoient allez chercher.

Cependant les assiegez faisoient des sorties continuelles, & s'opposoient aux progrès des ennemis avec un courage infatigable. Enfin le 5 de Mai, le Secrétaire de la ville, invité par

Maurice, partit avec un fauf-conduit pour le camp des Imperiaux ; il s'y rendit, & revint dans la ville avec un écrit scellé du fceau de Maurice ; aufsi-tôt le sénat choifit trois perfonnes pour traiter de la paix, qui furent, le docteur Emden procureur de la ville, Jacques Berick bourg-mestre, Arnaud Hoffen échevin, & le Secrétaire dont nous avons fait mention. On commença alors à conferer avec Maurice : le secrétaire, nommé Heydeck, alloit fans cefse de la ville au camp, & du camp à la ville ; rien néanmoins ne fut terminé, parce que les conditions parurent trop dures aux affiégés.

L'assemblée qu'on avoit tenuë à Nuremberg au mois d'Avril, vouloit qu'on employât au fiége de la ville les fommes qu'on avoit amaffées ; mais quoique l'Empereur preffât beaucoup, on lui obéiffoit lentement, à caufe de la longueur du fiége, & qu'on ne voyoit pas encore, quand il pourroit finir : cela donna occafion à une émeute dans le camp des Imperiaux ; le foldat mutiné couroit fans ordre, entroit dans les tentes des Chefs, & les pilloït. Ils tuerent le grand Prévôt de l'armée, & le bourreau, afin qu'il n'y eût perfonne pour punir leur crime ; cependant l'émeute fut apaisée, & les auteurs de la fédition furent pendus. Depuis ce tems-là les combats continuèrent, mais avec beaucoup de perte du côté des affiégeans, qui le 16. de Juillet ayant voulu enlever le bétail, furent obligés de s'enfuir, après un combat opiniâtre. Mais l'arrivée des deux capitaines Golker & Lazare Svendi, rétablit le combat, qui ne fut pas plus avantageux pour les Imperiaux qu'il l'avoit été auparavant : cinquante des leurs furent tuez, & trente-fept faits prifonniers.

Le duc Maurice, qui fous pretexte de quelques affaires particulieres, s'étoit retiré à Pryn dans la Mifnie, écrivit qu'il fouhaitoit une entrevuë avec les députez de la ville. Le Confeil reçut cette nouvelle avec plaifir ; & l'on envoya à ce Prince des députez, qui furent efcortez & conduits par Albert de Brandebourg. Bien de gens ont cru que tout ce que fit Maurice dans la fuite, pour la liberté de l'Allemagne, fut concerté fecrettement dans cette conférence avec les députez ; afin de les porter à accepter plus volontiers les conditions de paix. On n'attendit pas leur retour, pour recommencer les hoftilitez : le duc Henri de Brunfwick & Charle fon fils

L ij

HENRI II.

1551.

HENRI II.

1551.

Articles de
paix-proposez.

fomentoient la division, pour venger de vieilles querelles, qui s'étoient reveillées en dernier lieu. Le combat qui se donna le 7 Juillet, fut malheureux pour les assiégeans, qui perdirent plus de trois cens des leurs : le marquis Albert se récria inutilement sur ce qu'on violoit la trêve.

Déjà les députez étoient revenus avec les articles proposez par Maurice. Ces articles portoient : Que les habitans de Magdebourg se rendoient sans aucune condition ; qu'ils imploreroient la clemence de l'Empereur ; qu'ils ne feroient aucune alliance ni contre lui, ni contre le roi Ferdinand, ni contre la maison d'Autriche, ni contre les Pays-bas ; qu'ils garderoient les loix de l'Empire ; qu'ils se représenteroient en Justice ; qu'ils indemniferoient le Clergé des pertes qu'il avoit souffertes ; qu'ils démoliroient les fortifications qu'on avoit élevées ; qu'ils recevroient dans leur ville une garnison de quinze cens hommes ; qu'ils y recevroient aussi l'Empereur, & son Frere, aussi bien que ceux qu'ils y envoyeroient, quelques troupes qu'ils amenassent avec eux, & en quelque tems que ce fût ; qu'ils livreroient douze pieces de canon avec leurs affûts ; qu'ils payeroient deux cent mille écus d'or, & feroient serment d'exécuter tous ces articles. Quoique ces conditions parussent trop dures, pour que le Conseil y souscrivit, on ne laissa pas d'en délibérer, & elles ne furent pas d'abord rejetées.

Il y eut un autre combat, où le marquis Albert de Brandebourg, qui commandoit en l'absence de Maurice, fut mis en déroute ; ce qui l'irrita tellement, que le 26 Juillet il envoya un heraut d'armes, pour rejeter absolument les réponses, que ceux de Magdebourg avoient faites aux articles de la paix, proposés à Pryn par Maurice. Les mois de Juillet & d'Août se passerent en de petits combats, qui ne décidoient de rien ; il y eut aussi des soulèvemens dans la ville de la part des bourgeois, au sujet de quelques lettres supposées, & de quelques fausses accusations intentées contre plusieurs d'entr'eux : les choses allerent si loin, que les troupes assemblées en tumulte demanderent qu'on leur livrât un conseiller de ville, nommé Hein Alman, qu'ils accusoient de trahison. Il cria : A l'injustice ! & protesta qu'il consentoit de souffrir les plus cruels tourmens, s'il étoit convaincu juridiquement ; le Conseil ayant

répondu pour lui, la sédition fut apaisée; & l'on reconnût enfin que ces lettres & ces soupçons venoient de la part de l'ennemi, qui vouloit semer la discorde entre les assiégés, pour venir à bout, par la supercherie, de ce qu'ils ne pouvoit exécuter à force ouverte. On choisit donc, parmi les bourgeois & les gens de guerre, des personnes irréprochables, pour examiner les lettres qu'on enverroient ou qu'on recevroit, afin que désormais on n'ajoutât plus foi si légèrement aux soupçons qui pourroient naître, ni aux accusations qui seroient intentées. Enfin le 3. de Septembre Heideck revint à Neustat; la trêve fut conclue, durant laquelle le Conseil envoya, comme il en étoit convenu, des députés à Vittemberg, pour l'assemblée des Etats que Maurice y tenoit: sur ces entrefaites les habitants de Magdebourg demolirent un couvent de Franciscains qui étoit dans leur ville; & afin de leur ôter toute espérance de le voir rétabli, ils bâtirent à la place des maisons particulières.

Les députés revinrent chez eux: il y eut une entrevue avec le secrétaire Heideck hors de la ville, près des carrieres: enfin la paix fut conclue & signée de part & d'autre. On adoucit un peu les conditions proposées à Pryn par Maurice, & l'on n'exigea que cinquante mille écus d'or. On ajouta que les habitants obéiroient au dernier édit, & qu'ils renverroient sans rançon le duc de Mekelbourg, & les autres prisonniers; les troupes de la garnison furent congédiées, après avoir reçu une paye de huit mois; & le duc de Mekelbourg, qu'on avoit mis en liberté, les retint à son service.

Maurice avec toute son armée entra dans la ville le 16 de Novembre, & comme il avoit eû la qualité de Général dans cette guerre, il fit prêter serment à tout le monde, non seulement au nom de l'Empereur & de l'Empire, mais au sien propre.

L'assemblée se tint dans la place publique; & là, le traité d'alliance perpetuelle fut conclu, en conservant à la ville tous ses privileges, & la liberté de la Religion. On s'engagea en même tems à garantir de toute insulte & de tout dommage, non seulement la ville, mais encore le pays d'alentour: tout se passa au grand contentement des bourgeois, & Maurice fut salué Burgrave de Magdebourg, avec l'applaudissement

L iij

HENRI II.

1551.

Magdebourg
se rend.

HENRI II.

1551.

général de toute la ville. L'armée se retira, & on ne laissa dans Magdebourg que cinq compagnies de gens de guerre, comme on en étoit convenu.

Après cela Maurice fit appeler, par ses conseillers Fachsen, Carlebeck & Mordeysen, les prédicateurs, auxquels il reprocha les libelles diffamatoires & les estampes injurieuses, qu'ils avoient répandus contre lui, comme s'il eût changé de Religion, ou qu'il eût fait la guerre à leur ville, parce qu'elle étoit demeurée ferme dans la profession de la saine doctrine : il ajoûta que quoiqu'ils méritassent un châtiment sévère, il vouloit bien, par égard pour l'intérêt public, ne conserver aucun ressentiment des injures qu'il avoit reçues de leur part ; mais qu'en revanche il souhaitoit qu'ils se contentassent à l'avenir d'exhorter le peuple à se corriger, à obéir aux princes & aux magistrats : qu'ils eussent donc soin de faire faire des prières publiques pour l'Empereur, pour lui & pour toutes les autres puissances : que le Concile avoit déjà commencé ses séances à Trente, où il devoit envoyer en son nom & au nom des autres princes & des autres États la confession de foi qu'il suivoit ; qu'ils priaissent donc le Tout-Puissant pour l'heureux succès de cette entreprise, au lieu de la rendre odieuse, comme ils avoient fait jusques-là.

Les prédicateurs tinrent à ce sujet une conférence ensemble, & répondirent que, quant aux estampes, ils ne les avoient point répandues ; & que néanmoins ils ne les croyoient pas si condamnables, puisqu'on ne pouvoit disconvenir que depuis trois ans quantité de gens n'eussent changé de Religion dans ses États, & que si on faisoit réflexion sur les auteurs de cette guerre, on ne pourroit révoquer en doute, que la ville n'eût été assiégée, pour opprimer la Religion ; que pour eux ils avoient toujours averti les peuples de leur devoir, avec le même zèle qu'ils avoient rempli leurs autres obligations, & qu'ils auroient soin de continuer dans la suite ; qu'au reste ils jugeoient bien différemment du Concile convoqué à Trente ; qu'ils croyoient que cette assemblée ne tendoit qu'à éteindre la vérité, puisque l'évêque de Rome, l'ennemi déclaré de la vérité, y présidoit ; en sorte qu'ils ne pouvoient s'adresser à Dieu, que pour le prier de vouloir renverser & dissiper les desseins pernicieux de ses ennemis, dont il ne falloit attendre que des

effets funestes , & rien qui ne fût contraire à la gloire de Dieu & au bien public.

Cette réponse, plus libre & plus hardie qu'il ne convenoit à des gens qui venoient de se soumettre , fit croire aux personnes les plus sages , que Maurice avoit traité en apparence ceux de Magdebourg avec sévérité ; mais qu'il leur avoit promis en secret de les maintenir dans l'exercice de leur Religion , & dans la jouissance de leur liberté , & qu'il avoit soumis cette ville plutôt pour lui-même que pour l'Empereur. Quelque dissimulé que fût ce Prince , il n'avoit cependant pu s'empêcher de laisser entrevoir son dessein ; car quelque tems auparavant , lorsque le Landgrave de Hesse & ceux de la maison de Nassau , disputoient pour la seigneurie de Gatznellebogh , voyant que l'Empereur l'avoit adjugée à Guillaume de Nassau Prince d'Orange , Maurice ne laissa pas de prendre les habitans sous sa protection , & de leur faire prêter serment , du consentement des enfans du Landgrave. Il allegua pour raison une alliance héréditaire entre les maisons de Hesse & de Saxe , par laquelle il étoit stipulé , qu'au défaut des hoirs mâles ils pourroient succéder les uns aux autres. Tout le monde convint qu'il faisoit en cela une véritable injure à l'Empereur , qui avoit déjà décidé cette affaire ; ce Prince néanmoins ferma les yeux sur ce procédé indécent , & Maurice ne laissa pas de continuer en toute autre chose , à se montrer zélé pour le soutien de la majesté impériale.

Il est certain que Maurice fit dès ce tems là un traité secret avec le Roi de France , par l'entremise de Jean de Fresse évêque de Bayonne , qui ayant demeuré long-tems en Allemagne , sçavoit la langue de ce pays , & étoit alors auprès de lui , sous prétexte de quelques autres affaires. Ce traité fut fait au nom de l'Electeur Maurice , du jeune marquis George Frederic & Jean Albert de Brandebourg , & du prince Guillaume de Hesse ; telles en furent les conditions ; Qu'ils déclareroient ensemble la guerre à l'Empereur , pour soutenir la Religion , pour conserver la liberté de l'Allemagne , & pour tirer le Landgrave de Hesse de la captivité , où il étoit depuis cinq ans , contre la foi donnée ; Qu'ils exhorteroient tous les Electeurs de l'Empire , tous les Etats & toutes les villes , à se liguier avec eux dans les mêmes vûes ; Qu'on tiendrait pour ennemis , & pour

HENRI II.

. 1551.

Traité de ligue contre l'Empereur , entre l'Electeur Maurice , plusieurs Princes de l'Empire , & le roi de France.

HENRI II.

1551.

rebelles, & traitres à la patrie, ceux qui s'opposeroient à une si loisible entreprise, ou qui favoriseroient l'Empereur à leur préjudice, de quelque maniere que ce fût ; qu'on les poursuivroit à feu & à sang, & qu'on ne pardonneroit à personne : De plus qu'on ne feroit ni paix ni trêve avec l'Empereur, sans l'aveu du Roi, qui de son côté n'en feroit point avec l'Empereur, sans l'aveu des Conféderez, qui ne représenteroient tous qu'une même personne ; en sorte que l'un ne pourroit agir sans l'autre ; Qu'on n'auroit d'autres intérêts que ceux de la cause publique ; qu'en un mot il n'y auroit point de traité, où ne fussent compris, non-seulement les Electeurs eux-mêmes, mais encore leurs sujets ; & ceux qui portoient les armes, ou qui les porteroient à l'avenir, jusqu'à ce que cette guerre, entreprise pour de si justes causes, fût entièrement terminée ; Qu'ils joindroient leurs troupes à celles du Roi, s'il étoit nécessaire ; Qu'on commenceroit par réduire ceux qui pourroient être le plus à craindre, voisins ou autres ; & qu'ensuite on iroit attaquer l'Empereur, en quelque endroit qu'il fût, soit en Allemagne, soit dans les Pays-bas, ainsi que le Roi le jugeroit à propos ; Que ce Prince payeroit, pour les trois premiers mois, 240000 écus d'or, le 25 Février prochain, & chaque mois suivant, 60000 ; Que les conféderez leveroient 8000 chevaux hors de leurs Etats, pour s'opposer aux levées de l'Empereur, & auroient toujours des troupes prêtes dans les terres de leur obéissance, pour n'être pas obligez, en cas qu'on vint attaquer leurs frontieres, de quitter l'armée, & de perdre, en séparant leurs forces, l'occasion de donner bataille : Que si l'electeur de Saxe, Jean Frédéric, & ses enfans, entroient dans cette confédération, ils seroient obligez de donner des sûretés à Maurice, qui de son côté promettroit sincerement de s'employer pour la liberté de leur Pere ; & que s'ils le refusoient, on les traiteroit comme ennemis ; Que le Prince Guillaume de Hesse, & le Landgrave son pere, renonceroient à l'alliance de l'Empereur, avant que de faire aucunes levées, & que l'electeur Maurice feroit sçavoir de son côté à l'Empereur, par écrit, qu'il renonçoit à son amitié & ne vouloit plus le servir : Que pour remedier à un inconvenient, qui ordinairement ruine les armées, où l'autorité est partagée entre plusieurs Chefs (inconvenient qui cinq ans auparavant avoit causé la défaite des Conféderez) l'electeur Maurice auroit

auroit le commandement général & absolu , avec pouvoir de choisir trois personnes pour son conseil : Qu'on ne feroit aucune alliance , traité ou convention quelconque , sans l'avis & le consentement de tous en général ; que le butin & le produit des contributions seroient également partagés entr'eux : Que les troupes prêteroiert serment de fidélité à tous les Officiers généraux : Qu'en tous les conseils , où l'on délibéreroit des affaires , l'électeur Maurice auroit deux voix en qualité de Général , & les autres Chefs n'en auroient qu'une ; qu'on donneroit des otages de part & d'autre : du côté des confédérez , ou Christophle ou Charle , princes de Meckelbourg , & Louis ou Philippe Princes de Hesse ; & de la part du Roi , Jean de la Marck , seigneur de Jamets , & Henry de Lenoncourt , comte de Nanteuil.

HENRI II.

1551.

On ajoûta à ces articles , qu'il paroïssoit nécessaire que le Roi se rendit au plutôt maître de Cambray , si cela se pouvoit , & qu'il se feroit de Mets , de Toul , & de Verdun ; qu'il y mit de fortes garnisons & les possédât en qualité de Vicaire de l'Empire ; qu'en même-tems il se jettât sur les Pays-bas , afin qu'attaquant l'Empereur par plusieurs endroits , on pût affoiblir ses forces , en l'obligeant de partager ses troupes. Enfin les Princes liguez promirent qu'ils reconnoitroient le Roi pour leur meilleur ami ; qu'ils l'honoreroient comme leur pere , & que par reconnoissance , ils seroient toujours prêts à le servir , pour la conservation de ses Etats & pour le recouvrement des Provinces , que lui ou ses prédécesseurs avoient perduës ; qu'ils seroient même tout leur possible pour qu'il fût élu Empereur , s'il le souhaitoit , ou du moins qu'on fit choix de quelqu'un qui fût à son gré , & ami de la France , & qui s'obligeât par serment à observer ce traité. Tel fut celui que conclurent secrettement l'évêque de Bayonne & l'électeur Maurice le 9 d'Octobre. Le Roi ensuite le ratifia à Chambor où il étoit , & jura d'en observer les articles , le 16 Janvier , en présence du marquis Albert de Brandebourg.

Après la reddition de Magdebourg , l'électeur Maurice qui étoit encore dans la ville , témoigna assez ouvertement , qu'il avoit dessein de mettre le Landgrave son beau-pere en liberté , à quelque prix que ce fût. En effet il avoit pour cela envoyé des députés à l'Empereur & avoit prié le roi de Dannemarc

Tome II,

M

HENRI II.

1551.

& la plupart des princes d'Allemagne, d'intervenir à ce sujet; les députez trouverent l'Empereur à trois journées de Trente, à Inspruck, où il étoit allé d'Ausbourg au commencement du mois de Novembre, afin que se trouvant plus près, il pût mieux donner ordre aux affaires du Concile & à la guerre de Parme déjà commencée, & dont nous parlerons bientôt. Les envoyez de Maurice, dans l'audience qu'ils eurent de l'Empereur, parlerent d'abord de la prison du Landgrave, & représenterent, au nom de l'électeur Joachim de Brandebourg, & de l'électeur Maurice, avec quelle injustice on retenoit ce Prince prisonnier; ils imputerent cette iniquité aux ministres de l'Empereur, qui par cette conduite odieuse flétrissoient l'honneur des princes de l'Empire, & en même-tems celui de son auguste Chef. Ils conjurèrent ce Monarque d'avoir en cela égard à lui-même, & de trouver bon que n'ayant pu rien obtenir par leurs prières & par leurs lettres, ils eussent employé le credit des Princes, dont les envoyez étoient presens, pour obtenir de lui ce qu'ils desiroient. On lut ensuite les lettres du roi Ferdinand, & celles de l'électeur de Baviere & des ducs de Lunebourg, en faveur du Landgrave, & l'on donna audience aux envoyez de l'électeur Palatin, du duc des Deux-Ponts, du marquis Jean de Brandebourg, des ducs Henri & Jean de Meckelbourg, du marquis de Bade, & du duc de Virtemberg.

Au bout de quelques jours l'Empereur donna sa réponse; il dit, que l'affaire étoit importante, & qu'elle demandoit une mure délibération, & surtout la presence de Maurice, qui devoit arriver bien-tôt, & sans lequel elle ne pouvoit se terminer; qu'il étoit donc à propos de l'attendre; qu'ils pouvoient cependant jusqu'à ce tems-là s'en retourner chez eux, & dire de sa part à leurs maîtres, qu'il auroit égard à leur priere, & qu'il leur rénoigneroit le cas qu'il faisoit de leur recommandation.

Cependant le prince Guillaume, fils aîné du Landgrave, vint trouver l'électeur Maurice, & ayant appris de lui ce qui s'étoit fait avec l'Empereur, il lui représenta la malheureuse situation de son pere languissant dans une ennuyeuse prison; il lui dit ensuite, que comme son devoir l'obligeoit de tout entreprendre pour secourir son pere, il le prioit de lui faire dans

peu de tems une réponse nette & précise , & que s'il y manquoit , de ne pas trouver mauvais qu'il lui donnât action , à lui & à l'électeur Joachim de Brandebourg. L'Electeur répondit que l'Empereur vouloit conférer avec lui sur cette affaire , & l'avoit mandé à ce sujet ; qu'il étoit prêt de partir , pour l'aller trouver , quoique dans l'état où étoient les choses , il eût de la peine à sortir de ses Etats : Que néanmoins cette affaire , qui depuis quelque-tems lui avoit attiré la haine de tous les honnêtes gens , le touchoit si fort , que sans avoir égard ni aux peines ni aux dangers qu'il essuyeroit , il étoit résolu de faire tous ses efforts pour la terminer. Le prince Guillaume lui repliqua alors , qu'il devoit faire de plus serieuses reflexions sur ce voyage , pour juger s'il étoit à propos de l'entreprendre : mais Maurice , qui s'étoit proposé de cacher sa résolution à tout le monde , crut aussi en devoir faire mystere au Prince. Il fit donc venir quelques-uns de son Conseil , à qui il avoit confié son secret , & leur dit en presence du prince Guillaume , qu'il persistoit dans le même dessein. Il se préparoit effectivement à faire la guerre à l'Empereur , dès qu'il auroit reçu sa réponse , & n'attendoit que le tems favorable pour la commencer. C'est pour cela que toutes les troupes , tant celles qui avoient assiégé Magdebourg , que celles qui avoient soutenu le siège , avoient été mises en garnison dans la Turinge , & dans les lieux circonvoisins , où elles ravageoient sur-tout les terres des Ecclesiastiques , & particulièrement celles de l'électeur de Mayence. Cet Electeur ayant fait sentir aux électeurs de Treves & de Cologne le danger qui les menaçoit , ils résolurent d'écrire tous les trois à l'Empereur , pour lui donner avis qu'ils alloient quitter la ville de Trente où ils étoient , afin de donner ordre à leurs affaires dans leurs Etats. Mais les lettres pressantes de l'Empereur les firent changer de résolution , en sorte qu'ils demeurèrent à Trente , où ils s'étoient rendus conformément à ses intentions , pour y assister au Concile. indiqué au premier jour de Mai , & différé jusqu'au premier de Septembre , à cause de la guerre de Parme , qui s'étoit allumée depuis peu.

Les électeurs de Mayence & de Treves étant arrivez à Trente les premiers , & ayant bien-tôt après été suivis de celui de Cologne , furent reçus avec de grandes démonstrations de joye & un applaudissement général , parce qu'étant les personnes

Mij

HENRI II. les plus considérables de cette assemblée, après les Legats du Pape, on se persuadoit que leur présence donneroit beaucoup d'autorité au Concile. Comme les trois Electeurs crurent que le séjour qu'ils feroient à Trente seroit long, ils ne garderent qu'autant de chevaux qu'ils en avoient besoin pour leur usage ordinaire, vendirent les autres, & firent des provisions abondantes. Les évêques de Strasbourg, de Vienne, de Constance, de Coire & de Naumbourg arriverent aussi à Trente; les autres évêques d'Allemagne s'excusant sur leur âge ou sur leurs infirmités, n'y envoyerent que des Députés. Le cardinal Marcel Crescentio présidoit au Concile de la part du Pape, & avoit pour adjoints l'archevêque de Siponte, & l'évêque de Verone. L'Empereur y avoit trois Ambassadeurs, François de Toledé, le comte Hugue de Montfort, & Guillaume de Poitiers. Le roi de Hongrie avoit aussi les siens.

Le premier jour de Septembre, après qu'on eut, selon la coutume, célébré une Messe solennelle, Jacques Amiot¹, Abbé de Bellozane, envoyé par le Cardinal de Tournon & par Odet de Selve Ambassadeur du Roi à Venise, presenta une lettre de sa Majesté, adressée à l'assemblée de Trente, & la remit au Cardinal Président. La suscription de la lettre ayant d'abord été lûe, on demanda pourquoi le Roi s'étoit plutôt servi du mot d'Assemblée, que de celui de Concile? Comme plusieurs, & particulièrement les évêques Espagnols furent d'avis que la lettre ne fût ni lûe, ni reçue, si celui qui la rendoit ne faisoit voir son ordre, l'Abbé fit réponse, qu'il étoit contenu dans la lettre: aussitôt le Cardinal se leva, & se retira avec tous les Prélats dans la sacristie de l'Eglise.

Lorsqu'on eut long-tems contesté touchant cette suscription, que le Cardinal président prétendoit devoir être prise en bonne part, il eut bien de la peine à faire agréer aux Prélats assembles, que l'Abbé fût ouï. On lut donc en particulier la lettre du Roi, par laquelle sa Majesté se plaignoit, & témoignoit le

1. Il étoit de Melun sur Seine, & de la plus basse extraction. Tout le monde sçait l'occasion de sa haute fortune. Il fut dans la suite abbé de Bellozane, précepteur des enfans de France, évêque d'Auxerre, & enfin grand aumô-

nier de France, & bibliothécaire du Roi. Ses ouvrages sont assez connus. Ce ne sont que des traductions, plus estimées pour la douceur & la naïveté du stile, que pour la fidélité & l'exactitude.

juste déplaisir qu'il avoit de l'injure qu'il avoit reçue, & demandoit qu'on ajoutât foi à tout ce que diroit de sa part son Ambassadeur. Après quoi les Prélats retournerent prendre leurs places, & alors la lettre ayant été lûe publiquement, on répondit qu'on prenoit en bonne part le titre d'Assemblée, que le Roi avoit donné au Concile, parce qu'aucun de tous ceux qui étoient présens, n'étoit disposé à avoir mauvaise opinion d'un Prince, qui portoit le titre special de Roi Très-Chrétien; mais que s'il se trouvoit que son intention ne fût pas aussi pure qu'ils le croyoient, & qu'il pensât autrement qu'il sembloit, ils declaroient en ce cas-là, qu'ils tenoient cette lettre pour non écrite. Ensuite on fut d'avis d'entendre l'Abbé de Bellozane, qui parla ainsi:

« Je crois qu'il n'y a personne parmi vous, qui ignore le sujet pour lequel le Roi m'a envoyé ici, si vous considerez tous sans préjugé & sans passion l'état présent des affaires, si vous vous représentez ce qui s'est fait en Italie depuis quatre ans, & si d'un côté, vous faites attention à la moderation & à la puissance du Roi mon Maître, & de l'autre, à l'audace de ceux qui se croient tout permis. Si le S. Siege jouissoit aujourd'hui, comme autrefois, de cette liberté, dont il a été redevable à la valeur & à la piété de nos Rois, Sa Majesté très-Chrétienne ne voudroit pas soumettre la Justice de sa cause à d'autres Juges que vous. Mais maintenant que l'Italie gemit sous une tyrannie étrangere; que Rome, autrefois la maîtresse des nations, a changé sa liberté en une triste servitude; que le S. Pere, qui ne devoit se comporter que comme le Vicaire de Jesus-Christ, & le Pere commun des Chrétiens, & qui devoit mettre tous ses soins à pacifier les troubles de l'Eglise, & à établir dans la Chrétienté une paix générale, se laisse séduire par les pieges qu'on lui tend, abuser par les vaines promesses & les fausses espérances, & intimider par la violence & les menaces, qu'enfin il foule aux pieds son devoir de Pasteur universel, & renonce à la qualité d'arbitre, pour favoriser un parti au préjudice de l'autre; le Roi mon Maître, le premier de tous les Rois de la Chrétienté, a cru que sa dignité & son devoir l'obligeoient à employer tous ses soins, & toute sa puissance, pour

HENRI II.

1551.

Discours d'Amiot au Concile de Trente.

M iij

HENRI II.

1551.

» conserver le droit de chacun , pour assurer la liberté publique ;
 » & surtout pour maintenir la dignité de l'Eglise , dont les
 » Rois de France ont toujours été les plus puissans & les plus
 » zelez défenseurs , mais qu'aujourd'hui la violence , l'ambi-
 » tion , & la corruption des mœurs s'efforcent d'avilir. Vous
 » sçavez ce que les ennemis de la tranquillité publique entre-
 » prennent en Italie depuis cinq années ; qu'après la mort de
 » Pierre-Louis Farnese , lâchement assassiné , ils se sont rendus
 » maîtres de Plaïfance , ville considérable de la Lombardie ;
 » & qu'ils ne se sont pas contentez de l'envahir contre toute
 » sorte de droit , & d'y mettre une forte garnison , au lieu de
 » la rendre ou aux Farneses , ou au S. Siege , mais qu'ils ont
 » encore formé des desseins sur la ville de Parme ; que voyant
 » que par leurs efforts & par leurs artifices ils ne l'avoient pû
 » obtenir du pape Paul III. qui avoit toujours eu intention
 » de la rendre à l'Eglise , ils tâchent aujourd'hui de l'avoir à
 » force ouverte. Cependant le Roi , résolu d'observer religieu-
 » sement le traité de paix conclu avec le Roi son pere , mé-
 » me aux dépens de ses interêts en Italie , a dissimulé tout cela ,
 » s'est comporté avec moderation , & , sans rompre la paix , a
 » seulement tâché de s'opposer par toutes sortes de moyens
 » aux injustes efforts de ses ennemis. Il a observé cette mode-
 » ration , jusqu'à la mort de Paul III. & il se flattoit que par
 » l'élection de Jule III. les choses prendroient une nouvelle
 » face en Italie , & que le calme y succederoit à tous les trou-
 » bles. Jule III. en effet , au commencement de son pontifi-
 » cat , rendit à Ottavio Farnese la ville de Parme , où Camille
 » des Ursins commandoit au nom du S. Siege , & lui conserva
 » la dignité de Gonfalonier de l'Eglise , dont il avoit aupara-
 » vant été revêtu ; en quoi il fit voir une ame reconnoissante
 » & portée à la paix. Mais quoique le S. Pere jugeât , qu'ayant
 » pour voisin un ennemiredoutable , il étoit impossible de garder
 » Parme qu'à la faveur d'une forte garnison , & qu'il eût mé-
 » me d'abord accordé une somme d'argent pour l'entretenir ,
 » il a depuis changé de sentiment & de conduite , sans qu'on
 » ait jamais pû en pénétrer les motifs ; & au lieu de soutenir
 » Ottavio , comme il avoit commencé , il l'a abandonné , &
 » s'est ligué avec ses ennemis. Ce Prince donc , voyant les

« cruels auteurs de la mort de son pere, triompher sous la
 « protection de son beau-pere ¹, & se voyant entierement
 « abandonné du Pape, qui avoit d'abord pris sa défense, a été
 « contraint de chercher de l'appui dans l'alliance que son frere
 « avoit faite ², puisque celle de l'Empereur ne lui procuroit
 « aucun secours. Mais quoique la nécessité seule l'ait engagé
 « à prendre ce parti, ç'a été néanmoins un trait de prudence,
 « dans la triste situation où il se trouvoit, d'avoir recours à la
 « France. Il avoit pû apprendre par les leçons de son ayeul ³,
 « qui étoit un sage vieillard, que les Papes opprimez, & qu'en
 « général tous les Princes malheureux ont toujours trouvé une
 « ressource dans la générosité des François, naturellement por-
 « tez à compatir aux maux de leurs semblables, & à défendre
 « les foibles qu'une injuste puissance accable. Ce n'est certai-
 « nement que cette seule vûe qui a pû inspirer à Ottavio la
 « pensée d'implorer le secours du Roi très-Chrétien; qu'avoit-
 « il fait pour le meriter? N'avoit-il pas souvent combattu
 « contre nous dans les armées de nos ennemis? Nul autre mo-
 « tif n'a pû non plus déterminer le Roi à prendre le parti d'Ot-
 « tavio, que cette générosité naturelle à lui & à tous ses ancê-
 « tres, & le desir de faire en sorte que Parme, qu'il avoit con-
 « servée au saint Siège, pendant la vacance, & qu'il avoit dé-
 « fendue contre les artificieux projets de ses ennemis, fût main-
 « tenant à couvert de leur injuste violence, & fût rendue aux
 « Farneses, qui la tenoient des Papes. C'est pour cela qu'avant
 « de déclarer la guerre, il a ordonné à Paul de Thermes son
 « ambassadeur à Rome de solliciter le Pape, pour l'engager à
 « soutenir toujours les Farneses, que sa Majesté avoit pris sous
 « sa protection, & à ne pas permettre qu'ils fussent exposez aux
 « embuches & aux violences de leur ennemi commun. Mais
 « le Pape ayant témoigné qu'il se repentoit de la grace qu'il
 « avoit accordée aux Farneses ⁴, & qu'il prétendoit que Par-
 « me fut rendue à l'Eglise, il sembla alors au Roi, que c'étoit

HENRI II.
1551.

1 Ottavio Farnese, fils de Pierre-Louis Farnese, avoit épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles V.

2 Horace Farnese, duc de Castro, avoit épousé Diane, légitimée de France, fille du roi Henri II. Il fut tué au

siège d'Heßdin en 1553. Ce Prince avoit beaucoup de mérite.

3 Le pape Paul III. pere de Pierre-Louis Farnese.

4 Le Pape Jule III. successeur de Paul III. rendit d'abord Parme à Ottavio Farnese.

HENRI II.

1551.

» une chose injuste & honteuse de reprendre un don ; & il
 » eut lieu de croire que le Pape avoit moins d'envie de ren-
 » dre Parme à l'Eglise, que de l'ôter aux Farneses, pour la re-
 » mettre entre les mains des ennemis de la France. Cepen-
 » dant pour faire éclater son amour pour la paix , le Roi exhorta
 » Ottavio à abandonner une partie de ses prétentions, en fa-
 » veur de la tranquillité publique, & afin de complaire au Pape.
 » Il ordonna même à ses Ambassadeurs, dès qu'ils auroient
 » traité avec Ottavio, d'aller aussi-tôt trouver sa Sainteté, pour
 » lui rendre compte de leur négociation. Mais loin que tous
 » ces bons offices, & toutes ces preuves de sa bonne volon-
 » té, ayent pû gagner l'esprit du S. Pere, il s'est laissé emporter
 » par sa passion, & a déclaré ouvertement la guerre à Otta-
 » vio. Bien plus ; il a envoyé son frere Jean-Baptiste del Monte
 » attaquer la Mirandole appartenante aux Pics, dont la maison
 » est depuis long-tems sous la protection de la France ; & il a
 » exercé sur les habitans de cette ville, qui ont pû tomber en
 » sa puissance, sans distinction de sexe, des cruautés si inouïes,
 » que les plus grands ennemis de notre Religion en auroient
 » eu horreur. Quoi de plus indigne du titre de Chef de la
 » Religion ; quoi de plus injuste ; quoi de moins convenable
 » dans les conjonctures présentes ! Que peut-on dire ou ima-
 » giner de moins raisonnable, que de voir le premier Pasteur
 » abandonner le soin du troupeau que Dieu lui a com-
 » mis, rejeter toutes sortes de propositions d'accommode-
 » ment, fuir la paix, qu'il devoit préférer à tout, ne res-
 » pirer que la guerre, semer la discorde & la haine parmi
 » les Chrétiens, les empêcher par-là de réunir leurs forces
 » contre le redoutable ennemi de la Chrétienté, qui menace
 » de l'attaquer par mer & par terre, négliger de se servir du
 » glaive de la parole de Dieu, pour combattre & détruire les
 » hérésies, & tirer l'épée injustement contre les feudataires
 » même du S. Siege, & contre le Roi, dont les prédécesseurs
 » ont toujours été menagez & respectez par les anciens Papes.
 » On a même rapporté à mon Maître, que le S. Pere disoit hau-
 » tement, qu'il n'épargneroit ni sa personne, ni les trésors des-
 » tinez à la défense de la Religion, & au soulagement des
 » pauvres, pour pouvoir réduire Ottavio, & le forcer à se
 » soumettre à lui. Ces paroles ont-elles pû sortir de la
 bouche

» bouche de celui qui se dit le Vicaire de l'Agneau de paix, &
 » qui se glorifie du titre humble de Serviteur des serviteurs de
 » Dieu ? Mais qu'arrivera-t-il, si les Infideles, & ceux qu'on ap-
 » pelle Protestans en Allemagne, apprennent toutes ces cir-
 » constances ? Il ne faut pas douter que les uns & les autres
 » ne s'en réjouissent ; ceux-ci de voir la religion Romaine se
 » décréditer, & ceux-là de voir le Christianisme entier courir
 » à sa ruine, & leur préparer des triomphes.

» Que les vûes de Paul III. d'heureuse mémoire, étoient
 » différentes, & qu'il étoit animé d'un autre esprit ! Quoique
 » ses ennemis lui ayent reproché trop de tendresse & d'indul-
 » gence pour sa famille, l'intérêt public lui fut néanmoins plus
 » cher que tout le reste. Dans un âge extrêmement avancé,
 » il s'exposa volontiers aux incommodez & aux dangers de
 » la mer, pour réconcilier deux puissans Princes ennemis l'un
 » de l'autre, & se rendit à Lucques & à Busseto, pour con-
 » férer avec l'Empereur, quoiqu'inutilement. On dira peut-
 » être qu'aujourd'hui les affaires qui concernent la Religion
 » ne sont pas négligées. C'est-là principalement ce qui touche
 » & interesse le Roi mon Maître. Il regarde comme une in-
 » jure faite à lui & à toute l'Eglise, l'assemblée d'un Concile
 » convoqué par le Pape, dans le tems que Sa Sainteté joint
 » ses forces à celles de l'Empereur, pour lui faire la guerre,
 » afin d'empêcher par là que les évêques François ne s'y
 » trouvent, qu'ils n'y proposent la réformation de l'Eglise
 » dans son Chef & dans ses membres, qu'on ne corrige par
 » ce moyen les abus introduits par la coutume, & qu'après
 » avoir remedié à la corruption qui s'est glissée dans la doctrine
 » & dans les mœurs, on n'établisse dans l'Eglise une paix so-
 » lide & durable. C'est pour cela seul, & pour l'intérêt de la
 » Religion, que le Roi m'a envoyé ici, & non pour se plain-
 » dre de la guerre injuste qu'on lui fait. Ce n'est pas un hom-
 » me de mon état, qu'il chargeroit de faire des plaintes sur ce
 » sujet, & ce ne seroit pas à vous qu'il les feroit porter. Il
 » ne dépend de qui que ce soit, & il ne reconnoît sur la terre
 » aucun tribunal, où il daigne vouloir obtenir justice. Puissant &
 » courageux, il sçaura braver les efforts de ses ennemis, se faire
 » raison à lui-même, & punir la témérité de ceux qui l'attaque-
 » ront. Mais il ne peut supporter le mélange des choses sacrées

Tom. II.

N

HENRI II.

1551.

HENRI II.
1551.

» & profanes, qu'on s'efforce de confondre : il ne peut souffrir qu'une ambition démesurée s'appuie du prétexte spécieux de la religion, & qu'une avidité insatiable prenne les couleurs de la piété; qu'on prétende faire regarder les injustices & les violences pour des choses justes & permises, & qu'enfin ses ennemis soient arrivés à ce point d'impudence, que quand leurs supercheries & leurs artifices seront connus de toute la terre, ils s'imaginent faire croire à l'Univers, qu'ils n'ont eu d'autre intention, que de réformer la doctrine & les mœurs de l'Eglise.

» Le Roi Très-Chrétien, fils aîné de l'Eglise, qui se glorifie de ces titres qu'il a hérités de ses ancêtres, voyant qu'on se comporte à son égard avec tant de passion & d'iniquité, & qu'il n'est plus enfin possible de dissimuler, m'a ordonné de faire devant vous la même protestation, qu'il a déjà fait faire, comme vous ne l'ignorez pas, à Rome par ses Ambassadeurs; & de vous faire savoir, que puisqu'on lui a si mal à propos & si injustement déclaré la guerre, il ne peut ni ne doit envoyer ici les Evêques de son Royaume, ni tenir cette assemblée pour un Concile œcuménique & légitime; mais plutôt, conformément à la suscription de sa lettre, pour une assemblée particulière, convoquée, non en faveur de la religion & du bien public, mais pour les intérêts de quelques hommes ambitieux, qui veulent profiter des troubles: qu'ainsi ni lui, ni les Etats de son royaume, ne se soumettront aucunement aux decrets de ce prétendu concile, & qu'il emploiera au contraire, pour les rejeter, les moyens dont ses prédécesseurs se sont servis en des occasions semblables. Car vous n'ignorez pas le droit qu'ont les Rois de France sur les choses sacrées, & comment ils l'ont toujours exercé dès le commencement de la monarchie; qu'ils n'ont jamais abusé de leur pouvoir pour nuire à la Religion, mais qu'ils l'ont au contraire toujours employé pieusement pour la défense de la liberté de l'Eglise contre ceux qui s'efforçoient de l'opprimer. On connoît les conciles tenus sous Clovis, & sous Childebert; les Ordonnances touchant la Religion faites sous le regne de Charlemagne,

1. Ces ordonnances au sujet de la Religion, qu'on appelle Capitulaires, faites par Charlemagne, & son fils Louis le Débonnaire, ont été recueillies par l'abbé Ansegise. Il y a aussi des

Capitulaires des rois Lothaire, Charles & Louis, fils de Louis le Débonnaire. Ceux de Charles le Chauve ont été publiés par le P. Sirmond.

« à qui les Papes, aussi-bien qu'à son pere, doivent toute leur
 « puissance temporelle. On connoît aussi les Ordonnances de
 « Louis le Debonnaire fils de Charlemagne. Mais comme
 « dans la suite, les Papes abuserent de leur puissance spirituelle,
 « & que leur cupidité usurpa les biens de l'Eglise, le Roi Louis
 « IX. que sa pieté & ses vertus ont rendu digne d'être mis au
 « rang des Saints, s'opposa courageusement à leurs injustes
 « entreprises, & l'an 1267. fit une loi, sous le nom de Prag-
 « matique Sanction¹, que nous avons encore, & par laquelle
 « l'ancienne coutume d'élire les Evêques & les autres Prélats
 « (coutume qui n'étoit plus observée depuis long-tems,) fut ré-
 « tablée, avec défense d'envoyer aucune somme d'argent à
 « Rome pour les provisions des bénéfices. Cependant le pou-
 « voir des Papes s'étant depuis augmenté, aussi-bien que leur
 « industrie & leur habileté, les maux qui sembloient étouf-
 « fez, commencerent à reparoitre, & à se répandre avec plus
 « de licence, jusqu'à la tenue du Concile de Bâle, qui fou-
 « droya tous ces abus par un Decret solennel, & ordonna
 « qu'à l'avenir on ne payeroit plus d'annates pour l'impétration
 « des bénéfices en Cour de Rome. Les Papes voyant que ce
 « Concile bornoit trop leur puissance, ne le voulurent point
 « reconnoître pour légitime. Cependant le Roi Charle VII.
 « le reçut & le reconnut pour Concile œcuménique dans les
 « Etats généraux tenus à Poitiers, & le confirma par une fameuse
 « Ordonnance, appelée Pragmatique Sanction. Il est vrai
 « que le Pape Eugene IV. qui ayant été souvent sommé de
 « venir au Concile, avoit toujours refusé de s'y presenter, le
 « déclara nul & schismatique, & de partie qu'il étoit, se ren-
 « dit juge en sa propre cause. Enfin Aeneas Silvius Pico-
 « lomini, qui dans cette célèbre assemblée avoit exercé l'of-
 « fice de principal secretaire, ayant été depuis fait Pape, sous
 « le nom de Pie II. s'éleva contre ce Concile avec encore plus
 « de zele que ses prédecesseurs. Il envoya donc un Legat au
 « roi Louis XI. & par le moyen du Cardinal Baluë² on porta

HENRI II.

1551.

1. La Pragmatique Sanction de S. Louis fut publiée l'an 1268. Les principaux articles regardent la liberté des élections, les privileges des Eglises, les droits de l'Eglise Gallicane & les libertés, & la limitation du pouvoir spiri-

tuel du Pape en France.

2. Homme de très-basse extraction, mauvais Ministre, intrigant, fourbe & ingrat. Le roi Louis XI. aiant reconnu sa sceleratesse, le fit mettre en prison, où il demeura onze ans.

HENRI II.

1551.

» ce Prince à abolir la Pragmatique Sanction , malgré les vives
 » oppositions du premier Parlement du Royaume & de la Fa-
 » culté de Theologie de Paris. Mais le Roi & le Cardinal
 » ne furent pas long-tems sans avoir sujet de s'en repentir ; le
 » Roi , parce qu'il comprit bien qu'il avoit fait par-là un tort
 » considerable à son Royaume ; & le Cardinal , par la lon-
 » gueur d'une prison fâcheuse , où l'on croit que ce Prince
 » clairvoyant le fit mettre pour l'en punir ¹. Vous n'ignorez
 » pas les inimitiez qui ont été depuis entre le Roi Louis XII.
 » & le Pape Jule II. & plût au Ciel que le souvenir en fût
 » moins récent ! Il y a lieu de craindre que ce nom ², qui a
 » été autrefois si odieux à la France , ne lui devienne au-
 » jourd'hui funeste. Le pape Leon X. traita depuis avec Fran-
 » çois I. & quoique leur traité soit autorisé par des actes pu-
 » blics ; cette Pragmatique Sanction néanmoins est encore
 » maintenant si religieusement observée dans toutes nos Cours
 » de Parlement ³ & dans toutes nos facultez de Theologie ,
 » qu'elles s'obligent par serment à ne la violer jamais.

» Que ceux donc qui desirerent sincerement la paix de l'E-
 » glise, que le Pape même , ou ses successeurs , qui seront mieux
 » conseillez que lui , employent tous leurs soins & toute leur
 » prudence pour apporter quelques remedes à ce schisme nais-
 » sant. Quand le Roi mon maître m'ordonne de vous parler
 » ainsi , il prétend vous faire voir en même tems , avec quel
 » respect & quel amour il honore la Religion qu'il a reçue de
 » ses ancêtres , & quels sont ses sentimens à l'égard du saint
 » Siège , que ses prédecesseurs ont honoré , protégé & enrichi ;
 » il prétend vous assurer qu'il ne permettra jamais que ceux qui
 » vivent aujourd'hui , ou ceux qui viendront après nous , ayent
 » lieu de se plaindre , ni de sa bonne foi , ni de son amitié , ni
 » de son zele ; mais que par les mauvaises intentions des enne-
 » mis de la paix , il a été réduit au point de faire ce qu'il fait ,

¹ Baluë fut arrêté en 1469. parce que l'on surprit des lettres qu'il écrivoit aux ennemis de l'Etat, & que le Roi soupçonnoit d'ailleurs sa fidelité.

² Jule III. étoit alors Pape.

³ Par rapport seulement à quelques articles ; le Concordat ne fut entegif-

tré au Parlement que pour obéir au Roi. Le Parlement même , en l'entre-gistrant , déclara que dans les Tribunaux on se conformeroit toujours à l'ancienne discipline. Le Clergé de France en 1579. fit ses remontrances au Roi Henry III. pour le rétablissement de la Pragmatique Sanction.

» ou d'abandonner ses propres intérêts & ceux de l'Europe, s'il
 » en usoit autrement. Al'égard des vaines menaces & des cen-
 » sures, il ne les craint point pour une cause si juste, quoique
 » dans toute autre occasion, où il soutiendrait une mauvaïse
 » cause, la pitié de ce Prince pût les redouter. Il craint en-
 » core moins qu'on lance un interdit sur son Royaume: il sçait
 » assez comment les Etats généraux de France & la Faculté
 » de Theologie de Paris se sont autrefois comportez sous le
 » Roi Philippe le Bel contre Boniface VIII. & depuis sous
 » Charle VI. contre Benoît *; & enfin contre Jule II. sous Louis
 » XII. dont la mémoire est encore si chere & si respectable
 » aux François.

HENRI II.

1551.

* Benoît XIII.
 Antipape ap-
 pelle Pierre
 de Luna.

» Ainsi puisque le Roi très-chrétien a eu de si fortes & de
 » si justes raisons de prendre les armes, il vous prie de rece-
 » voir en bonne part tout ce qu'il m'a ordonné de vous dire,
 » & qu'après l'enregistrement de sa protestation, que je vous
 » laisserai par écrit, vous me donniez acte de ce qui vient
 » de se passer, afin que le Roi puisse en informer tous les
 » Princes chrétiens ».

L'Ambassadeur ayant cessé de parler; on lui dit qu'à la pre-
 miere assemblée des Peres du Concile, il recevroit la réponse
 à son discours, pourvû que le Roi reconnût que le Conci-
 le avoit été legitimement convoqué à Trente; qu'au reste les
 Peres n'approuvoient ce qui venoit de se passer, qu'autant
 qu'ils le pouvoient, selon les regles de droit¹; & qu'il ne leur
 étoit pas permis de lui en donner aucun acte.

Cependant le Roi fit un édit, à la sollicitation, ou du moins
 par le conseil, de Jean du Tillet greffier du parlement de Pa-
 ris, homme extrêmement versé dans la connoissance du droit
 & des coutumes de ce Royaume; par lequel après avoir ex-
 posé fort au long les obligations que les papes avoient aux
 rois de France, & la conduite indigne de Jules III. qui ne
 se servoit de son pouvoir, que pour favoriser les passions ef-
 frenées des ennemis de la paix, il défendoit, sur peine de la
 vie, & de la confiscation des biens, à qui que ce fût de por-
 ter aucun argent, pour quelque raison que ce fût, ni à Rome,
 ni en d'autres lieux de la dépendance du Pape; parceque

Défense de
 porter à Ro-
 me aucun ar-
 gent.

¹ C'est-à-dire, selon les usages & les maximes de la Cour de Rome, qui forment un prétendu Droit; objet de l'étude des Prélats Ultramontains.

HENRI II.
1551.

l'argent étant le nerf de toutes les entreprises, & surtout de la guerre, il seroit de la dernière imprudence d'employer ses propres biens, & ceux de ses sujets, pour entretenir les forces de son ennemi, & affermir son injuste puissance.

Cet édit fut enregistré au Parlement le 7 de Septembre, & ensuite publié à son de trompe dans les carrefours de Paris. Cinq jours auparavant, on en avoit publié un autre très-rigoureux, à la réquisition de l'avocat général Pierre Seguier, contre ceux qu'on soupçonnoit d'hérésie ; on le nomma l'édit de Châteaubriand, petit bourg de Bretagne, où il fut fait ; & même dès le 14 Janvier, l'ordonnance du Roi, sur le pouvoir & la charge de l'inquisiteur Mathurin Orty, avoit été lûe en plein Parlement.

Si les prélats du Concile avoient été très-offensez du discours de l'abbé de Belloc ; ils ne le furent pas moins de l'édit du Roi, & ils differerent de rendre leur réponse jusqu'au 13 d'Octobre, pour avoir le tems d'avertir le Pape, & de sçavoir ses intentions ; mais l'Abbé ne comparut point ce jour-là ; & les Prélats publièrent un écrit, par lequel ils tâchoient de faire voir que le Concile avoit été convoqué légitimement & pour de très-justes raisons ; puisque ce n'étoit par aucune vûe particuliere de politique ou d'intérêt, mais pour apporter un remede convenable aux heresies, qui non-seulement infectoient l'Allemagne, mais encore toute l'Europe ; ils prioient pour cela le Roi très-chrétien de permettre aux Prélats & aux Théologiens de son Royaume, de venir à Trente, afin de contribuer tous ensemble au succès d'une entreprise si sainte & si agreable à Dieu ; que s'il ne vouloit pas leur en donner la permission, ils protestoient que la dignité & l'autorité du Concile, ne recevroit aucun préjudice de ce refus ; qu'à l'égard des menaces qu'il faisoit de recourir aux remedes que ses prédecesseurs avoient mis en usage en semblables occasions, ils ne pouvoient se persuader que Sa Majesté en vint jusqu'à vouloir nuire à l'Eglise, & flétrir sa propre gloire, en rétablissant ce que ses ancêtres avoient aboli avec tant de prudence pour la gloire & pour le bien du Royaume ; qu'ils supplioient donc instamment Sa Majesté de vouloir bien suivre les traces du Roi son pere, qui avoit voulu que les plus grands personnages de son Royaume, Evêques, Théologiens,

Ambassadeurs, assistassent au Concile, & de sacrifier plutôt au bien de l'Etat, & à la paix de l'Eglise, des ressentimens particuliers, qui pourroient exposer l'un & l'autre à des troubles, dont les suites seroient très funestes.

HENRI II.
1551.

Le Pape avoit déjà dès le 23 de Mai, écrit aux Suisses des lettres pleines de bienveillance, dans lesquelles il leur rappelloit le souvenir de Jule II. qui leur avoit, disoit-il, témoigné une tendresse si paternelle : il ajoûtoit qu'il n'avoit pas moins hérité de ses sentimens à leur égard, que de son nom ; qu'il avoit composé sa garde de leurs compatriotes ; & qu'il avoit mis aussi à Boulogne une garnison Suisse. Il les exhortoit ensuite à envoyer leurs députés pour le premier de Septembre ; parce que l'union de tous ceux qui devoient assister au Concile, étoit absolument nécessaire à sa célébration : il ajoûtoit enfin qu'ils seroient plus amplement informés du reste par son Nonce Jérôme Franco, dont ils connoissoient depuis long-tems la probité & le zèle, & qui devoit être bien-tôt suivi par quelqu'un des Evêques en qui il avoit le plus de confiance, pour leur parler plus en détail des affaires du Concile.

Le Pape écrit aux Suisses au sujet du Concile.

D'un autre côté, le Roi avoit chargé Morlay du Museau son Ambassadeur en Suisse, de faire tous ses efforts pour empêcher que les Cantons n'envoyassent à Trente. Morlay ne croyant pas pouvoir y réussir, fit venir Paul Vergerio, autrefois évêque de Capo d'Istria, qui avoit depuis peu quitté Padouë, & s'étoit retiré parmi les Grisons. Après l'avoir consulté & en avoir tiré les instructions nécessaires, il partit pour l'assemblée de Bade¹, où il parla si fortement & donna des raisons si convaincantes, qu'il persuada ce qu'il voulut, non-seulement aux Cantons protestans, mais encore aux catholiques. Aussi-tôt les Grisons rappellerent Thomas Planta évêque de Coyre, qui étoit déjà parti pour Trente : Vergerio leur avoit fait entendre que le Pape prétendoit par moyen de Planta recouvrer sur eux son ancienne autorité.

Les affaires alloient plus lentement en Allemagne. Ceux

Affaires d'Allemagne.

¹ Il y a dans la Suisse deux villes de Bade : celle dont il s'agit ici est fur la riviere de Limats, & c'est le lieu où les Cantons tiennent leurs Dietes, & où les Ambassadeurs étrangers ont coutume de se rendre. Elle est située entre

Bâle & Zurich, & est célèbre par ses bains chauds. Les Romains l'appelloient *Aqua Helvetica*. Bade en Souabe & Bade en Autriche, sont aussi renommées pour leurs bains.

HENRI II.

1551.

de la confession d'Ausbourg, à qui l'Empereur avoit donné toutes les assurances qu'ils avoient pu souhaiter, ne se communiquoient point leurs résolutions, soit qu'ils désespérassent du succès de l'affaire, soit qu'ils appréhendassent l'indignation de l'Empereur, soit qu'à l'approche du péril leur courage se refroidit. Ceux de Strasbourg, comme les plus voisins du lieu du Concile, députerent vers les villes les plus éloignées, pour sçavoir quelles étoient leurs résolutions. L'électeur Maurice & le duc de Wirtemberg, firent dresser des confessions de foi entièrement conformes, quant à la doctrine; l'une par Mélanc-ton, & l'autre par Jean Brentzen: mais l'un & l'autre fit la sienne séparément, parce que l'Electeur, qui jusqu'alors avoit toujours dissimulé, craignoit que si tous ceux de son parti ne présentoient qu'un même formulaire conçu dans les mêmes termes, on ne les soupçonnât, malgré leur attachement à l'Empereur, d'avoir formé une ligue entr'eux. Ceux de Strasbourg publièrent aussi depuis un formulaire conforme à ceux-là. Ensuite l'électeur Maurice écrivit à l'Empereur une lettre datée du 26 de Juillet, par laquelle il l'assuroit qu'il étoit très content de la parole qu'il lui avoit donnée; mais que comme tout le monde sçavoit que le Concile de Constance avoit rendu un Decret pour faire punir les hérétiques qui y étoient venus, sans avoir égard aux fauf-conduits que l'empereur Sigismond leur avoit donnés, & que ce decret avoit été exécuté en la personne de Jean Hus, il se voyoit forcé de demander une sûreté de la part des Prélats pour ceux qu'il envoyeroit à Trente; comme autrefois on l'avoit demandée au Concile de Basse, qui avoit suivi immédiatement celui de Constance, pour ceux de Bohême qui refusoient d'y aller sans cette condition.

Plaintes des
Protestans.

L'Empereur ayant ordonné à ses Ambassadeurs de représenter aux Peres du Concile cet article important; ceux-ci en déliberèrent, & résolurent le 12 d'Octobre de différer jusqu'au 27 de Janvier leur décision sur la question qu'on agitoit alors, qui étoit la communion sous les deux especes. Comme les Protestans desiroient qu'on écouât leurs raisons sur cette matiere, avant qu'il se fit aucun decret, & qu'ils vouloient un fauf-conduit pour venir au Concile, on en dressa un & on le publia. Mais les Protestans le trouverent fait avec négligence, & conçu en termes froids & généraux, n'étant d'ailleurs

d'ailleurs autorisé d'aucune signature, ni d'aucun sceau autentique : ils disoient aussi qu'il n'étoit pas dans la même forme, que celui que le Concile de Basse avoit autrefois accordé à ceux de Bohême, ni semblable à celui que l'électeur Maurice avoit demandé pour ceux de son parti. Ce sauf-conduit étoit ainsi conçu : Que l'on permettoit généralement à tous les Allemans de venir au Concile, de proposer leurs sentimens, de conférer, d'agiter les questions, soit en pleine assemblée, soit avec des députés, ou de vive voix, ou par écrit, sans animosité, sans invectives; enfin de se retirer & de s'en retourner chez eux, quand ils le voudroient : Que le Concile, autant que cela dépendoit de lui, engageoit la foi publique : Qu'à l'égard des crimes qu'ils auroient commis, ou pourroient commettre, quelques grands qu'ils pussent être, sans même en excepter l'hérésie, ils choisiroient tels juges qu'il leur plairoit, pour en connoître.

Le 23 de Novembre, le Jurisconsulte Christophle Strassen, envoyé de l'électeur Joachim de Brandebourg, fut écouté avec grande satisfaction de tous les Peres du Concile : il s'entendit beaucoup sur les dispositions sinceres & favorables, dans lesquelles étoit son maître à l'égard de la Religion, & sur le respect qu'il avoit pour le Concile, aux decrets duquel il se soumettoit. Les protestans publierent depuis que tous ces grands témoignages d'affection & de déference, ne venoient que de la bonté de son caractère, naturellement porté à la paix & à l'union, & de ce qu'il avoit besoin de la faveur du Pape, afin que Frédéric son fils pût jouir paisiblement de l'archevêché de Magdebourg, auquel, après la mort de Jean Albert, le Chapitre l'avoit nommé; car le Pape s'y étoit opposé jusqu'alors, & différoit d'y donner son consentement, parce qu'il soupçonnoit l'électeur Joachim d'adhérer à la confession de Saxe.

Cependant les envoyés du duc de Wirtemberg, Thierry Penninger & Jean Hetclin, arriverent à Trente sur la fin du mois d'Octobre; ils avoient ordre de leur Prince de presenter publiquement une confession de foi qu'ils apportoit par écrit, & de dire que, lorsqu'on auroit donné aux Théologiens de leur

HENRI II.
1551.

Arrivée des
Ambassadeurs
à Trente,

Il y avoit dans ce sauf-conduit une affectation continuelle. Car pour-

Tom. II.

quoi engager la foi publique, lorsque le Concile pouvoit engager la sienne?

O

HENRI II.

1551.

pays un sauf-conduit semblable à celui qu'avoit accordé le Concile de Basle, ils ne manqueroient pas de venir. Après cela étant allé trouver le comte de Montfort ambassadeur de l'Empereur, & lui ayant communiqué leurs ordres, le Comte fut d'avis qu'avant toutes choses, ils vissent le Legat du Pape : mais comme ils craignirent que leur conférence avec lui ne leur fût préjudiciable, parce qu'il eût semblé par là qu'ils reconnoissoient le Pape pour leur principal juge, ils différèrent, jusqu'à ce qu'ils eussent l'intention de leur maître, à qui ils écrivirent.

Peu de tems après, vers le 22 Novembre, Jean Sleidan, qui a écrit sur cette matiere avec la dernière exactitude ; fut député de la ville de Strasbourg, & arriva à Trente pour se joindre aux Ambassadeurs de Maurice & du duc de Wirtemberg : les villes d'Esslingen, de Ravenspurg, de Reutlingen, de Biberach, de Lindaw, s'étoient jointes à celle de Strasbourg, & avoient donné pouvoir à Sleidan d'agir de même en leur nom. Ceux de Nuremberg, craignant l'indignation de l'Empereur, se montrèrent neutres en cette occasion, comme ils avoient fait auparavant dans la guerre d'Allemagne. Le danger avoit rendu plus sages ceux de Francfort, & quoiqu'ils fissent profession de la même doctrine que les autres, ils n'envoyèrent aucun député ; les Ministres de la ville d'Ausbourg ayant été chassés, elle n'avoit personne à envoyer : ceux d'Ulme observoient la formule prescrite par l'Empereur. *

Cependant la dépêche du duc de Wirtemberg arriva, mais trop tard pour que ces Ambassadeurs pussent présenter, selon ses ordres, sa confession de foi, dans l'assemblée que l'on tint le 25 Novembre. Comme le comte de Montfort étoit absent, ils s'adressèrent au Cardinal de Trente, & le conjurèrent, au nom de ce qu'il devoit à leur patrie commune, & des liaisons d'amitié qu'il avoit avec leur Prince, de leur faire accorder une audience publique. Le Cardinal en parla au Legat, & lui montra l'ordre qu'avoient reçu les Ambassadeurs, afin qu'il ajoûtât plus de foi à sa demande ; mais le Legat tint ferme, & leur fit répondre par le Cardinal, qu'il étoit indigné de voir, que ceux qui devoient recevoir avec soumission la règle de leur créance, & s'y conformer, osassent présenter aucun écrit, comme s'ils

* C'est-à-dire le formulaire d'Ausbourg ; appelé l'*Interim*.

vouloient donner des loix à ceux qui avoient droit de leur en imposer. Il les renvoya ainsi au cardinal de Tolède , qui les amusa avec adresse, pour prolonger le tems. Guillaume de Poiriers, le troisième Ambassadeur Imperial, en usa de même avec ceux de Strasbourg; les uns ni les autres ne purent rien obtenir cette année. Le Pape créa dans le même tems treize Cardinaux, tous Italiens, pour être les soutiens de sa puissance; parce qu'il appréhendoit que les Evêques & les Théologiens d'Allemagne & d'Espagne ne blessassent son autorité, quand on toucheroit l'article de la réformation des mœurs.

Il est tems de parler de la guerre de Parme, qui entraîna celle du Piémont, des Pays-bas, & dans l'année suivante celle de l'Allemagne, & qui fit éclater aux yeux de tout le monde les inimitiez que les Princes, jaloux les uns des autres, avoient tenu cachées jusques-là, & dont je vais exposer l'origine.

Affaires d'Italie.

Depuis la mort de Pierre-Louis Farnese, Paul III. fort incertain, avoit été agité de plusieurs passions différentes. D'une part, il eût bien voulu se venger; mais de l'autre, il craignoit que sa vengeance n'eût des suites fâcheuses pour sa famille. Cependant, après avoir été long-tems le jouet de l'Empereur & de ses Ministres, il avoit enfin consenti de rendre Parme à l'Eglise, moyennant quelque compensation. C'est - pourquoi il avoit expressément défendu aux Gouverneurs de cette ville d'y recevoir Ottavio, ni de l'introduire dans le château, parce qu'il prévoyoit qu'Ottavio étant allié de l'Empereur, rentreroit aisément en grace avec lui, & qu'à la fin on enleveroit Parme au S. Siège, comme on lui avoit déjà enlevé Plaisance; car Ferdinand Gonzague, qui avoit été ou l'auteur du meurtre de Pierre-Louis Farnese, ou du moins le complice, s'étant rendu maître de Plaisance, & ayant persuadé à l'Empereur de se l'approprier absolument, lui avoit aussi persuadé que, s'il vouloit conserver l'Etat de Milan, & maintenir sa puissance en Italie, il falloit, à quelque prix que ce fût, enlever Parme aux Farneses. Il donna ce conseil, soit qu'il eût en vûe son intérêt particulier, soit qu'il crût que l'Empereur ayant si fort irrité les Farneses, il ne devoit point se fier à eux. Ainsi, pour achever d'irriter encore davantage son esprit, déjà porté à suivre

1 Il avoit épousé Marguerite sa fille naturelle.

HENRI II.

1551.

ce qu'on lui proposoit, il le fit avertir par Granvelle, (qui avoit eu aussi part à la résolution qui avoit été prise de faire mourir le prince Pierre-Louis) que le Pape formoit avec les François plusieurs desseins contraires aux intérêts de sa Majesté Impériale, & entr'autres, celui de remettre Parme entre les mains d'Horace, l'un de ses petit-fils & allié du Roi¹. Ce bruit qu'il fit courir, produisit un tel effet, que non seulement il déterminait l'Empereur, qui jusqu'alors avoit été en suspens sur ce qu'il devoit faire, mais il fit naître dans l'esprit d'Ottavio de si violens soupçons de la conduite de son frere Horace, que les projets du Pape furent entièrement rompus. Ce fut en ce tems-là que mourut² le Pape Paul III. Son successeur Jule III. rendit Parme à Ottavio. Gonzague, à qui la puissance d'un ennemi si voisin étoit fort suspecte, sollicita l'Empereur plus vivement que jamais, afin qu'il pourvût à la sûreté de l'Italie. Il fit tous ses efforts pour gagner le Pape; il éblouit Jean-Baptiste del Monte, fils de Baudouin & neveu de Sa Sainteté, par de magnifiques promesses, & sema par tout de faux bruits, pour animer l'Empereur, le déterminer & le contraindre, pour ainsi dire, à faire la guerre.

Les Ministres de ce Monarque exerçoient en Allemagne & en Italie beaucoup de violences. Gonzague au nom de l'Empereur se déclaroit l'ennemi capital des Farneses, & s'opposoit de toutes ses forces à leur reconciliation avec ce Prince. D'un autre côté, Diego Hurtado de Mendoza n'en agissoit pas mieux avec Côme de Medicis; non content de ne lui point rendre Piombino, comme il l'avoit promis, il publioit hautement que la citadelle qu'il avoit fait élever à Sienne, ne devoit pas tant servir à tenir en bride les habitans, qu'à dominer sur toute la Toscane, pour contenir Côme dans son devoir.

Nicolas de Granvelle étant mort en Allemagne, l'administration de toutes les affaires étoit entre les mains de son fils l'évêque d'Arras. C'étoit par ses artifices qu'on avoit retenu prisonnier le Landgrave de Hesse; il employa de pareilles ruses, pour empêcher l'Empereur de se rendre aux sollicitations, non

¹ Il étoit fiancé avec Diane fille naturelle d'Henry II.

² Le 10 de Novembre 1549 après 15 ans & 28 jours de Pontificat.

seulement de l'Electeur Maurice & de l'Electeur de Brandebourg, mais encore de tous les Princes & de tous les Etats d'Allemagne, qui s'interessoit pour cet illustre prisonnier; il fit si bien par ses conseils, que l'Empereur, plutôt que de faire paroître aucun repentir de la résolution qu'il avoit prise de retenir le Landgrave, aimâ mieux s'attirer l'inimitié de tant de Princes puissans, auxquels il étoit si redevable. Cette conduite le couvrit de honte, & ruina entierement ses affaires en Allemagne. Ces trois hommes gouvernoient son esprit, & régloient toutes ses démarches: unis ensemble d'intérêts & de sentimens, & maîtres de tout, ils étoient devenus insupportables par leurs hauteurs & leurs violences. Cependant Côme, qui concevoit combien la guerre en Italie pouvoit nuire à ses propres affaires, dissimuloit son chagrin, cachoit ses ressentimens, & tâchoit de se rendre médiateur entre les deux partis; il rendoit aux Farneses toutes sortes de bons offices, leur témoignoit un vif attachement, leur promettoit son secours en tout ce qui dépendroit de lui, pour les empêcher d'en venir par desespoir aux dernières extrémités; c'est pour cela qu'il redoubloit ses soins auprès du Pape, & qu'il le conjuroit de ne les pas abandonner. Mais soit que son neveu Jean-Baptiste del Monte lui persuadât le contraire, ou que ce Pontife crût qu'Ottagio seignoit de traiter avec les François, pour exciter la jalousie de l'Empereur, & faire ses conditions meilleures avec lui par ce moyen, il ne consultoit & ne croyoit que les Ministres Imperiaux, méprisoit notre amitié, & ne faisoit pas un grand cas des avis de Côme de Medicis. Ce fut à peu près vers ce tems-là, que le mariage de Diane fille du Roi avec Horace Farnese duc de Castro fut célébré; il y avoit déjà long-tems qu'elle étoit fiancée avec lui; on envoya Flaminio de Stabbia à Ottagio, & aux deux Cardinaux ses freres, Alexandre & Rainuce, pour traiter avec eux & offrir au nom du Roi des conditions très-avantageuses.

Cependant Gonzague, qui avoit résolu de forcer Parme à se rendre, en lui coupant les vivres, avoit mis des garnisons dans tous les lieux d'alentour qu'il avoit fait fortifier à la hâte: & pour empêcher que rien n'entrât dans la ville, il tenoit des troupes en grand nombre au de-là du Tar. Le Pape ennuyé

2 Gonzague, Mendose, & l'Evêque d'Arras.

HENRI II.

1551.

des frais que lui coûtoit cette guerre, ne voulut plus fournir d'argent pour la garnison de Parme. Ottavio se voyant dans un si triste embarras, envoya à Rome Marc-Antonio Venturi, que l'Ambassadeur de Côme présenta au Saint Pere. Après lui avoir exposé l'état déplorable où étoient les affaires d'Ottavio, & à quelles extrémités le réduisoient les intrigues de ses ennemis, qui le brouilloient sans cesse avec l'Empereur, il dit que son maître lui avoit ordonné de se jeter aux pieds de Sa Sainteté, pour implorer sa protection, puisqu'il ne pouvoit pas lui-même soutenir les efforts d'un ennemi si animé à sa perte, & qu'il avoit besoin d'une puissance supérieure, pour la lui opposer. Le Pape répondit que l'état de ses propres affaires ne lui permettoit pas d'assister plus long-tems Ottavio, & qu'il ne lui sçauroit point mauvais gré, s'il prenoit le parti qui lui paroîtroit le plus avantageux dans les conjonctures présentes.

Ottavio ayant reçu cette réponse, crut pouvoir, sans offenser le Pape, se jeter entre les bras de qui voudroit les lui ouvrir, & traita aussi-tôt avec le roi de France à ces conditions: Que le Roi entretiendroit d'abord quinze cens hommes d'infanterie commandez par Paul Vitelli, & deux cens chevaux-legers pour la défense de la ville; Qu'il feroit payer tous les ans à Ottavio huit mille écus d'or de pension; que le Roi assigneroit en France un revenu convenable aux cardinaux Alexandre & Rainuce, pour les dédommager des pertes qu'ils pourroient faire à l'occasion de ce traité; Que le Roi ne feroit aucun traité avec l'Empereur, sans qu'Ottavio y fut compris, & qu'Ottavio ne se reconcilieroit jamais avec l'Empereur, sans le consentement du Roi; à quoi fut ajoutée la clause ordinaire, qu'on n'entendoit par là rien faire au préjudice du Pape ni du saint Siège. Tel fut le traité conclu à Amboise en Touraine le 28 de Mai, entre le cardinal de Lorraine, le duc de Guise son frere, le maréchal de Saint André, le connétable de Montmorenci, d'une part au nom du Roi; & de l'autre, avec Horace Farnese au nom d'Ottavio son frere.

Quelque secretement que la chose eût été conduite, le Pape en eut connoissance, & demanda au cardinal Alexandre, si effectivement son frere avoit traité avec le Roi; le Cardinal répondit, qu'il sçavoit bien qu'on avoit fait de part & d'autre quelques propositions, mais qu'il n'étoit pas sûr qu'il y eût encore

rien de conclure : sur cette réponse le Pape jugea à propos d'envoyer Pierre Camojani à Ottavio & l'évêque de Fano à l'Empereur. Le premier avoit ordre de faire tous ses efforts pour qu'Ottavio s'obligeât par écrit à ne point traiter avec le Roi, jusqu'à ce que le Pape eût reçu réponse de l'Empereur, supposé qu'il n'y eût encore rien de fait. L'autre alloit trouver l'Empereur, pour tenter quelque voies d'accommodement avec lui.

HENRI II.
1551.

L'évêque d'Arras, fort satisfait d'avoir occasion de rallumer la guerre pour enlever Parme à Ottavio, & de pouvoir contenter Mendose & Gonzague qui le souhaitoient avec ardeur, afin de rendre le Pape ennemi du Roi, fit au nom de l'Empereur les plus magnifiques promesses, & offrit au Pape, s'il vouloit déclarer la guerre à Ottavio, comme il le pouvoit légitimement, toutes les troupes du royaume de Naples & du duché de Milan. L'évêque de Fano, qui avoit été long-tems retenu à la Cour de l'Empereur, revint le dernier; Camojani qu'on avoit envoyé à Parme, l'avoit devancé à Rome, & donna pour réponse de la part d'Ottavio, qu'il ne dépendoit plus de lui d'accomplir le desir du Pape, parce que son traité avec le Roi étoit déjà signé; qu'il supplioit Sa Sainteté de le trouver bon, puisqu'il n'avoit en tout cela rien fait à son préjudice, ni sans son aveu. Cette réponse irrita extrêmement le Pape; ainsi l'évêque de Fano le trouva en des dispositions bien différentes de celles où il l'avoit laissé, quand il étoit parti. Cependant les promesses avantageuses de l'Empereur le flaterent beaucoup.

Les Ministres Imperiaux, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, exagéroient infiniment l'importance de cette guerre, & sur-tout Jean Baptiste del Monte sollicitoit vivement le Pape, qui s'y résolut enfin, & qui envoya à l'Empereur, son ami Jérôme Dandino, évêque d'Imola, pour conférer sur la manière dont ils l'entreprendroient, & pour tirer de lui une parole plus positive, au sujet des secours qui étoient promis. Mais l'Empereur, avoit consenti à une rupture très peu convenable dans les circonstances présentes, & avoit pris ce parti, comme malgré lui-même, & plutôt pour contenter ses ministres, que pour ses propres intérêts auxquels il ne jugeoit pas qu'elle fût utile. Ainsi, dès qu'il vit le Pape entièrement déterminé à faire la guerre, il se repentit de ses engagements. Comme

HENRI II.

1551.

néanmoins il ne pouvoit honnêtement retirer sa parole, il dit qu'il lui paroïssoit plus dans l'ordre, que le Pape commençât par déclarer la guerre à Ottavio, comme à un rebelle, & qu'ensuite il eût recours à lui, comme au protecteur du saint Siége : qu'il s'obligerait par un écrit signé de sa main, à lui envoyer du secours ; & outre cela à lui rendre Parme à la fin de la guerre, s'il arrivoit par hazard qu'il en devint le maître. Ses vûes politiques étoient de ne pas faire croire qu'il eût rompu la paix, que le Roi affectoit de vouloir maintenir ; & d'empêcher qu'on ne le soupçonnât d'avoir dessein de retenir Parme. Le Pape croyant alors devoir se contenter des sûretés qu'on lui offroit, & poussé par son neveu del Monte, entreprit la guerre, & ayant fait ce même del Monte Général de l'armée du saint Siége, il l'envoya à Boulogne. Il mit Vitelli à la tête de l'infanterie, & Vincent de Nobili fils de sa sœur à la tête de la cavallerie, avec ordre de lever deux cens chevaux dans la Marche d'Ancone.

Dès que le Roi en eût eu avis, il fit partir aussi-tôt pour l'Italie Horace son gendre, avec Pierre Strozzi, & leur commanda de se rendre promptement à la Mirandole, que Louis Pic, depuis la mort de Galeotti son pere, possédoit sous la protection de France, & d'y lever des troupes ; parce que l'on pouvoit de là, à cause du voisinage, secourir plus aisément la ville de Parme, & y faire entrer des vivres. Ferdinand de Gonzague, qui aussi-bien que Jâque Medichino marquis de Margignan, étoit chargé de veiller sur cette place ne perdit point de tems ; il tira du Milanez & du Piemont toutes les troupes Espagnoles qui y étoient en garnison, se rendit à Plaïfance, renforça de nouveaux soldats la ville & le bourg de Sandonino, & investit de tous côtes la ville de Parme ; ainsi cette guerre, à laquelle l'Empereur étoit poussé par trois personnes & le Pape par son neveu, fut entreprise en apparence contre les Farneses ; mais en effet elle commença entre deux puissans Princes, l'Empereur & le Roi de France ; & au préjudice de toute la Chrétienté, elle continua jusqu'à la mort de Henri II. L'un & l'autre ne manquoient pas de prétextes, pour rejeter chacun la cause de la guerre sur son ennemi. Les Impériaux nous accusoient sans fondement d'avoir embrassé le parti d'Ottavio ; moins pour secourir un Prince qui avoit imploré notre protection ;

que

Guerre entre l'Empereur & la France.

que pour fomentier la guerre en Italie, & par conséquent entré les princes Chrétiens; ils publioient que dans cette vûe nous avions porté à la révolte les Etats & les Princes de l'Empire; que nous les empêchions de se soumettre aux decrets du concile, que l'Empereur avoit procuré à leur priere, pour rétablir la paix & l'union dans l'Eglise; que nous avions envoyé des Ambassadeurs au Concile, pour protester de notre part que nous le tiendrions pour nul: ils ajoûtoient que depuis peu Brissac s'étoit emparé dans le Piémont d'un monastere dépendant du bourg de Barges gardé par les Impériaux, afin d'avoir lieu de faire la guerre, & qu'il faisoit travailler jour & nuit à le fortifier. Pour nous rendre encore plus odieux, ils publioient par tout, que nous nous étions liez avec le Turc; alliance qui ne pouvoit qu'être funeste à la Chrétienté. Telles étoient les reproches des Impériaux. Les nôtres à leur égard étoient bien plus justes. & la matiere beaucoup plus ancienne.

Nous leur reprochions que l'Empereur, dans le tems des séditions de la Guienne, avoit envoyé le comte de Buren en Angleterre, pour engager cette nation à favoriser la rebellion des Bordelois, & à saisir cette occasion de recouvrer ce qu'ils avoient perdu en Guienne: Que deux ans après que la paix eût été conclue avec les Anglois, l'Empereur avoit tenu des embuches au maréchal de Saint André, lorsqu'ils revenoit d'Angleterre, & avoit fait prendre quelques-uns de nos vaisseaux par les Flamans; qu'il avoit sollicité les Suisses à ne point renouveler leur alliance avec la France; qu'après avoir fait souffrir de cruels tourmens à Sebastien Vogelsperg, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir été au service du Roi; on lui avoit tranché la tête à Ausbourg dans le tems de la diete de l'Empire, ce qui étoit une injure atroce faite au Roi mêmes: Que lorsqu'on avoit porté des plaintes à Marie reine de Hongrie, au sujet de quelques vaisseaux marchands pris en Flandre, l'ambassadeur du Roi avoit été emprisonné contre le droit des gens; & que, contre toutes les règles, les effets appartenans aux François avoient été confisquez à Anvers. Qu'enfin l'Empereur avoit indignement menacé Charle de Marillac évêque de Vannes, ambassadeur du Roi à sa Cour, que si on en venoit aux armes, il réduiroit le Roi à la condition du moindre des particuliers de son Etat.

HENRI II.

1551.

Avant néanmoins d'en venir aux derniers extrêmes, le Pape envoya le cardinal Alexandre à Ottavio son frere, pour l'engager à rompre le traité d'alliance qu'il avoit fait avec la France, à rendre Parme à l'Eglise, & à recevoir en échange le duché de Camerino, avec une pension honnête. Le Cardinal accepta volontiers cette commission; parce qu'il se voyoit avec peine à Rome, parmi des gens qui n'étoient pas prévénus en sa faveur, & auxquels il étoit suspect: non qu'il esperât pouvoir rien obtenir de son frere, qui n'étoit plus le maître de faire ce qu'on exigeoit de lui, mais pour avoir un prétexte honnête de quitter cette ville. Il avoit dessein de venir en France, & de se retirer à Avignon dont il étoit Legat; mais pour ne pas faire soupçonner qu'il eût tout à fait pris le parti des François, dès qu'il eût vu que ni les menaces du Pape, ni ses prieres, ni celles de Côme de Medicis ne faisoient aucune impression sur l'esprit d'Ottavio, il suivit le conseil que ce dernier lui avoit donné à Florence, où il étoit allé le voir en passant, & se retira chez le duc d'Urbain son beau-frere, qui avoit épousé Victoire sa sœur, il étoit accompagné de Baccio, Cavalcante & Jérôme de Pise Florentins, qui étoient les principaux de son conseil.

Le Pape envoya encore le cardinal Medichino, frere du marquis de Marignan, & peu après, Rainuce frere d'Ottavio, & le cardinal de Santa-Fiore, qui allerent à Reggio, pour conférer avec Ottavio, qui s'y étoit aussi rendu dans le même dessein, avec Hercule duc de Ferrare, & Dandini. Ottavio protestoît qu'il étoit très-disposé à traiter, pourvu que ce fût à des conditions raisonnables. Ascarne de la Cornia, que le Pape avoit envoyé au Roi, rapportoit de sa part la même chose; rien cependant n'avançoit, à cause des difficultez qui survenoient sans cesse. Les Imperiaux & ceux du parti du Pape, s'imaginoient qu'on n'avoit d'autre dessein par tous ces retardemens, que de donner aux assiegez le tems de faire leur récolte, pendant la trêve dont on étoit convenu pour traiter: en sorte que Ferdinand de Gonzague résolut d'exécuter le dessein qu'il avoit pris, de faire le dégât des bleds, avant qu'ils fussent venus à maturité. Cependant le cardinal de Tournon, chargé des affaires du Roi en Italie, & Paul de Therme son Ambassadeur, n'ayant pû rien obtenir du Pape, sortirent

de Rome, & se retirèrent par différens chemins, l'un à Venise, l'autre à la Mirandole, où les troupes du Roi s'assembloient. HENRI II.
1551.

Côme de Medicis, demouroit neutre au milieu de toutes ces divisions, & quoique les Impériaux l'eussent traité indignement, il maintenoit la paix, & conservoit les bonnes grâces de l'Empereur, jugeant cette politique nécessaire à l'affermissement de sa nouvelle souveraineté. On crut néanmoins qu'il étoit dans le parti de la France, à cause du procédé injurieux de Diego de Mendose à son égard, & surtout à cause de la maniere dont Côme se comporta dans la circonstance que je vais dire. Horace Farneze & Aurelio Fregose, s'étant embarquez à Marseille, sur les galeres de Sforce Santa-Fiore, pour arriver plutôt en Piemont, furent poussez par la tempête, vers la Toscane, contraints d'y échouer, & pris par Barthelémy de Poggio. Côme ordonna aussi-tôt qu'on les mit en liberté, quoique ennemis du Pape : il leur fit rendre leurs galeres, leurs armes, & tout le reste de leur équipage, & les fit conduire honorablement jusqu'à Castelnovo, dans la vallée de Carfagnana. Le procédé obligeant du souverain de Florence en cette occasion fit donc croire à plusieurs personnes qu'il avoit changé de sentiment, & qu'il commençoit à pancher du côté de la France. Aussi le Roi & la Reine envoyèrent lui faire des remerciemens.

Ferdinand de Gonzague, voyant l'Empereur se repentir de la résolution qu'il avoit prise, & le Pape employer les Cardinaux, & Côme même, pour tenter quelque voye d'accommodement, & que cependant le tems de la moisson approchoit, jugea à propos de prévenir ses ennemis, & de commencer la guerre, par s'emparer de tous les lieux, d'où l'on pourroit empêcher qu'il ne vint des vivres aux assiégés, & par faire le dégât de tous les grains.

Bresello fut la premiere place qu'on attaqua ; c'est un château dépendant de Reggio, & par conséquent du duché de Ferrare, situé entre Casal-Major & le retrinatoire de Mantoue ; c'étoit de là qu'on envoyoit de grands convois à Parme. La nuit du premier jour de Mai, Alvare de Luna gouverneur du Château de Cremonne, se rendit maître par surprise de cette place, dont les habitans n'eurent pas le courage de se défendre. Le duc de Ferrare s'en plaignoit ; mais Ferdinand

HENRI II.

1551.

lui fit dire, que comme Reggio & ses dépendances appartenoient à l'Empire, on étoit obligé d'y recevoir une garnison Impériale. Déjà tout étoit sous les armes; Jean-Baptiste del-Monte commandoit cinq mille hommes d'infanterie, qu'on pouvoit nommer la fleur des troupes de Toscane; à deux cens chevaux-legers que commandoit Vincent de Nobili; cent autres s'étoient joints, à la tête desquels on voyoit Trösse comte de Roissi. Del-Monte étoit parti de Boulogne avec ses troupes, & avoit passé la Lenza pour se joindre à Gonzague qui étoit déjà à Plaisance, avec le marquis de Marignan, lieutenant général de l'armée Impériale, & y avoit fait venir du canon, des faulx, & tous les instrumens nécessaires pour détruire la moisson; son armée étoit composée de vingt compagnies de gens de pied, Espagnols & Italiens, que Gonzague, ne se défiant en aucune façon de Brisfac, avoit tirez très-mal à propos du Milanez; il avoit aussi trois cens Chevaux-legers, & trois compagnies de Gendarmerie; tous en très-bon équipage. Noceto qui se trouve dans le territoire de Parme, & qui appartenoit à Ottavio, se rendit à Gonzague, qui le prit en chemin faisant, par la lâcheté de celui qui y commandoit, & qui en fut bien-tôt puni; cela fit rompre le traité de paix, auquel travailloient conjointement le cardinal Santa-Fiore & le duc de Ferrare, qu'une guerre faite si près de ses Etats, incommodoit extrêmement.

Déjà Pierre Strozzi & Corneille Bentivoglio s'étoient rendus à la Mirandole par la Suisse & le pays des Grisons; ils avoient de là dépêché Aurelio Fregose à Pesaro, vers le duc d'Urbin, qui avoit épousé la sœur d'Ottavio, pour le prier d'agréer, qu'il fit sur ses terres une levée de deux mille hommes d'infanterie; Fregose fut pris sur le chemin par le Legat de Ravenne; mais depuis s'étant échappé des mains de César Rasponi, qui le tenoit prisonnier, il amena les troupes que l'on demandoit. Comme elles faisoient des courses sur le territoire de Boulogne, le Pape qui craignoit pour cette ville, envôya Camille des Ursins pour y commander; mais la garnison étoit trop foible pour s'opposer à nos troupes, & pour les empêcher de ravager la campagne.

Les troupes des Alliez étant sur le point de se joindre, Ottavio leva trois compagnies dans Parme, à la tête desquelles

il mit les principaux des bonnes familles de la ville , comme des Tagliaferri , des Baiardi , & des Carissimi. Son dessein étoit de les envoyer trouver Strozzi à la Mirandole , & de se défaire , sous ce prétexte honnête , de ceux qui dans la ville lui étoient suspects.

HENRI II.
1551.

Ils partirent effectivement , & ayant rencontré l'armée du Pape qui venoit le long du Gabelli , qu'on appelle aujourd'hui la Sechia , ils attaquèrent del-Monte , qui conduisoit l'avant-garde : le combat fut meurtrier de part & d'autre , mais à la fin défavantageux pour ceux de la ville. Baiardi y fut tué , Tagliaferri dangereusement blessé , & la cavalerie presque toute prise prisonnière : la victoire ne coûta pas moins de sang aux troupes du Pape. Roland de Pistoie grand capitaine y fut tué , & le prince de Macedoine blessé d'un coup de pique dans la cuisse , que del-Monte lui donna. Cependant on mit en liberté les prisonniers , dans l'esperance que se ressouvenant du péril auquel Ottavio les avoit exposés , ils exciteroient quelque soulèvement dans la ville ; mais le dessein des ennemis n'eut aucun succès. La garnison étrangère y étoit la plus forte , & étoit augmentée encore par les troupes que François de Clermont avoit amenées avec lui , tandis que les forces des habitans diminueoient tous les jours. Les défiances d'Ottavio n'étoient pas sans fondement : on découvrit bien-tôt que Michel Tagliaferri & Jean Galeoti Sanvitale , issu des Comtes de Sala , avoient traité avec les ennemis , & avoient promis de leur livrer la porte de la ville : convaincus de cette trahison , ils eurent la tête tranchée.

Les armées se joignirent près d'un pont dressé sur la Lenza. Le Cardinal Medichino étant arrivé au camp muni d'un bref , par lequel sa Sainteté donnoit à Ferdinand de Gonzague le commandement général de l'armée pendant le cours de cette guerre , & lui envoyoit , selon l'usage , le Gonfalon de l'Eglise , on fut d'avis d'attaquer Colornio , où Americ Antinori commandoit au nom d'Ottavio , qui cependant retenoit prisonnier à Parme le Seigneur de cette ville , Jean-François de Sanseverino , parce qu'il lui étoit suspect. Alvare de Sandi Maréchal de camp fut chargé de cette attaque ; il prit avec lui des troupes Espagnoles , mit à sec le fossé , & ayant poussé plus loin ses travaux , gagna le pié du mur. Il fut bien-tôt suivi

P iij

HENRI II.

1551.

de Ferdinand de Gonzague, qui ayant laissé dans le camp le marquis de Marignan, pour ruiner la moisson d'alentour par le moyen des pionniers, somma d'abord, mais inutilement, Antinori de se rendre : il fit ensuite foudroyer la muraille avec quatorze piéces de canon, qu'il avoit tirées du château de Sandonino : la brèche devint si considérable, que les assiégés, qui de trois cens qu'ils étoient, se voyent réduits à cent-trente, ne pouvant plus résister, furent forcez de se rendre : les soldats eurent ordre de se retirer dans la citadelle, livrez à la discrétion du vainqueur, qui promit la vie aux habitans, avec la conservation de leurs biens.

Malgré cette promesse, les Espagnols entrèrent dans la ville, la pillèrent, & firent plusieurs prisonniers ; mais ils laissèrent aller la garnison, sans en exiger aucune rançon. Cependant comme Antinori passoit pour riche, Gonzague le traita à la rigueur, & exigea douze mille écus d'or pour le mettre en liberté ; une autre perte qui ne fut pas moins triste, suivit bientôt celle qu'on avoit essuyée par la prise de Colorno. Pendant le siège de cette place, les compagnies de Cavalerie, que commandoient Gonzague & le comte de Cañazzo, s'étoient mises en embuscade auprès de Fontanella, & quelques Arquebusiers sortis de San-Secondo s'étoient avancez pour attirer la garnison au combat. Adrien Baglioni & Jule d'Ascoli, qu'Ottavio avoit la veille envoyé de Parme en cet endroit, sortirent alors de la place, au bruit qu'ils entendirent ; ils se mettent aussi-tôt à poursuivre les fuyards ; ils tombent dans l'embuscade, & après avoir perdu quelques-uns de leurs gens, sont faits prisonniers.

Strozzi, capitaine aussi brave qu'habile & actif, repara bientôt ces deux pertes. Avec l'élite de sa cavalerie & de son infanterie, il alla en diligence à la Concordia, ville appartenante aux Pies : de là, sans se reposer, & ayant fait faire à son infanterie une marche aussi prompte qu'à sa cavalerie, il entra dans le territoire de Reggio, fit encore quatorze lieues qui lui restoient, & entra dans Parme à l'improviste. Son arrivée calma les allarmes des citoyens ; Ottavio en conçut une joye d'autant plus vive, que les malheurs imprévus qui lui étoient arrivés coup sur coup, lui en faisoient craindre de plus funestes. Strozzi s'acquit beaucoup de gloire par cette marche, & son action

parut aussi incroyable qu'elle avoit été inespérée. Gonzague ayant été averti de son dessein, avoit envoyé le marquis de Marignan au Pont, qui est sur la Lenza, pour fermer le passage à nos troupes; Strozzi cependant s'avança avec une si grande diligence, que quoique ses troupes fussent nombreuses & marchassent toujours en ordre, il ne laissa pas de prévenir l'ennemi qui étoit fort proche, & il les conduisit en bon état à Parme, excepté quelques soldats qu'il fut obligé d'abandonner à demi morts de faim & de soif. Quelques-uns ont cru que Marignan, homme fin & rusé, avoit exécuté lentement l'ordre dont on l'avoit chargé, soit qu'il favorisât les Farneses ses alliez, soit qu'il voulût, selon sa coutume, tirer la guerre en longueur; Gonzague le dissimula pour lors, & fit prudemment, pour ne pas offenser le Cardinal Medichino, frere de Marignan, qui étoit venu au camp de la part du Pape: mais dans la suite il lui en fit des reproches. Au reste il n'étoit pas fâché que Strozzi fût entré dans Parme avec toutes ses troupes, espérant que par là les vivres, qui commençoient déjà à y manquer, seroient plutôt consumez.

Pendant que les ennemis étoient occupez au siège de Cornio, nos troupes qui s'étoient rassemblées à la Mirandole, prirent occasion de l'absence de del-Monte, pour faire des excursions sur le territoire de Boulogne, & ravagerent tous les lieux d'alentour. Le Pape craignant quelque événement plus fâcheux, eut recours à Côme de Medicis, qui envoya aussitôt Othon de Montauti à Boulogne, avec mille hommes d'infanterie, soudoyez à ses frais. Son arrivée fit cesser en effet pendant quelque-tems le pillage & les courses de nos gens, qui ayant tenté en vain l'attaque de Crepacuore, de San-Joanni, & de San-Agatha, s'en retournerent chargez d'un grand butin à San-Antonio éloigné de deux mille pas de la Mirandole, où ils s'étoient bien fortifiés; & de là ils continuèrent leurs courses sur le territoire de Boulogne. Enfin le Pape, fatigué d'entendre les plaintes continuelles que lui faisoient ceux du pays, rappella del-Monte, & Alexandre Vitelli. Ils séparèrent aussitôt leurs troupes, & ayant abandonné l'armée de l'Empereur, ils se rendirent à Boulogne par Reggio. Ferdinand s'y opposa tant qu'il put; il disoit hautement, que c'étoit trahir la cause publique, & porter un grand

HENRI II.
1551.

HENRI II.

1551.

préjudice aux intérêts du Pape : mais on n'eut point d'égard à son opposition.

Le marquis de Marignan se rendit maître, au nom de l'Empereur, de Montecohio & de Castelnovo, & y mit garnison. Cependant le Pape instruit par les dangers qu'il venoit de courir, & craignant les mêmes accidens pour Castro, & pour les autres villes des Farneses, cita Horace Farnese à Rome, pour y venir se justifier, & l'accusa de s'être jetté à main armée sur le territoire de l'Eglise, sous le prétexte de l'alliance qu'il avoit faite avec le Roi. Alexandre, qui s'étoit retiré à Urbin, & Raimuce qu'on avoit dépouillé du titre de Légat de Viterbe, pour en revêtir le cardinal Carpi, furent aussi citez; le Pape ensuite envoya des Chevaux - légers de sa garde, & quelques troupes que Mendose avoit tirées de Sienne, pour lui servir de renfort, & mit à leur tête Rodolfe Baglioni; elles avoient ordre de s'emparer, au nom du Pape, des places & villes, que les Farneses possédoient dans la Campagne de Rome. Elles n'eurent pas de peine à exécuter cet ordre; car la mere des Farneses, sur l'assurance que le Pape lui donna de restituer ces Places, dès que la guerre seroit terminée, les livra sans aucune difficulté.

Le Pape maître de ces Places n'eut plus rien à craindre de ce côté-là. Ayant alors reçu de Mendose cent mille écus d'or, il se trouva prêt à soutenir la guerre, & pensa sérieusement à former le siège de la Mirandole. Quelque-tems auparavant nous avions reçu un échec; notre Camp de San-Antonio avoit été attaqué & forcé par Camille des Ursins. Les ennemis furent redevables de ce succès, principalement à la valeur de Pierre Paul de Tosingo, qui monta le premier sur le retranchement avec ses gens, quoiqu'extrêmement fatigués de la longueur du combat. Ce qui engagea Camille des Ursins à entreprendre cette attaque & à la poursuivre vivement, est qu'il sçavoit que le départ de Strozzi avoit extrêmement affoibli notre armée. Après la prise du camp, nos troupes s'étant approchées plus près de la ville, une troupe de payfans s'avança jusqu'à nos retranchemens, pour nous porter des vivres. Vitelli les ayant aperçus, fondit sur eux, & brûla le convoi, quoique pussent faire nos gens pour le sauver. Peu de tems après, les Espagnols mirent le feu à des moulins, qui étoient sur le Pô
près

près de Turricella , où le jour précédent ils avoient perdu quantité des leurs. Un autre avantage enfla encore le courage des ennemis & les porta à tenter de plus grandes entreprises. François de Coligny d'Andelot , que le Roi avoit envoyé depuis peu en Italie , & Philbert de Marfilly - Sipierre , qui étoit venu à Parme un peu après l'alliance qu'on avoit faite avec Ottavio , étant sortis avec Vitelli , & s'étant jettés sur la Soragne , d'où ils revenoient chargés de butin , tombèrent dans une embuscade , que le comte de Gaïazzo & François de Bimonte Espagnol leur avoient dressée. Après un rude combat ils furent pris , menés à Plaïfance , & de là au château de Milan , où ils furent long-tems prisonniers. Dans ce combat Chiuchiarra , gendarme Albanois , après avoir été long-tems aux prises avec del-Monte , eut bien de la peine à s'échaper , & se retira enfin à Parme , sans être blessé. Comme nos gens étoient repoussés de toutes parts , & qu'ils souffroient eux-mêmes d'étranges incommodités , au pied des murailles de la ville , exposez aux injures de l'air (car il n'y avoit dans la ville que Paul de Thermes & Ludovic Pic , qui la gardoient avec six cents hommes d'infanterie & cent-cinquante de cavalerie ,) Gonzague résolut de presser le siège plus vivement qu'il n'avoit fait ; parce qu'il se flattoit que le Pape s'engageroit par là de plus en plus dans la guerre qu'il faisoit au Roi , & que toutes ses troupes étant occupées au siège de la Mirandole , il le laisseroit maître absolu de la guerre de Parme. Mais comme tout étoit en desordre dans le camp des ennemis , les nôtres ayant repris courage , faisoient chaque jour de nouvelles excursions , & leur causoient de nouvelles pertes : nous primes Camille de Castiglione , qui alloit à Rome avec vingt Gendarmes , pour rendre compte au Pape de l'état des affaires.

Comme les ennemis se dispoisoient à battre de plus près la Mirandole avec leur artillerie , Horace Farnese & Paul de Thermes firent une sortie pour s'y opposer ; & s'étant laissés emporter par l'ardeur du combat au-delà d'un bois taillis qui n'étoit pas fort éloigné , ils donnerent dans une embuscade : le peril étoit grand , mais leur courage ne le fut pas moins , & les sauva ; il ouvrit aux nôtres un chemin au travers des ennemis. Laisant derrière eux la Mirandole , & l'endroit où l'ennemi embusqué les attendoit à leur retour , ils marcherent droit

HENRI II.
1551.

à Parme, & évitèrent ainsi les embusches que del-Monte leur avoit tendues. Taliano & les comtes de Tiene & de Collalte furent pris. On eut avis peu de tems après, qu'Alfonse Ulloa s'étoit campé avec sa cavalerie Espagnole assés près de la Ville. Horace Farnese ayant pris la résolution de l'aller attaquer avec la sienne, on ferma les portes, afin que personne n'eût vent de cette sortie. Yve d'Alegre, Dampierre, Guy Bentivoglio, & Barthelemy de Montan se joignirent à lui, attaquèrent l'ennemi à l'improviste, en tuèrent une partie, & mirent en fuite le reste.

De Thermes
fait une for-
tie.

Tandis que ces choses se passaient à la Mirandole, de Thermes ayant appris qu'il y avoit dans l'armée du Pape quelques troupes de cavalerie Imperiale, écrivit à Gonzague, & lui marqua qu'il apprenoit avec chagrin, qu'il y avoit des gens de l'Empereur au service du Pape; il lui représenta tous les témoignages d'amitié, que l'Empereur avoit reçus du Roy son maître; & il le pria de vouloir bien lui dire son sentiment sur cet article. Gonzague répondit, que l'Empereur ne faisoit rien en cela qu'il ne lui fût permis, selon les conditions du traité fait avec le Roi, où le Pape étoit compris; que ce traité l'obligeoit à défendre le S. Siege; qu'il ne falloit donc pas s'étonner, que l'Empereur engagé à soutenir les intérêts du Pontife, s'opposât aux entreprises des François, qui vouloient envahir le domaine de l'Eglise; que de Thermes lui-même sçavoit fort bien, que la Mirandole étoit un fief de saint Pierre, sur lequel le Roi n'avoit d'autres droits, que ceux qu'il pouvoit usurper par la force des armes; que dans le dernier traité, auquel il avoit été présent avec Granvelle, l'Ambassadeur du Roi en ayant fait mention, & redoublant ses instances pour que la Mirandole y fût comprise, les Ministres de l'Empereur s'y étoient toujours opposés; & qu'il fut conclu qu'on n'en feroit aucune mention, sans porter néanmoins aucun préjudice au droit que l'Empereur, le Pape, & le Roi prétendoient y avoir.

Histoire des
Pics, Princes
de la Miran-
dole.

C'est ici naturellement le lieu de parler de la Maison des Pics, qui possèdent aujourd'hui la Mirandole & la Concor dia : je tâcherai de le faire sans passion, & succinctement, & de n'en dire que ce qui a rapport à mon sujet. Ainsi sans s'arrêter à cette origine fabuleuse, que lui donnent ceux qui sont

remonter la source de leur sang jusqu'à Constance fils du grand Constantin, il est certain que les Pics sont au nombre des premiers citoyens de la ville de Modene, & qu'ils s'y sont rendus illustres, par un grand nombre d'actions éclatantes depuis 1110. Environ deux cens ans après, l'Empereur Louis IV. honora François Pic du titre de Vicaire de l'Empire; mais depuis, Passarino Bonacolli (à qui on avoit donné dans Modene le droit de Bourgeoisie, après la mort de Pic qu'il redoutoit, & de ses enfans Prendiparte & Tomassin, qui furent tuez) fit raser l'an 1331 la Mirandole où ils s'étoient réfugiés. Les Gonzagues, qui possédoient le duché de Mantouë, ayant rangé à son devoir Bonacolli, la Mirandole fut rebâtie, & l'on recueillit les restes de la famille des Pics: il n'y avoit plus que Nicolas des enfans de François. A la faveur de la protection que lui donna la Cour des Quarante*, il fut remis, par le moyen des Gonzagues, en possession de la Mirandole. Prendiparte succéda à Nicolas, & Paul à Prendiparte. François son fils eut deux enfans, Jean & François, que Frederic IV.* fit comtes de la Concorde. A François succéda Jean-François, à celui-ci Nicolas, à Nicolas un autre Jean, & à Jean un autre Jean-François. Ce fut celui-ci qui fit le premier fortifier le Château l'an 1360. avec une dépense prodigieuse; il laissa quatre enfans, Galeoti, Antoine, Marie, & Jean, que sa vaste & profonde érudition, & la connoissance qu'il avoit des langues, jointes à sa vertu & à sa rare piété, firent appeler dès sa jeunesse le Phoenix de son siècle.

Un si grand exemple de vertu & de science meritoit d'être mieux imité par sa famille, & qu'ils observassent du moins plus religieusement les droits du sang les uns à l'égard des autres; mais Galeoti, l'aîné des quatre freres, ayant laissé trois enfans, Jean-François, Louis, & Frederic, Louis, qui étoit le second, se souleva contre son aîné, viola le droit des gens, & secondé d'Hercule, premier duc de Ferrare, il chassa son frere de la Mirandole; ce Louis avoit épousé une fille naturelle de Jean-Jacque Trivulce, de laquelle il eut un fils nommé Galeoti. Après la mort de Louis, Jean-François son fils aîné, qui, à l'imitation de son oncle, s'étoit appliqué avec succès aux Belles-Lettres, à la Philosophie, & à la Theologie, fut remis par Jule II. en possession du bien de ses ayeux. Louis XII.

Q ij

HENRI II.

1551.

* On l'appelle vulgairement la Courte de Quarantula.

* Plusieurs, & M. de Thou lui-même, l'appellent Frederic III. mais c'est Frederic IV.

HENRI II.

1551.

l'en dépouilla de nouveau , après la bataille de Ravenne , & le cardinal Matthieu Langus , cardinal de Gurcz , ambassadeur de Maximilien I. l'y rétablit : il demeura paisible possesseur de la Mirandole , jusqu'à l'an 1533 , que Galeoti son neveu , étant entré de nuit dans la ville avec quarante hommes armés , commit un parricide horrible en la personne de son oncle , homme d'une grande piété , qu'il tua aux pieds d'un crucifix , devant lequel il étoit alors prosterné. Non content de cet exécrationnable attentat , il y joignit le meurtre d'Albert son fils , & fit mettre en prison Jeanne Carasse femme d'Albert , avec Paul son fils , & Charlotte de la maison des Urbins , femme de Jean Thomas , qui étoit un autre fils d'Albert. Ce fut par cette suite de crimes qu'il s'empara de la Mirandole. Mais craignant avec raison la vengeance de ses cousins , il avoit remis la Mirandole entre les mains du Roi , trois ans auparavant qu'il en fût question dans le traité , & il reçut en compensation des terres du domaine du Roi. Lorsqu'on parla néanmoins de cette affaire dans le traité de Crepy , & depuis encore au commencement du regne de Henri II. comme on ne put être d'accord sur cet article , on jugea à propos de n'y plus penser : & voilà ce qu'avoit en vûe Gonzague dans la réponse qu'il fit à Paul de Thermes. Nous lui opposons , que quinze ans auparavant , Galeoti & Thomas disputant à Nice sur les prétentions qu'ils avoient sur cette place , avoient consenti de part & d'autre , que Paul III. la mit en dépôt entre les mains du Roi François I. jusqu'à ce que le différend fût vidé ; & que depuis ce tems-là elle avoit toujours été sous la protection de la France.

Sur ces entrefaites le duc de Ferrare proposa quelques conditions de paix : une guerre si voisine de son Etat , l'incommodeoit ; & le cardinal Farnese , qui étoit allé d'Urbain à Florence , par ordre du Pape , faisoit tous ses efforts pour disposer les choses à un accommodement ; mais il ne put y réussir. Gonzague cependant ne pouvant encore tenter rien de mieux , tourna ses forces contre quelques places & quelques bourgs situés sur des montagnes voisines de Parme ; il prit d'abord Callistrano & ensuite la citadelle ; il se rendit maître de Tizzano , qu'on croyoit si bien investi , qu'il n'y avoit pas d'apparence que la garnison pût échapper ; les habitans l'abandonnerent faute de

vivres. Cependant Marcone de Castello, qui y étoit venu depuis peu de Fontanella, en sortit en plein jour, sans que les ennemis s'en apperçussent, avec trois cens soldats, au travers d'une vallée profonde & inaccessible: retraite qui lui fit beaucoup d'honneur. Peu après les châteaux de Torchiara & de Felino se rendirent à Gonzague, du consentement du comte de Santa-Fiore leur seigneur; ils furent autant mal traités par les Espagnols, qui exercèrent sur eux toute sorte de cruauté & de brigandages, que s'ils eussent fait beaucoup de résistance. Gonzague voyant son infanterie extrêmement fatiguée par ce siège, fit venir de Piémont deux compagnies, qu'il avoit laissées à Quiers, pour les mettre à Montecchio. Mais comme ces troupes, malgré les remontrances du gouverneur, voulurent loger hors de la ville, pour faire plus librement leurs excursions, Strozzi l'ayant sçu, ne perdit pas un moment, & en capitaine habile, prit un camp volant avec lui, marcha de nuit contre eux, & ayant ordonné à ses troupes de mettre leurs chemises par-dessus leurs habits, il tailla en pièces les ennemis couchés à la porte de leurs tentes, & plus disposés au pillage qu'au combat.

L'Empereur envoya un secours de quatre mille Allemands, sous la conduite du seigneur de Seisnech; faute de paiement, ils n'étoient pas encore arrivés au camp, quoiqu'on les eût levés long-tems auparavant. Le Roi d'un autre côté, envoya à Genes Louis Alamanni, pour obtenir de la République qu'elle permit aux François d'entrer en toute sûreté dans ses villes & dans ses ports, & qu'elle voulût bien laisser passer par ses Etats les secours qu'on enverroient à Parme. Les dissensions, qui partageoient alors la République, faisoient espérer au Roi qu'il l'obtiendrait aisément: mais le parti des Impériaux prévalut, & secondé du crédit de Doria, il fit si bien, que le Roi ne put rien gagner sur l'esprit de ces Républicains. Le Cardinal de Tournon avoit obtenu de la République de Venise, dans les bras de laquelle il s'étoit jetté depuis son éloignement de la Cour, que les troupes levées en Suisse depuis peu par le Roi, passeroient par le territoire de Bresse; mais on leur refusa les vivres, parce que les habitants du pays dirent qu'à peine il y auroit assez de grains pour eux cette année, qui avoit été très-stérile.

La guerre pour la défense de Parme n'avoit été allumée

 HENRI II.

1551.

Q. iiij

HENRI II.

1551.

jusqu'alors qu'entre le Pape & le Roi ; elle s'alluma ensuite entre le Roi & l'Empereur ; le Capitaine Poulin , baron de la Garde en fut la cause , pour avoir pris sur l'Océan quelques vaisseaux Flamans , qui portoient des marchandises , dont il fit un riche butin. André Doria , qui avoit été honoré de la conduite de Philippe prince d'Espagne , & de Maximilien d'Autriche son cousin , quand ils allerent l'un & l'autre en Espagne , étant sur le point d'y retourner , pour ramener en Italie le même Maximilien avec sa femme & sa famille , étoit attendu de jour en jour à Barcelone avec sa flotte. Alors Leon Strozzi , commandant des Galeres de France , se glissa secrettement derriere le cap de Cercelli , où Doria s'étoit arrêté , & à la faveur de la montagne qui le cachoit , il vint avec vingt-sept Galeres & deux Brigantins , dans le dessein de surprendre la Flotte Imperiale. André Doria en fut averti ; il fit assembler les Capitaines des Galeres , leur dit ce qu'il avoit appris du dessein & des préparatifs des ennemis , & les exhorta à soutenir dans cette occasion , pour le service de l'Empereur , la haute réputation de valeur qu'il s'étoient si justement acquise. Ensuite deux heures avant le coucher du Soleil , il partit , & se ménagea si bien entre le vent & les ennemis , qu'il gagna insensiblement la haute mer , pour être plus en état , ou de poursuivre sa route , ou de livrer combat. Mais comme le vent s'augmenta & que la nuit approchoit , il se détourna & gagna Villefranche. Strozzi ayant vu que son projet n'avoit pas réussi , changea de dessein : il s'approcha de la terre , & ne fit que déployer ses petites voiles pour côtoyer le rivage. Après cela il prit la route d'Espagne , & voulut passer pour Doria , qui venoit prendre l'Archiduc Maximilien , afin de le conduire à Genes. Cette feinte lui réussit ; il prit une Galere nouvellement équipée qui venoit de Barcelone pour le saluer , & aussi-tôt continuant sa route , il fit faire une décharge de canon , qui causa une si grande épouvante au peuple assemblé sur le Port pour voir son arrivée , qu'il se seroit rendu maître de la ville sans peine , s'il eût pu mettre tous ses gens à terre ; mais pour lors il se contenta de ce qu'il avoit fait , & après avoir pris sept vaisseaux marchands , & d'autres plus petits , il s'en retourna à Marseille avec un grand butin.

La joye de ce succès dura peu : elle fut bien-tôt troublée par la

nouvelle qui se répandit, au sujet de l'arrivée imprévûe de François de Montmorency fils du Connétable, & du comte de Villars, & de ce qui l'occasionnoit. Strozzi n'ignorant pas que son frere & lui étoient extrêmement hais du Connétable, & de Claude de Savoye comte de Tende, son beau-frere, Gouverneur de Provence, & qu'ils n'étoient envoyez que pour le dépouiller honteusement de sa dignité, & lui ravir le commandement, résolut, en homme prudent & courageux, de prévenir cet affront. Ainsi il monta sur une Galere qu'il avoit prise depuis peu à Barcelone, & accompagné d'un autre qui étoit à son frere, il franchit à force de rames la chaîne qui fermoit le Port, se mit en haute mer, & alla droit à Malthe. Ce qui l'obligea encore de précipiter son départ, fut le soupçon qu'il eut qu'on avoit envoyé des émissaires pour l'assassiner. Déjà sur ce soupçon il avoit fait mettre à la question un de ses principaux confidens, nommé Jean-Baptiste de Corso, & en avoit arraché un aveu écrit de sa main, qui étoit très-conforme à ses conjectures; mais afin qu'il ne parût pas s'être retiré sans congé, il écrivit en partant cette lettre au Roi, & lui fit porter l'étendard de l'Amirale, qu'on avoit plié avec grand soin. La lettre étoit conçue en ces termes :

« Sire, la gloire a été le motif qui m'a fait ambitionner
 « l'honneur de vous servir. Le soin de ma vie & l'intérêt de
 « cette même gloire me forcent aujourd'hui à m'éloigner de
 « votre Royaume, puisque je vois qu'on ne destine d'autre ré-
 « compense à la fidélité de mes services & à tant de travaux,
 « qu'un congé honteux, ou une mort indigne; ce qui est con-
 « tant par les dépositions de ceux qu'on avoit chargez de m'as-
 « sassiner. Je conjure donc votre Majesté, par sa bonté naturelle,
 « de me pardonner, si j'ai quitté son Royaume sans recevoir
 « ses ordres; il ne m'a pas été permis d'agir autrement; la
 « haine de mes envieux m'eut écarté de votre trône, si j'eusse
 « osé en approcher; ils vous auroient prévenu contre moi; &
 « leur perfidie m'auroit accablé, si j'eusse différé de me mettre
 « à couvert. Mais quoique cette retraite précipitée m'attire
 « peut-être votre juste indignation, j'espère néanmoins que si
 « votre Majesté veut bien considérer la différence qui se trou-
 « ve entre mon arrivée dans son Royaume & ma sortie, je
 « mériterais qu'elle me plaigne, si je ne mérite pas qu'elle

HENRI II.

1551.

Retraite de
Strozzi, & sa
lettre au Roi.

HENRI II.

1551.

» me pardonne. J'étois venu riche, je m'en retourne pauvre;
 » Je ne le dis point pour m'en plaindre. Je supplie très-hum-
 » blement votre Majesté d'agréer les services que j'ai tâché
 » de lui rendre avec une inviolable fidélité. Ce sera toujours
 » une satisfaction bien grande pour moi, de sçavoir que mes
 » actions passées ne vous déplaisent pas, quoique ma condui-
 » te présente ait le malheur de vous être désagréable; j'ose me
 » flatter que votre Majesté me regrettera, quand mon absence
 » lui donnera lieu quelque jour de me comparer avec ceux
 » qui m'ont attiré sa disgrâce.

La retraite de Strozzi fit changer le commandement de l'armée navale. André Doria eut tout le tems de lever de nouvelles troupes, & de passer en Espagne sans obstacle, avec le duc d'Albe; sur trois galères bien équipées qu'envoya le grand Duc. Le mauvais tems le retint quelque tems en Espagne; mais enfin il en partit, & amena heureusement à Gennes l'Archiduc Maximilien, sa femme & toute sa famille. Ces deux voyages d'Italie en Espagne & d'Espagne en Italie, que fit André Doria, occuperent tellement ses galères toute cette année, qu'il ne put secourir ni Malthe ni Tripoli, & que faute de secours, les Turcs firent de grands ravages sur la mer de Toscane.

Cependant Brissac ayant fait en Piémont tous ses préparatifs, commença la guerre, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Pierre d'Ossein, le baron de Cipi, & le seigneur de Cental s'étant offerts à assiéger Chierasco, Brissac leur donna trois compagnies Françoises. Les échelles furent plantées; les nôtres commencèrent vigoureusement l'attaque: mais ils furent vivement repoussez, & le frere de Charry ayant été précipité du haut d'une échelle, resta sur la place. L'entreprise de Jean Grognet seigneur de Vassé eut un sort plus heureux; ayant été commandé pour l'attaque de San-Damiano, il s'embusqua au point du jour, à demie lieuë de la ville; & comme on avoit coutume de faire sortir de grand matin les habitans, pour aller travailler à la campagne, & qu'après cela on posoit des sentinelles sur les murailles, il arriva heureusement qu'avant que les sentinelles fussent posées, les nôtres firent une descente dans le fossé, planterent leurs échelles & gagnerent le haut du mur. Ainsi la ville fut prise, & ensuite la citadelle, qui faute de vivres se rendit.

Il ne fut pas si aisé de s'empater de Quiers; on voulut l'assieger cette même nuit; & Brissac marcha en personne à cette expedition. Il avoit d'abord été résolu dans le conseil de guerre, que l'escalade commenceroit du côté des vignes, qui sont sur le chemin d'Agnassa à Quiers; mais Blaise de Monluc, qui étoit déjà dans une haute estime, remontra à Brissac; que puisqu'il vouloit lui-même conduire cette entreprise, il devoit, sur-tout au commencement de son généralat, travailler à conserver sa réputation, & prendre de si justes mesures, que la force vînt au secours de l'adresse, & qu'on se rendît maître de la place, de quelque maniere que ce fût. Il y eut sur cela beaucoup de contestations; & comme plusieurs disoient, que, si l'on tardoit plus long-tems, l'entreprise seroit découverte, on résolut de faire venir du canon de Turin, & l'on ordonna à Monluc & à Caillac de faire l'attaque le plus promptement & avec le moins de bruit que l'on pourroit; Monluc exécuta ponctuellement sa commission: il amena le canon, & arriva avec d'Ailly de Pequigny, en même-tems que Brissac, Bonivet & François Bernardin se presentoient devant la place. On reconnut que la précaution conseillée par Monluc étoit nécessaire: car comme le fossé étoit profond, & la muraille trop élevée pour que le soldat pût gagner le haut avec ses échelles, Brissac fut contraint d'en venir à la force ouverte: le canon fut pointé de différens endroits, contre la porte, qu'on appelle vulgairement la porte Jaune, & la breche fut bien-tôt fort large. La garnison Italienne, qui étoit de cinq cens hommes & de cinquante chevaux (que Gonzague y avoit substitués aux Espagnols, dont il s'étoit servi pour la guerre de Parme) voyant que les habitans nouvellement irrités contre les Espagnols, pour s'en venger, ne vouloient pas se défendre, se rendit, avec son commandant George Lampugnano Milanois. Cet officier livra la citadelle, & ses gens furent de bon matin menez avec lui à Ast en sûreté, enseignes ployées & sans battre le tambour. Brissac épargna les habitans, & voulut par cet exemple de clemence attirer à son parti les villes voisines.

Ferdinand de Gonzague n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il vint en diligence à Ast, avec quatre mille hommes d'infanterie Italienne, deux mille Allemands & trois cens chevaux. Le Roi de son côté envoya en Piémont six

HENRI II.

1551.

compagnies de vieilles troupes, sous la conduite d'Inard, que suivirent bien-tôt après Claude de Lorraine duc d'Aumale colonel de la cavalerie, Jean de Bourbon duc d'Enghien, Louis de Bourbon Prince de Condé son frere, Jâque de Savoye duc de Nemours, François de Montmorenci fils du Connétable, Eleonor Chabot comte de Charny, & François de la Rochefoucault, avec l'élite de la noblesse. Brissac, pour les loger plus commodément, fit sortir de Quiers trois compagnies; il fut alors résolu d'attaquer Lantz, place située au pied des Alpes, & qui incommodoit considérablement ceux qui venoient de Suze à Turin. Brissac s'y rendit avec toute son armée; on donna le soin de l'artillerie à Monluc, qui avoit été forcé de garder le lit, pour avoir eu la hanche démise par la chute d'une muraille: on le transporta de Quiers à Moncalier, & de là il fut mandé à l'armée par Brissac, qui arriva le même jour avant midi à Lantz, où Monluc vint sur le soir avec Caillac & cinq enseignes de gens de pié.

On attaque
Lantz.

La ville n'étant alors environnée que de foibles murailles, se rendit aussi-tôt. Il n'en fut pas de même de la citadelle: située sur un terrain plat du côté de la ville, mais fortifiée de ce côté là par deux bons bastions qui la mettent à couvert, elle est en tout autre endroit inaccessible, à cause de la montagne escarpée sur laquelle elle est bâtie; en sorte que pour rendre cette place forte, la nature à presque pû se passer de l'art. Brissac alla lui-même la reconnoître, & comme il eut beaucoup de peine à monter environ trois cens pas, il désespéra du succès de l'entreprise, & tint conseil pour sçavoir s'il feroit retirer l'armée. Monluc, qui n'étoit pas encore bien remis de son accident, se laissa persuader par Pequigny, Touchepied & du Chesne Vinu, qui l'engagerent à aller visiter la place. Il y fut, monté sur un mulet; il prit garde que sur le penchant du mont il y avoit par intervalles des chemins plats, où l'on pouvoit poser le canon, & faire reposer les pionniers qui le tireroient, jusqu'à ce qu'on eut gagné le haut. Il revint aussitôt trouver Brissac, & ayant sçu qu'on avoit résolu de s'en retourner, il supplia instamment ce Maréchal d'attendre encore, & lui rapporta ce qu'il avoit remarqué. Il parla si fortement, que par l'avis des deux princes de Bourbon, du duc de

Nemours, de François de Montmorenci, & du reste du conseil, on le chargea de conduire le canon sur le haut de la montagne; ensuite pour exciter encore d'avantage l'ardeur des soldats, les princes de Bourbon eux-mêmes, les duc de Nemours & de Montmorenci, mirent les premiers la main à l'œuvre, avec tant de promptitude & de succès, qu'en moins de vingt heures les chemins furent applanis, & que le canon fut conduit en haut & mis en batterie. Au premier bruit que les habitans entendirent, ils furent si épouvantez d'une attaque à laquelle ils ne s'attendoient pas, qu'ils se rendirent aussi-tôt. Gonzague étoit alors absent, & occupé avec son gendre Fabrice Colonne, à recevoir à Milan Maximilien roi de Bohême, sa femme & ses enfans, & à les conduire de là par l'Italie jusqu'à la frontière d'Allemagne,

HENRI II.
1551.

Gonzague se méloit de bien d'autres affaires que de celles de la guerre. Il avoit le soin de la Police; il administroit les finances, que des gens avides, & qui ne songeoient qu'à s'enrichir, manioient sous son autorité. Comme il n'y avoit aucun ordre dans les affaires, il se trouvoit toujours dépourvu d'argent; d'où il arrivoit que ne pouvant faire observer à la rigueur la discipline militaire, ni réprimer l'insolence du soldat, qui faute d'être payé commettoit toutes sortes de défordres, il donnoit par-là occasion aux plaintes vives & réitérées, que faisoient de sa conduite, non seulement ceux de Milan, mais les Princes voisins, & plus que personne, le duc de Savoye. Il ne cessoit cependant de remplir l'esprit de l'Empereur d'une infinité de desseins, dans lesquels brilloient son genie & sa politique, mais ordinairement pleins de difficulté, & dont le succès, qu'il disoit infaillible, faute d'argent, étoit toujours chimerique. Il ne laissa pas d'envoyer en Piemont un secours de six Enseignes de gens de pied Italiens, commandez par César Maggi; ils furent bientôt suivis de six compagnies d'infanterie Espagnole, & de trois d'infanterie Allemande, commandées par François d'Este, qui remplaçoit Gonzague en son absence; Alvare de Sandi s'étant aussi rendu au camp avec le même nombre d'hommes des mêmes nations, pour être à portée de secourir ceux de son parti, s'alla camper près de Lantz; mais ce fut trop tard: la place étoit déjà rendue. Le seigneur de cette ville, que le duc de Savoye avoit chargé de

R ij

HENRI II.

1551.

la défendre, & à qui il avoit donné le commandement de la garnison, rejetta sur le soldat la faute qu'on lui imputoit; il prétendit que, comme l'on ne payoit pas les troupes, elles s'étoient mutinées, & n'avoient pas voulu obéir; c'est du moins ce que nous apprend Julien Goffelin, qui a écrit la vie de Gonzague sur ses propres Mémoires: mais laissant cette raison à part, il est très-naturel de croire que les batteries dressées d'une manière si peu attendue, contre la partie de la place la plus foible, déterminèrent les habitans à se rendre.

Quelque tems après le Maréchal de Brissac ordonna à Louis de Birague & à François Bernardin, de s'emparer de Ponts, de Castellelle, & de Valpergue, places voisines d'Ivrée, au pied des Alpes: ils s'en rendirent maîtres & fortifièrent en diligence le château S. Martin. Ces succès obligèrent Gonzague à abandonner, quoique malgré lui, le siège de Parme. Comme il étoit l'auteur de cette guerre, qu'il y avoit porté l'Empereur, & qu'il avoit accepté la charge de Général des armées du Pape, il sentoit bien que la prise de tant de places dans le Piémont, rendant très-douteux l'événement de cette guerre, il étoit exposé aux reproches qu'on pourroit lui faire, d'avoir entrepris cette affaire uniquement pour venger ses propres injures, contenter son ambition, & assouvir son avarice. Cependant François d'Este, avec les troupes Espagnoles de Maggi, aux conseils duquel il déféroit beaucoup, & avec celles de Sandi, alla assiéger Villadiale dans le Montferrat. Cette Place est située sur un rocher escarpé de toutes parts. D'Este ayant reconnu sa situation, se repentit de son entreprise; d'ailleurs le tems étoit fort pluvieux, & les chemins étoient rompus; en sorte que le soldat ne pouvoit pas demeurer long-tems autour de cette Place, sans souffrir de grandes incommoditez. Mais Maggi engagea d'Este à continuer le siège; & avec un courage inébranlable il alla au pied du mur, suivi d'Antoine Pola de Trevisé, & se saisit d'un lieu creux, où les soldats pouvoient rester à couvert. Cette action épouvanta tellement les assiégés, que Jean Antoine Novello, qui commandoit pour le Roi dans le château, se rendit sur le champ. En même tems Saluggia, que Louis de Birague, qui avoit depuis peu passé la rivière de Dora, fortifioit en diligence, fut reprise, sans qu'on tirât un seul coup de canon, par Maggi.

avec quelques troupes que Nicolas Secco lui avoit amenées de Crescentino & de Livourne. Gonzague en fit démolir le château. Chiufi se rendit aussi aux Impériaux.

HENRI II.

1551.

Tandis que ces choses se passoient dans le Piémont, Gonzague résolut de fermer tous les passages aux troupes que les François pourroient envoyer à Parme : car c'étoit-là ce qu'il craignoit. Il n'y avoit en tout que deux chemins par où ils pussent passer : l'un mène à Tortona ; c'est celui qu'on appelloit autrefois *Via Æmilia* ; mais Gonzague s'en mettoit peu en peine, parce qu'il étoit difficile & bordé de troupes Impériales. L'autre lui étoit infiniment plus suspect ; c'est celui qui conduit par la vallée du Tesin jusqu'au de-là du Pô. Le combat de l'infanterie contre la cavalerie n'y pouvoit qu'être défavantageux. Il fit donc camper entre Verceil & Casal six enseignes Allemandes, douze Espagnoles, quatre Italiennes, avec toute la cavalerie, & fit dresser un pont sur le Pô auprès de Casal. Il plaça des garnisons autour des gués du Tesin, depuis Bufalora, du côté de Vigevani, jusqu'à Pavie.

Il embarrassa les chemins de troncs d'arbres, qu'il avoit fait couper ; les gués de l'Adda furent aussi gardez, & on tint des barques toutes prêtes, pour courir sur les François, en cas qu'ils pussent échapper. Jean de Luna, Gouverneur du château de Milan, eut la garde des gués du Tesin, & Louis Vistarino la garde de ceux de l'Adda. Gonzague avoit dessein depuis long-tems de faire un si grand dégât dans les bleds du Piémont, que les François, obligez de faire venir des vivres de fort loin, quittassent le pays. L'Empereur avoit agréé cette résolution ; mais ensuite il changea d'avis, & ce changement embarrassa Gonzague. L'argent lui manquoit pour entretenir ses troupes, & fournir au reste des frais de la guerre ; d'ailleurs les forces des François augmentoient de jour en jour ; enfin le siège de Parme tiroit en longueur beaucoup plus qu'il ne l'avoit crû : tout cela lui donnoit d'étranges inquiétudes.

L'Empereur avoit envoyé de nouvelles troupes, pour rafraîchir celles qu'un si long siège avoit extrêmement fatiguées ; il tira d'Allemagne, & sur-tout du duché de Wirtemberg, tout ce qu'il y avoit d'Espagnols, & délivra enfin ce Duché du joug sous lequel ceux du pays avoient gémi pendant cinq ans entiers, ne se réservant que la seule forteresse d'Asperg. Le

R iij

HENRI II.

1551.

marquis de Marignan reçut avec grande joye ce renfort, & résolut de ferrer Parme de plus près. Pour en venir à bout, il transporta son camp du côté des Chartreux, qui sont à une demie lieüe de la ville : il employa vingt jours à fortifier le monastere, pendant lesquels la ville ne cessa de tirer sur lui.

Strozzi étant sorti de Parme, fortifia Bressello, Montecchio, Fontanella, & les autres places du Parmesan, qu'il jugea les plus propres à ses desseins, & y mit garnison. De là se jetant sur le territoire de Plaifance, il en remporta un grand butin ; & comme la garnison de Ragazuola étoit sortie, pour défendre la vie & les biens des habitans, il en tailla en pieces une partie, & emmena le reste avec lui prisonnier à Parme. Se flattant déjà que la guerre étoit finie, il s'en retourna en France pour y recevoir la récompense de ses grands services, & rétablir par sa présence les affaires de son frere, qui y étoient en très-mauvais état. Son départ sembla ranimer le courage des ennemis : ils ravagerent les campagnes des environs de la ville, & presserent plus vivement que jamais les assiégés, à qui les vivres manquoient tous les jours de plus en plus ; en sorte qu'Horace Farnefe fut obligé de faire une sortie. Pour avoir des vivres avec plus de facilité, il pensa à se rendre maître des Places bâties sur l'Apennin. Le prince de Macedoine commandoit alors dans le Fort de Torchiara, qui n'est qu'à trois lieües & demi de Parme. Horace sçachant qu'on n'y faisoit pas bonne garde, partit à minuit le 17 de Novembre, se rendit au pied de la muraille, un peu avant le point du jour, & dressa ses échelles. Le tumulte & le bruit des soldats qui montoient éveilla les habitans. Le prince de Macedoine se jette promptement hors de son lit, prend ses armes, sans se donner le tems de s'habiller, & pour reparer par sa résolution la négligence qu'on pouvoit lui reprocher, il accourt sur la muraille avec les capitaines Antoine d'Ancone & Fabrice de Ferrare : par ses paroles & par son exemple il encourage tous les soldats, les anime à une vigoureuse défense, & donne toutes les marques de valeur qu'on pouvoit attendre d'un grand Général. Mais quand il vit qu'Horace Farnefe, Nicolas de Pitigliano, Luc-Antoine de Terni, Fabio Romano, André Maggi, & Bentivoglio, étoient déjà dans la Ville, il ne voulut pas survivre à la perte de cette Place, & s'étant jetté au milieu des ennemis, il fut tué d'un coup

Torchiara
pris.

d'arquebuse. La mort de ce Chef consterna les habitans ; ils abandonnerent la muraille , & les nôtres étant aussi-tôt entrez , firent un grand carnage , pillerent la Ville & en abattirent les murs , pour empêcher que les Imperiaux ne songeassent à la reprendre. Horace Farnese fit porter à Parme le corps du prince de Macedoine , & lui fit faire des obseques magnifiques & dignes de sa naissance & de sa valeur : quoique son ennemi , il crut lui devoir ce témoignage de son estime.

Cependant les forces des assiégés augmentoient : tous les lieux d'alentour leur fournissoient des vivres en abondance ; le château de Guardafone & les autres places voisines étoient bien fortifiés : le pays ennemi leur donnoit même du secours en secret. Alexandre Palavicini , gouverneur de San-Donino , l'un des meurtriers de Pierre-Louis Farnese , en ayant été accusé , eut la tête tranchée par l'ordre de l'Empereur , quoi-qu'il dir , pour se justifier , qu'il n'avoit rien fait qu'avec le consentement , & même par le conseil de Gonzague.

Pendant le cours de ces hostilités en Italie , la guerre commença à s'allumer entre l'Empereur & le Roi dans les Pays-bas & sur la frontière de la Lorraine. Le commandement général de l'armée fut donné à François de Cleves duc de Nevers , gouverneur de Champagne , qui distribua dans la province sept compagnies de Cavalerie , que le connétable de Montmorency y avoit envoyées , & qui suivirent bien-tôt après huit compagnies d'infanterie , qu'on mit en garnison en divers lieux , pour être prêts à porter du secours , quand on en auroit besoin. Déjà Pierre Ernest comte de Mansfeld , Gouverneur du Luxembourg , avoit fait une irruption sur nos frontières , pour tâcher de surprendre le duc de Nevers ; mais comme il étoit au Chefne-populeux , qui est un bourg éloigné de Mouson d'environ cinq lieuës , on lui apporta la nouvelle de la défaite des Flamans , que Lusarche , Lieutenant de la compagnie de Châtillon , avoit mis en deroute près de Montcornet dans les Ardennes. On en avoit tué six vingts , quarante avoient été pris , & deux cens avoient été mis en fuite ; cet avantage reveilla le courage des nôtres. Le duc de Nevers passa jusqu'à Yvoy : mais voyant que quelques Arquebustiers , qu'il avoit envoyez contre les ennemis , n'avoient pû les engager au combat , il revint à Mouson , où il emmena avec lui

HENRI II.

1551.

Le prince
de Macedoine
tué.Guerre en-
tre l'Empe-
reur & le Roi
dans les Pays
bas.

HENRI II.

1551.

Tiercelin de la Roche du Maine, qui en étoit Gouverneur, avec lequel il passa à Donchery, & de là vint à Mesieres. A un mille de là il y a un château nommé Lumes, bâti sur la Meuse, dont les Imperiaux étoient les maîtres ; le comte d'Apremont le leur avoit livré : il y eut en cet endroit un rude combat, entre les nôtres & ceux de la garnison d'Apremont : Le Comte lui-même y fut blessé à l'épaule si dangereusement, qu'il en mourut bien-tôt après.

Comme l'hiver approchoit, le duc de Nevers se retira à Châlons, & laissa le commandement de l'armée en son absence à Imbert Bourdillon de la Platiere, lieutenant de Roi dans la Province, qui ayant passé par la forêt des Ardennes, avec la cavalerie de Henry de Lenoncourt, comte de Nanteuil, & celle de la Roche du Maine, y démolit S. Hubert, que les ennemis avoient fortifié. Lorsqu'il fut revenu à Mezieres, Nicolas Gourdes, Mestre de Camp d'un vieux Regiment, & Officier intrepide, accoutumé à tailler en pieces ou à mettre en fuite les paysans & autres gens de la campagne, dont la plupart des troupes des ennemis étoient composées, sortit de Maubert-Fontaine, avec les siens, plein de mépris pour ces troupes, & de la confiance que lui donnoient ses succès passés. Maubert-Fontaine est situé sur la Meuse, & les nôtres s'en étoient emparez ; mais Gourdes tomba dans une embuscade, & n'attendant aucune grace de la part de ceux qui l'avoient dressée, gens féroces & sanguinaires, après avoir inutilement attendu le secours qu'on lui envoyoit de Mezieres, & avoir combattu avec un courage invincible, il resta étendu sur le champ de bataille, percé de plusieurs coups : il y eut trente-cinq de ses gens tués à ses côtez. Bourdillon s'avançoit déjà pour le secourir, mais ce fut trop tard : les ennemis effrayez de son arrivée avoient gagné la forêt voisine, où ils éleverent quelques retranchemens. Mais Bourdillon brûlant de venger la mort du brave Gourdes, se jeta tête baissée au travers des buissons & des bois, sans attendre son infanterie qui avoit ordre de le suivre ; il y perdit quantité de chevaux, & fut contraint de se retirer sans rien faire. On porta à Mezieres le corps du malheureux Gourdes que l'on trouva, & pour honorer ses belles actions ; on lui fit des obseques magnifiques : ce combat se donna le 17 de Decembre. Ensuite les nôtres firent plusieurs courses vers le
château

château de Lumes, sous la conduite de Villefranche, Capitaine d'une vieille compagnie, qui s'étant servi à propos d'une ruse militaire assez singulière, & ayant mis des fantômes armez vis-à-vis des sentinelles, entra dans la cour du château par un autre endroit, & s'en retourna avec un grand butin sans avoir été aperçu de la garnison.

Saint Amand, jeune officier plus recommandable par sa naissance & sa valeur que par sa prudence, fut pris & tué, dans le tems qu'il faisoit des recrues pour le Roi sur la frontière. Nos gens bien-tôt après se saisirent du château d'Aspremont très-mal fortifié, qui, après la mort du Comte, avoit été donné au duc de Nevers; ils y mirent le feu & allerent encore brûler l'Abbaye de Gorzes, qui étoit près de là: ils se retirerent ensuite à Aubenton, où Jean Stuard d'Aubigny & la Lande étoient en garnison, l'un avec une compagnie de cavalerie, l'autre avec une d'infanterie.

Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, faisoit aussi la guerre sur la frontière des Pays-bas, dont il étoit gouverneur. Le duc d'Enghien & le prince de Condé ses freres, qui étoient revenus depuis peu d'Italie avec quatre cens gendarmes & dix mille hommes de pied, étoient auprès de lui: il entra dans le Hainault & dans la Flandre suivi de ce renfort, & y fit de grands ravages. Si ses desseins n'eussent pas été découverts & prévenus par l'ennemi, il auroit surpris Arras.

Cependant la guerre ennuyoit le Pape depuis long-tems, & il souhaitoit la paix. Il assembla donc le consistoire, & proposa les Cardinaux Pio de Carpi & Jerome Verallo, pour les envoyer en qualité de Légats, l'un à l'Empereur, l'autre au roi de France. Le Cardinal Verallo se rendit à Fontainebleau le 13 de Decembre, où il salua le Roi: ensuite il fit publiquement son entrée à Paris avec la pompe & les cérémonies ordinaires. Ses pouvoirs furent presentez au Parlement accompagnez de Lettres Patentes du Roi. On les enregistra aux mêmes conditions que l'avoient été auparavant ceux des Cardinaux d'Amboise, de Gouffier, du Prat, Farnese, Sadolet & Saint George: On y ajoûta, que le Légat ne pourroit exercer en France sa charge par un autre que par lui-même; Qu'il ne pourroit conférer les dignitez, qui sont les plus grandes après celles des Evêques, dans les Eglises Cathedrales, ni même celles des

HENRI II.
1551.

Affaires de France.
Légats envoyez à l'Empereur & au Roi pour la Paix.

Le Parlement limite les pouvoirs du Légat.

HENRI II.

1551.

Collegiales, où s'observe le contenu du chapitre *Qua propter* Qu'il ne pourroit non plus créer aucun Chanoine, non pas même avec le consentement du Chapitre, ni dans l'esperance d'en obtenir dans la suite l'agrément; Qu'il ne seroit rien de contraire aux saints-decrets, ou aux conventions, droits, privileges & prérogatives du Roi, & aux Immunités & libertez de l'Eglise Gallicane & des Universitez du Royaume; Qu'il ne pourroit déroger ni préjudicier aux Edits & aux Ordonnances du Roi, ni aux Arrêts de la Cour du Parlement, & particulièrement en ce qui regarde les *petites dattes* & les *Noraires Apostoliques*; Qu'il seroit obligé de donner un écrit signé de sa main, qu'on enregistreroit dans le Greffe de la Cour, par lequel il promettrait au Roi d'observer les conditions dont nous venons de parler: voilà ce qui se passa au Parlement sur la fin de l'année 1551. le 16 de Decembre.

Naissance de
Henri III.

Avant de cesser de parler des affaires de la France, il nous reste encore à dire quelque chose qui la regarde. Le 12 de Septembre la Reine Catherine accoucha d'un fils, que l'on baptisa trois mois après, le 5 de Decembre. Il eut pour parrains Edouard roi d'Angleterre, qui le fit tenir en son nom¹, & Antoine de Bourbon, duc de Vendosme; on le nomma Edouard Alexandre; mais depuis il changea de nom, & fut appelé Henri. Il succéda dans la suite à son frere Charles IX. Cette même année Anne de Montmorenci, le principal favori du Roi, obtint quela terre de Montmorenci, dont cette Maison, l'une des premières & des plus illustres du Royaume, porte le nom, fût érigée en duché-pairie, pour contre-carrer la maison de Lorraine. Plusieurs, par un pernicieux exemple, briguoient alors de grands noms, & recherchoient des titres fastueux. Au mois de Mars, on envoya au Parlement de Paris, & à tous les autres Parlemens & Cours de ce Royaume, l'édit de création des Présidiaux, pour juger en dernier ressort. Le Parlement de Paris s'y opposa avec vigueur. L'édit néanmoins fut enfin enregistré: par cet édit on établissoit, dans tous les gouvernemens de France, un certain nombre de Conseillers, fixés au moins à sept, qui, avec les Présidens & les Lieutenans généraux, pussent juger

Edit de la
création des
Présidiaux.

1. M. de Thou dit en cet endroit qu'il le fit tenir par Th. Seimer amiral d'Angleterre; mais ce seigneur avoit eu

la tête tranchée le 20 de Mars 1549 comme on a vu ci-dessus p. 381. C'est une faute grossiere de l'Editeur.

définitivement & sans appel de toutes les matieres civiles, où il ne s'agiroit que de la somme de deux cens cinquante livres, ou d'un fonds qui ne passeroit pas dix livres de rente. Cet édit fut l'ouvrage du cardinal de Lorraine, qui, en établissant à Reims, dont il étoit archevêque, une juridiction royale, au lieu qu'auparavant on n'y reconnoissoit que la juridiction des Archevêques, fit grand tort, & à sa propre autorité, & à celle de ses successeurs.

Cependant l'utilité publique rendit dans la suite agréable à tout le monde ce même établissement, qui d'abord avoit paru si odieux. En effet, par ce moyen on éteignit une infinité de chicannes. Mais le nombre des Magistrats, ayant été depuis augmenté, l'expérience a fait voir que le mal qu'on croyoit guérir par cet édit, a toujours pris de nouvelles forces, & qu'enfin, à la honte du nom François, il a infecté peu à peu toute la France. On augmenta aussi dans ce même tems la Cour des Aides, qui fut partagée en deux Chambres. Déjà les Charges commençoient à être venales, & ce n'étoit plus le mérite qui les obtenoit. Peu de tems après, on publia un autre édit, par lequel il fut défendu de nommer aux Cures des villes murées, ou entourées de fosses, aucun sujet qui n'eût donné auparavant des preuves suffisantes de sa capacité dans quelque Université, & obtenu quelques degrés; & on ordonna que ceux qui auroient été nommez, ou par le Pape, ou par les Evêques, contre ce qui étoit prescrit par l'Ordonnance, seroient dépouillés, comme mal & abusivement pourvus.

Tandis que le Roi étoit à Angers, on lui représenta le 6 de Juin, qu'il s'étoit introduit un mauvais usage, d'apprecier tout en écus d'or dans les contrats de vente, & que de là il arrivoit, que par l'artifice secret des Marchands étrangers, tout l'or de France passoit chez eux; il fut donc ordonné, que dans les contrats on ne feroit plus mention d'écus, mais seulement de livres tournois. Ce reglement, qui pendant quelque tems parut utile, fut depuis changé; parce que l'or & l'argent, dont il faut considérer le poids, devint extrêmement haut, & monta jusqu'à un prix immense, comme nous le dirons bien-tôt après, par la multiplication des livres tournois, dont le nombre est arbitraire.

On fit aussi le quatorzième jour de Juillet un édit à Nantes;

S ij

HENRI II.

1551.

Autres Edits.
Augmentation de la
Cour des Aides.
Charges rendues venales.

HENRI II.

1551.

par lequel, conformément à l'ancien usage des Grecs & des Romains, que nous avons conservé, il fut enjoint aux Bouchers par toute la France, de vendre la viande à la livre, au prix que les Magistrats de Police y mettoient : mais comme on a depuis reconnu, que cette Ordonnance n'étoit pas d'un grand soulagement pour le peuple, on l'a abrogée, comme d'un consentement tacite ; quoiqu'on l'observe en plusieurs endroits.

Il ne faut pas ici oublier une chose, qui ayant été agitée à la Cour avec beaucoup de chaleur, fut enfin autorisée, contre toute justice, & contre l'honnêteté publique. Il y avoit plus de trois ans, que le 27 d'Octobre le Parlement de Toulouse avoit rendu un Arrêt, pour punir d'une façon sévère & ignominieuse, l'impudicité de quelques Ecclesiastiques. Les Juges royaux avoient été commis pour en faire justice, parce qu'on prétendoit que les Juges ecclesiastiques y convoient, & qu'ils en négligeoient la punition. Le Clergé souffrit impatiemment cet Arrêt. L'Evêque de Montauban fut chargé d'en porter ses plaintes au Roi, qui pour lors étoit à Amboise. Il fit si bien que l'Arrêt fut cassé par un autre du Conseil privé, comme contraire aux saints Canons, & aux privilèges des Ecclesiastiques ; on donna à Pierre de Hauteclair, Maître des Requêtes, appelé par sobriquet d'un nom peu honnête *, la commission de faire exécuter l'Arrêt du Conseil, & de réparer l'injure faite au Clergé : cela se passa le 29 d'Avril de cette année 1551. Le Clergé néanmoins n'en fut pas encore content : il publia un libelle, dans lequel il déchiroit cruellement l'autorité du Parlement de Toulouse ; mais Jean de Mesencal premier président, homme d'une sagesse & d'une probité reconnue, y répondit ; en défendant le Parlement, il attaqua le Clergé d'une manière très-piquante, & invektiva avec beaucoup de force contre les mœurs, & le dérèglement des Ecclesiastiques. La Faculté de Théologie de Paris condamna cette réponse l'année suivante, comme injurieuse & diffamatoire, & l'auteur eût vû même par là sa réputation flétrie, si sa dignité, jointe à l'opinion générale qu'on avoit de son intégrité, ne l'eût mis à couvert des attaques de la calomnie.

Comme les grandes guerres que le Roi faisoit en des pays

Arrêt du
Parlement de
Toulouse au
sujet de quel-
ques Eccle-
siastiques de
mauvaises
mœurs.

* le Couillard.

éloignez, l'obligeoient à des dépenses excessives, il fut résolu sur la fin de cette année, dans un conseil tenu à Fontainebleau, où se trouverent les Princes & les autres Grands de la Cour, que les revenus annuels du domaine du Roi en seroient aliénés, jusqu'à la somme de deux millions de notre monnoye. En même tems ceux du Languedoc qui n'étoient pas nobles, & qui possédoient pourtant des biens nobles, payerent au Roi (comme les Ecclésiastiques pour les fonds non amortis) la somme de cent mille écus. C'est de cette nature de biens dont nos Rois ont coutume & ont droit, tous les quarante ans, de retirer de grandes sommes dans toutes les provinces du Royaume.

HENRI II.

1551.

Cependant Marie reine d'Ecosse, qui avoit déjà demeuré un an en France, après avoir réglé ses affaires & mis ordre à tout, comme du moins elle se l'imaginoit, s'en retourna en son pays. Elle étoit venue en France, en partie pour voir sa fille, sa patrie & ses parens, & en partie pour tâcher d'ôter au viceroi d'Ecosse le gouvernement du Royaume, & conférer sur ce sujet avec le Roi. Elle obtint aisément de lui, par l'entremise de ses freres, des honneurs & des presens pour les principaux de ceux qui l'avoient suivie, chacun selon son rang & son mérite, mais sur-tout pour les parens du viceroi, pour ses amis, & entr'autres pour Robert de Carnegie & David Panter évêque de Ross; le Roi leur fit beaucoup de caresses, afin de les engager dans les intérêts de la Reine, & il les pria de dire de sa part au Viceroi, qu'il lui feroit grand plaisir de céder à la Reine douairiere le peu de tems qui lui restoit à exercer sa charge. La Reine partit & traversa toute l'Angleterre accompagnée d'Henry Clutin d'Oisfel, Ambassadeur du Roi, homme d'un esprit excellent, qu'elle considéroit beaucoup. Lorsqu'elle fut arrivée, elle suivit pendant un an le Viceroi, qui tenoit son lit de Justice en differens endroits du Royaume. Alors elle le fit solliciter par ses parens, de se démettre du gouvernement; & pour le porter à y consentir plus aisément, elle le fit menacer sous main, de le forcer à rendre compte de son administration; ce que la Reine, qui seroit bien-tôt hors de tutelle, ne differeroit pas d'exécuter. Le feu roi Jacques son pere avoit laissé quantité d'argent & de meubles très-riches, que le Viceroi avoit confondus avec ses propres effets, & qu'il s'étoit

Affaires d'E.
cosse.

HENRI II.
1551.

appropriiez ; ainsi pour se mettre à couvert de ce côté-là, lui & les siens, il traita avec la Reine doñaire, à ces conditions : Qu'elle lui feroit faire un don par les François de tous les biens du feu Roi, qu'il s'étoit appropriiez ; qu'il ne rendroit aucun compte de ceux qu'il avoit gerez pendant la minorité de la jeune Reine, & qu'il s'obligerait par serment à restituer ce qui se trouveroit en nature. Ensuite on le fit duc de Chastelleraut en Poitou, avec une pension de douze mille livres. On ajouta au traité, que si la Reine mourait sans enfans, on le déclareroit son plus proche héritier. Cet article fut depuis ratifié en France par la Reine & par ses curateurs, le Roi, le duc de Guise & le Cardinal son frere, qu'elle avoit nommez par l'avis de sa mere.

Le Viceroy néanmoins voyant que le terme de son administration approchoit, revint à son inconstance ordinaire : il fit réflexion sur le péril qu'il couroit, en quittant la souveraine autorité, qui lui avoit fait un grand nombre d'ennemis, pour se réduire à une vie privée, où il se verroit en butte aux injures & peut-être aux justes vengences de quantité de personnes. C'est pourquoi, tantôt il cherchoit des prétextes pour différer, tantôt il disoit ouvertement qu'il ne pouvoit executer ses promesses, parce que la Reine n'avoit pas douze ans accomplis. Ces mauvais procedez obligerent la Reine à se retirer à Sterlin : sa retraite laissa le Viceroy dans une solitude, qui lui fit voir combien sa conduite avoit aliéné tous les esprits, & qui le contraignit enfin à se rendre.

Affaires
d'Angleterre.

Il s'excita pour lors en Angleterre des troubles, dont les conséquences étoient bien plus dangereuses ; ce qui les fit naître fut la mauvaise intelligence qui étoit entre Jean Dudley, comte de Warwick, & depuis duc de Northumberland, homme ambitieux, & le duc de Sommerset, régent du Royaume, homme foible & d'un génie très-borné. Dudley abusoit depuis long-tems de sa patience ; ils en vinrent à une haine ouverte, qui s'accrut jusqu'au point, que Sommerset ne pouvant plus souffrir les mépris & les insultes de son ennemi, résolut de lui ôter la vie, pour conserver son autorité. Il alla donc chez lui, sous prétexte de lui rendre visite, ayant une cuirasse sous son habit, & suivi de plusieurs gens armés qu'il laissa dans l'antichambre. Mais ayant été introduit chez le duc de

Northumberland, qui étoit au lit, & reçu avec toutes les marques imaginables d'affection & de bienveillance ; Sommerfet qui étoit d'un naturel doux, & peu capable de résolution, se repentit de son dessein, & s'en retourna sans l'avoir exécuté ; il fut néanmoins découvert & trahi par les siens mêmes ; & quoique le Roi, dont il avoit élevé l'enfance, n'épargnât rien pour le sauver, il fut condamné à perdre la tête, pour avoir violé l'Edit publié depuis peu, qui portoit qu'on puniroit de mort quiconque seroit convaincu d'avoir attenté à la vie de ceux qui étoient du conseil du Roi, quand même il n'auroit pas exécuté son dessein.

Au commencement donc de l'année suivante, le duc de Sommerfet eut la tête tranchée : exemple terrible des caprices de la Fortune, qui renverse tout à coup ceux qu'elle a le plus élevés. On executa avec lui un nommé Raoul Vain, par le conseil duquel on disoit que Sommerfet avoit tenu des assemblées contraires aux loix de l'Etat, & conspiré contre le duc de Northumberland & contre d'autres. On rapporte que Vain étant conduit au supplice, dit au duc de Northumberland, que tant qu'il vivroit, son sang lui serviroit de chevet : il est certain que Sommerfet fut extraordinairement regretté de plusieurs personnes, & qu'il y en eut quelques-uns qui emportèrent chez eux des mouchoirs teints de son sang. Il y eut entr'autres une dame de condition, & dont le courage répondoit à la naissance, qui deux ans après, sous le regne de Marie, voyant le duc de Northumberland arrêté & conduit au supplice, se présenta devant lui dans la place publique, & lui montrant un mouchoir tout baigné du sang de Sommerfet : Voilà, lui dit-elle, le sang d'un homme de bien, oncle d'un bon prince, qui crie maintenant vengeance contre toi, dont la trahison l'a fait répandre. Après la mort du duc de Sommerfet, Dudley qui avoit en main la puissance absolue, commença à aspirer plus haut, & l'ambition l'aveugla jusqu'au point qu'il voulut se faire Roi ; ce qui fut cause en Angleterre des plus grandes révolutions.

Martin Bucer natif de Schlestat en Alsace, ayant passé de Strasbourg en Angleterre, mourut cette même année à Cambridge le dernier jour de Février, âgé de 61 ans ; sa mort fut célébrée par quantité d'épithames, & particulièrement par celles

HENRI II.

1551.

Mort de Martin Bucer.

HENRI II.

1551.

que firent deux freres de la maison des Suffolck. Leur mere ne le quitta point pendant tout le cours de sa maladie, & lui rendit tous les services imaginables; quelques jours avant que de mourir, déplorant le miserable état où l'Allemagne étoit réduite, il dit qu'il craignoit que les louables desseins de tant de gens de bien qui souhaitoient avec ardeur la gloire de Dieu & la réforme de l'Eglise, n'eussent aucuns succès, ou que ces succez ne fussent pas durables, faute d'observer exactement la discipline sur la punition des méchans, & tout ce qui concernoit le saint ministère; qu'il souhaitoit donc avec ardeur que l'on suivit religieusement dans toute l'Angleterre ce que le roi Edouïard avoit solidement ordonné pour l'établissement de la discipline ecclésiastique; il y eut un grand concours de peuple à ses funeraillies; plus de deux mille personnes s'y trouverent, & son corps fut enterré dans la grande Eglise de la ville.

Mort d'Alciat & d'autres sçavans.

Cette même année mourut aussi André Alciat, natif de Milan, qui scût le premier joindre à la science des loix la connoissance des Belles-Lettres, & de l'antiquité; il professa publiquement le droit, d'abord en France, à Bourges, & ensuite à Avignon, où il anima par son exemple nos François à cultiver cette science. Il quitta la France sur le déclin de l'âge, & se retira en Italie; enseigna à Bologne, puis à Ferrare, où le duc Hercule II. le fit venir, & lui donna des appointemens considérables; enfin, après avoir donné beaucoup d'ouvrages à la posterité, le 12 Janvier il finit sa carrière paisiblement & glorieusement à Pavie, où il enseignoit le droit âgé de cinquante-huit ans, huit mois & quatre jours, comme le marque son horoscope qu'avoit tiré Jérôme Cardan, il fut enterré à saint Epiphane.

Marc-Antoine Flamnio natif d'Imola, ville considérable de la Lombardie, mourut aussi à Rome, mais plus jeune qu'Alciat; il joignit au talent de la Poësie, dans laquelle il excelloit pour lors parmi les Italiens, & à l'étude de la Philosophie, une pieté rare; il demeura long-tems chez le cardinal Alexandre Farnese, grand protecteur des gens de Lettres, qui lui fit beaucoup de bien; il lia aussi une étroite amitié avec le cardinal Polus. Il fut le premier de son pays, qui à la persuasion de ce Cardinal, exprima assez heureusement en vers Latins, la majesté des Pseaumes: il invita par son exemple François

François Spinula à recueillir les mêmes lauriers dans cette carrière poétique. Nous aurions de lui de plus grands ouvrages, si la foiblesse de son estomac, & quelques autres infirmités, ordinaires aux gens d'étude, ne l'eussent empêché de travailler, & ne l'eussent enlevé au milieu de sa course.

Les questions qui regardent la foi, les bonnes œuvres, la grace, le libre arbitre, la prédestination, la vocation, & la récompense éternelle, étoient pour lors agitées en secret parmi ceux qui souhaitoient sincèrement la réforme de l'Eglise. La plupart ayant sur ces matieres des opinions différentes de celles qu'on enseignoit communément, s'appuyoient de l'autorité de saint Augustin pour les soutenir; c'est pour cela qu'Augustin Fregose Sosteneo fit imprimer à Venise l'an 1545. quelques opuscules, extraits des ouvrages de ce Pere, auxquels il ajouta des notes & des commentaires. Flaminio entroit assez dans leurs opinions, quoique sur les autres points il ne goûtât pas la doctrine répandue depuis peu en Allemagne. On voit encore dans le recueil des Lettres des grands hommes*, un témoignage clair & autentique, qu'il n'avoit point d'autre sentiment que ceux de l'Eglise Catholique sur le sacrement de l'Eucharistie. Ainsi il ne fut point obligé de quitter sa patrie, comme plusieurs de ceux avec qui il entretenoit des liaisons d'amitié, & entre autres Galeas Carracciolo, marquis del Vico. Il ne put cependant éviter la censure secrète, & l'on effaça son nom de toutes ces Lettres publiées dans la suite. Antoine Carracciolo, qui a écrit la vie du pape Paul IV. renvoye à l'année précédente la mort de Flaminio; il dit que ce Pape, qui n'étoit alors que Cardinal*, l'assista à la mort, & que comme il l'aimoit tendrement, & qu'il doutoit un peu de sa foi, il lui rendit dans ces derniers momens tous les devoirs d'un ami véritable & chrétien.

Presqu'en même tems mourut en son année climaterique; à Verone sa patrie, qui a produit tant d'excellens esprits, Jean-Baptiste del Monte, * fameux medecin. Ses ouvrages sont fort estimez: il en donna de son vivant une partie au Public; l'autre fut publiée après sa mort, par un disciple reconnoissant, nommé Jean Craton, qui exerça avec succès la medecine sous trois Empereurs.

Bien-tôt après mourut aussi Joachim Vadianus, natif de saint Gal en Suisse; il s'étoit d'abord uniquement appliqué

Tome II.

T.

HENRI II.

1551.

* *Clarorum
viro-
rum epis-
tole.*

* Caraffe

* Montanus.

HENRI II.
1551.

aux Mathématiques & à la Géographie, sur laquelle il a beaucoup écrit; il s'adonna ensuite à la Théologie, & s'y rendit fameux parmi ceux de son pays: sa prudence & sa probité engagèrent ses concitoyens à le tirer de la vie obscure du cabinet, pour le faire paroître au grand jour; on lui confia la première magistrature. Revêtu de cette dignité, il surpassa de beaucoup les espérances avantageuses qu'on avoit conçûes de lui, & fit voir par son exemple, que les Philosophes & les gens de Lettres sont quelquefois d'excellens politiques, & que capables des plus grands emplois, ils ne doivent pas être exclus de l'administration des affaires publiques.

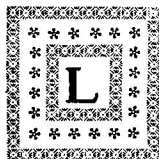
Fin du huitième Livre.

HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE NEUVIEME.



L'Empereur étoit fort inquiet de voir que, malgré les heureux succès dont Ferdinand de Gonzague l'avoit flatté, la guerre de Parme trainoit en longueur; qu'un feu dangereux étoit allumé dans la Lombardie, & (ce qui lui faisoit le plus de peine) que le Pape dégoûté de la guerre, souhaitoit extrêmement de faire la paix. Il voyoit encore avec chagrin, que les affaires de Sienne alloient assez mal; que les Siennois avoient des intelligences secrètes avec les François répandus à Parme, à Venise, & en d'autres endroits d'Italie; soit qu'ils ne pussent supporter la sévérité excessive & la dureté du gouvernement de Mendose, soit qu'ils fussent irrités de voir bâtir chez eux une citadelle, dont l'ouvrage s'avançoit de jour en jour, & menaçoit de réduire en servitude des hommes nés libres. Ce Monarque n'étoit pas plus tranquille sur

HENRI II.
1551.
Affaires
d'Italie.

HENRI II.

1551.

les affaires du Royaume de Naples ; il redoutoit les intrigues de Ferdinand de Sanseverino prince de Salerne , qui avoit été autrefois très-maltraité par le Viceroi Pierre de Toledé & s'étoit vû depuis peu attaqué par un de ses vassaux , qui avoit tiré sur lui un coup d'arquebuse , lorsqu'il revenoit de Salerne à Naples. Sanseverino imputoit cet assassinat au Viceroi , qui ne respirant que la vengeance , & abusant de son autorité , étoit l'ennemi déclaré de toute la Noblesse.

On avoit en même-tems découvert le complot , qu'Horace Pecci & George Tricerchi avoient formé , de tuer Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan. Ces deux Gentilhommes Siennois comptant sur leur étroite liaison avec ce Gouverneur , avoient fait espérer à Louis de Birague qu'ils viendroient à bout de leur dessein , & que la citadelle seroit livrée aux François. Mais le projet ne réussit point : Pecci se sauva ; Tricerchi fut pris & appliqué à la question , où il déclara tout. Les ennemis firent aussi courir le bruit qu'on avoit des desseins sur le Fort San-Antonio , & qu'on devoit se saisir de Jean-Baptiste del-Monte & d'Alexandre Vitelli , ou même les assassiner. L'auteur de ce projet étoit Tullio de Galeze , qui avoit été d'abord de notre parti , & ensuite avoit passé du côté des ennemis. Ayant été pris , on arracha de lui par la violence des tourmens tout ce qu'on vouloit qu'il déclarât ; après quoi on le fit mourir.

Le besoin d'argent où se trouvoit l'Empereur , l'inquietoit encore plus que toute autre chose. Comme il n'avoit plus rien à espérer de la flotte des Indes , il fit proposer aux Genoïs , par François Erasme son Secrétaire , de payer l'argent qu'il devoit au duc de Florence , au sujet de l'Etat de Piombino. On leur fit entendre que l'Empereur étant maître de l'Isle d'Elbe , & de Piombino , leur république seroit alors délivrée de la crainte que lui pouvoit causer le voisinage de ce nouveau Souverain. Mais les Genoïs s'excusèrent sur le changement des conjonctures , & refuserent d'entrer dans les vûes de l'Empereur , qui se vit enfin obligé de recourir à des marchands particuliers , dont il emprunta à un gros intérêt deux cens mille écus d'or , qu'il fit aussi-tôt distribuer aux gens de guerre ; ce qui calma au moins pour un tems les soldats tout prêts à se mutiner.

Les nouvelles que l'Empereur recevoit tous les jours de

Hongrie, soulageoient un peu ses peines. Quoiqu'elles concernassent plus les affaires de son frere, que les siennes, il croyoit cependant qu'elles interesseroient sa gloire, & qu'il lui étoit important de renverser les projets des Turcs. Mais il m'a semblé à propos, avant de parler en détail des affaires de Hongrie, d'exposer en peu de mots la situation & l'état de ce Royaume, & des pays qui l'environnent, afin que l'on puisse comprendre avec plus de facilité ce que je dirai dans la suite.

HENRI II.
1551.

Au-dessous de la Sarmatie d'Europe ¹, on trouve, en tirant vers le midi, les monts Crapak, qui bornent la haute & la basse Hongrie au Septentrion. La haute, qui renferme aujourd'hui presque toute l'Autriche, étoit appelée anciennement première confulaire. On y voit un peu au-dessous de Vienne les villes de Stain-am-Anger ² & de Strignan ³, dont la première est célèbre par la naissance de Saint Martin, l'autre par celle de saint Jérôme. La basse Hongrie est bornée au midi par le Drab, & est séparée de la haute par le Lac appelé Balaton ⁴, qui signifie en langue Slavone, une eau dormante. Les habitans du pays disent que ce Lac n'a commencé à paroître qu'à la venue de Jesus-Christ; sa longueur est d'environ vingt lieues, & sa largeur de trois. Il est environné de collines chargées de vignobles & d'arbres fruitiers, qui forment en ce lieu une vûe très-agréable. Quelques-uns ont cru que c'est ce Lac dont parle Plin sous le nom de Pifon. Quoique toutes les eaux qui sont dans la Hongrie soient ordinairement glacées pendant l'hiver, jamais cependant les plus grands froids n'ont pu glacer ce Lac, dont les eaux fournissent en tout tems une grande abondance d'excellent poisson.

Affaires de
Hongrie.
Description
de ce Royaume.

Les deux Hongries s'étendent vers l'Occident jusqu'aux pays des Marcomans, & jusqu'au pié de la montagne de Kalenberg, où sont aujourd'hui le marquisat de Marhern ou de Moravie & la Baviere d'en-deça le Danube. Il y a au-delà de ce fleuve une province appelée aujourd'hui Slavonie, & une autre appelée autrefois Pannonique ou Interamne, parce qu'elle est renfermée entre le Drab, & le Saw, qui se décharge dans le Danube auprès de Bellegrade. Dans cette province

¹ C'est-à-dire, la Pologne.

² Stain-am-Anger en Latin *Sabaria*
B. Martini.

³ Strignam en Latin *Stridon*.

⁴ En Allemand *Platzee*.

HENRI II.

1551.

* Comté
de Zara-Ma-
gino.* Mont
Haimus.

étoit située la ville de Sirmisch. Après la décadence de l'Empire Romain, cette partie de la Sclavonie devint tributaire des Rois de Hongrie. Il y a outre cela au-dessous du Saw les provinces de Croatie, de Liburnie*, de Bosnie, de Dardanie, & de Dalmatie, autrefois connus sous le nom d'Illyrie, qui s'étendent à l'Occident jusqu'à la mer Hadriatique, ou Golphe de Venise, & qui ont pour bornes à l'Orient la rivière de Bosne. Au-delà de cette rivière est située à l'Orient la Moésie supérieure, appelée maintenant la Servie, & l'inférieure, nommée Bulgarie; l'une & l'autre, placées entre le mont Argentario* & le Danube, s'étendent jusqu'à la mer noire.

Nous allons maintenant parler d'une autre division de la Hongrie, séparée en deux parties par le Danube qui passe au milieu; l'une s'appelle la partie qui est en-deça de la rivière; l'autre la partie qui est au-delà. Nous avons parlé de celle qui est en-deça: pour ce qui regarde l'autre, qui est renfermée entre les monts Crapak & la rivière de Tibisque, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, elle est occupée par les Jaziges¹. Au-delà du Tibisque à l'Orient est la Dace, qui étoit autrefois le royaume de Decebale², & qui est bornée au Septentrion par le fleuve Haczak, à l'Orient par la mer noire, & au Midi par le Danube. On y voit encore aujourd'hui auprès de Zeurin les vestiges de ce fameux pont, que l'Empereur Trajan, après avoir vaincu Decebale, fit construire, afin de faciliter aux armées Romaines l'entrée dans la Dace. Dans ce pays, le long du Danube, est la Valachie, & au-dessus est la Moldavie, auprès de la mer noire; l'une & l'autre sont gouvernées par des Princes tributaires du Grand Seigneur: ces deux provinces sont presque incultes. Mais du côté de l'Occident est la Transylvanie, qui non-seulement est fertile en toutes sortes de bétail, en vins & en bleds, mais renferme encore des mines d'or & d'argent. Elle est arrosée par les rivières de Marisch & de Kerez, qui prennent leur source du côté du Septentrion: ensuite, après avoir reçu dans leur lit plusieurs petites rivières, qui les rendent navigables, elles vont se décharger dans le Danube,

¹ Les Hongrois les appellent Jaz-
nester, par abbreviation de *Jazyges*
Meianastæ, qui est leur nom en Latin.

² Ce Prince également brave & ha-

bile défit deux généraux de l'Empereur
Domitien, & fut ensuite vaincu deux
fois par Trajan. Il se tua lui-même
l'an 106. de J. C.

où elles entraînent une quantité de sable d'or, dont il se trouve des morceaux de la pesanteur d'une demi livre, selon le témoignage d'Antoine Bonfinis¹ qui a écrit fort exactement l'histoire de Hongrie. La Transylvanie est environnée, & comme couronnée de forêts & de montagnes. Ses principales villes sont Hermanstat, Clausenbourg², Nosenstat³, Weissenbourg⁴, & Cromstat⁵. On croit que toutes ces villes furent bâties par les Saxons, qui après plusieurs victoires que l'Empereur Charlemagne avoit remportées sur eux, se retirèrent dans la Dace Méditerranée. Après avoir conquis ce pays par la force des armes, ils y conserverent leur langue, & en chasserent les habitans, d'où l'on croit que sont descendus les Sekels, qui habitent les montagnes de Transylvanie entre l'Orient & le Nord. De là vient cette haine qu'ils ont toujours eue, & qu'ils ont encore aujourd'hui, contre les autres peuples de la province, qu'ils appellent Saxons, de leur premier nom. Entre l'Occident & le Midi, sont les peuples appelez Rasciens, qui sont venus autrefois de Thrace & de Macedoine, gens endurcis au travail & fort belliqueux.

Jean Zapoli regnoit sur les peuples de Transylvanie, sous le titre de Vaivode, lorsque Louis Roi de Hongrie, frere de Ladislas, fut tué dans le sanglant combat qu'il livra contre l'Empereur Soliman auprès de Mohacz, comme nous avons dit dans le premier livre. Zapoli profitant de la mort de ce Roi pour augmenter sa puissance, & appuyé des Grands du Royaume, fut couronné & proclamé Roi à Weissenbourg, ou Albe-Royale, suivant les anciennes cérémonies. Mais comme Ferdinand, frere de l'Empereur, qui avoit épousé Anne sœur du feu roi Louis, avoit aussi été couronné Roi par une faction contraire des Grands du Royaume, il arriva que d'un côté Zapoli, soutenu par le Grand Seigneur, & de l'autre, Ferdinand appuyé de ses propres forces, & de celles de l'Empereur son frere, l'un & l'autre aidez du secours des Seigneurs du

¹ Ou Bonfinius. Il entreprit l'histoire de Hongrie, à la sollicitation de Mathias Corvin roi de Hongrie & de Bohême. Son Histoire est conduite jusqu'à l'an 1495. Bonfinius a traduit plusieurs auteurs Grecs.

² Ou Colosvár en Hongrois, en

Latin *Claudiopolis*.

³ Ou Bestereze en Hongrois.

⁴ Ou Gulafeyrvár en Hongrois; en Latin *Alba-Julia*, d'où elle est appelée aussi Albe Royale.

⁵ Ou Brassó en Hongrois; en Latin *Stephanopolis*.

HENRI II.

1551.

pays divisez entr'eux, se disputerent long-tems la couronne, pour le malheur de la Chrétienté. Il y eut enfin un accommodement entr'eux; mais la paix ayant été rompuë par la mort de Zapoli, la Reine veuve & Etienne son fils implorerent le secours des Turcs, qui étant entrez avec une puissante armée dans la Hongrie, taillerent en pieces celle de Ferdinand. Enfin, sous prétexte d'amitié & de protection, ils s'emparerent de Bude, après avoir l'an 1531. relégué en Transylvanie la Reine & son fils, avec George Martinuse, principal Ministre du feu roi Jean Zapoli.

Origine de
la fortune du
Cardinal Mar-
tinuse.

Martinuse natif de Dalmatie, issu de parens nobles, mais très-pauvres, avoit été employé dans sa jeunesse aux exercices les plus bas, chez la mere du roi Jean Zapoli, où son office étoit d'avoir soin des poësses qui servoient à échauffer les appartemens. Ce jeune homme qui avoit le cœur noble, soit qu'il fût dégoûté de la bassesse de son emploi & de sa condition présente, soit qu'il désespérât de faire jamais aucune fortune; après avoir quitté la maison du roi Jean, embrassa la vie monastique dans le couvent de S. Paul premier Ermite, situé proche de Bude. Quelque tems après, étant devenu Cellerier du Monastere, il distribuoit aux Religieux des portions inégales, en donnant plus aux uns qu'aux autres, selon qu'ils lui étoient plus ou moins affectionnez. Il affectoit dès-lors de s'accréditer dans les moindres choses, & parmi les gens de la plus basse condition. Cependant il commença à s'adonner à l'étude: quoiqu'il fût déjà un peu avancé en âge, il avoit un désir ardent de sçavoir assez de latin, pour pouvoir être admis au nombre des Prêtres du couvent, & avoir l'honneur de célébrer la Messe. Ayant donc été revêtu de l'Ordre de Prêtrise, il revint à la Cour du Roi Jean, & l'ayant suivi, lorsqu'il se retira auprès de Sigismond roi de Pologne son beau-pere, après l'élection de Ferdinand, il lui donna des marques de sa fidélité & de son zele dans des affaires très-importantes, & particulièrement dans différentes commissions périlleuses, dont il s'acquitta hardiment, à la faveur de son habit qui le mettoit à couvert. Par ses services il s'attira tellement l'amitié & les bonnes graces du roi Jean, que peu de tems après qu'il eut été rétabli dans son Royaume, il l'admit dans son Conseil privé, lui donna l'évêché de Waradin, & l'honora de la charge de grand Trésorier,

Trésorier , qui est la premiere dignité du Royaume: enfin il le laissa par son testament tuteur d'Etienne son fils, conjointement avec la Reine son épouse.

HENRI II.

1551.

Martinuse rempli d'ambition , méprisant les Grands du Royaume, & n'agissant que selon ses idées particulieres dans l'administration du gouvernement, donna lieu à la Reine de soupçonner qu'il aspireroit à s'emparer de l'autorité royale. La conduite de ce Ministre fit naître entre l'un & l'autre plusieurs démêlez, qui dans la suite leur furent très-préjudiciables, & en même tems très-funestes à toute la Chrétienté: plus ils se reconcilioient souvent, plus ils devenoient suspects l'un à l'autre. Enfin après mille reconciliations & mille ruptures, le Prélat, qui pendant la minorité du Roi avoit gagné la faveur du peuple, & par ce moyen s'étoit insensiblement emparé de toute l'autorité, réduisit la Reine à un si grand desespoir, qu'elle eut recours une seconde fois à Soliman, pour la secourir contre le Ministre Martinuse, comme s'il eût conspiré avec Ferdinand. Mais le secours du Turc vint trop tard. Sur ces entrefaites l'Evêque fit sa paix avec la Reine, & comme il étoit homme d'expédition & fort adroit, par son ordre Thomas Varkocz & François Quendi Ferentz, ses principaux confidens, aidés du secours des Sekels, gens belliqueux & entièrement attachez à son service, combattirent séparément Pierre prince de Moldavie & le Vaivode de Valachie, appelé ordinairement le Transalpin, qui venoient par ordre de Soliman au secours de la Reine, & les défirent avant qu'ils eussent pû joindre leurs troupes. Pour lui, il marcha au devant du Bacha de Bude, & après lui avoir tué trois cens hommes de cavalerie, il l'obligea à s'enfuir jusqu'à Bude, & à sortir de la Transylvanie.

La paix ne dura pas long-tems entre la Reine & l'Evêque, qui se sentant trop foible pour résister aux Turcs, qu'il voyoit toujours prêts à la secourir, commença à traiter secretement avec le roi Ferdinand. Il ne manquoit pas de raisons pour engager ce Prince à se confier en lui, & pour lui faire croire qu'il ne s'acquittoit en cela que de son devoir. Il disoit que rien ne l'engageoit à se comporter de la sorte, sinon l'intérêt du fils du feu roi Jean son maître & son protecteur, & l'avantage de la Chrétienté; que l'un & l'autre étoient exposez aux

Tome II.

V

HENRI II.

1551.

plus grands dangers par une femme, dont l'esprit étoit également déshant & ambitieux, & qui étant incapable de gouverner un Etat, imploroit à chaque instant, sur les moindres bruits & les plus légers soupçons, le secours des Turcs; que ces infidèles s'empareroient insensiblement, sous prétexte de protection, des principales villes & des plus fortes places de la Hongrie, comme ils s'étoient autrefois emparez de Bude, & par ce moyen réduiroient le Roi son fils & la Reine elle-même à un état déplorable. Martinuse ajoûtoit que le meilleur expédient étoit, que la Reine, au nom de son fils, cedât le royaume à Ferdinand, moyennant un accord semblable à celui qui avoit été fait auparavant entre lui & le feu roi Jean Zapoli; que par là on mettoit à couvert la vie de ce Prince, dont la jeunesse étoit si exposée aux traits de la Fortune; d'ailleurs que ce Royaume, si sujet aux irruptions des Turcs, étant entre les mains de Ferdinand, la Religion Chrétienne seroit moins en danger, puisque ce Prince avec ses propres forces & celles de l'Empire, pourroit défendre les frontieres communes de la Chrétienté, contre l'ennemi commun du nom Chrétien.

Quoique Martinuse fut suspect à Ferdinand, cependant pour ne pas donner lieu de croire qu'il eût manqué l'occasion d'étendre sa puissance dans la Hongrie, il remercia ce Prelat, & l'exhorta à poursuivre une si louable entreprise. Il fit cependant partir devant mille chevaux, après leur avoir avancé une paye de quatre mois, avec quelques machines de guerre, jusqu'à ce qu'il leur eût envoyé un plus grand secours; il fit ensuite avertir l'Empereur son frere de ce qui se passoit, & le pria de lui envoyer un homme, qui fût non seulement au fait de l'art militaire, mais encore capable de gouverner, pour en faire son premier Ministre, par rapport aux affaires de Hongrie. L'Empereur, après avoir consulté le duc d'Albe, Jean d'Avalos marquis de Pescaire, Ferdinand de Cordouë duc de Sessa, & l'évêque d'Arras, ses principaux ministres, choisit pour cet emploi Jean-Baptiste Castaldo comte de Piacenza, qu'il avoit depuis peu gratifié du marquisat de Cassano, pour le récompenser de ses exploits dans la guerre d'Allemagne, où il s'étoit dignement acquitté de la charge de maréchal de camp. Castaldo partit, pour venir trouver Ferdinand à Vienne, où ils conférerent ensemble sur les moyens de faire

la guerre ; il s'informa aussi de l'esprit & du caractère de Martinuse, avec qui il devoit particulièrement traiter ; & après s'être muni des provisions nécessaires , & qu'on lui eût assigné une pension de huit mille écus d'or, pour exercer la charge de Lieutenant général dans les pays de Hongrie, de Transylvanie, de Croatie , & de Dalmatie, appartenans à la maison d'Autriche, il partit le premier jour de Mai, & prit la route d'Agria.

HENRI II.
1551.

Ferdinand avoit mis en garnison dans cette ville Bernard Aldana, à la tête de sept enseignes d'Espagnols ; & comme cette place paroissoit importante pour le succès de cette guerre, on avoit chargé Erasme Teufel d'y faire les fortifications nécessaires. Castaldo s'y arrêta, jusqu'à ce que ses troupes fussent assemblées, & sur-tout que son canon fût arrivé. Il en partit le 26 de Mai, observant cet ordre dans sa marche : Il conduisoit l'avant-garde, composée des sept enseignes d'Espagnols dont nous venons de parler, qui contenoient deux mille deux cens hommes, & de cinq cens fantassins Hongrois, appelez Heiducques ; Christophle, seigneur du pays de Silesie, étoit à la tête de douze cens chevaux-legers, que les habitans du pays nomment ordinairement Hussars ; il y avoit outre cela quatre pieces d'artillerie avec leurs affuts. Le comte Felix d'Arco, & Jean-Baptiste son frere commandoient le centre, composé de trois mille fantassins Allemands ; ils avoient encore quatre gros canons, deux coulevrines, & quatre cens gens-d'armes. A l'arrière-garde il y avoit trois cens Hussars & trois pieces de campagne, pour escorter le bagage.

Castaldo marchant à la tête de cette petite armée, dont l'arrière-garde étoit en sûreté, arriva à la riviere de Tissa, ou après avoir harangué ses soldats, il commença à la passer, en observant toujours le même ordre. Il employa huit jours à ce passage, parce que ses bords étant très-bas, plusieurs autres rivières, qui se jettent dedans en cet endroit, font qu'elle y est fort large. Il avança ensuite vers Debreczen, place forte par sa situation, où il rencontra André Batori, & Thomas Nadaldi, principaux seigneurs de Hongrie. Le premier, général de la cavalerie Hongroise, & l'autre, qui étoit son lieutenant, gardoient avec cinq cens chevaux l'entrée de la Transylvanie. Après avoir rangé son armée, de maniere qu'elle paroissoit

V ij

HENRI II.

1551.

* ou Egneith.

plus nombreuse qu'elle n'étoit effectivement, il marcha avec eux vers Zolnok, château environné d'un fossé plein d'eau, qu'il fortifia d'une garnison de cinquante Espagnols. Dans le tems qu'il se préparoit à aller rendre visite à l'évêque de Waradin, pour conférer avec lui, la reine Isabelle convoqua les Etats à Engerin*, ville fort peuplée, mais très-mal fortifiée; elle espéroit, que par le moyen de ses amis, & des Seigneurs de Transylvanie, qui ne pouvoient supporter la trop grande autorité du Prelat, elle obtiendrait qu'il seroit dépouillé du gouvernement. Le ministre rusé, qui étoit alors à Waradin, résolut, pour empêcher l'exécution de ce projet, d'écrire d'abord à ses amis, ensuite de partir pour se trouver à cette assemblée, afin de faire échouer par sa présence les desseins de la Reine. S'étant mis en route, sa voiture versa dans un chemin difficile, soit par hazard, soit par la faute de son cocher. Ceux qui l'accompagnoient, prenant cet événement pour un mauvais présage, & augurant par là que son voyage ne seroit pas heureux, le prièrent de s'en retourner. Mais comme il se sentoit né pour de grandes choses, & qu'il se mettoit au-dessus de tous les dangers, il leur dit d'un air riant : Pourquoi la chute de mon carrosse vous fait-elle tant craindre pour un homme qui est sous la protection du chariot celeste? Ainsi, sans discontinuer sa marche, il arriva à Engerin.

A son arrivée l'assemblée fut congédiée. La Reine, ou craignant, ou ne pouvant supporter sa présence, se retira à Weissembourg, où elle mena avec elle Petrowithz, parent du feu Roi son époux, avec les troupes qu'il commandoit. Mais peu après elle sortit de cette ville, dans la crainte que Martinuse ne l'y vînt assiéger, & après y avoir laissé Petrowithz, à qui elle donna ordre de la fortifier, elle se mit en sûreté dans Millenbach, place défendue, tant par sa situation que par ses fortifications. Cette Princesse ne se trompa point; car à peine fut-elle partie de Weissembourg, que l'évêque de Waradin vint assiéger cette ville avec les troupes qu'il avoit amenées, & fit tirer le canon contre la place.

Cependant Castaldo s'avançoit lentement, parce qu'il avoit ouï dire que le marquis Balassi, qui peu auparavant avoit quitté Ferdinand pour servir la Reine, s'étoit emparé du détroit des montagnes, par où l'armée devoit nécessairement passer : ce

qui fit qu'il envoya devant Batori & Nadafdi. Il n'étoit pas éloigné du château de Dalmen, situé sur une colline occupée par les troupes de la Reine. Mais comme son armée étoit incommodée par le canon de ce château, il envoya le comte Felix, & son frere d'Arco pour s'en emparer, persuadé que s'ils en pouvoient venir à bout, ce poste seroit dans la suite très-commode, pour faire entrer & sortir ses troupes; qu'au contraire, il seroit très-dangereux, s'il restoit au pouvoir des ennemis.

Pendant que le canon battoit Dalmen, Castaldo étant entré dans la Province, vint jusqu'à Clausenbourg avec son armée. La Reine surprise de son arrivée, voulut mettre ordre à ses affaires, & conserver ce qu'elle avoit de plus précieux, surtout les ornemens royaux, dont elle sçavoit que l'Evêque vouloit s'emparer. Elle fit donc dire à Petrowitz de se rendre, à condition que lui & ses troupes se retireroient en sûreté; & qu'ils emporteroient tous les meubles & les ornemens royaux. Castaldo étoit déjà arrivé à Engetin, lieu abondant en toutes sortes de vivres, où il fit rafraîchir son armée. Pour Martinuse, après avoir levé le siège de Weissembourg, il étoit allé trouver la Reine à Millenbach, pour lui faire voir qu'elle avoit tort, & l'engager à faire un accommodement avec le roi Ferdinand. Cette Princesse, engagée par l'espérance ou par la crainte, donna ordre de livrer Dalmen à Castaldo. L'Evêque ensuite, en superbe appareil, accompagné de quatre cens Gentilshommes, qui précédoient son carosse attelé de huit beaux chevaux, & suivi de deux cens mousquetaires, arriva si inopinément à Engetin, que Castaldo eut à peine le tems d'aller au-devant de lui hors de la ville, accompagné des gens de sa suite. Dès qu'ils pûrent s'apercevoir de loin l'un l'autre, Martinuse sortant de son carosse, monta sur un beau cheval superbement enharnaché, (car il en avoit toujours à sa suite) & sans descendre, embrassa avec les marques de l'amitié la plus sincere Castaldo, Bernard Aldana, & les autres Espagnols qui le suivoient. Ensuite il entra avec eux dans la ville d'Engetin, & pour faire plus d'honneur à Castaldo, il logea chez lui. Ce fut là que ce Marquis l'entretint du pouvoir absolu que le Roi Ferdinand lui avoit donné; il ajouta, que le Roi lui avoit néanmoins recommandé de ne rien exécuter, sans l'avoir auparavant consulté, & de lui obéir en tout. Ce

HENRI II.

1551.

Prélat adroit & pénétrant, mais aveuglé par l'ardente passion de dominer & de gouverner, se laissa tromper par les promesses flatteuses & par la soumission affectée de Castaldo. Pour faire voir l'autorité souveraine qu'il avoit dans ce Royaume, il choisit la ville de Weissembourg, pour s'y retirer avec ses troupes, & convint que ce seroit-là, que lui & le Marquis s'aboucheroient, quand il faudroit traiter des affaires d'Etat. Martinuse en partit ensuite, pour venir une seconde fois trouver la Reine à Millenbach, afin de conférer avec elle sur l'accommodement qu'elle devoit faire avec Castaldo.

Celui-ci étant arrivé aussi-tôt, comme on en étoit convenu, exposa à l'assemblée des Etats, en présence de l'Evêque & des Grands du Royaume, le sujet de son arrivée; il dit, qu'il étoit venu pour traiter avec la Reine des conditions qu'on avoit offertes autrefois au feu roi Jean Zapoli son mari, qui étoient : Que la Reine cedât, au nom de son fils, au roi Ferdinand, pour l'avantage de la Chrétienté, la Transylvanie, qu'elle ne pouvoit défendre seule, & avec ses propres forces, contre la puissance Ottomane; qu'elle posséderoit en récompense les principautés d'Oppelen & de Ratibor dans la Silésie; dont le revenu annuel étoit de vingt-cinq mille écus d'or; Que pour lier entre le Roi & elle une plus étroite amitié, son fils Jean Sigismond, (car nous l'appellerons dorénavant ainsi; & non Etienne) épouserait Jeanne fille de Ferdinand, à qui on donneroit cent mille écus d'or en mariage; Qu'on payeroit toutes les dettes que le feu Roi son mari, & elle avoient contractées; Que le roi Ferdinand rembourseroit les cinquante mille écus d'or qui appartenoient à la Reine pour sa dot; enfin, qu'on donneroit à cette Princesse, & à son fils, la ville de Cassa^w*, pour y faire leur séjour, en attendant l'exécution du traité.

* ou Cassovic.

La Reine, du consentement de Martinuse, dont elle vouloit se débarrasser de quelque manière que ce fût, accepta ces conditions, soit qu'elle y fût portée par la haine qu'elle avoit contre lui, ou qu'elle le fit de son propre mouvement. Elle se fia entièrement à Castaldo, homme subtil & habile, qui avoit ordre de Ferdinand de tout promettre, afin de la faire sortir de Transylvanie, & réduire ce Royaume sous la puissance de la maison d'Autriche; conduite, dont elle se repentit

dans la suite , mais trop tard. On accorda aussi à l'Evêque le gouvernement de la Transylvanie , qu'il administreroit au nom de Ferdinand , en qualité de Vaivode , avec une pension de quinze mille écus d'or ; on le continua aussi dans la charge de grand Trésorier , qu'il avoit exercée jusqu'alors avec quatre mille écus d'or d'appointemens. Il acheta outre cela du roi Ferdinand les impôts des salines de Torda* , qu'il possédoit alors , & qui rapportoient des sommes immenses ; mais le Roi lui remit le tiers du prix de cet achat. Peu de tems après on lui donna l'évêché de Strigonie* , dont le revenu annuel étoit sur le pié de cinquante mille écus d'or. Enfin le roi Ferdinand voulant combler de biens & d'honneurs un homme qui en étoit infatigable , sollicita en sa faveur le souverain Pontife , qui à sa priere l'honora du chapeau de Cardinal.

Martinuse voyant Castaldo porté à satisfaire pleinement tous ses desirs , & se défiant en même-tems de l'extrême facilité avec laquelle ce Marquis lui accordoit tout , se souvint enfin des bienfaits qu'il avoit reçus du feu roi Jean Zapoli , & avertit la Reine de prendre garde à ses affaires. Mais cette Princeesse , à qui le Cardinal étoit odieux , rejetta tous ses conseils , & crut ne pouvoir mieux s'en venger , qu'en le rendant suspect lui-même à Ferdinand. Pour cela elle résolut de reveler à ce Prince les salutaires avis , que l'Evêque lui avoit donnez à elle & à son fils. Elle découvrit tout à Castaldo & l'assura qu'elle étoit prête à accepter toutes les conditions qu'on lui proposoit. Ainsi après avoir promptement convoqué les Etats à Clausembourg , elle se rendit avec son fils le 30 d'Août , accompagnée de Martinuse & de Castaldo , à un Monastere , qui est à deux lieus de la Ville. Là elle apporta les ornemens royaux , qui consistoient en une couronne d'or , que les Hongrois disent avoir été envoyée du ciel sous le regne de saint Ladislas roi de Hongrie ; en un sceptre d'ivoire doré , un globe d'or , un manteau royal , une tunique , & des souliers enrichis de diamants & de pierres précieuses. La Reine ensuite se tournant vers son fils , lui parla ainsi :

« Puisque votre sort , mon fils , ou plutôt le mien , n'a pas voulu permettre que vous pussiez jouir en paix du royaume
 « de votre pere , qui vous appartenoit suivant toutes les loix ; il
 « nous faut supporter l'un & l'autre avec constance cette

HENRI II.
1551.

* ou Torrembourg.

* Strigonie ou Gran.

Discours
d'Isabelle reine de Hongrie à son fils , pour lui faire abdiquer la couronne.

HENRI II.

1551.

» rigueur du destin , que ni nos propres forces ni aucune in-
 » dustrie humaine ne peuvent adoucir. Dans l'extrémité où
 » nous sommes réduits , mon fils , acceptés le parti le plus avan-
 » tageux pour vos intérêts & pour ceux de la Chrétienté , quoi-
 » qu'il paroisse le moins favorable pour vous , puisque rien
 » n'est comparable à une couronne. Vous êtes maintenant dans
 » un âge , où ceux qui vous auront mis à couvert des dangers
 » qui vous menacent , passeront pour vous avoir rendu un grand
 » service. Incapable de résister à la puissance des Turcs , vous
 » ne devez point regretter un Royaume , que vous ne pouvez
 » conserver par vous même , & vous devez le céder volontiers
 » à un Prince plus puissant , & qui fera plus en état de le dé-
 » fendre. Vous pouvez attendre de son amitié autant de gra-
 » ces & de faveurs , que le feu Roi votre pere a essuyé de tra-
 » verses & de chagrins , & que nous en avons aussi souffert
 » vous & moi depuis sa mort. Pour ce qui regarde la prote-
 » ction du Grand Seigneur , je l'avoue franchement , & je ne
 » crains point de dire , que nous avons plus senti les effets
 » de sa puissance que de sa protection : je vois qu'en croyant
 » mettre ordre à nos affaires , nous avons exposé la Chrétienté
 » & nous mêmes , qui en faisons une partie , à de très-grands pé-
 » rils. Ainsi pour l'avantage du Christianisme , pour votre hon-
 » neur & votre sûreté , mon fils , enfin pour ma propre tranquillité ,
 » je remets entre les mains de Castaldo les ornemens royaux ;
 » afin qu'il les envoie au plutôt à Ferdinand son maître. C'est
 » de sa bonne foi & de la votre , Castaldo , que j'attends une
 » exécution prompte & sans détour des conditions que vous
 » m'avez proposées ; en sorte que ce Prince paroisse avoir moins
 » cherché à acquérir une couronne , qu'à faire éclater sa géné-
 » rosité & sa droiture , après l'avoir acquise.

Après qu'on eut livré les ornemens royaux (ce qui , selon
 l'idée des Hongrois naturellement superstitieux , confère &
 transporte le droit de la Royauté) on se rendit à l'assemblée
 des États. Castaldo y fit un long discours en présence des Sei-
 gneurs , & leur fit prêter serment de fidélité au Roi Ferdinand.
 Il leur fit voir , en proposant l'exemple des Paleologues , des
 Comnenes , & des autres Princes de la Grece , à combien de
 dangers la Chrétienté avoit été jusqu'alors exposée , par les dis-
 sentions , que les Turcs avoient fomentées parmi les Princes
 Chré-

Chrétiens. Il ajoûta, qu'on auroit été exposé aux plus grands périls, si par la bonté du Tout-Puissant, la Reine, pour détourner les malheurs qui menaçoient ces Provinces autrefois si florissantes, & pour sa sûreté & celle de son fils, n'eût volontairement cédé le Royaume aux enfans de Ferdinand, à qui d'ailleurs il appartenoit par droit héréditaire; que par ce moyen les semences de la discorde étant étouffées, la paix & la concorde régneroient entre les Grands de l'Etat; qu'ils pourroient dans la suite, en réunissant leurs forces, faire la guerre, si l'occasion s'offroit, avoir la paix & la tranquillité chez eux, & se rendre formidables aux autres Nations; qu'ils recevroient des remerciemens de tous les Chrétiens, qui alloient les regarder comme leurs défenseurs; & qu'enfin ils mériteroient un jour dans la céleste patrie la couronne immortelle que Dieu prépare à ceux qui combattent fidèlement pour lui sur la terre.

Après que Castaldo eut fini son discours, Martinuse fut le premier qui prêta serment de fidélité à Ferdinand, le reconnoissant pour son Roi légitime. Les Saxons Transylvains & les Sekels suivirent son exemple, à la persuasion de Ladislas Emedef, qui les y avoit engagés. Les Rasciens donnèrent de leur propre mouvement des preuves de leur soumission. Comme on prévoyoit que cet événement alloit bien-tôt occasionner la guerre contre les Turcs, on parla des moyens de repousser cet ennemi commun. Pendant qu'on déliberoit sur cet article, on apporta des lettres du roi Ferdinand, par lesquelles il approuvoit les conventions faites par Castaldo avec la Reine: & pour confirmer ses promesses, on célébra les fiançailles du jeune prince Jean-Sigismond avec Jeanne fille de Ferdinand. Peu de tems après le marquis de Balassi & Quendi Ferentz prêterent aussi serment de fidélité à Ferdinand.

Pendant l'assemblée des Etats, on avoit député André Batori, pour proposer à Petrovith de se démettre du gouvernement de Lippe, Temeswar, Becka, & Bekereck, château situé dans un lac. Le feu roi Jean Zapoli avoit donné à ce Capitaine, qui lui étoit très-attaché, le commandement de toutes ces places. Petrovith, qui aimoit la paix, voyant la lettre de la Reine, retira de ces places ce qui lui appartenoit; & ne fit aucune difficulté de les remettre entre les mains de Batori, qui y mit aussi-tôt une garnison, en attendant que Castaldo y eût

HENRI II.
1551.

Ferdinand est
couronné Roi
de Hongrie.

HENRI II.

1551.

envoyé Aldana & Vilandrado. Petrovith alla trouver la Reine, qui dédaignant de mener une vie privée dans un Royaume, où elle avoit exercé une autorité souveraine, fit préparer ses équipages, & s'étant mise en chemin, traversa des montagnes très-rudes pour se rendre à Cassaw. Les chemins étroits, au milieu des bois, l'ayant obligée de mettre pied à terre, on dit qu'alors elle jeta les yeux sur la Transylvanie, & que considérant sa grandeur passée & son état présent, elle poussa un profond soupir, & comme elle avoit des Belles-lettres, qu'elle écrivit sur l'écorce d'un arbre ces paroles avec son nom : *Sic fata volunt* ; c'est-à-dire, *Les destins le veulent ainsi*. Après avoir laissé en cet endroit un monument de sa juste douleur, elle remonta en carosse & continua son voyage. Cependant le bruit ayant couru qu'elle emportoit les ornemens royaux, Achmet, Bacha de Bude, la poursuivit avec trois mille chevaux. Mais cette Princesse, qui marchoit avec diligence par des chemins détournés, arriva heureusement à Cassaw ; & Achmet fut contraint de s'en retourner à Bude, frustré de ses esperances.

Pour Martinuse, quoiqu'il fût bien-aise du départ de la Reine, la crainte néanmoins qu'il avoit de la guerre du Turc, dont on étoit menacé, lui causoit de grandes inquiétudes. Ayant appris l'arrivée de celui qui étoit commis pour lever le tribut, que les Princes de Transylvanie payent au Grand Seigneur, il donna ordre à ses gens de le recevoir avec de grands honneurs, dans le château de Wivar qu'il avoit fait bâtir : mais il défendit en même tems que qui que ce fût ne lui parlât. Il partit lui-même promptement, pour le venir trouver. Dans l'entretien qu'il eut avec lui, il lui cacha en partie ce qui s'étoit passé, & excusa ce qu'il ne pouvoit déguiser. Il rejetta adroitement toute la faute sur la Reine ; & tâchant de se disculper de tout ce qui lui pouvoit être imputé, il feignit d'entrer dans les intérêts des Turcs, afin de conserver dans leur esprit la bonne opinion qu'ils avoient de sa droiture, & par ce moyen éloigner du pays, autant qu'il lui seroit possible, toute apparence de guerre. Mais ses ennemis ayant interprété ses démarches en un sens contraire, en prirent occasion de former le dessein de le perdre. Ils l'accusèrent de fourberie & de duplicité ; ils dirent, qu'il vouloit se rendre médiateur & arbitre entre Soliman & Ferdinand ; qu'il feignoit de prendre

tantôt le parti de l'un, tantôt celui de l'autre; & qu'il étoit également traître & perfide à l'égard de tous les deux.

Quelqu'artificieux & quelque rusé qu'il fût, il ne put engager Ferdinand à se fier à lui, ni appaiser la colere de Soliman. Le Sultan fut informé de tout ce qui s'étoit passé, par un François, qui avoit été long-tems dans l'armée de Castaldo, & qui ensuite avoit passé du côté des Turcs. C'est ainsi que le raconte Ascanio Centorio¹, qui a écrit l'histoire de la guerre de Transylvanie, si on l'en croit, sur les mémoires de Ferdinand & de Castaldo. Soliman commanda donc aux Sangiacs voisins, & au prince de Moldavie, de réunir leurs forces avec celles du Bacha de Bude, & de venir fondre ensemble dans la Transylvanie. Le Beglierbei de Grece, Commandant général de toutes ces troupes, étant venu à Belgrade², fit jetter sur le Danube un pont, sur lequel il fit passer son armée; il en fit ensuite jetter un autre sur le Tibisque, & après l'avoir passé, il campa auprès du château de Becka. D'un autre côté, Castaldo pour mettre le pays à couvert, envoya Estienne Lossoncz, capitaine de grande réputation, pour commander dans Temeswar & dans les pays d'alentour. Cet officier y vint avec six cens Houffars, accompagné de Bernard Aldana, qui employa les jours & les nuits à fortifier cette ville.

Batori vint aussi à Lippe, où, après avoir assemblé les chefs des Rasciens³, & composé une armée de quinze mille hommes, il campa dans la plaine qui est au dessous de la ville. Martinuse voyant qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, envoya des ordres pour qu'on se mit sous les armes, dans tous les bourgs & tous les villages, & se rendit ensuite à Hermanstat, où les Etats étoient assembles. C'est la coutume dans ce pays, lorsqu'on est pressé par l'ennemi, que les principaux de chaque lieu, montez sur un cheval & armez d'une lance & d'une épée teinte de sang, parcourent le pays, suivis d'un homme à pied, qui à haute voix fait sçavoir que l'ennemi est proche, & donne le rendez-vous aux soldats, que chaque maison est obligée de

HENRI II.

1551.

¹ Ascanio Centorio de gli Hortensii, natif de Milan, auteur du XVI. siècle, a laissé divers ouvrages, entre autres, des mémoires sur la guerre de Transylvanie, & sur les guerres de son

² En Hongrois Greichischweissenburg, en Latin *Alba Græca*.

³ La Rascie est un pays de la Turquie d'Europe, ainsi nommé de la rivière de Rasca. Elle fait maintenant la partie septentrionale de la Servie.

HENRI II.

1551.

fournir. Castaldo se trouva aussi aux Etats , & les trois peuples de Transylvanie, qui sont les Sekels, les Saxons , & les Rasciens , fournirent d'un commun consentement une grosse somme d'argent pour les frais de la guerre. On avoit envoyé déjà auparavant Batori avec trois mille fantassins Allemands , & Charle Zerotin seigneur de Silesie , avec quatre cens chevaux. Toutes ces troupes étoient commandées par Sforce Palavicini. Elles se rendirent à Waradin , & s'y arrêterent jusqu'à ce que Castaldo , après avoir mis des compagnies de gens de pied Allemands dans Weissenbourg , Milenbach , & Hermanstat ; où il avoit passé , les y vint trouver pour se joindre à Martinuse.

Déjà le Beglierbei de Grece avoit passé le Tibisque avec son armée , composée de quatre-vingt mille hommes , & avec cinquante pieces de canon ; étant arrivé près de Temeswar , il avoit envoyé un trompette à Lossonczi , gouverneur de la citadelle , pour l'engager à se rendre , lui promettant , s'il le faisoit , les bonnes grâces de Soliman , & le menaçant de le faire mourir , s'il le refusoit. Le Gouverneur , bien loin de se rendre , lui fit dire de se retirer , & de ne faire aucune peine à ses amis , & à des peuples qui ne lui en avoient donné aucun sujet. Le Beglierbei , qui avoit de la littérature , lui envoya ces deux vers de la premiere Eglogue de Virgile :

Antè leves ergo pascuntur in æthere cervi ,

Et freta destituent nudos in litore pisces.

Plûtôt les Cerfs paîtront dans l'air ; plutôt les Poissons cesseront de vivre dans les eaux.

Aussi-tôt il fit tirer contre le château de Becka , qui étoit peu éloigné , & qui avoit osé lui résister , une batterie de dix pieces de canon. La garnison voyant un pan de muraille abatu , & n'étant pas en état de soutenir l'assaut , offrit de se rendre la vie sauve , ce qui fut accepté. Mais la capitulation fut mal observée ; les Janissaires se jetterent sur la garnison , lorsqu'elle sortit , & en massacrèrent deux cens ; le Beglierbei eut bien de la peine à sauver la vie au Gouverneur. Les soldats qui étoient dans Bekereck , château situé dans un lac , intimidés par le mauvais traitement qu'on avoit fait à ceux de Becka , se

rendirent à la première sommation, sans attendre qu'on les vint attaquer. Le Beglierbei alla ensuite camper plus loin, & reçut à composition le château de Chonad. Peu de tems après, les Rasciens, malgré le serment qu'ils avoient prêté récemment au roi Ferdinand, dont ils avoient même déjà reçu la paye d'un mois, effrayez par l'arrivée des Turcs, vinrent se rendre au Beglierbei. Ce Général exigea d'eux des otages, pour pouvoir s'assurer de la fidélité de ce peuple, naturellement léger & inconstant.

HENRI II.
1551.

Le Beglierbei laissant Temeswar derriere lui, marcha ensuite droit à Lippe, où Batori étoit campé. Au bruit de sa marche, Batori décampa la même nuit en diligence, & s'enfuit avec autant de désordre & de confusion, que s'il eût été battu par l'ennemi : il laissa seulement un fort brave officier, nommé Peteu, avec quatre cens chevaux, & une garnison de quelques soldats, pour défendre la ville & le château. Les habitans de Lippe, consternez de l'arrivée du Beglierbei, allerent trouver Peteu, & lui déclarerent, que pour prévenir leur perte infaillible, ils étoient disposez à se rendre. Ils le conjurerent d'avoir pitié d'eux, & de se ménager lui-même. Ce Gouverneur voyant que lorsque la ville se seroit rendue, il lui seroit impossible de défendre le château, se retira avec ses soldats, & abandonna la ville aux habitans, qui en porterent aussi-tôt les clefs au Général Turc. Ceux qui défendoient Solmoz, place éloignée de Lippe environ de la portée d'une coulevrine, ne furent point émus de la reddition de cette ville, & braverent courageusement toutes les menaces des Infidèles. Le Beglierbei ne jugea pas à propos de s'amuser au siège de cette petite place, & se contenta de laisser dans le château de Lippe Oliman Bech, prince Persan, qui pour quelque mécontentement qu'il avoit reçu de Tecmasès Sophi de Perse, s'étoit retiré chez les Turcs. Le Général Infidèle marcha ensuite à Temeswar, avec cinq mille chevaux & deux cens Janissaires. Temeswar est une petite ville, entourée de la riviere de Temes, dont elle a pris son nom. La plus grande partie de ses murailles n'est que de terre & de bois de charpente; mais ces foibles murailles sont entierement à couvert du canon, par un fossé profond, & un marais impraticable. De l'autre côté, elle est fermée par une forte muraille de

X üj

HENRI II.
1551.

Pierre, soutenuë d'un rempart, que Loffonczi avoit fait munir en dedans d'un fossé profond, & flanquer de bastions de part & d'autre, afin de pouvoir arrêter & repousser l'ennemi, lorsqu'il auroit abattu la muraille.

Le quatorzième d'Octobre, comme l'avant-garde de l'armée des Turcs faisoit ses approches, Loffonczi, avec quatre cens chevaux, soutenu du capitaine Villandrado, à latête de cinquante Mousquetaires, firent une sortie, où Loffonczi & Antonio Perez, cavalier Espagnol, se signalerent. Cependant comme le siège étoit poussé avec vigueur, Bernard Aldana envoya donner avis à Castaldo, que s'il n'étoit secouru dans vingt jours, il seroit contraint de rendre la place. Castaldo étoit alors dans de grands embarras; les soldats Allemands qu'il avoit distribuez dans les garnisons, faute de paye, s'étoient révoltez. La punition des principaux auteurs de la révolte, dont les uns furent condamnés à la mort, les autres mis en prison, & quelques-uns chassés, apaisa un peu la sédition. Pour donner cependant un prompt secours aux assiégés, il alla aussi-tôt trouver Martinuse, qui avoit avec lui ce grand nombre de Transylvains, auxquels Pallavicini s'étoit joint avec trois mille Allemands, Zerotin avec quatre cens chevaux, & Batori avec les dix mille hommes qui l'avoient suivi, quand il se retira de Lippe. Toutes ces troupes composoient une armée de quatre-vingt dix mille hommes, mais dont la plus grande partie n'étoit qu'une nouvelle milice tirée du pays, mal armée, mal disciplinée, & nullement aguerrie; d'ailleurs, l'ancienne antipathie qui regne entre ces peuples, excitoit tous les jours parmi eux des querelles; de sorte qu'ils ne pouvoient ni garder leurs rangs, ni faire les gardes, ni vivre ensemble dans les casernes. Castaldo, pour remédier à ce desordre, leur représenta la grandeur du péril auquel ils s'exposoient, & par ce moyen les ramena autant qu'il put à leur devoir; après quoi ils partirent tous en grande diligence pour Temeswar. Martinuse conduisit l'avant-garde, jusqu'à ce qu'ils fussent près des ennemis. Castaldo ayant alors fait reposer l'armée, se mit à l'avant-garde, où étoient les soldats choisis d'entre les Hussars, les Espagnols, & les Allemands.

Cependant les Généraux de cette armée mirent en délibération, si l'on iroit attaquer Lippe, avant de donner le tems

aux ennemis de s'y fortifier, ou si l'on marcheroit vers Temeswar, pour le secourir. Martinuse étoit d'avis d'assiéger Lippe; parce que, disoit-il, ou l'on prendroit d'abord cette place, la plus importante de la province, ou l'on obligeroit le Beglierbei de lever le siège de Temeswar, pour venir au secours. Mais Castaldo, averti par Aldana de l'extrémité où étoient réduits les assiégés, vouloit à quelque prix que ce fût qu'on allât à leur secours, & son avis prévalut. On marcha donc vers Temeswar, & suivant le conseil de Martinuse on étendit ce grand nombre des troupes, plutôt pour intimider les ennemis, que par l'espérance de les vaincre, si l'on en venoit aux mains avec eux. Martinuse ne se trompa point: car quoique ceux qui étoient jaloux de son pouvoir & de sa grandeur, & qui l'accusoient de favoriser les Turcs, interpretaissent autrement ses desseins, cependant le Beglierbei au premier bruit de son arrivée, leva le siège, après avoir battu la place pendant huit jours, & se retira avec tant de desordre & de peur, que son décampement fût plutôt une fuite qu'une retraite. Après le départ du Turc, Martinuse & Castaldo menerent leur armée à Lippe, jugeant qu'il étoit d'une extrême conséquence de ne pas laisser derrière eux, entre les mains de l'ennemi, une place si importante.

Sur ces entrefaites, on reçut des lettres de Ferdinand, qui témoignoiient que le Pape Jule III. pour récompenser la vertu & le mérite de Martinuse, l'avoit honoré du Chapeau de Cardinal. Castaldo, pour faire éclater la joye qu'il ressentoit de cette nouvelle, fit faire une décharge de toute l'artillerie: mais le Prélat ne fit paroître aucune joye au sujet de sa nouvelle dignité; & pour ne pas donner lieu de croire au roi Ferdinand qu'il lui en fût extrêmement obligé, il témoigna faire peu de cas de cet honneur, & le regarder en quelque sorte comme au-dessous de lui. Cette orgueilleuse indifférence du nouveau Cardinal, hâta sa perte: ses ennemis prirent de là occasion de le rendre suspect à Ferdinand par plusieurs calomnies; ils l'accuserent de s'entendre avec le Grand Seigneur; ils dirent, qu'après avoir chassé la reine Isabelle par le moyen de Ferdinand, il le chasseroit lui-même par le moyen des Turcs. Le Roi s'étant ainsi laissé prévenir contre le Cardinal, envoya des ordres secrets à Castaldo, de ne point sortir de

HENRI II.

1551.

Transylvanie avec son armée, s'il y étoit encore, & de tâcher par quelque moyen que ce fût, ou de se saisir de Martinuse; qu'il sçavoit méditer secrètement sa perte, par les intelligences qu'il avoit avec les Turcs, ou de s'en défendre, s'il le falloit. C'est ainsi que le rapporte Centorio, historien assez estimable; mais trop partial en faveur de Castaldo: d'autres auteurs, qui lui ont été moins dévoués, ont écrit de lui, qu'étant fin & rusé (comme élève du marquis de Pesquaire grand Capitaine, mais homme fourbe) & qu'étant d'ailleurs fort jaloux de la grandeur du Cardinal, il avoit conseillé au Roi de le perdre, & s'étoit de lui-même chargé de le faire assassiner; afin de pouvoir s'emparer de ses richesses, qu'il croyoit beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient en effet.

Castaldo dissimula alors ses desseins avec beaucoup de précaution, de crainte de retarder le siège de Lippe, que le Cardinal néanmoins n'approuvoit pas. Ce Prélat appréhendoit que Castaldo, après s'être emparé de Lippe, & avoir ramené ses troupes dans la Transylvanie, n'opprimât les peuples & ne les traitât trop durement, ou que ce Général irritant les Turcs, avec qui jusqu'alors il avoit entretenu une liaison, qui avoit été très-avantageuse à tout le pays, il ne fût cause de sa ruine & de celle de toute la Transylvanie. C'est pourquoi il fut d'avis de ne point transporter les gros canons, à cause des chemins rudes & étroits, par où l'on devoit passer. Mais Castaldo, après avoir fait ouvrir les passages & applanir les chemins, fit passer avec une diligence extrême toute son artillerie, & vint rejoindre le Cardinal, qui songeoit alors à faire une trêve avec les Turcs, & qui consentit pourtant au siège de Lippe. Le Marquis s'avança jusqu'à Lippe, avec quatre cens Gendarmes & trois mille Chevaux - légers, pour reconnoître la place.

La ville de Lippe est située sur une éminence, dont le pied est arrosé par la rivière de Marisch: ses murailles sont anciennes, & ont quelques tours. D'un côté elle est commandée par une colline; de l'autre, est la citadelle de figure carrée; flanquée d'une tour à chaque angle: la ville est environnée d'un fossé profond, que la rivière remplit. Castaldo y étant arrivé, mit pied à terre, avec Julien de Carvajal, & après avoir exactement observé la situation du lieu, il vint rejoindre ses troupes. On mit le siège devant Lippe, le second jour de

Novembr

Novembre. Le Marquis prit son quartier sur la colline qui commande la ville, & le Cardinal du côté de la citadelle. Pendant que les assiégeans travailloient à leurs logemens, les Turcs firent une sortie, à dessein de brûler un fauxbourg, où il y avoit beaucoup de vivres. Mais ayant été repoussé par les nôtres, ils furent obligez de se retirer, sans être venus à bout de leur dessein. Comme le fauxbourg étoit rempli de vins excellens, une partie de l'infanterie du Cardinal se mit à boire avec tant d'excès, qu'échauffez par le vin, ils allèrent attaquer la ville sans ordre, & le firent avec tant d'impétuosité, qu'ils effrayèrent les Turcs. Mais les assiégés s'apercevant que ces téméraires combattoient tumultuairement & en confusion, & qu'ils suivoient plutôt leur fureur que les ordres de leurs chefs, ils reprirent courage, & le Cardinal eut bien de la peine à les ramener au camp.

Dans ce même tems, les troupes de Castaldo prirent occasion de s'emparer de Gala, château assez proche de Temeswar. Deux cens chevaux Espagnols & six vingts fantassins étant sortis de Temeswar, pour charger quelques Turcs débandés du gros de l'armée, & n'ayant pû les rencontrer, ne voulurent pas revenir, sans se signaler par quelque exploit remarquable. Ils résolurent donc de surprendre le château de Gala qui se trouvoit sur leur chemin. Ce qui leur faisoit espérer le succès de leur entreprise, est qu'ayant presque tous des habits à la Turquie, dont ils avoient dépouillé ceux qu'ils avoient tués dans différents combats, ils croyoient pouvoir facilement tromper la garnison. Ce qui favorisoit encore leur dessein, sans pourtant qu'ils en sçussent rien, est que la garnison avoit ouï dire que le Beglierbei devoit envoyer, pour le secours de Lippe, quelques chevaux qui devoient passer par Gala: ainsi ceux qui gardoient le château, voyant ces Espagnols s'approcher, les prirent pour le secours envoyé par le Général Turc, & sans faire aucuns actes d'hostilité, ils leur ouvrirent la porte. Les cavaliers étant entrez librement, & sans qu'au commencement on leur fit la moindre résistance, mirent aussitôt l'épée à la main, & après avoir combattu avec fureur, ils massacrèrent tous les Turcs, firent les habitans prisonniers, mirent le feu au château, & se retirèrent victorieux à Temeswar.

HENRI II.
1551.

Cependant le siège de Lippe s'avançoit, & le quatre de Novembre on avoit commencé à battre la place avec huit grosses pieces de canon. Dès que la brèche fut faite, un soldat Espagnol monta dessus hardiment, & rapporta qu'il n'y avoit aucun retranchement en dedans, qui pût empêcher qu'on ne donnât l'assaut. Castaldo, pour encourager ses soldats, promit des récompenses à ceux qui se jetteroient les premiers dans la ville, & envoya Antonio d'Enzineglia & Villandrado, pour mieux examiner la brèche, tenant. En même tems ses troupes prêtes pour l'assaut. Quoique le rapport des deux officiers fût bien différent de celui du soldat Espagnol, le bruit néanmoins étoit si grand qu'ils ne purent être entendus. En même tems, les soldats, qui se tenoient prêts à donner l'assaut, coururent planter les échelles pour escalader la muraille, & monterent sur la brèche : mais poussez par ceux qui les suivoient, ils tomberent tous dans le fossé, que les Turcs avoit creusé derrière la brèche. Pour surcroît de malheur, le canon qu'on tiroit de part & d'autre, incommodoit beaucoup les assaillans : il y eut un grand nombre de tuez, & sur-tout des principaux chefs, dont les Turcs, pour insulter les Chrétiens & encourager leurs soldats, attacherent aussi-tôt les têtes aux crénaux de la muraille, avec quatre drapeaux qu'ils avoient gagnez. Cependant Castaldo accourut, & ayant ranimé le courage de ses troupes par un discours véhément, il rétablit le combat.

Oliman gouverneur de la place ne montrait pas moins de valeur & d'activité ; il posta trois mille Turcs & autant de Janissaires à la défense de son retranchement, & en distribua quinze cens autres aux endroits de la ville, qui pouvoient être attaquez. Pour lui, il se mit derrière son infanterie, à la tête de six cens chevaux, à dessein ou de repousser l'ennemi ou de pouvoir se retirer, s'il se voyoit contraint de succomber. Mais cette précaution étoit inutile ; les assiégeans avoient fait un fossé autour des murs de la ville, & Jean Turco, avec Charle Zerotin, gardoit avec quatre cens gendarmes le passage de la rivière. Pendant qu'on combattoit vivement de part & d'autre, les assiégeans, pour acquérir de la gloire, les assiégés pour défendre leurs biens & leurs vies, quelques-uns dirent qu'il seroit à propos de battre la retraite, pour donner le tems aux soldats, qui étoient extrêmement fatiguez, de reprendre

haleine. Mais Castaldo courut alors à cheval de rang en rang, pour ranimer ses soldats : « Il ne s'agit plus seulement, dit-il, » de notre honneur, qui sera aujourd'hui entièrement flétri, » s'il faut que nous lâchions pied ; il faut combattre pour le roi » Ferdinand notre maître. Déjà le Beglierbei s'approche de » nous avec toute son armée ; s'il arrive, avant que nous ayons » emporté la place, que pourrions-nous espérer ? Déjà vaincus » par un petit nombre d'ennemis, il nous taillera tous en pie- » ces avec une si puissante armée. Les assiégés, il est vrai, se » défendent bien : de mauvaises troupes pourroient désespérer » de les vaincre. Mais souvenez-vous que vous avez blanchi » sous les armes ; que vous avez bravé mille périls ; que vous » avez laissé dans toute l'Europe des monumens éternels de » votre valeur. Vous souvenez-vous qu'au siège de Duren *, » les assiégés résistèrent durant quatre heures à l'armée Impé- » riale, & furent enfin forcez de se rendre ? Courage donc, » mes amis : il faut que ce jour nous voye entrer victorieux » dans Lippe, ou qu'il soit témoin de notre éternelle ignomi- » nie, si nous sommes repoussez. » Ce discours ranima le cou- » rage du soldat : le Cardinal de son côté, accompagné de Tho- » mas Nadasdi, couroit à cheval de rang en rang, & exhortoit les troupes à faire leur devoir.

Castaldo s'apercevant, de la colline où il étoit, que la cava- » lerie d'Oliman commençoit à reculer, jugea que les Turcs » plioient, & étoient prêts à succomber : & il ne se trompoit » point. Il ordonna à deux cens gendarmes de mettre pied à » terre, & d'avancer sur la brèche l'épée & la pique en main, » afin de relever ceux qui étoient fatiguez ; il mit outre cela tous les valets de l'armée rangez en bataille sur la colline, avec ordre de se tenir prêts à marcher pour l'attaque, au signal qu'on leur donneroit. Les Turcs voyant un grand nombre de troupes, qui sembloit venir fondre sur eux, furent tellement intimidéz, que ceux qui jusqu'alors avoient combattu avec le plus de va- » leur, perdirent entierement courage, jetterent leurs armes & prirent la fuite. Avant que les assiégeans fussent maîtres de la ville, douze cens Turcs resterent sur la place ; les autres se retirerent avec les bourgeois dans le château. Ceux qui vou- » lurent gagner la campagne, furent ou tuez ou noyez dans la

* Dans le duché de Cléry.

HENRI II.
1551.

HENRI II.

1551.

riviere. Pendant que les troupes victorieuses s'arrêtoient plutôt à piller qu'à assurer leur victoire, Oliman revint dans la ville, & courut risque de perdre la vie, en se retirant dans le château. Dès qu'il y fut entré, on forma des lignes pour l'empêcher de sortir, & deux jours après les Généraux donnerent ordre à Sforce Palavicini de faire tirer le canon contre la place. Cet officier pendant le cours du siège se comporta en grand capitaine.

La batterie tira depuis le 9 de Novembre jusqu'au 18. Ensuite les Généraux mirent en délibération, s'il seroit plus à propos de forcer les ennemis, ou de les recevoir à composition. Il importoit à la réputation de Castaldo, qu'Oliman & les Turcs qui étoient avec lui dans le château, fussent tous passez au fil de l'épée, ou se rendissent à discrétion. Etant étranger, & n'ayant aucune affection particuliere pour la Transylvanie, il ne cherchoit qu'à s'acquérir de la gloire, & à rendre son nom illustre dans ce pays, & il étoit persuadé que si l'on continuoit à battre la place, on en viendrait nécessairement à une de ces deux extrémités. Le Cardinal au contraire, qui ne songeoit qu'à ménager la paix, pour la sûreté & celle du pays, qui connoissoit d'ailleurs la puissance des Turcs, & avec quelle ardeur ils vengent les injures qu'ils ont reçues, faisoit tous ses efforts pour adoucir, par quelque composition favorable, la juste colere de Soliman au sujet du carnage de Lippe, & pour se ménager par-là ses bonnes grâces. Il n'avoit donc d'autre dessein, que de faire en sorte qu'Oliman & ses troupes pussent se retirer, vie & bagues sauvées.

Les deux Chefs eurent à ce sujet une grande contestation; ils en vinrent même à des paroles dures; ce qui donna lieu aux ennemis du Cardinal de le mettre encore plus mal dans l'esprit de Ferdinand, & de précipiter sa perte. Cependant l'autorité du Cardinal prévalut; & il engagea solennellement sa parole qu'Oliman pouvoit sortir du château, sans rien craindre, avec les mille Turcs qui lui restoit, & qu'ils emporteroient leurs bagages. Castaldo de son côté en fit de même, au nom des Espagnols & des Allemands qui étoient à ses ordres. La capitulation étant signée, Oliman sortit de Lippe; le Cardinal eut avec lui une longue conférence dans sa tente, & le renvoya avec honneur & bien escorté au Beglierbei: Cette

conduite de Martinuse augmenta encore les soupçons & la haine de ses ennemis.

Alfonse Perez de Saiavedra & le marquis de Balassi, indignez de voir une telle proye s'échapper de leurs mains, poursuivirent Oliman avec deux cens chevaux, en apparence sans aucun ordre des Généraux; mais ils étoient d'intelligence avec Castaldo. Balassi joignit en raze campagne Oliman, qui venoit de renvoyer son escorte, & voyant qu'il ne restoit au Turc que ses troupes, il fondit sur lui avec impétuosité. Le cheval de Balassi fut d'abord tué sous lui: ses gens, pour ne pas lui passer sur le ventre, s'ouvrirent, & d'un bataillon assez fort ils en firent deux foibles. Les Turcs s'apercevant de ce désordre, & animez par la chute de Balassi, & par l'exemple du brave Oliman, soutinrent avec fermeté l'effort des ennemis, les repoussèrent, & enfin se retirèrent sans perte & avec honneur auprès du Beglierbei.

Après le départ d'Oliman, on congédia les milices nationales. Castaldo demanda au Cardinal des quartiers en Transylvanie pour les troupes étrangères; ce que le Prélat lui refusa, en lui alléguant qu'il étoit plus à propos de les loger dans le territoire de Waradin, qui est hors de la Province. Pendant qu'ils étoient en contestation, Castaldo, sous prétexte d'escorter l'artillerie, qu'on renvoyoit dans les places de la Province d'où elle avoit été tirée, trouva moyen d'y introduire cinq enseignes d'Allemands, avant que Martinuse en fût informé, & leur donna ordre de loger à Weissembourg & aux environs.

Après avoir retiré de Lippe les corps de ceux qui avoient été tués pendant le siège, on y fit entrer les provisions nécessaires, & on donna le gouvernement de la place à Bernard Aldana, avec ordre de réparer la brèche, de faire de nouvelles fortifications à la ville & au château, & d'y rappeler les habitans. On mit aussi dans Temeswar Gaspard Castellujo avec une compagnie d'Espagnols, & on le chargea de fortifier la place. Le reste des troupes fut envoyé en quartier d'hiver dans le territoire de Waradin. Ensuite Castaldo se rendit au château de Wintz, que Martinuse avoit fait bâtir dans un lieu fort agréable; & pour ne point donner d'ombrage à ce Prélat rusé, il ne prit avec lui qu'une très-petite escorte. Ce fut là qu'ils délibérèrent ensemble, s'ils donneroient quartier

Y iij

HENRI II.

1551.

HENRI II.

1551.

Le cardinal
Martinus est
assassiné.

d'hiver aux Allemands dans la Transylvanie ; mais ils ne purent rien résoudre , parce que le Cardinal , qui n'avoit d'autre dessein que de conserver la liberté du pays , ne vouloit pas leur assigner un département dans les places fortes.

Enfin le tems destiné pour l'exécution de l'horrible attentat , médité contre la personne du Cardinal , arriva ; les affaires du roi Ferdinand étoient en assez bon état dans la Transylvanie , lorsque ce Prince envoya des ordres réitérés , de hâter cet odieux assassinat. Castaldo écrivit au comte Sforze Pallavicini , de le venir trouver en diligence avec les Espagnols qu'il commandoit. Dès qu'ils furent arrivés , on les fit loger , par l'ordre de Martinuse , dans le fauxbourg , qui n'est séparé de la ville que par la rivière de Sebés , qu'on passe sur un pont de bois. Castaldo communiqua ensuite au comte Pallavicini le dessein qu'il avoit de se défaire du Cardinal , & l'engagea à se trouver présent à l'exécution de ce grand coup , qui devoit se faire la nuit suivante. Après s'être assuré du Comte , qui lui promit de faire tout ce qui dépendroit de lui , il lui donna pour le seconder , André Lopez , Monino , & Campeggio , trois hommes d'expédition : Il leur représenta , pour les intimider , & les encourager tout ensemble , que les affaires du roi Ferdinand étoient en très-mauvais état ; que c'étoit fait d'eux si on ne se délivroit promptement de Martinuse ; que ce Cardinal avoit résolu de faire ôter à Ferdinand la souveraineté de la Transylvanie , dans l'assemblée des états convoqués à Vassahel , & de le chasser entierement du pays , par le moyen des Turcs ; qu'à ce dessein il avoit dispersé les troupes auxiliaires en différents quartiers éloignez les uns des autres , afin qu'au tems marqué pour l'exécution de son projet , on les pût facilement accabler toutes ; que la gloire du Roi & leur propre salut dépendoit d'eux ; que pour prévenir ces malheurs il ne s'agissoit que d'oser punir la perfidie d'un méchant homme. Castaldo les voyant bien résolus , donna ordre à Lopez d'amener avec lui de grand matin vingt-quatre soldats bien armez , & habillez à la Turque , afin de tromper plus facilement les sentinelles , & par ce moyen entrer dans le château , pour se poster dans les quatre principales tours , dont il est flanqué. Il fit en même-tems dire à Pierre d'Avila de marcher toute la nuit , pour le venir trouver avec ses Espagnols à Wintz , où il

recevroit ses ordres. La nuit étant venuë, il s'éleva un grand vent, accompagné d'une pluye extraordinaire, & cet orage sembla annoncer celui qui menaçoit le malheureux Cardinal. Du moins il fut cause que les gardes, obligez, à cause du froid, de se tenir auprès du feu, ne s'apperçurent point des pieges de ses ennemis.

HENRI II.
1551.

Le lendemain matin, dès que les portes furent ouvertes, Lopez entra sans aucun obstacle avec les vingt-quatre soldats, & d'Avila s'y trouva aussi avec ses Espagnols, suivant l'ordre qu'on lui avoit donné: Voici de quelle maniere les conjurez entrèrent dans l'appartement de Martinuse. Un certain Marc-Antoine Ferrario, secretaire de Castaldo, homme hardi jusqu'à l'impudence, sous couleur de trahir les interêts de son maître, avoit depuis quelque-tems sçu gagner tellement l'amitié du Cardinal, que l'Huissier de la chambre le laissoit entrer aussitôt qu'il se présentoit. Il vint donc le 19 de Décembre, avant qu'il fit jour, frapper à la porte, tenant des papiers & des dépêches à la main, comme pour les faire signer au Cardinal, & disant que Pallavicini qui l'accompagnait, étoit prêt de partir pour la Cour de Vienne: la porte lui fut aussitôt ouverte. Pour Pallavicini, qui étoit entré malgré l'Huissier, il se tint à la porte de la chambre. Le Cardinal étoit déjà levé; revêtu d'une robe de chambre fourrée de peau de Martre Zebelline, il étoit assis auprès de la table où il lisoit, selon sa coutume, le memoire de ce qu'il devoit faire dans la journée. Ferrario l'aborda familièrement, & lui dit que le marquis Sforze Pallavicini, qui étoit là, venoit de la part de Castaldo pour recevoir ses ordres, avant que de partir pour aller trouver le roi Ferdinand: ensuite il lui présenta les lettres qu'il tenoit. Pendant que le Cardinal prenoit sa plume pour les signer, Ferrario lui donna un coup de poignard dans la poitrine; en même tems Pallavicini, accourant le sabre à la main, lui fendit la tête. Le Cardinal expirant invoquoit le nom de Dieu, & reprochoit à ses assassins leur perfidie, en les appelant ses freres, lorsque les autres conjurez entrèrent & le percerent de mille coups.

Centorio rapporte, que le château où cet horrible assassinat fut commis, avoit été élevé sur les ruines d'un ancien Monastere, que Martinuse avoit fait démolir; & que l'Abbé de ce

HENRI II. monastere, indigné de cette action, lui avoit ou prédit ou souhaité le malheur, qui lui arriva depuis. Les domestiques remarquerent aussi que la veille de sa mort, lorsqu'il entendoit la messe, le Prêtre qui la célébroit, prenant le calice au lieu de l'hostie, l'avoit renversé, & avoit répandu le vin sur l'autel. On s'imagina dans la suite, que cet accident avoit été un présage du sang du Cardinal, qui devoit être bien-tôt répandu.

Telle fut la fin du cardinal George Martinuse, à l'âge de soixante & dix ans, ou environ. D'un état fort bas, il s'étoit élevé au plus haut degré de la Fortune, & son autorité avoit égalé celle des Rois. Ce fut après tout un grand homme, soit dans la paix, soit dans la guerre, & un ministre d'une très-haute prudence, dont il se servit selon le tems & les occasions. Il ménagea les Turcs, autant que les loix de la justice & de la bienséance le lui permirent, pour le bien & la tranquillité de sa patrie; il s'attira par là des ennemis, qui le rendirent suspect à Ferdinand. L'idée de ses trésors porta Castaldo & ses partisans à le perdre. Outre ces indignes causes de sa mort, d'autres ajoûtoient, que Ferdinand s'étoit obligé de lui payer une pension de quatre-vingt mille écus d'or, & que les Ministres de ce Prince crurent lui faire plaisir, de le dégager de sa parole par cet assassinat. Enfin pour donner quelque couleur à une action si odieuse, ils publièrent que Martinuse entretenoit des intelligences secretes avec les Infidèles, au préjudice de la Chrétienté. Ferdinand voulut bien s'en laisser persuader; mais il est certain que ceux qui conspirerent sa mort, n'eurent d'autres vûes, que de s'emparer de ses richesses, qui cependant se trouverent médiocres, par rapport à une si grande fortune : comme il étoit extrêmement libéral, & d'une probité exacte, & qu'il n'avoit point de favoris, il employoit tout, avec une magnificence sans égale, à des ouvrages publics, & à entretenir des armées pour la défense de sa patrie.

Ferdinand, qui croyoit tirer de grands avantages de la mort du Cardinal, sentit, mais trop tard, le tort qu'il avoit eu de croire trop aisément ses Ministres, & son crime lui couta cher. Les principaux Seigneurs du Royaume éloignez du gouvernement, qu'ils voyoient entre les mains des étrangers, se rallentirent de jour en jour, & perdirent beaucoup de cet ancien courage, avec lequel ils repoussioient l'ennemi commun : après avoir
été

été battu plusieurs fois, ils se virent obligés de rappeler le roi Jean, & jugerent à propos de se soustraire entièrement de l'obéissance de Ferdinand.

HENRI II.

1551.

A l'égard des exécuteurs de l'horrible attentat commis en la personne du Cardinal, plusieurs historiens rapportent qu'ils reçurent tous après sa mort un châtiment digne de la noirceur de cette action. Le marquis Pallavicini, étant tombé entre les mains des Turcs, ils lui firent souffrir une captivité pire que la mort même : Monino fut décapité à San-Germano en Piémont ; Ferrario eut aussi, six années après, la tête tranchée par l'ordre du cardinal de Trente, à Alexandrie, lieu de sa naissance ; enfin, le chevalier Campeggio, l'an 1562. dans une partie de chasse, fut déchiré par un sanglier, sous les yeux de Ferdinand même : sort moins honteux, mais qui fut néanmoins le funeste châtiment de son crime.

Dès que Castaldo, qui en attendant le succès du complot, se promenoit dans une galerie voisine de la chambre du Cardinal, eût appris qu'il étoit mort, il chassa aussi-tôt les gardes du château, & s'en rendit maître, par le moyen des soldats Espagnols, qu'André Lopez lui avoit amenez. Ces gardes, après avoir appris cette triste nouvelle à leurs compagnons, qui étoient dans le Fauxbourg, sortirent de Wintz, & se rallierent dans la campagne, sous le commandement de Paul Banco, lieutenant du Cardinal au siège de Lippe, bien résolus de venger sa mort ; & certainement ils auroient causé de grands embarras à Castaldo, si, comme ils le désiroient, ils eussent eu pour chef Quendi * Ferentz, intime ami de Martinuse, & qui avoit un grand crédit dans le pays. Mais Quendi ayant été arrêté par l'ordre de Castaldo, lorsqu'il étoit prêt de monter dans sa chaise pour prendre la fuite, se laissa tellement vaincre, ou par sa situation, ou par les grandes promesses que lui fit ce Général, qu'il n'entreprit rien contre lui, & lui fut même d'un grand secours dans la suite, pour affermir en Hongrie l'autorité du roi Ferdinand. Castaldo étant parti avec lui pour Millenbach, y apprit que la garnison qu'il avoit laissée au château de Wintz, commettoit mille excès ; que Lopez qui y commandoit, avoit fait rompre les coffres du Cardinal, & en avoit enlevé tout l'argent, qu'il avoit à sa fantaisie distribué aux troupes : que pendant ce tems-là, ce Gouverneur

Tome II.

Z

HENRI II.

1551.

avoit laissé le corps du Cardinal nud sur le plancher, entièrement défiguré par les coups qu'il avoit reçus, & couvert de sang figé, enforte qu'on ne le pouvoit voir sans horreur. Castaldo envoya Diego Velez, pour arrêter le désordre, & faire donner la sépulture au corps de Martinuse. Il fut remis entre les mains de ses amis, qui eurent soin de le faire transporter à Weiffembourg, où ils lui éleverent un tombeau auprès de celui de Jean Huniade Corvin, dans la grande église.

Cependant Castaldo envoya de Millenbach, où il étoit, à tous les Gouverneurs des Places, pour les porter à demeurer fidèles, sous l'obéissance du roi Ferdinand, & les menacer, s'ils refusoient de se soumettre. Il fit principalement partir Diego Velez pour Wivar, château très-bien fortifié, que Martinuse avoit fait bâtir, & où l'on croyoit qu'il tenoit renfermé ce qu'il avoit de plus précieux. On y trouva un homme, que Soliman avoit envoyé au Cardinal; on le fit arrêter, & on l'interrogea : mais on ne découvrit rien, qui pût rendre la fidélité & la droiture du Cardinal suspectes. On ouvrit seulement des Lettres écrites en langue Turque, & cachetées du sceau, dont Martinuse se servoit dans toutes ses dépêches. Le Cardinal, à l'insçu de Castaldo, les adressoit au Grand-Seigneur, à Rustan-Bacha, au Beglierbei de Grece, & à quelques-autres principaux de la Porte. Enfin toutes les recherches que firent ses ennemis, afin de trouver quelque chose qui pût flétrir sa mémoire, ne servirent qu'à rendre leur crime plus odieux, & ne donnerent aucune atteinte à sa réputation.

Castaldo fit aussi partir, pour la cour de Vienne, Julien de Carvajal, afin de faire sçavoir exactement à Ferdinand ce qui s'étoit passé. Ce fut à ce Carvajal, que Castaldo avoit fait donner la récompense promise à celui qui entreroit le premier par la brèche dans Lippe : récompense que le Cardinal prétendoit être dûë justement à ses Heiducques. Castaldo partit ensuite de Millenbach, pour se rendre à Hermanstat, où il sçavoit que Martinuse n'étoit pas aimé, à cause de quelques démêlez qu'il avoit eus autrefois avec cette ville. Il alla quelque tems après à Segeswar, avec une suite nombreuse, & accompagné de Quendi Ferentz, afin qu'étant proche de Seckel-Wassarhel, il pût facilement traverser les desseins de la diete des Sekels, où il avoit ouï dire, qu'on

devoit prendre la résolution de venger la mort du Cardinal. Ce fut là que Quendi lui rendit tous les services qu'il pouvoit attendre de sa fidélité : car s'étant trouvé par son ordre à l'Assemblée, il ménagea si bien les esprits en s'attirant les cœurs par ses présents & par son crédit, qu'après avoir quitté le dessein de venger la mort de leur bienfaiteur, ils demeurèrent soumis à Ferdinand, & se montrèrent dans la suite toujours disposés à le servir. Enfin, Castaldo voyant les peuples assez tranquilles dans la Transylvanie, jugea à propos d'envoyer ses troupes en quartier d'hiver.

Lorsqu'on vit que la mort du Cardinal n'avoit point eu de mauvaises suites, & qu'au contraire, elle sembloit avoir mis la tranquillité dans la Transylvanie, on commença à chercher ses trésors, cause principale de sa mort. Castaldo conseilla à Ferdinand de nommer des commissaires, pour faire l'inventaire de ses richesses ; mais on ne put s'empêcher de soupçonner qu'on en avoit détourné une bonne partie. André Lopez en fut accusé, & pour ce sujet il fut mis en prison avec quelques autres. On trouva 1740 marcs, en lingots d'or ; 4793 marcs en lingots d'argent ; 933 marcs d'argent tiré depuis peu des mines ; mille médailles d'or de Lyfimaque ¹, du poids de trois écus d'or chacune ; plusieurs vases de vermeil ; des chaînes d'or ; des pierres précieuses ; plusieurs balles de peaux de mantes zebellines, des tapisseries & des habits fort riches ; un haras nombreux de chevaux, de mulets, & d'autres bêtes de somme. Toutes ces richesses peu à peu amassées par un homme, qui pendant tant d'années avoit eu l'administration des finances de l'Etat, & qu'il réservoir pour les frais de la guerre, se trouverent bien médiocres, par rapport au bruit qu'on en avoit fait courir, & furent des preuves sensibles de sa probité, & de nouveaux motifs de la haine qu'on avoit conçue contre ses meurtriers. Car ceux qui ont le plus tâché de nuire à sa réputation, ne font monter tous ces trésors qu'à deux cens cinquante mille écus d'or : somme qui n'excédoit pas la condition d'un homme

HENRI II.
1551.

1552.
Richesses du
cardinal Mar-
tinus.

¹ Sous les ruines d'une ancienne citadelle, près de Deva en Hongrie, les paysans, en creusant la terre, avoient trouvé quelques années auparavant un grand nombre de médailles d'or avec l'empreinte de Lyfimaque ; comme on

verra dans la suite de ce livre. Lyfimaque, un des capitaines & des successeurs d'Alexandre, régna d'abord dans la Thrace où il bâtit une ville. Il fut aussi roi de Macedoine.

HENRI II.

1552.

élevé à une si haute fortune, & qui n'étoit pas suffisante pour contenter l'avidité de ses ennemis. La reine Isabelle conservant la haine qu'elle avoit toujours eue pour Martinuse, demanda au roi Ferdinand qu'on lui rendit plusieurs choses de grand prix, qui appartoient au feu Roi son mari, & dont le Cardinal s'étoit emparé; ce que Ferdinand lui accorda. Castaldo eut pour sa part de toutes ces richesses, cent marcs en vases de vermeil, quatre cens médailles de Lyfimaque, & quelques balles de peaux de martres zebellines, en reconnaissance des grands services qu'il avoit rendus au Roi son maître, en cette occasion, & pour prix de son crime. Maximilien fils de Ferdinand, & roi de Bohême, donna dans la suite à André Batori tout le haras & toute l'écurie du Cardinal; Ferdinand eut tout le reste. Les lingots d'or & d'argent servirent à faire de la monnoye, dont on paya l'armée pour quelques mois. Ceux qui partagerent à cet or, eurent un sort aussi triste, que ceux qui s'emparèrent autrefois de l'or de Toulouse¹. Les malheurs qui arriverent l'année suivante, tant de sang répandu par tout le Royaume, la prise de tant de villes par les Turcs, le soulèvement des Grands, causé par la Reine irritée de ce qu'on n'exécutoit pas les promesses que Castaldo lui avoit faites, au nom de Ferdinand: tous ces désastres firent voir que le Ciel en courroux ne vouloit pas laisser la mort du Cardinal impunie.

Castaldo, après s'être assuré de presque toutes les places de Transylvanie, retourna à Hermanfhar, où des marchands de Tergawisch, capitale de la Valachie, lui apprirent les nouveaux préparatifs de guerre que faisoient les Turcs; ce qui fut cause qu'il envoya Palavicini au roi Ferdinand, afin de l'informer de l'état présent des affaires, & lui demander un prompt secours, pour résister aux Turcs. Ferdinand dépêcha aussi-tôt Palavicini en Italie, pour faire une levée de quatre mille hommes, & amener avec lui le plus qu'il pourroit d'Espagnols. En même tems, il écrivit à Castaldo, & lui promit de lui envoyer au plutôt huit mille chevaux du royaume de Bohême, vingt mille Hussars, vingt mille fantassins Allemands, & près de cinq mille Italiens & Espagnols. Mais soit qu'il eût promis ce puissant secours par ostentation, soit qu'il eût compté sur le consentement

¹ Voyez Cicéron, de natura Deorum lib. 3. Aul. Gelle, Noct. Att. lib. 3. Justin, lib. 32, au sujet de l'or de Toulouse.

se, & de Q. Cepio qui l'enleva. Voyez aussi Strabon, lib. 4.

des Allemands & des Hongrois, la guerre que Maurice électeur de Saxe entreprit dans la suite contre l'Empereur, empêcha l'exécution de ses promesses. Cependant Castaldo, fondé sur l'espérance qu'il avoit de ce secours, fit fortifier le plus promptement qu'il put Lippe, Temeswar, Clausenbourg & Hermanstat.

Le premier des malheurs de Ferdinand en Hongrie fut l'attaque de Zegedin *, ville qui contient environ mille feux, & qui est située au constant du Tibisque & du Danube; ce qui la rend fort riche & fort commerçante: elle a sur le bord du Tibisque un château bien fortifié, où les Turcs avoient alors une garnison. Pendant que Castaldo étoit encore campé devant Lippe, Otomial, qui autrefois avoit été citoyen de Zegedin, & qui ensuite, après avoir été chassé de son pays, étoit devenu Magistrat de Debreczen en Hongrie, homme au reste plus hardi que prudent, le vint trouver, & après s'être fait fort, en présence de Batori, de prendre Zegedin, il demanda des troupes pour l'exécution de son projet. Il se fendoit sur des intelligences secretes, qu'il disoit avoir avec les habitans de cette ville & des lieux circonvoisins, qui, fatiguez de la domination tyrannique des Turcs, attendoient avec impatience une occasion favorable de donner des marques de leur bonne volonté. Enfin il sollicita tellement Castaldo, qu'il lui permit de lever des troupes, en lui disant que si son dessein n'avoit pas tout le succès qu'il en espéroit, il se contentât de prendre la ville, & qu'il se retirât après y avoir mis le feu, & l'avoir pillée, sans se mettre en peine d'attaquer le château; qu'autrement il courroit risque de voir périr ses troupes, & de périr lui-même sans honneur.

Après la prise de Lippe, lorsqu'on eût licencié l'armée composée de deux mille fantassins, Otomial choisit cinq cens chevaux, & sans découvrir son dessein, il augmenta leur paye, & les mit en quartier dans les places aux environs de Lippe: cela donna quelques inquiétudes à Bernard Aldana, qui ne sçavoit à quel dessein on distribuoit ainsi ces troupes dans son gouvernement. Mais en ayant été instruit par Castaldo, il promit à Otomial de faire tout ce qui dépendroit de lui, pour favoriser son entreprise. Le jour marqué par les habitans étant venu, Otomial fit approcher son armée de la ville, & après l'avoir mise en embuscade dans les bois, il en fit avancer un petit nombre, pour attirer la garnison au combat. On cria:

HENRI II.

1552.

Les troupes
de Ferdinand
sont battues
par les Turcs.

* ou Zeged.

HENRI II.

1552.

aussi-tôt aux armes, & les Turcs voyant un si petit nombre d'ennemis firent une sortie, & les poursuivirent. Mais ceux qui étoient embusquez les investirent; de sorte que s'étant apperçûs trop tard du piège qu'on leur avoit tendu, ils furent contraints de retourner à la ville: les habitans qui étoient d'intelligence avec les ennemis, leur en fermerent les portes; ainsi ils furent presque tous taillez en pieces.

Les troupes d'Otomial entrèrent dans la ville; mais n'ayant pû s'emparer du château, dont les Turcs, qui s'y étoient réfugiés, avoient levé le pont, ils se mirent à piller les maisons des marchands Turcs, qui étoient venus de Constantinople s'établir dans cette ville, à cause de la commodité du commerce. Cependant Otomial, qui désespéroit de prendre le château avec les troupes qu'il avoit, envoya demander du secours à Aldana, qui vint peu après avec deux cens Espagnols & quatre pieces de canon, & fit en même tems dire à Castaldo de lui envoyer du renfort. Castaldo, après les avoir tous deux repris de leur témérité, & les avoir plusieurs fois avertis du danger qui les menaçoit, voyant qu'Otomial persiffoit opiniâtrément dans son entreprise, pour ne pas donner lieu de croire qu'il s'y fût opposé, ordonna à Thomas Warkoz, qui étoit alors à Waradin, de tirer de cette ville quatre pieces de canon, & deux de Weissenbourg avec leurs affûts, pour les envoyer à Zegedin. On les y fit venir en effet par la riviere de Marisch. Il donna aussi ordre à Pietro Vacchi, qui avoit le commandement de l'infanterie, de tirer le plus qu'il pourroit de soldats des garnisons de ces mêmes places, & de les amener avec lui à Zegedin avec Orestolf & ses deux cens gens-d'armes. Pour lui, afin d'être plus à portée de donner ses ordres, & de secourir dans toutes les occasions qui se présenteroient, il vint à Weissenbourg, & comme il n'étoit pas assuré du succès de l'entreprise; il confia à Roderic de Villandrado le commandement de Lippe, en l'absence d'Aldana, & celui de Temeswar à Diego Velez de Mendose, après leur avoir donné à chacun quelques troupes de renfort.

Il y avoit déjà huit jours qu'Aldana, dans l'espérance de quelque butin, assiégeoit le château, & déjà les lignes de circonvallation étoient achevées, lorsqu'on vit arriver Pietro Vacchi, avec deux mille fantassins & cinq pieces d'artillerie, &

Orestolf avec deux cens gens-d'armes, & cent Arquebusiers Allemands, trente Espagnols & cent chevaux. qui étoient partis de Canoch. L'armée étoit composée en tout de trois mille chevaux, de deux mille fantassins Hongrois, de trois cens trente Espagnols, & de cent Allemands. Mais pendant qu'on faisoit la revûe de ces troupes dans une plaine, qui est vis-à-vis le château, on vit paroître de loin le secours conduit par le Bacha de Bude, que les Turcs envoyoiient aux assiégez. Dès que les Turcs apperçurent les Chrétiens, ils se rangerent sur deux lignes, & mirent derriere eux les charretes & les chariots escortés par les Jannissaires. Vacchi de son côté forma un escadron de tous les chevaux-legers, & Orestolf en fit un autre des gens-d'armes, qu'il opposa au corps que commandoit le Bacha. Otomial & Aldana commandoient le troisième escadron avec toute l'infanterie, & étoient postez auprès de la ville. Vacchi voyant Aldana indéterminé, fondit sur les ennemis, & tailla en pieces leurs premiers rangs. Orestolf le suivit, & attaqua le côté gauche du corps, où étoit le Bacha avec la même impétuosité & le même succès.

Les Hongrois croyant avoir déjà remporté la victoire, se débandèrent & se mirent à piller. Le Bacha, qui se croyoit battu, songeoit déjà à faire retraite; mais s'étant apperçu du désordre des ennemis, il reprit aussi-tôt courage: il fit avancer ses Janissaires qu'il avoit laissez à l'arrière-garde, fondit sur les Hongrois, qui couroient çà & là sans aucun ordre, & les tailla aisément en pieces, malgré la résistance des gens-d'armes, qui, après que la plupart des Hongrois furent tuez, resterent aussi sur la place. En même-tems la garnison du château fit main-basse sur tous les bourgeois de la ville, sans distinction d'âge ni de sexe. Il y eut ce jour là cinq mille Chrétiens tuez par les Turcs, tant au dedans qu'au dehors de la ville. Pour surcroît de malheur, il arriva que trois cens fantassins Hongrois, qui trois jours auparavant avoient été envoyez à la picorée, & qui ignorant ce qui s'étoit passé, revenoient au camp rejoindre leurs troupes, furent enveloppez par les ennemis, avant qu'ils pussent s'en appercevoir. Mais reconnoissant trop tard leur faute, ils la reparerent en quelque sorte par un effort de valeur. Ils y perirent tous; mais ils tuerent deux fois autant d'ennemis, & firent payer bien cher aux

HENRI II.

1552.

Turcs une victoire, qui jusque là leur avoit peu coûté. Pour Aldana, dont la lâcheté, ou l'imprudence, avoient causé ce désordre, au lieu de rétablir le combat, comme il le pouvoit faire facilement avec son infanterie, il prit honteusement la fuite avec ses Espagnols, & arriva enfin à Canoch, qui n'est pas fort éloigné de Lippe, après avoir fait pendant une nuit le chemin de deux journées.

Il avoit laissé Higuera, qui jusqu'alors passoit pour un homme de cœur, avec une garnison, pour garder les bateaux sur lesquels il avoit fait passer le Tibisque à ses troupes; mais dès que Higuera eut appris la défaite, croyant que tous les Espagnols avoient péri dans le combat, sans se souvenir ni de l'ordre qu'il avoit reçu, ni de son devoir, il passa de l'autre côté de la rivière, & après avoir coupé les cordages des bateaux, il prit la fuite. Dès qu'il eut fait un peu de chemin, il rentra en lui-même : son esprit étant troublé par les remords & les inquiétudes, que lui causoit la faute qu'il venoit de commettre, il en eut une si grande honte, que de désespoir il voulut se tuer. Mais un de ses valets qui l'accompagnait, lui arracha le poignard qu'il tenoit : il dissimula cependant son dessein, & dès qu'il vit que son valet étoit endormi, il se tira un coup de pistolet dans le corps, dont il mourut.

Ferdinand jugeant bien que cette défaite avoit entièrement découragé les Hongrois, & diminué le zèle qu'ils avoient auparavant pour son service, créa André Batori Vaivode de Transylvanie, & Laurent Loffonczy, comte de Temeswar, dans la vûe de s'attirer l'amitié de toute la nation, par ces grâces faites à deux Seigneurs, qui avoient une grande autorité parmi ces peuples. On apprit ensuite que le Grand-Seigneur avoit nommé le Bacha Mahomet, pour faire la guerre en Transylvanie. Mahomet étoit déjà venu avec une puissante armée à Bellegarde, à dessein d'entrer par ce côté là dans la Province, pendant que le Vaivode de Moldavie, qui avoit les mêmes ordres, en feroit autant du côté de Cronstat. Sur cette nouvelle, on tint l'assemblée des Etats à Torda, sur la rivière d'Aramas, qu'il se décharge dans celle de Merisch; on y avertit les principaux seigneurs de la province de lever des troupes, suivant la coutume du pays, afin de composer une armée, qu'on pût opposer aux efforts du Moldave. On avoit bien plus
sujet

sujet de craindre de ce côté là, que d'aucun autre, parce qu'il n'y avoit, excepté Segeswar, aucune place assez forte, pour empêcher l'ennemi d'entrer chez les Sekels, & de mettre tous les pays d'alentour à feu & à sang.

HENRI II.

1552.

Batori se chargea de faire les levées, & Jean-Baptiste d'Arco eut ordre, en l'absence de Felix son frere, de défendre Cronstat avec deux compagnies d'Allemands, & deux cens chevaux commandez par le lieutenant de Charle Zerotin. On lui ordonna aussi de se rendre maître d'un Fort situé sur une éminence proche de la ville, & d'y mettre du canon & des soldats, autant qu'il le jugeroit necessaire. Les habitans d'Hermanstat en Transylvanie, firent offre à Castaldo de leurs personnes & de leurs biens. Dans le même tems, Ferdinand envoya le comte Helfestein, avec quatre mille Allemands; & dix pieces de canon, & lui dit d'assurer Castaldo, qu'il étoit prêt à lui envoyer un renfort de quinze cens Gendarmes, de sept compagnies d'Allemands, & de deux mille Hongrois. Castaldo, fondé sur les promesses du Roi, en faisoit de beaucoup plus grandes aux autres, en les assurant que Pallavicini étoit prêt d'arriver avec trois mille Italiens; que l'électeur Maurice, (qui étoit retardé par quelques nouveaux troubles, dont nous parlerons dans la suite) devoit bien-tôt le suivre; accompagné de douze mille Fantassins, & de trois mille chevaux; & qu'il en étoit ainsi convenu avec lui. Il reçut, outre cela, ordre du Roi, d'employer aux frais de la guerre les revenus des Chapitres, qui étoient sans Administrateurs, & dont l'évêque de Vesprien, & George Verner avoient dressé le memoire; de prendre à sa solde les quatre cens Hussars, qui avoient servi sous le Cardinal Martinuse, pour les empêcher de passer du côté des ennemis, & de leur donner pour chef Opperstolf, le plus fameux capitaine de la province, qui s'étoit depuis peu attaché au service de Ferdinand.

Cependant Lossonczi, qui commandoit à Temeswar avec cinq cens chevaux, mille fantassins, tant Espagnols qu'Allemands & Bohémiens, & environ neuf cens Bourgeois capables de porter les armes, après avoir reçu la paye d'un mois, & deux cens autres Allemands de renfort, fut averti par Castaldo, de faire entrer le plus qu'il pourroit de provisions dans la ville, & de se préparer à soutenir courageusement un long

Tome II.

A a

HENRI II.

1552.

siège, parce que l'on avoit beaucoup plus à craindre du côté par où venoit le Moldave, & où il n'y avoit aucunes places fortes, que de celui par où Mahomet devoit entrer avec son armée; que pour lui, il iroit au-devant du Moldave, avec le petit nombre d'Espagnols qui lui restoit, six mille Allemands, mille Gendarmes, & les gens du pays, afin de s'opposer à lui; que si, comme il l'espéroit, il remportoit la victoire, il iroit aussi-tôt le secourir, & faire promptement lever le siège. Castaldo vint ensuite de Torda à Clausembourg, après avoir donné ordre à Helfstein de le suivre avec quatre mille Allemands, à qui il ne paya que deux mois, au lieu de quatre qu'il leur devoit. Ces Allemands, quoi qu'à la vue d'un ennemi si formidable qui les menaçoit, oferent se révolter, & comme ils étoient logez dans les fauxbourgs, ils se saisirent des canons, (ce qui arrive ordinairement dans ces sortes de séditions) & firent feu sur la ville; mais ayant été repoussez par les habitans, qui par l'ordre de Castaldo, tirerent sur eux le canon, ils résolurent de se saisir de sa personne. Castaldo en ayant été informé, revint à Torda, où les Etats étoient assemblez; & après avoir menacé les Allemands de les punir sévèrement, s'ils ne reconnoissoient leur faute, il les ramena à leur devoir, & les fit revenir à Torda, où le comte Helfstein punit les principaux auteurs de la révolte, dont il fit mourir cinquante; après quoi Castaldo partit pour venir secourir Cronstat.

Déjà le Moldave, avec une armée de quarante mille hommes, avoit franchi les hautes montagnes qui bornent la Transylvanie, & n'étoit éloigné de Cronstat que de quatre milles. Jean-Baptiste d'Arco, après l'avoir quelque tems arrêté par de continuelles escarmouches, le poussa si vivement, qu'il fut enfin contraint de reculer. Le Moldave avoit envoyé mille hommes choisis d'entre les Turcs, les Tartares & les Moldaves, pour reconnoître la place. Le comte d'Arco ayant su son dessein, mit en embuscade quelques Arquebusiers & quelques chevaux Allemands, dans les défilés par où les Turcs devoient passer. De sorte que les ennemis s'étant avancés vers la ville, la garnison sortit aussi-tôt sur eux & les repoussa vivement jusque dans les défilez, où étoit l'embuscade. Ceux qu'on y avoit postez les ayant alors assaillis de toutes parts,

ils furent tous passez au fil de l'épée, sans qu'il en restât un seul, qui pût porter à ses compagnons la nouvelle de cette défaite. Le Moldave apprit en même-tems que Castaldo venoit au secours de Cronstat; & s'étant imaginé que son armée étoit beaucoup plus nombreuse, quoiqu'elle ne fût que de douze mille hommes, il prit honteusement la fuite, & se retira vers les montagnes, sans joindre Mahomet, comme il l'avoit promis. On étoit même persuadé que, si les Sekels fussent venus au secours, comme ils en avoient reçu l'ordre, il auroit été entierement défait.

Lorsque tout réussissoit contre le Moldave, on perdit Temeswar. Mahomet étoit sorti de Bellegrade à la tête d'une armée de cent mille hommes & avec soixante-dix canons, dont il y en avoit trente de batterie; il étoit accompagné du Beglierbei de Grece, qui l'année précédente avoit eu le commandement général, & de Cassum-Bassa Capitaine de grande réputation. Il se rendit sur le bord du Tibisque, & après l'avoir fait passer à son armée sur un pont qu'il fit jeter, il mit le siège devant Temeswar. Les fortifications de cette place n'étoient pas encore achevées; car de cinq bastions dont elle étoit flanquée, il n'y en avoit que deux qui fussent en état de la défendre. Le vingt-cinq de Juin, Mahomet s'étant avancé avec seize cens chevaux, accompagné du Beglierbei de Grece qui connoissoit le pays, pour reconnoître la place, Alfonse Perez sortit contre lui, & lui livra quelques petits combats. Trois jours après, dès qu'on eut fait les lignes de circonvallation, pour empêcher qu'on ne pût ni entrer ni sortir de la ville, on la battit pendant huit jours par trois differens endroits, avec trente canons. Quoiqu'on eût renversé presque toutes les fortifications, & que la muraille fût ouverte de toutes parts, Loffonczy néanmoins soutint avec fermeté pendant quatre heures l'assaut des Turcs, & enfin les repoussa. Il resta sur la place quinze cens Turcs, sans les blesez; & les assiégés n'en perdirent pas plus de cent-cinquante: cela se passa le 4 de Juillet.

Ce desavantage, loin d'abattre le courage des Infidèles; l'augmenta: la honte d'avoir été repoussés les rendit furieux. Les Chrétiens au contraire, quoique victorieux, se trouverent beaucoup affoiblis, soit par le grand nombre des blesez, soit

HENRI II.

1552.

Siège & prise
de Temeswar
par les Turcs

A aij

HENRI II.

1552.

par la disette des vivres. D'ailleurs Otomial envoyé par Castaldo au secours de la place, avec quatre cent fantassins, avoit entièrement été défait par la cavalerie Turque. Lossonczi n'ayant donc aucune espérance de secours, & se trouvant réduit à l'extrémité, commença à parler du traité de paix, qui avoit été proposé par le Vaivode de Valachie, ou le Transalpin, avant que Mahomet passât le Danube. Les conditions de ce traité étoient, que si le roi Ferdinand vouloit payer à Soliman, pour le comté de Temeswar, le tribut que payoit auparavant Petrowith, Mahomet mettroit bas les armes. Mais Mahomet voyant que les choses n'étoient plus dans le même état, qu'il avoit fait passer le Danube & même le Tibisque à son armée, & que d'ailleurs le siège étoit déjà fort avancé, ne voulut rien conclure : il continua donc à foudroyer la place avec la même furie qu'auparavant. Les assiégés, qui combattoient alors pour leur propre conservation, plutôt que pour l'interêt de l'état, firent à la hâte quelques nouvelles fortifications en-dedans de la place. Les Infideles, après avoir essayé plusieurs fois de forcer la ville, furent toujours repoussés avec perte. Les Chrétiens cependant perdirent Gaspar Castellujo capitaine Espagnol, qui pendant ce siège avoit donné des preuves d'une extrême valeur.

Mahomet, pour intimider les assiégés, fit mettre sur des pieux devant la ville cent têtes, les plus hideuses, des gens d'Otomial, qui avoient été tués ; avec un écriteau, où il étoit marqué, qu'il traiteroit de la même manière ceux qui viendroient au secours des assiégés. Le Bacha voyant que ce spectacle, quoique cruel, ne donnoit aucune terreur aux assiégés, songeoit à lever le siège, lorsqu'il fut averti de l'extrémité, où ils étoient réduits, par deux désertheurs Espagnols, dont l'un, quoique d'Andalousie, étoit Arabe d'origine, & l'autre, après avoir été pris par les Turcs, avoit embrassé leur religion, & s'étoit marié à Constantinople, où il avoit sa femme & ses enfans. Cette nouvelle le fit résoudre à continuer le siège. Lossonczi voyant que ses gens commençoient à perdre courage de jour en jour, proposa à la garnison de se rendre. Les Espagnols étoient d'avis qu'il étoit plus à propos d'abandonner la place, & d'essayer de gagner les bois par les marais, que de compter sur la parole des Turcs, après qu'on en avoit

manqué à Oliman. Mais plusieurs trouvant cette retraite dangereuse, & aimant mieux se fier aux Turcs, on commença à capituler. Mahomet, qui avoit appris que Soliman se plaignoit de la longueur du siège, & qui sçavoit d'ailleurs que la résistance des assiégés n'étoit que l'effet de leur desespoir, passa de la force ouverte, dont le succès avoit été si lent, aux ruses & aux artifices : ainsi non-seulement il traita favorablement les envoyez de Lossonczi, mais encore, après leur avoir fait présent de vestes à la Turque *, il les renvoya avec de grandes marques d'amitié. La capitulation fut donc signée à ces conditions : Que Lossonczi conduiroit son artillerie où il voudroit : Que ses soldats se retireroient avec leurs armes, enseignes déployées, & emporteroient tout leur bagage : Qu'on ne feroit aucun tort aux habitans, pour avoir pris le parti de Ferdinand, & qu'ils ne recevroient aucun outrage : Que Mahomet donneroient une escorte pour conduire la garnison, jusqu'à ce qu'elle fut arrivée en lieu de sûreté, & qu'il engageroit sa parole, qu'on ne lui feroit aucune peine, ni à la sortie de la ville, ni sur la route. Mahomet ayant confirmé ce traité par son serment, & l'ayant scellé de son cachet le vingt-cinq de Juillet, deux jours après Lossonczi sortit de Temeswar avec ses soldats.

La garnison devoit passer au milieu de l'armée, que le Bacha avoit partagée en deux corps. Les Espagnols jugeant que l'armée n'étoit ainsi rangée que pour les envelopper, firent difficulté d'avancer, & avertirent Lossonczi de prendre garde à lui. Mahomet les voyant s'arrêter, renouvela son serment, & jura qu'il ne leur feroit aucun tort : il leur dit, qu'il n'avoit ainsi disposé ses troupes, que pour faire plus d'honneur à de braves soldats, qui, en si petit nombre, avoient défendu la place avec un courage extraordinaire. Mais la garnison ayant avancé environ cinq cens pas hors de la ville, on se jeta sur eux, au signal qui fut donné, & après en avoir massacré la plupart, le reste fut fait esclave. Perez, qui s'étoit débarrassé des mains des Turcs avec un courage étonnant, se sauva pendant le carnage ; mais s'étant enfoncé dans un marais, il fut pris par ceux qui le poursuivoient : ils lui couperent la tête, & la porterent en trophée à Mahomet. Lossonczi lui-même fut pris, & mené au Bacha, qui, par dérision, lui fit d'abord

HENRI II.
1551.

* des Doss.
mans.

Perfidie des
Turcs.

A a ij

HENRI II.

1552.

tant d'honneurs, que ce capitaine, avec la même crédulité qui l'avoit fait capituler, s'imagina que le Général Turc lui conserveroit la vie. Mais le Bacha le fit ensuite venir dans sa tente, où, après l'avoir amusé pendant quelque tems, il le fit décapiter en sa présence; & ayant ensuite fait attacher sa tête à la porte de la ville, il laissa le reste de son corps sans sépulture. Ce fut ainsi que cet officier illustre par sa naissance, & encore plus illustre par son mérite, reçut de la perfidie des Turcs le châtimement dû à celle de Castaldo à l'égard d'Oliman.

Lâcheté
d'Aldana.

Pendant que Mahomet, qui se voyoit maître d'une place qu'il avoit desespéré de prendre, y faisoit rafraîchir ses troupes, Canransebes, ville fort peuplée, qui avoit durant le siège abondamment fourni des vivres à l'armée des Turcs, vint se rendre à lui, en s'obligeant de payer un tribut. La perte de Temeswar fut suivie d'un autre malheur, qui arriva par la lâcheté de Bernard Aldana. Quoique ce capitaine tournât tout à son profit, qu'il eût en abondance des provisions nécessaires, & qu'il eût même détourné une partie de l'argent destiné pour fortifier Temeswar, il résolut cependant d'abandonner Lippe, dès qu'il eut appris l'arrivée de Mahomet. Ses amis néanmoins lui ayant représenté l'ignominie dont il se couvrirait, s'il exécutoit un si lâche dessein, il changea d'avis, & promit de défendre la place. Ensuite voyant que les Turcs tournoient tous leurs efforts contre Temeswar, & se fiant sur le courage de Lossonczi, plus que sur le sien, il commença à se comporter avec sa négligence ordinaire: il traîna en longueur le travail des fortifications qu'il avoit commencées; il n'eut aucun soin d'envoyer des gens capables de reconnoître la contenance de l'ennemi; & il n'en eut des nouvelles que par quelques prisonniers, que les Rasciens lui amenoient tous les jours, sans qu'il leur en eût donné ordre; enfin il négligea de faire les préparatifs nécessaires en tems de guerre, & méprisa les avis de Demetrius Uzarevichs chef des Hussars, qui lui reprochoit l'indignité de sa conduite. Plusieurs regardoient la négligence & la lenteur avec laquelle il faisoit fortifier le Château de Lippe, comme un moyen facile de s'excuser, qu'il se préparoit, en cas qu'il se vît contraint de l'abandonner, à l'arrivée des Turcs. Il résolut donc encore une fois

de sortir de la place, de mettre le feu au Château, d'enclouer le canon, & de faire jeter les provisions. Mais les Hongrois, les Rasciens, & les Espagnols, gens braves & plus passionnés pour la gloire qu'attachés à la vie, se récrièrent contre une si infame résolution, & promirent de faire tous leurs efforts pour la défense de Lippe. Aldana, voyant qu'après leur avoir représenté à chacun en particulier la grandeur du péril où ils s'exposaient, il ne pouvoit les faire consentir à une délibération si honteuse, feignit lui-même d'avoir changé de dessein, & après avoir fait un inventaire des provisions, il obligea par serment la garnison à soutenir le siège, selon l'avis de Paul de Zara, grand capitaine, & chef des troupes Allemandes, qui lui conseilloit de différer au moins, jusqu'à ce qu'on eût vu l'ennemi. « Car, disoit-il, on n'est pas sûr que Mahomet, fatigué du siège de Temeswar, où il a tant souffert, vienne attaquer Lippe; peu même s'en est fallu qu'il n'ait levé le siège. D'ailleurs Jean Turco & Barthelemi Corvatto, qui durant le siège n'ont point cessé de harceler l'ennemi par de petits combats, ne sont campés avec leur cavalerie, qu'à trois lieues d'ici, & n'ont point encore quitté leur poste; ce qu'ils ne feroient certainement pas, s'ils sçavoient que les Turcs fussent venir de Temeswar à Lippe. » Paul de Zara ayant allégué toutes ces raisons, & beaucoup d'autres à Aldana, eut encore bien de la peine à obtenir de lui, qu'on envoyât à Jean Turco & à Barthelemi Corvatto, pour s'informer de la contenance & des desseins de l'ennemi. Ceux qu'on envoya, ayant appris que les Turcs étoient encore à Temeswar, & ne parloient aucunement de venir assiéger Lippe, revinrent en grande diligence, de peur qu'Aldana, pressé par le désespoir, ne fit mettre le feu aux mines, qu'il avoit fait tenir prêtes pour joier après sa retraite.

Il y avoit un grand nombre de troupeaux, qui suivoient ceux qui revenoient à Lippe, & ils élevoient de grands tourbillons de poussière; ce que les sentinelles ayant aperçu de loin, ils le firent sçavoir aussi-tôt à Aldana. Ce gouverneur, déjà saisi de frayeur, conjectura par ce nuage que l'ennemi s'approchoit, & que ceux qui acouroient avec tant de précipitation, en apportent la nouvelle. Alors, sans attendre qu'ils fussent arrivés, il ordonna qu'on fit sortir de la ville les chaquettes, sur lesquelles il

HENRI II.

1552.

HENRI II.

1552.

avoit déjà fait charger tout le bagage ; il fit partir en même-temps la garnison , mettre le feu aux mines , pour faire sauter le Château & les fortifications , & enfin il fit enclôier le canon. Après quoi il sortit lui-même de la ville déjà embrasée , inquiet , troublé , & chargé des insultes & des imprécations des habitans , qui après la perte de leurs biens , erroient dans les campagnes avec leurs femmes , & leurs enfans , implorant la justice du Ciel , pour venger le tort que leur causoit la lâcheté des Espagnols. La vengeance tarda peu. Les payfans ayant trouvé plusieurs de ces traitres , marchant sans ordre dans des chemins écartez , il les massacrèrent & les dépouillèrent. Cependant Barthelemy Corvatto aperçut la flamme , du poste où il étoit : ne sçachant ce que cela signifioit , il s'en imagina toute autre chose que la vérité , & vint enfin à Lippe , où il apprit ce que c'étoit. Surpris de voir qu'Aldana , saisi d'une terreur panique , se fût ainsi honteusement abandonné lui-même , en livrant Lippe & ses habitans aux ennemis , il sauva ce qu'il pût des canons qui n'étoient pas endommagez , & les fit transporter à Giwla , après avoir rallumé le feu , afin qu'il ne restât rien qui pût donner lieu aux Turcs de se fortifier dans cette place.

Barthelemy étoit à peine parti , que Mahomet , qui ne songeoit à rien moins qu'à venir mettre le siège devant Lippe , ayant appris ce qui s'y étoit passé , envoya des gens pour en être plus exactement informé. Ils trouverent que les fortifications n'étoient pas entierement démolies. Après avoir éteint le feu , ils les réparèrent , & firent sçavoir à Mahomet tout ce qui étoit arrivé. Ce Général y envoya aussi-tôt Cassum-Bassa , avec cinq mille chevaux. Dès qu'il fut venu , il s'empara d'une place voisine appelée Solmoz , imprénable par la situation. Les soldats qui y étoient en garnison , effrayez de la peur de leurs voisins , l'avoient abandonnée : mais les Turcs les ayant poursuivis , les massacrèrent tous , excepté le chef , qu'Aldana y avoit mis , & qui fut conduit à Cassum-Bassa. C'est ainsi que la fuite honteuse de cette garnison causa la perte de la place , & leur coûta la vie , lorsqu'ils auroient pû conserver l'une & l'autre avec honneur , s'ils eussent eu le courage d'attendre l'ennemi.

Après qu'on eut perdu Temeswar & Lippe , Castaldo
dissimu-

disfimulant son chagrin, mit pour garder Deva, château bien fortifié, premièrement André Lopez, & ensuite Aldana. Proche de ce château étoient les ruines d'une ancienne citadelle, où, quelque tems auparavant, comme les pluies continuelles avoient bouleversé les terres, on vit briller de l'or, lorsque le Soleil commença à reparoitre. Les payfans aussi-tôt y accoururent, & après avoir creusé la terre, ils trouverent un grand nombre de médailles d'or, sur lesquelles on voyoit la figure de Lyfimaque, & dont chacune pesoit trois de nos écus d'or. De là, Castaldo se rendit à Segeswar, puis à Miltenbach, ville située dans le milieu de la Province, & il résolut de camper entre ces deux villes, pour fermer à Mahomet l'entrée de la Transylvanie. Mais les stratagèmes de Batori & de Nadafdi eurent un bien meilleur effet: ils distribuerent leurs troupes en differens quartiers; ils les rangerent souvent en bataille, pour les faire paroître plus nombreuses; ils firent de fréquentes décharges d'artillerie; enfin ils semerent le bruit que l'électeur Maurice devoit amener du secours: tout cela inquiéta tellement les Turcs, qu'ils n'osèrent rien entreprendre. Cependant Ferdinand envoya cinq cens chevaux, conduits par Fabien Schinaich. Pallavicini vint aussi avec trois mille Allemands, & autant d'Italiens, à qui Schinaich avoit joint cinq cens de ses chevaux. Il y avoit sur la route, qui est la plus courte, pour passer de la haute Hongrie en Transylvanie, un château appelé Drigal, occupé par les Turcs, d'où ils faisoient des incursions dans le pays voisin. Pallavicini en fit approcher ses troupes, malgré Castaldo, qui l'avertit de ne point attaquer cette place, & de le venir trouver au plutôt; que, ce siège étoit très-dangereux; & qu'il devoit être persuadé que s'il y restoit plus long-tems, il faciliteroit le moyen d'entrer dans la Transylvanie aux ennemis, à qui jusqu'alors il en avoit fermé le passage. Ces conseils de Castaldo, moins efficaces que prudents, ne purent détourner Pallavicini de son entreprise.

Après que ses troupes & celles d'Erasme Teufel eurent battu durant quelques jours le château, sans discontinuer, Achmet, Bacha de Bude, vint au secours des assiégés avec quinze mille chevaux, qui parurent de grand matin, le vingt-sept de Juillet. Il avoit envoyé devant cinq cens chevaux, pour faire

Tom. II.

Bb

HENRI II.

1552.

HENRI II.

1552.

sortir les ennemis de leurs lignes, & les attirer au combat. Ils sortirent en effet, fondirent avec impétuosité sur les Turcs, & après en avoir tué une partie, ils poursuivirent le reste; jusqu'à ce que mis eux-mêmes en désordre, ils furent donner dans le second escadron des Turcs, qui taillèrent d'abord en pieces les troupes de Teufel. Pallavicini, qui conduisoit les Italiens, voyant sa cavalerie en fuite, songea à la retraite & tâcha de gagner un bois qui étoit proche; mais il fut prévenu par l'ennemi: alors prenant conseil de la nécessité, il rangea ses soldats en bataille: mais soit qu'ils fussent accablés de fatigue, ou découragés par la défaite de leurs compagnons, ils purent à peine soutenir le premier choc, & furent aussi-tôt mis en déroute. Pour lui, dès qu'il se vit abandonné des siens, & de toutes parts environné des Turcs, mettant toute son espérance dans une mort glorieuse, il fit tous les efforts pour ne pas tomber vif entre les mains des Infidèles. Mais enfin ayant été blessé à la main, & son épée étant tombée, il fut pris & mené à Bude, où après avoir demeuré quelque tems, il fut racheté, en payant quinze mille écus d'or. On prit aussi Erasme Teufel, qui peu après fut décapité à Constantinople. Les capitaines Hippolyte Pallavicini, Albert de Castell, Bambino de Carpi, Mario de Tivoli, & Vincent Antinori, furent aussi faits prisonniers.

Le Bacha, après une si grande victoire, fit porter à Bude tout le butin, & alla aussitôt rejoindre Mahomet, qui avoit eu dessein de porter la guerre en Hongrie, mais qui, depuis la prise de Lippe & de Temeswar, avoit pris la résolution de se retirer. Achmet fit tout ce qu'il put pour lui faire reprendre son premier dessein, & enfin il l'engagea à faire les préparatifs nécessaires pour cette expédition. Il alla donc camper auprès de Zolnok, château que Ferdinand avoit fait bâtir en un endroit fort avantageux, sur le bord du Tibisque, & qui étoit flanqué de cinq bastions. Le Tibisque passoit d'un côté, & le Zagywa de l'autre, & ces deux rivières remplissoient un fossé profond, qui enfermoit le château des deux autres côtés. Il y avoit pour garnison trois cens Allemands, cent Bohémiens, deux cens Hongrois, & cinquante Espagnols, & outre cela deux cens chevaux. Il y avoit encore de longs bateaux disposés de telle maniere, qu'on pouvoit facilement sortir de la

place, & y faire entrer du secours. La place d'armes de cette forteresse contenoit quatre mille hommes rangez en bataille; enfin, ce château étoit comme le rempart de tout le Royaume. On envoya d'abord deux mille chevaux qui investirent la place: il y eut quelques legers combats, où les Turcs eurent toujours du desavantage.

HENRI II.
1552.

Il arriva alors un accident, qui fut pris pour un mauvais présage. L'imprudencce d'un soldat Allemand mit le feu au château, qui étoit de bois; mais presqu'aussi-tôt le feu fut éteint. Peu après Mahomet arriva avec son armée. Il campa assez loin de la ville, pour n'être pas incommodé du canon. Il fit alors sommer le Gouverneur de rendre la place, comme étant bâtie sur un terrain dépendant de Soliman. Le Gouverneur méprisa les prétentions & les menaces des Turcs: Mahomet fit donc approcher son artillerie, & fit tirer le canon contre la ville pendant huit jours, mais avec peu d'effet; parce que les bastions, qui étoient faits de terre & de fascines, n'étoient point endommagés par les batteries. Les Allemands néanmoins épouvantés des premiers succès des Turcs, & craignant pour eux, commencerent à proposer aux Espagnols de se rendre. Voyant qu'ils ne les pouvoient attirer dans leur sentiment, il s'adresserent aux Bohémiens, & enfin aux Hongrois. Malgré la résistance du Gouverneur, qui leur reprocha leur perfidie, & qui pour leur ôter toute esperance de se pouvoir sauver, leur dit que tous les bateaux avoient été submergés, tous pendant la nuit sortirent de la ville. Les Turcs s'en étant aperçus, briserent une porte, entrèrent dans la ville, & surpris de la voir déserte, il s'avancerent jusqu'au château, où le Gouverneur, pour réparer par sa fermeté la lâcheté honteuse de ses gens, s'étoit enfermé, après avoir fait lever le pont. Les Espagnols, après la fuite de leurs compagnons, s'étoient aussi sauvés les uns après les autres. La plupart des Allemands furent noyés dans les rivières, & le reste fut massacré. Mahomet se voyant maître de la place, fit beaucoup d'honneur au Gouverneur, qui avoit préféré à la vie une mort glorieuse: aussi son sort fut-il plus heureux, que celui de ses gens qui avoient préféré la vie à l'honneur. Après avoir pris si facilement Zolnok, à quoi il ne s'attendoit pas, il marcha plein d'esperance vers Agria: mais nous parlerons à la fin de

B b ij

HENRI II.

1552.
Mécontentement de la reine Isabelle. Conspiration contre Castaldo.

cette année du succès de ce siège, qui ne se fit qu'après l'arrivée de Maurice en Hongrie.

Pendant ce tems-là, on n'entendoit parler de tous côtez que des plaintes de la reine Isabelle, qui disoit qu'on lui manquoit de parole, qu'on ne lui donnoit pas Oppelen, Monstemberg, la principauté de Ratibor, les vingt-cinq mille écus d'or qui devoient lui être payez tous les ans, & les cent cinquante mille autres, qui lui étoient dûs pour sa dot, & que Ferdinand s'étoit obligé de lui payer. Elle eut recours à Sigismond roi de Pologne son frere, & à Bone Sforce sa mere, qui députerent à Ferdinand Mathias Loboccio, pour le prier de remplir ses engagemens. Mais cet Ambassadeur ne rapporta que de belles paroles. La Reine indignée de ce qu'on se mocquoit d'elle, commença à ménager les grands de Transylvanie, qui ne pouvoient supporter la domination des Allemands, & surtout celle de Castaldo, & tacha de les gagner, afin de remettre le jeune Prince son fils sur le trône. Ce qui engagea cette courageuse Princesse à prendre cette résolution, fut Mirce Vaivode de Valachie, qui lui avoit de lui-même offert ses services, & qui avoit secretement sollicité Soliman, au nom de la Reine, de lui donner du secours. Mais elle se servit principalement en cette occasion de Petrowitz, & de François Quendi, dont le premier qui étoit parent du feu Roi son mari, & l'autre grand ami du cardinal Martinuse, avoient beaucoup de credit parmi la noblesse & parmi le peuple. Ils firent aussi entrer dans leur parti Etienne Vaivode de Moldavie, qui après avoir accusé devant les Turcs le legitime Seigneur du pays, & l'avoir fait chasser, avoit été mis en sa place. Comme les Confederez comptoient beaucoup sur ses forces, ils furent très-confonnez de sa mort imprévue, qui leur fit abandonner la résolution de chasser par la force Castaldo de la Transylvanie; voici de quelle maniere cette mort arriva.

Pendant que Castaldo étoit à Segeswar, un Cavalier Moldave de bonne mine, qui paroissoit vertueux & homme de cœur, le vint trouver, accompagné de quelques Baïores ou Boïars (car c'est ainsi que sont appelés les gentilshommes chez eux, & chez les Moscovites.) Il s'étoit sauvé de sa patrie mécontent du Vaivode, & ne pouvant supporter sa tyrannie, il témoigna à Castaldo qu'il étoit prêt à tuer ce Vaivode;

pourvû qu'il fût appuyé de la faveur de Ferdinand; il lui dit que c'étoit un cruel tyran, qui après avoir dépouillé le légitime héritier, & massacré les principaux seigneurs du pays, s'étoit emparé de la souveraineté par un crime des plus noirs; qu'outre cela il conspiroit avec les Turcs pour la ruine de la chrétienté, & pour celle de Ferdinand & de ses ministres: qu'il ne pouvoit rendre un plus grand service à sa patrie, qu'en assurant le salut du public & le sien propre, par l'exécution de ce grand coup. Castaldo l'écoûta, & le renvoya avec des marques de bonté & de bienveillance, lui promettant de la part de Ferdinand le commandement d'une compagnie de deux cens gens d'armes, entretenus par le Roi, s'il exécutoit ses promesses.

Le cavalier Moldave, après avoir essayé plusieurs fois de faire son coup, voyant que l'exécution en étoit difficile, parce que les Gardes du Vaivode l'escortoient continuellement, se retira enfin en Pologne, d'où quelque-tems après il écrivit à Castaldo. Après s'être excusé de son long retardement, il le pria d'écrire aux deux principaux favoris du Vaivode, & de lui adresser les lettres, afin qu'il pût lui-même les leur remettre entre les mains; il le prioit encore de les solliciter par ces lettres à exécuter au plutôt l'entreprise où ils s'étoient engagés, & de s'obliger de son côté à leur donner le double de ce qu'il leur avoit promis. Le dessein de ce Cavalier rusé étoit de faire en sorte que les lettres fussent surprises, afin que par ce moyen ces deux Seigneurs qu'il redoutoit particulièrement, quoique cependant ils ne fussent point encore instruits de la conspiration, devinssent suspects au Vaivode; & que, lorsqu'ils ne seroient plus dans ses bonnes grâces, ils entraissent plus facilement dans son projet. Cet artifice eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre: car les lettres étant tombées entre les mains d'Etienne, il sut de quoi il s'agissoit, & après les avoir tous deux menacés, il les chassa honteusement de sa Cour. Le cavalier Moldave commença aussi-tôt à les solliciter, & leur faisant considérer l'exemple des autres, il les avertit du peril qui les menaçoit; de sorte qu'il les engagea à conjurer la mort de cet ennemi commun. Après avoir intéressé dans leur entreprise les parens & les amis du prince qui avoit été déposé, ils s'assemblerent tous au jour & au lieu marqués, & pendant que le

HENRI II.
1552.

HENRI II.
1552.

Vaivode au milieu de son armée, ne s'attendant à rien moins, reposoit sous sa tente, ils se jetterent sur lui, & le percerent de plusieurs coups de poignard. Après quoi les conjurez, secondez de leurs amis, pour avoir plus de complices, firent main basse sur deux mille hommes, tant Turcs que Tartares, la garde ordinaire. Peu contens de cette cruelle exécution, ils tournerent leur fureur contre la maison d'Etienne, & (ce qui arrive ordinairement dans ce pays, en de telles circonstances) ils massacrèrent sa mere, ses enfans & tous ses parens.

La mort du Vaivode délivra les peuples d'une tyrannie insupportable, & fut cause qu'on lui substitua un successeur plus humain, qui donna lieu d'espérer qu'il seroit lié avec le roi Ferdinand; ce qui ne fut cependant pas. Cet événement néanmoins fit échouer les projets de Petrowitz & de Quendi. Mais comme la haine qu'on portoit aux Allemands & aux Espagnols s'augmentoît de jour en jour, ces deux Seigneurs, après avoir repris courage, tendirent des pièges à Castaldo, & afin de le pouvoir entièrement chasser de la Transylvanie, ils lui conseillèrent de reprendre Lippe, & lui firent voir que son honneur & la tranquillité de la province dépendoient de cette expédition; que la place n'étoit pas encore si-bien réparée & munie, qu'en y menant des troupes on ne pût facilement s'en rendre maître; que ce succès pourroit reparer les pertes qu'on avoit faites cette année, & relever le courage des peuples, que la prise de cette ville avoit abbatu. Quoique Castaldo vit parfaitement où tendoient les avis de Quendi & de Petrowitz, cependant pour ne les pas offenser en faisant paroître quelque soupçon, il dissimula adroitement, & feignant d'approuver leurs conseils, il trompa leurs espérances par ses retardemens.

Cependant la licence des Allemands & des Espagnols, qui n'étoient point payez, s'augmentoît. Ferdinand informé de tout ce qui se passoit, pour se contenter lui-même en quelque manière, & satisfaire aux plaintes des peuples, fit arrêter Aldana, & informer contre lui, pour avoir honteusement abandonné Lippe, & mis le feu au château. Aldana alleguoit pour sa défense, qu'il n'avoit ainsi brûlé Lippe que pour empêcher les Turcs, à qui il étoit incapable de résister, de s'emparer de cette place: que cependant son dessein étoit, qu'aussi-tôt que

les Turcs seroient sortis de la province, d'y retourner, & d'en reparer les fortifications. On entendit contre lui les dépositions des soldats de la garnison, & après avoir été convaincu, il demanda à Ferdinand que sa cause fût renvoyée devant des juges non suspects, pour être examinée de nouveau ; ce qui lui fut accordé. Il fut enfin condamné à mort, & mené à Vienne, où étoit le Roi, pour subir l'exécution de sa sentence. Comme il étoit déjà dans la place sur le point d'être décapité, Marie reine de Bohême obtint de Ferdinand son beau-pere, par l'entremise de Maximilien son mari, en considération de la nation Espagnole, que son supplice seroit changé en une prison perpétuelle. Mais ensuite il en sortit par la même faveur, & fut mis en liberté, malgré les remontrances de Castaldo, qui disoit que, comme il importoit à la République de récompenser le courage & la fidélité, il étoit aussi de l'intérêt du public de punir la lâcheté & la perfidie ; que c'étoit anéantir la discipline militaire, que de faire grace à des sujets coupables & indignes.

HENRI II.
1552.

Aldana est
condamné à
mort.

Dans ce même tems l'Electeur Maurice, qui étoit déjà reconcilié avec l'Empereur, vint après le traité de Passaw, à Ratisbonne, appelé aujourd'hui Javarin, avec dix mille hommes d'infanterie & cinq mille chevaux. Mais avant que de parler de ses succès, il faut raconter tout ce qui se passa en Europe depuis le commencement de cette année. Le bruit de la guerre s'étoit répandu dans l'Allemagne, sur-tout après le siège de Magdebourg, que les troupes ravageoient la Thuringe & tout le pays dalentour. Alors les electeurs de Mayence, de Cologne & de Trèves écrivirent de Trente à l'Empereur le 22 de Decembre, & lui manderent qu'ils avoient résolu de retourner chez eux. L'Empereur leur fit réponse le 3 de Janvier, & les pria de n'ajouter aucune foi à tout ce qu'on disoit des mouvemens nouveaux & cachez de la Hesse. Il leur dit encore que, par les lettres qu'il avoit envoyées aux Princes & aux Etats de l'Empire, il s'étoit informé de leurs intentions ; que tous avoient témoigné beaucoup de zèle & de soumission ; que Maurice même, dont on avoit fait courir tant de bruits différens, lui avoit depuis peu écrit, & que ses lettres effaçoient tous les soupçons ; que ses députés étoient à Inspruck, d'où ils devoient partir le lendemain pour se rendre au Concile de

Affaires
d'Allemagne.

HENRI II.

1552.

Affaires du
Concile de
Trente.

Trente; qu'il sçavoit parfaitement que les troupes, qu'ils avoient raison de craindre, ne s'étoient révoltées que faute de paiement. Qu'ainsi il avoit mandé (sans cependant y être obligé, mais afin de pourvoir à la tranquillité de l'Allemagne) qu'on levât de tous côtez de l'argent pour les payer, & ensuite les licentier; que cependant ils ne devoient pas abandonner le Concile, de peur de donner lieu aux ennemis de la paix, d'inventer de nouvelles calomnies; que pour lui il auroit soin de travailler à leur sûreté & à celle de l'Etat, en pourvoyant à tout ce qui seroit nécessaire en toutes sortes de rencontres.

Le comte de Montfort étoit déjà retourné à Trente. Les envoyez du duc Wirtemberg, après avoir reçu ordre de ce Comte, de traiter pendant son absence avec le cardinal de Trente & François de Toledé, remontrèrent qu'on n'en avoit pu rien obtenir, & demanderent qu'on écoutât les demandes de leur Prince. Jean Sleidan fit de même pour le Senat de Strasbourg, & comme on avoit permis à de Poitiers de montrer ses lettres, il déclara aussi au comte de Montfort le sujet de son Ambassade. Pendant que les Evêques consultoient, & qu'après avoir ouï les Théologiens, ils s'occupoient à discuter les opinions diverses, pour former ensuite les decrets (dont le Concile avoit chargé, pour la nation Allemande, les évêques de Cologne & de Vienne, & Jule Flug évêque de Naumbourg) les Envoyez de Maurice, Volf Coller, & Leonard Badehorn, arrivèrent d'Inspruck, & trois jours après ils exposèrent leurs ordres devant les Ambassadeurs de l'Empereur. Cependant personne n'alloit voir le cardinal Crescentio ni ses collègues, de peur de paroître leur déferer, ou leur devoir quelque chose. Pour satisfaire néanmoins au decret de l'Empire, en vertu duquel ils étoient venus au Concile, ils jugerent à propos de prendre pour arbitres & médiateurs, les Ambassadeurs de l'Empereur, qu'ils regardoient comme le premier & le souverain magistrat de l'Allemagne. Voici ce qu'ils avoient ordre de représenter. Qu'on n'avoit pas assez pourvû à la sûreté des Théologiens qui devoient venir au Concile; ce qui avoit été cause que Maurice n'y en avoit encore envoyé aucun: Que ce Prince avoit d'ailleurs résolu d'y envoyer des gens de probité, zélés surtout pour la paix & pour l'union, & qu'ils étoient déjà en chemin; qu'au reste il demandoit qu'on en agit à l'égard de ceux qui

qui devoient s'y trouver, de la même maniere qu'on en avoit usé autrefois à l'égard de ceux de Bohême ; Qu'on leur donnât les mêmes sûretés que le Concile de Bâle avoit accordées à ceux là, & que tout fût suspendu jusqu'à leur arrivée ; Que lorsqu'ils seroient venus, on examinât de nouveau toutes les questions ; Que tout ce qui avoit été fait jusqu'alors n'auroit point de lieu, & que le jour indiqué pour la tenue du Concile seroit différé ; Que ce Concile seroit tenu de maniere, que toutes les nations pussent s'y rendre, & que le Pape n'y prendroit point la qualité de président, mais qu'il se soumettroit lui-même au Concile, afin que les suffrages y fussent sans contrainte, & les jugemens sans prévention.

Quoique les Ambassadeurs de l'Empereur témoignassent de la joye de leur arrivée, & leur promissent de communiquer leurs propositions aux Peres du Concile ; cependant ils écrivirent à l'Empereur à ce sujet. L'Empereur, pour appaiser & gagner l'électeur Maurice, conseilla aux Prélats de répondre avec douceur à toutes ses demandes. Les députés de Wirtemberg & de Strasbourg s'unirent aux envoyés de Maurice, & après avoir conféré ensemble, ils s'unirent le 23 de Janvier pour faire les mêmes demandes. Cependant les Ambassadeurs de l'Empereur ayant fait venir les députés de l'Electeur, leur firent voir ce qu'ils avoient conclu avec les Peres du Concile. Ils leur dirent qu'ils avoient obtenu le sauf-conduit qu'ils demandoient ; Que tout seroit suspendu jusqu'à l'arrivée des Théologiens, mais qu'il ne dépendoit pas des Peres du Concile que toutes les nations s'y trouvassent ; Que le Concile, qui avoit été indiqué & assemblé légitimement, n'en devoit pas avoir moins de force & d'autorité ; Que comme il étoit de l'honneur d'une si célèbre assemblée, que les décrets, qui avoient été déjà faits, ne fussent pas annulés, il falloit examiner s'il y alloit en cela de l'intérêt commun ; Qu'ils devoient plutôt venir eux-mêmes pour être écoutés ; Que s'il arrivoit (ce qu'il ne croyoit pas) qu'on fit quelque acte, qui leur parût préjudiciable à leur liberté & à leur conscience, ils pourroient se retirer quand ils voudroient ; Qu'il falloit donner quelque chose au tems, & ne pas se flatter qu'on pût tout accorder à la fois ; Que quand on seroit assemblé, on pourroit alors obtenir, à la faveur des circonstances, ce qui paroïssoit pour le

HENRI II.

1552.

présent trop difficile à accorder ; Que les Peres du Concile souhaitoient sincerement la reformation , & que pour eux en particulier , ils scauroient s'acquitter de leur devoir par rapport à cet article ; Qu'ils avoient des choses de très-grande importance à proposer ; mais qu'ils souhaitoient qu'eux , députez , fissent d'abord leurs propositions , afin d'avoir lieu de faire aussi les leurs ; Que cependant on les prioit de ne point exiger que le Pape se soumit au Concile ; Que les Prélats scavoient fort bien , qu'il y avoit quelque chose dans ce haut degré de puissance Papale , qu'il seroit de l'intérêt de l'Eglise même , d'abaissier & de réformer ; mais qu'en cela il falloit se comporter prudemment , & avec une extrême délicatesse ; Qu'ils scavoient eux-mêmes par leur expérience , combien il étoit nécessaire de dissimuler , en traitant avec les partisans du Pape ; Qu'il falloit plutôt tâcher de les gagner par la souplesse , que de vouloir les réduire par la force ; Qu'ils avoient eu beaucoup de peine à tirer d'eux cette réponse pour le présent ; mais qu'ils ne desespéroient pas d'en obtenir davantage dans la suite , pourvu qu'ils se comportassent en cette affaire avec beaucoup de moderation & de patience.

On donna alors aux Envoyés le sauf-conduit pour l'examiner , & le remettre ensuite. Les Envoyés de Maurice & les Députés de Wirtemberg & de Strasbourg , après l'avoir tous ensemble examiné , & confronté avec tous les articles de celui du Concile de Bâle , trouverent qu'on y avoit changé ou ômis plusieurs choses. Car il étoit marqué expressement dans le sauf-conduit accordé aux Bohémiens , qu'ils auroient le pouvoir de décider ; Que l'Ecriture Sainte , & l'usage public & autentique de l'ancienne Eglise , les Conciles & les Peres , d'accord avec l'Ecriture Sainte , tiendroient lieu de Juges , dans les disputes sur la Doctrine ; Qu'ils auroient chez eux , & en particulier , le libre exercice de leur Religion ; & qu'enfin on ne feroit rien qui pût tendre à avilir leur Doctrine , & à la rendre méprisable. On avoit ômis dans le sauf-conduit le premier , le troisième & le dernier article du sauf-conduit accordé aux Bohémiens , & on avoit entierement changé le second , qui étoit le plus essentiel. C'est pourquoi ils dresserent une nouvelle formule de sauf-conduit , conforme à celle du Concile de Bâle. Le C. de Toledé ayant rejeté cette Formule avec

indignation & colere, ils lui répondirent, qu'ils étoient obligés de suivre à la lettre les ordres qu'ils avoient reçus, & qu'il leur étoit prescrit de ne recevoir aucun sauf-conduit, qui ne fût conforme à celui de Bâle : cela fit qu'on ne put rien conclure.

HENRI II.

1552.

Deux jours après, les Peres du Concile s'étant assemblés le matin, on fit venir devant les Ambassadeurs de l'Empereur les Envoyez de Wirtemberg, qui, après avoir présenté leurs lettres de créance, & présenté une confession de foi, au nom de leur Prince, demanderent que du consentement des deux partis, on choisît des Juges, qui décidassent canoniquement de tout ce qui seroit mis en dispute ; Que ce qui avoit été décidé dans le Concile les années précédentes, pendant leur absence, ne fût point loi, mais que tout fut remis en délibération. Ils ajoutèrent, qu'à ces conditions il viendrait des Théologiens, qui expliqueroient plus amplement ce qui étoit contenu dans leur confession de foi. On fit venir le soir les Envoyez de Maurice, qui repeterent ce qu'ils avoient dit devant les Ambassadeurs de l'Empereur ; mais ils ne présentèrent point la confession de foi dressée par Melancton. On leur donna audience en particulier, quoiqu'ils eussent résolu de n'exposer leurs ordres qu'en public, & devant tout le Concile assemblé. Le lendemain après la Messe, qui fut célébrée publiquement, on déclara solennellement, que tout étoit différé jusqu'au vingtième de Mars, en faveur des Protestans, à qui on vouloit donner un plus ample sauf-conduit, afin qu'ils n'eussent aucun lieu de se plaindre.

Les Envoyez demanderent une copie de ce sauf-conduit, tel qu'on le leur promettoit, & se plaignirent de ce qu'on usoit exprès de tous ces délais, afin de les faire regarder comme les auteurs de la discontinuation du Concile. De Poitiers, à qui ils firent leurs plaintes, les renvoya à Toledé. Dès qu'ils furent arrivez chez ce Cardinal, on leur donna à chacun une copie de la formule du sauf-conduit, que les Secrétares du Concile avoient accompagnée de quelques notes. Ils furent bien surpris de voir, qu'on n'avoit rien changé dans tout ce qu'ils avoient demandé qu'on corrigeât : ils dirent qu'on ne les avoit pas satisfaits. Alors de Poitiers leur parla ainsi : « Pour ce

Cc ij

HENRI II.

1552.

« accorde à vos Théologiens le pouvoir de décider ; votre
 « demande est à contre-tems : vous sçavez qu'il arrive quelque-
 « fois qu'on refuse d'abord bien des choses , qu'on accorde
 « ensuite, lorsque l'occasion est plus favorable. Pour ce qui re-
 « garde la Sainte Ecriture , que vous prétendez devoir être
 « le seul Juge dans toutes les disputes en matiere de religion ,
 « tout le monde en convient ; mais quand on dispute sur le
 « sens de l'Ecriture , & que les différens partis ne s'accordent
 « pas , il n'y a personne aussi qui doute , que le jugement
 « n'en doive être déféré au Concile. A l'égard du libre exer-
 « cice de votre religion , dans l'interieur de vos maisons , quoi-
 « qu'on ne vous l'accorde pas ouvertement , on ne vous le
 « défend cependant pas. Pour ce qui est du reste , vous n'a-
 « vez aucun sujet de craindre , qu'on fasse rien qui vous puisse
 « rendre méprisables ; cela sera très-sévérement défendu , &
 « vous devez être persuadé que ceux qui oseront contrevenir
 « à cette défense , seront sévérement punis ». De Poitiers ayant
 ajouté à cela les mêmes raisons qu'il avoit déjà apportées ,
 touchant la nullité de ce qui avoit été fait jusqu'alors , & la su-
 bordination du Pape au Concile ; les Députés prirent les co-
 pies du sauf-conduit , à condition que chacun l'envoyeroit à
 son Prince , ou aux Magistrats de sa ville. Ceux de Wirtem-
 berg s'en étant retournés dans leur pays le premier de Février ,
 avec la permission de l'Empereur , l'y portèrent eux-mêmes.

Melancton étant arrivé à Nuremberg , accompagné des
 autres Théologiens , reçut ordre de Maurice de s'y arrêter
 quelque tems , jusqu'à ce qu'il eût reçu le sauf-conduit , qu'on
 envoyoit de Trente. Peu de jours après , on fut assuré que les
 Députés l'avoient envoyé : mais on reçut en même tems de
 nouveaux ordres de Maurice , qui enjoignoient aux Théolo-
 giens , que quand même on le leur auroit apporté , ils s'arrê-
 tassent encore à Nuremberg , jusqu'à ce qu'il eût vû l'Em-
 pereur , qu'il devoit bien tôt aller trouver. Les Princes d'Al-
 lemagne cachoient ainsi leurs vûes secretes sous ces marques
 de défiance : l'emportement d'un Prédicateur Catholique y
 donna lieu , ou l'augmenta. Un certain Dominicain , nommé
 Ambroïse Pelarg , qui étoit à la suite de l'archevêque de Tre-
 ves , prêchant le sept de Février , avec un zèle imprudent , con-
 tre les hérétiques , s'avisa de dire , qu'on ne devoit pas tenir

la parole qu'on leur avoit donnée. Les Députez Protestans s'en plaignirent aux Ambassadeurs de l'Empereur : on ne satisfit à leurs plaintes, qu'en niant le fait.

HENRI II.

1552.

Pendant ce tems-là, Maurice écrivit de sa propre main aux Députez, & leur manda de presser les Peres du Concile de leur accorder ce qu'il n'avoient point encore obtenu; que pour lui il avoit résolu d'aller dans peu trouver l'Empereur. Il faisoit entendre, que pourvû qu'on accordât des sûretés suffisantes, la plupart des autres Princes, & en particulier les ducs de Pomeranie ses cousins, & toutes les villes, enverroient des Députez & des Théologiens au Concile. Ces Lettres ayant été remises entre les mains du cardinal de Trente, avec qui Maurice étoit très-étroitement lié, & bien-tôt après rendues publiques, donnerent de grandes espérances, premierement au Cardinal, & ensuite à tous les autres Prelats, qui se flatterent qu'à la fin on se réuniroit. Cependant un bruit sourd s'étoit répandu, & bien des gens croyoient, que le Concile seroit prorogé : on sçavoit que les Princes Protestans avoient fait un traité avec le Roi de France, & on jugeoit qu'ils se préparoient à faire la guerre à l'Empereur. L'Empereur néanmoins & ses Ministres tenoient la chose fort secrette. De Poitiers disoit souvent aux Députez, que le bruit qu'on faisoit courir de la prorogation du Concile, étoit sans fondement, & que l'Empereur avoit un grand désir, qu'il fut continué. Mais lorsque Maurice eût rappelé les Théologiens, qui s'étoient arrêtés par son ordre à Nuremberg, & qu'après s'être mis en chemin, comme pour se rendre auprès de l'Empereur, ce Prince, au lieu de l'aller trouver, comme le bruit s'en étoit répandu, s'en fut tout d'un coup retourné dans ses Etats, alors tous les desseins, cachez jusq' alors, furent manifestez. Maurice ne se déguisa plus, & commença à faire publiquement des levées. Ses Envoyez, qui ignoroient ses résolutions, furent quelque tems fort embarrasés sur ce qu'ils devoient faire : jugeant néanmoins qu'il n'y avoit point pour eux de tems à perdre, ils sortirent fort secretement de Trente le 15 de Mars, & suivant le conseil du cardinal de Trente, s'étant rendus à Brixen, ils s'en retournerent dans leur pays par différentes routes. L'électeur de Treves s'en étoit déjà retourné dans ses Etats, pour rétablir sa santé. Les électeurs de Mayence

HENRI II.

1552.

& de Cologne , sur le bruit de guerre qui couroit , partirent aussi de Trente , pour aller trouver l'Empereur à Inspruk. Ils en furent bien reçus , & eurent avec ce Monarque de longs entretiens ; après quoi , ils poursuivirent leur route. Les Jurisconsultes , Werner , Meunchingen , & Jérôme Gerhard , envoyez par le duc de Wirtemberg , arriverent à Trente. Le lendemain ils se rendirent chez les Ambassadeurs de l'Empereur , & demanderent qu'on fit réponse aux demandes qui avoient été faites le 25 de Janvier. Quelque tems après il arriva quatre Théologiens de Wirtemberg , entre lesquels étoient Jean Brentius , & Jean Marbarch ; il en arriva aussi deux de Strasbourg. Ils se rendirent chez le comte de Montfort , & le prierent de s'employer avec ses collegues , pour faire ensorte qu'on répondit à leurs demandes , & qu'on commençât à discuter les principaux articles , qui partageoient les esprits au sujet de la Religion.

Le lendemain , qui étoit le 20 de Mars , terme de la suspension du Concile en faveur des Protestans , les Prélats se rendirent chez les Legats du Pape , où après avoir donné publiquement audience aux Ambassadeurs du roi de Portugal , on remit l'assemblée du Concile au premier jour de Mai.

Les Prelats apprirent alors avec chagrin que le duc de Wirtemberg venoit de publier la Confession de foi , qu'il avoit présentée au Concile. Comme il s'agissoit entre eux de sçavoir de quelle maniere ils traiteroient les matieres , ils dirent qu'il n'y avoit que deux manieres de le faire , pour contenter les desirs de toutes les personnes pieuses ; qui étoient , ou que l'on écouterait les Théologiens sur tous les decrets qui avoient été déjà faits dans le Concile , au sujet de la doctrine , ou qu'on y exposeroit la Confession de foi déjà communiquée aux Prelats , & qui étoit alors imprimée , afin d'en expliquer par ordre chaque article ; Qu'en effet leurs Théologiens n'étoient venus au Concile , que dans l'intention de soutenir la doctrine qui étoit contenuë dans cet imprimé. Comme on ne répondoit rien à ces raisons , Jean Sleidan allegua qu'il falloit qu'il s'en retournât. On disputa long-tems au sujet de ce départ des envoyez. Enfin Toledé déclara qu'il ne s'y opposoit point , & qu'ils pouvoient s'en retourner ; que pour lui il n'avoit pu s'empêcher d'expliquer les ordres de l'Empereur , aussi-bien que les

intentions des Protestans. Ceux-ci publioient qu'il avoit parlé ainsi, afin qu'on leur imputât la rupture du Concile, qui, comme les Ministres de l'Empereur le voyoient eux-mêmes, ne pouvoit être continué. Il y eut en même-tems une grande contestation entre les Prelats : les Espagnols, les Napolitains, & les Siciliens vouloient que le Concile continuât ; mais les Evêques attachez au Pape, se persuadant que les Espagnols avoient dessein de réformer la Cour de Rome, tâchoient de faire naître des obstacles : ils cherchoient des moyens, pour faire entendre que le Pape s'accommodât avec le Roi de France, afin que pendant que d'un côté les François, & de l'autre l'Electeur Maurice, feroient la guerre à l'Empereur, l'assemblée du Concile, que ce Prince avoit si fort à cœur, fut rompuë, pour faire plaisir au Roi.

Les autres Théologiens qui étoient restez à Trente, après avoir exposé leurs raisons aux Ambassadeurs de l'Empereur, en partirent le 8 d'Avril ; & comme l'on apprit alors la nouvelle de la prise d'Ausbourg par les Confederez, les Evêques Italiens s'enfuirent de Trente, & firent transporter leurs équipages sur la riviere d'Adice. Quelque tems après, environ sur la fin du mois, les Ambassadeurs de l'Empereur se retirerent aussi, & il ne resta à Trente que le cardinal Crescentio, qui étoit malade. Le bruit courut que la cause de sa maladie étoit, qu'après avoir passé presque toute la nuit du 26 d'Avril à écrire des lettres au Pape, lorsqu'il se fut couché, son imagination échauffée lui fit voir un chien, qui, les yeux étincelans, & les oreilles baissées, comme s'il eut été enragé, venoit se jeter sur lui ; le Cardinal se figura que ce chien s'étoit glissé sous son bureau : il appelle ses domestiques, il fait apporter de la lumière : le chien ne se trouva plus. Effrayé de la vûe de ce chien imaginaire, son cerveau demeura si troublé, qu'il tomba dans une grande maladie, qui fit désespérer de sa vie. Ce fut en vain que ses amis, & les Medecins tâcherent de le rassurer. Il se fit enfin porter à Verone, où étant prêt d'expirer, on l'entendoit crier de toute sa force, en faisant signe à ceux qui étoient auprès de lui : Prenez garde à ce chien, empêchez-le de sauter sur mon lit.

Ainsi fut dissous le fameux Concile de Trente, où l'on comptait, outre les Legats du Pape, & le cardinal de Trente,

HENRI II.

1552.

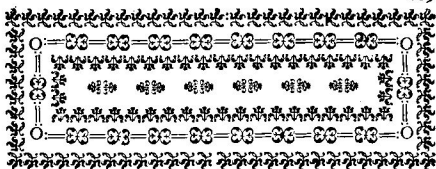
HENRI II.

1552.

& douze Evêques , dont il y en avoit huit d'Allemagne , vingt-cinq d'Efpagne , deux de Sardaigne , quatre de Sicile , & un de Hongrie , qui étoit celui d'Agria ; tous les autres étoient Italiens. Il y avoit auffi quarante-deux Théologiens , dont treize étoient Allemands & Flamans , & dix-neuf Efpagnols.

Fin du neuvième Livre.

HISTOIRE

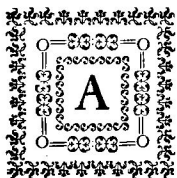


HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE DIXIEME.



Près qu'on eut fait la paix avec ceux de Magdebourg, l'électeur Maurice voyant qu'on ne mettoit pas en liberté le Landgrave son beau-pere, malgré la promesse qu'on lui avoit faite, regarda ce manque de parole comme un juste motif de tourner contre l'Empereur, & en faveur de la liberté de l'Allemagne, les troupes mêmes, dont ce Monarque & tous les Etats de l'Empire lui avoient donné le commandement général. Il prit d'abord le serment de fidélité des peuples de la Hesse, & après avoir fait avec le roi Henri II. une secrète alliance, il distribua toutes ses troupes, tant celles qui avoient assiégé Magdebourg, que celles qui l'avoient défendu, à Meulnhausen; & dans les lieux d'alentour, sous prétexte de

HENRI II.
1552.
Affaires
d'Allemagne.

Tom. II.

D d

HENRI II.

1552.

les mettre en quartier d'hiver. Il sçavoit que son dessein avoit besoin d'être conduit avec une grande dissimulation. Comme les peuples de Northausen & d'Erfurt étoient beaucoup incommodez, par les troupes qui étoient en quartier dans leur pays, & qui y commettoient de grands desordres, l'Empereur en fit des plaintes à Maurice, qui lui répondit, que les soldats mal payez s'abandonnoient au brigandage. En même-tems, afin de ne donner aucun lieu aux soupçons, il envoya par Inspruch des députez à Trente, chargez de demander un sauf-conduit pour les Théologiens Protestans, & de faire encore quelques autres demandes. Il donna ordre aussi-tôt que les Théologiens suivissent les députez, & qu'ils attendissent à Nuremberg, que le sauf-conduit fût venu. Peu après il envoya encore à l'Empereur Christophle Carlewiz & Volric Mordeysen, avec ordre de l'attendre sur les frontières de la Baviere, les assurant qu'il s'y rendroit bien-tôt; & ayant fait marquer à Inspruch les logemens pour lui & pour sa suite, il se mit en marche. Après quelques journées de chemin, il feignit d'être contraint de s'en retourner dans son pays: il eut soin néanmoins d'écrire auparavant à l'Empereur, en termes qui marquoient un parfait dévotement, & qui parurent si naturels à ce Prince, que malgré sa défiance, il ne put prendre aucun ombrage. Maurice ayant donc gagné par ses feintes le tems dont il avoit besoin, assembla aussi-tôt ses troupes, fit de nouvelles levées, & publia un Manifeste, dans lequel il déclara: Qu'il avoit pris les armes pour conserver sa religion, que l'on persécutoit en Allemagne contre la foi donnée, & qu'il voyoit sur le point de périr par les artifices des ennemis de la vérité, qui profitant de la diversité des opinions & des troubles qu'elles excitoient, tendoient à un despotisme inouï; qu'on avoit déjà chassé les Prédicans des villes libres; que sans attendre la décision du Concile, on abolissoit par-tout la Confession d'Ausbourg, & que sous le spécieux prétexte de réprimer les rebellions, on asservissoit les consciences. Sur-tout il demandoit vivement la délivrance du Landgrave de Hesse, qui étoit retenu prisonnier depuis cinq ans, par une indigne supercherie, & que les enfans de ce Prince sommoient avec justice, lui, l'Électeur Palatin, & l'Électeur de Brandebourg, de faire mettre en liberté. Il se plaignoit hautement, que cette liberté si souvent

promise, & toujours reculée sous des prétextes frivoles, ne lui eût pas encore été accordée. Un tel procédé, disoit-il, commet depuis trop long-tems mon honneur. Il ajoûtoit enfin, qu'il s'agissoit de la liberté de sa patrie, que des troupes étrangères introduites en Allemagne, contre les loix de l'Empire, opprimoient, & qu'on ne cessoit de fouler par de nouvelles impositions; qu'on n'avoit plus d'égards pour personne, non pas même pour les Electeurs; que les Princes étrangers alliez de l'Empire, & attachez aux intérêts du corps Germanique étoient exclus des Dietes, contre la coutume observée de tout tems; que toute cette conduite annonçoit clairement, qu'après que l'Allemagne auroit été entièrement soumise, ces puissans oppresseurs envahiroient aisément toute l'Europe, & établiroient enfin cette Monarchie universelle, qui étoit depuis si long-tems l'objet de leur ambition demesurée; qu'il craignoit avec raison qu'une si longue patience ne passât dans la posterité pour une lâcheté condamnable; qu'enfin toutes ces raisons, & plusieurs autres encore l'avoient obligé, lui, le prince Guillaume fils du Landgrave, & le duc de Mekelbourg, de s'allier avec le Roi de France, premierement pour le soutien de la religion, ensuite pour la liberté du Landgrave de Hesse, & de Jean Frédéric de Saxe, enfin pour l'intérêt de toute la Nation; qu'il prioit donc tous les Princes & tous les peuples, de favoriser une si louable entreprise: qu'au reste il tiendrait pour ennemis tous ceux qui refuseroient de le seconder.

Le marquis Albert de Brandebourg publia en même-tems un Manifeste beaucoup plus hardi, dans lequel se plaignant de l'Empereur & de ses Ministres, il mettoit au jour les abus du gouvernement, & faisoit voir que la liberté publique étoit opprimée par ceux-là même qui étoient plus obligés de la défendre; que la vérité étoit en proie à un Conseil composé d'un petit nombre d'hommes, qui en étoient les ennemis déclarez; qu'il y avoit dans les Dietes des personnes subornées par des promesses, & gagnées par toute sorte d'artifices, qui ne travailloient qu'à tirer de l'argent de toutes parts, afin d'épuiser les peuples & d'affoiblir par ce moyen les forces de l'Allemagne; qu'il falloit imputer toutes ces iniquitez à la cabale des Ecclésiastiques, qui l'emportoient toujours par le nombre des

1 Les Espagnols & les Italiens.

HENRI II.
1552.

HENRI II.
1552.

ſuffrages, & dont il étoit de l'intérêt public de diminuer l'énorme puiffance ; que tout dépendoit généralement d'un ſeul homme de baſſe naiſſance, (il entendoit parler de Perrenot de Granvelle évêque d'Arras) qui n'étoit ni Allemand, ni même d'une nation alliée de l'Empire¹ ; que le ſceau de l'Empire avoit paſſé en des mains étrangères ; & que les Allemands, qui vouloient faire quelque fortune à la Cour, étoient obligez d'apprendre les langues des autres nations² ; que les juges de la Chambre Imperiale leur étoient ſuſpects, & qu'on chafſoit des villes les anciens magiſtrats, auxquels on en ſubſtituoit de nouveaux ; qu'on réduiſoit enfin les Allemands à ſouffrir dans leur pays des ſoldats étrangers, qui ſe portoit à toute ſorte d'excès, & qui y commettoient les plus grands déſordres. Il ajoûtoit dans ce même écrit, que tout le monde ſçavoit combien il avoit rendu de ſervices à l'Empereur, & qu'il avoit toujours été prêt de combattre pour la gloire de ce Prince, au péril de ſes biens & de ſa vie : que pour récompense de tant de ſervices, l'Empereur avoit permis à un insolent avanturier, nommé Louis d'Avila³, de publier un Livre ſur la guerre d'Allemagne, muni d'un privilege Imperial, dans lequel il parloit de cette nation ſi ſéchement & ſi froidement, qu'on diroit qu'il ſ'agit d'une nation obſcure & barbare ; enſorte qu'il étoit évident que cet auteur étoit propoſé de l'avilir par ſon hiſtoire, que tant d'indignitez inſupportables à un homme d'honneur, & ſur-tout à un Prince tel que lui, l'avoient enfin obligé de ſe liguier avec d'autres Puiffances, & de joindre enſemble toutes leurs forces, pour le ſalut public, & pour la liberté commune. On croit qu'Albert ſ'emporta de cette maniere dans ſon Maniſeſte contre d'Avila, parce que cet auteur, en parlant de la priſon du marquis Albert de Brandebourg, attribuoit dans ſon Livre le malheureux ſuccès de la journée de Rochliz à des intrigues amoureuses, qui occupoient alors ſon eſprit ; ce qui avoit extrêmement irrité ce Prince, qui aimoit paſſionnement

¹ Il étoit de Beſançon & d'une baſſe naiſſance. Son pere qui ſ'éleva par ſon eſprit, & qui devint Chancelier de l'Empereur Charles V. étoit fils d'un Serrurier. Perrenot de Granvelle ſon fils, évêque d'Arras & enſuite Cardinal, lui ſuccéda, & fut premier miniſtre du même Empereur.

² Les langues Italienne & Eſpagnoles.

³ Ce Louis d'Avila, ſelon quelques-uns, étoit frere de Henrico, qui a écrit l'hiſtoire des guerres civiles de France, en Italien ; l'un & l'autre étoient de l'île de Chypre.

la gloire, & avoit beaucoup de vanité. Il reprochoit encore à l'Empereur dans ce Manifeste, que, suivant une maxime de Granvelle, il avoit dit, que les volontez des Princes changeoient selon les tems; mais qu'il falloit toujours obéir aux dernieres, à peine de la vie.

HENRI II.
1552.

Manifeste
du roi contre
l'Empereur.

Le Roi Henri publia aussi en même-tems un Manifeste, qui contenoit ce qui suit. « Depuis la mort du Roi mon pere, & le commencement de mon regne, je n'ai rien eu plus à cœur » (disoit ce Prince) que d'assurer la tranquillité publique, » après avoir affermi la religion, & que de donner à mes alliez tous les secours qui m'étoient possibles. J'ai arrêté le cours des désordres d'Ecosse, où les peuples devenus audacieux, sous la minorité de leur Reine, ne respiroient que la révolte; ce royaume doit à mes soins son ancienne splendeur. J'ai renouvelé les traités faits avec les Suisses, les fideles alliez de la France; j'ai recouvré ce qu'elle avoit perdu dans les guerres précédentes, & ayant repris Boulogne sur les Anglois, j'ai rappelé les habitans dans leurs maisons, & rétabli les gens de la campagne dans la possession & la jouissance de leurs biens. J'ai affermi toutes mes conquêtes par une étroite alliance avec le roi d'Angleterre; j'ai fait enfin une paix solide, & j'ai rendu à chacun ce qui lui appartenoit. Mais tandis que je suis occupé du gouvernement de mon Royaume, & que je ne songe qu'à affermir la paix, on me trahit & on me dresse des embûches de toutes parts. Qui ne sçait tout ce que l'Empereur a tenté contre moi à la faveur des troubles de la Guienne? Pour venir à bout de ses desseins, il a envoyé en Angleterre le comte de Buren, dans la vûe de persuader à la Regence, de prendre les armes contre moi; & il a mis tout en usage pour faire réussir un dessein si condamnable. Il ne s'est pas borné à cette démarche; il a fait éclater sa mauvaise volonté, en suggerant à sa nièce, la veuve du duc de Lorraine, de me refuser l'hommage, que les ducs de Lorraine ont de tout tems rendu à mes prédécesseurs pour le duché de Bar, qui est sans contredit un fief de ma Couronne. Jusqu'ici mes ennemis n'avoient employé contre moi que la ruse & la fraude; mais ils ont depuis peu levé le masque, en declarant la guerre aux Farneses mes alliez, & en assiégeant la Mirandole. Ils sçavoient

HENRI II.

1552.

Charles
Quint }

» que cette place étant depuis long-tems sous ma protection ,
 » ils ne pouvoient l'attaquer , sans me faire injure. De plus ,
 » les princes d'Allemagne m'ont fait des plaintes bien fon-
 » dées , & m'ont conjuré , par l'ancienne amitié qui regne en-
 » tre nous , de ne pas leur manquer dans une occasion , où il
 » s'agit de la cause commune , & de s'opposer avec eux à l'op-
 » pression de la liberté publique. Car il n'est que trop vrai qu'
 » l'Empereur , sous prétexte de terminer les affaires de la reli-
 » gion , de faire la guerre au Turc , & de reprimer les révol-
 » tés , ne tend qu'à la ruine de la liberté du corps Germa-
 » nique , qu'à fomenter la discorde & les factions , qu'à
 » épuiser peu à peu l'Allemagne d'hommes & d'argent ; afin
 » que le rempart de la Chrétienté étant une fois abattu , il puisse
 » fondre ensuite sur la France , & qu'il parvienne enfin à cette
 » Monarchie universelle de l'Europe , depuis long-tems l'objet
 » de ses desirs & de ses projets. Mais rien ne manifeste mieux
 » l'insatiable avidité de la Maison d'Autriche , que les artifi-
 » ces dont elle se sert , pour sacrifier l'Allemagne à ses in-
 » terêts particuliers. Que l'on jette les yeux sur Utrecht , Liege
 » & Cambrai , qui dépendoient autrefois de l'Empire , & qui
 » sont devenus tributaires de cette Maison. Avec quelle ar-
 » deur les Représentans de la Maison de Bourgogne descen-
 » duë de mes Ancêtres , & qui a donné à celle d'Autriche
 » ses plus grands biens , & tout son lustre , veulent-ils s'empa-
 » rer de Treves , de Cleves , de Juliers , de Gueldres , & de
 » cette partie du duché de Wirtemberg , qui est en deçà du
 » Rhin ? Qui ne seroit touché de voir le pays de Hesse in-
 » dignement ravagé par les Espagnols , & devenu pour les
 » Princes voisins un spectacle de compassion & d'horreur ?
 » Ceux qui voyent tant d'excès , peuvent-ils attendre un meil-
 » leur sort , & échapper à l'ambition de cette Maison insatia-
 » ble , s'ils ne s'arment de bonne heure , & tous ensemble ,
 » contre cet ennemi commun ? Peut-on se souvenir , sans in-
 » dignation , de ce Tribunal érigé à Spire , (après la défaite
 » de l'Electeur de Saxe , & l'emprisonnement du Landgrave
 » de Hesse , arrêté lâchement) où les Princes & les Députés
 » des villes étoient traînez durement , & où des Juges subor-
 » nez faisoient massacrer les Allemands , comme des bêtes dans
 » une boucherie ?

» Or de peur que la posterité n'accuse les Princes, d'avoir
 » lâchement souffert qu'on opprimât l'ancienne liberté de leur
 » pays, ils se sont liguez avec moi, & renouvelant l'ancienne
 » alliance des deux nations, ils ont résolu de s'armer coura-
 » geusement pour le salut de leur Patrie. Indépendemment de
 » l'amour tendre que nous avons pour la nation Allemande,
 » des circonstances particulieres, injurieuses à notre Couron-
 » ne & à notre réputation, auroient suffi pour nous faire pren-
 » dre les armes. Je n'ai pas oublié l'action injuste & indigne,
 » commise à l'égard de Vogelsperger, homme recomman-
 » dable par sa naissance, & encore plus par son rare mérite:
 » lâchement trahi par son ami, & mis à la question, sans
 » qu'on ait pû lui faire avouer rien, qui pût charger la France,
 » il a été condamné à mort par des Juges militaires; & son
 » service dans mes troupes, a été le seul crime qui lui a fait
 » perdre honteusement la vie. Je laisse à penser à tout le mon-
 » de, si ce jugement prononcé dans un tems, que la paix
 » subsistoit entre l'Empereur & moi, est conforme à l'équité,
 » & si le procédé de ce Prince est excusable. Parlerai-je du
 » Rhingrave, & des colonels Reckrod, Reiffenberg, &
 » Schertel, que l'Empereur a pros crits, parce qu'ils étoient à
 » mon service? Peu satisfait de les avoir indignement flétris,
 » il a mis leur tête à prix, & a autorisé, par cet exemple per-
 » nicieux, l'assassinat, & la maniere de tuer lâchement ses
 » ennemis.

» Frappé de tant de traits également injustes & cruels, je
 » me suis joint aux Princes d'Allemagne, pour entreprendre
 » une guerre, non seulement juste, mais nécessaire. Je prends
 » Dieu à témoin, que tout le fruit que j'en attends, c'est de
 » remettre l'Allemagne dans son ancienne dignité, de garan-
 » tir sa liberté, de délivrer Jean Frederic de Saxe, & le Land-
 » grave de Hesse, de leur longue & injuste captivité, & de
 » donner par là un illustre témoignage des égards que j'ai
 » pour l'ancienne union, qui est entre les Rois de France &
 » les Princes d'Allemagne. Au reste, la violence n'est point
 » à appréhender dans cette guerre, & puisque la liberté pu-
 » blique en est le motif & l'objet, j'engage ma parole royale,
 » que je ferai tous mes efforts, pour empêcher que l'inno-
 » cent ne soit opprimé. Je prie aussi tout le monde de fermer

HENRI II.

1552.

» les oreilles aux calomnies de mes ennemis , qui se déchaî-
 » nent contre moi ; comme si mes intentions n'étoient pas
 » conformes à mes discours , & que j'eusse dessein de persé-
 » cuter les Ecclesiastiques , dont les intérêts m'ont toujours
 » été très-chers , & dont je proteste au contraire , que je pren-
 » drai volontiers la défense , pourvu qu'ils n'entreprennent
 » rien contre moi , ni contre mes alliez ; puisque je n'ai d'au-
 » tre but , que de procurer , par les voyes les plus légitimes ,
 » la sûreté des peuples , & la paix de l'Eglise. Je ne dé-
 » fespere pas qu'on ne la puisse obtenir du Ciel , si rapportant
 » tout à sa gloire , qu'elle interesse , nous le sollicitons avec des
 » vœux ardens , & avec une conscience pure & dégagée de
 » tout desir ambitieux. Cependant nous demandons , que
 » l'on ne s'oppose ni à nous , ni à nos alliez , dans une
 » guerre si juste , & qu'aucontraire chacun y contribuë de
 » ses propres forces. Que si quelqu'un est assez téméraire pour
 » oser résister , ou à nous ou à nos alliez , qu'il sçache qu'il éprou-
 » vera les effets de nôtre colere , & que nous le poursuivrons
 » à feu & à sang. Pour arrêter le progrez de ce mal , nous
 » couperons sans pitié tout ce que nous trouverons de corrom-
 » pu , de peur que le reste ne se corrompe. Au reste s'il y a
 » quelque chose que l'on puisse justement exiger de moi , j'ai
 » donné ordre à Jean de Fresse évêque de Bayonne mon Am-
 » bassieur , de répondre aux demandes qu'on lui fera , avec un
 » entier pouvoir d'y satisfaire , & je vous prie , vous Princes ,
 » & vous Villes d'Allemagne , d'ajouter foi à ce qu'il vous
 » dira. » Ce Manifeste , répandu dans l'Allemagne , fut différem-
 » ment reçu , selon les différens intérêts qui y partageoient alors
 » tous les esprits.

Guerre des
 Conféderez
 contre l'Em-
 pereur,

Quoique l'électeur Maurice fût le principal auteur de la Li-
 gue , il se comportoit néanmoins avec beaucoup d'art & de
 dissimulation ; il s'efforçoit de persuader à tout le monde , qu'il
 n'agissoit que par les pressantes sollicitations de ses beaux-fre-
 res , les fils du Landgrave ; & il disoit même qu'un accom-
 modement n'étoit pas impossible. Le premier jour de Mars
 il fit une assemblée générale de ses Etats ; il y exposa le sujet
 de son différend avec les enfans du Landgrave , qui le som-
 moient , disoit-il , de tenir la parole qu'il leur avoit donnée ;
 il ajouta qu'il ne pouvoit plus trouver de subterfuges , ni éluder
 leurs

leurs justes demandes ; qu'il avoit donc résolu de les aller trouver, suivant la parole qu'il leur avoit donnée ; qu'il ordonnoit à ses sujets d'obéir pendant son absence à Auguste, son frere, & qu'il vouloit qu'on levât incessamment des troupes, pour garder les frontieres du pays. Il alla trouver en effet les fils du Landgrave, & étant aussi-tôt, de leur consentement, retourné dans ses États, il y mit ordre à ses affaires. Il laissa auprès de son frere quelques personnes de bon conseil, & puis alla joindre ses troupes qui étoient, comme en quartier d'hiver, répandues dans la Thuringe, où, comme on en étoit convenu, le prince Guillaume son beau-frere devoit bien-tôt se rendre. Il arriva à Erlebach le 19 de Mars, d'où il écrivit, conjointement avec l'évêque de Bayonne ambassadeur du Roi, à la ville de Francfort, pour l'exhorter à ne point recevoir de garnison Impériale.

Cette ville, à qui le passé étoit encore présent, ayant fait une réponse équivoque, on ne jugea pas à propos de la solliciter davantage. Six jours après, l'électeur Maurice & le Prince Guillaume ayant joint leurs troupes, se rendirent ensemble à Schweinfurt. Maurice dit au prince Guillaume, qu'Henri Burgrave de Misne * son parent, de l'illustre maison de Plawitschen¹, & chancelier de Bohême, l'étoit venu trouver, en partant de Misne, pour parler d'accommodement au nom du roi Ferdinand, & qu'il croyoit même que l'Empereur avoit donné pouvoir à son frere de traiter de la liberté du Landgrave. Le prince Guillaume consentit à traiter, & dit en présence de l'Ambassadeur de France, qu'il ne rejetteroit pas les propositions du Roi Ferdinand. De là ils passerent par Rotenbourg (où le marquis de Brandebourg se joignit à eux) par Duenckespiel, & par Nordlingue ; & trois jours après ils arriverent tous ensemble à Donawerd. Ils se rendoient maîtres de toutes les villes par où ils passaient, y changeoient les Conseils que l'Empereur avoit depuis peu établis dans ces villes, & ils en tiroient de grandes sommes d'argent, & du canon.

Donawerd n'est éloigné que de neuf milles d'Aufbourg ; où l'Empereur avoit mis en garnison quatre compagnies d'infanterie. Les Conféderez ayant eu avis quelque tems auparavant, qu'une partie de la muraille étoit tombée, & avoit

1. Ce Prince lui succéda dans la suite, comme on verra au Livre XII.

HENRI II.

1. 5 5 2.

* c'étoit le
mois d'Avril.

rempli le fossé, ils partirent la nuit du vingt-neuf de Mars, marcherent sans s'arrêter, & arriverent le premier jour d'Avril sur le midi devant Aufbourg. Leur arrivée inattendue répandit l'alarme dans la ville, qui se disposa néanmoins à se défendre; mais la garnison peu nombreuse, à qui la fidelité des habitants étoit suspecte, voyant l'ennemi dehors & dedans, se retira, bagues sauvées, quatre jours après. Les Conféderez, maîtres de la ville, rétablirent l'ancien Conseil, que l'Empereur avoit aboli, & rendirent aux quartiers le droit de suffrage qu'il leur avoit ôté. Ensuite ils écrivirent aux villes de la haute Allemagne, & particulièrement à ceux de Nuremberg, pour les exhorter à se trouver à Aufbourg sur la fin du mois*; ils écrivirent aussi à ceux d'Ulme, qui est à deux journées d'Aufbourg, pour les inviter à entrer dans la Ligue, & à contribuer aux frais de la guerre. Mais cette ville se défiant du succès d'une telle entreprise, ne se montra pas disposée à les satisfaire. Les Conféderez arriverent devant la ville le 12 d'Avril: ayant d'abord été saluez de quelques volées de coups de canon, ils demanderent en réparation de cette injure, trois cens mille écus d'or, avec menace de les traiter en ennemis, s'ils ne leur payoient cette somme. Cependant, après les avoir assiégés inutilement pendant six jours, ils se retirerent, sans avoir reçu d'argent, à Stockach dans le pays d'Hegaw, où on leur paya un quartier des sommes que le Roi leur avoit promises; & en même tems pour sûreté on leur donna en ôtage Jean de la Marck seigneur de Jamets: Henri de Lenoncourt comte de Nanteuil, qui étoit destiné aussi pour en servir, mourut en chemin. Les Conféderez donnerent réciproquement au Roi le duc de Mekelbourg, & le prince Philippe de Hesse. Le dernier jour d'Avril, les Conféderez camperent encore sur le Danube un peu au dessous d'Ulme, après avoir laissé le marquis de Brandebourg dans le territoire de cette ville pour y faire le dégât, & pour l'obliger à contribuer. Ce Prince fit capituler le château d'Heilfenstein situé sur une éminence, & tira de Geizlingen à trois milles d'Ulme, & de quelques autres places, dix-huit mille écus d'or.

Pendant que les Princes étoient à Aufbourg, Maurice étoit allé à Linz, ville située sur le Danube en Autriche, pour sçavoir du roi Ferdinand chargé de l'accommodement, quelles conditions de paix il avoit à proposer. L'Empereur avoit écrit

aux princes de l'Empire, & les avoit exhortez à s'employer pour la paix, & à éteindre une étincelle capable d'allumer un grand feu. Quelques-uns ayant imploré son secours, en lui remontrant qu'ils n'étoient pas assez forts pour résister à la Ligue; il leur répondit, pour les rassurer, qu'il eseroit, que le traité, auquel il contribueroit de tout son pouvoir, auroit un heureux succès; mais que s'il ne réussissoit pas, il leur promettoit de les défendre, & d'employer toutes ses forces pour faire la guerre, avec la même ardeur, qu'il mettoit en usage tout son crédit pour procurer la paix.

Maurice arrivé à Linz proposa les conditions suivantes: Qu'on mît en liberté le Landgrave; qu'on terminât les différends touchant la Religion; qu'on établit une autre forme dans le gouvernement; qu'on fit la paix avec le Roi de France leur ami & leur allié; qu'on fit grace aux pros crits, sans oublier le colonel Heydeck, qui s'étoit mis sous la protection de Maurice, dans le tems du siège de Magdebourg. L'Empereur n'avoit pas osé mettre à prix la tête de cet Officier général, comme celle de plusieurs autres, de peur d'offenser l'Electeur; mais son Conseil eût dû comprendre qu'une faveur si legere n'étoit pas capable de calmer le courroux d'un Prince si fier, pour qui la prison de son beau-pere étoit une affront, qu'il ne pouvoit pardonner. Le roi Ferdinand accompagné de l'archiduc Maximilien son fils, d'Albert duc de Baviere son gendre, & des Ambassadeurs de l'Empereur, répondit pour tous ceux qui étoient présens: Que sa Majesté Impériale ne refusoit pas de mettre le Landgrave en liberté, pourvu qu'on mît bas les armes; qu'il souhaitoit qu'à la prochaine diete on traitât sérieusement les affaires de la Religion & de l'Etat; qu'il ne trouvoit pas bon qu'on eût parlé du Roi de France, avec qui il étoit en guerre, comme d'un ami, & d'un allié de l'Empire; que Maurice pourroit néanmoins sçavoir de ce Monarque, à quelles conditions il vouloit faire la paix; que les pros crits pourroient obtenir leur grace, pourvu qu'ils se soumissent à l'édit que l'Empereur avoit publié. Le roi Ferdinand demanda encore, qu'après la conclusion de la paix, Maurice se joignît à lui pour la guerre de Hongrie, & qu'il empêchât, que les soldats levez pour le service de la Ligue ne prissent parti dans les troupes de France. L'Electeur ayant répliqué, qu'il ne pouvoit rien décider,

E e ij

HENRI II.

1552.

HENRI II.

1552.

fans avoir parlé aux alliez, on se retira de part & d'autre; & l'on différa le traité jusqu'au 26 de Mai, avec promesse de s'assembler à Passaw, ville sur le Danube, au-dessus de Linz, près de l'embouchure de la riviere d'Inn.

*ou Truchsess.

Le prince Guillaume de Hesse, & le prince Jean Albert de Mekelbourg conduisirent leurs troupes à Gundelsingen le premier jour de Mai, & y attendirent huit jours l'électeur Maurice, qui revenoit de Linz. Dès le lendemain de son arrivée, on fit ranger l'armée en bataille auprès de Laugingen, dans les Etats de l'électeur Palatin Henri Othon, qui s'étoit joint aux Conféderez. Ce Prince venoit de recouvrer par leur secours toutes les terres, dont l'Empereur s'étoit emparé. Le cardinal Othon Truschés *, évêque d'Ausbourg, Prélat peu riche, & à qui les guerres précédentes avoient porté un grand préjudice, partit alors pour Rome, dans le dessein, disoit-il, d'obtenir du Pape des pensions & des benefices, & de se dédommager des pertes qu'il avoit essuyées.

Défaite des
Impériaux par
les Confédé-
rez.

Le roi Ferdinand avoit obtenu des Conféderez une trêve, qui devoit commencer le 26 de Mai, & finir le 8 de Juin; mais changeant de résolution ils prirent le chemin des Alpes, & s'avancèrent du côté que l'Empereur assembloit des troupes, auprès de Reut. Ils arriverent au pied des montagnes, & Maurice, suivant l'avis de l'ambassadeur du Roi, s'avança pour empêcher les levées de l'Empereur; il campa auprès de Fieffen, à l'entrée de la riviere du Lech qui baigne les remparts d'Ausbourg, & envoya quelques espions pour apprendre des nouvelles des ennemis. Informé qu'ils s'étoient emparez de l'entrée des détroits, & qu'ils s'y étoient si bien fortifiés, qu'il étoit impossible de les forcer, il détacha l'élite de l'armée, qui, dans quelques légères escarmouches, fit plusieurs prisonniers, qu'on emmena au camp. Cependant on apprit avec plus de certitude les mouvemens des Impériaux: le lendemain on s'avança avec toute l'infanterie, & deux cens maîtres seulement, & on se rendit à Fieffen, assez proche de Reut, où les Impériaux s'étoient arrêtez, & avoient mis sur les avenues environ huit cens hommes, & deux pieces de canon, pour s'opposer aux ennemis qui viendroient de ce côté là.

Les Conféderez firent leur attaque, & étant entrés dans les défilés, ils chasserent l'ennemi de son poste, & se rendirent

maîtres du camp. La fuite des Imperiaux jeta un si grand effroi dans Reut, qu'on ne put ranger en bataille les troupes qui y étoient, & les disposer au combat. Les Imperiaux furent entierement défaits, sans qu'il en coûtât beaucoup aux Conféderez, & ils perdirent avec un drapeau, mille hommes, ou pris, ou tués, ou noyez dans le Lech. Les Conféderez fiers de ce succès poursuivirent leur victoire, & allerent attaquer le fameux château d'Erenberg. Comme la Fortune se declaroit pour eux, ils prirent d'abord une redoute, qui en défendoit l'approche, & tout le canon qui y étoit. Il ne restoit plus que le château situé sur un rocher escarpé de toutes parts, & imprénable, au jugement de tout le monde. Mais un berger, qui, au bruit de l'arrivée des ennemis, s'étoit caché derriere le roc, ayant apperçu une chevre qui montoit à travers les halliers, la suivit; & après avoir bien remarqué ce sentier, il en alla donner avis aux Conféderez, guidé par l'espoir de quelque récompense: ils y monterent aussi-tôt conduits par ce berger. La garnison voyant l'ennemi parvenu avec audace jusqu'à ce lieu inaccessible, fut obligée de se rendre. De treize compagnies qui étoient dans le château, il n'y en eut que quatre, qui s'échaperent dans le feu de l'action; les Conféderez y perdirent peu de monde, & firent trois mille prisonniers.

Comme Maurice vouloit attaquer Inspruch, les troupes de Reiffenberg se mutinerent, & declarerent qu'elles n'iroient pas plus loin, si on ne leur donnoit une paye extraordinaire, à cause de la prise d'Erenberg. Ce Prince fit saisir celui qui paroissoit le plus mutin: mais les autres se croyant maltraitez dans la personne de leur camarade, s'échaufferent, prirent leurs armes, & poursuivirent leur Général, que la fuite put à peine garantir de leur fureur. On calma néanmoins cette émeute, qui auroit pû être très préjudiciable aux affaires des Conféderez. On envoya par le chemin des Alpes, qui étoit alors libre, deux regimens vers Inspruch, qui n'est qu'à deux journées de là, & on en laissa un, avec toute la cavalerie à Fieffen, pour garder les passages. Le lendemain Maurice & ses alliez se joignirent à Zierte, à deux milles d'Inspruch, avec l'infanterie qu'ils avoient envoyée devant. L'Empereur malade, malgré les grandes pluyes, sortit cette même nuit d'Inspruch à sa hâte & en desordre; & y ayant laissé tout son équipage, il se mit

HENRI II.

1552.

Prise du château d'Erenberg.

Fuite de l'Empereur & de son frere Ferdinand.

E e iij

HENRI II.

1552.

en chemin dans une litiere, à la clarté des flambeaux, accompagné du roi Ferdinand son frere, arrivé depuis peu de Linz, de tous les Ambassadeurs & Envoyez des Princes étrangers, & de toute sa cour. Il prit d'abord la route des Alpes, qui conduit à Trente, & coupant ensuite à gauche, il se rendit en diligence à Villach, ville située sur la riviere de Drab, sur les frontieres du Frioul, & du Nortgaw¹. C'étoit un spectacle singulier de voir tous ces Seigneurs marcher à pié, faute de chevaux, par des chemins glissans & fangeux, & les maîtres & les valets confondus ensemble, se prêter réciproquement la main, dans une si fâcheuse conjoncture qui les rendoit tous égaux.

Cette fuite si peu féante à un Empereur, & si peu digne de ce fier vainqueur, qui cinq ans auparavant avoit donné des fers à toute l'Allemagne, fut l'effet de sa trop grande déférence aux conseils du duc d'Albe, qu'il préfera à ceux de Castaldo. Enflé de sa victoire, il étoit devenu sévère & inflexible, & il s'étoit mis peu en peine du ressentiment de l'électeur Maurice, qu'il avoit irrité, en retenant prisonnier si long-tems & si indignement le Landgrave son beau-pere. Frappé enfin, mais trop tard, de la situation fâcheuse où l'avoient réduit les conseils du duc d'Albe & de l'évêque d'Arras, il rendit la liberté, avant de sortir d'Insruch, au duc Jean Frédéric de Saxe, pour dérober à ses ennemis l'honneur d'avoir tiré de prison un si grand Prince; persuadé d'ailleurs qu'il y alloit de sa gloire de faire dire qu'il l'avoit délivré de son propre mouvement. Mais Jean Frédéric de Saxe, qui ne vouloit devoir sa liberté qu'aux Conféderez, dédaigna de l'accepter de la main de l'Empereur, & continua de le suivre par-tout où il alloit.

L'électeur Maurice arriva à Insruch; la même nuit que l'Empereur en partit, & trouva prêt le souper qu'on avoit destiné pour sa Majesté Imperiale. Après l'avoir poursuivi quelque-tems, il revint sur ses pas. On ne toucha à rien de ce qui appartenoit au roi Ferdinand & aux habitans d'Insruch; mais tout ce qui étoit à l'Empereur, aux Espagnols & au cardinal d'Ausbourg, fut particulièrement des Conféderez, fut abandonné au pillage.

Cependant l'Empereur arriva à Villach, où il rencontra un

¹ Ce pays appelé par les Latins *Noricum*, comprend la Bavière, l'ar-

chevêché de Saltzbourg & le haut Palatinat du Rhin, où est Amberg.

Ambassadeur de Venise, avec quelque cavalerie. Encore effrayé de ce qui lui avoit fait prendre la fuite, il résolut de partir aussi-tôt, croyant que c'étoient des troupes ennemies; mais l'Ambassadeur l'assura que ceux, dont il se défioit, étoient ses amis, & que la République lui avoit envoyé ces troupes pour le servir, s'offrant de se rendre lui-même otage, pour l'assurance de la parole qu'il lui en donnoit. Ce qui augmenta la crainte de l'Empereur, fut que, sur le bruit de l'approche des Conféderez, la République fit faire des levées, suivant sa coutume, & envoya des garnisons sur les frontières. L'Empereur craignant que les Venitiens ne fussent d'intelligence avec ses ennemis, trembla une seconde fois, & ne pensa plus qu'à chercher un azile. Mais l'Ambassadeur l'ayant assuré de nouveau, que ces levées n'étoient faites que pour défendre les frontières de l'Etat, & pour le servir lui-même, il revint enfin de sa terreur panique.

Le Roi Ferdinand fit demander à Maurice, quels étoient les motifs de cette guerre, de quoi il se plaignoit & ce qui l'avoit engagé à prendre si subitement les armes contre l'Empereur, & à entrer sur ses terres. Maurice fit réponse, qu'il n'avoit point pris les armes contre l'Empereur, mais seulement contre le duc d'Albe, contre l'évêque d'Arras, & contre les autres ministres & membres du Conseil de sa Majesté Imperiale, qui étoient ses ennemis; que ses allies & lui n'avoient jamais manqué d'affection pour l'Empereur; que l'espérance d'exterminer enfin les ennemis de la nation Allemande leur avoit fait prendre les armes, & qu'ils ne les mettroient bas, que lorsqu'ils y auroient réussi; que pour lui, sans un motif si légitime, il auroit déjà congédié l'armée, & se seroit rendu à Passaw au jour marqué. Comme il ne restoit plus que trois jours jusqu'au commencement de la trêve, dont on étoit convenu¹, Maurice alla à Passaw, tandis que l'Empereur attendoit à Villach les troupes qu'André Doria devoit lui emmener d'Espagne. Les Conféderez retournerent ensuite à Flessen par le même chemin qu'ils étoient venus, & après s'y être rafraichis quelque tems, ils allerent à Eychstat, ville épiscopale de

¹ La trêve devoit commencer le 26 de Mai, & finir le 8 de Juin. Or comme le 23 de Mai étoit passé, il ne restoit plus que trois jours, jusqu'au

commencement de la trêve, lorsque Maurice s'en alla à Passaw. Les Conféderez retournerent à Flessen le 28 de Mai.

HENRI II.

1552.
Le Roi
commence la
guerre contre
l'Empereur.

Baviere; d'où étant partis le sept de Juillet, ils se rendirent en quatre jours à Rotenbourg, ville située sur la rivière de Duber en Franconie.

Pendant tous ces troubles, le Roi commença la guerre contre l'Empereur, suivant le traité de la Ligue. Mais il n'y eut pendant l'hiver que quelques legeres escarmouches entre les garnisons voisines. Ce Monarque se rendit à Paris, avant que d'aller joindre l'armée, & ayant représenté au Parlement les motifs légitimes de cette guerre, il leur recommanda la vigilance sur cette partie des affaires publiques, dont le soin leur est essentiellement confié. Etant ensuite allé à saint Denis, lieu célèbre par la sépulture de nos Rois, & par les reliques de plusieurs Martyrs, il continua son chemin par Meaux & par Château-Thierry, pour se rendre à Châlons sur Marne, avec la Reine & toute sa Cour. Cependant le connétable de Montmorenci s'étoit avancé jusqu'à Vitry, qui étoit le rendez-vous de toutes les troupes. Outre les garnisons des places frontieres, le Roi avoit fait venir du Piémont vingt compagnies de vieux Corps, qui formoient environ deux mille hommes de pié; il avoit fait lever aussi dans les provinces de Guienne & de Languedoc, trente-cinq compagnies ou Enseignes¹, qui faisoient dix mille hommes d'infanterie; Gaspard de Coligni de Châtillon, colonel de l'infanterie Françoisse, avoit le commandement de toutes ces troupes. Il y avoit encore aux environs de Toul deux Regimens Allemands, chacun de dix compagnies, commandez par le Rhingrave Philippe, & deux autres dans le Bassigni, aux ordres du colonel Reckrod. Le colonel Schertel avoit amené trois mille hommes demi nuds, mais braves soldats, qui s'étoient distinguez dans les guerres précédentes. L'armée étoit donc composée de quinze mille Allemands, de quinze cens Gendarmes, de deux mille Chevaux, & d'autant d'Arquebusiers à cheval, commandez par Claude de Lorraine, duc d'Aumale, frere du duc de Guise. Le Connétable, à la tête de cette armée, alla droit à Toul, dont les habitans vinrent au-devant de lui avec les clefs des portes, & le reçurent dans leur ville.

Le Roi s'arrêta à Joinville, à cause d'une maladie survenue à la Reine, à qui une dangereuse fluxion fit tellement

¹ Les Compagnies ou enseignes étoient d'environ trois cens hommes.

ensfer

enfer la langue, qu'elle en perdit la parole, & qu'on la crut morte. La tristesse s'étoit déjà répandue, & toute sa maison l'avoit presqu'abandonnée, excepté le cardinal de Châtillon, qui étoit peu courtisan, mais qui par une sincère & respectueuse affection pour la Reine, étoit assidu auprès de son lit, avec Diane de Poitiers, que la vie de cette Princesse intéressoit beaucoup, parce que le Roi eût pu se refroidir pour elle, en épousant une autre femme. Enfin une saignée à la langue redonna la parole à la Reine : le Roi séjourna dans cette ville jusqu'à son entière guérison. Christine *, veuve de François duc de Lorraine, & nièce de l'Empereur, y vint alors trouver le Roi, dans la crainte que les Etats de son fils ne fussent en danger, pendant la guerre que son oncle avoit à soutenir en Allemagne. Le Roi la reçut bien, & après quelques entretiens secrets, lui dit : que l'amitié qu'il avoit pour son fils, lui faisoit souhaiter qu'il fût élevé en France avec le Dauphin ; il lui fit même espérer une alliance, dont l'idée ne fut pas vaine dans la suite.

Le Connétable se rendit à Pont-à-Mousson, ville agréablement située sur le Moselle. A quatre milles de là est l'Abbaye de Gorze, place forte, où étoit un Capitaine Espagnol avec quelques soldats, qui faisoient souvent des courses dans le pays voisin. Ce Capitaine, sommé de se rendre, fit une réponse fière ; mais après que la brèche eût été faite, il périt avec toute sa garnison, & fut ainsi puni de sa résistance téméraire.

Le Connétable vint ensuite devant Metz : après avoir disposé ses troupes aux environs de la ville, il fit sçavoir aux habitans l'arrivée du Roi, & leur commanda de lui ouvrir les portes. Les Magistrats & les Bourgeois formoient alors deux partis dans cette ville. Ceux-là, considérant que la reddition de la place les dépouilleroit de leur autorité, tiroient l'affaire en longueur, alléguant les libertez & les privileges qui leur avoient été accordez par les Empereurs & les Rois de France. Les autres au contraire, ravis de se soustraire à un empire, dont ils avoient senti la dureté, épris d'ailleurs de l'amour de la nouveauté, qui a toujours des attraites pour le peuple, désiroient avec ardeur que le gouvernement prit une face nouvelle. Enfin les principaux de la ville,

Tome II.

Ff

HENRI II.

1552.

* Fille de
Christienne
II. & d'Eliza-
beth d'Autri-
che, sœur de
Charles V.

Les Fran-
çois s'empa-
rent de Metz;

HENRI II.

1552.

gagnez par le cardinal de Lenoncour leur évêque, se déclarèrent pour nous. Pressiez de répondre, menacez même du canon, s'ils n'obéissent promptement, ils prièrent le Connétable, & les Princes qui étoient avec lui, par l'entremise d'Imbert de la Platiere Bourdillon, de ne point user de violence, & ils leur promirent de les recevoir dans la ville avec deux compagnies d'infanterie. Telles furent les conditions du traité; mais les habitans de Metz furent bien trompez, par rapport à l'exécution, dans laquelle on usa de supercherie. Au lieu de deux compagnies, qui ne devoient être chacune que de trois cents hommes, on fit entrer dans la ville deux compagnies, qui faisoient en tout quinze cents hommes des meilleures troupes de toute l'armée. Le Connétable y entra, avec Antoine duc de Vendôme, Jean duc d'Enghien, Louis prince de Condé, Louis duc de Montpensier, Charles de la Rochefuryon, tous princes de la Maison de Bourbon. Il fut encore accompagné de François de Cleves duc de Nevers, de Jacques de Savoye duc de Nemours, de René de Lorraine marquis d'Elbeuf, de René de Rohan, & d'un grand nombre d'autres seigneurs. Ceux de Metz, effrayez de voir un plus grand nombre de soldats qu'ils n'attendoient, voulurent réparer leur faute, en fermant les portes: mais il n'étoit plus tems; nos troupes supérieures les repoussèrent vivement, & toute l'armée défila dans la ville.

Le Roi ayant passé les fêtes de Pâques à Joinville, en partit sur la nouvelle de cet heureux succès, accompagné de François de Lorraine duc de Guise, de Robert de la Marck prince de Sedan, maréchal de France, du maréchal d'Albon de Saint André, de Claude Gouffier¹ sieur de Boisy, grand Ecuyer; des Gentilshommes ordinaires de sa chambre, de deux cents gentilshommes ordinaires de sa Maison, commandez par Boisy & Jean de Crequi Canaples; de quatre cents hommes de la garde, tant François qu'Ecossoise, de deux cents Suisses, & des chevaux-legers du Dauphin, du duc

¹ La maison de Gouffier est de Poitou. Il y a eu un Gouffier premier Chambellan de Charles VII. Le fameux Guillaume Gouffier, connu sous le nom d'Amiral de Bonnivet, fut le favori de François I. & la cause de tous ses malheurs, par les mauvais

conseils qu'ils lui donna. L'Amiral, qui d'ailleurs étoit brave, fut tué à la bataille de Pavie en 1555. Claude Gouffier grand écuyer de France, dont il est parlé ici, étoit fils d'Arthur Gouffier frère aîné de l'Amiral.

d'Aumale, & du maréchal de S. André. Il laissa la Régence du Royaume à la Reine assistée de l'amiral d'Annebaud, qui pendant son absence devoit lui donner ses conseils, & remédier à tous les accidens qui pourroient arriver. Trois jours après la reddition de Metz, le Roi fit son entrée à Toul, où il fut reçu avec des témoignages d'une joie universelle. Il jura solennellement de conserver les droits & les privileges de la ville; & après avoir donné le gouvernement de la place au sieur desClavelles, avec trois compagnies Françoises d'infanterie, il se mit en marche le lendemain avec la même suite, augmentée du Regiment de Schertel, & des nouvelles troupes levées en Gascogne, qui étoient restées hors de la ville avec six pieces de canon, & prit le chemin de Nancy. Là est un superbe Palais, qui ne le cede en magnificence à aucune maison royale. Lorsqu'il fut à peu de distance de la ville, le duc de Lorraine, encore enfant, vint au-devant du Roi, accompagné de Nicolas de Vaudemont son oncle & de la plupart des Seigneurs du pays. Le Roi fut reçu à Nancy avec de grandes démonstrations de joie. Deux jours après son arrivée, le Roi ayant assigné à Christierne, mere du Duc ce qu'elle pouvoit prétendre, à raison de sa dot & de son douaire, & ayant fait le prince de Vaudemont gouverneur de Nancy & de toute la Lorraine, il chargea Bourdillon de conduire le jeune Duc à Rheims, où étoit le Dauphin de France, pour y être élevé avec lui. Ce procedé fut très-sensible à la Duchesse douairiere, qui demouroit par là privée de son fils, abandonné à un Prince ennemi de l'Empereur son oncle. Le Roi alla ensuite à Condé, maison de plaisance des princes de Lorraine, & dont les rivières de Muz, de Madon & de la Moselle, rendent la situation très-riante.

Le Roi étant parti pour se rendre à Pont-à-Mousson, qui est à sept milles de Condé, il ne fut pas plutôt à la vûe de cette ville, que son armée vint au-devant de lui. L'infanterie divisée en trois corps précédoit la cavalerie, qui étoit des plus lestes. Le Roi fut salué par plusieurs décharges de mousqueterie, & par tous les canons, que Jean d'Estrées, Grand-Maître de l'Artillerie, eut soin de faire tirer. Ce Prince passant ensuite devant toute l'armée rangée en bataille, prit le chemin de Metz, dont les habitans témoignèrent, à son entrée, une joye

F f ij

HENRI II.
1552.

HENRI II.

1552.

apparente, & dissimulerent le chagrin qu'ils avoient d'avoir été trompez. On confirma les privileges de la ville, & on delibera ensuite sur la forme du gouvernement public, & sur les fortifications de la place. Il fut résolu qu'on abattroit quelques maisons de plaifance, qu'on jugea capables d'incommoder; & par l'avis des Ingenieurs, on retrancha de l'enceinte de la ville un coin commandé par une colline. Sur les plaintes formées contre l'insolence des soldats, il leur fut défendu sur peine de la vie, de rien prendre qu'en payant, d'insulter leurs hôtes en aucune maniere, de les quitter sans les avoir entièrement satisfaits, & enfin de tirer jamais l'épée contr'eux. Le Connétable tint la main à l'exécution de cette Ordonnance pendant toute la guerre. La garnison de Thionville, que les Allemands appellent Dietzhofen ou Didenhoven, faisoit souvent des sorties contre nos troupes, qui étoient répandues dans le pays de Luxembourg; quelques-uns même de nos gens, que l'envie de piller avoit fait écarter du camp, s'étoient vû enlever leur bagage.

Le Roi demeura trois jours dans la Ville & en donna le gouvernement à Artus de Cossé de Gonor, frere de Brissac; il y laissa la compagnie des Gendarmes du comte de Nanteuïl qui avoit été promis à l'électeur Maurice pour otage, & étoit mort en chemin, comme je l'ai déjà dit; deux cens Chevaux-legers, deux cens Arquebusiers à cheval, & douze compagnies d'infanterie; il se rendit ensuite en trois jours à Luneville, d'où il envoya le 28 de Mai à Ausbourg François de Montmorenci, fils du Connétable, le comte Honorat de Villars, de la maison de Savoye, & le comte Rhingrave, pour apprendre des nouvelles de l'Electeur, que l'on disoit s'être déjà mis en campagne. On laissa à Luneville une compagnie d'infanterie, pour la sûreté des convois, qui devoient passer par là, & on se rendit à Blamont, ville agréablement située, & qui avoit été assignée à Christine douairiere de Lorraine pour le lieu de sa résidence. Comme il falloit passer par des chemins difficiles & dangereux, on se hâta de se rendre à Sarbourg.

Traité du
Roi avec le
Pape.

Le Roi étant à Ubigni apprit que ses Ministres avoient conclu un traité avec le Pape. Persuadé que par ce traité ses forces étoient devenues plus grandes, & que celles de l'Empereur

1. Il étoit fils de René légitimé de Savoye, comte de Tende & de Villars.

en étoient affoiblies, il résolut de pousser plus vivement la guerre. Le Cardinal de Tournon étoit l'auteur de ce traité; il s'étoit apperçu que le Pape, qui aimoit le repos & les plaisirs, n'avoit aucun goût pour la guerre, & n'étoit excité à la faire que par l'ambition des autres Princes; & que d'ailleurs il étoit ennemi de la dépense, inévitable néanmoins dans la guerre dont il s'agissoit: il profita des dispositions du Saint Pere, pour le faire souscrire à ce qu'il desiroit. On proposa donc plusieurs conditions, & on s'arrêta enfin à celles-ci: Que le Pape pendant cette guerre se tiendrait neutre entre l'Empereur & le Roi; Qu'il y auroit suspension d'armes pour deux années, pendant lesquelles ceux de Parme, de la Mirandole & de Castro n'entreprendroient rien contre l'Empereur & ses alliez; Que le Pape ne donneroit à l'un ou à l'autre parti aucun secours ni d'hommes ni d'argent, ni d'aucune sorte de munitions; Qu'il ne laisseroit faire dans ses terres aucunes levées, & qu'il ne donneroit ni passage ni vivres aux armées de France & de l'Empire; Que Castro seroit rendu à Horace Farnese, à condition que les deux Cardinaux ses freres, Alexandre & Raimond, se rendroient caution pour lui envers le Pape; Qu'on seroit retirer les troupes de sa Sainteté qui assiégeoient la Mirandole, & qu'on donneroit un certain tems à l'Empereur, pour se délibérer s'il consentiroit à cette trêve, en ce qui regardoit les territoires de Parme & de la Mirandole.

Le Pape ajouta à ces conditions, qu'il seroit permis après deux ans à Ottavio Farnese, de traiter avec lui ou avec tout autre, sans le consentement du Roi. Il donna ordre ensuite au Nonce qui étoit à la Cour Imperiale, de communiquer ce traité à l'Empereur. Ce Prince, déjà accablé du fardeau de la guerre, répondit seulement, que sa Sainteté ne devoit pas oublier les anciens traités qu'ils avoient faits ensemble, & se souvenir combien il avoit été fidèle & exact à en observer toutes les conditions, & qu'il avoit dépensé deux cens mille écus d'or dans la guerre entreprise pour soutenir la dignité du S. Siège, & pour la propre conservation de la personne du Pape. Cependant l'Empereur esperoit beaucoup de Jean-Baptiste del-Monte, & se flatoit qu'animé du desir de la gloire, & encore plus de l'espérance d'obtenir de lui la Mirandole, comme sié de l'Empire, après qu'elle auroit été soumise, il

HENRI II.

1552.
Guerre d'Italie. Mort de Jean del-Monte neveu du Pape.

entretiendrait le feu en Italie, & vaincroit enfin la répugnance que le Pape son oncle témoignoit pour la guerre.

Mais par malheur, dans une sortie que fit la garnison de la Mirandole, composée de François, sur les assiégeans, qui étoient les troupes du Pape, Jean del-Monte s'étant jeté trop avant dans la mêlée, eut son cheval tué sous lui, & fut tué lui-même par nos troupes, qui ne le reconnurent pas. Pierre del-Monte & Antoine Savelli, voulant empêcher que son corps ne fût emporté par les ennemis, y perdirent aussi la vie. Tous les favoris du Pape n'osoient lui annoncer la mort d'une personne qui lui étoit si chère : enfin un d'entr'eux lui en apprit hardiment la nouvelle. Mais le S. Pere, loin d'en être touché, parut au contraire très joyeux de pouvoir vivre désormais dans une entière liberté, & de se voir délivré d'un neveu ambitieux, dont la passion pour la gloire auroit troublé son repos & l'eût empêché de jouir paisiblement de sa fortune. Côme duc de Florence lui envoya Alexandre Strozzi, autant pour le consoler de ce triste accident, que pour l'exhorter à être ferme dans sa première résolution, & dans le parti de l'Empereur. Le saint Pere rejetta sur Ferdinand de Gonzague ce malheureux événement, l'accusant d'avoir conduit cette guerre avec une économie fardée, & avec peu de soin : il répondit enfin que son dessein étoit pris de lever le siège de la Mirandole, mais qu'il donneroit à l'Empereur, s'il vouloit continuer la guerre, le tems de mettre des troupes dans les Forts que Jean-Baptiste del-Monte avoit fait élever. Cependant il donna ordre à Alexandre Vitelli, qui avoit succédé à son neveu dans le commandement de l'armée, & à Camille des Ursins, de cesser entièrement la guerre, & de ramener au plutôt leurs troupes avec les vivres & l'artillerie ; de sorte que toutes les fortifications des ennemis, ayant été abandonnées, furent en même-tems occupées par nos troupes, & la Ville, qu'un siège de près d'un an avoit dénuée de toute sorte de munitions, fut aussi-tôt remplie de vivres, par les soins & la diligence d'Hippolyte d'Este cardinal de Ferrare.

Trois mille Allemands, envoyez par le marquis de Marignan, arriverent un peu trop tard. François d'Este, qui avoit ordre de Gonzague de s'emparer des Forts, que les troupes du Pape quitteroient, s'étant amusé à contester avec le marquis

de Marignan , au sujet du Conseil des Quarante¹, se trouva sans vivres , & fut obligé de se retirer. Ceux de la Mirandole eurent alors le tems de démolir tous les Forts , à celui de saint Antoine près , où ils mirent une partie des nouvelles troupes , afin de secourir Parme en cas de besoin. L'Empereur , outré de ce procédé , se plaignit hautement du Pape , & surtout de Vitelli , l'accusant d'avoir manqué à la parole qu'il avoit donnée , de remettre les Forts entre les mains de ses Officiers. Mais ce qui l'irrita encore davantage , fut de voir que les Prélats avoient quitté Trente , sans lui en donner avis. En effet , le cardinal de Trente , au bruit de la guerre d'Allemagne , avoit écrit au Pape , qu'il n'étoit plus en état de garder cette ville. Alors le Pape exposa au Consistoire le traité fait avec le Roi , & dit qu'il jugeoit à propos de congédier le Concile. Ce sentiment fut approuvé des Cardinaux ; on envoya une bulle à Trente , & l'assemblée du Concile se rompit.

L'Empereur , informé que les Conféderez s'étoient déjà avancés jusqu'à Ausbourg , avoit fait élever des Forts sur les avenues du Tirol , y avoit répandu des troupes , & embarrassé le chemin de quantité d'arbres coupez , pour empêcher le passage à la cavalerie. La conjoncture fâcheuse où il se trouvoit , l'obligea à ménager encore le Pape , pour ne pas se le rendre ennemi , & à souscrire , suivant l'avis du Duc de Florence , au traité fait entre le Pape & le Roi , qui portoit qu'il y auroit suspension d'armes à l'égard de Parme & de la Mirandole , où il ne feroit , non plus que sur les terres de l'Eglise , aucunes levées contre l'Empereur ; & qu'au bout de deux ans , Ottavio ne feroit plus lié par le traité fait avec le Roi.

Henri apprit avec plaisir cette nouvelle à Ubigni. Comme le chemin par où il falloit passer étoit très-mauvais , on séjourna deux jours à Sarbruch , & l'on y laissa une compagnie d'infanterie & quelques chevaux-legers. L'armée se mit ensuite en marche , par un pays fort rude & peu cultivé , mais abondant en mines d'argent , de cuivre & de plomb , & d'où les Seigneurs de Rappolstein^{*} , & les Princes de la maison d'Autriche , tirent un revenu considérable. Ce pays est

HENRI II.

1552.

Dissolution
du Concile de
Trente.

* autrement
Ribaupierre.

¹ Ces Conseils des villes d'Italie s'appellent, *Corre di quarantula*.

HENRI II.

1552.

habité par des brigands¹, depuis le tems que Charle d'Égmond, ayant été dépouillé de la principauté de Gueldres, apprit par son exemple, à tous les Seigneurs attachez à son parti, & pros crits par la maison d'Autriche, à vivre de rapines & de brigandages.

Le second jour de Mai l'armée arriva à Andreoux, ville du comte Palatin, & on y laissa cinquante Arquebusiers pour garder le passage. Comme les montagnes de Vaulges ne sont plus si rudes dans cet endroit, on descendit dans l'Alsace, pays peuplé, fertile & très-agréable par le cours de plusieurs rivières qui l'arrosent. Le trois du même mois, le Roi se rendit à Saverne, place dépendante de l'évêque de Strasbourg, & qui n'est célèbre que par la défaite de l'armée des paysans, qui s'étaient révoltés contre la Noblesse vingt-sept ans auparavant, sous la conduite de Thomas Munkers, y furent tous taillez en pièce, par Antoine duc de Lorraine, & Claude duc de Guise son frere. Ce fut là que les Députés de Bâle vinrent trouver le Roi, pour le prier de ne faire aucun tort aux Franks-Contois, leurs voisins, & leurs alliez : ils en furent bien reçus.

Pendant que le Roi étoit à Sarbruch, il avoit demandé à la ville de Strasbourg, de faire apporter des vivres à son camp ; Pierre Sturm, Frederic Gotteshein, & Jean Sleidan, qui² exactement écrit l'histoire de la plupart de ces choses, furent commis pour y conduire une certaine quantité de bled & de vin. Le Connétable faisant peu de cas de ce qu'ils lui apportoi ent, leur vanta beaucoup l'affection que le Roi leur témoignoit, en prenant les armes pour défendre la liberté de leur nation : il leur demanda qu'il fût permis aux troupes d'entrer dans leur ville, pour y acheter ce qui leur seroit nécessaire, & aux ouvriers de cette même ville de venir au camp, pour y vendre leurs marchandises. Cette proposition fut rapportée au Conseil par les Députés. L'exemple des peuples voisins déterminâ le Conseil à répondre, que cette affaire méritoit une assemblée générale. En effet, après une sérieuse

¹ M. de Thou les appelle *Snafci*, en Allemand *Schanaphanen*. C'étoient des voleurs & coureurs de pays, qui couroient & pillotent vers saint Dié & sainte Marie aux Mines. Le mot Al-

lemand signifie des coqs qui combattent à outrance. Nous avons un mot François, mais bas, qui en est dérivé, c'est *Chuapan*.

délibération,

délibération, onfut d'avis de renvoyer les Députés à Saverne. Ils s'adresserent premierement au Connétable, qui les reçut mal, & leur reprocha leur ingratitude. Le Roi leur donna aussi audience, & leur parla de leur procedé, mais sur un ton plus doux & plus moderé. Ils avoient amené un convoi plus grand que le premier; ils prierent le Roi de le vouloir agréer, & de les excuser, de ce que la crainte qu'ils avoient des gens de guerre, les empêchoit de les recevoir dans leur ville. On transporta dans le camp tout le pain qui fut trouvé dans les bourgs & dans les villages. L'alarme avoit été si grande dans Strasbourg, qu'on y avoit déjà levé cinq mille hommes, abbatu tous les édifices publics, & toutes les maisons particulieres, près du rempart; & au dedans de la ville, coupé les arbres, détruit les jardins, & démoli généralement tout ce qui pouvoit ôter la vûe aux habitans, ou servir aux ennemis. On commença ensuite à fortifier le côté le plus foible de la ville.

Le Roi désespérant de se rendre Maître de Strasbourg, changea de route, & ayant laissé à Saverne une compagnie d'infanterie, commandée par Saint Paul, il se rendit en trois jours à Haguenaw, sur la riviere de Mater. La situation de cette ville parut autrefois si riante à Frederic Barberousse, que ce Prince la fit entourer de murailles. Les habitans refuserent d'abord d'ouvrir les portes, quelques efforts que fissent le cardinal de Lorraine & le Rhingrave, afin de les engager à se soumettre. Leurs remontrances furent bien moins efficaces, que les menaces du Connétable, qui n'eut pas plutôt fait dresser une batterie de quatorze pieces de canon, qu'il les obligea de se rendre. Le Roi ayant demeuré un jour dans cette ville, prit avec son armée le chemin de Weissebourg, que la riviere de Lauter traverse. Il y a dans cette ville une riche Abbaye fondée en 623 par le roi Dagobert, fils de Clotaire, à condition qu'elle seroit indépendante de la Jurisdiction de l'Evêque de Spire, quoique dans son diocese, & qu'elle ne seroit uniquement gouvernée que par ses Abbez, sous la protection du Prince. Les principaux de cette ville s'étoient retirez à Strasbourg, avant l'arrivée du Roi; de peur de recevoir la punition qu'ils avoient méritée, en livrant à l'empereur Sebastien Vogelsperger, qu'on avoit fait mourir

HENRI II.

1552.

Tome II.

G g

HENRI II.

1552.

à Ausbourg, comme je l'ai dit : on leur fit grace, & la ville se soumit au Roi.

Cependant l'armée commença à manquer de vivres à Weissembourg. Ce fut là que les Députés des Cantons Suisses vinrent trouver le Roi qui partoît, pour lui recommander Colmar, Schlestat, Ensisheim, & Strasbourg, les principales places de l'Alsace, en lui exposant, que ces villes leur fournissant du bled, elles ne pouvoient recevoir aucun dommage, qu'ils ne s'en ressentissent eux-mêmes. Le Roi étant pour lors près de Deux-Ponts, leur répondit, qu'il vouloit bien pardonner, en leur considération, à ceux du pays d'Ensisheim (dont la ville de Sungaw étoit la capitale, appartenant au Roi Ferdinand, & frontiere des Suisses) pourvu qu'ils rendissent les prisonniers François; que pour les autres, il n'avoit jamais eu la pensée de leur nuire; que quoique ceux de Strasbourg eussent maltraité ses gens, qui étoient entrez dans leur ville pour y trafiquer, & qu'ils les eussent chassés indignement, il ne vouloit pourtant pas rompre avec eux, ni les traiter que comme voisins; mais qu'il espéroit aussi qu'ils lui donneroient des témoignages d'une affection pareille & reciproque.

Il arriva en même tems à l'armée du Roi des Envoyez; de la part des Electeurs Palatin, de Mayence & de Treves, & des ducs de Cleves, & de Wirtemberg. Ces Princes s'étoient depuis peu assemblez à Wormes, pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Les Envoyez de ces Princes prièrent le Roi d'empêcher le dégât, & que les gens de la campagne ne fussent point maltraitez, le conjurant, que puisque la liberté de l'Allemagne étoit l'unique motif de la guerre, il voulût bien se porter à la paix; qu'ils avoient résolu d'envoyer incessamment des Députés à l'Empereur, & de faire tous leurs efforts pour rendre la paix générale. Ils ajoutèrent, que le Roi devoit avoir égard à sa réputation, qui seroit ternie par une conduite peu modérée. Ils le supplièrent enfin d'empêcher que son armée n'entrât sur les terres de Strasbourg, & d'appaier le marquis Albert de Brandebourg, à l'égard de l'évêque de Wirtzbourg. Ce discours surprit le Roi, qui ne s'y attendoit pas; mais sans marquer son ressentiment, il leur dit, que n'étant venu que pour donner la liberté aux Princes captifs, & délivrer l'Allemagne du joug qui l'accabloit, il lui étoit

affez glorieux, après de si heureux succès, de retourner dans ses Etats, pour les mettre à couvert des incursions des ennemis; que s'il arrivoit que l'Allemagne eût encore besoin de son appui, il n'épargneroit ni peine, ni argent pour la secourir : Qu'il étoit fâché que le peuple eût souffert de la licence de ses soldats, toujours inévitable, quelque exacte que soit la discipline, & quelque sévérité que l'on exerce, pour empêcher les désordres : Qu'à l'égard de la paix, qu'ils paroissent souhaiter, il ne la desiroit pas moins qu'eux, & qu'il s'emploieroit même pour l'établir solidement. Il ajouta, qu'ils prissent bien garde de se laisser tromper, & de perdre honteusement la liberté, qu'il leur avoit si heureusement acquise; qu'il leur accordoit de bon cœur, en faveur de Strasbourg, ce qu'ils lui demandoient, quoique cette ville lui eût donné depuis peu, par son insolence, un plus juste sujet de la punir, que de faire de nouvelles grâces à des gens, qui oublioient si promptement les premières.

L'armée étoit encore à Weissembourg, & on n'avoit eu depuis long-tems aucune nouvelle de Maurice : le bruit même couroit par-tout qu'il avoit traité avec Ferdinand. Le Roi envoya à Ausbourg Louis de Saint Gelais de Lansac, pour apprendre en quel état étoient les affaires des Conféderez, & pour les sommer de leur parole. Maurice s'excusa de ce qui s'étoit passé à Linz, & du traité conclu à la hâte, à l'occasion d'une irruption inopinée des Turcs dans la Hongrie : il dit que, pour les en chasser, il s'étoit obligé envers le Roi Ferdinand, de le secourir pendant trois mois : Qu'au reste on étoit convenu que le Roi, compris dans le traité, déclareroit à quelles conditions il vouloit s'accommoder avec l'Empereur. A peine le Roi eut-il donné audience aux Envoyés, & reçu la lettre de Maurice, qu'il apprit que les ennemis s'étoient jetés sur les frontières de la Champagne, pour y faire le dégât. A cette nouvelle, il résolut aussi-tôt de revenir en France. Il divisa donc son armée en trois corps, afin qu'elle retournât plus commodement, & que sa marche incommodât moins les peuples; de sorte qu'on arriva en Lorraine par trois chemins différens. Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, avec une partie de l'armée composée de huit cens chevaux, & des régimens du Rhingrave, reprit la même route qu'il avoit tenuë.

HENRI II.
1552.

Le Roi ramène son armée en France.

G g ij

HENRI II.

1552.

Claude de Lorraine duc d'Aumale se rendit en six jours de Weissembourg à Deux-Ponts, avec la Gendarmerie, neuf cens Chevaux-legers mêlez d'Arquebusiers, le regiment de Rekrod & la plus grande partie de la Noblesse. La disette des vivres, les grandes fatigues, & les chaleurs excessives firent beaucoup souffrir les soldats, dont on laissa un grand nombre sur les chemins; il y en eut même trois cens qui moururent à Deux-Ponts. Le Roi ne demeura là qu'un jour, & se rendit en trois jours à Valderfingen, ville située sur la riviere du Saar dans la Lorraine. Les ducs de Vendôme & d'Aumale y joignirent leurs troupes, & passerent le 23 de Juin cette riviere, qui tombe dans la Moselle auprès de Treves: deux jours après ayant passé la Moselle sur un pont de bateaux, ils descendirent dans le Luxembourg & allerent camper à la vûe de Thionville.

Pendant que le Roi étoit occupé à une guerre étrangere; Marie reine de Hongrie, Gouvernante des Pays-bas, profitant de son absence, avoit donné quatre mille hommes de pied, levés dans le pays de Cleves & de Juliers, & six cens chevaux, à Martin Rossen, qui faisoit, avec ces troupes, des courses sur les frontieres de la Lorraine & jusques dans la Champagne. Ce Capitaine avoit autrefois servi en France, & étoit depuis rentré en grace auprès de l'Empereur après la defaite du duc de Cleves. Il étoit entreprenant & hardi, & comme Général de la cavalerie de Cleves, il étoit très-consideré parmi les troupes. La reine de Hongrie avoit encore envoyé dans le Luxembourg Ernest comte de Mansfeld, gouverneur d'Avesnes & de Chimay, avec ordre d'y lever des troupes, & de se joindre à Rossen, pour attaquer notre frontiere. Stenay sur la Meuse se rendit bien-tôt à eux sans beaucoup de résistance, soit par la faute du Gouverneur, soit par les pratiques secretes de la duchesse Christine, qui y avoit une petite garnison, & qui favorisoit sans doute le parti de l'Empereur son oncle. La Reine & l'Amiral d'Annebaud, son conseil, au bruit de cette nouvelle leverent tout d'un coup une armée, & craignant pour Ville-Franche sur la Meuse, au-dessous de Stenay, ils y envoyerent Bourdillon en diligence, seulement avec dix-sept hommes bien armez, & un escadron de cavalerie qui le suivoit de près. Bourdillon ayant laissé Chatelluz, avec la compagnie de cavalerie, dans Ville-Franche, se rendit promptement à

Moufon , parce qu'on avoit plus à craindre de ce côté-là. Charles Thiercelin de la Roche-du-Maine commandoit dans cette place avec quarante chevaux , & on lui avoit joint Jacques de Sufannes Baron de Cerni , avec trois cens hommes de pied. La méfintelligence, qui regnoit entre ces deux Commandans, déconcerta les habitans : effrayez de la vûe des ennemis ils pûrent à peine se rassûrer par l'arrivée de Bourdillon, qui ayant fait porter dans la place toute sa vaisselle d'argent , & tout son bagage , leur protesta qu'il vouloit partager tout le peril avec eux , & avoir le même sort.

Les ennemis ayant passé la Meuse sur le pont de Stenay ; camperent entre Moufon & Ville-Franche. Ces deux places leur parurent trop fortes , pour être emportées d'un premier assaut , ni même par un long siège ; mais pour faire voir qu'ils n'étoient pas venus sans dessein , ils se mirent à piller & à brûler tout ce qu'ils rencontrèrent. Briolles fut brûlé , & Montfaulcon éprouva l'insolence & la fureur du soldat. Tournant ensuite vers le château de Boullandre , ils cottoyerent la riviere : ni bourgs ni villages , rien ne tint devant eux. Après avoir passé par Saint Jevin , Cornad & Remonville , ils se rendirent à Grand-Pré , situé sur la riviere d'Aire , entre Sainte Meneshou , Châlons & Atigni. Là ayant été avertis que l'Amiral étoit à leurs trouffes avec un bon corps de troupes , & que le Roi étoit à Valderfingen avec son armée , dans la crainte d'être enveloppez de tous côtez , ils se retirerent au plus vite , après avoir brûlé Boullandre & Grand-Pré , & laissé à Ivoy , par l'ordre du comte de Mansfeld , la plus grande partie des soldats qu'on avoit tirés de Cleves & de Gueldres.

Lorsque le Roi fut arrivé dans le Luxembourg , pour se venger du colonel Rossen , il attaqua d'abord une forte place nommée Roc-de-Mars* , château situé entre Thionville & Treves , sur la pointe d'une colline , le long de la Moselle , moins fort encore par l'art que par la nature. Les Seigneurs & les principales Dames du pays , ayant cru que le Roi s'attacheroit premierement à Thionville , s'étoient retirés dans ce château , qui leur paroissoit le plus assûré. La garnison sommée de se rendre le refusa d'abord ; cependant à la vûe de quatorze piéces de canon , arrivées plus promptement qu'elle ne pensoit , & d'une brèche assez large , faite à ses murailles , elle témoigna

HENRI II.

1552.

* ou Rodemach.

HENRI II.

1552.

* On les appelloit ainsi.

Prise de Danvilliers par les François.

qu'elle vouloit capituler. Mais nos troupes prêtes d'aller à l'assaut, & craignant qu'une composition ne les privât du butin, dont elles étoient affamées, se jetterent, sans attendre les ordres de leur Chef, sur la muraille à demi abattue, renverserent tous ceux qui leur faisoient résistance, emporterent la place & la pillerent. A la priere du Rhingrave, proche parent de la Dame du lieu, on envoya Gaspard de Coligni pour contenir le soldat. Le gouvernement de cette place fut donné au capitaine la Prade, avec cent chevaux, & une compagnie de Gascons. L'armée passa ensuite la Moselle, & après avoir brûlé le Mont Saint Jean & Solieuvre, elle alla par Estain vers Danvilliers, où l'Amiral d'Annebaud étoit déjà arrivé avec les *Legionnaires* * de Champagne, trois mille Suisses, & deux mille chevaux. Danvilliers est environné de toutes parts de marais, qui le rendent inaccessible pendant les pluies de l'hiver; mais les excessives chaleurs de cette année avoient tellement desséché les marais, qu'on pouvoit aisément les passer. Cependant les fréquentes sorties de la garnison, qui empêchoient nos travaux, rendirent le siège plus long. Marcy commandoit dans la place, avec deux mille hommes de pied & cinq cents chevaux. La batterie placée sur une colline ayant fait un grand feu, comme on alloit donner l'assaut, on parla de capituler. Après qu'on eut disputé quelque-tems sur les conditions, il fut enfin convenu, que la garnison sortiroit, vie sauve; que les Chefs & les principaux Seigneurs demeureroient prisonniers; que les soldats seroient renvoyés sans armes, & que le Roi disposeroit à son gré des effets des habitans. On donna tout le butin à Coligni, non sans exciter des murmures parmi les soldats. Villefranche capitaine d'infanterie, qui s'étoit distingué dans le siège, fut honoré du gouvernement de la place, où il mourut peu après d'une blessure qu'il avoit reçue. Louis de Rabodanges fut nommé en sa place, & on lui donna quatre compagnies d'infanterie & deux cents cavaliers, tant Gendarmes qu'Arquebustiers. Cette place fut prise après quinze jours de siège.

Ferdinand de Sanseverino, prince de Salerne, qui étoit parti de Naples, vint trouver le Roi à Danvilliers. La réception qu'on lui fit fut proportionnée à son rare mérite, & à la grandeur de sa naissance. Ce Prince avoit fidèlement servi

l'Empereur, dans une sédition excitée à Naples six ans auparavant ; mais la grande confiance que le peuple avoit en lui l'avoit rendu suspect. Etant allé depuis trouver l'Empereur en Allemagne, il fut mal reçu , & se vit même noirci par le Vice-roi Pierre de Toledé , homme impérieux & inique. Il revint ensuite dans son pays, qu'il fut enfin obligé de quitter, pour mettre sa vie & son honneur à couvert des embûches qu'on lui dressoit. Après avoir demeuré quatre jours avec le Roi , & avoir conféré ensemble, comme on le croit , de quelquel entrepise sur le royaume de Naples, il repassa en Italie.

Le Roi s'étant rendu maître de Danvilliers, partit pour Verdun, où il fut reçu avec des témoignages d'une joie universelle. La Ville, à la sollicitation du cardinal de Lorraine, se soumit entièrement à la puissance du Roi, qui promit de ne point donner atteinte à ses privilèges & à ses immunités. Cette ville fut autrefois sous l'empire des Mérovingiens ; mais étant ensuite entrée dans le parti de Gillon contre le roi Childéric, elle eût été entièrement ruinée, sans les pressantes prières d'Exupère. Elle fut depuis la capitale du Royaume d'Austrasie, sous le règne des Carlovingiens. Mais dans le déclin de leur puissance, le roi Charle le Simple vendit à Henri I. en 924 le droit que les Rois de France avoient sur cette ville, & par une transaction entre l'Empereur Othon I. & le roi Louis IV. elle fut si formellement aliénée, qu'il fut stipulé dans l'acte que les Rois de France ne pourroient jamais la retirer*. Elle a été depuis ce tems-là soumise aux Empereurs d'Allemagne, & ensuite gouvernée par des Comtes, jusqu'à Frédéric fils de Godefroy le Barbu, qui ayant entrepris, 66 ans après, le voyage de la terre Sainte, & consacré à Dieu sa vie & ses biens, transféra les droits qu'il avoit sur cette ville à Aimon évêque de Verdun, & à ses successeurs. Mais comme les ducs de Lorraine, dont le Duché est contigu au territoire de Verdun, s'en emparèrent dans la suite, sans d'autre droit que celui que donne la force, Richer, qui en étoit évêque, la racheta cent ans après de Baudouin frère de Godefroy de Bouillon, lorsqu'il étoit prêt de partir avec son frère pour l'expédition de Jérusalem. On y établit ensuite un Conseil, qui s'arrogea peu à peu, comme les autres villes Impériales, la juridiction des Evêques, au moyen des privilèges accordez par les Empereurs. La vüe

HENRI II.
1552.

Le Roi s'empara de Verdun.

* On a tâché de réformer le texte de M. de Thou, qui est très-fautif en cet endroit.

HENRI II.

1556.

du cardinal de Lorraine, en s'efforçant de réduire cette ville sous l'obéissance du Roi, étoit de recouvrer, après l'abolition de l'autorité des Magistrats, la puissance que ses prédécesseurs s'étoient, par leur indolence, laissé ravir. En effet le Roi ne fut pas plutôt parti, qu'il manda les habitans, qui lui parurent les plus disposez à favoriser son dessein : après leur avoir fait un éloquent discours, sur l'affection que le Roi avoit pour eux, & déclamé ouvertement contre le Conseil, qu'il accusa d'avoir usurpé la juridiction Ecclésiastique, & d'avoir fait gémir le peuple sous le plus rigoureux gouvernement, il établit une nouvelle forme d'administration, qu'il fit même rediger par écrit. Il demanda ensuite à l'assemblée, si on approuvoit cette nouvelle forme de gouverner sous la protection du Roi, & sous la juridiction de l'Evêque. Après un consentement universel, l'écrit fut lu publiquement, & couché sur les registres de la ville. Le gouvernement de la place fut donné à Gaspard de Saulx Tavares, avec une compagnie de cavalerie, & douze cents hommes de pied. Le maréchal de Saint André général de la cavalerie, chargé des fortifications de la ville, résolut, suivant l'avis des Ingenieurs, de bâtir une citadelle dans les jardins de l'évêché, parce qu'ils étoient dans le lieu le plus élevé.

Prise d'Ivoy
& de Mom-
medi.

Le Roi ayant passé la Meuse, s'approcha de Mommédy à la tête de son armée. Sainte Marie qui y commandoit pour l'Empereur, fut sommé de se rendre; mais il le refusa, & dit qu'il suivroit en cela l'exemple de ceux d'Ivoy. Après quelques legeres escarmouches, où Nicolas d'Anglure, jeune officier de grande espérance, perdit la vie, le connétable de Montmorenci fut d'avis de faire le siège d'Ivoy, où le comte de Mansfeld Gouverneur de la Province s'étoit enfermé. On y envoya devant les compagnies des Gendarmes de Nevers, de la Mark-Sedan & de la Roche-du-Maine, avec une partie de la cavalerie legere, & deux mille hommes d'infanterie, pour faire la circonvallation de la place, & empêcher qu'il n'y entrât du secours. Ivoy est situé au pié d'une colline qui le commande : elle a devant elle une plaine, où passe la riviere de Cheffe, qui fait aller plusieurs moulins, dont la ville est environnée, de tous côtez, & qui tombe enfin dans la Meuse auprès de Sedan. On commença à battre la ville le 22 de Juin avec trente-six pieces de canon. La brèche étoit déjà grande,

&

& on étoit prêt d'aller à l'assaut, lorsque le comte de Mansfeld, à la tête de ses troupes, voulant s'opposer à notre attaque, fut tout à coup abandonné des Allemands & des soldats de Cleves, qui étoient au nombre de trois mille. Ce Commandant les ayant en vain exhortés à tenir ferme, fit venir enfin un gentilhomme François prisonnier, & se tournant vers lui en présence de ses troupes : « Allez, lui dit-il, je vous donne la » liberté, & vous prenez à témoin du tort que l'on fait aujourd'hui à l'Empereur & à moi. Cette même place, ajouta-t-il, » autrefois assiégée par le duc d'Orléans frère du Roi, quoique moins forte qu'aujourd'hui, fut néanmoins quelque-temps » défendue par un simple forgeron, nommé Gilles, à la tête » de quelques misérables payans ; & s'il la rendit enfin, ce ne » fut du moins qu'à des conditions glorieuses ; & moi, qui ne » suis certainement ni de la lie du peuple, ni apprentif dans les » armes, il faut que, par la lâcheté ou la perfidie de mes soldats, je me rende, avant que d'avoir vu l'ennemi, & que je » subisse les conditions qu'il voudra me prescrire. J'ai voulu » vous apprendre mes sentimens, & vous rendre témoin de » ce qui se passe aujourd'hui ; afin que toutes les fois que vous » rappellerés dans votre mémoire la grace que je vous accorde, de vous vous souveniés aussi de me justifier contre les calomnies de ceux, qui voudroient noircir ma réputation. » Il fit ensuite donner du haut d'une tour le signal de la capitulation ; & après les assurances qu'on a coutume de prendre en pareille occasion, il envoya Strinchant gouverneur de la place, pour traiter avec le connétable. On capitula à ces conditions : Que Mansfeld, le Gouverneur & les principaux officiers demeureroient prisonniers ; Que les soldats fortiroient sans armes, & que les biens des habitans seroient abandonnés à la discrétion du Roi. Après que le traité eut été signé, le Connétable, à qui le Roi avoit donné tout le butin de la place, y envoya sa compagnie de Gendarmes, & celle de son fils. Ces deux compagnies profitèrent seules de tout le butin, au grand regret des vieux corps, qui sous prétexte de cette injustice commencèrent à se débâter.

Mansfeld ayant été amené devant le Roi, s'excusa d'abord d'avoir si-tôt rendu la place, & le pria en même-temps qu'il le fit traiter humainement. Je vous assure, lui dit le Roi, que

HENRI II.

1552.

* De la
Branche cade-
te de la mai-
son de Cour-
tenai, issu de
Louis le Gros.

Prise de
Bouillon,

vous ferez bien mieux traité en France qu'Andelot & Sipiere ne le font à Milan. Mansfeld & Strinchant furent envoyez sous bonne garde au château de Vincennes près de Paris. Le Roi retourna ensuite à Mommedy, que Sainte Marie lui rendit, à condition que lui & sa garnison auroient vie & bagues sauvées, mais que le canon demeureroit dans la place. Le Roi laissa dans Ivoy Edmond de Courtenay-Bleneau *, qui s'étoit signalé dans ce siège, & y envoya ensuite le sieur de Haulcourt avec trois compagnies d'infanterie, & deux cens maîtres. Le gouvernement de Mommedy fut donné au capitaine Baron, Parisien, homme recommandable, auquel on laissa une pareille garnison, à cent chevaux près.

Après la prise des trois principales villes du Luxembourg, le Prince de la Mark-Sedan persuada au Roi qu'il étoit de son intérêt, & de l'honneur de la France, de profiter d'une si favorable occasion pour recouvrer le duché de Bouillon, dont l'Empereur avoit dépoüillé la maison de la Mark en faveur de l'évêque de Liège. Le Roi lui donna pour cette expédition le sieur de Jours colonel des Legionnaires de Champagne, avec quatre mille hommes d'infanterie, douze cens chevaux, sa compagnie de Gendarmes, & six grosses pieces de canon. Le Prince de la Mark marcha à la tête de ces troupes du côté de Bouillon, ville autrefois fort peuplée & entourée de bonnes murailles, mais qui est aujourd'hui presque deserte & ruinée. Elle est située au pied d'une colline, où s'élève un roc escarpé de toutes parts, sur le sommet duquel est un château environné d'un fossé large, profond & taillé dans le même roc, & maintenant séparé de la colline, à laquelle il étoit joint autrefois. Ce château est aussi bien fortifié que le peut permettre la nature du lieu. Le pays d'alentour est presque inculte & rempli de collines rudes & couvertes de bois. Le prince de la Mark ayant donc fait passer & repasser ses troupes par de très-mauvais chemins, pour les faire paroître plus nombreuses, & épouvanter les habitans, par le son des tambours & des trompettes qui faisoient retentir tous les vallons, fit conduire avec beaucoup de difficulté le canon sur la colline, par le moyen des cordages qui servirent à le tirer. Après que la batterie eut fait brèche, le Gouverneur du château, qui étoit un bâtard de la maison de Haurion, croyant que le Roi étoit là en personne

avec toute son armée, promit de se rendre, si dans trois jours il n'étoit secouru. Comme il ne parut aucun secours après ce tems-là, la Mark se rendit maître de la place & de toute l'artillerie. Ce gouverneur, qui paya bien-tôt après de sa tête la lâcheté d'avoir si-tôt rendu la Place, se retira avec sa garnison, vie & bagues sauvées. Après la prise du château de Bouillon, toutes les autres places du duché ne firent aucune résistance : ce fut ainsi que le prince de la Mark recouvra en peu de jours ce duché, trente ans après l'usurpation de l'Empereur ; il en donna le gouvernement à des-Avelles.

Le Roi infatigable, jusqu'à coucher dans la tranchée avec ses soldats, dérangeant l'heure de ses repas, & essuyant les brûlantes chaleurs de l'été, tomba enfin malade, & fut obligé de garder quelque-tems le lit à Sedan, où la Reine le vint trouver. Il ne fut pas plutôt rétabli, qu'il retourna à son armée, que le Connétable avoit fait avancer du côté de Chimay dans la forêt des Ardennes, afin de s'opposer à la reine Marie, qui mettoit tout à feu & à sang sur la frontière de Picardie, & de fournir aux vieux soldats quelque occasion de satisfaire leur avidité. Le château de Lumes situé sur la Meuse entre Moufou & Mezieres, d'où l'on faisoit souvent des courses très considérables sur la frontière de Champagne, se rendit d'abord au Roi, après la mort de son Seigneur (on ne sçait s'il mourut naturellement ou s'il fut tué) & fut rasé, à un bastion près. Ce château fut donné au duc de Nevers, avec une partie du revenu : l'autre partie fut laissée au seigneur de Conflans, qui avoit épousé la nièce du seigneur qui venoit de mourir. Le Roi sortit du Luxembourg, dont le gouvernement fut donné au duc de Nevers, & ayant envoyé de grandes provisions au Roc-de-Mars, & fait le dégât aux environs de Thionville, il alla attaquer un château très fort, nommé Arlon. Comme l'on faisoit les approches de la place, François Anglure d'Estauges, Lieutenant de Coligni, fut malheureusement tué ; mais on se vengea bien-tôt après de cette perte, par la prise du château, & en faisant main basse sur toute la garnison. Glaion proche d'Arlon eut le même sort.

L'armée marcha ensuite vers Chimay, dont la garnison & les habitans se retirèrent sur le champ au château, avec toutes les munitions qu'ils y purent porter. On fit un grand feu sur

H h ij

HENRI II.
1552.Autres expéditions des
Français.

HENRI II.

1552.

le château : après que la brèche eût été faite, le Gouverneur commença à traiter ; mais nos troupes qui en vouloient au butin, se jetterent sans ordre dans la place, & la pillerent. Cette action ne fut pas impunie ; il y en eut cent brûlez par le feu, qui se mit dans un magasin à poudre. On avoit quelque dessein sur Avesnes ; mais les pluies continuelles, qui succederent aux chaleurs excessives, obligerent le Roi de séparer son armée. Le duc d'Aumale envoyé en Hainaut, avec la cavalerie legere, pour s'opposer aux courses de la Reine de Hongrie, ayant pénétré jusqu'à Valenciennes, sans rencontrer l'ennemi, fit un si grand dégât, qu'il se vengea pleinement du dommage que nous avions reçu sur notre frontiere. Cependant le Roi arriva à Estrée-au-Pont le 16 de Juillet, après avoir employé trois mois & demi dans sa campagne. Il laissa une partie de son armée au duc de Vendôme, & se rendit à Guise, & ensuite à la Fère, place forte, située sur la riviere d'Oise.

Affaires
d'Allemagne.

Pendant que le Roi faisoit la guerre en Allemagne, & sur les frontieres des Pays-Bas, les Conféderez qui étoient retournés à Fieffen, après la prise d'Erenberg & d'Inspruch, firent publier à Ausbourg le 6 de Juin un écrit, tant en leur nom, qu'en celui de Maurice, dans lequel ils disoient, que puisqu'ils avoient pris les armes pour la défense de la liberté & de la Religion, c'étoit à eux d'établir dans les Temples & dans les Colleges, des Ministres & des Professeurs capables d'enseigner le peuple & la jeunesse. Cet établissement, disoient-ils ; leur paroissoit le plus sûr moyen de détruire les desseins pernicieux des ennemis de la vérité : desseins, qui jusques-là n'avoient rendu qu'à l'oppression des Professeurs les plus distingués par leur piété, afin d'affermir plus aisément la puissance du Pape, & d'imprimer de bonne heure dans l'esprit de la jeunesse des principes impies, qui pussent se fortifier avec l'âge : que dans cette vûë, leurs ennemis avoient non seulement emprisonné ces Professeurs ; mais par une violence barbare & inouïe, ils avoient encore exigé d'eux le serment de sortir de l'Empire ; qu'ensuite ils leur avoient substitué des Ministres d'une religion contraire, ou des apostats qui avoient abandonné la vérité. Ils ajoûtoient, qu'ils étoient obligés de rappeler ces Ministres & ces Professeurs bannis, & que pour

ne laisser aucun lieu à la calomnie , ils les déchargeoient de leur serment ; afin que , sous la protection des Conféderez , ils pussent prêcher publiquement dans toute l'Allemagne la pure parole de Dieu , & instruire la jeunesse ; sous peine , pour quiconque leur reprocheroit en aucune maniere d'avoir trahi leur serment , d'être sévèrement puni. Bien plus , ils ordonnerent , que ceux qui ne pourroient s'accorder avec eux , à cause de leur différente façon d'enseigner , seroient chassés , & que les Magistrats des villes tiendroient la main à l'exécution de cette ordonnance. Cinq jours après sa publication , les Ministres & les Regens , qui avoient été chassés , furent rétablis par l'autorité des Magistrats.

HENRI II.
1552.

Le marquis Albert de Brandebourg , qui ne respiroit que la guerre , voyant que les desseins de Maurice n'avoient que la paix pour objet , pensa sérieusement au parti qu'il avoit à prendre. Il avoit déjà quitté l'armée , avant que Maurice revînt de Linz , & avec ses troupes , & celles de quelques Conféderez , qui composoient deux mille chevaux , & dix-neuf compagnies , il avoit premièrement attaqué le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique * ; & après avoir ravagé & brûlé ses terres , tiré même de lui une grande somme d'argent , il étoit venu vers Nuremberg , & avoit fait capituler le 5 de Mai Lichtenaw , forteresse d'importance , à deux lieues de Nuremberg. Le lendemain de cette expédition , il écrivit aux Magistrats de cette ville une lettre , par laquelle représentant en peu de mots les desseins du Roi de France & des Conféderez , qu'on avoit déjà pu reconnoître par leurs écrits publics , répandus dans toute l'Allemagne , il disoit que les auteurs d'une si généreuse entreprise , ne doutoient point , que tous les gens de bien , & ceux qui avoient quelque zèle pour la liberté & la tranquillité publique , ne se joignissent à la Ligue ; ils déclaroit aussi pour ennemis , non seulement ceux qui s'opposeroient aux progrès de leurs armes , mais encore ceux qui leur refuseroient du secours. Il ajouta , qu'il étoit chargé de la part des Conféderez , de soumettre tout ce qu'il trouveroit devant lui , & de ne laisser en arriere aucune place importante , capable de donner de l'ombrage : Que puisque la ville de Nuremberg ne s'étoit point encore déclarée , & n'avoit envoyé aucuns Députés , ni à Ausbourg , ni à lui

* Volfang.

Hh iij

HENRI II.

1552.

même, il s'étoit emparé du château de Lichtenaw, qui incommodoit son camp, sans néanmoins maltraiter la garnison, qui étoit à sa discrétion ; qu'il les prioit enfin, de la part du Roi de France, de la sienne, & de celle de ses Alliez, de déclarer au plus tard dans le jour suivant, quel parti ils vouloient prendre, afin qu'on ne pût plus douter de leur intention.

Quoique le marquis de Brandebourg avançât dans cette lettre, que ceux de Nuremberg n'avoient donné aucun secours aux Conféderez, & qu'il voulût insinuer qu'il ignoroit leurs dispositions, il sçavoit pourtant bien, que lorsque tous les Conféderez étoient campez à Schweinfurt, on avoit traité le 26 Mars avec eux, afin de les faire entrer dans la ligue, & d'en tirer des munitions & une grande somme d'argent : que d'abord on n'avoit rien pû en obtenir ; mais qu'enfin, après plusieurs contestations, il avoit été convenu, qu'ils donneroient deux cens mille écus d'or, & que par ce moyen la Ligue les tiendrait pour amis : l'électeur Maurice leur avoit fait cette promesse au nom de tous les Conféderez. Ceux de Nuremberg répondirent sur le champ au Marquis, & s'excusèrent de ce qu'ils ne lui avoient envoyé aucun Député, sur la parole qu'ils avoient reçûe de Maurice & des autres Princes, & sur le traité fait ensemble, le priant néanmoins de leur rendre la place qu'il leur avoit prise, comme un témoignage de l'affection qu'il avoit pour eux. Le Marquis répliqua à cette lettre trois jours après, & leur manda, que le traité dont ils parloient lui étoit inconnu, & que comme il s'agissoit en cela de l'intérêt du Roi de France, qu'il avoit autant à cœur que les affaires des autres Conféderez, ils eussent à lui montrer ce traité. Ils le satisfirent sur ce point ; mais il ne laissa pas encore de les presser au nom du Roi, de répondre dans quelques heures, à ce qu'on leur demandoit ; autrement qu'il agiroit en ennemi.

Sur ces entrefaites, ceux de Nuremberg ayant envoyé faire leurs plaintes aux Conféderez, Maurice & le prince Guillaume de Hesse, fils du Landgrave, leur répondirent, qu'ils étoient fort surpris du procédé du marquis de Brandebourg, & qu'ils ne l'approuvoient pas ; que quant à eux, ils garderoient leur parole, & feroient leurs efforts, afin qu'on leur rendit ce qu'on leur avoit pris, & que les troupes du Marquis fussent rappelées, Mais tandis que, pour remettre le calme, Maurice & ses

alliez envoient par tout des Députés, le Marquis mécontent de la réponse des Magistrats de Nuremberg, entra en fureur, & voulant obtenir par la terreur ce que l'équité lui refusoit, il pillà la ville de Lichtenaw, mit le feu au château, & le ruina de fond en comble. Ayant ensuite exigé de la ville une grande somme d'argent, il obligea, l'épée à la main, les habitants, de prêter serment de fidélité, à lui & à George Frederic son cousin, & fit aussitôt approcher ses troupes.

HENRI II.
1552.

Le prince Guillaume, ne pouvant y remédier, pour dégager en quelque façon sa parole, fit revenir deux compagnies de cavalerie, qu'il lui avoit fournies contre le grand Maître de l'Ordre Teutonique. Le Marquis, indigné du rappel de ces troupes, ne s'en prit pas dès lors seulement à ceux de Nuremberg; mais encore à tous les Princes de la ligue; & ne mettant plus de bornes à sa fureur, il commença la plus cruelle & la plus sanglante de toutes les guerres. Il brûla d'abord cent villages, soixante & dix châteaux, & toutes les maisons de campagne de ceux de Nuremberg; il n'épargna pas même les Temples, qu'il eut la précaution de piller, avant que d'y mettre le feu. Il alla ensuite dans une vaste forêt, qui fournissoit du bois à bâtir & à brûler à tout le pays d'alentour, & brûla plus de trois mille arpens. Il menaça ensuite toute la noblesse du pays de lui faire la guerre, si elle n'entroit dans son parti. Les évêques de Bamberg & de Vitzbourg en Franconie, effrayez de ce torrent impétueux, s'accommodèrent avec lui à de rudes conditions: celui de Bamberg lui donna vingt villes, & par un acte passé entre eux le 19 de Mai, il lui ceda son droit sur tous les bénéfices & fiefs de ses Etats. Celui de Vitzbourg, outre cent mille écus d'or qu'il lui compra, fut encore obligé de se charger du paiement de ses dettes, qui se montoient à plus de trois cents mille écus d'or.

Fureur du
Marquis Al-
bert de Bran-
debourg.

Cependant les villes de la Souabe, au nombre de vingt-six, ayant formé une assemblée à Aufbourg, envoyèrent des Députés au marquis Albert de Brandebourg, pour le fléchir en faveur de ceux de Nuremberg, dont le déplorable état les touchoit sensiblement: mais ne pouvant rien gagner sur l'esprit de ce Prince, ils conseillèrent à ceux, pour qui ils s'intéressoient, d'acheter la paix. Ils leur dirent, que puisqu'Erenberg étoit pris, & que la guerre étoit allumée en Hongrie & en

HENRI II.

1552.

Italie, il n'y avoit plus de secours à esperer, & qu'il falloit courber doucement la tête sous le joug, quelque pesant qu'il fût. La ville de Nuremberg rejetta cet avis; & quoiqu'elle reclamât en vain, tantôt la protection de l'Empereur, & tantôt celle de Maurice, elle protesta néanmoins qu'elle s'exposeroit à tout, plutôt que d'accepter les conditions dures qu'on lui proposoit. Le Marquis, irrité de leur fermeté opiniâtre, s'oudroya la ville avec plus de furie qu'auparavant; & pour se rendre plus terrible, il porta le feu par tout où il pût, & brûla même un fauxbourg entier. Cependant George Thannenberg, & Guillaume Schachten arriverent au camp du Marquis, envoyez de la part de l'électeur Maurice, & du Prince Guillaume fils du Landgrave; s'étant joints aux députez des villes de Souabe, qui étoient prêts de partir, sans avoir rien terminé, & ayant délibéré ensemble, ils ménagerent enfin un accommodement, & conclurent la paix à ces conditions: Que la ville de Nuremberg fourniroit deux cens mille écus d'or, & six pieces de canon avec leur attirail, & favoriseroit en tout les Conféderez, à l'exemple de ceux d'Ausbourg; & que réciproquement le Marquis rendroit ce qu'il avoit pris & leveroit le siège. C'est ainsi que ceux de Nuremberg, qui étoient demeurez neutres dans la guerre précédente, & même dans le commencement de celle-ci, de peur d'offenser l'Empereur & la maison d'Autriche, furent enfin obligez de faire une paix défavantageuse, pour n'avoir pas été secourus par l'électeur Maurice. Ce Prince leur témoigna être fort fâché de la conduite du Marquis; mais il s'excusa de ne pouvoir dans les conjonctures présentes satisfaire à leurs justes plaintes.

Après que le Marquis eût levé le siège de Nuremberg, & augmenté ses troupes de celles des Colonels Dalwig & Oldenbourg, il écrivit à la ville d'Ulme le 20 de Juin, pour l'avertir de prendre pour exemple celle de Nuremberg, qu'il venoit de ranger à son devoir, & de soumettre. Il les menaça, s'ils résistoient, de les assiéger autrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors, & en cas qu'il prit la ville, comme il n'en doutoit point, de ne pardonner à aucun mâle au-dessus de sept ans. Les habitans d'Ulme lui répondirent en peu de mots, qu'ils ne feroient jamais ce qu'il exigeoit d'eux. On crut dans ce tems-là, que le Marquis ne se monstroient si violent

violent & si intraitable, que parce qu'il n'agissoit plus alors pour les intérêts de la Ligue, mais pour les siens propres, & que son dessein étoit de s'approprier toutes ses conquêtes. Cependant, quoique ce Prince fût mécontent de ce que Maurice avoit traité avec l'Empereur, à l'insu du Roi, & qu'il méditât une nouvelle guerre, il obligeoit, depuis la levée du siège de Nuremberg, toute la Noblesse qui se soumettoit à lui, de ne prêter le serment qu'aux Confederez. Devenu plus feroce, ou plus hardi, par tant d'heureux succès, il tourna ensuite ses armes contre les Ecclésiastiques, avec lesquels il avoit déjà éprouvé qu'il y avoit beaucoup à profiter. S'étant donc jeté sur l'Etat de l'électeur de Mayence, il alla camper sur le Mayn, & après avoir brûlé & pillé tout ce qu'il rencontroit, il exigea de ce Prince une grande somme d'argent. Mais tandis que l'on contesloit sur la somme, l'Electeur épouvanté prit la fuite, le 5 de Juillet, après avoir fait jeter dans le Rhin tout le canon qui pouvoit servir à l'ennemi. Le Marquis marcha ensuite du côté de Treves; comme il répandoit la terreur de tous côtés, l'Archevêque fut très-épouvanté, à son approche. Albert lui demanda au nom du Roi (nom, dont il se couvroit toujours, depuis qu'il étoit mécontent des Confederez) le château de Coblents, place forte, & avantageusement située sur le confluent du Rhin & de la Moselle. Mais l'Archevêque rejetta sa demande.

Cependant l'électeur Maurice s'étoit rendu à Passaw, pour ménager quelque accommodement avec le roi Ferdinand; Albert, électeur de Baviere, gendre de ce Prince, s'y trouva au nom de l'Empereur, avec les Evêques de Salzbourg & d'Eystat, & les Députés des Electeurs, & des Ducs de Cleves & de Wirtemberg. Maurice fit un long discours, le premier jour de Juin, dans lequel se plaignant hautement du gouvernement, il dit: Que des étrangers, après avoir opprimé la liberté Germanique, & affoibli le pouvoir des Electeurs, avoient usurpé toute l'autorité: qu'on leur dérobait la connoissance de plusieurs affaires importantes; qu'on prenoit même des mesures pour leur ôter dans la suite le droit d'élire les Empereurs; qu'on renversoit les loix; que les Electeurs n'avoient plus dans les dietes, ni crédit, ni autorité; qu'ils n'osoient pas même faire leurs assemblées particulières, & que

HENRI II.

1552.

leur Jurisdiction étoit fort affoiblie, par la Chambre de Spire, qui recevoit, contre l'ancienne coûtume, les appellations interjettées de leurs jugemens : Que par rapport au Conseil Aulique, les délais affectez ruinoient les particuliers ; qu'on ne pouvoit qu'avec peine y obtenir audience ; que l'on n'y examinoit point attentivement ce qu'on y proposoit, à cause du peu de connoissance que les Ministres avoient de la langue du pays ; & que même, faute de l'entendre, bien souvent on y interprétoit mal toutes les propositions, qui ne tendoient qu'à l'utilité publique : Qu'on défendoit, par des édits rigoureux, aux sujets de l'Empire, de servir les Princes étrangers, & qu'on faisoit jurer tous ceux qui rentroient en grace, de ne jamais porter les armes contre les Etats de la maison d'Autriche, & que par-là on les retranchoit en quelque sorte du corps de l'Empire. Qu'on avoit sans distinction exigé de l'argent de ceux qui avoient toujours été-attachez au parti de l'Empereur, & de ceux, que leur devoir avoit obligés de servir leurs Princes dans la guerre de la Ligue de Smalcade ; ce qui étoit une injustice & un affront : Qu'on avoit fait venir en Allemagne des soldats étrangers qui ayant été distribués dans des garnisons après la guerre, s'étoient portez à toute sorte d'excès : Que l'Empereur s'étoit glorifié, dans des livres publiez avec sa permission, d'avoir triomphé de l'Allemagne ; que pour lui témoigner son mépris & l'insulter, il avoit envoyé dans les pays étrangers, les pieces d'artillerie qu'il avoit enlevées aux Allemands ; & comme si elles n'eussent pas suffi, qu'il en avoit encore fait fabriquer d'autres ; sur lesquelles il avoit fait mettre les armes des Electeurs, afin que l'on crût qu'elles avoient été prises sur eux : Qu'on avoit souvent ouï dire à des soldats étrangers, qu'on verroit un jour dans toutes les principales villes de l'Allemagne, des Forts & des Citadelles, qui la rendroient un Etat hereditaire de la maison d'Autriche : Que pour être maître de tous les suffrages, on admettoit dans les dietes des personnes indignes d'y être reçus ; qu'on avoit établi à Spire une Chambre, dont ceux de la confession d'Ausbourg étoient exclus, & où les Juges, par leurs délais & leurs circuits, ruinoient les parties. Il ajouta, que si on entreprenoit de remedier à tous ces désordres, non seulement pour l'interêt des particuliers, mais

encore pour l'honneur de toute l'Allemagne, il y avoit lieu d'espérer un accommodement. Cependant il demandoit, que toutes les ordonnances faites contre les droits & la liberté de l'Allemagne, fussent revûes & examinées dans la premiere diete, & que, du consentement de tous les Etats assemblez, on pourvût à la tranquillité publique.

Ceux qui étoient venus à cette assemblée, pour demander des grâces, ayant ouï ces propositions touchant la réforme du gouvernement, furent d'avis, par respect pour l'Empereur, d'en remettre la décision à la diete générale des Etats de l'Empire. Jean de Fresse évêque de Bayonne, que l'électeur Maurice avoit amené, afin que le Roi pût avoir connoissance de tout ce qui se passeroit, eut audience le trois de Juin. Il parla d'abord de l'ancienne amitié qui avoit régné entre les Germains & les Gaulois, & depuis entre les Allemands & les François; & des glorieux avantages que les Princes Chrétiens avoient retiré de cette étroite union. Il ajoûta que l'empire d'occident ayant été fondé par la famille des Rois de France, il avoit été autrefois composé des deux nations; ensorte que l'Empire appartenoit à l'une & à l'autre; qu'il avoit été depuis transféré aux Allemands, & ensuite aux Saxons, comme issu de nos Rois; que la France & l'Allemagne avoient toujours été florissantes sous ces Empereurs; que la puissance & les forces réunies des Allemands & des François étoient si grandes, qu'ils étoient les maîtres de la Hongrie, de la Dace, de la Bohême, de la Pologne, du Dannemark, & de toute l'Italie; que les François, toujours zélés pour la conservation & l'agrandissement de la religion Chrétienne, avoient entrepris plusieurs guerres contre les Sarrasins & les Turcs, & avoient remporté d'éclatantes victoires en Asie, en Afrique & en Europe; que Philippe Auguste ayant renouvelé cette ancienne alliance presque éteinte, voulut qu'elle fût écrite en caracteres d'or, pour apprendre à la posterité l'estime qu'il en faisoit; qu'elle avoit été depuis entièrement abolie, par quelques Princes étrangers parvenus à la couronne Impériale, sans être dignes de la porter; qu'alors les forces d'Allemagne avoient été beaucoup affoiblies par les guerres civiles; qu'enfin les illustres Princes de la maison de Luxembourg, Henri VII. & Charle IV. son petit-fils, auteur de la Bulle d'or*, & ses deux fils Venceflas, & Sigismond, rendirent

HENRI II.
1552.

* dans le quartorzième siècle.

HENRI II.

1552.

à l'Allemagne sa première splendeur, & renouèrent avec nos Rois une étroite alliance. Que les Princes de la maison d'Autriche leur ayant succédé, l'Empereur Albert avoit signalé son amitié pour la France, en résistant aux pressantes sollicitations de Boniface VIII. homme turbulent & superbe, & en refusant de prendre les armes contre Philippe le Bel, & d'attaquer son Royaume, que ce Pape avoit abandonné au premier occupant.

» Ces beaux exemples, continua-t-il, auroient dû détourner
 » l'Empereur Charles V. du dessein qu'on lui a inspiré mal
 » à propos de faire la guerre au Roi François I., de tendre
 » depuis des embûches à Henri II. son fils, & ensuite de l'atta-
 » quer ouvertement. En effet quel dessein a-t-il eu, ajouta-t-il,
 » en se déclarant contre ce Prince, si ce n'est de diviser ces
 » deux nations invincibles par leur union, & de subjuguier
 » ensuite plus aisément l'Allemagne? Quel étoit son but, lors-
 » qu'il a acheté la paix avec le Turc, aux dépens de son hon-
 » neur; & par un tribut honteux; lorsque sous prétexte de défen-
 » dre la Religion & de contenir les peuples, il a entretenu dans
 » l'Allemagne la discorde & les factions; lorsqu'il l'a remplie
 » de garnisons Espagnoles, & vidé les arcanes; lorsqu'ils se
 » rend enfin redoutable à tout l'Empire, par de tyranniques exac-
 » tions? Le sceau de l'Empire, la chambre de Spire, les pri-
 » vilèges & la liberté des diètes, tout cela dépend aujourd'hui
 » du caprice du seul évêque d'Arras: ceux qui volontairement,
 » ou dans l'espérance de quelque fortune, vont servir les Prin-
 » ces étrangers, sont dépouillés de leurs biens, ou proscrits,
 » ou même conduits au supplice, comme des criminels. Tels
 » sont les artifices & les violences qu'on met en usage, pour
 » opprimer la liberté de la nation, pour renverser les loix,
 » & pour saper l'autorité des Electeurs & de tous les Etats
 » d'Allemagne. Par ce moyen on prétend que le roi Fer-
 » dinand, ou contraint par une force supérieure, ou abusé par
 » de vaines espérances, cède son droit à l'Empire, & que
 » le Prince d'Espagne soit enfin proclamé Roi des Ro-
 » mains.»

Il ajouta, que l'amour de la patrie avoit armé le Prince Maurice, & les autres Electeurs, résolus enfin de prévenir

1. Allusion au colonel Vögelzperger, dont il est parlé ci-devant.

l'orage, & de s'opposer aux étrangers; qu'une si grande entreprise étant au-dessus de leurs forces, ils avoient imploré le secours du Roi très-Chrétien, qui sacrifiant généreusement à leurs intérêts tous ses justes ressentimens, s'étoit lié étroitement avec eux, par un traité, qui portoit entre autres choses, qu'ils n'en pourroient faire aucun avec l'ennemi commun, sans le consentement du Roi: Que Maurice, quoique lié par cet article, avoit néanmoins, pour procurer la tranquillité des peuples, & faire plaisir au roi Ferdinand, demandé au Roi de France, à quelles conditions il trouveroit bon qu'on traitât avec l'Empereur; que sa Majesté très-Chrétienne, plus touchée du bien public, que de ses intérêts particuliers, avoit bien voulu satisfaire à la demande d'un Prince son ami, bien qu'elle fût entièrement contraire à ce qui avoit été promis & stipulé: Que le Roi son maître n'empêcheroit point qu'on ne traitât de la paix, pourvu que les anciennes playes fussent guéries parfaitement; pour ne se rouvrir plus; que les Princes prisonniers fussent mis en liberté, suivant les conventions du traité de la Ligue; & qu'enfin l'ancienne union de l'Allemagne avec la France, & la nouvelle alliance, fussent confirmées, & demeurassent fermes & constantes: Qu'à l'égard de ce qui concernoit le Roi en particulier, comme l'Empereur lui avoit pris plusieurs places, & que sans aucun motif légitime, il lui avoit déclaré la guerre, il lui paroissoit juste, que l'auteur du mal le réparât d'une manière convenable: Qu'au reste, le Roi son maître fondé sur la justice de sa cause, autant que sur la puissance de ses armes, seroit voir non seulement à Maurice & aux autres Princes (qu'il souhaitoit de satisfaire en cette occasion) mais encore à toute la Chrétienté, dont il étoit le défenseur & le protecteur né, combien il avoit à cœur la tranquillité & la paix de l'Europe Chrétienne.

Les Princes répondirent à ce discours: Qu'ils avoient avec plaisir où parler de l'ancienne union de la France avec l'Allemagne, & qu'ils remercioient le Roi de l'affection qu'il leur témoignoit, en préférant le bien public à ses intérêts particuliers, jusqu'à permettre que ceux de la Ligue entraissent en accommodement avec l'Empereur. Ils ajoutèrent qu'ils ne doutoient point que les conditions de paix, proposées par sa Majesté, ne fussent agréées de l'Empereur, qui avoit toujours eu des

HENRI II.

1552.

HENRI II.

1552.

intentions favorables pour le bien public , & qui étant alors mieux disposé que jamais , faisoit espérer de mettre bien - tôt en liberté les Princes prisonniers : Qu'au reste , comme le renouvellement de l'ancienne alliance , & la confirmation de la nouvelle ne pouvoient se conclure dans une assemblée particuliere , il étoit à propos de la remettre à une Diète générale ; qu'ils desiroient néanmoins , que l'amitié qui a toujours régné entre les deux nations demeurât constante & inaltérable : Qu'à l'égard des plaintes particulieres que le Roi faisoit de l'Empereur , au sujet des places que ce Prince lui avoit prises , & que le Roi vouloit qu'on lui rendit , il leur sembloit à propos que le roi Très-Christien s'expliquât plus clairement & plus en détail ; parce que sur ce sujet , ainsi que sur les autres affaires de l'Empire , ils avoient résolu de deputer vers l'Empereur & de faire à ce Prince des plaintes & des remontrances. Maurice ne demandoit pas seulement la liberté du Landgrave son beau-pere ; mais il vouloit encore , que le roi Ferdinand & l'archiduc Maximilien son fils prissent connoissance de tant des sujets de plaintes ; qu'ils en jugeassent , suivant l'usage établi sur cet article en Allemagne , & que , sans toucher à la religion , ni inquieter personne , on attendît la décision de l'Eglise universelle.

Tous les Princes goûterent cet avis : mais les Ambassadeurs de l'Empereur demanderent pour préliminaire , qu'on dédommageât ceux qui avoient été maltraitez par les Conféderez , pour avoir persévéré constamment dans son parti. Après une longue & vive dispute , on convint que le tems seul étoit capable de remédier au mal ; on se relâcha sur quelques articles , & on convint , que le troisième du mois de Juillet suivant , l'Empereur donneroit sa réponse aux propositions qui avoient été faites , & que pendant cet intervalle il y auroit suspension d'armes.

Cependant les Princes écrivirent à l'Empereur le 22 de Juin , & après lui avoir fait une peinture touchante du triste état de l'Allemagne & des suites funestes de la guerre , ils l'exhorterent à penser à la paix. Mais comme , à la fin de leur réponse à l'Ambassadeur de France , ils avoient dit , qu'il leur sembloit que le Roi devoit expliquer plus distinctement ses prétentions contre l'Empereur , l'évêque de Bayonne , ayant reçu sur cela les ordres du Roi dans le camp devant Eystat , leur écrivit le 29 de Juin en ces termes :

» Si quelques-uns doutent encore de l'affection du roi Très-
 » Chrétien envers les Etats de l'Empire, qu'ils jettent les yeux
 » sur tout ce qu'il a fait pour eux cette année, & ils verront
 » qu'ils pensent peu judicieusement, & avec peu d'équité, d'un
 » Prince si bon & si généreux, qui, sans avoir égard à ses in-
 » terêts particuliers, n'a pas retiré de cette entreprise le moins
 » d'avantage, quoiqu'il pût aisément faire la guerre pour son
 » profit, & s'emparer de quelques villes en Allemagne. Il
 » s'est contenté de laisser des garnisons dans les villes qu'il a
 » prises, conformément au traité de la Ligue, qui porte, que
 » chacun fera la guerre comme bon lui semblera. Lorsque l'en-
 » nemi ravageoit les frontieres & y mettoit tout à feu & à sang,
 » le Roi étoit campé sur le Rhin : il n'a cependant pensé à
 » son retour dans ses Etats, qu'au moment que l'électeur Mau-
 » rice lui a fait sçavoir, qu'on pourroit obtenir, par la voye d'ac-
 » commodement, ce qu'on vouloit emporter les armes à la
 » main. Le plaisir, que causa cette nouvelle au Roi, ne peut
 » être compris que par ceux, qui ont éprouvé qu'il n'a jamais
 » eu d'autre objet que de maintenir la liberté de l'Allemagne,
 » de soutenir par sa presence les Princes de cette nation dans
 » leurs justes prétentions, de les appuyer & de les rétablir dans
 » tous leurs droits, & de cimenter, par cet illustre témoignage de
 » son affection, une éternelle union entre les Allemands & les
 » François. Au reste, comme l'électeur Maurice a demandé, à
 » quelles conditions le Roi voudroit traiter avec l'Empereur :
 » je n'ai autre chose à vous répondre, au nom de sa Majesté,
 » que ce que vous m'avez ouï dire plusieurs fois ; sçavoir, que
 » l'Empereur l'a attaqué sans sujet ; que les rois de France ne
 » sont point accoutumés à demander la paix à un ennemi, à
 » qui ils ne se croient d'ailleurs inférieurs en aucune chose, &
 » qu'il est inutile de faire des propositions, si l'on n'est entie-
 » rement assuré qu'elles seront reçues. Le Roi néanmoins vous
 » prend pour arbitres sur ce point : il a une si haute idée de
 » votre équité, qu'il vous confiera volontiers le soin de ses in-
 » terêts & de sa gloire, pourvu que l'Empereur veuille faire
 » la même chose, & consentir que vous soyez les souverains
 » juges de leurs differends : non-seulement il y consent, mais
 » il le desire avec ardeur. Vous ne devez pas douter, qu'en
 » votre considération, & pour assurer le repos public, il ne se

HENRI II.

1552.

Lettre de
 l'évêque de
 Bayonne aux
 Princes d'Al-
 lemagne, au
 nom du Roi.

HENRI II.

1552.

» relâche beaucoup de ses droits , puisque sa Majesté ne s'est
 » engagée dans cette guerre , que dans le dessein de vous pro-
 » curer la paix , & de vous soustraire à un joug étranger. A
 » l'égard de l'injustice que lui font ses ennemis , en l'accusant
 » d'avoir excité le Grand Seigneur à faire la guerre à l'Empire ,
 » vous sçavez bien qu'on ne répand cette calomnie , que pour
 » vous rendre suspect un Prince & un voisin , qui a toujours
 » été prêt à vous secourir , & dont l'appui ne vous a jamais
 » manqué. Si ces artifices néanmoins (ce qu'il ne peut se per-
 » suader) pouvoient effacer de votre esprit le souvenir des ser-
 » vices qu'il vient de vous rendre , & si méprisant son amitié ;
 » vous souffriez qu'on donnât atteinte au traité fait depuis peu
 » avec vous , traité qui est aux uns & aux autres aussi hono-
 » rable qu'avantageux , alors le Roi , aussi irréprochable dans ses
 » sentimens que dans sa conduite , prieroit le souverain Scruta-
 » teur des cœurs d'exercer sa juste vengeance sur les véritables
 » auteurs des troubles & des guerres funestes , qu'un pareil pro-
 » cédé ne manqueroit pas de faire naître.

Cette lettre fut lûe le premier jour de Juillet dans l'assemblée des Princes , & Maurice se rendit trois jours après à Passaw au jour marqué. Ferdinand y exposa , que l'Empereur lui avoit bien écrit quels étoient ses sentimens ; mais que sa majesté Imperiale refusant d'acquiescer à plusieurs articles , il ne jugeoit pas à propos de mettre au jour ce qu'elle avoit répondu à chacun en particulier. Il demanda donc à Maurice , qu'il lui donnât le tems d'aller trouver son frere en diligence , afin qu'il en rapportât une réponse convenable aux conjonctures présentes , & qui pût satisfaire les Conféderez. Maurice au contraire vouloit qu'on en vint à une prompte décision : il déclara qu'il ne pouvoit , sans exposer sa réputation , ni différer , ni s'excuser devant les Conféderez , à qui ces longues commençoient à le rendre suspect. Cependant comme Ferdinand assura qu'il n'avoit pas de l'Empereur un entier pouvoir de conclure , d'autant que , s'il l'avoit , il n'entreprendroit pas ce voyage dans une saison si rude , les Princes lui donnerent des lettres pour l'Empereur , par lesquelles ils le supplioient de se laisser toucher par la triste situation , où ses amis étoient réduits pour l'amour de lui , & de ménager les intérêts de ceux qui , étant plus exposez aux dangers , n'avoient pu obtenir des ennemis

ennemis qu'un terme bien court pour prendre leur parti ; que si, dans le tems qui leur étoit prescrit, il ne donnoit une réponse favorable, leur ruine étoit inévitable.

L'Empereur leur répondit de Villach le dernier jour de Juillet. Il loua d'abord les empressemens qu'ils témoignioient pour la paix ; il les assura ensuite qu'il n'avoit jamais rien tant souhaité lui-même dès le commencement de son empire, que de la voir solidement établie, en Allemagne, & contre toutes les puissances chrétiennes ; afin qu'après avoir apaisé les troubles de la Religion, il pût repousser l'ennemi commun des Chrétiens, que leurs divisions rendoient tous les jours plus puissant : il ajouta qu'il étoit donc inutile de lui recommander la paix en termes si pressans, & qu'il falloit plutôt s'adresser aux auteurs des mouvemens & des troubles. Ce Prince se sentant offensé par les remontrances réitérées qu'on lui faisoit, comme à celui qui avoit fait naître les troubles passez, ou qui les empêchoit de cesser, écrivit encore aux Princes le 9 d'Août ¹ ; & rejetta par sa lettre la cause de tous les maux sur ses ennemis : il dit qu'il étoit bien sensible aux pertes que plusieurs Princes avoient essuyées dans cette guerre ; mais que son intérêt, le leur propre, celui des Etats d'Allemagne, & la majesté de l'Empire, l'avoient jusque-là détourné de faire un honteux accommodement ; qu'au reste il n'étoit point garant des violences d'Albert de Brandebourg, qui après avoir fait éclater son humeur turbulente & ennemie de la paix, & joué aux yeux de tout le monde le personnage d'un fou & d'un forcené, pourroit être un jour puni de ses fureurs, lorsque ses allies revenus à eux-mêmes le laisseront seul les continuer.

Ferdinand communiqua à l'Empereur son frere la lettre de l'évêque de Bayonne : voici quelle fut la réponse de ce Prince. » J'avoue que je vois avec un extrême déplaisir le feu » de la guerre soudainement allumé en Allemagne, par les intrigues de quelques factieux, dans un tems que je croyois

HENRI II.

1552.

Réponse de
l'Empereur à
la lettre de
l'évêque de
Bayonne.

¹ Il y a dans le texte *V. Eid. V. nites* c'est une faute, & il faut lire *V. Eid. VI. nites*. Cela est incontestable. L'assemblée n'a été tenue que le 4 de Juillet. La négociation de Maurice avec Ferdinand n'a été que dans le mois de Juillet. Les Princes n'ont écrit à l'Empe-

reur par Ferdinand, que sur la fin de Juillet. Par conséquent l'Empereur qui leur avoit répondu pour la première fois le dernier de Juillet, ne peut pas répondre une seconde fois l'onze de ce même mois, mais le 9 d'Août. *V. Eid. VI. nites*.

HENRI II.

1552.

» la tranquillité de l'Empire bien assurée ; mais je suis en-
 » core plus touché des outrages que je reçois des étrangers ,
 » & sur-tout de l'Ambassadeur de France , qui non content
 » d'avoir declamé dans votre assemblée contre moi & contre
 » la majesté de l'Empire , s'est encore plus déchainé qu'aupa-
 » ravant , dans une lettre qu'il vous a depuis peu écrite. M'é-
 » tonnerai-je de votre patience , ou déplorerai-je le triste état
 » de l'Allemagne , qui déchirée dans son sein par des dissen-
 » sions intestines , se laisse honteusement abuser par les appa-
 » rences d'une fausse amitié ? J'ai fait la paix avec le Roi de
 » France , & j'en ai religieusement observé le traité ; & quoi-
 » que ce Prince m'ait offensé par des discours outrageants &
 » par des procédés injurieux , j'ai néanmoins dissimulé mon re-
 » sentiment , en faveur du bien public. Enfin , sans me faire au-
 » cune declaration de guerre , il m'a attaqué par terre & par mers ;
 » il a pris mes vaisseaux sur l'Océan , & mes places dans le Mila-
 » nez , dans le tems même que son Ambassadeur me faisoit de
 » sa part de magnifiques promesses : n'est-ce pas là tout ce que
 » j'aurois pû attendre d'un ennemi déclaré ? Mais ce qui m'ir-
 » rite le plus , & ce que je ne puis souffrir , c'est que l'agresseur
 » est ici le premier à se plaindre , & que m'accusant à faux
 » d'être l'auteur de la guerre , & l'infraacteur des traités , il veut
 » exiger que je fasse les premières démarches. Quoique je ne
 » visse qu'à regret les intérêts d'un Prince étranger mêlez avec
 » ceux de l'Allemagne , j'avois pourtant consenti que les Prin-
 » ces , qu'on nomme Conféderez , proposassent des moyens
 » d'accommodement , que je recevrois , pourvû qu'ils ne fus-
 » sent pas tout à fait contraires à mes intérêts & à mon hon-
 » neur. Mais le Roi de France n'aime que la discorde ; il n'a
 » encore fait aucune réponse précise & déterminée , & il don-
 » ne bien à connoître , par ces délais artificieux , que sous pré-
 » texte de ménager sa réputation , il n'en veut qu'à vous & à
 » moi. Quant à l'alliance faite avec le Turc , & sur laquelle il
 » a passé légèrement , comme s'il n'avoit besoin en cela que
 » d'une foible apologie , de quel front oseroit-il tenter de s'en
 » justifier ? J'ai en main les memoires du sieur d'Aramont am-
 » bassadeur de France , dressez à Constantinople , & envoyez au
 » Roi son maître par un certain Officier nommé la Coste :
 » memoires , qui montrent clairement qu'il a traité avec le Turc

» pour la ruine de la chrétienté. On a aussi surpris des lettres
 » du Bacha de Bude, adressées aux Conféderez & à quelques
 » autres Princes : ces lettres ne permettent pas d'imputer à d'au-
 » tres qu'à lui seul l'avantage que la flotte des Turcs remporta sur
 » nous l'année dernière. En effet il sollicita alors le Turc, &
 » le sollicite encore aujourd'hui, à se mettre en campagne. Si
 » on jette les yeux sur tant de procedez, qui démentent toutes
 » ses vaines promesses, & tous les beaux sentimens qu'il étale,
 » on connoitra que ses projets, ses efforts, ses traitez, ne
 » tendent qu'à m'accabler moi, & mon frere le Roi des Ro-
 » mains, qu'à reduire par ce moyen l'Allemagne à la dernière
 » extrémité, qu'à détruire chaque Prince & chaque Ville en
 » particulier, & qu'à s'emparer de quelques places de l'Empire,
 » par le secours de ceux quiauront l'imprudence de se joindre à
 » lui. J'ai appris avec une douleur profonde, qu'il fait déjà forti-
 » fier comme un pays conquis, les places de l'Allemagne, &
 » qu'il y met des garnisons, à la honte de la nation. Si tant de
 » dangers évidens ne vous touchent pas, je ne m'étonne plus que
 » vous ayez lû dans votre assemblée la lettre de l'Ambassadeur
 » de France, que vous n'eussiez pas même dû recevoir, si
 » l'union étoit entre nous telle qu'elle y devoit être. Au reste,
 » comme cette lettre ne regarde point l'affaire présente, je
 » crois qu'il est superflu d'y faire une réponse plus ample. »

Tandis que Ferdinand étoit allé trouver l'Empereur, Mau-
 rice s'étoit rendu à Mergetheim dans le camp des Conféderez,
 pour leur annoncer ce qui avoit été arrêté, & pour s'excuser
 de ses retardemens. Les Conféderez, qui vouloient faire quel-
 que entreprise, marcherent ensuite vers Francfort sur le Mein,
 où il y avoit une garnison du parti Imperial, ce qui faisoit
 craindre pour la Hesse : ayant ensuite passé sur les terres du
 grand Maître de l'Ordre Teutonique, ils y mirent tout à feu
 & à sang, ainsi que dans les Etats de l'électeur de Mayence,
 & allerent six jours après camper devant Francfort, avec dix-
 sept compagnies d'infanterie, & mille chevaux commandez
 par Conrad Hanstein. Ils demanderent du canon pour ce siè-
 ge à l'électeur Palatin, qui en refusa d'abord, mais qui en don-
 na enfin, intimidé par les menaces. Ce Prince leur accorda
 donc huit pieces d'artillerie avec leurs affûts, que l'on fit dans
 la suite entrer dans la Ville, après l'accommodement ; de peur

HENRI II.
 1552.

Suite des
 affaires d'Al-
 lemagne.

HENRI II.

1552.

qu'elles ne tombassent entre les mains d'Albert de Brandebourg, qui s'étoit joint aux Conféderez, lorsqu'ils alloient assiéger Francfort. George duc de Mekelbourg, celui qui avoit commencé la guerre contre la ville de Magdebourg, fut tué d'un coup de canon à ce siège. Cependant le marquis Albert s'étant séparé des Conféderez, s'avança jusqu'au Rhin, soumit à son obéissance Worme & Spire, en tira une grande somme d'argent & du canon, & répandit par-tout où il passa une si grande terreur, que les Prêtres le craignant comme leur fleau, changeoient d'habits, pour n'être point reconnus, & fuyoient devant lui : les Evêques même quitoient leurs diocèses & prenoient la fuite.

L'archevêque de Mayence, qui s'étoit déjà dérobé au péril, se rendit à Strasbourg, où ayant passé une nuit, il en partit aussi-tôt. L'évêque de Spire, déjà cassé de vieillesse, s'étant retiré à Saverne, y mourut peu après, ou de fatigue ou de chagrin. L'évêque de Worme apaisa la furie d'Albert, par l'entremise de l'électeur Palatin, avec douze mille écus d'or. Albert écrivit ensuite au Conseil de Strasbourg le 28 de Juillet, & après leur avoir exposé, que l'unique motif de la Ligue étoit la défense de la religion & de la liberté, il demanda au nom du Roi de France & au sien, qu'on le laissât entrer dans la Ville avec les Conféderez, & qu'on lui promît d'y recevoir une garnison en cas de besoin. Les Magistrats de Strasbourg lui répondirent deux jours après : Que le Roi, lorsqu'il étoit dans l'Alsace, ne leur avoit point fait une pareille demande, & que le serment qui les lioit à l'Empire leur défendoit de lui faire cette soumission : ils le prioient cependant de recevoir d'eux quelque satisfaction, & de ne leur point faire la guerre. Albert, qui avoit ouï parler de la paix, comme si elle eût été déjà conclue, ayant laissé une garnison à Spire, retourna à Francfort avec ses troupes, & ayant recommencé le siège que Maurice avoit levé, il campa au-deça du Mein de l'autre côté de la Ville, dans un lieu élevé & avantageux pour battre la place.

Cependant Ferdinand revint à Passaw, chargé de la réponse de l'Empereur, qui demandoit : Que les articles proposez par l'électeur Maurice, fussent examinez dans une Diète, non par des Commissaires choisis, mais par les Etats généraux assemblez ;

& qu'on ne parlât point de la Religion, jusqu'à ce qu'on en eût délibéré dans la premiere diete; afin que ce que les Etats auroient unanimement décidé, fût observé à l'avenir, L'Empereur envoya ensuite aux Conféderez, le 15 de Juillet, Henri Plawe, qui arriva au camp en neuf jours. Cet Envoyé, après de grandes contestations, persuada enfin à l'électeur Maurice, & à Guillaume, fils du Landgrave de Hesse, de faire la paix, en leur mettant devant les yeux les périls, dont l'Empereur les menaçoit, s'ils n'en venoient à un prompt accommodement. Il représenta à Maurice, l'Empereur à la tête d'une puissante armée, & sur le point de donner la liberté à Jean Frederic de Saxe son cousin; & il ébranla Guillaume de Hesse, en lui faisant appréhender que l'Empereur, irrité de son refus, n'exercât sur son pere une plus grande sévérité: de sorte que, le dernier de Juillet, on conclut enfin un traité de paix, qui surprit tout le monde. Albert, qui avoit toujours été opposé à la paix, en fut si irrité, qu'il se déchaina contre Maurice, quoiqu'il fût son ancien ami, & ne voulut point absolument être compris dans le traité.

Les conditions de ce traité étoient: Qu'avant le 12 d'Août les Conféderez mettroient bas les armes, & congédieroient leurs troupes, qui auroient la liberté de se mettre au service de Ferdinand; mais qu'elles ne pourroient servir, ni contre l'Empereur, ni en général contre l'Allemagne: Que le Landgrave de Hesse demeureroit dans le Fort de Rheinfelz, situé sur le Rhin, & dépendant de ses Etats, jusqu'à ce qu'on eût donné de bonnes assurances d'observer les conditions du traité fait par l'Empereur à Hall: Que l'électeur Maurice, l'électeur Joachim de Brandebourg, & Volfang de Baviere, duc des Deux-Ponts, qui avoient depuis peu répondu pour le Landgrave, seroient encore ses cautions: Que l'affaire concernant la possession de Catzenelnbogen, que le Landgrave de Hesse, & le Prince de Nassau se disputoient, seroit instruite par les sept Electeurs, & par les Arbitres que les parties nommeroient, dont l'Empereur en choisiroit six, pour terminer cette contestation dans deux ans. Que l'Empereur convoqueroit dans six mois une diete générale de l'Empire, où l'on tâcheroit de mettre fin aux différends, touchant la Religion; que dans cet intervalle on demeureroit tranquille, & qu'aucun ne seroit

HENRI II.
1552.

Traité de
paix entre
l'Empereur &
les Confédé-
rez.

HENRI II.

1552.

inquieté à ce sujet : Qu'on admectroit dans la Chambre Impériale les Conféderez de la Confession d'Ausbourg : Que toutes les propositions faites par l'électeur Maurice, & qui concernoient la liberté publique & la dignité de l'Empire, seroient examinées & discutées dans la diète : Qu'Othon Henri comte Palatin demeureroit tranquille possesseur de ses Etats, dont il avoit été dépouillé, & qu'il avoit depuis recouvrez : Que les Princes, qui dans cette guerre avoient donné leur parole aux Conféderez, seroient quittes des obligations qu'ils avoient contractées : Que ceux qui auroient été lezez pendant les troubles, ne pourroient prétendre contre personne la réparation de leurs dommages ; qu'on laisseroit néanmoins à la prudence de l'Empereur & des Etats, de délibérer, dans les premières diètes, sur les moyens de les indemniser de leurs pertes. Que les proscrits seroient reçus en grace, pourvu qu'ils n'entreprissent rien désormais contre l'Empereur, ni contre les Etats de l'Empire ; & que ceux qui seroient entrez au service de la France, le quitteroient & se retireroient chez eux dans trois mois : Qu'Albert de Brandebourg seroit compris dans le traité de paix ; à condition qu'il mettroit les armes bas, & qu'il licenciéroit ses troupes dans l'espace de douze jours : Qu'enfin quiconque contreviendrait au traité seroit tenu pour ennemi. Mais afin qu'il ne parût pas que le roi de France étoit entièrement oublié & abandonné de ses alliez, on ajouta que, quant aux différends particuliers qu'il avoit avec l'Empereur, & qui ne regardoient aucunement l'Empire, il pourroit charger l'électeur Maurice du soin d'expliquer ses intentions à l'Empereur.

Après que ce traité eut été dressé à Passaw, & ensuite signé par l'Empereur, l'évêque de Bayonne partit, pour revenir en France : mais avant son départ, il montra combien il étoit mécontent du peu de cas qu'on avoit fait du Roi son maître dans ce traité. Maurice néanmoins l'adoucit un peu, par l'espérance de quelque nouvel événement, & en lui protestant qu'il n'avoit pu différer de conclurre un accommodement avec l'Empereur, sans exposer le Landgrave son beau-père à un peril manifeste. A l'égard du Roi, soit qu'il eût été satisfait en particulier par Maurice, soit qu'il dissimulât, il renvoya les otages en Allemagne, sans leur laisser appercevoir aucune marque de mécontentement.

Le siège de Francfort ayant été levé, Reiffenberg, gagné par le marquis Albert de Brandebourg, passa le Mein avec son regiment, & se joignit à lui. Cette jonction nuisit au Landgrave de Hesse, qui étant sorti de prison, fut arrêté auprès de Maestrich, par les ordres de la Reine Marie qui étoit là, & qui le mit sous la garde des mêmes Espagnols, qui l'avoient gardé pendant cinq ans. La Reine l'avoit fait arrêter, disoit-elle, parce que le traité de paix avoit été enfreint, par la révolte de Reiffenberg, & qu'elle ne pouvoit relâcher le Landgrave, qu'elle n'eût été plus amplement informée de la volonté de son frere : mais après la réponse de l'Empereur, ce Prince fut remis en liberté, le quatrième de Septembre. Il retourna enfin dans ses Etats au bout de six jours.

Quatre jours auparavant, l'Empereur, en partant, d'Ausbourg, avoit aussi mis en liberté Jean Frederic de Saxe, qu'il renvoyoit avec des témoignages de la plus tendre amitié. Il étoit venu de Villach dans cette Ville, par Insprach & par la Baviere, avec les troupes de Bohême, d'Italie & d'Espagne, que Doria avoit transportées à Genes au commencement de Juillet. Croyant qu'il étoit de son honneur de changer, avant son départ, le gouvernement de la ville d'Ausbourg, il abolit le Conseil, & tout ce que les Conféderez avoient réglé, & rétablit l'ancien gouvernement : il se contenta de faire sortir de la ville trois Ministres qui lui étoient suspects, & permit aux autres de prêcher & d'enseigner, conformément à la Confession d'Ausbourg.

Maurice & Guillaume fils du Landgrave, ayant abandonné le siège de Francfort, prirent des chemins différens. Celui-ci alla au pays de Hesse, & Maurice avec ses troupes se rendit à Donavert, où il fit embarquer pour la Hongrie son infanterie sur le Danube, le 23 d'Août, avec ordre à sa cavalerie de suivre par terre. Pour lui, il revint en diligence dans ses Etats, afin de donner ordre à ses affaires, & il joignit ensuite l'armée, à la tête de seize mille hommes de pied & de cinq mille chevaux. Le bruit s'étant répandu qu'il vouloit assiéger Gran*, le Bacha de Bude, malgré ses forces inférieures, se mit en campagne, pour lui faire tête. Machmet, Général des troupes Ottomanes, se disposa en même tems à faire le siège d'Agria, avec une armée de soixante & dix mille hommes. Cette

HENRI II.

1552.

Le Landgrave de Hesse est mis en liberté.

Guerre de Hongrie.

* ou Strigonic.

HENRI II.

1552.

» relâche beaucoup de ses droits, puisque sa Majesté ne s'est
 » engagée dans cette guerre, que dans le dessein de vous pro-
 » curer la paix, & de vous soustraire à un joug étranger. A
 » l'égard de l'injustice que lui font ses ennemis, en l'accusant
 » d'avoir excité le Grand Seigneur à faire la guerre à l'Empire,
 » vous sçavez bien qu'on ne répand cette calomnie, que pour
 » vous rendre suspect un Prince & un voisin, qui a toujours
 » été prêt à vous secourir, & dont l'appui ne vous a jamais
 » manqué. Si ces artifices néanmoins (ce qu'il ne peut se per-
 » suader) pouvoient effacer de votre esprit le souvenir des ser-
 » vices qu'il vient de vous rendre, & si méprisant son amitié;
 » vous souffriez qu'on donnât atteinte au traité fait depuis peu
 » avec vous, traité qui est aux uns & aux autres aussi hono-
 » rable qu'avantageux, alors le Roi, aussi irréprochable dans ses
 » sentimens que dans sa conduite, prieroit le souverain Scruta-
 » teur des cœurs d'exercer sa juste vengeance sur les véritables
 » auteurs des troubles & des guerres funestes, qu'un pareil pro-
 » cédé ne manqueroit pas de faire naître.

Cette lettre fut lûe le premier jour de Juillet dans l'assem-
 blée des Princes, & Maurice se rendit trois jours après à Pas-
 saw au jour marqué. Ferdinand y exposa, que l'Empereur lui
 avoit bien écrit quels étoient ses sentimens; mais que sa ma-
 jesté Imperiale refusant d'acquiescer à plusieurs articles, il ne
 jugeoit pas à propos de mettre au jour ce qu'elle avoit répon-
 du à chacun en particulier. Il demanda donc à Maurice, qu'il
 lui donnât le tems d'aller trouver son frere en diligence, afin
 qu'il en rapportât une réponse convenable aux conjonctures
 présentes, & qui pût satisfaire les Conféderez. Maurice au
 contraire vouloit qu'on en vint à une prompte décision: il
 déclara qu'il ne pouvoit, sans exposer sa réputation, ni diffé-
 rer, ni s'excuser devant les Conféderez, à qui ces longues
 commençoient à le rendre suspect. Cependant comme Ferdi-
 nand assura qu'il n'avoit pas de l'Empereur un entier pouvoir
 de conclure, d'autant que, s'il l'avoit, il n'entreprendroit pas
 ce voyage dans une saison si rude, les Princes lui donnerent
 des lettres pour l'Empereur, par lesquelles ils le supplioient de
 se laisser toucher par la triste situation, où ses amis étoient re-
 duits pour l'amour de lui, & de ménager les intérêts de ceux
 qui, étant plus exposez aux dangers, n'avoient pu obtenir des
 ennemis

ennemis qu'un terme bien court pour prendre leur parti ; que si, dans le tems qui leur étoit prescrit, il ne donnoit une réponse favorable, leur ruine étoit inévitable.

L'Empereur leur répondit de Villach le dernier jour de Juillet. Il loua d'abord les empressements qu'ils témoignioient pour la paix ; il les assûra ensuite qu'il n'avoit jamais rien tant souhaité lui-même dès le commencement de son empire, que de la voir solidement établie, en Allemagne, & entre toutes les puissances chrétiennes ; afin qu'après avoir apaisé les troubles de la Religion, il pût repousser l'ennemi commun des Chrétiens, que leurs divisions rendoient tous les jours plus puissant : il ajouta qu'il étoit donc inutile de lui recommander la paix en termes si pressans, & qu'il falloit plutôt s'adresser aux auteurs des mouvemens & des troubles. Ce Prince se sentant offensé par les remontrances réitérées qu'on lui faisoit, comme à celui qui avoit fait renaître les troubles passés, ou qui les empêchoit de cesser, écrivit encore aux Princes le 9 d'Août¹ ; & rejetta par sa lettre la cause de tous les maux sur ses ennemis : il dit qu'il étoit bien sensible aux pertes que plusieurs Princes avoient essuyées dans cette guerre ; mais que son intérêt, le leur propre, celui des Etats d'Allemagne, & la majesté de l'Empire, l'avoient jusque-là détourné de faire un honteux accommodement ; qu'au reste il n'étoit point garant des violences d'Albert de Brandebourg, qui après avoir fait éclater son humeur turbulente & ennemie de la paix, & joué aux yeux de tout le monde le personnage d'un fou & d'un forcené, pourroit être un jour puni de ses fureurs, lorsque ses allies revenus à eux-mêmes le laisseront seul les continuer.

Ferdinand communiqua à l'Empereur son frere la lettre de l'évêque de Bayonne : voici quelle fut la réponse de ce Prince. » J'avoué que je vois avec un extrême déplaisir le feu » de la guerre soudainement allumé en Allemagne, par les intrigues de quelques factieux, dans un tems que je croyois

HENRI II.

1552.

Réponse de
l'Empereur à
la lettre de
l'Evêque de
Bayonne.

¹ Il y a dans le texte *V. Eid. V. riler* c'est une faute, & il faut lire *V. Eid. VI. riler*. Cela est incontestable. L'assemblée n'a été tenue que le 4 de Juillet. La négociation de Maurice avec Ferdinand n'a été que dans le mois de Juillet. Les Princes n'ont écrit à l'Empe-

reur par Ferdinand, que sur la fin de Juillet. Par conséquent l'Empereur qui leur avoit répondu pour la première fois le dernier de Juillet, ne peut pas répondre une seconde fois l'onze de ce même mois, mais le 9 d'Août. *V. Eid. VI. riler.*

HENRI II.
1552.

la tranquillité de l'Empire bien assurée; mais je suis encore plus touché des outrages que je reçois des étrangers, & sur-tout de l'Ambassadeur de France, qui non content d'avoir declamé dans votre assemblée contre moi & contre la majesté de l'Empire, s'est encore plus déchainé qu'auparavant, dans une lettre qu'il vous a depuis peu écrite. M'étonnerai-je de votre patience, ou déplorerai-je le triste état de l'Allemagne, qui déchirée dans son sein par des dissensions intestines, se laisse honteusement abuser par les apparences d'une fausse amitié? J'ai fait la paix avec le Roi de France, & j'en ai religieusement observé le traité; & quoi que ce Prince m'ait offensé par des discours outrageants & par des procédés injurieux, j'ai néanmoins dissimulé mon ressentiment, en faveur du bien public. Enfin, sans me faire aucune declaration de guerre, il m'a attaqué par terre & par mer; il a pris mes vaisseaux sur l'Océan, & mes places dans le Milanéz, dans le tems même que son Ambassadeur me faisoit de sa part de magnifiques promesses: n'est-ce pas là tout ce que j'aurois pu attendre d'un ennemi déclaré? Mais ce qui m'irrite le plus, & ce que je ne puis souffrir, c'est que l'agresseur ait ici le premier à se plaindre, & que m'accusant à faux d'être l'auteur de la guerre, & l'infracteur des traités, il veut exiger que je fasse les premières démarches. Quoique je ne visse qu'à regret les intérêts d'un Prince étranger mêlez avec ceux de l'Allemagne, j'avois pourtant consenti que les Princes, qu'on nomme Conféderez, proposassent des moyens d'accommodement, que je recevrois, pourvû qu'ils ne fussent pas tout à fait contraires à mes intérêts & à mon honneur. Mais le Roi de France n'aime que la discorde; il n'a encore fait aucune réponse précise & déterminée, & il donne bien à connoître, par ces délais artificieux, que sous prétexte de ménager sa réputation, il n'en veut qu'à vous & à moi. Quant à l'alliance faite avec le Turc, & sur laquelle il a passé légèrement, comme s'il n'avoit besoin en cela que d'une foible apologie, de quel front oseroit-il tenter de s'en justifier? J'ai en main les memoires du sieur d'Aramont ambassadeur de France, dressez à Constantinople, & envoyez au Roi son maître par un certain Officier nommé la Coste: ces memoires, qui montrent clairement qu'il a traité avec le Turc

» pour la ruine de la chrétienté. On a aussi surpris des lettres
 » du Bacha de Bude, adressées aux Conféderez & à quelques
 » autres Princes : ces lettres ne permettent pas d'imputer à d'au-
 » tres qu'à lui seul l'avantage que la flotte des Turcs remporta sur
 » nous l'année dernière. En effet il sollicita alors le Turc, &
 » le sollicite encore aujourd'hui, à se mettre en campagne. Si
 » on jette les yeux sur tant de procédez, qui démentent toutes
 » ses vaines promesses, & tous les beaux sentimens qu'il étale,
 » on connoitra que ses projets, ses efforts, ses traitez, ne
 » tendent qu'à m'accabler moi, & mon frere le Roi des Ro-
 » mains, qu'à reduire par ce moyen l'Allemagne à la dernière
 » extrémité, qu'à détruire chaque Prince & chaque Ville en
 » particulier, & qu'à s'emparer de quelques places de l'Empire,
 » par le secours de ceux quiauront l'imprudenc de se joindre à
 » lui. J'ai appris avec une douleur profonde, qu'il fait déjà forti-
 » fier comme un pays conquis, les places de l'Allemagne, &
 » qu'il y met des garnisons, à la honte de la nation. Si tant de
 » dangers évidens ne vous touchent pas, je ne m'étonne plus que
 » vous ayez lû dans votre assemblée la lettre de l'Ambassadeur
 » de France, que vous n'eussiez pas même dû recevoir, si
 » l'union étoit entre nous telle qu'elle y devoit être. Au reste,
 » comme cette lettre ne regarde point l'affaire présente, je
 » crois qu'il est superflu d'y faire une réponse plus ample. »

Tandis que Ferdinand étoit allé trouver l'Empereur, Mau-
 rice s'étoit rendu à Mergetheim dans le camp des Conféderez,
 pour leur annoncer ce qui avoit été arrêté, & pour s'excuser
 de ses retardemens. Les Conféderez, qui vouloient faire quel-
 que entreprise, marcherent ensuite vers Francfort sur le Mein,
 où il y avoit une garnison du parti Imperial, ce qui faisoit
 craindre pour la Hesse : ayant ensuite passé sur les terres du
 grand Maître de l'Ordre Teutonique, ils y mirent tout à feu
 & à sang, ainsi que dans les Etats de l'électeur de Mayence,
 & allerent six jours après camper devant Francfort, avec dix-
 sept compagnies d'infanterie, & mille chevaux commandez
 par Conrad Hanstein. Ils demanderent du canon pour ce sié-
 ge à l'électeur Palatin, qui en refusa d'abord, mais qui en don-
 na enfin, intimidé par les menaces. Ce Prince leur accorda
 donc huit pieces d'artillerie avec leurs affuts, que l'on fit dans
 la suite entrer dans la Ville, après l'accordement ; de peur

HENRI II.

1552.

 Suite des
 affaires d'Al-
 lemagne.

K k ij

HENRI II.
1552.

qu'elles ne tombassent entre les mains d'Albert de Brandebourg, qui s'étoit joint aux Conféderez, lorsqu'ils alloient assiéger Francfort. George duc de Mekelbourg, celui qui avoit commencé la guerre contre la ville de Magdebourg, fut tué d'un coup de canon à ce siège. Cependant le marquis Albert s'étant séparé des Conféderez, s'avança jusqu'au Rhin, soumit à son obéissance Worme & Spire, en tira une grande somme d'argent & du canon, & répandit par-tout où il passa une si grande terreur, que les Prêtres le craignant comme leur fleau, changeoient d'habits, pour n'être point reconnus, & fuyoient devant lui : les Evêques même quitoient leurs diocèses & prenoient la fuite.

L'archevêque de Mayence, qui s'étoit déjà dérobé au peril, se rendit à Strasbourg, où ayant passé une nuit, il en partit aussi-tôt. L'évêque de Spire, déjà cassé de vieillesse, s'étant retiré à Saverne, y mourut peu après, ou de fatigue ou de chagrin. L'évêque de Worme apaisa la furie d'Albert, par l'entremise de l'électeur Palatin, avec douze mille écus d'or. Albert écrivit ensuite au Conseil de Strasbourg le 28 de Juillet, & après leur avoir exposé, que l'unique motif de la Ligue étoit la défense de la religion & de la liberté, il demanda au nom du Roi de France & au sien, qu'on le laissât entrer dans la Ville avec les Conféderez, & qu'on lui promît d'y recevoir une garnison en cas de besoin. Les Magistrats de Strasbourg lui répondirent deux jours après : Que le Roi, lorsqu'il étoit dans l'Alsace, ne leur avoit point fait une pareille demande ; & que le serment qui les lioit à l'Empire leur défendoit de lui faire cette soumission : ils le prioient cependant de recevoir d'eux quelque satisfaction, & de ne leur point faire la guerre. Albert, qui avoit ouï parler de la paix, comme si elle eût été déjà conclue, ayant laissé une garnison à Spire, retourna à Francfort avec ses troupes, & ayant recommencé le siège que Maurice avoit levé, il campa au-deça du Mein de l'autre côté de la Ville, dans un lieu élevé & avantageux pour battre la place.

Cependant Ferdinand revint à Passaw, chargé de la réponse de l'Empereur, qui demandoit : Que les articles proposés par l'électeur Maurice, fussent examinés dans une Diète, non par des Commissaires choisis, mais par les Etats généraux assembles ;

& qu'on ne parlât point de la Religion, jusqu'à ce qu'on en eût délibéré dans la premiere diete; afin que ce que les Etats auroient unanimement décidé, fût observé à l'avenir, L'Empereur envoya ensuite aux Conféderez, le 15 de Juiller, Henri Plawe, qui arriva au camp en neuf jours. Cet Envoyé, après de grandes contestations, persuada enfin à l'électeur Maurice, & à Guillaume, fils du Landgrave de Hesse, de faire la paix, en leur mettant devant les yeux les périls, dont l'Empereur les menaçoit, s'ils n'en venoient à un prompt accommodement. Il représenta à Maurice, l'Empereur à la tête d'une puissante armée, & sur le point de donner la liberté à Jean Frederic de Saxe son cousin; & il ébranla Guillaume de Hesse, en lui faisant appréhender que l'Empereur, irrité de son refus, n'exercât sur son pere une plus grande sévérité: de sorte que, le dernier de Juiller, on conclut enfin un traité de paix, qui surprit tout le monde. Albert, qui avoit toujours été opposé à la paix, en fut si irrité, qu'il se déchaîna contre Maurice, quoiqu'il fût son ancien ami, & ne voulut point absolument être compris dans le traité.

Les conditions de ce traité étoient: Qu'avant le 12 d'Août les Conféderez mettroient bas les armes, & congédieroient leurs troupes, qui auroient la liberté de se mettre au service de Ferdinand; mais qu'elles ne pourroient servir, ni contre l'Empereur, ni en général contre l'Allemagne: Que le Landgrave de Hesse demeureroit dans le Fort de Rheinfelz, situé sur le Rhin, & dépendant de ses Etats, jusqu'à ce qu'on eût donné de bonnes assurances d'observer les conditions du traité fait par l'Empereur à Hall: Que l'électeur Maurice, l'électeur Joachim de Brandebourg, & Volfang de Baviere, duc des Deux-Ponts, qui avoient depuis peu répondu pour le Landgrave, seroient encore ses cautions: Que l'affaire concernant la possession de Catzenelnbogen, que le Landgrave de Hesse, & le Prince de Nassau se disputoient, seroit instruite par les sept Electeurs, & par les Arbitres que les parties nommeroient; dont l'Empereur en choisiroit six, pour terminer cette contestation dans deux ans. Que l'Empereur convoqueroit dans six mois une diete générale de l'Empire, où l'on tâcheroit de mettre fin aux différends, touchant la Religion; que dans cet intervalle on demeureroit tranquille, & qu'aucun ne feroit

HENRI II.

1552.

Traité de
paix entre
l'Empereur &
les Confédé-
rez.

HENRI II.

1552.

inquiété à ce sujet : Qu'on admettroit dans la Chambre Impériale les Conféderez de la Confession d'Ausbourg : Que toutes les propositions faites par l'électeur Maurice, & qui concernoient la liberté publique & la dignité de l'Empire, seroient examinées & discutées dans la diète : Qu'Othon Henri comte Palatin demeureroit tranquille possesseur de ses Etats, dont il avoit été dépouillé, & qu'il avoit depuis recouvrez : Que les Princes, qui dans cette guerre avoient donné leur parole aux Conféderez, seroient quittes des obligations qu'ils avoient contractées : Que ceux qui auroient été lezez pendant les troubles, ne pourroient prétendre contre personne la réparation de leurs dommages ; qu'on laisseroit néanmoins à la prudence de l'Empereur & des Etats, de délibérer, dans les premières diètes, sur les moyens de les indemniser de leurs pertes. Que les pros crits seroient reçus en grace, pourvu qu'ils n'entreprissent rien désormais contre l'Empereur, ni contre les Etats de l'Empire ; & que ceux qui seroient entrez au service de la France, le quitteroient & se retireroient chez eux dans trois mois : Qu'Albert de Brandebourg seroit compris dans le traité de paix ; à condition qu'il mettroit les armes bas, & qu'il licenciéroit ses troupes dans l'espace de douze jours : Qu'enfin quiconque contreviendrait au traité seroit tenu pour ennemi. Mais afin qu'il ne parût pas que le roi de France étoit entièrement oublié & abandonné de ses alliez, on ajouta que, quant aux différends particuliers qu'il avoit avec l'Empereur, & qui ne regardoient aucunement l'Empire, il pourroit charger l'électeur Maurice du soin d'expliquer ses intentions à l'Empereur.

Après que ce traité eut été dressé à Passaw, & ensuite signé par l'Empereur, l'évêque de Bayonne partit, pour revenir en France : mais avant son départ, il montra combien il étoit mécontent du peu de cas qu'on avoit fait du Roi son maître dans ce traité. Maurice néanmoins l'adoucit un peu, par l'espérance de quelque nouvel événement, & en lui protestant qu'il n'avoit pu différer de conclure un accommodement avec l'Empereur, sans exposer le Landgrave son beau-père à un péril manifeste. A l'égard du Roi, soit qu'il eût été satisfait en particulier par Maurice, soit qu'il dissimulât, il renvoya les oranges en Allemagne, sans leur laisser appercevoir aucune marque de mécontentement,

Le siège de Francfort ayant été levé, Reiffenberg, gagné par le marquis Albert de Brandebourg, passa le Mein avec son regiment, & se joignit à lui. Cette jonction nuisit au Landgrave de Hesse, qui étant sorti de prison, fut arrêté auprès de Maestrich, par les ordres de la Reine Marie qui étoit là, & qui le mit sous la garde des mêmes Espagnols, qui l'avoient gardé pendant cinq ans. La Reine l'avoit fait arrêter, disoit-elle, parce que le traité de paix avoit été enfreint, par la révolte de Reiffenberg, & qu'elle ne pouvoit relâcher le Landgrave, qu'elle n'eût été plus amplement informée de la volonté de son frere : mais après la réponse de l'Empereur, ce Prince fut remis en liberté, le quatrième de Septembre. Il retourna enfin dans ses Etats au bout de six jours.

Quatre jours auparavant, l'Empereur, en partant, d'Ausbourg, avoit aussi mis en liberté Jean Frederic de Saxe, qu'il renvoya avec des témoignages de la plus tendre amitié. Il étoit venu de Villach dans cette Ville, par Inspruch & par la Baviere, avec les troupes de Bohême, d'Italie & d'Espagne, que Doria avoit transférées à Genes au commencement de Juillet. Croyant qu'il étoit de son honneur de changer, avant son départ, le gouvernement de la ville d'Ausbourg, il abolit le Conseil, & tout ce que les Conféderez avoient réglé, & rétablit l'ancien gouvernement : il se contenta de faire sortir de la ville trois Ministres qui lui étoient suspects, & permit aux autres de prêcher & d'enseigner, conformément à la Confession d'Ausbourg.

Maurice & Guillaume fils du Landgrave, ayant abandonné le siège de Francfort, prirent des chemins différens. Celui-ci alla au pays de Hesse, & Maurice avec ses troupes se rendit à Donavert, où il fit embarquer pour la Hongrie son infanterie sur le Danube, le 23 d'Août, avec ordre à sa cavalerie de suivre par terre. Pour lui, il revint en diligence dans ses Etats, afin de donner ordre à ses affaires, & il joignit ensuite l'armée, à la tête de seize mille hommes de pied & de cinq mille chevaux. Le bruit s'étant répandu qu'il vouloit assiéger Gran *, le Bacha de Bude, malgré ses forces inférieures, se mit en campagne, pour lui faire tête. Machmet, Général des troupes Ottomanes, se disposa en même tems à faire le siège d'Agria, avec une armée de soixante & dix mille hommes. Cette

HENRI II.

1552.

Le Landgrave de Hesse est mis en liberté.

Guerre de Hongrie.

* ou Strigonic.

HENRI II.

1552.

place n'est forte ni par l'art ni par la nature¹ ; elle est seulement environnée d'une vieille muraille flanquée de quelques tours, sans bastions, & a d'un côté une colline peu éloignée qui la commande. Le courage de ses défenseurs suppléa à la foiblesse. C'étoient deux mille Hongrois, & soixante gentilshommes distinguez du pays, qui s'y étoient renfermez, avec leurs femmes, leurs enfans, & leurs effets. Ils avoient fait serment de souffrir tout, & de se nourrir même de corps morts, si les vivres leur manquoient, plutôt que de capituler avec un ennemi perfide : & de peur qu'un serment si terrible ne fût violé par quelque capitulation, on défendit les assemblées sous des peines rigoureuses. On mit ensuite les provisions dans des magasins publics, afin que tout étant commun, le peril & les vivres, chacun eût plus d'ardeur pour défendre la Ville. Les hommes étoient occupez à la défense de la place, tandis que les femmes, & ceux qui n'étoient pas capables de porter les armes, étoient employez aux travaux & aux ouvrages, & chargez du soin des vivres.

Fameux
Sieg d'Agria.

Lorsque Machmet les fit sommer par un Trompette de se rendre, voici quelle fut leur réponse. Ils mirent un cercueil sur les crénaux des murailles, pour montrer qu'ils préféroient la mort à toute sorte de composition, & qu'ils aimoient mieux mourir libres, que de vivre esclaves. Les assiégeans dressèrent alors, du côté de la grande Eglise, une batterie de vingt-cinq pieces de canon, & une pareille du côté de la colline, & firent pendant quarante jours un feu continuel. Quoiqu'une partie de la muraille, & presque toutes les tours fussent déjà abatuës, les assiégez néanmoins, loin de se décourager, firent un retranchement profond, & metrant de tems en tems des troupes fraîches dans les corps de garde, ils se défendirent avec succès : dans trois assauts donnez en un seul jour ils repoussèrent les Turcs, qui y perdirent jusqu'à huit mille hommes. Cette opiniâtreté obligea Machmet de faire de plus vives attaques : il fit escaler la ville de tous côtez ; mais à mesure qu'il redoubloit

¹ Elle est aujourd'hui très-forte & est regardée comme le Boulevard de la Chrétienté. Les Allemands la nomment *Eger*, & les Hongrois *Erlaw*.

Il y a une autre ville dans la haute Hongrie, nommée aussi *Agria*, dans le comté de Barzod.

ses efforts , les assiegez lui oppofoient une plus vigoureuse réfiftance.

Les femmes fur-tout firent éclater leur courage dans ce fiége meurtrier. Une, entr'autres, ayant vû périr fon mari auprès d'elle pendant qu'elle combattoit, fa mere, qui étoit présente, lui dit qu'elle emportât le corps de fon époux, & qu'elle le fit enterrer. A Dieu ne plaiffe, ma mere, répondit-elle, que j'enfeveliffe mon mari, fans avoir vengé fa mort ; il s'agit de combattre & non de faire des funeraillies. Ayant pris auffi-tôt l'épée & le bouclier de fon mari, elle se jeta dans la mêlée, transportée de fureur, & ne respirant que la vengeance, & elle ne cessa de combattre qu'après avoir tué de fa main trois Turcs, qui s'efforçoient de monter fur la muraille. Elle prit enfuite le corps de fon mari, & le transporta elle-même dans l'Eglife, où elle le fit enterrer honorablement. Il y en eut une autre des plus diftinguées de la ville, qui portant une très-grosse pierre, pour la jeter fur les ennemis, & accabler les affaillans, fut tuée d'un coup de canon, qui lui emporta la tête. A ce trifte fpectacle, fa fille qui la fuivoit, fans s'amuser à pleurer fa mort, prit fur le champ cette même pierre teinte du fang de fa mere, & l'ayant jettée fur un gros d'ennemis qui escaloient la muraille, en tua deux, & en bleffa un grand nombre. Les autres femmes, témoins d'une fi grande bravoure, & excitées par fon exemple & par fes discours, combattirent avec fureur. Elle releva même le courage des hommes, qui repoufferent les ennemis dans une fortie, & enclouerent deux de leur canons. Tandis que les femmes étoient en faction fur les murailles, prêtes à recevoir l'ennemi, s'il avançoit, un boulet de canon en frapa une, dont la tête éclata en morceaux fur les compagnes : celles-ci n'en furent point effrayées ; elles n'en combattirent qu'avec plus de chaleur, & firent un grand carnage des Turcs. Machmet voyant le courage des affiegez, & qu'outre les grandes pluyes, fon armée étoit défolée par une maladie contagieufe, qui faisoit mourir fubitement & les hommes & les chevaux, leva enfin le fiége le 19 d'Octobre.

Achmet alla à Bude, & Machmet à Belgrade ; mais les affiegez les ayant chargez en queuë, tuerent un grand nombre de Turcs, & leur prirent la meilleure partie de leur bagage, qui fut partagé entre eux, fuivant l'accord qu'ils avoient

Tom. II.

L1

HENRI II.

1552.

Courage extraordinaire des femmes d'Agria.

HENRI II.

1552.

fait. Castaldo avoit été d'avis que pendant que les Infidèles faisoient le siège d'Agria, Maurice d'un côté, & lui de l'autre, harcelletoient l'armée des ennemis : il avoit même proposé son dessein à Ferdinand, qui jugea qu'il n'étoit pas de la prudence de risquer une bataille ; mais que l'un & l'autre devoient seulement faire des courses jusqu'à Stulweissembourg ou Albe-royale, & Vespriin, afin de faire diversion, & d'obliger l'ennemi à lever le siège.

Cependant les Grands de Hongrie envoyerent des députés au roi Ferdinand, & en obtinrent la permission de traiter avec le Turc, par l'entremise du Chiaou Hali, qui avoit été envoyé par Soliman dans la Valachie Transalpine pour terminer les différends de Mirce, Vaïvode de cette province, avec les peuples rebelles, & leur faciliter des voies d'accommodement. On proposa les conditions acceptées autrefois par le roi Jean, & le même tribut qu'il payoit ; mais Ferdinand qui vouloit en obtenir de moins rigoureuses & de plus honnêtes, ajouta, que Vespriin, Dregelt, Bujach, Lippe, Temeswar, & Zolnock, seroient rendus. Ce traité ne fut proposé que sous le nom des grands du Royaume : Ferdinand & Castaldo eurent la délicatesse de n'y vouloir pas paroître. Hali voulut bien se charger du traité, avec promesse d'en rendre réponse dans huit jours, & exhorta les Seigneurs à s'assembler à Waffarhel.

Cependant Cassum-Bassa fit venir des troupes à Lippe de la plus proche frontière, & entreprit de construire un Fort entre Deva & Lippe, afin de faire plus aisément le dégât ; & d'entrer avec moins de danger dans la Transylvanie. Castaldo voulant s'opposer à cette entreprise, avoit résolu de détacher trois compagnies du regiment de Brandiz, pour renforcer la garnison de Deva ; mais les Allemands s'étant mutinés, se portèrent à un tel excès de fureur, que quoique bien monté, il put à peine se dérober au péril. Ces séditieux s'étant emparés du canon, attaquèrent le logement des Espagnols, & ils ne mirent bas les armes, que lorsque le comte Jean-Baptiste d'Arco leur eut payé trois mois de leur solde. Après qu'on leur eût joint trois compagnies du regiment d'Helfestein, Jean Turco à la tête de quatre cents maîtres, & Paul Banco qui en commandoit cinq cents, marcherent contre Cassum-Bassa, & firent des courses jusqu'au château de Perias, où étoit

une garnison de Turcs, à seize milles de Lippe. Ils s'emparèrent ensuite du Fort qu'on étoit entre Deva & Lippe, après avoir tué en pièces tous ceux qui le défendoient. Cassumbassa, informé de ces nouvelles, ne voulut point se mettre en campagne, ni même entrer dans la Transylvanie, de crainte qu'il n'en sortit plus malheureusement qu'il n'y seroit entré. Les Chrétiens, après avoir ravagé le pays ennemi, se retirèrent enfin, sans avoir vu paroître le Général Turc. Jean Turco retourna dans son pays avec ses troupes. En vain Castaldo les exhorta à demeurer jusqu'à ce qu'il fût pleinement informé des mouvemens de Machmet, & que l'on eût appris, s'il avoit passé le Tibisque & le Danube; car le bruit couroit alors qu'il avoit été mandé par Soliman, & que ce Prince armoit, pour faire la guerre l'année suivante contre Mustafa son fils, qui causoit des mouvemens en Asie. Castaldo ayant su que Machmet s'étoit en effet retiré, congédia les troupes de Hongrie, & revint à Hermanstat. Alors il distribua en quartiers d'hiver les Allemands & les Espagnols dans les places voisines, & ayant fait fortifier Deva, il y laissa une garnison; mais croyant qu'il importoit à Ferdinand, déjà épuisé d'argent & de troupes, de faire une paix ou une trêve avec l'ennemi, il conseilla aux Hongrois de s'assembler à Wafarhel, & d'y attendre la réponse de Soliman.

En ce tems-là finit le procès intenté par le Pape, touchant le meurtre du cardinal Martinus; Ferdinand, Castaldo, & les autres complices furent déclarés absous. La nouvelle de ce meurtre ayant été apportée à Rome au commencement de cette année, avoit touché sensiblement tout le monde, & chacun avoit hautement murmuré de ce que Martinus, qui ne devoit le Chapeau qu'à son mérite & à la recommandation de Ferdinand, eût péri si cruellement, pour un sujet si léger, & qui paroïssoit même imaginaire. Ferdinand, ses complices & les meurtriers, furent excommuniés par le Pape. A la prière néanmoins des Ambassadeurs de Ferdinand, & de quelques Cardinaux, le S. Pere ne publia point l'excommunication. Comme on étoit persuadé que les auteurs de la mort du Cardinal n'en avoient voulu qu'à ses biens, & comme d'ailleurs il s'agissoit d'un membre du sacré College, qui n'avoit point laissé de testament, on ordonna que ces biens, qui montoient à plus de

HENRI II.

1552.

Procès à Rome au sujet du meurtre du cardinal Martinus.

HENRI II.

1552.

trois cens mille écus d'or , seroient confisquez au profit du Pape , jusqu'à ce que le procès eût été instruit & jugé. Mais les Ambassadeurs ayant remontré , que tout avoit déjà été employé pour l'entretien de l'armée , on abandonna la discussion de cette affaire à une Congregation particuliere de Cardinaux ; & on envoya en Autriche faire les informations nécessaires. Les Commissaires furent magnifiquement reçus à Vienne par Ferdinand , & par Maximilien son fils. Castaldo produisit devant eux Emeric & Adam , secretaires du Cardinal , que l'on crut alors avoir été gagnez par argent. Ces deux témoins furent interrogés , chacun en particulier , sur ce qui concernoit leur maître ; mais la différence de leurs réponses , & quelques inimitiez secretes , qui les rendoient suspects , affoiblirent beaucoup les dépositions. On fabriqua enfin à Vienne des témoins , par la connivence des Commissaires mêmes , & on envoya leurs dépositions à la Congregation des Cardinaux , saisie de cette affaire. Les raisons de Ferdinand étoient assez mauvaises ; mais comme c'étoit une chose faite , & qu'on craignoit que ce Prince ne donnât lieu à de nouveaux troubles , on ferma les yeux , pour complaire à l'Empereur. Enfin le Pape , sollicité & pressé par les Ambassadeurs de Ferdinand , prononça une Sentence , par laquelle il déclara ce Prince & ses complices exempts de toute censure , avec cette clause pourtant , pourvu que les preuves alleguées par eux fussent véritables. Les Ambassadeurs ayant représenté , que cette clause laissoit douter de la verité des témoignages , aussi bien que de la sincerité , & de l'innocence de Ferdinand ; ils obtinrent enfin , que la Sentence seroit prononcée , sans clause ni condition. On en fit la publication à Vienne. Mais toute la Hongrie , & Rome même , ne douterent jamais , que ce Cardinal n'eût été indignement assassiné.

Troubles
dans la Vala-
chie.

Il s'éleva en ce tems-là des troubles dans la Valachie Transilpine. Mirce , ou Marc , soutenu par les Turcs , avoit usurpé la souveraineté de cette Province , après en avoir chassé Radulfe , qui en étoit le légitime heritier. Ce Prince qui s'étoit joint à Castaldo , avec un petit corps de troupes d'élite , comparant sa condition présente , avec la magnificence presque royale , dans laquelle son pere & lui avoient vécu , animé d'ailleurs par l'exemple d'Etienne Vaivode de

Moldavie, demanda du secours à Castaldo contre l'usurpateur. Il lui dit, que le courage, les parens, & les amis ne lui manqueroient pas, pour recouvrer ce qu'il avoit perdu, & augmenter même ce qui avoit appartenu à ses ancêtres, pourvu qu'il fut appuyé de Ferdinand. Il ajoûta, qu'il étoit de l'intérêt & de la gloire de ce Prince, que ses voisins lui fussent désormais redevables de leur grandeur, qu'ils n'avoient dûe jusqu'alors qu'à l'Empereur Ottoman; qu'enfin la guerre d'Asie, où les Turcs étoient occupez, étoit l'occasion la plus favorable. Castaldo loua son dessein, & lui promit de le secourir avec les troupes de Ferdinand. En effet, il lui donna sept cens chevaux, & quinze cens hommes de pied Hongrois, qui s'étoient signalez dans les dernières guerres, & il mit à leur tête le capitaine Nicolas, fort ivrogne, vice commun à la nation, mais officier très-brave.

Mirce, informé du dessein de Radulfe, & persuadé qu'il falloit prévenir le danger, se mit à la tête de quatre-vingt mille hommes, levez avec une diligence étonnante. Il alla droit à l'ennemi, suivi de trente pieces de canon, & campa dans un lieu avantageux, auprès de Targowisch. Radulfe n'avoit avec les troupes auxiliaires de Castaldo, que douze mille hommes, quelques efforts que ses amis eussent faits en sa faveur. Ce Prince avoit bien un grand nombre de partisans, qui avoient tous pour Mirce une haine mortelle; mais il y en eut beaucoup, que la crainte du mauvais succès empêcha de se joindre à lui. Quoiqu'il en soit, la justice de sa cause, & la confiance qu'il avoit en ses troupes, l'enhardirent jusqu'à risquer une bataille. Il n'eut pas plutôt apperçu l'ennemi, qu'il mit son armée sur deux ailes égales, chacune de cinq mille hommes de pied, & disposa de même sa cavalerie. Après avoir fait à ses troupes une harangue vive & touchante, il leur donna une espérance si certaine de la victoire, que sans attendre l'ordre, elles se jetterent avec furie sur les Turcs, qui composoient l'avant-garde, & les enfoncerent. Cette vigueur étonna les troupes ennemies: l'arrière-garde s'imaginant que les Allemands & les Espagnols étoient dans l'armée de Radulfe, se rompit, & renversant, pour prendre la fuite, ceux qui étoient derrière, mit toute l'armée en désordre. Radulfe, profitant de ce premier succès, donna si vigoureusement sur

HENRI II.

1552.

la cavalerie ennemie, qui étoit déjà en déroute, que Mirce désespérant de la victoire, & craignant pour sa vie, prit la fuite, après avoir vu une si grande armée défaire par une poignée d'ennemis.

Le vainqueur aussi-tôt se rendit maître de Targowisch, capitale de la Province, & s'empara des meubles & des trésors de Mirce, estimez pour le moins deux cens mille écus d'or. Il demeura sur la place du côté des ennemis huit mille hommes; Radulfe n'en perdit que sept cens. Mirce ayant passé le Danube avec les débris de son armée, se rendit auprès de Soliman, après avoir à peine évité la fureur de ceux qui le poursuivoient. Radulfe, ayant ainsi reconquis l'épée à la main la principauté de ses ancêtres, & reçu des applaudissemens universels, regla ses affaires selon les conjonctures présentes, & envoya des Ambassadeurs à Castaldo, pour lui annoncer cet heureux succès, le remercier du secours qu'il lui avoit donné, & l'assurer d'une reconnoissance éternelle.

Affaires de
Hongrie. Let-
tre de Soli-
man aux
Grands de ce
Royaume

Pendant que les grands de Hongrie étoient assemblés à Waffarhel, Hali revint avec une réponse de Soliman, tout à fait contraire aux propositions des Etats. Ce Prince les avertissoit, par une lettre adressée à Batori, que puisque Martinulfe, qui avoit péri d'une mort si tragique, n'avoit pu chasser les Allemands de la Transylvanie, ils exécutassent ses ordres avec la fidélité & la soumission qu'ils lui devoient: il leur faisoit espérer de sa protection & de sa clemence, qu'après qu'il auroit élevé le Prince Jean sur le trône de son pere, ils jouiroient de la même tranquillité sous son regne, qu'ils avoient goûtée sous son prédécesseur: que pour leur rendre ses ordres plus aisez à exécuter, il avoit chargé le Bacha Achmet de lever une puissante armée, & de se mettre en campagne à la tête de deux cens mille hommes, que la Grece & la Pannonie lui fourniroient; qu'il avoit écrit aux Princes de la Tartarie & aux Vaivodes de Valachie & de Moldavie, de joindre leurs forces à celles d'Achmet; que de l'obéissance à ses ordres dépendoient leur liberté, leur gloire & leurs biens; que si méprisant son autorité, ils avoient commerce & s'entendoient avec les ennemis, ils devoient s'attendre à payer cherement leur rebellion; qu'il avoit juré devant Dieu, de faire tout passer au fil de l'épée; qu'il condamneroit à une servitude

éternelle les femmes & les enfans ; qu'il feroit raser toutes les places, & qu'il ne laifferoit pas pierre fur pierre dans la Tranfylvanie. Il ajoutoit enfin que c'étoit pour la dernière fois qu'il les avertiffoit, afin qu'il ne fut pas obligé de rendre compte un jour du fang de tant de peuples, ni des malheurs qu'ils fe feroient eux-mêmes attirés, par leur perfidie & leur défobéiffance.

HENRI II.
1552.

Cette lettre écrite à Conftantinople le fept de la Lune d'Octobre fut lûe publiquement dans les États du Royaume. Peu s'en fallut d'abord que toute l'afsemblée, ou Batori pour lors malade ne pût affifter, ébranlée par des menaces fi terribles, ne fe fôûmit unanimement aux ordres du grand Seigneur, ou par crainte, ou par le defir de quelques nouveautez, que feroit naître le rétabliffement du Prince Jean. On différa néanmoins la réponfe à Soliman. Cependant Caftaldo, qui paffoit l'hiver à Weiffembourg, apprit par des courriers qu'on lui dépêcha, que la lettre menaçante de Soliman avoit fait fur les efprits une fi forte impreffion, que s'il ne venoit promptement les raffurer par fa préfence, ils alloient tous donner dans le fentiment de ceux, qui penfoient qu'il falloit ployer fous l'Empereur des Turcs. Ce général partit le 2 de Décembre, & arriva à Waffarhel, le même jour qu'on devoit délibérer fur la réponfe à la lettre de Soliman. Il fit aux États une vive harangue, par laquelle il les détourna d'une fi honteufe réfolution : il les affûra qu'ils n'avoient rien à craindre de la puiffance du Turc, qui étoit déjà engagé dans une guerre éloignée : il les exhorta à faire feulement quelques efforts, qui montraffent qu'ils étoient hommes : qu'infenfibles à de vaines menaces, que l'impuiffance feule dictoit à Soliman, ils fatisferoient à leur confcience, & ne flétriroient pas la gloire de leur nation : que Ferdinand les appuyeroit, non-feulement de fes propres forces, mais encore de celles de toute l'Allemagne, & de celles de l'Empereur même. Il leur perfuada enfin de ne rien faire au préjudice de Ferdinand, & de prier feulement le Grand Seigneur, de vouloir accepter d'eux un tribut de vingt mille écus d'or, pour gage de leur obéiffance, & de lui faire fçavoir en même-tems, que, s'il envoyoit une armée dans la Hongrie, ils étoient réfôlus de s'exposer aux dernières extrémités, pour défendre la liberté de leur patrie. Hali n'ayant pû obtenir d'eux une réponfe plus avantageufe, reçut le tribut & retourna à Conftantinople.

HENRI II.

1552.

Achmet se voyant frustré de ses espérances , eut recours alors aux artifices. Il écrivit des lettres pleines d'amitié & de bienveillance à Pathocz, un des plus grands seigneurs de la Transylvanie, & gouverneur de Giula, place très-forte , pour tâcher de l'attirer à son parti , en lui inspirant de la défiance contre Castaldo. La ruse fut découverte , & Pathocz demeura maître , non-seulement de Giula, mais encore des forteresses de Varadin & de Pankota, où l'on fit venir des vivres, dont les garnisons commençoient déjà à manquer.

Cependant Isabelle ne cessoit de se plaindre, de ce qu'elle ne recevoit point ce que Ferdinand & Castaldo lui avoient promis. Ses partisans levèrent alors le masque en sa faveur, & comme elle se confioit entierement en Petrovitz & en François Quendi-Ferentz, elle commença à refuser ouvertement ce qu'on lui offroit de nouveau de la part de Ferdinand, & même la principauté de Monstemberg. Elle dit, que puisque le Roi n'avoit pas satisfait à sa parole dans le tems marqué , elle rentroit dans tous ses droits. Cette Princesse étoit d'ailleurs favorisée des gens du pays, & particulièrement des Sekels, qui étant tourmentez par les soldats de Ferdinand, que le défaut de paye portoit au pillage, haïssoient sa domination, & souhaitoient un changement dans l'Etat. Batori se voyant menacé de la tempête, voulut souvent, pour se mettre à l'abri, se dépouiller du titre de Vaivode, & à peine consentit-il de le garder pour un tems, à la pressante sollicitation de Castaldo. Ferdinand convoqua donc la diete à Presbourg, pour appaiser les murmures. Après y avoir vanté par ses Ambassadeurs l'affection qu'il avoit pour le peuple, il vint à bout de le calmer, en lui faisant espérer plus de repos, & en éloignant en effet, par le moyen de Paul Banco lieutenant de Batori, Barthelemi Corvatto, qui étoit dans Giula avec deux compagnies d'Allemands, où il avoit exercé toute sorte de cruautéz sur les habitans, & sur les autres sujets. Il donna ensuite à Pathocz la garde de la forteresse.

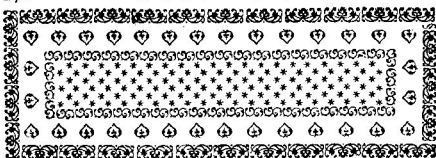
Castaldo rejetta sur l'électeur Maurice la mauvaise conduite qu'on avoit tenuë cette année; il dit, que ses troupes avoient été non seulement inutiles dans la guerre de Hongrie, mais qu'elles avoient encore ruiné l'épargne du Roi & les finances de la Province, & épuisé tout l'argent destiné pour les garnisons. L'Electeur au contraire soutenoit, que l'avarice sordide

fordide de Castaldo avoit poussé à bout tous les peuples, & avoit rendu son entrée en Hongrie infructueuse à la Chrétienté. Quoiqu'il en soit, Maurice, après avoir congédié ses troupes, partit de Javarin sur la fin de l'année, & se retira en Saxe. On apprit alors que trois cens cavaliers Turcs, que Cassumbek avoit envoyés de Lippe, pour faire le dégât, étoient tombez dans une embuscade, & avoient été taillez en pieces par la garnison de Deva. La nouvelle de ces heureux succès, releva un peu le courage des peuples, qui lassez des desordres que causoient les fréquentes mutineries des Allemands & des Espagnols, ne pouvoient plus souffrir le joug des Etrangers, & soupiroient tous après le prince Jean, qui étoit aimé des Turcs, & dont ils attendoient le recouvrement de leur liberté, & leur repos.

HENRI II.

1552.

Fin du dixième Livre.



HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE ONZIEME.

HENRI II.

1552.

Affaires d'Italie.



ERs le tems que l'Electeur Maurice porta ses armes dans la Hongrie, la guerre, & la politique encore plus, firent naître en Italie plusieurs événemens mémorables. Les ennemis prirent d'abord, quoiqu'avec peine, le bourg de Brà en Piémont, appartenant au duc de Savoye, que nous avions déjà commencé à fortifier, & dont plusieurs habitans furent pendus par l'ordre du jeune prince Emanuel Philibert, irrité de l'opiniâtreté avec laquelle les assiégés avoient défendu la place. Gonzague marcha ensuite à la tête de l'armée vers Fossano; après avoir commandé à César Maggi d'aller à Saluces avec le comte de la Trinità. La ville fut bien-tôt prise; mais la citadelle tint ferme plus long-tems: Maggi néanmoins après, avoir été blessé à la gorge, l'obligea enfin à capituler. Il y laissa pour

gouverneur Gabriel Serbellon avec une compagnie d'infanterie, & il alla ensuite avec le comte de la Trinità, par les ordres de Gonzague, devant Dragoniera, qui se rendit enfin, après avoir essuyé trois jours le feu du canon; la garnison Francoise sortit, vie & bagues sauves, suivant la capitulation, & fut conduite dans la vallée prochaine.

Après la prise de Dragoniera, Maggi ayant eu ordre d'attaquer Monte-Marco, marcha aussitôt vers cette place qui étoit très-forte, menant avec lui Auguste, fils naturel du marquis de Saluces, & ami du Commandant de la garnison, qui étant forti à la sollicitation d'Auguste, pour conférer avec lui, se trouva pris par les troupes de Maggi, qui survint tout à coup. On employa d'abord la douceur, pour obliger ce capitaine à faire rendre la place; mais ce fut inutilement: on en vint ensuite aux menaces; on le fit même marcher, à la vue de la place, lié, comme si on l'eût conduit au supplice. A ce spectacle, les habitans touchés du péril qui menaçoit leur commandant, rendirent sur le champ la place, pour lui sauver la vie. Cet Officier fut si frappé de la frayeur de cette mort honteuse, que tout son corps parut couvert d'une sueur de sang. Nos troupes qui étoient dans la citadelle, désespérant d'être secourues, promirent de se rendre, si dans trois jours elles ne l'étoient point. Brissac avoit cependant envoyé un homme, pour leur donner avis, qu'ils tinssent ferme; que le secours arriveroit bien-tôt; que Gonzague étoit allé avec son armée du côté de Fossano & de Bene, & que pour lui, il iroit dans peu les secourir en personne. Mais cet envoyé ayant été surpris par Angelo Santi de Corse, fut mis à la question, & ne put parler aux assiégez. La garnison n'ayant aucunes nouvelles de Brissac, & n'espérant plus rien, capitula après les trois jours. Maggi, après avoir laissé dans la citadelle deux compagnies commandées par Philippe del Vaira, & Malavicino de Plaifance, se mit en marche avec l'artillerie.

Alvare de Sande tenta le siège de Ceva, où Brissac s'étoit enfermé, pour appuyer de Vassé gouverneur de la place; mais les troupes de Montluc & de Bernardin firent lever le siège; & les Espagnols se retirèrent à Pontesture, après avoir amusé nos troupes au passage de la rivière, par quelques legeres escarmouches. Les Impériaux se jetterent ensuite sur cette contrée,

M m ij

HENRI II.

1552.

qui est fermée par les rivières de Bormia & de Leri, & qui a pour limites le château de Ponzone à l'orient, & le pays de Ceva à l'occident. Telles furent à peu près les places, dont nos troupes s'étoient emparées l'année précédente, & que Gonzague reconquit cette année, sans toucher à aucune place de résistance, quoique cette campagne leur eût coûté cent soixante mille écus. Nous demeurâmes maîtres de Ravel, de Savillan & de Raconis, qui sont les principales forteresses du pays.

Toute l'Italie étoit alors partagée entre la crainte & l'espérance; on y voyoit prospérer les affaires du Roi de France, & celles de l'Empereur en assez mauvais état. On apprenoit tous les jours, que le Roi avoit soumis, par la force ou autrement, un grand nombre de villes dans la Lorraine & le Luxembourg: les partisans de l'Empereur étoient sur-tout consternés de la fuite de ce Prince en Allemagne. Toute l'Italie étoit presque sans défense: le marquis de Marignan avoit amené à l'Empereur quatre mille Italiens, levés la plupart dans la Toscane, avec deux mille vieux soldats Espagnols, qui avoient servi dans la guerre de Parme. On avoit rendu à Ottavio toutes les places & les citadelles, excepté Sandonino, Castel-Guelfo, & Colornio, où l'on avoit laissé des garnisons Impériales; l'Empereur avoit aussi gardé Bresello qu'il n'avoit pas voulu qu'on rendit au Cardinal de Ferrare.

Gonzague se voyant privé des troupes Allemandes, que l'Empereur avoit rappelées, & qui faisoient la plus grande force de l'armée de Piémont, n'osoit former aucune entreprise, & se tenoit simplement sur la défensive. Paul de Thermes étoit à Parme, pour y soutenir le parti de la France, secondé des principaux capitaines Italiens; & le cardinal de Ferrare étoit à la Mirandole avec quatre mille hommes d'infanterie, qu'il avoit assemblés pour faire lever le siège de la ville. Tout sembloit présager quelques révolutions. La révolte du prince de Salerne, qui étoit en grande considération parmi ses vassaux, & ses courses fréquentes annonçoient des troubles dans le Royaume de Naples. D'ailleurs le refus que l'on avoit fait à Guidobaldo duc d'Urbain, du gouvernement général qu'il avoit sollicité avec empressement, faisoit conjecturer qu'il entreroit dans notre parti; car il avoit déjà renoncé à la solde des Vénitiens, & il étoit accoutumé à faire la guerre sous les drapeaux & aux

fraîs d'autrui. On tiroit néanmoins de bons soldats de sa principauté, d'où l'on pouvoit aisément aller dans l'Abruzze par la Marche d'Ancone. Les Imperiaux étoient d'autant plus persuadés que ce Prince embrasseroit notre parti, qu'ils sçavoient que le Roi lui avoit fait des propositions honorables, & qu'il lui avoit promis sur-tout, de lui céder le droit que Catherine de Medicis sa femme, fille de Laurent de Medicis autrefois duc d'Urbin, prétendoit avoir sur ce duché. D'ailleurs le bruit couroit, que par le canal du cardinal François de Tournon, qui s'étoit retiré à Venise pour être en sûreté, le Roi avoit sollicité le Senat de se liguier avec lui, en lui faisant espérer, qu'après que le royaume de Naples auroit été recouvré, il donneroit à la République quelques ports dans la Pouille, d'où elle tireroit des vivres, dont on manquoit souvent à Venise : on promit aussi aux Venitiens quelques places dans le Milanez, & l'on fit espérer au Pape un ample patrimoine, pour le distribuer à ses parens. Le Pape néanmoins, & le Senat de Venise ne se laisserent point séduire par des appas si flatteurs.

L'arrivée de l'armée Navale des Turcs dans la mer de Toscane tenoit sur-tout en suspens ceux, qui ne s'étoient point encore déclarés ni pour l'un ni pour l'autre parti. Cette flotte étoit composée de cent-vingt-trois galeres, de quelques brigantins, & d'un grand nombre de tartanes : elle étoit partie le quatre de Mai du port de Constantinople, & avoit d'abord relâché à Modon dans la Morée, où après avoir passé douze jours, elle avoit fait voile vers Zante, dans le Golfe de Sainte Maure; qui peut contenir jusqu'à trois mille galeres; elle se détourna ensuite de l'isle de Leucade, appelée aujourd'hui Sainte Maure, & qui est jointe à l'Albanie par un pont, & après qu'elle eût salué, selon la coutume, l'isle de Corfou, appartenant aux Venitiens, & que le Gouverneur de cette isle lui eût rendu le salut, & eût envoyé même des presens au nom de la République à l'Amiral de la flotte, elle fut poussée par le vent, de Sainte Marie de Cassiopo, ville de Corfou, à Brutinto, & aux Monts de la Chimere*; elle fit provision d'eau dans cet endroit, & rencontra ensuite une galere de Raguse, chargée des presens qu'on a coutume d'envoyer aux Bachas. Elle entra le premier jour de Juillet dans le Golfe de Venise, s'approcha des côtes d'Italie, & vint devant Crotone, place très-forte,

HENRI II.

1552.

* Les Grecs & les Latins appelloient ces monts *Acroceramus*.

HENRI II.

1552.

située dans une peninsule sur un rocher. De-là ayant été portée au-delà du Cap de la Colone, dans le Golfe de Schilaci; & au-delà du Cap de l'Arme, ou Spartivento, elle entra dans la Baye de Reggio, aujourd'hui nommée la Fosse de Saint Jean. Cette ville située à l'extrémité de l'Italie regarde la Sicile, qui en est séparée par un détroit de dix milles, & que l'on croit avoir été autrefois comme arrachée par les vagues de la mer, du pays des Brutiens. Les flots de la mer, resserrés dans ce détroit, y sont agitez de sept en sept heures avec tant d'impetuosité & de violence, qu'on ne peut les regarder sans effroi; & ceux qui veulent traverser ce détroit y sont souvent naufrage. Au-dessus de Reggio est le fameux promontoire de Scylla, aujourd'hui appelé Scyllo, tout rempli de grottes & de cavernes, & qui étant battu des vagues de la mer, lorsque le vent de Sudouest souffle, fait entendre un bruit pareil à l'aboyement des chiens; ce qui a donné lieu à la fable de Scylla. On voit sur la côte de Sicile, vis-à-vis de Scyllo, le Cap de la tour du Fare, qui s'avance un peu au-dessus de Messine. Après que la flotte eût été long-tems agitée dans ce détroit, elle aborda enfin à la tour du Fare; mais l'Amiral ayant quelque soupçon d'une embuscade (sept cens cavaliers attendoient en effet que l'on fit une descente dans l'isle) défendit sévèrement que personne ne sortit des vaisseaux, & fit voile vers les isles de Vulcain. Ces Isles sont dans le Fare de Messine, au nombre de sept; on les nommoit Eoliennes & Lipariennes: comme la terre y est d'une nature ignée, on a cru que par une communication souterraine, elle empruntoit ou fournissoit les feux du Mont Etna. La flotte arriva enfin à Stromboli, isle qui differe des autres par des flâmes plus claires & plus pures: les habitans, par la fumée, jugent deux jours auparavant du vent qui doit souffler: ce qui est cause que les anciens ont nommé cette isle la caverne d'Eole.

Quoique tout le monde s'attendit à voir fondre cet orage sur l'Italie, on ignoroit néanmoins de quel côté il éclateroit. Ceux même qui étoient chargez des affaires du Roi, n'en étoient pas assurés. Côme, qui craignoit pour la Toscane, écrivoit tous les jours à l'Empereur, pour l'engager à pourvoir à la sûreté de Sienne: il lui faisoit entendre que les habitans, indisposés contre lui, ne méditoient que le moyen de se procurer

la liberté, & que la Citadelle n'étoit pas encore en état de défense; il ajoutoit que les François étoient comme en embuscade, prêts à saisir tous les momens favorables. Il donna les mêmes avis à Diego Hurtado de Mendose, qui étoit chargé à Rome du soin de cette affaire; il l'assûroit, que le peril étoit pressant, & qu'il lui importoit de revenir promptement à Sienne, pour dissiper la conjuration par sa présence; il l'exhortoit sur-tout à payer les soldats de la garnison, qui faute de payement, se licentioient, étoient à charge à la Ville, & faisoient hautement murmurer le peuple contre leurs desordres.

On craignoit sur-tout pour le royaume de Naples, dans un tems que l'arrivée de la flotte Ottomane présentoit aux bannis, qui étoient déjà assés puissans, une occasion de retourner dans leur pays. C'est par ce motif que l'Empereur avoit envoyé dans le Piémont deux regimens d'Allemands, commandez par Jean-Baptiste de Lodron & Nicolas Madrucci, avec ordre d'aller joindre le Viceroi Pierre de Toledé. Mais le Pape, lié par le traité qu'il avoit fait avec le Roi, & craignant d'y donner atteinte, refusa à ces troupes le passage sur ses terres; ainsi on donna ordre à Doria de les faire passer à Naples sur ses vaisseaux. Mendose remontra que ses Espagnols ne suffisoient pas pour défendre, contre les Turcs, les citadelles qu'on avoit commencé de construire à Sienne, à Porto-Hercule, & à Orbittello; & il obtint de Gonzague mille Allemands du regiment de Lodron avec trois cens maîtres. Côme, qui se croyoit intéressé dans l'affaire de Sienne, ne demouroit pas dans l'inaction. Il fit fortifier ses frontieres avec toute la célérité possible, mit dans Pise une garnison commandée par Rodolphe Baglioni, & eut soin d'envoyer dans l'isle d'Elbe des soldats, & toutes sorte de munitions.

Cependant le Prince de Salerne revint promptement en Italie, où le Roi, qu'il avoit laissé à Damvilliers, l'avoit envoyé avec des lettres de créance, adressées à ceux qui étoient chargés de ses affaires, afin qu'ils délibérassent ensemble de ce qu'il convenoit de faire dans la conjoncture presente. Hercule duc de Ferrare, dans la crainte de déplaire à l'Empereur qui avoit fait la paix avec l'électeur Maurice, ne voulut pas qu'on s'assemblât dans sa ville: ainsi l'on choisit Chioggia dans l'état de Venise, pour y tenir les conférences. Là se rendirent

HENRI II.

1552.

le cardinal de Ferrare , le cardinal de Tournon , Paul de Thermes , le Prince de Salerne , Odet de Selve ambassadeur du Roi , Louis Pic comte de la Mirandole , & Corneille Bentivoglio. Hierôme de Vecchiano de Pise , & Mario Bandini de Sienne y assisterent aussi au nom des Farneses. Toute la conférence roula sur la guerre d'Italie ; & il fut long-tems agité si on commenceroit par attaquer Milan , ou le royaume de Naples. Le prince de Salerne étoit d'avis qu'on allât à Naples , & promettoit un succès heureux & facile ; il prétendoit que le Viceroi n'avoit fait aucuns préparatifs , & que la Noblesse du pays , à qui la flotte de Turquie faisoit espérer quelque révolution , & qui detestoit la dureté du Viceroi & la domination Espagnole , passeroit infailliblement dans le parti des François. On opposoit à cet avis , qu'une pareille entreprise avoit déjà eu plusieurs fois un funeste succès , pour avoir laissé l'ennemi si loin derrière soi , & rendu par cette imprudence le passage difficile à toute sorte de secours : qu'au reste il n'étoit pas croyable qu'on pût surprendre les ennemis , puisqu'il étoit manifeste que César Mormile , dont nous avons déjà parlé ; depuis peu rappelé de son exil , & informé des desseins du prince de Salerne , & de ses partisans , avoit sans doute averti le Viceroi de tout ce qui se passoit. On ne trouvoit pas aussi à propos d'entreprendre l'expédition de Milan , dont l'Empereur étoit si proche , & qui étoit à portée du secours des Allemands , déjà préparé.

Pour faire cependant quelque entreprise , on résolut de délivrer la ville de Sienne , à la sollicitation des bannis. Cette ville située dans le sein de l'Italie , leur parut plus propre à être secourue , & plus capable à favoriser un jour les nouvelles entreprises qu'on voudroit tenter. Il leur sembloit d'ailleurs , que la flotte seconderoit l'expédition de Sienne , parce que la plus grande partie de ce pays s'étend vers la mer de Toscane , & que l'on y pouvoit faire la guerre avec le secours des Turcs ; qu'au reste , si le succès n'étoit pas heureux , du moins on pouvoit espérer de réussir mieux dans ce qu'on entreprendroit dans la suite , lorsque les forces des ennemis seroient divisées ; & qu'après qu'on auroit fait dans ce pays-là comme un essai de cette nouvelle guerre , on pourroit ensuite prendre de plus justes mesures pour attaquer Naples , ou Milan.

Toute

Toute l'Assemblée s'arrêta à cette dernière résolution, & croyant que les préparatifs étoient suffisants pour l'exécution, elle députa en France Corneille Bentivoglio¹, pour donner avis au Roi de ce qui avoit été décidé à Chioggia.

HENRI II.

1552.

Comme le bruit s'étoit répandu, que les François avoient dessein d'attaquer Naples, le Viceroi allarmé demandoit incessamment par ses lettres qu'on lui envoyât du secours; ses pressantes sollicitations servoient à confirmer la nouvelle. Après que le Roi eût approuvé la résolution de l'assemblée de Chioggia, Bentivoglio revint en Italie, & Louis de saint Gelais fut envoyé à Rome, comme en ambassade, pour assurer le Pape qu'il n'avoit rien à craindre de la flotte; mais en effet, pour appuyer à Rome l'entreprise de Sienna, & y affermir, par sa présence & ses conseils, les partisans du Roi. L'Empereur voyant ses affaires en si mauvais état, dans un tems où il étoit dénué d'argent, demanda à Côme, qu'il lui prêta deux cens mille écus d'or. Côme saisissant cette occasion pour obtenir la souveraineté de Piombino, en fit encore parler à l'Empereur, par Philippe Pandolfini. Jacques Apiani, seigneur du lieu, consentoit à la céder, sur-tout depuis que sa mere, qui s'y étoit toujours opposée, étoit morte; de sorte, que Côme avoit envoyé à Genes Bernard de Medicis, évêque de Cassano, qui étoit son parent, pour la remise de la somme qu'on demandoit, & engager le Sénat à consentir que Piombino lui fût cédé par Apiani, & qu'il le tint désormais de l'Empereur, à titre de fief. Mais les Ministres Imperiaux firent naître des obstacles, & trainerent l'affaire en longueur. Lorsque le duc d'Albe fut arrivé avec un secours d'Espagnols, qui leur parut suffisant, pour faire tête à l'ennemi, ils éluderent la demande de Côme, qu'ils jugeoient assez engagé par ses propres intérêts à défendre l'isle d'Elbe.

L'Empereur néanmoins, cédant dans la suite à la nécessité, & craignant, qu'après la perte de Sienna, ce pays ne tombât en la puissance des ennemis, donna ordre à Mendose, de mettre Côme en possession de Piombino, des forteresses de ce territoire, & de toutes les munitions de guerre, qui y

¹ Les Bentivoglio ont toujours été attachés à la France, depuis le regne de Louis XII. qui fit la guerre en Ita-

lie, pour les remettre en possession de la souveraineté de Bologne.

HENRI II.

1552.

étoient ; à condition qu'il promettrait de rendre ces places, toutes les fois que l'Empereur, ou ses héritiers, lui offriroient l'argent qui auroit été employé à les fortifier, ou à les défendre. Côme envoya donc Otto de Montauto, général des troupes de Toscane, qui avoit mérité son estime & sa confiance, pour recevoir de Navarreto, officier Espagnol, la citadelle de Piombino ; & pour en donner le gouvernement à Rosa de Vicchio, brave officier, & faire prêter à son maître le serment de fidélité par les habitans de Piombino, de Populonia, de Scarlino, & de Buriano. Les peuples de l'isle d'Elbe prêtèrent le même serment. Le duc de Florence ayant pris possession de ces places, huit ans après que l'Empereur les lui avoit promises, trouva les fortifications qu'on avoit commencées, presque ruinées, par un effet de la négligence, ou de la mauvaise volonté de Mendose ; mais son extrême diligence, encore moins grande que son bonheur, les rétablit si promptement, qu'il les mit assez tôt à couvert de ce qu'il pouvoit craindre de la flotte des Turcs, s'ils se fussent jettés sur les côtes de la Toscane.

Quoique les Imperiaux eussent souvent été avertis par Côme, des desseins que les François avoient sur la ville de Sienne, ils commencerent néanmoins un peu tard à prévenir le danger qui menaçoit cette place. Mendose, qui jusques-là avoit empoisonné & rendu suspects tous les projets, & toutes les offres de ce nouveau Souverain, donna ordre enfin à François d'Alaba, commandant de la garnison Espagnole à Sienne, d'aller à Florence demander à Côme le secours qu'il avoit promis : mais il poussa la défiance, jusqu'au point de défendre à Alaba, de laisser entrer les troupes de ce Prince dans la ville, & il lui ordonna de les faire rester à Staggia. Côme, prince politique, usa pour lors de dissimulation, & commanda en même tems à Menichino de Poggibonzi, capitaine de la milice du Val d'Elza, de se rendre à Staggia avec trois mille hommes d'infanterie, & trois cens maîtres, pour faire face aux ennemis.

Cependant on tramait alors une révolte dans la ville. *Ænée Piccolomini*, *Americ Amerighi*, *Mario Bandini*, & *André Landucci*, qui s'étoient déclarés pour la liberté de leur patrie, étoient convenus avec les principaux de Sienne, & avec le

peuple, fatigué de la domination Espagnole, qu'on prendroit les armes à un jour marqué, pour secouer le joug, & qu'on leur ouvreroit les portes de la ville, lorsqu'ils s'y présenteroient. Ils ne pouvoient entrer dans les terres de Sienne que par Castro, & par Pitigliano; toutes les autres avenues étoient fermées; de sorte que Côme & Nicolas des Ursins avoient fortifié cet endroit-là, pour empêcher les bannis de venir à Sienne. Des Ursins avoit été assez dénaturé, pour dépouiller son pere de la souveraineté de Pitigliano, & cette action indigne lui avoit valu la protection de l'Empereur, à qui il avoit fait entendre que son pere favorisoit le parti des François: mais ayant souvent demandé à Ferdinand de Gonzague le payement des troupes, qui étoient en garnison à Pitigliano, & voyant qu'on ne les payoit point, comme on l'avoit promis, il en fit ses plaintes, qui furent méprisées. Son mécontentement l'engagea alors à passer dans le parti de la France. Jérôme Vecchiano l'avoit déjà sollicité de quitter le parti de l'Empereur, & il exécutoit en cela les ordres d'Horace Farnese duc de Castro, qui se flattoit d'obtenir un jour de la libéralité du Roi la souveraineté de Sienne; ce que le pape Paul III. son ayeul avoit extrêmement souhaité après la perte de Plaifance. Au reste, le Pape mécontent du violent procédé de Mendose, qui avoit depuis peu battu, pour une cause assez legere, le Bargello, ou Prévôt de Rome, favorisoit ouvertement les bannis, & avoit mandé au cardinal de Carpi, légat de Viterbe, qu'il donnât passage à nos troupes. Mais ce Cardinal, attaché aux intérêts de l'Empereur, avoit secrettement averti Mendose des ordres du S. Pere. Piccolomini, & Amerighi, étant partis de Castro & de Pitigliano, avec un corps de troupes, se rendirent dans le pays de Sienne, avec des commissions contrefaites par Amerighi, au nom de Mendose, (selon Adriani) comme si ces troupes avoient été levées par les ordres de ce Général, pour défendre la côte: mais les Impériaux furent informez de cette ruse par Jule Salvi, un des chefs du peuple, qui ayant été sollicité d'entrer dans le complot, l'avoit découvert, & avoit accusé de complicité les Censeurs de la ville. C'est pour cela qu'Otto de Montauto fut envoyé à Sienne, pour dire à Alaba, qu'il eût à promettre tout ce qui étoit en son pouvoir, & à donner toutes les

HENRI II.

1552.

N n ij

HENRI II.

1552.

assurances, de la part de Côme. Les conjurez étoient déjà arrivés à San-Chirico dans le territoire de Sienne, à dix-huit milles de cette ville; & le duc de Florence avoit écrit aux Comandans des troupes, qui étoient au Val-d'Arno, à Casentino, à Mugello, à Prato, à Volterra, & à Pontassieve, qu'ils se rendissent en diligence à Staggia. Il rappella ensuite deux compagnies de cavalerie, qu'il avoit envoyées peu auparavant pour la garnison de Piombino. On fit venir en même tems du Val-d'Elfa quatre cens fantassins, avec ordre d'aller à Staggia. Côme avoit aussi écrit à André Doria, qu'il fit descendre dans les ports de l'Etat de Sienne, les Allemands destinés pour Naples, & qu'il les laissât quelque tems à Piombino, & à Livourne, pour tenir en respect le peuple de Sienne: mais Doria s'excusa de ne pouvoir se détourner, & prétexta un ordre contraire; il aimait mieux avoir égard aux pressantes sollicitations du Viceroy de Naples. Cependant on ordonna à Goro de Montebenichi, capitaine de la milice de Montepulciano, de faire avancer ses troupes, & de s'emparer de Turrita, de Montefellonico, & des autres places voisines dans le Val-di-Chiana. Dominique Galeotti, colonel des troupes de Cortone, fut aussi commandé pour tenter la prise de Lucignano, afin de contenir, par cette espèce de frein, les Siennois, que l'amour de la liberté rendoit furieux, & que rien ne pouvoit réduire.

L'entreprise étoit déjà sur le point d'éclater; cependant Alaba avoit fait publier une défense, à peine de la vie, qu'aucun habitant de Sienne ne sortît de sa maison. En même-tems le Conseil s'assembla; & on envoya dire, au nom de la ville, à Piccolomini, & à ceux de sa suite, qu'ils eussent à se retirer. Piccolomini se découvrit alors, & répondit fièrement, qu'il ne se tiendrait point en repos, qu'il n'eût rendu la liberté à sa patrie, en chassant de Sienne les troupes étrangères: il ajouta qu'il y avoit déjà dix mille hommes sous les armes; que la flotte Françoisse jointe à celle des Turcs, arriveroit bientôt à Porto-Ercole, & qu'ainsi il falloit que les Espagnols se hâtassent de donner ordre à leurs affaires. Il n'y avoit à Sienne que quatre cens Espagnols, qu'Alaba avoit jugés suffisans pour garder la citadelle de cette Ville, San-Domenico, & la porte Camollia; les autres troupes avoient été répandues

sur la côte, pour s'opposer à la descente des Turcs. Comme Alaba étoit étranger, & que tous les habitans lui étoient suspects, il ne voulut pas se fier à eux, quoique les principaux de l'Ordre de Nove fussent venus d'eux-mêmes lui prêter serment. Cette méfiance les aigrit si fort, qu'ils se joignirent aux autres citoyens, pour la liberté de la patrie.

Cependant Montauto, averti par Alaba, étoit entré sur le soir dans la Ville avec quatre cens hommes d'infanterie : ayant joint ensemble leurs forces, ils se rendirent maîtres de la grande place. On vit sur le champ accourir de tous côtes des troupes, de Pitigliano, de Castro, & de Santa-Fiore. La Porte Romaine fut brûlée, celle de Tusi abattue : les Espagnols, qui gardoient la Porte Romaine, forcés de céder, se retranchèrent dans les tours voisines, où après avoir soutenu plusieurs attaques, la faim les obligea de se rendre. Cependant les soldats répandus dans la Ville animèrent les habitans à défendre leur liberté : le peuple aussi-tôt courut aux armes & s'empara de celles qu'il put trouver dans la place, ou que les bannis avoient eu soin d'y faire entrer. S'étant joints tous ensemble, par la haine commune qu'ils avoient pour les Espagnols, ils parcoururent les rues l'épée à la main, & pousèrent dans la place publique Alaba & Montauto, qui tenoient encore le marché & la porte Camollia. Les Espagnols firent ferme jusqu'à minuit, dans l'espérance du secours qu'ils attendoient de Staggia ; mais ils se retirèrent enfin dans la Citadelle & à San-Domenico, voyant que ce secours ne paroissoit point, & que d'ailleurs ils avoient affaire à des gens déterminés, qui exposoient bravement leur vie pour la défense de leur liberté. La porte Camollia étoit encore occupée par les Espagnols : mais les troupes étrangères obligèrent enfin Alaba de l'abandonner, aussi-bien que San-Domenico.

Les Siennois regardant Côme comme un voisin capable de leur nuire, ou de les appuyer, dans la conjoncture présente, lui députèrent Caliste Cerini, afin de lui témoigner, qu'ils étoient prêts de conserver désormais pour l'Empereur le même respect & la même obéissance qu'auparavant ; l'assurer, que la dureté de Mendose & l'insolence des soldats Espagnols les avoient portés à prendre les armes, & le prier enfin qu'en qualité de voisin & d'ami, il n'entreprît rien contre eux ;

N n ii

HENRI II.

1552.

La ville de
Sienna chasse
les Espagnols
& recouvre sa
liberté.

HENRI II.

1552.

& qu'il ne s'opposât pas aux efforts qu'ils faisoient pour recouvrer leur ancienne liberté.

Côme ayant loué la généreuse résolution des Siennois, leur promit son amitié, à condition qu'ils ne se soustrairoient point de l'obéissance de l'Empereur. En même-tems il envoya à Sienne, avec Cerini, Hippolyte de Correggio & Leon Santi, comme en ambassade, pour s'informer en quel état étoient les affaires d'Alaba, & combien de tems il pouvoit encore tenir dans la Citadelle. Cependant ayant mis Frederic Montauto en la place de Rodolfe Baglioni, il fit venir celui-ci de Pise, avec Carolino des Urtins & avec de la cavalerie, & lui donna ordre de se rendre à Staggia, pour tenter de secourir les Espagnols assiégés dans la Citadelle. Mais comme il apprit de Santi, que par la négligence de Mendose, il restoit fort peu de vivres dans cette place, & que s'il en falloit venir à un combat, il y avoit apparence, que le secours n'arriveroit pas assez tôt; il envoya à Sienne Marcel Agostini Siennois, chargé, pour calmer la fureur des habitans, de leur représenter le péril qui les menaçoit du côté des Imperiaux, & de les avertir qu'André Doria étoit à la tête de quatre mille Allemands, & qu'Ascanio de Cornia, & Alexandre Vitelli étoient prêts de tomber sur eux avec un corps de troupes: Qu'au reste Côme ne pouvoit manquer à son devoir, s'ils renonçoient à l'obéissance qu'ils devoient à l'Empereur, pour prendre le parti des François. Après que les Siennois eurent remercié Correggio, & Agostini, & qu'ils eurent protesté d'être inviolablement attachés à l'Empereur, & aux intérêts de Côme, Correggio demanda des otages, jusqu'à ce que l'Empereur leur eût prescrit de justes conditions.

Tandis que les Siennois délibéroient touchant les otages (car ils n'avoient pu se défendre des pressantes sollicitations de Correggio) & qu'ils étoient sur le point de satisfaire à ses demandes, Lanfac arriva de Rome en diligence. Les Siennois étoient en quelque sorte déterminés à donner des otages. Mais irrités de ce que les Officiers de Côme s'étoient emparés de Lucignano, & de Montefellonico, persuadés d'ailleurs par Lanfac, que le secours du Roi arriveroit au plutôt, ils rompirent l'assemblée sans rien conclure. Déjà le peuple avoit creusé un fossé entre la Citadelle & les murailles de la ville; qu'on avoit

élevées de ce côté-là , par le peu de prévoyance de Mendose, à une telle hauteur, que l'on pouvoit voir de cet endroit & de San-Domenico dans la Citadelle, & que ceux qui étoient dedans ne pouvoient se mettre à couvert du canon. De plus, nos troupes, qui étoient déjà arrivées de Rome en grand nombre, avoient aussi fait en dehors un retranchement, par le conseil de Jérôme Vecchiano, pour ôter toute espérance de faire entrer du secours & des vivres dans la Citadelle.

HENRI II.

1552.

D'un autre côté, le Pape faisoit solliciter le duc de Florence, de ne pas empêcher les Siennois de recouvrer leur liberté; qu'il assûroit être l'unique but des François: il l'exhortoit donc à rappeler ses troupes, & à rendre les Villes qui avoient été prises, lui représentant, qu'il étoit à craindre pour lui, qu'en s'engageant dans des affaires étrangères, il n'attirât dans son pays les troupes de France, qui après avoir soutenu les Siennois, pourroient bien se jeter sur ses Etats. Ces conseils du Pape étoient judicieux: car le cardinal de Ferrare & Paul de Thermes faisoient de grands préparatifs, & levoient des troupes dans la Mirandole & à Parme, résolus de fondre sur la Toscane. Dès que les Siennois eurent renvoyé Cerini, ils députèrent à Côme Ambroise Nuti, chargé de lui faire des offres de service & d'amitié au nom de la République, de lui demander les places conquises dans le Val-di-Chiana, & enfin de lui témoigner, que les Siennois étoient prêts de prendre le Pape pour arbitre, & de donner pour ôtages quatre Gentilshommes des plus distinguez de la Ville. Côme voulant se tirer honnêtement d'une affaire, dont les suites pouvoient lui devenir funestes, consentit aux conditions suivantes: Qu'Otto de Montauto fortiroit de la citadelle avec la garnison & tout le bagage; qu'après qu'elle auroit été rasée, les Siennois congédroient les troupes étrangères; que la République demeureroit toujours fidèle & attachée à l'Empire, suivant son devoir; qu'elle ne nuirait point aux Etats alliez de l'Empire; qu'elle ne permettroit jamais qu'on fit des levées dans son territoire contre l'Empire ou contre ses alliez; qu'elle ne recevrait dans ses ports, ni dans ses havres, aucun ennemi de l'Empire; qu'elle conserveroit toujours les droits de son ancienne liberté; qu'elle ne fourniroit rien, pour rembourser les frais de la construction de la citadelle, ou ceux de la dernière guerre; & qu'en

HENRI II.

1552.

faveur de l'affection que Côme avoit pour les Siennois, il prioit l'Empereur de souscrire à cette dernière condition. On ajouta, que le traité fait entre Côme & les Siennois l'an 1547 seroit fidèlement observé, & qu'enfin les places prises de part & d'autre seroient rendues. On n'employa dans l'acte du traité que le nom de l'Empire, & non de celui de l'Empereur; parce que les Siennois espéroient obtenir plus aisément l'approbation des Etats de l'Empire, que celle de l'Empereur. Au reste on demeura d'accord, que s'il y avoit quelques ennemis de la Republique dans le pays de Sienne, ils en feroient au plutôt; & que jusqu'à ce tems là, les Siennois ne seroient pas obligés de congédier les soldats François, même après la démolition de la citadelle. Cet article fut ajouté, afin d'obliger les Espagnols à vider Orbitelle qu'ils occupoient encore. On trouva à propos de comprendre dans ce traité Alaba, & les Espagnols de la garnison; & de convenir, que s'ils ne vouloient pas y être compris, le traité n'en seroit pas moins exécuté.

Mendose voulant couvrir la honte de sa faute par une espèce de fermeté, refusa de consentir à cet accommodement, & donna ordre à Ascanio de la Cornia, & à Alexandre Vitelli de faire des levées au nom de l'Empereur. Cornia leva dans les terres de Perouse trois mille hommes d'infanterie, avec lesquels il se rendit maître de Chiufi; & Vitelli en leva deux mille. Mais la disette de vivres & d'argent ralentit bien-tôt l'ardeur de Mendose. Après avoir fait une vaine parade de ses forces, il crut s'être assez acquitté de son devoir, & donna ordre à Alaba de céder entièrement la citadelle aux Siennois, en imputant à Côme la perte de cette place, pour n'avoir pas envoyé de bonne heure le secours nécessaire. Il se justifia devant l'Empereur, par l'entremise de Correggio & de Santi qu'il lui envoya, & qui avoient été témoins de sa conduite: il lui fit dire par ces deux officiers, que, n'ayant pu défendre la citadelle, il étoit convenu avec les Siennois, qu'elle seroit démolie; de peur qu'elle ne tombât en la puissance des François, & que par la continuation d'une guerre infructueuse, les Siennois ne fussent enfin obligés de se soumettre à une Puissance étrangère.

Cependant la flotte des Turcs ayant heureusement passé le
Fare

Fare de Messine, arriva le 10 de Juillet à Schilaci, & à Cirella, lieu célèbre dans la Calabre par les vins excellens qu'il produit : de-là, après avoir brûlé quelques places, elle vint à Policastro, auprès du cap de Palinure dans la Basilicate : elle y mit le feu, & pillà Canerotta, dont les habitans furent emmenez en captivité. Ayant ensuite passé le Golfe de Salerne & l'isle de Capri, elle parut à la vûe du port de Naples. Dragut, qui menoit l'avant-garde, mit le feu dans la forteresse de l'isle de Procita, qui avoit été déjà brûlée par Airadin Barberousse. Il tira ensuite vers l'isle d'Ischia, qui est à deux milles de Procida, & où est un château très-fort, bâti sur un rocher, & célèbre par la retraite de Marie d'Aragon veuve d'Alfonse d'Avalos marquis du Guast. Dragut ayant attaqué cette Isle, en fut vivement repoussé par la garnison, & alla rejoindre sa flotte.

Pierre de Toledé vice-roi de Naples étoit dans de terribles inquiétudes. Le dedans & les dehors de la ville de Naples ne lui offroient que de tristes sujets de craindre un funeste événement : dans ces allarmes, il avoit fait venir tous les Espagnols des garnisons du Royaume, pour faire tête aux ennemis du dehors. Quant au dedans, ayant découvert depuis peu une conjuration, il avoit fait trancher la tête à Antoine Grifone, brave gentilhomme, qui, comme ami du prince de Salerne, lui étoit devenu suspect, & avoit été convaincu, disoit-il, par des lettres qu'il avoit surprises. Il avoit aussi fait publier une Ordonnance, par laquelle il étoit défendu, sur peine de la vie de prononcer seulement le nom du Roi de France, & du prince de Salerne. Le Vice-roi avoit aussi fait fermer toutes les portes de la ville, & n'en avoit laissé que trois libres, par lesquelles on pouvoit entrer & sortir.

La flotte fit voile ensuite par le Golfe de Gaete vers Ponza, isle dépendante des Farneses ¹. Dragut informé de l'arrivée d'André Doria dans cet endroit, s'avança, & le surprit tandis qu'il ne pensoit pas être si près de l'ennemi. Doria ne pouvant avec quarante galères faire tête à une flotte si nombreuse, fit sur le soir sa retraite avec tant de legereté, que toute la flotte ennemie ne pût l'atteindre. Dragut néanmoins l'ayant suivi avec six de ses meilleurs voiliers, lui prit une galère, & après avoir passé toute la nuit, & une grande partie du lendemain

HENRI II.

1552.

André Doria mis en fuite par Dragut.

¹ Elle est encore aujourd'hui dépendante de l'Etat de Parme.

HENRI II.

1552.

à le pourſuivre, il en coula deux à fond, & en prit ſix autres avec ſept cens Allemands qu'elles portoient. Nicolas Madrucci leur colonel fut pris avec eux, & mourut bien-tôt après d'une bleſſure qu'il avoit reçüe dans le combat. Ce fut le 5 d'Août que ce malheur arriva au célèbre Doria, qui avoit toujours été juſqu'alors favoriſé de la Fortune. Après cet échec, il ſe retira en Sardaigne avec le reſte de ſa flotte, & revint enſuite à Genes. Sigonio juſtifie Doria, & rapporte, que ce Général fit d'abord voile à Malaga en Eſpagne, dans le deſſein d'emmener l'infanterie Eſpagnele; qu'il la fit embarquer à Alcantara dans ſes vaiſſeaux, & qu'il reçût de l'argent à Barcelone; qu'après avoir paſſé beaucoup de tems dans ces différentes villes, il ne put retourner à Genes avant le premier jour de Juillet, ayant été furpris par une tempête dans le golfe de Lyon; qu'il fit débarquer à Genes les Eſpagnols, qui eurent ordre d'aller par terre; qu'enſin il reçut dans ſes vaiſſeaux les Allemands qui étoient arrivez, & prit en diligence la route de Naples. Le même Hiſtorien ajoûte, que ſur le bruit que la flotte des Turcs étoit auprès de cette ville, Doria ſe retira avec trente-neuf galeres à l'embouchure du Tibre, où ayant fait proviſion d'eau, il ne put apprendre la route que tenoient les ennemis, ni de Naples, ni de Rome, ni de la part des Impériaux; qu'il ſe mit enſuite prudemment en haute mer; & que pour éviter le mont Circello, à la côte duquel il croyoit qu'étoit le plus grand péril, il ne fut pas plutôt à la vûe de Ponza & d'Iſchia, qu'il fit voile de ce côté-là. Il ſe perſuadoit, que n'y ayant point de port, ni même de l'eau ſeulement pour trois vaiſſeaux, les ennemis ſe tiendroient plus volontiers dans le détroit de Procita, afin d'arrêter le ſecours qu'on feroit paſſer à Naples. Il jugeoit d'ailleurs, que ſ'il entreprenoit de paſſer par le détroit de l'Iſle de Capri, les Turcs pourroient ſ'y oppoſer ſans peine, & garder le paſſage des deux côtés avec leur flotte, qui étant fort nombreuſe pouvoit être diviſée ſans péril. Doria crut donc, ſelon Sigonio, que les Turcs s'étoient arrêtez dans le Golfe de Naples; ainſi la nuit étant ſurvenue, il ordonna pour plus grande ſûreté, que ſi, contre ce qu'il croyoit, les ennemis étoient par hazard cachez dans l'Iſle de Capri, on changeât de route, autant qu'il ſeroit poſſible, en navigeant lentement loin de Ponza & d'Iſchia; afin que, ſ'il falloit faire retraite, les rameurs fuſſent

plus frais & moins fatiguez. Sur les quatre heures du matin il s'aperçut qu'il avoit en queue la flotte des Turcs, qui venoit sur lui pour le suprendre. On lui conseilla de prendre la fuite avec les galeres qu'il pourroit sauver, puisqu'il étoit trop inférieur aux ennemis: mais il rejetta courageusement ce conseil, & ayant joint toutes ses galeres ensemble, il voulut qu'on ramât plus lentement, & que souvent même on ne ramât point du tout; afin d'attendre celles qui ne pouvoient aller si vite, & que s'il falloit fuir, il conservât toutes ses galeres, en les faisant retirer toutes ensemble. Il étoit persuadé que si l'on en venoit aux mains, il combattoit plus heureusement avec la flotte entiere, ayant appris par son expérience que les galeres des Turcs ne sont pas si legeres que les nôtres. Il avoit peut-être crû, que les ennemis ne pouvoient le suivre long-tems, qu'avec un petit nombre de galeres; & qu'ainsi il ne risquoit rien de leur faire face, & de soutenir leurs efforts: que d'ailleurs ayant beaucoup de monde il pouvoit combattre, & remporter même la victoire, ou du moins empêcher les ennemis de nuire au peu de galeres qu'ils poursuivoient.

Pendant qu'on faisoit ces réflexions, il partit un boulet de canon, qui passa entre la galere de Doria & la Réale Espagnole qui y étoit jointe. Un Espagnol ayant demandé alors à haute voix ce qu'il falloit faire, puisque l'ennemi étoit si proche, Doria répondit, qu'il étoit d'avis d'aller tous ensemble au secours des autres galeres. Un moment après un autre cria d'une voix tremblante: A la voile, à la voile; & quelques galeres partirent à l'instant; mais la Réale Espagnole ayant gagné aussi-tôt la pleine mer, toutes les autres de cette nation firent la même chose. Le désordre suivit cette lâche séparation, & toute la flotte épouvantée se mit en même-tems à fuir. Les Turcs, après l'avoir poursuivie depuis minuit jusqu'à cinq heures du soir, prirent sept galeres qui étoient des moindres pour la chiourme. André Doria ne pouvant faire tête, se retira dans l'isle d'Elbe, où il rallia les restes de sa flotte. Après cette victoire les Turcs ne voyant point paroître le prince de Salerne, qui étoit parti de Marseille avec vingt-cinq galeres de France, & deux mille Gascons, mirent à la voile & se retirerent. Les ayant joints depuis avec beaucoup de peine, il tâcha en vain de les faire retourner, en les assurant d'une prompte révoke

O o ij

HENRI II.

1552.

HENRI II.

1552.

dans Naples. Ils lui promirent seulement de revenir l'année suivante ; ce Prince les accompagna jusqu'à l'isle de Scio, où il passa l'hiver avec notre flotte.

Cependant Côme rendit aux Siennois Lucignano & Montefellonico, & le Pape donna ordre qu'on leur remit Chiufi alors occupé par Ascanio de la Cornia. La citadelle même, qu'Alaba avoit enfin renduë par l'ordre de Mendose, fut remise à Lanfac. Cet officier la remit avec un applaudissement universel au pouvoir des Siennois, qui commencerent aussi-tôt à la démolir. On envoya en même-tems des Ambassadeurs de part & d'autre, pour confirmer la paix. Les Siennois députerent à Florence Ambroise Nuti, & Côme envoya à Sienne Leon de Ricafolo, très-entendu dans les affaires des Siennois. Comme les Espagnols tenoient encore Orbirello, les François n'étoient pas encore sortis de Sienne, & de Thermes y étoit même arrivé depuis peu de Parme. Ce fut pour le duc de Florence un prétexte de ne point rappeler ses troupes de Staggia. Il étoit bien assuré de la sincérité du Roi de France ; mais attentif à tous les mouvemens, il appercevoit au travers d'une paix, qui ne lui sembloit pas trop bien cimentée, le principe de quelque soudaine révolution. Dans cette vûe, il avoit conseillé au Pape, que les Siennois avoient choisi pour arbitre au sujet des differends qui restoient à vider, de s'appliquer à appaiser tous les troubles dans la ville de Sienne, & à reformer la République. Le cardinal Fabio Mignanello, Siennois, ayant été chargé de ce soin, y avoit établi une nouvelle forme de gouvernement, & y avoit créé seize Magistrats & un conseil de huit cens citoyens. Il avoit eu la précaution de composer la plus grande partie de ce conseil de ceux des citoyens, qui se sentant coupables à l'égard de l'Empereur, ne manqueroient pas d'embrasser le parti du Roi, dont l'appui leur étoit nécessaire, quoiqu'ils fussent d'ailleurs très-zelés pour la liberté de leur patrie. Il les avoit aussi engagez à faire au Roi une députation solennelle, pour le remercier au nom de la République, comme son glorieux libérateur, & lui demander la continuation de son secours & de sa puissante protection, contre ceux qui voudroient essayer encore de leur ravir la liberté, qu'il leur avoit si heureusement procurée. Claude Tolumei, dont on voit encore la harangue éloquente à ce sujet, fut mis à la tête de la députation.

Côme regardant ce procédé, comme une infraction du traité fait avec les Siennois, se crut alors dispensé d'en observer les conditions, & conseilla à Mendose de reremir Orbitello. Ce général étant donc allé à Livourne, avec les Espagnols qu'on avoit fait sortir depuis peu de la Citadelle de Sienne, attendit Doria, qui avoit fait voile vers Naples, après le départ de la flotte des Turcs. A son retour il s'embarqua sur les galeres, & alla à Piombino, d'où il aborda au port de San-Stephano, après avoir mis à terre auprès d'Orbitello quinze cens soldats. Doria attaqua une tour que les Siennois occupoient, à l'extrémité de l'étang, & la battit avec le canon d'une galere. Les assiégés abandonnerent la tour, & les ennemis entrèrent librement dans Orbitello. Après y avoir mis une garnison & des vivres, & avoir fait fortifier la Citadelle, seulement du côté du continent, parce qu'elle étoit d'ailleurs toute environnée par l'étang, Mendose en partit, & bien-tôt après il fut rappelé d'Italie. Ce Ministre y avoit gouverné pendant plusieurs années avec tant de hauteur, qu'on a crû qu'il y auroit entierement ruiné les affaires de l'Empereur, s'il y eût demeuré plus long-tems.

La garnison, qu'on mit à Orbitello, consistoit presque toute en vieux soldats, qui, par des courses continuelles soutenoient, comme ils pouvoient, l'honneur des Espagnols & les interêts de l'Empereur. Nos troupes qui étoient dans Sienne & aux environs, ne jugerent pas à propos de s'avancer plus loin, dans un tems que la puissance du Roi n'étoit pas encore bien établie. Ce fut dans le dessein de l'affermir, qu'après que le Pape eut rappelé le cardinal Mignanello, le Roi envoya dans ce pays-là le cardinal de Ferrare, qui joignoit à une grande expérience une prudence consommée, & devoit sans doute plaire aux Siennois, comme étant d'une des plus illustres maisons d'Italie, & d'ailleurs bien servir le Roi, comme ayant l'honneur de lui être allié de fort près. Il partit donc pour Sienne, & passa par Florence, où Côme lui fit une magnifique reception. Il eut beau assurer ce Prince de l'amitié du Roi, si dans ces troubles de l'Italie il vouloit se rendre médiateur; il ne put jamais en tirer que des réponses vagues & équivoques. Ce Prince alors occupé à assurer ses frontieres, faisoit fortifier en diligence San-Cassiano, vis-à-vis le Val

HENRI II.

1552.

d'Elfa, & fuggeroit fecretement aux Efpagnols de faire encore entourer d'un mur le Mont de San-Miniato, qui domine la ville, & d'y faire de bons baftions. Au refte, il coloroit fi bien fes démarches, qu'on ne pouvoit le traiter d'ennemi. Comme l'Empereur étoit alors dans de fâcheufes conjonctures, & attaché au fiége de Metz, dont nous parlerons bien tôt, Côme, inquiet du fuccès de cette entreprife, penfoit que fon honneur & fes intérêts l'engageoient à menager les bonnes grâces du Roi. Dans cette idée, il rendoit de bons offices & témoignoit toute forte d'amitié au cardinal de Ferrare, & il accorroit un paffage libre à l'infanterie & à la cavalerie, qui venoit tous les jours de la Lombardie dans la Tofcane. Par cette difsimulation, il mettoit fes frontieres à couvert des armes du vainqueur, en attendant que l'Empereur, dont le fecours lui étoit néceffaire, tournât fes armes du côté de l'Italie, & fe joignît à lui, pour en chaffer l'ennemi commun.

Cependant les affaires de ce Monarque en Italie étoient en très-mauvais état, par la négligence de Gonzague, qui peu attentif au gouvernement & à la guerre, s'étoit rendu odieux aux troupes, par fon avarice, ou par celle de fes officiers, & s'étoit enfin attiré la haine de toute l'Italie, & fur-tout des peuples du Milanez. L'Empereur voulant remedier à ces defordres, avoit fait venir de Naples Pierre Gonzalez, & avoit enjoint à Gonzague de fe servir en tout de fes confeils. Ce ne fut pas fans chagrin que ce Miniftre vit contrebalancer fon autorité par cet adjoint : le gouvernement en fut depuis encore plus négligé, ou par le refentiment de Gonzague, ou par le mauvais état de fa fanté, qui l'empêchoit de s'appliquer aux affaires.

Nos troupes, qui tenoient San-Martino, San-Balengo, & Ponte, places bien fortifiées, étoient allées dans le Piémont, comme pour affiéger Vulpian, où Frederic Savello commandoit en l'abfence de Céfar Maggi. Briffac à la tête de fix mille hommes d'infanterie, & de fept cens maîtres, s'étoit avancé jufqu'à Ceri, pour attendre le fuccès de l'entreprife; ayant enfuite envoyé deux mille hommes devant Ceva, place peu fortifiée, il s'en étoit aifément rendu maître, & avoit, par cette, prife ôté aux Impériaux toute forte de communication, & fermé le chemin qui conduir à Savone, & aux autres places alors occupées par les

Espagnols. Gonzague cedant enfin ou à la honte ou au dépit, que lui causoient tant de mauvais succès, s'étoit mis en campagne avec cinq mille Allemands, deux mille Espagnols, mille Italiens, & mille chevaux, pour faire lever le siège de Vulpian. Il crut qu'il étoit surtout nécessaire d'aller auparavant attaquer Ceva, que nos troupes abandonnerent aussi-tôt, sans attendre l'ennemi, ne pouvant empêcher qu'elle ne fût prise.

César Maggi fut ensuite envoyé à Ivree, pour s'opposer aux travaux des François, qui élevoient des Forts de tous côtez. En même tems Gonzague attaqua San-Martino, qui, après un siège de vingt jours, fut enfin pris par la vivacité & la valeur de Maggi: peu après il se rendit aussi maître de Ponte, & par-là il fit lever le siège de Vulpian. On parla alors d'assiéger Casal, place située sur le Pô, un peu au-dessus de Turin. Tous nos Chefs étoient d'avis de l'évacuer, & d'en abattre les murailles; mais Montluc, seul de son sentiment, entreprit de la défendre; & en effet il la défendit avec valeur, secondé de la bravoure de Gié*. Nos troupes commandées par Jacque de Salvaïson, prirent en même tems Verrue, place forte dans le Montferrat, & ensuite Alba, située sur le rivage de Tanaro. La prise de cette dernière place fut plus funeste aux Impériaux, que la levée du siège de Vulpian ne leur avoit été avantageuse. Voici comment cette place fut soumise. Jean-Baptiste Fornari de Genes y commandoit avec une garnison; c'étoit un homme intraitable, & sa dureté lui avoit attiré la haine des habitans. On avoit fait plusieurs plaintes de lui à l'Empereur, qui avoit ordonné à Gonzague de le retirer de cette place: mais Fornari ayant corrompu par argent ceux qui agissoient sous les ordres de ce Ministre, avoit adroitement conservé son gouvernement, malgré l'Empereur même. Plus irrité alors contre les habitans, il avoit poussé la dureté à un tel excès, que ce peuple réduit au désespoir traita enfin avec Brissac, qui exécuta l'entreprise, pendant que Fornari étoit à Chieri. Il envoya à cet effet François Gouffier Bonnivet, la Mothe Gondrin, François Bernardin, Brique-mault, & le capitaine Loup, avec quatorze compagnies commandées par Vieux-Pont; le chevalier Trotto, Jacque Muratore, & le capitaine Venture d'Urbain, qui proposa le premier au lieutenant de Trotto, de surprendre Alba. Ils furent

HENRI II.

1552.

* de l'illustre
Maison de
Rohan.

HENRI II.

1552.

reçus dans la ville par la porte de Tanaro, & ils s'en rendirent les maîtres. On accusa le capitaine Rossino d'Alexandrie, d'avoir commis cette trahison, & d'avoir ouvert la porte. Gonzague, s'étant depuis assuré de sa personne, le fit mettre à la question, sans pouvoir néanmoins rien tirer de lui : la mort de Fornari, à qui les Impériaux imputoient aussi cette trahison, arrivée presque en même tems empêcha qu'on ne parvint à la connoissance de la vérité. Le gouvernement d'Alba fut donné à Bonnivet, & l'on y mit sept compagnies d'infanterie, commandées par San-Petro, de l'isle de Corse.

Gonzague, confus d'avoir perdu cette place par sa négligence, leva le siège de Casal, & alla aussi-tôt en diligence devant Alba, à la tête de toute son armée, avec vingt-quatre pieces de canon, & un renfort de trois mille Italiens, depuis peu levez. Mais ayant trouvé la place mieux munie, qu'il ne pensoit, & de soldats, & de vivres, il résolut d'attaquer Saint-Damien, ne voulant pas s'en retourner, sans avoir fait quelque expédition. Maggi au contraire l'exhortoit à faire tous ses efforts contre Alba, avant que nos troupes l'eussent fortifiée, & étoit d'avis de ne pas entreprendre dans de fâcheuses circonstances le siège de Saint-Damien, qu'il regardoit comme une entreprise très-sérieuse. François le Roi-Chavignî, & Briquemault, étoient dans cette place, où il n'y avoit presque point de poudre, de mèche, ni de plomb ; mais on donna ordre aussi-tôt au Gouverneur de la Cisterne, qui n'est qu'à deux milles de Saint Damien, de faire entrer dans la ville, avec des troupes choisies, tout ce qui étoit nécessaire à la défense d'une place. Montluc, vrai homme de guerre, se chargea du soin d'y faire entrer des munitions, & y réussit, en donnant à Charri, jeune & brave officier, cinquante hommes choisis dans chaque compagnie, avec trente payisans : l'entreprise étoit hardie, & les Italiens l'avoient déjà tentée sans succès. Comme la place étoit très-petite, elle étoit environnée de tous côtez par les troupes Impériales, qui formoient à l'entour tant de corps-de-garde, que toutes les avenues en étoient fermées. Cependant Charri scû se frayer un chemin : il envoya devant les payisans, & avec quelques gens choisis il attaqua un corps-de-garde, & le mit en fuite ; il entra en même tems victorieux dans la place, & y ayant laissé les munitions

munitions qu'il avoit apportées, il s'en retourna à Cisterne. Il fit deux fois la même tentative avec un pareil succès, & Caupagne la fit ensuite la troisième fois. Mais le Baron de Chippi ne fut pas si heureux ; comme il revenoit d'Alba, pour faire entrer de la poudre dans Saint-Damien, il trouva l'ennemi mieux sur ses gardes, & ayant perdu avec la poudre qu'il portoit, la plus grande partie de ses gens, à peine se pût-il sauver lui-même dans la ville.

Gonzague avoit déjà employé dix-sept jours à ce siège, & dix à faire un feu continuel sur les murailles. Maggi avoit même fait miner en deux endroits ; mais une de ses mines ayant été découverte par un espion, les assiégez firent une contre-mine, qui mit ce Général dans un grand danger de sa vie. Les assiégeants voyant que les temps fâcheux de l'Hyver rendoient tous leurs efforts inutiles, résolurent enfin de lever le siège. Ils jugerent à propos de faire venir d'Aste l'infanterie & la cavalerie, pour mettre l'artillerie en sûreté, & battre ensuite en retraite. Nos troupes poursuivirent les ennemis, & livrèrent même un sanglant combat, mais qui fut bien-tôt terminé par l'arrivée des Allemands Imperiaux.

Après le traité de Passaw, l'Empereur voulant attaquer le Roi, avec les mêmes troupes qui avoient déjà été battues, afin de venger sa défaite, & de recouvrer l'estime des Allemands qu'il avoit perduë, entreprit de reprendre les places de l'Empire, dont le Roi s'étoit emparé ; il tourna donc inopinément du côté du Rhin ces nombreuses troupes arrivées d'Espagne & d'Italie, qu'il avoit assemblées en Allemagne pour fondre sur les Turcs, comme si tous les troubles de l'Empire étant pacifiés, il eût eu dessein de faire marcher son armée vers la Hongrie. Cependant le bruit s'étoit répandu qu'on en vouloit à Albert marquis de Brandebourg, l'ennemi commun de tant de villes, de tant d'évêques, & de tout l'Empire. En effet, il persécutoit en tyran les Ecclesiastiques, & sur tout ceux de Mayence & de Spire, dont il avoit exigé des sommes qu'ils étoient hors d'état de payer. Il fit ouvrir les Eglises : non content de les avoir pillées, il eût encore emporté le plomb dont celle de Spire étoit couverte, si le Conseil de la ville ne l'eût flechi par les prières les plus touchantes. Il mit le feu à la citadelle de Mayence, qui étoit proche du Rhin, & où il s'étoit logé.

HENRI II.

1552.

Guerre de
l'Empereur
contre la
France.

Tome II.

Pp

HENRI II.
1552.

Portant plus loin sa fureur, il fit brûler cinq Eglises, & tous les bateaux chargés de vin & de bled. Il n'eut pas plus de menagement pour les marchands de Spire. Enfin en ayant retiré ses troupes, qu'il y tenoit en garnison, il marcha du côté de Treves.

Avant que ce Prince y arrivât, George Holl, un des Généraux de l'Empereur, s'étoit venu offrir à la tête de dix compagnies, pour la défense de la ville; mais les habitans ayant refusé de le recevoir, par la crainte du marquis Albert de Brandebourg, il remena ses troupes dans le Luxembourg, d'où il étoit venu. Peu après ce Prince entra dans Treves le 28 d'Août, & distribua ses soldats dans la ville, & dans les lieux d'alentour. Cependant l'Archevêque s'étoit réfugié dans la citadelle, située sur le confluent du Rhin & de la Moselle: les autres Prélats de ce pays avoient pris la fuite, & s'étoient retirez en differens endroits. Tout le tems qu'Albert demeura à Treves, les Eglises furent fermées, & l'on n'y fit aucun service. Il en partit enfin après huit jours; mais auparavant il fit brûler quelques Monasteres, & le château de l'Archevêque, & mit dans la ville une garnison de douze compagnies. Il alla ensuite à Sirques, ville de Lorraine, aussi éloignée de Treves, que de Metz, & ayant passé la Moselle le 13 de Septembre, il entra dans le Luxembourg, d'où il retourna dans la Lorraine. Comme c'étoit un Prince intéressé & mercenaire, son dessein étoit de fonder l'esprit du Roi, pour voir à quelles conditions il pourroit s'accommoder avec lui. L'Empereur, sous prétexte de faire la guerre à Albert, prit de-là occasion de faire avancer ses troupes, avant que d'être obligé de faire éclater ses intentions; quelle que fût l'adresse de l'Empereur, on reconnut néanmoins qu'il en vouloit au Roi.

L'Empereur
forme le des-
sein d'assiéger
Metz.

En effet il étoit naturel de penser, qu'après avoir reçu un si grand affront, l'Empereur, toujours extrêmement jaloux de sa puissance & de sa gloire, ne demeureroit pas en repos, qu'il n'eût, par quelque coup éclatant, rétabli sa reputation, & qu'avec les forces de l'Empire, qu'il menoit avec lui, il n'eût repris les villes qu'il disoit avoir été enlevées à l'Empire: il étoit fortement persuadé que cette guerre lui seroit aussi glorieuse qu'utile. Ayant toujours eu dans ses entreprises contre la France, d'heureux succès sur la frontiere de Champagne,

comme la plus foible , il lui sembloit , que s'il étoit couvert de trois villes , & sur tout de Metz , il n'auroit rien à craindre des armes étrangères. Mais le Roi ayant pressenti ses desseins , donna ses ordres de bonne heure , & envoya de ce côté-là , sur la fin du mois d'Août François de Lorraine , duc de Guise , Prince recommandable par son grand genie , & par son courage , & lui donna la conduite de cette guerre.

Il me semble qu'il convient à mon dessein de faire ici quelques remarques au sujet du pays des trois Evêchez. Sans parler du dernier traité fait avec l'Eleûteur Maurice , on ne manque pas de raisons par lesquelles on peut faire voir que la France eut droit de s'emparer de Metz , de Toul & de Verdun. La premiere preuve se tire de la frontiere naturelle des Gaules. Quoique les Allemands , comme par un débordement & une inondation de peuples , ayent reculé leurs propres frontieres , & que semblables à un fleuve impétueux qui franchit les bornes de son lit , ils se soient répandus dans les Gaules , & ayent fait passer avec eux le langage Allemand au-delà du Rhin , ils ne se sont néanmoins jamais avancez au-delà de la Meuse : cependant la plupart de ces peuples , établis dans la Gaule , ont pris les coutumes des Gaulois , & ont conservé la langue dont nous nous servons encore aujourd'hui , qui tire son origine de la langue des Romains. L'antiquité nous fournit encore des argumens bien plus solides. Il est constant que les François qui entrerent dans la Gaule environ l'an 420 s'arrêtèrent d'abord dans ce pays-là , & que sous les Merovingiens , fondateurs de la Monarchie Françoisë , & à qui les Carlovingiens succederent , toute cette contrée , sous le nom d'Austrasie , dépendoit des François.

Lorsque dans la suite Louis le Débonnaire , fils de Charlemagne & petit-fils de Pepin , divisa entre ses enfans les grands Royaumes de l'Italie , de l'Allemagne , & de la Gaule , que son pere lui avoit laissez , une partie de ce Pays , qui est entre le Rhin & l'Escaut , fut donnée à Lothaire son fils aîné , & fut nommée Lothier ou Lorraine l'an 855. Ce pays contenoit , outre ce qu'on appelle aujourd'hui la Lorraine , le Luxembourg , le Mont-de-Vauge , les Ardennes , Namur , le pays de Treves , le Hainault , le Brabant , & le territoire de Cambray ; & par conséquent ces villes , qui sont au-deçà du Rhin ,

P p ij

HENRI II.

1552.

Droits de la France sur les trois Evêchez. Origine du Duché de Lorraine.

HENRI II.

1552.

c'est-à-dire ; Bâle , Strasbourg & Cologne. De plus , suivant quelques historiens , ce royaume comprenoit aussi ce qu'on appelle aujourd'hui l'Alsace , & les cantons Suisses. Metz en étoit la capitale ; c'étoit la ville où les Rois étoient sacrez , & où ils prenoient les marques de la dignité royale.

Le royaume fut depuis divisé entre Charle le Chauve , frere de Lothaire , & Louis , fils du même Lothaire ; cette partie qui est au-delà de la Meuse , & qui s'étend jusqu'au Rhin , échut à Louis , roi de Germanie , & celle qui est en deçà de la Meuse , & qui s'étend jusqu'à l'Escaut , fut le partage de Charle , que Louis le Begue son fils posséda après sa mort. Mais comme ce Prince ne laissa que sa femme , enceinte , sans aucun legitime heritier , Louis & Carloman ses fils naturels ayant traité avec Louis leur cousin , qui redemandoit le royaume de France , cederent cette partie de Lothier ou de Lorraine. Charle le Gros ayant succédé à l'Empire , après la mort de Louis le Begue son frere , il jouit du royaume entier de l'Austrasie , qui étoit auparavant divisé.

Ce Prince , que la paix honteuse faite avec ces conquerans Danois , appelez Normands , avoit rendu odieux aux Grands du royaume , fut contraint de se retirer en Allemagne , où il mourut , après avoir donné l'Austrasie à Arnulfe , fils naturel de Carloman son frere. Louis son fils , & depuis Conrad Empereur , possederent ce royaume : celui-ci en ayant été chassé , Charle le Simple fils posthume de Louis le Bègue lui succéda. Sous son règne un certain Renier , se disant issu de Clodion le Chevelu , sortit de la forêt d'Ardenne , & s'étant élevé , à la faveur des troubles , & par la lâcheté des peuples , il chassa Conrad de l'Austrasie , secondé des forces & de la protection de Charle le Simple. Etant donc devenu gouverneur de cette province , sous le titre de Duc , il fit perdre insensiblement à ce pays le nom de Royaume. Charle le Simple fut ensuite déthroné lui-même par la faction des Grands ; mais après avoir été rétabli , par le secours de Henri de Saxe qui étoit parvenu à l'Empire , Charle lui donna par reconnoissance l'Austrasie avec tous ses droits l'an 920.

Othon le Grand succéda à Henri , & profitant du malheur de Charle , qui fut fait prisonnier , & qui mourut enfin en prison à Peronne , il s'affermir aisément dans la possession de cette

Province que son pere lui avoit laissée. Adelbert évêque de Metz, & parent de nos Rois, s'opposa d'abord aux efforts de ce Prince, mais inutilement. Après la mort d'Othon, Thierry son proche parent, ayant été fait évêque de Metz, conseilla aux principaux habitans de la ville de se soustraire à une domination monarchique, souvent tyrannique ou chancelante, & de se procurer la liberté, sous la protection de l'Empire. Ceux de Bâle, de Strasbourg, de Spire, & enfin ceux de Cologne, entraînez par les charmes de la liberté, & appuyez de la protection de l'Empire, s'affranchirent, à leur exemple, de l'obéissance de leurs Princes légitimes, & ayant institué un Senat, ils érigerent leur pays en République. C'est ainsi qu'Othon I. démembra du royaume de France, Metz & les autres villes de Lorraine. Pour appaiser les Carlovingiens, il fit Charle frere de Lothaire, & oncle de Louis dernier Roi de cette race, duc de Lorraine, mais feudataire de l'Empire, sans avoir consulté en cela les Grands du royaume. Ils en furent si indignez, & ce procéda indisposa si fort les esprits contre Charle, que pour cette raison il lui en coûta, à ce qu'on croit, la succession au royaume, qui d'ailleurs lui appartenoit après la mort de Louis son neveu. Ce Prince en ayant été exclus, Hugue Capet, chef de la troisième Race qui régné encore aujourd'hui si heureusement, monta sur le trône. Hugue, pour ménager Othon prince puissant, dissimula ses ressentimens de l'injure qui avoit été plutôt faite au royaume qu'à lui, & en laissa la vengeance à sa posterité.

Odon succéda dans la principauté de Lorraine à Charle son pere, qui mourut en prison à Orleans; & après la mort d'Odon, qui ne laissa point d'enfans mâles, Godefroy à la Barbe comte d'Ardenne s'empara de cet Etat par le secours de l'Empereur Henry II. au préjudice des filles d'Odon. Il eut pour successeur Gothelon son frere, à qui succéda un autre Godefroy son fils, surnommé le Lépreux, dont le fils nommé Godefroy Struma ou le Bossu, étant mort sans enfans, laissa pour son heritiere Ida sa sœur, qui avoit épousé Eustache comte de Bouillon. De ce mariage naquit Godefroy de Bouillon, qui étant prêt de partir pour la Terre sainte, vendit le comté de Bouillon à Albert évêque de Liege, qui l'achetta pour l'abbaye de S. Lambert. Quelques historiens ont écrit que ce

P p iij

HENRI II.

1552.

HENRI II.

1552.

Prince vendit aussi ses droits sur la ville de Metz aux habitans ; mais c'est une fable : puisqu'il est constant , que long-tems auparavant, cette ville s'étoit affranchie par l'autorité d'Othon I. soit que la foiblesse, ou la captivité de nos Rois, ou quelque autre conjoncture où ils se trouvoient alors, leur eût offert une occasion favorable de secouer le joug.

Le Roi avoit donc résolu de garder ces villes de Lorraine ; qui par un ancien droit appartenoient à la France, ou qui lui avoient été cedées par le traité fait depuis peu avec les Princes alliez d'Allemagne : d'ailleurs il s'en étoit emparé, de peur qu'elles ne tombassent en la puissance de ses ennemis, & il les regardoit comme nécessaires, pour défendre la frontiere de la Champagne. Il envoya donc dans ce pays-là le duc de Guise, qui se rendit d'abord à Toul, où l'on avoit déjà commencé les préparatifs de la guerre, mais avec peu d'ordre, à cause du peu de tems & de la maladie d'Esclavolles. Après avoir fait quelques arrangemens, le Duc alla droit à Metz avec René duc d'Elbeuf son frere, Jean Gontaud de Biron, Francois comte de la Rochefoucault, & son frere Charle de Randan. Alors Jacques de Savoye duc de Nemours, Sebastien de Luxembourg de Martignes, François de Vendôme vidame de Chartres, qui étoient déjà arrivez, & Arrur de Cossé Sieur de Gonnor, gouverneur de la place, depuis qu'elle étoit sous la puissance du Roi, vinrent au devant de lui, avec le reste de la Noblesse, & avec la cavalerie & l'infanterie rangées en bataille. Dès le lendemain 18 d'Août le duc de Guise visita toutes les fortifications de la ville.

On fortifie
Metz.

Elle a environ neuf milles de circuit ; & est environnée, du côté de l'Occident & du Septentrion, de la Moselle, qui se partage auprès de la ville en deux canaux, dont l'un passe le long des murailles, & l'autre entre dedans par le pont de Bar qui est le plus haut, & en sort par un autre qui est plus bas. Cette riviere reçoit ensuite la Seille, qui enferme aussi la ville du côté du Midi & de l'Orient, & qui se partageant en deux bras, coule, comme la Moselle, le long des murs & d'une partie de la ville. Cette place n'avoit alors aucuns remparts, & paroïssoit aux habitans assez fortifiée par la nature. Du côté qui est entre l'Occident & le Midi, où la Moselle ni la Seille ne passent point, elle étoit fortifiée d'une espece de rempart & d'un grand bastion, mais obtus de tous côtez, & dominant sur la

porte de Champagne : cette ancienne fortification est devenuë aujourd'hui inutile. Le duc de Guise ayant considéré l'état de la place, fit abattre, de l'avis de Pierre Strozzi, de Gonnor, de S. Remy, & de Camille Marin, plusieurs chapelles & quelques maisons particulieres, qui occupoient le terrain où l'on pouvoit élever des remparts, & fit élever dans cet endroit des plates-formes, d'où l'on pût tirer sur les lieux qui commandoient la ville, & sur-tout du côté de la porte de Champagne, qui est vis à vis le pied de la montagne d'Ezirmont, & d'où les ingénieurs croyoient que les ennemis feroient leur tentative. On éleva donc un mur de ce côté-là, & on creusa un fossé en dedans, après avoir fait de toutes parts des bastions d'où l'on pût repousser l'ennemi, quand il auroit fait brèche.

Après que le duc de Guise eut mis en œuvre les pionniers, & les autres soldats destinez à ces ouvrages, il se chargea lui-même du soin de fortifier le côté qui est entre la porte des Allemands & la porte à Mezelle vers l'Orient, & qui lui sembloit en danger. Ce Général excitant par son exemple les Grands & les officiers au travail, jusqu'à porter lui-même la hotte, fit élever un rempart & creuser un fossé, & mit ainsi à couvert ce côté de la ville, qui étoit auparavant très-foible. On pourvut ensuite la place de poudre, & on disposa les batteries. Comme les ennemis avoient des garnisons auprès de Metz, & qu'ils désoloient les payisans, les convois étoient exposez à de grands périls ; c'est pourquoi on fit venir du bled en quantité des villes de Lorraine, par le moyen du Cardinal, frere du duc de Guise. Piépape, & S. Belin furent chargez de ce soin. Il n'y avoit alors dans la ville que douze compagnies de nouveaux soldats, que le duc de Guise accoutuma, par de fréquens exercices, à la discipline militaire, & à bien garder leurs rangs.

Ce Général envoya ensuite Strozzi au Roi, pour l'informer de la situation de Metz, & recevoir de lui ses ordres, touchant la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'Albert de Brandebourg, qui devoit arriver dans peu, & dont on avoit lieu de se défier. Le Roi répondit, qu'il enverroient bien-tôt du secours, & se reposa sur la prudence du duc de Guise, de la maniere dont il devoit se comporter avec Albert, ajoutant qu'il ne desespéroit pas que ce Prince ne payât ses troupes, & ne fit la guerre

HENRI II.

1552.

guerre à ses dépens ; mais qu'il ne s'affuroit pas entierement sur les promesses : qu'il fit donc en sorte qu'elles fussent logées le plus loin qu'il le pourroit , comme pour fermer le chemin à l'ennemi , mais en effet dans le dessein de mettre la ville en sûreté.

Cependant l'Empereur ayant laissé une garnison de six compagnies à Aufbourg , en partit le premier de Septembre , & se rendit dans deux jours à Ulme. Il fit tenir à son armée une autre route que celle qu'il suivoit , de peur que ses soldats , que le défaut de paye avoit rendus insolens , & avoit accoutumés à la révolte dans le cours des guerres civiles , ne fussent à charge à la ville d'Ulme , qui lui avoit témoigné beaucoup de fidélité & d'attachement dans cette guerre. L'Empereur ayant reçu dans cette ville les plaintes des évêques de Mayence , de Spire , de Wirsbourg , & de Bamberg , qui avoient traité avec Albert à des conditions très fâcheuses , cassa tous les injustes traités que ce Prince les avoit obligés de faire : il ordonna même de les enfreindre , & exhorta tout le monde à recouvrer , l'épée à la main , ce qui lui appartenoit. Il accorda la même faveur à la ville de Nuremberg , & les pressa tous de se liguier ensemble , afin de défendre leurs frontieres contre l'ennemi commun : il conseilla aussi aux peuples de la Suabe , & des bords du Rhin , d'entrer dans cette ligue. Ils se réunirent donc tous contre Albert : l'évêque de Bamberg , saisissant cette occasion , reconquit Forcheim , & quelques autres places qu'Albert lui avoit prises.

L'Empereur ayant ensuite traversé le Wirtemberg , par où il avoit donné ordre qu'on fit aussi passer son armée (toujours dans la vûe de menager ceux d'Ulme) vint à Bretta , dans le Palatinat , comme s'il eût voulu aller droit à Spire ; mais tournant tout d'un coup à gauche , il prit le chemin de Strasbourg. Dès que le sénat de cette ville fut informé de sa marche , il lui députa Jacques Sturm , Frederic Gottesheim , & Louis Grempe , pour le supplier de ne pas entrer dans leur ville avec beaucoup de troupes , de ne point faire passer son armée dans leur pays , & de ne donner aucune atteinte à la forme du gouvernement. L'Empereur leur fit un accueil favorable ; il lût la constance & la fermeté qu'ils avoient témoignée dans cette guerre , leur promit d'en conserver toujours le souvenir , & après

après avoir rejeté la cause de sa marche inopinée sur les violences d'Albert, & sur l'irruption de l'armée Françoisse dans l'Alsace, il leur dit, que, comme la saison étoit très avancée, il n'avoit pû se dispenser de faire passer ses troupes sur leurs frontieres, afin de pouvoir de bonne heure faire face à l'ennemi.

HENRI II.

1552.

Christine, veuve du duc de Lorraine, à qui le Roi, comme nous avons dit, avoit ôté le gouvernement des Etats de son fils, vint alors trouver l'Empereur son oncle¹, & se rendit ensuite dans les Pays-bas. L'Empereur ayant fait passer le Rhin à ses troupes, le 15 de Septembre, arriva en cinq jours avec peu de suite à Strasbourg, où il n'avoit jamais été. Après qu'il eut reçu du sénat les présens ordinaires, & assisté à un repas qu'on lui fit; il excusa les maux dont ceux du pays avoient été affligés, & qui étoient inévitables avec des troupes si nombreuses, & les exhorta à souffrir patiemment cette fâcheuse nécessité, puisque l'objet de cette guerre n'étoit que le bien de l'Empire. Il alla ensuite sur le soir au village le plus prochain, par le chemin d'Haguenaw, & y ayant logé cette nuit, il fit dire à Richard Morisin, ambassadeur d'Edouard VI. roi d'Angleterre, & à M. Antoine Amulio, ambassadeur de la République de Venise, de se retirer à Spire. Pendant son séjour dans ce pays, les Imperiaux se livrerent à des excès qu'il n'est pas aisé d'exprimer: on ne voyoit de toutes parts que des incendies; le soldat effrené pilloir tout sans rien respecter; les payisans, obligés d'abandonner la campagne, se retiroient en foule dans les villes, avec leurs femmes & leurs enfans, & faisoient en tous lieux retentir leurs gémissemens & leurs cris. Ce spectacle eut sans doute excité dans l'ame de l'Empereur des sentimens de pitié & d'horreur, si le duc d'Albe, à qui ce Prince pour lors malade avoit confié le commandement général, n'eût empêché que personne ne lui parlât & ne le vît, pour lui en faire des plaintes.

Jean de Brandebourg, Adolphe duc d'Holstein frere du roi de Dannemark, & Emanuel Philbert fils de Charle duc de Savoye, portoient les armes pour l'Empereur. Le Roi envoya à Merz au commencement d'Octobre les compagnies

¹ Elle étoit fille de Christhienne II. roi de Dannemark, dit le Neron du

Nord, qui avoit épousé Elizabeth, sœur de l'Empereur.

HENRI II.

1552.

de gendarmes du duc de Lorraine, du duc de Guise, & du Prince de la Roche-sur-Yon, avec trois compagnies de chevaux-legers, & huit enseignes d'infanterie. De peur que ces troupes ne consumassent les vivres, en attendant l'arrivée des ennemis, le duc de Guise les distribua hors de la ville, & les employa à escorter les convois qui venoient de loin. Comme il étoit difficile d'achever, avant l'arrivée de l'ennemi, les fortifications commencées, il fit provision d'une grande quantité de gabions, de poutres, de barils, d'ais, de planches ferrées, de balles de laine, & de sacs à terre, & d'un grand nombre de leviers, de pelles, de hoyaux, de crochets, de corbeilles, de clayes, de herbes, de mantelets, & de tout ce qui étoit nécessaire : il donna ordre en même tems à S. Remy de préparer l'artillerie, & des feux d'artifice de toute espece.

Comme il y avoit auprès de la porte de Sainte Barbe, au-delà du rempart, plusieurs maisons qui eussent sans doute nuit à la place, il les fit abattre par les soldats avec une extrême diligence. Il donna ordre aussi de ruiner les jardins & les vergers qui étoient près de la ville, de peur qu'ils n'empêchassent la défense de la place. De plus on raza les faubourgs de S. Arnoul, de S. Clement, de S. Pierre-des-Champs, de S. Julien & de S. Martin, sans toucher néanmoins aux Eglises qui étoient hors de la ville, jusqu'à l'arrivée des ennemis ; on coupa seulement les colonnes & les arcbutans, & on les mina, afin qu'on pût renverser ces Eglises à l'instant, quand il le faudroit. À l'égard de l'Eglise de S. Arnoul, comme elle étoit très-grande, & qu'on pouvoit placer du canon sur les voutes qui étoient fort hautes, on l'abattit entierement, même avant l'approche de l'ennemi. La nécessité présente l'emporta sur le respect dû aux temples, & on tâcha de colorer cette impiété apparente, par une cérémonie religieuse. Car comme il y avoit dans cette ancienne Eglise plusieurs tombeaux de personnages illustres par leur sainteté, & même de quelques Rois, le duc de Guise, une torche à la main & la tête nue, suivi des plus grands Seigneurs, les fit transporter dans la ville avec beaucoup de pompe ; & tous les Prêtres de Metz assistèrent à cette cérémonie. Dans cette Eglise reposoient les corps d'Hildemar, femme de Charlemagne, & mere de Louis le Débonnaire ; celui de ce Prince, inhumé en 851 ; ceux de ses

deux sœurs Hildegarde & Aleide; de Drogon évêque de Metz, frere de Louis le Débonnaire; de Vitro, duc de Lorraine, & pere de Sainte Glocine; de Beatrix, femme d'Herwic duc de Metz; & enfin d'Amalard, archevêque de Treves, chancelier de Charlemagne, & placé au nombre des Saints. On enferma tous leurs ossemens dans des coffres, & on les inhuma avec un grand respect dans l'Eglise des religieux de S. Dominique.

HENRI II.
1552.

Cependant Albert étoit déjà arrivé à Floranges, qui est près de Thionville, & à trois milles de Metz. Il envoya de cet endroit demander deux fois des vivres au duc de Guise, qui lui en envoya; mais en ayant demandé pour la troisième fois, le Duc lui envoya Pierre Strozzi chargé de lui remonter, que le siège qu'il avoit à soutenir, ne permettoit pas qu'aux approches de l'ennemi il fit transporter des vivres hors de la ville; qu'il croyoit donc, qu'il étoit de l'intérêt de l'un & de l'autre, qu'il allât à Salins dans la Franche-Comté, pays fertile, & où il seroit à portée d'incommoder la marche des ennemis. Jusques-là Albert prétendoit qu'il faisoit la guerre pour le Roi, qui lui avoit envoyé de Fresse évêque de Bayonne, pour traiter avec lui de la solde de ses troupes, & observer en même tems ses desseins & ses démarches. Il acquiesça d'abord à la proposition de l'Evêque, & demanda un guide pour la route qu'il tiendrait; mais bien-tôt après ayant changé de dessein, dans la crainte de rencontrer l'ennemi sur son chemin, il répondit qu'il avoit résolu de passer la Moselle, & demanda que le duc de Guise fit faire un pont pour le passage de ses troupes, & mit en liberté ses gens qu'on retenoit prisonniers dans la ville: c'est ainsi qu'il cherchoit une occasion de rompre avec le Roi. Le duc de Guise fit chercher des bateaux de tous côtes, & lui fit répondre qu'il n'y avoit à Metz aucun de ses soldats prisonniers. Alors Albert demanda à lui parler; mais le duc de Guise le refusa & s'excusa sur ses devoirs, qui ne lui permettoient pas de sortir. Il fit prier en même tems Albert avec beaucoup de politesse de venir lui-même à Metz. Ce Prince envoya souvent ses officiers devant lui, comme s'il eût pu venir effectivement en cette ville; mais il trompa l'attente du duc de Guise. Craignant enfin de devenir suspect à ce Général, il lui demanda, en rusé politique, la permission de mettre

Conduite
d'Albert de
Brandebourg.

Qq ij

HENRI II.

1552.

dans la ville quelques pieces de canon , & ce qu'il y avoit de plus embarrassant dans son bagage , afin de soulager son armée dans un tems si pluvieux , & si incommode. On satisfit poliment à sa demande ; mais on fit sortir ses gens , qui sous pre-texte d'acheter ce qui leur étoit nécessaire , étoient déjà entrez au nombre de 400 ; & pour la sûreté de la place on tint un marché hors de la ville.

Albert voyant ses ruses sans succès , réitéra ses plaintes touchant les prisonniers ; mais le duc de Guise , persuadé qu'elles étoient sans fondement , n'y fit aucune attention , & ne daigna pas même y faire de réponse. Le dessein d'Albert étoit en effet , ou d'épuiser la ville de vivres , ou de se saisir du duc de Guise , s'il fut sorti pour conférer avec lui , ou enfin de réduire la ville sous sa puissance , par le moyen de ses soldats qu'il y envoyoit peu à peu , & qui devoient s'emparer d'une porte. Son armée étoit composée de soixante-deux compagnies qui formoient quatre regimens. Jacob d'Aufbourg en commandoit vingt-deux , le comte d'Altemburg seize , Reissenberger douze , & Joachim Calwiz autant. Il avoit un corps de cavalerie de seize cens hommes , avec trente pieces de canon , & étoit accompagné du duc des Deux-Ponts , du Landgrave de Leuchtenberg & du comte d'Oetingen , que l'Empereur avoit proscrit , comme j'ai déjà dit : de sorte qu'Albert , très redoutable par ses forces , faisoit valoir extrêmement son secours , pour le vendre plus cherement. C'est dans cette vûe qu'il avoit donné l'allarme à l'Empereur , qui avoit envoyé devant quinze cens Maîtres aux Deux-Ponts , afin de surprendre nos gens alors occupez à faire la moisson. Dans ces circonstances , le duc de Guise écrivit promptement à Guillaume de Balfac d'Entragues lieutenant de sa compagnie de gen darmes , & à la Brosse lieutenant de celle du duc de Lorraine , qu'ils revinssent au plutôt le trouver , & qu'ils amenassent autant de vivres qu'ils pourroient ; qu'ils missent le reste du bled dans des greniers hors les maisons , pour les brûler en cas de besoin , sans ruiner les maisons des payisans ; & qu'ils fissent attention au nombre des moulins , qui étoient sur le chemin par où les Imperiaux devoient venir. Après avoir exécuté ses ordres , ces deux Officiers se rendirent à Metz le 21 de Septembre. Peu après toute la cavalerie legere sortit de la ville ,

& brûla tous les moulins , & tout le froment qui se trouva dans la campagne par où l'ennemi devoit passer : Strozzi fut encore envoyé à la Cour, afin de faire hâter le secours.

HENRI II.

1552.

Cependant l'évêque de Bayonne ne gaignoit rien sur l'esprit du marquis de Brandebourg, qui se couvrant des dehors d'une amitié sincère & officieuse, ne donnoit aucune réponse précise. Mais on le soupçonna bien davantage de duplicité, lorsqu'il redemanda les canons qu'on avoit laissez entrer dans Metz à sa priere, comme un gage de sa foi, & qu'il les retira par la permission du duc de Guise. Le Roi, informé par son Ambassadeur du procédé de ce Prince, lui envoya Lanfac. Mais pendant qu'on remettoit cette affaire de jour en jour, Albert arriva à Pont-à-Mousson, où Jacques de Carbonnières sieur de la Chapelle-Biron, & ensuite Gaspard de Coligny colonel de l'infanterie Françoisse, lui furent députez par les ordres du Connétable. Les nouvelles difficultez qu'il faisoit naître sans cesse, & sa résistance aux propositions qu'on lui faisoit, déterminèrent enfin le Connétable à le tenir pour ennemi. Alors comme ses troupes étoient campées entre l'armée du Roi & la ville, on ne put faire entrer les munitions nécessaires, & sur-tout du canon. Horace Farneze y mena seulement quatre compagnies, & quelque tems après on fit entrer 200 pionniers avec de la poudre. Le Connétable avoit alors dans la Lorraine un corps d'armée, dont il avoit donné une partie à commander au duc de Nevers. Ce duc étant à Stenay, & prévoyant bien que, s'il y étoit attaqué, on le battoit rudement du château de Vireton, alla devant cette place, fit avancer le canon, & quelque résistance que fissent les assiégés, il la prit & la brûla.

On étoit déjà à la fin du mois d'Octobre, & l'opinion commune étoit que l'Empereur n'entreprendroit pas un siège si important & si difficile. Cependant le duc de Guise, qui appercevoit dans l'ame de ce Prince un aveugle ressentiment, & dans ses affaires un dérangement général, employoit les jours & les nuits à fortifier la place. Comme les vendanges & les travaux de la campagne étoient finis, il reçut dans la ville un grand nombre de vigneron, & les employa à achever les fortifications commencées. Ce Général attentif à tout s'appergut qu'en rompant la chaussée, qui détourne la Moselle dans la

Conduite du
duc de Guise
pour la défense
de Metz.

HENRI II.

1552.

* ou Roche-
mars.

ville, il étoit facile de faire couler l'eau dans son lit naturel, & qu'alors l'ennemi pourroit aisément pénétrer dans Metz, par l'entrée & par la sortie du canal desséché : il fit donc faire une plate-forme flanquée de bastions, sur laquelle il plaça du canon, pour faire feu sur l'ennemi, en cas qu'il vint de ce côté-là. Il rappella en même tems le capitaine la Prade, qui gardoit Roc-de-Mars* avec une seule compagnie d'infanterie, ne voulant pas le laisser exposé à la risée & au mépris des ennemis ; & comme il étoit difficile d'en faire sortir le canon, il donna ordre de le rompre, de brûler tous les vivres, & de raser la citadelle. Paul Baptiste Fregose fut chargé de ce soin : pendant que le duc de Nemours & la Rochefoucault amusoient par des escarmouches la garnison de Thionville, Ce capitaine conduisit en sûreté jusqu'à Metz les soldats de sa garnison, qui devoient nécessairement passer près de cette place ennemie.

On distribua ensuite les quartiers de la ville entre les premiers officiers, pour les fortifier & les défendre. Les deux Princes de Bourbon, Jean duc d'Enghien, & Louis de Condé son frere, qui étoient venus depuis peu, sur le bruit d'un siège si célèbre, furent chargés de la porte de S. Thibault, jusqu'à la Seille. Charle de Bourbon de la Roche-sur-Yon eut à défendre le bas du pont de Bar, & le duc de Nemours tout le terrain qui s'étend de l'autre côté de la Seille jusqu'à la Moselle : on donna au grand Prieur de France, & à René duc d'Elbeuf son frere, tout l'espace jusqu'aux moulins de la Seille ; à Strozzi, à Montmorency & à Damville son frere, la porte de la Moselle ; à Gonnor le retranchement qu'on avoit fait en dedans ; à Horace Farnese le terrain qui est entre la porte S. Thibault & celle de Champagne ; à la Rochefoucault & à Randan son frere, la plate-forme de la porte de la Moselle ; & à François de Vendôme vidame de Chartres tout ce qui est de l'autre côté de la ville, depuis la porte de Bar jusqu'à Pontifroy : les autres quartiers furent assignés aux autres officiers généraux. On fit faire des moulins à bras, de peur que, si les ennemis détournoient le cours de la Moselle & de la Seille, les moulins de la ville ne manquassent d'eau. On destina des logemens pour les pionniers malades, & pour les soldats ou infirmes ou blessés. Mais de crainte que les vivres ne fussent consumés par des bouches inutiles, il fut ordonné que les

gendarmes n'auroient chacun que deux valets & deux chevaux; & les carabiniers & les chevaux-legers, chacun un valet & un cheval seulement. On donna ordre que tout l'équipage superflu seroit remis aux garnisons voisines, & on n'accorda à chaque dizaine de fantassins, qu'un goudat, & à chaque compagnie que six chevaux. Le duc de Guise fit sortir honnêtement tous ceux que la vieillesse ou le peu d'expérience rendoient incapables de porter les armes, avec permission d'emporter tous leurs meubles, & ce qu'ils pourroient de leurs biens, aux vivres près: la plupart des habitans & des magistrats de la ville se soumirent à cet ordre ou de gré ou de force. Les uns se retirèrent dans la Lorraine, & les autres à Strasbourg. Le duc de Guise donna ordre de nettoyer la ville des immondices, & de tout ce qui pouvoit y causer de l'infection, & on employa à cet effet un grand nombre de tombereaux. Il fut aussi défendu de sonner les cloches sans sa permission.

L'Empereur étoit déjà arrivé à Thionville, & le duc d'Albe, avec Jean-Jacque Medichino marquis de Marignan, s'étoit avancé jusqu'au bourg de Sainte Barbe. Le 19 d'Octobre, s'étant approché de plus près, pour reconnoître la ville, il s'arrêta sur la montagne de la Belle-Croix, vis-à-vis la porte de Ste. Barbe, avec deux mille hommes, partie Italiens partie Espagnols, suivis de deux bataillons Allemands, & de deux mille chevaux. Le duc de Guise informé du dessein des ennemis, avoit donné ordre de faire une sortie, avec huit cens arquebussiers choisis, cent cavaliers de la cornette du duc de Lorraine, commandez par de Brosset, & deux cens chevaux-legers, à la tête desquels étoit Randan. Le combat fut assez vif; mais les ennemis furent obligez de reculer, après avoir perdu 140 des leurs. De notre côté Maligny, brave officier, fut tué avec cinq soldats, & nous eumes quelques blesez. Le duc d'Albe ayant demeuré trois jours à Ste. Barbe, vint camper sur la montagne de la Belle-Croix, où ayant placé une batterie de quatre canons, il faisoit feu sur l'isle qui est vis-à-vis, entre les canaux de la Moselle & de la Seille.

Comme ce Général faisoit peu de progrès dans ce poste, & que l'armée de la Reine de Hongrie approchoit, commandée par Barbançon, avec qui étoient l'amiral d'Egmond, Nassaw, le comte de Bossu, & Henry de Brederode, il fit retirer le

HENRI II.
1552.

canon, & vint, en se détournant un peu, au pont de Magny. Il se livra là un autre combat, & le duc de Nemours, Farnese, le vidame de Chartres, & la Rochefoucault y disputèrent quelque tems le passage aux Imperiaux; mais il furent enfin obligez de ceder aux troupes fraiches qu'on y envoyoit sans cesse, & qui recommençoient la charge: desorte que l'ennemi ayant passé la Seille, s'empara des abbayes de S. Arnoud & de S. Clement, qui sont vis-à-vis de la porte de Champagne. Barbançon demeura campé pendant tout le siège sur le mont Chatillon, pour empêcher nos troupes de charger les fourageurs, & pour tenir en bride les corps de garde qui étoient de ce côté-là. Ce fut alors que Louis d'Avila, Général de la cavalerie Impériale, envoya un trompette avec une lettre au duc de Guise, sous prétexte de demander un esclave fugitif, qui ayant quitté son maître, & emmené un cheval d'Espagne d'un grand prix, s'étoit jetté dans nos troupes; mais en effet, dans le dessein de reconnoître la ville. Le duc de Guise n'eut pas plutôt vû la lettre de d'Avila, qu'il fit chercher le cheval, & après avoir rendu l'argent à celui qui l'avoit acheté, il le renvoya à d'Avila, à qui il fit réponse, que quant à l'esclave, il étoit déjà bien avant dans le Royaume; qu'au reste un esclave devenoit libre, aussitôt qu'il y avoit mis le pied; que ne voulant ni ne pouvant enfreindre une loi si sacrée & si digne des Chrétiens, il étoit impossible de le satisfaire en ce point.

Albert de
Brandebourg
se déclare
pour l'Empereur.

Peu auparavant, le marquis Albert de Brandebourg, après avoir si long-tems joué le Roi, s'étoit par l'entremise de quelques personnes, accommodé avec l'Empereur, qui lui fit grace du passé, & défendit même d'entreprendre rien contre lui, par rapport à la guerre qu'il faisoit alors. De plus ce Monarque confirma le traité, quoiqu'injuste, fait avec les évêques de Bamberg & de Wilsbourg, & le dispensa de faire la guerre en Hongrie. Il pardonna aussi, en faveur de ce Prince, aux deux comtes d'Oeringen pere & fils, à Albert de Mansfeld & à ses enfans. Reissenberger fut si irrité de cet accommodement, qu'il passa dans notre parti avec son regiment. Cependant le duc d'Aumale, frere du duc de Guise, & Général de la cavalerie legere, qui lui avoit été envoyé le 4 de Novembre, suivant Sleidan, & selon Rabutin le 29 d'Octobre, ou pour le suivre comme ennemi, ou pour l'observer comme suspect, quitta le
pont

pont de S. Vincent , informé par l'évêque de Bayonne , que l'infanterie d'Albert étoit prête à se mutiner faute de paye ; il se mit à la tête de sa compagnie de cavalerie , de celles du vidame de Chartres , du comte de Sancerre , & d'Annebaut , avec sept compagnies de chevaux-legers , & marcha contre Albert , qui avoit logé la nuit précédente auprès de S. Nicolas ; il le surprit inopinément , & le réduisit à une grande extrémité. Mais Albert loin de se déconcerter , anima vivement sa cavalerie , comptant peu sur ses gens de pied , & secondé par les efforts de George Landgrave de Liechtenberg , qui avoit été son lieutenant général dans la guerre des Protestans , il fit une vigoureuse résistance ; ayant ensuite recours au stratagème , il fit passer une partie de sa cavalerie par derrière la montagne , avec ordre d'attaquer à dos & en flanc nos troupes , qui avoient déjà passé outre. Il les mit en fuite , après les avoir enveloppées. Le duc d'Aumale fut pris prisonnier après avoir reçu quelques blessures ; S. Forgeul , la Chastre-Nançay , le baron de Conches , & Joncy , qui étoient les principaux officiers , demeurèrent sur la place avec 150 gentilshommes. L'évêque de Bayonne , qui étoit présent à ce combat , se sauva : René de Rohan grand seigneur de Bretagne , & Jean d'O lieutenant de la compagnie du vidame de Chartres , furent faits prisonniers ; celui-là fut tué par les soldats qui dispuoient à qui l'auroit ; l'autre évita la mort en leur parlant latin , qu'il sçavoit un peu , & en leur promettant une récompense. Aiguilli commandant des troupes legeres , & le baron d'Aguerre furent aussi pris. Albert enflé du succès de cette journée , vint six jours après au siège de Metz , & campa sur les bords de la Moselle auprès de S. Martin , vis-à-vis Pontifroy , & la porte aux Maures vers l'Occident , dans un endroit très-avantageux , d'où avec vingt pieces de canon placées dans un pré au dessous , il foudroyoit le côté de la ville qui étoit opposé. Il avoit avec lui le duc d'Aumale son prisonnier , qu'il envoya après qu'il fut guéri de ses blessures , en Allemagne sous bonne escorte , & qu'il ne rendit que deux ans après , sur la fin du mois d'Avril , moyennant une rançon de soixante mille écus d'or.

Aussi-tôt après cette victoire , il fit sçavoir à l'Evêque de Bamberg , que le traité fait avec lui avoit été confirmé par l'Empereur , l'avertissant de lui garder la foi , & de lui rendre les

HENRI II.

1552.

places qu'il avoit reprises depuis peu ; qu'autrement il donneroit ordre à ses officiers de les reprendre par force. Cet Evêque informé qu'on faisoit des levées par les ordres d'Albert , porta ses plaintes devant les juges de la Chambre Impériale , revenus depuis peu à Spire , d'où la crainte qu'on n'en voulût à eux les avoit fait retirer. Il en obtint des lettres sur la fin de l'année , par lesquelles on mandoit aux gens d'Albert de ne point prendre les armes ; mais ils ne laisserent pas de continuer leurs hostilités , & contre l'évêque de Bamberg & contre les habitants d'Ulme , qui ayant repris la citadelle d'Helfenstein , dont Albert s'étoit emparé , la firent raser , afin que désormais on ne fit à ce sujet aucune plainte.

Cependant l'Empereur s'étant arrêté à Thionville , qui est à deux lieues au dessous de Metz , se fit enfin porter au camp dans une litière le 20 de Novembre , & logea au château de la Horgne appartenant au seigneur de Talange. Comme nos troupes avoient tout fait passer par le feu , on y bâtit à la hâte une maison de charpente , un peu au dessus du logement du duc d'Albe , qui s'étoit emparé des Eglises de S. Clement & de S. Arnoul. A l'arrivée de l'Empereur tout le canon fut pointé contre les murailles : on en tira 300 volées le 24 de Novembre , & le lendemain depuis le matin jusqu'au soir on en compta quatorze cens quarante trois coups , qui furent tirez entre la porte de Champagne , & la plate-forme de Ste. Marie. Les deux tours de Ligniers , & celle de S. Michel furent abattues , & la quatrième qui n'est pas loin fut ébranlée.

Déjà le Duc d'Albe avoit conduit une tranchée devant les portes de S. Thibaut & de Champagne ; mais après avoir longtemps continué la batterie de ce côté-là , & essuyé plusieurs sorties , il en fit retirer son canon , par l'avis d'un ingénieur , qu'il avoit envoyé avec un espion , pour reconnoître les fortifications de la place. On dressa enfin toute la batterie du côté de la porte de Champagne , & Jean Manriquez grand maître de l'artillerie , qui se distingua dans ce siège , fit élever avec une extrême diligence un cavalier , sur lequel on dressa 36 pieces de canon d'un côté , & 15 de l'autre. On fit un feu continuel pendant trois jours & demi , & avec tant de furie , que Sleidan a écrit , qu'on entendoit le bruit du canon non seulement de Strasbourg , situé à 18 grands milles d'Allemagne ;

mais encore à quatre milles par de-là le Rhin. Bertrand de Salignac, qui étoit à ce siège, & qui en écrivoit toutes les circonstances, rapporte qu'on tira alors environ cinq mille trois cents coups de canon. Le haut de la grande tour, qui s'avance vers la Moselle au coin de la porte de Champagne, fut abattu. Ce fut alors que les ennemis poussèrent des cris d'allégresse ; mais leur joye fut bien-tôt diminuée, lorsqu'ils virent qu'il y avoit derrière un terre-plein, où le boulet n'avoit point pénétré, & qui surpassoit de huit pieds les ruines de la tour. Ils reconnurent alors, qu'il étoit plus difficile qu'on ne pensoit de donner l'assaut de ce côté-là.

Comme les jours étoient alors très-courts, on travailloit aussi de toutes parts avec plus de vigueur & d'activité. Les assiégés réparoient les ruines, & les ennemis avançaient les tranchées à la faveur des gabions : une ardeur égale les animoit tous ; & on voyoit les officiers, & les plus grands Seigneurs même, mettre la main à l'ouvrage. Le duc de Guise ayant ouï dire que les ennemis portoient des falcines & des échelles à une tour nommée la Tour-basse, s'attendit à une attaque de nuit, & donna ordre de faire une bonne garde de ce côté-là. Biron fut commandé pour être en sentinelle pendant la première garde, avec une partie de la cornette de la Rochefoucault, dont il étoit Lieutenant, & il fut ordonné à d'Entragues de le relever. Le duc de Nemours, Montmorency, Charles de Luxembourg de Martigues, firent les mêmes exercices ; & pour être prêts à tous les mouvemens, ils se rendirent tous dans le logement de la Rochefoucault, qui étoit proche de là.

Le duc de Guise voyant que l'Empereur s'attachoit à ce siège avec tant d'opiniâtreté, qu'il ne pouvoit le lever avec honneur, envoya au Roi, Thomas Delveche, pour l'informer de tout ce qui se passoit, & lui faire sçavoir en même tems, que la place étoit hors de peril ; qu'il pouvoit donc faire passer où il voudroit les troupes qui étoient à S. Michel, & les envoyer sous les ordres du duc de Vendôme, pour reprendre Hedin, place qui avoit été prise depuis peu par Antoine de Croy, comte de Reux. Ce Général étoit allé par les ordres de la reine Marie sur notre frontière, à la tête de 40 compagnies d'infanterie ; & de 2000 chevaux. D'abord il avoit feint de vouloir attaquer la Fère sur Oyse, où d'Annebaut s'étoit mis

Rij

HENRI II.

1552.

HENRI II.

1552.

en devoir de se défendre ; mais s'étant en même tems mis à piller , il étoit allé devant Hedin , après avoir brûlé Noyon , Nesle , Chauny , Roye & Folembray. Après s'être aisément rendu maître de la ville , il attaqua la citadelle du côté du parc , abattit à coups de canon la grande tour , qui s'avançoit en dehors , & mit à découvert le rempart , haut de plus de huit pieds. De-Rasse S. Simon , qui commandoit dans la place , la rendit alors , à condition qu'il sortiroit avec sa garnison , vie & bagues sauvées , contre le sentiment de Dourier , de l'illustre maison de Crequi , brave officier qui s'opposa à la capitulation , & s'offrit même à défendre la place & à soutenir l'assaut.

Peu après d'Annebaut mourut de maladie à la Fère en Vermandois ; c'étoit un homme d'une probité digne des anciens tems , & d'un désintéressement parfait. François I. ayant connu ses rares qualitez , l'avoit choisi sur la fin de ses jours pour être adjoint du cardinal de Tournon , dans l'administration des affaires du royaume , lorsqu'ennuyé du connétable de Montmorency , & devenu chagrin dans sa vieillesse , il commença à concevoir des ombrages contre les grands esprits. Le connétable de Montmorency ayant depuis été rappelé au commencement du regne de Henry II. d'Annebaut fut éloigné du gouvernement , & on lui ôta même le bâton de Maréchal ; mais quoiqu'il eût perdu tout son pouvoir , il conserva jusqu'à la fin de ses jours un espede de credit , avec l'estime de tout le monde.

Après que les ennemis , devenus fiers & insolens , eurent répandu la nouvelle du sort du duc d'Aumale , & de la prise d'Hedin ; un événement fâcheux rabattit leur joie : ils apprirent avec douleur que Brissac s'étoit rendu maître d'Albe. Le Roi partit en ce tems-là de Reims , où il s'étoit arrêté jusqu'alors , & se rendit à Châlons sur Marne. Le connétable de Montmorency l'y vint trouver par ses ordres , pour conférer avec lui sur les conjonctures présentes , après avoir laissé le duc de Nevers au camp. Le Roi informé dans cette ville , par Delveche , des avis du duc de Guise , donna ordre à Châtillon de conduire l'armée en Artois pour reprendre Hedin. Cette expédition eut un succès très-prompt & très-heureux. Le duc de Vendôme n'eut pas plutôt reçu le commandement de l'armée de Châtillon , qu'il marcha aussi-tôt vers Hedin , & attaqua la citadelle du côté que les ennemis l'avoient battuë. Il plaça aussi

quelques pieces de canon sur une montagne qui regardoit Terrouenne , & après avoir fait tirer quatre mille soixante & six coups, il la prit par composition. Le fils du comte de Reux , qui commandoit dans la place , la rendit , à condition qu'il en fortiroit avec sa garnison, vie & bagues sauvés. Il fit cette capitulation sans avoir égard aux terribles paroles de son pere , qui en lui confiant cette place, l'avoit menacé de le tuer, s'il la rendoit à quelques conditions que ce fût. Cette expédition ne fut commencée qu'après le 19 d'Octobre.

HENRI II.

1552.

Cependant le comte d'Egmond alla à Toul, par les ordres de l'Empereur, à la tête de 2000 hommes de cavalerie & de quelques compagnies d'infanterie, & envoya un trompette à Esclavolles pour le sommer de rendre la place. L'Empereur honteux de s'en retourner sans avoir rien fait, avoit projeté de reprendre du moins cette ville, que nos troupes n'avoient encore pû fortifier, à cause de la contagion qui y avoit duré tout l'automne. N'ayant pû employer dans cette expédition les Allemands résolus de ne servir qu'au siège de Metz, il avoit donné ordre au comte d'Egmond, qui commandoit deux corps de cavalerie, en garnison à Pont-à-Mousson, d'amener avec lui par la Meuse une partie du canon, sous prétexte d'assiéger Toul. Ce Prince avoit déjà commencé à désespérer de l'heureux succès du siège de Metz : il voyoit que ses soldats tomboient malades, & que les convois qui portoient des vivres à son armée, étoient tous les jours enlevés par nos troupes ; il étoit informé d'ailleurs que le duc de Nevers, qui étoit venu à Vaucouleurs, faisoit sans cesse des courses sur ceux qui alloient chercher des vivres & du fourrage. Cela engageoit la plupart des soldats, & sur tout les Italiens, à venir se rendre au duc de Nevers, qui les recevoit humainement, & les incorporoit dans les compagnies, sous la conduite d'André de Maye Maure, officier très brave. Peu après le duc de Nevers partit pour la ville de Toul, & s'y enferma avec André de Maye & le baron d'Aguerre, qui commandoit les chevaux-legers.

Comme jusques-là les efforts de l'Empereur avoient presque été inutiles (quoique ceux qui étoient présents au siège aient écrit qu'on y tira jusqu'à quatorze mille coups de canon) les assiégeans commencerent à saper le mur de derriere, qui étoit encore en état ; mais on trouva la pierre très-dure, & de l'eau

Rr iij

HENRI II.
1552.

même à mesure qu'on creusoit. Ces difficultez rendirent les travaux des ennemis inutiles. Cependant on fit sur le quartier d'Albert plusieurs sorties, & sur tout Biron suivi de près par la Rochefoucault & Randan son frere, l'attaqua avec tant de furie, que la plupart des soldats d'Albert furent tuez; le commandant de son artillerie fut fait prisonnier par Montreuil, qui étoit à la tête des coureurs. De Broses, & S. Luc lieutenant des gendarmes de Guise, firent aussi le premier jour de Decembre une sortie, où il demeura sur la place plus de deux cens des ennemis, & où Roquefueil & Fonterailles, deux de nos officiers, perdirent la vie.

L'Empereur accablé de tant de revers, se voyant en butte tout à la fois aux rigueurs de l'hyver, & aux maladies, qui emportoient tous les jours un grand nombre de ses soldats, assembla son Conseil de guerre, résolu de faire un dernier effort pour emporter la place d'assaut. Les principaux qui le composoient, lui remontrèrent que cette entreprise étoit bien audacieuse; qu'on ne pouvoit sans un extrême danger livrer un assaut contre tant de Seigneurs, contre la fleur de la noblesse Françoisse, & enfin contre des troupes d'élite, qu'on attaqueroit avec des soldats affoiblis & découragés, dont la plupart, n'ayant point été payez, songeoient à désertir. Malgré ces remontrances, l'Empereur se prepara en apparence à un assaut général, & fit ranger son armée en bataille devant la brèche, pour voir si la constance des assiégés seroit à l'épreuve d'un appareil si formidable, & s'ils ne demanderoient point à capituler.

Nos troupes s'attendant à l'assaut, parurent alors rangées sur les murailles, ayant le duc de Guise à leur tête, environné des Grands, & de toute la Noblesse, tous la pique à la main. Dans ce moment le Duc se tournant vers eux avec une contenance assurée: « Messieurs, & mes compagnons, dit-il, si le Roi n'eût pas regardé cette place comme la clef & le boulevard de son royaume, & qu'il n'eût pas eu de votre valeur une très haute idée, il ne vous eût pas confié la défense de cette ville contre un si puissant ennemi; mais persuadé de votre courage, éprouvé dans tant de périls, il n'a point hésité de confier à votre fidélité & à votre bravoure cet illustre monument de la gloire qu'il a depuis peu acquise, &

Harangue
éloquente du
duc de Guise.

le plus ferme rempart de ses Etats. J'ose me flater que vous
 ne me croyez pas si imprudent, que de vouloir laisser tant
 de Princes du sang royal, tant de grands hommes, si dis-
 tinguez par leur naissance & par leur merite, exposez avec
 moi à un péril manifeste, si je n'étois comme assuré que le
 ciel les a conduits ici pour leur faire cueillir des lauriers,
 & pour couvrir nos ennemis d'une honte éternelle. Croyez-
 vous que l'Empereur soit venu nous attaquer, & faire ici
 un dernier essai de sa fortune par la confiance qu'il a en ses
 forces ? non ; le désespoir & le ressentiment de l'affront qu'il
 a reçu cette année en Allemagne, lui ont inspiré cette té-
 merité. Mais si cette fois, qu'il a toujours eue du sang Fran-
 çois, est inalterable, & si son ambition n'a point de bornes,
 nous aurons assez de cœur & de force pour soutenir une juste
 cause contre les efforts impuissans d'un vieux Prince que la
 fureur aveugle. Nous ne devons point aussi douter que Dieu
 ne nous soit favorable, lui qui veut bien être appelé l'arbi-
 tre & le Dieu des combats, qui inspire ou ôte le courage
 selon l'équité ou l'injustice de la cause qu'on défend. Mépri-
 sons un ennemi fastueux, dont la grandeur n'est appuyée que
 sur des vains titres, & ne se soutient ni par ses propres for-
 ces, ni par un vrai courage. Seroit-ce la victoire de Pavie
 qui le rendroit redoutable ? Mais étoit-il présent à ce com-
 bat ? Et ne fut-il pas redevable de sa victoire à des étran-
 gers, & sur tout à des François, qui par un fort fatal com-
 battoient alors contre les François même ? C'est donc au ca-
 price de la fortune, & non à son courage & à son merite,
 qu'il faut attribuer tous ses succès. Mais aujourd'hui que ne
 devons-nous pas attendre des forces réunies de tant de bra-
 ves François, qui combattent ici pour la défense & la gloire
 de leur patrie ? De quoi notre ennemi peut-il encore se glo-
 rifier ? Est-ce de l'expédition de Tunis, dont il revint comme
 triomphant ? Mais qu'il se souvienne que peu après ses troupes
 défaites, sans combat dans la Provence, apprirent à leurs dé-
 pens, qu'on ne triomphe pas de la noblesse Françoisse comme
 on triomphe des Maures. Se vantera-t-il de la prise de tant de
 villes dans le pays de Gueldres, de Cleves & de Juliers, &
 d'avoir même vu le duc de Cleves prosterné à ses pieds ? Mais
 la petite ville de Landrecy, défendue par nos troupes, a seule

 HENRI II.
 1552.

HENRI II.

1552.

» arrêté le cours de tant de victoires. Qu'il s'enivre d'un orgueil
 » naturel à sa maison : s'il a deux fois repoussé le Turc des fron-
 » tières de la Hongrie ; il a souvent attaqué les nôtres sans succès ;
 » & a été contraint de se retirer avec ignominie. S'il a pris &
 » battu l'électeur de Saxe sur les bords de l'Elbe , qu'il se rappelle
 » aussi la journée de Cérifoles , où son armée fut taillée en
 » pièces par nos troupes. Il a pris depuis peu Stenay , il est
 » vrai : mais qu'y a-t-il gagné ? Cette place n'a-t-elle pas été
 » aussi-tôt reprise ? N'avons-nous pas pris aussi cette année
 » Monmedy , Ivoy , Danvilliers , Roc-de-Mars , Bouillon , &
 » plusieurs autres places que nous gardons encore à ses yeux ?
 » Enfin c'est le même ennemi que nous avons battu en Pro-
 » vence , que nous avons défait à Landrecy , que nous avons
 » humilié au siège de Carignan. Il a perdu dans toutes ces ex-
 » péditions toute la fleur de ses officiers , & la plus grande for-
 » ce de ses troupes. Il jouissoit alors d'une vigoureuse santé ;
 » l'Italie , l'Espagne , toute l'Allemagne , l'Angleterre même
 » étoient unies avec lui. Aujourd'hui les Anglois sont ses
 » ennemis , les Allemands le haïssent , les Italiens sont di-
 » visez en factions , & les Espagnols pour la plupart sont ré-
 » voltez. Dequoi est-il capable depuis sa honteuse fuite
 » d'Inspruch ? accablé d'infirmité au milieu d'une armée où
 » régne la méintelligence , il attaque un Roi victorieux , un
 » Roi jeune & favorisé de la fortune , un Roi qui a de puis-
 » santes troupes , & pour qui toute la Noblesse de son Royau-
 » me brûle de répandre son sang. Courage donc , mes chers
 » compagnons , faites ici éclater votre valeur ; cette journée
 » va décider du sort de la France. Combattons pour notre pa-
 » trie : une éternelle récompense fera le prix du sang versé
 » pour la défense de cette place ; & les bienfaits de notre Prin-
 » ce magnanime préviendront les louanges immortelles de la
 » postérité.

Ce discours prononcé avec une noble vivacité , fit une forte
 impression sur les esprits , déjà disposés à une vigoureuse résis-
 tance ; la joye se peignit sur tous les visages , & une ardeur
 guerrière se répandit dans tous les cœurs.

Les Impériaux ne purent soutenir la contenance assurée &
 l'air victorieux de nos troupes ; ils se contenterent de se mon-
 trer en bataille. L'Empereur s'étant fait porter au milieu de
 l'armée ,

l'armée, eue beau témoigner son dépit & son indignation, & demander, pourquoy on ne donnoit pas l'assaut; le soldat étonné & abattu, ne lui répondit que par un timide silence. Au desespoir de voir la brèche, sans que personne osât y monter, il s'en retourna à son quartier, où il répéta souvent ces tristes paroles: Je suis abandonné de mes troupes, & je ne vois point d'hommes autour de moi. La garnison fit alors une troisième sortie; mais cette sortie fut malheureuse. La Faye dit le Bé-gue sortit par la porte de Pontifroy, & par la porte aux Maures, à la tête de trente maîtres, accompagné d'Eleonor de Chabot comte de Charni, d'Ouarti, de Dedie de Riberac, de Crequi, de Tourcy, & de la Roche-Chalez. La Faye, & l'Hopital-Vitry furent faits prisonniers; Ouarti fut blessé à la tête, & la Rochefoucault reçut à la cuisse une blessure dont il mourut.

Quelques jours après, Louis d'Avila Général de la cavalerie impériale, approcha des portes de la ville avec 500 cavaliers, à une portée de mousquet; en même tems de Broffes, Randan, & Fregose furent commandez pour avancer chacun à la tête de 15 maîtres, soutenus d'environ 60 arquebusiers postez si avantageusement, qu'ils tinrent ferme long-tems contre le grand nombre des ennemis. Ce fut alors que Lopez de Para Cornette de la compagnie d'Alfonse de Pimentel, ayant quitté son rang, s'avança & demanda à Noailles¹, qui n'étoit pas encore guéri d'une blessure, & qu'il avoit eû l'année dernière au siège de Parme, s'il y avoit quelqu'un qui voulût se battre en duel. Randan ayant accepté le défi, se battit à la lance, avec la permission du duc de Guise, contre Henry de Manriquez Lieutenant d'Avila. Ces deux champions ayant couru trois fois sans se toucher (parce que, suivant une des conditions du combat, ils étoient de porter leurs coups aux chevaux;) Randan rompit enfin sa lance dans le bras droit de Manriquez, qui laissa tomber la sienne, que le vainqueur emporta dans la ville,

Nos troupes, qui fortoient tous les jours contre les fourageurs, firent plusieurs courses; Randan marcha contre les troupes d'Albert; & Noailles, par la porte de la Moselle, contre Barbançon & le duc d'Albe. La plus considérable sortie se fit cinq jours après par le vidame de Chartres, que suivoient d'Entragues, de Broffes, & même le prince de Condé &

¹ L'Historien François de Rabutin écrit *Navailles*.

HENRI II.

1552.

L'Empereur
leve le siège
de Metz.

Farnese, en habits de simples cavaliers. Trente-cinq cavaliers & autant de fantassins d'Albert y restèrent sur la place.

L'Empereur ne pouvant plus résister au mauvais tems, résolut enfin de lever le siège. Le duc de Guise informé de son dessein, envoya Noailles avec 15 maîtres par la porte de la Moselle, & donna ordre en même tems à Pierre Strozzi de charger en queue l'ennemi avec de la cavalerie légère, suivi des gendarmes, commandez par le prince de la Roche-sur-Yon. Strozzi donna sur une troupe de 400 cavaliers qui étoient postez entre le quartier de l'Empereur, & celui de Barbançon ; pour empêcher les sorties : à la vue même de l'Empereur, il en tua un grand nombre, en prit trente, & mit le reste en fuite. L'Empereur ayant perdu la troisième partie de son armée, ou par la contagion, ou par le froid, (perte qui monta à 30000 hommes, à ce qu'on croit,) battit en retraite, & alla à Thionville, faisant emmener avec lui les restes du canon, dont il avoit déjà envoyé devant une grande partie. Le duc d'Albe le suivit le lendemain ; & nos troupes étant sorties en même tems pour le charger en queue, comme le pont aux Meuniers n'étoit pas rompu, elles se jetterent sur le quartier de l'Empereur, & sur celui du duc d'Albe : mais le spectacle, qui s'offrit à leurs yeux, changea bientôt leurs sentimens de fureur en des mouvemens de compassion. En effet on ne voyoit de toutes parts que des mourans, qui se traînoient dans les chemins & dans la boue ; on voyoit un grand nombre de cadavres qui n'étoient point enterrez, & un plus grand nombre qui avoient été inhumés, mais que la pluie avoit découverts, & qui présentoient à la vue l'objet le plus hideux. L'humanité du duc de Guise éclata en cette occasion ; il fit enterrer les morts, & après avoir fait traiter les malades, il les fit mettre dans des batteaux, & les envoya à Thionville : mais comme plusieurs ne pouvoient soutenir la fatigue du chemin, il les fit transporter dans la ville de Metz.

Cependant Albert n'avoit point encore quitté son quartier ; où la contagion avoit fait encore plus de ravage que dans les autres : mais après avoir essuyé le feu de cinq pieces de canon placées dans l'isle, qui est entre les deux canaux de la Moselle, il envoya devant son artillerie, & se retira. Biron qui le poursuivit fut presque d'abord enveloppé par le grand nombre ;

mais s'étant heureusement échappé du péril, il revint à sa troupe. Le lendemain le vidame de Chartres fit préparer deux bateaux, & descendit par eau avec trente maîtres & autant d'arquebusiers, jusques vis-à-vis un endroit où les ennemis marchoient sans ordre, écartez les uns des autres. Il fit mettre à terre quelques-uns de ses gens déguisez en paysans, qui attaquèrent quatre charettes des ennemis: les ayant prises ils les rangèrent devant eux, comme pour leur servir de rempart, & se retirer avec plus de sûreté dans les bateaux. Ensuite, à mesure qu'ils en rencontroient d'autres, ils disoient aux conducteurs que le plus court chemin étoit le long de la rivière, & les détournant facilement, ils les attiroient ainsi dans le piège. Ces gens ne se défiant de rien, n'hésitoient point de les suivre; de sorte que nos troupes purent à peine suffire, pour transporter les uns de l'autre côté de la rivière, & pour défarmer les autres (car on ne leur fit d'autre mal) & garder les prisonniers. C'est par cette ruse qu'ils se jouèrent pendant deux heures de plus de quatre cens des ennemis: ils se retirèrent enfin, informez que la cavalerie Espagnole n'étoit pas loin. Ils l'apprirent d'un Espagnol même, charmé de l'humanité de Vidame, qui avoit rendu une jeune femme assez belle à un Allemand, qui se disoit son mari.

Après que les ennemis se furent retirez, le duc de Nevers partit de Toul, & le Maréchal de S. André de Verdun; ils vinrent à Metz, dans le dessein de poursuivre les troupes d'Albert: mais s'étant mis trop tard en campagne, ils n'incommoderent pas beaucoup les ennemis, qui étoient déjà loin, dans un tems d'ailleurs très-fâcheux. Cependant, sous prétexte de surprendre les fourageurs, on se porta à beaucoup de licence dans les villes de la Lorraine, & sur-tout à Rambervillers. Les Italiens, incorporez par le duc de Nevers dans les compagnies commandées par Maye-Maure, commirent plusieurs insolences à l'égard des Religieuses d'Espinal & de Remiremont.

Après la levée du siège, on fit des prières publiques, en actions de grace de cet heureux succès. Le duc de Guise fit chercher le lendemain dans toutes les maisons les livres de Luther, & les fit bruler par la main du bourreau. Il fit aussi revenir les habitans qu'il avoit obligez de sortir, & ayant laissé son lieutenant dans la ville, il s'en retourna à la Cour.

Ss ij

HENRI II.

1552.

HENRI II.

1552.

Pendant que l'Empereur étoit encore devant Metz, Volard de Mansfeld (fils d'Albert) qui faisoit la guerre sous le marquis Albert de Brandebourg, lorsqu'il étoit encore dans notre parti, attaqua Henry de Brunwich, & le dépoüilla presque de tous ses Etats : celui-ci réduit à l'extrémité, eut recours à l'Empereur, & lui demanda du secours; mais à contre-tems. D'un autre côté le duc de Wirtemberg retint, à Wolfgang grand Maître de l'Ordre Teutonique, une ou deux places, jusqu'à ce qu'il lui eût payé les frais de la guerre, qu'il avoit faite depuis peu contre lui, & dont voici le sujet. Après la mort du gouverneur d'Elwangen, la communauté de cette ville, qui a droit d'élire un Gouverneur, choisit un certain gentilhomme, sans avoir égard à Wolfgang, qui briguoit depuis long-tems cette place dont les revenus sont considérables. Wolfgang sensible à cette injure surprit la ville d'Elwangen. Le duc de Wirtemberg, protecteur de cette ville, fut prié de lui accorder son secours : il assembla des troupes, & reprit cette place, au milieu de l'hiver, après en avoir chassé Wolfgang, & s'empara aussi de plusieurs de ses places, qu'il ne rendit depuis, que moyennant la somme de trente mille écus d'or. Au reste comme toutes ces expéditions se faisoient ouvertement, sans l'ordre de l'Empereur, & contre ceux qui étoient sous sa protection, on les regarda comme autant d'injures faites à lui-même.

Mort de plusieurs Hommes célèbres.

Il mourut cette année plusieurs grands Hommes recommandables ou par leur naissance, ou par leur profonde érudition. Henri duc de Meckelbourg, après un règne pacifique de 48 ans, mourut fort vieux le 6 de Février. Herman Vede, de l'illustre maison des comtes de Vede, mourut aussi chargé d'années le 13. d'Août, dans la ville de Biverin dont il étoit Souverain; c'étoit un homme d'un esprit doux & paisible, qui ayant plus à cœur le bien de ses sujets, que ses propres intérêts, avoit abdiqué l'archevêché de Cologne. Evrard Billich termina sa vie le 13 de Janvier à Trente, où il étoit allé pour assister au Concile; il passoit pour un théologien habile, & très versé dans l'interprétation de l'Ecriture Sainte.

Cocclée.

Peu après Jean Cocclée, natif de Nuremberg, finit ses jours à Breslaw en Silesie; ses doctes écrits sur l'autorité des Canons & de l'Eglise Catholique l'ont rendu célèbre. Ce Théologien étoit encore très habile dans la controverse, & avoit souvent

emporté des victoires à Ausbourg , à Ratisbonne & à Wormes, sur les théologiens des Princes protestans.

HENRI II.

1552.

Les Lutheriens perdirent le 18 d'Octobre Gaspard Hedion d'Esslingen , qui avoit été prédicateur à Basse & à Mayence , & qui ayant ensuite embrassé la doctrine de Luther, s'étoit fait, pour ainsi dire, coadjuteur de Matthias Zellius, mort quatre ans auparavant, & de Martin Bucer, après avoir professé 24 ans à Strasbourg. André Osiander mourut aussi le même jour à Conigsberg, ville de Prusse située auprès de la mer, où il s'étoit retiré depuis cinq ans. Il y avoit publié une nouvelle doctrine, enseignant que la justice de l'homme ne dépendoit pas de la foi, mais de la justice du Christ résidant en nous; il faisoit honneur à Luther de cette opinion. Malgré ses ennemis, & sur tout malgré Merlin, qui soutenoit que Luther n'avoit jamais été de ce sentiment, il l'emporta, par la faveur & l'appui d'Albert de Brandebourg duc de Prusse, & obligea Merlin de sortir du pays: il fit alors imprimer des livres, dans lesquels il soutint & appuya son opinion erronée. Voyant que Luther lui étoit contraire, il se déchaina contre lui, & contre Philippe Melancthon, comme auteurs d'une nouvelle théologie puisée dans Aristote, & tenant plutôt de la chair que de l'esprit. Il débita encore cette nouvelle opinion: que Jesus-Christ n'eût pas laissé de venir au monde, quand même le genre humain n'eût pas été perdu par le péché du premier homme¹.

OSIANDER.

Sebastien Munster né à Engelheim mourut de la peste à Basse; il avoit été Cordelier à Tubinge, & avoit ensuite embrassé la religion des Protestans. Il étoit profond dans les mathématiques, & avoit eu pour maître Jean Steffler de Justinge, grand mathématicien, mort très vieux à Tubinge depuis vingt ans. Il s'étoit ensuite entièrement appliqué à la langue Hébraïque, & à la Sainte Ecriture; il a laissé plusieurs monumens de ses vastes connoissances, en l'une & en l'autre science: sa réputation fut si grande, qu'on l'appella l'Esdras & le Strabon Allemand.

MUNSTER.

Le 21 d'Avril de la même année Pierre Appianus Benevicius

¹ Cette opinion a été soutenue dans ces derniers temps par le P. Mallebranche, qui prétend que la création du monde auroit été une œuvre peu digne de la sagesse de Dieu, s'il n'avoit pas

eu en vûe l'Incarnation du Verbe; en sorte que, quand même Adam n'eût pas péché, le Verbe n'auroit pas laissé de le faire homme.

HENRI II.
1552.

de Laufznich , en Misnie , mourut à Ingolsthad sur le Danube. Il étoit le plus savant homme de son tems dans l'astronomie , qu'il a enrichie de plusieurs écrits & de quelques découvertes d'instrumens très ingénieux & très fidèles ; il se signala sur tout par ce fameux orgue , qu'il dédia à l'Empereur Charle Quint , qui ayant trouvé l'ouvrage d'un grand prix , augmenta sa fortune.

Le 12 de Novembre mourut Joffe Villich à Francfort sur l'Oder , grand philosophe , & habile medecin , immortel par sa seule Magirique , que Conrad Gesner a mise au jour.

Lazaro Bonanico de Bassano mourut au mois de Février à Padouë en Italie , âgé de 73 ans. Il avoit enseigné dans cette fameuse Académie pendant 21 ans , & s'y étoit attiré une admiration universelle. Les Italiens & les Etrangers même , charmez de sa profonde connoissance de l'antiquité , de sa vaste érudition , de son éloquence , & sur tout de la vivacité de son esprit , lui rendirent pendant sa vie de grands honneurs. Le lendemain de sa mort Jérôme Negro , Venitien , fit son oraison funèbre , sans presque aucune préparation.

LELIO
GIRALDI.

Ce mois fut le dernier de la vie de Lelio Gregorio Giraldi , né à Ferrare. Il sçavoit fort bien les langues Grecque & Latine , & il étoit très versé dans les belles lettres , & dans la connoissance de l'Antiquité , qu'il a éclaircie par plusieurs écrits. Sujet à plusieurs infirmités , il fut pendant toute sa vie en bute aux traits de la Fortune , quoiqu'il méritât un meilleur sort. Etant au service du cardinal Rangone , il perdit tous ses biens dans le pillage de la ville de Ferrare : il ne regreta que sa bibliothèque. Il essuya encore le même sort , dans le tems que François Pic comte de la Mirandole , auprès duquel il étoit , fut cruellement assassiné par Galeoti son parent. Après tant de revers s'étant retiré dans sa patrie , il y vécut dans une parfaite union avec Jean Manard , & Celio Calcagnini , sçavans hommes. Il fut longtemps affligé de la goute , & sur tout depuis la mort de son ami Manard : il en étoit si cruellement tourmenté , qu'il ne pouvoit marcher , ni même écrire , pouvant à peine tourner le feuillet d'un livre. Il vécut dans une grande pauvreté jusqu'à un âge fort avancé. Il reçût alors quelque soulagement de Renée de Ferrare ; mais la perte de ses livres , qui avoient toujours fait ses délices , lui rendoit la vie insupportable. Il mourut enfin dans son lit âgé de 74 ans , & fut inhumé dans le tombeau qu'il s'étoit

fait preparer pendant sa vie dans la grande Eglise de la ville. Il institua Jean-Baptiste Giraldi son parent, & Prosper Pasetho, **HENRI II.** ses héritiers. 1552.

Le 11 de Décembre Paul Jove, célèbre historien, mourut à Florence, & y fut enterré dans l'Eglise de S. Laurent. Il étoit de Côme en Lombardie, & cultiva d'abord la médecine; il fut fait ensuite évêque de Nocera par le Pape Clement VII. Il avoit ardemment sollicité l'évêché de Côme, persuadé que cette dignité étoit dûë à son zele pour la maison de Medicis, à qui il avoit prodigué tant de louanges; mais ses desirs & ses empressements furent inutiles. On a crû que le refus de cette place l'avoit poussé à taxer d'avarice dans son histoire le Pape Clement VII. Il témoigne néanmoins en plusieurs endroits qu'il lui est beaucoup redevable. Cette contrariété l'a rendu suspect: on a jugé qu'il étoit partial dans ses écrits, & que la haine ou l'amitié guidoient sa plume vénale. Au reste, il est constant qu'il recevoit tous les ans une forte pension de François I. le pere des Lettres, & le protecteur des Sçavans. Mais le connétable de Montmorency, grand Maître de la Maison du Roi, ayant été rappelé au commencement du règne de Henry II. examina, en sage ministre, la liste des pensionnaires du Roi, & fit rayer le nom de Paul Jove, qui en fut si indigné, qu'il se déchâina contre le Connétable dans le trente-unième livre de son histoire, il est certain qu'il n'eût jamais parlé mal de ce grand homme, s'il eût reçu sous son ministere la même pension, & la même faveur, que sous François I. Il vécut 69 ans 7 mois & 22 jours.

PAUL JOVE

La même année mourut Ferdinand Nugnez de Valladolid, né en cette ville, de l'illustre maison des Gufmans, & l'ornement de l'Espagne. Il avoit fait ses humanitez dans son pays, sous Elie-Antoine de Lebrixa, & à Boulogne en Italie, sous Philippe Beroaldo. Il y avoit appris la langue Grecque alors presque inconnue, & pour laquelle il avoit une inclination extraordinaire. Après avoir acheté bien cher plusieurs livres Grecs, il revint en son pays, & y mit le premier en vogue cette langue, source de toute sorte d'érudition. Honoré de la faveur du roi Ferdinand, qui avoit été très-satisfait de son pere dans l'administration de ses finances, il préfera l'étude aux honneurs & aux brillans emplois, quoiqu'il y pût aisément

FERDINAND
NUGNEZ.

Tome II.

Sssij *

HENRI II.

1552.

parvenir par le chemin de la vertu. Il seconda le cardinal Ximenez, dont la piété & le génie sublime furent si utiles à l'Espagne par cette édition des livres saints, qui mérite le respect de tous les siècles. Il succéda depuis à Demetrio Luca de Candie, que ce Cardinal avoit fait venir d'Italie dans la nouvelle Université peu auparavant établie à Alcalá de Henarés. Il alla ensuite à Salamanque, où est la plus célèbre Université de toute l'Espagne, & où il vieillit en enseignant le Grec & le Latin. Par émulation pour Ermolao Barbaro (qui étoit d'une des meilleures maisons de Venise, & qui avoit travaillé avec succès sur Pline) Nugnez fit imprimer de son côté des commentaires sur les ouvrages de Pomponius Mela, & sur ceux de Senèque ses compatriotes, ainsi que sur l'histoire naturelle de Pline. A l'égard de ses mœurs, il étoit pieux & sincère, mais railleur & satyrique, au reste sans faste & sans vanité. Il ne se maria point, & ne but jamais de vin. Sa table étoit frugale, mais honnête, & il y recevoit agréablement ses amis & ses disciples. Il vécut plus de 80 ans, & laissa sa riche bibliothèque à l'Université de Salamanque, & ses biens aux pauvres. On l'inhumait dans une petite chapelle de l'Eglise de Sainte Suzanne, auprès de la porte qui mène à la rivière de Tormes; & l'on ne grava sur son tombeau, comme il l'avoit ordonné par son testament, que ces paroles : *La mort est le plus grand bien de la vie.*

Fin de l'onzième Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE DOUZIEME.



U commencement de l'année mil cinq cens cinquante-trois, le cardinal de Lenoncour vint à Metz, dont il étoit Evêque; il s'y attribua toute l'autorité par l'établissement d'un nouveau Conseil, composé de quelques Ecclesiastiques, & de ceux des habitans qui étoient les plus affectionnez à la France. Il fit aussi fortifier Marfal sur la frontière d'Allemagne, & y mit garnison Françoisé.

Peu de tems après, le Roi rendit publique le dernier jour du mois de Fevrier une lettre, qu'il avoit écrite aux Princes & aux Etats de l'Empire: il y tâchoit de leur inspirer de la haine & du mépris pour l'Empereur, en leur représentant

Tome II.

Tt

HENRI II.
1553.

HENRI II.

1553.

Affaires
d'Allemagne.

qu'ils n'avoient plus rien à craindre d'un Souverain sans force, dont les vieilles ruses étoient découvertes, & si infirme, qu'il ne sembloit vivre que par art; il ajoûtoit que pour lui, il avoit toujours la même affection pour les Etats de l'Empire, & que quoique plusieurs d'entr'eux n'eussent pas une sincere reconnaissance de ses bienfaits, il conserveroit néanmoins toujours aux autres son amitié & sa bienveillance.

L'affaire d'Albert de Brandebourg, des Evêques, & des Villes, qui étoit d'une très difficile discussion, troubloit toujours la tranquillité de l'Allemagne, parce qu'en l'absence de l'Empereur, il ne se trouvoit personne d'une autorité assez respectable aux deux partis, pour appaiser ces differends. Albert, après avoir passé une partie de l'hyver dans le territoire de Treves, ayant reçu de l'Empereur les montres de ses troupes, revint en Allemagne pour y persécuter les Evêques & les Villes. L'évêque de Bamberg, pour s'opposer à ses violences; avoit obtenu dès le 17 de Fevrier un décret de la Chambre de Spire, par lequel on ordonnoit à la Noblesse de Franconie; à la ville de Nuremberg, à l'Electeur Palatin, & à Jean Frederic de Saxe, de lui fournir, comme voisins, quelques secours.

Dès qu'Albert en fut informé, il tâcha par plusieurs lettres d'engager l'Empereur & les principaux de son Conseil, le duc d'Albe & l'évêque d'Arras, à employer leur autorité pour maintenir le traité qui avoit été fait avec les Evêques, & qui avoit été confirmé par l'Empereur, & même à menacer de quelque peine ceux qui y contreviendroient. L'Empereur répondit à ces lettres le 13 de Mars; Qu'il ne nioit pas d'avoir confirmé ce traité; qu'à son préjudice même il avoit payé les troupes; & que comme les autres n'avoient rien reçu, il y avoit plusieurs mécontents; mais qu'il eseroit prendre de si bonnes mesures, que les Evêques, à qui il avoit déjà envoyé des personnes de sa part, ne feroient aucun mouvement; que bien loin d'écouter les rémontrances qu'il leur avoit faites, ils avoient porté l'affaire devant lui, devant les Electeurs, & au tribunal de la Chambre Imperiale: qu'ainsi il ne pouvoit leur refuser la justice ordinaire, dans une circonstance où l'on osoit le soupçonner d'agir contr'eux en faveur d'Albert; qu'il augmenteroit ces soupçons, en leur ordonnant d'observer le traité

comme Albert le demandoit ; qu'un Empereur devant rendre justice sans aucune partialité , & empêcher les violences , il croyoit plus à propos de terminer cette affaire à l'amiable , & que pour le faire plus facilement , & avec un plus grand fruit , il chargerait ses cousins l'électeur de Baviere & le duc de Wirtemberg , d'offrir leur médiation : qu'à la vérité les Evêques avoient fait de grandes plaintes dans leurs lettres ; mais qu'il espiroit qu'ils ne refuseroient pas un accommodement : qu'enfin il donnoit tous ses soins au repos de l'Allemagne ; que pour le procurer , il avoit chargé l'électeur de Brandebourg d'accommoder les différends de Henri de Brunswick avec la Noblesse , & qu'à sa recommandation , les ducs de Baviere & de Wirtemberg devoient travailler à la réconciliation des comtes d'Oetingen.

HENRI II.

1553.

Albert , qui étoit alors à Heidelberg avec l'Electeur Palatin , envoya des députez à la Chambre de Spire ; il y rémontra que les Evêques avoient enfreint les traitez , & méprisé l'autorité de l'Empereur qui les avoit confirmez ; & qu'on ne devoit pas souffrir qu'on lui intentât aucun procès ; qu'on devoit au contraire supprimer le décret qu'ils avoient obtenu contre lui. Les Seigneurs lui représentèrent , qu'on attendoit d'eux la justice qu'ils étoient obligez de rendre à tout le monde , & qu'ils n'avoient pû refuser aux Evêques ce qu'ils demandoient. Albert , après une réfutation prolix & diffuse des raisons qu'on lui oppofoit , déclara que , si le refus qu'on lui faisoit lui caufoit le moindre préjudice , il sçauroit leur faire comprendre pourquoi ce seroit à eux à l'en dédommager.

Vers le même tems , l'électeur de Baviere , le duc de Wirtemberg , & après eux le duc de Cleves , se rendirent à Heidelberg par ordre de l'Empereur. Après plusieurs contestations , l'évêque de Vitzbourg , en l'absence de celui de Bamberg qui n'avoit envoyé que des députez , offrit au nom de ses confreres de grandes sommes d'argent , pour obtenir la tranquillité de leurs Villes , & pressa vivement les mediateurs d'accepter ses propositions. Mais Albert qui vouloit l'entiere exécution des traitez , se sentant appuyé des nouvelles troupes qu'il avoit fait lever en Saxe , ne craignit plus d'offenser les arbitres. Il rompit donc la conférence , & ayant repris aussi-tôt les armes , il publia un Manifeste , où , après avoir remonté à l'origine de

Tij

HENRI II.

1553.

toute cette affaire, il se plaignoit de ses ennemis, comme s'ils eussent violé la foi publique ; il s'attachoit particulièrement à réfuter le principal argument que les Evêques oppofoient au traité ; ſçavoir , qu'ils ne pouvoient diſpoſer des choſes ſacrées, qui n'entrent point dans le commerce. Il concluoit qu'il avoit été obligé de ſe faire juſtice les armes à la main.

Le 2 d'Avril l'électeur Maurice vint auſſi à Heidelberg. Comme il redoutoit l'eſprit inquiet & turbulent d'Albert , il conſeilla aux Princes de remettre la conférence ; & de crainte que ſes conſeils ne paſſent ſuſpectſ, il ſe retira auſſi-tôt chez lui. Cependant comme Albert rejettoit toutes les propoſitions qu'on lui faiſoit , les évêques de Bamberg & de Vitzbourg obtinrent des Lettres de la Chambre de Spire , par leſquelles on mandoit à l'électeur de Mayence, à l'électeur Palatin , à Maurice , au grand Maître de l'ordre Teutonique , à Jean Frederic de Saxe , au duc de Wirtemberg , au Landgrave de Heſſe , à ceux de Nuremberg , & à tous les Etats voiſins , de ſecourir ces Evêques.

Maurice , qui ſ'apperçut qu'on lui en vouloit indirectement , ſe ligu , pour ſa propre déſenſe , avec le duc de Brunſwick , & promit de ſe joindre aux Evêques , & à ceux de Nuremberg ; mais tous ces mouvemens ſe firent trop tard ; car Albert , après avoir porté le fer & le feu ſur les terres des Evêques & de la ville de Nuremberg , ſ'empara de Bamberg capitale du pays , & déclara la guerre à la Nobleſſe de Franconie , ſi elle ne ſe ſoumettoit à ſes ordres. Il prit enſuite Schweinfurt , ville impériale , & y mit garniſon. Ceux de Nuremberg , qui poſſédoient quelques villes dépendantes du royaume de Bohême , dont elles étoient des fiefs , demanderent au roi Ferdinand la permiſſion de lever de la cavalerie dans ſes terres , & de ſon conſentement ils y leverent cinq cens cavaliers. Mais avant de pouvoir joindre le gros de l'armée , ils furent ſurpris , attaqués & défaits par Albert , qui prit encore pluſieurs petites places appartenantes à la ville de Nuremberg. Quelque tems auparavant l'armée de Mansfeld s'étant débandée , Henry de Brunſwick en avoit attiré une bonne partie à ſon ſervice ; avec ces troupes , il envoya Philippe ſon fils faire le dégât ſur les terres des évêques de Munſter & de Minden , ſur celles de ſon couſin Eric , & dans le pays de Brême , où il exigea de groſſes contributions.

Cependant le differend qui étoit entre le duc de Cleves & l'électeur de Cologne, par rapport à leur juridiction, s'accommoda par l'entremise de l'électeur Palatin & de celui de Treves, qui s'étoient assemblez à Bacherach. Au commencement du mois de Juin, l'électeur Palatin & celui de Mayence, & les Envoyez de l'électeur de Baviere, & du duc de Wirtemberg, s'assemblerent à Francfort par ordre de l'Empereur, pour chercher les moyens de finir la guerre de Franconie. L'Empereur y envoya, en qualité d'Ambassadeurs, les comtes de Koningstein & de Solms, & Henry Haase. Il y vint aussi des Envoyez de Ferdinand.

Les Evêques demandoient instamment qu'on annullât le traité, comme l'Empereur l'avoit déjà fait avant le siège de Metz: Albert au contraire alléguoit, pour soutenir ses droits, que l'Empereur l'avoit confirmé postérieurement; c'est pourquoi les médiateurs, voyant que l'affaire dépendoit entièrement de la volonté de l'Empereur, firent dire à ses Ambassadeurs de demander à sa Majesté Imperiale une instruction sur la confirmation ou la cassation du traité. L'Empereur répondit le 17 de Juin, que l'année précédente il avoit annullé ce traité; parce que contraindre quelqu'un par le seul motif de l'obéissance dûe à l'Empereur & à l'Empire, seroit un exemple qui pourroit tirer à conséquence; mais qu'Albert, dont l'Empire avoit besoin, pour résister à la France, ne voulant pas traiter avec lui autrement, il avoit été contraint de s'accommoder au tems, & de confirmer le traité, avec intention, si Dieu lui eût donné un plus heureux succès au siège de Metz, de chercher d'autres moyens, pour satisfaire ce Prince: que reconnoissant les importants services qu'il en avoit reçus pendant ce siège, il eût voulu l'en récompenser; mais que Dieu en ayant disposé d'une autre façon, il avoit tenté par leur entremise des voyes d'accommodement, dans la diète de Heidelberg; qu'il étoit fâché qu'Albert eût rejeté les propositions qui lui avoient été faites, & que les Princes trouvoient raisonnables; que pour renouer la conférence, il avoit convoqué une diète à Francfort; mais qu'il avoit appris qu'Albert en vouloit à présent, non seulement aux Evêques, mais encore à quelques autres Seigneurs, au préjudice des traitez, & de la fidélité qu'il avoit jurée à l'Empereur & à l'Empire, lorsqu'il fut reçu en grace; que ce procedé

HENRI II.

1553.

HENRI II.

1553.

lui faisoit d'autant plus de peine, que quelques-uns en avoient conçu de fâcheux soupçons contre lui-même ; qu'ainsi il les exhortoit à pacifier les choses, sans lui demander une plus grande explication ; qu'il leur donnoit un plein pouvoir de terminer cette affaire ; qu'il ratifieroit tout ce que les médiateurs régleroient ; & qu'il avoit résolu de ne rien faire dans la suite sans leur conseil.

Les arbitres ne pouvant rien statuer sur une réponse si capiteuse, se séparèrent sans avoir rien fait. L'électeur de Baviere & le duc de Wirtemberg ne réussirent pas plus à Laugingen, dans l'accommodement que l'Empereur les avoit chargez de ménager entre le comte d'Oëringen & ses enfans. L'Empereur, du tems de la ligue de Smalcade, avoit mis au ban de l'Empire Louis d'Oëringen & son fils du même nom, & avoit donné ses Etats à Frederic & à Volsang autres enfans du Comte, qui étoient attachez au parti de l'Empereur. Le Comte avec son fils Louis, étant rentrez dans les bonnes graces de ce Monarque, accusa ses autres enfans d'ingratitude ; leur animosité nourrie par des investives réciproques fut un invincible obstacle pour l'accommodement : c'est pourquoi l'Empereur voyant que ces assemblées particulières ne terminoient rien, & que le feu de la division augmentoit insensiblement, convoqua une diète au mois de May, pour le 13 d'Août : depuis elle fut remise au premier d'Octobre, & enfin au premier jour de Janvier de l'année suivante.

Dès qu'Albert eut été informé de la ligue des Princes, & que l'armée des Conféderez étoit sur le point d'entrer dans la Franconie, il mit garnison dans Schweinfurt, & dans les autres places qu'il avoit nouvellement conquises, & après avoir exigé de grosses contributions, & pris des otages des Etats de Nuremberg & de Bamberg, il passa promptement en Saxe pour faire diversion. Comme il étoit proche d'Arnstat, il reçut les envoyez de Jean Frederic, & leur promit honnêtement de ne faire aucun dégât sur les terres de leur maître : il tint sa parole ; mais il pillà plusieurs villages dans le territoire d'Erfurt. L'électeur Maurice, qui avoit envoyé ses troupes en Franconie, étonné de la marche inopinée d'Albert, rassembla à la hâte sa Noblesse, & les milices de ses Etats, pour en défendre l'entrée ; mais Albert ayant passé outre, sans faire d'insulte,

alla camper devant Halberstat, & s'étant emparé des portes de la ville, il exigea une grosse contribution des Ecclesiastiques. En continuant sa marche avec la même promptitude, il se jeta sur les terres de Henri de Brunswick son ennemi, où il mit tout à feu & à sang, avec le secours d'Eric de Brunswick & de la Noblesse du pays. Cette irruption obligea Henri de rappeler Philippe son fils, qu'il avoit envoyé avec des troupes en Franconie, où il avoit inutilement attaqué Schweinfurt. Les gens de Maurice, commandez par Heidec, revinrent pareillement, & se joignirent à lui auprès de Northausen; mais comme Albert entra alors dans le pays de Menden, Maurice conjectura que l'ennemi prendroit la route de la Hesse, d'où il se jetteroit dans la Franconie; il alla donc de Northausen à Eimbeck, pour prévenir sa marche. Ayant rassemblé ses troupes dans le territoire d'Hildesheim, il campa proche d'Osterröde, d'où Maurice & Henri Plawen son parent, chancelier de Bohême, déclarèrent la guerre à Albert, au nom de Ferdinand, par des lettres qu'ils lui envoyèrent le premier de Juillet. Ils lui reprochoient fort au long tout ce qu'il avoit fait, & les injures qu'ils en avoient reçues; ils lui représentoient que par un esprit toujours éloigné de la paix, il avoit enfreint le traité de Passaw; qu'il harceloit continuellement les feudataires de l'Empereur & de Maurice; & qu'en rejetant tous les moyens qu'on proposoit pour terminer la guerre, il se déclaroit ennemi du repos public, qu'il ne cessoit de troubler par son humeur inquiète; que ces motifs les engageoient, pour mettre un frein à sa méchanceté & à ses entreprises audacieuses, à lui déclarer la guerre, de l'aveu & du consentement de l'Empereur, suivant les constitutions de l'Empire, qui les obligeoient à secourir leurs voisins contre les violences des traitres & des rebelles, & conformément au decret de la Chambre Impériale.

Ces lettres furent rendues à Albert par un jeune Gentilhomme, en présence des députez que l'Electeur de Brandebourg lui avoit envoyés pour proposer un accommodement. Après les avoir lûs, il les fit voir aux seigneurs de son parti, & leur demanda, s'ils vouloient s'exposer avec lui aux mêmes hazards; ils lui promirent de ne le point abandonner. Alors il fit venir ce jeune gentilhomme devant les députez, & lui parla ainsi: » Je n'ai que peu de mots à répondre à la longue

HENRI II.

1553.

HENRI II.

1553.

« lettre de votre maître. Il a déjà trois fois violé sa foi, & il en a
 « toujours agi lâchement avec moi; voilà une quatrième preuve
 « ve de sa perfidie; qu'il vienne & nous mesurerons nos forces.
 « ces. » Il fit ensuite donner quelques piéces d'or à ce jeune
 homme & le renvoya. Les députés lui dirent; Nous ne faisons
 donc rien ici pour la paix. Non: leur répondit-il, &
 vous pouvez vous retirer. Après leur départ, Albert faisant
 attention à l'importance de la guerre qu'il alloit entreprendre,
 envoya à l'Empereur Eric de Brunswick, le trois de
 Juillet, avec ordre de lui remonter, que les ennemis d'Albert
 n'agissoient pas tant contre lui, pour empêcher l'exécution des
 traitez, que pour détrôner l'Empereur même; que si la Fortune leur
 étoit favorable, ils se tourneroient aussi-tôt du côté de la France:
 Qu'il avoit des preuves que le Roi leur avoit fait faire des propositions
 avantageuses, pour former un parti contre sa majesté Imperiale:
 Que quelques-uns des Electeurs avoient déjà promis d'élire un autre
 Empereur: Que les Conseillers de la chambre de Spire avoient excité
 l'animosité des Evêques contre Albert: Qu'il prioit donc instamment
 sa majesté Imperiale, de ne pas trouver mauvais qu'il entreprît
 quelque chose contre eux: Qu'ils osoient faire entendre aux peuples,
 qu'Albert avoit conspiré avec l'Empereur, pour opprimer la liberté
 Germanique: Qu'ils avoient fait voir de prétendues lettres de l'évêque
 d'Arras, par lesquelles ils tâchoient de faire croire qu'il ne levoit
 des troupes que par ordre de l'Empereur, & qu'à la première Diète
 le duc d'Albe devoit amener en Allemagne Philippe, Infant d'Espagne,
 pour le faire désigner successeur de son pere à l'Empire: Qu'ils avoient
 trompé Ferdinand, en sorte qu'il s'étoit joint à ses ennemis, & lui
 avoit déclaré la guerre: Qu'il n'étoit réduit à ces extrémités que
 pour avoir conservé la fidélité inviolable qu'il lui devoit; mais
 qu'il étoit de l'honneur & de la dignité de l'Empereur de protéger
 un vassal, qu'ils n'attaquoient que pour porter ensuite leurs coups
 jusqu'à sa majesté Imperiale: Qu'il devoit donc lui accorder sa
 protection contre leur violence, & que s'il vouloit ordonner
 l'exécution des traitez, il lui ameneroit aussi-tôt neuf mille
 chevaux, & environ cent compagnies d'infanterie.

Ceux de Nuremberg & les Evêques profiterent de l'absence
 d'Albert,

d'Albert , pour faire des courses sur ses terres. Comme il ne pouvoit alors user de représailles , étant occupé à rassembler ses troupes , il écrivit à ce sujet des lettres pleines d'aigreur & d'emportement , où il accusoit la ville de Nuremberg de s'être unie avec ces perfides évêques (car c'est ainsi qu'il les appelloit) pour rétablir le Papisme en Allemagne. La ville de Nuremberg refuta cette calomnie , en entrant dans le détail de toutes les violences d'Albert. Elle remarqua entr'autres choses , que s'étant emparé d'Altorf & de Lauffen , villes de leur dépendance , il les avoit abandonnées à la cruauté & à la brutalité du soldat ; que peu content de ces premières violences , il avoit fait arrêter non seulement les bourgeois de ces deux villes , mais encore une multitude foible & défarmée d'habitans de la campagne ; qu'il les avoit fait enfermer en différents endroits avec tous leurs bestiaux : Qu'ensuite ayant allumé de grands feux , principalement aux portes , de peur que quelqu'un n'échât , insensible aux cris & aux gémissemens de tant de misérables , il avoit fait périr avec une cruauté barbare de foibles enfans , des femmes enceintes , des vieillards décrepits , & avoit enlevé tous leurs troupeaux. Que par égard pour son illustre sang , & pour quelques Princes de sa maison , qui meritoient toutes sortes de considérations , ils s'abstenoient de parler de quelques autres de ses actions , qui justifioient assez que ce n'étoit point la Religion qui le faisoit agir.

Déjà les armées étoient presque en présence ; car Albert ayant traversé la Saxe à grandes journées & passé le Weser , étoit arrivé dans le diocèse d'Hildesheim , & étoit venu camper auprès de Peine , château du territoire de Lunebourg , dans un fonds tout environné de forêts , & où l'on ne pouvoit arriver que par une vallée profonde , & un détroit très-dangereux. Maurice étoit vis-à-vis sur la hauteur , & dans un lieu découvert de tous côtez. On avoit tâché jusqu'alors de ménager un accommodement entr'eux , par l'entremise des Princes ; & le jour même de la bataille , qui se donna le 9 de Juillet , on fit encore de part & d'autre quelques propositions de paix. Il étoit déjà plus d'une heure après-midi : comme les gens d'Albert avoient dîné , & qu'ils étoient pleins de vin , ils se trouverent plus disposés à faire une insulte qu'un accommodement. Albert lui-même , homme emporté , & qui ne sortoit

HENRI II.
1553.

Bataille entre Maurice & Albert.

HENRI II.

1553.

* ou Meiffen
en Misne.Maurice ga-
gna la bataille
& y est blessé
à mort.

presque jamais de table, qu'il ne fût yvre, n'ayant pu convenir sur un article assez peu important, au lieu de renvoyer à Maurice le projet du traité, lui fit porter insolemment les enseignes, qu'on a coutume d'envoyer lorsqu'on veut défier l'ennemi au combat; s'étant en même-tems avancé fièrement à la tête de ses troupes, il lui présenta la bataille. Maurice irrité du procédé d'Albert fit aussi-tôt marcher ses troupes déjà préparées au combat. L'animosité des deux partis étoit si grande, que sans attendre que les rangs fussent formés, ils coururent impetueusement les uns sur les autres, & se mêlèrent comme pour s'égorger, enforte qu'ils sembloient moins combattre pour la victoire que pour le carnage. Cependant le côté de l'armée où étoit Maurice commença à ployer; trois Cornettes de cavalerie de Misne * prirent la fuite; alors Maurice courant de rang en rang, appelant chacun par son nom, & faisant tous ses efforts pour rétablir le combat, fut blessé au côté droit d'un coup d'arquebuse. Cet accident obligea ses gens de le transporter au camp; mais comme il étoit le plus fort en cavalerie, il demeura victorieux, après un combat long & très-sanglant. Charle Victor, & Philippe, tous deux fils de Henri de Brunswick, Frederic de Lunebourg, & les comtes de Barben & de Beichlingen, restèrent sur le champ de bataille. Quelques historiens rapportent qu'Albert fut fait prisonnier, mais que n'étant pas reconnu, ou s'étant racheté sur le champ, il se retira heureusement à Hannovre. On lui prit soixante-quatre drapeaux & quatorze étendarts, qu'on présenta à Maurice. Vaine consolation pour un homme mourant! On perdit de part & d'autre quatre mille hommes, sans compter un grand nombre de prisonniers. Albert se hâta de combattre, ou par un emportement d'ivresse, ou sur les nouvelles qu'il eut des grands secours qui devoient venir à Maurice de toutes parts. En effet, le lendemain de la bataille, il arriva cinq cens chevaux de Bohême, que Ferdinand lui envoyoit, & sept cens de la part du Landgrave de Hesse son beau-pere.

Maurice étant à l'extrémité, écrivit à l'Evêque de Wirtzbourg le succès de la bataille, & lui manda de faire garder les passages, pour arrêter Albert dans sa fuite. Sentant les approches de la mort, sans qu'il témoignât la craindre, & conservant toujours la même égalité d'ame, il pourvut aux

besoins de son armée, & aux affaires de sa maison; il assura qu'il mourroit sans regret, que la foi vive qu'il avoit au Fils de Dieu relevoit ses espérances, & que l'inconstance, la légèreté & l'ingratitude des hommes, qu'il avoit si souvent éprouvées, lui faisoient quitter sans regret une vie agitée de tant de soins, de troubles, & d'inquiétudes. Ensuite, il s'entreteint en particulier sur l'état de son ame avec le Ministre Jean Aubin, suivant l'usage de l'église Luthérienne, & communia avec beaucoup de ferveur & de piété. Il mourut dans son camp le 11 de Juillet à neuf heures du matin, âgé de trente-deux ans. On dit que plusieurs choses extraordinaires annoncèrent cette mort; comme des chiens, qui se battirent jusqu'à s'étrangler les uns les autres, des cris confus, & des hennissements de chevaux qu'on entendit la nuit dans le camp où il mourut, des hurlemens affreux qui retentirent dans les villes; la tête de la Statue, qui étoit dans la citadelle de Berling, se sépara du buste, sans qu'on y touchât; & un homme de considération le vit, dit-on, en songe, dans une maison toute en feu. On remarqua aussi vers le commencement de Juin des gouttes de sang sur les feuilles des herbes, non seulement dans ces pays; mais à Strasbourg. Cependant plusieurs attribuerent cet effet à quantité de papillons, qui voloient alors, & qui, en crevant, teignirent les herbes d'une couleur de sang.

Les entrailles de Maurice furent inhumées à Seiffers-Hausen, & son corps fut déposé dans l'église de S. Thomas de Leipsic. Joachim Camerarius prononça son oraison funebre le 19 de Juillet, & on ordonna qu'on célébreroit tous les ans la mémoire de ce grand Prince. Enfin il fut porté à Fribourg, ville fameuse par ses mines d'argent. Le Conseil de la ville, & Agnès, femme du Landgrave de Hesse, avec une grande suite de Dames de distinction, vinrent au-devant du corps, pour augmenter le convoi. On l'inhuma le 23 de Juillet dans l'église de Notre-Dame, auprès de Henri son pere, & d'Albert son fils. Daniel Dresser curé de Dresde y fit son oraison funebre; enfin on éleva à ce grand Prince un Mausolée magnifique & digne de lui. Il cultiva les belles-lettres au milieu des guerres qu'il eût à soutenir; il protegea l'Université de Wittemberg, & augmenta celle de Leipsic; il fonda

HENRI II.

1553.

Mort de
Maurice.

Vu ij

HENRI II.

1553.

Parallele de
Maurice &
d'Albert.

des Colleges à Misne sur l'Elbe, à Pforten sur le Saal, & à Griman sur la Mulde : il fit bâtir plusieurs forteresses, & en rétablit quelques-autres, comme celle, qui de son nom a été appelée Morikenberg, & celles de Todtenberg, de Sanferbergen, de Khemniz, de Schoppen, avec la citadelle de Dresde, la plus belle & la plus grande de routes.

Il avoit été autrefois lié d'une étroite amitié avec Albert ; car ils étoient de même âge, & avoient d'ailleurs les mêmes inclinations ; ils servirent ensemble l'Empereur, premièrement dans la guerre de France, & neuf ans après dans celle de Smalcalde ; enfin ils prirent conjointement les armes contre l'Empereur même, & ce fut alors qu'ils commencèrent à se desunir. Maurice vouloit s'emparer de toute l'autorité, & s'attribuer toute la gloire de ce qu'ils avoient fait ensemble. Albert de son côté ne pouvoit souffrir personne au dessus de lui, & comme il étoit accoutumé aux troubles, on ne put jamais le faire consentir au traité de Passaw. Quoique d'un caractère différent, ils paroissoient tous deux nez pour changer la face des affaires d'Allemagne. Albert vif & impétueux ne songeoit qu'au présent ; liberal jusqu'à la profusion, il gagnoit par sa magnificence l'affection des gens de guerre ; mais en même tems, par son esprit turbulent & féroce, il se faisoit craindre de tout le monde ; il étoit d'ailleurs yvrogne & querelleur, & il fit voir plusieurs fois par son exemple, que lorsque l'esprit est troublé par l'ivresse, il se porte naturellement à la cruauté. Ses fréquentes débauches ayant altéré sa raison, & l'ayant comme accoutumé à la perdre, & à n'être plus maître de lui-même, l'inhumanité lui devint comme naturelle, enforte que sa fureur éclatoit souvent, même sans être excitée par le vin. Maurice au contraire, sage & politique, cachoit adroitement ses vûes ambitieuses sous une gravité & une douceur affectées, & les portoit bien plus loin qu'Albert. Plûtôt liberal que prodigue, quoiqu'il aspirât à tout ce qu'il y a de plus grand, il agissoit toujours avec modération : il ne put donc souffrir long-tems l'orgueil & la férocité d'Albert. Voyant qu'il se faisoit un jeu d'exciter des troubles, sans aucun égard à la justice & à la bien-séance, il renonça à son amitié ; & pour ménager sa réputation, dont il avoit recouvré une grande partie l'année précédente, il entra dans la ligue des Evêques & des villes, &

s'engagea contre Albert dans une guerre qui lui fut fatale, & qui mit fin à tous ses vastes projets.

HENRI II.

1553.

La défaite d'Albert fut en quelque façon compensée par la mort de son ennemi; mais la perte de cette bataille le mit hors d'état d'avoir dans la suite une armée considérable sur pied. On n'eut pas de peine à se persuader que l'Empereur n'avoit pas été fâché de la mort de Maurice. Le souvenir de ce que ce Prince avoit fait contre lui, jusqu'à ébranler sa puissance en Allemagne, lui devoit faire craindre de plus grandes entreprises de la part d'un esprit si dangereux: car les avis, qu'Eric de Brunswick avoit donnez à l'Empereur de la part d'Albert, n'étoient pas sans fondement. Il est certain que Maurice, peu de tems avant sa mort, avoit proposé au Roi de soulever les Pays-bas, & d'y exciter des mouvemens très-préjudiciables à l'Empereur. Ces motifs avoient engagé Charles à ne répondre qu'avec ambiguïté à toutes les demandes des Princes, qui avoient été choisis pour arbitres, & à ne pas abandonner Albert, quelque injustes que fussent ses prétentions, comme il fit après la mort de Maurice, dont il n'avoit plus rien à craindre. Ainsi le 22 de Juillet, il répondit à Eric de Brunswick; qu'Albert lui avoit envoyé (comme nous avons déjà dit) qu'il étoit fâché que la division eût été portée jusqu'au point où elle étoit; qu'il appréhendoit qu'Albert ne succombât sous la puissance & les efforts de la ligue, que plusieurs Princes & les principaux Etats de l'Empire avoient formée contre lui; qu'il lui conseilloit donc d'avoir recours à la négociation, & d'agréer les propositions qu'on lui feroit; qu'autrement dans les conjonctures présentes, il ne pouvoit accepter les secours qu'Albert lui offroit, sans augmenter les soupçons & les troubles de l'Empire.

Auguste, frere de Maurice, étoit alors avec sa femme chez le Roi de Dannemarck son beau-pere. Pendant son absence la Noblesse & les Etats de la Saxe avoient retenu pour se défendre une partie de l'armée. Dès qu'il fut arrivé, c'est-à-dire, vers le commencement d'Août, il fit faire serment à tout le peuple & particulièrement à ceux de Wittemberg, qu'ils obéiroient à lui & à ses descendans mâles; qu'à leur défaut, la succession retourneroit à Jean-Frederic & à ses enfans, pourvu qu'ils se conformassent aux ordres de

V v iij

HENRI II.

1553.

l'Empereur ; & qu'ils observassent les traites ; qu'autrement elle seroit , suivant les conventions , dévolue par droit héréditaire au Landgrave de Hesse. Ayant ensuite été salué Electeur , il convoqua les Etats de Saxe pour le vingtième d'Août. Il y eut dans ce même tems un si grand tremblement de terre à Misne , & dans la contrée voisine , jusqu'à l'Elbe , que les toits des maisons sembloient se heurter.

Dans l'assemblée des Etats à Leipfic , Auguste mit en délibération , s'il devoit se joindre à Ferdinand , aux Princes & aux Evêques contre Albert , & continuer la guerre commencée par son frere ; comment il vengeroit sa mort , au cas qu'on ne jugeât pas à propos d'entrer dans la Ligue ; & enfin sur quel pié il pourroit traiter avec Jean Frederic. Car celui-ci , même avant la mort de Maurice , avoit pris dans ses lettres & sur sa monnoye le nom d'Electeur , & deux épées croisées , qui en font les marques , & il faisoit fortifier la citadelle de Gotha de concert avec l'Empereur. Maurice s'en étant plaint , on avoit parlé d'accommodement , mais sans aucun succès. Après sa mort , Jean Frederic avoit envoyé des députes aux Princes , pour demander qu'on lui rendit ce qui lui appartenoit : il avoit aussi envoyé à ce sujet Guillaume son fils à l'Empereur dans les Pays-bas , & il étoit prêt de faire une députation à Ferdinand & au roi de Bohême¹ ; mais pendant l'absence d'Auguste , les Etats de Saxe l'avoient prévenu par une députation contraire.

Jean Frederic envoya des députes à l'assemblée de Leipfic , pour y soutenir ses droits ; & les Etats du Pays qui lui appartenoit appuyerent ses prétentions avec beaucoup , de zèle. Mais Auguste , sans rejeter les voyes d'accommodement , opposa les dispositions faites par l'Empereur , auxquelles Jean Frederic s'étoit obligé de se conformer. Après une mûre délibération , l'assemblée répondit aux demandes d'Auguste , qu'il sembloit convenable qu'il fût neutre dans la guerre présente , & qu'il entretint la paix avec les deux partis ; & qu'à l'égard de son différend avec Jean Frederic , il falloit prendre l'Electeur de Brandebourg pour médiateur. Tel fut le resultat de l'assemblée. Auguste par ce moyen se tira d'une affaire difficile & périlleuse , & il eut par là un motif pour s'excuser de renouveler

¹ Maximilien d'Autriche , fils aîné de Ferdinand.

l'alliance que Maurice avoit contractée, comme Henri Plawen l'en pressoit par l'ordre de Ferdinand.

HENRI II.

1553.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Wirtzbourg mit le siège devant Schweinfurt, où Albert avoit garnison. L'évêque de Bamberg, & ceux de Nuremberg, après avoir fait de vains efforts pour prendre Culmbach, se joignirent aux troupes de Plawen, pour assiéger Hoff, qui appartenoit à Albert. Pendant qu'ils étoient devant cette place, Albert & Henri de Brunswick, après s'être un peu remis de leurs pertes, firent de nouvelles levées. Brunswick étoit sans argent, mais Albert n'en manquoit pas : on s'étonnoit des ressources qu'il avoit, pour soutenir une guerre si ruineuse. Quelques-uns soupçonnoient que Marie de Hongrie, sœur de l'Empereur, lui fournissoit secrètement des sommes d'argent pour cette guerre. Cette nécessité réduisit Brunswick à des fâcheuses extrémités ; car ses gens, qui n'étoient pas payés, se mutinèrent, & ils vouloient passer du côté d'Albert, qui les en sollicitoit vivement. Il arriva fort à propos que les évêques & la ville de Nuremberg envoyèrent de l'argent, dont on paya les soldats ; ce qui apaisa entièrement la sédition. Brunswick, pour n'avoir pas affaire à tant d'ennemis, traita avec Eric son cousin. Quelque-temps après Auguste & Albert se reconcilièrent, par l'entremise des envoyés de Brandebourg, & à la sollicitation du roi de Dannemarc, qui croyoit cet accommodement avantageux à son gendre. Le traité fut conclu le 11 de Septembre. Les conditions étoient : Qu'Auguste ne continueroit point la guerre commencée par son frère, & qu'il ne donneroit aucuns secours aux ennemis d'Albert : Qu'Albert pareillement ne feroit aucun acte d'hostilité contre Auguste ; & que s'il étoit obligé de passer sur ses terres, il n'y feroit aucun dégât : Qu'Auguste en congédiant ses troupes, empêcheroit qu'elles ne passassent du côté des ennemis d'Albert. Enfin on ajouta, par une clause expresse, qu'on renouvelleroit au plutôt l'alliance héréditaire des deux maisons de Saxe & de Brandebourg.

Le lendemain Albert, qui s'étoit retiré à Brunswick, fit sortir ses troupes de la ville ; mais ayant engagé le combat avec trop de précipitation, il fut défait, parce qu'il manquoit d'infanterie, & que Henri de Brunswick en avoit plus de vingt compagnies. Ainsi peu de temps après, ceux qui étoient dans Hoff, ayant appris

Albert est
défait par
Henri de
Brunswick.

HENRI II.
1553.

le succès de cette bataille, se voyant d'ailleurs sans espérance de secours & sans vivres, & considérant que la brèche étoit ouverte, & que leurs murailles étoient fort ébranlées par le feu continu des assiégeans, ils se rendirent à Plawen, qui se fit prêter serment par les habitans pour lui & pour ses enfans, & qui laissa pour la garde de la place, une compagnie d'infanterie, & quelques pieces de grosse artillerie.

Dans ce même mois on réforma par l'ordre de l'Empereur six compagnies, qui étoient depuis un an en garnison à Aufbourg. L'électeur Palatin, & celui de Mayence, & les ducs de Baviere & de Wirtemberg s'assemblerent à Heylbron, pour conférer ensemble. L'Electeur de Trèves, le duc de Cleves, & Ferdinand évêque de Passaw y envoyèrent des députez.

Albert, après la perte de cette bataille, rentra dans Brunswick. Mais ayant appris que Henri vouloit l'y assiéger, il en sortit, & marqua dans la Thuringe le rendez-vous de la cavalerie qu'il avoit pu ramasser, avec ordre de l'y attendre. Il s'y rendit bientôt, avec un corps de troupes qu'il avoit levées de toutes parts. Le trois de Septembre étant allé à grandes journées à Weinmar, où il fut bien reçu par l'Electeur de Saxe, il passa en Franconie. Plawen étoit alors occupé au siège de Barreuth, ville appartenante à Albert. Dès qu'il apprit son arrivée, il leva le siège, & se retira à Bamberg. Mais Albert étant allé jusqu'à Hoff à la tête d'une nombreuse cavalerie, tomba sur la garnison, qui en étoit sortie, sans rien craindre, pour se promener aux environs; & avec le secours des habitans, qui animés par la présence de leur Prince avoient pris les armes, il l'a défit entièrement. Il trouva dans la ville plusieurs pieces de grosse artillerie & de campagne, mais sans leurs affuts, qui avoient été employez au siège de Barreuth. Albert mit en garnison dans Hoff une compagnie de gens de pié, & s'avança vers Blassebourg, pendant que Henri, comme il l'avoit prévu, assiégeoit la ville de Brunswick. Henri pressoit vivement le siège, & la ville étoit en péril, quand les Conféderez le rappellerent. Il voulut exiger des assiégez quatre-vingt mille écus d'or pour les frais de la guerre: ils les refuserent d'abord; mais voyant que les soldats ne vouloient pas se retirer, sans être payez, & craignant pour eux-mêmes, ils s'obligerent de fournir

fournir cette somme. Le jour du payement ayant été fixé, il marcha vers la Thuringe. L'Électeur de Saxe en fut informé HENRI II.
1553. se jeta dans Gorha, & laissa dans Weinmar sa femme qui étoit malade. Henri de Brunswick lui écrivit, & après lui avoir reproché les injures qu'il en avoit reçues, & la conférence que cet Électeur avoit eüe depuis peu avec Albert, son ennemi & celui de toute l'Allemagne, il lui dit qu'il étoit tems de lui rendre la pareille, & de se venger des hostilités qu'il avoit commencées. Henri vouloit aussi faire la guerre à Albert & à Volrad comtes de Mansfeld; mais Auguste, dont ils avoient imploré le secours, les reconcilia.

L'Électeur Auguste ayant reçu la lettre de Henri de Brunswick, lui envoya des personnes de sa part. Henri s'avança alors jusqu'à Weinmar avec deux cornettes & cinq enseignes: il y fut bien reçu par l'Électeur, avec qui il se reconcilia, par l'entremise du chancelier Minquirz; en sorte qu'il remit l'argent qu'il vouloit exiger, & se retira sans faire aucun dégât. Il se rendit le 7 de Novembre au camp des Confédérés; devant Liechtenfelz de la dépendance de Bamberg. Plawen y assiégeoit neuf compagnies des troupes d'Albert, qui étoient auparavant à Barreuth. Ayant fait venir du canon de Nuremberg, il prit la ville trois jours après: la garnison, qui se rendit à discrétion, fut renvoyée sans armes & sans drapeaux, & on ne retint que les chefs. On s'avança ensuite vers Culmbach, dont on fit approcher le canon. Mais les assiégés désespérant de pouvoir défendre la ville, transporterent à Blassebourg tout ce qu'ils purent enlever de leurs effets, & s'y retirèrent eux-mêmes pendant la nuit, après avoir mis le feu à leurs maisons. Les Alliez étant entrez dans la ville, massacrèrent tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, & après avoir éteint le feu, ils pillèrent ce qui restoit. Plawen fit démanteler Barreuth, Liechtenberg, & Hoff qu'il avoit prises depuis peu, & assiégea Blassebourg la principale forteresse d'Albert, où il y avoit une nombreuse garnison.

En même tems, Henri de Brunswick ayant reçu un renfort des troupes qu'on lui avoit envoyées de Nuremberg & de Forcheim, assiégea Schweinfurt, ville située sur le Mein, où Albert avoit mis une forte garnison. Ce dernier s'étant douté que la place pourroit être assiégée, avoit fait enlever les fourrages

HENRI II.

1553.

des lieux d'alentour, & brûler toutes les maisons des environs. On en vint bientôt aux mains; & Henri fut battu. Voyant qu'il ne lui étoit pas possible de former le siège cette année, il abandonna son entreprise, & se retira chez lui par les terres de Jean Frederic de Saxe.

Sebastien Schertel, dont on avoit mis la tête à prix, comme nous l'avons dit, rentra alors dans les bonnes grâces de l'Empereur & du roi Ferdinand, & recouvra tous ses biens. Quelque tems après, la Chambre de Spire mit avec les formalitez ordinaires Albert de Brandebourg au ban de l'Empire, comme ennemi de la nation & de la tranquillité publique: on permit de le tuer, & de s'emparer de tous ses biens. Dès qu'il fut informé de ce décret, il pria l'Empereur de le casser; ce qui lui fut refusé. Alors il protesta par un Manifeste contre le décret, comme ayant été acheté par les Evêques; cela n'empêcha pas que la Chambre ne chargeât les provinces frontieres de l'Empire, de le mettre à exécution.

L'Empereur
assiège Teroüenne.

Pendant que ces choses se passaient en Allemagne, l'Empereur, qui avoit été tout l'hiver dans les Pays-bas, résolut d'assiéger Teroüenne, dans le comté de Ponthieu, pour se venger du honteux affront qu'il avoit reçu depuis peu au siège de Metz. Cette ville étoit située un peu au-dessous de la source de la rivière du Liz, qui baignoit ses murailles. Elle étoit à quatre milles de S. Omer, entre les deux comtez de Flandre & d'Artois, qui ont toujours relevé du royaume de France; & elle servoit comme de rempart contre les courses des Anglois, qui étoient alors les maîtres de la côte de Calais. Son assiette avantageuse, ses fortifications, & une nombreuse garnison, la rendoient redoutable à ses voisins, fort incommodés des courses fréquentes que de-là nous faisions sur eux. Ils avoient conçu tant de haine contre les habitans de cette ville, qu'on ne doutoit point, qu'à la première occasion, ils ne missent tout en œuvre pour s'en rendre les maîtres, & se délivrer par ce moyen des dangers où les exposoit une guerre continuelle. Cette considération engagea l'Empereur à entreprendre le siège de Teroüenne. Il comptoit de ne manquer ni de soldats ni de pionniers pour cette expédition. Il avoit d'abord destiné pour la conduite de ce siège Antoine de Croy comte de Rœux; mais le Comte étant mort dans ce même tems,

il y envoya sur la fin d'Avril des troupes commandées par Ponce Lallain de Binécour, capitaine aussi distingué par ses exploits militaires, que par sa naissance.

HENRI II.
1553.

Jean de Losses, qui étoit alors dans la place, & qui en étoit le Gouverneur, n'avoit pour la défendre que les compagnies bourgeoises, & quelque cavalerie legere, dépourvu d'ailleurs de toutes munitions de guerre & de bouche, par la faute des autres Gouverneurs qui l'avoient précédé. Cette négligence fut particulièrement imputée à Jean d'Estouteville¹ sieur de Villebon, qui avoit eu en dernier lieu le gouvernement de cette place, & qui commandoit alors en Normandie. Outre cela, par une confiance ordinaire à notre nation après quelques heureux événemens, le Roi méprisoit l'Empereur, & la Cour n'étoit occupée que de festins, de bals, & de tournois, pour le mariage de Diane fille du Roi, & d'Horace Farnese. On ne pouvoit se persuader que les affaires de l'Empereur étant dans un aussi mauvais état qu'on se l'imaginoit, & qu'étant lui même malade, (le bruit courut même qu'il étoit mort) il s'avisât d'attaquer Teroüenne, la plus forte place de la frontiere de Flandre.

Cependant au milieu des divertissemens & des rejoyssances de ces nôces, on apprit la nouvelle du siège. Le Roi y envoya aussi-tôt André Montalambert de Dessé Panvilliers, capitaine de grande réputation, & qui s'étoit rendu fameux dans les guerres d'Ecosse. On y joignit François de Montmorency fils du Connétable, à qui on donna le commandement. Mais ce jeune homme avoit une si haute idée du mérite de Dessé, que par modestie il ne voulut point s'en charger, tant que cet officier vécut, & qu'il le regarda toujours comme son général & son pere. Dessé, avant son retour de Poitou, d'où on le rappella, sortoit d'une longue maladie; ce qui lui fit dire

¹ L'illustre maison d'Estouteville a fini à Adrienne duchesse d'Estouteville, fille de Jean III. mariée en 1534. à François de Bourbon comte de S. Paul. Marie leur fille épousa Leonor d'Orleans, Souverain de Neufchatel, & lui porta les duchez d'Estouteville & de Longueville. Eleonor d'Orleans leur fille puinée fut mariée en 1596. à Charle de Marignon. C'est par là que la terre d'Estouteville est présent possédée par

la branche aînée de la maison de Marignon, qui est aujourd'hui en possession du nom, des armes & de la Souveraineté de Monaco. Les Estoutevilles Villebon ou Villebeon, qui donnent lieu à cette note, étoient les cadets d'une branche cadette de la maison d'Estouteville, descendante d'Estout d'Estouteville. La branche d'Estouteville Villebon finit en 1564. par la mort de Jean d'Estouteville Prévoit de Paris,

HENRI II.

1553.

en partant, qu'il étoit ravi qu'on l'eût tiré de son lit, pour entrer dans le lit d'honneur, ou, sans languir, il pourroit mourir avec gloire. Charle d'Hallewin sieur de Pienne, Baudisné, Antoine de Chasteigner de la Roche-Pozay, Blandy, Ferrieres de l'illustre maison des vicomtes de Bourdeille en Perigord, & plusieurs autres Seigneurs, l'accompagnerent dans cette expédition. Lorsqu'ils furent entrez dans la ville, la Cour se flatta encore d'avantage, & une tranquillité imprudente la fit rester dans l'inaction; ce qui fit presser plus vivement le siège, dans l'espérance qu'avoient les assiégeans d'emporter la place avant qu'elle pût être secourüe.

On ne témoigna jamais plus d'ardeur de part & d'autre, mais avec un succès bien différent: les assiégés étoient éloignez de tout secours; les assiégeans au contraire, qui faisoient la guerre chez eux, avoient tout en abondance; leur propre pays leur fournissoit tous les jours de nouveaux soldats, de l'artillerie, & toutes les choses nécessaires à un siège. Ainsi, après avoir ouvert la tranchée, & dressé plusieurs batteries, ils commencerent à foudroyer la place. Les femmes & les enfans venoient de toutes les bourgades voisines au siège, comme à un spectacle agréable & très-intéressant qu'ils souhaitoient voir depuis long-tems; ils encourageoient leurs gens, & inspiroient aux assiégeans une nouvelle ardeur, par des chansons satiriques contre les François. Le feu continuel des ennemis avoit fort endommagé la place, lorsque le capitaine Grille, homme d'expédition & de courage, entra dans la ville, avec un secours de cent Arquebusiers à cheval, après avoir forcé un corps-de-garde. On fit en même tems une sortie heureuse, où les assiégeans furent repoussez jusques dans leurs tranchées.

Cependant on ne donnoit pas le tems aux assiégés de réparer les brèches; les gardes qu'il leur falloit monter de nuit, & les attaques presque continuelles qu'ils étoient obligez de soutenir, les fatiguoient extrêmement. La brèche avoit déjà plus de soixante pas de largeur, & on y pouvoit facilement monter: ceux qui paroissoient pour la défendre, étoient battus à dos par des coulevrines braquées sur une colline, qui commandoit la ville de l'autre côté. Les assiégeans monterent à l'assaut; on combattit de part & d'autre avec fureur, au milieu des cris confus des mourans, du bruit affreux des armes,

d'un feu continuel, & des ruiffeaux de fang qui couloient de toutes parts. Les ennemis retournerent trois fois à la charge, & ce qui n'est arrivé dans prefqu'aucun fiége, l'affaut dura dix heures entieres. Enfin ils furent contraints de fe retirer; mais nous perdîmes nos principaux Chefs. Deffé lui-même, Pienne, Baudifné, la Rochepozai, Blandi, Ferrieres, & plusieurs autres gentilshommes furent tuez.

On envoya au fecours des affiégez Sebaftien de Luxembourg marquis de Baugé, frere de Martigues, avec les capitaines Grille, le Breüil, Saint-Roman, & trois cens hommes d'élite, qui entrerent dans la place, malgré les efforts des ennemis. Montmorenci, qui après la mort de Deffé avoit pris le commandement, fe préparoit à faire une vigoureuse réfiftance avec ce nouveau renfort : mais les ennemis, logez fur le foffé & fous la muraille, étoient à couvert de nos coups. Les tours & les baffions étant ruinez, ils firent fauter par une mine ce qui reftoit de la muraille, avec une grande perte du côté des affiégez. L'effort de la mine jetta les débris du mur en dehors, & combla le foffé, enforte que la cavalerie même pouvoit monter à l'affaut. La brèche élargie, le foffé comblé, le nombre des ennemis qui augmentoit tous les jours, les affiégez pour la plupart tuez ou bleffez; le refte épuifé par les travaux continuels, & entierement découragé, tout cela fit juger à Montmorenci, qu'il lui étoit impoffible de réfifter plus long-tems. Ainfi le 20 de Juin, de l'avis des autres Chefs, il offrit de rendre la place : il négligea de propofer une trêve; ce qui fit que la ville étant ouverte de tous côtés, tandis que l'on difputoit fur les articles de la capitulation, les Allemans & les Flamans monterent à l'affaut. Les affiégez qui comptoient fur la capitulation, & qui étoient d'ailleurs hors d'état de réfifter, furent contraints de céder. L'ennemi fe rendit donc maître de la ville : alors le foldat impitoyable, fans aucune diftinction d'âge, de fexe, ni de rang, facrifia tout à fa fureur. Les Efpagnols traiterent avec plus d'humanité ceux qui tomberent entre leurs mains; comme fi la cruauté des deux autres nations eût été pour eux un motif de compaffion, & une occafion de nous témoigner leur reconnoiffance: car ils fe fouvenoient encore, avec quelle générofité le duc de Guife en avoit agi à leur égard l'année

HENRI II.
1553.

La ville eft
prife d'affaut,
l'accagée &
ruinée.

HERNI II.

1553.

précédente, après la levée du siège de Metz. Montmorency, qu'Ouary tira du péril avec peine, en s'y exposant lui-même, le marquis de Baugé, Dampierre, de Losses, Baudiment, d'O-Bailler, & S. Roman, gentilshommes très-distinguez; les capitaines Grille, le Breuil, & S. Romain, furent faits prisonniers. On perdit aussi quantité de canons, & entr'autres deux coulevrines, qu'on appelloit de Haire & de Frelin (du nom de deux villes éloignées de Teroüenne de deux milles de Flandre) parce qu'elles portoient jusques-là. Hadriani rapporte, que dans ce siège les ennemis tirèrent cent cinquante mille coups de canon; mais ce nombre ne paroît pas vrai-semblable; ceux qui y étoient présens disent qu'il n'en fut tiré que quarante-deux mille coups; & je me souviens que François de Montmorency, qui étoit un homme vrai, disoit la même chose.

L'Empereur, qui étoit à Bruxelles, reçut avec joie la nouvelle de la prise de Teroüenne. On fit des feux de joye dans toute la Flandre, on sonna les cloches, on tira le canon. Teroüenne fut aussi-tôt rasée par l'ordre de l'Empereur, & les gens du pays travaillèrent avec tant d'ardeur & d'empressement à la démolir, qu'à peine en resta-t-il des vestiges quelques jours après; effet du très-vif ressentiment de ses voisins. La même ville avoit été prise, brûlée & saccagée le 24 d'Août, quarante ans auparavant, sous Louis XII. par l'Empereur Maximilien & Henry roi d'Angleterre, enforte qu'il n'y étoit resté que l'autorité du siège Episcopal. Mais depuis ayant été rebâtie & fortifiée à la moderne, & munie de remparts, de fosses & de bastions, cette ville avoit bravé tous les efforts des ennemis; jusques là que François I. avoit coutume de dire, que Teroüenne en Flandre & Acqs sur la frontiere de Guienne, villes très-fortifiées, étoient pour lui comme deux oreillers, sur lesquels il pouvoit tranquillement se reposer.

Ce malheur interrompit pour quelque tems les divertissemens de la Cour. Avant qu'on eût pû assembler l'armée, Robert de la Marc duc de Bouillon, accompagné d'Horace Farnese, d'Honorat de Savoye comte de Villars, & de l'élite de la Noblesse, se rendit à Hedin, où il y avoit apparence que l'ennemi porteroit ses armes. Cependant on murmuroit hautement, de ce qu'on ménageoit si peu, & de ce qu'on exposoit

avec tant de facilité à un danger évident la principale force du royaume, c'est-à-dire, la Noblesse.

Les ennemis, après avoir employé près d'un mois à démolir entièrement Terouënnie, parurent devant Hedin ayant à leur tête Emanuel Philbert prince de Piémont. L'Empereur lui avoit donné le commandement de cette armée, après l'avoir ôté à Binécour, pour éviter les dissensions, que la jalousie avoit fait naître entre les Chefs. La ville fut prise d'emblée; car les habitants l'avoient abandonnée quelque tems auparavant, après en avoir enlevé tout ce qu'ils avoient pû. Il ne restoit que la citadelle: les ducs de Bourgogne l'avoient fait autrefois bâtir, plutôt comme une maison de plaisance dans un pays de chasse, qu'à dessein d'en faire une place de défense. Les ennemis l'investirent de tous côtez: l'effort de leurs mines la renversa presque entièrement; ils firent un feu continu, & ceux qui en parlent avec moins d'exagération, rapportent qu'ils tirèrent environ quinze mille coups de canon. Les assiégés, réduits à l'extrémité, proposèrent une capitulation: Philbert ne refusa point de traiter des conditions, craignant que le desespoir ne les transportât de fureur, & ne leur donnât de nouvelles forces. On alloit faire l'échange des otages, & déjà on signoit les articles de la capitulation dont on étoit convenu, lorsqu'un Prêtre, ou par méchanceté ou par imprudence, mit le feu aux mines qu'on avoit préparées pour la défense de la brèche: quelques-uns des ennemis sautèrent en l'air; mais un plus grand nombre de nos gens y périt. A cette vûë, les ennemis mirent pareillement le feu aux mines qu'ils avoient faites de leur côté: le mur fut bouleversé, & les ruines ayant comblé le fossé facilitèrent l'assaut. Le soldat se mit aussi-tôt à crier qu'on avoit violé le traité, & se jeta l'épée à la main dans la citadelle. En même tems Philbert y entra lui-même, & alla droit au duc de Bouillon, qui attendoit les otages: le Duc se plaignit en vain de l'infraction du traité. Horace Farnefe fut tué dans la citadelle d'un coup d'arquebuse. Le Roi, Diane épouse d'Horace, toute la France, & toute l'Italie, regrettèrent ce jeune Prince, dont on avoit conçu de hautes espérances, & qu'un fort funeste venoit de précipiter du lit nuptial dans l'horreur du tombeau. Moigneville de la maison d'Amboise, Maigny, Dampierre, qui ayant été pris à Terouënnie sans être connu,

HENRI II.

1553.

Siège & prise
d'Hedin par
les Impériaux.Horace Far-
nefe est tué.

HENRI II.

1553.

s'étoit tiré pour peu de chose des mains d'un soldat avide; & plusieurs autres braves officiers, furent ensevelis dans le même endroit, par les mines qui jouèrent de part & d'autre. Le duc de Bouillon, Villars, de Prie, de Culan, Doüet, de Rion, de la Lobe, & Charle de Luxembourg de Martigues, furent faits prisonniers: ce dernier expira aussi-tôt entre les mains des ennemis, d'une blessure mortelle qu'il avoit reçüe. La prise d'Hedin arriva le 18 de Juillet, que les Romains regardoient comme un jour malheureux, à cause de leur défaite près d'Alia. L'Empereur fit raser la citadelle; & l'année suivante il en fit faire une autre de même nom, sur la riviere de Canche, dans une situation plus agréable & plus avantageuse.

Après la prise d'Hedin, les Impériaux marcherent vers Dourlens, qui n'est qu'à six milles d'Amiens, & où le Vidame de Chartres s'étoit enfermé. Dès que l'armée fut prête, le Connétable de Montmorenci eut ordre de s'avancer jusque sur la Somme, en attendant la jonction des Suisses. Informé que l'ennemi n'étoit pas loin, il fit passer la riviere à quatre compagnies d'infanterie, & ordonna à Jean-Bâûste Fregose de prendre les devans, avec cinquante maîtres, pour attirer les ennemis au combat, & les faire tomber dans des embuscades dressées d'espace en espace. Le Duc de Nemours étoit posté avec trois cornettes de cavalerie legere sur les bords de la riviere d'Authie, qui passe à Dourlens. Sanfac étoit au-dessous de lui, avec vingt autres cornettes de cavalerie legere. Louis de Bourbon Prince de Condé le couvroit en flanc, avec trois cornettes de pareilles troupes. Le maréchal de Saint André le suivoit avec cinq cens gens-d'armes; il devoit recevoir & rallier ceux qui, selon l'ordre qu'ils avoient reçus, se retireroient vers lui, & les soutenir tous contre l'ennemi. Le Connétable avoit fait aussi avancer ses troupes, & marchoit après les autres, avec quatre mille chevaux. & vingt compagnies d'infanterie. Les ennemis qui s'étoient déjà mis en marche, couperent le chemin aux quatre compagnies d'infanterie qu'on avoit envoyées devant; mais Sanfac, avec qui étoit le Vidame de Chartres, en étant venu aux mains, fit semblant de fuir, & se retira vers l'endroit où le maréchal de Sainr André étoit en embuscade. Alors le Maréchal parut, & chargea à l'improviste les ennemis, qui poursuivoient les nôtres à toute bride;

bride, furent obligez de s'arrêter. Aussi-tôt le Prince de Condé les ayant pris en flanc, les fit ployer ; ils rompirent leurs rangs, & enfin ils prirent la fuite. Ce Prince les poursuivit plus d'une demie lieuë, en prit beaucoup, & en tailla en pieces un plus grand nombre. Les ennemis perdirent huit cens hommes, & entr'autres, Charle Prince d'Espinoÿ de l'illustre maison des comtes de Melun. On leur enleva sept drapeaux de cavalerie, & Philippe de Croy duc d'Arschot fut fait prisonnier. De notre côté, Crequi, de Canaples, & Silly de la Rochegeuion, qui en poursuivant les ennemis avoient été très-loin, furent faits prisonniers ; nous ne perdimes que peu de soldats.

HENRI II.

1553.

Cette défaite rallentit l'ardeur des Impériaux, qui après qu'on eût rasé les forts de Beauquesné, où étoit leur camp, se jetterent dans Miraumont & dans Ancre, villes Françoises, peu éloignées de Peronne. Dans le même-tems arriverent les troupes auxiliaires des Suisses & des Grisons ; aussi-tôt toute l'armée s'assembla le premier de Septembre à Corbie sur la Somme, à quatre milles au-dessus d'Amiens. Le Roi vint alors au camp, où il apprit la mort d'Edouard VI. Roi d'Angleterre. Il fut affligé de cette nouvelle, ou par bienfiance, ou par intérêt : il sçavoit que l'Empereur proposoit le mariage de Philippe son fils avec Marie sœur & heritiere de ce Prince, & il craignoit que la mort d'Edouard ne rompît le traité qu'il avoit fait depuis peu avec les Anglois. Le Connétable de Montmorency, qui avoit le commandement de l'armée, étoit à l'avant-garde avec Antoine de Bourbon duc de Vendôme, Jean duc d'Enghien son frere, les ducs de Montpensier & de Nevers, & l'amiral de Coligny, chacun avec deux cens gens-d'armes. Coligny commandoit quarante-neuf compagnies d'infanterie, qui faisoient quinze mille hommes ; le Rhingrave & Reiffers avoient leurs regimens composez de vingt enseignes, ce qui formoit un corps de dix mille Allemans, outre six compagnies d'Ecossois, & deux d'Anglois qui montoient jusqu'à sept cens hommes. Sanfac étoit à la tête des chevaux-legers, & avoit avec lui environ deux mille chevaux : la Jaille suivoit avec trois mille hommes d'élite.

Le Roi avoit ordonné quelque-tems auparavant par un édit, que les Capitaines de chaque compagnie de cavalerie, eussent avec eux un certain nombre de cuirassiers, pour couvrir les

Tom. II.

Y y

HENRI II.

1553.

flancs , & être toijours prêts à donner du secours , dès qu'on auroit besoin d'eux. Le Roi étoit au corps de bataille , accompagné du prince de la Roche-sur-Yon , d'Alfonse d'Este prince de Ferrare , du duc de Guise , & du maréchal de Saint-André , qui avoient chacun la conduite de quelque corps de cavalerie. Boisy grand écuyer , & Canaples étoient à la tête de la maison du Roi , & des gardes Ecossoises , Suisses , & Françoises. Cent pieces de canon de différentes especes , venoient ensuite avec tout leur attirail , sous la conduite de Jean d'Estrées , que son courage & sa vivacité rendoient digne de cet emploi.

La marche étant ainsi ordonnée , le Roi prit la même route que les ennemis , & vint à Miraumont , d'où ils étoient sortis quelque tems auparavant. Après quelques courses que les ducs de Nevers & de Guise firent dans l'Artois , il s'avança jusqu'à Bapaume. Cette ville étoit alors occupée par le seigneur de Haulsimont , capitaine de grande réputation , qui y étoit avec dix compagnies d'infanterie , & environ trois cens chevaux. Au reste , toute notre frontiere avoit autant de haine pour cette ville , que les Artoisiens en avoient , comme nous l'avons dit , pour Teroüanne. La garnison fit une sortie , qui occasionna une escarmouche vive & meurtrière , où le Seigneur de Nogent fut tué , & les capitaines Breüil , & Molinont blessez.

Jérôme Capiferri , cardinal de Saint George , vint alors au camp trouver le Roi. Le bruit couroit que le Pape l'avoit envoyé , pour traiter de la paix , pendant que le cardinal Dandino étoit chargé de la même commission auprès de l'Empereur. Mais l'animosité des deux partis étoit si vive , qu'aucun des deux Cardinaux ne put réussir. Le cardinal de saint George s'en retourna sans avoir rien fait , après quelque tems de séjour à la Cour , où le Roi lui fit de grands honneurs.

Cependant le Conseil de guerre jugea qu'on pouvoit assiéger Bapaume , & Coligny fut détaché pour reconnoître la place. On préparoit déjà toutes les choses nécessaires pour former le siège , quand une nouvelle difficulté , qu'on n'avoit pas prévuë , renversa tous nos projets. La ville étant située dans un terroir aride & stérile , on craignit avec raison que l'armée ne fût réduite à manquer d'eau : on fit inutilement chercher des sources , & creuser des puits ; enfin n'y ayant aucua

moyen de trouver de bonnes eaux, on décampa, & on alla dans le territoire de Cambrai. Le Roi avoit résolu, si les ennemis assembloient leur armée, d'assiéger quelqu'une de leurs places; car comme cette armée ne pouvoit être presque composée que des garnisons tirées des villes voisines, il ne leur étoit pas possible de la tenir en campagne, & de garnir en même tems leurs places; ainsi il espéroit, ou en emporter une sans beaucoup de résistance, par le défaut de garnison suffisante, ou les forcer à combattre, s'ils venoient au secours, ce qu'il souhaitoit avec ardeur.

L'Empereur, qui craignoit pour Cambrai, & qui n'étoit pas fort assuré de l'affection des habitans, avoit fait bâtir une citadelle sur une hauteur, au Nord de la ville, pour les tenir dans le devoir. Le Roi leur fit demander par un Héraut, que puisqu'ils avoient embrassé la neutralité, ils reçussent ses gens, & qu'ils leur fournissent des vivres, comme ils avoient fait à l'égard des Impériaux: ils offrirent véritablement des vivres; mais ils répondirent en même tems, qu'ils n'étoient pas les maîtres de recevoir nos troupes, depuis que l'Empereur avoit élevé une citadelle qui les commandoit, & qui leur ôtoit leur liberté. Après cette réponse, on les regarda & on les traita comme ennemis. Le connétable de Montmorency fit approcher les troupes, & le 9 de Septembre il investit la place avec trois escadrons de cavalerie, & dix compagnies d'infanterie, que commandoit Gaspard de Coligny. Il y eut de fréquents combats, dans l'un desquels Maillé de Brezé capitaine de la seconde compagnie des Gardes, & le Capitaine Cornet furent tuez. Du côté des ennemis, le comte Madruce, le comte de Pondevaux, & le comte de Trelon, l'un des plus considérables du pays de Luxembourg, & grand maître de l'artillerie, furent faits prisonniers. Dans le même tems Bourdillon, lieutenant de Roi en Champagne, battit proche Maubert-Fontaine le bâtard d'Avanes, qui fut obligé de prendre la fuite, & l'on enleva aux ennemis deux drapeaux qui furent portés au Roi. Ensuite on fit le dégât dans le pays d'alentour, & après avoir abbatu les Forts, & tous les retranchemens des ennemis, & taillé en piéces ceux qui étoient dedans, on s'avança vers Casteau-Cambresis.

Robert de Croy, évêque de Cambray, avoit fait bâtir à

Y ij

HENRI II

1553.

HENRI II.

1553.

grands frais dans cet endroit une maison de plaisance aussi magnifique qu'agréable : comme c'étoit un Prélat voluptueux, il avoit donné le nom de quelque plaisir à chacune des différentes parties de cette maison. Elle étoit située sur le penchant d'un coteau, & composée de quatre pavillons élevez les uns sur les autres en terrasses, depuis le bas jusqu'au haut de la colline¹. Le Roi y prit son logement, & ne voulut pas permettre qu'on y fit le moindre dégât, ni qu'on touchât aux bâtimens, quoique les gens du lieu s'imaginassent au contraire que le Roi se vengeroit, par la ruine de ce palais, des hostilités que le comte du Rœux, cousin germain de l'Evêque, avoit commises autrefois à Follembroy. Le duc de Guise, Charles son frere, & les cardinaux Alexandre Farnese & de Châtillon, qui accompagnoient le Roi, y prirent aussi leur logement.

Les ennemis ayant rassemblé leurs troupes, s'étoient retranchés dans une vallée au-dessus de Valenciennes. Le Roi marcha de ce côté-là avec toutes ses forces. Il n'y avoit qu'une colline entre le camp des ennemis & notre armée ; mais ils avoient élevé des deux côtes de leur camp des plate-formes, sur lesquelles ils avoient dressé des batteries, dont ils foudroyoient nos troupes. Les Imperiaux les voyant approcher, sortirent de leurs lignes, & on combattit vigoureusement. Comme il y avoit apparence qu'on en viendrait à une action générale, nos gens s'avancèrent, en gardant le même ordre que celui que j'ai marqué ci-dessus. Le Roi alloit lui-même de rang en rang pour encourager ses troupes, & particulièrement les Suisses ; comme si cette journée eût dû être décisive, & que toute sa fortune en eût dépendu. Les chevaux-legers prirent les devans, & se postèrent avantageusement pour surprendre l'ennemi ; mais après être resté longtems en ordre de bataille, on sonna la retraite sur la fin du jour. La cavalerie legere, qui étoit dispersée, se réunit : alors elle donna sur la cavalerie des ennemis, & la poussa jusque dans leur camp. Cet

¹ *Castellum Cameracense* est une petite ville, qui s'appelloit autrefois le Châtel ou Château en Cambresis. C'est ainsi qu'il est nommé dans la date du traité de paix qui y fut fait en 1559. on l'appelle aujourd'hui Casteau - Cambresis. M. de Thou dit que Robert de Croy en étoit alors évêque : Cambrai

n'a été érigé en Archevêché que 20 ans après. Il donna à sa maison de plaisance le nom de Montplaisir, & le peuple l'appelle encore aujourd'hui de ce nom. Elle fut ruinée par le baron d'Inchi de la maison de Gavre, lorsque le duc d'Alençon s'empara de Cambrai.

avantage ne fut pas sans perte, il demeura sur la place environ cent hommes des nôtres : de ce nombre furent Genlis gentil-homme de Bourgogne , & Ferrieres lieutenant de la cornette de René d'Anglure de Givri. Enfin la nuit qui survint fit cesser le combat.

On tint Conseil le lendemain , & l'on jugea à propos de se retirer ; il paroïssoit trop dangereux d'attaquer un ennemi si bien fortifié , qui faisoit la guerre dans son propre pays , & qui avoit derrière lui une ville , d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance. Il nous étoit assez glorieux de lui avoir présenté la bataille , qu'il avoit refusée. Un plus long séjour dans un pays ennemi , & dans un lieu si défavantageux , n'étoit pas sans danger. La maladie du connétable de Montmorency fut encore un autre motif de cette retraite. Les efforts qu'il avoit faits , en courant de rang en rang , & en criant de toutes ses forces , pour encourager les soldats , joints au chagrin de n'avoir rien fait avec une armée si considérable , lui causèrent cette maladie qui le réduisit à l'extrémité. Comme le Roi ne faisoit rien sans la participation , & que par son conseil on crut que cette maladie du Connétable l'engagea à ramener ses troupes de si bonne heure. On se retira donc à Fons-Somme , à deux milles au-dessus de S. Quentin en Vermandois , & le 21 de Septembre , ou environ , l'armée se separa. Les Suisses ayant reçu leur paye , furent congédiez , & la Noblesse eut ordre de se retirer dans ses maisons. Une partie de la cavalerie fut mise en différentes garnisons ; on laissa l'autre avec les chevaux-legers , sous la conduite du maréchal de S. André , qui se rendit avec les Allemans , & les vieilles bandes à Auchile-Château au-dessous d'Hedin , d'où il passa dans la comté de S. Paul , où il mit tout à feu & à sang aux environs de S. Omer , de Lilers , d'Aire & de Perne. Il prit d'assaut la citadelle de Perne , & massacra tous les Espagnols qui y étoient enfermez. Il ne fit aucune autre action mémorable ; on remarque seulement que le vidame de Chartres escarmoucha près de Lilers pendant un jour entier contre les Espagnols , à qui les habitans , qui craignoient leur insolence , avoient refusé d'ouvrir leurs portes. Il remporta à la vérité tout l'avantage ; mais il y acquit d'autant moins de gloire , qu'il avoit bien plus de troupes que les vaincus. Le maréchal de S. André ayant laissé

HENRI II.

1553.

Fin de la
campagne sur
la frontière de
Flandre.

HENRI II.
1553.

Affaires
d'Italie.

en cet endroit le Rhingrave avec ses regimens, (le Roy lui avoit donné le gouvernement d'Hedin) se retira sur la fin d'Octobre ; il mit une partie de ses troupes en quartier d'hiver, & congédia le reste. Voilà ce qui se passa de plus remarquable pendant cette année en France sur la frontiere des Pays-bas.

On n'étoit pas dans l'inaction en Italie. L'Empereur extrêmement fâché de la défection des Siennois, qui s'étoient déclarés pour nous, crut qu'il étoit de la dernière importance de ne pas souffrir plus long-tems les François maîtres de Siennese. Il résolut donc d'envoyer des troupes en Toscane, avant qu'ils pussent s'y établir & y affermir leur puissance, par des garnisons & des forteresses. Il donna la conduite de cette guerre à Pierre de Toledé, alors viceroy de Naples. Charles avoit résolu depuis long-tems d'ôter la Viceroyauté à ce Seigneur, dont la dureté inflexible, & l'imprudente sévérité avoient aliéné les esprits de toute la Noblesse ; cependant pour ne pas paroître céder aux remontrances & aux plaintes des Grands de ce Royaume, qui demandoient la révocation de Toledé, l'Empereur avoit jusqu'alors différé de le rappeler, espérant trouver une occasion, où sous prétexte de le charger de quelque expédition militaire, il pourroit le tirer de ce poste, sans offenser un homme si important, que la vieillesse d'ailleurs rendoit respectable, & qui avoit exercé avec honneur les plus grands emplois. On lui donna donc ordre de faire la guerre aux Siennois avec les troupes du royaume de Naples, & avec quatre mille Allemans, qui étoient à la solde de Ferdinand de Gonzague. L'Empereur avoit engagé dans cette guerre Côme duc de Florence, par l'entremise de François de Toledé, en lui représentant la grandeur du péril qui le menaçoit de fort près. Côme ne fit pas beaucoup de difficulté d'entrer dans les vûes & dans les intérêts de l'Empereur. Cependant le cardinal de Ferrare qui gouvernoit, comme un Souverain, la République de Siennese, & le cardinal de Tournon, lui avoient fait de belles promesses, & l'avoient assuré de la bonne volonté du Roi & de la Reine à son égard. Malgré cela, il croyoit avoir tout à craindre des François, & il se le persuadoit d'autant plus, qu'il voyoit les bannis de Florence prendre parti dans les troupes de France, où ils étoient bien reçus

du Roi, & où ils recevoient la haute paye. D'ailleurs on n'avoit fait aucune mention de lui, dans le traité conclu depuis peu entre le Roi & la République de Siennne. HENRI II.
1553.

Les Siennois en reconnoissance des bienfaits qu'ils avoient reçus du Roi, à qui ils étoient redevables de leur liberté, avoient promis de lui être toujours dévoués, de laisser à ses troupes le passage libre dans les villes de leur dépendance, de fournir des vivres à son armée, & de donner une retraite assurée dans leurs ports à ses flottes, & à tous les vaisseaux François. Le Roi de son côté s'étoit engagé à les défendre contre les étrangers qui les attaqueroient, & à leur fournir des troupes qu'il leveroit à ses dépens. Quoique Côme eût voulu n'avoir pour voisins, ni l'Empereur, ni les Espagnols, ni le Roi de France, cependant comme il avoit toujours suivi le parti imperial, & qu'il se désoit de la France, dont il apprehendoit les desseins, il aimoit encore mieux voir Siennne entre les mains de l'Empereur qu'en celles du Roi. Mais avant que d'en venir à une guerre ouverte, il chercha une voie pour terminer l'affaire de gré à gré. Ce projet qu'il proposa, fut que la République de Siennne conserveroit sa liberté; en sorte qu'en même tems qu'elle seroit alliée du Roi, elle auroit pour l'Empereur toutes sortes d'égards & de ménagemens, sans qu'on pût mettre garnison dans la ville, ou y bâtir une citadelle. Ce projet resta sans exécution, parce qu'il n'étoit pas certain que l'Empereur acceptât ces conditions. Le Pape d'ailleurs, dont il employoit principalement la médiation, n'agissoit pas de bonne foi dans cette affaire: Son ambition lui faisoit déjà dévorer la souveraineté de Siennne; & il vouloit engager Côme à marier sa fille encore enfant avec Fabiano, Prince imaginaire de cette ville, fils de Baudouin son frere. Le Pape vouloit encore qu'on ajoutât quelques articles aux conditions de l'accommodement que Côme proposoit. Il prétendoit donner pour chef à une République libre un Cardinal de mérite, d'une prudence & d'une probité reconnue; ce choix regardoit sans doute Marcello Cervino de Montepulciano, qui depuis fut Pape¹. Il demandoit encore qu'on mît dans Siennne une garnison de douze cens hommes, dont il nommeroit le Commandant.

¹ Sous le nom de Marcel II.

HENRI II.

1553.

Le Pape dépêcha Achille de Graffi son secretaire, & le duc de Florence, envoya Pirro della Sassetta, pour traiter avec le Viceroy, des articles de l'accommodement. Le Viceroy étoit d'avis qu'on en parlât à l'Empereur: cependant, sans perdre de tems, il se disposoit à la guerre. Mais André Doria, qui avoit fait passer des Allemans dans la campagne de Rome, d'où il s'étoit retiré à Pozzuolo, & à Baye, dont le port étoit meilleur & où l'air étoit plus temperé, tâchoit de le détourner de cette entreprise. « Sans parler de la perte des galeres qui ont été fracassées l'année précédente, quelle esperance, disoit Doria, peut-on avoir de l'heureux succès d'une guerre commencée si à contre-tems, sans provisions de bouche, & dans une circonstance, où l'on ne peut recevoir que très-difficilement du secours? Il nous faudra faire la guerre dans un pays montagneux & couvert de bois, contre des hommes que la perte d'une ou de deux batailles ne pourroit pas abattre, & que la défense de leur liberté porteroit jusqu'aux dernieres extrêmes.

Doria se servoit de ces motifs & de quelques autres semblables, pour détourner Pierre de Toledé de son entreprise: il lui conseilloit encore, en ami, de ne pas aller plus avant, parce qu'étant vieux, & accoutumé aux douceurs d'une vie tranquille, il ne pourroit soutenir la fatigue d'une guerre qui se feroit en hyver. Le Viceroy persista toujours dans sa résolution, soit qu'il fût pressé par les ordres de l'Empereur, qui lui vouloit, ôter par quelque moyen que ce fût, la viceroiyauté de Naples, soit que ce vieillard ambitieux se fit une gloire d'entreprendre hors de saison une guerre si difficile; peut-être aussi crut-il que Doria ne lui parloit pas sincerement, & qu'étant né dans un Etat republicain, il protegeoit secretement les Siennois & favorisoit leur liberté. Ainsi après avoir envoyé en Lombardie François Oforio, pour en faire venir quatre mille Allemans, & Ascanio de la Cornia, pour faire en Italie des levées, il monta sur les galeres de Doria avec deux mille Espagnols, & avec les Allemans qu'il avoit avec lui, & accompagné d'une nombreuse Noblesse, de sa femme, de ses enfans, & d'une longue suite de Dames, il aborda à Livourne. Il avoit laissé à Naples Dom Louis son fils aîné, pour gouverner en son absence: Dom Garcie son second fils, qui menoit avec

avec lui les autres troupes Italiennes, avoit pris une route différente par terre.

HENRI II.

1553.

Cornia s'étoit déjà rendu à Valiano, avec quatre mille Italiens, & s'étoit emparé du pont qui est sur la Chiana, dans les terres de Florence. Tout étoit en armes dans le territoire de Sienné, parce qu'on y faisoit le dégât de part & d'autre. Cependant les Allemans, que commandoit Jean-Baptiste Lodrone, & qui avoient ordre de revenir de Lombardie, ne paroissoient point encore. Dès que le Viceroy fut arrivé à Florence, où il fut reçu avec beaucoup de pompe & de magnificence, par Côme & par Eleonore sa fille, il s'entretint avec son gendre des moyens de faire cette guerre; & comme il avoit peu d'artillerie, il en obtint un grand nombre de canons avec tout l'attirail. Mais quelque tems après, soit qu'il eût été fatigué par la longueur du chemin, ou qu'il ne se fût pas assez ménagé avec sa nouvelle épouse¹, qui étoit parfaitement belle, il tomba dans une maladie dangereuse, dont il mourut le 23 de Février.

Mort de Pierre de Tolède.

Après sa mort, Dom Garcie son fils, qui étoit déjà arrivé dans le territoire de Cortone, prit le commandement, dont le duc de Florence, à qui l'Empereur l'offrit, ne voulut pas se charger. On lui donna pour adjoint Alexandre Vitelli, capitaine de grande réputation. Ces deux Chefs partagerent entre eux les troupes, qui montoient jusqu'à vingt mille Italiens. Dom Garcie devoit descendre avec le corps le plus considérable dans le Val-di-Chiana, & s'y emparer du plus grand nombre de villes & de châteaux qu'il pourroit: car les ennemis sçavoient, qu'à l'exception de Chiusi, qu'on faisoit fortifier à la hâte, les François avoient abandonné les autres places. Vitelli devoit attaquer les côtes maritimes, & se joindre là avec les Espagnols qui étoient à Orbitello, & avec ceux qu'on attendoit depuis long-tems de Sicile, pour assiéger ensemble Grosseto, la plus importante place de ce pays, que les François n'avoient pas encore fortifiée, Jean-Baptiste Savello étant mort quelque tems auparavant, Côme invita à cette expédition Jean-Jacque Medichino marquis de Marignan: mais il

¹ Elle s'appelloit Vincente Spinella, fille de Ferdinand duc de Castrovillari, dont il n'eut point d'enfans. Il avoit

épousé en première noces Marie Oforio de Pimentel.

HENRI II.

1553.

s'en excusa sous prétexte de maladie, quoiqu'il se fût déjà mis en chemin.

D'un autre côté Aurelio Fregose faisoit des levées au nom du Roi dans l'Etat d'Urbain, & dans la Marche. Dom Garcie emporta d'emblée Afina-Longa & Lucignano, où étoit Morretto Calabrois, avec six cens hommes de garnison, mais que de Thermes en avoit fait sortir auparavant. Dom Garcie vouloit faire raser cette dernière place; mais Côme s'y opposa, sous prétexte qu'elle dépendoit de l'Etat de Florence, & qu'il y avoit à ce sujet depuis long-tems une grande contestation entre les Florentins & les Siennois. Sur ces entrefaites, Côme rappella, malgré les murmures des Siennois, Leon de Ricasoli, qu'il avoit envoyé à Sienne, plutôt comme un espion, que comme un Ambassadeur qui venoit traiter de la paix. Il avoit reconnu que la haine contre Mendose & les Espagnols empêchoit les Siennois d'écouter aucune proposition d'accommodement, les François étant maîtres de la ville; il voyoit d'un autre côté, que l'animosité & le courage des citoyens rendroient inutiles tous les efforts qu'on feroit pour s'en rendre maître. Il fut donc d'avis de s'emparer des places voisines, & d'y mettre des garnisons, afin d'affamer la ville de Sienne, de la tenir comme bloquée, & par-là l'obliger à se rendre.

Ainsi après la prise de Lucignano & de quelques autres places, dans le Val-di-Chiana, Dom Garcie résolut d'assiéger Monte-Fellonic. Sartorio Thieneo de Vicenze y commandoit, avec cent quatre-vingt hommes de garnison, ou environ; mais voyant qu'on faisoit approcher le canon, il abandonna la place. Ensuite on alla à Pienza, que Jourdain des Ursins avoit entrepris de défendre; mais il fut contraint de se réfugier avec ses gens à Montalcino, parce qu'on amena le canon plus promptement qu'il ne pensoit, & qu'il n'avoit pas eu le tems d'élever à une juste hauteur les remparts qu'il avoit commencez. Paul des Ursins étoit dans Chiufi. On envoya Corneille Bentivoglio dans Grosseto avec quatre cens hommes de pied & deux cens chevaux-legers, pour défendre les côtes de la mer. De Thermes apprehendoit pour cette dernière place, parce que les Allemans étoient arrivez de la Lombardie, & les Espagnols de la Sicile & de Naples. D. Garcie

en marchant contre Montalcino, attaquâ en chemin Montichiello, qui n'étoit qu'un petit château, mais situé avantageusement, & qui pouvoit incommoder ceux qui assiégeroient Montalcino, s'ils le laissoient derrière eux. Il y trouva plus de résistance qu'il ne pensoit : car Adrien Baglioni avoit retenu quelques soldats de la garnison, qui étoit sortie de Pienza, & avec quatre cents hommes d'élite, il s'étoit chargé de défendre la place. Cornia y donna un assaut pendant la nuit, mais sans succès ; il perdit plusieurs de ses gens, & il fut lui-même blessé au visage d'un coup de pierre ; ainsi voyant que la ruse ne lui réussissoit pas, il eut recours à la force ouverte. Ce château est fort élevé, il tire même son nom de cette élévation, & est escarpé de toutes parts ; en sorte qu'il est difficile de le battre avec le canon. On en fit enfin conduire sur un lieu élevé avec beaucoup de difficulté ; car dans ce mois de Mars la terre étoit si imbibée des pluies continuelles qui étoient tombées, que les hommes & les chevaux ne pouvoient se soutenir. On ruina bien-tôt les bastions, & on fit brèche ; l'ennemi monta deux fois à l'assaut, & fut deux fois repoussé. Les assiégés perdirent cependant une tour, où les Espagnols se logerent. Comme la garnison vint à manquer de poudre, elle se rendit, vie sauve, le 21 de Mars, après avoir arrêté les assiégeans pendant vingt-un jours : les soldats furent renvoyés sans armes. Les ennemis donnerent des loüanges à leur bravoure, qu'ils avoient signalée dans la défense d'une place si peu considérable : Baglioni fut pris & conduit à Pienza.

Jean Gagliardo étoit dans Buon-convento, avec une compagnie de Chevaux-legers. Il abandonna la place, dès que la cavalerie légère Napolitaine parut sous la conduite du Prince de Bisignano ; mais il fut surpris en chemin, & mis en fuite avec perte d'une vingtaine de ses gens. On surprit aussi trois cents des nôtres qui occupoient Treguanda. De Thermes avoit mis garnison dans presque toutes ces petites places : non qu'il crût pouvoir les défendre, mais pour arrêter l'ennemi qui marchoit contre lui, & donner le tems de fortifier Chiusi, Grosseto & Montalcino.

Vers les côtes de la mer, les Allemans commandez par Lodrone, étant sortis de Giuncarico pour escorter & défendre les marchands de bled du territoire de Piombino, furent

Z z ij

HENRI II.

1553.

HENRI II.
1553.

maltraitez par Corneille Bentivoglio , & Alexandre de Terni : la plupart furent pris , plusieurs taillés en pieces , & ils perdirent leurs enseignes. Ainsi ceux qui restèrent , songerent plutôt à se retirer promptement vers l'armée , en faisant un grand circuit par les terres de Volterrano , & le Val d'Arno , qu'à faire sur cette côte la guerre , à laquelle ils étoient destinez.

L'armée étoit déjà devant Montalcino. Jourdain des Ursins , s'y étoit enfermé , avec le comte Mario de Santafiore , & Camille Martinengo , pour soutenir tout l'effort de la guerre , qui alloit tomber sur lui. Cette place est située sur une colline inaccessible de trois côtez. Il y a un petit terrain uni , au-dessous de la partie de la ville la plus élevée , où est la citadelle. Dom Garcie jugea à propos de commencer l'attaque par cet endroit , persuadé que , dès qu'il seroit maître de la citadelle , la ville ne pourroit résister plus long-tems. Ainsi le jour de Pâques , il fit élever une batterie de ce côté-là : mais voyant qu'il avançoit peu , & que les fréquentes sorties de la garnison fatiguoient ses troupes , il donna ordre qu'on levât dans la Toscane deux mille hommes , pour garder la tranchée ; il crut même que l'envie de surpasser les Espagnols pouvoit rendre ces gens propres pour les attaques. Les dehors de la place étoient ruinez par le feu continuel des assiégeans : Dom Garcie voyant qu'il y avoit encore en-dedans une muraille très-haute , soutenue par un rempart , dont il ne pouvoit s'emparer sans beaucoup de travaux & de dangers , eut recours à l'artifice. Il fit tenter Moretto Calabrois , banni de son pays , à qui il promit de l'y rétablir honorablement , & de lui faire rendre ses biens , s'il vouloit livrer une porte de la ville. Moretto découvrit le complot à des Ursins , & feignant d'accepter la proposition , il trompa les ennemis , qui s'étoient avancez pour entrer à l'heure marquée : cependant il n'en surprit pas un si grand nombre qu'il avoit espéré.

Dom Garcie ayant été informé par ses espions , qu'on envoyoit vingt-mille écus d'or de Rome à Montalcino , les fit enlever par un parti de troupes choisies , près de Montefiasconi , ville de l'Etat Ecclésiastique. La chose ayant été sçûe , le Legat de Viterbe contraignit les gens de Dom Garcie de déposer entre ses mains cet argent ; & sur les plaintes de notre Ambassadeur à Rome , le Pape fit rendre la somme entière

aux ministres François, malgré l'opposition & les murmures des Impériaux. Les ennemis eurent un plus heureux succès dans l'enlèvement de Monte, & de Jean Galeas de San-Severino comte de Gajazzo: ils apportèrent cinq mille écus d'or de Sienne à Montalcino, pour payer la garnison. Tous leurs gens furent tués, ou tombèrent, avec l'argent qu'ils conduisoient, entre les mains des ennemis.

HENRI II.

1553.

Cependant le Pape envoya à Florence le cardinal de Perouse, frere d'Ascanio de la Cornia, & le cardinal Sermoneta à Sienne, pour chercher les moyens de pacifier les choses. Il fit cette démarche à la sollicitation de Côme, qui craignoit l'évenement de cette guerre, dont la proximité l'incommodoit beaucoup. Mais voyant qu'on avançoit peu par cette voye, il vint lui-même à Viterbe, avec Jean Manriquez, ambassadeur de l'Empereur à Rome, pour presser par sa présence la négociation. Le Pape y fit les mêmes propositions qu'auparavant, & les Ministres de l'Empereur furent alors obligez de les recevoir, parce qu'ils sçavoient que la flotte Turque étoit déjà en pleine mer, & qu'ils prévoyoit qu'il faudroit nécessairement faire retourner les troupes à Naples: d'ailleurs, les heureux succès de nos armes dans le Piémont leur avoient fait perdre le courage; Vercell avoit été pris & pillé par Brissac, & on avoit découvert à Sienne une conjuration, sur laquelle ils comptoient beaucoup. Je vais dire quelque chose de ces événemens, avant d'aller plus loin.

Ferdinand de Gonzague, dont on faisoit tous les jours de nouvelles plaintes à l'Empereur, se trouvoit dans les plus fâcheuses conjonctures, & étoit extrêmement haï du peuple. Cependant, pour ne pas rester dans l'inaction, il résolut vers le commencement de Juin d'assiéger Bene, place forte dans le pays des Langhes. Le comte de la Trinità voulant dépouiller de cette place le comte de Bene son frere, qui étoit attaché à la France, engagea Gonzague à cette expédition. Il lui avoit fait croire que la ville étoit sans munitions de bouche, & qu'il étoit certain que cette nécessité obligeroit les habitans de se rendre, dès que l'armée paroîtroit. Ces motifs engagerent Gonzague à faire avancer ses troupes vers la ville. Le comte de Bene, qui n'avoit fait aucuns préparatifs, écrivit aussitôt à Brissac, qui étoit alors à Carmagnole, pour

Z z iij

HENRI II.

1553.

l'informer du danger, où il se trouvoit. Il n'y avoit dans la place que quatre compagnies d'infanterie, sans aucun autre capitaine que Louis Duc. A la priere du comte de Bene, Blaise de Montluc, que René de Birague y avoit aussi engagé, fut envoyé au secours de la place, avec Theodore Bedeigne; & sa compagnie. Montluc y entra, au grand contentement du Comte, & des François, huit jours après l'arrivée de Gonzague. Celui-ci ayant fait brûler les moulins, qui étoient hors la ville, & détourner les eaux, pour rendre inutiles ceux du dedans, espéroit par ce moyen obliger dans peu les assiégeans à se rendre, sans même y employer la force. Pendant que, flatté de cette espérance, il ne faisoit aucunes tentatives, & restoit dans l'inaction, Montluc employoit tous ses soins à faire transporter des bleds dans la place, & à y construire des moulins pour les moudre. On donna ordre à Jérôme de Thurin, fils du fameux Colonel Jean de Thurin, d'abattre les digues, pour remettre dans leur ancien lit les eaux, que les ennemis en avoient détournées. Cela fut exécuté heureusement en deux ou trois fois, & les assiégez en reçurent un grand soulagement pendant quelque tems. Un Maçon inventa un expédient, qui fut de faire servir les tombes de meules. Cependant la garnison fit une sortie pendant la nuit, & à la faveur du combat, six cens habitans sortirent aussi de la ville, pour couper en différens endroits les bleds qui étoient en maturité: ce qui fut exécuté avec tant d'ardeur & de célérité, que les assiégez eurent bien-tôt des vivres en abondance. Gonzague voyant par là ses projets échoïez, & n'ayant point d'artillerie, fut obligé de lever le siège, & de se retirer, en témoignant ouvertement son dépit, & la mauvaise opinion qu'il avoit du comte de la Trinité.

Peu de tems après, Brissac mena ses troupes devant Cortemiglia, que Pierre Salsede avoit autrefois occupée avec une garnison Espagnole. Cette place est dans les Langhes: la riviere passe au travers; elle a une citadelle, & au-delà de la riviere un fauxbourg, où Brissac se logea. De l'autre côté, au-dessous de la citadelle, il y a un couvent, dans lequel on mit trois compagnies, sous la conduite de Bonnivet; on braqua huit canons en cet endroit, au-delà du pont de brique, pour battre la muraille qui est vis-à-vis de ce couvent. François

Dupleffis de Richelieu s'étoit déjà emparé de la ville ; mais la plus grande difficulté étoit de se rendre maître de la citadelle , qu'on ne pouvoit prendre qu'avec du canon. Il falloit nécessairement en transporter de l'autre côté de la rivière , qui étoit entre deux , pour le placer dans un endroit où l'on pût dresser une batterie. On résolut de fonder le gué , afin de voir si le fond étoit assez solide , pour y faire passer des pièces d'artillerie. Cela fut exécuté par l'adresse de Montluc , contre le sentiment des autres Chefs. Le maréchal de Brissac vint même sur le lieu : le canon fut transporté sans aucun danger , & on le fit entrer dans la ville par une ouverture faite à la muraille. Dès que le gouverneur de la citadelle vit le canon si près de lui , contre ce qu'il s'étoit imaginé , il fit battre la chamade , & convint de la capitulation avec Bonnivet.

Cependant le maréchal de Brissac ayant appris qu'Alvaro de Sandi venoit au secours de la ville , & qu'il étoit logé à San-Stephano , qui n'en est éloigné que de cinq milles , laissa dans la ville & dans le couvent six compagnies pour les garder , & se posta sur une colline qui est à l'opposite , pour combattre l'ennemi ; mais Sandi se retira dès qu'il eut appris la reddition de la citadelle. On donna le gouvernement de la place à Richelieu , qui s'étoit fort distingué dans ce siège. Peu de tems après, Montluc étant sorti d'Alba avec trois compagnies & deux coulevrines , marcha vers Seravalle : il battit cette place avec son artillerie , & pendant que la garnison parlementoit , ses gens escaladerent la muraille par derrière , surprirent la ville & la pillèrent. Après cette expédition plusieurs châteaux voisins d'Alba se rendirent volontairement. Ensuite le maréchal de Brissac assiégea Ceva avec toutes ses troupes. Ceva est une petite place du pays des Langhes , dans une belle situation , & fort bien bâtie : la rivière arrose ses murailles ; mais elle est commandée par une colline , au pied de laquelle est un rocher escarpé : il y avoit sur ce rocher un hermitage , où l'on ne pouvoit aborder que par le moyen d'une planche : un peu plus loin il y avoit un bastion , qui communiquoit à la ville par un fossé. Le Maréchal étant en marche , on envoya devant

Il étoit fils de François III. Maître de camp d'un Régiment , & fut tué au siège du Havre en 1563. On le surnomma le Sage , à cause de sa pruden-

ce & de sa modération , comme M. de Thou le dit ailleurs. Il étoit grand oncle du cardinal de Richelieu.

HENRI II. François Bernardin & Montluc maréchaux de camp, pour tracer le lieu du camp, & marquer les logis ; mais l'envie de combattre leur faisant oublier ce qu'ils devoient faire, ils en vinrent aux mains avec la garnison qui étoit sortie de la place, & avec le secours de Bonnivet qui survint, ils la mirent en fuite ; ayant franchi le fossé, ils l'enfermerent entre la colline & la ville, & tuèrent même le Commandant. La nuit étant venuë, sans qu'on eût pû faire ces logemens, l'armée fut obligée de camper à découvert ; mais l'heureux succès servit d'excuse aux Maréchaux de camp. Les ennemis qui étoient logez dans l'hermitage, Corfès pour la plûpart, épouvantez de cette action ; & informez que leur Commandant avoit été tué, demanderent à traiter avec San-Petro Ornano, & se rendirent ; ils engagerent même ceux qui étoient dans le bastion voisin à suivre leur exemple. Dès qu'ils se furent rendus, on ouvrit les portes de la ville au Maréchal, qui de peur d'y consumer inutilement les vivres, en sortit aussi-tôt, après y avoir laissé pour gouverneur le capitaine Loup avec une garnison.

Gonzague ayant fait de vains efforts pour reprendre ces places conquises avec tant de facilité, profita du tems de la trêve pour se retirer à Asté, où, ne pouvant mieux faire, il résolut de fortifier Valfenera, ville située dans un endroit fertile & avantageux, & qui n'est pas éloignée de Villeneuve d'Aste. S'étant emparé de ce lieu, il bloqua par ce moyen presque entierement Cisterna & S. Damien, entre Asté & Valfenera : Alba même en recevoit beaucoup d'incommodité. La trêve ayant été rompuë, Gonzague fit toute la diligence possible, pour achever les fortifications ; mais un accident imprévu l'obligea d'interrompre pour quelque tems ces ouvrages : ce fut la prise de Verceil, dont le maréchal de Brissac s'empara de cette maniere. Dès que les troupes Allemandes furent sorties du Piémont, & que Gonzague eut distribué dans les garnisons le petit nombre de soldats qui lui restoient, l'avisson qu'on avoit pour ce Général, & pour tous les Espagnols, & l'affection que tous les peuples avoient au contraire pour le maréchal de Brissac, & par conséquent pour le nom François, faciliterent nos entreprises, sans que les ennemis pussent les traverser. Le Maréchal ayant rassemblé ses troupes à Carmagnole vers la fin de Septembre, se mit secrettement en marche

marche avec dix-huit cens hommes de pié, & quatre mille chevaux. Ayant investi Vercil pendant la nuit, il la prit par escalade : il ne restoit plus que la citadelle, où le capitaine San-Michele Espagnol s'étoit enfermé. On ne pouvoit la prendre qu'avec du canon ; & le Maréchal, pour faire plus de diligence, n'avoit pas voulu en amener avec lui : mais il fut averti par ses espions, qu'il y en avoit plusieurs pieces dans le jardin de l'Eveque, dont il pourroit facilement se servir contre la citadelle, dès qu'il auroit pris la ville. Outre cela Merle Montestruc rapporta, qu'il avoit remarqué un endroit du mur de la citadelle si foible, qu'un seul belier pouvoit y faire en peu de tems une brèche considérable : mais la Fortune ne seconda pas ces premiers succès.

Montestruc, après la prise de la ville, venant dès le point du jour avec empressement au-devant de Charri, pour l'embrasser, & le féliciter de la réussite de cette entreprise, fut tué malheureusement par un soldat de ce dernier, qui le prit pour un ennemi. Les pieces d'artillerie qu'on trouva dans la ville étoient sans affûts, & par conséquent hors d'état de servir. Outre cela on devoit craindre que les garnisons des places voisines, que Gonzague avoit fait assembler à la hâte à San-Germano, ne coupassent le chemin à nos troupes, & ne les enfermassent entre la place & la citadelle. Ainsi Brissac fut obligé d'abandonner Vercil, deux jours après s'en être emparé ; il pillla cette ville & le Palais où étoient les meubles précieux du duc Charle : il y enleva encore cette grande & fameuse corne de licorne, & emmena avec lui un grand nombre de prisonniers. Il partit au point du jour, & sa retraite ne se fit pas sans péril : car Cesar Maggi le poursuivit vivement, avec la cavalerie de Demetrio Albanois, & de Riberio Brancaccio. François d'Este, qui venoit de Crescentino, étant arrivé trop tard, nos troupes passerent la Dotia, & arriverent dans leurs quartiers, sans autre perte que celle d'une partie de leur butin.

Peu de tems auparavant Charle duc de Savoye étoit mort à Vercil le 16 d'Août. Ce Prince étoit d'un caractère doux, & d'un esprit fort simple ; il n'eut pas assez de force & de grandeur d'ame pour soutenir la mauvaise fortune, qui le persécuta pendant presque toute sa vie. Philbert Emanuel son fils étoit d'un caractère tout opposé ; il eut aussi un sort tout

HENRI II.

1553.

Mort de
Charle duc
de Savoye, &
son caractère.

Tome II.

A a a

HENRI II.

1553.

Conspiration
à Sienne dé-
couverte.

différent ; car son mérite & sa vertu , qui éclaterent dans mille occasions , le firent rétablir dans les États de son pere , & le rendirent digne de contracter avec nous une glorieuse alliance. Au reste la mort du duc Charle fit peu de bruit , parce qu'il en avoit peu fait pendant sa vie. Aussi plusieurs Historiens contemporains se sont trompez sur le tems où elle arriva , & Sleidan , qui d'ailleurs est assez exact , la met mal à propos l'année suivante.

Dans le même tems on découvrit à Sienne les pernicioeux desseins de Giulio Salvi , qui depuis peu avoit été créé capitaine du Peuple. C'est la plus haute dignité où ceux qui sont de famille populaire puissent atteindre. Salvi ayant épuisé , par des dépenses excessives , son bien , & celui de ses freres qui étoient en grand nombre , se dédommageoit sur le bien public de ses pertes particulieres , du tems de Piccolomini duc d'Amalfi , que l'Empereur avoit fait gouverneur de la République. Ne trouvant plus cette ressource , & aimant naturellement la nouveauté , il tint des assemblées secretes avec le conseil des Neuf , qui ne favorisoient pas le parti du Roi. Enfin ayant été gagné par Leon de Ricafoli Ambassadeur du duc de Florence , il lui promit de lui livrer une porte de la ville , sans même en parler aux Espagnols : le prétexte de sa trahison étoit , qu'il vouloit affranchir sa patrie de la domination des étrangers. Jérôme de Pise étoit du même complot : il avoit brigué la capitainerie du Peuple ; mais quoiqu'il eût obtenu l'agrément du Roi , le cardinal de Ferrare , & Paul de Thermes lui avoient refusé cette dignité. Le dépit , qu'il conçut de ce refus , lui fit tenter la fidelité d'Enée Piccolomini , un des premiers de la ville ; il l'excitoit continuellement à travailler à la liberté de sa patrie. Mais la conspiration ayant été découverte , par l'adresse de Moretto , Salvio , Octaviano son frere , & les deux freres Vignali furent arrêtez , convaincus , & punis de mort. On pardonna à Enée Piccolomini , soit à cause de sa noblesse , & de la puissance de sa maison , soit qu'on crût qu'il ne favorisoit pas le parti des Espagnols , quoique d'ailleurs il fut suspect.

Côme ne pouvoit plus rien espérer de l'effet de cette conjuration , & les affaires des Impériaux n'étoient pas en bon état. Ainsi ils consentirent facilement aux propositions que le Pape

1 Adriani dit , *Alcuni dell' ordine de Nova.*

avoit faites ; ce traité étoit déjà conclu & signé ; on n'attendoit plus que le consentement du cardinal de Ferrare , qu'on disoit avoir tout pouvoir du Roi. Mais le Cardinal , pour gagner du tems , se servit de différens prétextes , jusqu'à ce que le siège de Montalcino fût levé. Enfin il partit pour Viterbe : François de Toledé y étoit venu de Florence de la part de l'Empereur ; Louis de Saint Gelais de Lanfac s'y rendit aussi de Rome. Ce dernier se plaignit en presence du Saint Pere , de ce que Côme aidait les Impériaux de ses conseils , de son argent , & de ses troupes , & de ce qu'il leur donnoit retraite dans ses villes , au préjudice des intérêts du Roi , qui ne l'avoit point offensé. Le cardinal de Ferrare ne voulant pas signer le traité , & les François refusant de sortir de Sienne , on ne put rien conclure : ce Cardinal envoya ensuite au Roi Flaminio de Stabbia des Ursins , pour l'informer de l'état des affaires de Sienne , & l'assurer qu'il ne devoit rien appréhender du côté de la Toscane.

Cependant le bruit de l'arrivée de l'armée navale des Turcs s'étant répandu , le cardinal Pacheco , qui avoit succédé à Pierre de Toledé dans la Vice-royauté de Naples , pressoit Dom Garcie de ramener au plutôt les troupes , pour défendre les côtes de la Sicile , de la Calabre & de la Pouille , de crainte de s'exposer au danger évident de perdre Naples , dans l'esperance incertaine de prendre Sienne. Dom Garcie avoit résolu de laisser dans le territoire de Cortone quatre mille hommes d'infanterie Italienne , pour faire des courses pendant son absence dans le pays ennemi , & ravager les moissons : il espéroit couper les vivres aux Siennois , & les obliger par ce moyen à recevoir les conditions de paix qu'on leur proposoit ; mais ce projet fut inutile , parce qu'il manquoit d'argent pour payer ces troupes. Ainsi ayant retiré son armée de la Toscane , il passa sur les terres de l'État Ecclesiastique , pour se rendre à Naples à grandes journées.

Côme , que les Impériaux avoient brouillé sans aucun fruit avec le Roi , & qui restoit seul exposé sans aucun secours aux forces , & à toute la puissance des François , ne pouvant se dégager de ce mauvais pas , dissimula sa crainte & son ressentiment ; il employa tous les moyens possibles pour corriger la faute d'autrui , & pour ne pas paroître se repentir de ses premiers engagements. Ainsi il fit conduire du canon à Montepulciano , & ayant fait revenir ses troupes , il les distribua dans les garnisons des villes

HENRI II.
1553.

HENRI II.

1553.

voisines; il en mit une partie dans la même place, dans Foiano & dans Lucignano, dont il étoit maître alors, & l'autre partie dans Arezzo, San-Cassiano, San-Germiniano, & autres lieux.

Les Siennois, après la levée du siège de Montalcino, se croyoient non seulement en sûreté, mais agissoient encore avec insolence. Enflés de cet heureux succès, ils redemanderent avec hauteur à Côme Lucignano. Quoique Côme le refusât d'abord, & qu'il soutînt son droit sur cette ville par un decret du Senat de Boulogne, qui l'avoit autrefois adjugée aux Florentins; néanmoins par la médiation du Pape, il voulut bien céder au tems, & les Siennois obtinrent ce qu'ils demandoient. Dans le même tems les femmes de Sienne, prirent les armes pour la liberté, à l'exemple de leurs maris; car après la mort de Giulio Salvi, la puissance, qu'il avoit seul, fut partagée entre plusieurs personnes, & la ville ayant été divisée en trois quartiers, on fit aussi trois capitaines du peuple. Sur cet exemple, trois mille femmes ou environ, tant de la Noblesse que du peuple, sous la conduite de Forreguerra, Picolominia, & Livia-Faula, trois Dames les plus distinguées de Sienne, qui s'étoient habillées en nimphes, & qui portoient des étendards avec leurs devises, s'assemblerent dans la place publique en criant, *France, Liberté*: elles parcoururent toute la ville, au grand étonnement de Paul de Thermes même. Deux jours après, elles prirent toutes des corbeilles, des pieux, des bèches, & d'autres instrumens propres à remuer la terre, & après avoir salué, devant le palais de l'Archevêque, une image de N. D. patronne de Sienne, & reçu la bénédiction du cardinal de Ferrare, elles allerent ensemble travailler avec ardeur aux fortifications de la ville.

Droits du Roi
sur l'Etat de
Genes.

La guerre de Toscane, qui en quelque façon avoit commencé cette année, fut suivie de celle de Corse. Cette isle appartient à la république de Genes, sur laquelle nos Rois prétendent avoir depuis long-tems des droits. Car les Genoïs, il y a environ deux cens ans, ennuyés du mauvais état de leurs affaires, voulurent donner une meilleure forme de gouvernement à leur République. Ils envoyèrent en ambassade à Charles VI. Damien Caraneo, & Pierre Perfio, pour le prier d'accepter la souveraineté de leur ville. Après que le Doge Antoine Adorne eut abdicqué, on conclut le traité à ces conditions:

Que le Roi seroit regardé comme le protecteur & le seigneur légitime de la République, & de ses dépendances, sans blesser cependant les droits de l'Empire, & qu'il y mettroit en son lieu un gouverneur François, qui auroit deux voix dans le Sénat, comme les Doges précédens : Que les Genoïs regarderoient comme leurs amis les alliez du Roi, & ses ennemis comme les leurs, en conservant néanmoins leurs alliances avec l'Empereur de Constantinople, & le Roi de Chypre : Qu'on mettroit entre les mains du Roi dix places des plus considérables de la République, pour les garder, & y mettre garnison Française : Que la République conserveroit toujours la fidélité qu'elle juroit au Roi, & que Genes & ses dépendances ne pourroient être aliénées du domaine de la Couronne, pour quelque cause que ce fût.

Les factions d'Orleans & de Bourgogne s'éleverent quelque tems après en France, & mirent le Royaume à deux doigts de sa perte. Pendant ces troubles, les ducs de Milan, profitant de l'occasion & du voisinage, usurperent la souveraineté de Genes, que les citoyens de cette ville avoient donnée à nos Rois de leur propre mouvement. On prouve par des actes authentiques, & des témoignages dignes de foi, que long-tems après cette usurpation, les ducs de Milan ont rendu à nos Rois, comme seigneurs directs & suzerains, foi & hommage pour la principauté de Genes. Philippe de Comines, historien François, rapporte dans le livre VI. de ses mémoires, que Jean Galeas duc de Milan rendit cet hommage à Louis XI. Ludovic Sforce ayant été chassé, Louis XII. recouvra l'ancienne possession de Genes, & y ayant mis pour gouverneur Philippe de Cleves, il en retint la souveraineté pendant huit ans ; mais le peuple s'étant révolté, on chassa les François, & Paul de Novi fut créé Doge. Le Roi quelque tems après reprit Genes, & fit trancher la tête à Novi, & bâtit une citadelle, comme pour mettre un frein à la legereté d'un peuple si inconstant & si indocile.

Enfin Octavien Fregose ayant abdiqué volontairement la souveraineté, en faveur de la France, & pour l'utilité de la République ; François I. y conserva les droits de nos Rois ; & Fregose lui-même, au nom du Roi, la gouverna pendant neuf ans. Mais après la bataille de Pavie, les François furent

A a a iij

HENRI II.

1553.

Jonction de
la flotte Tur-
que & de la
flotte Fran-
çoise.

entièrement chassés de l'Italie, & perdirent en même tems l'autorité sur cette ville. Le Roi croyoit avoir le même droit sur la Corse, que sur Genes. Il en entreprit d'autant plus volontiers la conquête, que Genes tenant le parti de l'Empereur, le passage de la mer en Italie lui étoit entièrement fermé, & qu'en s'emparant de la Corse, il auroit le chemin libre pour aller défendre les côtes de Genes, & faire passer ses troupes de Marseille dans la Toscane. L'armée navale des Turcs étoit arrivée, & on en avoit eu des nouvelles certaines. Elle étoit composée de soixante galeres, sous la conduite de Dragut; outre trente-six autres galeres de France qui avoient passé cette année l'hiver dans l'isle de Chio, & qui étoient commandées par Ifcalin Adhemar Polin baron de la Garde. Sur cette nouvelle, André Doria ayant resté quelques mois à Genes débarqua Pierre de Toledé à Livourne, & retourna à Naples pour défendre les côtes de ce Royaume.

La flotte Françoisse s'étant jointe à celle des Turcs, dans le Golfe de Lepante, au commencement de Juin, elles aborderent ensemble en Calabre, où les Turcs firent des courses sur la côte, dont ceux du Pays furent fort incommodés. Laisant ensuite derriere eux le Fare de Messine, ils cotoyerent la Sicile, & ayant jetté l'ancre à la vûe du Cap Passaro, ils mirent à terre des troupes, mais ils furent repoussés avec perte. De la Sicile ils descendirent en Afrique, d'où ayant pris la route de Sardaigne, ils y firent rafraichir leurs troupes, & nettoyerent leurs galeres: enfin ils aborderent dans l'isle de Corse. Une partie de leurs gens fut envoyée en course pour butiner; mais le plus grand nombre, sous la conduite de Dragut, & du Baron de la Garde, attaqua l'isle d'Elbe. Côme, qui avoit prévu cette entreprise, avoit fait fortifier à la hâte Portoferraio, la principale forteresse de l'Isle, & Luc-Antoine Cuppano s'y étoit enfermé pour la défendre. Le duc de Florence avoit aussi envoyé à Piombino, qui est vis-à-vis de l'isle d'Elbe, Chiappino Vitelli, avec douze cens hommes d'élite, dans la crainte qu'il eut, que nous n'attaquassions cette place. Jâque Apiani seigneur de Piombino y avoit encore envoyé quatre galeres & trois cens hommes de troupes choisies, sous la conduite de Simeon Rossermini de Pise, avec des vivres & des munitions de guerre pour secourir Portoferraio, ou Piombino,

au cas qu'on attaquât l'une ou l'autre de ces places. Dragut s'empara de Mariano, de Capoliveri, de San-Ilario, & de Rio; il emporta encore, après un siège, la vieille citadelle de Gogo. Adriani rapporte que Dragut ne tint pas sa parole, & qu'il ne voulut pas écouter le Baron de la Garde qui le pressoit d'assiéger ou Portoferraio, ou Piombino. Ainsi celui-ci, après avoir demeuré dix jours dans l'isle d'Elbe, reprit la route de Corse avec son butin, accompagné de Paul de Thermes, & de Jourdain des Urfins, d'Aurelio Fregose, de Valeron, de Jean de Thurin, de Vincent Taddei, & des autres capitaines François, qui ne craignant rien du côté de la Toscane, tant que le cardinal de Ferrate seroit à Sienne, avoient pris parti dans la guerre de Corse.

Doria avoit conjecturé que nous attaquerions l'isle de Corse; & craignant que si nos troupes en approchoient, les esprits légers & inconsistans de ces Insulaires ne se tournassent facilement de notre côté, il avoit écrit de Naples au Magistrat de Saint George à Genes, de garnir de soldats & de vivres les places maritimes de l'Isle, & particulièrement Calvi & Bonifacio. Les François firent une descente dans l'Isle, le vingt-cinq d'Août, accompagnés de San Pietro Ornano, & des autres Corfes ennemis de la faction de Genes, de Jean Bernardin San-Severino duc de Somma, qui avoit onze enseignes d'Italiens, & de Valeron, qui commandoit six compagnies Françoises. Le duc de Somma eut ordre de prendre les devans, avec ses troupes, pour attaquer la Bastie, ville située sur la côte qui regarde la Toscane, & où est le Tribunal des magistrats de l'Isle. Il aborda vers les trois heures du matin, avec quatre galeres qui portoient ses gens, & les ayant mis à terre, il escadala la muraille qui n'avoit pas beaucoup de hauteur. Il s'empara aisément de la ville, qu'il trouva presque entièrement abandonnée par les habitans, que la crainte des Turcs avoit contrainsts de se retirer dans la citadelle. Dès que le jour parut, on les somma au nom du Roi de se rendre: ils le refuserent d'abord; mais étonnés du feu des galeres, ils capitulerent, vie & bagues sauves.

Le reste de la flotte étant arrivé, de Thermes alla aussi-tôt à San-Fiorenzo. Cette place est éloignée de neuf milles de la Bastie: elle est située dans une plaine spacieuse, proche de la

HENRI II.
1553.

mer, mais sans fortifications. Valeron s'étant avancé avec ses gens, les habitans se rendirent, dès qu'ils eurent vu nos troupes. On jugea à propos de fortifier cette place, parce que la situation parut le mériter. De Thermes y fit travailler avec une ardeur incroyable. Il fit encore fortifier, autant que le tems le lui put permettre, San-Petro, Bourg situé avantageusement dans les montagnes voisines, où l'on ne pouvoit aborder que par des détroits, & il y mit garnison. Il envoya aussi San-Petro Ornano avec une partie des troupes à Vernucinum¹, qu'on appelle aujourd'hui Aiazzo, ville fort riche, & où il y avoit grand nombre de marchands Genoïs. Ayant été prise d'emblée, elle fut abandonnée au pillage; les Corfès se jetterent avec avidité sur les richesses des Genoïs leurs ennemis.

Siège & prise de Bonifacio, capitale de Corse, par les Turcs & les François.

D'un autre côté, Dragut mit le siège devant Bonifacio; capitale de la Corse, qui fut autrefois le théâtre de la guerre des Pisans & des Aragonois, contre les Infidèles. C'est pourquoi les Genoïs firent faire dans la suite, à grands frais, des fortifications régulières à cette place, pour la mettre en état de défense, contre les efforts de tous les ennemis qui pourroient l'attaquer. Les assiégeans avoient jusqu'alors battu la place sans interruption, & néanmoins sans succès, & y avoient perdu six cens hommes de leurs troupes. Le capitaine Nas de Provence, homme courageux & d'expédition, (que Paul de Thermes avoit donné à Dragut, pour l'accompagner) sous prétexte de conférer avec un des assiégés qu'il connoissoit, en appella quelques autres par un signal qu'il donna. Il leur fit comprendre la grandeur du péril, auquel il s'exposoit par une résistance opiniâtre; il leur dit, que Dragut, moins affoibli qu'irrité par les pertes qu'il avoit faites, avoit résolu de hazarder celle de son armée entière, pour s'en venger: Que ne pouvant pas raisonnablement douter du succès du projet qu'il avoit formé, ils devoient craindre qu'il ne les fit tous passer au fil de l'épée: Qu'ainsi il leur conseilloit de prévenir ce malheur, en implorant la clemence du Roi, plutôt que de se voir réduits aux fâcheuses extrémités, dont ils étoient menacés. Ces motifs, & quelques autres que Nas leur proposa, firent impression sur les habitans; ils se soumirent au Roi, vie & bagues sauves.

¹ Ptolomée la nomme *Urcinium*.

Dragut

Dragut fut fort fâché, de perdre une si belle occasion de se venger, & de se voir frustré d'un butin presque assuré, qu'on lui arrachoit des mains. Mais un accident imprévu le satisfait en partie. Un Janissaire, qui étoit avec ses compagnons, lorsque la garnison sortoit de la place (comme on en étoit convenu) voulut insolemment enlever une arquebuse très-bien travaillée, qu'il vit entre les mains d'un des soldats de la garnison. Celui-ci ne pouvant souffrir cet affront, (car il est toujours honteux à un soldat de se laisser désarmer) tourna l'arquebuse contre le Janissaire, & le tua : quelques-autres Janissaires qui accoururent, furent aussi tuez au même endroit. Alors tous les autres Janissaires transportez de fureur, se jetterent sur ces malheureux soldats, & profiterent de l'occasion, pour venger les pertes qu'ils avoient faites dans ce siège, & se dédommager de tout ce qu'ils y avoient souffert. Nas lui-même pensa périr ; car ayant donné sa parole aux habitans, qu'on ne leur feroit aucune violence, il se jeta au milieu des Janissaires, pour appaiser le desordre, & Dragut ne le tira qu'avec peine des mains de ces furieux. Sigonio dit que cette place fut d'abord attaquée à force ouverte, & prise ensuite par ruse ; mais il n'entre pas dans le détail : pour moi je rapporte la chose, comme nos historiens l'ont écrite, & telle que vraisemblablement elle est arrivée. Quoiqu'il en soit, Dragut irrité s'embarqua, après la prise de cette ville, avec un grand nombre de prisonniers, & sous prétexte que l'hiver approchoit, il abandonna les nôtres, dans un tems où l'on avoit le plus besoin de lui.

Cependant le baron de la Garde fit embarquer ses gens sur ses galeres, & prit la route de Calvi : cette place bâtie dans la mer a une forme triangulaire, avec une forte citadelle presque inaccessible de toutes parts, si ce n'est du côté du couvent des Cordeliers bâti au dessus. Les nôtres se rendirent maîtres des fauxbourgs, & la ville fut bloquée pendant les mois de Septembre & d'Octobre. André Doria, à qui le départ de Dragut avoit donné plus de confiance, vint au secours de cette place avec une armée navale. Les Genoïs sâchez de la perte entière de la Corse, à l'exception de Calvi, & étonnez d'une si subite révolution, avoient résolu de faire tous leurs efforts pour recouvrer cette île, & avoient donné à Doria le

HENRI II.

1553.

Siège de Calvi par les Français.

HENRI II.

1553.

André Doria
s'embarque
pour chasser
les François
de Corse.

commandement de l'armée destinée à cette expédition. Ce grand homme, sans s'excuser sur sa vieillesse (car il avoit alors plus de quatre-vingt-sept ans) ne crut pas devoir se refuser aux prières de ses concitoyens, & il reçut en cérémonie dans l'Eglise les marques du généralat.

Doria fit part à l'Empereur de cette expédition, & l'avertit qu'il falloit sur-tout prendre garde, que les François n'empêchassent les bleds d'arriver librement à Genes, parce que la crainte d'une famine pourroit soulever le peuple de cette ville, & le faire déclarer pour la France. On envoya à ce sujet un député à ce Prince, pour l'engager à secourir la République, qui étoit son alliée, dans une aussi pressante nécessité. L'Empereur promit volontiers du secours, & offrit deux mille hommes de troupes Espagnoles, & autant de troupes Allemandes. Il écrivit même à Doria, qu'il pouvoit se servir pour cette guerre de toutes ses galeres. Les Genoïs firent faire dans la Toscane des levées, & donnerent le commandement de ces troupes à Chiappino Vitelli, qui étoit au service du duc de Florence, & à Louis Vistarino l'emploi de Maréchal de camp.

Levée du siège de Calvi.

Pendant qu'on équipoit l'armée navale, on fit prendre les devans à Augustin Spinola, avec vingt-six galeres. A son arrivée les François leverent le siège de Calvi, & de Thermes se retira avec son armée, dans un endroit qu'il avoit fait fortifier au milieu des montagnes. Bien-tôt après Doria fit voile vers la Corse avec toute sa flotte, dans le dessein de faire son débarquement sur la côte méridionale de l'isle, où nos places étoient moins fortes, afin d'y pouvoir exercer ses soldats, & s'emparer ensuite d'Ajazzo & de Bonifacio, dont il sçavoit que les habitans étoient affectionnez à la République; mais après avoir heureusement doublé le cap de Corse, il vit qu'il ne pouvoit aller plus loin sans danger, à cause d'une tempête qui survint tout à coup: d'ailleurs on étoit déjà au mois de Novembre, & l'hiver approchoit; il fut donc obligé de régler ses projets sur les circonstances du tems, & de relâcher avec sa flotte dans le port de San-Fiorenzo. Les François avoient une nombreuse garnison dans cette place, & on la fortifioit en diligence; mais Doria étant informé, par un Genoïs qui en étoit sorti, que la ville manquoit de vivres, le

Conseil de guerre jugea qu'on pouvoit l'assiéger. L'arrivée de quatre mille Espagnols, que Philippe prince d'Espagne envoyoit sur ses galeres, encouragea encore les ennemis, & les engagea à poursuivre avec plus d'ardeur leur entreprise. Le duc de Florence fournit aussi avec une extrême diligence tout ce qui étoit nécessaire à ce siège : il y envoya deux cens chevaux, sous la conduite de Charlot des Ursins, du comte Troile de Rossi, de Barthelemy de Rhodi, & de Paul Cerato. Les ennemis, pour avancer leurs conquêtes, résolurent d'assiéger la Bastie, qui n'est pas éloignée de San-Fiorenzo ; ils envoyèrent cinq compagnies avec quelques galeres pour s'en emparer. Il n'y avoit dans cette place que cinquante François ; ils se défendirent avec valeur, & ne voulurent se rendre qu'à l'approche du canon. Lorsqu'ils sortirent de la place, les Espagnols furent extrêmement indignez, de voir qu'un si petit nombre d'hommes eût osé les braver. La honte qu'ils eurent de cette résistance temeraire, qu'ils regarderent comme une offense, s'étant tournée en fureur, peu s'en fallut, qu'au préjudice de la capitulation, ils ne se jettassent sur eux, pour les massacrer, comme gens indignes de toute composition & de toute grace. Cependant, sur les remontrances des Italiens, on leur tint parole.

HENRI II.
1553.

Les ennemis
reprennent la
Bastie.

Après cette expédition, les ennemis réunirent toutes leurs forces contre San-Fiorenzo ; & quoique, dans une saison aussi fâcheuse, les pluies continuelles incommodassent les troupes sur mer & sur terre, cependant Dotia lui-même, sans être retenu par son grand âge, ni abattu par un travail continu, pressoit le siège avec ardeur. Enfin les François, vaincus par sa fermeté, furent obligez de se rendre, après trois mois de siège, comme nous le dirons dans la suite, parce que cet événement regarde l'année suivante.

Il est à propos de rapporter maintenant ce qui se passa dans l'intérieur du Royaume. Les charges des quatre Trésoriers du patrimoine du Roi, appelé ordinairement le Domaine, & celles des quatre Généraux des Finances, qui jusqu'alors étoient des emplois séparés, furent unies par un Edit datté de l'onze de Février de cette année. Comme ces charges étoient

Affaires de
France.

1 Les Intendans des Finances s'appelloient alors Généraux, de là vient le mot de Généralité.

HENRI II.

1553.

inutiles, parce que le Domaine se trouvoit presque entierement engagé, on en confondit les noms & les fonctions, pour en créer d'autres, en nombre égal à celui des Receveurs généraux, qui étoient seize. Cette nouvelle création ne fit que produire de grandes sommes d'argent, sans procurer aucun autre avantage. Au contraire, elle fut un exemple pernicieux pour multiplier les charges publiques, dont le nombre excessif épuise aujourd'hui les Finances du Royaume.

Quelque-tems après, Guillaume de Marillac établit à Paris une belle fabrique de pieces d'or & d'argent. Toutes les autres pieces de monnoye pouvoient aisément être rognées, sans qu'on s'en apperçût; celles-ci au contraire ne pouvoient l'être, sans que l'alteration ne fût découverte aisément. Cependant cette nouvelle fabrique ne subsista pas long-tems; parce qu'on y avoit plus d'égard à la beauté & à la forme de la monnoie, qu'à sa valeur intrinsèque, & au poids.

On vérifia au Parlement le huit de Mai un édit, par lequel on accordoit la faculté aux debiteurs des rentes foncieres sur les biens publics, dont ils étoient en possession, de les racheter sur le pié du denier vingt. Le Roi en interprétant son édit, fit une déclaration, par laquelle il défendit l'amortissement de celles qui se payoient en bleds, en vins, & en autres choses semblables; en sorte qu'il n'y eut que les rentes en argent, qui furent censées rachetables. On ne fit pour l'utilité publique que ces simples reglemens; l'avidité des courtisans trouva son compte dans d'autres Edits: car on établit cette année dans toutes les juridictions royales des Greffiers, chez qui on ordonna de faire insinuer tous les contrats qui excéderoient cinquante francs. On créa encore par le même edit d'autres Greffiers pour les insinuations Ecclésiastiques. On inventa ces nouveaux offices, sous prétexte qu'ils étoient nécessaires pour empêcher les faussetez. Enfin par un autre édit on doubla le nombre des receveurs des Finances, & il fut ordonné qu'après un an d'exercice, ils seroient tenus de rendre compte, dans le cours de l'année suivante, au thrésor royal, & qu'ils demeureroient suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce qu'ils eussent payé tout le reliquat: on observa depuis la même chose à l'égard de tous les comptables. Mais le trop grand nombre d'officiers nécessaires pour recevoir ces comptes devint à charge

à l'Etat & diminua insensiblement les finances du Roi.

On fit mourir alors en France un grand nombre de gens pour cause de religion. A Lyon Martial Alba, Pierre l'Ecrivain, Bernard Seguin, Charle Favre, Pierre Navilteres, & quelques autres, qui avoient tous étudié à Laufane, aux dépens du canton de Berne, & qui avoient été envoyez en France, pour y répandre les nouvelles opinions, & y accrediter la religion que ceux de Berne professoient, furent punis du dernier supplice. Quoiqu'ils eussent été arrêtez avant d'avoir commencé à exécuter leur dessein, ils furent brulez dans la place publique, & le canton de Berne ne put obtenir leur grace. On mena avec eux au supplice Louis de Marfac, homme de guerre, mais qui avoit étudié long-tems les saintes Ecritures: comme il avoit embrassé la profession des armes, le juge avoit défendu de lui mettre la corde au cou, selon la coutume; mais Marfac voyant que le bourreau en avoit mis une au cou de ses compagnons, demanda au magistrat, si leur cause étoit meilleure que la sienne? Pourquoi, dit-il, ne m'honorez-vous pas du même colier, & ne me créez-vous pas aussi Chevalier d'un Ordre si illustre? Il faisoit allusion à la coutume des Princes qui donnent le collier de leur Ordre, comme une marque de leur estime, à ceux dont ils veulent récompenser le merite.

La persécution faisoit surtout à Paris des ravages: on y brûloit tous les jours plusieurs personnes, à cause de la Religion. L'horreur de ces terribles exécutions retomboit sur le cardinal de Tournon; car comme il employoit tous ses soins à maintenir la tranquillité du Royaume, & qu'il croyoit que les disputes de religion pouvoient seules l'altérer, il persécutoit les Religionnaires, comme des perturbateurs du repos public. Mais plusieurs en rejetoient la faute sur la duchesse de Valentinois, qui gouvernoit absolument l'esprit du Roi, & abusoit de sa facilité: elle avoit obtenu la confiscation des biens de tous ceux qui seroient punis pour cause de Religion, & cela, pour payer la rançon du duc d'Aumale, & du Prince de la Marck les gendres, qui étoient prisonniers, l'un & l'autre; elle faisoit faire, par ses créatures & ses indignes émissaires, de fréquentes informations, souvent injustes, & calomnieuses.

Cette année est remarquable par les jugemens rigoureux,

Bbb iij

HENRI II.

1553.

Persé-
cutions & cru-
autez à l'é-
gard des Re-
ligionnaires.

HENRI II.

1553.

qui furent exécutez, non seulement chez les Catholiques, mais encore chez les Sectaires. Sur la fin d'Octobre, Michel Servet de Tarragone fut puni à Geneve du dernier supplice. Il étoit medecin de profession; mais ayant voulu toucher à ce qu'il y a de plus sacré & de plus respectable dans la Theologie, il avoit répandu, & soutenu par ses écrits des opinions sur la sainte Trinité, erronées & injurieuses à la majesté Divine. Ayant été arrêté, & n'ayant point voulu se retracter, il fut condamné à mort. Par le conseil de Calvin, on avoit auparavant fait part de cette affaire aux Ministres de Berne, de Zurich, de Bâle & de Schaffouse. Quelque tems après Calvin voyant que le supplice de Servet le rendoit odieux, recueillit toutes les propositions de ce dernier, & les refuta par un livre qu'il publia; il y soutint qu'on devoit avoir recours au bras seculier, pour punir les Hérétiques, & que les Magistrats devoient, pour les réprimer, user du glaive.

Au mois de Mai précédent, la Reine étoit accouchée d'une fille, que Marguerite, sœur du Roi, tint sur les fonds, & à qui elle donna son nom. Dans ce même mois mourut François Donato Doge de Venise: Jean Donato son parent fit son oraison funebre, & Marc-Antoine Trivisano, personnage plus considérable par sa probité & l'intégrité de ses mœurs, que par son expérience & son habileté dans les affaires, fut élu Doge, d'un consentement unanime, à la place de Donato, quoiqu'il refusât cette dignité. Peu de tems après on reçut la nouvelle de la victoire, que Christophle Canale avoit remportée sur les Corsaires Turcs. Canale ayant attaqué près d'Otrante, dans le golfe de Venise, Biso Mustapha fameux corsaire, qui faisoit ordinairement des courses sur les deux côtes opposées de Dalmatie & d'Istrie, coula d'abord à fond à coups de canon trois de ses vaisseaux, donna la chasse au reste de la flotte, & après avoir poursuivi avec une diligence incroyable Mustapha lui-même, qui s'étoit échappé du combat, il le prit, & le fit pendre.

Victoire remportée par Canale Vénitien.

Mort de plusieurs hommes célèbres.

Le premier de Janvier de cette année, Jean Rivius mourut âgé de cinquante-trois ans, à Misne, dont il gouvernoit le College. Il étoit natif d'Attendorn, ville de Westphalie, célèbre par le bâteme d'Albion, & de Vitikinde princes de Saxe, qui étoient cousins germains, & que Charlemagne y fit

bâtifier : Rivius employa vingt-cinq ans entiers à instruire avec soin la jeunesse, d'abord à Cologne, ensuite à Zuicaw, où il prit la place de George Agricola, puis à Amberg, & enfin à Misne, où Henri de Saxe, pere de l'électeur Maurice, l'avoit appelé. Il donnoit pour modele à ses écoliers les comédies de Terence, pour y puiser la pure latinité, & il fit des notes sur cet auteur. Enfin il se donna entierement à l'étude de la Théologie, dont il a traité plusieurs matieres : la mort le surprit dans cette occupation. George Fabricius de Chemniz, qui a écrit sa vie, lui succeda dans son emploi.

HENRI II.
1553.

Peu de tems après (le dernier jour de Fevrier) Erasme Reinhold mourut de la peste à Halfeld sa patrie. Jean Mullern de Konigsberg, & Nicolas Copernic assurent qu'il a beaucoup éclairci l'Astronomie, par ses notes & ses additions aux Tables de Ptolomée & d'Alfonse ¹, au sujet des directions & des mouvemens célestes, & par une computation exacte des tables de Prunetus, avec une maniere de supputer les mouvemens Astronomiques : il eût donné beaucoup d'autres ouvrages, si une mort prématurée ne l'eût enlevé ; car il mourut âgé de quarante-deux ans.

Une fièvre quarte emporta après lui Jacque Sturm, l'ornement de la Noblesse d'Allemagne. Ce grand homme, aussi illustre par sa profonde érudition que par son habileté dans les affaires, mourut à Strasbourg dans son année climaterique, sur la fin d'Octobre. Jean Sleidan écrivit son Histoire à la sollicitation, & Sturm l'aïda de ses lumieres dans cette entreprise. Il servit fidelement & avec succès François I. dans les affaires qu'il eut avec les Princes, & les Villes d'Allemagne.

Le 6 du mois précédent Jean Dubravius Skala, étoit mort d'apoplexie. Il naquit à Pitsen ville de Bohême assez considérable : il étoit homme de cabinet & de guerre & son pays lui a l'obligation d'en avoir fort bien écrit l'Histoire. Il rendit d'importans services à Ferdinand, lorsque, pendant la guerre de Saxe, il calma les mouvemens de Bohême. Dans la suite, il fit rentrer ses compatriotes dans les bonnes graces de leur Prince justement irrité contre eux : il fut recompensé de l'évêché d'Olmuntz, qu'il gouverna pendant 10 ans avec une prudence

¹ Alfonso X. roi de Castille, sur-nommé l'Astronome, dépensa, dit-on, | 400000. écus pour la composition de ces tables.

conformée , & une grande réputation de pieté.
HENRI II. Cette même année fut la dernière de la vie de Jean-Baptiste Egnatius ¹. Il étoit de Venise , de bonne famille , quoique pauvre : il y étudia sous Ange Politien , qui fut le restaurateur des belles lettres en Italie , & dont les études & les ouvrages donnerent aux sciences un nouveau lustre. Egnatius enseigna publiquement pendant 40 ans , avec l'admiration de toute l'Italie ; en sorte que lorsqu'il eut quitté son emploi , le Senat de Venise lui accorda les mêmes appointemens qu'il avoit eus , lorsqu'il enseignoit ; ses biens furent même affranchis de toutes sortes d'impositions , par un decret du conseil des Dix. Enfin il entra dans l'état Ecclésiastique. En reconnaissance des bienfaits qu'il avoit reçus de la République , il institua pour ses héritiers les trois familles nobles , Molina , Loredana , & Bragadena. Une nombreuse bibliothèque , enrichie d'anciennes medailles d'or , d'argent , & de bronze , & de plusieurs autres monumens de l'antiquité , est ce qu'il y avoit de plus considérable dans sa succession. Il mourut âgé de 80 ans , le second jour de Juin , & fut inhumé avec honneur dans l'église de sainte Marine.

FRACASTOR.

On regretta plus généralement Jérôme Fracastor , quoiqu'il ne fut pas mort jeune. Il naquit à Verone de parens nobles , avec un jugement profond , & un esprit supérieur ; il se donna tout entier à l'étude de la Philosophie , & des Mathématiques , & principalement de l'Astronomie , qu'il a éclaircie par des écrits très-sçavans : il inventa , il développa beaucoup de choses que les anciens avoient ignorées , ou dans lesquelles ils s'étoient trompez. Il exerça la medecine gratuitement , & il fit dans cette science des découvertes aussi utiles que glorieuses pour lui : il cultiva la Poësie avec tant de soin , que ses rivaux ont avoué qu'il approchoit beaucoup de de la majesté de Virgile. Jâque Sannazar , qui ne donnoit ordinairement au sçavoir & aux talens des autres , que des loüanges foibles , ou mêlées d'aigreur , en voyant la *Siphilide* ² , ne put s'empêcher de s'écrier , que Fracastor l'emportoit sur Joviano Pontano , & qu'il étoit lui-même vaincu , quoiqu'il eût employé 20 ans entiers à composer & à polir son ouvrage ³. Julo

¹ Son nom étoit Egnazio.

² C'est un fameux Poëme de Fra-

castor sur le mal venerien.

³ Il entend les livres de *partu Virginis* :

César

Cesar Scaliger, la merveille & le prodige de son siècle, semble lui avoir élevé des autels comme à l'homme qui étoit parvenu au plus haut degré de la poésie, & de toutes les sciences dont je viens de parler. Il mourut d'apoplexie le 6 d'Août âgé de plus de 70 ans, dans sa maison de plaisance de Caphi, située au pied du mont Baldo, où il se retiroit souvent, pour fuir les embarras de la ville. On transporta son corps à Verone, & il fut inhumé dans l'Eglise de Sainte Euphemie. Les portraits de Fracastor & d'André Navagiero, noble Venitien, fort sçavant, se voyent sous une arcade près du pont de S. Benoit à Padouë : Ce sont des médaillons de bronze très-bien travaillez. Jean-Baptiste Ramusio, ami de l'un & l'autre, les y fit placer, & les accompagna d'une ancienne inscription d'un autel qu'on avoit trouvé dans les ruines de la ville de Salone ; il voulut que ces deux grands hommes qui avoient été unis de la plus étroite amitié, & qui avoient également cultivé avec tant de soin & de succès les sciences les plus sublimes, & les belles lettres, fussent vûs dans le même endroit, & que la jeunesse de l'Université de Padouë les ayant toujours devant les yeux, les respectât, & les honorât toujours ensemble.

HENRI II.

1553.

En Transylvanie, tous les Ordres de la Province irritent de l'insolence des Espagnols, & ne pouvant souffrir la domination des Allemands, méditoient une révolte, & y étoient excités par la reine Isabelle, qui se sentoît appuyée des forces de son frere Auguste Sigismond, & de la faveur des Seigneurs. Voyant que Ferdinand ne lui donnoit que des paroles, sans lui en tenir aucune, elle remua tout, pour recouvrer par la force & l'artifice, ce qu'elle avoit quitté volontairement. Castaldo pressentit tous ces mouvemens ; & pour les prévenir, il envoya Alfonso son neveu en Pologne à la reine Bonne, mere d'Isabelle, qui, comme le bruit couroit, excitoit Sigismond son fils à prendre les armes en faveur de sa sœur. L'Envoyé représenta que Ferdinand étoit prêt de satisfaire Isabelle, & même de lui faire des conditions avantageuses, pourvu qu'on traitât à l'amiable. Il écrivit en même tems à Ferdinand, pour lui apprendre le mauvais état des affaires de la Province : il tâcha même de fléchir Isabelle, & de la flatter par de nouvelles promesses ; il se servit du crédit & de l'entremise de François Quendy & de Thomas Varokocz, les plus intimes

Affaires de
Transylvanie.

HENRI II.

1553.

amis de cette Princesse, pour l'engager à rompre son alliance avec le Turc : mais quoi qu'Isabelle feignit d'accepter les conditions & l'alliance que Ferdinand lui offroit, cependant on ne lui put persuader d'abandonner son entreprise, & de préférer les vaines promesses de Ferdinand aux secours certains & effectifs des Turcs. En effet Soliman, qui étoit sur le point de partir pour la Perse, avoit ordonné au Vaivode de Moldavie, & à Cassumbech gouverneur de Belgrade, de joindre leurs forces avec celles du bacha de Bude, pour secourir Isabelle.

Castaldo, pour prévenir l'orage qui le menaçoit, fixa au 15 de Mars l'assemblée des Etats à Coloswar, pour y chercher les moyens de préserver la province de la guerre, dont on voyoit déjà de si grands préparatifs. Cependant André Batori, à qui on avoit confirmé une seconde fois le titre de Vaivode, ayant formé une armée des milices du Pays, s'engagea témérairement dans une action contre la cavalerie Turque, qui faisoit des courses de rous côtez : il fut battu proche d'Agria, avec perte d'un grand nombre de ses gens qui y furent tuez ou faits prisonniers. Mais Ferdinand lui permit de faire l'échange de tous ces prisonniers contre un Chiaous du Grand Seigneur, & un Dervis Turc, qui avoient été envoyez au cardinal Martinuzzi, & qu'on avoit retenu plusieurs mois dans la forteresse de Vivar; après le meurtre de ce Cardinal. Batori obtint encore de Ferdinand que, pour soutenir & repousser les efforts des Turcs, ce Prince lui fourniroit mille chevaux-legers, & autant de gens de pié, que le Vaivode entretiendrait à ses dépens, & dont il auroit la conduite.

Dans ce même tems les Cumains, qui avoient été autrefois de la dépendance de Zolnoch, se plaignirent de ce que depuis la prise de cette ville ceux d'Agria vouloient s'attribuer l'autorité sur leur Pays, quoiqu'ils aimassent mieux être compris dans la juridiction de Waradin : cependant par l'entremise de Castaldo, & de Batori, qui adoucirent les esprits irrités, ils se soumirent à la juridiction d'Agria : en sorte que s'étant peu à peu séparés de la Transylvanie, ils s'incorporèrent dans la Hongrie.

¹ Je n'ai pu trouver le nom de ce peuple, ni dans les Géographes, ni sur les Cartes.

Cependant les Seigneurs de Transylvanie, qui tenoient le parti d'Isabelle, ménageoient avec le Turc une trêve, qu'ils croyoient d'autant plus facilement obtenir, que Soliman étoit occupé à la guerre de Perse : ils espéroient que cette trêve éloigneroit les troupes étrangères, comme inutiles & à charge à la Province ; & que par ce moyen la Reine auroit tout le succès qu'elle espéroit. Pendant que les seigneurs travailloient à obtenir la trêve, on apprit que Cassumbech* étoit arrivé avec ses troupes, & paroissoit vouloir assiéger Dewa, à la prière d'Isabelle ; & que d'un autre côté il y avoit une armée de douze mille hommes sur la frontière de Pologne, qui touche la Transylvanie. Cette nouvelle fit que Castaldo se rendit plus promptement à l'assemblée des Etats, où étoient déjà arrivez tous les Seigneurs, à l'exception de Batori, qui s'en excusa sous prétexte de maladie. Castaldo demanda qu'avant de parler de la trêve, on songeât aux moyens de mettre sur pié une armée capable de repousser les Turcs, qu'on fournit pour cet effet de l'argent & des vivres, & qu'on levât des ouvriers & des pionniers, pour achever les fortifications d'Hermanstat, de Weissemburg & de Millenbach¹. On répondit à ces demandes, qu'il y avoit assez d'hommes dans la Province pour former une armée ; mais que la plupart des laboureurs étant morts ou en fuite, on ne pouvoit espérer d'en tirer de nouveaux subsides, & des vivres ; que par conséquent, puisqu'une armée ne pouvoit subsister sans vivres & sans argent, il falloit avant toutes choses songer à la trêve : Que Ferdinand devoit envoyer à ses dépens des troupes pour défendre la Province, du côté de la Hongrie, de Cronstat, & de Lippe ; & que quant aux ouvriers & aux pionniers, les seigneurs en écrivoient aux gouverneurs des places, & qu'on auroit soin de satisfaire Ferdinand sur ce chef. Ainsi se termina l'assemblée.

Les Espagnols qu'on avoit long-tems flaté de l'espérance de recevoir leur prêt, voyant qu'on ne leur donnoit que la moitié de ce qu'ils attendoient, se mutinerent. Castaldo employa inutilement les menaces & les prières pour les retenir. Ils déchirerent leurs drapeaux, & après avoir fait de nouveaux capitaines, comme il arrive ordinairement dans ces séditions, ils prirent, sans en avoir l'ordre, la route de Hongrie, pour

¹ Ou Zaaz-Seben.

HENRI II.

1553.

* Bacha de
Belgrade.

HENRI II.

1553.

se retirer à Vienne. Castaldo ne pouvant faire autre chose, les suivit bien-tôt après, sur la fin de Mai, pour se rendre au même endroit. On croit que cette circonstance lui servit d'un honnête prétexte, pour se tirer, en homme habile & prévoyant, du danger dont il étoit menacé, par la conspiration que les Seigneurs avoient tramée contre lui & contre tous les Espagnols. On l'accusa d'avoir gouverné la Province avec avarice, & quelques-uns le soupçonnerent de s'être emparé d'une partie des trésors de Martinuse. Au reste, les événemens qui suivirent son départ, firent connoître ou sa prudence, qui lui avoit fait prévoir tous les maux dont la Province étoit menacée, & qui l'accablèrent dès qu'il en fut parti, ou sa bonne fortune qui les lui fit éviter. En effet, Clement Athanasius, par ordre d'Isabelle, tenta de prendre par escalade Pokay, forteresse située dans un lieu avantageux, & très-bien fortifiée, & ensuite Agria, mais sans aucun succès. Peu de tems après Petrowiths, qui avoit avec lui un grand nombre de Seigneurs, quitta le parti de Ferdinand: après avoir fait son traité avec les Turcs, il marcha vers Lippe, dans le dessein de s'emparer de Giwla & de Dewa, au nom de la Reine.

Les Saxons, qui cherchoient une occasion de rompre leur alliance avec Ferdinand, lui redemanderent avec hauteur le château d'Alvinz, comme étant de leur dépendance. On leur accorda ce qu'ils demandoient, pour leur ôter tout prétexte de mécontentement & de défection. Cependant toute la Transylvanie, comme de concert, se rangea tout d'un coup sous l'obéissance d'Isabelle. Cette Princesse ayant convoqué les Etats à Hermanstat, régla, suivant leurs avis, les affaires de la Province. Mais la peste, qui ravagea cruellement ces contrées pendant deux ans entiers, diminua d'un côté la joye d'un si heureux succès, & de l'autre servit à affermir la Puissance du nouveau Roi, parce que dans ces malheureux tems, il étoit impossible de faire la guerre dans cette Province. On renouvela l'alliance avec les Vaivodes de Moldavie & de Valachie, & on confirma le traité avec le Bacha de Bude, & les Bachas de Belgrade & de Bosnie.

Affaires de
Turquie. His-
toire de Mus-
tapha fils de
Soliman II.

La mort des deux fils de Soliman, & la disgrâce de Rustan, grand Vizir, qui fut éloigné du gouvernement, excitèrent aussi cette année des troubles en Orient. Il faut en reprendre

l'origine de plus haut. Soliman avoit eu d'une concubine Circassienne, (ou du Bosphore) un fils nommé Mustapha : il étoit alors dans la fleur de son âge, & d'un fort beau naturel, en sorte que la réputation qu'il s'étoit acquise par son courage, jointe à son droit d'aïnesse, le faisoit regarder comme le successeur de son pere. Soliman avoit plusieurs autres enfans de Roxelane, qui, après la Circassienne, fut la Sultane favorite. Ils se nommoient Mahomet, Selim, Bazajet, & Ziangir, (celui-ci étoit ainsi appellé, parce qu'il étoit bossu) & une fille nommée Camene, qui épousa Rustan. Ce Rustan, quoique fils d'un Bouvier, après avoir passé par tous les degrés de la milice, & par toutes les charges de l'Empire, s'étoit élevé à cette haute fortune, après la mort du Visir Ibrahim. Il avoit l'esprit pénétrant & vif, & si l'avarice n'avoit pas terni toutes les bonnes qualitez, il n'étoit pas indigne du rang qu'il occupoit dans l'empire Ottoman. Ce qui étoit un défaut dans le Ministre fut utile à son Maître : Soliman lui confia l'administration de ses Finances, & quoique ce Prince, qui aimoit la magnificence, les épuïsât par les guerres continuelles qu'il avoit à soutenir, Rustan néanmoins s'acquitta de cet emploi avec tant d'habileté & de zèle, qu'ayant amassé des richesses immenses, on montra long-tems après dans le Sérail la Chambre royale, avec cette Inscription au-dessus : **TRESORS AMASSEZ PAR LE ZELE DE RUSTAN.**

Roxelane, femme d'un courage au-dessus de son sexe, appuyée d'un tel gendre, faisoit tous ses efforts, pour élever sur le trône ses enfans, que les loix de la succession en éloignoient, & pour occuper elle-même un rang plus considérable auprès de Soliman. Elle couvrit ses ambitieux desseins du voile de la Religion. Elle seignit d'abord de souhaiter ardemment de faire bâtir une mosquée & un hôpital ; & par cette adresse, elle gagna entierement l'esprit de Soliman, qui étoit fort zélé pour sa religion, & qui aimoit ces fortes d'ouvrages publics. Elle fit en même tems consulter le Muphti, qui chez les Turcs est le grand Prêtre de la Loi. On lui demanda, si le projet de la Sultane serviroit à son salut, & au bien de son ame. Le Muphti répondit, que la chose seroit à la vérité agréable à Dieu, mais qu'elle ne pouvoit être d'aucun avantage à la Sultane, parce qu'étant esclave, elle n'avoit la propriété de rien,

C c c iij

HENRI II.

1553.

HENRI II.

1553.

& que tout ce qu'elle possédoit, appartenoit à son maître. Cette réponse sembla donner tant de chagrin à la Sultane, qu'elle faisoit croire à tous ceux qui l'approchoient, que la vie lui étoit insupportable. Elle fit informer Soliman, par des émissaires qu'elle avoit gagnez, de la cause de sa douleur. Dès qu'il l'eût appris, ce Prince, qui l'aimoit éperdument, lui fit dire qu'elle ne devoit point s'allarmer; il lui envoya en même tems une lettre, par laquelle il la mettoit en liberté. Lors que Roxelane vit que son projet réussissoit, elle employa d'autres ruses, pour s'emparer entièrement de l'esprit de ce Prince, qu'elle avoit déjà captivé, & enchanté par des Philtres, qu'une Juive lui avoit fournis, comme le bruit en couroit.

Comme elle étoit libre, elle ne voulut plus souffrir les embrassemens de Soliman, sous prétexte de religion, mais en effet pour irriter sa passion & augmenter ses desirs. Soliman ayant consulté sur ce point le Muphti, celui-ci, qui vrai-semblablement étoit d'intelligence avec Roxelane, répondit que le Sultan ne pouvoit, sans offenser Dieu, avoir aucun commerce avec une femme libre, & que si son amour étoit si violent, il devoit l'épouser. Ainsi Soliman, ne pouvant plus sans crime satisfaire autrement sa passion, épousa Roxelane & lui donna pour présent de noces une pension de quinze mille écus d'or. Il fit ce qu'aucun des Sultans n'avoit fait depuis Bajazet I. Une circonstance particuliere, plutôt qu'un motif de Religion, comme quelques historiens l'ont rapporté, a donné lieu à cette politique des Empereurs Turcs de n'épouser jamais de femmes. Bajazet avoit été vaincu, & fait prisonnier par Tamerlan; quoiqu'il eût reçu lui-même nulle outrages, il n'en fut pas si touché, que de voir sa femme (qui étoit tombée, comme lui, entre les mains de son ennemi) traitée avec indignité par un superbe vainqueur. Ses successeurs craignant le même revers & les mêmes outrages, ne voulurent plus prendre de femmes legitimes, & se contenterent d'avoir des enfans de leurs concubines, dans l'idée, que l'injure faite à une concubine bleissoit moins l'honneur, que celle qui étoit faite à une legitime épouse.

Roxelane, d'esclave & de concubine devenue libre, & épouse de son Souverain, formoit tous les jours de plus vastes projets. Elle ne pouvoit souffrir que Mustapha fils d'une esclave

& d'une concubine, dût être un jour préféré à ses enfans dans la succession à l'Empire. Car les enfans naturels & les enfans nez d'un mariage, sont également considerez chez les Turcs, & l'aînése seule forme le droit à la succession. Elle résolut donc de se défaire de Mustapha. Ce jeune Prince, à qui sa jeunesse & la réputation de son courage avoient gagné l'affection des Janissaires, pouvoit avoir des espérances certaines de monter un jour au trône de son pere. Sa magnificence & sa libéralité le rendoient cher à tous les gens de guerre; & en comparaison de Mustapha, Soliman son pere étoit haï & méprisé, parce que, suivant les conseils de l'avare Rustan, il diminueoit tous les jours leur solde, & tiroit un gain sordide des choses les plus viles. Roxelane, ou par des motifs de la plus haute ambition, ou craignant pour ses enfans un sort fatal & ordinaire aux freres des Sultans, si Mustapha succédoit à son pere, employa les caresses & les artifices pour indisposer l'esprit de Soliman contre son fils aîné. Elle vanta sa figure & son air, qui le rendoient digne du trône, & sur-tout ses exploits militaires. Dès qu'elle s'aperçut que l'esprit de Soliman étoit ébranlé, elle fit enforte que la haine suivit bien-tôt les soupçons: elle laissa échaper de tems en tems des paroles ambiguës, & citoit l'exemple de Bajazet & de Selim¹. Le vieux Sultan, également ombrageux & amoureux, en fut allarmé; la conduite & les inclinations de Mustapha lui devinrent suspectes: il fit examiner avec soin par ses ministres toutes les démarches de ce Prince, & il en étoit aussi-tôt informé. Enfin depuis ce tems, il prit les précautions qu'on prend ordinairement, non avec un fils, mais avec son plus grand ennemi.

Soliman, suivant la coutume des Turcs, avoit donné différens gouvernemens à ses enfans: il avoit d'abord donné celui de Magnésie² à Mustapha; il l'avoit ensuite envoyé dans l'Arménie³ pour y demeurer avec sa mere; enfin il lui avoit assigné le Diarbekir, sur la frontière de Perse. Mahomet, fils aîné de Roxelane, avoit le gouvernement de la Cilicie, qu'on appelle aujourd'hui Caramanie. Après sa mort Selim son frere obtint le même gouvernement, & Bajazet eut la Magnésie.

¹ Selim I. pere de Soliman II. fit empoisonner son pere Bajazet II.

² Ou Manissa, ville de la Turquie d'Asie, en Natolie, & dans la province

de Carassie, dont elle est la capitale.

³ Province de l'Asie mineure, où étoit autrefois la plus grande partie de la Cappadoce & de la Galatie.

HENRI II.
1553.

Rustan, qui dirigeoit l'intrigue de Roxelane, pour augmenter les soupçons du Sultan contre son fils Mustapha, avoit écrit aux Gouverneurs de l'Ionie (aujourd'hui Chisquo ou Quisquo) & des pays d'Amasie, de l'informer exactement du caractère & des actions de Mustapha ; parce qu'ils ne pouvoient, disoit-il, faire plus de plaisir au Sultan, qu'en lui apprenant que le courage & la vertu de son fils aîné augmentoient tous les jours. Ces gouverneurs, ignorant la fourberie du grand Vizir, lui écrivoient souvent ; le ministre ne manquoit pas de remettre leurs lettres à la Sultane, pour les montrer à Soliman, qui ayant déjà conçu de grands soupçons de son fils, en prenoit encore plus d'ombrage.

Pendant Roxelane, ne négligeoit rien pour perdre Mustapha par quelque moyen que ce fût. Le poison lui fut inutile ; parce que l'échançon qui faisoit l'essai, mourut subitement, après avoir goûté de la liqueur où étoit le poison ; ce qui fit connoître à son maître le danger dont il étoit menacé. Roxelane eut donc recours à ses artifices ordinaires. Par ses caresses elle obtint du Sultan la permission de faire venir, contre la coutume, ses enfans à la Porte, dans l'espérance que leur vûe ranimerait & fortifieroit dans le cœur de Soliman son affection pour eux, & qu'au contraire Mustapha en seroit haï, ou du moins oublié. Enfin le dernier trait, dont l'infortuné Mustapha ne put se garentir, fut une lettre que Rustan eut l'adresse de contrefaire, par laquelle il paroissoit que ce Prince traitoit de son mariage avec la fille de Tecmas Sophi de Perse, ennemi irréconciliable de l'Empire Ottoman. On y supposoit encore, que comptant sur l'affection des Janissaires, que ses libéralitez & l'esperance de le voir un jour sur le trône avoient entièrement gagnés, ce jeune téméraire dans l'impatience de regner, devoit se servir d'un secours étranger, pour dépouiller son pere de l'Empire, par le plus affreux de tous les attentats. Ces lettres mirent Soliman dans une fureur extrême. Dès l'année précédente, il avoit envoyé avec une armée Rustan en Syrie, sous prétexte de faire la guerre aux Perses, mais en effet, pour arrêter Mustapha, qu'il regardoit comme un rebelle. Rustan n'ayant pu exécuter cet ordre, revint à Constantinople, comme s'il eût trouvé paisible la frontiere de Perse ; mais il jeta encore mille soupçons dans l'esprit de Soliman.

Ce

Ce Prince obsédé tout à la fois par Roxelane & par Rustan son gendre, crut que l'affaire avoit besoin de sa présence, & qu'il ne pouvoit plus différer sans péril; ensorte qu'ayant fait venir de Hongrie Achmet Bacha, il vint à Alep avec des troupes, sous prétexte de faire la guerre aux Perses, comme l'année dernière.

Il manda aussi-tôt Mustapha, qui appuyé de son innocence résolut d'obéir aux ordres de son pere, quoiqu'Achmet Bacha l'eût fait avertir qu'on avoit dessein de le perdre. Il consulta, avant de partir, le Dervis qu'il avoit auprès de lui. Car c'est la coutume de donner à tous les enfans des Sultans un Bacha & un Docteur de la Loi. Comme Mustapha étoit encore irrésolu, il demanda au Dervis, si l'Empire étoit un bien préférable à la vie bienheureuse. Le Dervis répondit, que les objets des vœux de tous les hommes étoient toujours exposez aux caprices d'une Fortune inconstante, & un obstacle presque invincible qui fermoit le chemin de la félicité éternelle: qu'ainsi une vie tranquille, qui fait notre bonheur sur la terre, & nous procure une félicité sans fin dans le ciel, étoit beaucoup plus désirable que l'empire du monde entier. Cette décision fit résoudre Mustapha à se rendre aux ordres de son pere, au péril même de sa tête. Il ne fut point arrêté par la superstition ordinaire des Turcs, qui respectent les avertissemens secrets qu'ils s'imaginent avoir reçus en songe. Mustapha avoit revé que le Prophete Mahomet revêtu d'un habit blanc, & tout éclatant d'une lumiere éblouissante, le faisoit entrer avant l'aurore dans un verger délicieux, qui renfermoit un grand jardin & un Palais magnifique, où il lui dit que les ames innocentes, qui avoient detesté le sang & le crime, jouissoient d'un bonheur éternel, & qu'au contraire les ames des méchans & des impies nageoient dans deux fleuves de souffre & de bitume, qui n'étoient pas éloignez, & où enfin elles étoient englouties. Mustapha demanda à son Dervis l'interpretation de ce songe. Le Dervis lui dit que ce songe étoit de mauvais augure, & il avertit le Prince de se tenir sur ses gardes.

Cependant Mustapha partit avec toute sa maison pour aller trouver son pere. Les Janissaires allerent au-devant de lui, & le reçurent avec de grands témoignages de respect & d'affection. On ne lui fit une reception si honorable, que par l'adresse

HENRI II.

1553.

du grand Vifir, qui avoit engagé de vive voix les principaux chefs, & fait signe aux soldats, de rendre ces honneurs à Mustapha, comme ne pouvant rien faire de plus agréable à Soliman; mais en effet pour rendre le fils de plus en plus suspect à son pere. Ce vieillard plein de soupçons crut ne devoir plus différer; il fit venir sur le champ son fils dans sa tente, & le fit arrêter par les Eunuques & les Muets, qui sont toujours auprès du Sultan, pour obéir au moindre signe qu'il leur fait. Mustapha, qui étoit vigoureux, se défendit contre ceux qui l'arrêtaient: il sembloit ne pas combattre seulement pour sauver sa vie, mais pour l'Empire même: il est certain que s'il avoit pû s'échapper des mains de ces assassins, & se jeter entre les bras des Janissaires, ces derniers auroient non-seulement fait tous leurs efforts, pour sauver un Prince qu'ils aimoient, mais frapper de cet attentat, ils auroient encore tâché de l'élever sur le trône de son pere. Soliman, qui n'étoit séparé que par un rideau de l'endroit où se passoit cette triste scene, ne pouvant souffrir ce retardement, s'avança pour menacer ses Muets, & avec un visage terrible leur reprocha leur lâcheté: Les Muets animez par ces reproches redoublèrent leurs efforts; ils jetterent enfin par terre Mustapha, qui étoit hors d'haleine, & mirent au cou du Prince infortuné le cordon fatal, dont ils l'étranglerent. Dans le tems que ce Prince luttoit contre ses bourreaux, il faisoit connoître par des signes, qu'il vouloit parler à son pere; & dans sa résistance même, son air avoit quelque chose de touchant. Après cette funeste exécution le Bacha d'Amasie, qui avoit été gouverneur du Prince, eut la tête tranchée, comme complice de ses desseins. Cependant plusieurs Historiens rapportent que Rustan s'étoit servi de lui, pour contrefaire les lettres, par lesquelles il paroissoit que Mustapha avoit recherché le mariage de la fille du Sophi. Micheli, noble Venitien, eut le même sort: les Turcs l'ayant pris dans son enfance, il s'acquît dans la suite chez eux beaucoup de gloire par ses exploits, & il avoit sous Mustapha la dignité de premier Enseigne.

Après la mort de Mustapha, les Eunuques enleverent avec diligence ses trésors par ordre de Soliman, de crainte qu'on ne les pillât. Avant que cette triste nouvelle se fût répandue, il s'étoit élevé dans l'armée une sedition, qu'Achmet Bacha ne put

calmer qu'avec peine, & après un carnage de plus de deux mille hommes, qui se tuaient les uns les autres, quoiqu'il eût beaucoup d'autorité sur l'esprit des soldats : mais dès qu'on eut exposé le corps de Mustapha, étendu sur un tapis devant une tente, & qu'on eût publié la cause de son supplice, laquelle parut peu vraisemblable, un grand nombre de soldats touchés de compassion, & la plupart transportés de fureur, étoient prêts d'en venir à une révolte ouverte, s'ils eussent pû trouver un chef pour le mettre à leur tête. Jamais on ne vit un plus grand deuil, & plus de tristesse dans un camp ; toutes les troupes témoignèrent une douleur sincère par de longs jeûnes. Soliman pour les apaiser, fut obligé d'éloigner Rustan du gouvernement ; car ils croyoient qu'il étoit l'auteur de cette tragédie. Achmet Bacha, qui avoit plus de courage que de prudence, fut mis à sa place. Il parut bien-tôt que ce n'étoit qu'un jeu entre Soliman & Rustan, & que ce Prince vouloit seulement se décharger de la haine que lui attiroit cette action, pour la faire retomber sur son Vizir, puisqu'il ne la désapprouva pas, & que s'il eût été touché de la mort de son fils, il en auroit puni les auteurs & ceux qui l'avoient trompé. Rustan s'étant déguisé pour n'être pas reconnu, sortit du camp, & se rendit en diligence à Constantinople, où il ne resta que jusqu'à ce qu'Achmet ayant été tué par ordre de Soliman, il fut rétabli dans sa première dignité.

La mort de Mustapha, qu'on avoit fait mourir avec tant de barbarie, fut suivie de celle d'un de ses frères : Soliman, pour se moquer de Ziangir, le fit venir dans sa tente sous prétexte d'y voir son frère. Ziangir y accourut avec joie, pour embrasser une personne qui lui étoit si chère ; mais dès qu'il le vit sans vie, étendu par terre, ce spectacle le saisit de telle sorte, qu'après avoir plaint le triste sort & attesté l'innocence de son frère, & avoir fait à leur père commun des reproches sur sa cruauté, il se perça le sein d'un poignard, & tomba mort sur le corps de son frère. C'est ainsi que la mort rejoignit deux frères, qu'une tendre amitié avoit toujours étroitement unis.

Soliman fut très-fâché d'un accident si funeste, qui souilla sa maison du sang de ses deux fils. Pour le cacher, il ordonna qu'on fit courir le bruit, que Ziangir étoit mort subitement. La plupart de ceux qui ont écrit l'histoire des Turcs,

Ddd ij

HENRI II.

1553.

HENRI II.

1553.

& particulièrement Jean Lewencław, historien aussi sçavant que fidele, rapportent ces faits, tels que je viens de les décrire. Cependant Auger de Ghislin, seigneur de Boësbecq, que Ferdinand envoya l'année suivante en ambassade à Constantinople, en parle autrement dans ses excellentes Lettres : il dit seulement que Ziangir ayant appris la mort de Mustapha, en mourut de douleur à Constantinople ; parce qu'il prévoyoit qu'après la mort de son pere, celui qui succéderoit à l'Empire n'épargneroit aucun de ses freres ; qu'il les immoleroit tous comme autant de rivaux, & que le premier jour du regne du successeur de Soliman, seroit le dernier de la vie de Ziangir : il ajoute que cette triste réflexion faisant autant d'impression sur son esprit, que si la mort lui eût été présente, il tomba dans une maladie qui le conduisit bientôt au tombeau.

Les Janissaires étant en quelque façon apaisés, Soliman se retira du camp, & s'enferma dans Alep, sous prétexte d'arranger ses affaires avec plus de tranquillité, dans un endroit éloigné du bruit de l'armée ; mais en effet, pour se mettre à couvert des attentats des Janissaires, dont il craignoit encore la fureur. Après quelque séjour dans cette ville, il descendit avec ses troupes par la Syrie dans la Palestine ; mais s'étant avancé jusqu'à quatre journées de Jerusalem, il revint à Alep, sur la nouvelle que les Perfes ayant appris la mort de ses deux fils, faisoient des courses dans la province d'Amasie, où ils mettoient tout à feu & à sang. Sur ces entrefaites un Chiaous de Soliman, croyant faire une chose agréable à Selim, que la mort de son frere faisoit regarder comme l'héritier présomptif de l'Empire, se rendit à grandes journées en Caramanie, pour lui en apprendre la nouvelle. Selim, bien loin de le recevoir favorablement, le fit mourir, comme un porteur de mauvais nouvelles : on peut comparer ce Prince aux Héros de l'antiquité, & peut-être le préférer à quelques-uns, en ce que bien loin de témoigner de la joie, en apprenant un événement qui l'élevoit au trône de son pere, il ne donna au contraire à l'indigne adulateur qui lui en apporta la nouvelle, que la récompense que merite une flatterie criminelle, & hors de saison.

Plusieurs ont cru que Soliman se repentit d'avoir fait mourir son fils Mustapha, & qu'il voulut venger sa mort sur Roxelane & sur Rustan, qui la lui avoient conseillée. Leur conjecture

est fondée sur ce qu'après la mort de Mustapha, il donna le gouvernement de Burse à Mahomet fils de ce Prince, âgé de 13 ans ou environ, qu'il avoit eu d'une concubine Sclavone, & que le Sultan témoigna toujours pour ce jeune Prince beaucoup d'affection. On prétend que lorsqu'on porta à Burse les corps des deux fils de Soliman, pour les mettre dans le tombeau de leurs ancêtres, on trouva dans le sein de Mustapha des lettres, qui découvroient la conjuration de Rolexane & de Rustan contre lui, & qu'il avoit apportées pour les montrer à son pere, & se justifier des crimes qu'on lui imputoit. Ces lettres furent rendues à Soliman par les ennemis de Rustan. Dès qu'il les eut vûes, il se sentit tantôt entraîné par la violence de l'amour qu'il avoit pour Roxelane, & tantôt agité des sentimens qui le pressoient de venger la mort injuste de son fils : il resta long-tems dans l'irrésolution, & sans sçavoir quel parti il devoit prendre. Enfin voyant qu'il ne pouvoit plus remédier au mal qui avoit été fait, il resolut seulement d'agir dans la suite avec plus de précaution.

Mais bientôt après, il se laissa séduire par les caresses de Roxelane, qui lui persuada que les intérêts de la Religion étoient préférables à toutes choses, & même à la vie de ses enfans, que la religion Musulmane (car c'est ainsi qu'ils l'appellent, parce qu'ils la croient la meilleure) n'avoit pas d'autre base que l'Empire même, & la puissance de la maison des Osmans ; que par conséquent l'une étant ébranlée, l'autre ne pourroit subsister ; que son trône ne pouvoit être renversé que par les troubles domestiques ; qu'ainsi pour faire fleurir sa maison & l'Empire, & conserver en même tems la religion, il falloit prévenir les discordes intestines par quelque moyen que ce fût, sans craindre d'immoler ses propres enfans, dont la perte n'étoit rien, lorsqu'il s'agissoit de maintenir la vraie religion. Roxelane faisoit outre cela des plaintes continuelles, qui sont si ordinaires aux marâtres. Elle représentoit à Soliman, que dès que son petit-fils paroïssoit en public dans Burse, on entendoit les enfans lui souhaiter toutes choses favorables, & qu'il pût survivre longtems à son ayeul : que le jeune Mahomet, destiné à l'Empire, seroit un jour le vengeur de la mort de son pere ; que les Janissaires soutiendroient toujours le fils de Mustapha ; qu'ainsi il falloit d'autant moins l'épargner, qu'étant né d'un

HENRI II.

1553.

HENRI II.

1553.

pere criminel, il étoit déjà coupable, & qu'on ne pouvoit douter que, dès que l'âge le lui permettroit, il ne se mit à la tête du parti qui suivoit les intérêts de Mustapha.

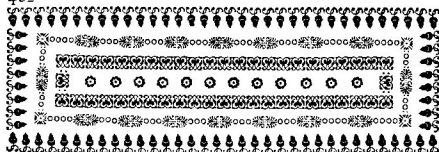
Soliman, frappé de ces raisonnemens, consentit à la mort de son petit-fils, & donna ordre à l'eunuque Ibrahim de s'en défaire. L'Eunuque se rendit donc à Burse; mais il crut qu'il étoit trop cruel de tuer un fils aux yeux de sa mere. D'ailleurs ne pouvant faire son coup dans la ville, sans s'exposer à un danger évident, & sans compromettre l'autorité de son maître, il eut recours à une ruse, pour exécuter avec plus de sûreté l'ordre dont il étoit chargé. Il feignit que Soliman l'envoyoit pour sauver son petit-fils & la Sultane sa mere. Il leur dit, que le Sultan se repentoit d'avoir fait mourir Mustapha par de mauvais conseils; mais que reconnoissant trop tard qu'il avoit été trompé, il vouloit avoir autant de bonté & d'affection pour le fils, qu'il avoit eu d'injustice à l'égard du pere. Dès que l'Eunuque s'aperçut que ce discours avoit trouvé créance dans l'esprit de la trop crédule Sultane, il lui proposa quelques jours après de sortir hors de la ville, pour se promener & prendre l'air. La mere y consentit facilement, & on convint qu'elle se rendroit le lendemain en chariot dans un fauxbourg, & que son fils prendroit les devans à cheval. L'Eunuque prêta un chariot, dont l'essieu étoit fait de telle sorte, qu'il devoit se rompre dans un chemin étroit & difficile, par où l'on devoit passer. Cependant Ibrahim attira plus loin le jeune Prince, sous prétexte de l'entretenir: sa mere le suivit dans cette route malheureuse, avec le plus de diligence qu'il lui fût possible. Mais dès qu'elle arriva à ce détroit dangereux, l'essieu de son chariot se brisa contre les pierres qu'il heurta avec trop de violence. Alors la Sultane étonnée de ce fâcheux présage, & se doutant d'un malheur qui n'étoit que trop réel, sortit du chariot avec ses femmes, & marcha avec précipitation du côté où elle crut trouver son fils. Mais l'Eunuque étoit déjà arrivé au lieu de l'exécution, où il montra son ordre au jeune Prince. On dit qu'il répondit à l'Eunuque, sans être ému & sans faire paroître la moindre alteration sur son visage, qu'il recevoit cet ordre, comme venant de son Empereur, ou plutôt de la part de Dieu même, à qui on étoit obligé d'obéir. Il présenta, selon l'usage, son cou au bourreau. Dès qu'il fut mort, Ibrahim prit

une route détournée, & s'enfuit en diligence, pour se dérober aux emportemens d'une mere, que la mort de son fils rendoit furieuse, & à la vengeance de ceux de Burse qui avoient beaucoup d'affection pour l'un & pour l'autre.

HENRI II.
1553.

La mort de Mustapha, qui ouvroit à Selim le chemin du thrône, engagea Bajazet, autre fils de Roxelane, à former de nouvelles entreprises. Appuyé de la faveur de sa mere, & craignant que son frere ne le fit mourir un jour, il chercha les moyens de s'en défaire, pour se mettre lui-même à couvert de ses coups, & s'emparer du thrône. Ce qui fut l'origine des grands troubles qui agiterent l'Empire Ottoman, comme je le rapporterai dans la suite.

Fin du douzième Livre.



HISTOIRE

DE

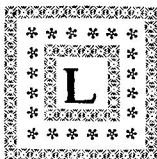
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE TREIZIEME.

HENRI II.

1553.

Affaires
d'Angleterre.



A mort d'Edouard VI. causa cette année de grands mouvemens en Angleterre. Jean Dudley duc de Northumberland, après avoir fait périr le duc de Somerset son rival, se voyant enfin sans concurrent, gouvernoit absolument les affaires du Royaume & l'esprit du jeune Roi, comme nous l'avons dit dans les livres précédens. Le grand nombre de ses amis & de ses partisans lui inspira de plus hautes idées, & la mauvaise santé du Roi lui donna lieu d'aspirer à la Royauté. Du mariage de Charle Brandon & de Marie d'Angleterre sœur de Henry VIII. & reine douairiere de France¹, étoit sortie Françoisé Brandon, qui fut mariée à Henry Grey marquis de Dorset, élevé nouvellement, par la protection de Dudley, à la dignité de duc de Suffolck. De ce mariage étoient

¹ Elle avoit épousé Louis XII.

nées

nées trois filles, à qui le comte de Northumberland prétendoit que la couronne devoit appartenir, si Henry n'eût pas laiffé d'enfans; car il ne croyoit pas qu'on dût avoir égard à Marguerite fœur aînée de Henry, qui avoit époufé Jacques IV. Roi d'Ecosse, ni à fes enfans, qui étant nez hors du Royaume, devoient felon lui être confiderez comme étrangers. Dans cette idée, il réfolut de marier les deux filles cadettes du duc de Suffolk aux premiers Seigneurs d'Angleterre, & de choisir Jeanne, qui étoit l'aînée, pour un de fes fils. Les cérémonies du mariage de ces trois fœurs furent célébrées à Londres le même jour ¹. Les deux plus jeunes, Catherine & Marie, épouferent, la premiere, Henry fils aîné du comte de Pembroch; la feconde, qui étoit bossuë, epoufa Martin Keies ². Jeanne fut le partage de Gilsford quatrième fils du duc de Northumberland, qui avoit déjà marié fes trois autres fils. Catherine la plus jeune des filles de Dudley fut ensuite mariée à Hasting, fils aîné du comte de Huntingdon.

Cependant la maladie du Roi augmentoit; c'étoit une humeur âcre, qui lui tomboit sur les poulmons, le dessechoit de jour en jour, & sembloit le conduire à l'épife. Le duc de Northumberland informé par les médecins que son mal étoit fans remède, & que la mort du Roi étoit auffi prochaine qu'inévitable, fcut infinuer à ce Prince de faire un testament; il lui dit que fa sûreté, pendant qu'il vivoit, dépendoit de cette précaution, ainfi que la tranquillité publique, s'il arrivoit qu'il mourût. Pour mieux le lui perfuader, il lui repréfenta que de la vie d'un fouverain dépendoit le falut d'un Etat; qu'un fuccesseur & un héritier affûré étoit néceffaire pour prévenir les divisions, les factions & les guerres civiles, qui d'ordinaire donnoient de grandes atteintes à la religion; que le soin qu'il avoit eu jufqu'alors de la maintenir, devoit l'engager à y pourvoir pour l'avenir; qu'il prévoyoit à quels périls le royaume & la religion alloient être expofées, si Marie ou Elifabeth lui fuccédoient; que quand même leur naiffance équivoque ne fuffiroit pas pour les exclure du thrône, le danger où la religion feroit alors, devoit les en éloigner; que ce dernier article

Discours de
Dudley au roi
Edouard VI.

¹ Cet endroit est très-fautif dans le
texte: on a fuivi la correction faite
de la main même de Pierre du Puy,
qui a eu en fa poffeffion le manufcrit

de l'auteur après fa mort.

² Martin Keies étoit capitaine de
la porte: *Gentleman-porter*.

HENRI II.

1553.

exigeoit toute son attention. « Mais de combien de mal-
 » heurs ne serions-nous pas menacez, ajouta-t-il, si par les ma-
 » riages que feroient ces Princesses, des Princes étrangers ac-
 » quieroient des droits sur ce royaume. On verroit sous ces nou-
 » veaux maîtres s'établir une nouvelle forme de gouvernement,
 » de nouvelles loix, de nouveaux usages. Un peuple, forcé de
 » regler ses mœurs sur les idées d'un Prince étranger, devient
 » esclave; on doit s'attendre à voir alors les droits de la na-
 » tion abolis, & le nom Anglois éteint: tout enfin vous enga-
 » ge, Sire, à prendre des mesures qui puissent vous garantir
 » du reproche qu'on vous feroit avec justice, d'avoir négligé
 » la gloire de Dieu, la vôtre, & le salut de vos sujets. Dieu,
 » en établissant les Rois, ne leur a pas confié le pouvoir su-
 » prême, pour s'en servir selon leurs caprices; on leur doit
 » l'obéissance, & on ne peut s'en soustraire, sans enfreindre
 » les loix divines; mais les Rois à leur tour sont obligez de
 » regarder leurs sujets, comme autant de pupilles, dont Dieu
 » leur a confié la tutelle. En cette qualité, ils sont établis
 » pour rendre la justice à leurs peuples, & pour les garantir
 » des maux qui pourroient leur arriver. Ce devoir est insépa-
 » rable de la dignité Royale; & le Prince qui voudroit s'en
 » écarter, s'exposeroit à la vengeance de Dieu, puisqu'après
 » cette vie, qui passe comme un songe, les Rois doivent pa-
 » roître au tribunal du souverain Juge, pour y recevoir la ré-
 » compense ou la peine dûë à leurs bonnes ou à leurs mauvai-
 » ses actions. Sire, continua-t-il, le duc de Suffolk a trois filles
 » qui ont l'honneur d'être parentes de votre Majesté; leur vertu
 » égale la grandeur de leur naissance: élevées dès le berceau
 » dans la piété & dans la saine doctrine, & unies par les nœuds
 » du mariage avec des seigneurs Anglois, aussi distinguez par
 » la pureté de leurs mœurs que par leur illustre origine, on n'a
 » à craindre de leur part, ni changement de religion ni allian-
 » ce étrangere; il est donc juste de les appeller à la succession
 » de la couronne, à condition qu'elles s'engageront de ne rien
 » innover dans la religion ni dans l'Etat: je souhaite même
 » qu'on exige ce serment de Jeanne épouse de mon fils; le
 » motif qui fera agir V. M. est moins intéressant pour elle que
 » pour tout le Royaume.

Le Roi qui étoit jeune, & né, selon les apparences, pour

bien gouverner, s'il eût vécu plus long-tems, mais qui étoit accoutumé dès l'enfance à obéir à ses tuteurs, & soumis à toutes les règles qu'on lui prescrivoit, se rendit aux discours du duc de Northumberland. Les motifs de religion firent surtout impression sur l'esprit de ce Prince, qui étoit d'un bon naturel, & avoit beaucoup de piété. Dans ces circonstances, sentant redoubler la violence de son mal, il fit son testament le 21 de Juin : par ce testament ayant deshérité ses deux sœurs, comme illégitimes, & tous autres prétendants à la succession de la couronne, il institua pour son héritière Jeanne fille aînée de Henry duc de Suffolk, & au cas qu'elle mourût sans enfans, il lui substitua la seconde, qui avoit épousé le comte de Pembrock. La lecture de ce testament fut faite dans une assemblée des Grands, & il fut confirmé par le suffrage de trente-quatre principaux Seigneurs d'Angleterre. Mais on eut soin de le cacher au peuple, de peur de donner lieu à quelque sédition. Cranmer archevêque de Cantorbery étoit alors absent : comme il étoit important d'avoir la signature d'un Prélat d'une aussi grande autorité, on le manda à la Cour, pour souscrire à cet acte. Il le refusa d'abord, ne croyant pas qu'il fût permis de frustrer de son droit le légitime héritier d'une couronne. Mais le Prélat ayant eu un entretien secret avec le Roi au chevet de son lit, fut si pressé par ce Prince, & si touché des remontrances qu'il lui fit sur le danger qui menaçoit la religion, qu'après une longue contestation il donna enfin son consentement.

Le Roi mourut le 6 de Juillet. Il n'avoit encore atteint que sa seizième année, & n'avoit régné que sept ans. Ce Prince avoit déjà fait éclater plusieurs vertus ; on lui voyoit beaucoup de fermeté d'ame, un grand amour pour la justice, & une extrême passion pour les Lettres ; qualitez qu'un Roi rassemble rarement. Plusieurs ont remarqué, qu'il mourut le même jour, que Henry son pere fit trancher la tête (en l'année 1535) à Thomas Morus ; comme si la mort injuste d'un si grand homme eût dû être expiée par celle du fils même de Henry. Son corps, dont on avoit ôté les entrailles, fut mis dans un cercueil & déposé dans l'Eglise de S. Pierre de Westminster, où il fut gardé, selon la coutume, par douze gentilshommes, qui le veillèrent nuit & jour, sans cierges ni flambeaux, jusqu'à son inhumation.

HENRI II.
1553.

Edouard instituée pour son héritière Jeanne fille du duc de Suffolk.

Mort d'Edouard.

E e e ij

HENRI II.

1553.

Hunfdon, à vingt milles de Londres, dans la province de Hertford, étoit alors le féjour de Marie. Dès qu'elle fut informée de la mort de fon frere, & des deffeins du duc de Northumberland, elle donna fes premiers foins à la sûreté de fa vie. Cependant pour éviter les foupçons que fon départ d'Hunfdon auroit fait naître, elle prétexta qu'un de fes domestiques y étoit mort de la peste. Elle partit, & après avoir fait en un jour quarante milles, elle arriva au château de Framingham, de la dépendance de Northfolk. Elle avoit choifi cette retraite, pour être à portée de s'embarquer, & de passer en France, au cas qu'elle fût pourfuivie. Dès qu'elle eut un peu calmé le trouble, que lui avoit caufé la nouvelle de la mort de fon frere, & qu'elle eut banni dans cet afile la crainte dont elle avoit été agitée lorsqu'elle étoit plus près de Londres, elle écrivit à fes amis & aux principaux de la Noblefse. Cette Princesse, qui prenoit le titre de Reine par tout où elle paffoit, eut la fatisfaction de voir les peuples accourir en foule fur fon paffage, & d'en captiver les cœurs par fa douceur & par fa bonté.

Jeanne de
Suffolk accepte la royauté
malgré elle.

La mort du Roi, cachée d'abord par les foins de Northumberland, avoit été divulguée de 8 du mois de Juillet. Deux jours après Jeanne de Suffolk fut proclamée Reine. Mais foit que fa confcience fût agitée de remords, ou qu'elle eût un preffentiment de fon malheur, elle n'accepta cette dignité qu'avec répugnance. De Flour, place forte qui appartenoit à Northumberland, à fept milles de la capitale, elle fut conduite à la Tour de Londres. Les rois d'Angleterre, à leur avènement à la couronne, ont coutume de s'y rendre d'abord pour y paffer dix jours : le peuple s' imagine que leurs Rois ne peuvent prendre ailleurs les marques de la dignité royale, & que ce cérémonial eft effentiel. A l'arrivée de Jeanne, le peuple accourut en foule, attiré plutôt par la nouveauté du fpectacle, que pour y applaudir. Jeanne, en entrant dans Londres, reçut les clefs de la ville, comme des gages de la royauté; Dudley les lui préfenta accompagné des vingt-quatre Seigneurs, qui compofoient le Conseil privé : leur nombre s'augmente quelquefois fuivant la circonftance des temps & la volonté des Rois. Quelque tems après on manda fecretement le Maire de Londres, & les fix principaux Confeillers de la ville; on les intimida, on les flat- ta, & on vint enfin à bout de leur faire prêter ferment à Jeanne.

Le même jour de son entrée dans la Tour, on apporta une lettre de Marie, qui fut lûe dans le Conseil privé : elle mandoit aux Conseillers de la venir trouver, comme héritière de la couronne, pour lui rendre l'obéissance qui lui étoit due : elle assuroit que presque toute l'Angleterre la reconnoissoit déjà pour Reine legitime. Après qu'on eut fait la lecture de cette lettre, les Conseillers qui favorisoient le parti de Jeanne, voyant que de tous côtez le peuple lui étoit contraire, & que la province de Northfolk avoit prêté serment de fidélité à Marie, craignirent qu'elle ne fût proclamée Reine par le peuple, dont les mouvemens annonçoient une revolte prochaine. Pour la prévenir, ils firent publier une déclaration au nom de Jeanne comme Reine, & y ajoutèrent le titre de Chef de l'Eglise d'Angleterre & d'Irlande, titre qu'Henri VIII. avoit pris le premier, & qu'Edouard son fils avoit pris après lui. Cette déclaration faisoit renaitre les doutes sur la légitimité de Marie & d'Elisabeth : elle portoit que Marie étoit sortie d'un mariage équivoque, & qu'Elisabeth devoit le jour à une mere impudique, qui pour crime d'adultere avoit eu la tête tranchée. On y soutenoit que Marie & Elizabeth n'étoient pas proprement sœurs du feu roi Edouard ; que ne l'étant que de pere, les loix du Royaume les excluoiert du trône, quoi qu'elles fussent appellées à sa succession, après la mort d'Edouard, par le testament de Henri, & par un édit publié la trente-cinquième année de son regne. Ensuite étoit l'exposé des droits de Jeanne au royaume d'Angleterre, comme fille de la sœur de Henri VIII. Après avoir assuré les peuples de son affection, Jeanne leur recommandoit de lui garder la fidélité, que les sujets devoient à leurs Princes legitimes. Cette déclaration signée par Jeanne, & scellée du sceau du Royaume, avec ces paroles ordinaires, *Que Dieu conserve la Reine*, fut publiée dans la ville de Londres, & jusqu'à cinq lieues aux environs dans la campagne, par des Herauts, qui auroient été plus loin pour la publier, s'ils n'avoient pas été retenus par le peuple qui commençoit déjà à se revolter.

Sur la nouvelle que le tumulte s'augmentoît dans toutes les villes, & que tous les esprits étoient disposez à la sédition, le duc de Northumberland leva une armée pour aller au-devant de ces troubles naissans. Malgré le regret qu'il avoit de s'éloigner

HENRI II.

1553.

Déclaration
publiée au
nom de Jean-
ne.

Dudley le-
ve une armée.

HENRI II.

1553.

de Jeanne, ne ſachant à qui confier le commandement des troupes, & ne pouvant ſe repoſer de ce ſoin ſur le duc de Suffolk pere de Jeanne, peu propre à cet emploi, il fut obligé de le remplir lui-même. Il partit donc, après avoir réglé autant qu'il pût les affaires de la ville, & donna de l'argent à pluſieurs prédicateurs, pour décrier publiquement, dans les chaires la cauſe de Marie & d'Elifabeth, & faire valoir celle de Jeanne. Un des principaux fut Ridley évêque de Londres. On ne recevoit alors de tous côtez que des nouvelles de revolte. Le frere du comte d'Huntingdon, à qui l'on avoit donné une commiſſion de lever quatre mille hommes d'infanterie, n'eut pas ſi tôt ſon nombre complet, qu'il ſe déclara pour Marie, & écrivit à ſon frere de l'inviter; il lui manda que ſ'il diſſeroit de le faire, il devoit ſ'attendre à une mort prompte, ou à perir de ſa main même. Cependant le duc de Northumberland ordonna d'armer des vaiſſeaux ſur la côte qui regarde celle de France, pour être prêts à ſ'oppoſer au paſſage de Marie, ſi elle vouloit ſ'en fuir en Flandres, & enfin pour tel autre événement qui pourroit naître. A peine ces vaiſſeaux furent-ils équipés, qu'ils paſſerent au ſervice de Marie; ce qui contribua beaucoup à l'avancement de ſes affaires: car elle en tira des ſoldats, du canon, & toutes les munitions néceſſaires, & ſe vit en état d'exécuter le deſſein qu'elle forma de marcher contre Jeanne.

Northumberland, avec ſes quatre fils, partit de Londres le 14 de Juillet. Le comte de Warwich, ſon fils aîné, prit les devans avec cinq cens chevaux, pour ſ'avancer juſqu'à Edwardben. Il ſuivoit ce détachement accompagné de ſon frere, qui étoit maréchal de camp, & des comtes de Northampton & d'Huntingdon. Son armée étoit compoſée de mille chevaux & de huit mille hommes d'infanterie, avec une artillerie nombreuſe & en bon état. Il ſ'avança juſqu'à Cambridge, environ à dix lieuës de Londres. Après y avoir reſté deux jours, ſe voyant abandonné de la plupart de ſes ſoldats, il écrivit à Londres au duc de Suffolk, qui ne ſ'étoit point éloigné de ſa fille Jeanne, & aux Conſeillers d'Etat, de lui envoyer du ſecours. Les Grands prirent cette occaſion pour ſortir de la Tour, ſous prétexte qu'ils avoient à traiter avec Claude de Laval de Bois-dauphin ambaffadeur de France. Tous, à l'exception du duc de Suffolk, ſe rendirent chez le comte

de Pembrock. Dans l'assemblée qui s'y tint, les opinions furent libres : chacun , en l'absence du duc de Northumberland, put sans contrainte déclarer son sentiment ; & l'on prétend que le comte Henri d'Arundel parla en ces termes :

HENRI II.

1553.

« Mylords, & mes chers confreres , si le ressentiment des
 » injustices, que Dudley duc de Northumberland veut faire à
 » Marie, à vous mêmes, & au Royaume entier, n'avoir pas
 » pénétré tous les cœurs ; s'ils n'étoient pas tous indignez de
 » l'action qu'il a faite , & allarmez des maux qui nous me-
 » nacent, j'aurois à craindre d'être soupçonné de parler ici,
 » plutôt pour me venger des injures particulieres que j'ai re-
 » çues de lui, que pour défendre la cause publique. Vous vous
 » rappelez sans doute avec quelle iniquité Dudley me re-
 » tint un an entier en prison, & comment après avoir essuyé
 » de sa part les traits de la plus noire calomnie, je vis enfin les
 » seules forces de mon innocence & de la verité briser mes
 » fers. Vous sçavez que malgré lui je me suis maintenu dans
 » le rang que j'occupe. Mais si le souvenir d'un si cruel outrage
 » eût pû exciter dans mon cœur le désir d'une juste venge-
 » ce, ne suis-je pas pleinement satisfait ? L'autorité publique
 » ne m'a-t-elle pas vengé, en me rendant à votre illustre com-
 » pagnie, & en me rétablissant dans ma premiere dignité ? Il ne
 » me reste donc ni ressentiment ni désir de vengeance. J'ai sacrifié
 » ma haine au repos public, & j'ai souvent souhaité que ce
 » qu'il a commis à mon égard, fut le dernier de ses crimes.
 » Mais si, après avoir pressé Sommerset de faire couper la tête
 » à son frere, dont la valeur vous étoit connue (pour je ne sçai
 » quelle jalousie secrete) il a traité indignement & réduit Som-
 » merset lui-même aux dernieres extremitez : si, pour une conspi-
 » ration vraie ou fausse dont il l'a accusé, il a pû le faire périr,
 » doit-on s'étonner qu'il ait travaillé à perdre un innocent tel
 » que moi, & qu'aujourd'hui devenu la terreur de tous les
 » honnêtes gens, il ose former contre sa patrie l'entreprise la
 » plus hardie & la plus criminelle ? Est-il quelque homme at-
 » tentif, qui ne voie aujourd'hui quel est le but des intrigues,
 » des supercheries, des artifices, & de toute la conduite de
 » Dudley ? Il est manifeste que ses desseins tendent à renverser
 » les Loix, & à dépouiller des heritiers legitimes de leurs
 » droits les plus sacrez, pour se rendre maître absolu de l'Etat,

Discours du
 comte d'Arundel en fa-
 veur de Ma-
 rie.

HENRI II.

1554.

» & exercer sur nous un pouvoir tyrannique. Mais ce qui doit
 » le plus nous blesser, est, qu'il se sert de nous-mêmes pour
 » exécuter ses projets, & qu'il ose nous faire les ministres de
 » ses attentats. Nous avons en horreur les parricides que com-
 » mettent des particuliers, & pour les punir, nous trouvons
 » toutes les peines trop legeres; comment donc devons-nous
 » traiter un tyran, qui ne le borne pas à tremper ses mains dans
 » le sang d'une ou de deux personnes, mais qui entreprend de
 » répandre à la fois celui de tant d'hommes, & de les frapper
 » tous pour ainsi dire d'un seul coup? Il ne me convient pas
 » d'examiner le genre de supplice qui est dû aux tyrans; ce
 » sera assez pour nous de ne nous point rendre, en favorisant
 » la tyrannie, dignes du châtement qu'ils méritent.

» Plusieurs ont été jusqu'ici retenus par l'esperance, & un
 » plus grand nombre par la crainte; mais nous pouvons au-
 » jourd'hui parler librement des intérêts de l'Etat. Nous com-
 » mettrions sans doute le plus grand des crimes, si par un lâche
 » silence nous laissons périr les droits du Royaume & sa li-
 » berté, que nous devons défendre avec une constance iné-
 » branlable: donnons donc notre attention à cette affaire, exa-
 » minons-la de concert & sans passion. Il est incontestable
 » que la couronne appartient à Marie, par les Loix du Royau-
 » me. Car vous n'ignorez pas quelle est la force d'un mariage
 » contracté de bonne foi; quoi qu'il soit dans la suite déclaré il-
 » licite, & qu'il soit cassé, les enfans qui en naissent doivent tou-
 » jours être regardez comme legitimes: telle a été la volonté
 » de Henri pere de Marie, & le Parlement du Royaume l'a or-
 » donné ainsi. Que pourroit-on objecter? l'intérêt de la re-
 » ligion, & le danger de voir nos Reines s'allier à des Prin-
 » ces étrangers? Mais quelle imprudence & quel aveuglement
 » de chercher à se précautionner contre un mal incertain, tan-
 » dis que nous voyons nos fortunes & nos vies exposées à un
 » danger évident? Avez-vous donc oublié les artifices de Dud-
 » ley? Ne vous souvient-il plus que sous prétexte de la reli-
 » gion & de l'autorité des Loix, il a fait périr un grand nom-
 » bre de Seigneurs qui s'opposoient à ses entreprises? J'avoue
 » que les hommes doivent tout sacrifier à la religion; mais
 » l'expérience continuelle que nous avons, que sous ce nom
 » sacré, il se commet souvent de grands crimes, nous doit
 » engager

» engager, à suivre de près, & à ne pas croire aveuglement ceux
 » qui se servent de ce specieux prétexte, pour exécuter leurs
 » pernicieux desseins. Est-il possible de s'imaginer que la re-
 » ligion soit le guide de celui qui a si souvent manqué de foi
 » à ses amis, à son Roi, à sa patrie, qui a souillé du sang de
 » tant d'innocens le regne d'un Prince juste & clement, dont
 » il étoit le tuteur, qui enfin a couvert le florissant royaume
 » d'Angleterre d'une éternelle infamie. Défiez-vous, Milords,
 » & mes chers confreres, de ses discours; c'est un renard dange-
 » reux, c'est un loup déguisé sous la peau d'une brebis. Il ne
 » respire que la vengeance; il ne médite que des violences,
 » des rapines, des prescriptions, des meurtres, & tous les
 » maux enfin inseparables d'une injuste domination. Il affecte
 » de se conduire par les principes de la religion, & d'en em-
 » brasser la défense, tandis que toutes ses entreprises ne ten-
 » dent qu'à satisfaire ses desirs ambitieux. Quant au péril qu'on
 » se figure de voir naître des mariages de nos Princesses avec
 » des Princes étrangers, ce n'est qu'une vaine terreur pour
 » nous éloigner de notre devoir. Qu'avons-nous à craindre?
 » Tels que soient nos Souverains, les Loix ne leur donnent
 » qu'un pouvoir limité, qu'ils ne peuvent jamais étendre au-delà
 » des bornes prescrites.

» Mais, Dudley, (car il faut, quoiqu'absent, que je vous
 » interroge) qui vous a dit que Marie devoit prendre un étran-
 » ger pour époux? Il n'en est pas encore question; lorsque le
 » tems d'en parler sera venu, les principaux Seigneurs du
 » Royaume, parmi lesquels vous tenez vous-même la premiere
 » place, discuteront alors cette affaire: il vous conviendrait
 » mieux pour le present (puisque vous ne pouvez contester
 » que Marie ne soit la légitime héritiere de la couronne) de
 » travailler à lui faire rendre la soumission qui lui est dûe. Com-
 » mencez par obéir: après vous être distingué par une prompte
 » soumission, distinguez-vous un jour par un trait de pruden-
 » ce, en choisissant à la Princesse un époux, qui contribue au
 » bonheur de l'Etat. En attendant, vous ne pouvez mieux af-
 » fermir la religion, & procurer plus sûrement la tranquillité
 » publique, qu'en plaçant la princesse Marie sur un trône, où
 » l'appellent les loix de l'Etat, & tous les vœux de la Nation.
 » Par-là vous épargnerez tout le sang, qu'il faudra répandre,

HENRI II.

1553.

» si vous prenez une autre voye. Vous auriez pû proposer de
 » bons moyens , & prendre des résolutions avantageuses pour
 » la religion & pour l'Etat ; mais aujourd'hui votre mauvaïse
 » conduite vous a plongé dans des difficultez insurmontables ;
 » c'est donc à nous d'employer la sagesse & la justice , pour
 » vous châtier des fautes , qu'une criminelle ambition , & un
 » désir aveugle de régner vous ont fait commettre.

» Je m'adresse à vous maintenant , Milords & mes chers
 » confreres , j'ai recours à votre prudence & à votre équité. La
 » circonstance présente exige tout ensemble une grande fer-
 » meté & une parfaite union : ces dispositions sont nécessaires ,
 » si nous voulons préserver le nom Anglois de l'ignominie
 » dont il est prêt d'être couvert , & si nous voulons éviter le
 » péril manifeste qui menace nos têtes. Nous ne devons pas
 » souffrir , que le peuple , bien moins intéressé que la Noblesse ,
 » à l'usurpation de la couronne , soit l'auteur d'une salutaire
 » & noble résolution , qu'il devienne notre guide , que par son
 » exemple il nous trace le chemin que nous devons suivre , &
 » qu'il nous oblige , comme malgré nous , à remplir notre de-
 » voir , lui qui ne doit & ne peut se conduire que par notre
 » autorité. Tout retentit déjà de ses murmures & de ses plain-
 » tes : attendrons-nous que ceux qui sont assujettis à porter les
 » armes sous nos ordres , nous obligent à combattre sous leurs
 » drapeaux ? Exposerons-nous nos descendans à s'entendre re-
 » procher , que nous n'avons pas eu assez de cœur pour dé-
 » fendre la liberté , & soutenir les droits du Royaume , que
 » notre négligence a mis en danger ? Epargnons cette honte à
 » la nation Angloise ; prenons les armes pour la justice , pre-
 » nons-les pour la patrie contre son ennemi. Qu'avons-nous à
 » redouter ? quelles sont les ressources de Dudley ? quelles sont
 » ses forces ? il ne s'appuye que des nôtres dans l'entreprise
 » criminelle qu'il a osé former. Que nous faut-il donc faire
 » dans la conjoncture présente ? Nous devons conserver la gloi-
 » re de la nation , & défendre l'intérêt public , avec ces mêmes
 » forces , dont il a sçu abuser , pour la ruine du Royaume &
 » pour ses propres intérêts. Nous sçavons que tous les gens
 » de guerre n'ont pris le parti de Dudley que malgré eux , &
 » à regret ; que déjà une partie l'abandonne , & que tous seront
 » prêts à se déclarer contre lui , dès qu'ils sçauront que nous

» aurons levé l'étendard, pour soutenir la bonne cause. Faites
 » donc voir ce que vous pouvez, & sous de si heureux auspi-
 » ces, travaillez à faire reconnoître Marie pour la légitime hé-
 » ritière de la couronne. Par-là vous assurerez la religion, qui
 » sera toujours en péril, tant que l'Etat sera troublé; vous sa-
 » tisferez tout à la fois à ce qu'exigent de vous votre devoir,
 » votre conscience, votre dignité, votre honneur.

HENRI II.

1553.

A peine eut-il fini ce discours, que le comte de Pembrock prit la parole, pour déclarer hautement & courageusement qu'il étoit de l'opinion du comte d'Arundel; il mit la main sur la garde de son épée, & protesta qu'il étoit prêt de soutenir cet avis, les armes à la main, contre quiconque seroit d'un sentiment contraire. Toute l'assemblée applaudit à Arundel & à Pembrock, & fut d'avis de faire publiquement proclamer Marie Reine d'Angleterre. Quelques-uns crurent qu'il étoit nécessaire de différer cette proclamation, jusqu'à ce qu'on eût écrit à cette Princesse, & obtenu d'elle le pardon du passé. Mais ceux qui furent d'avis qu'elle se fit sans retardement, & sans aucune condition, l'emportèrent sur les autres. On envoya alors à la Tour cent cinquante hommes d'élite, pour s'en rendre maîtres, & pour contraindre le duc de Suffolk à se défaire de son entreprise. Ce Seigneur, qui n'avoit aucune force dans l'esprit, se voyant abandonné de tout le monde, s'abandonna aussi lui-même. Enfin n'ayant point d'autre parti à prendre, il promit d'aller trouver les Conseillers du Conseil Privé. Mais avant de faire cette démarche, il entra dans l'appartement de Jeanne, pour l'avertir de se départir de la Royauté, & de consentir à rentrer dans son premier état. Jeanne l'écouta, sans changer de visage, & lui dit: » Je suis plus flatterée de cette proposition, que je ne le fus, lorsqu'il me fallut, » malgré moi & par vos menaces, accepter une si haute dignité. J'ai fait sans doute une grande faute, & il m'en a beaucoup coûté, en vous obéissant, & en me conformant particulièrement aux idées de ma mère: je suis maintenant les mouvemens naturels de mon cœur. C'est satisfaire mon inclination que de m'obliger à quitter le trône & à réparer la faute d'autrui, s'il est vrai qu'une aussi grande faute soit réparable par l'aveu que j'en fais, & par ma seule abdication. » Après avoir parlé ainsi, elle rentra dans son cabinet, plus

Le Conseil
Privé se déclara
pour Marie.

Le pere de
Jeanne lui dit
de renoncer à
la Royauté.
Reponse de
Jeanne.

Fff ij

inquiète du danger de sa vie, que touchée de la perte de sa couronne.

HENRI II.

1553.

La délibération du Conseil est publiée à Londres & applaudie par le peuple.

Le duc de Suffolk se rendit au Conseil, & souscrivit à la résolution qu'on avoit prise. Aussi-tôt le comte de Pembroke publia lui-même le 19 de Juillet dans Londres la délibération du Conseil, par laquelle on donnoit à Marie la qualité de chef de l'Eglise Anglicane. A peine son nom fut-il prononcé, qu'il retentit par toute la ville: le peuple par ses cris redoublez fit éclater tant de joye, que le comte de Pembroke ne put presque achever de s'acquitter de l'emploi dont il avoit été chargé. Suivant l'usage pratiqué en Angleterre dans les grandes réjouissances, il jeta son chapeau orné de pierreries de grand prix, & se tira enfin avec beaucoup de peine de la foule qui l'environnoit. A l'instant toutes les cloches sonnerent, & le peuple alluma des feux de tous côtez. Les Grands allerent à l'Eglise principale rendre grâces à Dieu, & faire des vœux pour Marie. Le duc de Suffolk & quelques autres Seigneurs se rendirent à la Tour: les Dames de la première distinction, qui formoient la Cour de Jeanne, eurent ordre de se retirer chez elles; la garnison, mise dans la Tour par le duc de Suffolk, fut tirée de son poste, & la garde de Jeanne & de la Tour fut confiée à Ganden, l'un des principaux membres du Conseil Privé.

Dudley reconnoît Marie pour Reine.

Le peuple ayant passé toute la nuit dans les réjouissances, le comte d'Arundel & Guillaume Paget partirent, pour aller rendre compte à Marie de ce qui s'étoit passé. Cependant les Conseillers donnerent avis à Dudley de tout ce qui s'étoit passé: ils lui manderent de donner son consentement, & de congédier son armée. Le Duc, qui sçavoit feindre, & qui avoit pressenti ce coup, dissimula son chagrin, & loin de paroître ému à la lecture de cette Lettre, il jeta aussi son chapeau, pour prouver que sa joie égaloit celle du public, & fit aussi-tôt proclamer à Cambridge Marie reine d'Angleterre; dix jours après la cérémonie qu'il en avoit fait faire à Londres pour Jeanne. Son armée se retira, & toute la Noblesse ayant obtenu le pardon, embrassa le parti de Marie. Le duc de Northumberland, abandonné de tout le monde, étoit agité de diverses pensées. Dans l'incertitude où il étoit encore de la résolution qu'il devoit prendre, il songeoit à fuir, lorsque des soldats de la Garde, qui avoient suivi son parti, commandez

par Jean Gate, vinrent l'arrêter, au moment qu'il prenoit ses bottes : ils lui dirent qu'ils n'agissoient ainsi que pour être purgez par son témoignage même du crime de haute trahison. Sa résistance, & le soin qu'il eut de leur rémontrer, que sa dignité de Général de la cavalerie ne leur permettoit pas de mettre la main sur lui, ne l'exempterent pas de les suivre ; ils l'y contraignirent, & suivant les ordres de Marie, il fut avec son fils, le comte d'Huntingdon, Jean & Henri Gate freres, & Thomas Palmer, mis sous la garde du comte d'Arundel.

Dudley entra prisonnier dans Londres, d'où quelque tems auparavant il étoit sorti comme triomphant. Le peuple, qui accourut sur son passage, le chargea d'injures & de reproches, l'appella traître, & l'accusa d'être cause de la mort du feu Roi. Le comte de Northampton fut aussi amené avec d'autres complices ; on eut peine à contenir le peuple, qui les voyant passer, voulut s'en saisir, les assommer à coups de pierres, & les jeter dans la riviere. Jean Cheeke, qui avoit été precepteur du Roi Edouard, homme sçavant, fut arrêté : quelque tems après on le mit en liberté, mais il fut dépouillé de tous ses biens.

Elisabeth, qui faisoit son séjour dans un palais hors de la ville, informée que Marie avoit été proclamée Reine, & se trouvant intéressée à cette révolution, alla au-devant de sa sœur pour lui marquer la joie qu'elle avoit de son avènement à la couronne. Elle passa donc à Londres le 29 de Juillet, avec 500 cavaliers, & s'avança jusqu'où étoit la Reine, qui s'étant arrêtée le premier d'Août à six milles de cette ville, congédia la plus grande partie des troupes qui l'accompagnoient. Elle entra enfin dans la capitale, escortée des premiers Seigneurs & des premieres Dames du royaume, qui avoient été au-devant d'elle, & qui la suivirent jusqu'à la Tour. Comme elle y entroit, Thomas Howard de Nortfolk, Courtenay, la veuve de ce duc de Sommerfet, qui avoit eu depuis peu la tête tranchée, Cudbert Tunstall évêque de Durham, & Estienne Gardiner évêque de Wincester, se jetterent à ses genoux. Ils étoient tous prisonniers depuis long-tems ; Nortfolk l'étoit, parce que Henri VIII. ayant sur la fin de ses jours fait couper la tête au fils de ce Seigneur, craignoit que le pere ne vengât sa mort ; il appréhendoit aussi que Courtenay, pour venger son pere, à qui l'on avoit tranché la tête, n'excitât des

HENRI II.

1553.

Dudley est
arrêté.

Fffijj

HENRI II.

1553.

troubles : des affaires de religion étoient le crime des évêques de Wincester & de Dursham ; ce dernier étoit encore soupçonné d'avoir donné lieu à une sédition arrivée sous le regne d'Edouard. L'évêque de Wincester, au nom de tous les autres, harangua la Reine, & en obtint pour lui & pour eux le pardon & la liberté. Courtenay fut presque aussi-tôt fait comte de Devonshire par la Reine, & en fut dans la suite fort considéré. L'évêque de Wincester fut élevé à la dignité de Chancelier, quoiqu'il eût souscrit à l'avis touchant le divorce de Catherine mere de Marie, & qu'il eût même fait imprimer des livres pour la défense de la cause de Henri VIII.

La Reine, après avoir resté dans la Tour jusqu'au 7 d'Août, fut conduite par eau au palais de Richmond, à deux lieues de la ville. On n'avoit point encore parlé de religion ; le peuple accoutumé à la doctrine des Protestans, fut sur le point de jeter des pierres à un prédicateur Catholique, qui prêchoit dans l'église de S. Paul, & qui y débitoit des sentimens contraires à la Réforme. Un Religieux, prêt de célébrer la Messe dans l'église de S. Barthelemi, fut exposé aux mêmes violences ; mais ceux qui excitèrent ce tumulte furent ensuite punis par le Magistrat : la Reine déclara par un édit, qu'elle vouloit vivre dans la religion de ses ancêtres, avec défense néanmoins aux prédicateurs de parler contre la doctrine reçue.

Cependant on avoit déjà exactement instruit le procès des Conjurez, & le 20 d'Août on les avoit transferez à Westminster, pour y subir l'interrogatoire. Le duc de Northumberland, interrogé par ses Juges, leur répondit qu'il n'avoit agi que suivant les délibérations du Conseil privé ; mais son excuse ne fut point reçue, & il fut condamné à mort, comme criminel de haute trahison. Lorsqu'on lui eut prononcé son arrêt, il pria qu'on adoucît le genre de sa mort, & qu'on pardonnât à ses enfans en faveur de leur âge ; il demanda enfin, pour consolation, la liberté de parler à quelque Théologien, & de s'entretenir des affaires de l'Etat, avec quatre des principaux Seigneurs :

Dudley est
condamné à
mort.

Il fut même proposé pour avoir l'honneur de l'épouser, comme on le verra plus bas. On peut croire que la maison de Courtenay d'Angleterre, descend des cadets mâles de celle de Courtenay, mais non de la branche

ainée, dont Pierre de France, septième fils de Louis le Gros, épousa l'héritière nommée Elizabeth ; dont sont issus quatre Empereurs d'Orient, & qui subsiste encore aujourd'hui en France.

Le comte de Northampton, qui fut ensuite interrogé, dit qu'il n'avoit exercé aucune charge publique pendant les troubles, que tant qu'ils avoient duré, il s'étoit occupé à la chasse, & qu'il n'avoit jamais eu part aux défordres de l'Etat. Mais comme il étoit prouvé qu'il avoit suivi le parti de Dudley, il fut aussi condamné à mort. Après sa condamnation, on prononça celle du comte de Warwich, fils aîné du duc de Northumberland, qui voyant que ses Juges, sans avoir égard à son âge, mesuroient la grandeur de la peine à celle du crime, reçut l'arrêt de sa mort avec une grande constance, & demanda pour toute grace que ses dettes fussent payées : car par une loi d'Etat, tous les biens de ceux qui sont condamnez pour crime de haute trahison, sont confisquez sans aucune charge de dettes. Ces criminels furent aussi-tôt ramenez à la Tour. Le lendemain André Dudley frere du Duc, Jean Gate capitaine des Gardes ; (suspçonné d'avoir le premier sollicité Edouard d'adopter Jeanne ; pour favoriser Dudley) Henri Gate son frere, & enfin le chevalier Thomas Palmer, furent aussi condamnez à mort.

Le 22 d'Août, Dudley, qui avoit communiqué deux jours auparavant, fut conduit au supplice. Nicolas Heath, nommé depuis à l'archevêché d'York, l'engagea à confesser son crime, & à demander pardon de ses fautes. Dans le discours que le Duc adressa au peuple à ce sujet, il exhorta tous ceux qui étoient présens à suivre la religion ancienne, & à rejeter la nouvelle, comme la source de tous les malheurs arrivez à l'Angleterre depuis trente ans ; il leur représenta sur tout, qu'il falloit bannir du Royaume, comme séditieux, ceux qui la prêchoient, si les Anglois vouloient se rendre agréables à Dieu, & assurer la tranquillité de l'Etat ; qu'au fond du cœur il ne s'étoit jamais éloigné de la religion ancienne ; qu'il en prenoit à témoin son ami l'évêque de Wincester ; (ce prélat, à sa priere, ne l'avoit point quitté, & étoit alors à côté de lui) mais qu'aveuglé par son ambition, la circonstance des tems avoit réglé ses démarches ; que la sincerité de son repentir égaloit l'énormité de ses fautes ; qu'il voyoit, sans murmurer, l'appareil de sa mort ; & qu'il reconnoissoit l'avoir meritée. Après avoir parlé ainsi, il pria l'assemblée d'adresser pour lui des prieres à Dieu, & il se prépara à mourir. Le bourreau l'ayant prié de lui pardonner sa mort, lui trancha la tête.

HENRI II.
1553.

Dudley est
conduit au
supplice.

HENRI II.

1553.

Le discours de Dudley fit des impressions diverses sur l'esprit de ceux qui étoient présens; il leur parut étonnant qu'il se fût déclaré contre une religion, qu'il avoit suivie pendant seize ans, & dont il sembloit n'avoir eu en vûe que le soutien, en déterminant Edouard à deshérer ses sœurs. La plupart ont écrit que ce Seigneur artificieux, & attaché à la vie, s'étoit flatté de faire changer son sort, en assurant qu'il n'avoir été Protestant que par ambition; mais qu'il s'étoit ensuite repenti de cette déclaration, lorsqu'il avoit vû qu'elle ne produisoit rien. On l'avoit soupçonné d'avoir donné au Roi un breuvage empoisonné: quoique les conjectures en fussent assez fortes, il n'en fut point question dans son procès; les juges, en l'instruisant, cherchèrent plutôt à punir la conspiration tramée contre Marie, qu'à venger la mort d'Edouard. Jean Gate & Palmer subirent après lui le même supplice: les autres criminels restèrent dans la prison; la mort de quelques-uns fut différée, & l'on fit entrevoir aux autres l'espérance de leur grace. André Dudley, Jean & Henry Gate freres, furent élargis deux jours après. La condamnation de mort prononcée contre Henry Gate, qui vécut jusqu'à l'année 1580, produisit sur lui un effet singulier & surprenant: ses cheveux & sa barbe devinrent tout blancs, dans la nuit qui suivit le jour de son arrêt.

Pierre Martyr Vermilio ou Vermili¹, theologien, que sa doctrine avoit rendu aussi célèbre parmi les Protestans qu'odieux au parti contraire, étoit alors à Oxford. Aussi-tôt qu'Edouard fut mort, on lui fit défense de sortir de sa maison, & d'en rien détourner. Il écrivit à ses amis, pour leur représenter le danger qui les menaçoit, & pour se plaindre qu'on violoit la foi publique, par ce procédé injurieux à la mémoire du feu roi Edouard, qui l'avoit attiré en Angleterre. Ayant enfin eu la liberté de quitter Oxford, il se rendit à Londres, où il se mit sous la protection de l'Archevêque de Cantorbery son évêque & son unique appui. On disoit publiquement que ce

¹ Il étoit né à Florence: il changea son nom de Vermili, en celui de Martyr. Il fut d'abord chanoine régulier de S. Augustin, & se rendit si habile dans la connoissance des langues Grecque & Hébraïque, & dans la Theologie, qu'il fut considéré comme le premier homme de son ordre, & en

même tems comme un des plus grands prédicateurs d'Italie. Il embrassa à Naples la religion Protestante, & s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Il se trouva au colloque de Poissy en 1561. L'auteur en parlera encore dans la suite.

Prelat

Prélat étoit déjà chancelant, & que la nouvelle situation des affaires avoit changé sa religion. Mais par un écrit qu'il publia le 5 de Septembre, il se justifia, & fit connoître qu'il étoit prêt de soutenir tout ce qu'Edouard avoit fait par ses conseils, au sujet de la religion, comme conforme à la parole de Dieu & à la doctrine des Apôtres. Ayant été affirmé dans cette résolution par Vermili, il le pria de le seconder. Mais sans s'arrêter à la dispute & à la discussion, on en vint à la violence. Peu de tems après les Archevêques de Cantorbery & d'Yorck; les Evêques de Londres, de Worcheſter, & quelques autres furent mis en prison, & remplacés par d'autres; on leur faisoit un grand crime de s'être déclarés dans leurs sermons contre Marie, avant qu'elle fût proclamée Reine. Hugue Latimér, qu'Edouard avoit tiré de la prison, où Henry son pere l'avoit fait mettre pour cause de religion, y fut remis avec eux. Le Conseil fut long-tems à décider du sort de Vermili, accusé d'avoir fait en Angleterre un grand tort à la religion Catholique. De l'avis général, il fut ordonné que, puisqu'il étoit venu en Angleterre sous le sceau de la foi publique, il seroit renvoyé, sans subir aucune peine, avec ceux qui l'avoient accompagné; il partit donc avec Bernard Ochino pour Anvers; de-là il se rendit à Cologne, & ensuite à Strasbourg, d'où il étoit venu.

Après ces jugemens, la Reine quitta Richmond, & revint à la Tour. Son départ fut précédé des funeraillles de son frere, qu'elle avoit fait faire à Westminster, selon les cérémonies ordinaires, malgré la répugnance des Evêques qui l'accompagnoient, & qui lui avoient représenté, qu'il n'étoit pas permis de faire des prières publiques, ni de célébrer des Messes, pour un Prince qui étoit mort hors du sein de l'Eglise. Leurs remontrances, qu'elle n'écouta point alors, lui firent depuis une telle impression, qu'elle défendit qu'on priât Dieu pour son pere Henry VIII. auteur du soulèvement contre le Pape.

Le dernier de Septembre elle sortit de la Tour, & retourna à Westminster, pour faire son entrée dans la ville le jour suivant, selon l'ancienne coutume, & prendre les marques de la Royauté. Cette cérémonie fut faite avec une grande pompe. La marche de la Reine étoit suivie & précédée de plus de cinq cens des premiers seigneurs du Royaume; deux d'entre eux

HENRI II.

1553.

Marie défend
de prier Dieu
pour son pere.

Son entrée à
Londres.

Tom. II.

Ggg

HENRI II.

1553.

Cérémonie
de son cou-
ronnement.

représentent les ducs de Normandie & de Guyenne, provinces de France, sur lesquelles l'Angleterre prétend avoir des droits. Le lendemain la Reine arriva accompagnée d'Elisabeth sa sœur & d'Anne de Cleves, qui avoit été femme de Henry VIII. & repudiée peu de tems après son mariage. Un grand nombre de femmes de condition & les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient à la suite de ce pompeux cortège, qui passa sous les arcs de triomphe qu'on avoit élevez dans la ville, où la Reine fut reçue au milieu des acclamations publiques. Les Florentins & les Genoïs se distinguèrent par la magnificence des arcs de triomphe qu'ils avoient dressés, avec des inscriptions en l'honneur de Marie, & qui représentoient la Justice & la Religion rappellées par elle en Angleterre.

Elle entra dans l'Eglise, vêtue d'un manteau de soye de couleur de pourpre, porté par le premier gentilhomme de la chambre & par la femme du duc de Nortfolk : l'évêque de Durham la soutenoit à droite, & le comte de Shropshire à gauche. Sa suite étoit composée d'Elisabeth sa sœur, d'Anne de Cleves, & d'environ soixante & dix des plus grandes Dames du Royaume, vêtues de manteaux de soye doublez de martres-zibelines, avec des couronnes sur la tête. On voyoit marcher par ordre, & selon leur rang, les Ducs, les Comtes, les Marquis, & les autres Grands. Enfin la Reine fut placée par l'évêque de Winchester, accompagné de dix autres Prélats, sur une estrade dressée dans l'Eglise. Après l'avoir montrée au peuple : Voici, dit-il, en s'adressant à l'assemblée, la vraie Reine. En même tems il demanda, si on ne la reconnoissoit pas pour la légitime héritière du Royaume : les applaudissemens & le bruit confus des voix prouverent assez qu'on la reconnoissoit pour telle. La Reine descendit alors, pour aller à l'autel faire le serment que les Rois ont coutume de faire. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, que prononça l'Evêque sur l'obéissance due aux Rois par leurs sujets. Dès qu'il fut fini, la Reine quitta son manteau & sa robe, & se prosterna au pied de l'autel, où elle fut ointe de l'huile sacrée. On la couronna ensuite de trois différentes couronnes, dont la dernière lui resta sur la tête. La Reine, sacrée & couronnée, remonta encore sur la même estrade, après qu'on eut chanté le *Te Deum*. Aussi-tôt l'évêque de Winchester lut une déclaration de la Reine, par laquelle elle

pardonnait tout le passé. Alors il s'approcha le premier de la Reine pour lui rendre la soumission ordinaire; l'usage est de baiser la joue gauche. Le comte de Norfolk, au nom des Ducs du Royaume, le marquis de Winchester pour les Marquis, le comte d'Arundel pour les Comtes, & enfin les autres seigneurs d'Angleterre, suivirent pour faire la même soumission. Toutes ces cérémonies étant achevées, on célébra la Messe: la Reine, après l'avoir entendue, retourna avec le même ordre & la même pompe au palais, où l'on avoit préparé un grand repas. Elisabeth sa sœur, & Anne de Cleves étoient assises au dessous d'elle, & un peu plus bas l'évêque de Winchester qui avoit fait la cérémonie.

Pendant le repas, Democh, homme de grande naissance, & né chevalier d'honneur des Rois d'Angleterre, entra dans la salle du festin, armé & monté sur un cheval, & fit publier par un heraut, qu'il reconnoissoit Marie pour vraie & légitime héritière du Royaume; que s'il étoit quelque téméraire, qui osât dire le contraire, il étoit prêt à se battre en duel contre lui. Ayant aussi-tôt jetté son gant par terre en signe de défi, il fit deux ou trois fois le tour des tables, & s'arrêta enfin devant la Reine pour la saluer: elle prit une coupe d'or, but à ce cavalier avec un air de bonté, & lui fit présent de la coupe, après l'avoir vidée. Il quitta sa lance pour la recevoir, & sortit de la salle avec ce présent. On leva les tables, & la Reine, après s'être entretenue quelque tems avec les Ambassadeurs des Princes étrangers, se retira dans sa chambre. Ces Ambassadeurs étoient celui de l'Empereur, celui de Ferdinand Roi des Romains, celui de Maximilien roi de Bohême, Jean Micheli ambassadeur de la République de Venise, & Jean-Baptiste Ricafoli évêque de Cortone, Envoyé de Côme duc de Florence.

Après qu'on eut achevé toutes les cérémonies qui regardoient le sacre de la Reine, on convoqua à Londres l'assemblée du Parlement pour le mois d'Octobre suivant. Plusieurs édits, faits sous le règne de Henry & d'Edouard, y furent révoqués: l'on en confirma néanmoins quelques-uns. On commença par annuler la sentence du divorce de Henry & de Catherine d'Aragon: leur mariage, & les enfans, qui en étoient nez, furent déclarés légitimes; déclaration, qui attaquoit indirectement celui d'Anne Boulén *, & sembloit confirmer

HENRI II.

1553.

Convocation
du Parlement.

* ou Bolleu;

G g g ij

HENRI II.

1553.

l'illégitimité de la naissance d'Elisabeth. L'on abolit les loix, qui avoient été portées touchant la discipline Ecclesiastique, sous Edouard, & on régla que les Prêtres mariez qui ne voudroient pas se séparer de leurs femmes, & qui refuseroient de faire pénitence, seroient interdits & privez de tous revenus Ecclesiastiques; que ceux qui s'en étoient separez, ou qui, après la mort de leurs femmes, avoient vécu régulièrement, rentreroient dans leurs fonctions, sans cependant jouir d'aucuns biens de l'Eglise. Beaucoup d'Evêques se trouverent par-là obligez d'abdiquer leur dignité; & plusieurs qui en avoient été dépouillez par Henry VIII. furent rétablis par la Reine. On abolit aussi une loi de Henry VIII. laquelle défendoit, sous peine d'être traité en criminel de haute trahison, de parler contre la réformation de la discipline Ecclesiastique établie par le Roi, contre la Suprematie, & contre tout ce qui pouvoit la concerner, ou enfin de révoquer en doute les édits rendus à ce sujet. Le titre de chef de l'Eglise Anglicane fut aboli. On rétablit dans leurs dignitez & dans tous les droits de leur naissance le duc de Nortfolk & Renauld Poole *, qui selon les loix du Royaume, ne pouvoient ni heriter ni tester, pour avoir été accusez du crime de haute trahison.

On songe à
marier la Reine.

Ces affaires étant réglées, on ne s'occupa que du choix d'un mari pour la Reine. Elle avoit jusques-là montré beaucoup de répugnance pour le mariage, soit que cette disposition lui fût naturelle, soit qu'elle lui vint alors de son âge trop avancé; car elle avoit déjà quarante ans: d'ailleurs elle n'étoit pas assez belle, pour pouvoir se flatter d'avoir un mari qui l'aimât. Enfin soit qu'elle fût sollicitée par ses ministres, soit qu'elle fût déterminée par la nécessité des affaires présentes, elle songea sérieusement à se marier; parce qu'elle avoit à craindre que la foiblesse de son sexe ne lui attirât le mépris de ses sujets; sans compter qu'elle n'étoit pas encore bien affermie sur son trône, & que son Royaume étoit encore agité de quelque reste de factions. Le prince Philippe d'Espagne fils de l'Empereur, Renaud Poole Cardinal, & Mylord de Courteney étoient les trois maris qu'on lui proposoit. L'éclat de la naissance & l'amour de la patrie rendoit ces deux derniers recommandables, & l'on espéroit que sous l'un ou l'autre on pourroit conserver

* Le cardinal Polus.

la liberté, & les privileges de la Nation. On confideroit sur-tout, que Poole, né de la fille de George duc de Clarence, frere d'Edouard IV. étoit parent de la Reine; qu'outre cet avantage, il avoit une grande probité, de très-bonnes mœurs, beaucoup de douceur & de prudence. Courteney avoit pour lui la jeunesse, & des manieres polies, qui le rendoient agréable à la Reine. Il étoit aussi descendu des Rois d'Angleterre, & tiroit son origine de la sœur de la mere de Henry VIII. Mais on ne pouvoit se guérir des soupçons que l'on avoit, qu'il favorisoit le Protestantisme. Enfin on se rendit aux sentimens de ceux qui représenterent, que le royaume agité demandoit un roi puissant, qui sçût reprimer les mouvemens domestiques, & qui fût en état de résister aux Francois, qui, depuis peu maîtres de l'Ecosse, étoient des voisins à redouter par mer & par terre. La Reine, qui avoit beaucoup d'ambition, se laissa aisément persuader par ces raisons, & consentit de prendre pour mari Philippe prince d'Espagne, que l'on disoit devoir épouser sa cousine germaine, fille d'Emmanuel roi de Portugal & d'Eleonore d'Autriche.

Cependant la Reine, dans la résolution de rétablir en Angleterre la religion de ses ancêtres, avoit secretement donné des ordres à Poole, & l'avoit instruit de sa volonté & de ses desseins. Mais le pape entrevoyant de grandes difficultez, jugea à propos de suspendre le départ de Poole, en qualité de Légat en Angleterre, & d'y envoyer auparavant, pour connoître l'état des choses, Jean-François Commendon, qui étoit Camerier du Pape, & qui fut depuis Cardinal, personnage d'un esprit aussi vif que pénétrant. Dans les entretiens secrets qu'il eut avec la Reine, il reçut d'elle un acte signé de sa main, par lequel elle promettoit l'obéissance au S. Siège, & demandoit que le royaume fût relevé de l'interdit. Pour obtenir cette grace, elle assura le Légat qu'elle enverroît au Pape une magnifique ambassade, aussi-tôt que son royaume seroit paisible. Commendon retourna à Rome chargé de cet acte. Peu de temps après le cardinal Poole fut nommé Légat, & partit avec un plein pouvoir de traiter de la paix entre l'Empereur & le roi de France. Il étoit encore en Italie, lorsqu'il écrivit à la Reine le 13. d'Août, de Magafano dans les terres de Verone, près du lac de Garde. Il la loua de son amour pour la religion & de son attachement au S. Siège & l'exhorta à perseverer

HENRI II.
1553.

Le pape en-
voye en An-
gleterre Com-
mendon.

HENRI II. dans ces pieux sentimens. Outre le pouvoir de négocier la paix, dont on sçavoit qu'il étoit chargé, il avoit des ordres secrets, qui regardoient l'état présent de l'Angleterre. Ces deux commissions n'avoient été réunies ensemble, que pour cacher par l'une le mystère de l'autre. L'Empereur qui l'avoit découvert, ou par sa pénétration vive & naturelle, ou par les lumières de ses ministres, avoit fait connoître au cardinal Dandino, que le Pape lui avoit envoyé pour traiter de la paix, que par des raisons justes & fortes, le départ de Poole ne pouvoit contribuer au bien Public. Le cardinal Dandino à son retour d'Allemagne avoit écrit au cardinal Poole, quels étoient les sentimens de l'Empereur. Poole s'étoit déjà mis en chemin par les ordres du Pape, & avoit fait annoncer son arrivée à l'Empereur par Florebello qu'il lui avoit envoyé. A peine le Cardinal fut-il arrivé sur les frontieres du Palatinat, que Diego de Mendose, député de la Cour de Vienne, l'obligea de s'en éloigner, & de prendre la route de Dillingen, ville de la dépendance de l'Évêque d'Ausbourg sur le Danube, pour y attendre ce que l'Empereur avoit à lui dire.

1554.

L'Empereur
empêche le
cardinal Poole
d'aller en
Angleterre.

Conditions
du mariage de
Marie avec le
Prince Philippe
fils de
l'empereur.

La crainte que la présence du cardinal Poole, né du sang royal, & fort en crédit dans son pays, ne fût un obstacle au mariage presque conclu, avoit engagé l'Empereur à en agir ainsi; c'est pour cela qu'il ne voulut point consentir à l'entrée de Poole en Angleterre, que le mariage de Philippe son fils avec la Reine ne fût entièrement achevé. Pour assurer cette alliance il envoya en Angleterre, sur la fin de l'année, une magnifique ambassade. Lamoral, comte d'Egmont, qui en étoit le chef, étoit accompagné de Jean de Lallain & de Jean de Montmorency seigneur de Courrieres. Les ambassadeurs entrèrent dans Londres à la fin du mois de Février, & conclurent l'affaire quelques jours après leur arrivée; aux conditions, que la cérémonie du mariage seroit célébrée aussitôt qu'il seroit possible; que Philippe prendroit les titres du Royaume & des Provinces de sa femme, & qu'ils auroient l'un & l'autre le même pouvoir dans l'administration des affaires, sans néanmoins préjudicier aux privilèges & aux coutumes du Royaume; que la Reine auroit seule la liberté de nommer aux bénéfices, de donner des grâces, & de disposer des charges; qu'elle auroit aussi part dans tous les Royaumes &

toutes les Seigneuries que Philippe son mary possédoit; qu'au cas qu'elle lui survécût, il lui seroit fait pour son douaire une pension de 60000 l. par an, comme autrefois à Marguerite d'Angleterre, veuve de Charle de Bourgogne, au payement de laquelle somme l'Espagne s'engageroit pour 40000 liv. & la Flandre avec les autres provinces des Pays-Bas, pour 20000 liv. Pour prévenir les discussions & les troubles, on convint que les enfans mâles, qui naîtroient de ce mariage, succederoient à la couronne d'Angleterre, & qu'ils succederoient encore à tous les états que l'Empereur tenoit dans les Pays-Bas & en Bourgogne; Et que Dom Carlos né du premier mariage de Philippe, succederoit à tous les Etats & droits appartenans actuellement, tant en Italie qu'en Espagne, ou à Philippe son pere, ou à l'Empereur son ayeul, ou à Jeanne sa bisayeule; & qu'à raison de ces biens, il seroit obligé de payer la somme de 40000 l. Que s'il ne naîsoit que des filles de ce mariage, l'aînée succederoit à tous les états de Flandre, à condition, que du consentement & de l'avis de Charle son frere, elle choisiroit un mary en Angleterre ou en Flandre; qu'au contraire, si sans l'aveu de son frere, elle en prenoit un ailleurs, elle seroit privée de la succession de la Flandre, & que Charle & ses héritiers y seroient maintenus dans leurs droits; que néanmoins elle & ses sœurs seroient dotées selon les loix & les coutumes des lieux: Que s'il arrivoit que Charle ou ses successeurs mourussent sans héritiers, en ce cas celui ou celle qui naîtroit de ce mariage, hériteroit de tous les Etats de l'un & de l'autre, tant de Flandre que d'Espagne, & de toutes les principautez d'Italie, & que ce successeur seroit obligé de conserver les droits, les privileges, les immunités & les coutumes de chaque Royaume: Qu'il y y auroit entre l'Empereur, Philippe & ses héritiers, la Reine, ses enfans & leurs hoirs, & enfin entre les Royaumes & les Etats des uns & des autres, une amitié ferme & constante, une intelligence & une union perpetuelles & inviolables; que les traités faits à Westminster en 1543. & quatre ans après à Utrecht le 16 de Janvier, seroient renouvellez & confirmez.

Le bruit de ce mariage, qui se répandit, fit beaucoup murmurer le peuple, & l'Angleterre fut à cette occasion agitée de nouveaux troubles. Pierre Carew & Thomas Wiat, qui s'en déclarerent les Chefs, firent part de leurs desseins au duc

Conspiration
à l'occasion
de ce mariage.

HENRI II.

1554.

de Suffolk, encore prisonnier, & qui, sous prétexte de maladie, avoit obtenu sur sa parole la liberté d'habiter sa maison, pour changer d'air. Avant de faire éclater leurs projets, ils crurent devoir attendre l'arrivée de Philippe, s'imaginant qu'en prenant les armes alors, ils seroient réputés défenseurs de la liberté de la patrie, contre la domination d'un Prince étranger, & non pas rebelles à leur Reine. Cependant Carew, qui croyoit qu'il étoit dangereux de différer, leva secrètement des gens de guerre dans le Pays de Cornouaille. Mais la Cour d'Angleterre en ayant été informée plutôt qu'il ne pensoit, il passa promptement en France, ne pouvant se réfugier ailleurs.

Wiat, qui avoit part à cette entreprise, la voyant découverte, n'avoit plus que son courage pour ressource. Il engagea les peuples de Kent, pays voisin de la France, à se soulever, en leur représentant que la Reine, séduite par de mauvais conseils, alloit réduire l'Angleterre à la servitude, & exposer la religion à de grands périls, par son mariage avec un Prince étranger. La Reine fit choix du duc de Suffolk pour marcher contre lui. Mais ce duc effrayé par les remords de sa conscience, s'étoit retiré, & étoit allé dans la province de Warwick, où il ne put réussir à faire prendre les armes aux peuples, & tenta encore vainement de faire reconnoître pour Reine Jeanne sa fille. Enfin la Reine chargea le comte de Huntington d'aller, avec une troupe de cavalerie, poursuivre cet homme si attaché à lui nuire, & déjà jugé criminel de haute trahison. Le duc de Suffolk, qui se vit alors abandonné de tout le monde, distribua son argent à ses gens, & se livra à la foi d'un paysan qui le trahit, ou par crainte, ou par intérêt.

Succès de
Wiat chef des
Conjurcz.

Sur la fin du mois de Janvier, le comte de Norfolk eut ordre de s'avancer contre Wiat. Dès qu'il fut sur le pont de Rochester, à la vue de son ennemi, ses troupes l'abandonnerent, & il lui fallut prendre la fuite : après avoir perdu tout son canon & tous ses bagages, il eut le malheur d'être pris en fuyant. Mais Wiat aussi-tôt lui donna la liberté, & le pressa fort de se déclarer lui-même chef d'une aussi juste guerre : il lui dit que s'il vouloit pourtant retourner auprès de la Reine, il le prioit d'assurer Sa Majesté, qu'il n'avoit point pris les armes contre elle ; qu'il n'avoit eu pour but que la défense

de

de la liberté de la patrie, contre les entreprises des étrangers. Wiat énorgerilli de ce succès, résolut d'aller droit à Londres, avec ses troupes, qui consistoient en quatre mille hommes. A la nouvelle de son arrivée, les ambassadeurs de l'Empereur, pour appaiser la sédition, & pour échapper au péril qui les menaçoit, s'embarquerent, & sortirent du port le premier de Février. La Reine se rendit le même jour à Londres. A peine y fut-elle arrivée, qu'elle convoqua tumultuairement une assemblée du peuple. Après avoir fortement investive contre Wiat, elle fit sçavoir quels étoient les desseins de ce rébelle, & ce qu'elle avoit résolu de faire. Elle dit qu'elle ne s'étoit conduite dans l'affaire de son mariage, que par les avis des Grands de l'Etat; qu'elle avoit passé les plus beaux jours de sa vie dans le Celibat; qu'elle avoit peu d'envie d'en sortir, & que si les Etats du Royaume jugeoient qu'il fût avantageux qu'elle ne se mariât point, elle consentoit volontiers à se passer de mary; qu'elle seroit touchée de la plus vive douleur, s'il étoit vrai que son mariage dût faire le malheur de l'Etat, & allumer dans son sein une guerre pernicieuse & sanglante; qu'elle demandoit que l'on ne s'écartât point de l'obéissance & de la fidélité, & que l'on parût enfin disposé à la venger de la perfidie des rebelles. Que cette vengeance, surtout devoit être l'ouvrage de ceux qui l'avoient proclamée Reine, & qui d'un commun consentement l'avoient reconnu pour héritière légitime de son pere & de son frere.

Pour rendre odieux Wiat, déjà déclaré traître par la voix d'un Heraut, on lut publiquement les demandes qu'il avoit eu l'audace d'envoyer à la Reine. Par le premier article, il demandoit que Sa Majesté fût remise à sa garde, avec pouvoir de décider de son mariage, & d'arrêter & punir ses Ministres. La Reine s'étant assurée de l'obéissance de ses sujets, par la publication des propositions de ce rébelle, fit prendre les armes à cinq cens hommes, la plupart étrangers: les uns furent placez à la porte du pont de la Tamise, & les autres furent distribuez dans la ville. Trois jours après, elle promit de pardonner indistinctement à tous ceux qui avoient suivi le parti des Conjurez, pourvu qu'ils missent bas les armes; & elle déclara qu'elle donneroit une récompense à quiconque lui ameneroit Wiat prisonnier.

Tom. II.

Hhh

HENRI II.

4554.

Marie con-
voque une as-
semblée du
peuple.

HENRI II.

1554.

Wiat est
pris.Jeanne est
condamnée à
être décapitée.

Ce rebelle, loin de s'épouvanter de ces menaces, espoir au contraire venir à bout de ses desseins sans coup férir. Dans cette confiance il s'avança jusqu'à la porte du pont. Mais contre son attente l'entrée lui ayant été refusée, il passa la rivière à douze milles au-dessus de Londres, & s'étant approché d'une autre porte de la ville, où Courtenay étoit en faction, il demanda qu'on la lui ouvrît comme à un ami. Wiat avoit laissé ses troupes dans un lieu peu éloigné : les soldats, en l'absence de leur Chef, s'étoient couchez dans une prairie, & ne se tenoient aucunement sur leurs gardes. Tandis que Courtenay & Wiat disputoient ensemble, le comte de Pembrock, à la tête de quelques troupes d'élite, sortit de la ville par une autre porte, & chargea les ennemis en queue si à propos, qu'il les mit en déroute. Courtenay en même tems voyant Wiat abandonné de ses troupes, se jeta sur lui, & le fit prisonnier. Courtenay cependant fut soupçonné de trahison, & même arrêté, comme complice de l'entreprise de Wiat. On l'accusoit de l'avoir laissé approcher de la ville, & d'avoir souffert qu'il se fût emparé du fauxbourg. On lui imputoit encore de ne s'être déclaré son ennemi, qu'après la défaite des troupes de ce rebelle par le comte de Pembrock.

La Reine fit publier le lendemain 7 de Février, que tous ceux qui auroient retiré chez eux quelques-uns des Conjurez, eussent à les dénoncer sur le champ, sous peine de la vie. On en découvrit par ce moyen un grand nombre, & l'on en punît à Londres & à Westminster plus de quatre-vingt, parmi lesquels se trouverent plusieurs personnes de condition. Cette dernière conspiration occasionna la mort de Jeanne, fille du duc de Suffolk, & de Gilfort son mari. Ils furent l'un & l'autre condamnés à perdre la tête. La Reine envoya un Théologien à Jeanne, pour lui persuader de mourir Catholique, & d'embrasser la véritable religion. Jeanne répondit, qu'elle n'avoit pas assez de tems pour décider sur des questions de théologie, & qu'elle jugeoit à propos d'employer les momens qui lui restoient, à demander à Dieu la grace de mourir chrétiennement. Ce Théologien, qui crut que Jeanne n'avoit parlé de la sorte, que pour avoir occasion de prolonger sa vie, alla trouver la Reine, & obtint que son supplice seroit différé de trois jours. A son retour, il avertit Jeanne du délai que la

Reine lui avoit accordé, afin qu'elle eût le tems de l'entendre, & la pria en même tems de vouloir bien prendre des sentimens plus conformes aux principes de la vraie religion. Jeanne lui répondit d'un air gracieux : « Je ne vous avois pas » tenu ce discours, afin qu'il fût rapporté à la Reine ; ne pen- » sez pas que j'aye un si grand attachement à la vie : depuis » que vous m'avez quittée, j'en ai conçu un si grand dégoût, » qu'uniquement occupée de la vie éternelle, je ne pense plus » qu'à la mort ; & puisque c'est la volonté de la Reine, je » l'accepte volontiers ».

Avant que d'être conduite au supplice ; Gilfort son mari obtint la permission de la voir, & de lui faire ses derniers adieux. Mais Jeanne refusa de le voir, & lui fit dire qu'une pareille entrevue étoit plus propre à entretenir la douleur, qu'à donner de la consolation dans les derniers momens de la vie : elle ajouta que dans peu de tems elle seroit unie à lui par des liens plus étroits, & qu'ils auroient la joie de se revoir dans un état plus heureux. Lorsqu'elle sortoit de la Tour, le Gouverneur la pria de vouloir bien lui laisser quelque chose qui pût le faire ressouvenir d'elle. Pour le contenter, elle demanda des tablettes, & écrivit dessus, en Grec, en Latin & en Anglois (car elle possédoit ces trois langues) trois courtes réflexions, qui faisoient voir son innocence. Quoi qu'elle y avoût que son crime méritoit la mort, elle marquoit cependant que son ignorance lui auroit pû servir d'excuse devant les hommes, sans que pour cela les loix en eussent été violées. Enfin après avoir salué, avec un visage tranquille, ceux qui se rencontroient sur son chemin, & s'être recommandée à leurs prières, elle arriva au lieu du supplice, tenant le Théologien par la main. Elle l'embrassa alors avec politesse, & lui dit : « Je » prie Dieu de vous récompenser de la bonté que vous m'a- » vez témoignée ; je vous avoüerai cependant qu'elle m'a plus » fait souffrir, que l'appréhension de la mort que je vais en- » durer ». Se tournant ensuite vers les assistans, elle leur exposa, par un discours modeste, tout ce qui s'étoit passé à son sujet. « Je ne suis pas coupable, dit-elle, d'avoir aspiré à la Royau- » té, mais je le suis de ne l'avoir pas refusée quand on me l'a » offerte. Je servirai d'exemple à la postérité, que l'innocence » même ne peut justifier les actions préjudiciables à l'Etat ; &

HENRI II.

1554.

Constance
& fermeté de
Jeanne.

Hhh ij

HENRI II.

1554.

» qu'on est criminel , quand on se prête à l'ambition & aux
 » desirs déreglez des autres, quoique malgré soi ». Elle im-
 plora ensuite la miséricorde de Dieu , & s'étant déçoiſée avec
 le secours de ses femmes, elle dénoüa elle-même ses cheveux,
 & s'en étant couvert le visage, elle tendit le cou au bourreau.
 Tous ceux qui étoient présens à ce triste spectacle fondoient
 en larmes : ceux même, qui dès le commencement avoient sui-
 vi le parti de Marie, ne pouvoient retenir leurs sanglots. Telle
 fut la destinée de Jeanne de Suffolck, illustre par sa haute nais-
 sance, mais plus illustre encore par sa haute vertu & par la
 grandeur de son ame. Pour contenter l'ambition d'un beau-pere
 & d'une mere imperieuse, elle prit le fatal nom de Reine,
 qui ne lui fit faire qu'un pas du thrône à l'échaffaut, où elle
 expia le crime d'autrui. Mais par la pureté de sa conscience,
 & par la force de son esprit, elle s'étoit mise au-dessus des
 plus grands coups de la Fortune.

Cette triste exécution se fit le 12 de Fevrier; le même jour
 Gilfort son mari eut la tête tranchée. Le duc de Suffolk son
 pere fut aussi décapité le 22 de ce même mois, quatre jours
 après sa condamnation. Il y en eut beaucoup, qui ne purent
 soutenir la vûe de l'état où étoit l'Angleterre, & qui se retire-
 rent en Allemagne. Laski, entr'autres, de la premiere noblesse
 de Pologne, sortit de ce Royaume. Il étoit frere de ce Jérôme
 Laski, dont le nom est encore aujourd'hui si célèbre en
 Hongrie, & à la Porte Ottomane. Il se rerira d'abord en
 Dannemarck, & de-là à Emden dans la Frise orientale, où
 établit son séjour. Plusieurs Anglois quitterent aussi leur pays,
 à cause de la religion. Tels furent Jean Poynet, autrefois évê-
 que de Winchester, Richard Morislin, Antoine Cook & Jean
 Cheeke, précepteurs du Roi Edouard.

Abolition du
 serment de
 Suprématie.

Vers le quatre de Mars, peu de tems après, la Reine fit
 publier plusieurs ordonnances, au sujet de la discipline Eccle-
 siastique. Elle abolit entr'autres choses, le serment institué par
 Henry VIII. lorsqu'il s'étoit soustrait de l'obéissance du S.
 Siège. Tous ceux qui étoient nommez à quelque charge, ou
 à quelque dignité Ecclesiastique, étoient obligez par ce ser-
 ment, de reconnoître le Roi & ses successeurs pour Chefs sou-
 verains de l'Eglise Anglicane, de déclarer que le Pape n'étoit
 que l'évêque de Rome, n'avoit ni droit ni autorité dans le

Royaume, & de promettre qu'ils n'auroient aucune liaison ni aucune société avec lui. Henry VIII. avoit fait faire aussi des prières en langue vulgaire, par lesquelles on demandoit à Dieu qu'il mit l'Angleterre à couvert de la conspiration & de la tyrannie de l'évêque de Rome. Marie, par une ordonnance, supprima tous les livres de prières, où cette formule étoit insérée.

HENRI II.
1554.

Cependant Wiat fut interrogé sur le nom de ses complices. Il nomma Courtenay, & dit que Marie lui ayant refusé Elizabeth en mariage, il avoit comploté avec cette Princesse pour s'emparer du Royaume, & déthrôner la Reine. Il fut engagé par les ennemis de Courtenay & d'Elizabeth à faire cette déclaration, & on le flatta de l'espérance d'obtenir sa grace par ce moyen: mais avant d'être conduit au supplice, il les justifia & protesta qu'ils n'étoient point coupables de la révolte. Cependant Elizabeth fut mise en prison pour ce sujet, & y resta jusqu'à la mort de Marie. Pour Wiat, il eut la tête tranchée, le premier d'Avril.

Supplice de
Wiat.

En ce même tems, Thomas Cranmer, qui occupoit encore l'archevêché de Cantorbery, Nicolas Ridley, à qui on avoit ôté l'évêché de Londres, & Hugue Latimer qui avoit renoncé, il y avoit déjà du tems, à l'évêché de Worchester, furent conduits à Windfor, & de-là à Oxford, où ils continuèrent, avec les Theologiens de Cantorbery, la dispute qu'ils avoient commencée le 1 de Novembre. Mais comme ils persisterent toujours dans le même sentiment, ils furent remis en prison.

Le Parlement d'Angleterre étant alors assemblé, la Reine proposa deux choses; la première fut son mariage, & la seconde fut de reconnoître le Pape pour chef de l'Eglise. Elle ne put obtenir pour lors cette dernière demande; la Noblesse y montra trop de répugnance. Pour la première, elle lui fut accordée sous certaines conditions; à sçavoir, que le Prince d'Espagne ne pourroit élever qui que ce fût aux charges & aux dignitez publiques, s'il n'étoit né en Angleterre, & sujet de la Reine; qu'il auroit dans sa maison un certain nombre d'Anglois, qui seroient traités honorablement, & qui ne recevraient aucune injure de la part des étrangers; qu'il ne pourroit emmener la Reine hors du Royaume, à moins qu'elle ne le demandât elle-même; qu'il ne pourroit non plus emmener les

Conditions
auxquelles le
Parlement
consent au
mariage de la
Reine avec
Philippe.

H h h iij

HENRI II.

1554.

enfants qu'il auroit de Marie ; qu'ils seroient élevez en Angleterre dans l'espérance de la succession , & qu'ils n'en fortiroient point sans quelque nécessité ; qu'en ce cas encore , il faudroit que ce fût du consentement des Anglois ; que si la Reine mouroit sans enfans , le Prince n'auroit aucun droit sur le royaume , & qu'il le laisseroit libre au successeur de la Reine : qu'il ne changeroit rien aux usages & privileges du royaume , soit publics soit particuliers ; qu'il confirmeroit & conserveroit les loix fondamentales de l'Etat ; qu'il ne permettroit pas qu'on emportât d'Angleterre aucunes pierreries , ni aucuns meubles précieux ; qu'il ne pourroit rien aliener du domaine de la couronne ; qu'il conserveroit & entretiendrait les vaisseaux , le canon & tous les arcenaux ; qu'il auroit soin de garder exactement les frontieres & les places fortifiées ; qu'on ne dérogeroit en rien par ce mariage au traité fait depuis peu entre la Reine & le Roi de France ; que la paix seroit inviolablement maintenüe entre la France & l'Angleterre ; qu'il seroit cependant permis à Philippe d'envoyer à l'Empereur son pere du secours de ses autres Etats & royaumes , soit pour se défendre , soit pour venger les injures qu'il auroit reçues.

Philippe se rend en Angleterre.

Comme il n'y avoit plus rien qui pût empêcher la célébration du mariage , Philippe profitant de la saison favorable , sortit le 16 de Juillet¹ du port de la Corogne en Galice , & à la faveur d'un vent de midi , aborda trois jours après à Southampton avec sa flotte , composée de quatre-vingt vaisseaux de charge , & de quarante plus petits , dont vingt Anglois & vingt-Flamans la couvroient en flanc des deux côtez. Paget , & les comtes de Rotland & d'Arundel allerent au devant de ce Prince , avec le Garde du Sceau secret , & le grand Thresorier d'Angleterre , tous chevaliers de l'Ordre de la Jarretiere. Le marquis de las-Navas , depuis long-tems ambassadeur de Philippe auprès de la Reine , vint aussi avec eux. Le lendemain on reçut le Prince dans un vaisseau , qu'on avoit magnifiquement équipé pour sa réception ; le duc d'Albe , Ruy Gomez de Silva , Antoine de Toledé , & Pierre Lopez , y monterent avec lui. Lorsqu'il fut arrivé au Port , il descendit à terre & monta sur un cheval richement enharnaché , & entra

¹ Il y a dans le texte XVIII. Kal. c'est une faute. Le mois de Juillet n'a

pas dix-huit jours avant les Kalendes , mais seulement dix-sept.

ainsi dans la ville. Le palais où il fut reçu étoit orné de magnifiques tapisseries, sur lesquelles on voyoit le nom de Henry VIII. avec le titre de Chef de l'Eglise. Car quoique cette innovation du règne précédent eût été abolie, on n'étoit pas encore venu à bout d'en effacer la mémoire. Le jour suivant, le Prince ayant reçu les présens de la Reine, il lui envoya les siens, & partit aussi-tôt, malgré la pluie, pour aller trouver cette Princesse à Winchester. Les seigneurs de sa Cour l'accompagnèrent, avec ceux d'Angleterre. L'évêque de Winchester, ayant cinquante Gentilhommes à sa suite, & Pembrock deux cens cinquante, étoient venus pour saluer Philippe de la part de la Reine. Le jour de S. Jacque patron d'Espagne fut destiné pour la cérémonie des noces, qu'on célébra à Winchester avec beaucoup de magnificence. Le Prince avoit avec lui le duc d'Albe, le marquis de Pescara, l'amiral de Castille, le duc de Medina-Celi, suivis de leurs gens richement vêtus. Lorsqu'on fut arrivé au lieu destiné, Jean de Figueroa portant la parole au nom de l'Empereur, déclara, que Sa Majesté Impériale cédoit à Philippe son fils le royaume de Naples avec tous les droits qu'il y avoit. Ensuite on lut les articles dont on étoit convenu, par le ministère des Ambassadeurs, & le Prince les confirma de vive voix. Alors l'évêque de Winchester, qui avoit sacré la Reine, fit la cérémonie avec cinq autres Evêques, & se conforma à la coutume qu'on observe dans les mariages des particuliers: il demanda aux assistans, si quelqu'un d'eux ne sçavoit rien, qui pût mettre empêchement à ce mariage. Personne ne s'y étant opposé, & tous ceux qui étoient présens, ayant témoigné d'une voix unanime, qu'ils y consentoient, Philippe & Marie furent mariés, & l'on publia leurs titres, en Latin, en François & en Anglois. Après la Messe, le reste du jour se passa en festins, en danses, & autres divertissemens qu'on a coutume de prendre à la Cour. Ensuite la Reine partit avec Philippe pour Londres, ville capitale du royaume, où il fit son entrée avec beaucoup de pompe & de magnificence.

Sur ces entrefaites, le cardinal Poole, qui étoit resté à Dillingen par l'ordre de l'Empereur, se plaignit respectueusement dans une lettre qu'il écrivit à ce Monarque, & lui fit connoître que tout le monde regardoit comme une chose

HENRI II.

1554.

HENRI II.

1554.

indigne, qu'on empêchât un Legat du Pape d'aller trouver Sa Majesté Imperiale, dans le tems qu'on l'avoit envoyé pour traiter avec elle de la paix & des affaires de la religion; que ce procéde tournait à la honte de ce Prince & au mépris du souverain Pontife. » Quelle joye, ajouta-t-il, les hérétiques d'Allemagne n'auront-ils pas, de voir cette conduite? Que penseront les Anglois ennemis de la religion? » Après ces remontrances, il supplia l'Empereur de lui permettre de l'aller trouver. Dominique de Soto Espagnol, habile Théologien & Prédicateur de l'Empereur, étoit alors à Dillingen. Le cardinal Poole se servit de son crédit, pour engager l'Empereur à ne pas différer davantage de le recevoir à sa Cour, parce que ce retardement pouvoit nuire à sa Chrétienté, & surtout au Royaume d'Angleterre. L'Empereur ayant enfin consenti à cette demande, le Cardinal vint le trouver à Bruxelles, où il fut obligé de demeurer jusqu'à l'arrivée de Philippe en Angleterre. Cependant Poole ne voulant pas demeurer oisif, commença à travailler à une partie de l'objet de son Ambassade, pour tenter la voye d'un accommodement entre l'Empereur & le Roi de France. Car le Pape qui avoit envoyé à Bruxelles le cardinal Dandino, & en France le cardinal S. George, voyant qu'il ne terminoit rien, les avoit rappelés, & avoit chargé Poole de la même négociation.

Négociation
du cardinal
Poole.

Dans la première audience que le Cardinal Poole eut de l'Empereur, ce Prince lui dit qu'il ne refuseroit aucunes conditions honnêtes, pourvu qu'elles pussent assurer la paix; qu'au reste on ne pouvoit délibérer sur rien, avant de sçavoir les intentions du roi de France. Poole partit donc aussi-tôt pour se rendre à la Cour de France; il écrivit en chemin un Memoire, dans lequel il exhortoit l'Empereur à la paix, & où il se fendoit sur la réponse qu'il avoit reçue de ce Prince. Comme on approchoit de la Semaine Sainte, & qu'on ne pouvoit dans ce saint tems vaquer aux affaires, le Roi jugea à propos de différer l'arrivée du Cardinal à la Cour. Poole envoya alors son Memoire à l'Empereur, avec une lettre. Après Pâques il traita sérieusement avec le Roi, & ensuite avec Anne de Montmorency, connétable de France, & avec le cardinal de Lorraine, qui étoient alors chargés de la conduite des affaires. Enfin il prit congé du Roi, qui lui avoit donné quelque espérance touchant

touchant la paix. Mais avant son départ, ce Monarque, après lui avoir donné beaucoup de louanges, lui témoigna la peine qu'il ressentait de ne l'avoir pas connu avant que Jule III. eût été élu Pape, & de n'avoir pas été plus particulièrement informé de son mérite & de ses vertus, parce qu'il auroit fait en sorte, autant qu'il lui eût été possible, de l'élever au souverain Pontificat, préférablement à tout autre.

HENRI II.
1554.

Le cardinal Poole ayant quitté la Cour, & étant retourné en Flandre, fut bien surpris de ne voir que misère & désolation sur l'une & l'autre frontière. La terre y fumoit encore des funestes embrasemens que la guerre y avoit allumés. Les habitans avoient pris la fuite : on ne trouvoit par-tout que d'affreuses solitudes ; on ne voyoit plus que des vieillards, des femmes, & des enfans, que la foiblesse avoit empêché d'abandonner leurs maisons, d'où ils sortirent tous à l'arrivée de Poole, pour parsemer de fleurs les chemins par où il passoit. Ce spectacle lui donna lieu de presser encore plus vivement la conclusion de la paix entre les deux Puissances, & d'éteindre un feu, que leurs divisions avoient si long-tems entretenu dans la Chrétienté. Mais les esprits étant trop vivement irrités, & leur haine invétérée les rendant irréconciliables, le zèle & les travaux de ce grand homme ne produisirent aucun effet.

Tandis que le Cardinal étoit proche de Bruxelles dans un monastère, où il avoit coutume de loger lorsqu'il étoit en Flandre, & où il attendoit de l'Empereur naturellement défiant quelque réponse favorable, il apprit la mort de Barthélemi Stella son ami, qui malgré sa vieillesse l'avoit voulu suivre en Angleterre avec Donat Rullo. Quelque tems après la célébration du mariage de Philippe avec Marie, ceux qui avoient tenté par leurs calomnies de rendre Poole suspect & odieux à l'Empereur, au Pape, & même à la Reine d'Angleterre, n'ayant pu réussir, cette Princesse envoya à Bruxelles deux personnes de considération, Paget, & Edouard Hastings grand Ecuyer d'Angleterre, pour le conduire avec honneur à sa Cour.

Le cardinal Poole ayant donc pris congé de l'Empereur, se mit en chemin avec eux au mois de Septembre, & arriva à Calais qui appartenait alors aux Anglois. On lui avoit préparé dans le Port six vaisseaux ; s'étant embarqué malgré le vent

Poole arrive en Angleterre revêtu de la qualité de Legat du S. Siege.

HENRI II.

1554.

contraire, il aborda heureusement à Douvre, qui est le Port le plus proche de la France. Il y trouva l'évêque d'Éli, le vicomte de Montagu, & un grand nombre d'autres Seigneurs qui étoient venus pour le recevoir. De-là il partit pour Gravesinde, ville située sur la Tamise à vingt milles de Londres, & il y trouva l'évêque de Durham & le comte de Shropshire qui l'attendoient, pour le féliciter de son retour & le saluer de la part du Roi & de la Reine. Ils lui présenterent en même tems les lettres de son rétablissement, scellées du grand sceau, & lui dirent que le Parlement s'étant assemblé le 12 de Novembre, on avoit d'un commun consentement cassé le decret par lequel il avoit été privé de tous les droits de sa naissance, déclaré ennemi de la Patrie, & banni; que pour donner plus d'autorité à cette délibération, leurs Majestés avoient voulu venir au Parlement contre l'usage: car on sçait que les Rois n'ont coutume de s'y trouver qu'au commencement & à la fin. Le Cardinal arriva à Londres le 23 de Novembre; alors du consentement du Roi & de la Reine, reparut pour la première fois dans ce royaume la Croix d'argent, que les Legats Apostoliques ont coutume de porter. On l'avoit attachée à la proue du navire, qui portoit le Cardinal, afin que tout le monde la pût voir. L'évêque de Winchester chancelier du royaume, & la plupart des Grands le reçurent, lorsqu'il mit pied à terre. Le Roi & la Reine, qui étoient à table, se leverent pour aller au devant de lui; la Reine le reçut au haut de l'escalier, en lui disant qu'elle avoit autant de joye de le voir en cet état, qu'elle en avoit eu le jour de son avènement à la Couronne.

Poole travail-
le à rétablir la
Religion Ca-
tholique en
Angleterre.

Au bout de trois jours le cardinal Poole vint trouver le Roi pour l'entretenir des affaires qui concernoient son ambassade. Le Roi sortit de sa chambre, pour le recevoir, & lui apporter le paquet qu'on lui avoit envoyé de Rome, contenant des ordres plus amples, & tels qu'on les avoit si souvent demandez. Le lendemain le Roi rendit au Legat sa visite; & ils confererent ensemble sur les moyens de rétablir le royaume dans la communion de l'Eglise Romaine. Cet article fut ensuite traité sérieusement dans le Parlement, en présence du Roi, de la Reine, & du Cardinal.

L'évêque de Winchester fit part à cette auguste assemblée

des ordres du Pape, qui concernoient l'Angleterre, & dont il avoit chargé son Legat. Alors Poole fit un long discours en Anglois, & remercia les deux chambres de l'avoir rappelé dans sa patrie, & rétabli dans ses honneurs. Il dit ensuite qu'en lui redonnant l'entrée dans le Royaume, c'étoit lui avoir fourni les moyens de le servir, & que si on lui avoit rendu ses biens & ses honneurs, il venoit en récompense remettre ses bienfaiteurs en possession de la céleste patrie, & d'une gloire dont ils s'étoient privez eux-mêmes, en se séparant de l'unité de l'Eglise. Après avoir ainsi parlé, il les exhorta à reconnoître de bonne foi, & à abjurer l'erreur, qui leur avoit causé de si grands maux aussi-bien qu'à l'Etat, & à recevoir avec une joye sincere la grace que le Tout-puissant leur accordoit par le souverain Pontife, & que son Legat leur annonçoit. Il finit leur faisant connoître, que puisqu'il leur apportoit heureusement les clefs avec lesquelles on pouvoit ouvrir les portes de l'Eglise, ils devoient agir comme ils avoient fait à son égard, lorsqu'ils l'avoient rétabli dans sa patrie, c'est-à-dire, qu'ils devoient abolir les loix qu'on avoit faites contre le S. Siege, & qui les avoient separé du corps de l'Eglise universelle.

Ce discours fit des impressions différentes sur les esprits; les uns ennuyez de l'état present, aimoient mieux leur premiere religion; les autres déjà accoutumés à une doctrine opposée, ne pouvoient entendre parler de l'autorité du souverain Pontife, sans en être effrayez. Cependant l'évêque de Winchester remercia le Cardinal au nom du royaume, & lui dit que les Chambres délibereroient sur ce sujet. Poole se retira pour laisser le Parlement délibérer; mais il fut rappelé presque aussitôt. Alors l'évêque de Winchester lui dit, qu'il remercioit Dieu d'avoir suscité un Prophète parmi les Anglois pour le salut de l'Angleterre. Ayant ensuite exalté par un long discours les bienfaits du Pape, il avoua qu'il étoit tombé dans l'erreur avec les autres; il les exhorta à rentrer avec lui dans le sein de l'Eglise, & à accepter, avec un sincere repentir de leurs fautes, la grace qu'on leur offroit.

Enfin le Cardinal vint encore au Parlement le dernier jour de Novembre, fête de S. André. Le comte d'Arundel, Grand-Maître de la maison du Roi, le conduisoit avec quatre Chevaliers de la Jarretière, & autant d'Evêques. Lorsque Poole fut

HENRI II.

1554

arrivé, le Chancelier demanda à ceux qui composoient l'assemblée, s'ils consentoient qu'on fit des excuses au Legat, & s'ils vouloient se réunir au centre de l'unité, & rendre l'obéissance dûe au Pape comme Chef de l'Eglise. Les uns y consentirent de vive voix, & les autres par leur silence. On présenta en même tems une adresse au Roi & à la Reine, par laquelle chacun protestoît qu'il se repentoit de s'être séparé de l'Eglise Romaine, & qu'il rejettoit sincèrement toutes les Loix qui avoient été faites au préjudice du souverain Pontife. Ensuite tous ceux qui étoient présens supplièrent leurs Majestez, que Dieu avoit préservés de cette funeste contagion, d'obtenir du Legat le pardon de leur faute, & de faire en sorte qu'ils fussent reçus dans le sein de l'Eglise Catholique comme ses enfans, & réunis, comme membres, au corps dont ils avoient été arrachés.

Le Roi & la Reine ayant lû cette adresse, la donnerent au Chancelier, qui en fit la lecture à haute voix, afin que tout le monde l'entendit. Ensuite leurs Majestez se leverent pour aller prier le Legat; mais il les prévint, & s'étant remis à sa place à leur priere, il fit connoître à tout le monde, par la lecture des lettres du Saint Pere, jusqu'où s'étendoit le pouvoir qu'il en avoit reçu. Alors il rendit des actions de grâces au Tout-puissant, de ce qu'il avoit permis que les Anglois, qui autrefois avoient embrassé les premiers, d'un commun consentement, le vrai culte, en renonçant au culte des idoles, eussent aujourd'hui reconnu avant les autres la faute qu'ils avoient commise en se séparant de l'Eglise. Il ajouta qu'il ne falloit pas douter, que si leur cœur étoit sincèrement pénétré de douleur & de repentir, les Anges ne se rejouissent de la conversion de tant d'hommes, & d'un Royaume si florissant, puisque l'Ecriture Sainte nous assure, que celle d'un seul pécheur les remplit de joie. Enfin le Cardinal s'étant levé, & tous s'étant mis à genoux, il prononça en langue Angloise la Formule d'absolution. Ensuite ils allerent tous dans la chapelle du Roi, pour chanter le *Te Deum*, en action de grace. Le lendemain, les Magistrats de Londres ayant obtenu la permission du Roi & de la Reine, prièrent le cardinal Poole de faire son entrée avec les ornemens de Legat, & revêtu des autres marques de sa dignité. Après cette cérémonie, on parla de rétablir la religion, de rappeler les personnes de pieté qu'on

avoit bannies, & d'exiler les partisans de la nouvelle doctrine. Enfin on envoya une célèbre ambassade au Pape, & l'on choisit pour cette fonction l'évêque d'Éli, le vicomte de Montagu, & Edoüard Carnes jurisculte, qui étoient chargez de rendre l'obéissance dûë au S. Siege & au Pape, au nom du Roi & de la Reine.

Mais quittons cette grande & florissante île, & revenons dans notre continent. Toute cette année fut employée en Allemagne, à accommoder les affaires de Saxe, & à décider la cause d'Albert de Brandebourg, tantôt par les armes, & tantôt par des assemblées que l'on convoquoit pour ce sujet. L'électeur Maurice étant mort, Jean Frederic fit tous ses efforts pour recouvrer l'Electorat qu'il avoit perdu, mais il travailla en vain. Cependant, après avoir contesté pendant six mois, les Parties convinrent, par l'entremise du roi de Dannemark, beau-pere d'Auguste, de ces conditions; Que Jean Frederic cederait l'Electorat, la Misnie, & les mines d'Argent à Auguste qui lui remettroit le tout, s'il mourait sans enfans mâles; Qu'il seroit aussi permis à Jean Frederic de prendre pendant sa vie le nom d'Electeur, & les marques de cette dignité, soit dans ses lettres, soit sur la monnoie qu'il seroit battre; Q'Auguste de son côté lui donneroit, & à ses enfans aussi, quelques gouvernemens, & quelques places, avec cent mille écus d'or, pour payer ses dettes que Maurice avoit promis d'acquitter; Qu'il dégageroit la citadelle & la ville de Königsberg, en rendant quarante mille écus d'or à l'évêque de Wirtzbourg, & qu'on donneroit ces places à ses enfans; Qu'enfin on rétablirait l'union hereditaire de la maison de Saxe, qui avoit été interrompue pendant les guerres précédentes, & qu'on la confirmeroit de nouveau. Jean Frederic, qui étoit malade alors, ratifia dans son lit ce traité, par sa signature & par son sceau. Il ordonna ensuite à ses enfans de l'observer. Peu de tems après il mourut le 3 de Mars. Ce Prince étoit d'une fermeté & d'un courage invincible, comme ses ennemis ont été forcez de l'avouer: à ces qualitez il joignoit encore une liberalité digne d'un grand Prince. Après une suite d'adversitez dont il fut accablé pendant tout le cours de sa vie, il trouva enfin dans le tombeau la paix & la tranquillité, dont il n'avoit jamais pu jouir en ce monde. Sa reputation s'obscurcit

HENRI II.
1554.

Affaires
d'Allemagne.

Traité entre
l'Electeur
Auguste, &
Jean Frederic
de Saxe.

Mort de
Jean Frederic
de Saxe. Son
portrait.

HENRI II.

1554.

bientôt après sa mort, à cause de la triste situation où ses malheurs le contraignirent de laisser ses enfans. Sibille de Cleves sa femme mourut onze jours avant lui à Weimar, avec la satisfaction qu'elle avoit tant désirée : en effet elle disoit souvent qu'elle sortiroit de ce monde avec joie, si elle pouvoit encore revoir son mari en liberté, & de retour dans sa patrie. Après la mort de cette Princesse, il ordonna qu'on lui reservât une place dans l'Eglise auprès d'elle, comme devant bientôt la suivre.

Sur ces entrefaites, les Alliez retournèrent au siège de Schweinfurt, qui appartenoit à Albert, & en même tems ils s'emparèrent d'Hohenlandsberg, la seconde forteresse de ses Etats. Peu de tems après, l'Empereur continuant d'accabler ce miserable Prince, qu'il avoit mis au ban de l'Empire l'hiver précédent, le proscrivit encore pour complaire aux Conféderez, par des lettres datées de Bruxelles, où il faisoit alors son séjour. Comme on s'étoit assemblé deux fois pour ce sujet à Rotembourg sur le Dauber, sans exécuter les volontez de l'Empereur, il donna des ordres menaçans aux Princes & aux Etats de l'Empire, & sur tout à ceux qui étoient sur les frontieres des terres d'Albert, d'exécuter promptement le Decret rendu contre lui. On fit afficher par tout les Lettres qui portoient ces ordres ; & les Etats de la province du Rhin s'assemblerent à Wormes pour cette affaire, que l'Empereur pressoit vivement. Cependant le tems de la diete indiquée à Ausbourg (comme nous l'avons déjà dit) approchoit : l'Empereur ne pouvant s'y rendre à cause de sa mauvaise santé, chargea son frere Ferdinand d'y aller en sa place, pour terminer cette affaire dont il s'étoit déjà mêlé. Les Princes & les Etats de l'Empire s'étant excusés sur les troubles qui regnoient alors en Allemagne, & aucun des ministres de l'Empereur ne s'y étant trouvé, hors le cardinal d'Ausbourg, on renvoya cette discussion à un tems plus paisible.

Albert ne pouvant attaquer par les armes les habitans de Nuremberg, le fit par des libelles. Comme il eseroit encore quelque grace de l'Empereur, il les traita de déserteurs de la patrie, & les accusa de trahison, en faisant entendre qu'ils avoient envoyé l'année précédente du secours au roi de France, contre l'Empereur, & qu'ils lui avoient secrettement fourni

de l'argent. Il leur reprochoit d'avoir rendu l'Empereur suspect & odieux aux Alliez & aux Evêques, & de les avoir engagés à rompre le traité que sa Majesté Imperiale avoit confirmé; enfin il leur disoit qu'ils étoient les auteurs de cette guerre, dont ils se plaignoient si vivement; qu'ils avoient corrompu les Juges de la Chambre imperiale, & avoient exercé mille sortes de cruautéz. Après la prise d'Hohenlandtsberg, ceux de Nuremberg ayant trouvé dans cette ville un grand nombre de ces Libelles, y répondirent le 18 de Mai; & après avoir parlé de la cause de cette guerre, ils firent voir que c'étoit Albert qui l'avoit allumée, avec Guillaume Grumbach, son émissaire, & son digne ministre. Ils faisoient voir que le Duc avoit toujours été éloigné de la paix; que l'année précédente les Princes s'étant assemblez à Heidelberg, & deux fois à Rotembourg pour la conclure, ils n'avoient pu en venir à bout, à cause de ses oppositions; qu'enfin il avoit coûtume de donner des noms odieux aux Seigneurs qui vouloient se rendre médiateurs, & les appelloit les procureurs de ses ennemis. Ils lui reprocherent la cruauté qu'il exerçoit continuellement sur les prisonniers, & sur ceux qui dépendoient de lui, & produisirent au grand jour des exemples de son inhumanité. Après cet exposé, ils protestèrent que pour eux ils n'avoient fait autre chose que de repousser l'injure & la violence, en suivant les ordres de l'Empereur; qu'ainsi Albert étant l'auteur de tous les maux, on devoit considérer attentivement, combien il étoit important à toute l'Allemagne d'exécuter au plutôt le Decret qui avoit été prononcé contre lui, comme contre un ennemi de l'Empire, & contre un furieux, & d'arrêter les progrès de l'insolence & de l'audace: ils conjuroient ceux qui aimoient l'ordre & l'équité, de faire tous leurs efforts pour étouffer un monstre qui ravageoit l'Allemagne; ils exhortoient enfin tout le monde à refuser à ce Prince tous les secours dont il auroit besoin, & à rejeter avec horreur toutes ses noires calomnies.

Tandis qu'on combattoit par des écrits, Albert ayant reçu soixante-dix mille écus d'or pour la rançon du duc d'Aumale, leva des troupes dans la Saxe, avec lesquelles il se rendit promptement à Schweinfurt le 10 de Juin, accompagné de huit cens hommes de cavalerie, & de sept compagnies d'infanterie;

HENRI II.

1554.

HENRI II.

1554.

il entra pendant la nuit dans cette ville, du côté qui n'étoit pas assiégé. Mais voyant que tout étoit réduit à la dernière extrémité, il profita de l'occasion, & trois jours après, ayant pillé la place, il en sortit sans bruit au milieu de la nuit, avec le canon & dix-huit compagnies de cavalerie & d'infanterie, sans laisser dans le corps de garde ni aux portes aucunes sentinelles : ensuite il prit le chemin de Kitzingen, ville située sur le Mein. Les Alliez s'étant aperçus à la pointe du jour, qu'Albert avoit pris la fuite, Henri de Brunswick entra dans la ville avec une partie des troupes : il prit ce que les ennemis, pressés de se retirer, n'avoient pu emporter ; il mit ensuite le feu dans la place : les autres poursuivirent Albert ; & comme il marchoit lentement à cause du canon, ils le joignirent, & l'obligèrent de s'arrêter. Albert se défendit vigoureusement ; jusqu'à ce qu'il vit qu'il avoit affaire à toute l'armée des Alliez. Alors ne pouvant résister à tant de monde, il avertit ses soldats de prendre la fuite, & se retira lui-même avec quelques troupes. Il passa ensuite la rivière, où il perdit tout son bagage, & arriva enfin à Kitzingen.

A la nouvelle de cette déroute, Blassembourg, ville principale des Etats d'Albert, & l'unique qui lui restoit alors, se rendit huit jours après à Ferdinand ; Henri Plawen, qui avoit commencé le siège, étoit mort quelque tems auparavant. C'est ainsi qu'Albert, dépouillé de toutes ces places, reçut la juste punition due à ses cruautés, & à tous ses crimes. Il se retira d'abord sur les frontières de la Lorraine ; ensuite il se refugia à la Cour de France. Après sa défaite, Henri de Brunswick reprit ses premiers desseins, & le Ciel permit que l'Allemagne fût encore en proie aux fureurs des Allemans. Henri de Brunswick commença à faire éclater la sienne, en entrant dans la basse Allemagne, où il fomma un grand nombre de Villes ; de Princes & de Gentilshommes, de lui donner de l'argent, après les avoir obligés d'obéir à ses ordres. Il maltraita particulièrement le duc de Meckelbourg, ceux de Lunebourg, d'Anhalt & de Mansfeld. D'un autre côté, à la sollicitation de Brunswick, les Evêques, avec le reste des troupes, attaquèrent

Albert dépouillé de tous les Etats se retire en France.

Il y a dans le texte : *Stationibus crebris ad portarum custodiam relictis.* Ce qui est la proposition contradictoi-

re. On a suivi la correction de Pierre du Puy. Voyez Sleidan liv. 25.

les

les habitans de Rotembourg, ville de l'Empire, & même le comte d'Henneberg, qui s'étoit tenu tranquille chez lui pendant cette dernière guerre : au reste, ils n'agissoient de la sorte, que pour obliger ces villes & ces Princes, à entrer dans les frais d'une guerre qu'on avoit entreprise pour l'intérêt public. Cette affaire fut enfin accommodée par l'entremise des autres Princes.

Cependant les Etats, pressés par l'Empereur, s'assemblerent encore une fois à Wormes au mois de Juillet. Comme l'on appréhendoit qu'Albert, qui s'étoit réfugié en France, ne fit de nouvelles entreprises dans l'Alsace & dans d'autres endroits voisins, appuyé des forces du Roi, les Etats de la province du Rhein envoyèrent quelques troupes sur les frontières de Lorraine, pour garder les passages. Mais les soldats ne se contentant pas d'exécuter les ordres qu'ils avoient reçus, passèrent outre, & après avoir causé de grands maux dans cette Province, s'en retournerent sans rien faire autre chose, parce que personne ne remuoit de ce côté-là. Le Roi s'étant trouvé offensé de la conduite des Imperiaux, parce que la Lorraine étoit alors sous sa protection, écrivit en Allemand aux Etats qui s'étoient rendus de Wormes à Francfort, & leur envoya le premier d'Octobre une Lettre, par laquelle il les prioit de se ressouvenir de l'union qu'il y avoit entre l'une & l'autre nation. Il leur dit, qu'il voyoit avec douleur cette étroite & salutaire amitié sur le point d'être rompue par la faction de quelques particuliers; qu'en effet, par les sollicitations de ces personnes, quelques Etats de l'Empire avoient pris les armes contre lui, dans le tems qu'il y pensoit le moins, sans aucun sujet, & sans lui avoir auparavant déclaré la guerre; qu'enfin ce qui lui paroissoit encore plus odieux, étoit que tout ceci se passoit, sous prétexte de poursuivre Albert. « Est-ce ainsi » ajoûtoit le Roi, que mes ennemis veulent me rendre odieux, » pour avoir voulu conserver l'ancienne amitié qui est entre » les deux Nations ? Quelqu'un ignore-t'il que de tout tems les » Princes affligés, & sur tout les Allemands, ont trouvé dans la » générosité & l'humanité des François un azile assuré & des secours certains ? Pourquoi donc me fait-on un crime d'avoir » reçu & secouru Albert ? Je ne défavoüe pas le fait, & si j'étois » vain & ami de l'ostentation, j'aurois lieu de m'en glorifier.

Tom. II.

Kkk

HENRI II.

1554.

Lettre du
Roi aux Etats
de l'Empire.

HENRI II.

1554.

» Car, qu'y-a-t'il de plus digne d'un Prince, que de se laisser
 » toucher par le malheur d'un autre Prince ? Et que peut-on
 » trouver de plus noble, que de soulager les infortunez dans
 » leurs disgraces ? Certes, continuoit-il, je désirerois bien plutôt
 » voir Albert, tranquille dans ses Etats, jouir de ses riches heri-
 » tages, qu'affligé, banni & abandonné de tout le monde. Je
 » voudrois aussi que ce Prince ne se fût jamais précipité dans
 » ce labyrinthe de malheurs ; ou du moins, puisque c'est sa
 » seule ressource, qu'on traitât avec lui à des conditions raison-
 » nables. Mais lorsque je me suis représenté qu'Albert, étoit
 » tombé dans tous ces malheurs, par la faute de mon ennemi, qui
 » après avoir annullé le traité qu'il avoit fait avec les Evêques ;
 » l'a confirmé ensuite, & a conseillé lui-même à Albert de pour-
 » suivre par les armes ses justes prétentions fondées sur les ar-
 » ticles de ce traité ; j'ai cru qu'il eût été indigne d'abandon-
 » donner un ami & un Prince, ou du moins de n'être pas tou-
 » ché de son infortune. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais pen-
 » sé à lui donner du secours contre les Etats de l'Empire ;
 » ni à blesser en rien les loix de l'amitié, que j'observe reli-
 » gieusement, & que j'ai résolu de ne jamais violer, pourvu
 » que vous vous comportiez de même. Vous ne devez donc
 » attendre de moi que la paix, & que des marques de ma bien-
 » veillance : je vous demande aussi que vous ne vous lais-
 » siez pas tromper par les fourberies & les artifices de mes
 » ennemis, qui rendent publiques leurs affaires particulieres, à
 » votre honte & à votre préjudice ; que vous ne preniez pas
 » les armes pour eux, & que vous ne leur fournissiez pas de
 » l'argent, ou d'autres secours contre moi. Il ne me reste plus
 » qu'à vous dire de me faire sçavoir au plutôt votre résolu-
 » tion, par celui qui vous rendra cette Lettre ; & que suivant
 » l'ancien usage, confirmé par le dernier traité de Passaw, vous
 » ayiez soin de pourvoir à la sûreté des Ambassadeurs que je
 » dois envoyer à la premiere Diète de l'Empire, que l'on con-
 » voquera pour la Paix générale ».

On répondit au Roi, qu'on avoit envoyé de la cavalerie en
 Lorraine, non pour y causer du désordre, mais dans l'inten-
 tion de s'opposer aux entrées d'Albert, que les Etats avoient
 déclaré ennemi de l'Empire ; que pour ce qui concernoit les
 Ambassadeurs & la Paix générale, n'ayant pas reçu d'ordre, ils

croyoient qu'il étoit juste de s'aboucher avec leurs Confédérez ; qu'ils ne refuseroient pas de faire tout ce qui seroit juste & raisonnable. Dans le même tems on apporta une Lettre d'Albert, qui après s'être plaint amèrement d'Antoine Perrenot évêque d'Arras, se répandoit en invectives contre l'électeur de Trèves, l'évêque de Strasbourg & le Landgrave de Hesse, qu'il appelloit des Gentilshommes sanguinaires, qui avoient attenté à sa vie.

Il y eut aussi dans la Bohême quelques troubles au sujet de la religion. Ferdinand avoit ordonné à ses sujets, par un édit qu'il avoit fait publier, de ne rien changer dans l'administration de l'Eucharistie, & de se contenter de communier sous une seule espèce, selon l'usage reçu dans l'Eglise depuis plusieurs siècles. Les Seigneurs, la Noblesse, & une grande partie des Villes, ne pouvant se soumettre à cette ordonnance, en avoient souvent parlé au Roi ; mais leurs prières n'avoient eu aucun succès : ils lui firent encore de nouvelles rémontrances, & le supplièrent de leur permettre de communier sous les deux espèces, suivant le précepte de Jesus-Christ, & l'usage de la primitive Eglise. Ferdinand leur répondit le 23 de Juin, & leur fit connoître par une Lettre datée de Vienne, qu'étant le souverain magistrat du Royaume, à qui ils devoient l'obéissance après Dieu, il étoit surpris qu'ils ne voulussent pas se conformer à ses volontez, & que favorisant les opinions de quelques novateurs, ils se laissaient emporter par l'orgueil, & par la curiosité, & se détournassent de la voye que leurs peres leur avoient tracée. Il leur dit ensuite, que l'affaire demandoit un mûr examen, & qu'il tâcheroit de faire connoître à tout le monde le zèle qu'il avoit pour le repos & le salut de son peuple ; qu'enfin il vouloit qu'on exécutât ses ordres, & qu'on n'innovât rien sur cet article. Les Bohémiens répliquèrent & représentèrent au Roi, que ce qu'ils demandoient n'étoit pas nouveau, mais entièrement conforme à l'institution de Jesus-Christ, & à l'ancien usage de l'Eglise, & que ce n'étoit ni l'orgueil ni la curiosité, qui leur faisoient souhaiter qu'on pourvût par cette grace au repos de leurs consciences : ils ajoutèrent qu'ils le regardoient à la vérité comme le souverain Magistrat, à qui ils devoient toute sorte de respect & d'obéissance ; mais que puisque leur demande ne concernoit que le service de

HENRI II.

1554.

Troubles de
Bohême au sujet
de la Religion.

Kkkij

HENRI II.

1554.

Mort de quel-
ques hommes
distingués.

Dieu, ils le prioient de ne point forcer leurs consciences, & de ne point souffrir qu'ils fussent privez plus longtems d'un si précieux avantage.

Peu de tems avant l'affaire de Bohême, Jean Friez abbé de Newstadt, dans le diocèse de Wirtzburg, à qui on reprochoit d'avoir embrassé le Lutheranisme, courut de grands risques au sujet de la religion. Le 6 de Mai on le somma de se rendre dans l'espace de six jours à Wirtzburg, pour répondre aux questions qu'on lui feroit. On lui proposa donc, non seulement les principaux articles de la foi Catholique, mais encore ceux qui regardoient les cérémonies & la discipline de l'Eglise. Il y répondit le 28 de May : quoique, selon lui ; il eût assez clairement prouvé la solidité de ses opinions par les témoignages des Peres & par l'Ecriture sainte, il fut néanmoins condamné le 25 de Juin, & privé de toutes ses fonctions. Tout ceci se passa en Allemagne pendant cette année, qui fut la dernière de la vie de Jean Friez. Cet abbé avoit fait d'abord profession dans l'ordre des Cordeliers, où il fut choisi pour prêcher dans l'église de Mayence. Il composa plusieurs ouvrages, écrits avec tant de modération que, malgré la division qui régnoit en Allemagne au sujet de la religion, il gagna les bonnes grâces des deux partis. Enfin il mourut le jour de la Nativité de la Vierge, au milieu d'une occupation si louable.

Xiste Betulée mourut aussi dans la même année à Ausbourg ; où il étoit né & où il avoit gouverné le College pendant seize ans. Tant que ce grand homme vécut, il s'appliqua beaucoup à écrire & à enseigner, pour faire fleurir les belles lettres. Après sa mort, deux freres nommez Jean-Batiste & Paul Hinzelle ses disciples, lui firent des funeraillles magnifiques, en reconnaissance du soin qu'il avoit pris de leur éducation.

Peu de tems après, Simon Portis le suivit, & finit sa carrière dans sa patrie, âgé de 57 ans. Il avoit été disciple de Pomponace de Mantouë, célèbre Philosophe de son tems. Il ne céda en rien à son maître ; il le surpassa même, par les ornemens de la langue Greque & des belles Lettres, qu'il joignit à la connoissance de la Philosophie peripateticienne, qui jusqu'alors n'avoit été traitée que par des Docteurs grossiers & barbares. Cependant comme il donnoit un peu trop dans la

doctrine d'Aristote, on s'imagina qu'il avoit suivi les erreurs de Pomponace¹, au sujet de l'ame & de l'entendement humain. Quoiqu'il en soit, il nous reste plusieurs ouvrages qu'il a écrits sur cette matiere, & qui lui ont acquis une grande réputation. Dans le tems qu'il professoit à Pise, il avoit aussi entrepris l'histoire des poissons; mais ayant vû l'ouvrage que Rondelet avoit composé sur les Memoires de Guillaume Pellissier évêque de Montpellier, il abandonna son entreprise. Ce contre-tems lui causa un chagrin secret, de voir qu'il perdoit la gloire qu'il se flattoit de tirer de son travail: car il sentoit bien qu'il ne devoit pas s'exposer à perdre la réputation qu'il s'étoit acquise depuis si long-tems, par un desir de l'augmenter dans une occasion si contraire à ses desseins.

Sigismond de Ghelen, natif de Basle, mourut en Bohême dans la même année. Quelques-uns prétendent que sa mort n'arriva qu'un an après. La pauvreté fut le partage de ce grand homme pendant toute sa vie; aussi Erasme le crut-il digne d'une fortune au dessus de celles de ce monde. Il s'appliqua à traduire la plupart des auteurs Grecs, & sur-tout à corriger les œuvres de Pline sur les anciens manuscrits.

Dans le même tems François Franchini né à Cosenze dans la Calabre, mourut dans la force de son âge à Rome, où il avoit passé une grande partie de sa vie. Il eut l'art de marier les Muses avec Mars; il suivit Charle-Quint dans ses victoires, & se trouva à la malheureuse expédition d'Alger, qu'il a décrite en vers. On peut le comparer à Ulric Hutten gentilhomme de Franconie, quoiqu'il ait écrit dans un genre bien different, & on doit avouer que les dialogues qui nous restent de lui, semblables à de petites planches qu'on a sauvées d'un grand naufrage, ne cedent en rien à ceux de Lucien; au moins les personnes qui sont en état de porter leur jugement sur des ouvrages de cette nature, les lisent encore aujourd'hui avec beaucoup de plaisir. Il fut inhumé dans l'église de la Trinité du Mont, après avoir possédé pendant sa vie l'évêché de Massa & de Populonia en Toscane, auquel Paul III. l'avoit nommé.

Revenons maintenant aux affaires de la France. Le Roi voyant qu'on avoit en vain parlé de la paix, & que les soins

HENRI II.
1554

Affaires de
France.
Guerre en
Flandres.

¹ Pomponace a publié un ouvrage sur ce sujet. Il disoit qu'il suivoit cette

opinion, comme philosophe, & qu'il la condamnoit comme Chrétien.

HENRI II.

1554.

du cardinal Poole avoient été inutiles, fit préparer des vivres, des canons, & des pontons, & tous les autres instrumens de guerre, & donna ordre à ses troupes de se rendre à Crecy en Laonnois, pour le 18 de Juin. L'armée étoit composée de vingt-cinq compagnies Françoises, où il y avoit d'anciens & de nouveaux soldats; de deux régimens Allemans qui étoient sous la conduite du Rheingrave & de Reiffenberg; outre cela il y avoit vingt-cinq compagnies de Suisses, quinze cens gens-d'armes & deux mille tant chevaux-legers, qu'arquebusiers à cheval. Toutes ces troupes ayant eu ordre de s'avancer jusqu'à Marle, le connétable de Montmorency & le maréchal de S. André vinrent au camp. Le Roi avoit aussi fait assembler d'autres troupes dans différens endroits. On avoit mis à S. Quentin environ dix mille hommes d'infanterie, trois cens gens-d'armes & cinq cens chevaux-legers, que le prince de la Roche-sur-Yon commandoit. On envoya à Mezieres sous la conduite du comte de Rockendorff & du baron de Fontenay, quinze compagnies de vieux soldats, qu'on avoit tirés des garnisons de Metz, de Verdun, de Toul & des autres places des environs, & quatre compagnies d'Anglois & d'Ecossois, avec deux régimens Allemans. On y joignit encore deux cens gens-d'armes, & huit cens chevaux-legers & arquebusiers à cheval, dont le prince de Condé avoit le commandement. Deux cens chevaux Allemans suivoient toutes les troupes, qui avoient à leur tête le duc de Nevers gouverneur de Champagne. Le Roi avoit ainsi distribué son armée, afin que l'ennemi ne pût sçavoir quel chemin il prendroit. Le prince de la Roche-sur-Yon fit les premiers actes d'hostilité en Artois. Après que nos soldats eurent ravagé une grande partie de cette province, le connétable de Montmorency, à qui Antoine de Bourbon, duc de Vendôme & gouverneur de Picardie, s'étoit joint à Estrée-au-pond, prit sur la gauche, comme s'il eût voulu aller à Avenes; ce que l'ennemi effectivement s'imagina. Ainsi les Imperiaux ayant abandonné les villes de Chimay, de Trelon, de Glaion & de Couvins, nos troupes s'en emparèrent, & en démolirent toutes les fortifications.

Exploits du
duc de Ne-
vers en Flan-
dre.

Le duc de Nevers ayant passé la forêt d'Ardenne, en marchant par un chemin très-difficile, au travers des bois & des vallées étroites, remplies de rochers, arriva en deux jours au

Val de Surande proche le Fort de Linchant qu'on avoit nouvellement détruit. Cette vallée est divisée par le torrent de Semois, qui se décharge dans la Meuse au dessous de Château-Regnault. Ensuite on envoya le seigneur de Jametz, avec un régiment François & quelques canons, pour s'emparer du Château d'Orcimont que sa situation défend mieux que ses fortifications. Un rocher escarpé l'environnoit de deux côtes; on pouvoit approcher de la place par un autre côté, mais l'ennemi ne croyoit pas qu'il fût possible d'y dresser des batteries. Colas Loys, lieutenant de Barfon gouverneur de cette place, mais qui n'y étoit pas alors, refusa de se soumettre, lorsqu'on l'envoya sommer de se rendre, voulant voir auparavant le canon. Dès qu'il eut vu les batteries dressées, à quoi il ne s'attendoit pas, & qu'on eût tiré un coup ou deux, il prit le parti de se retirer avec quelques-uns de ses amis par une porte dérobée, & abandonna ses compagnons, qui se rendirent aussitôt. Ensuite on alla camper à Louette & à Villars, que la Losse avoit fait fortifier à la hâte. Dans le même tems notre armée entra dans le Fort de Jadines, d'où l'ennemi s'étoit retiré après y avoir mis le feu. On voyoit de tous côtes les paysans prendre la fuite avec leurs troupeaux, & ce qu'ils avoient pu emporter de leurs meubles. Le 19 de Juin le duc de Nevers arriva à Valsimont, ville située dans une agréable vallée, arrosée par un torrent qui se précipite des montagnes voisines. Enfin on fit partir le Hérault Angoulême pour aller au château de Beaurin, afin de l'obliger à se rendre. Cette place étoit située sur les confins du pays de Liege, & appartenoit, aussi-bien, que Valsimont, à Charle de Barlemont, Intendant des finances dans les Pays-Bas. La garnison de ce Fort refusa d'abord de se rendre; mais aussitôt que le duc de Nevers eut fait approcher quatre pièces de canon, elle se rendit à discrétion. On y fit prisonnier Jean Colichart natif de Bains en Hainault, avec environ quarante hommes de ses gens, entre lesquels étoit Gerard capitaine du Fort de Jadines, qu'on avoit pris quelque tems auparavant; de ce nombre étoit aussi la Losse qu'on ne traita pas comme un prisonnier, & qu'on envoya à Mezieres, pour lui faire souffrir le supplice que méritent les rebelles. La Losse étoit François, & avoit suivi en premier lieu le parti de Lumes, dont nous avons déjà parlé; ce capitaine étant

HENRI II.

1554.

mort, il avoit pris parti chez les ennemis. Après la prise de Beaurin, on mit dans cette place une compagnie de soldats des vieux corps, avec environ cinquante arquebusiers à cheval.

Tandis que les ennemis étoient encore effrayez des exploits du duc de Nevers dans le pays de Liege, & que le prince de la Roche-sur-Yon les inquiétoit par les courfes qu'il faisoit en Artois, le connétable de Montmorency pourfuivoit toujours son chemin. Le maréchal de S. André alla vers Maubert-fontaine, où il campa le 22 de Juin, avec quatre cens gens-d'armes, sept cens chevaux-legers, un régiment François d'infanterie, & la plus grande partie du canon. De-là il vint à Rocroy, qui de ce côté-là est la dernière place de notre frontiere. Ensuite on fut obligé de passer au milieu des forêts & des bois; les chemins, naturellement difficiles, l'étoient devenus encore davantage, par le soin que les ennemis avoient pris de couper de côté & d'autre des arbres, dont ils avoient embarassé les routes, d'où l'on ne pouvoit sortir pour entrer dans la plaine, qu'après avoir fait au moins sept lieues. Cependant on vint à bout de surmonter toutes ces difficultez, par les soins de ceux qui connoissoient le pays & par les travaux des pionniers. Le lendemain sur le midi, les troupes passerent sans aucun danger, avec le canon qu'on fit avancer jusqu'à Mariembourg, qui est la première ville qu'on trouve dans le pays ennemi, vis-à-vis Maubert-fontaine. Le maréchal de S. André ayant été lui-même reconnoître la place, fit faire des lignes & dresser les batteries. La terreur s'empara d'abord de l'esprit des assiégés, qui ne pensoient à rien moins qu'à cette entreprise: leur crainte loin de diminuer augmenta encore, lorsqu'ils apprirent que nos soldats avoient repoussé deux fois Julien Romero, qu'on envoyoit à leur secours avec des Espagnols d'élite. A l'arrivée du Connétable, on approcha plus près de la ville: après trois jours de siège, & qu'on eut tiré cent vingt coups de canon, la garnison demanda à capituler. On permit aux soldats de sortir de la ville, bagues fauves, à condition qu'ils y laisseroient leurs armes; que Rinsart gouverneur de la place, & les autres officiers, demeureroient prisonniers, & qu'on cederoit à nos troupes les vivres & le canon de la ville. Ainsi en peu de jours & sans répandre de sang, Mariembourg, qui tire son nom de Marie Reine de Hongrie, & qui est renommée par le beau pays

pays de chassé qu'il y a aux environs , fut réduite sous l'obéissance du Roi le 28 de Juin , & porta le nom d'Henriembourg tant qu'il fut à la France.

HENRI II.

1554.

Le dernier jour de Juin le Roi vint au camp, avec le duc de Guise, & les principaux seigneurs de la Cour : à son arrivée, on rangea l'armée en bataille, & on reçut ce Prince au bruit du canon qu'on tira en signe de réjouissance. Le Roi résolut de faire fortifier Roc-roy, situé entre Maubert-fontaine & Mariembourg. Il chargea de ce soin la Lande, vaillant capitaine, à qui on donna trois cens fantassins ; le gouvernement de la place fut confié à un capitaine Breton nommé P. Breuil, avec trois compagnies Françoises d'infanterie. Déjà le duc de Nevers étoit arrivé dans le pays de Liege, dont les campagnes parurent très-agréables aux soldats, qui sortoient d'un pays où ils n'avoient vû que des vastes & tristes solitudes. Il vint camper près de Givais, place fameuse, située sur les deux rivages de la Meuse, & qui les réunit par un pont. Pierre Salsede qui étoit chargé des vivres, y ayant été envoyé quelque tems auparavant, avec six compagnies Françoises & deux pieces de canon, mit sous l'obéissance du Roi Hierge, qui appartenoit à Barlemont, & Fumay, château du duc d'Arschot. Ainsi les François occupant tout ce pays, faisoient passer des vivres en abondance dans le camp où étoit le Roi. Dans le même tems l'avant-garde du Roi prit & pilla le château d'Agimont, où étoit Evrard de la Mark bâtard du comte de Rochefort. Le lendemain l'armée Royale alla camper en deçà de Givais sur le bord de la riviere. Là les Anglois & les Ecossois qui étoient au service du Roi, s'étant un peu trop éloignés de l'armée, furent surpris & maltraités par l'ennemi ; il y en eut même quelques-uns de tuez, & ils perdirent environ cent chevaux de prix. Le duc de Nevers étoit campé de l'autre côté de la riviere. A son arrivée l'ennemi abandonna Château-Thierry, qui étoit au Bailli de Namur, & nos troupes y entrèrent. On trouva dans cette place quantité de vivres & de meubles précieux.

Après avoir demeuré six jours à Givais, les deux armées continuerent leur chemin des deux côtes du fleuve, & un jour après on vint camper auprès de Bouvines, & de Dinant, ville de la dépendance de l'évêque de Liege. Le duc de Nevers

Tom. II.

LII

HENRI II.

1554.

y avoit envoyé, après la prise de Beaurin, le Heraut Angoulême, pour demander aux habitans de Dinant, s'ils vouloient s'en tenir au traité, & s'abstenir de prendre parti dans cette guerre. Ils firent une réponse folle & insolente; & dirent que, si on leur vouloit donner le cœur & le foye du Roi & du duc de Nevers, ils le feroient cuire, & le mangeroient avec plaisir à leur déjeuner. Les armées étant arrivées, la ville de Bouvines¹, de l'ancien duché de Bourgogne, située sur le rivage d'en deçà, qui n'étoit défendue que par les habitans, fut assiégée par les troupes du Roi. Lorsqu'on eut fait approcher le canon, on battit la place, qui fut prise d'emblée, & où l'on fit un très-grand carnage. Une partie des habitans se noya dans le fleuve, & ceux qui le passerent à la nage, ayant été pris par le duc de Nevers, furent pendus, suivant les loix de la guerre, pour avoir voulu témérairement effuyer le feu du canon. Enfin la chaleur du carnage s'étant ralentie, on traita avec plus de douceur ceux qui s'étoient retirez dans la Tour: le Roi n'avoit pas oublié l'humanité que les Espagnols avoient fait paroître à l'égard des François à la prise de Terottienne; ainsi on les épargna & on leur permit de se retirer.

On eut beaucoup plus de peine à prendre Dinant. Cette ville s'étend le long du rivage, de l'autre côté de la Meuse, & a dans son enceinte une citadelle bâtie sur un rocher presque escarpé de tous côtez. L'endroit par où l'on en peut approcher est fortifié de deux grands bastions & d'un fossé très-profond, que fit autrefois creuser Edouard de la Mark évêque de Liege, qui y avoit aussi fait construire un palais digne d'un roi. Les habitans animez, ou par la haine qu'ils avoient pour les François, dont cependant ils suivirent le parti sous Louis XI. ou excitez par un orgueil que leur inspiroit le souvenir d'avoir dix-sept fois fait lever le siège à des Rois & à des Empereurs qui les avoient attaquez, crurent qu'après la réponse extravagante & brutale qu'ils avoient osé faire au duc de Nevers, il ne leur restoit plus que de soutenir leur témérité par l'audace. Mais elle ne demeura pas long-tems impunie. Le duc de Nevers, & Jametz, dont le cheval fut tué d'un coup d'arquebuse, ayant été tous deux reconnoître de plus près la citadelle, au péril même de leur vie, ils firent conduire le lendemain quinze

¹ Petite ville de la Flandre Françoise, dans le Namurois sur la Meuse.

pieces de canon en de-cà de la Meuse, vers le côté de la ville qui regarde la riviere: on en transporta autant du côté du Septentrion. Enfin après avoir battu la ville pendant deux jours, & ruiné deux tours, on livra l'assaut, où Gaspard de Coligny encouragea les soldats à monter. Nous fûmes repoussez, & les vaillans capitaines Mola, Sarragosse, & le Fort, reçurent des blessures très-dangereuses. Enfin Coligny ayant exhorté les François à se rappeler la valeur de leurs ancêtres, & à se figurer que le Roi étoit présent en personne pour donner aux uns la récompense due à leur bravoure, ou pour couvrir d'une honte éternelle la lâcheté des autres, il monta le premier à la brèche avec Montpezat, tenant à la main une enseigne qu'il planta sur la muraille. Mais tandis qu'ils s'efforçoient d'engager les soldats à suivre leur exemple, & qu'ils attendoient qu'on les secondât, la nuit survint & les empêcha de rien exécuter.

Cependant les assiégez, ne voyant aucune espérance de salut, se rendirent au duc de Nevers, à condition qu'ils auroient la vie sauve, & qu'on ne brûleroit pas leur ville. On y fit entrer aussi-tôt Boisse & Duras, avec leurs compagnies d'infanterie, pour empêcher qu'on n'insultât les habitans. Mais les Allemands, qui aiment naturellement à piller, s'étant imaginé qu'on avoit fait entrer ces deux capitaines, afin qu'ils profitassent seuls du butin, monterent avec fureur sur la muraille, & malgré les François, ils s'emparerent de la ville, la pillerent, & y exercerent mille cruautés. Ils n'épargnerent ni les Eglises, ni les femmes qui s'y étoient retirées avec leurs enfans, & firent une infinité de prisonniers de l'un & de l'autre sexe. On publia néanmoins le lendemain à son de trompe un ordre, pour tous ceux qui avoient pris des femmes, des filles & des enfans, de les laisser aller sans leur faire aucun mal, sous peine de la vie. Lorsqu'on eut commencé à battre la citadelle, Floion, qui en étoit le Gouverneur, sortit avec Hamol qui commandoit les Allemands, pour capituler: après de longues contestations, ils convinrent de rendre la place, aux conditions, qu'en laissant leurs armes, le canon & les drapeaux, ils sortiroient avec leurs épées, leurs poignards & tout leur bagage. Julien Romero s'étoit retiré dans cette citadelle avec ses soldats, après avoir été repoussé près de Mariembourg, qu'il étoit venu secourir inutilement. Comme il étoit connu de nos officiers, parce qu'il

HENRI II.

1554.

LII ij

HENRI II.
1554.

s'étoit autrefois battu en duel à Fontainebleau, en présence de François I., il demanda à parler au Connétable. Il l'entretint d'abord de la grandeur de ses ancêtres, & de la gloire qu'il avoit acquise à la guerre. Il flata ensuite le Connétable, en lui parlant de son habileté dans l'art militaire, & de la prééminence de sa charge. Puis il le pria de rendre à ses troupes leurs armes & leurs drapeaux. Le Connétable, qui ne vouloit point accorder une grace de cette nature à un Espagnol, lui dit qu'il étoit surpris qu'un homme si expérimenté dans la guerre, en ignorât les loix, ou voulût les dissimuler. Il ajouta que ce qu'il demandoit n'étoit pas raisonnable, & que le droit des armes exigeoit que le vaincu reçût la loi du vainqueur. Tandis que l'imprudent Romero perdoit le tems en discours inutiles, le Connétable craignant que les Espagnols ne persistassent dans leur opiniâtreté, leur fit dire par Bourdillon & Rabodanges, de mettre ordre de bonne heure à leurs affaires: il leur fit aussi sçavoir que Romero avoit déjà pensé aux siennes & à celles de quelques-uns de ses amis. Dès qu'ils eurent appris cette nouvelle, ils se rendirent aux mêmes conditions que Floion & Hamol, croyant que leur Chef les avoit abandonnez. Romero au désespoir demanda à rentrer dans la citadelle, disant qu'il étoit en état de la défendre avec ses troupes. Le Connétable lui répondit, que le Roi lui accorderoit ce qu'il demandoit, à condition que s'il étoit pris, il seroit pendu avec ses gens. Il lui reprocha sa perfidie, & le blâma, non d'avoir pris les armes pour son Prince, contre le Roi qui l'avoit comblé de bienfaits, (parce que cette action pouvoit en effet être excusée;) mais d'avoir eu la lâcheté de se mettre au service des Anglois & de l'évêque de Liège. Ce fut ainsi que le Connétable humilia cet homme vain & superbe: pour le punir de sa témérité & de son imprudence, il le fit prisonnier. C'est ainsi que Dinant fut prise: on rasa la citadelle de cette ville, & la tour de Bouvines par l'ordre du Roi.

Après cette expédition, le Roi honora du collier de l'ordre Artus Coslé seigneur de Gonor, frere de Brissac; il l'envoya à Mariembourg avec quantité de vivres, & lui donna le commandement de cette place tel qu'il l'avoit eu à Marz quelque tems auparavant. Mais de peur que les vivres ne se consumassent inutilement, on décampa, & on fit faire une marche à l'armée

le 13 de Juillet : le duc de Nevers ayant passé la rivière , n'avoit pas tardé à la joindre. Nos troupes demeurèrent cinq jours au premier endroit où elles arrivèrent. Le duc de Savoye Général des troupes Imperiales , craignant que le Roi ne vint attaquer Namur , y fit entrer un grand nombre de soldats , pour la sûreté de la ville , qui ne pouvoit se défendre par ses fortifications. Julien Goffelini rapporte dans la vie de Ferdinand de Gonzague , que l'Empereur suivit en cela le conseil de ce Seigneur , qu'on avoit nouvellement fait revenir de Milan , comme nous le dirons dans la suite. En effet , quelques jours auparavant , la plus grande partie de ceux qui composoient le Conseil que l'Empereur avoit fait assembler à Bruxelles , étoient d'avis qu'on abandonnât Bruxelles même , pour se retirer à Anvers pendant quelque tems ; parce que Mariembourg , dont les François s'étoient rendus maîtres , n'étoit éloignée de Bruxelles que de dix milles. Gonzague s'opposa seul à cet avis ; il fit connoître à l'Empereur qu'il ne pouvoit se retirer , sans exposer sa réputation & avilir sa dignité. Il lui dit encore que , sans avoir fait de préparatifs de guerre , il avoit huit mille hommes armés , avec lesquels il pouvoit défendre Namur , & par ce moyen s'opposer à l'irruption des François , & couvrir le Brabant. Jean-Baptiste Castaldo , officier très expérimenté , que l'Empereur avoit depuis peu fait venir de Vienne , & qui avoit autrefois exercé la charge de Mestre de Camp sous Gonzague , combattit son sentiment. Gonzague piqué de cette opposition , fit tous ses efforts pour lui faire goûter son avis , & en vint à bout. L'Empereur suivit donc le parti que lui conseilloit Gonzague , comme le plus capable de lui faire honneur. Ce Prince ayant soutenu jusques-là Namur par sa présence , en sortit enfin avec ses troupes , & vint camper presque tous les jours dans les endroits que nous avons abandonnés la veille. Tout cela empêcha le Roi d'assiéger Namur , & lui fit prendre le chemin du Hainaut ; il ordonna en même tems aux soldats de prendre des vivres pour sept jours , & de mettre dans des charrettes , en cas de besoin , une grande quantité de provisions pour l'armée.

Ayant ainsi mis ordre à tout , il fit brûler tout le pays , pour se venger du ravage que les ennemis avoient fait dans le Boulonnois. En même tems il vint sur la Sambre , où il croyoit

HENRI II.

1554.

rencontrer l'ennemi au passage de cette rivière, qui prend son cours par Landrecy & par Maubeuge, & se décharge dans la Meuse auprès de Namur. Mais n'ayant rencontré qui que ce soit, il passa la rivière, & alla camper au-delà le 19 de Juillet. Comme l'ennemi n'étoit éloigné que d'environ quatre milles, le Roi divisa son armée en trois corps, & donna l'arrière-garde au Connétable, pour soutenir l'attaque de l'ennemi, s'il approchoit. L'armée s'étant donc mise en chemin, on arriva le lendemain à Marimont, maison de plaisance de la reine de Hongrie, où les coureurs avoient mis le feu avant l'arrivée du Roi. Rockendorff voulut aussi s'emparer de Nivelles dans le Brabant. Pour y réussir, on y envoya le duc de Bouillon avec une cornette de cavalerie, & deux petites pieces de canon; mais l'entreprise échoua. Cependant on pilla les fauxbourgs, & on y mit le feu après avoir enlevé le butin. Les ennemis craignoient pour Bins proche de Marimont. Bins ou Binche étoit une ville du gouvernement de la Reine de Hongrie, où cette Princesse avoit fait bâtir un superbe palais, enrichi d'anciennes statues & d'excellens tableaux, & orné de sculptures & de tapisseries, où enfin brilloit de tous côtes une magnificence royale. L'Empereur y avoit mis deux compagnies d'Allemands pour la défendre, jusqu'à ce que l'armée du Roi fût passée; il sçavoit bien que nos soldats manquoient de vivres. Cependant notre armée ayant été reconnoître cette place, on approcha le canon, & après l'avoir battuë un peu de tems, elle se rendit à la discretion du Roi, qui l'abandonna au pillage: on y mit le feu, qui la reduisit en cendre, avec ce beau palais dont nous venons de parler. On prit néanmoins auparavant la précaution de retirer les choses précieuses qui méritoient d'être préservées de la flamme. De Blosses commandant de cette place y fut fait prisonnier. Mais on n'en demeura pas là; pour tirer une pleine vengeance de l'embrasement de Folembray, où A. de Croy comte de Reux avoit mis le feu, par ordre de la reine de Hongrie, on envoya Giri lieutenant de la compagnie de cavalerie du duc de Nevers, avec quatre autres compagnies de gens à cheval, pour brûler le château de Reux.

Le même jour que Bins fut pris, on alla plus loin. Le lendemain on s'avança au-delà de Bavais, & le 23 de Juillet on

campa au-deffous du Quefnoy. On prit & on brûla en chemin quelques petites places. Cependant comme notre armée étoit fatiguée par les pluyes continuelles des jours précédens, & se voyoit obligée de marcher dans un tems pluvieux & obscur, le duc de Savoye crut que l'occasion étoit très favorable pour l'attaquer. Presque toutes nos troupes avoient déjà passé par une vallée qu'un ruisseau sépare par le milieu, & il ne restoit plus de l'autre côté que mille chevaux divisez en deux corps, que commandoient Jean de Bourbon duc d'Enghien, & François de la Tour vicomte de Turenne, sans compter cinq cens chevaux-legers, conduits par Paul-Bâriste Fregose & Choiseuil Lancques, & qui étoient aux ordres du duc d'Aumale. Ce duc étoit accompagné de Louis de Bourbon prince de Condé, de René marquis d'Elbœuf, & de François grand Prieur de France, tous deux freres du Duc; de Henri de Montmorenci Damville, des comtes de Suse & de Sault, & d'Antoine de Crussol, qu'on fit depuis duc d'Usez. Le maréchal de S. André, qui conduisoit l'arriere-garde, commandoit tous ces Seigneurs. Le brouillard s'étant dissipé environ sur le midy, & l'air étant devenu serein, l'Amiral Gaspard de Coligny envoya dire à S. André, qu'il croyoit avoir apperçu environ cinq cens cavaliers. A cette nouvelle, on dépêcha au plûtôt Fregose & Lancques, pour aller faire une découverte plus certaine. Ces deux Officiers étant retournés un peu après, rapporterent que toute la cavalerie de l'Empereur étoit en chemin, & qu'elle pouvoit être composée de six mille chevaux. Le maréchal de S. André voyant que ses forces n'étoient pas égales à celle des ennemis, au lieu de faire passer ses troupes à la hâte (ce qui auroit pû, dans un lieu si étroit, mettre parmi elles le désordre, la confusion & l'épouvante, & donner occasion aux ennemis de faire de plus grandes entreprises) aima mieux, eu égard aux circonstances, faire face, & placer ses gens sur une éminence, au pié de laquelle couloit le ruisseau qu'il falloit passer. Pour venir à bout de son dessein, il envoya au-devant de l'ennemi Fregose & Lancques, afin de l'amuser par des escarmouches. Tandis que l'on combattoit, on fit passer le ruisseau au duc d'Enghien avec le premier corps de troupes. Lorsqu'il fut passé, Turenne, qui conduisoit l'autre, prit sa place, afin qu'il ne parût rien de vuide. Celui-ci étant

HENRI II.

1554.

aussi passé de l'autre côté, ceux qui étoient au bas de cette éminence, vinrent se placer dans l'endroit qu'il venoit de quitter. Ainsi étant tous passez sans confusion, & en gardant leurs rangs, ils s'arrêtèrent de l'autre côté du ruisseau. L'ennemi, qui ne les voyoit que de loin, crut que c'étoit une armée entiere, qui ne faisoit aucun mouvement; car il ignoroit qu'il y eût un ruisseau dans cet endroit, & il s'imaginoit que toute l'armée y étoit, ou qu'il étoit survenu un renfort, parce que le nombre de ceux qui avoient passé le ruisseau augmentoit toujours: il s'arrêta donc, & ne crut pas devoir se hâter d'attaquer. Pendant ce tems-là le maréchal de S. André passa avec le prince de Condé, le duc d'Aumale & les autres Seigneurs, & on laissa environ trente cavaliers avec les comtes de Sault, de Suze & de Crussol, que les Arquebusiers qu'on avoit placez de côté & d'autre, sur l'un & l'autre bord, mettoient à couvert. Enfin ceux-ci passerent aussi le ruisseau, & se joignirent aux autres lorsqu'ils virent approcher l'ennemi, qui étant arrivé près du ruisseau, reconnut trop tard son erreur, & eut lieu de se repentir d'avoir manqué une si heureuse occasion de combattre: il ne put s'empêcher d'admirer le jugement & la présence d'esprit de S. André, qui lui avoit en quelque sorte dérobé une victoire, & dont l'habileté étoit venu à bout de faire passer toutes ses troupes de l'autre côté du ruisseau, dans un lieu si défavantageux, sans qu'il lui en eût coûté la perte d'un seul homme.

Le même jour le duc de Nevers, qui commandoit un corps aux environs, tomba sur les ennemis qui s'étoient écartez çà & là, & en tua un grand nombre. Ensuite toutes nos troupes s'étant jointes, elles avancerent jusqu'à Villey, brûlant tous les villages qui se trouvoient sur leur passage, ou ceux qu'ils étoient obligez de laisser derriere eux. Là on les mit en bataille, comme si on eût été prêt de donner le combat. Voici l'ordre qu'on garda. Les Allemans étoient à l'aile droite, entre deux bataillons François. L'infanterie François étoit au milieu de l'armée, entre les Allemans & les Suisses. La cavalerie également distribuée fermoit les ailes, & les chevaux-legers divisez par escadrons étoient à la tête. Mais le combat ne s'étant pas donné, le Roi, après être demeuré un jour entier en cet endroit, sans que l'ennemi vint l'attaquer, s'avança jusqu'à
Crevecœur

Crevecœur dans le Cambresis, où le prince de la Roche-sur-Yon vint le trouver avec quantité de vivres & de munirions. Il avoit défendu de ce côté-là notre frontiere, en l'absence du duc de Vendôme; & quelque tems auparavant, ayant surpris l'ennemi entre Bapaume & Arras, il l'avoit battu & mis en fuite, après avoir fait prisonniers Fama gouverneur de la citadelle de Cambray, & le brave Varluset son lieutenant, capitaine de chevaux-legers. Il livra ce combat avec seulement deux compagnies de cavalerie, qu'on lui avoit envoyées, tandis que le Roi étoit encore devant Dinant. Nos troupes par le moyen des pionniers ruinèrent toutes les fortifications de Crevecœur, commencées par les habitans. Lorsqu'on eut appris que l'Empereur avoit résolu de se retrancher auprès de Cambray, le Roi, qui avoit fait d'inutiles efforts pour attirer l'ennemi au combat par de fréquentes escarmouches, leva le siège le 2 d'Août, & se rendit au Câtelet. Le lendemain il s'arrêta à Mornencourt, situé à deux lieues de Peronne. Etant arrivé auprès d'Arras, & ensuite à Bapaume, la garnison de ces deux places sortit, & on livra quelques petits combats. Le troisième jour il vint à Fervan proche l'abbaye de Cercamp dans le comté de S. Paul. Ceux de la garnison se croyant en sûreté, à cause des forêts & de la connoissance qu'ils avoient des chemins, attaquèrent sur le soir notre arriere-garde; mais les Anglois & les Ecoissois les maltraitèrent beaucoup, en tuèrent un grand nombre, & prirent tous leurs chevaux. Ce succès compensa l'échec que nous avions reçu depuis peu de leur part, à Givais.

On passa deux jours dans cet endroit, d'où l'on envoya le duc de Vendôme pour reconnoître Fochenberg, & sommer la garnison de Renti de se rendre. Le 8 du même mois on partit de Fervan, & ayant fait passer l'armée par le comté de S. Paul, en laissant à gauche Dourlan & Hedin, on prit sur la droite, & on se rendit à Fruges par les ruines de Terouëne. De-là, on somma encore de la part du Roi les habitans de se rendre. Renti est une place située dans un lieu marécageux, entre des collines assez éloignées de la ville, qui ne peuvent l'incommoder; il y passe un ruisseau qui remplit un fossé profond & large, dont la citadelle est environnée de toutes parts. Sous le regne de Charle VI les enfans de Louis d'Orleans,

HENRI II.

1554.

que Jean duc de Bourgogne avoit fait assassiner à Paris, furent tenus prisonniers dans cette place, & confiez à la garde de Robert de Croy; on la regardoit alors comme une des places des mieux fortifiées, & on y avoit mis une très-bonne garnison Espagnole. D'abord on reconnut la ville, & après quelques escarmouches, où le duc de Guise courut risque de la vie, on jugea à propos de l'attaquer par deux endroits. Le Connétable, qui conduisoit l'avant-garde, fit passer une partie des troupes de l'autre côté du ruisseau, & ayant fait faire un retranchement dans l'endroit par où l'on se doutoit que l'ennemi pourroit venir, il fortifia tellement son camp que, s'il eût été nécessaire de rejoindre l'armée, il l'eût pu faire, sans courir aucun risque.

Sur ces entrefaites, l'Empereur étant venu avec toute son armée à Marque, situé à une lieuë de-là, fit tirer le canon pour informer les assiégés de son arrivée. Le Connétable s'avança aussi-tôt pour provoquer l'ennemi; car le Roi vouloit sur-tout qu'on livrât le combat, avant que l'Empereur eût rassemblé les troupes qu'on devoit lui envoyer de tous côtez. Le Connétable vint camper devant Renti, soit pour le prendre à la vûë de l'ennemi & à sa honte, soit pour obliger l'Empereur à combattre, s'il venoit au secours de cette ville. La chose ayant été proposée au Conseil, on fut d'avis de mettre des troupes, pour garder le bois qui s'étendoit depuis le haut de la colline jusqu'à notre camp, & on en donna le soin au duc de Guise, qui y plaça trois cens arquebusiers d'élite, & quelques cuirassiers à pied, qui empêcherent de ce côté-là l'irruption des ennemis. C'étoit de-là que dépendoit notre salut ou notre perte; car comme nos troupes étoient appuyées au levant par une rivière & un marais fort profond, & au couchant par une colline peu éloignée, il falloit nécessairement que, quand on se seroit saisi de cette forêt qui formoit un coude, & qui resserroit la plaine où nos gens étoient campés, le chemin qui étoit étroit au dessous de la montagne, & qui étoit le seul par où ils pouvoient sortir, leur fût entièrement bouché. L'ennemi étoit campé au midi, dans l'endroit où la campagne s'élargissoit peu à peu jusqu'au quartier des Imperiaux placé vis-à-vis sur des éminences. Gonzague fut le premier, qui conseilla à l'Empereur de s'emparer de ce

bois , & d'y mettre beaucoup de monde pour le garder , parce qu'il arriveroit de-là , que les troupes du Roi environnées de toutes parts ne pourroient ni faire beaucoup de mal , ni rester en sûreté dans cet endroit ; qu'enfin nos soldats ne pourroient même faire retraite , sans s'exposer à un grand peril. On ordonna donc aux Espagnols de ne pas abandonner ce poste , lorsqu'ils s'en feroient emparez , & de ne pas aller plus loin : mais ils employèrent inutilement deux fois la ruse pour en venir à bout. Car quoique leurs attaques fussent très-vives , & qu'ils fissent dans le bois des cris effroyables pour nous intimider , comme ils ne sçavoient pas les chemins , nos soldats cachez dans ce même bois les surprirent & les repoussèrent vigoureusement & avec perte.

Cependant l'Empereur informé qu'on continuoît d'assiéger Renti , & qu'on pressoit extrêmement cette place , suivit le conseil de Gonzague , & partit le lendemain de grand matin avec son armée , dans un tems de brouillard , afin de n'être point aperçu de nos troupes , & de les chasser de ce bois , qu'on appelloit anciennement le Bois-Guillaume. On choisit pour cette expédition quatre ou cinq mille hommes de toute l'infanterie , avec quelques gendarmes & quelques piquiers , & deux mille chevaux qui les suivoient pour les secourir dans le besoin. On fit aussi avancer sept pieces de canon. Les chevaux-legers , commandez par le duc de Savoye , suivoient ce détachement avec la cavalerie Allemande , dont Gonzague avoit la conduite. Jean de Nassau descendit avec un corps d'Allemands , en tournant autour de la colline , du côté de Fochenberg où nos chevaux-legers étoient campez. Martin Rossem maréchal de Cleves , qui avoit en flanc le comte Vülenfort* , avec environ quinze cens chevaux Allemands , vint se joindre à lui. D'abord nos soldats soutinrent courageusement les efforts des Espagnols , qu'on avoit envoyez les premiers dans le bois. Mais le duc de Guise , qui avoit lui-même placé des soldats dans cet endroit , voyant que les ennemis étoient en plus grand nombre qu'eux , leur ordonna de se retirer peu à peu , sans pourtant abandonner le combat.

Cependant le brouillard s'étant dissipé , on vit paroître toute l'armée de l'Empereur. Aussi-tôt le Connétable fit passer des troupes en de-çà du ruisseau , après avoir laissé des soldats pour

HENRI II.
1554.

* au Vülenfort.

M m m ij

HENRI II.

1554.

garder les retranchemens, & il courut au secours du duc de Guise qui n'avoit point encore abandonné la colline. Etant passé promptement par des chemins étroits, il envoya d'abord sur cette colline un régiment François, qu'il fit suivre par quatre escadrons de cavalerie. Les Allemans & les Suisses marchoient au pié de la colline, & le duc d'Aumale les appuyoit à la gauche, couvrant entierement avec les chevaux-legers la plaine située au dessous de Fochenberg. On envoya à la droite quelques cavaliers Ecossois, qu'on plaça devant les gendarmes, pour soutenir le choc de l'ennemi, s'il nous attaquoit en flanc. Enfin nos arquebusiers qui étoient dans le bois, s'étant retirez peu à peu, le duc de Guise alla joindre sa cornette composée de cent chevaux, & celle de Gaspard de Sault-Tavanes qui étoit seulement de cinquante. Les Suisses demanderent au Roi de la cavalerie pour les soutenir, suivant la coutume. Ce Prince, après avoir parcouru les rangs à cheval & armé, pour encourager ses troupes, leur promit qu'il les soutiendrait lui-même, comme ses amis & ses alliez. Ce discours plein de bonté les remplit de joye & les anima. L'ennemi qui s'étoit emparé du bois, s'imaginant avoir remporté la victoire, vint fondre sur nos troupes. Le duc de Guise partit aussi-tôt pour l'aller recevoir. Ayant vû que Coligny, qui conduisoit le premier corps de l'infanterie Françoisse, avoit déjà mis pied à terre pour combattre, il se tourna vers sa troupe, & leur parla en ces termes.

» Mes chers compagnons, ce jour tant désiré est enfin arrivé, & voici l'occasion de faire éclater devant le plus puissant des Rois votre courage & votre fidélité, même au péril de votre vie. La Fortune vous présente aujourd'hui un avantage qu'elle a souvent refusé à la prudence & à la valeur. Elle vous fournit un moyen assuré de triompher glorieusement de l'ennemi, & en même tems de terminer une guerre si contraire à nos intérêts. C'est uniquement pour ce sujet que notre Roi très-prudent a résolu d'assiéger Renti; non qu'il croye que la prise d'une si petite place soit d'une grande conséquence pour la France, mais pour engager enfin au combat un ennemi qui n'a employé jusqu'ici que la surprise & l'artifice. Si j'ai reculé peu à peu, & si je me suis venu joindre à vous, feignant de laisser la victoire aux ennemis ;

« c'étoit pour vous donner lieu de les vaincre, après les avoir
 « attirés malgré eux à un combat, qu'ils ne peuvent plus évi-
 « ter. Reprenons donc notre premier courage, & augmentons
 « aujourd'hui la gloire de notre nation, par la victoire que
 « nous remporterons sur un ennemi puissant. »

HENRI II.
 1554.

Le duc de Guise, après ce discours, fit partir le duc de Nemours avec un escadron de chevaux-legers, & l'envoya dans l'endroit où étoient François comte de la Roche-foucault, Charle de Randan son frere, Charle d'Halluin de Piennes, & Jean de Chabanes baron de Curton, à qui il ordonna de soutenir Tavares, avec sa cornette de cavalerie & la moitié de la sienne. Au premier choc de l'ennemi, qui nous attaqua avec succès, nos chevaux-legers reculèrent, desorte que les Espagnols qui étoient sous la conduite de Henri Henriques, & les Allemands, croyant que nous étions défaits, commencerent à rompre leurs rangs & à courir de tous côtes, comme s'ils eussent déjà remporté la victoire. Alors Tavares donna sur eux avec vigueur; mais l'infanterie ennemie tirant en flanc sur nos troupes, rendoit encore l'avantage douteux; lorsque le duc de Guise, avec Alphonse d'Este son beau-frere, & le grand Prieur de France son frere, après avoir détaché quelques cavaliers, pour s'opposer à l'infanterie & à la cavalerie des ennemis, vinrent fondre sur eux & les mirent en fuite: l'infanterie Espagnole qui avoit pris la route du bois pour se sauver, ayant commencé à se réunir dans ces chemins étroits, fut arrêtée par les arquebusiers que le duc d'Aumale avoit menez avec lui.

Cependant le duc de Guise, s'avancant toujours, serra de près la cavalerie Allemande, qui se retiroit en ordre, après sa décharge; l'ayant empêchée par ce moyen de revenir à la charge, à cause que le lieu étoit trop étroit, ils se jetterent au travers du regiment de Nassau dont ils rompirent les rangs, & qu'ils culbuterent sur celui qui les suivoit. Le duc de Nevers à son arrivée mit en déroute & poussa les cavaliers Espagnols dans le bois, à l'entrée duquel ils s'étoient rassemblez pour se ranger en bataille, & où Gonzague avoit été lui-même obligé de se réfugier. Ce Général, qui ne sçavoit pas les routes du bois, s'égara pendant la nuit, en sorte que les ennemis crurent qu'il avoit été tué. Granvelle évêque d'Arras, garde des sceaux de l'Empereur, étoit venu au camp pour être

Bataille gagnée par le duc de Guise.

M m m iij

HENRI II.

1554.

témoin d'une victoire, qu'on regardoit comme infaillible ; mais il fut forcé de s'enfuir bien vite. Le Connétable empêcha nos soldats d'aller plus loin , parceque la nuit approchoit. Nous perdîmes dans ce combat environ deux cens cinquante hommes, entr'autres le baron de Curton, & de Forges guidon de Tavanoes : Randan, Conflant vicomte d'Auchy, d'Avence guidon de Randan, & d'Amanzay son lieutenant, reçurent des blessures dangereuses , dont le dernier mourut à Paris quelques tems après. Nos Historiens prétendent que les ennemis perdirent dans cette journée quinze cens hommes tuez , ou faits prisonniers : toutes leurs pieces de campagne , dix-sept drapeaux & quatre étendarts furent pris. On fit prisonnier Silly homme de grande naissance, & très aimé de l'Empereur. Ce Seigneur profita de cette occasion pour traiter de la paix ; il fit à ce sujet plusieurs voyages de part & d'autre ; mais il ne put réussir dans ses négociations. Tavanoes se signala en ce jour , & merita d'être comblé de louanges au-dessus de tous les autres. Aussi comme il revenoit du combat , ayant encore l'épée à la main , teinte du sang de l'ennemi , le Roi l'embrassa tendrement, & ayant ôté lui-même de son cou le collier de l'ordre qu'il portoit , il en honora sur le champ ce brave Officier. Il créa aussi chevaliers de l'ordre, Jean de Mendose colonel des Suisses, Theodore Unterwal , Petronien Clery , & d'Anois, qui fut envoyé depuis chez les Grizons en qualité d'ambassadeur. On donna la même récompense à tous ceux qui avoient eu quelque commandement dans la cavalerie sous les ordres de Guise, de vers, de Bouillon & de Tavanoes.

La nuit ayant mis fin au combat , le Connétable , pour marque de la victoire qu'on venoit de remporter , & comme maître du champ de bataille , y passa la nuit avec presque toute l'armée toujours prête à combattre. L'ennemi, qui avoit aussi veillé toute la nuit , donna lieu de croire au Roi , que le lendemain il recommenceroit le combat , pour se venger de la perte qu'il avoit faite le jour précédent ; mais les coureurs que le Roi avoit envoyez pour observer ce que faisoit l'Empereur , rapportèrent que son armée étoit renfermée dans des retranchemens qu'il avoit fait faire pendant cette nuit. Cependant on entendit un grand bruit du canon que l'on tiroit dans le camp des ennemis ; c'étoient des décharges en signe de

réjouissance du succès que le marquis de Marignan avoit eu contre Strozzi à Marciano. Nous parlerons plus au long dans la suite de cette action. Si cette nouvelle adoucit un peu le chagrin que l'Empereur avoit de l'échec inattendu qu'il venoit de recevoir, elle diminua aussi la joie que le Roi avoit de sa victoire. Mais bien loin de rejeter la faute de cette perte sur Strozzi, il aima mieux en accuser tout autre. Il le consola par ses lettres, & lui donna en récompense de ses services le bâton de maréchal de France, dont il lui fit expédier les lettres dans la suite, pour remplir la place de Robert de la Marck prince de Sedan, mis depuis peu en liberté, & mort en arrivant chez lui. Quelques-uns ont prétendu qu'il avoit été empoisonné; il est certain que lorsque la Trêve eut été rompue, on reprocha cette indigne action aux Imperiaux.

Quoique les deux armées fussent demeurées en présence, on ne fit plus rien de part & d'autre: on continua seulement de se canonner. Alors les Imperiaux tinrent Conseil, pour savoir s'il étoit à propos de se retirer, & d'abandonner les assiégés. Gonzague qui avoit conseillé à l'Empereur une entreprise si dangereuse, mais où il y avoit de la gloire à espérer, le pressa de soutenir ce qu'il avoit entrepris, & l'exhorta à ne pas décamper. Il fit entendre à ce Prince qu'on ne pouvoit pas dire que son armée eût été défaire le jour précédent; que c'étoit le soldat qui par sa témérité, & pour n'avoir pas été attentif aux ordres, s'étoit laissé arracher des mains une victoire assurée. « Les François, dit-il, n'ont remporté d'autre avantage que de nous enlever quatre drapeaux que le soldat leur a en quelque sorte livrez lui-même. Mais, ajouta-t'il, ils auront lieu de se glorifier d'une victoire entière, s'ils voyent que votre majesté Imperiale se retire, & abandonne le champ de bataille; la victoire est encore incertaine; ce lui qui décampera le premier laissera à l'ennemi toute la gloire du combat. » Ces raisons empêcherent l'Empereur de se retirer.

Le Roi, informé de ce qui se passoit, ne jugea pas à propos d'attaquer un ennemi si bien retranché. D'ailleurs, quoiqu'il n'eût pas cessé de faire tirer contre la ville, il n'avoit pas encore fait de grands progrès. Il résolut donc de lever le siège: il étoit tems de le faire; car les vivres commençoient à

HENRI II.
1554.

HENRI II.

1554.

Retraite de
l'armée Fran-
çoise.

manquer, & l'air infecté augmentoit de jour en jour les maladies dont le camp étoit attaqué. Enfin le Roi crut que sa retraite seroit honnête & assurée, parce que du moins s'il n'avoit pû venir à bout de défaire entièrement l'ennemi, il avoit eu au moins un grand avantage sur lui, en le repoussant avec perte. Le Roi ayant donc fait mettre le feu dans son camp le 15 d'Août, il se retira en cet ordre. Il marchoit au milieu de l'avant-garde, que l'armée suivoit avec les Allemands, le canon, & deux regimens François, qui avoient en flanc les troupes que le Connétable menoit, & sept cornettes de cavalerie. Le maréchal de S. André conduisoit l'arrière-garde avec le duc d'Aumale, & les chevaux-legers. Avant de partir, le Roi envoya annoncer son départ à l'Empereur, & lui fit dire que s'il vouloit encore tenter le hazard d'un combat, il l'attendroit l'espace de quatre heures dans le même endroit, où l'on avoit déjà livré la bataille. Toute l'armée se tint en effet trois heures sous les armes, & prête à combattre, après même qu'on eût emporté le canon & plié bagage. Ainsi on peut assurer que, quoique celui qui a écrit la vie de Gonzague, l'ait composée sur les mémoires de ce Seigneur, il n'a pas néanmoins rapporté de bonne foi cette action, puisqu'il dit que notre armée se retira secrètement, & à l'inçu de l'ennemi, enseignes ployées, & sans battre le tambour. Adriani raconte le même fait avec aussi peu de fidélité. Cet Historien dit qu'on tira contre Renti quatre mille huit cents coups de canon, & qu'on prit quelques drapeaux de l'infanterie Allemande, un étendard & quatre pieces de canon. De Renti nos soldats vinrent camper d'abord à Montcarré, situé à une lieue de Montreuil, où ils resterent quatre jours; ensuite le Roi s'avança plus près de Montreuil, & vint loger dans la Chartreuse. Tandis que ce Prince y séjournoit, pour faire rafraîchir son armée, les Ecossois & les Anglois s'étant écartez avec un peu trop de confiance, furent surpris dans la nuit par les ennemis auprès d'un village, nommé Marenlo: il y en eut quelques-uns de brûlez avec les maisons où ils étoient logez, d'autres furent tuez, & on en fit plusieurs prisonniers, qu'on amena avec tout leur équipage. Après la levée du siège de Renti, l'Empereur employa quelques jours à réparer les ruines de la citadelle; ensuite il partit pour S. Omer & Arras, & après avoir été guéri de

de la goutte dont il étoit attaqué, & à laquelle il étoit fort sujet, il alla à Bethune & à Bruxelles, où il se dépouilla de la souveraineté de Milan en faveur de Philippe son fils roi d'Angleterre. On y envoya Cardone pour en prendre possession au nom de Philippe. Dans le même tems ce Prince, à qui l'on disoit que l'Empereur vouloit céder tous ses Royaumes & ses Etats, fut mandé pour venir voir son pere qui étoit malade.

HENRI II.

1554.

Le Roi de son côté ayant mis des garnisons dans Ardres & dans Boulogne, se rendit à Compiègne avec le duc de Guise, & les principaux Seigneurs de sa Cour. Le connétable de Montmorenci demeura avec l'armée, ensuite il fit passer ses troupes de l'autre côté de la riviere de Canche, & les mit dans Brimeu, Espineu & Beaurin, situez sur le bord de cette riviere. Pour ne point consumer inutilement les vivres de cette frontiere, il renvoya les Suisses le 27 d'Août après les avoir payez, avec ceux qu'on avoit levez dans le Royaume, & qui étoient venus avec le Roi. Enfin le duc de Vendôme étant arrivé, le Connétable & le maréchal de S. André lui laisserent le commandement de l'armée, & partirent pour aller joindre Sa M. Alors les ennemis qui s'étoient retirez dans differens endroits, comme s'ils eussent eu dessein de rester tranquilles pendant le reste de l'année, & y demeurer en quartier d'hiver, se rassemblèrent promptement, au départ de ces Généraux, & s'avancerent, en nous laissant ignorer s'ils prendroient le chemin ou de Montreuil, ou d'Ardres, ou de Dourlans. Dans cette incertitude, le duc de Vendôme passa la riviere d'Authie pour les aller joindre, & campa auprès de Dampierre: mais ayant appris qu'ils avoient brûlé en chemin Auchy-le-Château, place qui appartenoit au comte d'Egmond, dans les Etats du Roi, & défait quelques-uns de nos chevaux-legers, il partit de Dampierre pour se rendre près d'Abbeville, & de Dourlans, où il croyoit que l'ennemi devoit venir. Après y avoir mis de bonnes garnisons, il passa la Somme, & campa le premier de Septembre au Pont-dormy, où il fit faire un retranchement, parce que ce lieu lui parut propre à défendre le pays, & à couper le passage à l'ennemi.

Enfin les Imperiaux ne pouvant rien faire de plus, pillerent, ravagerent & brûlerent notre frontiere. Ensuite ils s'avancerent jusqu'à S. Riquier, où le duc d'Enghien, par l'ordre du duc

Tome II.

Nnn

HENRI II.

1554.

de Vendôme ; marcha contr'eux avec trois cens gendarmes & quelques chevaux-legers, qu'on avoit envoyez devant. Nos troupes ayant obligé l'ennemi de se rassembler, l'empêcherent aussi de brûler & de piller davantage. On prit quelques charettes chargées de munitions. Mais comme on n'y trouva que du pain cuit sous la cendre & de mauvaises pommes, on conjectura de-là que l'ennemi manquoit des vivres, & qu'il ne tiendrait pas longtems la campagne. Cependant les ennemis suivant toujours le bord de la riviere, brûlerent Dampierre, Dourrier, avec les villages & les châteaux des environs. Le duc de Vendôme s'étant aperçu qu'ils avoient dessein d'aller à Montreuil, y envoya cent vingt gendarmes de sa compagnie, & de celle du maréchal de S. André, avec neuf compagnies d'infanterie : ils passerent l'Authie le 12 Septembre, & arriverent au Mesnil, situé dans un grand marais, vis-à-vis Hedin, que l'Empereur avoit fait démolir l'année précédente. On commença alors à fortifier cette ville, par le moyen des payisans & des pionniers qu'on avoit fait venir de tous côtez, & on la mit dans l'état de défense où elle est aujourd'hui. Enfin le duc de Vendôme voyant que ses soldats étoient fatiguez, distribua son armée dans les quartiers d'hyver, & envoya une partie de la cavalerie proche l'endroit où étoit l'ennemi, pour mettre à couvert les payisans, tandis qu'ils seroient occupez à leurs travaux. On envoya les compagnies Françoises d'infanterie, les Anglois & les Ecoissois dans les villes situées sur la Somme ; les regimens du Rheingrave & de Fontanier furent envoyez à Saint Esprit-de-Reux, & on fit partir ceux de Rockendorff & de Reinffenberg pour le Piémont.

Le Roi fait des changemens dans le Parlement de Paris. Origine de ce tribunal.

Voilà ce qui se passa sur les frontieres de la France pendant le cours de cette année. Mais l'intérieur du Royaume souffrit beaucoup à cause du changement qui arriva dans le Parlement, par le conseil & le crédit de certaines personnes, qui abusant de leurs lumieres & de leur esprit, compterent pour rien l'abolition des anciens usages. Le Parlement qui avoit été ambulatorio dans son origine, étoit devenu sédentaire sous le règne de Philippe de Valois l'an 1344 ; car c'est ainsi qu'on peut le voir dans les archives de la Tournelle, & non pas dans notre histoire, où il y a à ce sujet plusieurs erreurs. Alors on fixa un certain nombre de Juges, pour rendre la justice, & exercer

leur charge sans interruption, depuis l'onze de Novembre jusqu'à l'onze de Septembre. Ils étoient au nombre de cent; la Grand'Chambre avoit trois Présidens, quatre Maîtres des Requêtes, quinze Conseillers clercs & autant de laïques; il y avoit à la Chambre des Enquêtes, appelée alors vulgairement la Chambre des Auditeurs du pays coutumier, vingt-quatre Conseillers clercs, & dix-sept laïques; & cinq clercs & trois laïques aux Requêtes du Palais, dont on pouvoit interjeter appel au Parlement. En adjoutant à tous ces officiers les douze Pairs de France, on trouve en tout le nombre de cent. Sous François I. on y ajouta vingt Conseillers & huit Maîtres des Requêtes.

HENRI II.
1554.

Mais la puissance & l'autorité d'un corps si auguste, qui exerçoit la justice pendant toute l'année, étant plus étendue que ne le désiroient les gens de Cour, toujours partisans du pouvoir arbitraire, & qui veulent naturellement que tout dépende de leur caprice; le cardinal de Lorraine passionné pour la nouveauté, & sollicité par quelques Seigneurs, conseilla au Roi de partager les juges par semestres, afin que s'étant reposés quelque-temps, & se succédant les uns aux autres, ils pussent remplir, disoit-il, plus assidûment les fonctions de leurs charges. On retrancha, par le même Edit, les épices qu'ils recevoient auparavant des plaideurs, comme une chose qui ne faisoit point honneur à leur intégrité. Le Roi pour les dédommager augmenta leur honoraire, qui étoit auparavant modique, & voulut que par cette suppression d'un profit sordide, qu'ils retiroient de leurs peines, la justice fût dans la suite rendue gratuitement. Ce nouvel établissement parut d'abord très-spécieux; il sembloit propre à éloigner de ces Magistrats toutes vûes d'intérêt, à ranimer leur zèle, à exciter leur vigilance & leur attention, & capable par ce moyen de rendre à ce corps toute sa dignité, & de soulager les plaideurs en abrégant le cours des affaires. Mais dans la création des Présidiaux & dans l'établissement des semestres (dont cet Edit porte le nom) on augmenta le nombre des Juges, & on vendit les charges; car tel étoit le dessein de ceux qui avoient sollicité l'Edit. Ainsi ce nouvel établissement, dont on vantoit tant l'utilité, commença par le commerce le plus honteux. Cette division en deux semestres ayant diminué le nombre des magistrats en fonction, on vit les Conseillers des Enquêtes, qu'on n'avoit coutume

Edit pour
rendre le Par-
lement de Pa-
ris semestre.

HENRI II.
1554.

d'admettre à la Grand' Chambre qu'après qu'ils avoient acquis une longue expérience, y monter avant le temps convenable. Ainsi comme la plupart n'étoient pas en état d'occuper ces places, à cause du peu d'exercice & de capacité qu'ils avoient, il arriva, qu'au lieu de rétablir la discipline & la dignité du Parlement, comme on se l'étoit proposé par ce changement, on détruisit presque entièrement l'une & l'autre. On s'aperçut enfin de ces inconveniens, & on vit en même tems que le thrésor Royal étoit extraordinairement chargé, par l'augmentation des gages. Alors on jugea à propos d'abolir les semestres, & de permettre aux juges d'exercer leurs charges pendant toute l'année, & de recevoir des plaideurs les épices comme auparavant. Cela causa un nouveau changement & beaucoup de confusion. Car les Juges étant en trop grand nombre, les jeunes Conseillers, qui s'étoient hâtes de monter à la Grand'Chambre, furent obligés de retourner sur leurs pas & de descendre aux Enquêtes.

Avant que l'Edit pour les semestres eût lieu, cette affaire avoit été agitée à la Cour avec beaucoup de chaleur. Le Parlement s'y opposa de toutes ses forces, & le dix de Février il fit présenter des remontrances, par Gille le Maître Premier Président, & par Jean de S. André, & Antoine Minard présidens. Michel de l'Hospital, qu'on avoit élevé de la charge de Conseiller à celle de Premier Président lay de la Chambre des Comptes, répondit à chaque article des remontrances, dans lesquelles on faisoit voir les inconveniens de l'Edit. Les Courtisans disoient que ce magistrat, qui avoit été Conseiller au Parlement, étoit instruit de tout, & sçavoit qu'il se passoit dans cette Cour bien des choses contre la droiture & contre la bienséance. L'Hospital dit, qu'on ne pourroit jamais remédier à ces abus, tant que cette puissance seroit unie; qu'il étoit nécessaire de la partager pour l'affoiblir; qu'en un mot ce corps redoutable ne pourroit être subjugué qu'en le divisant. Jean d'Aurat¹, qui étoit précepteur de quelques enfans de la Cour, & qu'on fit

¹ Aurat, d'Aurat, ou Dorat, en latin *Auratus*, étoit Limousin, & s'appelloit Dinematin. Il a laissé beaucoup de vers Grecs, Latins & François. C'étoit un Poëte banal, qui composoit des vers sur tout ce qui arrivoit. Sainte

Marthe dit qu'il ne paroïssoit point de livre, que d'Aurat n'en fit l'éloge en vers, & qu'il faisoit l'épigramme de tout le monde; il étoit sur-tout grand faiseur d'anagrammes. On fait peu de cas de ses poësies.

ensuite professeur Royal, homme d'un rare génie, composa à ce sujet un poëme très ingénieux, mais hardi & même insolent, afin de faire plaisir au cardinal de Lorraine, qui pressoit vivement cette affaire ; il y compara le Parlement à l'Androgyne¹ de Platon. Enfin l'autorité du Roi & le crédit des courtisans l'emportèrent, & on partagea le Parlement en semestres. Cette innovation commença le 2 de Juillet de cette année, & finit trois ans après, le quatre du même mois. Ceux qui ont écrit notre histoire, tant en abrégé qu'en entier, n'en font presque pas mention ; il ne se trouve même rien à ce sujet dans les registres du Parlement de Paris, & cet Edit n'a point été inséré dans le recueil des ordonnances du Roi ; ainsi il faut avouer que le souvenir d'une chose si récente & si mémorable fut bien-tôt effacé. Quoique ce partage du Parlement eût été fait à contre-tems, & qu'il ait été aboli ensuite par des motifs justes & légitimes, il seroit peut-être à souhaiter pour de bonnes raisons, dans le siècle où nous sommes, qu'on le rétablît avec certaines modifications. Mais je ne dois pas traiter ici cet article, qui exigeroit une dissertation particulière.

Dans la même année, on vérifia le 4 de Mai au Parlement de Paris l'édit du Roi, qui concernoit l'établissement du Parlement de Rennes en Bretagne ; on ordonna qu'il y auroit deux Chambres, quatre Présidens, trente-deux Conseillers, deux Greffiers, deux Avocats généraux, & un Procureur général. L'édit portoit aussi qu'on prendroit hors de la province deux Présidens, dont l'un auroit le titre de Premier, seize Conseillers & un des Avocats généraux ; qu'ils exerceroient la justice alternativement à Rennes & à Nantes ; à Rennes pendant les mois d'Août, de Septembre, d'Octobre, & de Novembre ; à Nantes pendant les mois de Février, de Mars, & d'Avril ; & que le reste du tems sept Conseillers de la province tiendroient le siège. On le régla de la sorte pour la commodité du pays.

Au commencement de cette année le 8 de Janvier on vérifia au Parlement un édit bien rigoureux, par lequel on obligea

HENRI II.
1554.

Etablissement
du Parlement
de Rennes.

¹ Androgyne, ἀνδρῖγυνος, *homme femme*. Platon a prétendu que le premier homme avoit les deux sexes, que le mâle & la femelle étoient joints

par le côté, & que Dieu les sépara. L'allusion de l'Androgyne au Parlement de Paris étoit bien tirée.

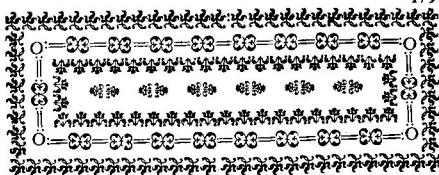
Autre Edit
par rapport à
la gabelle &
aux Secretaires
du Roi.

HENRI II.

1554.

les Poitevins , les Rochelois , les Limousins , ceux de l'Angoumois , les Perigordins & ceux de la Guienne , de fournir onze cens quatre-vingt quatorze mille francs de notre monnoye , pour les droits de la gabelle , dont on avoit chargé cette Province. On augmenta aussi le nombre des Secretaires du Roi , qu'on fit monter à deux cens , de cens vingt qu'ils étoient auparavant. Enfin après de grandes disputes , le 10 de Décembre l'édit fut enregistré : il avoit déjà été vérifié le 28 de Novembre à la petite Chancellerie de Paris , en présence du Vice-Chancelier.

Fin du treizième Livre.

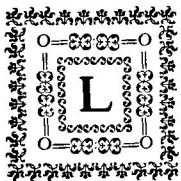


HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUATORZIEME.



A guerre fut plus allumée cette année dans la Toscane que l'année précédente, & nous la fîmes non-seulement contre l'Empereur, mais encore contre le duc de Florence. Ce Prince, que les Imperiaux avoient cessé d'appuyer dans des conjonctures fâcheuses, considérant les dangers qui le menaçoient, s'il n'empêchoit les François de se fortifier dans la Toscane, crut que pour sa sûreté il falloit cesser de feindre, lever enfin le masque, & faire les derniers efforts, pour chasser par un coup d'éclat les François de tout le pays, sans avoir en cela aucun égard aux intérêts des Espagnols, dont il avoit été indignement abandonné, & traité avec un mépris extrême. Il ne fit pas

HENRI II.

1554.

Affaires
d'Italie.

HENRI II.

1554.

d'abord éclater son dessein , parce que le sort des armes étoit alors contraire aux Espagnols , & que leurs affaires alloient très mal en Italie ; car nos troupes étoient devant Cherasco & Fossano , qu'à la vérité elles n'assiégeoient pas fort vivement ; mais le siège durant depuis long-tems , il y avoit lieu de craindre , que , faute de vivres , la garnison ne fût enfin obligée de se rendre. En effet Gonzague étoit réduit aux dernières extrémités : il étoit dénué de tout ; & l'argent , le nerf de la guerre , lui manquoit entièrement. Comme depuis longtems il n'étoit pas en état de payer ses troupes , il leur étoit devenu odieux , & le peuple ne pouvoit plus le souffrir , à cause des nouveaux tributs qu'il en exigeoit tous les jours , & d'une taxe qu'il avoit depuis peu imposée sur chaque feu de la province ; ce qui avoit poussé à bout les peuples du Milanéz. La dureté de son gouvernement lui avoit d'ailleurs attiré la haine des Espagnols , qui se souvenoient encore de la sévérité outrée avec laquelle il avoit puni en Sicile , il y avoit plus de quatorze ans , une sédition qui s'étoit élevée parmi les soldats.

Ces vexations firent tellement murmurer le peuple & les soldats , que l'on forma contre lui plusieurs accusations , qui furent portées au tribunal de l'Empereur. On lui reprochoit qu'il avoit ruiné les affaires des Imperiaux en Italie , pour augmenter sa fortune , & assouvir son insatiable avarice. Gonzague se voyant donc en bute à la haine publique , & sans aucun secours , pouvant à peine se défendre lui-même , n'étoit pas en état de secourir le duc de Florence. D'un autre côté les troupes Espagnoles ne pouvoient guère aborder en Italie sans danger , parce qu'il leur falloit passer entre la Provence & l'île de Corse , que nous venions de soumettre , & que d'ailleurs le Roi s'étoit presque emparé de toute la côte de Sienne. L'Empereur , qui avoit une fâcheuse guerre à soutenir contre le roi de France dans un pays éloigné , n'envoyoit que peu de troupes en Italie , & presque point d'argent. Côme ne pouvoit pas beaucoup compter sur le secours des troupes du royaume de Naples , quoiqu'elles fussent dans son voisinage , parce que leur Viceroi les auroit rappellées au premier bruit d'une descente des Turcs. Il crut donc qu'il devoit d'autant plus s'efforcer de suppléer par lui-même aux secours étrangers dont il ne pouvoit se flater , qu'il voyoit l'Empereur pressé de toutes parts.

Pour

Pour l'exécution de son dessein , il jugea qu'il étoit à propos de mettre le Pape dans ses intérêts , en mariant une de ses filles à Fabien fils de Baudouin , & néveu du S. Pere , qui avoit fondé sur lui toutes ses espérances , depuis la mort de Jean-Baristfe.

HENRI II.

1554.

L'ambition que Côme avoit de faire de grandes alliances ; qu'il jugeoit nécessaires pour l'affermissement de sa nouvelle domination , étoit peu satisfaite du mariage de sa fille avec un homme qu'il tenoit fort au-dessous de lui , & il n'y consentoit qu'à regret. Le désir seul de rétablir ses affaires l'y détermina , sur tout lorsqu'il vit que le roi de France se servoit de Lansac son ambassadeur à Rome , pour gagner les bonnes grâces du Pape , en lui offrant pour Fabien une Princeesse du sang de France. Jule III. qui étoit d'une humeur enjouée , & presque bouffonne , & qui n'avoit pas l'ambition si naturelle aux Papes , souhaitoit passionnement l'alliance du duc de Florence , comme d'un voisin utile à ses intérêts , & qui pouvoit le favoriser dans le dessein de faire son néveu duc de Camerino. Ainsi pour éluder la proposition de Lansac , il lui répondit avec une humilité affectée ; qu'autant que la maison de France étoit la plus noble & la plus illustre de l'univers , autant la sienne étoit la plus obscure & la plus basse ; & que les mariages que l'inégalité des conditions rendoit toujours difficiles , se concluoient aisément entre pareils. Côme députa donc à Rome Bernardo Giusti son secrétaire , pour conclure le mariage de sa fille avec Fabien , & en même tems il fiança Isabelle son autre fille à Paul Jourdain chef de la maison des Ursins , de tout tems fort attachée aux intérêts de la France.

Peu auparavant Marc-Antoine , chef de la maison des Colannes , dont les ancêtres avoient toujours été dans le parti de l'Empereur , avoit épousé la sœur de Paul Jourdain. Côme se voyant affermi par l'alliance & la réunion des deux chefs des factions opposées , avoit mandé Jacque Medichino , homme plus recommandable par son expérience dans les armes , que par sa naissance. Il pouvoit d'autant plus compter sur sa fidélité , qu'il le connoissoit pour un homme ambitieux qui s'étoit comme glissé dans la maison de Medicis , dont il avoit déjà pris les armes depuis longtems , à cause de la ressemblance des noms , & qui souhaitoit ardemment de mériter par quelque

Tom. II.

O o o

HENRI II.

1554.

action d'éclat les bonnes grâces d'une famille dont il empruntoit tout son lustre. Il fit part de son dessein à François de Tolède, chargé des affaires de l'Empereur à Florence, & envoya vers ce Prince Barthelemi Concini son secrétaire, homme d'une fidélité à l'épreuve, & d'une prudence consommée, pour traiter avec lui des moyens de forcer les François à vider la Toscane, & pour lui proposer les conditions suivantes : Que l'Empereur enverroient deux mille Allemands du Piémont, & autant d'Espagnols du royaume de Naples, avec trois cens chevaux de la Lombardie, & qu'il donneroit ordre qu'on leur assignât leur paye pour un an, ou du moins pour dix mois, sur le revenu du royaume de Naples : Que Côme feroit les autres frais de cette guerre, afin que l'Etat de Siennese, qui étoit occupé par les François, fût remis sous la puissance de l'Empereur : Que, la guerre finie, l'Empereur rembourseroit les frais en argent comptant, ou en terres dans le royaume de Naples, ou dans le Milanese ; & que jusqu'à ce qu'on les eût payez, Côme conserveroit l'Etat de Siennese & les places qu'on y avoit prises.

L'Empereur accepta ces conditions, & au retour de Concini, le duc de Florence commença à exécuter son entreprise le plus secrètement qu'il lui fut possible. D'abord il répandit des troupes sur les frontières depuis Volterra, San-Geminiano, Colle, Staggia, la Castellina, Chianti, & Valdambra ; jusqu'à Montepulciano, & fit garder les avenues, afin que ceux que l'ennemi enverroient pour reconnoître le pays, ne pussent passer des terres de Florence sur celles de Siennese. Mais quelques secrettes que fussent les mesures, le roi de France le regarda dès-lors comme son ennemi : il avoit été informé de ses intrigues par le cardinal de Ferrare, que Côme rachoit pourtant d'amuser par des civilités & par de fréquentes ambassades. Le Roi jugeant donc qu'il étoit tems d'attaquer ouvertement, donna la conduite de cette guerre à Pierre Strozzi, ennemi capital de la maison de Medicis. Ce choix qui ne fut fait, que parce que Strozzi étoit proche parent de la Reine, devint très funeste à la France. Strozzi étoit à la vérité capable de cet emploi, & de quelqu'autre que ce fût ; mais le sort de son pere, qu'il avoit toujours devant les yeux, excitoit en son cœur une haine si grande, & l'aveugloit tellement, qu'il

sembloit chercher plutôt à se venger qu'à vaincre : dans l'idée que s'il étoit vaincu c'étoit fait de lui, il suivit moins les regles de la guerre que les conseils de sa passion. Le duc de Florence fut si irrité de son arrivée, que quoique, selon les apparences, il fut disposé à accepter des conditions de paix raisonnables & avantageuses, il crut alors qu'il devoit faire la guerre, quelque funeste qu'elle lui pût être : piqué de ce que le Roi lui avoit opposé un Général qui étoit son ennemi personnel, il renonça à tout accommodement.

HENRI II.

1554.

On ajoute à cela que Strozzi étant arrivé à Sienne avec un ample pouvoir, montra les ordres qu'il avoit au cardinal de Ferrare, qui se sentit blessé de voir qu'on lui eût envoyé, non seulement un Général d'armée, mais encore un successeur dans l'administration de la République. Dès-lors il commença à se comporter négligemment ; ce qui fut cause que, quoique Strozzi vint rarement à la ville, & qu'il ne se mêlât que de ce qui concernoit la guerre, pour ne pas donner d'ombrage au Cardinal, il regna néanmoins entr'eux une haine secrète. Tout se rallentit, on ne travailla plus aux fortifications commencées, & l'on ne se soucia plus d'entretenir des intelligences avec le Pape & avec les autres Princes.

Strozzi s'embarqua à Marseille, & alla descendre dans l'isle de Corse : de-là, après avoir eu une conférence avec Paul de Thermes, & avoir visité les fortifications, il vint à Civitavecchia, & aussi-tôt après à Rome, où il fit sçavoir au Pape les motifs de son voyage, l'assurant qu'il étoit venu, non pour entreprendre rien de nouveau, mais pour conserver la liberté des Siennois qui s'étoient mis sous la protection de la France, & pour maintenir en Italie l'autorité du Roi. Après avoir assuré le Pape, qui aimoit la paix, de l'amitié & de l'affection du Roi de France, il en obtint aisément que la trêve, qu'on avoit faite pour deux ans à cause de la guerre de Parme & de la Mirandole, seroit encore continuée pour deux autres années. De-là il se rendit à Sienne, où les habitans lui firent une superbe réception, qui produisit dans l'ame du cardinal de Ferrare des sentimens de haine & de jalousie. On s'aperçut que depuis ce tems-là le Cardinal s'étoit beaucoup relâché dans l'exercice de sa charge, & sur-tout dans la conduite des finances. Strozzi l'ayant laissé dans la ville avec Corneille

O o o ij

HENRI II.

1554.

Bentivoglio ; en sortit avec ses gens pour visiter les fortifications voisines.

Cependant le duc de Florence , avant de déclarer ouvertement la guerre , avoit préparé secrètement tout ce qui étoit nécessaire pour une surprise , & avoit demandé à Frederic Montacuti gouverneur de la citadelle de Pise , en qui il avoit beaucoup de confiance , qu'il en laissât le commandement à quelques-uns de ses officiers , & qu'il ordonnât à Camille de Fabriano qui commandoit la milice de Pise , d'aller promptement à Livourne , avec six cens hommes de ses troupes ; de faire porter avec lui des échelles , des haches , des leviers ; & de passer à l'isle d'Elbe , & de-là à Piombino , sur les galeres qui étoient venues depuis peu de Corse : il ajoûtoit que pour lui il iroit par terre à Piombino , où il se joindroit à Rodrigue d'Avila qui commandoit la garnison d'Orbitello , & qu'avec cinq cens hommes il tâcheroit de surprendre Grosseto , qui étoit occupée par Alexandre de Terni , & peu fortifiée. Rodolphe Baglioni fut aussi commandé , pour aller promptement à Montepulciano avec six cens soldats étrangers , afin qu'après avoir pris dans cette ville , à Crotone , à Arezzo , & au Valdarno , les levées qu'on y avoit faites , il entrât dans les terres de Sienne avec Pierre de Monte , & qu'il surprît , s'il étoit possible , ou Chiuzi , ou Montalcino , ou Pienza , ou enfin Buon-convento , & que de-là tournant vers Sienne , il allât joindre le marquis de Marignan. Luc Antoine Cuppano gouverneur de Piombino fut chargé d'attaquer Massa avec ses gens , & avec deux cens hommes de Campiglia , & cent autres qu'il feroit venir de Porto-Ferraio. On donna aussi ordre à Rosa de Vicchio capitaine d'infanterie de partir de Grosseto , & de se rendre maître , avec cent hommes de ses troupes , de Castigliano dans la Piscaia.

Après que tous ces ordres furent donnez , le marquis de Marignan , à la tête de deux mille soldats étrangers , & de quatre cens Espagnols , que Côme avoit fait auparavant assembler à Florence , partit secrètement de la ville , avec quelques pieces de campagne , des échelles , & tout ce qui peut servir à une attaque de nuit. Deux jours auparavant les portes de la ville avoient été fermées , de crainte que les François n'eussent le vent de cette expedition. Poggibonzi fut l'endroit où se devoient assembler , le 26 de Janvier , huit enseignes des levées

qu'on avoit faites à San-Cassiano & à San-Geminiano, & qui consistoient en quatre mille hommes de pié & en trois cens chevaux. Le Marquis de Marignan ayant pris sa route pendant la nuit, avec ses troupes, par Staggia, fit faire halte à deux lieues de Sienne, & alla devant, à la tête de trois cens hommes. Il se voyoit dans l'impossibilité de faire avancer toute son armée, à cause d'un orage qui avoit cette nuit inondé & tellement rompu les chemins, que le soldat ne pouvoit presque marcher. Le Général ayant trouvé quelques-uns de nos soldats hors la ville, auprès d'un lieu, vulgairement appelé le Palais des Diables, il les poursuivit, & s'efforça d'escalader le Fort qui est auprès de la porte Camollia. En effet plusieurs s'y jetterent, & la plupart entrerent par la porte du Fort, où nos troupes ne faisoient pas bonne garde. Nous avions construit ce Fort, dans le dessein d'empêcher l'ennemi d'approcher des murailles; mais il y avoit peu de monde pour le garder, & pendant la nuit il étoit presque abandonné. Le marquis de Marignan s'en rendit maître; & croyant avoir beaucoup fait, il n'attaqua pas aussitôt la ville, comme il l'avoit résolu: il crut qu'il étoit plus à propos d'attendre ses troupes, qui marchaient lentement à cause des pluies continuelles, & de se fortifier, en cas qu'on l'attaquât.

Sur le point du jour, Bentivoglio sortit avec peu de gens: il fut repoussé par le marquis de Marignan; ce qui fit prendre aux Siennois la résolution d'attaquer le Fort avec toutes leurs forces, tandis que l'ennemi n'avoit pas encore toutes les siennes. Mais le cardinal de Ferrare craignant qu'il ne s'élevât quelque trouble dans la ville, l'ennemi en étant si proche, s'opposa à cette résolution. Sa défiance hors de saison donna aux ennemis le tems de respirer, & de se préparer à la défense, & nous fut très-préjudiciable. Le marquis de Marignan mit bien-tôt après dans le Fort une bonne garnison, dont il donna le commandement à Leonide Malatesti. Tel fut le premier succès des armes du duc de Florence. Montacuti & Baglioni ne purent rien faire dans le Val de Chiana, parce que Strozzi se rendit promptement à Grosseto, & de-là à Sienne.

Cependant Côme, pour rendre raison aux Princes voisins de la guerre qu'il avoit entreprise, écrivit au Senat de Venise, aux ducs de Ferrare & de Mantouë, & à la République de

HENRI II.

1554.

Luques. Il se jectroit contre l'ambition du Roi de France, qui, sous prétexte de défendre la liberté de Sienne, aspirait à subjuguier toute l'Italie. Il leur exposoit qu'il avoit pris les armes pour la liberté du pays, sous les auspices de l'Empereur: ensuite il accusoit d'ingratitude les citoyens de Sienne, qui malgré les bienfaits qu'ils avoient reçus de lui, s'étoient mis de leur plein gré sous la protection d'un Roi ennemi de la nation, au mépris de celle de l'Empereur, qu'ils avoient irrité en chassant Jean de Luna, & dont lui-même avoit en leur faveur appaisé le juste courroux: il ajoutoit que s'ils eussent voulu écouter des propositions avantageuses, on en seroit venu sans doute à un accommodement. Il écrivit aussi au Pape, qui se comportoit en arbitre dans cette affaire, & lui envoya Bernard de Cella son secrétaire. Il lui demandoit, que puisque la liberté commune de l'Italie, dont les terres de l'Eglise faisoient la plus grande partie, étoit l'unique objet de cette guerre, il pût avec sa permission user du droit de voisin & d'allié, & que l'entrée de toute l'Italie fût interdite aux François, comme à des ennemis communs.

Le Pape qui vouloit rendre service au duc de Florence, sans rompre pourtant avec la France, fit publier qu'il ne donneroit du secours dans cette guerre, ni à l'un ni à l'autre parti, & il défendit expressément, sous des peines rigoureuses, à tous ses sujets de secourir en aucune façon les uns & les autres. Enfin le duc de Florence écrivit aux Siennois en ces termes: » J'ai bien voulu vous faire sçavoir que j'ai » pris les armes, non pour entreprendre rien contre vous, » mais seulement pour vous affranchir de la tyrannie des » François. Si plus attentifs à vos intérêts, vous voulez vous » unir avec moi, vous retirerez désormais autant d'avantage » de mes services, que vous en avez autrefois retiré de profit » & d'honneur: mais si par un esprit d'opiniâtreté, vous persistez dans le dessein de faire une guerre qui blesse l'autorité » de l'Empereur, & si par un fatal aveuglement vous voulez » vous perdre, & faire tort à vos voisins, vous verrez changer l'amitié que j'ai eue pour vous jusqu'ici, en une haine » implacable, que je ferai non seulement éclatter contre vous, » mais encore contre ceux qui ne sont venus que pour vous détruire vous-mêmes, & causer ensuite par ce moyen la ruine

Lettre du duc
de Florence
aux Siennois.

» de tous les autres. Voilà les dispositions où je suis à votre
 » égard, & ce que j'ai résolu. J'ai crû devoir vous en faire
 » part, afin que vous considériez qu'il est autant de votre in-
 » terêt de suivre mes conseils, qu'il vous seroit funeste de les
 » mépriser. »

Trois jours après, c'est-à-dire le dernier jour de Janvier, le Senat fit cette réponse au duc de Florence. « Nous avons
 » été étonnez, que lorsque nous y pensions le moins, vous
 » nous ayiez déclaré la guerre, à cause de la nouvelle alliance
 » que nous avons faite; mais notre étonnement a été plus
 » grand, quand nous avons appris, par la lettre que vous nous
 » avez depuis peu écrite, que vous voulez faire passer votre
 » procédé pour un bon office, en le colorant d'un prétexte d'a-
 » mitié: vous faites le contraire de ce que vous dites. Comme
 » vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de nous, vous
 » nous donnez assez à connoître que l'envie de nous perdre
 » est le seul motif de vos démarches. En peut-on douter,
 » lorsque vous faites vos efforts, pour nous détacher de l'a-
 » mitié de ceux qui sont venus selon vous pour nous perdre,
 » & que nous avons pourtant reconnus pour nos meilleurs
 » amis, & pour les plus zelez défenseurs de notre liberté?
 » Vous ne nous auriez pas plutôt privé de leur secours, que
 » nous trouvant sans défense, vous nous sacrifieriez à l'ambi-
 » tion de ceux qui, sous l'apparence de l'amitié, nous dres-
 » sent depuis long-tems des embûches. Soutenus par la justi-
 » ce de notre cause, & par les armes triomphantes du Roi
 » Très-Chrétien, qui nous comble de ses bienfaits, nous
 » craignons peu les menaces de nos ennemis, & nous espé-
 » rons rendre inutiles tous leurs injustes efforts. Après que
 » vous aurez mûrement pensé que cette guerre que vous en-
 » treprenez est contre les loix de la justice & de l'honneur;
 » & que l'événement n'en peut être heureux, nous attendons
 » de vous, que vous quitterez sans doute la résolution de la
 » continuer. Nous vous supplions d'y penser de bonne heu-
 » re, & avant que la nécessité vous force à vous en repentir.

La guerre fut donc déclarée entre le duc de Florence & les Siennois, & quoique les Allemans & les Espagnols, que l'Empereur avoit promis, ne fussent pas encore arrivez, Côme donna ordre à Troile de Rossi, à Camille de Corregio,

HENRI II.

1554.

Réponse du
Senat de Sien-
ne.Guerre dé-
clarée entre
le duc de Flo-
rence & les
Siennois.

HENRI II.

1554.

& à Louis de Doara de lever chacun dix compagnies de cavalerie de cent hommes. Il fit faire aussi des levées de part & d'autre dans l'Ombrie, dans la Marche d'Ancone, & dans les terres de Pérouse. Le Pape feignoit de n'en rien sçavoir. Le Duc fit Ascanio de la Cornia général de toute l'infanterie Italienne. Il eut soin sur-tout de fortifier le Fort qui étoit près de la porte Camollia, pour empêcher qu'on n'entrât dans la ville de ce côté-là. Strozzi, qui ne s'attendoit pas si tôt à ces actes d'hostilité, se fit envoyer par des Ursins comte de Perigliano, soixante & dix gendarmes qui étoient à la solde du Roi, & environ trois cens fantassins, & fit fortifier Monteregioni, Cafoli, Lucigliano, & les places voisines, & envoya d'autres troupes sur la côte de la mer à Grosseto, & à Massa. Cependant on dispoisoit tout à Sienné avec beaucoup d'ardeur & de diligence; on élevoit de nouvelles fortifications, sans que les habitans en parussent aucunement effrayez; ils se montroient au contraire prêts à tout entreprendre & à tout souffrir. Ils députerent au Roi Enée Piccolomini, & Alexandre son parent au Pape & aux ministres du Roi qui étoient à Rome. Le premier fut envoyé pour informer le Roi de tout ce qui se passoit, & lui demander du secours, & l'autre pour se plaindre au S. Pere de l'injure que le duc de Florence avoit faite à la République, & le prier de vouloir se rendre médiateur. Le Pape le fit en apparence, de peur qu'on ne lui imputât une guerre odieuse qui s'allumoit en Italie, mais en effet dans la seule vûe de conférer avec les Cardinaux du parti du Roi, sur les moyens de faire la guerre.

Cependant le siège de Sienné étoit regardé comme une expédition très difficile, parce que cette ville s'étend sur de petites hauteurs, & qu'avec de bonnes murailles, & un fossé très-profond, elle a trois milles de circuit: il y avoit apparence qu'elle ne se rendroit qu'après un long siège, & qu'à un grand nombre d'assiégeans, sur-tout ayant une forte garnison & toutes sortes de munitions. Cette ville avoit huit portes: on mura la porte Camollia, après que les ennemis se furent rendus maîtres du Fort. Il en restoit sept autres, par lesquelles les vivres entroient si abondamment, qu'il y en avoit moins dans le camp des ennemis que dans la ville. Nos troupes faisoient de tous côtez des courses continuelles & rapportoient

tous

tous les jours un grand butin , sur-tout du territoire de Piombino , que Luc Antoine Cupano ne pouvoit presqu' défendre , avec le peu de soldats qu'il avoit , dans l'absence de Frederic Montauti. Buriano fut aussi pris & pillé par Mario Sforce de Santafore ; mais Ricco Salvi capitaine Siennois y perdit la vie. Le duc de Florence remedia à tous ces fâcheux événemens par son activité & par sa prudence. Les nouvelles qu'il reçut d'Angleterre au sujet du mariage de la Reine Marie avec Philippe d'Autriche , lui firent espérer que l'Empereur , avec ce nouvel avantage , seroit plus en état de soutenir ses affaires en Italie. Cependant il envoya à Trente Thomas Busini , pour engager le cardinal Madruce à lui envoyer deux mille Impériaux , dont il destina le commandement , aussi bien que des troupes qu'on faisoit venir de Lombardie , à Nicolas Madruce frere du Cardinal.

André Doria assiégeoit alors dans l'isle de Corse San-Fiorenzo , qui avoit été depuis peu fortifié par les Espagnols , que commandoit l'Adelantade¹ de Canarie , & par les Alemands que conduisoit Alberic de Lodrone , & il avoit réduit cette ville à l'extrémité. Notre garnison voyant qu'elle avoit affaire à un Général , que ni les fatigues de la guerre , ni les incommoditez de la vieillesse ne pouvoient ralentir , jugea qu'elle seroit forcée de céder. Le secours qui venoit de Marseille avoit été dissipé par la tempête , & tous les vaisseaux avoient été pris par les ennemis. Manquant de vivres , & destituée de tout espoir de secours , elle commença enfin , après un siège de trois mois , à vouloir capituler. Jourdain des Ursins fut envoyé pour traiter avec Doria , & en obtint que nos troupes sortiroient de la place avec toutes les marques d'honneur. Les Bannis de Gennes furent exceptez du Traité , & quelques efforts que fit des Ursins pour les y faire comprendre , il ne put jamais l'obtenir de Doria. Bernardino Corso , homme de cœur , & d'un courage intrépide , ayant appris les conditions de ce Traité , aima mieux s'exposer à une mort honorable , que de s'abandonner à la discretion de l'ennemi victorieux. Il prit avec ses gens une résolution téméraire. La ville étoit investie de tous côtez par des lignes si exactement gardées , que personne n'en pouvoit sortir. Cet Officier peu frappé de l'évidence du danger ,

HENRI II.

1554.

Prise de San-Fiorenzo par Doria.

¹ Espece de Gouverneur designé.

HENRI II.
1554.

après avoir tué tous ceux qui lui firent résistance , forcé les lignes , & fait un grand carnage , s'échapa enfin des mains des ennemis , & fit voir par son exemple que rien n'est impossible au courage animé par le désespoir.

Après que des Ursins eut accepté les conditions , & donné pour otages Valeron & Agapeto , qui étoient les Officiers les plus considérables , la ville se rendit , & nos troupes sortirent de l'Isle. Doria donna ordre que les Italiens qui étoient à la solde du Roi , fussent conduits sur la côte de Sienne , & les François à Antibes en Provence , à condition qu'ils ne porteroient de six mois les armes contre l'Empereur , contre les Genoïs , ni contre la république de Florence , qui avoit adroitement secouru les Genoïs dans cette guerre. On chercha les Bannis , mais ce fut inutilement ; car étant presque tous sortis avec Bernardino , ils avoient percé les bataillons des ennemis , & s'étoient sauvés. On mit garnison dans la ville , & Doria , à la prière du cardinal Paceco , nommé Viceroy de Naples à la place de Pierre de Tolède , envoya dans la terre de Labour une partie des Espagnols , pour les opposer à la flotte des Turcs , sous la conduite de Jean-André Doria , qu'il avoit déjà employé pour l'aider dans l'exercice de sa charge. Pour lui il prit le chemin de Civita-Vecchia pour se joindre au reste des galères de l'Empereur. Bientôt après la ville de Bastia , auprès de laquelle Alberico de Lodrone & Charles des Ursins avoient campé , fut ouverte à l'ennemi , parce qu'on ne pouvoit la défendre. Adam Centurione fut envoyé à Genes pour porter au sénat la nouvelle de ce succès , & faire les préparatifs nécessaires pour la guerre.

Cependant la ville de Sienne étoit plus étroitement serrée , & manquoit principalement d'eau , parce qu'on avoit coupé tous les canaux par lesquels elle étoit conduite de la montagne de Camollia^a dans la ville. Comme la place est sur un lieu élevé , on n'y peut faire venir de l'eau pour l'usage du public que de cette montagne , qui est encore plus haute : les citernes qui s'y trouvent sont seulement à l'usage de quelques particuliers. On brûla aussi les moulins , & on les détruisit entièrement de part & d'autre. C'est alors que les Allemands arrivèrent de la Lombardie , seulement au nombre de douze

^a On l'appelle dans le pays *Poggio di Camollia* , en Latin *Podium Camollia*.

cens, parce que Gonzague en avoit retenu huit cens, pour fortifier Valfenera, entre Chieri & San-Damiano. Cette dernière place étoit occupée par nos troupes.

HENRI II.

1554.

Les Espagnols, qui venoient de Naples par mer, reçurent quelque échec; leurs galeres furent attaquées par dix des nôtres, qui avoient échappé aux ennemis après avoir été batues de la tempête; ils en perdirent une ou deux avec plus de cinq cens de leurs soldats, dont les uns furent tuez, les autres défarmez & mis à la rame, en revanche d'un pareil traitement qu'ils avoient depuis peu exercé sur nos soldats près de l'Isle d'Elbe. Ils arriverent à Piombino & à Livourne, & ensuite se rendirent au camp. Le duc de Florence avoit donné le commandement des troupes à François d'Aro gouverneur d'une des deux citadelles de Florence, voulant par ce moyen gagner son amitié.

Malheureusement pour le Duc, Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan se plaignit vivement à l'Empereur de Ferdinand de Gonzague: ce qui fit prendre à ce Monarque la résolution de révoquer ce Gouverneur du Milanez, & de mettre à sa place le marquis de Marignan, parce qu'il n'en avoit point d'autre à lui substituer. Le duc de Florence qui prévoyoit que les affaires de la guerre en souffriroient, si l'on retiroit le Marquis, sollicita vivement l'Empereur de permettre que ce Général, qui se dispoit déjà à partir, achevât auparavant cette guerre, qui étoit d'une si grande conséquence pour affermir sa puissance en Italie. Il en obtint ce qu'il demandoit; de sorte que l'on envoya pour gouverneur du Milanez, à la place de Gonzague, Gomez de Figueroa, homme déjà vieux, & qui avoit été long-tems agent de l'Empereur à Genes, à quoi il étoit plus propre qu'aux emplois de la guerre. Ce choix fit un grand tort aux affaires de l'Empereur.

Comme nos troupes fortoient souvent de Sienne, & faisoient des courses le long des côtes, le duc de Florence y envoya Pierre Gentile de Perouse avec deux cens fantassins & cinquante cavaliers, pour s'opposer à leurs incursions. Dans ce tems-là Jule & Pandolfe Ricafoli ne furent pas heureux dans leurs expéditions. Le marquis de Marignan leur avoit permis d'attaquer le château de San-gufme dans le Valdombra, éloigné de Brolio de quatre milles, qui étoit occupé par

P p p ij

HENRI II.

1554.

les Siennois , & qui incommodoit beaucoup Chianti. On leur joignit Antoine-Marie de Perouse & Simeon Rossermini avec leurs compagnies , Leon de Carpi avec cinquante chevaux , Simon d'Ambra & Prefacchio d'Arezzo chefs des volontaires. La garnison étoit disposée à se rendre , vie & bagues fauves : mais les ennemis ne voulurent pas leur accorder cette condition , parce que cette garnison leur parut trop peu nombreuse , pour être traitée si favorablement. La dureté de ce refus pénétra si fort les soldats , que poussés par le desespoir , ils résolurent de se défendre jusqu'à l'extrémité : avec le secours des troupes qui étoient aux environs , ils obligèrent les ennemis de lever honteusement le siège , firent sur eux quelque butin & leur laissèrent à peine emmener leur canon. Un détachement de soldats du marquis de Marignan fut aussi battu dans ce tems-là. Ils étoient allés au fourage avec des mulets & des chevaux dans la prochaine vallée , où il y avoit abondance de vivres. Une troupe de deux cens fantassins & une compagnie de cavalerie fondirent sur eux , & leur enlevèrent le butin & les chevaux ; cinquante furent faits prisonniers. Rodolfe Baglioni , qui survint dans ce moment , ne put qu'à peine les retirer des mains de nos soldats. De notre côté Emile Turamini gentilhomme Siennois fut fait prisonnier dans ce combat , pour s'être trop avancé du côté des ennemis. Comme nos troupes alloient souvent piller dans les terres de Montepulciano , Cornia fit venir , sous la conduite d'Hercule de Penna , quatre compagnies que Baglioni avoit levées depuis peu , & environ cent soixante maîtres commandez par Jean-Baptiste Martini. Jean-François de Bagno & Lionetto de Corbara s'étoient joints à eux , chacun avec cinquante cavaliers , qui s'assemblerent tous à Foiano , pour empêcher les courses que nos gens faisoient de Civitella dans les terres d'Arezzo. La Cornia fit aussi faire un Fort au pont de la Chiana , auprès de Montepulciano , & y mit une garnison pour s'opposer au passage des Siennois.

Deux mois se passerent , sans que l'on fit aucune action considérable. On murmuroit déjà de l'inaction du marquis de Marignan. Le duc de Florence même le pressoit souvent de faire quelque entreprise. C'est ce qui engagea ce Général à attaquer Aivola , château des Belanti , dont la situation entre

Chianti & la Castellina incommodoit beaucoup. Ce château ayant été attaqué, les soldats de la garnison se rendirent à discrétion, & parce qu'ils avoient souffert que l'on approchât le canon d'une place qui étoit hors d'état de résister, ils furent sévèrement traitez, suivant les loix de la guerre, par le marquis de Marignan, qui les fit tous pendre. Nos troupes, qui s'étoient emparées du pont de la Chiana, ne laissèrent pas de faire des courses & de grands dégâts dans les terres d'Arezzo. Les ennemis voulant se dédommager des pertes qu'ils avoient faites, partagerent leurs troupes en deux corps, dont l'un composé de quinze cens hommes d'infanterie & des compagnies de cavalerie de Barthelemi & de Charlot des Ursins, qui étoient arrivés depuis peu de Corse, entra par Foïano dans les terres de Sienne. L'autre corps commandé par Cornia, y entra par Montepulciano; & après avoir abattu les moulins, & fait un grand butin, il mit tout à feu & à sang. Cornia s'avança jusqu'à Chianciano, mit en fuite Saporolo de Fermo capitaine d'infanterie, & fit environ vingt-cinq prisonniers. S'étant joint ensuite à Baglioni il fit le siège de Turrina, & repoussa jusque dans la ville nos troupes qui tombèrent dans une embuscade. Paul des Ursins & Flaminio de Stabbia, qui craignoient pour Lucignano, où il n'y avoit point de gens de guerre, partirent de nuit avec leurs troupes, & abandonnerent la place. Ils y laisserent George de Terni avec une compagnie d'infanterie, & allerent à Asina-Longa, qui se ressentoit encore des ravages de l'année précédente; mais nos gens ayant refusé de se rendre, ils retournerent à Montepulciano.

Du Fort que le marquis de Marignan avoit pris, on battoit la ville de Sienne à coups de canon, & les assiégés faisoient aussi un grand feu sur San-Prospero, d'un Fort qu'ils avoient élevé de l'autre côté, à la porte Camollia. Les ennemis prirent alors un monastere, qui étoit sur le chemin qui conduit à Monte-Reggioni; ils empêchoient par ce moyen qu'on allât librement de Monte-Reggioni à Cafoli: ils s'emparerent aussi de Tolfa, qui n'est qu'à demi lieuë de Sienne; les Payisans qui l'occupaient furent tous pendus; & aussi-tôt après Scopeto se rendit à la vûe de l'ennemi. On envoya à Chiocciola, château des Turcs établis à Sienne, Chiapino Vitelli avec

HENRI II.

1554.

une partie de l'infanterie Espagnole , deux cens chevaux & deux pieces de canon , qu'on n'eût pas plutôt fait approcher , que la place , qui n'étoit défendue que par une seule famille , se rendit : on étoit convenu que ceux qui étoient dans ce château ne se rendroient pas à l'ennemi à la première vûe , mais qu'ils feroient quelque signe de résistance , de peur qu'on ne soupçonnât le pere de cette famille de quelque intelligence secrette avec l'ennemi. De-là le marquis de Marignan alla à Santa-Colomba , occupée par des payisans , qui furent tous pendus , à cause qu'ils avoient osé résister & avoient laissé approcher le canon : on ne pardonna qu'aux femmes & aux enfans.

Après toutes ces expéditions , le marquis de Marignan étoit d'avis de s'approcher de la porte de S. Marc , qui regarde la côte de la mer , de camper en cet endroit , & de fermer la ville de plus près ; mais la funeste journée de Chiufi suspendit pour quelque tems l'exécution de son dessein. Santaccio natif de Cutigliana dans les montagnes de Pistoie , & lieutenant de Giovacchino Gualconi , homme coupable de meurtres , & de plusieurs autres crimes , avoit servi quelque tems sous Strozzi. Il se plaignoit d'en avoir été maltraité , & avoit obtenu du duc de Florence la permission de retourner dans son pays. Il étoit depuis entré de son consentement au service de France , sous la promesse qu'il lui avoit faite d'assassiner Strozzi , qu'il haïssoit , à cause de quelque injure particuliere qu'il en avoit reçûe. Ce misérable étoit ami de Bati Rospigliosi de Pistoie , & tous les deux étoient de la faction appelée Cancelliera. Bati Rospigliosi le sollicitoit par de grandes promesses , de procurer la paix & la sûreté de son pays , en livrant Chiufi. Santaccio communiqua cette affaire à Strozzi , qui lui permit d'engager sa parole à son ami , & il promit à Ascanio de la Cornia de lui livrer la place. On marqua le jour & l'heure. C'étoit à minuit , entre le Vendredi & le Samedi saint , que devoit s'exécuter l'entreprise. Les soldats de la garnison devoient sortir alors de la place , à quelques-uns près , qui devoient l'aider à la livrer. Cornia soupçonnoit la fidélité de Santaccio ; mais sachant que le duc de Florence avoit avec lui depuis long-tems quelques secretes intelligences , & que Santaccio vouloit se distinguer par quelque

action remarquable, sans la participation du marquis de Marignan dont il n'étoit pas aimé, il entreprit cette expedition, & en partagea volontiers la gloire avec Baglioni, qui n'étoit pas non plus fort aimé du marquis de Marignan.

Strozzi fit venir secretement ses troupes de Casoli & des côtes de la mer, & donna le commandement de huit cens mousquetaires choisis, & de toute la cavalerie à Aurelio Fregoso & à Montauti (ou Montacuti), qui se rendirent la nuit marquée en diligence & sans bruit à Sarteano proche Chiusi. Cornia qui ne vouloit pas que Santaccio s'apperçût qu'il se désoit de lui, lui avoit promis qu'il iroit à Chiusi seulement avec quatre cens hommes; mais en effet il avoit résolu d'y aller avec un plus grand nombre, pour être en état de se retirer en sûreté, en cas que l'entreprise vînt à manquer, & de se venger au moins sans danger de la perfidie de Santaccio, en ravageant toute la campagne. Les troupes choisies pour cette expédition s'assemblerent à Sarteano, & en partirent secretement pendant la nuit. Cornia conduisoit l'avant-garde composée de gens d'élite; le corps de l'armée étoit commandé par Baglioni, qui pour se distinguer dans le combat avoit mis pié à terre, & ne réservant pour lui que cinq compagnies de cavalerie, en avoit donné cinq autres à Barthélemi Greco, & à Jean-François comte de Bagni. On donna à Hercule de Penna le commandement de l'arrière-garde. L'armée fit près de douze milles dans cet ordre, & arriva fort fatiguée à un chemin resserré à droite par une colline assez rude, & à gauche par un fossé profond: la colline & le fossé se joignent ensuite, & on ne peut passer que sur un pont. Les troupes ayant défilé par là, comme on a coutume de faire dans les détroits, arrivèrent à une plaine qui va en pente, & qui se resserre encore auprès de la ville. Cornia fit mettre pié à terre, & donna la garde des chevaux aux valets. Il alla lui-même devant, & deux heures avant le jour il s'approcha de la ville. Il envoya ensuite un officier à Santaccio, pour lui faire sçavoir son arrivée, & pour l'engager à venir conférer avec le capitaine Bati. Santaccio répondit qu'il ne pouvoit pas sortir de la place; mais qu'au reste tout étoit bien disposé, & qu'il l'exhortoit à venir. Cornia lui envoya encore deux officiers, qui sous prétexte de lui parler, devoient observer son visage, &

HENRI II.

1554.

Expedition
de Cornia,
qui est la du-
pe de Santac-
cio.

HENRI II.

1554.

l'etat de la placé. On les fit attendre quelque tems à la porte, & on les conduisit enfin à Santaccio, qui commença alors à lever le masque. Il leur demanda l'ordre qu'ils avoient de Cornia, & les menaça de les faire mourir, en leur faisant voir même les supplices qu'on leur préparoit, s'ils ne le montroient pas : les deux envoyez lui ayant répondu tranquillement qu'ils étoient venus pour conférer avec lui, ils furent retenus prisonniers.

Cependant Santaccio fit dire à Cornia, qu'il se hâtât de venir ; mais celui-ci n'eut garde d'y aller, voyant que ses deux envoyez ne revenoient point. Comme il commençoit à faire jour & qu'il ne les voyoit point paroître, il envoya encore vingt hommes choisis, pour s'informer de ce que l'on faisoit dans la place. Santaccio ne les eut pas plutôt apperçus, que sans dissimuler plus long-tems, il commanda qu'on tirât sur eux un canon chargé à cartouche, pour les tuer tous d'un seul coup. Il fit en même tems allumer du feu sur la Tour, pour donner le signal à nos troupes ; on commença à crier *France*, & la garnison fit une décharge sur les ennemis. Cornia reconnut alors, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite ; il s'étoit engagé bien avant dans un pays, qu'il ne connoissoit point, & étoit tombé dans une dangereuse embuscade. Il avoit crû qu'avec un aussi grand nombre de troupes il étoit en état d'éviter une défaite ; mais ils s'apperçut alors qu'il avoit plus à craindre la difficulté des chemins, par où il falloit retourner, que le nombre des ennemis. L'extrémité où il étoit réduit lui fit prendre la résolution de surmonter par son courage la grandeur du péril. Il ramena ses troupes dans le même ordre qu'elles étoient venues, & les rangea en bataille dans la plaine, au dessous du pont. Mais comme la plupart des soldats étoient levez nouvellement, & d'ailleurs fatiguez du chemin & des veilles, ils se préparèrent au combat confusément & sans ardeur.

On reconnut enfin, que Cornia avoit fait une très grande faute, de ne pas s'assurer au moins du pont, par où il devoit passer au retour. Nos troupes s'en étoient déjà emparées ; s'étant ensuite avancées, elles fondirent sur les ennemis, qui se défendirent d'abord courageusement, mais qui commencèrent après à s'ouvrir & à lâcher le pied, lorsqu'elles virent venir à gauche de nouvelles troupes, & que notre cavalerie descendoit

descendoit de la colline. Barthelemi, qui commandoit la cavalerie, homme courageux, voyant qu'il ne pouvoit s'échapper que par une action vigoureuse, fit donner fort à propos ses troupes sur les ennemis qu'il avoit en tête, & après avoir fait les derniers efforts pour franchir la colline, il se sauva, quoique ses gens fussent en désordre. Baglioni, qui commandoit l'arrière-garde, soutint long-tems avec courage les efforts des soldats de la garnison qui avoient fait une sortie, & se joignit enfin à une partie de l'infanterie qui avoit déjà gagné la colline; car notre cavalerie occupoit le port: mais comme il combattoit au premier rang avec beaucoup de valeur, il fut tué d'un coup de mousquet, qu'il reçut sous l'oreille gauche. Cornia ayant résolu, mais un peu tard, de prendre le même chemin que Barthelemi & le comte de Bagno, fut abandonné par ses gens, & son cheval ayant été tué sous lui, il fut fait prisonnier par Theophile Calcagnini. Pierre-Paul Tosinghi fut aussi pris, mais sur le champ délivré. A peine se put-il sauver quatre-vingt cavaliers; tous les autres furent tuez ou faits prisonniers. La plus grande partie de l'infanterie fut taillée en pieces, & ceux qui restèrent, se voyant environnez de toutes parts, se rendirent à l'ennemi. Tel fut le succès de l'expédition de Chiusi. Lorsque la nouvelle en fut apportée au Pape Jule, oncle maternel de Cornia, il la reçut, en plaisantant à son ordinaire. Faisant allusion au nom de Santaccio, qui signifie en Italien un petit Saint, il dit, qu'il s'étonnoit que Cornia, qui ne croyoit ni en Dieu ni aux grands Saints du Paradis, eût été assez sot pour croire un *Santaccio*.

Cet événement déconcerta un peu les ennemis: mais par la négligence & la sécurité de nos Généraux, on perdit le fruit de cette victoire, & le duc de Florence par ses soins sçut réparer cette perte. Comme un des Officiers de Baglioni, nommé Clearco de Bevagna, à qui on avoit confié la garde de Montepulciano, avoit abandonné la place, parce que la cavalerie qui y étoit avoit déserté, George de Terni, qui étoit venu fort à propos de Turrta avec une compagnie d'infanterie, y fut mis pour y commander en attendant l'arrivée de Charlot des Ursins, qui ne tarda pas à s'y rendre, & on donna à Sforce de Santafiore, qui étoit venu de Rome, le commandement général dans tout ce pays-là. On envoya aussi-tôt au Val di Chiana mille

HENRI II.

1554.

Espagnols & cent vingt maitres , commandez par Chiapino Vitelli & Jérôme Albizi ; ils firent en un jour trente-deux milles , pour prévenir les mouvemens inopinez qui suivent ordinairement les défaites , & s'arrêterent à Civitella. Nos trou-pes camperent près du Pont de Valiano sur la Chiana.

Je me crois obligé de faire ici une legere description de cette riviere. A quatre milles d'Arezzo , il tombe dans l'Arne une très-grande abondance d'eaux bourbeuses , qui se répandent en divers endroits dans les plaines , sans qu'on sçache précisément d'où elles viennent. Selon que la terre est plus haute ou plus basse , elles se répandent tantôt d'un côté tantôt d'un autre : une partie coule vers le Septentrion , & l'autre vers l'Orient. Ces eaux tombant ensuite auprès d'Orvieto dans la riviere de Paglia , se déchargent dans le Tibre. L'eau de cette riviere est si dormante en plusieurs endroits , qu'elle ressemble plutôt à un étang qu'à une riviere , & son lit est si fangeux , qu'à peine la peut-on passer , lorsqu'il est à sec. On l'appelle la Chiana , & c'est de-là que prend son nom le Val-di-Chiana , qui s'étend plus de soixante milles depuis l'Arne jusqu'au Tibre. Cette vallée de part & d'autre a des côteaux abondans en fruits. Elle regarde au Septentrion Arezzo , Castiglione , Fiorentino & Cortone , villes qui dépendent de l'Etat de Florence. Du côté du Midi elle a Civirella , Marciano & Foiano , où l'on va par le Val-d'Arno. Elle a encore de ce côté-là Lucignano , Asina-longa , Sarteano , Chianciano , Chiufi , & Cetona , qui sont des places dépendantes de Sienne. C'est entre ces villes & Turrina , vers le Midi , qu'est situé Montepulciano , appartenant aux Florentins , ville célèbre par la naissance d'Ange Politien & de Marcel Cervin , qui devint Pape ¹ , mais dont le Pontificat fut très-court. On a rendu cette partie de la Toscane très-fertile , en y faisant passer l'eau de ce fleuve , & en la mettant à l'abri de ses débordemens qui ont autrefois obligé les Florentins , comme le rapporte Tacite , à envoyer des députez au Senat de Rome. Il est certain que Jule Ricasoli a fait conduire de nos jours avec une grande industrie l'eau de cette riviere dans le pays qui est limitrophe des terres du Pape , du côté de l'Orient , & que cette contrée en reçoit de grands avantages. Dans les endroits où cette riviere a plus de profondeur , on la passe sur des ponts ,

¹ Sous le nom de Marcel II. Il étoit né à Fano , mais son pere étoit de Montepulciano.

comme celui de Valliano, qui tire son nom du château sous lequel il est bâti. On passe sur ce pont pour aller de Cortone & de Castiglione à Montepulciano.

HENRI II.

1554.

Le duc de Florence avoit mis en cet endroit sur les deux rivages une forte garnison, parce qu'il étoit important de couvrir Montepulciano de ce côté-là. Nos troupes y firent une tentative sans succès, & envoyèrent ensuite un Trompette à Montepulciano, où Jean-François de Bagno s'étoit retiré depuis la journée de Chiusi, pour sommer, au nom du Roi, la place de se rendre. Mais la garnison tint ferme, & nos troupes s'étant contentées de piller, s'en retournerent avec un grand nombre de prisonniers, sur lesquels Strozzi vouloit qu'on exerçât le droit de représailles, afin de rassurer par cet exemple les bannis de Florence qui étoient en grand nombre dans son camp, braves gens d'ailleurs, mais que la crainte d'un infame supplice empêchoit de s'exposer. Car le duc de Florence avoit ordonné qu'on traitât comme rebelles & criminels d'Etat tous les Florentins qu'on prendroit prisonniers. Il fut inflexible sur ce point, malgré la menace que fit Strozzi, de faire mourir tous les prisonniers Espagnols.

On fit en même tems des levées de part & d'autre. Jean de Pescia & Guido de Gagliano joignirent le duc de Florence; le premier avec cinquante hommes de pié, & l'autre avec trois cens. Lionetto de Corbara arriva aussi avec une compagnie de cavalerie, & Santafiore distribua toutes ces troupes dans Montepulciano & Valliano. Strozzi avoit envoyé à Casoli une ou deux compagnies de cavalerie, commandées par Mario de Santafiore, & par Serillac arrivé depuis peu de Parme, auxquels s'étoit joint Bâstiste Giugni banni de Florence, avec trois cens hommes d'infanterie. Colle & San-gemignano sont vis-à-vis de Casoli; on y mit trois cens nouveaux soldats commandez par Jacques Malatesti, & un pareil nombre sous la conduite de Bello de Furli. On ôta alors le gouvernement de Montepulciano à Goro de Montebenichi, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir des intelligences avec l'ennemi, & on donna ce gouvernement à Jean Oradini: mais on reconnut dans la fuite, que les habitans l'avoient injustement accusé, pour se venger de sa trop grande severité, qui l'avoit rendu odieux.

Les mille Espagnols, que le marquis de Marignan avoit

Q q q ij

HENRI II.

1554.

envoyez après la défaite de Chiufi, commandez par Leon Santi, pour fortifier les frontieres d'Arezzo, étoient revenus dans le camp. Gaïazzo étoit aussi arrivé avec une compagnie de cavalerie : avec ce renfort le marquis de Marignan, qui ne vouloit pas s'en tenir là, commanda à Chiapino Vitelli, à qui il avoit donné des troupes Imperiales & des pieces d'artillerie, de prendre d'affaut Belcaro, à trois milles de Turamini, parce que cette place donnoit passage par MontereGGioni aux troupes, qui venoient de la côte maritime à Sienne. On fit approcher le canon, on prit la place, & ensuite le monastere de Lecceto. Strozzi, qui craignoit qu'on ne fermât peu à peu aux assiégés le chemin de la côte de la mer, avoit fait faire à la hâte un Fort vers la porte S. Marc, non loin de la ville de Sienne; & près de-là il avoit encore fait fortifier un couvent de Benedictins, & y avoit placé des gens de guerre. Mais le marquis de Marignan jugeant qu'il falloit attaquer ces fortifications, avant qu'on les élevât plus haut, y vint aussitôt après la prise de Belcaro, le neuvième jour d'Avril, avec Vitelli & Charle de Gonzague, à la tête de trois mille hommes de l'élite des troupes Allemandes, Italiennes & Espagnoles, de deux cens maîtres, & avec deux pieces de canon. Ventura de Castello étoit dans Munistero avec cent vingt fantassins : à deux cens pas de là il y avoit une éminence, que nos troupes avoient fortifiée par des redoutes déjà fort élevées. Les ennemis commencerent là leurs attaques. Ferdinand Sastre & Ghighiasa, officiers Espagnols qui étoient au service du duc de Florence, furent commandez pour attaquer par un autre côté avec deux cens hommes d'infanterie. Comme l'entreprise réussissoit, Bentivoglio, qui étoit venu au secours avec huit cens Italiens choisis, se retira dans une vallée proche de la ville. Marignan, après s'être emparé de cette éminence, détacha les Italiens & les Espagnols, afin de poursuivre nos troupes qui faisoient retraite. Pour lui il s'arrêta avec les Allemands & l'artillerie, dans un lieu avantageux, d'où il pouvoit incommoder le monastere, & donner du secours à ses troupes, en cas de besoin. Il commanda à Bombaglino d'Arezzo de s'emparer, avec cinq cens mousquetaires, de la montagne voisine, afin que si les assiégés faisoient une sortie par la porte S. Marc, il fût en état de secourir ses gens, & de faire tête à nos troupes.

Bentivoglio & le marquis de Marignan combattirent vigou- reusement dans la vallée; nos troupes se sentant plus foibles se retirèrent au Fort qu'on avoit construit devant la porte S. Marc, où Strozzi étoit déjà arrivé avec l'élite de ses troupes. Le marquis de Marignan voyant que les François s'étoient retirés, ramena ses troupes vers le monastere, & ayant fait approcher le canon & préparer la batterie, il envoya sur le champ une partie des soldats à un couvent situé à un mille de la ville vers la porte Romaine, où il y avoit deux cens de nos soldats, qui se retirèrent à leur arrivée. Les ennemis s'en rendirent les maîtres, & y mirent une forte garnison. On somma ensuite ceux qu'on tenoit assiégés dans le monastere, de se rendre, ce qu'ils refuserent fièrement. On commença donc à battre la muraille; & à peine y eut-on fait brèche, que les Espagnols donnerent un assaut, mais ils furent repoussez. Strozzi, qui vouloit s'opposer aux efforts des ennemis, résolut d'attaquer leur camp avec mille hommes de pié & sa cavalerie. Il envoya devant quelques maîtres pour donner de front sur l'ennemi; pour lui il se disposa à attaquer le retranchement par derrière: mais Frederic Montacuti, maréchal de camp & lieutenant général du marquis de Marignan, s'apercevant de son dessein, rangea son armée en bataille, & commanda à Brizio de Pieve, de sortir des retranchemens & de combattre. Nous perdîmes cent hommes dans cette occasion, & s'il faut croire la relation des ennemis, il ne demeura sur la place que cent hommes de ceux que Strozzi s'étoit flatté de surprendre.

Après cette expédition, comme il ne restoit aux assiégés aucune espérance d'être secourus, Ventura envoya son lieutenant à Vitelli pour capituler. Vitelli fit partir de nuit ce député pour aller trouver le marquis de Marignan. On contesta près d'un jour sur les conditions: le Marquis n'en voulut jamais accorder; ainsi notre garnison se rendit à discrétion. On lui donna la vie sauve & la permission de sortir avec l'épée, sous la promesse qu'on exigea d'eux, de ne porter les armes de trois mois pour le Roi de France.

Le marquis de Marignan ayant ainsi fermé les chemins de tous côtes aux Siennois, & réparé en quelque façon la défaite de Chiusi, se promettoit les plus heureux succès. Les Siennois de leur côté, plus attentifs à éviter le danger qui les menaçoit,

Q q q iij

HENRI II.

1554.

que frapée de ce fâcheux événement, députèrent au Roi, & au connétable de Montmorenci, principal Ministre, Thomas de Vecchio, pour les informer de ce qui se passoit, & leur demander du secours. Ottavio Farnese & Louis Pic de la Mirandole arrivèrent dans ce tems-là de France, pour faire de nouvelles levées, & pour augmenter les forces des François en Italie. Mais on manquoit d'argent, & l'épargne du Roi ne pouvoit suffire à l'entretien de tant d'armées. Le courage des Siennois, animé par l'amour de la liberté & par la fidélité des Bannis de Florence, étoit leur unique ressource.

Cependant Robert Strozzi faisoit à Rome tous ses efforts pour conserver les amis du Roi, jusqu'à y employer ses biens & ceux même de ses amis. De concert avec Pierre son frere, il fit tant que Leon Strozzi, (que la brigade de la Cour avoit obligé de se retirer à Malte, comme je l'ai déjà dit) homme habile, clairvoyant & très redouté du duc de Florence, entra au service du Roi. On lui accorda, avec douze galeres, le commandement général dans toute la Méditerranée & dans tous les ports qui appartenoient au Roi, sans l'obliger de venir en France. Ce brave Officier, qui avoit encore devant les yeux la mort tragique de son pere, accepta ces conditions,

Leon Strozzi
rentre au ser-
vice de la
France.

1 La maison de Strozzi, une des meilleures de Florence, étoit alliée de près à celle de Medicis. Leon Strozzi chevalier de Malte, étoit prieur de Capoue, & le Pape Clement VII. son parent, en lui donnant l'habit de l'Ordre, lui avoit remis cette dignité, qu'il possédoit quand il fut élevé au Pontificat. Le jeune Prieur fit ses armes sous le fameux André Doria. Général des galeres de Malte, il fit de très belles actions, tant sur l'Océan que sur la Méditerranée. Philippe Strozzi, pere de Leon, ayant été pris les armes à la main contre Côme, & s'étant tué dans sa prison, après avoir écrit sur sa cheminée ce vers du quatrième livre de l'Eneide: *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor*; ses enfans se dévouèrent à la vengeance, & pour cela ils s'attachèrent à la France. Pierre Strozzi l'aîné merita le bâton de Maréchal, & le Prieur de Capoue se distingua dans le service de mer. Dans la suite s'étant brouillé avec le

connétable de Montmorenci, il quitta la charge de général des Galeres de France, & alla à Malte, comme on a pu voir ci devant. Mais le Grand Maître ne voulant point le recevoir, il fut obligé, pour avoir des vivres, de courir sur tous les vaisseaux, même sur les vaisseaux de son Ordre. Il rendit dans la suite tout ce que la nécessité lui avoit fait prendre, & en paya même les intérêts. L'Empereur le fit alors solliciter de s'attacher à lui, & lui promit la dignité d'Amiral après la mort de Doria: Strozzi n'accepta point ses offres. Quelques tems après, le maréchal Strozzi ayant eu le commandement général des troupes d'Italie, exhorta son frere de la part du roi de France, à reprendre le généralat des Galeres de ce Royaume. C'est ainsi que Leon Strozzi entra au service de la France, comme il est marqué ici. On va voir sa mort un peu plus bas, & l'éloge que l'auteur en fait.

& les préfera à d'autres plus avantageuses que lui offroit D. Jean de Vega viceroy de Sicile. Il résista même à Omedes Espagnol, Grand Maître de Malte, qui le pressoit vivement de les accepter.

HENRI II.
1554.

Leon Strozzi partit donc de Malte, avec quelques Chevaliers de ses amis, la plupart bannis de Florence, vint en Italie, & s'arrêta à Portercole, qu'il fit exactement fortifier. En même tems quinze cens Allemands que le maréchal de Brissac envoyoit de Piémont, & quelques François choisis, partirent d'Antibe commandez par Valeron, & prirent la route de Portercole. On obtint aussi d'Hassen, Dey d'Alger, fils d'Airadin Barberousse, une flotte qui devoit se joindre à Dragut, qui avoit reçu sur cela les ordres de Soliman pour lors occupé en Asie. Cependant après qu'Augustin Spinola se fût rendu maître de Castellare & de Corte dans l'isle de Corse, les Genoïs qui voyoient les maladies s'augmenter, avoient répandu leurs troupes dans les villes qui leur appartenoient. Robert Strozzi prit de-là occasion de faire ramener sur la côte de Sienne les Italiens qui servoient dans l'isle de Corse sous de Thermes. Comme il passoit le long de l'isle de Giglio qui est au duc d'Amalfi, ils prirent une Tour qui regarde Portercole, où le duc de Florence avoit eu la permission du duc d'Amalfi, de mettre une garnison. Santafiore prieur de Lombardie, qui étoit pour le Roi, se joignit à eux avec le prince de Salerne, qui alla de-là à Castro, pour conférer de plus près avec les amis qu'il avoit à Rome & à Naples.

Cependant le duc de Florence ne demouroit pas dans l'inaction, & faisoit faire par tout des recrues. Pour obliger les troupes du Roi à faire diversion, il envoya Jérôme de Carpi son confident, solliciter Ottavio Farnese de prendre les armes, parce qu'il avoit appris qu'il étoit revenu de la Cour avec quelque mécontentement. On lui fit espérer de lui rendre Plaisance, & on le flata de conditions très avantageuses. Mais il ne voulut pas s'engager dans une entreprise de si grande conséquence, sans en avoir délibéré, disoit-il, avec le Cardinal son frere, qu'il avoit laissé à la Cour de France.

Le marquis de Marignan, qui ne pouvoit prendre la ville de Sienne par force, forma le dessein de la prendre par famine. Il fit approcher les logemens, & comme il n'avoit pas

Siège de
Sienne par le
marquis de
Marignan.

HENRI II.

1554.

assez de monde pour les garder , le duc de Florence pria Nicolas Madruce de lever des troupes dans les terres du cardinal de Trente son frere. Mais ces troupes ne purent arriver dans le camp qu'au mois de Mai. Vincent de Nobili, fils de la sœur du Pape , avoit été envoyé au duc de Florence, pour le remercier de l'alliance que Jule avoit faite depuis peu avec lui. En consideration du S. Pere, Côme avoit fait Vincent de Nobili général de toute l'infanterie Italienne , à la place de Cornia qui étoit alors prisonnier de guerre. Il lui avoit encore donné le gouvernement du Val-di-Chiana. Santafiore commandoit la cavalerie ; Chiapino Vitelli les vieux corps de cavalerie , à la place de Rodolphe Baglioni qui avoit été tué à Chiusi ; & Frederic Montacuti exerçoit durant cette campagne, la charge de maréchal de Camp. Frederic Savello , qui avoit succédé à Malatesti, gardoit avec quinze cens hommes le Fort qu'on avoit élevé à la porte Camollia , & qui avoit été pris au commencement de l'année , & Charles de Gonzague étoit lieutenant général du marquis de Marignan.

Strozzi de son côté mettoit tout en usage pour faire lever le siège de Sienne. Jean Bernardin de San-Severino duc de Somma , qui faisoit la guerre dans l'Etat de Piombino , rendoit la côte de la mer , occupée par les François , très dangereuse pour l'ennemi. Il étoit parti avec huit cens hommes ; & après avoir pris Buriano , il avoit assiégé la citadelle. Mais comme Alexandre Bellincini de Modene , feignant de vouloir assiéger Gavorano pour qui le duc de Somma craignoit , en fut informé, il se détourna , & vint aussi-tôt à Muriano qu'il munit de vivres & de soldats : en effet c'étoit le sujet de son voyage ; il empêcha par ce moyen le duc de Somma d'assiéger la citadelle. Serillac & Mario Santafiore faisoient sans cesse des sorties de Casoli. Ils avoient maltraité Dominique Rinnucini , qu'ils attaquèrent aux environs de Volterra avec deux cens cinquante chevaux ; après l'avoir investi dans une maison , où il s'étoit retiré, ils l'obligèrent de se rendre. Frederic d'Agubio fut tué dans ce combat.

Les corps-de-garde de la porte Camollia , & ceux du Fort que l'ennemi avoit pris , étoient si proches les uns des autres , qu'ils s'entendoient aisément parler. Cette proximité occasionna entr'eux plusieurs escarmouches : nos troupes firent
d'inutiles

d'inutiles efforts pour faire retirer l'ennemi plus loin. Le marquis de Marignan croyant les lieux qu'il occupoit assez bien fortifiez, résolut de se rendre maître des places voisines. Pour ces expéditions il prit trois compagnies d'Allemands, cinq cens Espagnols, autant d'Italiens, une grosse piece de canon & deux moindres. Il attaqua d'abord la tour de Vignale, entre la porte Ovile & Santo-Vieno, gardée par des payisans & par des soldats. Il fit sommer par un trompette la place de se rendre, & menaça de mort ceux qui étoient dedans, s'ils laissoient approcher le canon. On battit aussitôt la Tour, & on fit une large brèche : alors les assiégés se rendirent au marquis de Marignan, qui les fit tous pendre, comme il les en avoit menacés. Strozzi fut si indigné de cette severité outrée, qui lui parut un affront fait à lui-même, qu'il fit dresser un gibet sur le lieu le plus élevé de la ville, & y fit pendre quatre Espagnols à la vûe de l'armée ennemie. Les Espagnols se vengerent sur de belles maisons des Siennois, situées autour de la ville, qui avoient été épargnées jusqu'alors, & ils y mirent le feu.

A ces violences exercées de part & d'autre succéderent des traitemens plus humains, qui ne regardèrent pourtant pas les Bannis de Florence, dont Côme s'étoit réservé le châtimant, les regardant toujours comme criminels d'Etat. Sangusmé, la Tour de Vitignano, Sesta, Orgiale, Montegiacani & Ancaiano, places voisines, furent prises, ou se rendirent. On prit aussi d'assaut Ancaiano entre Casoli & Montereccioni, & ce fut dans cette expédition que les Espagnols s'abstinrent pour la première fois de violer les loix de la guerre. Cependant la ville de Sienne étoit vivement pressée ; & Strozzi voyoit clairement qu'il ne pouvoit la sauver du péril qui la menaçoit, qu'avec quelque secours étranger. C'est ce qui engagea le Roi à demander aux Suisses des troupes auxiliaires, qu'ils ne purent pas néanmoins lui accorder à cause du traité conclu depuis peu, dans lequel la maison de Medicis étoit comprise. On en obtint pourtant des Grisons, quoi qu'alliez des Suisses, parce qu'on avoit traité séparément avec eux. On fit aussi, en deçà des monts, des levées dont on donna la conduite à Louis Carissimi, à Hadrien Baglioni, à Camille Martinengo, à Rangone & à Ottavio comte de Tiene. Le comte de la Mirandole fut fait commandant de toutes ces troupes.

HENRI II.
1554.

Aurelio Fregose, Paul des Ursins, Boniface Gaëtano, Flaminio de Stabbia, & Jérôme de Corbara, étoient avec de nouvelles troupes arrivées de Sienne, où il y avoit déjà longtemps que Bentivoglio avoit le commandement militaire, en l'absence de Strozzi. Le duc de Florence voulant s'opposer de bonne heure à de si grands préparatifs, avoit écrit à l'Empereur, & lui avoit demandé du secours; il le pressoit sur tout d'envoyer de Baviere deux mille Allemands, outre ceux de Madruce que l'on attendoit tous les jours. Il avoit aussi résolu avec le marquis de Marignan, pour incommoder nos troupes déjà assemblées à la Mirandole & à Parme, de faire le dégât aux environs de la ville & dans le Val de Chiana, d'où nos troupes tiroient beaucoup de commoditez. Vincent de Nobili fut choisi pour cette expédition, avec ordre de retourner dans le camp aussi-tôt après: & afin que les avenues de la ville fussent fermées de tous côtez, on lui commanda de se loger vers la porte Romaine, qui étoit la seule, par où l'on pouvoit entrer dans la ville & en sortir librement.

On apprit alors qu'il étoit parti de Marseille vingt Galères, qui transportoient des troupes dans l'isle de Corse, pour fortifier Ajazo & Bonifacio, & qu'elles devoient aller en Afrique trouver le dey d'Alger pour se joindre à Dragut, qui devoit bientôt venir d'Orient avec 50 Galères par ordre de Soliman. Cette nouvelle fit prendre aux Imperiaux de prompts mesures. Comme ils craignoient pour Milan, ils leverent dans la Lombardie cinq mille hommes de pié & deux cens chevaux, qu'ils firent assembler à Cremona. Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan, fut commandé pour s'opposer avec ces troupes au passage des Grisons: Camille Colone fit aussi des levées dans la campagne de Rome par les ordres de l'Empereur, & on fit venir de l'Abruzze quatre mille hommes d'infanterie & deux cens chevaux, qu'on envoya dans les terres de Perouse & de Cortone, pour seconder le duc de Florence dans toutes ses entreprises. Ce Prince avoit appris que les bannis de Florence avoient formé de nouveaux complots, à la sollicitation des ministres du Roi à Rome & à Venise; & que poussés par Bindo Altovito, ils fournissoient de l'argent pour lever deux mille hommes d'infanterie & deux cens chevaux que Vincent Thaddei devoit commander. Cependant les Grisons.

que le Roi avoit donné ordre de lever, étoient en chemin : Jean de Luna ne s'étant pas opposé assez promptement à leur passage, ils étoient descendus dans les terres de Bresciano, qui sont de l'Etat de Venise, & s'étant ensuite détournés par le Mantuan, ils avoient passé le Pô, & étoient arrivés à la Concorde.

Il n'y avoit que trois chemins pour aller de-là dans la Toscane ; l'un par Pontriemoli, & le Val de Taro, qui étoit occupé par les Impériaux, & dont les avenues fort étroites rendoient aux Grisons le passage très difficile ; l'autre par les terres du Modenois & la Carfagnana dans le duché de Ferrare. Il falloit passer par le mont Sanpellegrino dans l'Appennin, d'où l'on alloit par Castelnovo à Barga ; mais le chemin étoit si rude, qu'il n'y avoit pas d'apparence d'y pouvoir conduire du canon. D'ailleurs ce pays est stérile, & il étoit à présumer que le peuple de Lucques, allié de l'Empereur, & attaché à ses intérêts, ne donneroit point passage à nos troupes. Enfin elles pouvoient aller à Perouse par un troisième chemin, & se rendre à Sienne par Chiufi, si on leur permettoit de passer par le Boulonois dans la Romagne. Comme fit tous ses efforts, afin que le Pape leur refusât le passage, & il y réussit. Jule envoya le cardinal Sanvitale à Bologne pour ce sujet, & le duc d'Urbain, général des troupes du Pape, fut commandé pour garder les avenues avec trois mille hommes choisis. Marc-Antoine Oddi fut envoyé à Barga par ordre du duc de Florence, pour conduire les troupes qu'on avoit levées dans le pays ; & on mit à Prato Antoine Mario Selvaggi de Perouse avec une Compagnie d'infanterie. Simon Rosermini fut envoyé à Pistoie, & bien-tôt après Nicolas Alidosi, arrivé depuis peu de la campagne de Rome avec deux cens cinquante hommes d'infanterie, y fut aussi envoyé. Peu auparavant, Concetto Vinco de Fermo avoit été envoyé à Pise pour garder cette ville : on fit ensuite marcher Chiapino Vitelli avec cent cinquante maîtres & trois compagnies Italiennes d'infanterie vers Chianti, Santafiore avec quinze cens Espagnols, & Madruce avec un pareil nombre d'Allemands, afin de s'avancer jusqu'au Val de Chiana, & s'y joindre pour faire le dégât, comme on en étoit convenu avec Vincent de Nobili. Le comte Rados de Dalmatie se joignit à eux avec cinquante cavaliers Albanois. On

Rrr ij

HENRI II.

1554.

prit en chemin Munistero , château du cardinal Mignanello , & on pilla Armajuolo après que les habitans se furent courageusement défendus. Rabolano & Asciano furent en partie rendus , en partie pris de force , & le butin en fut abandonné aux soldats. On prit aussi d'autres places qui n'étoient point fortifiées , & où les habitans marquerent plus de courage que de prudence , pour la défense de la liberté des Siennes. Enfin Santafiore se joignit à Nobili auprès de Foiano , après avoir quitté le mont de Sainte Cecile , qui lui avoit paru assez fortifié pour pouvoir résister à une attaque vigoureuse. S'étant ensuite assemblés auprès de Lucignano , ils commencerent d'abord le dégât , & après avoir ravagé Rugomagno , Farnetella & Scrofano , villes abandonnées par leurs habitans , ils attaquèrent Asina-Longa. La garnison commandée par Jacque Romano ayant refusé de se rendre , on fit approcher le canon de la place , qui fut battuë & prise d'assaut : Romano fut pendu par ordre de Santafiore. Il restoit encore à prendre Turrta , & Chianciano qui incommodoit fort Montepulciano. Vincent de Nobili attaqua premierement Turrta , où il y avoit environ soixante soldats de garnison , outre les habitans. Après quelque résistance , on fit approcher le canon ; mais la garnison se voyant réduite à l'extrémité , se rendit à discretion à ce Général , qui lui donna la vie. Il fit fortifier la place , & y mit une garnison , contre le sentiment de plusieurs qui vouloient qu'on la rasât.

Le marquis de Marignan , dans la crainte que Strozzi ne vint fondre avec toutes ses forces sur le camp , qui étoit pour lors sans défense , fit revenir ses troupes en diligence il n'attaqua pas Chianciano , malgré les empressements des Montepulciens , qui pour être à couvert d'une place si incommodé , lui offroient de l'argent & des soldats. Il leur fit prendre un chemin opposé , qu'il jugea le plus court & le plus facile , sans toucher au pays qui s'étend jusqu'à Buonconvento , & prit en chemin sainte Cecile , que Santafiore n'avoit pas été d'avis d'attaquer. Ce château , qui dans la suite incommoda fort les Siennes , est situé entre Lucignano & la ville de Sienne. Dans ce tems-là le cardinal de Ferrare , qui ne pouvoit se résoudre de partager l'autorité avec Strozzi , lui abandonna l'entière administration de la République de Sienne ;

& ayant obtenu un passe-port du duc de Florence, il sortit de la ville. Il fut surpris dans le Perousin, pays appartenant à l'Eglise, par un détachement ennemi qui faisoit des courses, & étoit commandé par Carlot des Ursins. Son équipage fut pris, & à peine se put-il sauver lui-même. S'étant plaint de cet acte d'hostilité contrainte à la foi publique & injurieux au Pape, on lui rendit tout ce qu'il avoit perdu.

HENRI II.

1554.

Cependant nos troupes assemblées à la Mirandole descendoient par le Boulonois dans les terres de Lucques, après en avoir obtenu la permission du Pape, qui scût après excuser ce procédé auprès de Côme. Il est vrai que le Pontife n'étoit pas en état de s'opposer à leur passage. D'ailleurs les habitans de Lucques, qui n'aimoient pas Côme, favorisoient secrètement le parti des Siennois, malgré les mesures de Francois de Toledé, qui avoit employé François Osorio pour les mettre dans le parti de l'Empereur, & malgré celles du duc de Florence, qui avoit fait les mêmes efforts par l'entremise de Benoit de Diacceto. On envoya cependant des troupes pour empêcher le passage des Grisons. On attendoit de jour en jour les deux mille Allemans commandez par Jean de Luna, qui avoit campé à Castello Arquato dans le pays de Plaisance, & qui devoit venir à Pise par Pietra Sancta. Strozzi, Corneille Bentivoglio, Aurele Fregose, Montacuti, & plusieurs autres Généraux, voulant se joindre au plutôt aux troupes auxiliaires, & éviter la diversion que l'ennemi, qui étoit entre nos deux corps de troupes, eût pu causer, partirent de Sienne, la nuit du onze de Juin avec quatre mille hommes de pié Italiens, quatre cens chevaux & cent mousquetaires à cheval : ayant passé entre le Fort de la porte Camollia & le monastere, ils arriverent à Casoli à neuf milles de Sienne.

Marignan informé par ses espions du départ de Strozzi, sans sçavoir pourtant où il alloit, avoit mis de bonnes garnisons dans les châteaux voisins & donné la garde de Valdelsa à Jean Savelli, & à Louis de Doara avec trois cens hommes d'infanterie, & cinquante maitres. Frederic de Doara & le comte de Bagno avoient été commandez pour observer la marche de nos troupes. Outre cela le duc de Florence avoit fait venir Jacque Vitelli de Staggia à Colle, & envoyé à San-Cassiano & à Empoli des compagnies de soldats étrangers.

Rrr iij

HENRI II.

1554

pour faire tête à l'ennemi de ce côté-là. Après que Strozzi eut séjourné un jour entier à Casoli, pour rafraîchir ses troupes, il prit le chemin d'entre San-Geminiano & Volterra, & marcha toute la nuit jusqu'à Castel-Fiorentino : enfin après avoir fait butin par-tout & pillé Castel-Falfi, il arriva à la pointe du jour à Pontadera, place située sur l'Arne à dix milles de Pise. Sa marche fut si prompte, qu'il eût pû se rendre maître de Pise, où son abord inopiné répandit la terreur, s'il n'eût pas eu un autre dessein. Comme il cherchoit un gué pour passer la rivière, Theophile Calcagnini & Gabriel Tagliaferri de Parme, capitaines de cavalerie, ayant pris les devants & s'étant avancez au de-là de Pise, étoient venus à Cascina pour se loger plus commodément. Mais Concetto Vinco commandant de la ville ayant appris leur arrivée, envoya contre eux un détachement d'hommes choisis, qui avec le secours des habitans de Cascina, tombèrent sur eux à l'improviste, & après les avoir fort maltraitez, prirent les chefs prisonniers.

Côme averti du dessein de Strozzi, avoit aussi-tôt envoyé à Pise Colluccio Pancerra, avec toutes les forces qu'il avoit pû alors assembler, pour disputer le passage à nos troupes. De plus il avoit donné ordre, qu'on retirât tous les bateaux : mais on avoit déjà trouvé un gué auprès de Calcinaia. L'infanterie refusa d'abord d'y passer. Ce fut là pour Strozzi une occasion de signaler son habileté & son courage ; il poussa le premier son cheval, & passa de l'autre côté avec une partie de la cavalerie : ayant ensuite fait former au milieu de la rivière quelques rangs de cavalerie fort ferrez, pour rompre l'impétuosité de l'eau, il fit passer au dessous son infanterie sans faire aucune perte. De-là il entra dans les terres de Luques par un chemin couvert de bois, pour se joindre aux Grisons qui étoient déjà arrivez. Il ne faut pas douter que les habitans de Luques ne favorisassent toutes ses entreprises. On leur avoit envoyé peu auparavant Nicolas Franciotti Luquois de nation, & officier dans les troupes du Roi, qui avoit obtenu d'eux non seulement le passage, mais aussi, selon le bruit commun, quantité de vivres, que les Luquois avoient fait venir de Provence à leur port de Vio Reggio, comme pour les besoins de la République.

Le Marquis qui traînoit volontiers en longueur une guerre,

où il ne mettoit rien du sien , se rendit enfin aux pressantes sollicitations du duc de Florence, ennuyé de ses retardemens, & vint à Empoli pour y passer la rivière. Strozzi s'étoit déjà emparé d'Alto-Pascio, & ayant étendu son armée à cinq milles de Luques entre Porcari & Lunata, il avoit commencé à fortifier Ponte à Moriano sur la rivière de Serchio, lorsque le marquis de Marignan vint imprudemment, contre l'avis de plusieurs officiers généraux, camper à Pescia près de notre camp. Approcher d'un ennemi plus puissant, & qui ne respiroit que le combat, n'étoit pas une conduite fort digne d'un général prudent & habile. Il eût dû considérer qu'une bataille l'exposoit à de grands périls, & que d'un autre côté, le refus d'en venir aux mains lui feroit un grand deshonneur; ce qui arriva en effet.

Anastase de Fabiano étoit dans Montecarlo, place voisine & importante, où il y avoit une garnison foible & peu fidele. Il fut sommé par Corneille Bentivoglio de se rendre, ce qu'il refusa d'abord, comme s'il eût résolu de se défendre; mais en même tems il ne voulut pas recevoir dans la citadelle Ferdinand Sastre envoyé par le marquis de Marignan avec deux cens mousqueraires Espagnols, & allegua qu'il lui étoit défendu par le duc de Florence de livrer la place à un plus fort que lui, sans un ordre exprès de sa part. Puis il se rendit à nos troupes, aussi-tôt qu'elles eurent fait approcher le canon. Hadriani remarque que ce gouverneur avoit été gagné par argent; mais pour moi je crois qu'il ne se rendit que faute d'expérience, & peut-être de courage.

Cependant Robert Strozzi, que son frere Pierre avoit laissé à Sienne, voyant la ville presque dégagée par le départ du Marquis, & que Frederic Montacuti ne gardoit le Fort de la porte Camollia & Munistero qu'avec quinze cens hommes, sortit avec un détachement, & après s'être emparé de tous les Forts des environs, il fit des courses par tout le pays. Les Grisons étoient déjà arrivez par le Val de Carfagnana dans les terres de Luques: ce qui faisoit que Côme craignoit pour Barga, éloignée de l'Etat de Florence, & environnée de toutes parts des terres de Ferrare & de Luques, jusqu'au pié de l'Appennin, qui sépare la Lombardie de la Toscane. Comme cette place lui sembloit ouverte à l'ennemi, il y envoya André

HENRI II.
1554

HENRI II. Rondini de Faenza, avec deux cens hommes d'infanterie, & Marc-Antoine Oddi pour commander les habitans, dont le courage étoit connu. Aux approches de nos troupes, Côme ayant fait venir Antoine Bocca, lui donna ordre de suivre avec deux compagnies. Bocca se hâta de tirer des places voisines environ cinq cens hommes, dont il donna le commandement à Jacque son frere. Pour lui il alla au-devant de nos troupes jusqu'à Castel Nuovo; & se confiant à l'avantage du lieu, qui est au pié des montagnes, & qui est embarrassé de rochers de toutes parts, il livra un vigoureux combat à Adrien Baglioni qui menoit l'avant-garde. Nos troupes survenues pendant l'action obligèrent néanmoins Bocca à se retirer sur la montagne voisine. Il perdit son bagage, & fit emporter son frere, qui ayant reçu une blessure dangereuse, mourut peu de tems après. Les ennemis se retirèrent ensuite à Barga, où ils encouragerent les habitans, & les disposerent à se défendre; ce qui empêcha nos gens d'aller droit à cette place. Raimond de Pavie sieur de Fourquevaux, qui menoit du secours à Strozzi, voulut les engager à se rendre, en leur faisant espérer une entière liberté, & plusieurs privilèges de la part du roi de France; mais, fidèles à leur Prince, ils rejetterent ces flatueuses propositions.

Cependant les Grisons, & la cavalerie qui venoit de Parme, commandée par la Mirandole, étoient déjà assemblés à Ponte-Mariano. Quant au marquis de Marignan, il s'étoit arrêté à Pescia, en attendant Charle de Gonzague avec quatre mille hommes de pié Italiens, qu'il avoit fait venir du camp, dans le dessein de s'avancer avec ce renfort plus près de Luques, & d'attendre Jean de Luna qui amenoit du secours. A l'arrivée des Grisons & de la cavalerie de la Mirandole, Strozzi se mit en chemin, & ne s'arrêta que lorsqu'il eut rencontré Leon de Carpi, qui escortoit avec une compagnie de cavalerie Fabrice Ferriero, que le Marquis envoyoit à Jean de Luna, afin de le faire venir promptement. On en étoit aux mains lorsque Chiapino Vitelli, & peu après Santafiore survinrent, celui-ci avec toute sa cavalerie, & l'autre avec soixante & dix maîtres. Le marquis de Marignan, averti par Jean Tegrino, que l'on combattoit vivement, accourut avec cinq cens chevaux, & alors le combat fut général. Le Marquis voyant plier ses

ses troupes, fit aussi-tôt sonner la retraite, & se retira à Pescia, après avoir perdu beaucoup de monde. Paul Sforce frere de Santafiore, & Charle Ghighiofa Espagnol, furent faits prisonniers. Après un Conseil de Guerre tenu précipitamment, le Marquis fit aussi-tôt plier bagage, & alla à Pistoia avec un air de fuite, plutôt que de retraite, sans laisser même personne au détroit de Sarravalle par où nos troupes étoient obligées de passer, si elles eussent poursuivi l'ennemi. Mais Strozzi se contenta de s'emparer de Pescia abandonnée des ennemis; & à la priere de Pandolfe Martelli, dont le frere étoit dans notre armée, il la sauva du pillage.

Strozzi attendoit de jour en jour un secours qui devoit arriver de Provence à Vio Reggio. Persuadé qu'avec ses troupes retinies, & le convoi que Leon son frere avoit fait assembler de tous les environs de Portercolè, il seroit plus fort que l'ennemi, il espéroit faire lever le siège de Sienne, & introduire des vivres dans la place. Mais ce Général fit dans cette occasion une grande faute. Car tandis qu'il séjournoit à Pescia, dans l'attente du secours, Jean de Luna par le conseil de Leon de Carpi fit en un jour dix-huit milles, & se rendit à Pietra-Sancta, avec deux mille Imperiaux & le reste de l'infanterie. Comme il alloit se joindre au marquis de Marignan, huit cens Espagnols arriverent fort à propos à Livourne. André Doria les amenoit de Corse par les ordres de l'Empereur, parce que la guerre y étoit comme finie. De sorte qu'avec ce renfort Luna se joignit au marquis de Marignan à Sarravalle, malgré Strozzi, qui s'étoit mis néanmoins entre-deux, pour empêcher cette jonction.

Strozzi frustré de toute espérance de secours, & voyant la jonction des ennemis, retourna à Sienne aussi promptement qu'il étoit venu. Ayant passé la riviere d'Arne, un peu au-dessous de Pontadera, il se mit en chemin à la pointe du jour. Il laissa Alexandre de Terni dans la forteresse de Monte-Carini, avec quatre compagnies Italiennes, & Giovacchino Guasconi Florentin, dans celle de Monte-Carlo avec trois cens fantassins, & quatre pieces de campagne. Il séjourna à Empoli jusqu'à ce que son armée eût passé l'Arne, & eût le tems d'arriver à Castelfalfi, avant que l'ennemi eût pu le joindre. Les deux armées n'étant séparées que par une Vallée, se trouverent là en vüe

HENRI II.
1554.

l'une de l'autre. Nos troupes commencerent d'abord à s'emparer de San-Vivaldo, où le marquis de Marignan venoit pour se poster, & après un combat leger Strozzi se rendit à Casoli, sans faire aucune perte. Les historiens Imperiaux remarquent, qu'ils perdirent alors une belle occasion, par la faute de Jean de Luna. Ce Général, avec deux cens gendarmes, huit cens Espagnols arrivés depuis peu de Corse, & quatre mille Italiens, eut l'imprudence de demeurer trop long-tems à Pise; & ne décampa qu'après qu'il eut appris que Strozzi étoit arrivé à Casoli.

Le marquis de Marignan voyant que Strozzi s'étoit échappé, envoya devant Chiapino Vitelli, avec ordre de faire fortifier les retranchemens, avant que nos troupes eussent formé quelque entreprise. Il revint ensuite au siège de Sienne; & bientôt après il reprit tous les Forts, dont Robert Strozzi s'étoit emparé en son absence. Pescia & les autres places voisines, soumises par Strozzi, rentrèrent dans le parti de Côme aussi-tôt que nos troupes en furent sorties. Brancacio Rucellai rallia tous ceux que la peur avoit écartés, & les remit dans leur devoir. Cependant la garnison, que Strozzi avoit mise à Casoli, étoit dans une disette si grande, que le soldat avoit déjà commencé à désertir. Malgré cette extrémité, les Bannis de Florence, qui étoient pour lors à Lion, à Venise & à Rome se promettoient toujours d'heureux succès, & se reposant entièrement sur Strozzi, ils espéroient que Sienne seroit conservée, & qu'ils reverroient bien-tôt leur patrie. Bindo Altoviti ne cessoit de les solliciter à contribuer de leur argent, de leur conseils & de leur soins, ce qu'ils faisoient volontiers, afin d'affoiblir le parti de Côme, en appuyant le nôtre. L'espérance que le Pape avoit conçue d'être maître de Sienne, après la fin de ce siège, le portoit à favoriser secrettement le parti du Roi, malgré l'alliance faite avec Côme. Son ambassadeur Averard Serristori, s'étant plaint inutilement au Pontife de quelques mauvais traitemens qu'il avoit reçus, avoit voulu sortir de Rome, s'imaginant qu'un plus long séjour en cette ville n'étoit ni honorable ni utile à son maître.

Mort de Leon
Strozzi. Elo-
ge de ce grand
homme.

La mort inopinée de Leon Strozzi, que les Bannis de Florence regardoient comme un aussi puissant appui que Pierre son frere, abattit un peu leur courage. Ce Général nourri

dès sa plus tendre jeunesse dans les exercices de la guerre, avoit l'ame grande & élevée. Expérimenté dans les armes par plusieurs campagnes sur mer & sur terre, où il avoit heureusement signalé son courage, on le comptoit parmi les grands Capitaines de son siècle. Son amour pour sa patrie lui fit grand ; qu'ayant conçu l'espérance de la mettre en liberté par le secours des François, il fut non-seulement toujours fidèle au Roi, mais il crut encore qu'il devoit tout tenter & tout souffrir, pour venir à bout de rentrer dans son pays avec la Noblesse proscrite. Malgré les indignes traitemens qu'il reçut en France, & qui l'obligèrent de se retirer à Malthe, il rejetta toutes les flatteuses propositions que l'Empereur lui fit faire ; & quoique le plus sensible de tous les hommes, il fit céder son vif ressentiment au tendre amour de sa patrie, en prenant les armes pour le Roi. Ce Général étant arrivé à Portocolle, sans recevoir le secours qu'il attendoit de Provence, résolut pour exercer ses troupes, de faire des courses dans l'Etat de Piombino, où il n'y avoit presque point de garnison. Il fit donc équiper trois Galères, où il mit trois compagnies d'infanterie, & ayant fait venir le duc de Somma, commandant de Grosseto, & de tout le pays circonvoisin, il attaqua Scarlino place dépendante de l'Etat de Piombino, dont Gentile de Perouse avoit le gouvernement avec quatre-vingt soldats. Cette place n'étoit forte ni par l'art ni par sa situation, & n'avoit point d'artillerie. Comme Gentile refusa de se rendre, on mit à terre trois canons des Galères : Strozzi s'étant avancé avec peu de précaution pour reconnoître la place, reçut alors un coup de mousquet, tiré par la main d'un paysan caché dans des joncs. On le porta sur le champ dans sa Galère, & ensuite à Castiglion de la Pescaia, où il expira bien-tôt après. Ainsi mourut ce grand homme à l'âge de trente-neuf ans ; son expérience & son courage si redoutables à ses ennemis le rendoient digne de mourir d'une autre main, & dans une expédition plus glorieuse. Ceux qui lui étoient le moins favorables disoient, qu'il ne lui manquoit, pour s'élever à une fortune digne de tant de vertus, que de la modération. En effet il ne put jamais fléchir devant ses supérieurs. Son humeur altière le plongea dans de grands embarras, & lui fit perdre souvent le prix de ses services.

HENRI II.

1554.

Sff ij

HENRI II.

1554.

Après sa mort, le duc de Somma ayant fait approcher le canon de la place, la garnison se rendit. Pierre Strozzi fut très sensible à la nouvelle de la mort de son frere, sans pourtant succomber à sa douleur : la force de son esprit sçut y mettre des bornes. Ce Général voyant que le secours attendu de la Provence ne venoit point, & que la garnison de Casoli étoit dans une disette générale, résolut de descendre sur la côte de la mer, où il y avoit abondance de vivres, & où il pourroit du moins faire subsister son armée pendant quelque tems. Après que le cardinal de Ferrare se fût retiré, Strozzi ne pouvant seul suffire aux affaires du dedans & du dehors, avoit prié le Roi de choisir un homme capable d'avoir le commandement dans Sienné pendant son absence. Il y eut à la Cour quelque contestation sur ce choix. Le connétable de Montmorenci proposoit le sieur Boucard, homme expérimenté : les Princes de la maison de Guise avoient choisi Blaise de Montluc, qui a lui-même écrit dans ses mémoires, que le Roi le connoissant capable d'une si grande charge, avoit jetté les yeux sur lui préférentiellement à ceux que le Connétable, les princes de Guise, & le maréchal de S. André avoient proposés. Cependant on reçut une lettre du maréchal de Brissac, sous qui Montluc avoit longtems servi, par laquelle il donnoit avis au Roi de ne pas confier cette charge à Montluc, à cause de son caractère vif & impetueux, qui le rendoit incapable de gouverner des esprits accoutumés à la liberté. Montluc se flatant lui-même dans ses mémoires, interprète ces paroles favorablement pour lui, en disant que le Maréchal voulut détourner le Roi de son dessein, parce qu'il avoit besoin de lui dans la guerre du Piémont. Montluc fut enfin nommé, & arriva à Portercolè avec Antoine Iscalin Adhemar Polin baron de la Garde, dans le tems que Leon Strozzi fut tué.

Après la prise de Scarlino, Côme craignant que les autres places de l'Etat de Piombino ne tombassent en notre puissance, fit aussi-tôt marcher Jacques Malatesti, & M. Antoine de Rieti avec deux compagnies d'infanterie. Il envoya en même tems Alexandre Bellincini à Campiglia, & donna à Luc-Antoine Cuppano la garde des places du territoire de Volterra. Comme nos troupes faisoient dans les terres en deçà de Montepulciano des courses, qui mettoient même la ville en péril,

on fit une Trêve pour les mois de Juin & de Juillet, pendant lesquels il y eut suspension d'armes entre nos troupes, les Siennois & les Montepulciens, & l'on trouva à propos d'y comprendre Valiano & ses dépendances. Il ne restoit plus qu'Arezzo, Foïano, Oliveti, Marciano & Civitella, où Côme mit en garnison des soldats levés nouvellement.

Les troupes, que Camille Colonne avoit levées dans la Campagne de Rome, arriverent dans ce tems-là, sous la conduite de Pompée fils de Camille, d'Honorio Savelli, & de Pompée Tutta-Villa. Peu après Jean Manriquez, ambassadeur de l'Empereur à Rome, vint de l'Abruzze avec de la cavalerie. Le marquis de Marignan ne trouvant plus personne qui lui fit tête, depuis que Strozzi étoit parti pour la côte de la mer, ravagea tout le pays d'alentour, & se rendit ensuite devant Sienné. Il envoya Charle de Gonzague avec trois mille Italiens, tous jeunes soldats, & quatre pieces de canon, tirées de Pistoïe, & fournies par Jean de Ricafoli, pour assiéger Montecatini, ville occupée par Alexandre de Terni. On commença à battre la place du côté de l'Orient. Après une brèche d'environ six toises, Gonzague différa de donner l'assaut jusqu'au lendemain, quoi qu'il y eût encore trois heures de jour, s'imaginant que la garnison capituleroit. D'ailleurs il n'avoit pas bonne opinion de ses gens; il avoit aussi oui dire qu'Alexandre de Terni & François de Crevalcuore ne s'accordoient pas ensemble dans la ville au sujet du commandement, & que celui-ci vouloit qu'on rendit la place. Cependant la garnison ayant repris courage, se défendit bien le lendemain, contre l'ennemi qui monta à la brèche, & contre Rossermini qui avec ses troupes fit une attaque d'un autre côté. Les assiégeans furent poussés, & la plupart tuez ou blessés: Bocca de Pise fut du nombre de ces derniers. Cependant les assiégés apprirent qu'il étoit venu aux ennemis un nouveau renfort, commandé par le comte de Bagno & Vincent Ridolfi: se voyant sans eau, & sans espérance de secours, ils se rendirent à des conditions honorables. Les murailles du château furent rasées, ainsi que Pontadera, parce que cette place avoit quelque fois servi de retraite aux nôtres. On répandit ensuite des troupes aux environs de Monte-Carlo, place en état de résister à plusieurs attaques. On en mit à Sanpiero, à Turchetto, & à Montechiaro,

Sff iij

HENRI II.

1554.

HENRI II.

1554.

vis-à-vis de Monte-Carlo, afin que le passage fût libre, & pour empêcher que nos troupes ne fissent des courses dans le pays voisin.

Cependant le marquis de Marignan ayant laissé à la porte Camollia quatre mille hommes de pié Italiens, passa le Pont de Bozzone, & alla camper près de la porte Romaine, appelée autrement la porte-neuve. Il résolut de s'emparer des places entre Sienne & Buonconvento, d'où l'on pouvoit amener des vivres, & couper tous les chemins qui conduisoient à la ville. Il marcha donc de ce côté-là, avec deux mille hommes d'infanterie, & se rendit maître de Cuna, après avoir fait approcher le canon de la place. Monteroni & San-Fabiano se rendirent aussi-tôt qu'on les eut sommés.

Les troupes auxiliaires des Bannis de Florence, levées aux dépens de Robert Strozzi & de Bindo Altoviti, s'étoient déjà assemblées. Elles consistoient en cinq compagnies commandées par Vincent Taddei. Pierre Strozzi étoit allé au-devant d'elles, pour marcher ensemble contre le marquis de Marignan. Il arriva aussi dans ce tems-là des troupes de France, qui consistoient en deux mille Allemands, & autant de fantassins du Dauphiné & du Languedoc, & qui avoient été transportées par notre flotte & par celle d'Alger. Cette flotte étoit composée d'environ cinquante galères, de quatre grands vaisseaux, & de quelques autres plus petits, avec toute sorte de munitions de guerre, & quantité de vivres. Elle étoit entrée sans obstacle dans le canal de Piombino, & y avoit pris sans combat sept vaisseaux Genoïs chargés de blé. On mit à terre à Scarlino les troupes auxiliaires sous la conduite de Robert Strozzi, dans le tems qu'André Doria étoit dans l'isle d'Elbe, & qu'il se préparoit à partir, suivant les avis de Pierre Paceco, pour aller défendre la côte de la mer, contre Dragut qui étoit parti du Levant. Pierre Strozzi s'étant joint à toutes ces troupes, qui formoient douze mille hommes, s'approcha de la ville de Sienne, & reprit Monteroni & Cuna, dont les ennemis s'étoient depuis peu emparés.

Le marquis de Marignan, dont le camp n'étoit pas encore bien fortifié du côté de la porte Romaine, craignant avec raison, que les assiégés & Strozzi ne vinssent en même tems tomber sur lui, tint Conseil, avant que nos troupes fussent arrivées, avec

Jean de Luna & les autres Officiers, & partit si promptement & avec si peu de bruit, qu'on eût cru qu'il prenoit la fuite. Il perdit une grande partie de son équipage, & se retira vers la porte Camollia. Il envoya depuis Chiapino Vitelli à Florence, pour justifier cette action auprès de Côme. Charles de Gonzague, qui avoit assiégé les places voisines, eut ordre en même-tems de revenir avec ses gens, parce qu'il refusoit d'obéir au marquis de Marignan; & Camille Colonne déjà arrivé à Cortone fut envoyé en sa place.

Cependant les deux partis étoient dans un grand embarras. Le marquis de Marignan, dont la politique étoit de se faire aimer des gens de guerre, leur conseilloit de demander toujours plus qu'il ne leur étoit dû. Ce qui avoit épuisé les finances de Côme, qui ne pouvoit plus suffire aux frais immenses d'une si longue guerre. Pour Strozzi, lorsqu'il fut proche de Sienne, ne pouvant tirer des vivres que de la ville même, à cause du dégât qu'on avoit fait par tout aux environs, il avoit par-là réduit à de grandes extremitez un peuple dont il devoit être le libérateur. Pour appaiser les murmures qui s'élevoient déjà ouvertement contre lui, ce Général qui étoit campé vers la porte Romaine d'où les ennemis s'étoient retirés, fit un grand discours aux huit députés qui lui furent envoyés. Il releva le courage & l'espérance des Siennois, en leur remontrant que la méfintelligence régnoit parmi les Généraux ennemis; que le marquis de Marignan se rendoit insupportable par ses longueurs & à l'Empereur & à Côme: que Camille Colonne refusoit de lui obéir; que Gonzague & Charles des Ursins n'obéissoient qu'avec peine à un Général, qui voulant s'attribuer toute la gloire & tout le profit de la guerre, parloit mal de tous les autres Chefs; il ajouta qu'il iroit bien-tôt contre l'ennemi, & qu'il lui livreroit une bataille, dont le succès, quel qu'il fût, feroit sans doute lever le siège.

Strozzi alla ensuite à Monteroni qu'il avoit depuis peu repris. Il en tira quatre cents hommes, dont il donna le commandement à Justiniano de Faenza & à Saporozo de Fermo, & qu'il mit dans le monastère de Santa-Bonda, presque ruiné par les ennemis, près de Munistero qu'ils avoient fait fortifier. Comme il se livroit plusieurs combats entre les garnisons qui étoient proche les unes des autres, & que nos troupes retranchées

HENRI II.

1554.

HENRI II.
1554.

Les Imperiaux sont
battus.

dans le Monastere, harceloient les ennemis, le marquis de Marignan résolut de s'en venger. Il y vint donc avec deux mille Allemands, cinq cens Espagnols, & quelques Italiens choisis. Le premier jour il se contenta de faire entrer des troupes fraîches dans Munistero. Le lendemain il vint comme pour assiéger la place; mais Montluc arriva dans ce moment avec Santafiore, tandis que Strozzi, Lansac & Fourquevaux observoient de l'autre côté les mouvemens des ennemis. On combattit avec chaleur: les ennemis commençoient déjà à plier, lorsque le marquis de Marignan vint rétablir le combat: les Grisons accoururent pour lors à notre secours, & nous fécondèrent puissamment. Le marquis de Marignan fut obligé de se retirer, & le champ de bataille demeura enfin à nos troupes. Les Imperiaux ont écrit que nous perdîmes quatre cens hommes dans ce combat, & qu'il y eut autant de blessés. Il est vrai qu'il n'y eut du côté des ennemis que cinquante de tués, & cent de blessés; mais Alfonse Bernal baron de Cagnano, officier d'une grande réputation, y perdit la vie, & Paul Tosinghi, Clement Pietra, Frederic de Fermo, & Sebastien Pizzinardo, furent dangereusement blessés. Montluc a écrit, que ce combat répandit une si grande terreur dans le camp des ennemis, que si les Allemands fussent plutôt venus, & si l'on eût poursuivi ceux qui faisoient retraite, leur entière défaite étoit certaine. Il ajoute qu'il l'avoit entendu dire lui-même au marquis de Marignan. On mit de nouvelles troupes dans Munistero, & on y fit entrer Bombaglino d'Arezzo avec une compagnie de gens d'élite, afin d'encourager la garnison que le dernier combat avoit ébranlée.

Strozzi craignant d'incommoder les Siennois par un trop long séjour, fit passer son armée au travers de la ville avec beaucoup d'ostentation, & de la porte Romaine il alla camper à la porte Ovide vers le couvent des Cordeliers, qui fut aussitôt abandonné par Luchino de Fivizzano, suivant les ordres du marquis de Marignan. Ce Général pressé par le besoin d'argent & de vivres, crut qu'il devoit délibérer avec Côme sur le parti qu'il avoit à prendre dans cette conjoncture. Il lui envoya donc Santafiore; & dans le même tems Jean de Luna, chargé en chef des affaires de l'Empereur en Italie, se rendit aussi auprès du duc de Florence, pour obtenir que le marquis

de

de Marignan lui cedât dans le Conseil. Après que cette affaire eut été agitée, on conclut qu'il falloit donner bataille, & nous attaquer avec toutes les forces qu'on avoit, de peur que Strozzi n'ayant rien à craindre pendant le siège de Sienne, où l'on étoit occupé, ne fit des entreprises dans l'Etat de Florence : ce n'étoit pas néanmoins le sentiment du marquis de Marignan qui vouloit qu'on poursuivît le siège.

HENRI II.

1554

Jean Manriquez étoit déjà arrivé à Cortone avec les troupes Napolitaines, qui composoient environ trois mille hommes de pié, commandées par Cantelmi comte de Popoli, & par Marc-Antoine Colonne, jeune officier de grande espérance, qui étoit Colonel général de la cavalerie. Le marquis de Marignan commença donc par poster Pierre de Monte dans le Fort de la porte Camollia, à la place de François Montacuti mort de maladie, & laissa la garde de Munistero à Louis Borgo, avec quelque renfort ; il se mit ensuite en chemin pour suivre l'ennemi, qui s'étoit déjà rendu à Lucignano.

Cependant Strozzi ayant passé le pont de la Chiana, faisoit des courses jusqu'à Arezzo avec six mille hommes d'infanterie, & se rendoit redoutable en faisant par tout des prisonniers, & un grand butin. Il avoit même attaqué Arezzo, mais vainement ; car cette place fut courageusement défendue par Camille Colonne & par Bombaglino. Ce Général descendit de-là dans le Valdarno, & après avoir pris & pillé Laterina, il se rendit à San-Sevino, qui appartenoit à Baudouin frere du Pape, & qui étoit gardée par les troupes de l'un & de l'autre parti. Après avoir reçu des vivres des habitans, il alla camper devant Marciano, & il n'en eut pas plutôt fait approcher le canon, que Lactantio Pichi du Borgo rendit la place. Le mont Sainte Cecile, la Serre & Oliveto se rendirent aussi. Strozzi ne s'en tint pas là, il commença à assiéger Civitella ; mais l'arrivée du marquis de Marignan fit lever le siège. Comme les deux armées n'étoient pas à plus de trois milles l'une de l'autre, on en venoit très souvent aux mains. Il arriva un jour que Mario de Sforce Santafiore s'étant trop approché des ennemis, eut son cheval tué sous lui, & fut fait prisonnier par Alexandre Palogi.

Le Prieur de Lombardie voulant retirer Sforce son frere des mains de l'ennemi, fut fait prisonnier lui-même, & tous les

Tom. II.

T t t

HENRI II.

1554.

deux furent menés à Florence. Strozzi passa outre, & vint à Civitella. Il s'éleva pour lors entre les Grisons & les Italiens une grande querelle; ils en vinrent aux mains, & il en resta près de cent sur la place: ce trouble fut apaisé, quoiqu'avec peine, par la présence du Général, & par le péril où cette émeute les exposoit. Nos troupes campèrent ensuite auprès de San-Sevino, où l'on faisoit venir des vivres de Lucignano & des autres places voisines.

Strozzi ayant appris que le marquis de Marignan prenoit le chemin d'Oliveto, résolut d'attaquer Foiano, où Carlot des Ursins s'étoit retranché contre le sentiment de Camille Colonne, avec environ cinquante hommes d'élite tirés de la Romagne, qui servoient sous Guido de Gagliano. Strozzi ayant donc laissé quinze compagnies aux environs de Marciano, alla devant Foiano, & fit d'abord sommer la place de se rendre. Au refus de Carlot des Ursins, on fit approcher le canon du côté de San-Francesco, & l'on fit une grande brèche à la muraille. Les assiégés ayant pris l'épouvante, ne purent résister à nos attaques; la ville fut prise d'assaut. Ce siège coûta environ cent soixante hommes aux ennemis, qui furent un peu vengés de cette perte par un accident imprévu. Comme le vainqueur ravageoit & brûloit tout, le feu prit à un magasin de poudre, & fit périr soixante de nos gens. La mort de Carlot des Ursins qui fut tué par malheur au moment qu'il alloit se rendre, fut très sensible aux ennemis, & augmenta beaucoup leur perte. Cette expédition fut si prompte, que le marquis de Marignan, qui venoit au secours de la place, ne put y arriver à tems. En revanche, il résolut de faire le siège de Marciano, comptant, ou qu'il prendroit bien-tôt la place, ou que si nos troupes venoient la secourir, il leur livreroit une bataille décisive; qu'il souhaitoit ardemment, parce qu'il avoit plus de troupes que nous. Son armée consistoit premièrement en trois *regimens*, un Napolitain, un Sicilien, & l'autre Corse, qui composoient douze mille hommes d'infanterie; les deux premiers étoient composés de vieux soldats, & le troisième de nouveaux. Côme y avoit ajouté une compagnie d'Espagnols, commandée par François d'Olgada. Il y avoit encore deux *regimens* Allemands, environ six mille Italiens, douze cens chevaux-legers, & trois cens gendarmes. Ce Général arriva devant Marciano

à la tête de son armée. Au bruit de son arrivée, nos troupes répandues de part & d'autre se rallierent & se retrancherent dans la citadelle. HENRI II.

1554.

Strozzi ayant fait fortifier Foïano, & pris des vivres, dont il y avoit abondance dans la place, envoya devant le comte Colatino, pour annoncer sa venue à la garnison de Marciano. Il arriva en effet avec son armée divisée en trois corps. Ce Général étoit à l'avant-garde composée de la plus grande partie de la cavalerie, de deux mille mousquetaires commandés par la Mirandole, & de plusieurs compagnies Françoises rangées sur les ailes. Les Allemands formoient le centre de la bataille, & les Grisons l'arrière-garde, qui étoit aussi couverte de tous côtés par des compagnies Italiennes. Il n'y avoit dans notre armée que dix compagnies d'Allemands, autant de Grisons, quatorze de François, & environ six mille Italiens. Comme les deux armées, campées auprès de Marciano, n'étoient séparées l'une de l'autre que par une vallée, elles ne tarderent pas longtems d'en venir aux mains. On se battit vivement, mais la victoire demeura incertaine. Cette action eût été une très grande bataille, si les deux Généraux tranquilles l'un & l'autre dans leur quartier, ne se fussent pas contentés d'envoyer de tems en tems des troupes fraîches, pour relever celles qui étoient fatiguées. Après huit heures de combat, comme la nuit survint, on fit peu à peu retraite de part & d'autre. Selon les auteurs Imperiaux nous perdîmes quatre cens hommes dans ce combat, & entr'autres Albertaccio del Bene : Aurele Fregose, Saperoso de Fermo, Louis Cariffimi, & Vincent Taddei y furent blessés. Les ennemis ne perdirent que cent hommes. Jean-Baptiste Martini aide de camp de la cavalerie y fut tué : Diego de Luna fils de Jean, & 150 autres Officiers furent blessés. On revint à la charge le lendemain, mais nos troupes furent battues. Ce succès ranima le courage des ennemis, & ralentit beaucoup l'ardeur de nos soldats. D'ailleurs leur artillerie, qui faisoit feu sans cesse, foudroyoit surtout nos rangs de cavalerie. Ensorte que nous eumes cent vingt cavaliers ou chevaux emportés par le boulet en trois jours. Le canon dans cette bataille fut plus à craindre que le mousquet. Au reste les deux armées souffroient beaucoup de part & d'autre ; car nos troupes n'ayant pour tant de monde qu'une seule

T t i j

HENRI II.

1554.

fontaine dans leur camp , étoient obligées de faire venir de l'eau de Lucignano qui étoit loin de là , & les Imperiaux l'alloient chercher à plus d'un mille dans la Chiana ; encore faisoit-il plus souvent la disputer & se battre. Pour surcroît d'incommodité, les chaleurs furent très grandes sur la fin du mois de Juillet , & les deux armées souffrirent également.

Le marquis de Marignan & Jean Manriquez n'étoient pas d'avis de risquer une bataille. Ils pensoient qu'il valoit mieux se retirer & camper dans un lieu plus avantageux , persuadés que les forces des François , déjà affoiblies par la disette des vivres & par les longs travaux , seroient bien-tôt entièrement abatuës. Jérôme d'Albizi , qui assistoit dans le Conseil au nom de Côme , réfuta ce sentiment. Il fit voir qu'il ne convenoit point de décamper , & remontra que quelque désavantageux que fût le lieu où ils étoient , la situation de notre armée étoit encore plus triste ; que privée de toute sorte de vivres , elle alloit bien-tôt donner des marques de sa foiblesse ; qu'une retraite releveroit son courage abattu ; que dans la conjoncture présente , se retirer c'étoit avouer sa défaite ; que de tous côtez les esprits étoient en suspens , & que ceux qui n'avoient point encore pris de parti , embrasseroient sans doute celui que la victoire sembleroit favoriser : il entendoit alors parler du Pape , qui ennemi des Espagnols favorisoit secretement nos intérêts , & attendoit l'issuë d'un combat pour faire éclater ses intentions. Enfin on jugea à propos de consulter Côme sur une affaire si importante ; & jusqu'à ce qu'on eût sçu son sentiment , on résolut de se retrancher dans le camp , & d'attendre les mouvemens de notre armée. Côme approuva fort le sentiment d'Albizi , & voulut absolument qu'on engageât la bataille , si nos troupes faisoient quelque attaque. Le Marquis n'ignoroit pas qu'on ne pouvoit exécuter sans peril les ordres de Côme. Cependant il s'y soumit , & présumant un bon succès de l'heureuse étoile & de la prudence de son maître , il se détermina enfin à une action générale.

Bataille de
Marciano, en-
tre le marquis
de Marignan
& Pierre
Strozzi , qui
est vaincu.

Strozzi voyant les ennemis tranquilles dans leur camp , eux qui jusque-là avoient fui l'occasion de combattre , & avoient paru disposés à décamper bien-tôt , informé d'ailleurs que les Grisons de son armée commençoient à murmurer faute de payement , & que corrompus par le marquis de Marignan , ils

méditoient une révolte, crut qu'il devoit prévenir le danger qui le menaçoit. D'ailleurs le comte de Bagno avoit surpris, dans le territoire de Cesene dépendant du Pape, vingt-quatre mille écus d'or, qu'on envoyoit de Venise à Strozzi, pour payer ses troupes. Ce Général résolut donc de décampier promptement, & de prendre son chemin vers Lucignano & Foiano. Pour donner à son départ précipité un air plus honnête, il envoya sans bruit le soir du premier d'Août le bagage & le canon, & ayant rangé de grand matin son armée en bataille, il se disposa à partir. Le marquis de Marignan, qui informé par ses espions, observoit le mouvement de notre armée, envoya sur le champ soixante maîtres avec deux mille Espagnols contre nos troupes, qui marchaient en ordre de bataille par les montagnes dont les chemins conduisent à Foiano, avec ordre d'amuser l'ennemi, jusqu'à ce qu'il survint lui-même avec toute l'armée. Après quelques escarmouches, les deux armées descendirent enfin dans une vallée spacieuse, divisée par un fossé profond où tomboient toutes les eaux des montagnes voisines. Les deux armées n'étant séparées que par ce fossé, se mirent en bataille. Il y avoit apparence que celui des Généraux qui passeroit le premier avec son infanterie auroit du désavantage.

Le marquis de Marignan avoit disposé son armée en trois corps. Dans le premier, étoient deux mille Espagnols commandés par François d'Aro gouverneur de la citadelle de Florence; quatre mille Allemands commandés par Nicolas Madruce formoient le second; Joseph Cantelmi comte de Popoli étoit à la tête du troisième, avec six mille hommes de pié Italiens: Santafiore & Noel Nugolaro étoient postés sur la gauche, où la campagne s'élargissoit, avec mille chevaux suivis de la gendarmerie. Le marquis de Marignan voltigeant dans les rangs avec Jean de Luna, Manriquez, & Camille Colonne, exhortoit les soldats à combattre courageusement.

Strozzi avoit divisé son armée en quatre corps: à la droite étoient les Allemands, couverts d'un côté des Grisons, & de l'autre des François. La gauche étoit occupée par l'infanterie Italienne: elle étoit aussi nombreuse que celle des ennemis, mais leur cavalerie l'emportoit sur la nôtre; c'est ce qui décida de la victoire. Jean de Luna, & Marc-Antoine Colonne, qui conduisoit l'arrière-garde, passèrent le fossé, & n'eurent

T t t iij

HENRI II.

1554.

pas plutôt donné sur notre cavalerie commandée par la Mirandole, que le capitaine Bighet, qui portoit l'étendart de la Colonnelle, lâcha le pié sans attendre l'ennemi, & entraîna sa troupe avec lui. Cet Officier n'étoit peut-être coupable que de lâcheté ; ou peut-être étoit-il aussi gagné par le marquis de Marignan. Strozzi, quoique blessé, fit tous ses efforts pour rétablir le combat : deux fois renversé & deux fois remis à cheval, il monta sur celui de Montacuti, qui aima mieux s'exposer lui-même au péril que d'y laisser son Général. Strozzi se tourna enfin vers l'infanterie, son unique ressource : mais il la trouva fort ébranlée, par la fuite de la cavalerie qui venoit de l'abandonner : il la ranima néanmoins si bien par sa présence, qu'elle garda ses rangs, & fit face à l'ennemi avec la même assurance que si elle eût voulu combattre.

Le marquis de Marignan, content d'avoir mis en fuite la cavalerie, crut qu'avant de donner sur l'infanterie, qui ne s'étoit point ébranlée, il falloit faire tirer quelque tems son artillerie. Le feu du canon obligea enfin nos troupes de franchir le fossé, & d'en venir aux mains, malgré le désavantage du lieu & l'inégalité des forces. Elles enfoncèrent d'abord les Espagnols, qu'elles avoient en tête : mais ayant été repoussées par les Imperiaux, elles furent chargées en flanc par la cavalerie dont elles soutinrent l'attaque avec beaucoup de valeur pendant deux heures ; elles ne purent néanmoins éviter leur défaite. Strozzi, quoique blessé d'un coup dans l'aîne, ne se retira du combat qu'à la prière de ses amis. Après avoir fait toutes les fonctions d'un grand Général, il prit le chemin de Lucignano avec le reste de l'armée. Les historiens Imperiaux ont écrit qu'il périt dans ce combat environ quatre mille hommes presque tous François ; mais selon d'autres, il n'en resta que mille, ce qui me paroît plus croyable. Valleron colonel général de l'infanterie Française, un des freres de Corneille Bentivoglio, & Gino Caponi y perdirent la vie. Remond de Pavie de Fourquevaux ; fut fait prisonnier ; c'est lui qui avoit amené le secours de Parme : il se distingua en cette journée à la tête du corps des Grisons, dont il eut le commandement, à la place de leur Général tué au commencement de la bataille. Paul des Ursins, le comte de Cajazzo, le comte Ottaviano de Tiene, & un autre frere de Corneille Bentivoglio furent aussi faits prisonniers.

Parmi les bannis de Florence on prit Flaminio de la Casa, Pierre Martelli, Baccio Arrighi, & Jérôme Ciardi, qui furent tous envoyez à Côme, avec Jean-Baptiste Strozzi pris le jour précédent, & avec environ cent drapeaux. Mazino del-Bene fut aussi pris, mais délivré par le crédit de Santafiore. Jean-Baptiste Altoviti, Julien de Medicis, & Jean-François Giugni allerent joindre Strozzi. Les ennemis ne perdirent pas beaucoup de monde; de leur côté Mazzaloste de Cascina, Sébastien Gigli Lucquois, & Grégoire Mendez Espagnol, capitaine des Arquebustiers à cheval, furent tuez.

HENRI II.

1554.

Montluc dit dans ses mémoires que Strozzi, par le conseil de del-Bene, avoit décampé pendant le jour, & à la vuë des ennemis; & il regarde cette action comme une grande imprudence, parce que selon tous ceux qui sçavent la guerre, lorsque deux armées sont en vuë l'une de l'autre, celle qui se retire la première, cède nécessairement la victoire à l'autre. Cette maxime n'étoit pas assurément inconnue à Strozzi, lui qui étoit un des plus grands généraux de son tems. Nous finies bientôt après cette funeste épreuve à S. Quentin, & ensuite à Craon en Anjou. Montluc n'avoit pas manqué d'en avertir Strozzi, & lui avoit conseillé de partir plutôt de nuit que de jour, lui remontrant que par ce moyen son départ étoit plus sûr, & n'en feroit pas moins honorable, témoin le Roi François I. qui à Landrecy avoit sans deshonneur fait plier bagage, & étoit parti de nuit, ne pouvant le faire de jour, sans s'exposer à un péril évident. J'ai ouï dire depuis à del-Bene que Montluc l'accusoit fausement d'avoir donné ce conseil à Strozzi, & que ce Général, contre son sentiment, avoit voulu partir de jour, soit qu'il fut persuadé que l'ennemi n'en viendrait pas à une bataille, soit qu'il jugeât qu'il étoit honteux de se retirer de nuit.

Cependant Montluc, informé du dessein de Strozzi par Lecussan qu'il lui avoit envoyé, & prévoyant ce funeste événement, fit un discours au Sénat de Sienne, pour avertir les Siennois du péril évident qui les menaçoit, & les exhorta au nom de leur liberté, de leur ancienne valeur, & des bienfaits du Roi, de persévérer constamment dans leur juste & généreuse résolution; de maintenir dans la ville la discipline militaire, & de faire venir des vivres de la campagne,

HENRI II.

1554.

de les distribuer sobrement, & de se préparer à tout souffrir, en attendant le secours du roi Très-Chrétien. Ces paroles firent impression sur l'esprit des Siennois; en sorte que la nouvelle d'une si grande défaite leur causa moins de douleur & d'abattement, & qu'ils se préparèrent avec plus d'ardeur à la défense de leur ville, comme s'ils n'eussent eu plus rien à craindre.

Strozzi s'étant retiré à Lucignano après le combat, ne se laissa point abattre, mais soutint son malheur courageusement, rallia ses troupes, & fit de nouvelles levées. Il renvoya Cornielle Bentivoglio, avec quarante maîtres à Sienne, où il avoit déjà envoyé le capitaine Combas aussi-tôt après sa défaite; & après avoir donné la garde de Lucignano à Alto-Conti, avec promesse de lui envoyer du secours, il se fit porter à Montalcino, avec Aurelle Fregose qui étoit aussi blessé. Le marquis de Marignan enivré de sa victoire ne sçut point en profiter; ce qui arrive souvent aux vainqueurs: craignant que Strozzi ne ralliât sa cavalerie, & ne revint à la charge, il demeura sans rien faire, & ne marcha que le lendemain vers Lucignano. A son arrivée, Alto-Conti se défiant de la fidélité des habitans & du courage de la garnison, préféra son salut aux ordres de son Général, & abandonna la place. Les habitans voyant qu'il se retiroit, ouvrirent les portes au vainqueur, & lui en présentèrent les clefs. Les ennemis prirent aussi en chemin les pièces de canon que Strozzi avoit envoyées devant. La lâcheté d'Alto-Conti ne demeura pas long-tems impunie. Strozzi, auprès de qui il se rendit pour justifier son action, lui fit trancher la tête. Il fit pendre en même tems le Cornette de la Colonelle, pour avoir si indignement lâché le pié au commencement de la bataille. Si la sévérité qu'il exerça alors à l'égard de ces deux hommes fut inutile, elle fut du moins le juste châtimement de leur lâcheté. Cette défaite arriva le 2. d'Août, fête de S. Etienne évêque de Florence. On fit en cette ville des prières pendant trois jours en action de grâces; on y témoigna une joye publique, & Côme pour éterniser la mémoire d'un si heureux événement, dont il s'attribua même tout l'honneur, établit un ordre de Chevalerie. Il fut d'autant plus sensible à cette victoire, qu'elle avoit été remportée par ses conseils, contre

contre le sentiment du marquis de Marignan & des autres Généraux.

HENRI II.

1554

On a remarqué que le lieu où se donna la bataille, se nomme communément Gallicidio ¹. Aussi les ennemis prirent ce nom pour un augure de la défaite des François. Côme envoya en Flandre Ferdinand Sastre, pour faire sçavoir à l'Empereur la nouvelle de cette victoire, avec ordre de passer ensuite en Angleterre, pour l'annoncer à Philippe. Elle fut reçûe avec beaucoup de joye par ces deux Princes : l'Empereur qui étoit pour lors campé auprès de Renty, & sur le point de livrer bataille au Roi, dit d'un air gai & présomptueux, qu'il mettroit bientôt le comble à cet heureux succès, par une victoire plus signalée encore, qu'il alloit remporter sur les François : mais, comme on l'a vû, il fut trompé dans l'esperance dont il s'étoit flatté. Trois jours après la prise de Lucignano, le marquis de Marignan retourna au siège de Sienne. Buonconvento, Cuna, Monteroni, & les places voisines lui furent ouvertes sur son chemin. Ce Général ayant posté le régiment de Corse dans le couvent des Cordeliers, & celui de Sicile dans celui des Chartreux, s'étoit logé avec le reste de l'armée à Arbia-rotta, à trois milles de la ville sur le chemin qui mène à Montalcino. Il ferma de tous côtez les avenues, investit plus étroitement la ville, & mit de nouvelles troupes dans les Forts de la porte Camollia & de Munistero. Il crut en même tems qu'il lui importoit beaucoup de se rendre maître de Montecarlo, où l'on avoit déjà envoyé Sigismond comte de Rossi, qui avoit investi cette place, sans pourtant avoir fait encore aucune attaque.

Lorsque la nouvelle de la défaite de nos troupes auprès de Marciano se fut répandue, Giovacchino Gualconi, qui étoit dans la place avec d'autres bannis de Florence, sçachant que le marquis de Marignan approchoit, qu'il n'y avoit point de secours à esperer, & que d'ailleurs il y alloit de sa vie comme un des bannis de Florence, (parce qu'à leur égard on n'observoit point les loix de la guerre) il abandonna son bagage, mit dans la citadelle quatre pieces de canon qu'on avoit fait venir de Parme avec des troupes auxiliaires, &

¹ Gallicidio vient de *Gallorum cades*, défaite des Gaulois.

HENRI II. partit *secrètement*. Le comte de Rossi ne laissa pas de le poursuivre, quoiqu'il eût appris trop tard sa fuite : cependant Guasconi arriva sans perte à Lucques, avec ceux qui l'accompagnoient.

1554.

Comme Strozzi, qui étoit blessé, étoit demeuré à Montalcino, & que Montluc étoit fort malade à Sienné, on jugea à propos, pour ne pas laisser périr entièrement les affaires des François, de faire venir Lansac de Rome, où il étoit retourné après l'arrivée de Montluc à Sienné. Lansac étant venu à Montalcino, en partit de nuit à pié le 11. d'Août, avec Theophile comte de Calcagnini, qui avoit été échangé avec Paul Sforce de Santafore; mais comme il se servoit de guides qui ne sçavoient pas bien les chemins, il fut surpris par les ennemis, & amené à Florence, où il fut long-tems gardé dans la forteresse de San-Miniato. La prise de Lansac, & la maladie de Montluc que l'on disoit mort, étoient des circonstances bien fâcheuses pour Strozzi, qui n'étoit pas guéri lui-même de ses blessures. Il crut devoir se rendre à Sienné. Il partit donc de nuit, accompagné de François Bandini archevêque de la ville, avec trois compagnies d'infanterie commandées par Montauro*, Chiaramonte, & François des Ursins, & avec deux escadrons de cavalerie, que commandoit Serillac lieutenant de Marsilli de Sipierre*. Il vint d'abord à Crévoli, où s'étant joint à trois compagnies Italiennes, il prit le chemin de Sienné, suivi d'un convoi de plus de cent bêtes de charge qui portoient des vivres. Ce Général étant arrivé auprès de la porte de S. Marc, tomba malheureusement dans une embuscade, où étoient postés Jean-Baptiste d'Arco lieutenant de Madruce, avec deux compagnies d'Allemands, & deux cens Espagnols, & Hippolyte Girano avec quelques chevaux-legers. On se battit vigoureusement. Strozzi fit dans cette occasion les fonctions de capitaine & de soldat : mais nos troupes se voyant accablées par le nombre eurent recours au stratagème. Serillac ayant fait porter par hazard plusieurs trompettes, en fit sonner dans le tems du combat. A ce bruit, les ennemis croyant que nôtre cavalerie approchoit, se retirèrent, & on vit tout à la fois les vainqueurs prendre l'épouvante, & les vaincus la fuite. Strozzi ayant mis pié à terre avec l'Archevêque de la ville,

* Ou Montacuti.

* Ou Cipierre.

& Odet de Selves, qui étoit venu de Venise pour remplir à Rome la place de Lanfac, rencontra sur le point du jour Serillac, dans le tems qu'il ne sçavoit lui-même quel parti prendre. Strozzi ayant appris de lui ce qui s'étoit passé, rallia les fuyars, fit rassembler les bêtes de charges, & prit le chemin de la ville. Notre perte en cette occasion fut égale à celle des ennemis. Les deux partis croyant avoir eu l'avantage, témoignèrent une joye pareille. Nos troupes néanmoins pouvoient plus justement se glorifier, puisque malgré l'ennemi, notre Général & nos autres Officiers étoient entrés dans la ville avec le convoi. Cette action à la vérité fut hardie & peut-être téméraire; elle pourroit même flétrir la gloire d'un grand Capitaine. Mais l'extrémité où se trouvoit pour lors réduite la ville de Sienné la rend excusable: il est toujours vrai de dire, que Strozzi donna dans cette occasion un témoignage éclatant de son zèle pour la cause commune, même au péril de sa propre vie. Car quel risque ne couroit-il pas, s'il fut tombé entre les mains de Côme, qui eût été pour lui inexorable?

Lorsqu'il fut arrivé dans la ville, il encouragea les habitants, en leur faisant espérer un prompt secours: on mit ordre en même tems aux affaires de la république, Claude Zucchantini fut créé Capitaine de la Bourgeoisie. Comme on ne s'accordoit pas sur le choix des huit personnes qui devoient être chargées des affaires de la guerre, Enée Piccolomini fut d'avis qu'on remit à Montluc, à Strozzi, à de Selves, & à S. Luc depuis peu envoyé de la Cour, le pouvoir de les élire, à condition néanmoins que, suivant les droits & les anciennes coutumes de la République, on en choisiroit deux sur chacune de quatre petites montagnes, qui partagent la ville en quatre quartiers. On nomma donc dans l'Ordre du peuple Mario Bandini, & Jérôme Spannocchi; dans celui de la noblesse Claude Tolomei, & Deiphobe Turamini; dans celui des Officiers de Police Marc-Antoine Amerighi & Enée Savini; & enfin dans l'Ordre nouveau, Pierre-Antoine Pecci, & André Tricherchi. On jugea à propos de faire

1 On a cru qu'il y avoit ici une faute dans le texte; & à la place de, & ipsum quid ageret dubium, on a

crû devoir lire, & ipse quid ageret dubius.

HENRI II.

1554.

sortir de l'hôpital de Scala les enfans, les femmes, & les malades, qui consommoient quantité de vivres. On en ôta le gouvernement aux Administrateurs ordinaires, & on le donna à d'autres personnes.

Lorsque Strozzi étoit à Sienne, deux cens Mousquetaires qui s'étoient détachés de lui pour aller à Capraio, voulurent se jeter secrètement dans la ville. Mais ayant été surpris, les uns se sauverent dans la ville même, & les autres furent pris ou tués. On enleva le drapeau d'Antoine Caraffe, qui fut ensuite Cardinal. Le marquis de Marignan ayant résolu de se rendre maître de Capraio, à quatre milles de Crevoli, parce que ses troupes en étoient incommodées, y envoya Gabriel Serbelloni fils de sa sœur, avec quinze cens Espagnols, & deux pieces de canon. Les Habitans de Capraio ayant refusé de se rendre, on fit battre la place, qui bientôt fut prise d'assaut; tous les habitans, aux enfans & aux femmes près, furent passés au fil de l'épée. Après cette expédition, Murli, Montpertuso & Treguanda, places situées entre Crevoli & Montalcino, se rendirent à l'ennemi: cependant Strozzi, après avoir déjà passé douze jours dans Sienne, voyant que la santé de Montluc se rétablissoit de jour en jour, en partit de nuit le 12. de Septembre, accompagné par de Selves, par l'Archevêque de la ville, & par Enée Piccolomini, avec cent cinquante mousquetaires, & vingt-cinq maîtres, & alla à Casoli, d'où il se rendit à Montalcino.

Comme les places de Montereccioni & de Casoli incommodoient beaucoup les Florentins, Côme pressoit le marquis de Marignan d'employer toutes sortes de moyens pour en chasser nos garnisons. Connoissant le caractère de ce Général, il lui avoit donné, pour le faire agir, les biens de Bindo Altoviri, qui avoit été pros crit. Ces biens montoient à plus de vingt mille écus d'or. On envoya donc Jule comte de Montecchio, & Alexandre de Caccia, avec sept compagnies, qui composoient environ mille hommes de pié, & deux compagnies d'Espagnols nouvellement arrivés de Hongrie. Ils attaquerent en chemin Menzano, place foible, mais dont les habitans refuserent de se rendre, & résisterent courageusement à leurs attaques. Ils allerent de-là à Montereccioni qui étoit bien fortifié, & dont Strozzi avoit confié la

garde à Joannin Zeti avec une bonne garnison. Ce Gouverneur fondé par le marquis de Marignan, avoit promis de rendre la place à des conditions honnêtes, si l'on en faisoit approcher des troupes. Après quelques conférences avec François de Medicis, qui avoit été blessé à Menzano, on arrêta les articles de la capitulation; on fit ensuite approcher huit pieces de canon, qui firent brèche, & aussitôt la place fut renduë, par l'entremise de Concino & de Jacque Tabusso, aux conditions suivantes; Que la garnison sortiroit avec son bagage, enseignes déployées, tambour battant, mèche allumée, & que Zeti avec les autres bannis de Florence, qui avoient été condamnez comme criminels d'état, seroient absous, rappelés dans leur pays, & rétablis dans leurs biens. Le canon fut pris, & la place mise entre les mains d'Alexandre de Caccia, qui étoit là de la part de Côme. On en donna ensuite le gouvernement à Tabusso, avec une garnison suffisante.

L'action honteuse du traître Zeti, en qui Strozzi avoit une grande confiance, fit craindre ce Général pour Casoli, dont Pompée de la Crocé Milanois étoit gouverneur: il y envoya Camille Martinengo, qui ne trouva pas plus de fidélité dans celui-ci que dans l'autre. En effet le marquis de Marignan s'étoit rendu maître en chemin de Chiufdino, où il laissa Louis de Doara avec une compagnie de cavalerie, & François de Montauto, avec une autre compagnie d'infanterie; il prit Menzano, où étoit enfermé Jérôme Serbelloni fils de sa sœur, qui avoit été fait prisonnier quelque tems auparavant. Après ces expéditions, il parut devant Casoli, avec cinq compagnies d'Imperiaux, & autant d'Espagnols, & en ayant fait approcher six pieces de canon, il fit brèche à la muraille. Crocé gagné par un de ses amis, que le marquis de Marignan avoit amené, traita avec les ennemis dans leur camp, où il resta. Les conditions étoient si ignominieuses, qu'il en eut honte lui-même: il n'osa aller retrouver Martinengo, qui se voyant abandonné, & ne pouvant se fier à la compagnie de Crocé absent, laquelle faisoit la plus grande force de la place, en sortit imprudemment ou malgré lui, sans faufconduit, pour conférer avec le marquis de Marignan. Il fut arrêté & contraint de souscrire aux conditions. La place fut

V u u ij,

HENRI II.

1554.

HENRI II.

1554.

pillée par les Allemands , par les Espagnols , & par les voisins même. Le Marquis acheta de la garnison , à vil prix , les vivres qui y étoient en abondance , & les fit soigneusement garder pour l'usage de l'armée. Radicodoli & Monteguidi se rendirent aussi-tôt.

Charle de Gonzague qui gardoit la côte de la mer , attaqua ensuite Monteritondo , avec la troupe Espagnole commandée par Ferdinand de Silva. Après que la place eut été battue avec deux pieces de canon , les assiégés offrirent de se rendre ; mais les Espagnols qui n'obéissoient qu'avec peine à Gonzague , refuserent malgré lui d'écouter la proposition des assiégés ; ils donnerent l'assaut , prirent la place & la pillèrent. On y trouva quantité de vivres , que le Marquis , qui y étoit venu en diligence , acheta à bon marché pour la subsistance des troupes. On mit dans la place , au nom de Côme , Camille Landini de Volterra avec une garnison. Peu de tems après Massa , où commandoit Jean Saissatello , fut renduë par les habitans , à la sollicitation d'Achille Geri , aussi-tôt que Gonzague fut arrivé. Notre garnison demeura dans la citadelle , mais dès qu'on eut fait approcher le canon , elle capitula , & en sortit de nuit , de peur que les soldats ennemis ne lui fissent quelque violence. Corvate de Perouse y entra & en prit possession au nom de Côme. On prit aussi Girifalco , Travale , Prata & Tatti , villes que l'amour de la liberté , ou l'attachement aux François portoit souvent à la revolte. Côme fut d'avis qu'on en rasât les murailles.

Courage des
Siennois.

Cependant la ville de Sienne étoit aux abois , depuis le départ de Strozzi. Montluc , à qui la garnison , presque toute composée d'Allemands , étoit suspecte , craignant que la faim & les autres miseres qu'entraîne un long siège , ne portassent enfin les habitans à se soulever & même à se rendre , harangua les gens de guerre , & leur ayant fait esperer du secours , il leur fit prêter serment de fidélité. Reckrod jura pour les Allemands , & assura qu'ils étoient déterminés à tout endurer. Les Siennois protestèrent aussi , qu'ils mourroient plutôt de faim avec leurs enfans & leurs femmes , que de manquer de fidélité au Roi. Montluc applaudit fort à une si noble résolution : il leur conseilla de distribuer les vivres avec plus de ménagement , & leur dit que l'abstinence seroit non-seulement salutaire

à leur ame , mais encore à leur corps. Il députa ensuite Le-
cuffan au Roi, pour lui faire sçavoir la situation de Sienne, &
lui demander du secours. Le Senat lui députa en même tems
Bernardino Buoninfegni.

HENRI II.

1554.

Strozzi étoit arrivé à Grosseto , dans le dessein de contenir
par sa présence les places voisines, & surtout Portercole , pour
qui il craignoit quelque attaque. Il y avoit déjà envoyé cinq
cens hommes de pié , commandés par Charle Caraffe , Ma-
thieu Stendardo , Moretto Calabrois , & Alexandre de Terni ,
qui étoit rentré dans le service de France , après la prise de
Montecatino. Mais ayant été attaqués en chemin par les Alle-
mands qu'ils battirent d'abord , ils furent enfin défaits & mis en
fuite par Louis de Doara, qui survint avec deux cens Espagnols.
Stendardo fils de la sœur de Caraffe fut pris , avec la plupart
des femmes & des enfans qu'on envoyoit de Sienne à Grosset-
to , & qu'on obligea de retourner dans la ville.

Côme, qui vouloit presser la ville de Sienne , avoit deman-
dé du renfort au cardinal Pacheco viceroi de Naples, & il
en avoit obtenu aisément , parce que Dragut s'étoit retiré.
Ce général Turc étoit descendu sur les côtes de la Calabre,
comme on étoit convenu , & après avoir pillé le château de
Peste , étoit entré dans le golfe de Venise , & s'étoit retiré à
Durazzo sans faire aucune autre entreprise. Le prince de Sa-
lerne l'avoit pressé néanmoins de venir jusqu'à Naples , & lui
avoit représenté , mais en vain , que la vue de sa flotte cause-
roit quelque mouvement dans la ville ; que ceux de son parti
qui y étoient en grand nombre , pourroient le recevoir , &
que peut-être par-là il se rendroit maître de Naples. Les soup-
çons qu'on eut qu'Ascanio Colonne avoit été sollicité par le
prince de Salerne , de faire quelque entreprise sur l'Etat ,
obligerent Philippe de donner ordre à Marc-Antoine Colonne
(fils d'Ascanio) qui servoit alors l'Empereur dans la Tosca-
ne , de s'emparer des places qui appartenoiennent à son pere dans
l'Abruzze & dans la campagne de Rome. Pacheco avoit en
même tems ordonné qu'on se feroit d'Ascanio dans l'Abruzze ,
& qu'on le constituât prisonnier. Quelques-uns rapportent que
la cause de la prison d'Ascanio fut qu'il avoit averti le prin-
ce de Salerne son intime ami , qui étoit pour lors dans la Tos-
cane , que les Imperiaux avoient envoyé un assassin pour le
tuer.

HENRI II.

1554.

La ville de
Mehedia est
détruite.

Le Viceroi voyant le Royaume assuré au dedans & au dehors, envoya au duc de Florence un secours de quinze cens Espagnols, & donna ordre à André Doria de les mener dans la Toscane; il y ajouta encore cinq cens hommes qu'on fit venir de Mehedia¹, ville qui avoit été depuis peu rasée par ordre de l'Empereur. Cet événement me paroît digne de quelque attention. Après la prise de Tripoli, les Imperiaux craignoient avec raison pour Mehedia: il arriva alors parmi les Espagnols sujets à se mutiner une émeute, qui augmenta encore leur frayeur. Les soldats accusoient Sanche de Leiva successeur d'Alvare de Vega, d'avoir retenu trente mois de leur paye: la fureur les transporta tellement, qu'ils otèrent à Leiva le gouvernement de la place, & le chasserent de la ville: peu s'en fallut qu'ils ne le fissent mourir. Ils ne se bornerent pas là; ils changerent leurs Officiers généraux, leurs Colonels, leurs Capitaines, & élurent pour commandant Antoine d'Aponte. Leiva aiant envain employé les amis qu'il avoit dans la troupe, pour appaiser cette revolte, passa en Sicile, où ayant appris que D. Juan de Vega, n'avoit pas mieux réussi que lui, il vint trouver l'Empereur à Bruxelles, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé, & se justifier du crime de concussion qu'on lui imputoit. Les séditieux envoyèrent en même tems Jean Falcone, pour plaider leur cause devant ce Monarque. L'affaire demeura indécidée jusqu'à une plus ample information, & on envoya Ferdinand d'Acuna avec un pouvoir absolu de la terminer, & de pardonner aux Mutins. Il avoit ordre aussi de faire raser Mehedia, après néanmoins en avoir conféré avec le cardinal Pacheco viceroi de Naples, & D. Juan de Vega viceroi de Sicile. L'intention étoit que les Turcs ne pussent jamais rétablir cette place, dont la conservation caufoit des frais immenses & superflus, & dont la prise eût été très préjudiciable à l'Italie, & sur tout à la Sicile.

Cependant D. Juan de Vega gagna quelques-uns des principaux de la garnison, & entre autres Jean Oforio & un certain Vega. Il se servit d'eux pour former un autre faction contraire à la première, qu'il écrasa par ce moyen. Ensuite il donna ordre qu'on lui amenât promptement en Sicile tous les chefs de la révolte. On n'eut pas plutôt commencé à exécuter

¹ ou Africa, ville de Barbarie en Afrique.

ces ordres , que la forteresse où l'on avoit enfermé les prisonniers fut prise par les Turcs , qui se saisirent d'eux , & les mirent à la rame. Alphonse fut pris & mené à Constantinople , où il mourut misérablement. On fit partir bientôt après pour Mehedia Osorio de Quiñones , & on envoya en Sicile au Viceroy les autres complices de la révolte , qui recurent à Palerme & en d'autres lieux la punition qu'ils méritoient.

HENRI II.

1554.

Avant que d'Acuña exécutât l'ordre qu'il avoit de faire raser Mehedia , on avoit fait demander , suivant le conseil de Pacheco & de Vega , à Claude de la Sangle, élu grand-maître de Malte après la mort d'Omedes, si les chevaliers de l'Ordre , qui avoient entrepris de garder Tripoli qu'on avoit perdu , voudroient bien se charger de la défense de Mehedia , pour vingt-quatre mille écus d'or , que l'Empereur s'obligerait de leur donner tous les ans, sur les revenus de la Sicile qui n'en étoit pas trop éloignée. Le Grand-Maître fit examiner cette affaire dans le Conseil de l'Ordre. On envoya , pour observer la situation de la place, Leon Strozzi, qui avoit été fait depuis peu général des Galères de Malte. A son retour les sentimens furent partagés : mais enfin on se déterminà à ne se point charger de la défense de Mehedia , parce que l'argent qu'on offroit n'étoit pas suffisant , & que d'ailleurs l'acceptation de la proposition pouvoit déplaire au roi de France , qui avoit depuis peu fait alliance avec les Turcs. On députa donc deux chevaliers en Flandre vers l'Empereur , pour lui faire des remerciemens de la part de tout l'Ordre , & s'excuser de ce qu'ils ne pouvoient se charger de la défense de cette place. L'Empereur reçut en bonne part leurs excuses , & donna ordre à d'Acuña de faire raser Mehedia.

D'Acuña partit pour l'Afrique , & à son arrivée il fit grace aux soldats , & leur paya une partie de leur solde : ensuite il fit mettre sur des vaisseaux le canon , les munitions , & les troupes , & fit même recueillir religieusement les ossemens des capitaines qui avoient été inhumés dans la principale Eglise , de peur qu'ils ne demeurassent en la puissance des Barbares. Ensuite il commença à exécuter les ordres qu'il avoit. Il fit faire vingt-quatre mines pour faire sauter la ville , où il ne laissa que les boute-feux. A un certain signal on mit le feu aux

Tome II.

Xxx

HENRI II.
1554.

Suite de la
guerre d'Ita-
lie & du siège
de Sienne.

mèches, & toutes les mines, excepté une, jouèrent en même tems. Les murailles & les tours furent renversées avec un fracas épouvantable, & toute la ville fut bouleversée de fond en comble. Ainsi périt la plus forte & la plus florissante ville de toute l'Afrique, dont elle portoit même le nom: triste exemple de l'instabilité des choses de la terre.

Je reviens à la guerre d'Italie. Le marquis de Marignan, devenu redoutable depuis la bataille de Marciano, crut avec les forces qu'il avoit ne devoit plus souffrir que la garnison de Chiusi violât tous les jours par des pillages les articles de la trêve, dont on étoit convenu avec la garnison de Montepulciano. Il ordonna donc à Leonida Malatesti, commandant de la cavalerie détachée pour cette expédition, de faire des courses, & de venger les pertes qu'on avoit faites. Malatesti fut chargé à son retour par Adrien Baglioni qu'il rencontra. Nos troupes prirent Richard Mazzatosto, dont le cheval fut tué sous lui, & Antoine Marie de Perouse capitaine d'infanterie.

Après la prise de Massa, Gavorano fut rendu à la première sommation, par le lieutenant de Maherbal des Urlins. On mit dans la place Jacque Malatesti, avec une compagnie d'infanterie, & Alexandre Bellucini avec un escadron de cavalerie, ce qui suffisoit pour se défendre contre nos troupes, qui étoient à Scarlino, où Strozzi avoit auparavant envoyé Charles Caraffe. Il ne restoit plus à prendre que Crevoli, appartenant à l'Archevêque de Sienne. Ce château étoit sur le chemin de Sienne à Montalcino, & nous servoit de retraite. Strozzi en connoissant l'importance, l'avoit fait fortifier par le comte Giulio de Tiene, & y avoit mis trois compagnies d'infanterie. A la sollicitation du duc de Florence, le marquis de Marignan ayant laissé dans le camp Chiapino Vitelli, pour y commander en sa place, alla attaquer ce château avec huit cens Espagnols & deux mille Allemands. C'étoit au mois de Novembre; tous les chemins étoient rompus, & il étoit fort difficile de voiturier le canon. On parvint néanmoins à transporter huit grosses pièces & quatre moindres; le comte de Tiene refusa d'abord de se rendre; mais après que la place eut été battue pendant deux jours, il fut moins fier, & se rendit à discrétion. Notre garnison au nombre de trois cens hommes,

fortit sans armes; le comte fut fait prisonnier & la place fut abandonnée aux soldats: on conserva les vivres pour l'usage de l'armée. Le Marquis laissa dans le château Albert Angiolini, avec une compagnie d'infanterie, & s'en retourna au camp.

HENRI II.

1554.

Après la prise de Gavorano, Charles de Gonzague avoit reçu à composition Gavi, & ayant renvoyé à Piombino une partie de l'artillerie avec les Allemands & les Espagnols, il étoit allé rejoindre le marquis de Marignan. Cependant la guerre étant finie en Flandre & dans le Piémont, le bruit se répandit que le Roi devoit bien-tôt envoyer du secours dans la Toscane. Côme, ennuyé d'une si longue guerre, crut qu'il falloit le prévenir, en faisant un dernier effort contre la ville de Siennne, pour lors réduite à l'extrémité. Il se plaignit aux ministres de l'Empereur des longueurs affectées du marquis de Marignan, & les engagea à le presser, par la crainte de l'indignation de l'Empereur, & par des promesses avantageuses, d'agir avec plus d'ardeur. On fit avancer l'armée. Le marquis de Marignan se logea à Montecchio à trois milles de Siennne, & ayant fait revenir des lieux voisins la garnison Italienne, & mis en sa place des Espagnols, il fit fortifier avec soin le couvent des Chartreux; il fit aussi boucher les chemins par les payisans, & ferra la ville de plus près, en défendant sur peine de la vie de porter des vivres aux assiégés. On pendit même pour ce sujet plusieurs payisans, par les ordres de Chiapino Vitelli chargé d'empêcher aucun transport dans la ville. Après ces punitions exemplaires, personne n'osa plus y rien porter. Cependant la cavalerie commandée par Santafiore étant allée à Buonconvento, descendit par le Val de Chiana avec deux mille Allemands, & arriva à Sanchirico. Santafiore envoya de-là sommer par un trompette les habitans de Pienza de se rendre. Ils lui envoyèrent des députés, & se rendirent, vie & bagues sauves. Le gouvernement de cette place fut donné à Jean-Baptiste d'Arezzo.

Santafiore prit ensuite & pilla Chianciano, place forte par sa situation, d'où après quelque résistance nos troupes sortirent par une fausse porte. Comme il alloit de-là à Sarteano, il reçut un contre-ordre du marquis de Marignan, & vint à Montepulciano, où il se munit de quelques piéces de canon. Tandis qu'on les mettoit sur leurs affûts, & qu'on les conduisoit

Xxx ij

HENRI II.

1554.

avec peine ; à cause de la neige qui couvroit les chemins, il alla avec cent mousquetaires à Castelluccio, d'où nos troupes se retirèrent : cette place, située dans les montagnes voisines de Sarteano, lui fut aussi-tôt ouverte. En même tems Jean Doria, qu'André Doria envoyoit selon sa promesse, & Bernardin de Mendose arrivèrent à Livourne, avec vingt-cinq galeres. Ils commencerent à mettre des vivres dans Orbitello, & se disposerent à attaquer nos troupes qui étoient sur la côte de la mer. Côme avoit en vûe Castiglione de la Pescaire, parce que sa prise fournissoit les moyens d'inquieter beaucoup Grosseto. Quant à Portofino, on ne se soucia plus de l'assiéger, comme on l'avoit résolu, & on fit revenir les troupes dans le camp. On communiqua le dessein de l'expédition à la garnison Espagnole d'Orbitello, sans laquelle on ne pouvoit rien faire ; mais elle refusa de marcher, si on ne lui distribuoit sa paye. Ce qui fit que les Chefs en demeurèrent là ; & que contents de prendre Telamone, où il y avoit environ quarante François, ils ne firent rien de plus considérable, si ce n'est qu'ils demeurèrent long-tems dans le canal, qui mene à Piombino, pour s'opposer à nos troupes, en cas quelles voulussent s'avancer de ce côté-là.

Cependant la disette étoit si grande dans la ville de Sienne, qu'on ne distribuoit par jour à chaque personne que neuf onces de pain : mais l'amour de la liberté, plus fort que le sentiment de la misere, soutenoit les Siennois dans la courageuse résolution de souffrir les plus grands malheurs, plutôt que de se rendre à l'ennemi, tant qu'ils auroient quelque esperance de secours. Les ministres du Roi en Italie ne cessoient de leur en promettre, & les encourageoient par cette esperance. Cependant Côme informé de la situation de Sienne, épuisé d'ailleurs par les frais excessifs d'une si longue guerre, écrivit à Manriquez, qu'il pressât le marquis de Marignan, & lui montrât les lettres de l'Empereur, par lesquelles sa majesté Impériale témoignoit le peu de satisfaction qu'elle avoit de la durée du siège, & ordonnoit qu'on donnât au plutôt un assaut général à la place reduite à l'extrémité. On prépara donc l'artillerie pour forcer enfin la ville de se rendre. Mais auparavant on jugea à propos de tenter une escalade. On choisit la nuit de Noël pour l'exécution de ce projet. A une heure après minuit

les Espagnols & les Allemands, que le marquis de Marignan avoit fait venir de Munistero, furent commandez pour planter les échelles du côté de la citadelle, & Jean François comte de Bagni, eut ordre aussi d'escalader du côté de la porte Camollia, avec les Italiens qu'il avoit tirés du Fort qui étoit vis-à-vis. Il y avoit pour lors en faction une compagnie d'infanterie Françoisse à la porte Camollia, & une autre de Siennes dans le fauxbourg voisin. Les Allemands gardoient la citadelle, & il y avoit encore près de là une compagnie de Siennes.

Montluc, qui se défoit de la vigilance des Allemands, étoit convenu avec Reckrod, qu'en cas de surprise, les Siennes accourroient pour se joindre aux Allemands. Cependant on commence l'escalade; le soldat s'efforce de monter, mais avec peine, parce que les échelles étoient trop courtes. Quelques-uns néanmoins parviennent jusqu'au haut de la muraille & entrent dans la ville. Les Allemands qui étoient de garde veulent les repousser; mais voyant qu'ils ont à faire à des gens de leur nation, ils abandonnent aussi-tôt leur poste. Les Siennes accourent promptement, & prennent leur place. L'idée de leur liberté, qu'on va leur ravir, redouble leur ardeur: ils donnent avec fureur sur l'ennemi, & enfin le repoussent. Le péril fut plus grand à la porte Camollia. Comme on avoit tenté d'escalader la ville par trois endroits, la compagnie d'Albert-Pape de S. Auban, qui étoit pour lors dans sa maison, n'étant commandée que par son lieutenant, abandonna son poste, & prit la fuite. Quatre soldats qui étoient dans une tour près de-là, voyant fuir la garde de la porte Camollia, trois d'entre'eux descendirent & prirent la fuite, & le quatrième tendant la main à l'ennemi, le reçut sur la muraille. Les assiégeans maîtres de la porte Camollia avoient encore à s'emparer du fauxbourg où les Siennes étoient de garde. Ils le tentèrent, mais ils y trouverent une vive résistance. Jean Galeas de San-Severino comte de Caiazzo étoit à la porte de la ville, & les exhortoit à se défendre avec courage jusqu'à l'arrivée de Montluc. Celui-ci arriva tout à coup aux portes de la ville avec des flambeaux. Il y avoit envoyé devant lui Corneille Bentivoglio, qui combattit vigoureusement, & arracha à l'ennemi une victoire dont il se glorifioit déjà.

Xxx iij

HENRI II.

1554.

HENRI II.

1554.

Le marquis
de Marignan
est repoussé a-
vec une perte
considérable.

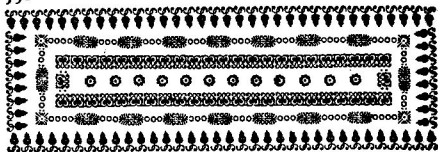
Montluc ayant fait publier par toute la ville que les assiégeans avoient été repoussés, afin de dissiper la frayeur qui s'y étoit répandue, & d'empêcher l'effet des intelligences que les ennemis avoient pû y pratiquer, fit avancer ses gens jusqu'au rempart, & ayant rencontré S. Auban qui étoit accouru au bruit, il lui porta l'épée à la gorge, en l'accusant d'être l'auteur du péril où se trouvoit la ville, & le menaça de le tuer, s'il ne l'en déliroit par une action hardie & périlleuse. Il lui ordonna donc de marcher le premier à l'attaque de la porte Camollia. S. Auban le fit, ou par honte ou par crainte, secondé de Luffan, de Blacons & de Combas ses amis, qu'il invita à le suivre, & de quinze soldats déterminés qui imiterent son exemple. Bentivoglio lui-même, Caïazzo, & Montluc, après bien des efforts, pénétrèrent dans la porte qui étoit très étroite, & fondirent l'épée à la main sur l'ennemi, qu'ils chassèrent : on ne pouvoit employer d'autres armes dans un lieu si resserré. Charri, par les ordres de Montluc, escalada ensuite avec quelques gens d'élite la tour occupée par les ennemis, & quoiqu'il ne fût pas encore guéri d'une blessure qu'il avoit reçue à la tête, il s'en empara. Les ennemis, qui formoient l'attaque en dehors, furent aussi repoussés, faute d'être secourus par le marquis de Marignan, qui ne put les joindre assez tôt, malgré la promesse qu'il leur avoit faite de venir à leur secours avec les Allemands & les Espagnols, après la prise de la citadelle ; il arriva pourtant à l'endroit de l'attaque, à trois heures après minuit, avec un grand nombre de flambeaux, après que ses gens eurent été repoussés, & on se battit encore avec furie. Mais deux cens de nos mousquetaires commandés par Boninsegni, jeune homme très-brave, fils de Bernardini, étant venus relever les troupes fatiguées, continuèrent le combat jusqu'au point du jour, & obligèrent enfin le marquis de Marignan à se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde.

Cette attaque coûta aux ennemis six cens hommes tués ou blessés. Pour nous, nous n'en perdîmes que cinquante. Montluc dit dans ses mémoires, que le marquis de Marignan fit une grande faute, de venir avec un si grand nombre de flambeaux, dont la clarté découvrit le petit nombre de ses

gens. Mais il excusé le dessein de ce Général, qui venoit pour soutenir ses soldats, maîtres de la porte Camollia, & qui n'en ayant pas encore été chassés, avoient besoin de lumiere pour se défendre. Après le mauvais succès de cette ruse, les ennemis resolurent d'en venir à la force ouverte, comme nous le verrons dans l'année suivante.

HENRI II.
1554.

Fin du quatorzième Livre.



HISTOIRE

DE

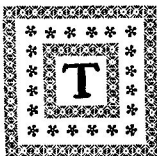
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUINZIE ME.

HENRI II.

1554.

Guerre d'Italie.



ANDIS que nous faisons la guerre si malheureusement en Toscane, le capitaine la Chambre, qui défendoit avec environ cinquante hommes le château de la Corte, situé dans l'isle de Corse, & bâti sur un rocher escarpé & presqu'inaccessible, s'en fit descendre avec une corde, par une porte de derrière, à l'arrivée de l'ennemi, à qui il livra la place sur la fin du mois de Juin, pour très peu de chose. Mais depuis ayant été arrêté à Marseille avec dix de ses amis, qui en rejeterent la faute sur lui, il fut pendu. De Thermes jugeant qu'il étoit nécessaire de reprendre ce château, à cause de sa situation au milieu de l'isle, & qu'il falloit absolument passer par là pour aller de quelque côté que ce fût, s'en approcha avec son armée au mois d'Août. Les assiégés s'étant défendus jusqu'à la fin d'Octobre, firent une sortie.

Mais

Mais Sampiero d'Ornano de Corse les repoussa avec cent hommes seulement, & quelques insulaires de ses amis. Il en tua même un grand nombre, en mit trois cens en déroute, & en fit plus de cent prisonniers. La joye de ce succès fut néanmoins diminuée par la blessure dangereuse que d'Ornano avoit reçûe à la cuisse. Enfin l'eau, qui pendant l'Été est très-rare dans ces lieux, manquant aux assiégés, & les mettant hors d'état de résister plus long-tems, les garnisons de Bastia & de Calvi songerent à leur envoyer du secours, & arriverent à la Corte avec quinze escadrons.

De Thermes, informé de leur dessein, fit un détachement de mille fantassins, qu'il mit sous le commandement de Jacques Mario de Santafiore. D'Ornano, quoiqu'encore incommodé de sa blessure, voulut aller à cette expédition, & choisit pour cet effet mille insulaires qui prirent de bon cœur les armes, à cause de la haine qu'ils avoient pour les Genoïs. De Thermes partit avec ses troupes & quelques cavaliers; & ayant reconnu que les ennemis, qui n'étoient éloignez que de deux milles, épouvantez de l'arrivée des nôtres se retiroient, il envoya après eux Simon Grand & Motet, avec chacun une compagnie & quelques cavaliers, pour les charger en queue. Santafiore ayant pris un autre chemin avec le reste de ses troupes, & fait le tour d'une montagne très escarpée (où est situé le bourg de Casa Nova) laquelle avoit trois milles d'étendue, les atteignit au pié de cette montagne, dans un chemin où ils ne pouvoient marcher qu'un à un. Ce fut en cet endroit que nos gens, après deux jours de marche, livrerent le combat aux ennemis épuisez par la fatigue & la faim, & les obligerent à se rendre après en avoir tué soixante: Santafiore leur chef y perdit la vie. Ensuite on traita avec eux aux conditions qu'ils fortiroient de l'isle, en leur donnant à chacun un écu d'or. Mais avant de les faire embarquer, on les fit passer devant les assiégés, afin que se voyant privez de toute espérance de recevoir du secours, ils se rendissent plus vite. Ils le firent sur le champ, & obtinrent vie & bagues sauvées. Le château de Corte étant repris, on envoya nos troupes en quartier d'hiver. Cependant Ferdinand de Gonzague faisoit, sans perdre de tems, fortifier dans le Piémont Valfenera, où il avoit mis pour gouverneur Alvaro

Tome II.

Yyy

HENRI II.

1554.

HENRI II.

1554.

de Sandi Espagnol, capitaine d'un rare mérite. Les Biragues de leur côté tenterent, mais en vain, de se rendre les maîtres de Volpiano, où commandoit Cesar Maggi, officier très vigilant.

On accusoit depuis long-tems Ferdinand de Gonzague auprès de l'Empereur, de ne suivre en tout que le conseil de ses amis, gens très avarés, & de n'avoir que du mépris pour les magistrats des villes, & pour tous les ministres de l'Empereur en Italie. On disoit que la conduite de ce gouverneur étoit cause que le soldat mal payé devenoit insolent, & à charge à la province; que la puissance des François s'augmentoit de jour en jour, & que tant qu'il n'y auroit point d'argent, & que Gonzague seroit à la tête des affaires dans le Milanez, il seroit impossible de s'opposer aux efforts de l'ennemi. L'Empereur, qui étoit naturellement défiant, avoit encore d'autres sujets d'être mécontent de Gonzague, & soupçonnoit sa fidélité. Il étoit persuadé que c'étoit fort mal à propos & contre toutes les regles de la prudence, qu'on lui avoit confié le commandement absolu des armes en Italie, puisqu'il étoit Italien, & qu'il étoit attaché, soit par des traitez, soit par le sang, à tous les Princes & à toutes les Républiques d'Italie. Il conjecturoit que Gonzague songeoit à se rendre maître du Milanez après sa mort, & que c'étoit dans cette vûe qu'il avoit formé une liaison si étroite avec le Senat de Venise & avec le duc de Ferrare, & qu'il avoit fait fortifier Milan, contre le sentiment de tout le monde, pour se défendre dans la suite contre la garnison du château, dont il ne pouvoit alors se rendre le maître: on prétendoit que dans le tems que tout étoit tranquille en Italie, il avoit engagé l'Empereur à déclarer la guerre aux Parmesans, afin d'avoir seul le commandement des troupes. On disoit aussi, que d'intelligence avec le cardinal Hercule de Mantouë son frere, & parent du duc de Ferrare, il avoit fait ses efforts pour élever sur la chaire de S. Pierre le cardinal Salviati, qui s'étoit toujours déclaré contre l'Empereur, afin qu'après l'avoir si étroitement obligé, il le trouvât plus porté à favoriser ses desseins. Ceux de son parti publioient dans toute la ville qu'il étoit proche parent du dernier duc François Sforce II. Enfin il paroissoit d'autant plus suspect, qu'étant vigilant, attentif, & fort expérimenté dans

les affaires, il les négligeoit entièrement. On ajoutoit que l'Empereur qui n'ignoroit pas que les troubles arrivoient en Italie avoient eu des commencemens bien plus foibles, devoit considérer sérieusement à quoi tout cela tendoit. Jean de Luna gouverneur du château de Milan, étant allé à la Cour de l'Empereur l'année précédente, avoit exposé en détail tout ce qui se passoit alors à l'évêque d'Arras; ravi de satisfaire par-là sa haine particulière pour Gonzague, ou de seconder celle des Espagnols. Il persuada même à l'évêque d'Arras, par les témoignages qu'il lui fit voir du Sénat de Milan, que quoiqu'il eût toujours été ami de Gonzague, les choses n'en étoient pas moins sur le pié qu'il lui avoit dit.

Au reste Gonzague exactement informé de tout ce qui se passoit, avoit souvent porté ses plaintes à l'Empereur, des calomnies dont on vouloit le noircir. Mais voyant que ce Prince penchoit du côté de ses ennemis, il écrivit plusieurs fois au roi Philippe, dont il croyoit avoir mérité les bonnes grâces, pour l'engager à prendre sa défense, & à le protéger auprès de l'Empereur. Philippe lui fit une réponse pleine de bonté & d'affection. Pour excuser son père, qui étoit accablé d'affaires, & que l'âge rendoit de mauvaise humeur, il se donnoit pour exemple, en lui faisant sentir, qu'il avoit été lui-même très long-temps en Espagne éloigné des affaires, & sans aucun crédit. Ruy Gomez de Sylva, premier Gentilhomme de la chambre de Philippe, lui écrivit dans les mêmes termes, & l'exhorta à supporter son sort avec patience, & à ne rien négliger pour s'assurer de la bienveillance de Philippe. Ces choses se passèrent dans le cours des trois années précédentes. Enfin l'Empereur qui avoit long-tems dissimulé, résolut de rappeler Gonzague du Milanais; non qu'il fût touché des plaintes que l'on formoit tous les jours contre lui; mais à cause du succès heureux des François dans cette partie de l'Italie. Cependant afin que le rappel de ce gouverneur eût quelque chose d'honorable pour lui, l'Empereur lui manda de se rendre en diligence à la Cour, parce qu'il avoit une affaire de grande importance à lui communiquer. Il lui ordonna en même tems de laisser le soin des affaires au Sénat de Milan & à François Taberna grand Chancelier, & celui de la guerre au marquis de Marignan, ou à Lopez Suarez

HENRI II.

1554.

Gonzague est accusé & dépouillé du gouvernement.

Le marquis de Marignan est chargé du soin de la guerre.

Yyy ij

HENRI II.

1554.

de Figueroa, depuis long-tems son Ambassadeur à Genes, au cas que la guerre de Sienne y retint le Marquis. Aussi-tôt après, l'Empereur lui écrivit une autre lettre par laquelle il lui ordonnoit de venir en litiere, si sa santé ne lui permettoit pas de venir à cheval, & où il lui marquoit expressément, que rien ne devoit l'empêcher d'exécuter ses ordres, sur le champ & sans aucun délai.

Suarez de Pi-
gueroa succe-
de à Ferdi-
nand de Gon-
zague dans le
gouverne-
ment du Mila-
nez.

Gonzague ne pouvant différer plus long-tems, après avoir bien fortifié Valfenera (du moins comme il le croyoit) & remis le gouvernement à Suarez de Figueroa, partit à la fin du mois de Mars. Comme il eut un successeur bien différent de lui, sa réputation, autrefois si éclatante, mais dans les dernières années si obscurcie, reprit en quelque sorte son premier lustre, par la comparaison que l'on fit de l'un & de l'autre. Au reste on ne devoit pas être fort étonné que Figueroa, qui avoit toujours mené une vie oisive & voluptueuse, au milieu des festins, des bals, & des spectacles, plus recommandable par sa naissance que par sa valeur, fut peu expérimenté dans le métier de la guerre, auquel on ne l'avoit appelé que dans un âge assez avancé, & lorsque son corps étoit déjà usé par les débauches. La foiblesse & l'indolence de ce nouveau ministre firent regretter son prédécesseur, non seulement par les peuples du Milanez, mais encore par les soldats, qui néanmoins avoient détesté Gonzague. Après son départ on envoya à Milan Bernard de Bolea, & François Pacheco, qui fut fait ensuite cardinal, & on les chargea d'informer contre Gonzague, accusé de s'être mal comporté dans le gouvernement de cette province. L'affaire fut soigneusement examinée & on en fit le rapport à l'Empereur. Par cette information, Gonzague ne fut ni condamné ni absous, & sans être déchargé des accusations intentées contre lui, il fut mis honnêtement hors de procès.

Cependant le maréchal de Brissac faisoit tous ses efforts pour empêcher que l'on ne fortifiât Valfenera, & pour se rendre maître par la famine de cette place qui nuisoit beaucoup à ses entreprises : il en avoit déjà formé le siege depuis quelque tems. Figueroa fit venir Maggi, pour lui donner le commandement de l'infanterie; il envoya devant Jean Guevara avec de la cavalerie, & ensuite il se transporta lui-même de

ce côté là. Nos troupes s'étant emparées des détroits, dressèrent des embuscades dans le chemin par où l'ennemi devoit nécessairement passer. Mais Maggi, officier vigilant, qui d'ailleurs connoissoit parfaitement le pays, fit tant de diligence, qu'il précéda la Motte-Gondrin, que Brissac avoit envoyé pour garder les défilés. Quelques jours après Antoine de la Coste comte de la Trinité s'empara de Sommerive, qui n'étoit éloignée de Valfenera que de trois milles. A cette nouvelle, Brissac partit sans perdre de tems avec ses troupes, pour reprendre cette place, qui, quoique très-peu fortifiée, avoit donné cependant beaucoup de peine à ceux qui l'assiégeoient. Pendant l'absence de ce Général, Sandi sortit de ce Fort, & s'empara d'une place voisine que nôtre garnison occupoit; cent de nos soldats y furent tués, & le reste fut fait prisonnier.

HENRI II.

1554.

Le comte de la Trinité partit sur le champ de Cherasco, avec un grand nombre de bêtes de somme chargées de farine, & entra de nuit dans Valfenera. Ce secours donna aux assiégés le moyen de subsister, & de soutenir le siege quelques jours de plus. Peu de tems après Figueroa reçut un détachement de six mille Allemands, dont une partie avoit été envoyée de Genes, après le départ de l'armée navale des Turcs & la journée de Marciano; l'autre partie avoit été envoyée de Trente: outre cela il prit avec lui les Espagnols & les Italiens qui venoient de faire la guerre en Toscane, & rassembla à Ast une armée si nombreuse, que Brissac fut obligé de lever le siege. Sur ces entrefaites, Figueroa ayant fait charger à Villefranche, sur une nombreuse quantité de charrettes, des vivres & d'autres munitions de guerre, eut soin de les faire conduire au plutôt à Valfenera. Tandis que ces troupes étoient en campagne, elles livrerent quelques combats aux nôtres, qui faisoient de frequents sorties de Sandamiano, de Polrino, & des autres places voisines. Mais l'ennemi s'étant retiré, Brissac rassembla son armée, & se rendit maître de San-Salvadore, & d'une grande partie des autres places. Figueroa étoit alors avec Maggi à Valenza sur le Pô, ville très-agreable par sa situation, mais très-peu fortifiée. Il avoit avec lui une garnison Allemande qu'il plaça, partie dans la ville, & partie auprès du fleuve. Maggi qui sçavoit que Brissac étoit

Y y iij

HENRI II.

1554.

en chemin avec une nombreuse armée, demandoit avec instance que l'on fortifiât Valenza, & qu'on envoyât promptement de Sarirana Emanuel de Luna avec ses troupes Espagnoles. A peine le vieux Gouverneur, qui ne se mettoit en peine de rien, eut-il accordé à Maggi la seconde chose qu'il demandoit, qu'aussitôt Brissac arriva. Il tint conseil sur le champ avec Alvaro de Sandi & Emanuel de Luna, sur le parti qu'il y avoit à prendre; le résultat fut de sortir promptement avec la garnison, de peur d'être pris honteusement dans la place.

Maggi, qui prévoyoit qu'après avoir rendu quelque combat, il pourroit se voir contraint de se réfugier dans la ville, où il craignoit de périr avec tous ses gens, si, comme il arrive ordinairement, ils y renroient en désordre, ordonna à Padouano de Leccio, brave soldat, qu'au cas que la chose arrivât ainsi, il eût soin de tenir la place ouverte en deux endroits du côté de Bassignano, afin de pouvoir y entrer sans confusion. Ce Général sachant que l'armée de l'Empereur étoit plus foible que celle du Roi, vint fondre sur nous avec des troupes d'infanterie choisies entre les Allemands, les Italiens & les Espagnols, & fit dire en même tems à Figueroa, qui combattoit contre nous avec peu de succès, de se retirer dans la ville dont on avoit fait ouvrir les portes; ce qu'il fit aussitôt sans danger & en bon ordre: peu après Maggi se retira aussi avec Jean-François San-Severino. Brissac, après un combat meurtrier, s'étant un peu éloigné, sans pourtant abandonner son dessein, San-Severino fit rompre le pont de la Bornia par l'ordre de Maggi. Les ennemis firent un retranchement vis-à-vis la citadelle gardée par Emanuel de Luna, & par ce moyen ils ôtèrent aux François l'esperance de pouvoir réussir dans leurs projets. Alors Brissac fit prendre une autre route à son armée, attaqua quelques places de peu d'importance, & prit entre autres Spino & Ponzone villes fortifiées.

Cependant Figueroa envoya à Pavie & à Lumellina le comte François de Landriano, avec six cens chevaux Allemands, pour arrêter de ce côté là les courses que pourroient y faire nos troupes. Notre armée s'étant emparée de tout le pays des Langhes, les Imperiaux apprehenderent la defection de la ville d'Acqui dans le Montferrat, dont les citoyens

paroissoient pancher pour le parti François, & dont il y avoit lieu de soupçonner la fidélité. Maggi y alla avec les régimens Allemands, commandez par Alberico de Lodrone & San-Severino. Les citoyens d'Acqui ne voulurent pas d'abord le recevoir, parce qu'ils s'étoient apperçus que ce Général étoit un peu en colere. Maggi, sans perdre de tems, fit approcher le canon ; alors on le reçût dans la ville, après un accommodement qui fut le fruit de la médiation de Lodrone. Il passa ensuite par la Bormia, & prit sans coup ferir la ville de Melazeno. De-là il fit avancer son armée vers Ponzone. Ayant trouvé sur son passage Cartosa, où nous avions une garnison, il jugea qu'il étoit nécessaire de prendre cette place, pour venir plus facilement à bout d'assiéger Ponzone. Il attaqua donc Cartosa : les habitans ayant refusé de se rendre, il fit approcher le canon qu'il mit dans un lieu un peu éloigné, craignant que, s'il le mettoit dans la plaine, où il sembloit qu'on auroit pu le placer plus avantageusement, les François venant au secours de la place, ne fondissent sur eux du haut de la montagne, & ne leur donnassent beaucoup de peine. La tranchée étant enfin ouverte, Cartosa se rendit, & on prit en même tems plusieurs petites places, en sorte qu'il ne restoit plus que Ponzone. Maggi ayant attaqué cette ville, reconnut que son entreprise étoit plus difficile qu'il ne se l'imaginoit, tant à cause de la mauvaise saison qui approchoit, qu'à cause de la grande quantité de neiges qui se trouvoit déjà dans ces lieux environnez de montagnes. Ces circonstances le déterminèrent à retourner à Casal, afin d'y voir Figueroa, après avoir conféré avec Lodrone & San-Severino.

Maggi avoit souvent averti Figueroa de veiller sur Casal ; il lui dit qu'il avoit remarqué qu'on n'y faisoit presque jamais de garde pendant la nuit, & que lorsqu'on la faisoit, c'étoit avec beaucoup de négligence. Il ajouta qu'il étoit nécessaire de renforcer la garnison de cette ville, qui étoit si proche de Verruë & de Montecestino, où commandoient les Biragues, capitaines vigilans & courageux. Figueroa lui répondit que l'Empereur lui avoit ordonné de n'imposer aucune charge à cette ville, dont il lui avoit confié la garde & le soin. Maggi donna les mêmes avis au comte de Valentia qui commandoit la garnison. Et quoique celui-ci connût bien le danger qu'il

HENRI II.

1554.

HENRI II.

1554.

Prise d'Y-
vrée par les
François.

y avoit, il ne s'en mit pas plus en peine; il s'excusa sur le petit nombre de soldats qu'il avoit, & sur ce qu'on lui avoit ôté une compagnie d'Italiens. Maggi voyant que ses avis étoient inutiles, obtint son congé de Figueroa, & s'en retourna dans son département avec Guevara; il passa par Yvrée, où commandoit Morales, & lui dit de se tenir sur ses gardes, comme s'il eût un présage du péril où il alloit bientôt être exposé. Cette ville est située sur la Doire, entre des montagnes très-escarpées & inaccessibles, au milieu du petit & du grand mont S. Bernard, de la Colonne-jou & du Mont-jou, & un peu plus bas que la ville d'Aoste, d'où cette plaine a été nommée le val d'Aoste. Morales reçut dédaigneusement les avis de Maggi, & en fit peu de cas: il lui dit qu'il n'y avoit rien à craindre pour Yvrée de la part de l'ennemi, étant lui-même prêt d'aller au-devant. Mais bientôt après le départ de Maggi & de Guevara, il eut lieu de se repentir de sa suffisance: car Brissac étant arrivé au commencement de Décembre avec son armée, fit dresser ses batteries vers l'endroit de la ville qui regarde la Doire, sur l'autre bord de la rivière. On envoya aussitôt le capitaine André de Corregio pour secourir la place, & Maggi fit partir pour le même sujet le comte de Carpegna & le capitaine Pagano. Le premier fut pris, mais l'autre entra dans la place avec la plus grande partie de ses troupes. Les François firent une grande brèche aux murailles, qui étoient très-foibles du côté qu'ils avoient attaqué. Morales rabbatit alors beaucoup de sa présomption & de son orgueil, surtout lorsqu'il vit que, quoique déjà au milieu de l'hiver, on pouvoit néanmoins passer la Doire à gué. Il abandonna donc la ville le 14. de Décembre, sans attendre l'assaut, & se retira dans le château, ou cinq jours après, à sa honte & à celle des Espagnols, il fut obligé de capituler & d'accepter les conditions que Brissac lui prescrivit.

La prise d'Yvrée favorisa beaucoup nos entreprises; car par ce moyen les troupes auxiliaires des Suisses trouverent un passage ouvert de ce côté là, & nous, un chemin pour faire nos courses dans le Milanez & sur les terres de Pavie. La

1 *Alpes Graie & Pennina* dans le texte: *Pennina* se nomment à présent le grand mont S. Bernard & le Mont-jou; *Graie*, le petit mont S. Bernard

& la Colonne-jou. Il n'est pas difficile de faire des conjectures sur leur ancien nom d'*Alpes Graie & Pennina*.

ville

ville de Bielle, proche la riviére de Sarno, se rendit après la prise d'Yvrée, & tous les peuples de cette province prêtèrent serment de fidélité au Roi. Brissac les déchargea de la moitié du tribut qu'ils payoient à l'Empereur, afin de s'attirer leur affection; en sorte que de vingt mille écus qu'ils étoient obligés de payer auparavant, ils n'en donnerent que dix mille au Roi. Le château de Masino, quoique bien fortifié, fut obligé de se rendre, après avoir soutenu l'effort du canon pendant deux jours; ce qui donna lieu à nos troupes de faire de plus grandes entreprises. Enfin les soldats de Volpiano ayant rompu la trêve, le comte de la Trinité fut repoussé dans le tems qu'il y vouloit faire entrer des vivres.

HENRI II.

1554.

Le maréchal de Brissac, au commencement de l'année suivante, prit Santia, petit bourg dont la situation avantageuse pouvoit servir à empêcher les courses des soldats de Volpiano, de Verceil & de Crescentino. En effet la place de Santia étant carrée, on avoit fait faire à chaque angle des bastions, qui, par les soins & les travaux des Officiers de la garnison qui mirent eux-mêmes la main à l'ouvrage, furent en peu de tems assez élevez, (comme l'expérience nous le fit bientôt connoître) pour défendre la place contre les plus grands efforts de l'ennemi. Deux de ces bastions défendoient la porte qui conduit à Yvrée, & les deux autres celle qui est vis-à-vis San-Germano. Comme l'endroit étoit plus long que large, on fit faire des fossés en dedans, & on joignit des bastions avec des levées à égale distance, & assez éloignées de ces bastions, pour empêcher qu'on ne les attaquât.

1555.

Les François ayant porté plus loin leurs armes, mirent sous l'obéissance du Roi la ville de Crepacuore, place bien fortifiée & située près de Pavie. Peu de tems après Casal-Saint-Vas sur le Pô, qui est aujourd'hui la capitale du Mont-Ferrat (ville considérable par ses richesses & par la Noblesse de quelques-uns de ses Citoyens, dont les principales familles sont celles des Comtes de San-Martino & de Biandrata) fut prise par un stratagème de Jacqué de Salvaïson; coup aussi heureux que hardi. Ce Capitaine étoit de Perigord, d'une maison noble, mais pauvre. Il avoit longtems appris à faire des armes avec les étudiants en droit de la célèbre académie de Toulouse, d'où il

: Paradin, au lieu de San-Martino, met Saint-George.

Tome II.

Zzz

HENRI II.

1555.

s'étoit enfui en Italie, à cause d'une fort mauvaise action qu'il avoit commise. Enfin il réussit si bien par son adresse & par sa valeur, dans le Piémont, où étoit pour lors le théâtre de la guerre, que non-seulement il effaça les taches de sa vie passée, mais qu'il se rendit digne de posséder les premiers emplois militaires sous les yeux des Généraux. Le maréchal de Brissac, qui connoissoit son génie & son activité, lui confia l'emploi d'envoyer & d'examiner les espions. Dans le tems que Salvaïson commandoit dans Verruë, place voisine de Casal, il envoya dans cette dernière ville un espion nommé Fontarole, qui sous prétexte d'y vendre des herbes, y alloit souvent pour s'informer de tout, & en rendre un compte exact à son maître. Mais comme ces sortes de gens prennent tantôt le parti de l'un, & tantôt celui de l'autre, & que souvent ils les trahissent tous les deux à la fois, Fontarole gagna les bonnes grâces des Espagnols; il apprit d'eux l'état de la place, quelles étoient les fortifications, la manière dont ils posoient les sentinelles; enfin il s'instruisit du caractère de Figueroa, & de celui des autres Chefs. Il donna aussi-tôt avis de tout cela à Salvaïson, qui après avoir sçu l'endroit par où l'on pouvoit aisément escalader les murs de cette place, en parla au Maréchal, & convint avec lui d'attendre pour exécuter son entreprise jusqu'au 10 de Mars, jour qu'on avoit choisi pour célébrer les nœces d'un des premiers Citoyens de la ville. Comme il n'ignoroit pas que le service se faisoit dans cette place avec négligence & sans discipline, & qu'il prévoyoit bien que dans cette fête le vin & le jeu dérangeroient encore plus les soldats, il jugea qu'il pourroit aisément ce jour-là venir à bout de son dessein. Mais pour ne pas se rendre suspect, il feignit d'être malade, & envoya chercher, avec la permission de Figueroa, des medecins à Casal qui arriverent sur la fin du jour à Verruë. A leur arrivée, il les fit conduire avec beaucoup de politesse dans une auberge, & les pria d'attendre jusqu'au lendemain, s'excusant sur le sommeil dont il feignoit d'être accablé. Le Maréchal, qui étoit pour lors occupé à fortifier Santia, lui envoya huit cens hommes d'élite, qu'il devoit suivre lui-même peu après, avec le reste de ses troupes. Salvaïson partit avec ce secours pour se rendre à Casal. Il trouva les sentinelles endormis & ensevelis dans le vin, &

escalada les murs à trois heures après minuit sans aucun obstacle. Ayant passé au fil de l'épée les soldats qui formoient les premiers corps-de-garde, il entra dans la ville avec ses troupes, avant que la garnison, qui se ressentoit encore de la débauche du jour précédent, fût éveillée. Enfin s'étant emparé des principales rues & de la place, il fit sonner un grand nombre de trompettes qu'il avoit fait porter, & fit retentir la ville deux fois de suite du nom de France, comme si on eut déjà ouvert les portes, & que notre armée y fut entrée. Ce bruit effraya tellement Figueroa & Guevara, qu'ils se retirèrent dans le château, sans presque faire de résistance. Les Allemands après avoir abandonné la ville, se retranchèrent dans une tour, qui étoit dans l'enceinte de la ville.

Salvaïson s'étant rendu maître de la place, & ayant appris que le maréchal de Brissac arrivoit, attaqua la tour sans perdre de tems. Mais nos soldats ayant donné avec trop de précipitation, & les Allemands se défendant d'abord avec un grand courage, nous perdîmes de notre côté près de deux cents hommes. Cependant la tour fut prise, & on y massacra Jean-Baptiste de Lodrone colonel des Allemands avec tous ceux qui la défendoient; on assiégea ensuite le château, où les vivres commençoient à manquer. Car tandis que le Gouverneur, que Frédéric duc de Mantouë y avoit mis, y commandoit, les Espagnols qui gardoient la ville, empêchoient qu'on ne portât des vivres dans le château, & n'y en laissoient guère entrer que pour un jour. Figueroa voyant qu'on ne pouvoit compter sur les Allemands qui étoient avec lui, & qu'il n'avoit de vivres que pour peu de jours, demanda à capituler, & promit que si on ne venoit à son secours dans l'espace de vingt-quatre heures, il se retireroit à condition qu'il auroit vie & bagues sauvées. Gonzague assure que ce malheur arriva par la trahison ou par la négligence de Diego d'Arbizzo secrétaire de Figueroa, qui ne l'informa point du dessein des François, quoique Maggi lui eut dépêché un homme de confiance pour l'en avertir. Je crois que cet envoyé étoit Pierre Piantanida, homme très habile dans les fortifications, qui étoit aussi venu pour lui parler du dessein qu'on avoit de prendre Turin; comme le rapporte Luc Contile dans la vie de Cesar Maggi.

1 On a exprès omis de traduire en { que selon Pierre du Pay, elles doivent
cet endroit deux lignes du texte, parce- { être effacées.

HENRI II.

I 555.

La ville de
Castil-S. Vas
prise par Sal-
vaïson.

HENRI II.

1555.
Suite du siège de Sienne.

Cependant le marquis de Marignan voyant que la ruse étoit inutile pour avancer le siège de Sienne, résolut d'en venir à la force ouverte. Manriquez l'en pressoit de la part de l'Empereur & de Philippe roi d'Angleterre, & Côme l'y excitait par de magnifiques promesses. Pour cet effet ce Duc lui envoya vingt-huit pieces de canon, outre celui qui étoit dans le camp. Le soin de cette artillerie fut confié à Gabriel Serbellone & à Jule Alifani, l'un & l'autre fort expérimentez. Le Marquis ayant bien examiné la situation de la ville avec Chiapino Vitelli, crut qu'il devoit dresser ses batteries auprès de la porte Ovile, du côté de San-Francesco. Cependant le bruit s'étant répandu dans la ville, que les ennemis se preparent à l'attaquer de toutes leurs forces, & que pour ce sujet ils avoient fait venir de Florence une grande quantité de canons; la terreur s'empara de tous les Citoïens, qui s'assemblerent aussi-tôt pour délibérer, & sçavoir si le bien public ne demandoit pas qu'on envoyât plutôt des députez pour traiter avec le marquis de Marignan, que d'attendre jusqu'à la dernière extrémité. Jérôme Spannochì, & Barthélemi Cavalcanti ayant dit à Montluc que la plus grande partie des Citoïens étoit d'avis de capituler, il tint Conseil avec Cornelle Bentivoglio, & fit assembler les Capitaines François, Italiens & Allemands. Quoiqu'alors Montluc, dont la santé n'étoit pas encore rétablie; fût obligé de garder sa chambre, la tête bien envelopée & le corps couvert d'une robe doublée de peaux, il se revêtit cependant en cette occasion d'un habit magnifique; & semblable à un jeune homme jaloux de sa beauté & de sa parure, il but un peu de vin Grec, pour paroître moins pâle & se donner de la couleur; & en cet état il parut en public, & rendit par sa présence le courage aux Siennois, assemblés pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Montluc par un discours sage & véhément sçut les détourner d'un dessein aussi honteux que lâche. Il fit faire serment une seconde fois à Reckrod & aux autres Généraux, qu'ils exposeroient leur vie; & qu'ils répandroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le service du Roi, & pour conserver la République dont le Roi avoit entrepris la défense. Cela se passa en présence du Chef du peuple, des 12 Conseillers, & des 8 Commissaires chargés des affaires de la guerre, qui tous ensemble formoient

le corps de la magistrature de Sienné. Ambroïse Nuti en fit aussi-tôt son rapport à la Noblesse, qui en témoigna beaucoup de joie. HENRI II.
1555.

Ainsi après avoir ranimé les courages, on ne pensa plus qu'à la sûreté de la place. On la divisa donc en huit quartiers pour la fortifier plus facilement, & on les distribua à huit personnes choisies, pour faire faire par des gens fidèles le dénombrement exact des hommes, depuis l'âge de douze ans jusqu'à soixante, & des femmes depuis douze jusqu'à cinquante, afin de les employer aux fortifications. On les obligea d'acheter des pelles, des bèches, des hottes, & les autres instrumens nécessaires pour creuser & transporter les terres. Quant à la milice de la ville, Montluc fit vingt-cinq compagnies de tous ceux qui portoient les armes, & il en donna le commandement à quatre Gouverneurs de la ville qu'il institua, lesquels étoient soumis à huit Capitaines; Montluc, lorsqu'il seroit nécessaire, devoit donner ses ordres à chacun de ces Capitaines en particulier, & ceux-ci à leurs Lieutenans. En cas qu'il fallut réparer une brèche ou quelque autre chose, il leur ordonna d'en donner avis au Commandant du quartier, ou à un des Gouverneurs de la ville, qui auroient soin de faire avvertir les ouvriers, ou le Capitaine de la compagnie bourgeoise. Par ce moyen Montluc dans moins d'une heure rassembloit, sans trouble ni confusion, les personnes destinées aux travaux, & les bourgeois qui composoient les compagnies, en aussi grand nombre qu'il le souhaitoit. Pour éviter la trahison, on changeoit de six heures en six heures le mot du guet. Les troupes du Roi dispersées en differens endroits ne laissant à Montluc aucune esperance de secours, il fut d'avis de recevoir l'ennemi entre les murailles, & là de le combattre de toutes ses forces, voyant qu'il ne pouvoit le faire autrement qu'avec désavantage. C'est pourquoi il fit faire en-deçà de la muraille un fossé large d'environ quatre-vingt pas, qu'il borda de canons chargés à cartouches. Il avoit aussi dessein d'y mettre des arquebuses à fourche avec les arquebusiers de la ville, & de le fortifier de bastions par les côtez, d'où, après une furieuse décharge, il devoit sortir lui-même avec les Officiers armez d'épées, de spontons & d'autres instrumens, pour fondre çà & là sur l'ennemi troublé par les volées de coups de canon qu'il auroit essuyées.

HENRI II.

1555.

On ignoroit encore de quel côté l'ennemi battoit la ville. Mais Montluc pour en être certain , faisoit sortir pendant la nuit des payisans avec quelques Capitaines. Les payisans marchoient devant , & lorsqu'ils entendoient parler quelqu'un , ils venoient avertir les Capitaines , qui aussi-tôt se glissoient le ventre à terre avec les payisans , jusque dans le lieu où l'on avoit apperçu quelqu'un ; & s'ils-entendoient parler trois ou quatre personnes ensemble , ils étoient obligés d'en avertir Montluc , qui conjecturant de ce rapport que les Commandans de l'artillerie venoient reconnoître le lieu , & que c'étoit de ce côté-là qu'on devoit attaquer la ville , faisoit venir les Gouverneurs de chaque quartier , pour ordonner aux Lieutenans d'assembler les Chefs des pionniers , afin de mettre promptement la main à l'ouvrage. Quoique Montluc eût pourvû à tout ce qui étoit nécessaire , & qu'il n'eût jamais douté qu'on ne l'attaquât du côté dont j'ai déjà parlé , il paroissoit cependant inquiet , voyant qu'il étoit obligé de ruiner les maisons de campagne , & les jardins des Citoyens. En effet il y avoit un cul de sac assez long proche la porte Oville , que le comte de Vico avoit entrepris de faire combler de terre , & l'on ne pouvoit prendre cette terre dans un autre endroit que dans ces jardins , par où il falloit d'ailleurs faire le fossé & les levées de part & d'autre. Mais les Siennois plus jaloux de conserver leur liberté que leur bien , le tirèrent bien-tôt d'inquiétude. Informés du dessein des ennemis , ils s'assemblerent aussi-tôt ; & comme il étoit nuit , ils apportèrent un grand nombre de flambeaux , & bouleverserent eux-mêmes avec joie leurs jardins & leurs terres , sans qu'on entendît de leur part ni plainte ni murmure.

À peine le marquis de Marignan put-il faire avancer douze canons pendant cette nuit , à cause de la difficulté qu'il y avoit de les transporter sur la colline. Il fit faire la première décharge contre le pied de muraille : mais comme elle étoit de brique , elle reçut les coups de canon sans en être ébranlée. On le braqua ensuite contre le milieu du mur qu'il ouvrit sans l'abattre. Alors l'ennemi découvrit l'ouvrage , que les assiégez avoient commencé au-dedans de la ville. Le Marquis voyant qu'il avoit besoin d'un plus grand nombre de canons , pour venir à bout de son entreprise , & que cependant , comme on ne

pouvoit les faire venir dans un jour, c'étoit donner le tems aux assiegez d'élever leurs ouvrages, il donna l'ordre à son armée, de la même maniere que s'il eût dû livrer l'assaut, & demeura néanmoins dans sa litiere, sous le toit d'une petite maison située derriere ses batteries, étant pour lors incommodé de la goutte. Montluc ayant remarqué du haut de la vieille citadelle, qu'on voyoit le derriere du canon des ennemis, fit tirer par le meilleur Canonier de Sienne plusieurs volées, qui incommoderent beaucoup une compagnie d'Allemands, & tuerent quelques Espagnols. Il y eut même un boulet qui entra dans la petite maison, où le Marquis s'entretenoit avec un Gentil-homme de la Chambre du roi Philippe : ce Général s'étant vû sur le point de périr sous les ruines de cette chaumiere, en eut une si grande frayeur, qu'aussitôt il fut délivré des douleurs de sa goutte. Cette décharge ayant démonté les batteries des ennemis, ils tinrent conseil dans leur camp, & délibererent si on continueroit les décharges. Il fut décidé qu'on cesseroit de tirer, & qu'on tâcheroit de prendre la ville par la famine, puisqu'on ne pouvoit la réduire par la force. Manriquez lui-même, qui témoignoit tant d'ardeur pour presser le siège, fut d'avis aussi bien que les autres, qu'on retirât les batteries, & qu'on renvoyât même les canons qu'on avoit fait venir de Florence.

Les Siennois manquoient déjà de vivres. Il étoit défendu à toutes personnes d'en porter dans la ville sous peine de la vie ; & Vitelli avoit soin de faire exactement observer cette défense : celui qu'on surprenoit en faute, étoit exécuté avec la dernière rigueur, & pendu au premier arbre, ou à la premiere poutre qu'on trouvoit. Montluc voyant que c'étoit par la faim, & non par les armes, qu'on vouloit le réduire, & ayant dessein de prolonger ce siège de quelques mois, résolut de renvoyer les Allemands qui murmuroient déjà. Pour le faire honnêtement & éviter les séditions, il les fit redemander par Strozzi, sans faire paroître que ce fût de concert avec lui, qu'on les redemandoit. Il lui envoya donc le capitaine Cossel¹ son ami, pour lui faire part de son dessein. Strozzi ne manqua pas de l'approuver, & d'écrire à Rekrod par le capitaine Flaminio, pour le prier de venir au plutôt avec ses Allemands, parce qu'il avoit résolu d'assembler une armée, afin d'attaquer

¹ Il y a dans le texte *Flaminus*; c'est une faute : Voyez Montluc, liv. 3.

HENRI II.

1555.

l'ennemi dans son camp : au bas de sa lettre il lui mandoit qu'il ne pouvoit rien faire sans ses troupes ; qu'ainsi s'il ne les amenoit promptement avec lui, il seroit cause de la ruine de nos affaires en Toscane.

Cette lettre étant arrivée, on en fit la lecture à Montluc ; sans en rien communiquer au Sénat. A cette nouvelle il parut surpris & troublé. Mais voyant que les Allemands étoient prêts d'exécuter cet ordre, & que la faim l'emportoit sur la crainte qu'ils avoient de sortir de la ville, il leur suggéra un moyen qui réussit d'autant mieux, que les ennemis ayant intercepté les lettres de Strozzi, avoient sçu quelque chose du dessein de Montluc, sans cependant découvrir le jour destiné pour la sortie des Allemands. Les ennemis mirent partout de bonnes sentinelles, & renforcèrent les corps de garde. Mais pour les jouïr, Montluc donna ordre de fermer toutes les portes au jour marqué, & fit sortir pendant la nuit deux compagnies Françoises qu'il avoit choisies, & une Italienne. Il donna la première à Charri, la seconde à Blaccon, & la troisième au comte de Caïazzo, avec ordre d'attaquer les corps de garde, tandis que les Allemands passeroient le fossé. Ils s'acquitterent exactement des ordres qu'ils avoient reçus. Charri força deux corps de garde Espagnols qu'il trouva sur son passage, & que commandoit Jérôme de Torres. Le troisième donna plus de peine ; nous perdîmes en l'attaquant cinquante de nos meilleurs soldats. Les Allemands s'échaperent à la faveur de ce combat, quoique François d'Aro, & Ferdinand de Sylva frere de Ruy Gomez, qui avoit le commandement de l'infanterie en l'absence de l'Adelantade, les poursuivissent jusqu'à la riviere d'Arbia.

Les Allemands, qui avoient fait beaucoup de chemin pendant la nuit étant fatiguez, marchaient sans ordre, & sans rien apprehender, lorsque Chiapino Vitelli & les garnisons voisines vinrent les envelopper, & les massacrerent presque tous auprès de Lucignanello. Il n'en resta que deux cens avec leurs enseignes, qui se retirerent à Montalcino. La nouvelle de cet événement effraya les Siennois. Mais Montluc les rassura, en leur faisant entendre, qu'il étoit nécessaire pour le salut de leur république que tout se passât ainsi. Ils ne perdirent donc rien de leur courage ni de leur fidélité. Comme la disette augmentoit

de

de jour en jour, & qu'il étoit nécessaire pour le bien public qu'on usât d'une severité, que les Siennois ne pouvoient exercer envers leurs concitoyens, on créa Montluc Dictateur, & on le revêtit pour un mois de l'autorité de tous les autres Magistrats. Etant donc seul le maître de tout, il ordonna que les habitans & les soldats feroient la garde chacun à leur tour, de sorte cependant que les citoyens se reposeroient deux nuits, & les soldats une seulement. Il défendit que l'on distribuât aux citoyens plus de dix onces de pain par jour, & aux soldats étrangers plus de quatorze. Il fit faire le dénombrement de toutes les personnes inutiles, à qui il fut ordonné de sortir de la ville. Le nombre montoit à quatre mille quatre cens, tant hommes que femmes, qui furent exposés à la raillerie & à la cruauté des ennemis. Spectacle bien déplorable, & qu'on pouvoit appeller inhumain, si le salut de la patrie & la nécessité pressante, qui doivent l'emporter sur toute autre considération, ne l'eussent en quelque sorte excusé.

Ainsi le siège dura encore près de trois mois. Le marquis de Marignan souffrit beaucoup dans cet intervalle, tant parce qu'il falloit faire venir de loin des vivres, dont souvent on manquoit dans son camp, que parce que la cavalerie étoit obligée de s'éloigner pour aller au fourage. Bien plus, presque tous les Généraux, excepté Vitelli, s'étoient éloignés du Marquis, ne pouvant souffrir son avarice, sa mauvaise humeur, & son orgueil. Il fut lui-même obligé de s'éloigner, & d'aller de Montecchio à Belcaro, pour changer d'air, étant cruellement tourmenté de la goutte; ainsi rien n'avançoit. Il ne demouroit pourtant pas dans l'inaction, & il étoit sans cesse occupé du moyen dont il se serviroit, pour soulever la ville. Il gagna enfin un nommé Pietro, qui eut soin d'avertir les Nobles de songer à leurs intérêts, par des lettres qu'il jeta dans leurs maisons. Il leur faisoit entendre qu'on avoit inutilement espéré du secours de la France; qu'ils ne devoient pas attendre jusqu'à la dernière extrémité pour capituler: que peut-être le vainqueur ne leur feroit pas toujours les mêmes offres: qu'ils devoient penser de bonne heure à leur salut, & consulter ceux qui avoient sur ce sujet suivi les conseils qu'on leur avoit donnés, & dont les maisons étoient marquées d'une croix blanche.

Tom. II.

Aaaa

HENRI II.

1555.

HENRI II.

1555.

Ceux chez qui on avoit jetté ces lettres, les porterent aux Magistrats, qui allèrent aussitôt visiter ces maisons marquées d'une croix. Cela étant arrivé deux ou trois fois dans differens quartiers de la ville, le peuple en fut indigné, & demanda qu'on fit mourir promptement ceux qui étoient suspects. Montluc fit en sorte qu'on se contenteroit seulement de prendre trois Gentils-hommes, de ceux dont les maisons étoient marquées, & de les mettre en prison, se doutant bien que c'étoit le marquis de Marignan qui faisoit joier ce ressort, pour broüiller la Noblesse avec le peuple, & afin que les Nobles, qui étoient en plus petit nombre, se voyant maltraités par le peuple, se retirassent dans un quartier de la ville, pour se mettre à l'abri de la violence, & se rangeassent ensuite du côté de l'ennemi. En effet Montluc ne pouvoit croire que les premiers de la ville, & que des citoyens dont la fidélité lui étoit si connue, fussent capables de pareils complots. Il ne cessoit de prier les Magistrats & le peuple d'user de moderation, & de ne point tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes qu'ils avoient jusqu'alors épargné, & d'attendre que le tems les instruisît de la vérité des faits. Il ordonna aussitôt des prieres publiques, pour appaiser, par des motifs de religion, le courroux du peuple. Montluc en même tems envoya dans tous les quartiers de la ville des personnes, pour examiner ceux qui alloient & venoient pendant la nuit. On soupçonna ce Pietro, que le marquis de Marignan avoit gagné : on le prit, & on le mit à la question, où il avoua à Montluc tout ce qui s'étoit passé. Ainsi les trois Gentils-hommes, qu'on avoit mis en prison, furent délivrés & renvoyés absous. A la priere de Montluc, ils allerent, comme malgré eux, au Sénat, pour remercier les magistrats de n'avoir point ajouté foi aux calomnies dont on les avoit noircis, & de ne s'être point prêtés à la fureur aveugle du peuple. Les uns & les autres verserent des larmes & se reconcilierent. Le peuple cessa de craindre, & on ne pensa plus qu'à punir le traître : mais quoique son crime fût grand, il en obtint le pardon, par le moyen de Montluc.

La disette augmentant tous les jours dans la ville, on diminua encore par l'ordre du Général la portion de pain, qu'on donnoit tous les jours. Ainsi les officiers & les soldats étrangers furent réduits à douze onces de pain par jour, les autres

troupes & les citoyens à neuf. Montluc, avec Bentivoglio & le comte de Caiazzo, ne mangeoient qu'une fois le jour, & vécurent ainsi depuis la fin de Février, jusqu'après le siège. On avoit déjà mangé tout le bétail, jusqu'aux chevaux & aux mulets. Le nombre des habitans & des soldats diminuoit tous les jours : on les voyoit mourir subitement dans les rues, sans être atteints d'aucune maladie. Les médecins attribuoient cela aux mauves que l'on mangeoit, & qui, selon eux, étant un purgatif trop violent, empêchoient la digestion ; en sorte que ceux qui en avoient fait leur nourriture perdoient peu à peu toutes leurs forces, & mouroient sans s'en appercevoir. Le Sénat cependant envoyoit souvent à Rome des députez. Amerighi, l'évêque de Pienza, & Charle Messaini y allèrent l'un après l'autre, pour s'informer si on avoit dessein d'envoyer du secours, comme on le leur avoit promis tant de fois. On y envoya encore P. Antoine Pecci, qui fonda d'abord l'intention des Cardinaux de notre parti, & des autres ministres, que le Roi avoit à Rome. Il écrivit au Sénat ce qui se passoit, & exhorta les Siennois à penser à leur sûreté. Il leur fit sentir, qu'ils ne devoient mettre leur espérance que dans les conditions qu'ils pourroient obtenir de l'Empereur & du duc de Florence, qui n'étoient pas encore si irrités qu'on ne pût les appaiser, si on y pensoit au plutôt ; d'autant plus que dans le cas où il s'agit de défendre sa liberté, on pardonnoit beaucoup de choses qu'on ne passeroit pas en toute autre conjoncture. Enfin Ambroise Nuti, qui étoit fort dans nos intérêts, fut député pour aller demander si on pouvoit encore espérer quelque chose, & pour faire en sorte, s'il falloit se rendre, que ce fût sans blesser la dignité de la République, & la liberté des citoyens, ayant mérité par leur inviolable attachement au Roi, qu'on eût des égards pour eux.

Le cardinal de Ferrare & Strozzi, qui étoient pour lors à Rome, ne s'accordoient pas entr'eux. Le dernier ne pouvant souffrir Côme, vouloit qu'on continuât la guerre dans la Toscane ; & l'autre au contraire craignant que Sienne ne tombât entre les mains de l'Empereur ou du duc de Florence, vouloit qu'on capitulât à quelque prix que ce fût. Il fit ses efforts pour pacifier tous les troubles, sans cependant blesser l'autorité du Roi, ni toucher à la liberté des citoyens ; & pour venir plus

HENRI II.

1555.

facilement à bout de son entreprise, il pria le Pape de se rendre médiateur dans cette affaire. Mais le Pontife, qui avoit eu envie de s'emparer de l'Etat de Sienne, ayant perdu toute espérance de ce côté-là, se livra entierement aux plaisirs, & ne travailla à cette affaire qu'avec négligence. Il n'y avoit donc plus d'autre ressource, que de mettre la ville entre les mains de quelques Princes d'Italie, & de choisir pour cela quelqu'un, comme le frere du cardinal Ferrare, ou un autre, dont on pourroit convenir. La chose ayant été proposée, Côme, qui ne vouloit pas que la haine qu'exciteroit cette guerre tombât sur lui, renvoya la décision de cette affaire à l'Empereur, qui vouloit se rendre maître de Sienne, & qui prétendoit que cette ville étoit un fief de l'Empire. On lisoit effectivement dans les archives de l'Empire, que les Siennois avoient prêté serment de fidélité à l'Empereur Charles IV. & que sous ses auspices, ils avoient formé une espece de République, qui s'étoit soutenue jusqu'alors : Qu'ayant abandonné le parti de l'Empereur, en faisant sortir de la ville la garnison Espagnole & démolir la citadelle, il sembloit qu'on devoit les regarder comme coupables de crime de Leze-Majesté : Qu'ils avoient même été pros crits, après cette rébellion, par le jugement de la Chambre Impériale, & qu'enfin ceux qui se mêloient de cette affaire devoient traiter avec l'Empereur, qui de plein droit venoit de donner cette ville à Philippe d'Espagne Roi d'Angleterre, par un acte secret. Les discours de Côme ne tendoient qu'à prolonger le tems, espérant toujours que si la ville se rendoit, l'Empereur la lui mettroit en dépôt entre les mains, parce qu'elle étoit engagée pour des sommes considérables ; ou que s'il ne vouloit pas la garder, il s'en déferoit peut-être en sa faveur. Ainsi voulant connoître l'intention de l'Empereur & de Philippe, on avoit envoyé Jérôme de Vecchiano, qui avoit été présent au Conseil qu'on avoit autrefois tenu à Chiozza (ou Chioggia) comme nous l'avons déjà dit, & qui ayant été le premier auteur de la révolte des habitans de Sienne, abandonna notre parti, pour suivre celui du duc de Florence, à cause de quelque mécontentement qu'il avoit reçu.

Tandis que le cardinal de Ferrare travailloit avec si peu de succès, & que Strozzi ne pensoit plus au secours qu'il avoit

promis d'envoyer, la nécessité augmentoit toujours dans la ville. La victoire que le maréchal de Brissac venoit de remporter à Casal, ranima le courage des Siennois, qui se flatterent que le vainqueur exempt de tout autre soin, viendrait avec son armée pour les secourir : mais ils furent trompez dans leur attente. Enfin comme ils étoient toujours disposez à souffrir tout pour la conservation de leur liberté, il survint alors un événement qui leur donna encore quelque espérance. Jule III. mourut, moins épuisé par son âge, que par le genre de vie qu'il avoit mené. En effet après la mort de Jean-Baptiste fils de Baudouin son frere, Fabien frere cadet de Jean-Baptiste lui ayant donné bien moins d'inquiétudes, il s'étoit entièrement livré aux plaisirs, dans ce lieu charmant qu'il sembloit avoir préparé pour la volupté, & qui est si admirable par les superbes monumens, tant anciens que modernes, qu'on y voit encore aujourd'hui. Il y passa presque tout le reste de sa vie avec les compagnons de ses plaisirs, au milieu des jeux, des spectacles & des autres divertissemens indignes de sa dignité & de son caractère, qu'il prenoit le jour & la nuit, sans jamais penser à ses affaires. Il mourut enfin le ving-quatre de Mars & laissa pour héritier, Innocent del Monte qui portoit son nom, & qui par ses crimes & sa vie licentieuse deshonorra long-tems le sacré College. La maniere avec laquelle Onufre Panvini nous décrit la mort de Jule, nous fait bien connoître combien ce Pape négligeoit les affaires. Cet écrivain rapporte que Baudouin son frere, ayant une envie extrême d'avoir la ville de Camerino pour lui & pour Fabien son fils, qui avoit épousé la fille de Côme, étoit enfin venu à bout d'engager ce vieillard indolent à en faire au plutôt la proposition en plein consistoire. Mais le Pontife voyant que personne ne l'approuvoit, remit toujours la chose au lendemain, & de peur d'être obligé, par les sollicitations de son frere, d'assembler le consistoire, il feignit quelque incommodité. Pour mieux se déguiser il ne voulut point manger des viandes qu'on lui servoit ordinairement, ou plutôt il en usa plus sobrement. Ce déguisement insensé lui causa la mort : car par une suite de ce changement de régime, il fut attaqué d'une maladie sérieuse, qui l'emporta en peu de jours, à l'âge de 67 ans¹.

¹ Après cinq ans un mois & 16 jours de Pontificat.

HENRI II.

1555.

Mort de Jule
III. Son portrait.

HENRI II.

1555.

Les Siennois reprirent courage , dans l'esperance qu'on mettroit en sa place un Pape , qui favoriseroit leur parti & leur donneroit du secours. Mais les contestations qui arriverent , ayant beaucoup retardé l'élection du nouveau Pape , les Citoyens de Sienne furent réduits à une telle extrémité , qu'ils penserent sérieusement à capituler , de l'avis même de Montluc , qui néanmoins ne voulut pas qu'on le fit au nom du Roi. Strozzi d'un autre côté donnoit toujours quelque esperance aux assiégez. Il leur faisoit entendre qu'il devoit venir promptement avec six mille hommes d'infanterie pour faire lever le siège ; il se vantoit même de séconder beaucoup les Cardinaux , qui étoient attachez à la France , dans l'élection du Pape.

Les vivres qu'on avoit envoyés de la basse Normandie arriverent à Portecole. On avoit aussi embarqué sur vingt-huit galeres de Marseille quinze cens hommes de pié , qui descendirent heureusement dans l'isle de Corse. Sur ces entrefaites Pienza , qui étoit la principale place du Val de Chiana , où commandoit Leonida Malatesti , & où Jean-Baptiste d'Arezzo fut pris avec soixante soldats , s'étant révoltée par les sollicitations de Leonida Malatesti , fut cause que les villes de la côte maritime se livrerent plusieurs combats. Sigismond Comte de Rossi , qui étoit avec cent cavaliers dans Buonconvento , ayant fait venir Bacciotto Monaldi à San-chirico auprès de Montalcino , nous livra un combat. Mais aussi-tôt il se retira craignant qu'on ne lui tendit des embûches. Monaldi & Jean-Baptiste Scazzini , voyant qu'il seroit honteux pour eux de prendre la fuite , combattirent courageusement : mais ils furent faits prisonniers , & menez avec plusieurs autres à Montalcino. Strozzi informé que le marquis de Marignan traitoit avec la dernière rigueur les Florentins rebelles , qu'on appelloit autrement les Proscrits , & qu'il avoit refusé la grace à Carletto de Montalcino son espion , fut si irrité du mépris que le Marquis faisoit de ses prieres , qu'il fit pendre aussi-tôt tous les prisonniers.

La ville de Sienne se rend. Articles de la capitulation.

Pendant les assiégez perdirent courage , sur tout lorsqu'ils apprirent que la ville de Scarlino , où commandoit Camille de Scesi avec quatre-vingt soldats , avoit été surprise par Luc-Antoine Cupano gouverneur de Piombino. Enfin quoique Strozzi eût envoyé à Sienne Ermès Palavicini son ami , pour détourner

les assiégez du dessein qu'ils avoient de se rendre , & pour les encourager, par le secours qu'il leur promettoit, à maintenir leur ancienne liberté & leur gloire ; ils envoyèrent cependant Jérôme Ghino Bandinelli , Alexandre Guglielmi , Scipion Ghigi , & Jérôme Malavolti , pour traiter avec Côme. Mais avant de faire partir ces députez , on informa Strozzi de cette démarche. Les Siennois envoyèrent Nicodeme Forteguerri , & Strozzi dépêcha de son côté Pierre-Marie Amerighi , pour engager le maréchal de Brissac à envoyer au plutôt du secours à Sienne, & à faire sçavoir au Senat s'il y avoit lieu d'en espérer, avant qu'on traitât avec Côme. La république de Lucques, à la sollicitation de Strozzi , se mêla de cette affaire : elle promit aux assiégez de leur fournir autant de vivres qu'ils en auroient besoin , pour les troupes qu'on devoit leur envoyer. Cette promesse releva encore une fois le courage abattu des Siennois, agitez par la crainte du danger pressant , & néanmoins toujours épris de l'amour de leur précieuse liberté , à laquelle ils ne pouvoient se résoudre de renoncer, que par désespoir, & à la dernière extrémité.

Adrien Baglioni gouverneur de Chiufi, ayant donné ordre à Betto de Perouse de traverser sans bruit la Chiana , auprès de Porto de la Quercia , avec douze cens hommes, se rendit facilement maître de la ville de Valiano , dépourvuë de garnison. Il n'en fut pas de même du Pont & des Forts , que Côme avoit fait construire aux environs , & où après la prise de cette ville , Malatesti avoit mis de bonnes garnisons, qu'il avoit fait venir de Cortone, de Montepulciano & d'Arezzo. Ainsi Strozzi qui n'étoit venu attaquer cette place qu'avec un camp volant, voyant qu'il ne pouvoit garder la citadelle, à cause de la proximité de l'ennemi , abandonna la ville , & renvoya à Pienza deux compagnies Françoises , & dix-huit Italiennes qu'il avoit avec lui , & qu'il mit sous le commandement absolu d'Aurele Fregose. Côme avoit mis auprès de Montepulciano le comte Rados de Dalmatie , avec cent cavaliers Albanois , pour s'opposer au passage de Strozzi. Comme ils en venoient tous les jours aux mains, Serillac, qui commandoit une compagnie de cavallerie Françoisse, y perdit la vie.

La dizette augmentant de jour en jour dans la ville de Sienne, les Citoyens furent enfin obligés de capituler. Après de grandes

HENRI II.

1555.

HENRI II.
1555.

contestations de part & d'autre, on convint de ces articles : Que l'Empereur & l'Empire protégéroient toujours la ville & la république de Sienne : Que les Citoyens jouïroient de leur liberté ; qu'on maintiendrait l'ancienne autorité des Magistrats , & qu'on oublieroit tout ce qui s'étoit passé : Que les Siennois seroient rétablis dans leurs biens & leurs dignitez : Qu'il leur seroit permis , s'ils le jugeoient à propos , de se retirer seuls ou avec leur famille , & d'aller s'établir où ils voudroient : Que l'Empereur , pour la sûreté de la ville , pourroit y mettre à ses frais & dépens une garnison aussi nombreuse qu'il le souhaiteroit , & de quelque nation que ce fût ; mais qu'il ne pourroit faire construire une nouvelle citadelle , ni rétablir l'ancienne , sans le consentement des Citoyens : Qu'aussi-tôt que la garnison Impériale seroit entrée dans la ville , on feroit abattre les fortifications , qu'on avoit élevées pendant le siège ou auparavant : Que l'Empereur pourroit à son gré regler le gouvernement , sans néanmoins s'éloigner de l'ordre observé jusqu'alors , dans le partage des montagnes & des quartiers de la ville , & sans toucher à l'autorité , aux privilèges & aux droits des Gouverneurs & des Magistrats , tant de la ville que de la campagne : Qu'il seroit permis aux Officiers & aux soldats François , & à ceux qui avoient pris leur parti , de sortir avec leurs armes , tambour battant , enseignes déployées , avec leur équipage de guerre & leur bagage ; sans néanmoins que les Napolitains , les Milanois & les Florentins , qui étoient dans la ville , & que l'Empereur & le duc de Florence regardoient comme des rebelles & des proscrits , pussent jouir de ce privilège. On ajoûta que ces articles n'auroient lieu , que huit jours après que le Sénat les auroit ratifiés.

Jean Manriquez & François de Toledé furent présens à ce traité conclu à Florence le 2 d'Avril. On l'apporta à Sienne , où le marquis de Marignan envoya un trompette , pour demander à parlementer. Montluc lui envoya Bentivoglio & Charri. Alors le Marquis leur parla en ces termes : « Je ne doute pas , Messieurs , leur dit-il , que Montluc , qui est un ancien Capitaine très expérimenté dans la guerre , ne voie ce que signifient les articles du traité , qui lui permettent , aussi-bien qu'aux François & aux Italiens qui sont au service du Roi , de sortir avec leurs armes , tambour battant , enseignes déployées

« déployées & avec leur bagage. Cependant la considération
 « que j'ai pour vous & pour votre nation, m'engage à lui fai-
 « re sçavoir que, comme c'est pour son Roi qu'il a combattu,
 « & non pas pour les Siennois, les Citoyens de Siennne n'ont
 « pas traité pour les François, ni pourvû à leur sûreté. En-
 « fin s'il vouloit penser à son salut & à celui de ses troupes, il
 « devroit traiter avec moi au nom du Roi: en ce cas je lui
 « ferois des conditions dignes de son courage & de la grandeur
 « de son maître.

HENRI II.
1555.

Bentivoglio & Charri ayant informé Montluc de ce dis-
 cours du Marquis, ce Général répondit qu'il connoissoit assez
 les usages de la guerre, pour ne pas ignorer ce qui étoit per-
 mis. Qu'au reste, quoique les habitans fussent réduits à la der-
 nière extrémité, aussi-bien que lui, ils avoient encore assez de
 courage pour se défendre, & pour ne rien faire qui ne fût di-
 gne du nom François & du Roi son maître; qu'il suffisoit que
 les Siennois eussent traité pour eux, & que si quelqu'un osoit
 violer le traité, il étoit prêt de le soutenir au péril de sa vie. Il
 ajouta fierement, qu'on ne liroit jamais son nom au bas des ar-
 ticles qui concernoient la reddition d'une place. Le marquis
 de Marignan frappé d'une réponse aussi noble que hardie, promit
 suivant l'article du Traité conclu avec les Siennois, de per-
 mettre à Montluc de se retirer avec ses troupes honorable-
 ment & en sûreté. Mais Montluc étant informé que, dans l'ar-
 ticle qui regardoit les François & les étrangers, on avoit fait
 une exception pour ceux qu'on appelloit les Bannis, & qui
 avoient été proscrits par l'Empereur, par Philippe roi d'An-
 gleterre, & par le duc de Florence, il ne put se résoudre à
 abandonner à la merci & à la fureur de l'ennemi des hommes
 recommandables par leur valeur, leur naissance & leur atta-
 chement inviolable au parti du Roi. Il assembla donc les Ci-
 toyens, à la prière de Barthelemi Cavalcantio, & leur fit enten-
 dre que le Traité qu'on leur avoit envoyé, étoit captieux, en
 ce qu'il privoit du bénéfice de la capitulation ceux même qui
 avoient capitulé. « Vous n'ignorez pas, ajouta Montluc,
 « qu'aussi-tôt que la garnison Espagnole eût été chassée de la
 « ville, & la citadelle abattue, les Siennois furent proscrits
 « par la chambre Imperiale, à la sollicitation de l'Empereur;
 « qu'au moyen de cette Sentence il s'est rendu l'arbitre de

Réponse Hé-
re de Mont-
luc.

Tome II.

Bbbb

HENRI II.

1555.

» votre fort , & vous a livrez au roi Philippe son fils. Vous
 » pouvez aisément conclure de-là que l'on n'a pas agi de
 » bonne foi avec vous. Ainsi tandis que vous avez les armes
 » à la main , il faut combattre , jusqu'à la dernière extrémité ,
 » & mourir plutôt avec honneur , que d'abandonner lâche-
 » ment vos amis , & que de les livrer à la main d'un bourreau ,
 » pour être égorgez avec vous. »

Quoique Montluc n'ignorât pas , qu'il y avoit un article du Traité qui mettoit les Siennois à couvert de tout , cependant afin qu'ils n'abandonnassent point leurs amis & leurs alliez , il leur fit naître des doutes , & leur fit sentir qu'ils avoient lieu de craindre. Ses rémontrances furent efficaces : les citoyens échauffés firent grand bruit , & coururent aussi-tôt aux armes. Le marquis de Marignan informé du dessein des assiégez , apprehendat qu'ils ne vinssent fondre sur lui , animés par le désespoir , & qu'ils ne taillassent en pieces le peu de troupes qu'il avoit , ou qu'ils ne l'obligeassent à lever le siège. Il envoya donc à Florence un député , pour instruire le Duc de tout ce qui le passoit. Côme dépêcha aussi-tôt Concini , homme habile & prudent , qui avoit toujours été employé dans cette negociation. On accorda aux Siennois ce qu'ils avoient demandé , & on permit aux Proscrits , comme aux autres , de sortir de la ville avec une entière liberté : ce qu'ils firent le 21 d'Avril.

Lorsque le comte Camille d'Elci , Nicolas Sergardi , Augustin Bardi & Lelio Pecci , furent revenus avec les huit ministres de Sienne , à qui l'on avoit confié les affaires de la guerre , Montluc remit aux Citoyens la porte Camollia & l'ancienne citadelle , & se retira avec ses troupes , en gardant cet ordre. Les François marchèrent les premiers avec Bentivoglio , le comte de Caïazzo , & quatre compagnies Italiennes ; que commandoient Barthelemi Giordani de Pezero , Rinaldo de Vecchi de Ferrare , Turchetto de Bresce , & Flaminio de Perouse. Mario Bandini capitaine du peuple , S. Auban & Luffan les accompagnoient aussi. Charri & Blacon étoient à l'arrière-garde , & Montluc les suivoit à cheval avec Jérôme Spannochì , pour qui il craignoit plus que pour tous les autres. Entre les François & les Italiens marchèrent huit cens Citoyens , tant hommes que femmes , avec leurs enfans , qui

abandonnoient tous leur patrie, afin de conserver leur liberté, pour laquelle ils avoient combattu avec tant de courage & de constance. Ce spectacle étoit si triste & si touchant, que les ennemis même en furent émus. La douleur des Siennois fut extrême, lorsqu'il leur fallut quitter leurs amis & leurs parens qui restoit dans la ville : ils verserent bien des larmes de part & d'autre ; sur tout lorsqu'ils penserent que des personnes avec qui ils étoient si étroitement liez, ou étoient devenus déjà leurs ennemis, ou au moins le deviendroient bien-tôt. Nos soldats, qui avoient souffert la faim pendant le siège avec une constance admirable, & sans jamais murmurer, paroissent ne quitter qu'à regret ces Citoïens infortunés, & ne pouvoient retenir leurs larmes. Ce jour-là plusieurs de nos soldats, qui n'avoient pas mangé de pain depuis quatre jours, moururent en chemin. Le marquis de Marignan, à la priere de Montluc, fit fournir cinquante mulets, pour porter les enfans, les vieillards & les femmes enceintes. Après avoir rangé en bataille les Espagnols & les Allemands, il alla lui-même avec Chiapino Vitelli, jusqu'à San-Lazaro, au-devant de Montluc, qu'ils accompagnerent tous deux pendant quelque tems. Enfin après s'être donné reciproquement plusieurs marques d'estime & d'amitié, ils se separerent ; & nos troupes continuerent leur route jusqu'à Arbia-rotta, bourg situé le long d'une riviere fort agréable, où le marquis de Marignan avoit envoyé dix-huit mulets chargés de pain, pour rétablir les forces de nos soldats, qui ensuite partirent pour se rendre à Buon-convento, avec l'escorte de Gabriel Serbellon, qui en avoit eu l'ordre, au départ du marquis de Marignan son oncle. Là aiant vu venir P. Strozzi avec de la cavalerie, il embrassa Montluc, Bentivoglio, le comte de Cañazzo & les autres Capitaines, & se retira. Nos troupes partirent ce jour-là avec Strozzi, pour se rendre à Montalcino, où les Siennois, qui avoient suivi Montluc, & quitté une ville qui n'étoit plus leur patrie, établirent, sous la protection du Roi, une nouvelle république avec un Senat, & créerent des Magistrats qu'ils envoyèrent dans les villes dont ils étoient les maîtres, pour y exercer la justice, & conserver leur ancienne liberté. Ils se consolerent par là du malheur d'être expatriés,

Deux jours avant que la ville de Sienne se fût renduë,

Bbbbj

HENRI II.

1555.

HENRI II.

1555.

Montluc obtint du Senat des lettres qu'il fit sceller du sceau de la République, par lesquelles les Siennois rendoient témoignage à ce Général de sa fidélité, & du courage avec lequel il avoit combattu pour leurs intérêts & pour la gloire du Roi. Les Citoïens de leur côté déclarerent qu'ils n'avoient rien oublié pour défendre leur ancienne liberté, & pour garder la fidélité qu'ils devoient à sa majesté Très-Chrétienne; & que s'étant rendus invincibles par leur valeur, on n'avoit pu les vaincre que par la famine; qu'enfin Montluc n'ayant jamais voulu traiter au nom du Roi, ils avoient été obligés de le faire pour lui, & pour les autres officiers & les soldats de Sa Majesté. Montluc, après avoir passé quelques jours avec Strozzi, lui demanda une Galère pour se rendre en France avec ses troupes. Tandis qu'on l'équipoit à Civita-Vecchia, il fit partir Luffan & Blacon avec S. Auban, & prit ensuite le chemin de Rome, où il alloit autant pour jouir de la gloire qu'il s'étoit acquise aux yeux de tout le monde dans l'Italie, & fur tout à ce siège si fameux, que pour y voir les ministres du Roi.

Election du
Pape Marcel
II.

Dix-sept jours ¹ après la mort du pape Jule III. Marcel Cervin natif de Fano dans la Marche d'Ancone, & originaire de Montepulciano, ville de Toscane, fut élevé au souverain Pontificat le 9 d'Avril, par la faction du cardinal Rainuce Farnese, frere du cardinal Alexandre, qui étoit pour lors absent. Son érudition & la regularité de ses mœurs l'avoient élevé aux premieres dignitez de la Cour de Rome, sous le grand-pere ² de Rainuce & d'Alexandre Farnese. Peu de tems après Alexandre employa son credit pour lui obtenir le chapeau de Cardinal. Richard son pere, qui étoit fort habile dans l'astrologie, lui avoit prédit qu'il feroit un jour revêtu de la premiere dignité de l'Eglise. Ce qui fit qu'il résista constamment aux sollicitations de Cassandra Bencia sa mere, qui vouloit le marier; il lui dit qu'il préféroit aux agrémens du mariage la haute fortune que les astres lui promettoient dans le celibat. Luc Gaurico, fameux astronome de son tems, rapporte cette prédiction dans son livre des Horoscopes,

¹ Le texte marque 18^e die le 18. jour; à bien compter, c'est le 17. jour (24 Mars & 9 Avril) en y comprenant

& le 24. jour de la mort, & le 9. jour de l'élection.

² Paul III.

imprimé à Venise chez Curtio Trajano, trois ans avant que Cervin fût élevé au souverain Pontificat. Ce qui donne lieu de croire que cette prédiction n'étoit point une chimere, c'est qu'elle ne fût point faite après coup, & qu'elle annonça une chose qui n'étoit point encore arrivée.

Cervin étant élu Pape, pensa sérieusement à donner aux Farneses des marques de sa reconnoissance, & leur dit qu'ils trouveroient en lui un autre Paul III. Mais comme il étoit valetudinaire, & que les peines qu'il s'étoit données au Conclave l'avoient beaucoup affoibli, il fut violemment attaqué d'une fièvre & d'une pituite, qui ne diminuèrent qu'avec ses forces, & il mourut d'apoplexie le dernier jour d'Avril âgé de cinquante-cinq ans moins six jours, après vingt-deux jours de Pontificat. Il fut inhumé auprès de Nicolas V. Son érudition étoit si profonde, sa sagesse si grande, & ses mœurs si pures, qu'on pourroit le comparer aux anciens Papes. On espéroit qu'il auroit travaillé à reformer les abus introduits dans l'Eglise, pourvu que son élévation ne l'eût pas corrompu comme les autres; c'est ce qu'il appréhendoit, & ce qu'il dit lui-même avant d'être élu Pape. Son lecteur lisant un jour pendant le repas, selon sa coutume, l'Ecriture Sainte, & quelques endroits des écrivains Ecclésiastiques, il l'interrompit, pour réfléchir sur des paroles d'Adrien IV. par lesquelles ce S. Pontife déplorait la malheureuse condition des Papes: ayant alors frappé sur la table avec sa main, il dit qu'il ne pouvoit pas comprendre, comment ceux qui étoient revêtus de cette suprême dignité pouvoient se sauver.

Avant la mort du pape Marcel II. Montluc étoit venu prendre congé de lui: il se rendit ensuite à Civita-Vecchia, où il s'embarqua avec ses gens sur la Galère qu'on avoit fait préparer. Le vent étant favorable, il fit route entre la Sardaigne & la Corse, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Bonifacio, où il alla rendre visite à Joseph Boniface de la Mole, qui lui dit qu'André Doria étoit dans le port de San-Stephano auprès d'Orbitello avec cinquante Galères. Dans le même tems de Thermes & Paul Giordano assiégeoient Calvi: mais de Thermes ayant appris que Doria venoit avec son armée, il leva le siège, & jeta trois pièces de canon dans la mer, de peur que les Espagnols ne s'en emparaissent; les nôtres les repéchèrent

HENRI II.
1555.

Portrait d'un
grand Pape.

Retour de
Montluc en
France.

Bbb b iij.

HENRI II.

1555.

* ou Poulin.

dans la même année. Quelques jours après, Antoine Iscalin Adhemar Polin * baron de la Garde, qui avoit mis à couvert vingt-huit Galères dans un Havre prochain, ayant appris l'arrivée de Doria, fut obligé de prendre le large & la route de Marseille. Pendant que Doria le poursuivoit inutilement, de Thermes, sans perdre de tems, profita de cette occasion, & se retira de Calvi sain & sauf. Il n'auroit pas manqué d'être fait prisonnier, si Doria ne s'étoit point amusé à courir après le baron de la Garde. Montluc, qui avoit averti de Thermes de ce danger, s'y précipita lui-même sans y penser. En effet ayant fait voile pour la France dans un tems nebuleux, il rencontra la flotte de Doria, qui venoit de poursuivre en vain le baron de la Garde. Cependant par l'adresse du Capitaine qui commandoit la Galère, & qui vira de bord, il évita l'ennemi, & sans aucun accident aborda peu après à Marseille, contre l'attente de tout le monde ; car les uns croioient qu'il étoit mort à Sienne, & les autres qu'il avoit été surpris en mer par Doria. De-là il prit la poste pour se rendre à la Cour, où le Roi lui fit présent du collier de l'Ordre *, en reconnoissance des services qu'il avoit rendus. C'étoit encore alors une marque d'honneur & de distinction réservée au mérite, mais qui a été avilie, depuis que des gens sans mérite & sans naissance l'ont obtenu.

* L'Ordre de
S. Michel.

Guerre dans
les Pays-Bas.

Pendant le traité de Paix, que propofoient les Anglois, embarrassoit beaucoup le Roi. Mais avant d'en parler, il est nécessaire, ce me semble, de rapporter en peu de mots ce qui se passa avant ce tems-là en France & dans les Pays-Bas. Sur la fin de l'année précédente, le duc de Savoye, après la prise du Fort-Mesnil situé vis-à-vis d'Hedin, avoit fait marcher son armée au commencement de Novembre, & étoit venu attaquer sans succès S. Esprit de Reux, où Antoine de Bourbon duc de Vendôme, gouverneur de cette province, avoit envoyé Jacque de Savoye duc de Nemours, pour s'opposer aux efforts de l'ennemi : ce qu'il fit avec beaucoup de courage & d'activité. Enfin après avoir fatigué l'ennemi par ses fréquentes courses, il se retira à Abbeville sans aucune perte. Pelous se distingua sur tous les autres Officiers dans cette expédition. De-là le duc de Savoye voulant faire paroître, qu'il étoit venu à bout en partie de ses desseins, vint à Pecquigny, où il fut

battu par le duc de Nemours, qui à son tour fut sur le point d'être pris, voulant combattre avec trop de zele & de chaleur. Le duc de Vendôme étoit déjà à Amiens, où le duc de Savoye se rendit avec son armée qu'il rangea en bataille; mais il en partit quelques jours après pour aller à Corbie. Comme l'on disoit par tout, qu'il avoit envie de passer la Somme à gué, le duc de Vendôme le suivit toujours de l'autre côté de la riviere, dans le dessein de l'attaquer quand il passeroit. Mais comme on étoit déjà sur la fin de l'automne, & que les pluies étoient abondantes, le duc de Savoye fut obligé de retourner sur ses pas. Ayant laissé dans le Fort du Mesnil vingt compagnies d'Allemands & d'Espagnols sous la conduite de Dais, qui avoit été quelque tems auparavant gouverneur d'Arras: ensuite il alla trouver l'Empereur à Bruxelles.

Après la prise de Dinant, le Roi envoya Bourdillon sur les frontieres de la Champagne, pour arrêter les désordres des payfans & les empêcher de piller. Ce capitaine reprit le château de Fument, dont les ennemis s'étoient emparez dans l'absence du Roi, & qu'ils avoient presque ruiné. Il se rendit en même tems maître de quelques forteresses voisines, & mit nos troupes en sûreté: par sa présence il fit ensorte qu'on ne pût empêcher de travailler aux fortifications de Mariembourg, de Roc-roi & de Maubert-fontaine. D'un autre côté Vaulusseau, qui commandoit une compagnie d'infanterie, ayant fait sortir d'Yvoy, où il y avoit une garnison, quelques canons de bois, semblables à ceux de fonte, obligea le château de Villemont à se rendre. Les ennemis étant venus quelques jours après à la charge, ils le reprirent, & taillerent en pièces les soldats que Vaulusseau y avoit laissez.

Dans le même tems François de Sepeaux de Vieille-ville; gouverneur de Metz, entreprit une affaire qui ne réussit pas mieux. Les ennemis avoient fait bâtir un Fort entre la Moselle & la Meuse, sur le chemin qui conduit de Thionville à Metz, pour empêcher les courses de nos troupes, & on l'avoit nommé la mauvaïse S, à cause de sa figure, & parce qu'il est situé entre deux rivières. Vieille-ville y envoya beaucoup d'infanterie & de cavalerie avec quelques pieces de canon. Les ennemis ayant sçu son dessein, combattirent courageusement, & repousserent nos troupes, après avoir tué

HENRI II.

1555.

Entreprise
du côté de
l'Allemagne.

HENRI II.

1555.

Complot des
Cordeliers de
Metz, pour
livrer la ville
aux Impé-
riaux.

plusieurs de nos soldats. Enfin on eut bien de la peine à sauver le canon. Mazeres, qui commandoit avec une compagnie d'infanterie, de celles que le duc de Vendôme avoit, fut encore plus maltraité. En effet à son retour de Renty, où il étoit allé avec deux autres capitaines & cent quinze soldats d'élite, ne pouvant marcher fort vite, à cause du butin que ses soldats portoit, il fut surpris par la garnison du Mesnil, & tué avec les deux autres capitaines.

On découvrit alors, que les Impériaux avoient gagné les Cordeliers de Metz, & que ces Religieux devoient leur livrer la ville. Ils avoient indiqué pour ce sujet le Chapitre général de leur Ordre à Metz, où tous ceux des autres couvents qui étoient nommez pour y assister, devoient se rendre; & sous ce prétexte, ils avoient projeté d'introduire dans la ville des soldats en habits de Religieux, & d'y faire entrer des tonneaux remplis d'armes, faisant entendre que c'étoit du vin pour la provision de ceux qui viendroient au Chapitre. Ensuite ceux de la garnison de Thionville devoient se présenter devant la ville, sachant bien que nos troupes sortiroient pour les attaquer. On devoit dresser une embuscade pour favoriser cette expédition, & les soldats, que les Cordeliers auroient fait entrer dans la ville après la sortie de nos troupes, devoient s'emparer des portes, recevoir en même tems ceux qui seroient en embuscade & se joindre à eux, pour venir plus facilement à bout du reste de nos gens qu'on auroit laissés dans la ville. Un de nos soldats ayant remarqué qu'un Cordelier alloit voir très souvent les ennemis à Thionville, on le soupçonna de quelque dessein, & il fut arrêté. On l'appliqua à la question, où il avoua tout: exemple qui fait voir que la Religion sert souvent de voile aux plus lâches & aux plus noires trahisons. On le punit avec ses complices, & on leur fit souffrir des supplices proportionnez à leur crime. On condamna aussi à mort Anvoelle lieutenant du gouverneur de la citadelle d'Abbeville, atteint & convaincu de trahison & du crime de leze-Majesté: pour se venger d'une injure qu'il avoit reçue, il avoit promis à Dais gouverneur du Mesnil, de lui livrer la citadelle, s'il lui mettoit son ennemi entre les mains. Mais le messager qui portoit ses lettres découvrit son dessein,

Au

Au commencement du printems, on publia dans les Paysbas, que les Impériaux mettoient sur pied une nombreuse armée, proche le Câteau-Cambresis, pour attaquer Mariembourg qu'on avoit pris l'année précédente. Le Roi qui étoit alors occupé à célébrer à Fontainebleau les nôces de Nicolas de Vaudemont, & de Jeanne de Savoye sœur du duc de Nemours, envoya le maréchal de S. André en Picardie, dans l'absence du duc de Vendôme qui en étoit gouverneur, & fit aussi partir le duc de Nemours, le vidame de Chartres, le Rheingrave, avec une grande quantité de Noblesse, pour ravager le comté de S. Paul, persuadé que c'étoit ce pays qui fournissoit des vivres au Ménil. Le Maréchal passa ensuite par l'Artois, & après avoir pillé les campagnes d'alentour, il feignit de se retirer. Mais ayant appris que les Espagnols s'étoient réfugiés dans le Câtelet avec les troupes du pays qu'on avoit levées, il changea sa marche pendant la nuit, pour venir l'attaquer, & enfin, après en avoir escaladé les murs, il le prit. On traita les Espagnols avec douceur; mais on n'épargna pas les autres soldats, à cause de la haine que les injures mutuelles excitoient entre ces peuples de la même frontière. On mit la ville au pillage, & on ravagea toutes les terres voisines, afin que l'ennemi, qui devoit y venir, n'y trouvât point de vivres.

Bourdillon, lieutenant du duc de Nevers, eut ordre alors d'aller sur la frontière de Champagne, avec René de Lorraine, duc d'Elbœuf, qui fut accompagné par Melchior des Prez-Montpesat, Antoine de Crussol, François la Baume de Suse, le Pelou, & par plusieurs autres gentilhommes. Ainsi ayant rassemblé les garnisons qui étoient dispersées de tous côtés, malgré la grande quantité de neiges qu'il y avoit encore, ils firent transporter promptement dans Mariembourg des vivres, & les autres choses nécessaires. Tandis que les uns étoient occupés à faire couper du bois pour la provision de l'armée, les autres marcherent à Chimay, que les ennemis avoient choisi, comme un Fort capable de les favoriser dans leurs courses: nos soldats ayant trouvé cette place sans défense, la brûlerent avec les autres villages qui étoient aux environs. La garnison de Saultour sachant que les François n'avoient avec eux que de petits canons, demeura ferme & ne voulut pas se rendre, en sorte qu'ils furent obligés de s'en retourner aussitôt.

HENRI II.

1555.

Les choses s'étant ainsi passées, on fit revenir les troupes de l'une & de l'autre frontière, parce que le tems limité par les Anglois, pour le congrès qu'ils avoient proposé, approchoit. On fit une trêve pour en attendre l'événement. Le cardinal Poole, homme recommandable par sa naissance & encore plus par son érudition & sa piété, n'avoit rien épargné l'année précédente, pour engager les Princes à faire la paix. Ce fut lui qui porta la reine d'Angleterre, à solliciter vivement l'exécution de ce projet si utile à l'un & à l'autre parti, & si nécessaire à toute la Chrétienté.

Negociations
pour la paix.

A la sollicitation de la reine Marie, l'Empereur fit assembler à Gravelines en Flandre, Jean de la Cerda duc de Medina-Celi, Charle comte de Lalain, Antoine Perrenot évêque d'Arras, qui avoit eu le sceau de l'Empire après la mort de son pere, Ulric Viglius seigneur de Swichem président du conseil secret, & Nicolas Braven président du conseil de Malines. Le Roi envoya pour le même sujet à Ardres, ville de son obéissance, le connétable de Montmorency, Charle cardinal de Lorraine, Charle de Marillac évêque de Vannes, Jean de Morvilliers évêque d'Orleans, & Claude de l'Aubespine secretaire d'Etat. Le cardinal Poole médiateur de cette paix vint aussi avec le comte d'Arondel, Guillaume Pajet, & Erienne Gardiner évêque de Wincester. Le Roi Edouard avoit fait mettre ce Prélat en prison, d'où Marie le fit sortir pour lui donner la charge de chancelier du Royaume. La Reine avoit choisi pour le lieu du congrès Marc, village situé entre Gravelines & Ardres, proche Calais qui appartenoit alors aux Anglois. Elle y fit environner de fosses & de remparts un endroit de cent pas en quarré; on éleva à chaque angle des pavillons de bois, couverts de toile en dehors, & tapissés en dedans, pour y recevoir seulement pendant le jour les Plénipotentiaires, qui se retiroient le soir chacun dans sa ville, les Impériaux à Gravelines, & les François à Ardres. Au milieu de cette place il y avoit une tente richement ornée, où l'on alloit de chaque logement par des galeries couvertes de toile; qui la joignoient en forme de croix. Les Plénipotentiaires de l'Empereur étoient dans le pavillon Septentrional du côté de Gravelines; ceux de France occupoient le pavillon du Midi du côté d'Ardres; le cardinal Poole étoit à l'Orient, & les Anglois vers l'Occident du côté de Calais.

Les Plénipotentiaires s'assemblerent pour la premiere fois le vingt-trois de Mai. Ce jour fut employé en complimens de la part des uns & des autres. Le lendemain les deux partis traitèrent chacun en particulier avec Poole & les ministres Anglois, médiateurs de cette paix. Enfin le vingt-six de Mai, le Roi fit demander par ses Plénipotentiaires le Milanez & Ast, qu'il regardoit comme son ancien patrimoine; l'Empereur alléguait qu'on avoit déjà traité de cette affaire, & ne voulut point qu'on en parlât. Les arbitres proposerent au Roi de donner Elisabeth en mariage, à Charle fils de Philippe & petit-fils de l'Empereur, & de lui céder pour sa dot le droit qu'il prétendoit avoir sur le Milanez & sur Ast; à condition cependant que ces principautez fussent & que les parties en conviendroient. Les François répondirent, que pour faire la paix ils ne refuseroient pas d'accepter des propositions de mariage, & que le Roi étoit prêt de donner à sa fille une dot convenable; mais qu'il ne pouvoit consentir à se défaire du Milanez & d'Ast, qui étoient le patrimoine de ses enfans mâles. Nos Plénipotentiaires dirent enfin qu'ils ne doutoient pas qu'on ne fit le mariage de Charle avec Elisabeth, si on vouloit accorder au duc d'Orleans, second fils du Roi, la fille de Maximilien roi de Bohême, petite-fille de Ferdinand, avec l'Etat de Milan & d'Ast. Deux jours après les Espagnols dirent, que n'ayant point d'ordre pour accepter les conditions du mariage de Charle avec Elisabeth, que les Anglois avoient proposé, il étoit nécessaire d'en informer l'Empereur, si les François le jugeoient à propos. Quant au mariage du duc d'Orleans avec la fille du roi de Bohême, & la restitution du Milanez, ils répondirent qu'il étoit inutile de parler à l'Empereur de ce dernier article, puisque Sa Majesté Impériale avoit déjà fait cession de ce duché à Philippe son fils roi d'Angleterre. Enfin ils proposerent aux François de rendre au duc de Savoye ce qu'on lui avoit enlevé, & les villes qu'on avoit prises sur l'Empire dans cette dernière guerre. Après ces demandes, l'évêque d'Arras ayant dit qu'il n'étoit pas possible, selon lui, qu'on pût faire la paix, si le Roi ne rendoit tout ce qu'on lui demandoit, le connétable de Montmorency repliqua, qu'on pourroit aisément s'accommoder, pourvu que chacun rendit aussi

1 Fille de Henri II.

HENRI II.

1555.

ce qu'il retenoit. Il fit connoître en même tems que le Roi ne désirant rien tant que la paix, étoit entièrement disposé à accepter ces propositions.

Le cardinal Poole voulant terminer cette affaire, dit qu'il étoit à propos pour le bien du Christianisme, de cimenter d'abord la paix par un double mariage; & de renvoyer à des arbitres choisis par les parties, tous les différends qui concernoient la restitution des places qu'on avoit prises pendant la guerre, puisque les uns & les autres ne pouvoient s'accorder. Les François acceptèrent cette proposition ¹ mais les Espagnols n'étant pas de cet avis, dirent que le choix des arbitres demanderoit trop de tems, & qu'on ne sçavoit pas les demandes qu'on pourroit faire de part & d'autre, puisqu'on n'avoit encore parlé jusqu'à présent que de l'Etat de Milan & des Pays-bas. Enfin ils demanderent à la France ce qu'elle avoit enlevé au duc de Savoye dans le Piémont, aux Genoïs dans la Corse, au duc de Mantouë dans le Montferrat, avec la restitution de Metz, Toul & Verdun à l'Empereur. Le cardinal de Lorraine leur répondit, que le Roi s'étoit justement approprié ce qu'il avoit pris au duc de Savoye, comme lui appartenant du chef de son ayeule ². Quant aux Genoïs, il dit que le Roi ne vouloit pas restituer ce qu'on leur avoit pris dans la Corse, à moins qu'ils ne lui rendissent l'hommage qu'ils lui devoient, suivant l'ancien traité. Que pour le duc de Mantouë, il n'avoit aucun sujet de se plaindre; puisque sans blesser ses droits, on avoit seulement ôté aux ennemis les places qu'ils occupoient, pour mettre les provinces voisines en sûreté. On fit la même réponse touchant les villes de l'Empire. Le cardinal de Lorraine & l'évêque d'Arras ayant long-tems conféré ensemble, les uns & les autres se retirèrent.

Enfin le premier jour de Juin chacun s'étant assemblé, l'évêque de Wincester, qui avoit pris du tems pour penser aux moyens de conclure la paix, dit qu'il étoit à propos de faire le mariage de Charle avec Elizabeth à des conditions honnêtes; & de renvoyer à la décision du Concile ³ le différend

1. Louise de Savoye mere de François I.

2. La proposition de ce Ministre étoit absurde en elle-même, de vouloir renvoyer à la décision d'une as-

semblée Ecclésiastique, une affaire qui regardoit les intérêts temporels de tant de Princes: mais on n'en sentoît pas alors toute l'absurdité, ni les fâcheuses conséquences.

touchant les Pays-Bas, l'Etat de Milan & la Savoye; que dans cet intervalle les uns & les autres demeureroient en possession des lieux contestez, & que lorsque le duc de Savoye auroit épousé Marguerite sœur du Roi, Sa Majesté accorderoit à ce Prince la jouissance de ses biens; à condition cependant qu'elle auroit des Villes & de citadelles, où elle pourroit mettre des garnisons pour conserver son droit. Les François répondirent que le Roi consentiroit à ces propositions, mais qu'il étoit nécessaire de laisser au Concile une entière liberté de juger de tous les différends. Les Espagnols trouverent bon que l'on traitât du mariage, quoi qu'ils persistassent toujours dans leurs demandes. Ils ne refusoient pas, disoient-ils, de s'en rapporter au Concile pour les différends des parties; mais ils doutoient que l'Empereur voulût consentir à ce qui seroit décidé au sujet de l'Etat de Milan, parce qu'il n'avoit jamais voulu entendre parler. Les François repliquèrent que le Roi ne rendroit pas ce qu'il avoit pris, si on ne mettoit en possession Henri¹ roi de Navarre, Ottavio Farnese, & les autres alliez de la France, de tout ce qu'on leur avoit enlevé. Les plenipotentiaires de l'Empereur donnerent quelque espérance pour le Mesnil, qu'on avoit commencé à fortifier vis-à-vis Hedin l'année précédente. Ils firent même entendre qu'ils laisseroient au Roi Mariembourg, & les trois autres villes² de l'Empire, que ce Prince possédoit dans la Lorraine; mais cela n'avoit rien de commun avec ce que le Roi demandoit. Tandis que le cardinal Poole travailloit avec si peu de succès, les Anglois & les François s'apperçurent bien que les ministres de l'Empereur amusoient le Roi, sous prétexte de ménager la paix: en effet les Impériaux faisoient des préparatifs de guerre pour nous surprendre. Enfin nos Plenipotentiaires ayant remercié le cardinal Poole, & les ambassadeurs d'Angleterre de la part du Roi, ils se retirèrent sans avoir rien terminé.

Le même jour que l'on commença cette conférence, Jean Pierre Caraffe fut élevé au souverain Pontificat, après de vives contestations dans le Conclave. Les Cardinaux de la faction de l'Empereur s'opposoient à cette élection; mais le crédit des Farneses, qui favorisoient Caraffe, l'emporta. Ce Pontife étoit fils de Jean-Antoine Caraffe comte de Montorio au royaume de Naples, qui avoit pour pere le comte Diomede

HENRI II.

1555.

Jean-Pierre
Caraffe est élu
Pape sous le
nom de Paul
IV.

¹ Henri d'Albret.² Metz, Toul & Verdun.

HENRI II.

1555.

de Matalon, d'une des plus illustres maisons de ce pays. Jean-Pierre Caraffe aimait dès sa tendre jeunesse la vie tranquille, & s'appliqua entièrement à l'étude. Il possédoit parfaitement les trois langues ¹, & il étoit très versé dans la théologie, sur laquelle il régla sa vie & ses mœurs. Ayant demeuré quelque tems à Rome avec le cardinal Olivier Caraffe son cousin, Jule II. le nomma à l'évêché de Chieti (ou Theata) d'où les Théatins ont pris leur nom : ces Religieux suivent les mêmes règles, & vivent comme ceux qu'on a depuis appelé Jésuites ², nom singulier, où plusieurs ont trouvé une espèce d'orgueil. Nous parlerons plus au long dans la suite de cette célèbre Société.

Jean-Pierre Caraffe avoit été en qualité de Nonce à Naples, en Angleterre & en Espagne ; Charles Quint lui donna l'évêché de Brindisi, qu'il refusa d'abord, qu'il accepta néanmoins, & qu'ensuite il quitta après en avoir été pourvu, pour se retirer sur le mont Pincio. Il passa quelques années dans une petite maison de ce lieu solitaire, retiré du monde, & débarrassé de toutes les affaires. Il y établit une société de Prêtres, qui firent les vœux de chasteté, de pauvreté & d'obéissance dans la chapelle du Vatican. Après avoir été approuvés par Clément VIII. ils allèrent trouver ce S. Evêque, & se joignirent à lui. Caietano de Vicenze comte de Tiene, Boniface à Colle d'Alexandrie, & Paul Contigliario Romain, furent les premiers qui embrassèrent cet état.

Paul III. ³ qui travailloit à assembler un Concile général, fit sortir Jean-Pierre Caraffe de sa solitude, & lui donna le chapeau de Cardinal en 1536. On parla différemment de son élévation ; les uns le louoient d'avoir quitté sa retraite & cette vie tranquille, pour se charger du soin des affaires temporelles ; cette démarche le faisoit même passer pour un Saint. Les autres au contraire disoient, que c'étoit la légèreté & l'ambition qui l'avoient excité à rentrer dans le monde. S'étant acquis, dans la dignité dont il étoit revêtu, une grande réputation, tant par ses bonnes mœurs, sa doctrine & son éloquence, que par la liberté avec laquelle il disoit ses sentimens, il

¹ Le Latin, le Grec & l'Hebreu.

² Ils sont à peu près habillés de même ; mais ils n'ont ni les mêmes règles

ni les mêmes occupations, ni le même esprit.

³ Alexandre Farnèse.

conseilla au Souverain Pontife d'établir l'Inquisition, pour étouffer les hérésies qui se répandoient de jour en jour. Enfin lors qu'il fut élevé sur la chaire de S. Pierre, il se fit nommer Paul IV. en mémoire du pape Paul III. à qui il avoit de si grandes obligations. Lorsqu'il eut été élu, quelqu'un lui ayant demandé comment il prétendoit vivre, & comment il vouloit qu'on élevât les enfans d'Alfonse son frere, il répondit: Magnifiquement, & comme il convient à un grand Prince. Il reçut avec pompe & ostentation la triple couronne que Jean du Bellay évêque d'Osie lui presenta. Ainsi l'austerité de ce Pape, qui donnoit lieu aux uns d'espérer la réforme de la discipline Ecclesiastique, & qui la faisoit appréhender aux autres, dégénéra bien-tôt en orgueil. Il y avoit eu dans Rome de grands désordres, depuis la mort du dernier Pape jusqu'à l'élection de son successeur. Il étoit arrivé entre autres une aventure bien tragique dans la famille des Maffées. Le 16 de Mai, un Seigneur de cette noble maison tua son frere avec sa femme & ses enfans. Ce fut avec beaucoup de peine que Guido-Baldo duc d'Urbin, qui avoit fait mettre des troupes dans toutes les rues & les places, vint à bout de contenir le peuple emporté par une licence effrénée. De plus, quelque tems avant la mort de Marcel II. Hercule duc de Ferrare étoit venu à Rome, pour y soutenir le cardinal son frere.

Après la prise de Sienne, on y fit entrer sept compagnies d'Allemands & six d'Espagnols, avec un grand nombre de vivres. Le marquis de Marignan s'étant retiré pour aller à Pescaro, Côme envoya à Sienne Agnolo Nicolini, qu'il chargea du soin de regler la République, à cause de la connoissance que ce Capitaine avoit des affaires de cette ville, & parce que François de Toledé n'avoit pas voulu accepter cet emploi, sans un ordre particulier de l'Empereur. On choisit donc vingt hommes très ennemis des François, & on leur confia l'administration de la République. Les Imperiaux furent chargés de tout ce qui concernoit la guerre. Enfin il fut résolu que ce règlement subsisteroit jusqu'à ce que l'Empereur en disposât autrement. On désarma tous les Citoïens; & comme les Siennois étoient suspects au duc de Florence, qui se déffoit d'eux à cause de la proximité de Montalcino, où Mario Bandini, Jérôme Spannochî, Jules Vieri, Ambroise

HENRI II.

1555.

Les Allemands & les Espagnols s'emparent de Sienne.

HENRI II.

1555.

Nuti, Zucantini, & Landucci s'étoient retirés, on leur ordonna de porter leurs armes à San-Dominico, qui tenoit lieu de citadelle. Ils furent vivement touchés de cet ordre, & murmurent beaucoup de ce qu'on leur ôtoit encore leurs armes, après leur avoir ravi leur liberté. On introduisit dans la ville trois compagnies d'Allemands, & deux autres de cavallerie. Santafiore, qui avoit le commandement des troupes, n'épargna rien pour gagner l'affection des citoyens, qui restoient dans la ville. Il fit réparer les reservoirs des fontaines, les aqueducs, & les tuyaux qui fournissoient de l'eau aux Siennois, & que les Florentins avoient coupés pendant le siège. Mais toutes ses peines furent inutiles : les Citoyens ne pouvoient se résoudre à supporter le joug de Côme, non plus que celui de l'Empereur. Ceux qui étoient en état de porter les armes abandonnoient la ville ; les uns se retiroient à Montalcino, & les autres, qui aimoient une vie tranquille, alloient à Orvieto & à Rome.

Differentes
expeditions
en Italie.

Après ces mouvemens on tint Conseil, & on proposa d'attaquer Portercole, d'où l'on avoit envie de chasser nos troupes, pour mettre par-là la Toscane en sûreté contre les François. Car Côme étoit persuadé que tant qu'ils seroient maîtres de cette place, ils pourroient aisément fortifier par de bonnes garnisons, & munir de vivres, les villes & les Forts qu'ils avoient dans la Toscane. Comme ils avoient les principales places de la Corse, il n'étoit pas difficile d'envoyer en tout tems du secours de Provence, & de le faire passer en Toscane : il ne falloit pour cela que peu de vaisseaux. Le marquis de Marignan n'étoit pas de cet avis. Il trouvoit l'entreprise très perilleuse ; soit qu'il aimât mieux continuer la guerre que de la finir ; soit que n'augurant pas bien de ce siège, il craignît de perdre devant cette petite place, la gloire qu'il s'étoit acquise par la prise de Siennne. Enfin le duc de Florence l'emporta sur lui : on mit une bonne garnison dans cette ville, & aussi-tôt Chiapino Vitelli, avec environ cinq mille hommes Allemands & Espagnols, & le reste de la cavalerie prit le chemin de Pienza, que nos troupes occupoient. Côme avoit envoyé devant Jean Pazzaglia de Pistoye, homme habile dans l'art de fortifier les places, & Alfani, qui n'étoit pas moins versé dans ce qui concerne l'artillerie. Ils allerent donc

done d'Orbitello à Portercole, & après avoir exactement examiné les fortifications que nos gens y avoient faites, ils assurèrent qu'on pouvoit aisément prendre cette place. Ce rapport encouragea encore plus le duc de Florence dans l'exécution de son entreprise. Pienza se rendit à l'approche du canon : on en donna le gouvernement à Jacques Pucci, & on y mit une garnison. San-Chirico fut pris aussi avec quelques places voisines. De-là les soldats ayant eu ordre de porter avec eux des vivres pour quatre jours, Vitelli fit des courses vers Montalcino & Grossetto. Enfin ayant changé de route, il se rendit devant Portercole, après avoir pris Campiglia, où étoit Metello d'Orvieto avec cent hommes d'infanterie. L'armée se retrancha sur des collines qui commandent la ville. En même tems on débarqua le canon que Côme avoit envoyé : il étoit conduit par André Doria, qui à son retour de Corse, où il avoit eu d'heureux succès, avoit abordé à San-Stephano. Le marquis de Marignan, à la prière du duc de Florence, vint joindre l'armée sur la fin de Mai.

Strozzi étoit descendu quelques jours auparavant sur la côte maritime de Portercole, & s'étoit enfermé dans la citadelle, craignant pour cette place & pour Grossetto : mais les prisonniers Espagnols lui ayant découvert le dessein des ennemis, qui avoient envoyé de gens habiles pour reconnoître la place & les fortifications, il entreprit de faire faire de nouveaux ouvrages devant les bastions qu'on avoit déjà construits. Le duc de Florence d'un autre côté craignant que le soldat ne manquât de vivres, la campagne ayant été toute ravagée, en fit apporter une grande quantité de Livourne à Orbitello, pour les faire aisément passer dans le camp, par Montepulciano, Lucignano & Arezzo. Il assembla aussi un grand nombre de pionniers.

La citadelle est située sur une colline escarpée, qui est au-dessus du Port : le pié de cette colline s'élève peu à peu, & forme d'autres collines inégales & continuës, jusqu'au mont Argentaro, qui s'étend jusqu'à la mer de Toscane, & qui commande le Port & la citadelle. Nos gens avoient élevé des Forts sur ces collines, pour défendre la Citadelle & le Port qui est au-dessous. Le principal Fort étoit vers l'Occident, & se nommoit le Boulevard du Vautour¹ ; le second

HENRI II.

1555.

Siege de
Portercole
défendu par
Strozzi.

¹ En Italien *Avoltoio*.

HENRI II.

1555.

étoit au Septentrion, & on l'appelloit le Boulevard de l'Autor¹ ; le troisiéme nommé S. Hippolyte couvroit les deux autres. De distance en distance on avoit mis des soldats sur ces collines & dans des lieux avantageux, pour empêcher l'ennemi de passer. Mais celui qui donna ce conseil, ne fit pas attention qu'en separant ainsi les troupes, il divisoit les forces qui avoient besoin d'être réunies pour soutenir les efforts de l'ennemi. Le nombre de ceux qu'on avoit distribués de cette maniere montoit à mille hommes d'infanterie ; les uns étoient François, les autres Italiens & une partie Suisses. Pour empêcher les Galères ennemies d'approcher, on avoit construit à l'entrée du Port une levée sur une petite hauteur qui s'avance dans la mer, & on y avoit posté des soldats. Le marquis de Marignan attaqua d'abord le Fort S. Hippolyte, parce que l'ayant pris, il pouvoit aisément dresser son canon sur un monticule, & le braquer contre les Forts du Vautour & de l'Autor ; il pouvoit aussi voir de-là la Citadelle & le Port que Strozzi avoit fait fortifier d'un nouveau bastion. Virelli s'étant approché pendant la nuit avec quinze cens hommes, Allemands & Espagnols, sans faire aucun bruit, se logea à deux milles près de-là. Un peu avant le lever du soleil il attaqua cet endroit, dont les fortifications n'étoient pas encore achevées ; il le prit aisément, & en chassa nos troupes. Il fit ensuite transporter facilement le canon, qu'il approcha des autres Forts & même de la Citadelle. Deux jours après, Vitelli repoussa nos soldats de l'Islet d'Ercole², qui bouche l'entrée du Port ; en sorte que la flotte de Doria pouvoit aborder plus près, & étoit la liberté à nos vaisseaux de sortir, pour aller dans l'Isle de Corse & à Civita-Vecchia chercher les vivres, dont on avoit besoin.

Bentivoglio ayant tiré des soldats de Chiusi & de quelques places voisines, sortit de Montalcino, & vint ravager les campagnes de Foliano & de Montepulciano, pour obliger l'ennemi à lever le siège. Le duc de Florence étant en sûreté par derriere, fit venir les garnisons de Sienne, de Pienza, de Cortone & d'Arezzo, pour s'opposer aux courses des François, qui enlevoient les blés prêts à être moissonnez, & les enlever à leur tour. On mit ces troupes sous la conduite de

1 En Italien *Sironco*.2 En Italien, *Isolotto d'Ercole*.

Louis Martinengo, qui étoit alors au service du duc de Florence. Cependant le canon continuoit de battre Portercole ; & particulièrement le Fort de l'Autour , qui étoit plus élevé que les autres. Les Italiens & les Espagnols livrerent un rude assaut , où Vitelli se signala par son grand courage ; il sembla avoir oublié dans la chaleur du combat, qu'il étoit Capitaine , & on l'eut pris pour le soldat le plus déterminé. L'ennemi fut néanmoins repoussé avec beaucoup de perte : nous perdimes aussi un grand nombre de soldats. Alexandre de Terni, qui avoit été fait prisonnier l'année précédente à Montecatini, fut blessé d'un coup de canon & laissé à demi-mort. Cet accident découragea nos troupes. Alors Strozzi se défiant du succès, & voyant qu'il n'avoit pas réussi comme il s'en étoit flatté, abandonna la ville la nuit suivante avec Montauto & Flaminio des Ursins. Il y laissa, pour y commander en sa place, Christophle de la Chapelle-aux-Ursins, & profita d'un vent favorable pour se rendre à Civita-Vecchia ; d'où il se transporta quelques jours après à Montalto, ville de la dépendance des Farneses, ne se croyant point en sûreté dans une place de l'Etat du Pape.

Le marquis de Marignan ayant appris le départ de Strozzi, en pressa plus vivement le siège ; il sçavoit que la garnison abandonnée par ce grand Capitaine avoit perdu courage ; il jugeoit d'ailleurs qu'il falloit nécessairement prévenir l'armée navale du Turc, qui étoit déjà sur les côtes de la Calabre. On recommença donc à battre le Fort de l'Autour avec plus de violence. Nos troupes, qui d'abord se défendirent bien, prirent l'épouvante, abandonnerent le Fort, & se retirèrent en désordre. Il y en eut beaucoup de tuez, & un grand nombre furent faits prisonniers. Le marquis de Marignan attaqua ensuite le Fort du Vautour : l'ayant battu d'un côté & escaladé de l'autre, il s'en rendit aisément le maître, nos soldats ayant pris aussi-tôt la fuite. Comme le Fort joignoit la muraille de la ville, qui étoit très foible en cet endroit, le Marquis fit avancer le canon. La muraille fut bien-tôt abatrue : le soldat entra aussi-tôt dans la place, & se jeta sur les habitans, qui furent massacrez au nombre de quatre cens, hommes, femmes & enfans. La garnison fut repoussée & contrainte de se

HENRI II.
1555.

Départ de
Strozzi.

Prise de Portercole par le marquis de Marignan,

1 Quelques-uns l'appellent Montacuto.

D d d d ij

HENRI II.

1555.

Aktion indi-
gne d'André
Doria.

refugier dans la Citadelle : ils se rendirent ensuite sans capituler, & à discretion, malgré l'opposition de la Chapelle-aux-Ursins, & sans avoir égard aux prières des Bannis de Florence, qui les conjuroient de ne les pas abandonner ainsi à la merci du vainqueur. On fit prisonniers Louis de Nobili, grand Capitaine & ami de Strozzi, P. Paul Tosinghi, Goro de Fucecchio, Camille Martinengo & Alexandre Salviati, fils de Pierre. On conduisit ce dernier à Florence, où il eut la tête tranchée par l'ordre de Côme. On prit aussi Ottobon de Fiesque complice de la conspiration de Genes¹, & frere de Louis de Fiesque : il fut mis entre les mains d'André Doria, pour venger la mort de Jannerin son parent, & on lui permit de faire souffrir à ce Seigneur tous les supplices qu'il jugeroit à propos. Doria le fit coudre dans un sac, comme un parricide, & jeter ensuite dans la mer. Ceux qui ont écrit la vie d'André Doria ont passé sous silence cette action indigne de sa vertu & de son âge ; persuadés sans doute que c'étoit la seule chose qu'on pût reprocher à ce Capitaine sage & modéré, qu'ils ont peint comme un parfait Heros digne de l'immortalité. Le 24 de Juin on exerça une cruauté pareille & encore moins excusable sur Leon Strozzi, qui avoit été tué quelque tems avant à Scarlino. Son corps ayant été trouvé dans cette place, on le jeta de la même maniere dans la mer. Après la prise de Portercole, Doria partit pour aller attaquer l'armée navale des Turcs. Il conseilla aux Genoïs d'abattre les murailles de San-Fiorenzo, afin que la république fût déchargée de la dépense qu'on étoit obligé de faire, pour réparer & garder cette place. Ils suivirent cette idée, & Jean Doria l'exécuta dans la suite.

Par la prise de Portercole, les affaires des François commencerent à aller fort mal dans la Toscane, où nos troupes ne pouvoient plus se rendre par mer. Brissac se maintenoit toujours dans le Piémont par sa vigilance & son courage. Afin de ne point tomber entre les mains de l'ennemi, qui sous prétexte de parler de paix auroit pu le surprendre, il avoit fait provision de toutes les choses nécessaires pour la guerre. Le 10 de Juin il sortit de Casal, avec son armée composée de dix-sept compagnies Françaises, que commandoit

¹ Voyez le commencement du Livre III.

François de Gouffier seigneur de Bonnavet, de huit d'Allemands, de six de Suisses, de douze cornettes de cavalerie, & de deux de chevaux-legers, qu'on avoit mises sous la conduite de Henri de Montmorenci Damville : la cornette même de Damville les accompagnoit avec celle de François Bernardin, celle de Jean Gontaud de Biron, & une partie de celle de la Motte Gondrin. Quatre pieces de canon suivoient l'armée, avec deux grandes coulevrines. On campa le même jour à cinq cens pas de Pomaro. Damville, la Motte Gondrin, Bernardin, Briquemault, & de Gordes, s'approchèrent de Valenza : les ennemis sçachant leur marche, se tenoient en embuscade dans un bois, avec trois pieces de campagne, pour les surprendre. Mais l'infanterie étant fatiguée, on trouva qu'il étoit dangereux d'avancer plus loin, à cause de plusieurs postes que l'ennemi occupoit, & on se répandit à droite & à gauche. Le lendemain on attaqua Pomaro ; & à peine eut-on tiré environ cent coups de canon, que la garnison composée de cent trente hommes se rendit avec la place.

Ensuite on fit avancer les troupes du côté de Valenza, & on envoya d'abord Damville avec les chevaux-legers, parce qu'il falloit passer par des défilés & des vignobles. Terrides & Grimor eurent ordre de le suivre, avec une partie de la cavalerie, & bien-tôt après Bonnavet partit avec l'infanterie. Brissac conduisoit l'arrière-garde, avec les Allemands & les Suisses, à qui on avoit confié la garde du canon. La garnison de la ville & les troupes qui étoient sur les bords du Pô, ayant appris notre arrivée, s'avancèrent en ordre de bataille avec quatre pieces de canon. Les batteries tirèrent de part & d'autre : mais les ennemis dispersés de tous côtez, escarmouchant au lieu de combattre, ne souffroient pas beaucoup des décharges que nous faisions. Damville eut ordre de donner sur eux avec trente maîtres. Les ennemis ne pouvant soutenir cette attaque, séparés les uns des autres, se rassemblèrent : le combat devint très-animé à l'arrivée de Terrides & de Grimor. Cependant les ennemis furent repoussés jusqu'à leur retranchement : deux de nos Officiers, Jacques d'Angennes seigneur de Ramboüillet, & la Salle, furent blessés. Nos soldats par leur courage & leur valeur délivrèrent des mains de l'ennemi

HENRI II.

1555.

les lieutenans de Biron & de Bouthieres qui avoient été faits prisonniers. Lorsque les ennemis eurent rassemblé toutes leurs troupes, on commença à tirer le canon: alors leur infanterie se retira dans la place, & leur cavalerie fut obligée de gagner un endroit entre la ville & un monastere situé un peu plus bas. Tandis que nos soldats les poursuivoient, il s'éleva un nuage de poussiere, qui de loin paroissoit annoncer l'arrivée d'un corps de cavalerie. Damville courut aussitôt de ce côté-là; les ennemis ne refuserent pas d'abord le combat: mais dès qu'ils furent proche de Valenza, ayant rencontré quelques mousquetaires Espagnols, ils passerent au milieu d'eux, & par une conversion subite, ils éviterent notre rencontre, & entrerent dans la ville.

Une grande poussiere s'étant alors élevée & répandue de tous côtez, on cessa de se voir & de combattre avec la même ardeur. Cependant notre armée demeura maîtresse du champ de bataille; mais comme il étoit situé entre la ville & le Pô, & que l'on n'y pouvoit pas camper commodément, on se retira plus loin environ à une portée de canon. La garnison de la place étant plus nombreuse que l'armée de Brissac, ce Général prit la route de San-Salvatore, à cinq mille d'Alexandrie, aux extrémités du Montferrat. Cette ville se rendit, après avoir souffert près de trois cens coups de canon. Les soldats de la garnison fortirent, vie sauve, avec leurs épées, mais sans enseignes. Brissac s'étant rendu maître d'une grande partie des places voisines, & voyant qu'on ne pouvoit espérer de trêve, les fit toutes raser, afin que l'ennemi ne pût s'en servir. On assiégoit aussi dans le même temps Vulpiano: mais on ne le pressoit pas vivement, parce qu'on sçavoit que les vivres y manquoient. Nos troupes avoient fait une levée du côté de la Doire, où deux rivières du même nom descendant des Alpes dans la plaine, ferment de l'Orient à l'Occident cette contrée, qu'on nomme le Canaveze. L'une s'appelle la Doire Baltea, ou la grande Doire, & se décharge dans le Pô, auprès de Crescentino; l'autre, la petite Doire, ou Doriete: celle-ci, après avoir passé par Suse, va se perdre dans le Pô, un peu au-dessous de Turin; elle a sa source auprès de celle de la Durance, qui prenant son cours du côté du couchant, va se jeter dans le Rhône. Toutes ces rivières embarrassoient beaucoup l'ennemi, & l'empêchoient de porter aisément du secours aux assiégés.

Ferdinand de Gonzague ayant été dépouillé de l'administration des affaires, Philippe d'Autriche roi d'Angleterre avoit donné le commandement absolu des armes en Italie à Ferdinand Alvarez de Toleda duc d'Albe, qui arriva en poste à Milan, le douze de Juin. Plusieurs écrivains rapportent que Ruy Gomez de Silva, premier gentilhomme de la chambre, étant en faveur auprès de Philippe, lui fit donner cet emploi, pour l'éloigner, craignant que ce Duc naturellement superbe & ambitieux ne portât préjudice à l'Etat, ou à ses propres affaires. Silva faisoit en même tems ses efforts pour appeller auprès du Roi Gonzague dont l'esprit lui paroissoit plus traitable : mais celui-ci qui étoit alors à la cour de l'Empereur, sollicitoit vivement son retour en Italie. Malgré les lettres obligeantes que Philippe lui écrivoit, & l'esperance que lui donnoit Silva, il ne put digérer ce qui venoit de se passer à son sujet, & ayant plus d'égard à son honneur qu'à leurs avis, il demanda instamment qu'on examinât sa cause, & qu'on fit réflexion que sa réputation y étoit intéressée. Enfin après d'exactes informations sur ce sujet, l'Empereur déclara Gonzague innocent de tous les crimes qu'on lui imputoit, & prononça que tout ce qu'on avoit publié contre ce Seigneur, étoit vain & faux, & qu'on devoit punir rigoureusement ses accusateurs. L'Empereur ordonna aussi qu'on le remboursât de l'argent qu'il avoit emprunté, pour fournir aux frais de la guerre de Parme & du Piémont, & que de plus on lui payât la somme de trente mille écus d'or. Il fut décidé encore, qu'en reconnaissance des services qu'il avoit rendus pendant la guerre & durant la paix, on lui donneroit le Val de San-Severino dans le Royaume de Naples, avec six mille écus d'or de revenu, & une pension de trente mille livres. L'Empereur voulut aussi honorer André fils de Gonzague de l'ordre d'Alcantara, avec trois mille écus d'or de pension. Enfin l'Empereur couronna tous ces bienfaits en ajoutant le titre de Préfident à la dignité de conseiller du Conseil Aulique, dont ce Général étoit revêtu. Tout ceci se passa à Bruxelles le dix du même mois. Cette déclaration étant signée de l'Empereur & scellée de son sceau, on la mit entre les mains de François Erasso premier Secrétaire, pour la porter à Gonzague. Silva, qui étoit alors à la Cour de l'Empereur, fit tous ses efforts pour engager

HENRI II.

1555.

Conduite de
l'Empereur &
de Philippe à
l'égard de
Ferdinand de
Gonzague.

HENRI II.

1555.
Gonzague se
retire mal-
content.

Le duc d'Al-
be succede à
Gonzague.

ce seigneur à acquiescer au jugement de l'Empereur & à témoigner qu'il étoit satisfait pour le present : mais Gonzague bien loin de suivre ses conseils , redemanda sa premiere charge, ou si on aimoit mieux, le gouvernement des Pays-bas. Enfin après avoir fait plusieurs voyages en Flandre & en Angleterre, l'Empereur & Philippe persistant toujours dans les mêmes résolutions , il prit congé de leurs Majestez , & se retira en Italie , très-peu satisfait, pour y vivre en simple particulier.

Pendant le duc d'Albe étant arrivé en Italie , fit assembler une nombreuse armée à Riva-rotta , située dans le Milanais , & tint Conseil avec les chefs , pour faire lever le siège de Vulpiano. Il avoit avec lui trente mille hommes d'infanterie, Allemands , Italiens & Espagnols , près de six mille chevaux , & vingt-cinq pieces de canon de tout calibre. Il se présenta d'abord de grandes difficultez , que César Maggi sut bien-tôt applanir par ses avis judicieux. Il fit voir qu'on pouvoit aisément renverser avec deux canons la levée que nos troupes avoient faite sur le bord de la Dorie , où ensuite l'armée passeroit sans aucun danger : il ajouta qu'il falloit y porter des vivres , avec des pontons pour traverser les deux rivières , lorsqu'on voudroit aller & venir. Les Généraux ennemis étant partis pour Saluggia , envoyerent le marquis de Pescaire avec Dom Garcie de Toledo , pour exécuter le dessein de Maggi. Mais Brissac , sans attendre leur arrivée , abandonna le siège , & nos troupes qui étoient en petit nombre sur la levée , se retirerent le 23 de Juillet , & laisserent entrer librement l'ennemi dans la ville , où pendant deux jours on fit venir beaucoup de vivres sur la fin du même mois. Dans le même tems le comte de la Trinité sortit de Valsenera , avec quatre cens chevaux & cinq cens hommes d'infanterie , pour ravager le pays que nous occupions : notre cavallerie le surprit ; il fut battu & mis en fuite avec son détachement , & perdit un grand nombre de ses soldats. Nos troupes furent extrêmement irritées de l'action cruelle du duc d'Albe , qui sous prétexte d'aller assiéger Casal , s'étoit emparé de Frassineto sur le Pô , & avoit fait pendre le Gouverneur , passer au fil de l'épée tous les Italiens , & envoyé tous les François aux galères.

Vulpiano

Vulpiano étant rempli de troupes & de vivres, le duc d'Albe passa avec son armée la Dorie Baltique sur des pontons, & ayant pris son chemin par Livourne, il vint camper devant Santia, que Brissac avoit commencé à fortifier, & où Bonnivet & Louis de Birague s'étoient enfermés avec deux mille François & deux compagnies d'Allemands, que commandoit le comte de Rocquendorf. Theodore Bedaine en avoit aussi deux d'Italiens & cent chevaux Albanois. Le duc d'Albe s'étoit imaginé, qu'à la nouvelle de son arrivée, nos soldats feroient sortir le canon, & abandonneroient la ville. Maggi connoissant la prudence & la valeur de Louis de Birague & de Bonnivet colonel de l'infanterie Française, dit qu'il n'étoit pas vrai-semblable que ces deux grands Capitaines fussent venus dans cette place, pour en sortir honteusement au premier bruit de l'arrivée de l'ennemi; qu'ainsi il étoit plus à propos d'attaquer Masino, ou Ivree, qu'on prendroit plus facilement. Le discours de Maggi ne changea pas la résolution du duc d'Albe. A son arrivée la garnison de Santia vint fondre sur lui, & combattit avec tant de chaleur, que Raymond de Cardone général de l'artillerie ne put presque soutenir leur effort, & eut beaucoup de peine à conserver son canon. Il fut blessé avec Alexandre de Carpegne: ensuite on dressa les batteries vis-à-vis la muraille, entre les bastions de Bonnivet & de Damville, qu'on appelloit ainsi du nom des chefs qui les commandoient. Les décharges qu'on y fit furent presque inutiles, parce que Maggi & Cardone ne s'accordoient pas entr'eux. Les ennemis battirent la place pendant quinze jours sans succès, & tirèrent envain deux mille huit cents coups de canon, sans pouvoir seulement venir à bout de gagner la contrescarpe. Bonnivet emporté par la chaleur du combat, & couvert d'un bouclier, sauta sur le bastion qui portoit son nom, pour considérer l'ennemi, & y resta longtems malgré la grêle de mousqueterie qu'on tiroit sur lui de tous côtez. Nos soldats ne purent le résoudre à quitter cet endroit qu'avec peine.

Ce siège faisant par tout beaucoup de bruit, le Roi envoya du secours, persuadé qu'on en viendrait bien-tôt à un combat. Le duc d'Albe ayant appris cette nouvelle, leva le siège, & se retira à Verceil avec son armée en désordre & fort

Tom. II.

Eccc

HENRI II.

1555.
Santia assiégé par le duc d'Albe.

HENRI II.

1555.

diminuée. Il prit en chemin San-Martino, & Gabiano, qu'il fit fortifier. Ces villes n'étoient pas éloignées de Casal, qu'il tâcha vainement de surprendre le 27 d'Août. Pour venir à bout de son dessein, il avoit introduit dans la maison d'une certaine veuve quelques Espagnols, qui devoient égorger la garde pendant la nuit, & faire entrer l'ennemi dans la place. Mais cette entreprise ne réussit point. Les lettres où le jour & le signal étoient marqués, & qu'une pauvre femme portoit dans un panier rempli d'herbes, furent interceptées le même jour. Nos soldats voulurent escalader Ast; mais les échelles étant trop courtes, ils ne purent en venir à bout.

Les François
assiégent Vul-
piano.

Tous les projets du duc d'Albe eurent peu de succès, & on se moqua de la présomption & de la vanité de ce Général, qui s'étoit vanté de réduire en vingt jours tout le Piémont. Cependant les François ayant repris courage, résolurent d'attaquer Vulpiano, qui leur nuisoit beaucoup, étant situé au milieu des villes de la dépendance du Roi: nous esperions tirer de grands avantages de la prise de cette place. Le rapport d'un medecin, qui apprit à Brissac qu'il y avoit plus de quatre cens soldats de la garnison malades, augmenta encore l'ardeur de nos troupes pour ce siège. Il n'y avoit dans Vulpiano que cinq compagnies d'infanterie, composées d'Italiens, d'Allemands & de bourgeois, & quatre cens chevaux, avec la cornette de César Maggi. Ce Capitaine, qui commandoit dans la place, étoit allé trouver le duc d'Albe, pour le presser d'envoyer du secours aux assiégés, & lui faire entendre que cela étoit aisé, s'il vouloir faire avancer ses troupes jusqu'à Gasseno, où pouvant passer la riviere à gué, elles obligeroient même notre armée à lever le siège.

Sur la fin d'Août, on assembla toutes nos troupes à San-Balegno, sous la conduite de Claude de Lorraine duc d'Aumale. Il y avoit vingt-deux compagnies Françoises, huit d'Allemands, sept de Suisses, quinze de gendarmes & neuf de chevaux-legers. Ces troupes, comme le rapporte Montluc, composoient une armée de six mille hommes d'infanterie, de mille gendarmes, & de douze cens chevaux-legers. Outre le duc d'Aumale, & Brissac, il y avoit à ce siège plusieurs des chevaliers de l'Ordre du Roi, comme le duc d'Enghien, le prince de Condé son frere, Jacque de Savoye duc de Nemours.

François de Gouffier seigneur de Bonnivet, François de Vendôme vidame de Chartres, Jean Grongnet seigneur de Vassé, Artus de Cossé de Gonnor frere de Brissac, Louis Birague & Blaise de Montluc, qui y vint le dernier. Il s'y trouva aussi un grand nombre de Gentilshommes distingués, qui étoient partis de France pour se rendre promptement en Italie, au bruit de la bataille qu'on y devoit livrer. Tout le monde étant donc assemblé, on disposa l'infanterie de façon qu'elle investissoit de trois côtez la ville & la citadelle. On avoit mis les Suisses du côté du Pô, & les Allemands entre Vulpiano & Lini; les François étoient auprès du grand bastion de la citadelle. Le duc d'Aumale, le duc d'Enghien, le prince de Condé, le duc de Nemours, & les autres Seigneurs, se tenoient à mille pas de la place vers San-Balegno. Damville, qui commandoit les chevaux-legers, étoit à Montanaro, éloigné de deux milles pas de la ville, avec deux cens gendarmes & quatre compagnies Italiennes, qu'on avoit envoyées en cet endroit, pour arrêter au passage de la Doire ceux qui venoient de Trin & de Crescentin. Roch Châtaigner-Rochepozay gardoit les gués de Brandici. Emanuel de Luna que le duc d'Albe avoit envoyé avec six cens Mousquetaires Espagnols & Italiens, pour porter du secours aux assiégés, étant arrivé à Ponte-Stura, & ayant passé le Pô pendant la nuit avec ses troupes, fut surpris par Rochepozay, qui tailla en pièces son détachement; en sorte que Luna ne put entrer dans la ville qu'avec quatre-vingt soldats qui lui restoit.

Nos troupes, en poursuivant l'ennemi, s'emparerent d'une levée défendue par un fossé entre la citadelle & le bastion: ensuite on dressa trois batteries; la premiere qui étoit de cinq pieces de canon, battoit le grand bastion de la citadelle. Montluc qui avoit été reconnoître la place avec d'Aumale & Feuquières, non sans courir beaucoup de danger, fit placer l'autre batterie entre la ville & la citadelle, & la troisième du côté où l'on avoit posté les Suisses. Ces deux dernières batteries étoient de quatre canons seulement. Deux jours avant qu'on ouvrit la tranchée devant le bastion qui couvroit le château, le baron de Chepi Mestre de Camp, ayant mis une chemise blanche par dessus ses habits, se glissa avec quelques soldats dans le fossé de la ville; & après avoir chassé ceux qui le

HENRI II.

1555.

gardoient, il s'empara des Forts qui le défendoient de côté & d'autre. Tandis qu'on battoit le grand bastion, on travailloit à miner trois differens endroits. Le feu ayant duré neuf jours & autant de nuits, on se prépara à mettre le feu aux mines & à monter à l'assaut. Le duc d'Enghien & le prince de Condé s'y trouverent avec le duc de Nemours, Bonnavent, Louis de la Trimouille, Gilbert de Levi-Vantadour, d'Urfé, Guy Daillon comte du Lude, Caumont-Lausun, Claude de la Chastre, Jean de Chourfes-Malicorne, & Vivone seigneur de la Châtaigneraye. La mine ayant fait sauter une partie du bastion, les ennemis perdirent plusieurs soldats. Les nôtres aussi-tôt s'emparerent de cette fortification, & tuerent un grand nombre des ennemis, à qui la garnison avoit fermé les portes de la citadelle, de peur que nos soldats, mêlez avec eux, n'y entraissent. César de Toledé, neveu du duc d'Albe, (1) perdit la vie dans ce combat, où se signalerent le duc d'Enghien, le prince de Condé, le duc de Nemours, & plusieurs autres Seigneurs qui affrontèrent les plus grands dangers. Sigismond de Gonzague, & Lazaro capitaine des gardes du duc d'Albe, y furent pris. Nos troupes n'eurent pas le même avantage de l'autre côté de la ville, parce qu'il falloit descendre avec des échelles dans le fossé, & monter ensuite sur la muraille. Après un combat sanglant, l'ennemi les repoussa, & ils furent contraincts de se retirer, au milieu d'une grêle de coups de pierres & de mousquets, & à travers le feu de l'artillerie. Plusieurs y périrent. D'Estouteville comte de Creance reçut à la tête un coup de pierre, dont il mourut bien-tôt après. Cet accident diminua un peu la joie qu'avoit causé l'avantage que nous avions remporté. Cependant le duc d'Aumale fit placer, par l'avis de Montluc, deux canons sur le bastion, d'où l'on pouvoit battre la citadelle. Mais la garnison connoissant par expérience que ses forces n'étoient pas assez grandes pour résister à nos troupes, demanda à capituler le lendemain 20. jour de Septembre. Pour se rendre avec plus d'honneur, ils demanderent qu'on tirât cinquante coups de canons contre la citadelle. Ils sortirent

Prise de Valpiano.

(1) L'Auteur dit en cet endroit que Garcilasso de Vega fut tué: mais Montluc au Liv. IV. d'où cet endroit est tiré, n'en parle point. L'Auteur fera dans la

suite mention de ce Garcilasso; on a cru que son nom avoit été plissé en cet endroit pour celui d'un autre, & on l'a supprimé.

donc vie & bagues sauves , avec leurs armes , enseignes déployées & tambour battant : Damville les escorta jusqu'à Trin. Après la prise de Vulpiano , Brissac fit venir de tous côtez des payisans pour démolir les murailles de cette place. Ils s'y transportèrent avec joie , n'ayant point encore oublié les injures qu'ils avoient reçues de cette ville , devenue opulente par les courtes continuelles & les pillages , que ses habitans faisoient sur eux depuis vingt ans.

Sur ces entrefaites , le duc d'Albe fit achever promptement le Fort qu'on avoit commencé proche Ponte-Stura¹ , où Louis Sforce , trahi par ses gens , fut envoyé par ordre de Louis XII. & mis en prison dans une citadelle bâtie sur un rocher escarpé. Cette place étoit considérable par ses fortifications , d'où l'on pouvoit arrêter ceux qui alloient de Casal à Turin. L'armée victorieuse prit le chemin de Ponte-Stura , & vint camper auprès de Crescentino , après avoir traversé la Dorie sur un pont de bateaux. On en vint aux mains de part & d'autre , & on livra de frequens combats. Le duc d'Aumale alla à Livourne avec d'autres troupes , & partit le lendemain de son arrivée pour Villa-nova proche Casal , où le même jour Damville & Rochepozay , avec quelques soldats armés à la legere , tomberent entre les mains de quelques fanfarins Espagnols , qui conduisoient à Ponte-Stura des vivres & deux coulevrines ; les Espagnols les attaquèrent entre deux montagnes , où , après les avoir enfermés de tous côtez , ils en prirent plusieurs , & tuerent les autres. Ceux qui purent s'échapper , eurent beaucoup de peine à sortir de cet endroit. Le lieutenant de Pelous y fut tué , & la Rochepozay dangereusement blessé.

Tandis que l'armée passoit le Pô du côté de Casal , les Capitaines délibérèrent si l'on attaqueroit Montcalvo ou Ponte-Stura. La resolution ayant été prise d'assiéger Montcalvo ; on y fit passer l'infanterie , tandis que la cavalerie combattoit devant Ponte-Stura. Salvaïson gouverneur de Casal escadada les murs de Montcalvo pendant la nuit , & prit cette place très peu fortifiée sans répandre de sang. Il n'en fut pas de même de la citadelle : nos soldats ayant attaqué le bastion du côté

¹ Ponte-Stura ou Pont de Sture , petite ville d'Italie dans le Montfer-

rat , sur le Pô , qui y reçoit la petite riviere de Stura.

HENRI II.

1555.

Prise de
Montcalvo.

droit de la porte, furent repoussés. Il y avoit un retranchement au bout du fossé de cette citadelle, d'où l'ennemi pouvoit, en tirant sur les assiégeans, les écarter par le feu de sa mousqueterie, & les empêcher d'entrer dans le fossé. Caillac braqua trois pieces de canon contre le pont, pour le faire tomber en rompant les chaînes qui le tenoient, & pour briser ensuite la porte de la citadelle : en même tems on mina le bastion.

Cependant le Roi envoya Paul de Thermes au siège de Montcalvo, pour y commander. Mais ce sage & modeste Capitaine ne voulut point se servir de son autorité, prévoyant que tant de Princes & de Seigneurs, qui étoient présens à ce siège, ne lui obéiroient qu'avec peine. Le Gouverneur de la citadelle, que notre armée venoit d'attaquer, se voyant réduit à de grandes extrêmités, & en craignant les suites, se rendit avant l'assaut le sept d'Octobre ; aux conditions qu'il sortiroit bagues sauvées, avec ses armes, rambour battant, & enseignes déployées, & que pour sortir plus honorablement, il lui seroit permis d'emmener avec lui un canon de la citadelle : ce qu'il ne put faire, parce que les rouës & les flasques de l'affût se rompirent. Ce Gouverneur se croyant en sûreté après une capitulation si honnête, se rendit à Ponte-Stura pour s'excuser auprès d'Alvaro de Sandi, qui trouva l'action indigne d'un Espagnol, & le fit pendre sur le champ, sans vouloir l'écouter. La prise de cette place fut de grande importance, tant parce que cette conquête s'étoit faite aux yeux du duc d'Albe, dont l'arrivée en Italie répandoit la terreur de tous côtés, qu'à cause qu'elle facilitoit la navigation & le commerce de Casal avec Turin, & empêchoit les courses qu'on faisoit de Ponte-Stura.

L'armée demeura plus de quarante jours à Montcalvo pour se reposer ; tandis que nos troupes s'y livrerent à la joie que leur loisir & le succès de nos armes leur causoient. Le duc de Nemours fit un défi aux ennemis, & demanda si quelqu'un d'entr'eux vouloit essayer son courage par des combats de lance. Dans le tems que l'armée étoit à Valenza, Damville avoit fait faire par un trompette la même proposition au marquis de Pescaire, qui l'accepta, en priant de différer le combat jusqu'à ce qu'il se portât mieux. On renouvela donc le défi. De Thermes sortit avec cinq cens cavaliers & deux

Duel entre
le duc de Ne-
mours & le
marquis de
Pescaire.

cens mousquetaires pour défendre les combattans, en cas que l'ennemi entreprit quelque chose de contraire aux conventions. Le duc de Nemours commença à courir deux fois de suite contre le marquis de Pescaire, sans rien faire ; à la troisième course ils rompirent leur lance, mais sans se blesser. Classé fils aîné de Vassé, & le marquis de Malaspini prirent leur place : Classé reçut un coup de lance à la gorge, qui le renversa de son cheval, & dont il mourut quelques jours après. Gaspard de Bolliers seigneur de Manes, & lieutenant de la Rochepozay, combattit après eux contre d'Alaba Espagnol, qui lui perça le col d'un coup de lance, dont quatre jours après il mourut. L'action de Moncha enseigne de Pivars vengea la mort de nos deux Officiers, ou du moins nous consola un peu de leur malheur. Ce jeune-homme attaqua vigoureusement Carasse parent du Pape, & lui, ayant passé sa lance au travers du corps, il le laissa mort sur la place. Après ce combat, ils s'embrassèrent les uns & les autres selon l'usage, & se retirèrent. Les Italiens rapportent autrement le fait : ils disent que le duc de Nemours fut légèrement blessé au bras, & que le cheval du marquis de Pescaire reçut un coup contre les règles du combat. Ils nient que Bolliers ait combattu après le duc de Nemours, & assurent que ce fut Noailles, homme illustre par sa naissance & par sa valeur, dont nous avons parlé dans la relation du siège de Metz. Ils prétendent encore que George Manriquez courut contre Classé, & non pas le marquis de Malaspini ; & que celui qui combattit contre Noailles se nommoit César Millord, originaire d'Ecosse. Ils s'accordent avec nous pour les autres choses.

Brissac ayant fait venir des vivres dans Montcalvo, donna le gouvernement de cette place à A. Dailly-Pecquigny vidame d'Amiens, & partit sur la fin de l'automne, après avoir envoyé ses troupes en quartier d'hiver. Chacun étant allé à l'endroit qu'on lui avoit destiné, Clairmont qui avoir pris la route de Casal, fut surpris par le marquis de Pescaire, qui s'étoit mis en embuscade entre Montcalvo & Casal, avec près de cinq cens chevaux-legers, & trois cens arquebusiers. Ce Capitaine perdit aussi tout son équipage avec trente de ses soldats, & eut beaucoup de peine à se rendre à Casal avec sa compagnie. Salvaïson le vengea bien-tôt après de

HENRI II.

1555.

cette perte ; car ayant appris qu'il y avoit deux cornettes de cavalerie Italienne en quartier d'hiver auprès d'Alexandrie, il s'y transporta la nuit du huit de Decembre, avec cinq cens mousquetaires, & trente chevaux-legers de ceux qui étoient restés de la compagnie de Clairmont, & étant venu fondre sur les cavaliers dans le tems qu'ils prenoient leurs répas, il en tua plus de soixante, & prit plusieurs chevaux de grand prix.

Côme ayant enfin appris que l'armée navale des Turcs étoit arrivée au Fare de Messine, après avoir parcouru toutes les côtes de la Pouille & de la Calabre ; il donna ordre de fortifier avec soin la côte de Piombino, qu'il fit border de soldats, parce qu'on croyoit que les Turcs pourroient faire leur descente en cet endroit. Il partit avec son armée pour Piombino, & prit en chemin Caparbio & la tour de Telamone, ayant laissé Grosseto à côté, à cause de la difficulté qu'on auroit eu à le prendre. Il soumit Castiglione de la Pescaja, après avoir tiré quelques coups de canon. Marc Centurione, général des galères, s'empara aussi de la citadelle & de l'isle de Giglio, proche Portorcole. Nos soldats, ne voulant pas demeurer dans l'oisiveté, tirèrent de Chiufi & des autres places voisines, cinq cens hommes d'infanterie avec autant de cavaliers, & ayant mis des chemises blanches par dessus leurs habits, ils attaquèrent Montepulciano, mais sans aucun succès. Les ennemis à leur tour envoyerent à Chianciano quatre cornettes de cavalerie Napolitaine, avec quelques compagnies d'infanterie sous le commandement de Jérôme d'Albizzi, pour ravager les campagnes aux environs de Montalcino. On fit partir un grand nombre de pionniers pour fortifier Poggio-del-Cassero, ville voisine de Piombino ; on envoya aussi de Livourne, de Portorcole & de Portoferraïo, du canon & les autres instrumens de guerre. Luc-Antoine Cuppano fut mis à la tête de ces entreprises ; on lui joignit Pierre de Monte, qui conduisoit deux cens hommes, avec Simon Rossermini & Alfonse dell'Ante de Pise, & leurs compagnies d'infanterie. On fit venir aussi de Volterra Dominique Rinuccini, qui fut envoyé à Piombino, pour y commander avec une garnison de deux cens hommes d'infanterie. Jean-Baptiste Martini, & Vincent Lignago partirent avec cent chevaux-legers, pour aller se joindre à l'armée de Vitelli, qui avoit le commandement général des troupes de terre.

L'armée

L'armée navale des Turcs , composée de quatre-vingt vaisseaux , ayant profité d'un vent favorable pour sortir de Ponzà , située vis-à-vis Terracine , étoit déjà abordée à San-Stephano ; & Cuppano étant parti un peu plutôt , avoit aussi mis pié à terre avec ses troupes dans l'isle d'Elbe. La flotte Turque se rendit le 12 de Juillet devant Piombino , où Chiapino Vitelli s'étoit enfermé avec deux compagnies d'Allemands , & avec la garnison Italienne qui étoit déjà dans la place , de crainte qu'on ne vint l'assiéger. Tandis que la flotte étoit devant Piombino , vingt navires arrivez d'Alger prirent la route de Populonia , ville autrefois célèbre par le grand nombre de ses habitans , & qui est maintenant presque déserte. Lors donc qu'on eut appris l'arrivée des Turcs , chacun sortit de sa maison , pour se retirer dans la citadelle , & la place fut abandonnée en proie à l'ennemi. Pendant que les Turcs étoient occupés à assiéger la citadelle , le reste de la flotte descendit à Porto-Farèse , proche Piombino , où trois mille Jannissaires avec d'autres soldats descendirent. Leon Santi ayant appris ce qui se passoit , s'avança promptement avec sa cavalerie pour donner du secours , qui servit beaucoup à ceux qui étoient assiégés dans la citadelle de Populonia. En effet , les Turcs épouvantés de l'arrivée de ces cavaliers , prirent la fuite , & retournerent du côté de leurs vaisseaux , ayant perdu quelques soldats. Alors on combattit avec chaleur entre Piombino & Porto-Farèse , villes éloignées seulement de mille pas l'une de l'autre. Vitelli ayant fait venir les Allemands , envoya devant lui le comte de Sala lieutenant de Madruce , & vint ensuite , avec toutes ses troupes rangées en bataille , pour attaquer les Turcs , qu'il mit en déroute par le moyen sur tout des picquiers. Le canon de la flotte qui foudroyoit les Allemands les incommoda dans leur poursuite : animez cependant par le succès , ils ne cessèrent de poursuivre les Infidèles , jusqu'à ce qu'ils les eussent contraints de remonter sur leurs vaisseaux. Les Turcs perdirent en cette rencontre quatre cens hommes , & le commandant des Jannissaires fut tué. Les Imperiaux perdirent peu de monde.

La flotte Ottomane ayant mouillé l'ancre à la vûe des Chrétiens pendant deux heures , vira de bord , & fit voile vers l'isle d'Elbe , pour aller à Portolongone , où les Turcs ravagerent

Tome II.

Ffff

HENRI II.

1555.

Expedition
de l'armée na-
vale des Turcs
en Italie.

HENRI II.

1555.

& pillerent les campagnes , & emmenerent bien des captifs selon leur coûtume. Enfin après quelques petits combats, ils remonterent dans leurs navires , & allerent en Corse, pour se joindre à l'armée navale des François , qui étoit déjà arrivée de Marseille sous la conduite du baron de la Garde. Cette flotte étoit composée de vingt-huit Galères, dans lesquelles il y avoit quinze cens hommes de troupes d'élite, avec une grande quantité de vivres & tous les instrumens de guerre. Aussi-tôt on jugea à propos d'assiéger encore Calvi ; & on se flatta de chasser tous les Genoïs de l'isle, lorsqu'on l'auroit pris. Quelque tems auparavant Paul Jourdain des Ursins avoit voulu s'emparer de cette ville , mais il n'y avoit pas réussi. Lors qu'André Doria y eut fait entrer du secours, des Ursins se retira dans des endroits bien fortifiés, pour y attendre l'arrivée de la flotte des Turcs, qui après avoir couru toute la côte depuis le Capocorso, mirent à terre trois mille hommes. Les François en firent autant : ensuite on débarqua onze pieces de canon, qu'on dressa vis-à-vis la porte de la ville ; & trois autres, qu'on destina à battre les murs de la citadelle. On dressa aussi du côté de la mer une batterie de six canons & de deux coulevrines, pour canonner de revers les assiégez. Enfin le 10 d'Août on ouvrit la tranchée, on dressa des échelles, & on livra l'assaut où les Gascons monterent les premiers : nous fumes repoussez trois fois de suite. Des Ursins, qui avoit fait en cette occasion tout ce qu'on peut attendre d'un grand Capitaine & d'un brave soldat, ressentit une vive douleur de cet affront. Nous perdimes dans cette action trois cens de nos soldats & trois drapeaux. Les Turcs qui avoient été présens à cette expedition sans combattre, feignirent le lendemain de vouloir en venir aux mains ; mais ils se contenterent d'étourdir, par un bruit confus, les oreilles de ceux qui étoient en garnison dans la ville, & de troubler l'air par quantité de cris & de coups de mouffquets. Enfin après cette dernière action on désespéra entièrement du succès, & on fit rapporter le canon à bord des vaisseaux. Nos troupes prirent le chemin de Bastia, & camperent devant cette place que Doria avoit fait fortifier avec soin. Des Ursins avoit déjà donné ordre d'y dresser des batteries ; mais les Turcs ayant refusé des soldats, & ne pouvant avec ses seules forces venir à bout de son entreprise, il abandonna le siège.

Sur la fin d'Août, la flotte des Turcs prit la route du Levant, & après avoir rangé la côte de Sardaigne, elle se retira en Turquie, & notre flotte retourna à Marseille.

HENRI II.

1555.

Côme ayant eu peur que les François, aidez par les Turcs, ne fissent d'autres entreprises sur les côtes de Toscane, avoit fait promptement fortifier Piombino, & y avoit mis une garnison aux ordres de Leonida Malatesti. Aussitôt qu'il scût le départ de la flotte Turque, il ne craignit plus rien, & eut envie d'aller ravager les campagnes, aux environs de Montalcino. Mais les projets des Siennois, qui y avoient formé une République, & les entreprises des François dans la Toscane, le détournèrent de son dessein. En effet les citoyens qui étoient restés dans Sienne, & ceux qui avoient abandonné leur patrie pour conserver leur liberté, s'écrivoient souvent & s'encourageoient les uns & les autres par leurs lettres : en sorte que, malgré les déclarations publiques du Sénat, que Côme avoit établi dans Sienne par le conseil d'Agnolo Nicolini, & les lettres qu'on écrivoit aux exilés pour les engager à revenir, on s'appercevoit toujours que les Siennois ne faisoient rien de bonne volonté, & n'agissoient que par contrainte. Ainsi les Imperiaux, à qui ils étoient suspects voulant pourvoir à leur sûreté, dépotillèrent les habitans de leurs armes, même de celles qui sont les plus permises & qu'on porte par coutume, & leur ôtèrent jusqu'à leurs cottes de mailles, dont l'usage est permis à toutes personnes en Italie. Les soupçons de Côme augmentèrent, lorsqu'il apprit que pendant que ses soldats étoient occupés sur la côte maritime, Corneille Bentivoglio s'étoit servi de l'occasion, pour mettre en campagne quelques troupes d'infanterie, & qu'il avoit fait des courtes avec sa cavalerie jusqu'à Buonconvento ; qu'enfin ayant trouvé la garnison de San-Chirico très foible, il avoit pris cette place avec Crevoli, qui s'étoit rendue par la lâcheté du Gouverneur. Chiaramonte de Grosseto avoit répris pareillement sur la côte maritime Castiglione de la Pescaja, dont Vitelli s'étoit emparé quelque tems auparavant. La citadelle se rendit d'elle-même ; enfin tous les jours on faisoit venir de nouvelles troupes de Petigliano à Grosseto.

Côme craignant pour Sienne, jugea à propos d'y laisser les trois compagnies Espagnoles, qu'il avoit résolu d'en faire

Fffij

HENRI II.

1555.

sortir; & afin de ne point manquer à sa parole, il fit venir au camp Santafiore, à la place de Jérôme Pise, qui devoit commander les Italiens, & lui ordonna de marcher à leur tête du côté de Sienne. Le duc de Florence ordonna aussi qu'on fit des recrues du côté d'Arezzo & dans la Romagne; & on y leva sept cens hommes qui avoient déjà servi sous Chiappino de Monte-Vecchio, Antoine Marie de Perouse, & sous Thomas Theodoli de Furlì: on envoya dans Montepulciano Jean-Baptiste Bongiani d'Arezzo, & dans Cazoli le comte Thomas de Gattaia, avec chacun une compagnie d'infanterie. Enfin Côme craignant plus pour Pienza que pour les autres villes, y mit Sigismond Rossi, de l'illustre famille des comtes de San-Secondo.

Tandis que tout cela se passoit, & que Chiappino Vitelli étoit occupé à prendre les moulins situés aux environs de Campiglia, le long de la côte maritime, nos troupes sortirent le dernier jour de Juillet, pour aller escalader les murs de Lucignano, où Concerto commandoit. Mais leurs efforts furent inutiles; la garnison se défendit courageusement, & les habitants qui craignoient de tomber entre les mains du vainqueur, se joignirent aux soldats. Le bruit de ce mouvement s'étant répandu par tout, Côme fit sortir de Sienne Santafiore, avec une partie des Allemands & des Espagnols de la garnison; & ce capitaine s'arrêta avec ses troupes à Lucignanello, proche Buonconvento. Mais nos soldats, ne voulant pas revenir sans avoir rien fait, retournèrent à Pienza, qu'ils réduisirent au point, que Sigismond de Rozzi, sans pouvoir attendre l'arrivée de Santafiore, fut obligé de se rendre & d'accepter les conditions honnêtes qu'on lui offrit. Il sortit donc, vie & bagues sauvées, & enseignes déployées, après avoir promis que ni lui ni ses soldats pendant l'espace de six mois ne porteroient point les armes contre le Roi, ni contre la republique des Siennois établie à Montalcino.

Le duc de Florence, au désespoir de ne pouvoir gagner l'estime & l'affection des Siennois, ni celle des peuples des environs, & indigné de la révolte de tant de places qui se rendoient d'elles-mêmes tous les jours, tint un conseil secret pour faire abattre les citadelles & les murailles de ces villes, excepté celles qui étoient nécessaires pour défendre la frontière.

contre les François. Les Imperiaux approuverent son dessein : mais le Sénat de Sienne conservant encore, sous le nom de l'Empereur, une espece de liberté & une apparence de république, s'y opposa autant qu'il put. Cependant les Espagnols murmuroient, parce qu'on ne les payoit point, & que l'Empereur & le roi Philippe son fils ne songeoient point à envoyer l'argent, qu'on devoit lever dans le royaume de Naples & de Sicile. A leur exemple les Allemands demandoient avec fierté & audace deux mois de paye qui leur étoient dûs, & vouloient aussi qu'on leur en accordât un troisiéme en forme de gratification, pour l'heureuse expédition de Piombino; ce qui donnoit lieu de craindre pour Sienne, dont on n'étoit pas encore bien assuré.

A la priere de Côme, l'Empereur envoya à Sienne François de Toledé revêtu d'un pouvoir absolu, afin de soumettre la ville. Ayant trouvé, lorsqu'il y vint, les habitans dépouillés de leurs armes, il pensa que la chose étoit à demi-terminée, ou du moins qu'elle étoit très-avancée. Mais il n'en demeura pas là : il y établit une nouvelle forme de république, contre le traité & les promesses, & ôta aux Siennois jusqu'à l'apparence même de la liberté. En effet, après que Toledé eût été reçu dans Sienne avec applaudissement, le Capitaine du peuple vint pour le saluer, & lui representa l'état malheureux où cette place avoit été réduite. Il l'assura en même tems de la fidélité & du zèle que les citoyens avoient pour l'Empereur & le roi Philippe son fils. Toledé ayant remercié cet Officier, lui dit qu'il n'y avoit point d'autre remède à attendre, que de se soumettre entièrement aux ordres de ces deux Princes, qui par leur bonté & leur douceur les délivreroient bientôt de leurs calamitez. Le peuple & le Sénat se rendirent à ce discours flatteur. Quoique l'Empereur eût ratifié le traité de Côme, pour ne pas le défobliger, il ordonna cependant à Toledé, qui ne l'avoit pas assez examiné, de faire faire de nouveaux actes, par lesquels il donnoit à Philippe son fils l'Etat de Sienne, en vertu du droit imperial qu'il avoit sur ce pays. Ainsi après avoir rompu le traité que Côme avoit fait, il remit à Philippe le pouvoir souverain, que les Siennois avoient cédé à l'Empereur sur leur république : on lui donna aussi le droit de bâtir une citadelle, & de faire ce qu'il

HENRI II.
1555.

L'Empereur
opprime entièrement la
liberté des
Siennois.

Ffff iij

HENRI II.

1555.

jugeroit à propos, sans être obligé de demander l'avis du Sénat ni du peuple.

On accorda à Toledé le droit de citoyen, & d'aller au Sénat quand il le voudroit. On lui permit de faire ses remontrances, & on le revêtit de l'autorité de Prieur pour toutes les affaires: on nomme ainsi la première charge de la republique. L'Empereur n'eut pas de peine à réussir dans son entreprise, parce que la ville étoit environnée de garnisons. Certains citoyens, zélés d'ailleurs pour leur liberté, dirent hautement qu'il falloit se soumettre, puisqu'autrement il n'étoit pas possible de secouer le joug insupportable des Florentins & de leur Duc; que la republique ne pouvant se soutenir d'elle-même, il étoit nécessaire de se mettre sous la protection d'un Prince aussi puissant que Philippe, qui pourroit redemander un jour à Côme ce qu'il occupoit dans cet Etat, & remettre les Siennois en possession de leur ancienne liberté, lorsque les affaires d'Italie seroient pacifiées, Quoique Côme vit bien que tout se passoit à son désavantage, sa prudence l'engagea cependant toujours à dissimuler, jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion favorable de venir à bout de ses desseins; ainsi il favorisa toujours, autant qu'il le put, les intérêts de l'Empereur & de Philippe son fils, & fut toujours attaché à leur parti.

Fin du quinzième Livre.

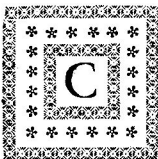


HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SEIZIEME.



ÔME avoit de grands obstacles à surmonter dans la Toscane, & à la Cour de l'Empereur; mais il trouvoit encore de bien plus grands embarras du côté de Rome. Dès que Paul IV.* avoit été élevé sur la chaire de saint Pierre, il ne s'étoit point comporté en pere zélé pour la paix, mais en oncle entièrement gouverné par ses neveux; & cette conduite avoit donné lieu à l'Empereur & à ceux qui suivoient son parti, de soupçonner qu'il rouloit dans son esprit quelque projet ambitieux. Le Pontife redemanda alors à Côme avec une extrême hauteur le fils de la sœur de Charles Caraffe, appelé Mathieu Stendardo, Napolitain exilé, qui étoit depuis long-tems retenu en prison, avec les autres bannis de

HENRI II.
1555.

* Jean Pierre Caraffe.

HENRI II.

1555.

Florence. Côme & François de Toledé qui avoient la conduite des affaires de l'Empereur dans la Toscane, le lui rendirent sans difficulté. Alors le Pape donna le chapeau de Cardinal à Charles Caraffe, homme altier & turbulent, qui avoit été élevé plutôt pour la profession des armes, que pour l'état ecclésiastique. Attaché au parti de la France, il avoit long-tems servi sous Strozzi, & depuis peu avoit défendu la ville de Portorcole. Paul IV. avoit aussi fait venir auprès de lui le frere de ce Charles Caraffe, nommé Jean Caraffe comte de Montorio, qui à la vérité étoit d'un naturel plus doux & plus humain que son frere, mais qui ne brûloit pas moins d'ambition, & avoit une égale ardeur pour élever sa famille, même sur la ruine des autres, & à quelque prix que ce fût.

Quelque tems après, le Pape ôta au duc d'Urbin le gouvernement des affaires du S. Siège, & après avoir solennellement donné les marques d'autorité, & le Bâton de commandement à Jean Caraffe de Montorio, il le fit son premier Ministre. Il réunit en ce même tems au patrimoine de l'Eglise le duché de Camerino, que Jules III. avoit donné à Baudouin son frere, & à Fabien son fils, destiné pour être gendre de Côme; & il lui promit en échange des terres d'un aussi grand revenu. Il arriva alors un accident qui irrita beaucoup le Pontife. Jean-François Giugni, banni de Florence, avoit été assassiné à Rome par des gens payez pour cette action. Lorsqu'on vint à faire des informations de ce meurtre, Avertardo Serristori, ambassadeur de Côme auprès du Pape, en fut soupçonné: il étoit en effet vrai-semblable que c'étoit par son ordre qu'on avoit assassiné ce Florentin, homme de courage & de mérite, & par-là redoutable à son Souverain.

Le duc de Florence avoit fait demander au Pape, que les biens possédez par Rodolphe Baglioni dans le territoire de Perouze, & dont Adrien son frere s'étoit emparé pendant la vacance du S. Siege, fussent rendus aux enfans de Rodolphe dont il avoit pris la tutelle; & il l'avoit obtenu. Mais le cardinal Caraffe s'y opposa dans la suite, & empêcha que la chose ne fût exécutée. Non content d'avoir rendu inutile la grâce que son oncle avoit accordée, il voulut que Côme rendît à l'Archevêque Antoine Altoviti les revenus de l'Archevêché de Florence, dont on avoit donné la jouissance à l'hôpital,

pour

pour punir ce Prélat qui avoit été banni. On fit le procès à Jean-François comte de Bagno de l'illustre maison de Guidi, qui avoit toujours porté les armes pour Côme; & on lui suscita cette affaire à cause de l'argent qui avoit été pris aux François auprès de Cesene dans la Romagne, pays de la dépendance du Pape. Il fut donc cité à Rome, & n'ayant point répondu à l'assignation, ni comparu au jour qu'on lui avoit marqué, il fut pros crit: on donna ordre ensuite à Ascanio de la Cornia, qui après avoir été pris à Chiufi, avoit été depuis peu échangé avec Lansac prisonnier à Florence, de se rendre maître des places du comte de Bagno, & d'y mettre en garnison dix compagnies d'infanterie. On envoya avec lui Antoine Caraffe cousin-issu-de-germain du Pape, à qui on avoit donné ces biens, & qui ayant pris son chemin par la Marche d'Ancone, fit porter par mer du canon à Rimini.

On soupçonnoit Côme de favoriser secrètement le comte de Bagno, parce que l'on avoit mis une nouvelle garnison dans Castrocaro, qui est sur les frontieres de l'un & de l'autre. Côme nia ce qu'on lui imputoit, & après qu'on se fut emparé facilement de quelques places qui apparten oient au comte de Bagno, le Duc craignant le Pape, demeura neutre dans cette guerre. Enfin lorsque les troupes du Pape eurent pris la ville de Montebello, & ensuite la citadelle, dont la garnison s'enfuit, le comte de Bagno se vit dépoüillé de tous ses biens. Côme ne voulant pas faire la guerre à contre-tems, dissimula cette injure. Cependant le Pape fit publier une ordonnance, par laquelle il défendoit sous des peines rigoureuses à ses sujets de porter les armes pour aucun Prince étranger, sans en avoir obtenu la permission de sa Sainteté; ce qui fit que Leonida Malatesti, Jacques son fils, & la plupart des autres, craignant la proscription, abandonnerent le parti de l'Empereur & du duc de Florence. Marc-Antoine de Rieti, qui commandoit dans Castrocaro avec une compagnie de soldats d'élite, fut le seul qui méprisa les ordres du Pape, & qui persévéra constamment dans le parti de Côme. Ces procédés & ces commencemens de division, quoique légers en apparence, rendoient suspecte à l'Empereur & au duc de Florence l'ambition des Caraffes, lorsqu'il s'éleva tout à coup à Rome de nouveaux troubles, qui causerent de grands désordres, & dont je vais dire l'origine.

Tome II.

Gggg

HENRI II.

1555.

HENRI II.

1555.

Le comte de Santafiore, chef de la maison des Sforces, toujours attaché au parti de l'Empereur (ainsi que ses deux freres, le cardinal Guido Ascanio & Alexandre clerc de la Chambre) avoit fortement sollicité ses autres freres; Charle: grand Prieur de Lombardie, & Mario qui avoit été depuis peu fait prisonnier, d'abandonner le parti du Roi, & de s'assurer une meilleure fortune. Il n'avoit pas eu de peine à le leur persuader, parce qu'après la prise de Sienné, il falloit absolument que la plupart des biens de la maison des Sforces tombassent sous la puissance de l'Empereur. Mais Charle qui actuellement étoit au service du Roi, & qui avoit trois Galères fort bien équipées à Marseille, demandoit pour premiere condition, qu'avant de quitter le parti de la France, il pût faire conduire deux Galères dans quelque Port dépendant de l'Empereur, afin de ne point paroître avoir passé de son côté, nud, pour ainsi dire, & désarmé; ce qu'il tâcheroit de faire, disoit-il, sans donner aucun soupçon. Il les avoit fait donc partir pour Civita-Vecchia, ville de l'Etat du Pape; & peu après, avec la permission du Roi, & sous la conduite de Nicolas Alamanni, à qui ce Monarque en avoit donné le commandement, elles y avoient abordé. Aussi-tôt qu'elles y furent arrivées, Alexandre frere de Charle dit qu'il les avoit achetées de son frere, en chassa les François; & après en avoir ôté le commandement à Alamanni, il s'en rendit maître. Cependant le tumulte qui s'éleva, fut cause qu'il ne les put emmener, & Pierre de Capouë, gouverneur de la citadelle, après avoir ouï les plaintes d'Alamanni, fit fermer le Port pour les empêcher de sortir.

Le Cardinal frere de Charle ayant appris cette nouvelle, fit en sorte, avant que le Pape en fût informé, d'obtenir du comte Jean de Montorio, par le moien de Jean-François Lotrini son secretaire, homme fidèle & actif, une lettre pour le Gouverneur du château de Civita-Vecchia, par laquelle on lui ordonnoit de laisser sortir librement du port Alexandre avec ses Galères. Dès qu'il eut obtenu la permission du Gouverneur, il mena promptement ses Galères à Gaëte, & ensuite il en partit pour aller trouver à Naples Bernard de Mendose. Le Pape ayant appris cette nouvelle par l'Ambassadeur de France, en fut extraordinairement irrité. Pour réparer

l'honneur d'une illustre maison, qu'il croyoit avoir été outragée, & pour faire éclater son grand courage, & déployer en même tems la puissance qu'il avoit reçue de Jesus-Christ, il écrivit au cardinal de Santafiore, & lui ordonna avec des menaces terribles, de faire revenir au plutôt ces Galères, & de les rendre à Alamanni. Il fit aussi citer Alexandre pour venir rendre compte d'une action si hardie.

Les Bannis de Naples, de Florence, & des autres endroits d'Italie, s'émurent à la nouvelle de cet événement, comme si le Pape eût fait une déclaration de guerre: ce qui fit qu'ils se rendirent à Rome en grand nombre, à l'instigation du cardinal Carasse, dont l'esprit étoit naturellement inquiet, & toujours ennemi du repos, & qui d'ailleurs conservoit une haine inveterée contre les Espagnols: car lorsqu'il portoit les armes pour l'Empereur dans la guerre d'Allemagne, il fut insulté par un Espagnol dans une contestation qui arriva au sujet d'un prisonnier. Après avoir porté ses plaintes au duc d'Albe, & demandé qu'il lui fût permis de se venger par un duel, non-seulement le Duc ne voulut point l'écouter, mais il le traita avec mépris. Cet affront l'ayant obligé de quitter l'armée, & de se retirer en Italie, il fut arrêté à Trente par ordre de l'Empereur; on ne voulut point le renvoyer qu'il n'eût promis de ne point attaquer l'Espagnol, & on l'obligea de déclarer qu'il en avoit été pleinement satisfait. Depuis ce tems-là il avoit toujours été ennemi du parti de l'Empereur. Après avoir contracté une très étroite amitié avec Pierre Strozzi, il remplissoit de soupçons l'esprit du Pape, qui prenoit aisément toutes les impressions qu'on lui donnoit, & il l'animoit contre les Espagnols. On peut ajouter à cela les injures particulieres que le Pontife avoit autrefois reçues de l'Empereur. En effet lorsqu'il étoit archevêque de Chieti, & ensuite de Brindisi, & membre du Conseil public du royaume de Naples, ayant été envoyé par le Pape Legat en Angleterre, l'Empereur lui ôra sans aucun sujet sa dignité de Conseiller. Lorsqu'il eut été admis dans le Sacré Collège, il trouva du poison que son valet de chambre qui étoit Espagnol lui avoit préparé. Comme sa coutume étoit de dire librement son sentiment dans le Consistoire, il avoit accusé l'Empereur de s'entendre avec les Protestans, & d'être fauteur des Hérétiques. L'Empereur s'étoit rappelé toutes ces choses,

HENRI II.

1555.

Haine du
cardinal Carasse pour
l'Empereur.

Sujets que
Paul IV. avoit
de hait l'Em-
pereur.

Gggg ij

HENRI II.

1555.

& il en étoit arrivé que les Ministres, après que ce Cardinal eut été nommé à l'archevêché de Naples, l'empêcherent longtemps d'en prendre possession, & de jouir de ses droits. Enfin on n'avoit pas encore oublié les intrigues des Imperiaux, qui avoient fait tous leurs efforts pour empêcher son élection.

Le Pape repassant tout cela dans son esprit, & n'examinant pas assez qu'il se préparoit à faire la guerre à contre-tems, sans avoir ni argent, ni soldats, ni tout ce qui étoit nécessaire, écouta trop sa famille, & s'engagea, lui & ses alliez, dans une guerre aussi périlleuse qu'injuste. Mario Sforce craignant pour Alexandre, & voulant appaiser en quelque manière la colère du Pape, étoit allé de la part du Cardinal son frere, trouver Mendose, pour l'engager à faire revenir à Civita-Vecchia, comme on le fit aussi, les Galères qu'Alexandre en avoit emmenées. Le cardinal Caraffe néanmoins, pour ôter tout moyen d'accommodement (après que le bruit de la conjuration tramée contre le Pape dans le palais du cardinal de Santafiore Camerlingue eut éclaté) le cita au nom du Pape, & après l'avoir fait monter dans un carosse, l'envoya prisonnier au château Saint-Ange. Camille Colonne fut arrêté en même tems, sous prétexte qu'il avoit conféré secrètement & souvent avec le marquis de Sarria ambassadeur de l'Empereur, & avec le comte de Chinchon, qui étoit venu depuis peu à Rome au nom de Philippe, pour présenter, selon la coutume, ses respects au nouveau Pape. Quoique le cardinal Caraffe scût parfaitement que Camille ignoroit toutes les choses dont il étoit soupçonné, il craignoit néanmoins que comme il avoit beaucoup de cœur, & qu'il étoit le principal appui de la maison des Colonnes, toujours ennemie des Papes, il n'entreprit quelque chose de nouveau en faveur de l'Empereur: après donc l'avoir fait venir de Zagarolo par adresse, il l'avoit fait enfermer dans une prison très étroite. Il empêcha aussi de sortir de Rome Julien Cesarini & Ascagne de la Cornia, qui lui étoient suspects pour les mêmes raisons, & les obligea de donner caution.

Brouilleries
de la Cour de
Rome.

Joséph Cantelmi comte de Popoli, proche parent du Pape, s'opposoit aux desseins des Caraffes; & soit qu'il agit par prudence, ou qu'il y fût engagé par quelques vûes intéressées, parce que ses biens étoient situés dans les Etats de l'Empereur,

il tâchoit de les détourner de la guerre. Ses conseils lui ayant attiré une réprimande injurieuse de la part du cardinal Caraffe, il demanda son congé au Pape, & retourna chez lui. Quelque tems après Murio Tuttavilla, capitaine des gardes, & quatre Cameriers furent dépouillés de leurs charges, parce qu'on les soupçonnoit de favoriser le parti contraire. On commença cependant à lever des troupes dans la Romagne, pays fertile en bons soldats, & dans la Marche d'Ancone, & l'on dépêcha le 17 d'Août Laurent Guaſconi au duc d'Urbain, pour lui donner ordre de lever dans la Romagne six mille fantassins & trois cens chevaux, afin de les amener à Rome quand on en auroit besoin. On donna ordre aussi au cardinal Hippolyte d'Este, chargé à Rome des affaires du Roi, de sortir de la ville, parce que, comme les Caraffes le disoient, il y tenoit une conduite irrégulière & scandaleuse; mais ce fut plutôt à cause de l'envie qu'ils lui portoient, & pour s'être opposé à l'élection du Pape. Cependant le cardinal Caraffe inventa un autre prétexte pour couvrir un ordre si injurieux, & excusa ainsi cette action auprès d'Hercule duc de Ferrare, frère du cardinal d'Este. Il disoit que par l'intrigue des ennemis du cardinal d'Este, & par leurs artifices, qu'il n'avoit pu encore ni découvrir ni prévenir, on avoit fait entendre au Pape que ce cardinal rouloit de grands desseins, & que, selon ses conjectures, celui qui lui avoit rendu ce mauvais office, étoit le cardinal Pio de Carpi, son ennemi depuis longtems, qui craignoit que le cardinal d'Este ne parvînt quelque jour à la Papauté: ce qu'il étoit aisé de connoître par les lettres des Impériaux. Il ajoûtoit encore que le cardinal Pio de Carpi étoit d'intelligence avec le cardinal Jean du Bellay, Prélat ambitieux, à ce qu'il prétendoit, & qui par l'éloignement du cardinal d'Este, esperoit obtenir l'une de ces deux choses, & même toutes les deux; ou d'avoir le gouvernement des affaires de France, ou de parvenir un jour au souverain Pontificat, selon les espérances que lui en avoient données le cardinal de Pio de Carpi.

Le cardinal de Lorraine étoit grand ennemi du cardinal du Bellay, qui aimoit beaucoup sa patrie: pour lui complaire, le cardinal Caraffe avoit décrié le cardinal du Bellay auprès du Roi, & le lui avoit enfin rendu suspect, parce qu'il

Gggg iiij

HENRI II.

1555.

HENRI II.

1555.

avoit lié une étroite amitié avec le cardinal Carpi; ce qui fit que les ministres du Roi conduisoient les affaires de France sans le consulter, & sans qu'il en pût même être informé. L'Abbé Bresengo Espagnol, qui étoit au service de Philippe, fut alors arrêté par le Legat de Boulogne, suivant l'ordre des Caraffes, lorsqu'il alloit en poste de Milan à Naples; & les lettres du duc d'Albe (par lesquelles les Caraffes disoient qu'on reconnoissoit ouvertement que les Espagnols aident du secours des Sforces avoient conspiré contre le Pape) furent décachetées. On manda aussi à Rome Marc-Antoine Colonne frere d'Alcagne; mais ayant été averti par Jeanne d'Arragon sa mere, qui lui avoit dépêché par deux différentes routes deux courriers à Marino, il ne vint point, & il s'employa à fortifier Palliano. Cependant comme les fortifications n'étoient pas encore assez élevées pour être en état de défendre la place, Colonne en sortit, & les habitans la livrerent aux Caraffes; On prit aussi-tôt après Nettuno, ville située proche la mer; & de la dépendance des Colonnes. Le cardinal de Santafiore oncle & tuteur de Paul Jourdain des Ursins fut aussi sommé dans sa prison de livrer au Pape la citadelle de Bracciano; & Côme engagea Ursini, qui avoit alors épousé Isabelle l'une de ses filles, à remettre la citadelle entre les mains des Caraffes, en exigeant d'eux des sûretés; & à faire enforte de s'attirer les bonnes grâces du Pape par toutes sortes de moyens.

Telle fut l'origine d'une guerre non seulement funeste à l'Italie, mais encore très-préjudiciable à la France. Après que les Caraffes eurent fait de vains efforts pour y engager le Sénat de Venise, ils en confererent à Rome avec Jean d'Avanson Ambassadeur du Roi, & avec le cardinal George d'Armagnac. Dès qu'on fut convenu des conditions, on envoya en France Annibal Rucellai, neveu de Jean de la Casa, homme de confiance & secretaire du Pape, pour faire tout sçavoir au Roi, & l'engager à se liguier avec le Pontife. On avoit déjà assemblé à Rome trois mille hommes d'infanterie, & les ministres du Roi avoient permis aux Caraffes, en attendant des ordres plus exprès de Sa Majesté, d'employer pour le besoin present de la guerre, la cavalerie qui étoit à Parme, & à la Mirandole, sous la conduite d'Ottavio Farneze. Cela ne laissoit pas de troubler dans la Toscane les desseins de

Côme, qui néanmoins pressoit fortement Toledé de mettre son armée en campagne, & de s'emparer de Crevoli, qui avoit été pris depuis peu, & d'où les François faisoient tous les jours des courses, & infestoient le pays. A peine put-on engager les Allemands à sortir de Sienne; ils en partirent enfin avec trois compagnies d'Espagnols, sous la conduite de Santafiore, & dans l'esperance qu'ils recevoient bien-tôt leur paye. Après avoir battu la place, on donna l'assaut : les nôtres résistèrent courageusement aux efforts des assaillans; mais ayant perdu plus de cinquante de leurs meilleurs soldats, la garnison qui ne voyoit aucune esperance de secours, se retira pendant la nuit, & abandonna la place à l'ennemi, qui en fit aussi-tôt raser les murailles.

HENRI II.

1555.

Santafiore fut extrêmement irrité, de ce que le cardinal Camerlingue son frere étoit encore en prison, pour n'avoir pas rendu les galeres, & de ce que les démarches de Mario son autre frere, qui étoit allé à Naples les redemander à Mendose avoient été inutiles. Il alla donc lui-même trouver le duc d'Albe qui étoit occupé à la guerre de Piémont, & qui alors tenoit conseil à Ponte-Stura, avec Jean-Baptiste Castaldo & le marquis de Marignan, sur les affaires de la guerre, pendant que les nôtres assiégeoient Vulpiano. Il obtint du duc d'Albe les galeres; & après qu'il les eut fait ramener à Civitavechia, le Pape sollicité par le sacré College fit sortir de prison le Camerlingue, après l'avoir obligé à consigner deux cens mille écus d'or pour la sûreté des Caraffes. Cependant le duc de Florence, pour chasser toutes nos garnisons du Val de Chiana, pendant que Santafiore étoit absent, & pour rendre plus sûr & plus libre l'accès de la ville qui étoit réduite à une extrême disette, avoit commandé à Chiappino Vitelli, de mettre son armée en campagne, de commencer par attaquer Chiufi, & ensuite d'aller à Sarteano. Vitelli s'empara en chemin de Pienza, qui avoit été tant de fois pris & repris, & de peur qu'il ne tombât dorénavant entre les mains des François, il en fit raser les murailles. Le comte de Rados Albanois surprit en même tems des lettres écrites par un certain Siennois qui étoit alors à Radicofani; & soit qu'elles fussent sinceres, ou qu'il les eût écrites exprès, à dessein d'imposer, elles troublèrent les projets de Côme. Ces lettres portoient que Radicofani n'étoit pas si

HENRI II.

1555.

bien fortifié qu'on ne pût facilement s'en rendre maître, si l'ennemi tournoit ses pas de ce côté-là. On y ajoûta foi; & comme cette place étoit d'aussi grande importance, que Chiusi ou Sarteano (car ce pays de montagnes, qui s'étend jusqu'à Montalcino, & par où l'on va de Pitigliano & de Castro dans la Toscane, étoit fermé par la prise de Radicofani) Vitelli par le conseil du duc de Florence y conduisit son armée.

Lorsqu'on eut fait venir par des chemins détournés & difficiles quatre pieces de canon d'Arezzo, & qu'on eut fait brèche à la place, on donna l'assaut. Mais les Italiens & les Espagnols escadèrent la muraille avec si peu d'ardeur, qu'ils furent repoussés sans peine. Ce fut en vain que les officiers se mirent à leur tête pour les animer par leur exemple: leurs exhortations & leurs menaces furent inutiles. On donna un second assaut, avec aussi peu de succès. Vitelli, sur les promesses que lui firent les Allemands de combattre courageusement, avoit résolu d'attaquer une troisième fois la place par un autre endroit, lorsque Côme jugea à propos de faire revenir l'armée, parce que l'on étoit sur la fin d'Octobre, & que les pluies étoient fréquentes. Les nôtres, selon le rapport de ceux qui ont écrit l'histoire de Toscane, perdirent alors une belle occasion de se rendre maîtres de Sienne, qui, si on les en croit, étoit réduite à une si grande extrémité, que malgré les soins & les dépenses du duc de Florence, qui y faisoit tous les jours porter des vivres qu'on amenoit par mer à Livourne de la Pouille & de la Sicile, il y en restoit à peine pour quinze jours. De sorte que si l'on eût assemblé les troupes d'Ottavio Farnese, & des places voisines, avec celles qu'on croyoit que le Pape (qui s'étoit déjà accordé avec le Roi) auroit fournies, il n'y a point de doute qu'on n'eût repris Sienne, avec plus de facilité qu'elle n'avoit été prise.

Bernard de Mendose, qui, en attendant l'arrivée du duc d'Albe, avoit la conduite des affaires dans le royaume de Naples, étoit venu alors sur les frontières de l'Etat Ecclésiastique, avec huit mille hommes d'infanterie, & quinze cens chevaux, pour intimider le Pape & les Caraffes, avant qu'ils se fussent déclarés contre Philippe, & par ce moyen les détourner des desseins qu'il avoient déjà pris, mais qui étoient encore cachez. Le Pape à la vérité parut d'abord témoigner du chagrin, ou du repentir;

repentir ; il fit un choix de quelques Cardinaux , & leur donna ordre de chercher un moyen de mettre la paix & l'union entre deux puissans Princes. Cependant pour ne pas donner lieu au duc d'Albe de penser de lui peu favorablement , il avoit severement défendu qu'on levât des soldats dans les terres de l'Eglise , & il avoit donné ordre à Ottavio Farneze qui étoit encore au service du Roi , de renvoyer au plutôt les troupes qu'il avoit à Castro & à Petiliano. Ottavio en fut indigné , & comme il étoit déjà irrité contre le Roi , de ce qu'il n'avoit pas eu le commandement dans la guerre de Toscane , il se retira à Parme , & ayant quitté le parti de la France , il traita dans la suite avec l'Empereur & le roi Philippe , par l'entremise du duc d'Albe.

HENRI II.

1555.

Ottavio Far-
neze passe
dans le parti
de l'Empe-
reur.

Tandis que le Pape étoit incertain s'il feroit la guerre ou la paix , le cardinal Caraffe , toujours ennemi du repos , engagea les François à représenter au S. Pere le péril où il étoit exposé ; à lui rappeler les injures qu'il avoit reçues , & qu'il n'oublioit pas facilement ; & par ce moyen faire pencher du côté de la guerre son esprit déjà ébranlé par d'autres motifs. On n'eut pas beaucoup de peine à engager le Pontife à prendre plutôt le parti de la guerre , que celui de la paix. Le cardinal Caraffe se servit pour cela d'un moyen efficace : il avoit fondé depuis long-tems les dispositions du cardinal de Lorraine , avec qui il avoit été lié autrefois d'une étroite amitié. L'affaire fut mise en délibération dans le Conseil du Roi , après l'arrivée de Rucellai en France. Anne de Montmorenci , qui étoit déjà avancé en âge , & par conséquent moins touché des idées de gloire , & qui d'ailleurs appercevoit en tout cela de la mauvaise foi & de l'artifice , dit que cette guerre lui paroïssoit être à contre-tems , & peu convenable à la situation des affaires : Qu'on étoit sur le point de faire dans peu la paix , ou une trêve avec l'Empereur & le Roi son fils ; qu'on ne pourroit la rompre , sans en faire rejeter la faute sur nous , si sous prétexte de protéger le Pape , on portoit la guerre en Italie ; Qu'ainsi il falloit suspendre cette délibération , jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles certaines de la négociation , au sujet de la paix avec l'Empereur , qui devoit se conclure par l'entremise des Anglois : Que cela étoit beaucoup plus avantageux à la France.

Tome II.

H h h h

HENRI II.

1555.

Ambition du
du cardinal de
Lorraine.

Politique
pernicieuse
du Connétable.

Le cardinal de Lorraine, dont l'esprit broüillon aimoit les nouveaux projets, & qui, à l'humeur guerrière près, ressembloit assez au cardinal Caraffe, fondé sur le nom d'Anjou qui avoit été autrefois dans sa famille, avoit ses vûes & ses esperances sur le royaume de Naples, pour l'aggrandissement particulier de sa Maison. Comme il étoit persuadé que si l'on faisoit la guerre de ce côté là, le duc de Guise son frere auroit infailliblement le commandement, il applaudit à l'inclination qu'avoit le Pape pour la guerre. Il fut d'avis qu'on ne laissât pas échaper une occasion si favorable d'étendre en Italie l'Empire des François, qui ayant autrefois reçu des Papes le royaume de Naples, pourroient le recouvrer aisément, aidez de la même faveur, & particulièrement de celle de Paul IV. qui étant d'une illustre maison de ce Royaume, releveroit par son seul crédit les factions d'Anjou presque éteintes. Il ajoûta que ce projet de la paix avec l'Empereur & le Roi son fils n'étoit pas assez important, pour que ceux qui, sans se mettre en peine de l'opinion des hommes, ne devoient penser qu'à la gloire du nom François, préférassent l'incertain au certain. Il tint encore d'autres discours flatteurs & séduisans, qui gagnerent facilement l'esprit du Roi enflé de quelques heureux succès, & qui étoit entierement livré au duc de Guise, & à ses partisans. Le Connétable de Montmorenci n'approuva pas cette résolution ; mais aussi il ne s'y opposa pas, accoutumé par une pernicieuse habitude à la complaisance & à la flatterie, vice ordinaire des courtisans : il comptoit d'ailleurs que tout le mauvais succès de cette guerre, que sa prudence lui faisoit prévoir, seroit entierement mis sur le compte des Guises ; ainsi il ne voulut point contredire le Roi. Mais il se repentit dans la suite de cette conduite, où il y avoit plus de politique & de malignité, que de droiture & de bonne intention. Car lorsque la trêve eut été rompue, & que le duc de Guise eut mené en Italie la meilleure partie des troupes Françaises, il fut lui-même défait dans la bataille qui se donna auprès de S. Quentin ; & comme le vulgaire ne juge que par les événemens, il s'attira plus de haine qu'il n'en avoit voulu attirer à son rival.

On envoya donc au Pape le cardinal de Lorraine, qui s'étant joint à Lyon au cardinal de Tournon, partit au mois de

Septembre pour Rome, où il le fit entrer dans cette affaire, en quelque sorte contre son gré. Ce Cardinal prévint les suites de cette guerre, comme le Connétable de Montmorenci, mais il ne les dissimula pas comme lui. Ayant versé beaucoup de larmes, il déplora les malheurs qui alloient fondre sur la France; prit le ciel à témoin qu'il n'y avoit aucune part; & rejetant tout sur la légèreté où l'ambition du cardinal de Lorraine, il tâcha souvent de justifier sa conduite devant plusieurs personnes illustres & dignes de foi.

Le Pape vers ce tems-là avoit fait publier un Bref, dans lequel il étoit dit, que le Cardinal revêtu de l'Evêché d'Osie, seroit toujours Doyen du sacré College, & que cette dignité lui donneroit le pas devant les Cardinaux, même plus anciens que lui. C'est pour cette raison que le cardinal de Tournon persuadé qu'il ne pouvoit aller à Rome sans blesser sa dignité, parce qu'il se verroit obligé de marcher après le cardinal du Bellay, s'étoit arrêté long-tems à Lyon. Mais le Roi, sollicité par les lettres continuellen des Caraffes, lui avoit mandé expressement de partir au plutôt. Enfin le traité fut signé, mais tenu secret: & même le cardinal de Lorraine parut sortir de Rome, sans avoir rien conclu. On députa aussi-tôt au Roi, Louis de S. Gelais sieur de Lanfac, pour lui porter les conditions du traité, afin qu'il les approuvât, & les ratifiât. Le cardinal de Lorraine passa par Ferrare, où il fit sçavoir à Hercule d'Este son parent, tout ce qu'il avoit fait à Rome; car il avoit engagé ce Duc malgré son grand âge dans cette dangereuse guerre, par des motifs aussi frivoles que ceux dont il s'étoit servi pour y engager le Roi.

Il alla ensuite à Venise, ou après avoir exposé les mêmes choses dans le Sénat, sans cependant parler du traité, il vit bien qu'il avoit à faire à des têtes sensées, qui contentes de témoigner leur bonne volonté pour le Roi, faisoient voir qu'elles étoient très éloignées de faire la guerre. Voici quels furent les principaux articles de ce traité, que j'ai tout entier entre les mains. Que le Roi Très-Chrétien engageoit sa foi de défendre Paul IV. & le S. Siege contre tous ceux qui oseroient l'attaquer, de quelque condition qu'ils fussent, & même de la plus relevée, & promettoit que ce seroit son principal objet dans la guerre d'Italie: Qu'il prendroit sous sa protection le cardinal Caraffe,

HENRI II.

1555.

Le cardinal de Tournon, en bon citoyen, se déclare contre le dessein de faire la guerre.

Règlement par rapport à l'Evêché d'Osie.

Articles du traité de la France avec le Pape.

H h h h ij

HENRI II.

1555.

le comte Jean de Montorio, Antoine Caraffe, & leurs héritiers, & qu'il leur donneroit en Italie, ou en France, des biens proportionnez à ceux que cette guerre pourroit leur faire perdre : Que ce traité subsisteroit toujours entre le Roi, la personne du Pape, & le S. Siege, & que dans l'Italie leur ligue seroit défensive & offensive; mais que le Piémont en seroit excepté : Qu'on mettroit en dépôt à Rome ou à Venise, au mois de Fevrier prochain, cinq cens mille écus d'or, pour subvenir aux frais de la guerre, & que le Roi en fourniroit trois cens cinquante & le Pape cent cinquante : Que pour le besoin de cette guerre le Roi envoyeroit en Italie, quand il seroit nécessaire, dix ou douze mille hommes d'infanterie étrangere, avec cinq cens gendarmes, & autant de chevaux-legers, & que sa Majesté donneroit le commandement general de toutes ces troupes à quelque Prince (par-là on désignoit le duc de Guise frere du cardinal de Lorraine) Que le Pape de son côté fourniroit dix mille hommes d'infanterie, ou davantage, si la necessité de la guerre le demandoit, & mille chevaux, qui seroient entretenus de l'argent qui auroit été mis en dépôt : Qu'il donneroit des vivres & le passage libre aux troupes du Roi : Qu'il fourniroit toutes les fois qu'il faudroit, & autant qu'il pourroit, les pieces d'artillerie avec leur attirail, & en un mot tout ce qui seroit nécessaire à la guerre : Qu'on commenceroit à la faire dans le royaume de Naples, ou dans la Toscane, selon qu'il paroîtroit plus à propos, & que s'il étoit nécessaire, on pourroit aussi la porter dans la Lombardie : Qu'on déclareroit la guerre à Côme, afin de rétablir l'ancienne liberté de la République des Florentins : Qu'aucun des conféderez ne seroit la paix avec l'ennemi commun de l'une & de l'autre Puissance, & même d'une seule des deux, sans que l'autre n'en fût informée, & n'y eût consenti : Que la republique de Venise seroit comprise dans ce traité, ainsi que tous les autres Princes qui voudroient y accéder pour la liberté de l'Italie.

On convint aussi que, lorsque le Royaume de Naples seroit recouvré, le Pape, à la réserve de Benevent & de son territoire qu'il prendroit pour lui, donneroit ce Royaume à l'un des enfans du Roi, mais non au Dauphin : Que les frontieres de l'Etat Ecclesiastique s'étendroient d'un côté jusqu'à San-Germano, & de l'autre jusqu'au Garigliano, & au-delà de l'Apennin, jusqu'à la riviere de Pescara; desorte que tout le

payis qui est au-deçà dans l'Abruzze , & dans la campagne de Rome , & outre cela la ville de Gaëte , seroient à l'avenir de la dépendance du Pape : Que le revenu annuel, qu'on lui payoit par rapport à tout ce payis , seroit augmenté de vingt mille écus d'or : Que celui à qui le Pape donneroit l'investiture de ce Royaume , affranchiroit les peuples des impôts , des tributs , & autres charges , que les Imperiaux & les Espagnols avoient imposées , & que tout seroit remis sur l'ancien pié : Qu'il rendroit les biens , les privileges & les droits aux Grands du Royaume , aux gentilshommes , & à tous ceux à qui on les auroit ôtés , pour avoir suivi le parti de la France : Qu'il n'exerceroit aucune autorité dans les affaires de Religion , si ce n'est dans celles qui pourroient le concerner , comme protecteur de l'Eglise : Qu'il ne donneroit aucune atteinte à la juridiction Ecclesiastique , par des édits , des appels , ou par quelqu'autre moyen : Qu'il n'empêcheroit point qu'on apportât librement des vivres à Rome : Qu'il seroit soumis & fidele au Pape , & qu'il fourniroit pour la guerre quatre cens gendarmes & deux galeres bien équipées : Que dans le Royaume il ne recevroit aucun banni , sujet du Pape ; & que le Pape de son côté n'en recevroit aucun des sujets du Roi , excepté dans Rome , qui est comme la patrie commune de toutes les nations : Qu'on donneroit au saint Siège , dans la Sicile , des biens dont le revenu annuel seroit de quinze mille écus d'or : Que le Comte de Montorio possederait en liberté & de plein droit dans le Royaume des terres , qui produiroient vingt-cinq mille écus d'or de rente : Que le Roi très-Christien enverroient son second fils dans le Royaume , pour y être élevé ; & qu'en attendant qu'il fût parvenu à un âge assez avancé pour avoir la connoissance des affaires , le Pape & le Roi choisiroient des personnes capables , qui en auroient la conduite : Que le Roi feudataire ne pourroit être ni empereur , ni roi des Romains , ni posséder le Milanais , ou la Toscane , ni enfin être roi de France : Que si cela arrivoit , il seroit obligé de renoncer au plutôt à la couronne de Naples ; & que s'il le refusoit , il perdrait tous les droits qu'il auroit sur ce Royaume , & en seroit privé : Que si l'on ne pouvoit envoyer si-tôt dans le Royaume le jeune Roi , à cause de sa grande jeunesse , cela n'empêcheroit pas que l'Etat ne fût

H h h h iij

HENRI II.

1555.

gouverné en son nom , par des personnes que le Pape & le Roi choisiroient pour cet effet ; qui prêteroiient serment de fidélité au Pape & au Roi , & promettroient de ne rien faire , qui fût contraire à leur volonté : Que si le jeune Roi n'étoit pas dans un âge assez avancé pour prêter serment au Pape , le Roi son pere le feroit au nom de ce Prince , de la même manière qu'on l'avoit autrefois pratiqué à l'égard de Jules III. mais qu'aussi-tôt que le Roi feudataire auroit atteint un âge compétent , il ratifieroit son serment ; & que même , s'il étoit nécessaire , il le renouvellerait : Qu'il seroit permis au Pape , pour diminuer la cherté des vivres , d'acheter dans la Sicile , quand il le jugeroit à propos , jusqu'à dix mille mesures de bled , & de les faire transporter à Rome , exemptes de toute charge & de tout impôt : Que le Roi donneroit ses ordres , pour que les Gouverneurs ou autres officiers n'y missent aucune opposition , & qu'à la première demande cet article seroit exécuté sans aucune supercherie.

Ce traité fut fait à Rome le 16 de Décembre par le cardinal de Lorraine & les Caraffes. Mais on étoit déjà convenu avec le duc de Ferrare , le 15 de Novembre , qu'il auroit le commandement des armées dans toute l'Italie , excepté dans le Piémont : Qu'il regarderoit sans aucune exception les allies du Roi comme les siens , & qu'il tiendrait pour ennemis les ennemis de la France : Que s'il plaisoit au Roi d'envoyer de France en Italie quelque Prince , il auroit le commandement des armées , en l'absence du duc de Ferrare : Que ce duc donneroit un libre passage sur ses terres aux troupes Françaises , & leur fourniroit des vivres , & qu'il refuseroit l'un & l'autre aux ennemis : Que le Roi lui payeroit tous les mois une pension de deux mille écus dor : Qu'il prendroit sous sa protection le duc de Ferrare , & toutes les places qu'il possédoit alors , avec celles qu'il devoit posséder , & seroit obligé de les défendre , comme les siennes propres : Que pour cela le Roi entretiendrait , selon l'usage du Royaume , cent gendarmes , deux cens chevaux-legers , & deux mille hommes d'infanterie : De plus , qu'on mettroit en dépôt trois cens mille écus d'or , & que si les coffres du Roi ne pouvoient pas les fournir , on les emprunteroit des Banquiers : Qu'on payeroit tous les ans au duc de Ferrare vingt mille écus d'or , lorsqu'on auroit

recouvré le royaume de Naples, & quinze mille, quand la Toscane seroit réduite : Qu'on lui donneroit des biens, dont le produit seroit de cinquante mille écus d'or, lorsqu'on se seroit emparé de l'Etat de Milan ; & que pour gage on lui mettroit Cremona entre les mains : Que le duc de Ferrare de son côté seroit obligé de fournir toute l'artillerie avec son attirail, de la poudre & des boulets : Qu'il lui seroit libre d'engager Camille Colonne dans le parti du Roi, & de s'en servir dans cette guerre ; & qu'en ce cas le Roi seroit obligé de lui payer tous les mois une pension de trois cens écus d'or.

HENRI II.
1555.

Tandis que ces choses se passoient à Rome & à Ferrare, Corneille Bentivoglio étant sorti de Montalcino, surprit Ottieri & Montaione, places qui appartenoient à Sinolfo, noble Siennois, qui à la persuasion de François de Toleda, avoit depuis peu abandonné le parti du Roi. Comme cette expedition avoit ouvert un passage de la campagne de Rome dans la Toscane, Côme s'étoit persuadé que le bruit qui couroit à Rome & parmi les François, au sujet du siège de Sienne, avoit quelque fondement ; & que la ville étant réduite à une extrême nécessité par la disette des vivres, & la mutinerie de la garnison, il y avoit apparence qu'on pourroit s'en rendre maître sans beaucoup de peine : c'est ce qui l'avoit engagé à demander à Philippe roi d'Angleterre un emprunt de cent mille écus d'or, pour faire cette guerre. Cependant Toleda étant mort à Sienne, Philippe donna pour gouverneur à cette ville le cardinal de Burgos, François de Mendosa, qui au nom de Philippe fit compter au duc de Florence soixante mille écus d'or, afin d'en employer vingt mille à soulager la nécessité des habitans, & le reste au frais de la guerre présente. Le cardinal de Burgos s'étant acquis à son arrivée, tant par cette libéralité que par l'opinion qu'on avoit de sa haute piété, l'affection des habitans, traita d'une autre manière avec Côme, que n'avoit fait Toleda son parent, qui sans doute favorisoit ses intérêts. Mais le duc de Florence prévint & surmonta, avec son adresse & sa dissimulation ordinaire, toutes les difficultés qui pouvoient naître.

Hospitalité en
Italic.

Lorsqu'on eut pris Vulpiano, & que les nôtres eurent tenté inutilement de surprendre Ponte-Srura, le duc d'Albe voyant les troupes Françaises dispersées, avoit distribué les siennes

HENRI II.

1555.

dans les garnisons : Bernardin de Mendose , qui , comme nous avons déjà dit , étoit venu sur les frontieres de l'Etat Ecclesiastique , s'étoit aussi retiré avec les siennes. Vers ce même tems , Philippe avoit envoyé Garcilasso de la Vega au Pape avec des lettres remplies de complimens , afin d'ôter à ce Pontife ombrageux tout sujet de former quelque nouveau projet. Le Pape de son côté , avoit mis ses troupes en quartier d'hiver , & se contentoit de faire fortifier Palliano , Nettuno & Anagni.

Le duc de Florence ayant reçu de Philippe l'argent dont nous avons parlé ci-dessus , pour ne pas donner lieu de croire qu'il demeureroit sans rien faire , résolut , quoiqu'à contre-tems , de se venger de la prise des places qui appartenoient à Sinolfo. Il mit donc son armée en campagne , & en donna la conduite à Santafiore , qui , chemin faisant , s'étant emparé de la Serre , marcha vers Chiufi , & commença par attaquer Sarteano. Un capitaine François commandoit dans cette place , avec Faustino de Camerino , homme fort brave. Lorsqu'ils eurent refusé de se rendre à la sommation qui leur fut faite , les assiégeans braquerent contre la ville six pieces de canon , qui en abbatirent les murailles. La garnison se retira aussi-tôt avec les habitans dans le château , & abandonna la place à l'ennemi , qui la pilla. Les assiégeans trouverent plus de difficulté dans l'attaque du château. Cependant ils étoient persuadés que tout ce qu'ils avoient fait étoit inutile , si les François en restoit les maîtres. La difficulté étoit , que la citadelle ne pouvoit être battuë que du côté qui est enfermé dans la ville : sa seule situation mettoit à couvert des efforts de l'ennemi , tous les autres côtes , qui étoient en dehors.

Santafiore ayant fait combler de terre les maisons de la ville qui étoient vis-à-vis de la citadelle , en forma comme des plate-formes sur lesquelles il fit dresser ses batteries. Les assiégez firent en même tems un retranchement derrière le mur. Dès que la brèche fut faite , les ennemis monterent à l'assaut ; mais ils furent repoussez avec beaucoup de perte ; ce qui néanmoins ne leur fit pas abandonner leur entreprise. Après qu'ils eurent levé de nouvelles troupes , & fait venir des canons de Montepulciano & de Lucignano , avec des Espagnols d'Orbitello , & de Portercole , ils commencerent à miner le grand bastion ;

Siège de Sarteano par Santafiore.

bastion; en quoi Frederic de Montauti, qui commandoit les Italiens, rendit de grands services. Enfin les assiégés voyant qu'il n'y avoit plus de secours à esperer, & que les vivres commençoient à leur manquer, parlerent de capituler; ils avoient été informez que Jean Gagliardo, qui harceloit les ennemis par des courses continuelles, avoit été défait avec ses troupes, & que Gagliardo lui-même avoit été fait prisonnier. On convint donc que les assiégés fortiroient, vie & bagues sauvées. Comme l'ennemi ne voulut jamais que Faustino & quelques-uns de ses gens fussent compris dans la capitulation, il fut conclu, que les autres fortiroient, & que Faustino & ses gens resteroient dans la citadelle. Il en sortit quatre cens hommes bien armez. Faustino, la nuit suivante, voyant qu'il ne pouvoit par sa fermeté & son courage engager ses compagnons à défendre la citadelle, se fit jour avec eux l'épée à la main, au travers des ennemis; & après avoir taillé en pieces un corps de garde Allemand, arriva sans perte à Chiufi. Le château étant ainsi abandonné, on en donna la garde à Bombagliano d'Arezzo, qui dans l'assaut avoit couru risque de perdre la vie; les ennemis prirent bien-tôt après Cetona, & quelques places voisines.

Pendant le siège de Sarteano, on livra un combat entre Chianciano & Chiufi, où Jean-Baptiste Martini ayant eu son cheval tué sous lui, fut fait prisonnier avec deux capitaines. Philippe Alamanni tomba entre les mains des François, qui perdirent aussi quelques-uns des leurs, mais aucun officier de distinction. Comme le mois de Décembre étoit fort avancé, l'ennemi ne voulut pas aller à Chiufi, parce que le siège en paroïssoit fort difficile, & le succès très-incertain; & que d'ailleurs ceux qui étoient sortis de Sarteano, s'y étoient retirez. Dans ce même tems Jean-Jacque Medichino, marquis de Marignan, étant venu de Piémont à Milan, tomba dans une maladie causée par de longues veilles, & des travaux continuels, & y mourut, le huitième jour de Novembre. Le vingt-un du même mois, on fit ses obsèques avec beaucoup de magnificence, & le duc d'Albe y assista avec la premiere Noblesse de la province. Le marquis de Marignan étoit de basse extraction, & son pere, appelé Bernard, étoit fermier des impôts de Milan. Il s'insinua dans la maison de Medicis, par la

HENRI II.

1555.

La place se rend.

Mort du marquis de Marignan. Son origine, & son caractère.

Tome II.

Iiii

HENRI II.

1555.

ressemblance du nom , & fut lui-même l'artisan de sa fortune , & de celle de son frere , Jean Angelo , qui parvint dans la suite à la Papauté¹. Dans sa jeunesse il avoit donné des preuves d'une hardiesse prompte à tout entreprendre , & par ce moyen il étoit parvenu à un poste considérable dans la maison de Jérôme Morone. François Sforce dernier duc de Milan , qui soupçonnoit avec raison le vicomte de Monsignorino , à cause du crédit qu'il avoit parmi le peuple , résolut , par le conseil de Morone , de se servir de Medichino & du capitaine Pozzino , pour se défaire du Vicomte. Après l'exécution de cet assassinat , Sforce ne voulant pas en être regardé comme l'auteur , donna des ordres secrets pour qu'on tuât Pozzino , & que par ce moyen on ne pût sçavoir la vérité. Il est vraisemblable qu'il auroit fait le même parti à Medichino , si celui-ci n'eût éludé ses artifices par un artifice tout contraire. Morone lui avoit donné une lettre pour le Gouverneur de Musso , Fort situé sur le bord du lac de Como , d'où il regarde le pays des Suisses : sous prétexte de recevoir Medichino dans le Fort , il ordonnoit par cette lettre qu'on se défit de lui. Medichino ayant pressenti le destin qu'on lui préparoit , contrefit adroitement une autre lettre , qui paroissant écrite de la main de Sforce , portoit que le Gouverneur remit la citadelle entre les mains de Medichino , & qu'il partît promptement pour Milan. S'étant rendu maître par cette ruse du château de Musso il obligea Sforce , par l'intérêt qu'il avoit à tenir secret l'assassinat du Vicomte , ou de dissimuler sa supercherie , ou de traiter avec lui à des conditions justes & raisonnables.

Le Roi², les Venitiens , & le Pape ayant dans la suite fait ensemble un traité secret , Medichino entreprit l'an 1526 de lever six mille Suisses au nom des Puissances alliées , étant dans un lieu où il se voioit portée de se charger de cette commission ; en quoi , selon le rapport de Guicciardin , il fit paroître de l'avarice. Deux ans après , à la sollicitation d'Antoine de Leve , il passa du côté de l'Empereur , & reçut en échange du château de Musso , la ville de Marignan , d'où il fut appelé le marquis de Marignan. Depuis ce tems-là , il fut toujours chargé

1. Ce fut Pie IV. successeur de Paul IV. élu Pape en 1559.

2. François I.

des emplois les plus considerables de la guerre. Dans celle de Hongrie, & peu après dans l'expédition de Charle duc de Savoye contre Geneve, il eut le commandement de l'infanterie Italienne. Ensuite dans la guerre d'Allemagne, qui fut la plus grande de toutes, il fut grand-Maitre de l'artillerie. Il s'acquit encore une grande réputation dans celle de Parme & de Toscane, & par la prise de Sienne. L'Empereur néanmoins & le duc de Florence, mécontents de ses retardemens & de sa lenteur, la lui avoient souvent reprochée par des lettres & par des exprès envoyés de leur part, comme s'il n'eût fait servir cette guerre qu'à ses propres interêts. Ce fut un homme d'un esprit vif, mais fourbe, robuste de corps, & infatigable dans les exercices militaires, accoutumé aux veilles & aux travaux : en un mot, si l'on excepte son humeur feroce & cruelle, & sa cupidité insatiable, il doit sans contredit être mis au nombre des grands Capitaines de son siècle. Au reste quoi qu'il aimât extraordinairement à piller, il faisoit néanmoins un bon usage de ses exactions, qu'il employoit à vivre magnifiquement, & à bâtir de superbes édifices. Il passoit souvent les jours & les nuits dans les jeux de hazard : ce que je blâmerois peut-être davantage, si ce défaut n'étoit ordinaire aux gens de guerre. On porta d'abord son corps à Marignan; mais ensuite par l'ordre de Pie I V. son frere, il fut transporté à Milan, où sa mémoire fut honorée d'un Mausolée superbe, embellie de colonnes d'un travail singulier, qu'on avoit fait venir de Rome.

Après la mort du marquis de Marignan, le duc d'Albe ayant été appellé ailleurs, Philippe, par le conseil de Jean-Baptiste Castaldo, nomma pour gouverneur du Milanez, le cardinal de Trente, Christophle Madruce; (1) homme d'un caractère aimable, qui s'étant attiré l'amitié des sept électeurs de l'Empire, & même des Princes protestans, avoit beaucoup travaillé pour les affaires d'Allemagne, & avoit rendu de grands services à l'Empereur en plusieurs occasions importantes. On lui joignit le marquis de Pescaire pour avoir sous lui le commandement des armes. Les choses ayant été ainsi réglées dans le Milanez & dans le Piémont, le duc d'Albe vint à Genes. Lorsqu'il fut arrivé à Livourne, le duc de Florence

(1) On l'appelle souvent le cardinal Madrucci

HENRI II.

1555.

& le cardinal de Burgos vinrent audevant de lui ; & après qu'il eut conféré quelque tems avec eux, comme il étoit déjà informé du traité conclu avec la France, il partit de-là pour Naples. On avoit auparavant fait de nouvelles levées en Espagne, & on y avoit fait embarquer cinq mille hommes pour l'Italie.

Le baron de la Garde (1) qui commandoit dix Galeres, sur lesquelles il avoit transporté à Civita-Vecchia le cardinal de Lorraine & le cardinal de Tournon, ayant été surpris par une tempête, fut obligé de relâcher à l'isle de Corse, dans le port de Sanfiorenzo. La flotte Espagnole qui portoit à Genes les nouvelles levées, avoit aussi été battue de la même tempête ; & n'ayant pu continuer sa route, elle avoit mouillé à une cale peu éloignée du port où les François avoient touché. Le Baron ayant appris leur arrivée, se tint quelque tems en repos ; afin de reprendre ses forces ; il fondit ensuite inopinément sur les Espagnols, qui croyant que c'étoient des pirates Turcs, furent facilement mis en fuite. Il y eut deux vaisseaux de charge coulés à fond, parce qu'étant trop chargés, ils n'avoient pu suivre les autres ; ils portoient environ mille Espagnols, dont une partie furent noyés, & les autres mis à la chaîne.

Bone Sforce
vient en Ita-
lie. Sa con-
duite.

Dans ce même tems Bone Sforce, mere de Sigismond Auguste roi de Pologne, & d'Isabelle mere de Jean prince de Transilvanie, étant ennuyée de demeurer avec son fils, quitta la Pologne, & vint en Italie, où elle fut reçue avec magnificence à Venise. Un grand nombre de Senateurs, & cent des premieres Dames de la ville allerent au-devant d'elle sur le Bucentaur ; & ensuite accompagnée du cardinal Hippolyte de Ferrare & d'Othon Truchses cardinal d'Ausbourg, elle fut conduite en grande pompe au palais d'Este. Après quoi s'étant embarquée sur une galère qu'on avoit fait préparer, elle aborda dans la Pouille au port de Bari, dont la ville qui avoit été donnée en dot à sa mere Isabelle d'Arragon, lui appartenoit par droit héréditaire. Elle y mena dans la suite une vie peu réglée, & fort différente de celle qu'elle avoit menée jusqu'alors, ayant un attachement singulier & peu honnête pour un certain Pappacoda, qu'elle fit héritier de tous ses biens par son testament, au préjudice de ses enfans. Mais cette disposition fut vaine : car après avoir

(1) Autrement le Capitaine Polin ou Poulin.

perdu sa réputation , elle perdit aussi tout ce qu'elle possédoit , & finit ses jours dans le deshonneur & l'indigence.

HENRI II.

1555.

Quelque tems après François Veniero , doge ou duc de Venise , qui étoit d'un tempérament fort délicat , tomba dans une maladie dont il mourut , après avoir possédé sa dignité pendant un an & onze mois. Sleidan a écrit qu'elle lui avoit été ôtée , pour avoir malversé par rapport aux blés , en préférant son intérêt particulier à l'intérêt public. Cet Auteur , qui en cela s'est fondé sur de faux rapports , est peut-être excusable ; & je crois qu'étant aussi exact historien qu'il l'est ordinairement , s'il a avancé ce fait dans ses écrits (qu'il mit à la vérité en ordre quelque tems avant sa mort , mais qu'il n'a pas lui-même mis au jour) il n'auroit pas manqué de le corriger dans la suite , si Dieu eût prolongé ses jours. Il ne s'écarte pas tant néanmoins de la vérité ; car Louis Guiccardin dit que Veniero , sans avoir été privé de sa charge , s'étoit attiré la haine du peuple , pour avoir mal disposé du blé ; ce qui regarde le premier des trois articles compris dans le serment que font les doges de Venise. Il fut inhumé dans l'église de S. Sauveur , où son frere lui fit ériger un magnifique Mausolée. On lui donna pour successeur Laurent Priuli , personnage recommandable par sa haute prudence , & par l'intégrité de ses mœurs , & outre cela très verté dans les sciences.

Vers la fin de l'année , le Pape donna le chapeau de Cardinal à Jean Siliceo archevêque de Tolède , à Bernard Scoto de Sabina , à Diomedé Caraffe , à Scipion Rebibba , à Jean Riuman natif de Rumes en Gascogne , à Jean-Antoine Capizucchi , & à Jean Cropper Allemand , qui par une grandeur d'ame , & une modestie assez rare au siècle où nous sommes , refusa cette dignité , que la plupart des autres hommes ambitionnent avec tant d'ardeur. On rapporte qu'autrefois un autre Allemand évêque d'Eychstad , qu'Onufre Panvini & Alonzo Ciaccono ne nomment point , ayant été nommé au Cardinalat par Pie II. 63 ans auparavant , le remercia aussi de cette dignité , & la refusa constamment. On parla en ce même tems d'admettre dans le sacré College Claude d'Espense docteur de la faculté de théologie de Paris , & Jean de la Casa secrétaire du Pape. Ils étoient tous les deux recommandables par la noblesse de leur Maison , & par leur capacité qui

Claude d'Espense & Jean de la Casa frustrés du Cardinalat.

Iiii iij

HENRI II.

1555.

étoit néanmoins d'un genre bien différent. Car l'un ayant été élevé dans l'étude de la théologie, avoit blanchi dans cette profession; & l'autre, qui par son éloquence, & sa facilité d'écrire élégamment en Italien & en Latin, étoit sans contredit comparable aux anciens, avoit conduit avec une grande habileté sous plusieurs Papes les affaires les plus importantes. Mais les mœurs de l'un & de l'autre étoient encore bien plus différentes que leur capacité & leurs talens: le premier étoit un homme respectable par la sainteté de sa vie, & la pureté de ses mœurs; & l'autre au contraire s'étant livré à la licence de son siècle, & du lieu où il faisoit son séjour, menoit une vie scandaleuse. Ils furent tous les deux accusés devant le Pape par leurs ennemis: d'Espeuse pour avoir dans ses sermons mal parlé d'une Vie des Saints, appelée ordinairement la Légende dorée, & pour avoir dit qu'on devoit l'appeller plutôt la Légende de fer; ce qu'il fut obligé de retracter publiquement dans la suite, selon le rapport de Jean Sleidan: l'autre pour avoir dans sa jeunesse composé en vers l'éloge d'un vice détestable: ce qui fit que l'un & l'autre, pour des raisons bien opposées, ne reçurent point le chapeau de Cardinal.

Affaires de France.

Voilà ce qui se passa cette année en Italie. Pour ce qui regarde la France, avant la rupture des conférences qu'on avoit commencées au sujet de la paix, le Roi qui en appréhendoit le succès, après avoir fait la revue de son armée au mois d'Avril, avoit distribué ses troupes sur les frontières de Champagne & de Picardie; & avoit donné ordre aux Gouverneurs des Provinces de s'informer par des espions des desseins des ennemis. On apprit qu'ils étoient déjà sous les armes, & comme la renommée exagère toujours les faits, qu'ils s'étoient assemblés à Givets au nombre de dix-huit mille hommes d'infanterie, la plupart du pays, & de trois mille chevaux, aux ordres de Martin Rossien maréchal de Cleves, pour faire des courses sur nos frontières. Le duc de Nevers, & Bourdillon son lieutenant, firent tous leurs efforts pour n'être pas surpris, & ce dernier hâta le plus qu'il lui fut possible les fortifications de Mezières, qui étoient déjà commencées. Il se répandit

1 Sleidan Livre XXVI. n'en parle point: il est vrai qu'au Livre XV. année 1543, il dit que d'Espeuse se retracta

ta de quelque chose qu'il avoit dit en prêchant; mais il n'ajoute point que cela l'empêcha d'être Cardinal.

alors un bruit parmi les ennemis, que les François avoient dessein d'attaquer Givets; ce qui les obligea à le fortifier en diligence, afin de n'être pas eux-mêmes surpris. La plupart néanmoins croyoient que ce bruit étoit semé exprès, afin de faire sortir de Namur les Espagnols, qui tenoient depuis plusieurs mois cette ville dans une misérable servitude, & qui s'étoient révoltés selon leur coutume, parce qu'on ne les payoit point. On fit ensuite plusieurs courses de part & d'autre, & les ennemis se répandirent sur tout dans le Retelois, où ils en vinrent souvent aux mains avec la garnison de Mariembourg.

On étoit déjà dans le mois de Juin, & il n'y avoit encore rien de certain touchant le succès de la conférence: ce qui fit que le Roi instruit de jour en jour de ce que faisoient les Députés chargés de ses affaires, & prévoyant d'ailleurs qu'on ne pourroit s'accorder, donna ordre au duc de Nevers de munir le plutôt qu'il pourroit Mariembourg de vivres, & de tout ce qui étoit nécessaire. On lui donna pour cet effet quatre cens gendarmes, & quelques compagnies d'infanterie, outre les soldats qui gardoient les frontieres.

Le duc de Nevers étant arrivé au Chesne-Populeux, commanda à Bourran commissaire des vivres sur cette frontière, de faire charger dans deux ou trois jours sur des charrettes le plus qu'il lui seroit possible de farine & de vin. En effet il étoit à craindre qu'étant si près de l'ennemi, si l'on diseroit plus longtems, on ne reçût quelque échec, ou en s'avancant par des chemins difficiles avec des charrettes & du bagage, ou dans le retour. On prit les mesures nécessaires pour prévenir ces inconveniens, & Bourran exécuta avec beaucoup de diligence & de secret les ordres qu'il avoit reçus. Il fit charger aussi-tôt les provisions qu'il avoit préparées sur cinq cens charrettes, qu'il trouva dans le Retelois; & le même jour qui étoit le 14 de Juin, il les fit conduire à Maubert-Fontaine, où l'on avoit déjà assemblé vingt compagnies, tant de vieilles troupes, que de nouvelles levées. Dès qu'on s'y fut rafraîchi, & qu'on y eut resté environ deux heures, le duc de Nevers, qui suivoit les charrettes, sortit sur le soir dans le même ordre, que s'il eût marché pour livrer bataille à l'ennemi. Il étoit précédé de Sanfac, qui commandoit trois cens mousquetaires, partie François, partie Anglois & Ecoissois, & qui étoit

HENRI II.
1555.

HENRI II.

1555.

suivi du marquis d'Elbœuf, à la tête de huit cens chevaux-legers. Bourdillon conduisoit l'avant-garde, qui étoit composée de deux cens gendarmes ; il y avoit à l'arrière-garde huit compagnies d'infanterie, dont les piquiers marchaient dix à dix ; les mousquetaires les couvroient des deux côtez. Les autres compagnies environnoient de toutes parts les charrettes, dont chacune étoit conduite par deux piquiers & deux mousquetaires. Le convoi étoit encore escorté de deux compagnies d'infanterie du duc de Nevers, qui marchoit à la tête avec trois cens gendarmes, & huit compagnies de gens de pié, dont les charrettes, qui ne marchaient qu'une à une, étoient environnées de toutes parts. Jean de la Mark seigneur de Jametz, vieux capitaine qui s'étoit distingué dans plusieurs guerres, conduisoit l'arrière-garde, ayant derrière lui trente cavaliers, pour secourir dans les occasions les valets de l'armée, & servir à la conduite du bagage.

Lorsqu'on eut dans cet ordre fait huit grandes lieues, au milieu des bois, & dans des chemins difficiles & étroits, en sorte cependant qu'on étoit de tous côtez à couvert de l'ennemi, on arriva enfin à Mariembourg. Après qu'on eut fait entrer les vivres, le duc de Nevers vint lui-même visiter la place, où l'on avoit mis, pour y commander sous Coffé de Gonnor, le sieur de Fumet qui avoit avec lui les cornettes de la Roche-du-Maine & de la Ferté. On revint ensuite dans le même ordre, mais par un autre chemin ; en sorte que les ennemis furent très-étonnez de la diligence des François. Le duc de Nevers visita en chemin Roc-roy, où la Lande commandoit ; & après avoir encouragé la garnison, & renvoyé Bourdillon, qui alla de-là à Mezieres, il arriva sur le soir à Maubert-Fontaine, & distribua ses troupes dans Retel, dans Château-Porcien, & dans les places circonvoisines. Dans ce même tems, la Lobe, Enseigne du Seigneur de la Marck duc de Bouillon, fortifioit en grande diligence le château de Bouillon, & faisoit continuellement des courses dans le pays ennemi, à la tête de cinquante cavaliers d'élite. Quelque tems auparavant, c'est-à-dire, environ le sept d'Avril, il avoit mis en déroute, pris & taillé en pieces plus de trois cens des ennemis, qui s'étoient embusquez pour surprendre les soldats de la garnison d'Yvoy, lorsqu'ils iroient au fourage.

Après

Après le retour des députez, comme on vit qu'il n'y avoit aucune esperance de paix, on fit, sans perdre de tems, les préparatifs nécessaires pour la guerre, & l'on envoya environ huit cens gendarmes sur les frontieres voisines de la Flandre, & autant dans la Champagne. Tandis que tout se passoit ainsi, les ennemis en grand nombre employoient les jours & les nuits à fortifier Givets. Cette place est située au dessus de Dinant sur la Meuse, des deux côtez du rivage ¹. Sur celui d'en deçà, il y a une hauteur où autrefois le comte d'Agimont avoit jetté les fondemens d'une citadelle; mais l'Empereur avoit empêché cet ouvrage, & elle étoit demeurée imparfaite. Les ennemis travailloient alors à l'achever, & faisoient de cette place des courtes fréquentes vers Maubert-Fontaine, & Aubenton. Il arriva alors ce qui arrive ordinairement dans une multitude de troupes ramassées de divers payis; car on disoit qu'il y avoit déjà dans le camp des ennemis vingt mille hommes, bas Allemands, Clevois, Gueldrois, Walons, Liégeois, Flamans, Franconnois, & même Espagnols, & de plus quatre mille chevaux Allemands. Ceux-ci indignez de voir qu'on payoit les Espagnols, & qu'on ne pensoit point à eux, commencerent d'abord à se mutiner; tous les autres ensuite se révolterent, voyant que les vivres leur manquoient, dans un payis qui est assez stérile. Il en mourut un grand nombre d'une maladie contagieuse, qui se répandit dans le camp. La plupart deserterent, sur-tout après que le maréchal Rossém, attaqué lui-même de la maladie, eût été mené à Anvers, où il mourut peu après. Ce Capitaine également brave & habile; avoit autrefois servi sous François I. comme nous l'avons dit au premier livre. Dans cette expédition mémorable qu'il entreprit avec Longueval, il avoit fait trembler toute la Flandre; & peu s'en fallut même qu'il ne prît la ville d'Anvers. Ensuite lorsque le duc de Clèves eut fait la paix avec l'Empereur, Rossém, par la haute estime qu'on avoit de son habileté dans le métier de la guerre, parvint à la plus grande faveur auprès de Charle-Quint, qu'il servit depuis constamment tout le reste de sa vie.

Dès qu'on eut appris la mort de Rossém, & l'état des affaires

1. C'est ce qui fait qu'on appelle proprement cette place les Givets, étant

Tome II.

séparée comme en deux villes par la Meuse qui passe au milieu.

Kkkk

HENRI II.

1555.

des ennemis , les François entreprirent de les forcer , même dans leur camp de Givets. Pour venir plus commodément & plus sûrement à bout de cette entreprise , on marqua un jour pour assembler toutes les troupes de la frontière de Flandre & de Champagne en un certain lieu , d'où elles partiroient pour marcher contre l'ennemi. Le maréchal de Saint André , après avoir envoyé devant lui le Rheingrave avec ses troupes , vint de Picardie & se rendit d'abord à Mont-Corner , avec huit cens gendarmes , autant de chevaux-legers , & huit mille hommes d'infanterie ; de-là il alla trouver le duc de Nevers à Re-thel , pour conférer avec lui au sujet des opérations de la campagne. Toutes les troupes s'assemblerent enfin à Maubert-Fontaine le cinq de Juillet. Elles étoient composées en tout de deux mille chevaux , de trente-deux compagnies d'infanterie François , & de vingt compagnies de vieilles troupes Allemandes , dont le Rheingrave avoit le commandement. En même tems le duc de Nemours , le marquis d'Elbœuf ¹ , Sanfac , Jean d'Annebaud fils de l'Amiral , François comte de la Rochefoucault , Charle de Randan son frere , Marilli-Sipierre , Crussol , Montpésat , Negrepelisse , la Sufe , & plusieurs autres de la premiere Noblesse du Royaume se rendirent à l'armée.

Le lendemain , on campa à Couvins qui est un château presque ruiné , & peu éloigné de Mariembourg , où Bourdillon vint avec sa cornette de cavalerie , & mena avec lui des charrettes chargées de poudre , de boulets , & d'autres choses nécessaires. On fit passer l'armée devant Mariembourg , & on y fit entrer quelques vivres. Ce fut là où le fils de la Rochedu-Maine & la Ferté joignirent l'armée , avec chacun une cornette de chevaux-legers , & cinq compagnies d'infanterie qui étoient dans la ville. Lorsque toutes les troupes se furent enfin réunies , l'armée commença à marcher en bataille. Sanfac alla devant avec un détachement de chevaux-legers Anglois & Ecoissois , pour reconnoître les chemins , & observer les desseins de l'ennemi. Il étoit suivi de Nemours & d'Elbœuf , qui étoient à la tête de toute la cavalerie legere. Le maréchal de Saint André conduisoit l'avantgarde avec l'infanterie François , & cinq cens gendarmes. Le duc de Nevers , qui conduisoit le corps de bataille , étoit à la tête avec un pareil nombre

¹ Ce Marquisat à 5 lieues de Rouen fut érigé en Duché en 1687.

de cavalerie & d'infanterie Allemande. L'armée marchoit avec autant d'ardeur & d'empressement, que si elle eût couru à une victoire certaine. Ils arriverent au château de Faingolles, où Jacques de Bouccart les vint trouver avec des ordres du Roi, qui enjoignoit au duc de Nevers de marcher avec précaution, & de tenir les rangs serrez, de ne point risquer le combat temerairement, & de se contenter de donner de la jalouse à l'ennemi.

Le marquis d'Elbœuf avoit déjà fait sçavoir au maréchal de Saint André, que Sansac avoit apperçu cinq cens chevaux ennemis : ce qui fit que nos troupes, qui fatiguées de la chaleur avoient fait alte près d'une forêt, reprenant leurs armes se disposèrent à marcher. Lorsqu'ils furent arrivez à Germigny, qui est à deux milles de Givets, ils rencontrèrent dix-sept compagnies d'infanterie, & environ seize cens chevaux, qui étant sortis de cette dernière place, s'étoient étendus vis-à-vis sur le penchant d'une colline, où couverts de la forêt ils étoient comme en embuscade pour nous surprendre. On commença en cet endroit un combat; mais comme les ennemis ne vouloient pas s'éloigner de la forêt, & qu'ils se contentoient de nous empêcher d'arriver au lieu où nous avions resolu d'aller, le marquis d'Elbœuf manda au duc de Nevers qui n'étoit pas loin, de lui envoyer douze cens hommes d'infanterie d'élite, & quatre cens chevaux qui suivroient l'infanterie. Lorsqu'ils furent arrivez avec Bourdillon, qui avoit eu ordre de les suivre avec trois cornettes de cavalerie, on recommença le combat avec plus de chaleur qu'auparavant. La cavalerie legere soutenue par les mousquetaires donna aussi de son côté; alors les ennemis craignant d'être investis de toutes parts, commencerent à reculer peu à peu, & gagnerent le haut de la colline, toujours en combattant & en gardant leurs rangs. Nos mousquetaires les y poursuivirent, & notre cavalerie qui s'étoit étendue, vint fondre sur eux. Comme les ennemis reculoient toujours en bon ordre, nous jugeâmes que c'étoit un stratagème, pour nous attirer peu à peu dans quelque endroit desavantageux, où épuisez de fatigue nous serions obligez de combattre. Le duc de Nevers & le maréchal de Saint André se le persuaderent; c'est pour cela qu'ils firent avancer promptement la cavalerie & l'infanterie, & animerent leurs troupes à

HENRI II.

■■■■■

Combat de
Germigny.

Kkkk ij

HENRI II.

1555.

combattre avec ardeur. Mais les ennemis ayant vû de la colline nos troupes dans les vallées, qui accouroient comme pour les attaquer encore, commencerent à reculer dans les bois; de cette maniere ils se déroberent à notre poursuite, & arriverent en bon ordre à leur camp. Il y eut peu de soldats de ruez de part & d'autre dans ce combat, qui fut terminé par la nuit. Les François pour marquer qu'ils avoient remporté la victoire, passerent la nuit sur la colline, qui étoit auparavant occupée par les ennemis; poste à la verité fort incommode & sur-tout à la cavalerie, mais qui n'étoit pas indifférent pour la gloire du vainqueur. On ne dormit point toute la nuit, qui néanmoins ne fut troublée par aucune allarme; on s'occupa à poster soigneusement des sentinelles, à reconnoître les chemins, & à remarquer les passages par où l'on pouvoit aller à l'ennemi.

Expédition
de Givets.

Le lendemain 14 de Juin, on rangea l'armée en bataille dans la plaine, qui est sur la colline. Cette colline commençant au village de Nîmes, s'élargit ensuite & forme plusieurs vallées, dont la principale est celle par où nous allâmes à Givets; c'est là que la colline se resserre, & forme un coude de cinq cens pas de largeur, sur lequel les ennemis avoient construit un Fort de figure quarrée. Elle se termine enfin en des précipices, dont le pié s'étend jusqu'à la Meuse. On avoit creusé un fossé depuis ce Fort, jusqu'à un bastion déjà élevé à une hauteur raisonnable au milieu de la vallée, où Givets est situé en de-çà. Au-dessous est encore un autre bastion, qui regarde la rivière & la ville de Givets, & qui est entouré d'un fossé; les retranchemens sont défendus de part & d'autre par les flancs de ces deux bastions: on a donné à ce Fort le nom de Charlemont. Au reste après cette colline, il y en a une autre couverte d'un bois taillis, qui forme une espece de ligne courbe & oblique; à gauche elle s'étend vers Agimont, & du côté du couchant, elle forme peu à peu une vallée assez étroite, qui étant inondée des eaux d'un ruisseau qui y serpente, est fort marécageuse.

On donna ordre à la cavalerie de marcher au milieu de cette vallée, qui est toute environnée de collines, & où le chemin est aisé; parce qu'elle n'auroit pas si facilement passé par la route d'en haut, qui mene droit à Givets, mais que les bois

& les chemins détournés rendent plus difficile. Deux bataillons marcherent sur la même ligne par le haut de la colline peu éloignés l'un de l'autre, & on en posta un troisième pour garder le passage. On mit les Mousquetaires au-dessous dans la vallée, & on plaça sur une éminence deux coulevrines, braquées contre un côté de la montagne, & contre le fond de la vallée. Entre ces collines au-de-çà de Givets, il y en a une autre qui semble sortir de la plus grande, & qui avance en forme de triangle, environ l'espace de deux cens pas. Au milieu de celle-là il s'en élève une autre de figure conique, haute de deux cens coudées, sur le sommet de laquelle les ennemis avoient placé de grosses arquebuses à fourche. La cavalerie ennemie cachée derrière étoit à couvert du canon, & on ne pouvoit y aller qu'en traversant le ruisseau; mais après l'avoir passé, il falloit monter la colline, & essuyer tout le feu des ennemis.

Le premier corps de cavalerie s'étant avancé dans le milieu de la vallée jusqu'au ruisseau, rencontra quelques Arquebusiers contre qui il combattit; la cavalerie Allemande vint se joindre aux Arquebusiers: Bourdillon de l'autre côté survint avec quelques Cornettes & d'autres troupes. Un corps d'Arquebusiers ayant une seconde fois attaqué les nôtres, & la cavalerie ennemie s'étant arrêtée sur le haut de la colline, le duc de Nevers choisit environ douze cens hommes François & Allemands, pour rétablir le combat, & obliger l'ennemi à en venir à une bataille décisive. Lorsqu'ils furent arrivés au ruisseau, ils le passèrent avec une ardeur incroyable, afin de joindre les ennemis de plus près. Alors le combat s'échauffa: le bruit du canon & de la mousquetterie, & les cris des combattans faisoient au loin retentir les échos des vallées, où l'on voyoit de toutes parts briller les armes au milieu de la flamme, de la fumée, & de la poussière. Cependant les Arquebusiers & la cavalerie Allemande des ennemis, à la vue de leurs gens qui plioient, descendirent de la colline, pour les soutenir. Mais le duc de Nemours, le marquis d'Elbœuf, & Randon, ayant passé le ruisseau, les repoussèrent, & les obligèrent à se retirer sur la colline, après avoir fait leur décharge. Les nôtres les poursuivirent jusqu'à la moitié de la montagne, où ils s'arrêtèrent, pour attirer au combat les ennemis, qui tâcherent

HENRI II.

1555.

Combat
près de Gi-
vets.

Kkkk iij

HENRI II.
1555.

alors de faire une décharge de leurs grosses arquebuses, qu'ils avoient placées sur le haut de la colline. Mais il étoit arrivé par hazard que le feu avoit pris à la poudre mal à propos, & avoit tué tous les soldats qui étoient auprès; cet accident obligea les ennemis à se retirer. Les ordres du Roi empêchèrent les François de poursuivre plus loin les ennemis; & le duc de Nevers, pour ne pas désobéir, laissa échapper une si belle occasion. Il envoya néanmoins aussitôt à Givets un Trompette au comte de Barlemont, que l'Empereur avoit fait commandant de cette place, pour lui faire sçavoir que s'il vouloit donner bataille, les François y étoient tout disposés; mais on renvoya le Trompette avec menaces, & sans réponse. La seule gloire & le seul avantage que nous retirâmes de cette expédition de Givets, fut de faire une vaine ostentation de nos forces. Il resta de part & d'autre peu de soldats sur la place: nos troupes voyant que la nuit s'approchoit, se retirèrent au village de Nîmes.

Alors on résolut de prendre Saultour & Chimai, avant le retour des ennemis. On envoya pour cet effet Tiercelin fils de la Roche-du-Maine, avec quelques chevaux d'élite, pour sommer ceux de Saultour de se rendre. Ils n'osèrent résister, voyant que l'armée étoit si proche; & ayant répondu qu'ils étoient prêts à se soumettre à des conditions raisonnables, Tiercelin les crut facilement, & le fit aussitôt sçavoir au duc de Nevers, qui ayant donné ordre pour le bagage, se disposoit à partir de Nîmes. Il apprit cette nouvelle avec joie; & voyant que les vivres commençoient à lui manquer, que ses troupes étoient fatiguées, & que d'ailleurs il ne pouvoit sans beaucoup de difficulté marcher de ce côté là avec son armée, se tenant assuré de Saultour, il alla droit à Chimai, qu'il croyoit dépourvu de garnison, & abandonné des ennemis. Les habitants de Saultour ayant appris que les François s'étoient éloignés, reprirent courage, & après de longues contestations, déclarèrent enfin qu'ils ne se rendroient point, qu'ils n'eussent vu le canon. Lorsqu'on apprit la dernière réponse de ceux de Saultour, le duc de Nemours s'étoit déjà avancé jusqu'auprès de Chimai. Les nôtres ayant trouvé cette place beaucoup mieux fortifiée, qu'ils ne se l'étoient persuadé (car il y avoit deux compagnies d'infanterie, & une Cornette de Cavalerie) voyant enfin que les pluyes commençoient à tomber en abondance, se retire-

rent sans avoir rien fait, & par ce moyen ne prirent aucune des deux places, dont ils s'étoient témérairement flattés de se rendre maîtres. La garnison poursuivit les François, & leur dressa des embuscades; mais étant sortie trop tôt de la forêt, elle perdit quelques-uns de ses soldats; quinze furent faits prisonniers, & les autres furent repoussés dans le bois. Cependant ils eurent leur revanche, & ils surprirent sur le soir, & taillèrent en pieces la compagnie du capitaine l'Aventure, qui étoit allé un peu trop loin au fourage. Comme ensuite les pluies s'augmenterent, & incommoderent beaucoup les nôtres, qui étoient d'ailleurs extraordinairement fatigués, le duc de Nevers alla à Aubenton, & à Montcornet. Il fit partir devant les Allemands, & renvoya dans la Picardie la cavalerie, que le maréchal de saint André avoit amenée; enfin lorsqu'il fut arrivé à Rhetel, il congédia toutes les troupes. Il y avoit apparence qu'avant la fin du mois les ennemis vengeroient par quelque entreprise l'espece d'affront qu'ils avoient reçu à Givets; il n'y eut néanmoins que quelques escarmouches de part & d'autre sur les frontieres.

Dans ce même tems, il y eut sur mer un combat furieux entre nous, & les Hollandois. On avoit appris que quelques gros vaisseaux Hollandois revenoient d'Espagne, chargés de routes sortes de marchandises précieuses des Indes; le Roi donna ordre à ceux de Dieppe, qui sans contredit ont toujours passé parmi les François pour les plus expérimentés dans la marine, de faire équiper les vaisseaux qu'ils trouveroient sur les côtes du pays de Caux, & dans les autres ports de Normandie, afin de surprendre la flotte des ennemis, & arrêter les courses des Corsaires. Les armateurs de Dieppe ayant armé en course dix-neuf vaisseaux, & six brigantins, commandez par d'Epineville de la ville d'Harfleur, grand homme de mer, rencontrèrent la flotte Hollandoise vis-à-vis de Douvre, port d'Angleterre. Tandis qu'on déliberoit encore sur la maniere dont on livreroit le combat, & que les opinions étoient différentes, les François attaquèrent en confusion & sans aucun ordre les ennemis. La plupart étoient d'avis que sans s'arrêter aux premiers vaisseaux, on fondit sur les derniers: Que par ce moyen les premiers, se croyant délivrés du péril, prendroient aussitôt la fuite, & croiroient beaucoup gagner,

HENRI II.

1555.

Combat sur
mer entre les
François & les
Hollandois.

HENRI II.

1555.

s'ils pouvoient sauver des marchandises de si grand prix : Que si l'on vouloit combattre contre tous, il arriveroit au contraire que le péril même enhardiroit les ennemis.

Dans le tems que les opinions étoient ainsi partagées, d'Epineville fit avancer ses vaisseaux, & attaqua l'amiral. La flotte ennemie étoit composée de vingt-deux vaisseaux, appelés ordinairement Ourques; & quoiqu'ils fussent destinés à porter des marchandises, ils étoient néanmoins armés en course, & équipés de tout ce qui étoit nécessaire pour se défendre. Pendant que d'Epineville combattoit contre l'amiral, les autres Officiers ayant jetté du haut de leurs haubans dans les quinze vaisseaux ennemis des crocs de fer & des grappins pour les accrocher, les obligèrent à combattre. Le combat fut sanglant & furieux, & dura quatre heures. La victoire balança entre les deux partis : les François avoient un plus grand nombre de soldats; mais les ennemis l'emportoient sur eux par la grosseur & la solidité de leurs vaisseaux, d'où ils faisoient sur les nôtres, comme si c'eût été du haut de quelques tours, de fréquentes décharges. La nécessité où ils se trouvoient de combattre égaloit leur courage à celui des François. Déjà les forces commençoient à manquer de part & d'autre, & le combat étoit prêt de finir. Comme des deux côtes on lançoit beaucoup de feux d'artifice, en quoi surtout les Flamans sont habiles, le feu prit à un de nos vaisseaux, & à cinq autres en même tems : mais la flamme se communiqua si promptement à un pareil nombre de vaisseaux ennemis, que de part & d'autre on s'occupa plutôt à éteindre le feu, qu'on ne songea à remporter la victoire.

Les Imperiaux ont écrit, que les François surpris de trouver tant de bravoure & de courage dans les ennemis, voulurent cesser de combattre, & que par un signal ils demandèrent une trêve; mais que n'ayant pu se faire entendre au milieu du bruit & de la confusion, le désespoir leur avoit fait prendre la résolution de mettre le feu à leurs propres vaisseaux, & de se sauver par ce stratagème. Quoi qu'il en soit, dès que le feu eut été allumé, soit par les François, soit par les ennemis (ce qui paroît plus vrai-semblable) on vit un grand changement. Les François, pour se dérober à la flamme, s'élancèrent sans considérer le péril, dans les vaisseaux Hollandois,

&c

& comme ils étoient en plus grand nombre, ils y firent un grand carnage des ennemis, plus occupés alors à sauver leurs marchandises, que disposés à combattre; & s'emparèrent de leurs vaisseaux, non sans perdre eux-mêmes beaucoup de leurs soldats. Enfin la nuit fit cesser le combat, qui avoit duré pendant six heures. On fit un grand nombre de prisonniers, & l'on prit cinq vaisseaux Hollandois, qui, quoique demi brûlés & fracassés par le canon, furent remorqués & amenés à Dieppe, plutôt en signe de la victoire que nous avions remportée, qu'à dessein d'en faire aucun usage. Les ennemis perdirent dans ce combat jusqu'à mille de leurs soldats, qui périrent, ou par le fer, ou par le feu, ou dans la mer. Pour nous, nous perdîmes environ quatre cens hommes, entr'autres le capitaine d'Epineville, dont la mort fit payer cher au Roi cette victoire.

Ce combat arriva sur la fin du mois de Juillet : dans le même mois on apprit que l'armée des ennemis avoit reçu un nouveau renfort d'Allemagne, & que le Prince d'Orange avoit été envoyé par l'Empereur dans le camp, où il étoit arrivé chargé du commandement général. Ce Prince s'employa principalement à faire agrandir les fortifications de Charlemont, & les fit avancer jusqu'à la vallée, où les François, après avoir repoussé les ennemis, étoient campés. Il mit ensuite son armée en campagne, vers le milieu du mois de Septembre, comme s'il eût eu dessein d'aller à Mariembourg : il s'empara du château de Faignolles, qui étoit occupé par les François, & traita la garnison avec beaucoup d'humanité. Le duc de Nevers, pour s'opposer à ses efforts, fit aussi-tôt assembler ses troupes à Rozoi en Thierache, dans la Champagne. Le prince d'Orange, après s'être rendu maître de Faignolles, & avoir fait passer son armée devant Mariembourg, vint à Couvins, où le duc de Nevers avoit laissé quelques soldats en garnison : lorsqu'ils en furent sortis, il fit démolir une tour qu'on avoit fortifiée. De Couvins il alla camper à Saultour, où il s'arrêta avec toute son armée, jusqu'à ce qu'il eut fait fortifier, & mis à couvert de l'insulte des François un Fort, qu'il appella Philippeville.

Sur ces entrefaites, le Roi reçut sur la frontière de Flandre un échec plus deshonorant que préjudiciable : les levées

HENRI II.
1555.

Avantage
remporté par
les ennemis.

Tome II.

LIII

HENRI II.

1555.

du Royaume y furent taillées en pièces, & un grand nombre de Gentilshommes, & de ceux qui, par rapport à quelque privilège dont ils jouïssent, se qualifient de ce titre, furent faits prisonniers: car en France ceux qui ont de l'honneur, ne voulant pas paroître enrôlés comme malgré eux & de force, se mettent dans une troupe, dont le Roi est le chef, ou dans quelque compagnie de gendarmerie. Voici comme la chose arriva. Ces levées qui composoient quatre cens hommes d'infanterie, & douze cens chevaux, commandés par la Jaille, capitaine de la premiere noblesse d'Anjou, s'étoient jettés dans le pays ennemi, & y avoient fait un grand butin. Comme ils revenoient, sans garder aucun ordre, & qu'ils étoient pour la plupart peu expérimentés dans l'art militaire, ils furent surpris entre Arras & Bapaume par Aulsimont gouverneur de cette place, dans une embuscade qu'on leur avoit dressée sur le chemin, entre une forêt & un ruisseau qui étoit au-dessous. Ils furent taillés en pièces par un petit nombre d'ennemis, & la plupart ne trouvant aucune retraite pour se sauver, furent faits prisonniers, avec ces mots de raillerie, *Que les Flamands prenoient les Nobles de France sans les peser.* Ce qui faisoit allusion à certaines piéces d'or d'Angleterre, qu'on appelloit ordinairement des Nobles. Cette défaite, que la Renommée exagéra beaucoup, enhardit les ennemis, & leur fit former de plus grands desseins. Le bruit se répandit aussi-tôt qu'ils vouloient assiéger Guise: ce qui fit que l'on renouvella, & augmenta la garnison de cette place. Mais on découvrit peu après, que les ennemis avoient un autre dessein, & qu'ils avoient résolu d'achever les fortifications de Charlemont & de Philippeville, qui étoient commencées; & si l'occasion s'en présentoit (comme ils tenoient encore la campagne, & que les François avoient licentié leurs troupes) d'attaquer, quoi qu'on fût en hyver, Mariembourg & Roc-roi qui manquoient de vivres.

Mort de
Henri d'Al-
bret roi de
Navarre.

Quelque tems auparavant, Henri d'Albret roi de Navarre, & gouverneur de Guyenne, étoit mort à Pau en Bearn. Son pere avoir été dépouillé de ses Etats par Jule II. dont l'injuste proscription avoit donné lieu à Ferdinand roi d'Aragon, ayeul maternel de Charle Quint, de les envahir. Ce fut un Prince qui avoit l'ame grande, mais ennemi du faste; & à qui la Fortune ne put faire recouvrer par notre secours, ce que son

attachement pour nous lui avoit fait perdre. Il est arrivé seulement que, comme il n'a été fait depuis ce tems-là aucune mention de cette affaire dans les divers traitez de paix entre l'Empereur & les Rois de France, Henri d'Albret & ses héritiers ont toujours conservé leur droit sur la couronne de Navarre. Antoine de Bourbon-Vendome gouverneur de Picardie, qui avoit épousé Jeanne d'Albret, fille unique de Henry, promise autrefois à Guillaume duc de Cleves, hérita de son beau-pere, non-seulement la qualité de roi de Navarre, & les grands biens qu'il possédoit en France, mais encore le gouvernement de Guyenne, qui sans contredit passe pour le plus grand de ce Royaume.

Lors qu'Antoine de Bourbon eut remis son gouvernement de Picardie, le Roi le donna à Gaspard de Coligny amiral de France, qui pour renverser les projets des ennemis, songea aussi-tôt à faire entrer des vivres en abondance dans Mariembourg & dans Roc-roi, après en avoir communiqué avec le duc de Nevers. Ce qui retarda l'exécution de ce dessein, c'est que le capitaine Beaujeu, Franc-Comtois, gouverneur de Thionville, par le moien d'un soldat qu'il avoit gagné, s'étoit rendu maître d'Enery, place de grande importance pour la sûreté du pays, peu éloignée de Metz, & qui étoit occupée par Choiseuil-de-Lancques, à la tête d'une garnison de vingt-cinq hommes. Sanfac, lieutenant du sieur de Vieilleville, fit venir le plutôt qu'il lui fut possible du secours de Verdun, de Toul, d'Yvoy, de Monmedy, & après avoir fait approcher le canon, & fait une décharge de six vingt coups, il reprit ce château vers le commencement d'Octobre. On employa le reste du mois à amasser des vivres : ce qui n'étoit pas si facile, parce que les pays circonvoisins avoient été épuisés par les fréquens passages des troupes. On s'occupa aussi à faire des levées, afin de composer une armée qui fût égale à celle du prince d'Orange, en cas qu'il voulût s'opposer à ce qu'on avoit entrepris.

Enfin le 23 d'Octobre, Coligny à la tête d'environ six cens gendarmes vint au Château-Porcien, & le Rheingrave à Montcornet, avec vingt compagnies de vieilles troupes Allemandes. Sanfac, Rabodange, Haultcour, Villiers-des-Pots, & vingt-cinq compagnies de vieilles troupes Françoises s'assemblerent

LIII ij

HENRI II.
1555.

HENRI II.

1555.

à Maubert-Fontaine ; on fit loger la cavalerie à l'Echelle, à Aubigny, & aux autres lieux d'alentour. Coligny, qui conduisoit l'avant-garde, partit le même jour pour Roc-roy. De là on fit partir Sanfac avec la cavalerie legere, & environ trois cens mousquetaires, que Bourdillon eut aussi-tôt ordre de suivre, avec un escadron de cavalerie, qui devoit marcher toute la nuit, afin d'observer les chemins, & de connoître les desseins des ennemis. Le lendemain Coligny partit de Roc-roy, où le duc de Nevers arriva aussi-tôt avec cinq cens gendarmes, & le Rheingrave avec les compagnies d'Allemands qu'il commandoit. Les convois s'y assemblèrent aussi, appréhendant de passer outre, jusqu'à ce que les nôtres fussent arrivés à Couvins, parce qu'on prévoyoit que l'ennemi pourroit les attaquer en chemin. Cependant comme il ne fit aucune démarche, & que les François arriverent à Couvins sans aucune perte, & même sans avoir été attaqués, après qu'on y eut préparé des logemens, & dressé des tentes, on ne fit entrer ce jour-là que quinze charrettes chargées de vivres dans Mariembourg. On y conduisit le reste les trois jours suivans avec beaucoup de difficulté ; parce que les pluës continuelles avoient rendu les chemins tellement glissans & impraticables, que les chevaux avoient bien de la peine à se soutenir ; de sorte qu'on en voyoit un grand nombre, qui étoient étendus çà & là le long des chemins. Outre cela le froid & la neige incommodoient beaucoup notre cavalerie ; & comme on ne pouvoit sans danger faire venir du fourage de Chimay, les chevaux qui manquoient de nourriture, étoient devenus comme enragés par le froid & par la faim, & mordoient souvent aux bras & aux cuisses ceux qui leur présentoient du foin, ou quelque autre chose.

Cependant on fit plusieurs courses de part & d'autre : l'ennemi qui connoissoit les chemins difficiles & détournés attaquoit les convois avec succès. Les François d'un autre côté harceloient le camp des ennemis. Paul-Baptiste Fregose, après avoir forcé le corps de garde, & s'être fait un chemin au travers du camp ennemi, s'avança jusqu'à Givets : à son retour il rencontra quelques cavaliers ; il en tailla quelques-uns en pièces, & fit les autres prisonniers : de sorte que Trelon & le gouverneur d'Avenes eurent bien de la peine à se sauver ; après

quoi Fregose vint heureusement rejoindre les siens. Lorsqu'on eut fait venir le canon, les François retournerent à Maubert-Fontaine, dans le même ordre qu'ils étoient venus, ayant mis au milieu d'eux les charrettes qui étoient vuides. Ceux qui, à cause de l'incommodité des chemins fort étroits étoient partis les premiers, furent surpris, & Daspart vieux soldat, qui par son industrie avoit beaucoup contribué à faire amasser des vivres, tomba entre les mains des ennemis. Ayant été pris avec la commission qu'il avoit du duc de Nevers, & ensuite interrogé par le prince d'Orange, au sujet des vivres qu'on avoit fait venir, il témoigna beaucoup d'assurance, & exagéra tellement les munitions qu'il y avoit dans les deux places, que les ennemis perdirent toute espérance de se rendre maîtres de Mariembourg & de Roc-roy. Alors le prince d'Orange, après avoir mis des garnisons dans Charlemont, & dans Philippeville, & distribué ses troupes en quartier d'hiver, se rendit auprès de l'Empereur à Bruxelles.

Le 18 de Mars de cette année, Henri eut un fils, qui fut le cinquième & le dernier de ses enfans. Il fut d'abord nommé Hercule, & appelé le duc d'Alençon; mais on lui changea son nom en celui de François: ce fut ce Prince qui dans la suite fit la guerre dans les Pays-Bas. Le 15 de Fevrier on avoit présenté un édit au Parlement, par lequel on établissoit dans chaque Présidial, & dans quelques autres Tribunaux subalternes, un Lieutenant criminel, avec 600 francs de gages; on y avoit joint un Prévôt de robe-courte, avec 300 livres de gages, & quatre ou six Archers. On abolit les charges de Prévôts des Maréchaux, excepté celles des Prévôts qui servent dans les dix premières provinces du Royaume. Quelque tems après on créa, dans toutes les juridictions du Royaume, des Prévôts de robe-courte avec quatre Archers. Comme cet établissement parut d'abord nouveau & extraordinaire, on le rejetta; mais dans la suite des temps on le reçut. Le 12 de Juin, on fit dans le Parlement la lecture d'une ordonnance, qui enjoignoit d'abattre toutes les faillies qui avançaient dans les rues de Paris. Le Roi ensuite en fit publier une seconde, qui ordonnoit qu'on exécutât la même chose dans les autres villes, & dans les grands bourgs du Royaume.

HENRI II.

1555.

Etablisse-
mens en France.

HENRI II.
1555.

Quatre ans auparavant, le Parlement avoit enregistré, comme nous l'avons déjà dit en son lieu, un édit par lequel le Roi se réservoir une entière connoissance du Lutheranisme, & l'attribuoit à ses juges sans aucune exception, à moins que l'hérésie dont il s'agissoit ne demandât quelque éclaircissement, ou que les coupables ne fussent dans les Ordres sacrez. Mais cette année, à l'instigation du cardinal de Lorraine, qui songeoit déjà à l'expédition de Naples, & qui vouloit en cela faire plaisir au nouveau Pape, le Roi donna une Déclaration contraire, par laquelle il ordonnoit à tous les Gouverneurs de punir sans délai, & sans avoir égard à l'appel, selon la grandeur du crime, ceux qui convaincus d'hérésie, auroient été condamnez par les juges Ecclésiastiques, & par les Inquisiteurs de la foi. Le Cardinal vint lui-même au Parlement, où il apporta la Déclaration, qu'il appuya de plusieurs raisons, pour venir à bout de la faire enregistrer. Après que le Parlement l'eut écouté, il demanda du tems pour délibérer. Il fit ensuite une députation au Roi, & lui adressa le 16 d'Octobre une Remontrance conçue en ces termes.

Remontrance du Parlement au sujet des affaires de la Religion.

» SIRE, ce que votre Majesté a ordonné, par l'édit
» qu'elle nous a depuis peu envoyé, étant entièrement opposé
» à celui qui fut vérifié par nous il y a quelques années; vo-
» tre Cour de Parlement, qui ne croit pas que cela soit confor-
» me à la justice, a jugé qu'il étoit de son devoir de vous re-
» présenter les raisons, qui l'ont empêché d'y souscrire. C'est
» un principe établi par les loix de ce Royaume, que les Rois
» y exercent une autorité souveraine sur leurs sujets, & que les
» peuples qui sont sous leur obéissance ne doivent demander
» justice qu'à eux seuls. Quoique nos Rois ne soient pas abso-
» lument les juges des matieres de la Religion, cependant
» comme depuis long-tems ils ont fait voir qu'ils en étoient
» les plus puissans défenseurs, aussi-bien que de la dignité sacer-
» dotale, c'est avec raison qu'ils se sont en cela attribué quel-
» que droit: en sorte que lorsqu'on conteste sur la possession

1 Le Roi attribuoit à ses Juges la connoissance & la punition du Lutheranisme avéré & connu; mais il ne leur permettoit pas d'en connoître, lorsqu'il s'agissoit de prononcer si telle doctrine étoit hérétique ou non; & lorf-

qu'il s'agissoit de juger des personnes qui étoient dans les Ordres sacrez. En effet ces deux cas ne sont point de la compétence des juges Civils, mais des juges Ecclésiastiques.

» d'un bénéfice, il n'appartient qu'aux juges Royaux d'en
 » décider. Cependant votre Majesté soumet par cet édit à une
 » autre puissance les personnes même, sur qui elle a droit de
 » vie & de mort. Nous ne pouvons voir sans douleur votre
 » autorité ainsi blessée & affoiblie. Par votre édit vous aban-
 » donnez vos sujets, dont vous livrez l'honneur, la reputation,
 » la fortune, & même la vie à une autre puissance, c'est-à-dire
 » à des juges Ecclésiastiques : en supprimant la voye d'appel,
 » qui est l'unique refuge de l'innocence, vous les soumettez
 » à une puissance illégitime, à l'orgueil & à la présomption
 » de ceux qui abuseront de l'autorité Royale, qui leur aura
 » été transférée. Nous croyons, Sire, qu'il est plus juste que
 » votre Majesté laisse à ses magistrats le droit de connoître &
 » de juger du crime dont il s'agit ; & que lorsqu'il sera néces-
 » faire d'examiner si une opinion tend à l'hérésie, elle nomme
 » des Ecclésiastiques pour en connoître, & qu'elle leur per-
 » mette d'exercer en cela leur juridiction. Mais il seroit à
 » propos qu'elle priât le Pape de trouver bon, que vos juges
 » connussent des appels en cette matiere, & que les jugemens
 » en dernier ressort fussent rendus par des conseillers Ecclésias-
 » tiques, à qui, si le nombre n'étoit pas suffisant, on pourroit
 » joindre d'autres personnes, recommandables par leur piété,
 » la pureté de leurs mœurs, & l'innocence de leur vie. Que
 » l'Inquisiteur commît dans chaque province, des personnes
 » d'une exacte probité, & d'une grande vertu ; Que les
 » Evêques, & non pas les accusez, avançassent les frais néces-
 » saires pour l'information du procès ; & qu'après le jugement
 » rendu sur le fond, on jugeât aussi sur les dépens, si cela
 » étoit nécessaire. Voilà, Sire, ce que nous avons jugé à pro-
 » pos de vous représenter par rapport à l'édit. Nous prenons
 » encore la liberté d'ajouter que, puisque les supplices de ces
 » malheureux, qu'on punit tous les jours au sujet de la religion,
 » n'ont servi jusqu'ici qu'à faire détester le crime, sans corriger
 » l'erreur, il nous a paru conforme aux règles de l'équité, & à
 » la droite raison, de marcher sur les traces de l'ancienne
 » Eglise, qui n'a pas employé le fer & le feu pour établir &
 » étendre la Religion, mais plutôt une doctrine pure, jointe
 » à la vie exemplaire des Evêques. Nous croyons donc que vo-
 » tre Majesté doit s'appliquer entierement A CONSERVER

HENRI II.

1555.

HENRI II.

1555.

» LA RELIGION PAR LES MEMES VOYES QU'ELLE
 » A ETE AUTREFOIS ETABLIE , puisqu'il n'y a que
 » vous seul qui en ayez le pouvoir. Que les Evêques com-
 » me de bons & de fideles pasteurs, ayent toujours les yeux
 » sur leur troupeau, & qu'ils le conduisent eux-mêmes : Que
 » les Ecclesiastiques qui leur sont soumis, s'acquittent du mé-
 » me devoir ; c'est-à-dire, qu'ils mènent une vie réglée, &
 » qu'ils annoncent avec candeur la parole de Dieu ; ou que
 » du moins ils ayent soin que cette sainte parole soit annon-
 » cée par des personnes qui en soient capables : QU'ON
 » N'ELEVE DORENAVANT AUCUNS SUJETS AUX
 » DIGNITEZ ECCLESIASTIQUES, QUI NE PUIS-
 » SENT EUX-MEMES EXERCER LEUR MINISTERE
 » ET ENSEIGNER LE PEUPLE, SANS AVOIR BE-
 » SOIN DU SECOURS D'AUTRUY. C'est un article
 » essentiel auquel il faut faire une attention particuliere, &
 » le fondement sur lequel il faut bâtir. Nous ne doutons
 » point que par-là on ne guérisse le mal, avant qu'il s'éten-
 » de plus loin, & qu'on n'arrête le progrès des opinions
 » erronées qui attaquent la Religion. Si au contraire on mé-
 » prise ces remedes efficaces, il n'y aura point de loix, ni
 » d'édits, quelques rigoureux qu'ils soient, qui puissent y
 » suppléer. »

Traité entre
 le Roi & Jean
 de Brosles.

Il se fit cette année un traité entre le Roi, & Jean de Bros-
 ses duc d'Etampes, gouverneur de Bretagne. Ce seigneur
 tiroit son origine de Charle de Blois, qui disputant autrefois
 le duché de Bretagne, appuyé sur les forces des François,
 fut tué dans cette fameuse bataille qui se livra auprès de Nan-
 tes, le 29 de Septembre de l'année 1365, par Jean de Dreux
 comte de Montfort. Depuis ce tems-là, les comtes de Mont-
 fort ont toujours été possesseurs de ce Duché, jusqu'à Anne
 fille unique du duc François, qui épousa d'abord Charle VIII.
 & ensuite Louis XII. De ce mariage nâquit Madame Claude,
 fille aînée de Louis, qui épousa François I. sous qui la Bre-
 tagne fut tellement unie à la couronne de France, du con-
 sentement unanime des Etats de la province, qu'elle n'en pût
 être aliénée dans la suite. On donna par compensation à de
 Brosles quelques biens, & entr'autres le comté de Pentievre.
 Il renonça donc par ce moyen au duché de Bretagne; auquel
 ses

ses ancêtres avoient prétendu , & à tout le droit qu'il pouvoit avoir sur la souveraineté de cette province.

Il y eut alors à Geneve, ville située sur le lac Lemân, un tumulte pendant la nuit, qui fut excité par quelques membres du conseil qui avoient résolu avec ceux de leur faction, d'usurper toute l'autorité. Ils ne pouvoient supporter Jean Calvin de Noyon, qui enseignoit depuis plusieurs années dans leur ville, & ils haïssoient sur-tout ceux qui, par rapport à la Religion, étoient venus de France à Geneve pour se dérober aux supplices; ils étoient sur-tout indignez qu'on en eût admis une grande partie au nombre des citoyens; d'où il étoit arrivé qu'à mesure qu'un parti s'augmentoit, la force de l'autre diminuoit. Or ils se servirent de cet artifice pour les faire chasser. Pendant la nuit ils coururent de tous côtez, & se mirent à crier en differens lieux tous à la fois, comme si on leur eût donné le signal, que les François étoient sous les armes, & qu'ils vouloient livrer la ville. Mais comme les François se tenoient renfermez dans leurs maisons, le peuple, à qui les conjurez par ce moyen espiroient faire prendre les armes, s'y tint aussi, & ainsi leur artifice n'eut aucun effet. Il y en eut quelques-uns de condamnez au supplice; les autres l'éviterent par la fuite. Ceux de Locarne¹, dont le Canton appartient à la République des Suisses, demanderent aussi en ce tems-là qu'on leur permit, comme ils disoient, un usage plus pur de la parole de Dieu. Comme la plupart de ceux de qui ils dépendoient, professoient l'ancienne religion, les sentimens furent partagez, & il y avoit apparence qu'on en viendrait à une guerre civile. Il fut enfin ordonné qu'ils professeroient la religion de leurs ancêtres, & que ceux qui ne voudroient pas obéir, pourroient se retirer ailleurs. Plusieurs se retirèrent à Zurich, où ils furent très-bien reçus.

Volfang Lazius mourut cette année à Vienne en Autriche sa patrie, âgé de cinquante ans. Il a écrit exactement l'histoire Grecque & Romaine, & a fait honneur à sa patrie, comme on le peut voir par les beaux ouvrages qu'il a laissés à la postérité. Après avoir été medecin de l'Empereur, le roi Ferdinand, par rapport aux grands services qu'il lui avoit rendus,

HENRI II.

1555.

Conspiration
à Geneve.Mort de plusieurs
hommes de lettres.

¹ Petite ville d'Italie qui appartient aux douze anciens Cantons Suisses, sur la côte occidentale du Lac-Major.

HENRI II.

1555.

ainsi qu'à la Republique des Lettres, non-seulement l'admit dans son Conseil, mais l'annoblit

Conrad Pellican natif de Rufach en Alsace, qui avoit enseigné long-tems avec honneur la langue Hebraïque à Zurich, & qui a traduit d'Hébreu en Latin un très-grand nombre de commentaires des Rabins, non-seulement sur l'Ecriture sainte, mais encore sur les cérémonies particulieres des Juifs, mourut aussi cette année dans un âge très-avancé.

Je ne ferai aucune difficulté de joindre à ces grands hommes George Agricola natif de Glaucha en Misnie, qui a écrit sur les métaux, les mines, & les animaux qui vivent dans la terre, avec une si grande exactitude, qu'il a de beaucoup surpassé tous les anciens en ce genre, & a fort éclairci cette partie de l'histoire naturelle; non-seulement par l'exacte explication qu'il a faite de tout ce que les anciens ont dit sur cette matiere, mais encore par la découverte de plusieurs choses que le tems a fait connoître. Il a fait aussi un traité excellent, après Guillaume Budé, Leonard Portio, & André Alciat, des poids, des mesures, du prix de métaux, & des monnoyes. Enfin après avoir découvert, & remarqué plusieurs choses inconnues aux anciens, il mourut cette année le 21 de Novembre, âgé de soixante-un ans, à Chemnitz en Misnie, proche de ces fameuses mines qui appartiennent à l'Electeur de Saxe.

Gemma, appelé ordinairement Frison, parce qu'il étoit de Frise, mourut avant Agricola le 25 de Mai, après avoir publiquement professé la medecine à Louvain. Il se rendit beaucoup plus fameux dans les Mathematiques qu'il enseigna en particulier, & qu'il enrichit, pour ainsi dire, de plusieurs instrumens travaillez avec beaucoup d'art. On le sollicita souvent de venir à la Cour de l'Empereur; mais il s'en excusa toujours modestement, & fit voir par un exemple rare, qu'il préféroit à la faveur des Grands cette agréable tranquillité, dans laquelle il finit ses jours. Il mourut de la pierre, âgé seulement de quarante-sept ans, & laissa un fils appelé Cornelle Gemma, qui enseigna à Louvain les mêmes sciences avec honneur, & qui fit revivre par la pénétration de son esprit, & par ses doctes écrits, la reputation de son illustre pere, presque éteinte.

Quelque tems après, Edoüard Wotton natif d'Oxford, qui avoit professé la medecine dans son pays, & qui a mis au jour un traité de la différence des animaux, fort estimé parmi les gens de lettres, mourut à Londres en son année climatérique le 5 d'Octobre. Il laissa beaucoup d'enfans, & fut inhumé dans l'Eglise de saint Alban.

HENRI II.
1555.

Je ne passerai pas non plus sous silence Isidore Clario de Brescia, religieux Benedictin, personnage très-recommandable, qui gouverna pendant sept ans en qualité d'Evêque l'Eglise de Fuligno. Il possédoit parfaitement les trois langues savantes, & joignoit à une profonde connoissance de la Théologie des mœurs très-chastes, une vie pure, un zèle qui ne respiroit que la charité, la discipline, & l'union de l'Eglise. Il fut si charitable à l'égard des pauvres, il témoigna tant de bonté pour tout le monde, & fit concevoir une si haute idée de sa sainteté, qu'après sa mort une grande foule de peuple entra malgré ceux qui le gardoient, dans son appartement, où il fut exposé à la vûe de tout le monde pendant quinze jours, sans exhaler aucune mauvaise odeur. Il vécut soixante ans, & mourut d'une fièvre violente le 28. de Mai; son corps fut inhumé dans l'Eglise de Fuligno.

En cette même année, Olympia Fulvia Morata de Ferrare, femme illustre par la pureté de ses mœurs, & comparable par son esprit & son érudition aux plus illustres femmes de l'antiquité, mourut dans un âge peu avancé. Elle étoit fille de Fulvio Peregrini Morato de Mantouë, qui l'instruisit dans la connoissance des belles lettres, où elle fit un si grand progrès (ayant eu aussi pour précepteur Chiliano Sinapio) qu'elle écrivoit fort élégamment en Latin & en Grec, & composoit des vers dans l'une & l'autre langue. Ayant ensuite succé la doctrine des Proteftans dans la maison de Renée femme d'Hercule II. duc de Ferrare, où elle occupa toujours le premier rang: dans l'amitié d'Anne d'Este, qui épousa dans la suite François de Lorraine duc de Guise, elle s'adonna entièrement à l'étude de la Théologie. La Religion l'ayant ensuite obligé de sortir de sa patrie avec Emile son frere, elle passa en Allemagne, où elle épousa André Gruntler medecin, avec qui elle vécut dans une union fort étroite, mais peu d'années. Elle mourut

1. Premier martyr de la Grande Bretagne.

M m m m ij

HENRI II.

1555.

le 26. d'Octobre à Heidelberg, où elle avoit fixé sa demeure, ayant à peine vécu vingt-neuf ans. Son frere & son mari ne lui survécurent pas long-tems, & ils furent tous les trois mis sous la même tombe dans l'Eglise de saint Pierre. Celio Secondo Curione, qui à cause de la Religion avoit aussi quitté l'Italie, rassembla ses ouvrages, & les mit au jour. C'est-là que brillent les mœurs & la science rare de cette femme illustre, qu'on ne peut assez louer; on y voit ce qu'on pouvoit esperer de son sublime esprit, si elle n'eût été prévenue par une mort prématurée.

La mort de Marc-Antoine de Majoragio précéda celle de tous ces grands personnages. Il fut ainsi nommé, d'un bourg appelé Majoragio, où Julien del Conte son pere demuroit: aussi s'appelloit-il auparavant Antoine-Marie del Conte: ce qui fit que Fabio Lupo & Massimo Negro l'accuserent d'avoir changé de nom; il se justifia par un beau discours qu'il fit dans le Sénat de Milan, où il montra qu'il ne l'avoit pas fait sans exemple. Il étoit fort éloquent, & il publia des commentaires sur les livres de la Rhétorique d'Aristote & de Cicéron; pour les défendre contre la fausse critique de Celio Calcagnini. Ayant passé treize ans à enseigner la jeunesse de Milan avec beaucoup de réputation, il s'appliqua enfin à l'étude de la Théologie, & finit ses jours le 4. d'Avril, âgé de quarante-deux ans. Barthelemi del Conte, frere de sa femme, le fit inhumer dans le tombeau qu'il s'étoit lui-même fait construire pendant sa vie, dans la grande Eglise de Milan.

Oronce Finé Dauphinois, fils d'un medecin de Briançon, mourut le 6. d'Octobre, âgé d'un peu plus de soixante ans. Ce fut le premier, après Jacques le Fevre d'Estaples, qui réveilla en France le goût des sciences, qui y étoient inconnues, ou presque éteintes; mais s'étant contenté d'en donner les premiers principes, parce qu'il méditoit de plus grands desseins, il en fit seulement voir les sources. Attiré par les libéralités de François I. il vint à Paris, où il enseigna les Mathématiques à un grand nombre d'auditeurs, & éclaircit cette science par des écrits très-sçavans pour ce tems-là.

Pierre Gille d'Alby, François, mourut aussi cette année à Rome. Outre la parfaite connoissance qu'il avoit de l'une & de l'autre langue, de l'antiquité, des anciens Auteurs, des beaux

arts, & surtout des choses naturelles, il avoit encore un désir insatiable de connoître les pays éloignés. Cette inclination le porta à voyager pendant plus de quarante ans dans la Grece, dans l'une & dans l'autre Asie, & dans la plus grande partie de l'Afrique, avec une ardeur incroyable; soit pour amasser des livres Grecs, comme il en avoit eu ordre de François I. soit aussi pour connoître la situation de plusieurs contrées. S'étant échappé, après la mort de François I. par une grace spéciale de la toute-Puissance divine, des mains des Pirates de Gerbe*, il se retira comme dans un port favorable, chez le cardinal George d'Armagnac, grand protecteur des sciences, chargé alors des affaires du Roi à Rome. Tandis que Pierre Gille s'occupoit dans la maison du Cardinal, à recueillir & arranger les relations qu'il avoit faites pendant un si long-tems, employant à ce travail les jours & les nuits, il fut attaqué d'une fièvre violente dont il mourut, âgé de soixante-cinq ans, & fut inhumé dans l'Eglise de saint Marcel. Le cardinal d'Armagnac qui le protégeoit, & qui étoit fort zélé pour le progrès des sciences, eut soin que ses écrits fussent conservés. Il en fit apporter la plupart en France, & les fit ensuite imprimer. On croit néanmoins que Pierre Belon du Mans, qui écrivoit sous lui, & qui l'accompagna pendant quelques années dans ses voyages, en a soustrait une partie; quoique dans la suite il les ait publiez sous son nom, plutôt que sous celui de Gille: il s'attira cependant, tout plagiaire qu'il étoit, l'estime des gens de lettres, pour n'avoir pas, au moins comme plusieurs autres, dérobé au public de si beaux écrits.

En cette même année Nicolas Durand de Villegagnon, chevalier de Malte, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, entreprit le voyage de l'Amerique. C'étoit un homme d'un grand courage, expérimenté dans les affaires les plus importantes, & ce qui est rare à ceux de sa profession, versé dans les belles lettres. Son amour pour la gloire, ou selon quelques-uns, sa passion pour amasser des richesses, le porta à demander au Roi la permission d'équiper une flotte, & d'aller sous ses auspices planter les armes de France dans le nouveau monde, ce qu'il obtint par l'entremise de Gaspard de Coligny amiral. On disoit ouvertement que c'étoit là le moyen d'étendre la gloire du nom François, & d'affoiblir

HENRI II.

1555.

* Ou Gelve.

Voyage de
Villegagnon
en Amerique.

M m m m iij

HENRI II. 1555. les forces des ennemis, qui tiroient de ces contrées de puissans secours, pour faire la guerre : Que l'exemple des François serviroit beaucoup à ouvrir aux nations étrangères le chemin de cette partie du monde; de sorte qu'en rendant la liberté aux Américains, on y établiroit un commerce public & commun à toutes les nations, dont les seuls Espagnols, par le joug insupportable qu'ils avoient imposé à ces peuples, tiroient tout le profit. Voilà ce qu'on publioit par tout. Mais Villegagnon avoit traité secrettement avec Coligny; & comme il sçavoit que l'Amiral favorisoit les sectateurs de la Religion des Suisses & de Geneve, dont il y avoit déjà un grand nombre en France, il lui avoit fait esperer qu'il établiroit cette Religion dans les pays dont il se rendroit le maître.

Villegagnon ayant fait équiper par l'ordre du Roi deux grands vaisseaux, du port de deux cens tonneaux chacun, avec les canons nécessaires, & outre cela un vaisseau de charge pour porter les vivres & toutes les provisions partit du Havre de Grace le 12 de Juillet, accompagné d'un grand nombre de Gentilshommes, de matelots, & d'ouvriers. Mais ayant été surpris par la tempête, il fut contraint de relâcher à Dieppe, où il mit à terre quelques-uns de ses gens, qui dégoutés de la mer, ne voulurent pas aller plus loin; après quoi il revint au Havre. Il en partit une seconde fois le 14 d'Août, & ayant passé la Manche, détroit entre la Breragne & l'Angleterre, il arriva vingt jours après vis-à-vis du Pic de Teneriffe, la principale des Canaries, à neuf cens lieuës de l'endroit d'où il étoit parti, & à vingt-sept degrés de latitude septentrionale. Ensuite après avoir coroyé la Barbarie, il passa au-delà de la Loire¹, & ayant doublé le Cap blanc², qui est sous le Tropicque du Cancer, il arriva le 8 de Septembre au Cap d'Ethiopie³ qui est à quatorze degrés de l'Equateur, & d'où l'on compte trois cens lieuës jusqu'au Pic de Teneriffe. De-là il coroya la Guinée sous la Zone Torride, & il trouva le climat de cette contrée si temperé, contre l'opinion des anciens, qu'on y pouvoit mettre des habits, si l'on vouloit, où s'en passer.

Il arriva enfin le 10 d'Octobre dans l'isle de S. Thomas.

¹ Fleuve d'Afrique, à qui les François ont donné ce nom.

² Capo bianco.
³ Le Cap-vert.

située sous la ligne équinoxiale; d'où le vent au sud-ouest l'ayant fait voguer vers l'est, il se trouva le 20 du même mois vis-à-vis de l'île de l'Ascension, à 8 degrez & demi de latitude meridionale, & à 500 lieues de la terre ferme¹. Le 13 de Novembre, il entra dans la riviere de Ganabara, ainsi appelée, parce qu'elle ressemble à un lac qui porte ce nom. Cette riviere que les Portugais appellent Rio di Janeiro, est à 23 degrez au-delà de la ligne équinoxiale, sous le Tropique du Capricorne. Les François ayant mis en cet endroit pié à terre, il vint au-devant d'eux environ cinq cens naturels du pays, armés d'arcs & de flèches, qui les feliciterent de leur arrivée, leur offrirent des rafraichissemens, & ayant allumé des feux, leur témoignèrent la joie qu'ils ressentoient de les avoir dans leur pays, puisqu'ils devoient les défendre contre les Portugais; & leurs autres ennemis. Au reste pour ce qui est du lac de Ganabara, il est si large, que ceux qui l'ont vû ont écrit qu'il pouvoit contenir en sûreté & commodément tous les vaisseaux de l'univers. Mais comme après avoir quitté l'Océan², il falloit cotoyer trois isles incultes, bordées de toutes parts de rochers, les vaisseaux de Villegagnon coururent un grand danger. Il fallut ensuite traverser un détroit qui n'avoit pas plus de trois cens pas de largeur, parce que du côté gauche il étoit resserré par une montagne, & par un rocher fort haut de figure conique, que la nature a formé d'une rondeur si parfaite, que ceux qui le voyent de loin, croient que c'est un ouvrage de l'art. Ensuite en avançant plus loin, on rencontre un rocher plat, qui a environ six vingt pas de circuit. Villegagnon y avoit d'abord fait mettre tout son équipage; mais ayant été repoussé par la violence des flots, il avança trois mille pas au-delà, & s'arrêta dans une isle auparavant déserte, qui a mille pas de largeur, & six fois autant de longueur. Elle est environnée de toutes parts d'écueils qui s'élèvent au-dessus de l'eau, ce qui la rend inaccessible, même aux plus petits vaisseaux, excepté par un seul endroit. Il y a aux deux côtés de cette isle des rochers, où Villegagnon fit faire des loges, comme pour servir de guerites. Ensuite il bâtit un Fort sur un autre rocher de soixante piés de largeur, au milieu de l'isle où il

¹ Il y a une autre isle de l'Ascension environ à 250 lieues du Bresil.
à 20 degrez de latitude meridionale, &c. ² La mer du Nord.

HENRI II.

1555.

se posta avec ses gens. Il donna à ce Fort le nom de Coligny, du nom de l'Amiral, & y fit faire des logemens pour tous ceux de son équipage, dont le nombre montoit à quatre-vingt hommes : on y transporta aussi le canon. Il y a une île fort belle & très fertile à dix milles au-delà dans l'embouchure du même fleuve : elle a douze milles de circuit, & les François qui étoient en ce pays-là, l'appelloient la grande île, en comparaison des autres : ils en tiroient de la farine, & plusieurs autres choses nécessaires pour l'usage de la vie.

Lorsque Villegagnon fut arrivé, il écrivit à l'Amiral Coligny, & lui marqua en peu de mots le succès de son voyage, son arrivée dans le Brésil, la nature du lieu, les mœurs des habitans. Pour se le rendre plus favorable dans la suite, il lui confirma l'espérance qu'il lui avoit déjà fait concevoir d'établir dans ces contrées la Religion épurée, (car on l'appelloit ainsi) & lui demanda la permission de faire venir des Théologiens de Geneve. Il écrivit à ce sujet l'année suivante à Jean Calvin, qui fit part de sa lettre aux autres Ministres ses confreres. Après en avoir délibéré, ils en choisirent deux ; Pierre Richer âgé déjà de 50 ans ; & Guillaume Chartier, qui à la sollicitation de Villegagnon & de Coligny, entreprirent le voyage. Plusieurs se joignirent à eux pour les accompagner, & entr'autres Jean de Lery, Bourguignon. Philippe Corguilleray sieur du Pont, qui à cause de la Religion s'étoit retiré à Geneve, s'offrit de les conduire tous. Coligny le connoissoit, & l'avoit sollicité par ses lettres de se charger de cette entreprise, qui intéressoit, comme il disoit, la gloire de Dieu. Ils allerent trouver tous à Châtillon sur Loing l'Amiral, qui leur donna des lettres. De-là ils se rendirent à Honfleur, où ils furent très bien reçus par le sieur de Boissi, fils de la sœur de Villegagnon, qui pour cette affaire avoit été renvoyé en France par son oncle. Ils partirent avec trois vaisseaux bien équipés le 19 de Novembre ; & ayant fait voile par la même route que Villegagnon, ils arriverent au cap de Frio le 4 de Mars ; & trois jours après, étant entrés dans le golfe de Janeiro, ils arriverent sans péril au Fort de Coligny.

Aussi-tôt après leur arrivée, on établit une forme d'Eglise selon le Rit de Geneve, & l'on célébra la Cène, où Villegagnon assista le 21 de Mars. Mais comme dans la suite il s'éleva

s'éleva entr'eux quelque contestation à ce sujet, on renvoya en France Chartier, pour y consulter Calvin. Cependant comme cette dispute fut cause de plusieurs dissensions, Villegagnon sollicité, comme l'on croit, par les lettres du cardinal de Lorraine, renvoya les ministres de Genève, après les avoir traités durement. Du-Pont, Richer & ses compagnons, (entr'autres Jean de Lery, à qui la Chapelle & Boissy se joignirent ensuite) partirent du Fort de Coligny, & passèrent dans le continent sur la fin du mois d'Octobre, huit mois après leur arrivée dans le Brésil. Enfin le quatre de Janvier de l'année suivante, Du-Pont fit embarquer ses compagnons sur le vaisseau de Martin Baudouin. Après avoir essuyé pendant leur voyage différentes aventures, & avoir été réduits à l'extrémité par la faim, ils abordèrent enfin en Bretagne sur la fin de Mai. Lery, dont j'ai parlé, a écrit exactement & fidèlement ce voyage, la nature du pays, & les mœurs des habitans.

André Thevet, qui partit avec Villegagnon, & qui ne demeura que trois mois dans le Brésil, a composé aussi un ouvrage particulier touchant ce voyage, intitulé *la France Antarctique*. Je ne prétens pas, en faisant ici mention de lui, diminuer la réputation de son Livre, ni empêcher qu'on y ajoûte foi : mais puisque l'occasion se présente de parler de cet Auteur, je suis bien aise de faire sçavoir ce qu'il a été à ceux qui ne le sçavent pas. Né à Angoulême, il fut d'abord Cordelier : ensuite ayant à peine une legere teinture des Lettres, il quitta le froc, & de moine devenu aventurier, il employa le tems de sa jeunesse à faire des pèlerinages, & d'autres voyages de fantaisie. S'étant acquis par ce moyen une espece de réputation, il s'appliqua par une vanité ridicule à écrire des Livres, qu'il vendoit à de misérables Libraires : après avoir compilé des extraits de différens auteurs, il y ajoûtoit tout ce qu'il trouvoit dans les Guides des chemins, & autres Livres semblables, qui sont entre les mains du peuple. En effet, ignorant au-delà de ce que l'on peut s'imaginer, & n'ayant aucune connoissance ni des belles-lettres, ni de l'antiquité, ni de la chronologie, il mettoit dans ses livres l'incertain pour le certain, & le faux pour le vrai, avec une assurance étonnante. Il me souvient que quelques-uns de mes amis, gens habiles & d'un esprit fin, l'étant un jour allé voir pour se divertir,

HENRI II.
1555.

Jugement
sur les ouvrages
d'André
Thevet.

Tome II.

Nnnn

HENRI II.

1555.

lui firent accroire en ma présence des choses absurdes & ridicules, que des enfans même auroient eu de la peine à croire; ce qui me fit beaucoup rire. Je ne puis donc m'empêcher de plaindre plusieurs personnes, qui, quoique versées dans les sciences, non-seulement ne s'apperçoivent pas des sottises de ce charlatan, mais le citent encore tous les jours avec honneur dans leurs écrits. Je me suis souvent étonné de ce qu'un homme à qui l'on en imposoit si facilement, en ait lui-même imposé à des personnes de si grande réputation. Je suis donc bien aise de les avertir maintenant, de ne plus deshonorar à l'avenir leurs ouvrages, en citant un Auteur si ignorant & si méprisable.

Affaires
d'Allemagne.
Diète d'Auf-
bourg.

Pendant que la guerre étoit allumée dans presque toute l'Italie, & sur les frontieres de la Flandre & de la Champagne, tout étoit tranquille en Allemagne. L'Empereur avoit convoqué l'année précédente la Diète, & l'avoit ensuite transférée à Aufbourg. Il avoit mandé que les Princes & les Etats de l'Empire se tinssent prêts pour le 13 de Novembre. Enfin ayant été attaqué d'une maladie, & ne pouvant s'y trouver, il la fit ouvrir par Ferdinand son frere le cinq de Fevrier de cette année : Il s'y trouva fort peu de Princes. Ferdinand, après avoir beaucoup parlé des bonnes dispositions de l'Empereur, & des siennes à leur égard, aussi bien que de son zèle pour la Religion, & pour la tranquillité publique, ajoûta que l'Empereur desiroit particulièrement, que de leur commun consentement, on statuar sur tout ce qui pourroit contribuer à la gloire de Dieu, & à affermir la paix de l'Empire : Qu'il avoit fait lui-même jusqu'à present tous ses efforts pour assurer, sans donner aucun sujet de mécontentement, la Religion & le repos public, & qu'il avoit abondamment satisfait à ce qui avoit été ordonné dans les deux dernieres assemblées, & à ses engagements particuliers; mais qu'il étoit arrivé que des troubles fâcheux, élevés sans qu'il y eût de sa faute, avoient mis obstacle à de si louables projets : Qu'aussi-tôt qu'on avoit pu remedier au mal, qui commençoit à faire des progrès, il n'avoit pas voulu différer plus long-tems de le faire : Que sa majesté Imperiale lui avoit donné un pouvoir absolu d'agir en sa place, & de chercher pendant son absence des expédiens honnêtes & utiles au bien public : Qu'il avoit exprès choisi des personnes de mérite, pour le seconder dans

Discours de
Ferdinand sur
les différends
de la Religion.

cette entreprise: Qu'il lui paroïssoit donc à propos de commencer par la Religion, dont les differends avoient causé tant de maux, non-seulement à l'Allemagne, mais à l'Europe entière & avoient facilité au Turc, l'ennemi commun des Chrétiens, un moyen de s'emparer de la Hongrie: Que c'étoit un spectacle bien triste, & digne de toute la colere de Dieu, de voir que par l'obstination de quelques esprits infectés des nouvelles opinions, ceux qui étoient unis par le même Batême, le même nom, le même gouvernement, & le même culte, fussent ainsi désunis & partagés: Que ce désordre paroïssoit d'autant plus intolérable, qu'il n'y avoit pas seulement une ou deux sortes de sectes, mais qu'il s'en élevoit tous les jours de nouvelles, que le caprice faisoit naître, & que la licence faisoit embrasser témérairement: qu'on ne pouvoit douter que cette liberté ne fût une chose très-injurieuse à Dieu; qu'elle éteignoit entièrement la charité, & qu'elle troubloit les consciences de la multitude, qui ne sçavoit plus ni ce qu'elle devoit croire, ni quel parti elle devoit suivre: Que le mal avoit déjà pénétré fort avant, qu'il s'enracinoit dans l'esprit des jeunes gens à mesure qu'ils avançoient en âge; que l'on en trouvoit plusieurs, qui sans se foucher de rien, n'avoient déjà plus de foi, & ne considéroient plus ce que la raison, l'honneur & la conscience leur prescrivait: Que dans ces conjonctures l'autorité du Magistrat étoit nécessaire, pour le soutien de la Religion, qui renferme le culte de Dieu & la pratique de la vertu: Que l'Empereur travailloit depuis long-tems de toutes ses forces à accommoder ce differend; & qu'à leur priere il avoit obtenu des Papes un Concile général: Que l'on avoit plusieurs fois indiqué ce Concile, & même qu'on l'avoit commencé: Qu'ils sçavoient les sujets qui avoient empêché que la République Chrétienne en retirât aucun fruit, & qu'il n'étoit pas nécessaire de les rapporter: Qu'il seroit en sorte, si on le trouvoit bon, que le Concile fût encore indiqué; que si l'on jugeoit à propos de le remettre à un autre tems, à cause de la guerre, il faudroit en ce cas chercher quelque autre moyen convenable pour rétablir l'union: Qu'on avoit quelquefois parlé d'un Concile National; mais qu'il craignoit, qu'outre que cela n'étoit pas tout-à-fait d'usage, un Concile de cette espece ne fût une chose impossible dans les

HENRI II.

1555.

conjonctures présentes : Qu'il étoit selon lui à propos de traiter cette affaire dans des conférences : Que quoique les années précédentes on eût interprété autrement qu'on ne devoit le pieux zele de l'Empereur, & que sa conduite eût été désagréable à l'un & à l'autre parti, il se flattoit néanmoins, qu'en se dépoüillant de part & d'autre de ses préventions, on pourroit enfin parvenir à s'accorder : Que pour ce qui regardoit la police & la tranquillité publique, on avoit à la vérité fait des réglemens dans les Dietes précédentes, & que par là on y avoit suffisamment pourvû ; mais que comme ces réglemens portoient, qu'on ne pourroit condamner & proscrire les rebelles & les séditieux, s'ils n'avoient auparavant été appelés en jugement, & déclarés convaincus par les procedures ordinaires ; les jugemens avoient été différés par cet obstacle ; ce qui avoit donné lieu aux factieux de tramer plusieurs complots ; que l'on avoit ordonné aussi que les voisins seroient obligés de secourir ceux à qui on feroit violence ; mais que comme on n'exécutoit pas ces réglemens, il falloit avoir recours à d'autres remedes : Qu'ils délibérassent donc tous ensemble, sur la maniere dont on corrigeroit ces deux articles de l'ordonnance ; afin de réprimer l'audace des perturbateurs du repos public, & afin que ceux qui demeureroient fidèles à l'Empire, fussent assurés d'être secourus contre leurs oppresseurs : Qu'ils réglassent aussi la forme des jugemens, ce qui regardoit les levées & les contributions, la monnoye, & les autres choses qui intéressoient le bon ordre de l'Empire.

Ce discours de Ferdinand fit beaucoup de bruit dans toute l'Allemagne, & les Protestans firent tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne le reçût en bonne part. Ce qui y contribua sur-tout, fut ce qu'on écrivit en même tems de differens endroits ; que Ferdinand lui-même avoit chassé de Bohême près de deux cens Ministres du saint Evangile, qui s'étoient retirés à Vittemberg, & en Misnie. Comme le Pape avoit envoyé à la Diète le cardinal Jérôme Morone, les Protestans soutenoient que l'Empereur l'avoit fait venir, pour exécuter en Allemagne la même chose que le cardinal Poole avoit fait en Angleterre, sous le Roi Philippe ; & que le Pontife même ne faisoit aucune difficulté de le dire publiquement. On ne conclusoit cependant rien dans la Diète. Les conféderez continuoient la

guerre entreprife contre Albert. L'année précédente ils s'étoient rendus maîtres de Blassebourg, la principale forterefse de tout le pays ; mais afin que dans la fuite cette place ne pût leur nuire, ils la ruinerent entierement, ce qui piqua vivement la maison de Brandebourg & ses allies.

L'Electeur Auguste, qui avoit été plus d'une fois sollicité par Ferdinand de venir à la Diete, envoya des députez pour s'excuser de ce qu'il ne s'y étoit pas rendu, en représentant que les troubles de Saxe ne le lui permettoient pas. Il fit voir aussi le péril dont on étoit menacé du côté du Turc, & combien il étoit nécessaire de s'accorder, & de mettre bas tout sujet de mécontentement & de défiance, afin que les esprits & les forces étant réunis, on pût s'opposer de bonne heure aux efforts de l'ennemi commun : Que l'on avoit extrêmement tort de part & d'autre ; que la plupart des Protestans, qui condamnoient certaines choses que son frere Maurice avoit établies avant sa mort au sujet de la Religion, avoient trop peu d'équité : Que ceux au contraire qui attaquoient la Confession d'Ausbourg, & qui ne vouloient pas néanmoins établir dans l'Eglise une discipline & une réforme équitable, pieuse & légitime, agissoient avec trop de dureté. Il supplioit de ne point regarder comme mauvais & impie, l'écrit qui avoit été présenté à l'Empereur, il y avoit plus de vingt-cinq ans, dans la même ville d'Ausbourg : Que cependant on accordât la paix à l'Eglise, & qu'on ne fit aucun tort à qui que ce fût, pour cause de Religion : Que Maurice avoit déjà proposé cette condition à la dernière Diete de Passaw ; & que quoique l'Empereur en eût renvoyé l'examen aux Etats généraux de l'Empire, il ne l'avoit cependant pas desapprouvé ; & qu'il avoit ajouté en termes exprès, qu'il auroit soin qu'on traitât cette affaire à la Diete avec toute l'équité possible, & qu'au sujet de la Religion on procedât dans les suffrages avec une extrême intégrité. Voilà ce que les Députez d'Auguste remontrèrent à Ferdinand, la veille du jour qu'il prononça son discours.

Quelque tems après, les electeurs de Saxe & de Brandebourg, les enfans de Frederic, le Landgrave de Hesse, & les autres princes de Saxe, s'assemblerent le six de Mars à Naumbourg sur le Saal, où ils renouvelerent l'alliance qui avoit été faite plus de cent ans auparavant entre les maisons de Saxe, de

Nnnn iij

HENRI II.

1555.

HENRI II.

1555.

Brandebourg & de Hesse , & ils déclarerent en même tems qu'ils vouloient persévérer constamment dans la Confession d'Ausbourg. Mais pour ne donner à l'Empereur aucun lieu de soupçonner quelque complot , ils lui écrivirent cinq jours après , & lui manderent , que comme les affaires n'étoient pas encore dans un état assez tranquille , & que cela les obligeoit à demeurer sur les frontieres , ils avoient envoyé à la Diète des Députez , à qui ils avoient donné ordre de n'avoir en vûë que la paix & l'union , afin qu'on n'eût à craindre aucun péril ni aucune violence , au sujet de la Religion , ou de quelque autre affaire que ce fût. Ils écrivirent aussi le même jour à Ferdinand sur la même matiere , & insisterent principalement sur l'article du traité de Passaw. Quelque tems après l'Archevêque de Mayence , qui avoit été si maltraité par Albert , mourut le quinze de Mars , & Daniel Brendel lui succéda. Comme l'on apprit en même tems la nouvelle de la mort du Pape Jule III. le cardinal Morone , qui étoit venu par son ordre en Allemagne , retourna aussi-tôt à Rome , afin de se trouver à l'élection du nouveau Pape. Il fut accompagné du cardinal d'Ausbourg , Othon Truchses , qui avant son départ écrivit à l'assemblée des Princes , & des Députez , & leur fit sçavoir qu'à la verité il desiroit la paix , mais qu'il ne permettroit jamais qu'on entreprît rien qui pût porter préjudice à la dignité du saint Siège , & à l'ancienne Religion.

On fit aussi mention en ce même tems de l'affaire qui avoit été tant de fois agitée entre le Landgrave de Hesse , & Guillaume de Nassau , au sujet de l'Etat de Catzenelnbogen ; & pour terminer ce différend , capable de causer dans la suite un plus grand mal , quelques Princes s'en mêlerent. Ce fut l'Electeur Palatin , Christofle duc de Wirtemberg & Guillaume duc de Clèves , qui en qualité d'arbitres honoraires , ajournerent les parties , pour se trouver à Wormes le premier de Juillet. Le Landgrave de Hesse y envoya Guillaume son fils aîné. Après qu'on eut proposé les conditions , on conclut enfin qu'on en délibéreroit plus amplement , & l'on prescrivit un certain tems , pour terminer cette affaire. Lorsqu'ensuite on se fut assemblé à Bachcherach , & pour la dernière fois à Wormes , le différend fut terminé par un traité , qui portoit que le Landgrave de Hesse payeroit à Guillaume de Nassau une certaine somme , & que

par ce moyen il seroit maître de Catzenelnbogen. Mais comme Nassau vouloit que le traité fût nul, & que son droit lui demeurât tout entier, si on ne lui payoit la somme dans un certain tems, & que d'une autre part le Landgrave refusoit cette condition, on se retira sans avoir rien conclu.

HENRI II.

1555.

Le bruit qui se répandit, de la flotte de Dannemarc qui faisoit voile du côté du Septentrion, tint alors les Princes en suspens. Les uns disoient, qu'on n'avoit équipé cette flotte que par le conseil de l'Empereur, qui songeoit à envoyer le fils du roi de Dannemarc, ou le frere de ce Prince, pour s'emparer du royaume d'Ecosse; les autres assuroient que cette armée navale étoit destinée pour le service du roi de France. Quelques-autres publioient avec plus de vrai-semblance, que ce grand armement étoit pour contenir l'Empereur & Philippe son fils, si par hazard ils vouloient porter plus loin leurs armes. En effet l'Angleterre, qui venoit en quelque sorte d'être ajoutée à leurs Etats, commençoit à rendre leur puissance formidable aux Princes du Nord. C'est ce qui donnoit aussi lieu de croire, que les villes maritimes contribuoient à l'entretien & à la dépense de cette flotte. Ce bruit enfin s'évanouit, après une attente longue & incertaine; & le roi de Dannemarc voyant que sa flotte ne lui étoit plus nécessaire contre la maison d'Autriche, dit qu'elle n'avoit été équipée qu'afin de poursuivre les Pirates. Tout cela fut cause qu'on agit fort lentement à la Diete commencée dès le mois de Février.

Lorsque les Députez eurent donné leur consentement, pour traiter ce qui regardoit la Religion, on jugea enfin qu'il étoit à propos de procurer la paix à cette même Religion. Mais les Protestans vouloient que tout le monde sans exception, & même les Ecclésiastiques, eussent la liberté d'embrasser la confession d'Ausbourg. On soutenoit au contraire qu'on ne devoit donner cette permission, ni aux villes qui avoient reçu, il y avoit sept ans, l'Edit d'Ausbourg¹, ni aux Ecclésiastiques: Que même si quelque Evêque, ou quelque Curé, abandonnoit la Religion reçue, il falloit le déposer, & en mettre un autre en sa place. Comme ils ne pouvoient s'accorder, les deux partis mirent par écrit leurs raisons, qui furent présentées à Ferdinand. On publia ensuite un écrit, où l'on rejettoit

1 C'est-à-dire le Formulaire de Charles V.

HENRI II.

1555.

la demande des Protestans, comme injuste & contraire à la pieté, & aux bonnes mœurs. On disoit que c'étoit renverser l'ordre, que d'accorder indifféremment à tout le monde la liberté de changer de Religion : Que c'étoit une coutume qui avoit été établie dans l'Eglise depuis le tems des Apôtres, & confirmée par quatre Conciles généraux, que ceux qui veillent sur la maison de Dieu, ne doivent permettre l'exercice d'aucune Religion condamnée ; mais qu'ils doivent reprendre doucement les Evêques, & même les Particuliers qui penchent vers l'hérésie, les guerir de leurs erreurs, & en cas qu'ils y demeurent attachez, les dénoncer à l'Eglise : Qu'autrement, sous pretexte de favoriser la liberté des consciences, on introduiroit une licence pernicieuse, qui seroit infailliblement suivie de la ruine totale de la Foi.

Ferdinand écrivit au commencement du mois d'Août aux sept Electeurs de l'Empire, & aux autres Princes. Il leur manda, que leur absence avoit été cause qu'on n'avoit pu s'accorder : Que s'ils se fussent trouvez à la Diete, en délibérant & en opinant sur cette affaire, ils auroient pu la terminer heureusement ; mais que puisque Dieu ne l'avoit pas permis, il sembloit à propos, qu'on fit un Decret en cette forme : (Que l'absence des Princes ayant empêché qu'on pût rien conclure, l'on trouvoit bon que l'affaire fût différée jusqu'à la premiere assemblée qui devoit se tenir à Ratisbonne, vers le premier jour de Mars, & que tous seroient obligez de s'y rendre.) Qu'il avoit choisi cette ville pour le lieu où se devoit tenir la Diete, parce que les incursions des Turcs dont on se voyoit menacé, l'empêchoient de s'éloigner davantage de ses frontieres. Les Princes firent réponse à Ferdinand, qu'ils ne trouvoient pas à propos qu'on se retirât sans avoir pacifié les troubles : Que toute l'Allemagne étoit dans une grande attente ; & que les sentimens commençoient à se concilier : Qu'ils le prioient donc de terminer ce différend avant qu'on se retirât : Que par ce moyen on délibéreroit avec plus d'avantage dans une autre assemblée, sur ce qui concernoit les Turcs, & sur les autres affaires.

Ferdinand voyant que l'affaire ne pouvoit plus souffrir de retardement, fit sçavoir le dernier jour d'Août ce qu'il pensoit des différens écrits de l'un & de l'autre parti. Il soutint que

que les Protestans devoient accepter l'exception qu'on avoit proposée, qui étoit, que les Ecclésiastiques qui auroient changé de Religion, seroient déposez ; que ce règlement paroït soit conforme à la justice : Qu'autrement ceux qui demeureroient dans l'ancienne Religion, auroient raison de se plaindre, qu'on en agissoit injustement à leur égard ; puisqu'on leur prescrivoit la maniere dont ils devoient se comporter dans l'administration des Cures, par rapport aux Canonics & à tous les Bénéfices en général ; & qu'au contraire on ne prescrivoit point aux Protestans la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Ministres de leurs Eglises : Que cela causeroit nécessairement la ruine des Evêchez, & que si l'on accordoit cette liberté effrénée & injurieuse à Dieu, toutes les Prélatures ne seroient plus que des dignitez séculieres & profanes, après qu'on en auroit changé la nature & l'institution. Les Princes répliquèrent, que leur intention n'étoit pas que le patrimoine de l'Eglise fût dissipé ; mais qu'ils avoient seulement en vûe qu'on laissât les consciences libres, & qu'on ne fit aucun tort ni aucune injure à ceux qui embrasseroient un culte, qu'ils croyoient le plus conforme à la parole de Dieu, & aux sentimens des anciens Peres : Qu'ils prioient donc qu'on ne fit aucune mention de cette réserve.

Cependant Ferdinand les pressa vivement de consentir à cet article ; parce qu'autrement il étoit à craindre qu'on ne se retirât sans avoir rien terminé ; & qu'en un mot la conclusion de cette importante affaire ne pouvoir plus être différée. Enfin il les y engagea, & l'on fit un Décret, qui fut publié selon la coutume, le 25 de Septembre. Ce Décret portoit : Que chaque particulier seroit libre d'embrasser la confession d'Ausbourg, & qu'on ne feroit aucune violence à personne sur ce point : Que chacun auroit la liberté de jouir paisiblement de ses terres, de ses privilèges, de ses revenus, & généralement de tous ses biens : Qu'on n'emploieroit que des moyens pacifiques pour terminer le différend de la Religion : Que tous les sectateurs de la confession d'Ausbourg se comporteroient avec modération à l'égard des Ecclésiastiques, & qu'ils les laisseroient libres dans l'exercice de leur Religion, de leurs cérémonies, de leurs loix, & dans la possession de leurs revenus, & de tous leurs droits ; & qu'ils ne les empêcheroient

HENRI II.
1555.

Décret au
sujet de la Religion.

HENRI II.

1555.

par quelque moyen que ce fût, d'en jouir paisiblement: Que ceux qui n'étoient ni de l'une ni de l'autre Religion, ne seroient point compris dans ce Decret: Que si quelque Evêque, ou quelque autre personne constituée en dignité dans l'Eglise, quittoit l'ancienne Religion, il seroit aussitôt déposé & privé de ses droits, & de tous les avantages qu'il en retiroit; ce qui s'exécutoit néanmoins, sans qu'il fût noté d'infamie: Que ceux à qui le droit de nomination appartenoit, en nommeroient un autre en sa place.

Comme plusieurs Etats de l'Empire, & les plus grands Seigneurs, s'étoient emparez de quelques Bénéfices ecclésiastiques, des Collèges, des revenus des Chapitres, & d'autres biens d'Eglise, & qu'ils les avoient employez à l'entretien des écoles, & à plusieurs autres usages utiles, le Decret portoit qu'on ne leur feroit aucune peine, & qu'on ne leur intenteroit point action à ce sujet: Que les Juges de la Chambre Imperiale ne pourroient rien ordonner contre eux, touchant cette affaire; c'est-à-dire, touchant les biens qui n'appartenoient ni à l'Empire, ni aux Etats qui en dépendent, & qui avoient été alienez ou usurpez, avant le traité de Passaw. De plus qu'on n'exerceroit point la Juridiction ecclésiastique contre ceux qui professioient la confession d'Ausbourg, mais qu'on la suspendroit jusqu'à ce que tout le différend fût terminé: Que les écoles, les hôpitaux, & toutes les fondations seroient conservez dans leur premier établissement, & que tous les pauvres & les malades de l'une & de l'autre Religion y seroient reçus, nourris, & soulagez: Que s'il s'élevoit quelque contestation à ce sujet, on choisiroit, du consentement des parties, des arbitres, qui après avoir examiné le différend, rendroient leur jugement dans l'espace de six mois.

Disputes entre les Protestans.

Lorsqu'on eut établi la paix dans les Eglises des Protestans d'Allemagne, le différend qui avoit déjà duré trente ans, au sujet de l'Eucharistie, se renouvella alors parmi eux, & l'on vit paroître sur cette matiere les livres des Ministres de Brême, & de Hambourg, dans lesquels Jean Calvin, & Jean Laski, dont nous avons déjà parlé, étoient particulièrement attaquez. Calvin & Henri Bullinger y répondirent peu après. Pour Laski, il se plaignit par un écrit, qu'il adressa à Sigismond-Auguste roi de Pologne, de ce que l'on condamnoit

leur opinion, sans aucune connoissance de cause, sans avoir conféré ensemble, sans examen, & seulement par préjugé: Ce qui fut cause que l'année suivante, après la mort de Conrad Pellican, homme très-sçavant dans la langue Hébraïque, ceux de Zurich écrivirent au Sénat de Strasbourg, & le prièrent de leur envoyer Pierre Martyr Vermili, qui y étoit arrivé depuis peu d'Angleterre. Vermili étoit aussi ataqué par les Ministres de Saxe; ainsi il partit volontiers de Strasbourg, afin de traiter plus librement cette question à Zurich, & répondre aux argumens de ses adversaires.

Peu de tems auparavant Jeanne d'Aragon, mere de l'Empereur & de Ferdinand, étoit morte à Madrid. Après avoir autrefois contracté, depuis la mort de Philippe son époux, une maladie d'esprit causée par une jalousie, elle devint absolument folle. Depuis ce tems-là ayant été renfermée dans une tour, où elle passoit le tems à courir après des chats, elle parvint à une extrême vieillesse. Cette Princesse conserva toujours les titres que lui donnoient les Royaumes d'Espagne, & pendant sa vie elle les prit toujours conjointement avec son fils, dans tous les actes publics, soit de sa propre volonté, soit par une résolution des Etats. L'Empereur fit faire ses funérailles à Bruxelles, & Ferdinand à Aufbourg. Ce fut alors que l'Empereur, ou touché de la mort de sa mere, ou dégouté du monde par ses mauvais succès, voyant d'ailleurs ses infirmités augmenter de jour en jour, songea sérieusement à se retirer en Espagne. Philippe son fils l'étoit venu trouver d'Angleterre, après avoir été déchiré de toutes manieres dans le Royaume de la Reine son épouse, par des libelles satyriques & injurieux, qui tendoient à animer la nation contre les Espagnols, & à mettre la mesintelligence entre la Reyne & son mari. On fit une exacte recherche des auteurs de ces écrits; mais on ne put rien découvrir.

L'Empereur étoit particulièrement troublé, par le chagrin qu'il avoit du mauvais succès de ses affaires. Ne pouvant voir sans douleur qu'elles déperissoient comme lui, il avoit résolu de se retirer en Espagne, pour s'éloigner de tout embarras, pour y avoir soin de sa santé, qui, loin de se rétablir, lui faisoit éprouver des douleurs continuelles, & pour opposer dans

HENRI II.

1555

Mort de
Jeanne d'Ara-
gon mere de
Charles V.

L'Empereur
songe à abdi-
quer & à se
retirer.

Oooo ij

HENRI II.

1555.

son fils une fortune en quelque sorte rajeunie & renouvelée à la fortune brillante d'un Roi puissant, & jusqu'alors toujours heureux. En délibérant sur sa retraite, il avoit devant les yeux beaucoup d'exemples de plusieurs grands personnages, qui dans le même degré d'élevation, s'étoient retirés sur la fin de leurs jours. Il se représentoit sur tout celui de Diocletien, qui fut sans contredit un très bon Prince, si l'on excepte les cruautéz que l'erreur du Paganisme lui fit exercer contre les Chrétiens. Diocletien, après avoir gouverné pendant vingt ans l'Empire avec beaucoup de prudence & d'équité, renonça à la pourpre avec Maximien son collègue, à Nicomedie, l'an de Jesus-Christ 308, & passa le reste de ses jours à mener une vie privée à Salone en Dalmatie, où il s'occupa à cultiver un jardin. Après la division de l'Empire, Anastase II, & ensuite Theodose III, Empereurs Chrétiens, s'étant dépouillés de leur dignité, passerent le reste de leur vie dans un Monastere. Isaac Comnene qui avoit détrôné Michel Stratiote, ou épouvanté par un phantôme (d'où il avoit contracté une maladie dangereuse) ou voulant se soustraire à la haine publique qu'il s'étoit attirée, comme usurpateur de l'Empire, après la mort de sa femme, le ceda à Constantin Duca, & se retira dans le Monastere des Studites, où d'Antheme, qu'il avoit fait bâtir. Il y prit l'habit de Moine après s'être fait couper les cheveux; d'où une très noble famille a tiré son nom. Michel appelé Rangabe, après avoir gouverné l'Empire l'espace de deux ans, vieillit dans l'isle de Prodeno; & après lui Michel fils de Duca ayant été Empereur pendant six ans & six mois, se retira dans le même Monastere que Michel Comnene. Il eut pour successeur Nicephore Botoniate, qui ayant été obligé de renoncer à l'Empire par la faction des Comnenes, entra dans le Monastere de Periblepte, dont, après Argyre, il fut appelé le second fondateur, & s'étant fait raser, il y prit l'habit de Religieux. Enfin Manuel Comnene ayant gouverné l'Empire trente-huit ans, se fit aussi Moine, & mourut dans cet habit. Après lui Jean Cantacuzene, qui avoit pour associé à l'Empire Jean Paleologue, se dépouilla de sa dignité, & mena le reste de ses jours une vie privée. Cependant la plupart de ces Princes ne renoncèrent

à l'Empire que malgré eux , & même sous promesse qu'après leur abdication , on ne les inquiéteroit en aucune maniere : mais la retraite de Lothaire , fils de Louis le Débonnaire , est plus remarquable. Après avoir associé à l'Empire Louis son fils , il se retira de son plein gré au bout de quinze ans l'an 855 , dans le monastere de Pruim , qu'il avoit fait bâtir , & à qui il avoit donné de grands revenus.

HENRI II.

1555.

L'Empereur affermi dans son dessein par tous les exemples que je viens de rapporter , & par plusieurs autres , & resolu de se dépouiller de tous ses Etats , fit dresser le 15 d'Octobre des Lettres , signées de sa main , & scellées de son sceau , par lesquelles il cedoit à Philippe son fils , qu'il avoit déjà déclaré roi de Naples & de Sicile , tous ses droits sur ces Royaumes & tout ce qu'il y possédoit. Il convoqua ensuite une assemblée à Bruxelles pour le vingt-quatre de Novembre. Dès que le jour fut venu , il créa le matin , suivant la coutume , Philippe chef des Chevaliers de la Toison d'or ; & l'après-midi s'étant assis entre Philippe son fils , & Marie reine de Hongrie sa sœur , dans la grande salle du Palais , il fit lire en présence du Conseil , & d'un grand nombre de Seigneurs & de personnes de tous les états , les Lettres dont je viens de parler , qui étoient dressées en latin. Il faisoit sçavoir par ces Lettres la résolution qu'il avoit prise de faire voile en Espagne , pour y passer le reste de ses jours dans le repos & la tranquillité , après avoir transféré à son fils , assez avancé en âge pour conduire les affaires , la seigneurie & la possession des Pays-bas : Qu'il ordonnoit donc à tous les peuples des Pays-bas , de lui être soumis comme à leur seigneur , & à leur prince légitime , & de lui prêter serment de fidélité : Qu'il les dégageoit de celui qu'ils lui avoient prêté autrefois ; à condition néanmoins que Philippe payeroit tout l'argent que l'Empereur avoit emprunté , ou que l'on avoit emprunté en son nom , pour les affaires qui regardoient les Pays-bas.

L'Empereur
cede les Pays-
bas à Philip-
pe son fils.

Après la lecture de ces Lettres , l'Empereur fit à l'assemblée un discours en François , qu'il lut , n'ayant pas jugé à propos de fatiguer sa mémoire. Il y exposa tout ce qu'il avoit fait pendant sa vie ; il fit voir que depuis ses premières années , il n'avoit eu d'autre but que l'intérêt de la religion Chrétienne ; il

O o o o iij

HENRI II.

1555.

assura que dans toutes ses actions , & dans toutes ses entreprises , il ne s'étoit proposé autre chose ; & qu'il n'avoit pas donné le moindre tems ou au repos , ou à ses plaisirs particuliers : Qu'enfin voyant la vieillesse approcher , il avoit résolu , après avoir établi la paix dans ses Etats , de consacrer à Dieu ce qui lui restoit à vivre : Qu'il prioit donc & enjoignoit d'avoir pour son fils , qu'il substituoit en sa place , le même respect , la même soumission , & la même fidélité qu'ils avoient eu pour lui jusqu'alors , comme ils y étoient obligez.

Alors Philippe se levant , la tête découverte , salua l'assemblée , & s'étant mis à genoux devant son pere , il lui baisa la main avec respect ; Charle de son côté embrassa son fils tendrement , & lui ayant mis la main sur la tête , il le déclara Prince des Pays-Bas. Ensuite après avoir fait le signe de la Croix , en prononçant les noms de la sainte Trinité , il lui souhaita un heureux commencement de regne , & lui recommanda sur-tout le culte & la crainte de Dieu ; il l'exhorta à prendre un soin particulier de conserver la Religion , & à maintenir toujours l'autorité de la justice & des loix ; ajoutant , que c'étoit le moyen le plus sûr pour regner heureusement. Philippe lui répondit d'une voix basse , qu'appuyé de la grace & de la protection divine , & soutenu des sages conseils d'un pere qui lui étoit si cher , il feroit tout son possible pour exécuter ses ordres. L'Empereur parut verser quelques larmes ; puis il dit , que lorsqu'il consideroit le grand fardeau dont il chargeoit un fils qu'il aimoit si tendrement , ce n'étoit pas sans raison qu'il plaignoit son sort. Ces dernières paroles tirent les larmes des yeux de toute l'assemblée. Philippe alors ayant témoigné qu'il entendoit assez bien la langue Françoisé , mais qu'il ne la pouvoit parler facilement , s'expliqua par la bouche d'Antoine Perrenot Evêque d'Arras , qui fit un long discours. Après avoir invektivé contre les François qui avoient depuis peu refusé de souscrire au traité de paix , qu'on leur avoit proposé à Graveline , il exhorta l'assemblée à réunir leurs esprits & leurs forces pour faire la guerre. Il les avertit aussi , de prendre garde de tomber dans les opinions erronées & hérétiques qui se glissoient de toutes parts , d'être soumis en tout aux Magistrats , & de conspirer , par leur union & leur fidélité , pour le bien

public; que ce seroit le moyen d'entretenir la paix chez eux, & de se rendre formidables à leurs ennemis. L'Evêque d'Arras ayant fini son discours, Jacob Maës conseiller du Roi se leva, remercia Philippe au nom des Flamans, & promit au fils, comme ils avoient fait au pere, qu'ils lui demeureroient fideles & soumis, & qu'ils étoient prêts de consacrer à son service leur vie & leurs biens. Lorsque Philippe se fut assis, Marie reine de Hongrie, qui depuis vingt-cinq ans avoit gouverné les Pays-bas au nom de l'Empereur son frere, se dépoüilla de cette charge, qu'elle avoit exercée avec beaucoup d'application & de vigilance, & Philippe mit en sa place Philbert Emanuel duc de Savoye.

Dès que la cérémonie eut été achevée, l'Empereur appuyé sur Guillaume de Nassau Prince d'Orange & comte de Buren (car il prenoit ces titres) sortit de la salle; & un mois après, en présence des Lieutenans, & des Gouverneurs de ses Royaumes & de ses Provinces, qu'il avoit convoquez à ce sujet au même endroit, il céda à son fils l'Espagne, la Sardaigne, les isles Majorque & Minorque, & tout ce qu'il possédoit dans le nouveau monde. Il réserva seulement pour lui & pour l'entretien de sa maison, une pension de cent mille écus d'or, lorsqu'il seroit arrivé à l'endroit qu'il avoit destiné pour sa retraite.

L'Empereur avoit traité avec Ferdinand long-tems auparavant, comme nous l'avons déjà dit, & avoit tâché de persuader à ce Prince, & à Maximilien son fils, de céder l'Empire à Philippe, moyennant une compensation proportionnée. N'ayant pu obtenir ce qu'il souhaitoit, il se retrancha à demander, qu'au moins Philippe fût déclaré vicaire de l'Empire en Italie, & dans les Pays-bas. Mais ils ne voulurent pas y consentir, & ils alleguerent pour justifier leur refus, qu'on ne pouvoit partager avec un autre la dignité Impériale, au préjudice de cette dignité même.

L'Empereur voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, envoya des Ambassadeurs à son frere, qui étoit alors à Inspruch; il lui faisoit sçavoir quel étoit son dessein, & l'exhortoit à veiller sur les affaires de l'Empire; il le prioit aussi de prévenir, en faveur de Philippe son fils, l'esprit des princes Allemands &

HENRI II.
1555.

Il abdique
tous ses États.

HENRI II.
1555.

des gouverneurs des villes, & de le leur recommander. Il fixa au treize de Novembre son départ, qu'il remit ensuite à l'année suivante; soit à cause de la rigueur de l'hiver, soit parce que les choses n'étant pas encore accommodées entre le Roi de France & le Roi son fils, il ne voulut pas l'abandonner à sa jeunesse & à son peu d'expérience. Lorsque Philippe eût succédé à tous les Royaumes de son pere, résolu pour s'attirer l'amitié de ses nouveaux sujets, de visiter les principales villes des Pays-bas; & au commencement de l'année suivante, le dix-huit de Janvier, il fit son entrée dans Anvers avec une extrême magnificence.

Fin du Tome Second.

RESTITUTIONS,
DIFFERENTES LEÇONS,
OU
VARIANTES,
NOTES ET CORRECTIONS
DU SECOND VOLUME.

EXPLICATION DES MARQUES
dont on s'est servi pour désigner les endroits d'où sont prises
les Restitutions qui suivent.

- P *. Signifie que le passage restitué étoit dans l'édition de Patisson, *in folio*
MS. Reg. Veut dire que le passage restitué ou la variante est dans le Manuscrit
de la Bibliothèque du Roi, qui est celui de l'Auteur même.
MS. Samm. Fait entendre la même chose du Manuscrit de Messieurs de Sainte-
Marthe.
P. Désigne les variantes prises de l'édition de Patisson.
D. Dénote les variantes prises de l'édition des Drouarts. La lettre (f)
marque l'édition des Drouarts *in folio*, (o) la même *in octavo*,
(d) la même *in douze*.
Put. Signifie que la note, ou la correction est de Messieurs Dupuy.
Rig. Que la note, ou correction est de Rigault.
C. Que la note, ou correction est de l'Éditeur Anglois.
Edit. Angl. Désigne l'édition d'Angleterre.
Ind. Thuan. L'index des noms propres qui sont dans l'Histoire de M. de Thou.
Tout ce qui n'est précédé ni suivi d'aucune marque, est de nous.

LIVRE SEPTIEME.

- PAGE 2. ligne 14. Buhazon, ou Buhaçon.
Pag. 3. l. 35. Bocchus. Plin le nomme *Bogud* & Strabon
Bogus. C.
l. 38. Tarudante, ou Tarodant.
Pag. 4. l. 8. Lumpune, *lis*. Luntuna, & ailleurs.
l. 23. Getulie, *lis*. Biledulgerid.
Tome II.

PPPP

Pag. 4. l. 31. Maderauvan, *lif.* Mader-Auvam. Taggia, *ou* Taghia.

Pag. 5. l. 13. Carvan, *ou* Cairoan.

l. 26. Carruen, *ou* Carven.

Pag. 6. l. 36. Megime, *ou* Mezemme.

Pag. 7. l. 6. Umengiunaibe, *lif.* Umenginnaibe.

l. 7. Gerseluin, *lif.* Gerselvin.

l. 11. Adu Texifen, *lif.* Abu-Texifen.

Pag. 9. l. dern. 1508. Il y avoit dans les éditions de Drouart, 1507.

Pag. 10. l. 1. Modaraca, *lif.* Modaraça.

l. 34. Almoravides, *lif.* Almoranides. *Put.*

l. 35. Habul-Texif, *lif.* Abu-Texifen.

Pag. 12. l. 1. Mahamet le plus jeune, *not.* On lit dans le texte

Latin, *Mahametes Senior*, le vieux Mahamet. M. Dupuy

avoit dit, effacez *Senior*, lisez *Junior*; car un peu plus bas

Mahamet est appelé le plus jeune, & Hamet le plus âgé.

Mais M. Dupuy s'est trompé. Le Mahamet, dont il s'agit ici,

est le même Cherif Hascen, dont on a parlé ci-dessus, pere

d'Abdelquivir, de Hamet, & de Mahamet. Son premier

nom étoit Mahamet Ben-hamet; & il prit dans la suite celui

de Cherif Hascen. V. *Marmol. l. 2. des Cherifs*, fol. 243. C.

l. 14. Mahamet Elche. Un peu plus bas on le nomme

Mumen Beleche: mais il y a faute; car ce Mumen Beleche

étoit fils de ce Mahamet Elche renegat de Gennes. *Put.*

l. 23. Azaamor, *ou* Azamor.

Pag. 16. l. 32. Abdala Zagoybi. D'autres lisent *Zogoibius*, &

par conséquent Zogoybi.

Pag. 18. l. 8. Tednest. *Marmol* met, Testana. C.

l. 17. Monroy, *lif.* Monrei; car c'est un nom Portu-
gais.

Pag. 26. l. 19. Marian, *ou* Marjan.

Pag. 32. A la marge, Bertrez, *lif.* Benrez.

Pag. 38. l. 8. Pozzuolo, *lif.* Pozzuolo, *ou* de Baia.

l. 12. Monaster, *ou* Monastier.

l. 27. Costentine. Costantina, *ou* Cucuntina.

Pag. 39. l. 25. 1370. On lit dans le Manuscrit du Roi, 870.

Pag. 40. l. 23. Hufinen, *lif.* Humen.

l. 27. Mesurata, *ou* Port de Saba.

Pag. 44. l. 6. Les côtes de Catalogne, *not. Citerior Hispania*. Cette partie de l'Espagne contient la Catalogne, l'Arragon, la Navarre & la Biscaïe, avec une partie du Royaume de Toledé. *Put.*

l. 22. Hued-il-Barbar; c'est le *Rubricatus Fluvius* des anciens; d'autres l'appellent *Ardalius*; d'autres *Ladogus*.

l. 25. Le cap Zaffran, selon les Cartes & Paul Jove. Foglieta l'appelle *Capo Farina*.

l. 27. Bugrada, *lis. Bagrada*. Vulgairement Megerada.

l. 28. Bilerter, *not. Cornelianas Castra*. Le nom moderne ne se trouve point. Foglieta croit que c'est Bilerter. *Put.*

Pag. 45. l. 5. Les îles Coniglieres, ou Cuniglieres.

l. 28. Nimides, *lis. Numides*.

Pag. 48. l. 30. La Favagnana, *lis. la Favigliana*.

Pag. 54. l. 22. Ferramolioda, *lis. Ferramolino, ou Ferramolo*.

Pag. 60. l. 2. Quatorze. On lit dans les éditions de Patiffon & de Drouart, treize.

l. 3. Le 18. *lis. le 17.*

Pag. 63. l. 11. Augusta, ou Agosta.

l. 12. Syracuse, ou Saragouffe.

Pag. 67. l. 23. De Ruspine, ou d'Esfacos.

l. 28. Cyniphe, ou Macres.

Pag. 68. l. 13. Pantalaree, *lis. Gozzo ou le Goze*. M. Dupuy dans l'*Ind. Thuani*, veut qu'on lise, Gaulon.

Pag. 73. l. 30. Le 16. Août, ou le quinze, suivant les éditions de Patiffon & Drouart.

LIVRE HUITIEME.

Pag. 79. l. 19. Zalnoch, *lis. Zolnoch*.

l. 20. La Valachie, *lis. la Transilvanie*.

Pag. 81. l. 22. Hubert, *lis. Huber, ou Hubern*.

Pag. 82. l. 12. Le 27. *lis. le 26.*

l. 24. Se joignit, ajout. Le premier de Mars.

Pag. 83. l. 23. Le 16. de Juillet, *lis. le 15. de Juin*.

l. 37. Hein. Les éditions de Patiffon & Drouart le nomment, Henri.

Pag. 87. l. 13. Gatznellebogen, *lis. Catzenellbogen, ou Catzenellenbogen*.

Ppp ij

Pag. 88. l. 22. Huit mille, *il y a dans les éditions de Patisson & Drouart, sept mille.*

Pag. 93. l. 23. Dont il a été redevable, *ajout. jusqu'à présent.*
P. D. o. f.

Pag. 103. l. 9. De son nom, *ajout. qu'il leur en avoit déjà donné des marques, puisqu'il &c.* P. D. o. f.

l. 32. Par moyen, *lis. par le moyen.*

Pag. 105. l. 17. Le 23. *lis. le 22.*

Pag. 112. l. 12. Et poussé, *lis. & toujours poussé.* P. D. o.

l. 22. De France, *lis. de la France.*

Pag. 117. l. 8. Secchia, *lis. Secchia.*

Pag. 119. l. 26. Montauri, *ou Montacuto.*

Pag. 120. l. 4. Montecohio, *lis. Montecchio.*

Pag. 121. l. 1. Turricella, *ou Torricella.*

Pag. 123. l. 10. 1331. *lis. 1321.*

l. 22. 1360. *lis. 1460.*

Pag. 128. l. 24. D'Ossein, *lis. d'Ossun.*

Pag. 132. l. 38. De Dora, *ou la Doire.*

Pag. 135. l. 20. Lorraine, *ajout. Pour prévenir le danger, dont ce païs étoit menacé, le commandement &c.* P. D. o. f.

l. 24. Et qui, *lis. & que.*

Pag. 138. l. 17. Le 12. de Septembre, *not. L'Auteur de l'hist. Geneal. de la Maison de France, dit que ce Prince naquit à Fontainebleau le 19. de Septembre. C.*

Not. au bas de la pag. l. 2. Seimer, lis. Seimour.

Pag. 139. l. 4. Cardinal de Lorraine, *ajout. toujours avide de nouveantez.* P. *

Pag. 140. l. 28. Mesencal, *lis. Mensencal.*

Pag. 142. La mauvaise intelligence &c. Cet endroit qui dans le texte de M. de Thou renferme des contradictions palpables, a été traduit conformément à une note sentée & judicieuse de Dupuy que nous avons suivie à la lettre.

Pag. 143. l. 15. Raoul Vain, *lis. le Chevalier Ralph Vane.*

Pag. 144. l. 1. Deux freres de la maison des Suffolck. Henri Brandon Duc de Suffolck & Charles son frere. Leur mere étoit Catherine fille de Guillaume Lord Willoughby d'Eresby, & quatrième femme de Charles Brandon Duc de Suffolck. C.

l. 30. Flammio, *lis. Flaminio.*

l. 31. Lombardic, *L'éd. Angl. met, dans la Romagne.*

LIVRE NEUVIEME.

Pag. 147. l. 1. Toute l'Europe étant dans la situation que nous venons d'exposer, l'Empereur &c. *P. D. o. f.*

l. 3. Gonzague, *ajout.* aveuglé par sa haine. *P. D. o. f. d.*

l. 6. La Lombardie, *lis.* le Piémont.

Pag. 149. l. 17. La basse Hongrie, nommée Proconsulaire, *P. D. o. f. d.*

l. 34. Sclavonie. *Valeria*, *not.* M. Valerius Messala Corvinus dompta les Dalmates & les Pannoniens ; & il donna son nom à la Province, qui est entre le Drab & le Saw, ou Save ; & c'est cette Province que nous appelons maintenant la Sclavonie. Bonfin. l. 1. *Put.*

Pag. 150. l. 10. Mont Argentaro. *Hamus Mons*, *not.* Les Italiens l'appellent *Catena del Mondo*, & *Monte Argentaro* ; les Turcs, *Balkan* ; les Sclavons, *Cumoviza* ; d'autres, *Costegnazzo* & *Krivicze*. *Put.*

l. 19. Du Tibisque, *ou* de la Teisse, *ou* *Tissa*.

l. 21. Le fleuve Haczak, *lis.* le Niester, *ou* même aussi l'*Oczachow*, que Bonfinius appelle *Haczak*.

l. 32. Marisch, c'est le nom Allemand. Les Hongrois le nomment *Mares*.

Ibid. Kerez, *ou* Alt.

Pag. 151. l. 10. La Dace Méditerranée. M. de Thou compte depuis ce tems-là jusqu'à celui où il écrivoit 800. ans.

Pag. 152. l. 8. Bude, *ou* Offen en Allemand.

l. 9. Martinuse, *ou* Martinhausen en Allemand.

Pag. 155. l. 8. Agria. Les habitans l'appellent Erla.

Pag. 156. l. 26. Petrowithz, *ou* Petrowicks.

l. 30. Millenbach, *ou* Szafz-Szebes, *vulgo* Mullenbach.

Pag. 158. l. 27. Les cinquante, *lis.* cent cinquante &c. comme on le verra dans la suite de ce Livre. *Put.*

Pag. 170. l. 9. Tenant. En même &c. *lis.* tenant en même &c.

l. 16. Avoit creusé, *lis.* avoient creusé.

Pag. 171. Note au bas de la page. Dans le Duché de Clery, *lis.* Juliers.

- Pag. 174. l. 25. Vassahel, *lisf.* Waffarhel, ou Waffarhely, en Hongrois. Les Allemands & Saxons, disent, Newmarch.
 Pag. 178. l. 36. Segeswar, ou Schelzburg.
 Pag. 180. l. 26. Tergawisch, ou Terwisch.
 Pag. 182. l. 24. Marifch, Marons, ou Merifch. *L'édit. d'Angl. mer*, le Marofch.
 Pag. 184. l. 35. Aramas, ou Aran.
 Pag. 200. l. 23. Flug, *lisf.* Pflug.
 Pag. 204. l. 21. A condition, *lisf.* Mais ils ne les prirent qu'à condition &c. *P. D. o. f.*
 Pag. 206. l. 11. Brentius, ou Brentzen.
Ibid. Marbarch, ou Marbach.
 Pag. 207. l. 20. L'Adice, ou l'Adige ; en *Allemand*, l'Etsch.
 l. 24. Le 26. d'Avril, *lisf.* le 26. de Mars.
 Pag. 208. l. 5. Espagnols. On trouve ensuite dans les éditions de *Parifson & de Drouart*, ces paroles. Après avoir exposé ce qui regardoit le Concile ; passons maintenant à la guerre d'Allemagne.

L I V R E D I X I E' M E.

- Pag. 209. l. dern. Meulnhaufen, *lisf.* Mulhaufen.
 Pag. 217. l. 30. Duenckespiel, Dinckespuhel, ou Dunckelspiel.
Ibid. Nordlingue, ou Nordlingen.
 l. 28. Mekelbourg ; en *Allemand*, Meklenburg.
 Pag. 220. l. 13. Truschés, *lisf.* Truchfes.
 Pag. 221. l. 36. Zierte, *lisf.* Zirle.
 Pag. 224. l. 2. Duber, *lisf.* Dauber, ou Tauber.
 Pag. 225. l. 6. Avec &c. On lisoit dans l'édition de *Parifson*. Et cette Diane de Poitiers, dont nous avons parlé, qui craignoit &c. *P.*
 Pag. 226. l. 14. d'Enghien, d'Enguien, ou d'Anghien.
 Pag. 227. l. 9. Des Clavelles ; de Sclavolles, ou d'Esclavolles.
 Pag. 228. l. 20. Gonor, *lisf.* Gonnor.
 l. 26. Le 28. de May. Suivant la correction de M. Dupuy, ce fut le 27. d'Avril.
 Pag. 232. l. 8. Vaulges, *lisf.* Vosge.
 l. 12. Saverne, ou Zaberne.

Pag. 234. l. 6. Ensficheim, *ou* Einschem.

Pag. 236. l. 9. Du Saar; c'est le nom Allemand, autrement la Seille; *ou* la Sare.

Pag. 238. l. 11. Solieuvre, *ou* Soulieuvre.

Ibid. Estain vers Danvilliers, *ou* Eistan sur Danvilliers, selon la Popeliniere & Rabutin. *Put.*

Pag. 239. l. 17. Gillon, *not.* Gillon mourut à Soissons Gouverneur pour les Romains ès Gaules, l'an 480. vivant encore Childeric; duquel le fils Clovis défit Siagrius fils & successeur de Gillon l'an 484. & abolit l'autorité des Romains. *Put.*

Ibid. M. de Thou s'étoit trompé en cet endroit, il avoit mis 10. Clovis; pour Childeric. 20. Othon II. pour Henri I. 30. Othon III. pour Othon I. Ces erreurs ont donné occasion à M. Dupuy de faire cette remarque. Il y a faute en cet endroit; car il y a près de 80. ans de distance entre ces deux Empereurs: & il y auroit plus d'apparence que ce fut Othon I. Empereur, & Louis IV. Roi de France, fils de Charles le simple, de l'absence ou prison duquel Othon s'étoit prévalu. *Put.* C'est sur cette note, qu'on a tâché de réformer le texte, & de le rectifier dans notre Traduction.

Pag. 240. l. 36. Cheffe, *ou* Chier.

Pag. 242. l. 8. Haulcour, *ou* Haultecour.

Pag. 243. l. 26. Conflans, *ou* Conflant.

Pag. 249. l. 13. Le Mayn, *ou* le Mein.

l. 29. Eystat, *ou* Eychstadt.

Pag. 252. l. 3. Leur ayant succédé, *not.* Et néanmoins la maison d'Autriche avoit possédé déjà l'Empire avant celle de Luxembourg; & même Albert qui est ici mis après Henri VII. & Charles IV. quoiqu'il vécût devant eux. *Put.*

Pag. 254. l. 31. Le 22. *lif.* le 20. de Juin.

Pag. 263. l. 5. Plawe, *ou* Plawen, autrement Plawischen.

l. 30. Depuis peu, *lif.* alors. Cela se justifie par les Livres précédens. *Put.*

Pag. 272. l. 31. Et la Pannonie, *lif.* & les Gouvernemens voisins.

Pag. 275. l. 4. Javarin, *ou* Raab.

LIVRE ONZIEME.

- Pag. 277. l. 3. Dragoniera, *ou* Dragonero.
 l. 37. Et les Espagnols se retirerent, *ou* & Sande se
 retira. *P. D. o. f.*
- Pag. 279. l. 26. Golfe de sainte Maure, *ou* Golfe d'Arcadie.
 l. dern. Crotone, Cotrone, *ou* Cortone.
- Pag. 280. l. 2. De la Colone, *ou* de la Colonne.
 l. 9. De sept heures en sept heures, *ou* suivant les
 éditions de Patiffon & de Drouart, de six en six heures.
P. D. o.
- Pag. 282. l. 2. Ambassadeur du Roi, ajout. à Venise.
- Pag. 285. l. 24. Bargello, *ou* Barigel.
- Pag. 286. l. 28. Au nom de la ville, *ou* bien par l'ordre d'Ala-
 ba. *P. D. o. f.*
- Pag. 291. l. 1. A Schilaci, *not.* M. de Thou met au-deçà du
 détroit de Messine le cap *Scylaceum*, vulgè Schylaci, quoi-
 qu'il soit par-delà : & lui-même au commencement de ce
 Livre l'y met entre le cap des Colannes & Spartivento :
 partant il semble qu'il doit y avoir dans le texte au lieu
 de *Scylaceum*, *Scaleum* ou *Scaleam*, vulgè Scalea, qui est au-
 deçà du Fare de Messine, & est suivi de Policastro & du
 capo-di-Palinuro. *Put.*
 l. 9. Procita, *ou* Prociða.
- Pag. 292. l. 14. Golfe de Lyon, aliàs Golfe de Narbonne.
- Pag. 297. l. 34. Chieri, *ou* Quiers en François.
 l. 37. Trotto. Boivin de Villars dans ses Memoires
 p. 260. l'appelle Torto.
- Pag. 299. l. 2. Caupegne, *ou* Caupenne.
- Pag. 300. l. 6. Holl, *ou* Holle, *ou* de Holen.
 l. 21. Sirques, *lisf.* Kirchen.
- Pag. 301. l. 9. Au sujet du país des trois Evêchez, *lisf.* au sujet
 des droits que les Rois de France prétendent avoir sur ces
 trois villes de Lorraine. *P. D. o. f.*
- Pag. 302. l. 1. Strasbourg, ajout. Spire.
- Pag. 303. l. 33. Le Lepreux, *lisf.* le Preux.
- Pag. 304. l. 30. Pont de Bar, *lisf.* Pont des Barres.
- Pag. 305.

- Pag. 305. l. 17. Porte à Mezelle, *ou* porte de la Moselle.
 Pag. 306. l. 22. Suaube, *lif.* Suabe ; en Allemand *Schwarzen*.
 l. 29. Bretta, *ou* Bretten.
 Pag. 308. l. dern. 851. *lif.* 841.
 Pag. 309. l. 4. Amalard, *ou* Amelard, Almalard.
 l. 9. Floranges, *ou* Florenge. *On lisoit dans les éditions de Patiffon & de Drouart, Rorange. P. D. o.*
 l. 37. Pù, *lif.* dû.
 Pag. 311. l. 30. A la fin du mois, *lif.* au commencement du mois d'Octobre.
 Pag. 312. l. 32. Jusqu'à Pontifroy, *lif.* jusqu'à celle de Pontifroy.
 Pag. 313. l. 30. Maligny. La Popelinierie p. 39. l'appelle Margigny ; & dit qu'il étoit Picard, & de l'ancienne maison de Salezart. C.
 l. 38. L'Amiral, *lif.* Lamoral Comté d'Egmond.
 Pag. 314. l. 33. Pere & fils, *ajout.* qu'il avoit pros crits, comme nous l'avons dit. *P. D. o. f.*
 Pag. 315. l. 1. Le pont de S. Vincent. Rabutin & la Popelinierie mettent, le port de S. Vincent. C.
 l. 26. D'Aguerre, *ou* Daguerre. Rabutin met des Guerres. C.
 l. 29. Vis-à-vis Pontifroy & la porte aux Maures ; *lif.* vis-à-vis la porte de Pontifroy & de celle aux Maures.
 Pag. 316. l. 23. 1443. *Ou suivant le MS. du Roi & les éditions de Patiffon & de Drouart, octavo 1448.*
 Pag. 319. l. 9. D'Octobre, *lif.* de Decembre.
 Pag. 322. l. 26. Son sang, *ajout.* " A l'abri surtout de la justice
 » de notre cause, qui est pour nous comme un mur d'airain, quels efforts ne sommes-nous pas en état de repousser ? Affoibli par tant de combats & de sorties, où il
 » a presque toujours eu le dessous, par les maladies contagieuses, & la rigueur de la saison, par les pluies, par
 » la gelée & par la faim, qui ont achevé d'épuiser son armée, notre ennemi oseroit-il encore se promettre de
 » nous faire trembler ? Croit-il pouvoir venir à bout avec
 » des troupes délabrées & accablées des fatigues d'un long
 » siège, de ce qu'il n'a pu executer à la tête de toutes ses
 » forces ? Suivi d'une armée aussi nombreuse que celle que
 Tome II.

» nous voions il y a quelque tems répanduë au pied de
 » nos remparts, il n'a pu forcer une poignée de soldats ren-
 » fermez dans Landrecy ; espere-t'il réduire par la force de
 » ses armes la fleur de la noblesse Françoisë, ces illustres
 » Princes du sang de nos Rois, qui combattent aujourd'hui
 » pour la défense de ces murailles ? Il n'a pu conserver les
 » Places qu'il possédoit dans le Luxembourg ; comment
 » ose-t'il se flatter d'emporter les nôtres ? Craindrons-nous
 » les attaques de ceux qui n'ont pu soutenir nos sorties ?
 » Seront-ils plus redoutables pour nous, lorsque nous les
 » verrons monter à la brèche, que lorsque nous les forçons
 » dans leurs lignes & dans leurs tranchées ? C'est donc ici,
 » Messieurs, & mes compagnons c'est sur le haut de ces
 » murs foudroyez, que nous devons attendre l'ennemi de
 » pied ferme. Déjà l'ardeur que je remarque répanduë sur
 » vos visages, semble me répondre de cette présence d'es-
 » prit & de cette fermeté d'ame, qui vont nous être né-
 » cessaires ; & dès-lors j'ose me promettre que nous allons
 » triompher des triomphes mêmes, dont nos ennemis font
 » parade. Qu'ils aient seulement l'imprudence de nous at-
 » taquer : devenus le jouet de la fortune sur laquelle ils osent
 » compter, ils trouveront aujourd'hui par nos mains la mort
 » qu'ils nous avoient préparée. L'unique chose que nous
 » ayons à craindre, c'est de trouver une propre défaite dans
 » la victoire qui nous est offerte. En effet, le désespoir porte
 » aisément à courir opiniâtrément à la mort. On trouve une
 » espece de gloire à ne pas ménager son sang pour répandre
 » celui de son ennemi. Ne méprisons donc pas des enne-
 » mis mis d'ailleurs assez méprisables. Combien de fois le dé-
 » sespoir n'a-t'il pas ranimé la valeur des vaincus, & arra-
 » ché des mains du vainqueur peu prudent les victoires
 » les plus assurées ? Nous préserve le Ciel qu'un si grand
 » malheur arrive ! Et que ne devrions-nous pas appréhen-
 » der en effet en pareil cas d'un ennemi, qui animé de
 » fureur & de rage cherche moins la gloire de vous ré-
 » duire, que le plaisir de vous punir, & qui court moins
 » à la victoire qu'à la vengeance ? A quel carnage ne de-
 » vrions-nous pas nous attendre ? Que de sang nous ver-
 » rions couler ! Après tout comptons pour rien notre vie :

» mais quelle honte pour nous de voir un vieillard forcer
 » une si brillante jeunesse, un Prince moribond marcher
 » sur le ventre à des troupes florissantes, un conquérant en
 » litière disposer en vainqueur de tant de braves gens, que
 » je vois sous mes yeux les armes à la main ! Lâches que
 » nous serions, ne mériterions-nous pas encore d'être re-
 » gardez comme des traîtres infidèles au Roi & à notre pa-
 » trie, que nous aurions livrée par notre faute à son plus
 » cruel ennemi ? Courage donc &c. *P. D. o. f. d.*

Pag. 323. l. 15. Quelques jours après, *lif.* le 18. de Decem-
 bre. *MS. Reg.*

Pag. 325. l. 20. De Vidame, *lif.* du Vidame.

Pag. 326. l. 27. Vede. Wede, Weda, ou de Weide.

l. 34. L'Ecriture Sainte, *ajout.* Cette science paroît
 aujourd'hui à bien des gens s'éloigner de la vraie & so-
 lide pieté, & avoir été inconnue aux anciens Peres. Ce
 qu'il y a de constant, c'est qu'à force de recherches inutiles
 elle gâte souvent les plus grands esprits ; qu'elle ense le
 cœur, au lieu de le rendre meilleur ; & que le levain de
 cette nouvelle école en nourrissant l'amour propre, fait
 mépriser le prochain, & éteint cette charité fraternelle, qui
 ne s'entretient dans la société que par une vraie humilité,
 & par une conviction intime que chaque particulier a de sa
 propre bassesse. *MS. Reg.*

l. 37. Sur l'autorité des Canons, *lif.* des Livres Ca-
 noniques, & de &c.

Pag. 327. l. 10. Depuis cinq ans, *ajoutez :* lorsqu'il fut obligé
 de quitter Nuremberg.

l. 25. Engelheim, ou Ingelheim.

l. 26. A Bâle, ou à Heidelberg. *P. D. o. f. d.*

l. 28. Justinge, ou Justingen.

l. dern. Benevicius, ou Binewitz.

Pag. 328. l. 10. Au mois, *lif.* le 10. de Février. *Ou suivant
 l'édition de Parisson, le 11.*

Pag. 329. l. 7. & 13. Clement VIII. *lif.* VII.

l. 23. Le trente-unième Livre, *lif.* le quarante-
 unième Livre.

l. 28. Valladolid, *not.* Pincia *Vaccaorum.* Partie de
 la vieille Castille, *Pur.*

- Pag. 329. l. 31. Lebrixa , *not. Nebriffa* , ville de l'Espagne Betique , que nous nommons l'Andalousie , appelée aujourd'hui Lebrixa. Tarafala nomme Nebrixa ou Nebrija. *Pur.*
 Pag. 330. l. 18. Où , *lif. d'où , ou bien par où.*

LIVRE DOUZIÈME.

- Pag. 335. l. 10. Koningstein , *ou Konigstein.*
Ibid. Haase , *ou Hafen.*
 Pag. 336. l. 24. Au premier jour de , *lif. au mois de Janvier.*
 Pag. 337. l. 11. Menden , *ou Minden.*
 Pag. 340. l. 21. De Barben , *ou de Barby , not. Wolfgang II.* Comte de Barby étoit à cette bataille : mais il n'y fut pas tué ; car quatorze ans après , dans la deuxième guerre civile de France , il amena au Prince de Condé quinze cens cavaliers , qui avoient servi au siège de Gotha. *Voyez Reusner. Genealog. Auctuar. p. 72. C.*
 Nous ferons ici observer au Lecteur que ce sont peut-être deux personnes différentes : car M. de Thou dit *Barrabensis* , que l'Index traduit , *Barbn* ou Barben ; & l'Auteur de la note précédente dit , *Barbiensis* , que le même Index traduit , *Barby.*
 Pag. 341. l. 16. Dans la citadelle de Berling , *not. L'Editeur Anglois met : in Perlini verò arce.* On ne trouve aucun lieu appelé Berling , *ou Perlin.* Seroit-ce Berlin ? Mais pourquoi la statue du jeune Maurice depuis peu Electeur de Saxe se trouveroit-elle dans la citadelle de Berlin , ville Capitale du Brandebourg ?
 l. 25. Seiffers-hausen , *ou Sivershausen.*
 l. 29. Frybourg , *lif. Fryberg ou Freyberg.*
 Pag. 346. l. 20. Le 3. de Septembre. Il y a dans le texte Latin *III. Non. Septembris* ; mais les dates précédentes nous déterminent à lire : *III. Non. Octobr.* & ainsi à traduire : le cinquième d'Octobre. Il n'y aura plus alors de difficulté pour placer tous ces événemens.
 l. 21. Weinmar , *ou Weimar.*
 Pag. 349. l. 2. De Binécour , *ou de Binicour , autrement de Bugnicourt.*

Pag. 350. l. 3. Charles d'Hallewin , *ajout.* Le Vicomte de Martigues qui assista aussi à cette expedition , *selon l'édition de Patisson.*

Pag. 351. l. 10. Saint Roman , *ou* S. Romain.

Pag. 352. l. 2. Ouarty , *ou* Quartis.

l. 3. Le Marquis de Baugé. *On lit dans l'édition de Patisson, Martigues. P.*

l. 25. Henri , *ajout.* VIII.

Pag. 353. l. 38. Au lieu de Maigny. *L'édition de Patisson met, Martigues.*

Pag. 355. l. 13. Les Forts de Beauquesné , *lis.* le Fort de Beauquesné.

l. 33. Sept cens , *le MS. du Roi met, douze cens.*

Pag. 358. Not. au bas de la page 2. col. l. 6. Gavre , *lis.* Gaure.

Pag. 359. l. 23. Le 21. *ou* le 20. *suivant les éditions de Patisson & de Drouart.*

l. 28. Auch-le-Château , *ou* Auxy-le-Château.

Pag. 362. l. 6. Campagne de Rome , *lis.* Terre de Labour.

Pag. 370. l. dern. Septembre. *Les éditions de Patisson & de Drouart mettent, Octobre. P. D. o.*

Pag. 371. l. 1. Quatre mille , *lis.* quatre cens.

l. 3. San-Michele , *lis.* San-Miguel.

Pag. 374. l. 3. San-Germiniano , *lis.* San-Geminiano.

Pag. 375. l. dern. Neufans , *not.* Octavian Fregose ayant traité avec le Roi François I. qui vint à la Couronne l'an 1515. fut créé Gouverneur perpétuel des Genoïs : mais Genes ayant été prise par les Impériaux en 1522. ne retourna en l'obéissance du Roi qu'en 1527. lorsque Lautrec alla en Italie pour délivrer le Pape. Par conséquent Octavian ne peut avoir gouverné neuf ans entiers, ni jusqu'à la bataille de Pavie 1525. *Put.*

Pag. 376. l. 11. Trente-six , *lis.* vingt-six.

Pag. 377. l. 2. Mariano , *lis.* Marciano.

Pag. 380. l. 36. Le Port , *lis.* le Golfe.

Pag. 383. l. 4. Navilteres , *lis.* Navihères *ou* Navieres.

Pag. 385. l. 12. Halfeld , *lis.* Salsfeld.

Ibid. Jean Mullern de Konigsberg , *lis.* Jean Muller de Koningshofen en Franconie. C. Il est plus connu sous le nom de *Regiomontanus.*

Pag. 385. l. 30. Pilsen , *lis.* Pilsen.

l. dern. Olmuntz , *lis.* Olmutz.

Pag. 386. l. 18. Le second jour de Juin , *lis.* le quatrième jour de Juillet.

Pag. 399. l. 8. Rolexane , *lis.* Roxelane.

L I V R E T R E I Z I E ' M E .

Pag. 405. l. 14. Trente-quatre. *On lit dans l'édition de Londres*, vingt-quatre.

l. 37. Selon la coutume , *not.* Quoique le Roi d'Angleterre ait rendu le dernier soupir ; il n'est regardé comme mort , que lorsque son corps est inhumé. Il est servi de la même manière , que s'il étoit vivant ; & ses Officiers , principalement les douze Gentilshommes de la chambre , font auprès du mort le même service qu'ils faisoient de son vivant. C.

Pag. 406. l. 1. Hundson. *On lisoit dans les éditions de Parifson & de Drouart.* Ewardben à vingt-quatre milles de Londres , dans la Province d'Essex &c. P. D. o.

l. 9. Elle arriva , *ajout.* dans le Comté de Northfolch ; & delà se retira au château de Framingham. C.

l. 24. De Flour. Jules Ravilio Rosso appelle ce château *Fiora*. Luc Contile (pag. 55.) l'appelle à plus juste titre *Sion*. Cette maison qui est à sept milles de Londres , située sur la Tamise , appartenoit au Duc de Sommerfet. Lorsqu'il eut été condamné , comme criminel de Leze-Majesté , elle fut confisquée au profit du Roi ; & Edouard VI. en fit présent au Duc de Northumberland. C. L'Editeur Anglois nomme ce château *Sion-Houfe*.

Pag. 408. l. 26. Edwardben , *lis.* S. Edmundsbury.

l. 32. A dix lieues de Londres. *Le Latin met*, à vingt milles. *Il faut lire* quarante-quatre milles. C.

Pag. 414. l. 22. Ganden , *lis.* le Chevalier Thomas Cheyney , Lord Warden (ou Gardien) des cinq Ports , *not.* Ravilio Rosso d'où ce lieu est pris , l'appelle Milord Vauden : il devoit dire , Milord Warden , qui est le titre d'une charge ; quoique M. de Thou le prenne pour le nom d'une personne. C

- Pag. 415. l. 32. La veuve. Anne fille du Chevalier Edouard Stanhope de Shelford. C.
 l. 33. Tunstall, ou Tonstal.
- Pag. 418. l. 17. Jean & Henri Gate. *Effacez* Jean ; car Jean avoit été executé après Dudley ; il ne restoit que Henri, qui fut élargi avec André Dudley.
- Pag. 420. l. 17. Shrophshire, ou Shrewsbury.
- Pag. 421. l. 13. Democh, *lis*. le Chevalier Leonel Dymoch.
- Pag. 423. l. 2. Né de la fille &c. *Dans les éditions de Patisson & de Drouart*, né de la sœur d'Henri VII. P. D. o.
- Pag. 424. l. 27. L'Amiral, *lis*. Lamoral.
- Pag. 425. l. 34. 1543. *On lit dans l'édition de Londres*, 1542.
- Pag. 426. l. 9. Cornouaille, ou Cornwall.
 l. 31. Le pont de la. *Effacez* la.
- Pag. 429. l. 38. L'innocence, *ajout.* l'innocence intérieure de l'ame ou du cœur. P.*
- Pag. 430. l. 19. Le 22. *Suivant l'édition de Londres*, le 21.
 l. 22. Laski, *lis*. Jean Laski.
 l. 25. Rerira, *lis*. retira.
 l. 26. Emden, ou Embden.
 l. 29. Morisin, ou Morison.
- Pag. 431. l. 24. Avec les Theologiens de Cantorberi, *lis*. *se-*
lon Godwin, avec les Theologiens de l'une & l'autre Uni-
 versité.
- Pag. 432. l. 29. Avec François Ruffel, Comte de Bedford,
 garde du Sceau Privé, & Guillaume Pauler Marquis de
 Winchester, grand Trésorier. C.
 l. 30. Jarretiere, *ajoutez* : ils étoient accompagnez
 de plusieurs Seigneurs, comme Stranger, Mastraversil &
 Westin, Maîtres-d'Hôtel de la Reine. P.
- Pag. 434. l. 13. Sa chrétienté, *lis*. la chrétienté.
- Pag. 436. l. 2. Le Viconte de Montagu. Antoine Brown Vi-
 comte de Montacute. C.
 l. 4. Gravesinde, ou Gravefend.
- Pag. 439. l. 25. Konigsberg, *lis*. Konigshoffen, ou Konigsho-
 ven, en Franconie.
- Pag. 440. l. 1. A cause de &c. *lis*. parce qu'il laissoit des en-
 fans bien differens de lui. P. D. o. f. d.
- Pag. 443. l. 9. Juillet. *Suivant l'édition de Londres*, Août.

Pag. 446. l. 12. Le 28. de May, *lif.* le 27. *MS. Reg.*

l. 17. De la vie de Jean Friez &c. *lif.* de la vie de Jean Wild (en Latin *Ferus*) Cordelier, qui fut choisi pour prêcher &c.

l. 29. Hinfelle, *lif.* Haynzell.

l. 32. Portis, Portius, ou Portio.

Pag. 447. l. 14. Ghelen, ou Geslen, *lif.* natif de Boheme mourut à Bâle. *Edit. Angl.*

l. 33. Il fut inhumé &c. *lif.* Enfin Jules III. nomma Franchini à l'Evêché de Massa & de Populonia, en Toscane. Il mourut revêtu de cette dignité; & fut inhumé &c. *Edit. Angl.*

Pag. 449. l. 28. Barlemont, Barlaymont, ou Berlaymont, suivant quelques monumens de cette famille, dont il est si souvent fait mention dans cette histoire.

l. 32. Bains, Balneis, ou Bins, Bincii, selon *Pédition d'Angl.*

Pag. 453. l. 6. Mola, *lif.* la Mole.

Pag. 456. l. 2. Maubeuge, *not.* Toutes les éditions Latines; même celle de Londres mettent *Avesnes*. M. Dupuy a remarqué que c'étoit une faute. Avenes (dit-il) est sise sur la Sambre, & est à quatre lieues de Landrecy, qui est sur l'Hepre. Nous avons cru que pour rectifier le texte, il falloit mettre *Maubeuge*, qui est en effet situé sur la Sambre à quelques lieues de Landrecy.

l. 9. Marimont, *lif.* Mariemont.

l. 35. Quatre compagnies, ou suivant *Pédition de Pariffon*, trois.

Pag. 459. l. 15. Leva le siège, *lif.* décampa.

Pag. 462. l. 13. De Sault-Tavanes, ou de Saulx-Tavanes.

Pag. 464. l. 6. d'Auchy, ou d'Auxy.

l. 23. Theodore Unterwal, *lif.* Thierry Underwal.

l. 27. Vers, *lif.* Nevers.

l. 36. Dans des &c. *lif.* dans ses retranchemens qu'il avoit fait encore fortifier &c.

Pag. 466. l. 10. Sept Cornettes. *Les éditions de Pariffon & de Drouart mettent*, trois. *P. D. o. f.*

l. 28. Montcarré, *lif.* Montcavré.

Pag. 467. l. 28. Auchy-le-Château, *lif.* Auxy-le-Château.

Pag. 468.

- Pag. 468. l. 7. Manquoit des, *lif.* manquoit de.
 l. 26. Fontanier, *lif.* Fontenay.
 Pag. 469. l. 2. L'onze, *lif.* au sept.
 Pag. 470. l. 20. Le dix, *lif.* le huit.
 Pag. 471. l. 5. De Platon, *ajout.* Il disoit que comme les Poëtes racontent, que pour punir la fierté & l'insolence de cet Androgyné, Jupiter l'avoit fait partager, de même le plus sage de tous les Princes voyant que le Parlement passoit les bornes de la modération qui lui étoient prescrites, avoit jugé à propos de le diviser. Il ajoutoit même qu'au cas qu'il continuât à s'oublier, de semestre on pourroit bien le rendre trimestre; qu'on le réduiroit même à un mois & demi, & peut-être à un mois; en sorte qu'on pourroit dire alors avec raison, que la lune gouvernoit les Magistrats, comme elle régle les mois. Enfin l'autorité &c. *MS. Reg.*
 Pag. 472. l. 8. Le 28. de Novembre, *lif.* le 29. d'Octobre.

LIVRE QUATORZIÈME.

- Pag. 474. l. 3. Cherasco, Chierasco, *ou* Quieras.
 Pag. 475. l. 9. Sort, *lif.* fort.
 Pag. 478. l. 5. Montacuti, *ou* Montauti.
 Pag. 480. l. 14. Cella, *lif.* Colle.
 Pag. 482. l. 12. Lucigliano, *lif.* Lucignano.
 Pag. 483. l. 18. L'Adelantade de Canarie. Sandoval le nomme Alfonso-Louis de Lugo Gouverneur de Tenerif.
 Pag. 485. l. 2. Valfenera, *ou* Valfenieres.
 l. 38. Valdombra, *ou* Valdambra.
 Pag. 487. l. dern. Des Turcs établis à Sienne, *lif.* des Turchi citoyens de Sienne.
 Pag. 491. l. 10. Le Port, *lif.* le Pont.
 Pag. 493. l. 23. Cinquante, *lif.* cinq cens.
 l. 25. Dans Montepulciano & Valliano, *lif.* dans Valliano, Foiano, & autres Places au-delà de la Chiana, conformément à ce qu'a écrit Adrijani. *Put.*
 Pag. 494. l. 3. Gaïazzo, *lif.* Cajazzo.
 l. 25. Gighiafa, *lif.* Gighiofa.
 Pag. 497. l. 7. Portercole, *ou* Porto-Ercole.

Tome II.

Rrrr

Pag. 497. l. 14. *Asie, ajout.* On l'attendoit de jour en jour avec cinquante galères. *P. D. o. f.*

Pag. 498. l. 27. *Muriano, lif. Buriano.*

Cet endroit est obscur ; on peut le rendre plus clair en lisant : Mais ayant appris qu'Alexandre Bellincini de Modene arrivoit, & craignant pour Gavorano que ce Général feignoit de vouloir assiéger, il quitta cette entreprise & s'éloigna de Buriano. Bellincini profitant de l'occasion, y vint aussi-tôt ; & munit cette Place de vivres & de soldats.

Pag. 499. l. 22. *Sanguiné, lif. San-Gufme.*

l. 23. *Effacez :* & *Ancaiano.*

l. 25. *Ancaiano, lif. Ancajano.*

Pag. 500. l. 1. *Gaïetano, lif. Gaëtano.*

l. 21. *Ajazo, lif. Ajazzo.* Quelques-uns pensent que c'est l'*Urcinium* de Ptolemée. *D. f.*

Pag. 501. l. 28. *Rosermini, lif. Rossermini.*

l. 29. *Alidosii, lif. Alidosi.*

Pag. 502. l. 37. *Sienne, ajout.* de là ces troupes se rendirent au camp de Marignan. *P. D. o. f.*

Pag. 503. l. 18. *Diaceto, ou Diaceto.*

Pag. 504. l. 3. *Voltera, lif. Volterre.*

Pag. 505. l. 15. *Fabiano, lif. Fabriano.*

Pag. 506. l. 1. *Rondini, lif. Rondinini.*

l. 25. *Mariano, lif. Moriano.*

Pag. 507. l. 20. Dix-huit milles. *Ou suivant l'édition de Londres, vingt-huit milles.*

Pag. 510. l. 17. *Qui à lui-même, lif. quoiqu'il ait lui-même &c.*

Pag. 511. l. 1. *Juin & Juillet. L'édition de Londres met, Juillet & Août.*

Pag. 522. l. 15. *Aurelle, lif. Aurele.*

l. 33. *S. Etienne Evêque de Florence, lif. Evêque de Rome.*

l. 34. *On fit en cette ville, lif. à Florence.*

Pag. 531. l. 3. *Alphonse, lif. Aponte.*

Pag. 535. l. 17. *Dans la ville. Orez ce qui suit, & lif. Les Allemands qui étoient de garde, au lieu de s'opposer à l'ennemi, tournent leurs armes contre les habitans qui vien-*

nent à leur secours, & ne tardent pas à abandonner leur poste. Les Siannois prennent leurs places &c.
 Pag. 536. l. 11. Blaccons, *lif.* Blacons, & ailleurs.

LIVRE QUINZIEME.

- Pag. 541. l. 38. Taberna, *lif.* Taverna.
 Pag. 542. l. 26. Pacheco, *ou* Paceco.
 Pag. 543. l. 33. Polrino, Polérino, Poérino.
 Pag. 547. l. 14. Santia, *ou* Santjà.
 l. 36. De Perigord, *lif.* de Quercy. *Suivant l'édition de Drouart* 80.
 Pag. 564. l. 15. Apprehendat, *lif.* Apprehenda.
 l. 32. De Pezero, *lif.* de Pefaro.
 l. 33. De Bresce, *ou* de Brescia.
 Pag. 566. l. 23. Du Cardinal Rainuce &c. *Il y avoit dans les éditions de Patisson & de Drouart : du Cardinal Alexandre Farnese, soutenuë des Cardinaux Guido Ascagne Sforce, & Rainuce frere d'Alexandre. C'étoit une erreur qui a été corrigée depuis par M. de Thou.*
 l. 26. Marc, *lif.* Mare, *ou* Marie, près Calais.
 Pag. 576. l. 7. Chieti, *ou* Theata, *ajout.* C'est de ce lieu, ou de la tranquillité apparente qu'ils affectoient, que les Peres Theatins ont été appelez en langue vulgaire Chietini P.
 l. 22. Clement VIII. *lif.* VII.
 l. 23. Caëtano, *lif.* Gaëtano, & ainsi partout ailleurs.
 l. 24. Contigliario, *lif.* Configliieri.
 Pag. 577. l. 27. Pefcaro, *lif.* Belcaro.
 Pag. 579. l. 30. Pionniers, *ajout.* Je crois qu'il est à propos de mettre ici sous les yeux du Lecteur le plan de cette Place.
 P. D. o.
 Pag. 584. l. 21. Salvatore, *lif.* Salvadore.
 l. 34. La Dorie Baltique, *lif.* la grande Doire.
 l. 35. La petite Dorie, *lif.* la petite Doire.
 l. 38. Va perdre, *lif.* va se perdre.
 Pag. 586. l. 15. Vingt-cinq pieces, *lif.* trente-cinq. MS.
 Reg.

Pag. 589. l. 7. Bedaine, de Bedaigne, ou de Bedeigne.

Pag. 590. l. 33. Le vingt-un, *lif.* le vingt.

Pag. 593. l. 10. Alaba, *lif.* Alava.

l. 27. Millord, ou Millard.

LIVRE SEIZIEME.

Pag. 607. l. 34. Lui en avoient, *lif.* lui en avoit.

Pag. 615. l. 15. Des appels, *les éditions de Parisson & de Drouart 8°. ajout.* des défenses.

Pag. 620. l. 7. Le Vicomte Monsignorino, *lif.* Visconti, dit Monsignorini.

l. 10. Pour se défaire du Vicomte, *lif.* pour s'en défaire.

l. 26. Du Vicomte, *lif.* de Visconti.

l. 34. De Leve, ou de Leyva.

Pag. 623. l. 34. 63. ans, *lif.* 93. ans auparavant, c'est-à-dire en 1462.

Pag. 627. l. 5. Dans la Champagne, *ajout.* Et comme le bruit se répandoit que le Duc d'Albe étoit arrivé dans le Milanez, & qu'il avoit dessein de jeter du secours dans Vulpiano; le Roi y envoya 4000. Suisses, quelques compagnies d'Allemands, & 400. Gendarmes, pour renforcer l'armée de Brissac, dont nous avons déjà rapporté les heureux succès. *P. D. o. f.*

l. 25. Le Maréchal Rossem. *Effacez,* le Maréchal.

Pag. 628. Note, 5. lieuës, *lif.* environ 4. lieuës. 1681. *lif.* 1581.

Pag. 630. l. 16. 14. de Juin, *lif.* 16. de Juillet.

Pag. 635. l. 16. Sur la fin de Juillet, *lif.* sur la fin d'Août.

Pag. 637. l. 21. D'Emery. *C'est ainsi que l'appelle M. Dupuy; mais la Popelinicre pag. 67. met,* château Emery. *C.*

Pag. 639. l. 17. De l'Empereur à Bruxelles, *ajout.* Ce Prince qui avoit déjà abdiqué l'Empire & tous les autres Etats, pensoit à se retirer en Espagne. Nous en parlerons plus au long, lorsque nous aurons rapporté ce qui nous regarde. *P. D. o. f.*

Pag. 644. l. 2. L'annoblit, *ajout.* Peu de tems après Juste

Jonas, né à Northausen (dans la Thuringe) mourut dans son année climatérique à Eiszfeldt où il enseignoit. Il avoit été chargé de l'éducation des enfans de l'Electeur Jean Frederic de Saxe; & il ne les avoit point abandonnez dans tous leurs malheurs. Jonas fut un des disciples des plus affectionnez à Martin Luther, qui rendit, pour ainsi dire, le dernier soupir entre ses bras. P.*

Pag. 645. l. 18. Exposé à la vûe de tout le monde pendant quinze jours, *lis.* Exposé à la vénération des fidèles pendant quarante heures entieres. *Edit. Angl. & ajout.* ce qu'il auroit certainement désapprouvé. P.*

l. 34. A l'étude de la Theologie, ou à l'étude & aux exercices de la piété. P.

Pag. 648. l. 26. A 900. lieuës... & à 27. degrez, *lis.* à 1500. lieuës... & à 28. degrez, *suivant l'édition de Londres.*

Pag. 649. l. 5. Riviere de Ganabara, *lis.* Rio de Genero.

Pag. 662. l. 26. Prodeno, *lis.* Prota, *not.* Etienne nomme cette isle Πρωτα C'est une isle du Bosphore de Thrace. P. Gillius écrit que les Grecs l'appellent aujourd'hui, *Proti.* Cedrene lui donne le nom de *Proten*, & elle est nommée *Prima* dans le Livre intitulé: *Historia Miscellania.* Elle est éloignée de 40. stades de l'isle de Chalcis, & est dans le voisinage de Constantinople. *Put. l.*

Pag. 663. l. 15. Le 24. de Novembre, *lis.* le 25. d'Octobre.







